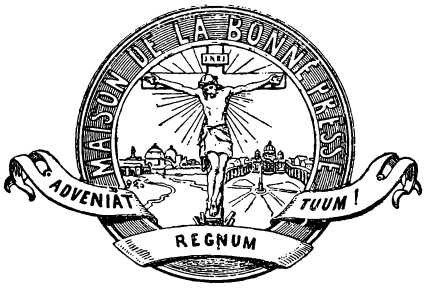
VIES DES SAINTS

ILLUSTRÉES

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

JANVIER



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

LA VIE DES SAINTS

Que les Saints soient aujourd'hui une gêne considérable pour bon nombre d'esprits, qui le niera? Ils gênent les amis du plaisir avec leur morale sévère; ils gênent les ennemis de l'Eglise, dont ils sont un si bel ornement; ils gênent surtout les libres-penseurs, qui ne veulent pas entendre parler du monde surnaturel. Quelles immenses légions se dressent contre les Saints!

Cependant, il faut en prendre son parti, les Saints sont un fait, et ils sont en même temps une trop grande gloire pour l'humanité déchue, une trop grande force pour l'Eglise, une trop irréfutable manifestation du surnaturel, pour que les chrétiens doivent jamais consentir à les abandonner aux haines des méchants incapables de les imiter.

J'estime qu'il faut plus que jamais les mettre en honneur, et que la *Vie des Saints* est un des plus grands et des plus paisibles enseignements que l'on puisse offrir à une masse de lecteurs impuissants, ou trop portés aux ébranlements funestes qui résultent de certains ouvrages.

I

Quand, par la lecture de la vie des Saints, on suspendrait les flots de mauvaises lectures qui sont à chaque instant versés sur les imaginations, pour les exciter de la façon la plus malsaine, ne serait-ce pas déjà un très grand bien? Que de malheureuses lectrices rendues incapables d'aucune lecture sérieuse parce que les romans les ont épuisées! On a demandé des surexcitations à une littérature de plus en plus sensualiste, comme l'homme à qui le vin ne suffit plus a besoin pour s'enivrer des plus fortes liqueurs. Qu'arrive-t-il? Ce qui arrive aux sauvages du nouveau monde quand ils se sont abrutis avec l'*eau de feu*. L'œil éteint, les membres affaissés, l'intelligence engourdie, ils ne sont plus capables ou que des fureurs les plus effrayantes ou que d'une atonie qui les pousse à la stupidité! triste image de la dégradation de ces êtres au cœur corrompu, à l'intelligence presque hébétée, qui demandent à certains livres un hébétement nouveau et une corruption nouvelle. Fumez donc de l'opium, vous en aurez plus tôt fini!

Il faut réagir contre cet affaissement des âmes causé par des lectures trop souvent immondes; après ces égarements de l'imagination, après ces heures de paresseuse rêverie, il ne reste que l'ennui des plus simples devoirs, l'incapacité d'aucun effort généreux, l'impossibilité de toute lutte devant les dangers et les combats les plus importants de la vie.

II

La connaissance des Saints transporte dans un monde nouveau, le monde de la bonté. « Mon Dieu, s'écriait saint Vincent de Paul, que vous devez être bon, puisque M. de Genève l'est tant! » A bien peu d'exceptions près, ce reflet de la bonté divine illumine presque toutes les physionomies des Saints; il sortait de Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, une attrayante vertu : *Nul homme,* disait-on, *ne parla jamais comme cet homme.*

A une distance très grande sans doute, il en est de même des Saints. Le Fils de l'homme fut crucifié, et ce fut par la croix, symbole suprême de sa bonté, qu'il attira tout à lui. Les martyrs étaient bien souvent les victimes de la rage populaire, et pourtant, du haut des bûchers, du milieu de l'arène des amphithéâtres, sous le glaive des bourreaux, que de chrétiens n'attiraient-ils pas? On en a vu par centaines demander le supplice, au spectacle d'un martyr expirant. Dieu donnait à ses témoins la puissance de se faire aimer et imiter, en les rendant très bons pour ces hommes accoutumés à la dureté de leurs maîtres, à la haine de leurs semblables et à l'égoïsme incapable de croire au dévouement.

C'est la bonté qui conquiert les âmes, c'est la bonté qui les excite au bien après les avoir arrachées au mal. Voyez ces Saints qui étaient bons, même envers les animaux, et qui commandaient aux êtres dépourvus de raison par une fascination qui n'avait d'autre secret que la puissance surnaturelle de leur bonté.

Je parle des effets de la bonté, mais où en faut-il chercher le principe, sinon dans le sentiment d'humilité qu'éprouvent les Saints en pensant à leurs péchés, et qui les rend miséricordieux pour les autres, mais aussi dans le sentiment de la bonté patiente avec laquelle Jésus-Christ les a traités! Leur cœur, quand même il n'eût pas été rendu bon par de premières faveurs du ciel, le serait devenu par reconnaissance pour la mansuétude du Sauveur à leur égard.

III

Cette bonté tombant sur des âmes capables de la comprendre les amollit et les assouplit pour le bien. De même que les Saints sont reconnaissants

des bienfaits de Notre-Seigneur, de même il s'établit comme un courant de reconnaissance de la part des chrétiens envers leurs frères couronnés, dont ils éprouvent les bienfaits, et de là aussi le culte des Saints auquel l'Eglise donne son caractère particulier.

Les Saints aiment les chrétiens encore sur la terre, et les chrétiens aiment les Saints déjà arrivés au ciel. Quel est donc ce commerce ineffable entre les exilés d'ici-bas et les habitants de la patrie? Si les Saints n'exauçaient pas, sinon toujours, du moins souvent, leur invocation persisterait-elle depuis le berceau de l'Eglise? Le désespoir et le découragement se seraient emparés de leurs clients, on les aurait délaissés comme des protecteurs inutiles. Pour que la prière persévère, il faut qu'elle cueille quelques fruits de ses instances et qu'on en éprouve l'utile crédit. Le scepticisme ironique a beau formuler son opposition sous forme de plaisanteries ou d'objections spécieuses, la foi reste toujours, et quand elle s'ébranle, on peut dire que le mal va devenir grand sur la terre.

Mais si elle me semble fléchir chez quelques âmes obscurcies par les vapeurs du doute, on peut constater sans hésitation un réveil, un effort pour renouer cette chaîne mystérieuse entre le ciel et la terre; les Anges et les Saints descendent encore pour recueillir nos prières, ils remontent pour les porter vers le trône de Dieu; l'incrédulité fait ses ravages, mais la foi semble recommencer, avec des allures plus franches, ses affirmations et ses conquêtes. Il y a plus de blasphèmes dans le camp de Satan, il y a plus de supplications dans celui de Jésus-Christ: le puits de l'abîme est peut-être plus large ouvert, mais le ciel l'est aussi, et les serviteurs de Dieu savent qu'il a donné à son Fils pouvoir sur la terre.

IV

Ce commerce entre l'Eglise qui triomphe et l'Eglise qui combat, apprend peu à peu aux membres de celle-ci à s'élever du côté où les générations présentes fixent en général beaucoup trop peu leurs regards. Je ne sais à quoi il faut attribuer chez tant de chrétiens l'oubli du surnaturel; ou plutôt il faut y voir l'effet de la réforme protestante, qui, sous prétexte de maintenir les droits de Dieu, a voulu supprimer ceux que Jésus-Christ avait accordés à ses plus parfaits serviteurs, et aussi le fruit du rationalisme, fils de cette triste réforme qui, à son tour, a jugé que Dieu se mêlait beaucoup trop des affaires humaines, jusqu'à ce qu'on en soit venu à déclarer que, ne s'en mêlant pas du tout, il ne devait plus être compté pour quoi que ce soit dans le gouvernement du monde.

De là à en nier Dieu et à en expulser la pensée de partout, il n'y a qu'un pas.

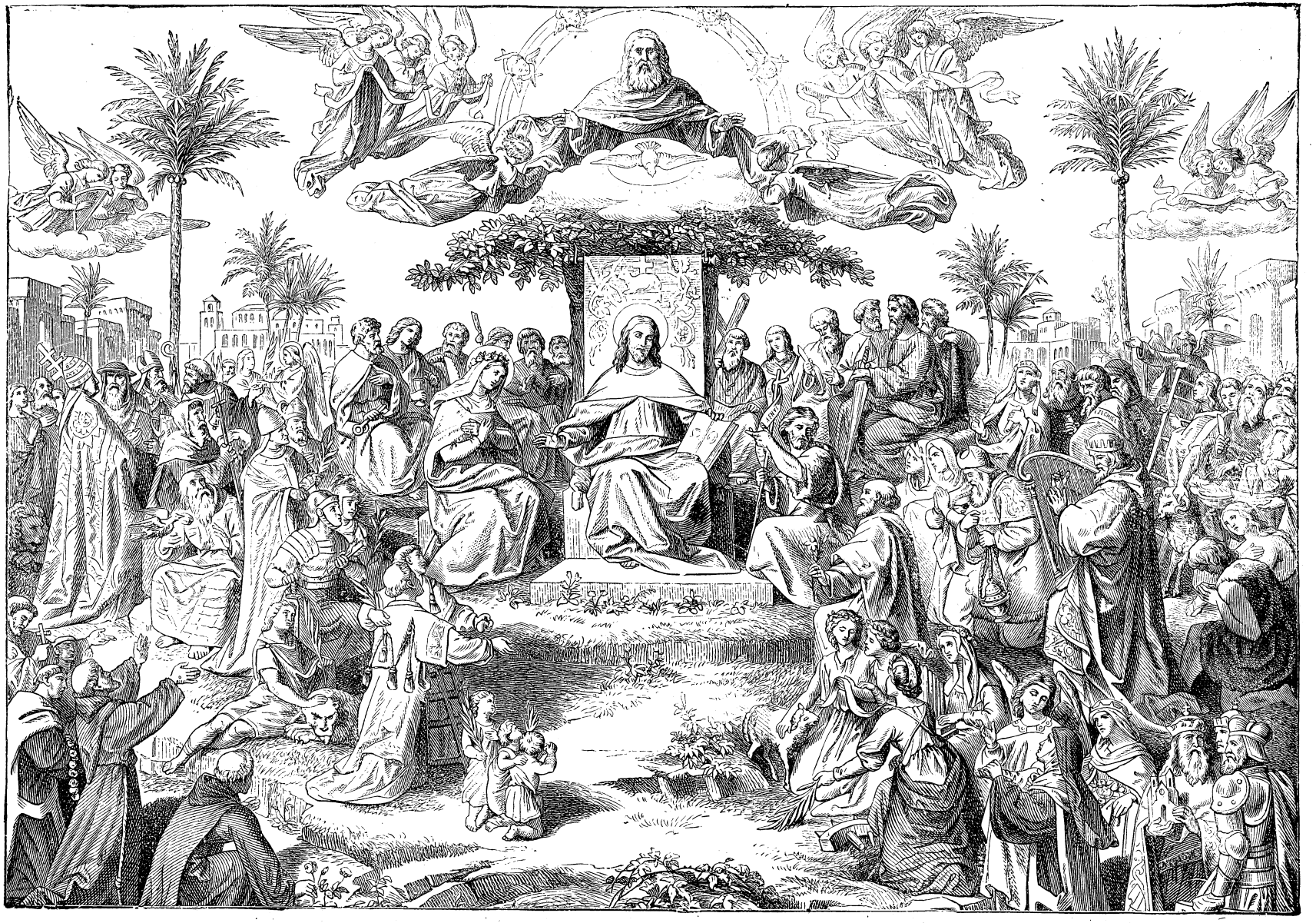
C'est contre ces extrémités impies qu'il importe de protester, et l'un des moyens les plus efficaces est de montrer combien Dieu est admirable dans ses Saints, dans l'assistance qu'il leur a prêtée pour leur perfection ici-bas, dans les merveilles qu'il a accomplies par eux pour prouver sa puissance et sa bonté, dans la gloire dont il les comble et dont il envoie comme les rayons jusqu'à la terre quand il accorde des miracles à leur intercession. Ainsi, en face des lois de la nature, apparaissent les lois de l'ordre surnaturel et celles-ci forcent de temps en temps les premières à subir des déviations pour montrer que Dieu est le maître suprême, même des lois qu'il a promulguées.

Or il y a dans cette promulgation des miracles la manifestation d'un pouvoir tel qu'il fait rugir l'enfer. Lorsque Moïse changea sa verge en serpent, les magiciens de Pharaon en firent autant avec les leurs; seulement, le serpent de Moïse dévora les autres. D'autres prodiges furent accomplis des deux côtés, jusqu'à un moment où les magiciens du roi furent obligés de lui dire: Le doigt de Dieu est ici; *Digitus Dei est hic*. C'est ce que nous voyons encore. Si la science moderne ne fait pas de miracles, ou bien elle les nie, ce qui est plus commode, ou elle prétend les expliquer par des effets physiques, pathologiques, que sais-je encore? A quoi n'a-t-elle pas recours! La doctrine du miracle semble à jamais évincée, et tout à coup elle reparaît sous les formes les plus multiples, et tandis que certains savants poursuivent leurs négations, les foules et des savants d'aussi bon aloi que les négateurs de Dieu poursuivent, preuves en mains, leurs affirmations victorieuses.

La lecture de la vie des Saints montre la longue tradition des faits surnaturels et soutient la foi des temps présents comme le récit incontestable des miracles modernes prouve, d'une manière triomphante, que ce qui est aujourd'hui, a pu être dans les premiers temps de l'Eglise.

A l'origine, les miracles étaient une preuve de la foi, aujourd'hui ils en sont une confirmation. Ils ne sont pas cela seulement, ils nous montrent, à côté de ces extraordinaires secours accordés aux corps, ce que Dieu fait dans le monde invisible pour les âmes, les forces qu'il leur procure pour guérir leurs maladies morales, pour les ressusciter même si le péché leur a donné la mort. A vrai dire, les miracles ne sont que la partie inférieure de l'ordre surnaturel, et l'on peut dire aussi de cet ordre, ce que saint Paul dit du monde de la nature: *Invisibilia ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.*

Un grand intérêt que l'incrédulité moderne rencontre à ne pas vouloir accepter les Saints, c'est que les Saints, par ce qu'ils montrent de surhumain dans leurs actes, prouvent que la société dans laquelle ils ont vécu et dont ils se sont déclarés les enfants, est une vraie société entre Dieu et les hommes. Mais si cette société est vraie, ses enseignements le sont aussi et ses lois sont bonnes. Or, vous voyez aussitôt les conséquences: si les dogmes catholiques sont démontrés par les preuves qui leur conviennent, si les lois qui en découlent sont légitimes, il faut revenir à la vieille foi; est-ce possible? Et l'orgueil moderne peut-il se prêter à une pareille humiliation? Ecartez, écartez, ces preuves importunes d'un dogme odieux, ne laissez pas rétablir les lois de cette Eglise dont on se croyait affranchi; ah!



Le ciel, rendez-vous des Saints, auquel nous sommes conviés.

rejetez dans les nuages de la légende tous ces faits prodigieux, embarrassants pour la raison moderne, et laissez-nous estimer que le joug si gênant des prescriptions de l'Eglise et de sa morale intolérable est à jamais rompu pour l'humanité maîtresse de sa liberté.

On pourrait peut-être répondre que si les faits sont vrais, si les Saints ont, à l'exemple de Jésus-Christ, continué à faire des miracles à travers la longue suite des siècles, comme ils en avaient fait avant l'apparition du Sauveur du monde, ce ne sont ni les négations des savants modernes, ni leurs analyses chimiques qui pulvériseront ces masses de témoignagnes, dont le bruit retentit sans cesse aux oreilles des uns pour les irriter, des autres pour les fortifier, les éclairer, les consoler. Car, remarquez-le bien, on a parlé de légendes, on peut sans aucune difficulté renvoyer bien des faits non prouvés au monde légendaire ; qu'en conclure? que la foi a dépassé certaines limites? Ce serait un grand mal, si des montagnes de miracles irréfutables n'étaient pas là pour montrer la raison d'être de la légende elle-même. La légende aurait les plus graves inconvénients si elle était autre chose qu'un rayonnement exagéré de la lumière projetée sur la foi par les miracles. Par ce côté, abandonnez la légende, les miracles resteront toujours et cela nous suffit.

Mais on peut nier que la légende soit autre chose qu'un acte de foi au miracle. Dieu a fait des miracles incontestés ; pourquoi la piété, sans fouiller dans les preuves juridiques, scientifiques, ne supposerait-elle pas que Dieu a pu en faire par la main des Saints un plus grand nombre de la même nature? Si Dieu a pu faire les uns, pourquoi n'eût-il pas pu faire les autres? Ah ! si vous ne voulez voir dans le miracle que l'argument divin de la vérité de nos dogmes, vous avez mille fois raison, soyez impitoyable dans l'examen des miracles. Mais les miracles des Saints ne sont pas seulement une preuve pour la foi, c'est, je l'ai déjà dit, une joie pour l'amour reconnaissant des bienfaits extraordinaires de Dieu. Pourrez-vous jamais établir la série complète des miracles opérés depuis que Notre-Seigneur a semé les Saints sur la terre? Evidemment non. Ne vous troublez donc pas à ce point si, dans un élan de gratitude, la légende ajoute quelque chose pour suppléer à tout ce que l'on ne connaît pas des trésors célestes versés en miracles sur la terre. La sécheresse janséniste peut vouloir les plus scrupuleuses discussions, je ne m'y oppose pas, s'il s'agit de controverse; mais si, comme Notre-Seigneur l'a dit, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils afin que *quiconque croit en lui soit sauvé,* pourquoi ne pas dire : Dieu a tant aimé le monde qu'après son Fils il a donné les Saints et leurs miracles pour continuer son œuvre !

Tous les miracles de Jésus-Christ sont loin d'avoir été racontés dans l'Evangile, de même tous les miracles des Saints ne sont pas énumérés dans leur vie. Que sur les limites du vrai et de l'imagination, il y en ait quelques-uns de douteux dans l'histoire des serviteurs de Dieu, qu'importe! il en restera toujours assez de certains pour appuyer notre foi, et quant aux autres, nous dirons avec saint Jean : Pour nous, nous avons cru à l'amour de Dieu pour les hommes ; et l'amour dans ces matières n'épluche pas le plus ou moins en face d'un Dieu qui peut tout.

Voilà l'esprit dans lequel il faut lire ces récits. L'Eglise ne s'applique pas, lorsqu'il s'agit de placer un Saint sur les autels, à constater avant tout les miracles, mais l'héroïcité des vertus; les miracles suivent : car on est moralement certain d'en trouver quand un chrétien a pratiqué pendant sa vie des vertus élevées jusqu'à l'héroïsme.

VI

En effet, l'un des plus beaux triomphes de l'Eglise est de montrer l'idéal du grand, du beau, du juste, dans les merveilleuses figures de ceux de ses enfants qu'elle propose à l'admiration des peuples et à leur invocation. C'est là un secret que cette épouse du Christ à seule possédé. Où avez-vous rencontré hors de l'Eglise la mémoire d'hommes disparus depuis des siècles et que l'on aime encore d'une pieuse et tendre affection ? Leur souvenir se poursuit et se conserve à travers les générations comme un parfum impérissable. On les invoque, on les prie au ciel où ils sont arrivés et d'où ils nous envoient les grâces obtenues de Dieu pour nous, ils nous forcent à lever la tête et à attirer en nous l'espérance. Leur secours se fait sentir selon les dispositions de cette providence surnaturelle qui veille sur les chrétiens, comme l'autre providence veille sur les hommes et sur l'univers.

Or, il est impossible de pénétrer dans ce monde supérieur sans se sentir saisi de je ne sais quelle impression de joie, d'enthousiasme, de respect, à la vue de ce que Dieu a fait de la fange humaine souillée par le péché, mais repétrie pour une nouvelle création avec le sang de son Fils. Ce Fils est l'homme parfait, il a plu à son Père de faire habiter dans cet objet de toutes ses complaisances la plénitude de toutes les perfections, *omnem plenitudinem ;* et quand Jésus-Christ les a toutes résumées à un degré inimitable en sa personne divine, on dirait qu'il les prend dans son cœur et les jette en les dispersant sur la pauvreté des hommes, de telle sorte que chacun en reçoive une parcelle qui suffira pour en faire un Saint, et chaque Saint ayant reçu une parcelle différente, tous seront parfaits, mais reproduiront à des degrés et sous des aspects divers la perfection du modèle commun, et, selon l'expression de Bossuet, de cet homme universel qui est Jésus-Christ.

Etudiez tant qu'il vous plaira, vous serez forcé de constater ce prodige : pas un Saint qui ressemble entièrement à un autre, et tous pourtant ressemblent à Jésus-Christ. Ils ont tous quelque chose du chef divin de cette famille inconnue jusqu'alors : tous en reproduisent les traits humbles, forts, pleins de douceur, d'amour, d'ardeur, de désintéressement, exprimant le don de soi-même dans le sacrifice, le défi sans fierté jeté à la douleur et à la mort, tous portent un

reflet de la perfection idéale du type unique.

Voilà un apôtre. Quoi de plus obscur et de plus inculte? Il ouvre la bouche, et l'on sent que la parole de Dieu a passé sur ses lèvres. Après eux viendront les missionnaires : par eux se continuera la génération des martyrs. Leurs pieds sont beaux sur la montagne, comme ceux des anges quand ils évangélisent la paix et le bien suprême, le salut. Ne dites pas qu'il n'y a plus d'apôtres. Voyez-vous sur les bancs d'une école ecclésiastique ce jeune homme timide, embarrassé, peu remarqué de ses camarades ; pourtant quelque chose lui brûle dans le cœur : la soif des âmes, le feu du zèle. Il ira enseigner un jour à la suite d'un évêque, à qui le successeur de Pierre aura donné quelque diocèse à fonder, sans bruit, sans jactance, et, à quelque temps de là, les habitants de son village apprendront que les sauvages, les mandarins de la Chine ou de la Corée, ont pris son sang en échange de la foi qu'il leur apportait.

On dit qu'en 1878 seulement, la France a silencieusement donné vingt-neuf de ces martyrs à l'Eglise. Eux, du moins, ils ne prenaient pas, ils se donnaient.

Que dire des grands évêques, des moines, des vierges, dont l'immense cortège se déroule à travers les générations parties du Calvaire pour proclamer la bonté et la beauté idéale du Christ? Je crois bien qu'on peut donner à la société chrétienne ce témoignage, que nulle autre société n'a eu, comme elle, le privilège des Saints. Pourquoi leur culte s'en va-t-il en tant de pays? La réponse est facile. Les hérétiques n'ont pas de Saints et ne veulent pas permettre aux catholiques d'en avoir. Laissons ceux qui ne sont pas de notre race dénigrer nos modèles, puisqu'ils ne sauraient en offrir qui atteignent la sublimité des nôtres; pour nous, souvenons-nous que nous sommes les fils des Saints, honorons nos pères, aimons-les, et que l'ardeur de les imiter nous donne le courage de devenir ce qu'ils ont été.

VII

Ce serait une tentation bien dangereuse que de se laisser aller à la pensée que les Saints diminuent, que le sang qui les fait germer depuis la croix s'est appauvri, et qu'il est bien inutile de travailler à en préparer de nouvelles générations. Sans doute, il est de tristes époques où le Saint semble manquer, *defecit sanctus*, époque où il faut crier vers le ciel avec plus d'énergie. Ainsi faisait le Psalmiste. Mais que Dieu se réserve toujours de vaillants serviteurs, qui ne consentent jamais à fléchir le genou devant Baal, cela se voyait sous l'ancienne loi, cela se verra sous la loi nouvelle.

Maintenant, qu'il y ait eu des époques privilégiées, je l'avouerai sans peine. Voyez aux premiers siècles l'époque des martyrs, puis celle des saints docteurs, celle de saint Benoît, de saint François, de saint Dominique. La réforme protestante produisit la plus heureuse réaction ; quand les membres corrompus de l'Eglise s'en furent séparés, quelle magnifique floraison n'eut pas lieu ! que de fruits de sainteté ne se manifestèrent pas dans l'ancien et le nouveau monde, depuis saint Charles à Milan jusqu'à saint Turibe au Pérou, depuis sainte Rose de Lima jusqu'à sainte Thérèse, depuis saint François de Sales et saint Vincent de Paul jusqu'à saint François-Xavier et saint Louis Bertrand ! Le lecteur entendra prononcer peut-être pour la première fois quelques-uns de ces noms. Pourtant ceux qui les portèrent furent de vrais héros, et l'Eglise semble elle-même embarrassée à poser de nouvelles couronnes sur tant de têtes qui les méritent ; c'est que les Saints ne travaillent pas pour l'histoire, ils se contentent de semer ou de moissonner pour le ciel ; qu'importe qu'à leur dernier soupir leur mémoire doive jeter quelque bruit à la terre, pourvu que leurs noms soient inscrits par l'ange du jugement sur le livre de vie !

Si chaque époque a eu des Saints avec leurs types particuliers, conformes aux temps à traverser, aux erreurs à combattre, aux besoins à soulager, à l'idéal à réaliser, je ne crains pas de dire que l'Eglise, bien éprouvée sans doute, se prépare à enfanter de nouveaux Saints. Ce sera après la révolution comme après la réforme. La réforme n'est pas entièrement morte, mais nos Saints survivront à son dernier soupir. La révolution, elle aussi, aura son déclin ; faites place aux Saints qui se préparent, qui peut-être sont déjà nés. L'Eglise, toujours la même, passe par des phases diverses. On la persécute aujourd'hui, demain elle enfantera, soyez-en assurés.

Mais un effort commun peut préparer ce nouvel état de choses : c'est l'effort pour imiter les Saints. Or, pour les imiter, il faut les connaître ; telle est la raison de la publication de nos Vies des Saints. Puissent-elles inspirer quelques bons désirs de suivre le chemin parcouru par ces admirables devanciers ! Dieu veuille bénir nos essais ! D'autres, après ces esquisses très imparfaites, fouilleront dans les mines épuisables de nos annales. Puisse un plus grand amour des Saints produire une plus grande ardeur pour la sainteté, et l'espoir qu'atteindre un si haut sommet, Dieu aidant, n'est pas impossible aux chrétiens !

EMMANUEL D'ALZON,

des Augustins de l'Assomption.

TABLE DES VIES DES SAINTS

RACONTÉES DANS CE VOLUME

JANVIER

1. La Circoncision, 1 087.
S. Fulgence, 945.
S. Grégoire l'Ancien, 909.
S. Guillaume de Saint-Bénigne, 1 417.
B. Joseph-Marie Tommasi, 1 297.
S. Odilon de Cluny, 30.
V. Vincent-Marie Strambi, 1 361.
Bse Ladislave de Berka, 1 454.
2 S. Clair de Vienne, 931.
Bse Hortulane, 1 424.
S. Macaire d'Egypte, 204.
S. Maxime de Limon, 673.
Bse Véronique de Binasco, 205.
3. SS. Blimond et Almachius, martyr, 826.
Ste Geneviève, 627.
Ste Geneviève, en gravures, 1 244.
4. Bse Angèle de Foligno, 307.
S. Michel le Syncelle, 1 296.
Ste Pharaïlde, 1 035.
5. S. Convoison, 1 036.
S. Gerlac de Maestricht, 1 133.
V. Jean-Népomucène Newmann, 1 451 et 1 452.
S. Siméon de Boutenac, 1 139.
S. Siméon Stylite, 98.
Ste Synclétique, 518.
B. Vincent de Lisbonne, 1 138.
6. Epiphanie, 465. — Les Rois Mages, 1 140.
S. Abdul-Massih, martyr, 1 385.
B. Charles de Sezze, 1 374.
S. Guérin, 1 192.
B. Jean de Ribéra, 1 388.
S. Pierre Thomas, martyr, 360.
7. B. Agnello de Pise, 1 406.
S. Lucien, martyr, et S. Lucien de Beauvais, 476.
Bse Marie Raggi, 679.
S. Vital de Savigny, 726.
8. S. Ehrard ou Evrard, 827.
S. Frodebert, 879.
S. Georges le Khozibite, 1 559.
Ste Gudule, 463.
S. Séverin du Norique, 569.
9. V. Alix Le Clerc, 1 028.
S. Honoré de Buzançais, 674.
S. Julien et Ste Basilisse, 256.
S. Vaneng, abbé, 1 567.
10. S. Guillaume de Bourges, 308.
SS. Pétrone et Marcel de Die, 739.
S. Pierre Orséolo, 946.
11. S. Théodose le Cénobiarque, 489.
B. Thomas de Cori, 778.
12. S. Aelred, 1 649.
S. Benoît Biscop, 474.
V. Marguerite Bourgeois, 1 390.
13. B. Godefroy de Cappenberg, 984.
Ste Juette, 477.
14. B. Amédée d'Hauterives, 729.
B. Bernard de Corléon, 1 247.
S. Félix de Nole, 1 245.
S. Hilaire de Poitiers, 206.
SS. Isaïe, Paul, Sabas, m. de Palestine, 1 702.
Ste Macrine l'Ancienne, 727.
V. Marie Diomire, 1 703.
15 S. Bonnet de Clermont, 1 037.
B. François Fernandez de Capillas, 1 541.
S. Jean Calybite, 1 298.
S. Maur, abbé, 152.
S. Paul, ermite, 779.
16. S. Ferjus de Grenoble, martyr, 1 141.
S. Furcy de Lagny, 933.
S. Honorat d'Arles, 681.
Bse Stéphanie Quinzani, 983.
SS. Martyrs Franciscains au Maroc, 257.
17. S. Antoine, ermite, 47.
S. Genou ou Genulphe, 1 482.
N.-D. de Pontmain, 828.
Ste Roseline de Villeneuve, 582.
18. La Chaire de saint Pierre, 469.
S. Sulpice de Bourges, 728.
S. Desle ou Déicole, 622.
19 Bse Béatrix II d'Este, 1 720.
S. Canut, roi et martyr, 1 578.
S. Oyend, abbé, 1 553.
20. V. Angiolo Paoli, 1 350.
S. Euthyme, 100.
S. Sébastien, martyr, 51.
21. Ste Agnès, 829.
B. Jean de Fiesole, dit Fra Angelico, 1 436 et 1 437.
S. Meinrad, martyr, 153.
N.-D. des Ermites et S. Meinrad, 948.
22. B. Gauthier de Bruges, 1 565.
S. Vincent de Saragosse, martyr, 675.
V. Vincent Palotti, 1 354.
23. Mariage de la Sainte Vierge, 50.
S. Bernard de Vienne, 1 299.
S. Clément d'Ancyre, martyr, 517.
S. Ildefonse et S. Maur de Césène, 780.
S. Jean l'Aumônier, 311.
S. Raymond de Pegnafort, 255.
24. Ste Eusébie ou Xéni de Rome, 1 194.
S. Timothée, martyr, 484.
25. Conversion de saint Paul, 361.
V. François de Ghisone, 1 466.
S. Poppon, abbé, 560.
S. Priest ou Prix, martyr, 995.
26. S. Albéric de Citeaux, 362.
Bse Marguerite de Hongrie, 571.
Ste Paule, 258.
S. Polycarpe, martyr, 101.
Transfert des restes de S. Joseph et de S. Théodore Studite, 1 706.
S. Xénophon et sa famille, 1 694.
27. Ste Dévote, martyre, 1 520.
S. Goustan, 1 092.
S. Jean Chrysostome, 677.
B. Jean de Thérouanne, 1 195.
S. Julien du Mans, 986.
28. S. Amédée de Lausanne, 1 358.
V. Caroline-Barbe Colchen Carré de Malberg, 1 629.
BB. Jérôme Lou-Tin-Mey, Laurent Ouang et Agathe Lin, martyrs, 1 551.
V. Jésuald de Reggio, 917.
V. Julien Maunoir, 1 487.
Ste Livrade, martyre, 1 572.
S. Thyrse et ses compagnons, martyrs, 497.
29 S. François de Sales, 624.
S. François de Sales (conversion du Chablais), 1 091.
S. Gildas de Rhuys, 1 039.
30. Ste Aldegonde, 415.
Ste Bathilde, reine, 102.
Ste Hyacinthe Mariscotti, 520.
Ste Martine, martyre, 1 143.
31. B. François-Xavier Bianchi, 781.
S. Gaud d'Evreux, 602.
V. Jean Bosco, 1 467; ses patronages, 1 468; ses orphelinats, 1 469.
Bse Louise Albertoni, 988.
Ste Marcelle, 207.
V. Marie-Christine de Savoie, 1 294.
S. Pierre Nolasque, 882.
SS. Savinien de Sens et de Troyes, 982.
Ste Ulphe et S. Domice, 867.

Saint Nom de Jésus, 1 142.
La Sainte Famille (IIe dimanche après l'Epiphanie), 934.

SAINT ODILON

ABBÉ DE CLUNY

Fête le 1er janvier.

Saint Odilon, dans sa jeunesse, fut guéri, par l'intercession de la Sainte Vierge, d'une paralysie qui lui ôtait l'usage de ses membres. Notre gravure le représente offrant à Marie, comme gage de sa reconnaissance, la prière dans laquelle il lui consacre sa vie. En voici la traduction :

« O très pieuse Vierge, mère du Sauveur de tous les siècles, prenez-moi dès aujourd'hui et pour toujours à votre service, et soyez, dans toutes mes difficultés, mon avocate très miséricordieuse. Il n'est rien, après Dieu, que je puisse vous préférer, et c'est de tout mon cœur que je vous abandonne à jamais ma liberté. Ainsi soit-il. »

Saint Odilon institua le service solennel du 2 novembre, en l'honneur de tous les fidèles défunts. C'est pourquoi nous le voyons, au second plan, célébrant la messe pour les âmes du Purgatoire.

NAISSANCE D'ODILON — SA GUÉRISON MIRACULEUSE

Saint Odilon naquit l'an 962, en Auvergne. Ses parents, qui occupaient un rang très élevé dans le monde, étaient d'une insigne piété. Son père, le seigneur de Mercœur, savait joindre la gloire des armes à une loyauté exemplaire, et sa mère, après avoir édifié le monde, termina ses jours dans la vie religieuse.

Odilon, encore enfant, perdit presque complètement l'usage de ses membres ; une sorte de paralysie lui ôtait tout mouvement. Dieu manifesta, dès lors, ses complaisances pour lui, et la Sainte Vierge le récompensa de sa tendre affection. Sa nourrice le laissa un jour à la porte d'un sanctuaire dédié à la glorieuse Mère de Dieu, et s'éloigna quelque temps. L'enfant ainsi abandonné, poussé par la grâce divine, se tourna vers l'église, et se démena si bien, en s'aidant des pieds et des mains, qu'il parvint à franchir le seuil. Tout joyeux, il avançait peu à peu vers l'autel ; lorsqu'il y fut arrivé, il en saisit le parement, et par une assistance miraculeuse de la Sainte Vierge, il recouvra subitement toutes les forces naturelles à son âge ; en sorte que tous étaient dans l'admiration de le voir marcher.

ODILON, ABBÉ DE CLUNY

Ainsi protégée de Dieu, sa jeunesse s'écoula au milieu des études et de la prière. A l'âge de 26 ans, il se consacra à Dieu et reçut la tonsure des clercs, à Saint-Julien-le-Martyr, en Auvergne. Bientôt, le souvenir du miracle dont la bonté divine l'avait favorisé dans son enfance le poussa à se consacrer entièrement à Dieu dans la vie religieuse, et peu après, il entra dans le grand Ordre de Cluny, alors gouverné par saint Mayeul.

Par la pratique simple et humble de l'obéissance, il ne tarda pas à embaumer tout l'Ordre du parfum de ses vertus. Il y avait à peine quatre ans que saint Odilon avait prononcé les saints vœux, lorsque saint Mayeul, sur son lit de mort, le choisit au milieu de tant de vénérables et anciens religieux pour être son successeur et occuper la chaire abbatiale. Il n'avait que trente et un ans et fut aussitôt ordonné prêtre ; tous les religieux se réjouirent de trouver en lui un Père digne de celui qu'ils pleuraient, et, malgré sa résistance, ils l'élurent canoniquement.

Le nouvel Abbé ne contribua pas peu à augmenter la réputation de sainteté que possédait Cluny : il en fut, par sa charité, par sa pureté de vie et par ses œuvres merveilleuses, une des gloires les plus éclatantes.

SES VERTUS — SA CHARITÉ

La charité était la vertu qu'il pratiquait le plus ardemment sous toutes les formes. L'amour de Dieu le soutenait dans tous ses travaux : aussi ne manquait-il jamais d'offrir à Dieu le Saint Sacrifice de la messe tous les jours, malgré l'incommodité des voyages que nécessitait sa charge et malgré les maladies qu'il eut à supporter. Chose admirable ! lorsqu'il se trouva sur son lit de mort, il voulut savoir le nombre de messes qu'il avait célébrées et ce nombre fut exactement celui des jours écoulés depuis son ordination. Non moins assidu à tous les exercices de piété, son sommeil même était une prière continuelle. Simple religieux, il s'était consacré à la Sainte Vierge au pied de son autel, la corde au cou, et chaque fois qu'on prononçait le nom de Marie, il faisait une profonde inclination. Lorsqu'il chantait au chœur ce verset : « *Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum,* » il se prosternait jusqu'à terre en signe d'humilité.

Il distribuait ses aumônes avec tant de profusion et de bonté que ceux qui l'entouraient allaient jusqu'à lui reprocher ce qu'ils appelaient sa prodigalité. Comme il ne doutait jamais de la puissance divine, il ne craignait pas d'en être abandonné. Un jour qu'il visitait un de ses monastères où s'étaient réunis un grand nombre de religieux pour assister à ses entretiens, la nourriture manqua, et les serviteurs n'avaient plus qu'un poisson pour tant de monde. Le Saint ordonna de servir ce qu'ils avaient et il se trouva que, non seulement tous les religieux, mais encore tous les serviteurs furent pleinement rassasiés, et les pauvres eurent aussi leur part. En traversant une haute montagne, le Saint rencontra de pauvres gens, exténués de fatigue et de soif, et comme l'eau manquait, il ordonna aux siens de leur distribuer tout le vin que l'on portait pour lui et ceux qui l'accompagnaient. Peu après, on s'arrêta pour la réfection et les serviteurs trouvèrent les flacons aussi pleins qu'avant. Car, donner au pauvre, c'est donner à Dieu qui récompense surabondamment.

La bonté d'Odilon se retrouve encore dans la manière dont il agissait vis-à-vis de ses inférieurs, envers lesquels il ne prenait jamais un ton impératif et sévère ; il suppliait, mais ne commandait pas. A ceux qui lui reprochaient sa prodigalité et sa bonté, il répondait : « Dussé-je même être condamné sur ce point, j'aime mieux l'être pour la miséricorde que pour la sévérité. »

Sa charité envers le prochain éclata merveilleusement dans une grande famine qui désola et dépeupla la France, en 1016. Saint Odilon, après avoir fait distribuer aux indigents toutes les provisions de son monastère, ordonna de vendre les ornements et les vases sacrés de son église, pour subvenir à tant de misère. Ces aumônes ne pouvant suffire, il se rendit dans les villes et les châteaux, afin d'exciter les princes et les riches à donner généreusement : c'est ainsi que plusieurs milliers de personnes lui durent la vie. Nouveau Tobie, il ensevelissait pieusement les morts que la misère et le froid avaient fait périr sur les grandes routes. Bon nombre de malades recouvrèrent par son intercession et ses prières : les uns la vue, les autres la raison, d'autres l'usage de leurs membres.

Malgré tant de compassion pour le prochain, le Saint ne manquait pas de traiter son propre corps avec une sévérité extrême. Ses jeûnes étaient austères et continuels ; il dormait fort peu, se couvrait de rudes cilices et serrait ses membres avec des chaînes de fer. Cependant, s'il recherchait une si grande mortification, il ne le fit jamais avec ostentation, mais dans une grande simplicité ; il prenait la nourriture qui lui était présentée, en si petite quantité toutefois que son appétit était plutôt irrité que satisfait. Le Saint, se trouvant au monastère d'Orval le premier jour de Carême, voulut, à l'exemple du prophète David, manger son pain avec la cendre, et demanda secrètement de l'eau au Frère servant, qui lui en donna aussitôt. Mais, au moment où saint Odilon la porta à ses

lèvres, il ne trouva plus que du vin, et s'en plaignit au religieux qui, stupéfait de voir du vin, bien qu'il eût certainement donné de l'eau, alla de nouveau en puiser à la fontaine. En présence de tous les religieux, il la lui donna : l'eau se changea encore en vin. Le Saint reconnut que Dieu était satisfait de sa bonne volonté et ne refusa pas ce que le ciel lui envoyait.

SAINT ODILON ET LES AMES DU PURGATOIRE

La charité de saint Odilon se manifesta avec un vif éclat dans ses efforts pour le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire. C'est à lui qu'on doit la première institution de la Commémoration des fidèles trépassés, le lendemain de la fête de tous les saints. La pieuse coutume de prier pour les morts remonte aux Apôtres eux-mêmes; les anciennes liturgies et les écrits des Pères en font foi. Mais il n'y avait point de jour dans le cours de l'année où l'on priât plus spécialement à leur intention.

Saint Odilon, dès qu'il fut Abbé, invita tous les religieux dépendant de Cluny à prier et à offrir souvent le Saint Sacrifice de la messe pour ces âmes accablées de souffrances. Car, dit saint Augustin, on ne peut nier que les âmes des défunts ne soient soulagées par la prière et la dévotion des vivants, quand on offre le sacrifice de notre rédemption ou qu'on fait des aumônes pour eux. Voici le fait qui détermina saint Odilon à fixer le premier un jour de prières pour les morts :

Un religieux français, revenant du pèlerinage de Terre Sainte, fut assailli près de la Sicile par une tempête effroyable, et obligé de s'arrêter dans une île déserte. Au milieu des rochers affreux et nus qui la couvraient, il eut la joie de rencontrer un ermite, qui passait là ses jours dans une austère pénitence, retiré dans une caverne. Le saint homme eut plusieurs entretiens spirituels avec le religieux; quand il apprit que celui-ci était français, il lui demanda s'il connaissait le célèbre monastère de Cluny et s'il avait entendu parler du vénérable Abbé Odilon. Sur sa réponse affimative, l'ermite lui dit : « Il y a près d'ici un lieu où j'ai vu souvent de grandes flammes capables de dévorer tout ce pays : au milieu de ces abîmes, j'apercevais des millions d'âmes qui endurent des tourments insupportables, proportionnés à la diversité et à la quantité de fautes qu'elles ont à expier. Des légions de démons sont chargés par la justice divine d'augmenter les supplices et de les renouveler sans cesse. Ces âmes poussent des cris lamentables, au milieu desquels j'ai distingué des hurlements terribles de diables, et je les ai vus sous des figures affreuses se plaindre avec rage de ce que plusieurs de ces âmes leur sont ravies avant le temps et sont conduites au ciel en triomphe par les prières et les aumônes des fidèles, surtout par les oraisons et les pénitences d'Odilon, Abbé de Cluny, et de ses religieux. C'est pourquoi, ajouta l'ermite, je vous conjure, au nom de Dieu, de raconter fidèlement tout ce que je viens de vous dire à ces pieux et saints religieux, et au vénérable Odilon, afin qu'ils continuent, avec plus d'ardeur, leurs prières et leurs aumônes, pour accroître de plus en plus la joie des bienheureux au ciel et la tristesse des démons en enfer. »

Le religieux, de retour en France, raconta fidèlement à saint Odilon, en présence d'un grand nombre de religieux, ce qu'il avait appris du pieux ermite. Le vénérable Abbé institua alors un décret général pour tous les monastères de l'Ordre de Cluny, où il ordonne que, tous les ans, après avoir célébré, selon la règle de l'Eglise, le 1er novembre, la solennité de la Toussaint, le jour suivant soit consacré à la Commémoraison de tous les fidèles défunts. Les religieux doivent prier, offrir le Saint Sacrifice de la messe et faire des aumônes pour ces âmes malheureuses. Bientôt, cet usage de Cluny se répandit au dehors; les papes l'ont étendu à toute l'Eglise, et de grands miracles ont marqué l'importance de la prière pour les morts.

GRANDEUR D'ODILON — SES MIRACLES

Saint Odilon était admirable dans ses vertus, et ses miracles faisaient glorifier son nom au loin. Il fut particulièrement cher aux papes, aux empereurs et aux rois pour lesquels il était un oracle et le meilleur des conseillers. Aussi était-il reçu partout avec une telle joie, et les religieux accouraient si nombreux vers lui, que le bienheureux Fulbert, évêque de Chartres, l'appelait l'archange des religieux.

Au milieu de tant de témoignages d'estime, ce qu'on remarquait le plus, c'était l'humilité et la modestie du Saint. Il fuyait et il avait en horreur les honneurs que lui rendaient les religieux des abbayes qu'il visitait. Le clergé et le peuple de Lyon le demandèrent avec instance pour leur archevêque. Le pape Benoît IX le désigna pour cette dignité et lui envoya même le pallium et l'anneau comme gages de son affection; mais le Saint préféra le cloître aux dignités. Dans une autre occasion, il visitait le Mont Cassin, et l'abbé Thibault l'invita à chanter la messe conventuelle à la fête de saint Benoît. Non seulement il ne se jugea pas digne de cet honneur, mais toute la faveur qu'il demanda et qu'il obtint, après bien des instances, fut qu'on lui permît de baiser humblement les pieds de tous les religieux de la communauté. Cette humilité et ce mépris de lui-même édifièrent beaucoup les religieux et les touchèrent jusqu'aux larmes.

La vie de ce bienheureux Abbé était comme une table d'or, sur laquelle les miracles formaient une garniture de diamants. Saint Henri, empereur d'Allemagne, de retour d'Italie, s'arrêta avec toute sa cour au monastère de Cluny, et il y fut témoin d'un miracle qui le frappa vivement.

Un jour, comme l'empereur était à table, dans une salle du monastère, on servit une coupe de cristal délicieusement ciselée et remplie d'aromates. C'était un chef-d'œuvre de l'art alexandrin qu'un prince d'Orient envoyait à saint Henri. Celui-ci fit appeler deux de ses chapelains, leur remit cette coupe et les chargea de l'offrir de sa part au bienheureux Odilon. Les deux chapelains s'acquittèrent en toute révérence de leur commission et revinrent en hâte auprès de l'empereur.

La merveilleuse coupe faisait l'admiration des moines et excitait leur curiosité. Ils ne se contentèrent pas de la regarder, chacun voulut la tenir à la main, mais l'un d'eux laissa tomber le vase précieux qui se brisa en morceaux. L'accident avait eu lieu en l'absence d'Odilon; les moines l'informèrent aussitôt de cette mésaventure. L'homme de Dieu leur fit comprendre la portée que leur faute pouvait avoir. L'auguste empereur, dit-il, pourrait en rendre responsables les deux clercs de son palais, lesquels y sont complètement étrangers. Après ces paroles, il se rendit avec tous les religieux à l'église du mona-

tère, et pria le Seigneur de ne point faire retomber sur des innocents un accident qui n'était pas leur fait. Après cela, il commanda qu'on lui apportât le vase qu'il n'avait pas vu depuis qu'on l'avait cassé; mais on le retrouva complètement intact, tellement que l'homme de Dieu, dans un premier mouvement de sainte indignation, accusait ses religieux de l'avoir induit en erreur en lui parlant d'un accident imaginaire. Mais la stupéfaction qui se peignait sur leurs visages lui prouva bientôt leur sincérité, et tout le monastère en rendit grâces à Dieu. L'empereur, transporté de joie, donna encore au saint Abbé sa couronne, son sceptre et un crucifix d'or.

D'autres merveilles montrèrent encore la sainteté d'Odilon. Deux fois, des voleurs furent contraints de rendre ce qu'ils avaient dérobé, parce qu'ils furent frappés par la vengeance divine et ne purent se défaire de ces objets, ni les vendre. Deux fois, il traversa en toute sécurité, avec ses compagnons, des rivières débordées et, la seconde fois, ses chaussures ne furent même pas mouillées.

SA MORT ADMIRABLE

Durant les cinq dernières années de sa vie, saint Odilon fut éprouvé par de grandes souffrances. Se croyant sur le point de mourir, il voulut se rendre à Rome dans l'espoir d'expirer sur le tombeau des saints Apôtres. C'était un vœu qu'il avait plus d'une fois exprimé devant ses frères. Mais les desseins de l'homme ne sont pas en sa puissance, l'événement trompa les espérances du vénérable Abbé. Arrivé à Rome, il y demeura quatre mois malade. Le pape Clément II l'aimait comme son frère : il venait chaque jour s'entretenir avec lui et le consoler par la bénédiction apostolique. Contre toute espérance, Odilon recouvra la santé; il revint donc à Cluny, fortifié par les suffrages des saints Apôtres.

L'année suivante, il continua ses jeûnes, ses oraisons, ses veilles accoutumées, ne cessant d'adresser aux religieux et aux nombreux visiteurs les plus touchantes exhortations. Il prédit alors sa mort prochaine et déclara son intention d'aller visiter ses monastères, afin de consoler tous les religieux et de les animer à suivre la trace des saints. Pendant qu'il accomplissait ainsi le devoir de sa charge, il arriva à Souvigny où son prédécesseur, le bienheureux Mayeul, était mort, et où il sentit que la fin de son pèlerinage était arrivée.

Quelques jours avant la fête de Noël, Odilon voulut, par une prédication quotidienne, préparer le peuple aux joies spirituelles de la Nativité; mais, durant un de ses discours, il fut saisi soudain d'une violente douleur; on le rapporta dans sa cellule et, bientôt, il n'y eut plus d'espoir de le sauver. Tous les religieux vinrent prier près de sa couche et il les embrassa avec affection, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. La pureté admirable de sa vie, jointe à ses grandes pénitences, n'empêcha pas le démon de se présenter à lui pendant ses souffrances pour lui livrer un dernier assaut. Mais le Saint, la croix à la main, l'interpellait d'une voix formidable : « Serpent maudit, dit-il, par la vertu du Seigneur Jésus, mon maître, par l'étendard victorieux de sa puissance, éloigne-toi. La croix de Jésus-Christ est ma vie; elle est pour toi la mort. La croix est mon refuge, je la bénis, je l'adore; c'est entre les mains de mon Dieu crucifié que je veux remettre mon âme. »

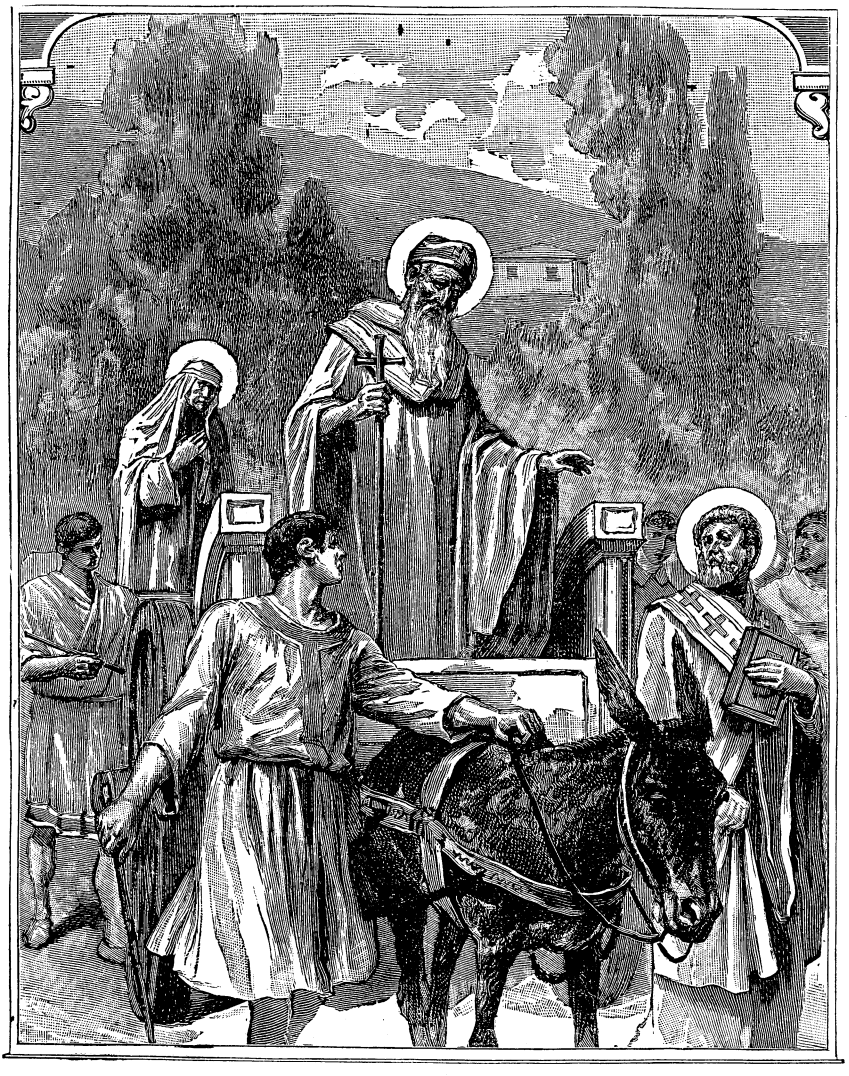
Cependant, le saint Abbé revint de cette crise terrible et il prédit qu'il mourrait le jour de la Circoncision. Pendant les fêtes de Noël, sa seule nourriture était le corps et le sang de Notre-Seigneur; il attendait la mort avec joie, exhortait et bénissait tous les religieux, et se fit porter au chœur pour assister aux offices et aux messes tous les jours, malgré son agonie qui continuait. Enfin, la fête de la Circoncision arriva, ses douleurs augmentèrent et il bénit une dernière fois les religieux. A l'heure des Vêpres, il se fit porter sur son lit à l'église, et il entonna lui-même les psaumes et les suivit de sa voix mourante. Un tel spectacle émut tellement ceux qui faisaient les cérémonies et qui chantaient, qu'ils se trompèrent plus d'une fois, et l'héroïque Abbé ne manquait par de les reprendre. Après l'office, on le reporta dans sa cellule. Peu après, il se fit étendre sur un cilice recouvert de cendres; il jeta alors un dernier regard sur la croix, prononça quelques mots d'une prière qui expira sur ses lèvres; sans secousse, sans agonie, ses yeux se fermèrent doucement et il reposa dans la paix, le 1er janvier 1049.

Il était âgé de quatre-vingt-sept ans; il en avait passé vingt-six dans le monde, cinq dans le cloître avant d'être Abbé et cinquante-six dans la charge abbatiale.

SAINT GRÉGOIRE L'ANCIEN ET SAINTE NONNA

PARENTS DE SAINT GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN

(Fête de sainte Nonna le 5 août, de saint Grégoire l'Ancien le 1er janvier.)



Saint Grégoire l'Ancien, malgré ses quatre-vingt-seize ans, n'hésite pas à se rendre à Césarée pour l'élection de saint Basile.

UN ÉMOUVANT PANÉGYRIQUE

Au commencement de l'année 374, une auguste assemblée d'évêques était réunie à Nazianze dans la Cappadoce. Saint Basile, le grand évêque de Césarée, était du nombre. En présence de cet imposant auditoire et d'une multitude de fidèles, saint Grégoire, que l'Eglise a surnommé le Théologien, prononça le panégyrique de son père, saint Grégoire l'Ancien, enlevé par la mort à l'affection de son peuple de Nazianze après de longues années d'épiscopat.

LES HYPSISTAIRES — NONNA, L'ÉPOUSE CHRÉTIENNE

Saint Grégoire l'Ancien n'était point né dans la foi chrétienne. Il appartenait à une secte obscure, celle des *Hypsistaires* (1), dont les croyances et les pratiques religieuses étaient un bizarre mélange d'erreurs païennes et d'observances judaïques. C'était d'ailleurs un homme très recommandable par la pureté de ses mœurs et son irréprochable

(1) D'un mot grec qui veut dire *très haut :* adorateurs du Dieu très haut.

probité. Il avait rempli des fonctions importantes dans l'Etat sans ajouter un denier à sa fortune héréditaire. Ce fut sans doute en récompense de ces vertus que Dieu lui accorda le bienfait inestimable de la foi.

Pour arracher le bandeau qui l'aveuglait, le Seigneur se servit de l'épouse qu'il lui avait donnée, sainte Nonna.

« Nonna, dit l'abbé Benoît, était vraiment la femme forte de l'Ecriture, l'épouse accomplie qui fait le bonheur de son époux et dont le mérite est au-dessus de tout éloge. »

Son père Philatius et sa mère Gorgonie étaient de pieux et fervents chrétiens. Elevée, dès son enfance, dans la crainte de Dieu et dans l'amour de son Evangile, Nonna en avait soigneusement observé non seulement tous les préceptes, mais encore tous les conseils compatibles avec son état. A voir son zèle dans le gouvernement de sa maison, on aurait cru qu'elle négligeait la piété, et cependant elle se donnait tout entière à Dieu et aux choses divines, comme si elle était exempte des soucis de famille, et jamais ses devoirs d'épouse ne l'empêchèrent de remplir ses devoirs de chrétienne. Elle puisait au contraire dans une prière assidue et persévérante le courage qui lui rendait facile le dévouement.

Ses oreilles et sa langue étaient consacrées à Dieu, et ni les récits du paganisme, ni les chants des théâtres ne purent les souiller. « Rien de profane, disait-elle, chez les saints du Seigneur. »

Dans le touchant tableau qu'il a laissé des vertus de sa mère, saint Grégoire le Théologien s'étend longuement sur son respect pour les églises, dans lesquelles elle évitait de parler inutilement, sur sa vénération pour les ministres des autels, ses austérités et ses jeûnes, sa soumission parfaite aux décrets de la divine Providence, qui la portait à remercier Dieu au milieu des plus grandes afflictions.

NONNA OBTIENT LA CONVERSION DE SON ÉPOUX

On comprend combien une telle femme devait souffrir d'être séparée par la religion d'un époux d'ailleurs si accompli. Pour obtenir sa conversion, elle multipliait les prières et les mortifications. Elle exhortait, elle pressait Grégoire, employant tour à tour, pour le convaincre, les reproches, les admonitions, les prières, affectant même un certain mécontentement; mais surtout elle lui donnait l'exemple d'une vie sainte, d'une ferveur sans bornes.

La goutte d'eau qui tombe sans relâche sur le rocher finit par le creuser. Ainsi le cœur de Grégoire, sans cesse attaqué avec tant de force et d'adresse, était ébranlé. Un coup de la grâce acheva de le décider. Une nuit, il lui sembla qu'il chantait ces paroles d'un psaume de David (ps. 121, 1) : « Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur », chant étrange et insolite pour lui! Et, pendant qu'il chantait, son âme était inondée de bonheur.

A son réveil, il confie son rêve à Nonna, qui, tout heureuse, le supplie de hâter sa conversion et d'accomplir sans retard l'acte qui doit compléter leur commun bonheur.

LE BAPTÊME

On était en l'an 325, et les évêques de toutes les Eglises se rendaient à Nicée pour le premier Concile œcuménique. Un d'entre eux, saint Léonce, archevêque de Césarée, passa par Nazianze. Grégoire le pria de l'admettre au nombre des catéchumènes, c'est-à-dire de ceux que l'Eglise préparait au baptême. Sa demande fut accueillie avec joie. Mais, au moment de la cérémonie, il se passa un fait qui fut remarqué. Dieu permit une erreur de la part du Pontife, qui prononça sur l'initié la formule de l'ordination des prêtres au lieu de celle de la réception des catéchumènes. Bien des personnes virent là une sorte de prophétie.

Grégoire avait encore sa mère. Cette femme, opiniâtrément attachée au culte des idoles, fit les plus grands efforts pour empêcher la conversion de son fils. Le voyant inébranlable, elle le quitta et lui enleva en même temps l'administration des biens qui lui appartenaient. Devant cette nouvelle épreuve, Grégoire n'hésita pas : à sa mère et aux avantages temporels qu'elle lui ravissait, il préféra le Père céleste et son immuable héritage.

Bientôt arriva le jour du baptême : le nouveau catéchumène s'y était préparé avec le plus grand soin. Aussi Dieu voulut-il manifester par un prodige combien cette âme régénérée était belle et agréable à ses yeux. Lorsque Grégoire sortit de l'eau où il avait été plongé, comme c'est l'usage dans le baptême par immersion, il était resplendissant de lumière. Plusieurs des assistants le remarquèrent; mais, comme chacun croyait être seul témoin du prodige, tous gardaient le silence. Enfin, quelqu'un proclama le fait, tous alors déclarèrent qu'ils l'avaient aperçu. Quant à l'évêque, qui faisait en ce moment au nouveau baptisé l'onction du saint chrême, il fut tellement frappé de ce prodige, qu'il s'écria devant tout le monde : « Je sacre mon successeur (1). »

L'ÉVÊQUE DE NAZIANZE

C'était une prophétie. L'évêque mourut peu de temps après, et le diocèse de Nazianze demeura plusieurs années sans pasteur. Enfin, le choix des évêques et du peuple se porta sur Grégoire, qui reçut la consécration épiscopale quatre ans après son baptême.

Qu'on ne s'étonne point de voir prendre rang dans l'épiscopat un chrétien dont l'épouse, sainte Nonna, vivait encore. A cette époque, en effet, la discipline ecclésiastique ne s'y opposait pas, mais les évêques élus dans ces conditions étaient astreints à vivre dans une continence parfaite.

UNE FAMILLE DE SAINTS
TEMPÊTE APAISÉE MIRACULEUSEMENT

Trois enfants étaient nés du mariage de Grégoire avec Nonna, et tous les trois, l'Eglise les a inscrits, à côté de leurs parents, au livre d'or de ses saints : ce sont sainte Gorgonie, saint Césaire et le plus illustre d'entre eux, saint Grégoire de Nazianze, qui mérita par sa doctrine le surnom de *Théologien*, titre glorieux qu'il ne partage dans l'Eglise qu'avec saint Jean l'Evangéliste.

Sainte Nonna aimait tout particulièrement ce fils qu'elle avait consacré à Dieu avant sa naissance; elle veilla avec soin à sa première éducation. Saint Grégoire le Théologien raconte lui-même un prodige que fit le Seigneur à la prière de son père et de sa mère.

---

(1) Abbé Benoît, *Saint Grégoire de Nazianze*, t. Ier, p. 12.

Encore catéchumène, il s'était embarqué à Alexandrie pour se rendre à Athènes, la métropole des lettres. « On était alors, dit-il, à la plus mauvaise saison de l'année; mais comme les nautoniers étaient mes amis, j'avais voulu partir avec eux. A peine en haute mer, nous voilà assaillis par une des plus affreuses tempêtes qu'eussent jamais vues nos matelots et nos passagers. Nous nous croyions tous condamnés à périr dans les flots; mais je craignais bien plus pour mon âme que pour mon corps. Je me voyais en effet en grand danger de mourir avant d'avoir reçu le baptême, et au milieu de ces vagues menaçantes, je soupirais après l'eau qui nous sauve en nous purifiant. Je poussais des cris vers le ciel, je conjurais le Seigneur, je le suppliais de m'accorder un petit délai. Tous mes compagnons l'invoquaient avec moi, essayant de détourner le péril commun; nous étions tous dans de mortelles angoisses, sauf plusieurs de mes amis qui avaient appris à l'école de la navigation à prendre en pitié les passagers dans la détresse, et nous encourageaient avec la plus touchante bonté.

» Mes parents avaient été avertis en songe des dangers que je courais; ils tremblaient pour moi et s'efforçaient, par leurs prières, d'apaiser les fureurs de l'Océan courroucé. C'est à mon retour que je connus tous ces détails. D'ailleurs, la tempête s'étant un peu calmée, j'avais eu moi-même, pendant mon sommeil, un songe qui m'avait laissé entrevoir la puissance de l'intercession de mes parents. Je croyais tenir la Furie qui me regardait d'un œil terrible et menaçant; tous ses traits se dessinaient parfaitement dans les ténèbres. En même temps, un des matelots que j'avais en grande amitié voyait ma mère entrer dans le navire, saisir le gouvernail et diriger presque sans efforts le vaisseau du côté du rivage. Ces visions n'étaient point trompeuses; car la mer s'apaisait, et, peu de temps après, nous abordions tranquillement à l'île de Rhodes. »

APOSTOLAT ET GOUVERNEMENT DE SAINT GRÉGOIRE L'ANCIEN

Mais revenons à saint Grégoire l'Ancien, que nous avons vu s'asseoir sur le siège épiscopal de Nazianze.

Cette Eglise avait besoin d'un tel guide. L'évêque auquel succédait le nouveau pasteur, s'était fait remarquer par l'admirable pureté de ses mœurs angéliques, mais n'avait pas montré toutes les qualités requises dans un conducteur de peuples; puis une longue vacance de quatre ans avait suivi sa mort, et tout le bien qu'il avait pu opérer s'en était allé en fumée.

C'est dans ce triste état que Grégoire trouva son Eglise. A force de peines, il parvint enfin par ses exhortations, mais surtout par ses exemples, à adoucir le caractère inculte et agreste de ses ouailles.

« Sa parole, dit l'historien cité plus haut, était douce et persuasive; son nouveau rang n'avait rien changé à la simplicité de ses mœurs. Extrêmement affable et bon, il était d'un abord facile pour tous. Son humilité était profonde, mais bien entendue : il ne la confondait point avec la recherche et l'affectation de certains airs et de certaines poses, car il détestait l'affectation en tout. Egalement éloigné du faste et de la lésinerie, il n'évitait pas avec moins de soin tous les autres excès. Il était un peu vif de son naturel, et même assez prompt à s'émouvoir, surtout quand la gloire de Dieu ou le bien des âmes était en cause; mais il était, d'ailleurs, tout à fait incapable d'aigreur et de rancune et joignait, dans la répression des abus, la plus grande miséricorde à une sage fermeté. Les pauvres étaient pour lui, selon l'esprit de l'Evangile, l'objet des soins les plus affectueux. Il était sur ce point admirablement secondé par sainte Nonna, à qui il avait laissé depuis longtemps toute liberté dans ses charités et ses largesses. La splendeur du culte divin fut aussi l'objet de sa constante sollicitude. Il fit construire, dans la petite ville de Nazianze, et en grande partie à ses frais, une église magnifique, qui ne le cédait en rien aux plus grandes basiliques d'Alexandrie et de Constantinople (1). »

VENT D'ORAGE TOURNÉ EN BRISE LÉGÈRE

La grande question de l'arianisme, hérésie qui prétendait nier la divinité de Jésus-Christ, agitait alors les Eglises d'Orient et d'Occident. L'empereur Julien l'Apostat l'avait favorisée de toute son autorité; au contraire, son successeur, Jovien, était un fervent catholique, et il ne négligea rien pour rendre la paix à l'Eglise désolée. A son instigation, un Concile se réunit dans la ville d'Antioche; les évêques ariens y rédigèrent une profession de foi, malheureusement trop peu explicite et dans laquelle le terme de *consubstantiel*, adopté par les Pères de Nicée, était expliqué dans un sens qui se rapprochait de l'arianisme.

Plusieurs évêques catholiques crurent pouvoir la signer dans un esprit de conciliation. Jusque-là, saint Grégoire l'Ancien, attaché du fond du cœur à la vraie foi de Jésus-Christ, avait su la maintenir intacte dans son petit troupeau, et l'Eglise de Nazianze, vierge d'hérésie, au milieu de tant d'autres qui avaient fait un triste naufrage, pouvait être comparée à l'arche de Noé flottant seule sur les eaux du déluge (2).

L'évêque de Nazianze aimait passionnément la paix. Il ne soupçonna point le venin caché sous la formule doctrinale d'Antioche, bien qu'il la trouvât trop peu explicite, et dans son désir de hâter la fin du schisme, il y apposa sa signature, à l'exemple de plusieurs autres saints évêques trompés comme lui. Il avait alors quatre-vingt-dix ans (363).

Quand la nouvelle s'en fut répandue, plusieurs évêques rompirent aussitôt toute communion avec le vieillard. L'Eglise de Nazianze fut dans le trouble et la désolation, et plusieurs catholiques fervents se séparèrent de leur pasteur.

Mais heureusement la discorde ne fut pas de longue durée. Personne, parmi les dissidents, n'avait jamais suspecté la droiture des sentiments de saint Grégoire. Quand il les expliqua, en désavouant le mauvais sens caché sous les paroles ambiguës qu'on lui avait fait signer, tout le monde ajouta foi à ses explications. « C'est ainsi, dit Saint Grégoire le Théologien, que fut écartée de l'Eglise une grosse tempête, et le vent d'orage qui soufflait déjà se tourna en brise légère. »

LE SAINT-ESPRIT ABONDAMMENT VAINQUEUR

L'archevêque Eusèbe de Césarée, qu'il ne faut pas confondre avec l'historien ecclésiastique du

---

(1) Abbé A. Benoît, d'après les écrits de saint Grégoire le Théologien.

(2) Saint Grégoire, *Poésies personnelles*, XXX, vers. 40.

même nom, était mort en 370, et les évêques de la Cappadoce s'étaient donné rendez-vous dans la capitale de cette province pour élire son successeur. L'évêque de Nazianze ne parut pas tout d'abord dans cette auguste assemblée : son âge et ses infirmités le retenaient dans sa ville épiscopale. Il ne demeurait pourtant pas inactif.

Profondément convaincu du besoin qu'avait l'Eglise, à cette époque de trouble et d'hérésie, de pasteurs capables d'en imposer par le prestige de leur doctrine et de leur sainteté, il multipliait les lettres aux évêques réunis à Césarée pour les supplier de fixer leur choix sur un prêtre dont le nom remplissait déjà tout l'Orient : c'était le grand saint Basile, l'immortel législateur de la vie monastique orientale.

Ces lettres produisirent leur effet. On pouvait craindre, cependant, qu'il ne manquât une voix du côté des évêques pour assurer le triomphe de saint Basile. Saint Grégoire l'Ancien en est informé. Le vieil évêque n'hésite pas un instant. Malgré sa maladie et ses quatre-vingt-seize ans, il se met en route, heureux de mourir dans le voyage s'il le faut, pourvu qu'il puisse procurer à l'Eglise le pontife qu'il lui souhaite.

Dieu bénit ce sacrifice. A peine le saint vieillard fut-il monté sur le char qui devait le porter qu'il se trouva mieux. « Le Saint-Esprit, selon l'expression du Théologien, fut abondamment vainqueur », et Basile fut élu. Grégoire l'Ancien eut le bonheur de le sacrer, et quand il reparut à Nazianze, on le trouva rajeuni, plein de santé, le regard assuré, ranimé et fortifié.

MORT DE SAINT GRÉGOIRE L'ANCIEN ET DE SAINTE NONNA

Saint Grégoire l'Ancien avait atteint la centième année et passé quarante-cinq dans les labeurs de l'épiscopat quand il mourut, couronné de gloire et de vieillesse, après une longue et douloureuse maladie admirablement supportée. L'Eglise grecque célèbre sa fête le 1er janvier; les Bollandistes l'ont également inscrit, au même jour, dans leur catalogue des saints.

Saint Grégoire le Théologien prononça lui-même l'oraison funèbre de son père. Après avoir rappelé les vertus du défunt, il prodigua à sainte Nonna les plus touchantes paroles de consolation. « Votre chagrin, lui disait-il, ne sera pas de longue durée, car dans peu de jours vous irez rejoindre celui que vous pleurez. »

Sainte Nonna mourut en effet quelques mois après, probablement le 5 août suivant, jour fixé pour sa fête dans l'Eglise grecque.

Elle aussi avait vécu un siècle entier. L'âge n'avait point courbé ses épaules, et elle ne connut point les infirmités de la vieillesse. Sa mort fut belle comme sa vie : elle priait, à genoux, dans l'église, près de la Sainte Table, lorsqu'elle rendit le dernier soupir. Cette bienheureuse fin inspira à son fils, le gracieux mélode de Nazianze, les plus touchantes élégies. On nous saura gré d'en citer quelques vers.

« Un jour que Nonna priait, Dieu lui dit : « Viens! » et, joyeuse, elle quitta son corps. De l'une de ses mains, elle tenait la Sainte Table; élevant l'autre, elle semblait dire : « Christ, ô mon Roi! soyez-moi propice! »

« Table chérie, chantait encore Grégoire, tu as souvent reçu les larmes de Nonna; reçois maintenant son âme comme un dernier sacrifice.

» Elle dit, et son âme s'envola de son corps, ne regrettant que le fils qu'elle laissait seul après elle. »

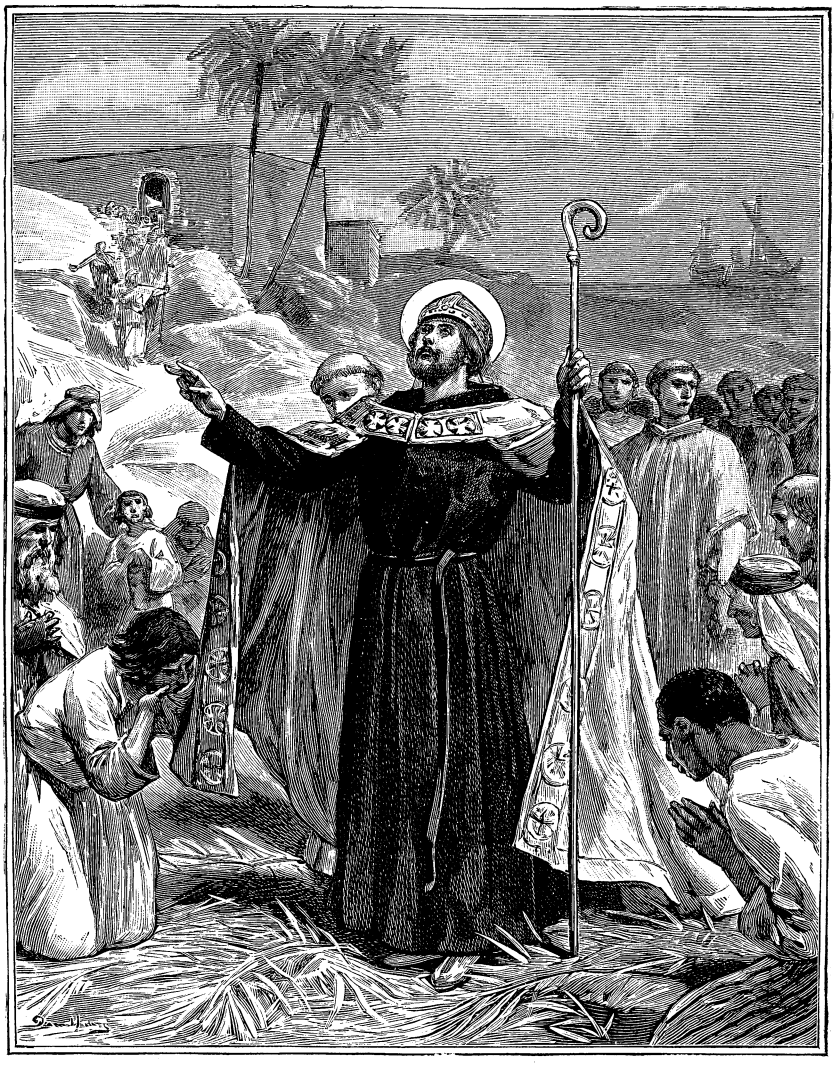
OUVRAGES CONSULTÉS

Œuvres de saint Grégoire le Théologien, surtout l'oraison funèbre de son père. — Abbé A. Benoit. *Saint Grégoire de Nazianze, archevêque et docteur de l'Eglise*, 2 vol. in-8°, Paris, Poussielgue, 1884.

SAINT FULGENCE, ÉVÊQUE DE RUSPE, EN AFRIQUE

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 1er et le 19 janvier.



Saint Fulgence, revenant de l'exil, est reçu triomphalement à Carthage.

SON ORIGINE — SA PIÉTÉ FILIALE

Saint Fulgence était de la première noblesse de Carthage. Le sénateur Gordien, son aïeul, chassé avec les autres par Genséric, roi des Vandales, passa en Italie et y mourut. Deux de ses fils revinrent en Afrique dans l'espérance de recouvrer leur patrimoine. Mais ils ne purent demeurer à Carthage, où leur maison avait été abandonnée aux prêtres ariens, et ils allèrent s'établir à Télepta, dans la Byzacène. L'un d'eux, nommé Claude, épousa Marianne, femme très sage et très vertueuse, dont, en 468, il eut ce fils qu'il nomma Fulgence, et qui devait être une des gloires de l'Afrique en même temps qu'une des plus éclatantes lumières de l'Eglise.

Marianne, sa mère, devint veuve de bonne heure, et, dès lors, elle consacra sa vie à l'éducation chrétienne de son enfant. Elle-même se chargea de lui former le cœur, et pour la culture de son esprit, elle le confia à des maîtres habiles, qui lui enseignèrent le grec, le latin et les différentes

parties de la littérature. La rapidité de ses progrès fut étonnante : il acquit surtout une connaissance parfaite de la langue grecque, qui lui devint familière comme une langue maternelle.

Grâce à ces heureuses dispositions de son esprit et surtout aux sentiments d'affection filiale qui étaient dans son cœur, Fulgence commença de bonne heure à seconder sa mère dans la conduite de la famille et dans l'administration des affaires domestiques. Devenu grand, il fut nommé receveur général des impôts à Byzacène; mais à peine fut-il revêtu de cette haute fonction qu'il se dégoûta du monde et des honneurs terrestres.

SA VOCATION

L'esprit du Saint se tourna bientôt vers les choses spirituelles. Justement alarmé des dangers qu'il courait au milieu du monde, Fulgence fortifiait son âme par de pieuses lectures, par une prière continuelle, par des jeûnes rigoureux et par la visite fréquente des monastères. Un jour, il lut l'exposition de saint Augustin sur le psaume XXXVI, et cette lecture acheva de briser les liens qui l'attachaient au siècle, et lui inspira le désir d'embrasser la vie monastique.

Un évêque exilé pour la foi, nommé Fauste, avait fondé un monastère dans les environs. Fulgence alla lui ouvrir son cœur; mais le saint évêque, voyant en lui un jeune homme riche, noble et élevé dans le faste et la délicatesse, voulut d'abord mettre à l'épreuve sa résolution. « Allez, lui dit-il, allez premièrement apprendre à mener dans le monde une vie détachée des plaisirs. Est-il croyable qu'ayant été élevé dans la mollesse et dans les délices, vous puissiez tout à coup rompre avec vos habitudes et embrasser notre genre de vie, vous revêtir de nos habits grossiers et participer à nos veilles et à nos jeûnes? » Fulgence, les yeux baissés, répliqua modestement: « Celui qui m'a inspiré la volonté de le servir peut bien aussi me donner le courage nécessaire pour triompher de ma faiblesse. » Fauste, vaincu par de tels sentiments de confiance en Dieu, consentit à le recevoir.

Mais Marianne, sa mère, malgré sa foi et sa piété, fut fort troublée de la retraite de son fils. Elle vint au monastère, pleurant et se lamentant comme si la mort eût été sur le point de lui ravir son enfant. Dans l'ardeur de son angoisse, elle alla même jusqu'à injurier l'évêque Fauste et le sommer de lui rendre son fils. Fulgence, qui aimait tendrement sa mère, fut sensiblement touché de ses larmes, mais il demeura ferme, il refusa même de la voir et de lui parler. L'ascendant que l'amour divin avait pris dans son cœur le rendit supérieur aux mouvements de la nature qui ne doivent jamais contrebalancer l'obéissance due à la voix du ciel : aussi, après une telle probation, le saint évêque Fauste ne fit plus aucune difficulté pour l'admettre dans sa communauté.

SON NOVICIAT — SES VERTUS RELIGIEUSES

A peine Fulgence fut-il entré au noviciat qu'il y donna l'exemple de toutes les vertus et ne s'occupa plus désormais que des choses du ciel. Les pratiques de la pénitence la plus austère faisaient toutes ses délices. Il mangeait si peu que cela ne paraissait pas suffisant pour le soutenir, il s'interdit absolument l'usage du vin, de l'huile et de tout ce qui peut satisfaire le sens du goût; ses autres mortifications répondaient à son abstinence. Ses grandes austérités allèrent si loin qu'elles lui causèrent une maladie dangereuse. On pensait que la violence du mal l'obligerait de relâcher quelque chose de sa sévérité contre lui-même, mais il persista malgré tout dans sa première ferveur, disant à ceux qui s'en plaignaient : « Mes infirmités ne viennent pas de mes austérités, mais de la volonté de Dieu qui m'afflige pour me consoler et me mortifie pour me vivifier. D'ailleurs, ajoutait-il, la vie voluptueuse n'est-elle pas plus sujette aux maladies que la vie la plus pénitente? » Aussi notre Saint ne diminua en rien la rigueur de ses pénitences.

LA PERSÉCUTION

La persécution se ralluma plus violente que jamais sous le roi Gondamond. L'évêque Fauste fut contraint, à plusieurs reprises, de fuir dans la solitude; saint Fulgence lui-même dut se retirer dans un monastère voisin, dont l'abbé, nommé Félix, était son ami depuis de longues années. Celui-ci voulut céder à Fulgence le gouvernement du monastère et, malgré ses résistances, le Saint se vit obligé d'accepter la charge qu'on lui imposait. Toutefois, il ne se considérait que comme le coadjuteur de son ami, et tandis que Félix avait soin du temporel, lui-même veillait avec sollicitude sur le spirituel.

« Que ceux-là se pouvaient dire heureux, s'écrie un vieux chroniqueur (1), qui avaient Fulgence pour maître, et que ce monastère devait fleurir duquel Félix estait le dispensateur. » Puis, faisant allusion aux noms des deux amis, il ajoute : « Le bonheur et la clarté se meslaient dans leur entretien et dans leur vie, aussi bien que parmi leurs noms : l'un apprenait l'Escriture, l'autre s'occupait aux affaires de la maison..... c'estuy-ci travaillait pour nourrir l'âme, celui-là le corps, et tous deux n'agissaient que pour une mesme fin. Fulgence n'entreprenait rien sans Félix, ni Félix au desceu (à l'insu) de Fulgence : tous deux étaient maîtres, tous deux disciples et semblaient vivre avec une seule âme en deux corps. »

Sur ces entrefaites, la province fut envahie par les barbares, et les religieux, pour éviter leur fureur et se mettre à couvert de l'orage, se virent contraints de fuir dans les solitudes de l'Afrique du Nord. Ils arrivèrent ainsi en un lieu nommé Sicca-Vénéria, où la fertilité du sol et la charité des habitants les invitèrent à fixer leur course fugitive. Mais où la vertu ne trouve-t-elle pas des ennemis? Un prêtre de la secte arienne gouvernait dans le voisinage la paroisse de Gabardilla. Il était riche, barbare de nation, cruel et très animé contre les catholiques. Il prit saint Fulgence pour un évêque déguisé en moine, il craignit qu'il ne ramenât bientôt à la vraie foi tous les hérétiques des environs, et, en effet, le Saint travaillait de toutes ses forces à les convertir avec l'aide de son compagnon. Le prêtre arien fit arrêter les deux apôtres, et on les amena en sa présence.

Après les avoir accablés de mauvais traitements et déchiré leurs corps à coups de bâtons et de fouets, il leur fit raser la tête par dérision et jeta leurs vêtements en lambeaux hors de sa maison. Il les renvoya ainsi dépouillés de tout, mais heureux d'avoir été jugés dignes de confesser la foi de Jésus-Christ.

SA CLÉMENCE — SON VOYAGE A ROME

Le bruit des cruautés qu'on avait fait subir aux deux serviteurs de Dieu parvint à Carthage; les

(1) Le P. Saint-Martin (1641).

ariens eux-mêmes en furent indignés, et leur évêque, qui honorait et estimait Fulgence, était prêt à châtier son subalterne. Mais saint Fulgence ne voulut jamais lui porter ses plaintes, ni réclamer le châtiment du coupable hérétique, et il dit à ceux qui l'y excitaient : « Il n'est pas permis à un chrétien de chercher vengeance en ce monde. Dieu sait comment il doit défendre ses serviteurs, et plusieurs seraient scandalisés de voir un catholique et un moine demander justice à un évêque arien. »

Les deux amis, pour se soustraire désormais à la fureur des hérétiques, se retirèrent à Ididi, sur les frontières de la Mauritanie. Ils y continuèrent leur ministère apostolique, et bientôt une nouvelle communauté s'y réunit sous leur direction.

A la même époque, un autre coin de la terre africaine, l'Egypte, attirait tous les regards : on y avait vu des hommes, épris de solitude et avides de prière, y disputer aux bêtes du désert les anfractuosités des rochers et les cavernes des montagnes. Le parfum de leur sainteté, qu'ils avaient voulu ensevelir dans ces retraites silencieuses, s'était répandu malgré eux à travers le monde. Leurs maximes, recueillies par Cassien, faisaient les délices des âmes religieuses. Saint Fulgence les méditait avec enthousiasme et souhaitait vivre en la compagnie de ces saints. Il résolut d'aller les rejoindre. Il voyait dans ce projet un double profit pour son âme : la possibilité de fuir les dignités humaines et de se livrer à une abstinence plus rigoureuse. Il partit donc pour Carthage avec un seul religieux, nommé Rédemptus, et s'embarqua dans cette ville sur un vaisseau qui se rendait à Alexandrie. Le navire aborda en Sicile.

A Syracuse, les voyageurs reçurent l'hospitalité de l'évêque Eulalius, qui passait avec les moines tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de l'épiscopat. Le prélat n'eut pas de peine à découvrir le mérite de l'hôte que la Providence lui envoyait : « Vous avez raison de chercher la perfection, leur dit-il, mais il est impossible de plaire à Dieu sans la foi : le pays où vous allez est séparé de la communion de saint Pierre, et tous ces moines dont on admire l'abstinence ne communiqueront point avec vous. Retournez, mon fils, de peur de mettre votre foi en danger. Moi-même, dans ma jeunesse, avant que d'être évêque, j'ai eu le même dessein : mais cette raison m'en a détourné. »

Un saint évêque africain, nommé Rufinien, qui s'était aussi retiré en Sicile devant la persécution, donna à Fulgence le même conseil qu'Eulalius ; et, devant ces avis, le Saint renonça à son voyage d'Egypte et se détermina à rejoindre ses premiers compagnons, après avoir visité la ville de Rome et vénéré les tombeaux des saints apôtres.

C'était vers l'an 500. Le roi des Ostrogoths, Théodoric, qui s'était emparé de l'Italie, venait d'entrer pour la première fois dans Rome.

Fulgence fut témoin des magnificences de sa cour. Comme il passait un jour par la place nommée *Palma aurea*, il aperçut le prince sur un trône superbement paré : Théodoric était entouré du Sénat et du cortège le plus brillant.

« Ah ! s'écrie Fulgence à la vue de ce spectacle, combien belle doit être la Jérusalem céleste, puisque tel est l'éclat de la Rome terrestre ! Et si dans ce siècle on accorde tant d'honneur à ceux qui aiment la vanité, quel honneur et quelle gloire ne sont-ils pas l'apanage des saints qui dans le ciel contemplent la Vérité ! »

RETOUR EN AFRIQUE — FULGENCE DEVIENT ÉVÊQUE DE RUSPE — SES VERTUS ÉPISCOPALES

Le lendemain, Fulgence s'embarquait pour l'Afrique, où son retour inespéré causa la plus douce joie à ses religieux qui se croyaient orphelins.

Pourtant l'amour de l'humilité le détermina à quitter le gouvernement des âmes, et il se retira dans un petit monastère situé sur le rivage de la Méditerranée : là il partageait son temps entre la lecture, la prière et l'exercice de la mortification ; il s'occupait encore à faire des nattes et des parasols de feuilles de palmier. Il y vivait, dit le vieux chroniqueur déjà cité, « aussi reclus qu'une perle dedans sa naque ».

Mais il ne goûta pas longtemps les douceurs de la solitude. On le découvrit, et l'évêque Fauste, qui était son supérieur, l'obligea de quitter sa retraite pour venir reprendre la direction de son monastère, et, dans l'espoir de l'attacher plus fortement à son diocèse, il lui conféra le sacerdoce.

Or, c'était le temps où l'arien Thrasimond empêchait d'ordonner des évêques catholiques. Les fidèles, résolus de pourvoir aux besoins des églises vacantes, n'eurent point égard à l'édit du prince. Ils choisirent de nombreux pasteurs parmi lesquels saint Fulgence fut choisi pour l'évêché de Ruspe, un des principaux de l'Afrique chrétienne. Ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à quitter sa cellule pour assumer sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat.

Le nouveau pontife avait quarante ans. Il conserva dans l'épiscopat les pratiques de la vie monastique, la même simplicité dans le vêtement, les mêmes austérités dans la pénitence. Il ne mangeait point de viande, mais se nourrissait de légumes, de racines et d'œufs, sans admettre le moindre assaisonnement, si ce n'est un peu d'huile quand la vieillesse l'exigea. Son affection pour les religieux le porta à faire bâtir un monastère auprès de sa cathédrale, sur un emplacement qui lui fut concédé par Posthumien, un des plus riches et des plus pieux chrétiens de la ville.

SON EXIL — IL CONFOND SON PERSÉCUTEUR

L'impie Thrasimond venait de porter un décret d'exil contre tous les évêques catholiques de la province d'Afrique. Plus de soixante prélats furent arrachés de leurs églises par la barbarie de ce prince et déportés dans l'île de Sardaigne. Saint Fulgence était au premier rang des confesseurs de la foi. Il prit avec lui les reliques de saint Augustin et s'embarqua sans autres richesses que la miséricorde de Dieu.

Durant le voyage et sur la terre d'exil, l'évêque de Ruspe fut la consolation et le soutien de ses frères dans l'épiscopat. Il était le moins ancien par l'ordination, et cependant tous le considéraient comme leur chef et déféraient à ses moindres avis. C'est qu'en effet il portait au front l'auréole de la sainteté, et la renommée de ses vertus était universelle. « C'est particulièrement à vous, écrivait le pape saint Symmaque, aux confesseurs de la foi, que s'adressent ces paroles de Notre-Seigneur : Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume..... Le combat fait voir qui sont les soldats du Christ crucifié, et c'est dans la bataille que l'on reconnaît celui qui mérite le triomphe. Ne perdez pas courage pour avoir été dépouillés par les impies des ornements de votre prélature. Surtout, pour vous former sur un beau modèle,

considérez ce saint prêtre qui est parmi vous, cette hostie vivante, digne d'autant d'auréoles du martyre qu'il soutient de combats : il se réjouit moins d'acquérir des dignités que de posséder les cœurs..... »

Fulgence ne pouvait se passer de vie religieuse. N'ayant pas assez de moines avec lui pour former une communauté, il leur adjoignit les ecclésiastiques qui partagaient son bannissement, et tous ensemble ils pratiquaient la vie commune à l'exemple des apôtres et selon l'esprit de saint Augustin.

Cependant le roi Thrasimond se félicitait de la mesure arbitraire qu'il avait prise contre les évêques: il espérait que les fidèles, privés de leurs pasteurs, seraient bientôt à la merci des ariens. Pour ruiner leur foi, il lança dans le public des objections contre la vraie doctrine de l'Eglise et mit les catholiques au défi de les réfuter. En face de ce danger, tous les regards se tournèrent vers saint Fulgence, le Docteur de l'Eglise d'Afrique.

On le désigna au roi comme un adversaire digne de lui, et le prince, se flattant d'une victoire plus éclatante parce qu'elle serait remportée sur un ennemi plus redoutable, fit venir le Saint à Carthage. L'évêque de Ruspe n'eut pas de peine à réduire à néant les arguments de Thrasimond: il composa sur ce sujet un livre que l'on croit être l'ouvrage intitulé : *Réponse aux dix objections*. Le roi lui-même ne put s'empêcher d'admirer la force et la solidité de ses raisonnements, et les catholiques se réjouirent de leur victoire.

Mais le prince n'était pas converti. Il revint à la charge et envoya au saint Docteur d'autres objections. Et, pour s'épargner la honte d'une nouvelle défaite, il avait donné l'ordre au porteur de les lire seulement à Fulgence sans lui donner le temps ni le moyen d'en prendre copie. Le rusé monarque en fut pour son expédient. L'évêque, aidé des lumières de l'Esprit-Saint, répondit sans retard par son magnifique ouvrage sur l'Incarnation, que nous avons encore sous le titre de : *Trois livres au roi Thrasimond*. C'est une réfutation ample et modeste de l'arianisme. Si elle ne convertit point le prince arien, la foi étant une grâce qui vient du ciel, elle lui ferma la bouche, et il n'osa plus se mesurer sur le terrain de la doctrine avec un tel adversaire.

NOUVEL EXIL EN SARDAIGNE

Thrasimond eût désiré retenir le Saint à Carthage. Mais les ariens vinrent lui dire : « Prince, cet homme rend votre zèle inutile, il a déjà perverti quelques-uns de nos évêques, et si vous n'y mettez ordre promptement, notre religion périra. » Le faible monarque céda devant ces remontrances, et un nouveau décret d'exil renvoya Fulgence en Sardaigne (520). Pour empêcher les manifestations du peuple, Thrasimond fit embarquer le Saint au milieu de la nuit. Mais une tempête s'éleva qui retint plusieurs jours le vaisseau dans le port, et presque toute la ville put venir contempler le saint exilé et communier de sa main. Fulgence voyant un religieux appelé Juliat, très affligé de son départ, lui dit prophétiquement : « Consolez-vous, car cette persécution ne sera pas de longue durée, et la mort de Thrasimond rendra bientôt la paix à l'Eglise. »

Saint Fulgence avait reçu de Dieu le don des miracles, mais son humilité s'en effrayait, et, quand on recommandait à ses prières des malades ou d'autres affligés, il avait coutume de dire : « Vous savez, Seigneur, ce qui convient au salut de nos âmes; que votre volonté soit premièrement accomplie! Les miracles, ajoutait-il, ne donnent pas la justice, mais la renommée, qui, sans la justice, ne sert qu'à notre condamnation. »

Son retour en Sardaigne causa une grande joie à ceux qu'il avait laissés dans cette île. Il avait amené avec lui quelques religieux. Avec la permission de Primasius, évêque de Cagliari, il les établit dans un site pittoresque hors des murs de cette ville, près d'une église dédiée à saint Saturnin, et cette communauté devint bientôt très florissante.

Pendant ce second exil, saint Fulgence écrivit plusieurs lettres pleines de doctrine. Des moines de Scythie le consultèrent sur divers points de dogme, et, pour leur répondre, le Saint publia un ouvrage remarquable sur la grâce et l'Incarnation.

Il terminait à peine ce travail quand arriva la fin de la persécution. Le roi Thrasimond était mort le 27 mai 523, après un règne de près de vingt-huit ans. Son successeur, Hildéric, se hâta de rendre aux catholiques leurs églises et de rappeler leurs évêques de l'exil.

RETOUR TRIOMPHAL — DERNIÈRES ANNÉES — MORT

Fulgence quitta donc l'île de Sardaigne. Quand le saint évêque aborda sur le rivage de Carthage, il fut accueilli par les acclamations et les cris de joie de tout un peuple qui se pressait pour le voir, baiser ses vêtements et recevoir de lui une parole de miséricorde et de bénédiction. On le conduisit en triomphe à l'église Saint-Agilée. L'affluence était si grande qu'on dut faire la haie pour l'empêcher d'être étouffé. Malgré la pluie qui tombait avec violence, tous voulurent l'accompagner : quelques personnes de qualité se dépouillèrent de leurs riches manteaux et en firent une sorte de pavillon pour le couvrir.

Saint Fulgence consacra ses dernières années à l'instruction de son troupeau et à la composition de plusieurs ouvrages contre les hérétiques et spécialement les Pélagiens.

Un an avant sa mort, il quitta de nouveau son monastère et son diocèse pour aller vivre sur un rocher de l'île de Circina; dans cette solitude, il se prépara, par un redoublement d'austérité et de prière, à sa dernière heure qu'il sentait approcher. Cependant, son peuple ne cessait de réclamer sa présence. Cédant à ses sollicitations, Fulgence revint à Ruspe, où il tomba malade. « Seigneur, s'écriait-il sur son lit de douleur, donnez-moi maintenant dans ce monde la patience et le pardon dans l'autre. » Sa maladie dura deux mois. Dieu lui en révéla le terme. Alors le saint fit rassembler autour de lui ses religieux, leur demanda pardon de sa sévérité, distribua ses biens aux pauvres et aux monastères et donna à tous une suprême bénédiction.

Il expira le 1er janvier 533, à l'âge de soixante-quinze ans, après vingt-cinq années d'épiscopat. L'Ordre de Saint-Augustin célèbre sa fête le 19 janvier sous le rite double-majeur.

SOURCES CONSULTÉES

Surius et Bollandus, au 1er janvier.

P. Saint-Martin, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — *Histoire de la vie du glorieux saint Augustin et de plusieurs SS., BB. et autres hommes illustres de son Ordre des Hermites*. Toulouse, 1641.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Ce PDF peut être distribué librement. Plus de détails à la dernière page.

LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Fête le 1er janvier.

La Circoncision de l'Enfant Jésus.
(Fresque de Gagliardi.)

CIRCONCISION ET PREMIER JOUR DE L'AN

Admirable coïncidence que celle de la fête de la Circoncision avec le premier de jour de l'an! D'un côté, nous voyons les hommes échanger des congratulations et des vœux de bonheur; de l'autre, Jésus s'offre pour la première fois d'une manière officielle à Dieu son Père pour le salut de ces mêmes hommes.

Ainsi, pendant que nous nous envoyons mutuellement des étrennes, que nous nous faisons des visites d'amitié ou de politesse, encore admises, malgré les réclamations d'une société égoïste et trop peu chrétienne, Dieu nous invite à songer aux étrennes divines que son fils Jésus nous a apportées dès son arrivée ici-bas, aux premières gouttes de sang qu'il a daigné verser pour nous et nous offrir sans retard.

Les froides visites imposées par l'usage sont pour beaucoup de gens une formalité banale et insupportable, les cadeaux à offrir semblent souvent bien onéreux. Que les visites pleines d'amour de Jésus aux âmes diffèrent de ces visites de commande! Que les présents qu'il nous offre en sa Circoncision sont autrement appréciables!

Voyons plus en détail cette intéressante cérémonie dans laquelle Jésus manifeste, par une première effusion de son sang, son amour envers nous.

LA CIRCONCISION CHEZ LES JUIFS

Quatre cents ans environ avant la promulgation de sa Loi par Moïse, Dieu voulut se former un peuple à part, qui, au milieu de la corruption générale des nations païennes, fît profession de le connaître, de l'adorer et d'observer ses commandements.

La marque distinctive du peuple de Dieu fut la circoncision. C'était une cérémonie doulou-

reuse par laquelle les Juifs consacraient à Dieu leurs enfants mâles, huit jours après leur naissance. Elle imprimait sur leur chair un sceau indélébile, un cachet extérieur et sensible, auquel on reconnaissait les vrais fils d'Abraham.

Abraham, en effet, reçut le premier pour lui et pour ses descendants le précepte de la circoncision. « Voici, lui dit Jéhovah, le signe de l'alliance que je fais avec vous et avec vos descendants, le pacte que vous devez inviolablement observer : tous seront circoncis au huitième jour. Celui qui n'aura pas été circoncis sera retranché du milieu de mon peuple comme ayant violé mon alliance. »

Cet ordre formel fut rappelé plus tard à Moïse à l'occasion de la pâque célébrée au désert : seuls les circoncis purent y prendre part.

Depuis lors, le peuple juif a observé ce rite avec un zèle jaloux ; bien loin d'en rougir, il était fier de son titre de circoncis que les autres nations auraient parfois voulu lui imputer à opprobre. Plein de ce sentiment, il évitait d'avoir avec les hommes des autres peuples aucun commerce ni aucune familiarité ; et il les nommait *incirconcis*, à peu près comme les anciens Grecs appelaient *barbares* tous ceux qui n'étaient point de leur nation.

C'est à bon droit qu'il se glorifiait de ce titre, qui lui valait les plus précieux avantages. Par lui, l'enfant juif entrait dans la famille de Dieu, enrichie de tant de magnifiques promesses et assurée de ses bénédictions. Bien plus, accompagné, chez les parents, de la foi au Messie futur, ce rite effaçait, selon le docte de saint Thomas, la souillure du péché originel, assurait le salut de l'enfant, si, par ailleurs, il demeurait fidèle aux préceptes de la loi mosaïque.

Si, dans la suite des temps, lorsque les Juifs se furent dispersés dans le monde entier, quelques-uns d'entre eux devinrent moins fidèles à la pratique de la circoncision, cette négligence ne fut jamais relevée chez ceux qui restèrent dans la mère-patrie ; au temps de Notre-Seigneur, ils en suivaient encore scrupuleusement toutes les règles

Même après la promulgation de l'Évangile, lorsque la circoncision fut remplacée par le baptême, certains Juifs convertis avaient grand'peine à admettre que ce rite ne fût pas obligatoire pour des chrétiens ; ce fut le sujet de graves discussions dans la primitive Eglise ; le premier Concile, tenu à Jérusalem, eut à s'en occuper, et il décida que la circoncision ne devait plus être comprise au nombre des choses nécessaires à la vie chrétienne et au salut.

Malgré cette déclaration, quelques opiniâtres refusèrent encore de se soumettre ; ce furent les premiers hérétiques. On les appela les « judaïsants » ou partisans à outrance des anciens rites judaïques : ils mirent beaucoup d'obstacles à la prédication de saint Paul.

LA CIRCONCISION DE JÉSUS

Certains tableaux de la Circoncision, remarquables sans doute au point de vue artistique, manquent de couleur locale dans leur description et contredisent absolument les vrais usages juifs. Ils représentent ce mystère, accompli dans le temple, par le grand-prêtre, en présence de la Sainte Vierge Marie.

Autant d'erreurs, ce semble.

Marie, ayant mis un fils au monde, ne pouvait, d'après la loi, se rendre au temple avant quarante jours.

D'ailleurs, il n'était point nécessaire d'aller au temple pour cette cérémonie. Il est vrai, que parfois, elle s'accomplissait à la synagogue, de la main d'un opérateur spécial qui portait le nom de *môhél ;* mais souvent aussi, elle avait lieu dans la maison même du nouveau-né et de la main de ses parents.

Convenait-il que la chair innocente de l'Agneau divin fût touchée par d'autres mains que celles parfaitement pures et virginales de Marie et de son chaste époux Joseph ? La Sainte Vierge ne voulut point confier ce soin à d'autres : elle circoncit elle-même le divin Enfant.

Transportons-nous dans l'humble grotte de Bethléem ou dans la demeure de l'un des bergers venus les premiers à la Crèche : c'est là vraisemblablement que s'accomplit cette mystérieuse opération.

Hélas ! nous n'y voyons pas le somptueux apparat qui environnait d'ordinaire chez les Juifs cette cérémonie : point de parents qui viennent nombreux féliciter la Vierge de ce qu'un fils lui est né ; dans cette bourgade de Bethléem, peut-être ne trouve-t-elle pas un ami qui sourit à l'héritier de Joseph et prononce pour la première fois le nom qui va lui être imposé. Les bergers sont retournés à leurs troupeaux, et, dans le ciel, le concert harmonieux des anges a cessé de se faire entendre.

L'Evangile ne nous décrit pas cette scène auguste : la connaissance de ces particularités n'était point nécessaire à notre salut. Nous pouvons néanmoins nous en représenter quelque chose, par ce que nous connaissons des coutumes juives.

Habituellement, deux sièges étaient préparés, l'un pour le témoin ou parrain, l'autre pour le prophète Elie, supposé présent à la cérémonie. Le père de l'enfant devait aussi se trouver là.

Tandis qu'il marquait du sceau d'Abraham la chair de l'enfant, le *môhél* disait : « Béni soit le Seigneur qui nous a sanctifiés par ses préceptes et nous a donné la circoncision ! »

« Qui nous a sanctifiés par ses préceptes et nous a donné d'introduire notre enfant dans l'alliance d'Abraham, notre père », ajoutait le père de l'enfant.

Joseph, en prononçant ces paroles, prend le couteau traditionnel, et fait doucement couler les premières gouttes de sang de l'Enfant-Dieu. La douleur arrache au nouveau-né de plaintifs gémissements ; on voit des larmes perler sur ses petites joues. A cette vue, dit saint Bonaventure, Marie ne peut retenir les siennes. Mais déjà cette première souffrance endurée pour nous a cessé, et saint Joseph impose à l'enfant le nom de Jésus, nom que Marie s'empresse de répéter avec amour.

Jésus! c'est-à-dire *Sauveur*. Ce nom symbolique, indiqué par un ange, nom à jamais béni, domine toute cette scène. Jésus commence en effet ici à devenir notre Sauveur par la première effusion de son sang. Comme il a hâte de souffrir quelque chose pour nous! Il ne veut pas attendre pour cela le temps de sa Passion. Notre rédemption n'est pas pour lui l'œuvre d'un jour, mais celle de tous les instants de sa vie ici-bas.

Voilà pourquoi il verse dès aujourd'hui un peu de sang, quelques gouttes qu'il nous donne comme des perles d'une valeur infinie, quelques souffrances, par lesquels il prélude à sa Passion, ce qui inspire à un Docteur cette belle pensée: « O divin Enfant, si vous faites tant pour nous dans un âge si tendre, que ne ferez-vous pas lorsque vous serez dans un âge parfait et accompli! »

GRANDE LEÇON

La loi douloureuse et humiliante de la Circoncision n'était pas faite pour Jésus. S'il descendait d'Abraham, il était en même temps le Fils de Dieu, infiniment élevé au-dessus de tous les êtres créés : il n'avait donc pas besoin de la marque distinctive qui signalait sous l'Ancien Testament les enfants de Dieu.

Moins encore était-il tenu à la circoncision, l'Agneau divin qui, venu pour effacer les péchés du monde, ne connut jamais le péché originel. Et cependant, il se soumet à ces pénibles prescriptions.

Quelle leçon d'humilité et d'obéissance! La créature est toujours portée à s'insurger contre Dieu et à se dérober à des lois justes et formelles. Jésus, Dieu fait homme, commence par obéir, non seulement aux ordres, mais aux moindres prescriptions d'une loi faite pour les pécheurs.

LA CIRCONCISION, FÊTE CHRÉTIENNE

L'Eglise n'a pas voulu que ces admirables leçons d'obéissance et d'amour fussent perdues pour les chrétiens. La fête du 1er janvier est destinée à nous en rappeler chaque année le souvenir.

Plusieurs mystères se groupent en cette fête, comme pour en accroître la solennité. Outre la douloureuse circoncision, les fidèles des divers siècles se sont plu à honorer en ce jour l'imposition à l'Enfant-Dieu du nom sacré de Jésus; parfois aussi, heureux d'associer aux louanges du Fils celles de la Mère, ils ont célébré aujourd'hui la maternité divine de Marie, et, en plusieurs endroits, la fête a été appelée fête de l'enfantement de la Vierge.

Les fidèles d'autrefois célébraient avec beaucoup de dévotion cette fête qui pour eux était d'obligation au même titre que les principales fêtes de l'année liturgique.

De nos jours, les réjouissances civiles du premier jour de l'an ne laissent-elles pas trop souvent passer inaperçue pour beaucoup de chrétiens la fête religieuse?

Cet oubli du mystère de la Circoncision ne rappellerait que trop, hélas! les souvenirs païens que nous allons retracer, et qui ont préludé à l'institution de la fête chrétienne.

LES ÉTRENNES

Si, nous en croyons un Concile de Tours, tenu en 567, une fête païenne aurait donné aux Pères de l'Eglise l'idée d'établir la fête de la Circoncision.

Les païens célébraient le retour d'une nouvelle année par de multiples réjouissances.

C'étaient des festins en l'honneur du dieu *Janus*, la divinité aux deux visages, dont l'un regardait l'année écoulée, l'autre se tournait vers l'année à venir. On lui offrait des sacrifices, et le peuple romain allait en foule au mont Tarpée, où cette idole avait son autel.

C'étaient encore des libations en l'honneur de la déesse *Strenia* ou *Strenna*. Le principal sanctuaire de cette mythologique princesse se trouvait dans une île du Tibre. Le pape saint Calixte s'en souvint lorsqu'il plaça, précisément au même endroit, à l'église Sainte-Marie du Transtévère, la station du jour de la Circoncision : de cette façon, les cérémonies religieuses les plus solennelles succédèrent aux jeux et aux rites païens, au lieu même où ils avaient été longtemps le plus en honneur.

Les païens, au milieu de ces fêtes publiques, s'adressaient mutuellement des vœux de bonne année. On se faisait de petits présents; on envoyait à ses amis des figues, des dattes, du miel et d'autres douceurs, pour leur signifier qu'on leur souhaitait une vie douce et heureuse. Les sujets portaient des cadeaux à leurs maîtres; les sénateurs romains et les chevaliers en offraient à l'empereur. On dit que l'empereur Claude, esprit chagrin, importuné par ces présents, eut la mauvaise grâce de les refuser.

Le peuple conserva la coutume de ces dons réciproques, qui prirent le nom d'étrennes, parce que le jour était consacré à Strenna.

Si le lecteur curieux veut pousser plus loin son investigation et chercher d'autres raisons des étrennes, qu'il sache que le premier de ces présents fut envoyé au roi des Sabins, Tatius, par le fondateur de Rome païenne, Romulus. Or, le don offert à Tatius par son allié n'était autre que celui de branches coupées dans la forêt de la déesse Strenna. Tatius les reçut, dit la légende, comme un présent de bon augure, un gage de paix et lui donna le nom d'*étrennes*.

Cet échange de cadeaux, à l'occasion du retour de l'année, n'avait en soi rien que de très innocent. Mais il se produisait au milieu de cérémonies païennes et de pratiques superstitieuse, qui occasionnaient bien des débauches : on chantait, on dansait par les rues, on se travestissait, on se livrait à tous les excès.

Dès les premiers siècles de l'Eglise et même après la destruction du paganisme, beaucoup de chrétiens convertis, mais encore faibles dans leur foi, sans aller jusqu'à sacrifier à Janus et à Strenna, se laissèrent pourtant entraîner aux mauvais exemples des infidèles et à leurs fêtes.

Les Pères de l'Eglise instituèrent la fête de la

Circoncision comme un dérivatif à tous ces débordements. Ils espéraient, par ce remède, tourner vers un objet plus digne et des joies plus spirituelles les esprits et les cœurs des chrétiens.

Il faut entendre Tertullien, saint Augustin et les autres Pères s'élever avec véhémence contre les égarements de leurs ouailles. « Nous, s'écrie Tertullien, qui avons en horreur les fêtes des juifs et qui trouverions étranges qu'on observât leurs sabbats et leurs néoménies, nous nous familiarisons avec les saturnales et les folies païennes des calendes de janvier! Ce ne sont en tous lieux que jeux et banquets. »

« Des paysans, dit à son tour saint Augustin, chargent leurs tables de toutes sortes de mets exquis qu'ils mangeront en des banquets nocturnes; pensent-ils qu'ils retrouveront dans la même abondance pendant tout le reste de l'année, les plats qu'ils prodiguent ainsi dans le festin des calendes de janvier? »

Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, va plus avant dans la description de ces orgies, auxquelles prenaient part même des chrétiens. « On se masque, dit ce Père, on se couvre de la figure des dieux des païens. Les hommes revêtent un habit de femme, les femmes un habit d'homme. » Et il fait voir aux chrétiens qu'ils ne peuvent, sans déchoir de leur dignité, s'adonner à de tels désordres.

A tous ces excès, saint Augustin veut qu'on oppose la pénitence en ce jour de la Circoncision,

« Puisque les païens donnent des étrennes. vous, chrétiens, donnez des aumônes; ils se délectent par des chansons obscènes; vous, délassez-vous par le chant des psaumes; ils courent au théâtre, courez à l'église; ils s'enivrent, vous, jeûnez. »

Tant d'exhortations, l'institution même d'une fête chrétienne, ne purent abolir entièrement ces honteux divertissements; tout ce qu'on put obtenir, ce fut de les faire passer du premier jour de l'an au temps de carnaval.

VŒUX DE BONNE ANNÉE DES SAINTS

Aujourd'hui, les désordres et les superstitions qui attristaient autrefois le premier jour de l'an ne sont plus guère qu'un souvenir. Il ne reste plus des anciennes coutumes que celle, très légitime et très louable, de l'échange des vœux de bonne année.

Entre chrétiens, cet usage bien compris est autre chose qu'une pure formalité. On a vu parfois ces visites et ces étrennes devenir la source et l'occasion d'éclatantes réconciliations.

En tout cas, les vrais chrétiens savent donner à leurs vœux le cachet surnaturel qu'inspire le renouvellement de l'année. Le temps qui s'écoule leur rappelle l'éternité qui s'approche, et, s'ils se plaisent à souhaiter à ceux qu'ils aiment des biens temporels, la santé, le bonheur, la réussite dans les affaires, ils invoquent aussi sur eux les grâces et les bénédictions du ciel, pour que l'année soit sainte et pleine de mérites aux yeux de Dieu.

L'Eglise, par la bouche de saint Paul, nou donne dans l'Epître de la messe de la Circoncision un échantillon de ces souhaits que sans doute les mondains trouveraient étranges, mais qui sont sur des lèvres chrétiennes, les mieux inspirés et les plus sincères.

« Très cher fils, s'écrie saint Paul, en écrivant à Timothée, la grâce de Dieu, notre Sauveur, a apparu à tous les hommes et nous a appris à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, pour vivre avec tempérance, justice et piété en ce monde dans l'attente de la béatitude que nous espérons et de l'avènement glorieux du grand Dieu, Jésus-Christ, notre Sauveur, qui s'est livré pour nous.

Rien de plus surnaturel ni de plus gracieusement exprimé que les souhaits de bonne année que nous adresse, en ses écrits, saint François de Sales:

« J'espère, dit-il, qu'en cette nouvelle année, nous serons inviolablement fidèles à l'amour de notre aimable Sauveur, et que ces années suivantes nous seront comme les années fertiles de Joseph, car nous ménagerons si bien nos ans, nos mois, nos semaines, nos jours, nos heures, nos moments, que le tout, s'employant selon l'amour de Dieu, nous sera profitable à la vie éternelle, pour régner avec les saints.

» Dorénavant, nous ne serons plus ces vieux nous-mêmes que nous avons été ci-devant; nous serons des autres nous-mêmes, qui, sans exception, sans réserve, sans condition, seront à jamais sacrifiés à Dieu et à son amour, et, comme des petits phénix, nous serons renouvelés en ce feu de la dilection divine, pour laquelle, avec un irréconciliable divorce, nous avons pour jamais abandonné et rejeté le monde et toutes sortes de vanités. »

Au jour de la Circoncision, c'est donc le moment de commencer avec l'Enfant Jésus une vie toute nouvelle, semblable à la sienne. S'il naît à cette époque, c'est pour nous indiquer que, dans l'année qui s'ouvre, nous devons vivre mieux que par le passé.

Saint François de Sales ajoute:

« Quand l'Ecriture Sainte veut parler d'une personne bonne, douce, innocente et dédiée à Dieu, elle dit : C'est un fils d'un an : *Filius unius anni erat Saül.* Hélas! si nous n'avons pas correspondu ci-devant à l'amour de ce gracieux Sauveur, faisons maintenant en sorte qu'au bout de cette année nous puissions être appelés enfants d'un an. »

En d'autres termes, il est un moyen de rester toujours jeune, c'est de conserver son âme innocente.

Nous souhaitons à nos lecteurs cette éternelle jeunesse.

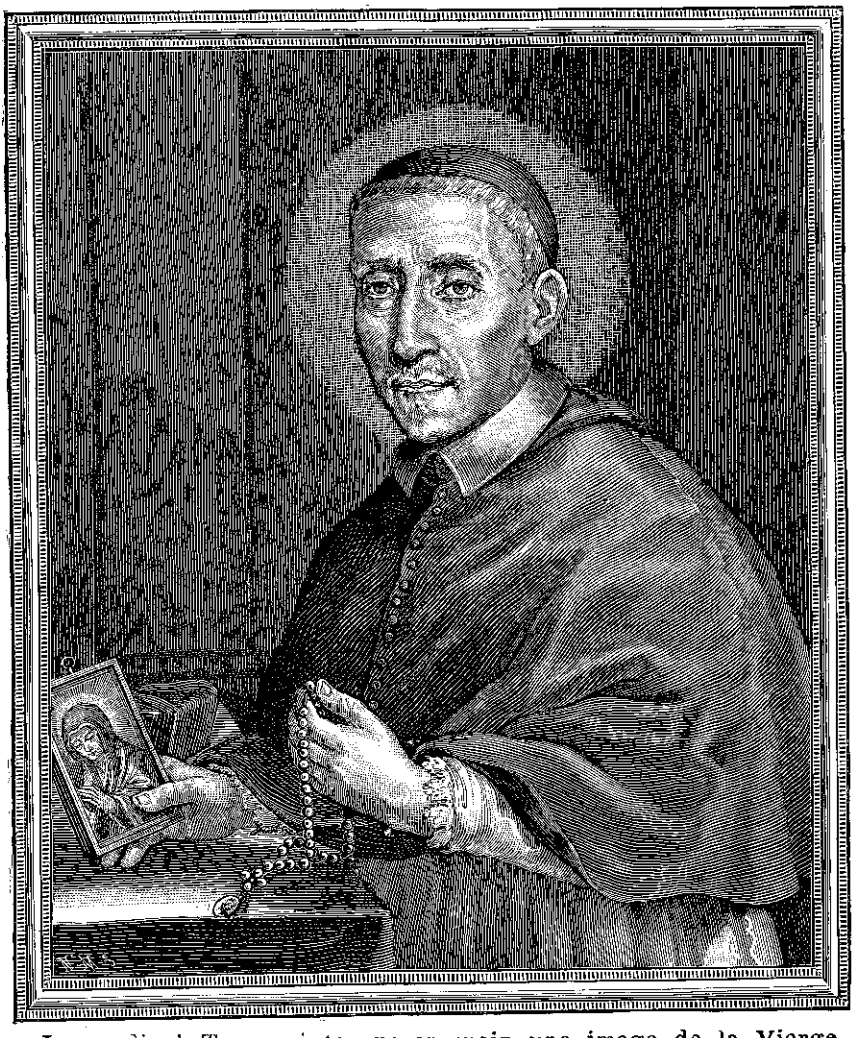
SOURCES CONSULTÉES

La Bible. — *Dictionnaire de la Bible*, par VIGOUROUX. — *Instruction sur la Circoncision*, par un Directeur de Séminaire, 1850. — *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par MARTIGNY. — *Rational des divins offices*, par DURAND DE MENDE (notes à la fin du tome III). — *Catéchisme liturgique* de BLANC. — *Lettres* de SAINT FRANÇOIS DE SALES, etc.

LE BIENHEUREUX JOSEPH-MARIE TOMMASI, CARDINAL,

DE L'ORDRE DES THÉATINS

Fête le 1er janvier.



Le cardinal Tommasi tenant en main une image de la Vierge que lui a envoyée sa sœur, la Vénérable Marie Crucifiée.

PREMIERS ATTRAITS

Joseph-Marie Tommasi aimait à dire de sa sœur aînée, Marie Crucifiée, religieuse bénédictine : « Celle-ci est une bonne servante de Dieu. Moi je ne suis qu'un diable à côté d'elle. Mon tourment est de recevoir de mes parents de si beaux exemples et de rester un pécheur. » Celui qui se jugeait ainsi a précédé sa sœur sur les autels : Marie Crucifiée est aujourd'hui Vénérable, et Joseph-Marie, son frère, a été déclaré bienheureux par Pie VII en 1803.

Le bienheureux Tommasi est né à Alicate, diocèse de Girgente, en Sicile, le 12 septembre 1649. Ses pieux parents, le duc et la duchesse de Palma, n'ayant eu jusque-là que des filles, l'obtinrent du ciel par l'intercession de saint Joseph. En reconnaissance, ils lui donnèrent au baptême le nom de Joseph-Marie.

L'enfant manifesta de bonne heure les plus heureuses dispositions. Lorsqu'il voyait sa mère se livrer aux œuvres de miséricorde, et, le Jeudi Saint, par exemple, laver les pieds à quelques pauvres femmes, leur servir ensuite un bon repas, il semblait lui porter envie et s'agitait entre les bras de sa nourrice jusqu'à ce qu'on lui eût

permis d'aider en quelque manière au lavement des pieds ou au service de la table.

Déjà, il s'unissait dévotement au Rosaire récité chaque soir en famille, par son père, sa mère, Ferdinand son plus jeune frère, et ses sœurs : il se plaisait aussi à visiter en pèlerin l'image miraculeuse de la Vierge, honorée à Trapani.

Son jeu favori était d'imiter les rites sacrés : si on l'eût écouté, ce liturgiste en herbe eût volontiers changé d'habit selon la couleur liturgique du jour; son père ne lui permit cette fantaisie que pour les chaussettes : l'enfant les portait tantôt rouges, tantôt blanches, suivant que le saint du jour était un confesseur ou un martyr, une vierge ou un apôtre. Revêtu de beaux ornements, il « disait la messe » avec le plus grand sérieux, sa sœur Isabelle faisait office de servant.

A ces amusements d'enfant succéda bientôt chez le jeune Tommasi l'étude sérieuse, assidue, de la sainte liturgie. On peut dire que ce fut la passion de toute sa vie, et ses savants écrits sur cette matière témoignent qu'il ne perdit point son temps ni sa peine. En même temps, il cultivait les belles-lettres, et il apprenait à la perfection le latin, le grec et l'espagnol, car son père se proposait, avant de lui céder son duché, de l'envoyer quelque temps à la cour d'Espagne.

NOVICE ET SCOLASTIQUE CHEZ LES THÉATINS

Le duc fut bien surpris, quand un jour son fils vint lui demander la permission d'entrer chez les Clercs réguliers théatins. Ce n'est pas que la vie religieuse heurtât les idées du duc de Palma : bien au contraire, il avait laissé prendre le voile à deux de ses filles; deux autres s'apprêtaient à imiter leurs aînées; la duchesse de Palma songeait à aller les rejoindre et le duc lui-même avait des velléités de renoncer au monde et de se faire, au dire de quelques-uns, frère convers Capucin, quand il aurait remis ses possessions aux mains de Joseph-Marie. Le conflit naissait donc de ce que le père et le fils se sentaient mus par un même désir de vie monastique. Après bien des supplications, soutenu d'ailleurs par les instances d'un de ses oncles, Don Carlo, depuis vingt-trois ans religieux théatin, le jeune homme l'emporta enfin. Sans plus de retard, il abandonne à son frère Ferdinand tous ses droits à l'héritage paternel, court au couvent saluer une dernière fois sa mère et ses sœurs, et arrive à Palerme où les Théatins avaient leur noviciat. Là, il se prépara pendant deux ans dans le silence et l'étude à devenir un prêtre savant, saint et zélé.

Un trait de sa vie de novice nous révèle son désir de faire pénitence. Un jour qu'il était en promenade avec ses Frères sur le bord de la mer, son maître des novices l'aperçoit, à l'écart, se baisser de temps à autre pour ramasser quelque objet : « Vous ne devez rien me cacher, lui dit-il. Montrez-moi ce que vous venez de ramasser. » Le religieux, confus, ouvre les mains et avoue : c'étaient de petits cailloux qu'il se proposait de glisser le soir dans sa pauvre couchette, afin de souffrir un peu.

Il prenait volontiers pour lui les charges les plus pénibles. Pourtant, sa santé était chancelante : elle l'obligea plusieurs fois à changer de séjour et à interrompre le cours de ses études. Ce sera la grande épreuve de ses premières années de vie religieuse. A peine a-t-il fait profession qu'il tombe malade, et ses supérieurs sont contraints de l'envoyer respirer l'air natal.

Ses forces un peu rétablies, il vient à Messine, où il a pour maître en philosophie le futur archevêque de Raguse; il se perfectionne dans la connaissance du grec, fait toutes ses prières en grec, et devient si habile en cette langue qu'il l'écrit plus facilement et plus élégamment que le latin. Mais le climat de Messine ne lui est pas favorable. Toujours pour raison de santé, il se rend à Ferrare, où il ne fait qu'une courte apparition, à Modène, où il achève sa philosophie, enfin à Rome où il commence ses études de théologie, dans la maison que possédait l'Institut, à Saint-André della Valle. Partout, il est le religieux exemplaire. On remarque chez lui un sérieux au-dessus de son âge, un vif attrait pour la solitude, un ardent amour du travail et de l'étude. Il a toujours un livre en main. Il parcourt et médite sans cesse les Saintes Ecritures et les œuvres des Pères. L'âme soutenue et fortifiée par cette nourriture substantielle, il s'achemine peu à peu vers les Ordres sacrés qu'il reçoit dans la basilique de Saint-Jean de Latran, le sous-diaconat en décembre 1670, le diaconat au même mois de l'année suivante.

Une circonstance douloureuse et imprévue le ramena pour quelques jours en Sicile, au mois de janvier de l'année 1672. Son frère Ferdinand, marié depuis deux ans seulement, venait de perdre son épouse, et Joseph-Marie, prié par son oncle d'aller porter consolation à la famille, entreprit sans hésiter ce voyage que la saison et son état maladif devaient rendre très pénible. Une disposition toute particulière de la Providence le conduisait, car à peine était-il arrivé à Palma que Ferdinand à son tour tombait malade et expirait après quelques jours de souffrances, à l'âge de vingt et un ans, réconforté à ses derniers instants par les pieuses exhortations et les prières de son saint frère.

Celui-ci, surmontant sa douleur, eut assez de courage pour remplir les fonctions de diacre à la messe des funérailles. Il régla ensuite avec beaucoup de prudence et le plus grand désintéressement les affaires de famille et rentra en son couvent de Palerme.

A SAINT-SYLVESTRE — TRIBULATIONS

Il devient prêtre à la fin de l'année 1673.

Désormais, sa vie, jusqu'au jour de sa promotion au cardinalat, s'écoulera tout entière, sauf un court pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, dans l'enceinte du couvent théatin de Saint-Sylvestre a Monte-Cavallo. Vie obscure, signalée seulement de temps à autre par l'apparition de quelque savante compilation, au bas de laquelle l'auteur oublie presque toujours d'apposer son nom, parce que, à l'entendre, « rien n'est de lui » dans les précieux documents qu'il exhume de leur antique poussière; vie de prière et de travail, vie de souffrances surtout, comme nous pourrons en juger bientôt.

A Saint-Sylvestre, il était chargé de l'instruction des Frères convers. Chaque dimanche, il leur adressait une exhortation en forme de catéchisme. On lui confia également la surveillance des plus jeunes étudiants. Il les dirigeait avec une sage fermeté que tempéraient des procédés affectueux et une tendre charité. Durant les premières années de son sacerdoce, il s'employa aussi avec succès au ministère de la confession et de la prédication.

Mais de terribles tentations de défiance et de scrupule l'obsédaient. On en surprend le secret dans les nombreuses lettres confidentielles qu'il adressait, pour en recevoir lumière et consolation, à sa vénérable sœur Marie Crucifiée. « Priez pour

moi le Seigneur, beaucoup, beaucoup. Je suis accablé de tentations horribles..... Je souffre physiquement de mes maux habituels, et, en outre, je suis atteint d'humeur noire, d'hypocondrie; je suis dévoré par les scrupules et rempli de désolation intérieure. J'ai le cœur, la poitrine, la tête tout en feu, au point de ne pouvoir étudier, capable tout au plus de dire la messe. Je vous en informe afin que vous me recommandiez au Seigneur par l'intercession de la Vierge, sa Mère, pour que sa volonté s'accomplisse et non la mienne. »

Le martyre à petit feu qu'il dut subir des années entières était de voir des fautes en toutes ses actions, tant sa délicatesse craignait d'offenser la majesté infinie de Dieu. Il ne trouvait de remède à ses pénibles anxiétés que dans une obéissance aveugle envers son directeur : « Que de bien j'aurai à en dire si je lui survis! » écrivait ce dernier.

Devant ses anxiétés qu'aucune faute volontaire, qu'aucune infidélité à la grâce ne justifiait, mais que Dieu permettait pour purifier de plus en plus l'âme de son serviteur, ses supérieurs jugèrent à propos de le décharger pour un temps de ses fonctions de confesseur et de prédicateur, tant ils le voyaient accablé.

Le bienheureux Tommasi profita de ses loisirs forcés pour étudier sans relâche. Il s'ensevelit, pour ainsi parler, au milieu des parchemins poudreux des célèbres bibliothèques romaines, déchiffrant les manuscrits, comparant les textes, cherchant l'ordre des livres de l'Ecriture Sainte, les titres des psaumes, le nombre et la division des versets, fouillant avec amour les vénérables monuments de l'antiquité. De ce travail persévérant et acharné sont sortis plusieurs ouvrages qui ont joui depuis de l'estime universelle et ont poussé à une étude plus approndie de la liturgie et des Livres saints.

CONVERSION D'UN RABBIN JUIF

Au cours de ses recherches, il s'était aperçu bien vite que la connaissance des langues orientales, telles que l'hébreu, le chaldéen, le copte, le syriaque, l'arabe, lui étaient indispensables pour le but qu'il se proposait : comparer entre elles les anciennes liturgies, rechercher les vestiges de l'antique discipline de l'Eglise pour la célébration de la messe, la récitation des Heures, l'administration des sacrements. Il les apprit toutes en peu d'années, sans le secours d'aucun maître, sauf la langue hébraïque, pour laquelle il demanda les leçons d'un savant rabbin. Mais, on ne peut dire, ou plutôt, il est aisé de deviner ce qu'il se proposait surtout dans ce commerce quotidien avec un Juif : il cherchait à le convertir. « Je vous recommande, écrit-il à ses sœurs, mon pauvre vieux professeur d'hébreu, le rabbin Moïse de Cavi, pour que Dieu lui amollisse le cœur, pour qu'il enlève de ses yeux le voile qui l'empêche de voir..... » Souvent, au milieu d'une leçon, le disciple signalait doucement au maître son erreur en confrontant adroitement plusieurs textes de l'Ecriture et en les expliquant les uns par les autres. Plus d'une fois le rabbin demeura muet, ne trouvant rien à répliquer. D'autres fois, il paraissait ne pas entendre ou se contentait de sourire dédaigneusement.

Un jour, vaincu par l'évidence, il s'emporta : « Je suis ici pour enseigner, non pour discuter, s'écria-t-il. Juif je suis né, juif j'ai vécu, juif je veux mourir. » Et il leva brusquement la séance. Il revint toutefois, car il avait appris à aimer son élève et il voulut bien lui continuer ses bons offices. Trois ans se passèrent ainsi, quand enfin les prières et les exhortations du bienheureux Tommasi eurent raison de la dureté du rabbin Atteint d'une grave maladie, ce Juif déjà septuagénaire ouvrit les yeux à la vraie foi, quitta le ghetto et vint se faire instruire chez un chrétien qui habitait auprès de l'église de Sainte-Rite, au pied du Capitole. « C'est là que je l'ai été voir, écrit tout triomphant à ses sœurs le bienheureux Joseph-Marie. Je l'ai embrassé. Il commence à retrouver ses forces et bientôt, je l'espère, il recevra le baptême. Remerciez-en Dieu avec moi. »

Le rabbin fut baptisé le 25 mai 1698, dans l'église de la Minerve, à Rome.

UNE PROMOTION LABORIEUSE

Le bienheureux Tommasi avait acquis par ses écrits une grande célébrité. Le Souverain Pontife Innocent XII, ayant lu quelques-uns de ses ouvrages, voulut le voir pour lui en témoigner sa haute satisfaction.

Clément XI, successeur d'Innocent, le choisit pour son confesseur et le créa *consulteur* de sa Congrégation.

Malgré ses répugnances, la carrière des honneurs une fois ouverte devant lui, il lui était difficile de refuser les charges de plus en plus élevées auxquelles le conviait la bienveillance du Pape. C'est ainsi qu'il fut nommé *théologien de la Congrégation pour la discipline des Réguliers*, puis *consulteur des Congrégations des Rites et du Saint-Office, théologien de celle des Indulgences*.

S'il avait accepté sans trop de résistance ces fonctions plutôt onéreuses, il ne s'attendait pas à l'honneur suprême que lui réservait le Souverain Pontife.

Clément XI lui conféra la dignité de cardinal, le 16 mai 1712. Il prenait en cela comme une aimable revanche. On l'entendit tenir ce joyeux propos à l'archevêque de Naples, le cardinal Pignatelli, ancien Théâtin. « Tommasi a voulu nous faire Pape, nous le ferons cardinal. » En effet, tandis que Clément XI, régulièrement élu, ne pouvait se résoudre à accepter la tiare et demandait aux cardinaux et aux théologiens de la cour romaine de le décharger de son fardeau, le bienheureux Tommasi, de concert avec plusieurs autres théologiens, osa déclarer au Pontife qu'il commettrait un péché grave s'il n'acceptait pas. Cette raison coupa court à toutes les hésitations du nouveau Pape, et Clément XI monta sur la chaire de saint Pierre.

Le bienheureux Joseph-Marie Tommasi reçut comme un coup de foudre la nouvelle de sa promotion au cardinalat. Il répondit à l'envoyé du Pape qu'il ne pouvait accepter, qu'il ferait parvenir à Sa Sainteté les raisons décisives de son refus. « Sa Sainteté ignore, disait-il, que j'ai fait le vœu de n'accepter jamais aucune dignité ecclésiastique. — Oui, mais le Pape a tout pouvoir pour relever de ces sortes de vœux, » lui répondait-on.

En attendant, le Bienheureux, calme et recueilli comme si rien n'était survenu, se rendait selon sa coutume à l'église pour rendre grâces après le repas du soir, et s'apercevant que l'on avait illuminé en son honneur les fenêtres du cloître, il ordonna à l'un de ses frères d'aller les éteindre, sa renonciation au cardinalat ôtant toute raison d'être à cette manifestation de joie. On lui dit que c'était par ordre du Père général qu'on avait illuminé : il ne fit plus aucune objection et se retira dans sa chambre pour rédiger la lettre de renonciation qu'il voulait adresser au Pape.

Clément XI lut en plein Consistoire cette lettre du bienheureux Tommasi; les cardinaux en demeurèrent fort édifiés: puis, comme il fallait s'y attendre, le Pape fit un précepte au Bienheureux d'accepter l'honneur qu'il lui offrait; et celui-ci, devant cet ordre formel, ne crut pas pouvoir, sans pécher, continuer la résistance. Il céda, en disant, éclairé en cela d'une vue prophétique: *Ce sera pour peu de mois.*

SIMPLICITÉ ET ZÈLE DU NOUVEAU CARDINAL
SA PRÉCIEUSE MORT

« Un cheval superbement harnaché ne laisse pas d'être un cheval, » écrivait-il un jour à ses sœurs, « la pourpre n'ajoute rien à la vertu ». Et lorsqu'on l'appelait *Eminence*, il en éprouvait une pénible commotion. « Quelle Eminence! répétait-il, quelle Eminence! Je suis celui que j'étais auparavant. »

Tandis que l'on aménageait le palais cardinalice, il demeura un mois encore au couvent de Saint-Silvestre, vivant sa vie de simple religieux, se livrant aux plus bas offices, célébrant la sainte messe avec un seul servant dans une petite chapelle retirée, voisine de la sacristie.

Il n'accepta, à l'occasion de sa promotion, ni présents, ni chevaux, ni voitures, ni habits précieux; il remerciait avec bonne grâce ceux qui venaient lui en offrir, mais il voulait, disait-il, être cardinal pauvre, comme il avait été religieux pauvre.

On eut toutes les peines du monde à obtenir de lui qu'il laissât apparaître au dehors certains signes de sa dignité : un filet rouge à sa chaussure, des glands d'or à son chapeau, des armoiries ou quelque ornement particulier à sa voiture. Ces marques d'honneur lui répugnaient, et il ne se résigna à les accepter que lorsqu'on lui eut appris que saint Charles Borromée, son modèle et son prédécesseur au titre cardinalice de Saint-Martin des Monts, les avait admises.

Ses serviteurs étaient de pauvres mendiants, des estropiés ou des infirmes qu'il avait ramassés dans les rues de Rome et qu'il avait revêtus de ses livrées. On rit beaucoup dans la ville, la première fois que l'on rencontra cet amusant cortège, et il y avait de quoi. Des chansons et des sonnets célébrèrent la simplicité du cardinal.

Celui-ci fut le premier à s'en égayer. Il n'en continua pas moins à donner ses préférences aux indigents et aux misérables, beaucoup plus préoccupé de leur faire du bien que d'en être bien servi.

Sa table était d'une extrême frugalité. Un jour qu'on lui avait servi un poisson de dix-sept baioques au lieu de douze, il s'en émut, et comme son cuisinier lui faisait remarquer que c'était peu de chose pour une Eminence, le Bienheureux se tourna vers le crucifix et, levant les bras au ciel, il s'écria: « Comment, peu de chose! Seigneur, ai-je été fait cardinal pour manger du poisson de ce prix, lorsqu'il y a tant de pauvres qui meurent de faim! »

Par contre, il se montrait prodigue lorsqu'il s'agissait de décorer l'église dont il était le titulaire. Et l'on a calculé que, durant les sept mois de son cardinalat, il n'y a pas consacré moins de 5 000 écus sur ses revenus personnels. « Pauvreté pour ma maison, richesse, or, argent, soie pour l'église », telle était sa maxime favorite. Il aimait à visiter ce sanctuaire de Saint-Martin ai Monti, y pénétrant, sans aucun souci de son rang, par la petite porte intérieure du couvent des Carmes, qui en étaient les desservants. Il s'agenouillait loin du prie-Dieu et du somptueux coussin qui lui étaient réservés, adorait le Très Saint Sacrement, et allait prendre place au chœur au milieu des religieux, comme l'un d'entre eux.

Une mesure qu'il crut devoir prendre, conformément à l'antique discipline, ce fut de séparer par une double balustrade, laissant un espace libre au milieu de son église, les hommes des femmes, dans l'assistance aux divins offices. Saint Charles Borromée l'avait fait à Milan. Il n'y avait en cela rien que de raisonnable, rien que de conforme au respect dû au lieu saint; mais comme cette conduite heurtait l'usage régnant, elle attira au saint cardinal bien des critiques et bien des blâmes. Il n'eut garde de s'en troubler, fort du témoignage de sa conscience et de l'approbation de Clément XI auquel il avait préalablement demandé conseil avant d'en agir ainsi.

Si ces originalités étonnaient parfois, l'inépuisable charité du cardinal, sa bonté, et pour tout dire en un mot, sa sainteté, lui faisaient tout pardonner. Comment ne pas admirer ce prince de l'Eglise, convoquant chaque dimanche, à l'issue des offices, tous les enfants de la paroisse Saint-Sylvestre et leur enseignant le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le catéchisme, leur distribuant des médailles, des chapelets, des pièces de monnaie, des bons de pain? Comment ne pas aimer cet ami des pauvres, qu'il fallait entourer de barrières chaque fois qu'il sortait de son palais pour l'empêcher d'être étouffé ou écrasé par la foule des suppliants auxquels il ne cessait de distribuer des aumônes?

Le bienheureux Tommasi annonça avec la plus grande précision, non seulement le mois, le jour, mais même l'heure de sa mort. On voulait lui faire prendre un bail de trois ans pour la location de son palais cardinalice : « Non, dit-il, six mois suffisent. — Eminence, c'est l'habitude de louer au moins pour un an. — C'est du superflu pour moi, » répondit-il.

Le Souverain Pontife tomba gravement malade; le monde catholique s'inquiéta. Le bienheureux Joseph-Marie demeura calme et dit à quelques-uns de sa suite : « Le Pape guérira, et moi je mourrai bientôt. Je me prépare à faire d'ici quelques jours un voyage. — Quel voyage? lui demanda le cardinal Falbroni. — Celui de l'autre monde, » répondit simplement le Bienheureux. Il parlait ainsi en décembre 1712, vingt-cinq jours environ avant sa mort.

La veille de Noël, il éprouva un malaise qui ne l'empêcha cependant pas de célébrer les trois messes et de se rendre à la chapelle papale et à tout l'office de la nuit.

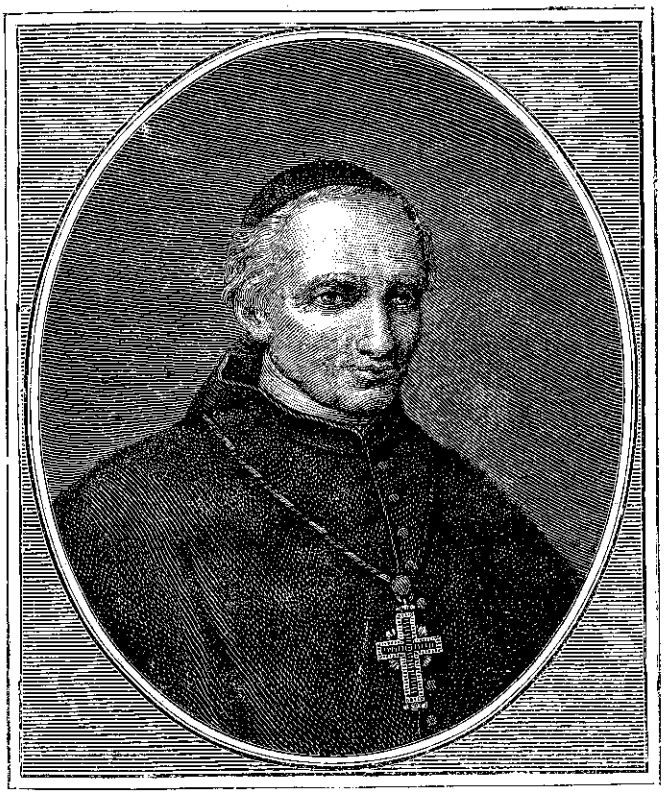
Comme il allait plus mal le 1er janvier 1713, le prêtre qui l'assistait voulut commencer les prières des agonisants. « Non, pas encore, lui dit le moribond. Ce n'est pas l'heure, je vous avertirai quand il sera temps. » Au moment prédit par lui, il rendit son âme à Dieu, dans une grande paix, à l'âge de soixante-trois ans.

« C'est un saint qui quitte le monde! C'est le père des pauvres qui est mort! » s'écrièrent les gens de Rome à la nouvelle de son trépas. Sa sainteté parut si évidente que l'on tempéra en sa faveur les règles sévères posées par Urbain VIII pour la béatification des Saints. Moins de cinquante ans après sa mort, sa cause fut introduite par Benoît XIV, qui l'avait connu personnellement et était un grand admirateur de ses vertus. Il est l'un des premiers béatifiés du XIXe siècle.

LE VÉNÉRABLE VINCENT-MARIE STRAMBI

PASSIONISTE, ÉVÊQUE DE MACÉRATA ET DE TOLENTINO

1er janvier 1749 — 1er janvier 1824.



Portrait du vénérable Vincent-Marie Strambi.

NAISSANCE — PRÊTRE — PASSIONISTE

Vincent-Marie Strambi naquit à Civita-Vecchia, dans les Etats de l'Eglise, le 1er janvier 1745, de parents chrétiens et aisés. Formé de bonne heure à la piété, l'enfant grandit sous la douce influence de la grâce.

Comme il donnait son âme à Dieu, ses exemples à ses petits compagnons, le jeune Strambi aimait aussi à donner la charité aux pauvres. Que de fois il lui arriva de rentrer à la maison sans veste, sans bas ou sans souliers : il en avait doté les mendiants du chemin! Le consul français, M. Vidau, qui avait vu un de ses actes de tendre compassion, le rappelait souvent à ses enfants pour leur inspirer l'amour des malheureux.

La voix de Dieu ne tarda pas à se faire entendre à cet enfant prédestiné. Dès l'âge de douze ans, il le déclare à son père, revêt l'habit ecclésiastique et bientôt reçoit la tonsure. Ses études classiques terminées au Séminaire de Montefiascone, il va suivre à Rome, âgé de dix-neuf ans, les cours d'éloquence et de philosophie. Elève en théologie à Viterbe à partir de septembre 1765, il est ordonné sous-diacre le 24 mai 1766 et diacre le 14 mars de l'année suivante. L'évêque de Montefiascone, où le pieux séminariste avait laissé d'édifiants souvenirs, l'obtint alors pour préfet de son Séminaire. Il fut consacré prêtre, le 19 décembre 1767, par l'évêque de Bagnorea qui l'avait appelé pour le faire recteur du Séminaire diocésain.

Mais Vincent entendait au fond de son âme l'appel divin à une plus haute perfection, Dieu lui manifesta clairement qu'il l'appelait à la Congrégation des Passionistes. Sans tarder le jeune prêtre alla frapper au noviciat passioniste du Mont-Argeataro en Toscane. Le 24 septembre 1768, il y prit l'habit et fut de suite un modèle pour la communauté. Son maître des novices, disent les actes du procès de béatification, ne put jamais surprendre en lui la moindre transgression pendant son noviciat.

Son temps d'épreuve terminé, le bienheureux Paul de la Croix appela le P. Strambi à la retraite de Saint-Ange, pour s'y préparer par deux ans d'études personnelles et approfondies au mi-

nistère apostolique. Le serviteur de Dieu était au comble de la joie en se voyant dans cette communauté, sous la direction de celui dont tout le monde exaltait la sainteté et la vertu.

MISSIONNAIRE — PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AU LIT DE MORT DE SAINT PAUL DE LA CROIX — SUPÉRIEUR

Le diocèse de Todi fut le premier théâtre du zèle apostolique de Vincent. Le prédicateur Passioniste y commença ses premières missions en septembre 1771. D'autres diocèses le demandèrent successivement en 1772. La même année, il donna une mission aux galères de Civita-Vecchia : parmi les forçats se trouvaient plusieurs musulmans qui abjurèrent le Coran pour embrasser l'Evangile. La ville de Spello, et les églises de Rome entendirent à leur tour la voix du Vénérable, et partout sa prédication opéra les mêmes prodiges de grâce. Toutes les classes de la société couraient en foule pour l'entendre et l'acclamaient comme un apôtre, comme un savant, comme un saint.

On devine l'esprit surnaturel qui animait le P. Strambi. Un témoin assure qu'un jour, à l'église Saint-Jean-et Saint-Paul du Cœlius, il observa le P. Vincent, qui devait prêcher, absorbé dans l'oraison devant le Saint Sacrement. Sa prière fut longue, et, lorsqu'il se releva pour monter en chaire, son visage rayonnait d'une merveilleuse splendeur ; telle était sa préparation habituelle : la prière fécondait l'étude, et l'étude s'achevait en prière. Aussi son ministère obtenait-il ce succès que peuvent seules obtenir les missions prêchées par les saints. Les églises les plus vastes ne pouvaient contenir les foules avides de l'entendre et les conversions se faisaient innombrables.

En 1773, nous retrouvons le P. Strambi comme professeur de théologie et directeur spirituel au couvent du Mont-Cœlius. C'est là que, deux ans plus tard, il eut l'honneur d'assister saint Paul de la Croix à ses derniers moments (18 octobre 1775). Il devait un jour écrire la vie du saint fondateur, être le postulateur de sa cause et entendre Pie VII proclamer l'héroïcité de ses vertus.

Nommé recteur du monastère romain (1780), puis provincial (1781), sa règle était ce mot qu'il aimait à répéter : « En tout la volonté de Dieu. » Trois ans après, sur sa prière, le Chapitre accepta sa démission et le nomma consulteur provincial. Il put alors s'abandonner tout entier à son ardeur apostolique. Missions et retraites se succédèrent pendant plusieurs années presque sans interruption.

Rappelons ici un fait merveilleux survenu durant une station prêchée par notre Vénérable à Ancône en 1788. Un jour, au cours de sa prédication, son visage prend un éclat extraordinaire et sa voix un accent d'ineffable tendresse. Soudain, le peuple voit comme des rayons de lumière s'échapper de l'image de la Vierge, traverser l'église et pénétrer dans la poitrine du serviteur de Dieu. Le récit de ce prodige se répandit jusque dans Rome. Interrogé peu après, au couvent du Cœlius, sur l'événement d'Ancône, Vincent, surpris, tenta d'éluder la question ; mais, dans son trouble, il en révéla, sans y penser, une circonstance particulière : « J'ai célébré la Messe à l'autel de cette image, avoua-t-il, et j'ai vu ses yeux se mouvoir. »

Dès lors, Dieu combla son serviteur des dons surnaturels qui sont comme la première récompense d'une sainte vie : don de prophétie, don des miracles, don de la pénétration des cœurs. Un jeune prêtre Passioniste du couvent Saint-Ange vomissait depuis longtemps le sang à flots ; sentant sa maladie dégénérer en phtisie incurable, le malade tomba dans un inexprimable abattement. Survint le P. Vincent.

— Eh bien ! Père Louis, lui dit-il avec cette bonne grâce qui lui était si naturelle, nous avons encore à faire bien de belles choses !

— Hélas ! Père consulteur, répondit le malade, Dieu ne veut pas.

— Si, mon fils, Dieu le veut. Dieu le veut.

Et le regard profond du Vénérable emplit le cœur du souffrant de consolation et d'espérance. La prophétie se vérifia, en effet, le malade guérit rapidement et vécut encore trente ans.

Cependant la Révolution débordait de France sur l'Italie. En 1796, les troupes de la République française envahissaient les Etats pontificaux. Vincent prêchait alors une grande mission à Rome, et la place Colonna ne pouvait contenir la foule immense qui se pressait pour entendre le Saint. Un jour, la voix vient soudain à lui manquer. Alors l'apôtre prend en main le grand crucifix de la chaire. Il le montre à l'auditoire ému, et dit avec un accent dont la faiblesse est plus éloquente qu'un long discours : « Peuple bien-aimé, je ne puis plus parler, ce Christ en croix parlera pour moi », et le Christ opère des miracles de conversions.

Lors de la sacrilège invasion de Rome (10 février 1798) et du bannissement de Pie VI, ses supérieurs jugèrent prudent d'éloigner le P. Vincent de la Ville Eternelle. Les saintes intolérances de sa foi et son influence sur la foule provoqueraient, pensait-on, de nouvelles violences. Il alla donc prêcher au dehors différentes missions.

L'ÉPISCOPAT

Après la mort de Pie VI à Valence (22 août 1799), les événements changèrent providentiellement de face, pour permettre l'élection de son successeur. Le 14 mars 1800, Pie VII était élu à Venise. Le nouveau Pape avait tout à réorganiser. Nombre de diocèses étaient sans évêques et, en ces temps troublés, il leur fallait, plus que jamais, des pasteurs généreux. Le 20 juillet 1801, le P. Vincent fut promu à l'évêché de Macerata et de Tolentino.

Dès la première nouvelle de sa nomination, effrayé des redoutables obligations attachées à la dignité épiscopale, Vincent Strambi courut se jeter aux pieds du Pape, le suppliant d'avoir pitié de son incapacité. Pie VII, comme pour achever de mettre sa modestie à la torture, le combla d'éloges : « C'est par une inspiration divine, lui dit-il, que mon choix est tombé sur vous ; nul ne m'avait indiqué votre personne. Je veux votre acceptation. » Le commandement était exprès, l'humble Passioniste se soumit. Néanmoins, pour se soustraire à ce qu'il appelait spirituellement l'*ennuyeuse persécution* des visites de félicitation, il se retira dans la solitude de Monte-Cavi, jusqu'au jour de son sacre (26 juillet 1801). Au moment des onctions sacerdotales, le cardinal Antonelli, prélat consécrateur sentit une telle émotion l'étreindre qu'il répandit des larmes en abondance. Vincent lui aussi pleurait, mais le rayonnement de son visage indiquait assez la surabondance des dons divins que Dieu accordait en ce moment à son serviteur.

A peine installé, il prêche lui-même une mission à son peuple et ses instructions produisent un bien immense. D'après l'historien de sa vie, à la fin de la station, les habitants de Macerata, ville de 25 000 âmes, s'approchèrent tous, sans exception, du tribunal de la pénitence.

Le saint prélat n'ignorait pas que la maison de l'évêque est l'école publique du diocèse, aussi sa

vie privée resta au palais épiscopal ce qu'elle avait été au cloître. Il garda à son service un Frère lai de sa Congrégation, organisa en communauté sa maison épiscopale, et lui-même observait tout ce qu'il pouvait des règles de son Institut. La nuit venue, revêtu de l'habit de son Ordre, il prenait à peine quatre heures de sommeil sur une dure paillasse; puis il se levait et faisait une heure d'oraison mentale. Il aimait à se retirer pour prier chez ses Frères Passionistes, ou tout au moins chez les Pères de la Mission établis à Macerata. « Mgr Strambi, disaient ses diocésains, ne décide jamais rien qu'après la Sainte Messe et l'oraison. »

L'évêque demeurait apôtre plus que jamais. Les autres prélats et le Pape lui-même lui demandèrent souvent de prêter son ministère aux diocèses voisins. Le clergé, les Séminaires, l'instruction des enfants, les communautés religieuses sollicitaient avant tout son attention. Mais sa vigilance et son dévouement s'étendaient à tout. Une année, dit le R. P. Louis Th., la variole causa une grande mortalité d'enfants; le bon pasteur s'exposa à tous les dangers pour aller leur donner la Confirmation. Un soir, il apprend qu'un enfant moribond de la campagne n'a pas encore reçu ce sacrement. La pluie tombait à torrents; pas de voiture, car les cochers craignaient pour leurs chevaux. Le prélat part à travers les champs inondés. Un prêtre l'accompagne; Mgr Strambi, le voyant tout ruisselant et couvert de boue, lui dit avec un sourire de saint : « Oh! le vrai soldat de Jésus-Christ! » Les documents nous montrent le pieux évêque vendant jusqu'à son anneau pour venir en aide aux églises pauvres. Il retire de la vente 130 écus, et voici comment il explique le don qu'il fait : « Puisque Notre-Dame nous a pourvus, prenez 120 écus pour la construction de l'église; les autres 10, je les garde pour mes pauvres. »

Parfois, le majordome, effrayé de voir les rentes de la mense épiscopale distribuées aux pauvres, souvent avant même qu'il les eût touchées, se plaignait au saint prélat de sa trop grande générosité. « Soyez tranquille, lui répondit Vincent, les trésors de la divine Providence ne manqueront pas. Il faut tout attendre de la main généreuse et paternelle du Seigneur. » *Dieu n'est pas pauvre*, aimait-il encore à dire, lorsqu'on lui manifestait quelque crainte qu'il ne réussît point dans telle ou telle entreprise, faute de ressources pécuniaires, « *Dieu n'est pas pauvre*, il m'a inspiré ce projet, et lui-même se chargera de le mener à bonne fin. » Et, en effet, jamais il ne manqua de ressources pour exécuter ses œuvres et faire des aumônes vraiment prodigieuses.

Enfin, pour affermir son œuvre pastorale, il se disposait à célébrer un Synode diocésain, lorsque des événements douloureux vinrent le chasser de son diocèse.

L'EXIL

En 1808, Napoléon ordonna l'occupation de Rome et incorpora au royaume d'Italie les Etats pontificaux dont Macerata faisait partie. Aussitôt, Mgr Strambi est menacé d'exil s'il se refuse à prêter le serment illimité exigé de tous les évêques et du clergé.

Une instruction du Pape déclara bientôt ce serment illicite. « Pierre a parlé par la bouche de Pie », s'écrie Vincent, et il refuse d'obéir. On met sous séquestre les biens de la mense épiscopale. « Laissons-les faire, disait-il, tandis qu'on procédait à l'inventaire, ils ne pourront pas nous ravir Dieu. » Le 28 septembre, deux mille soldats entourent l'évêché, des canons sont braqués sur le peuple inquiet accouru pour défendre son évêque, et le préfet de la ville vient signifier au saint prélat d'avoir à quitter la cité. C'était l'annonce de l'exil.

— Allons, dit le Vénérable, je suis prêt.

Et il se disposait à partir.

— Mais où est la voiture de l'évêché? demanda le préfet.

— Vous savez, répliqua Vincent, que je n'ai ni voiture ni chevaux : tous mes revenus sont allés aux pauvres; allons-nous-en.

Et montrant son crucifix, il ajouta :

— Je n'ai plus que cette croix, elle me suffit.

On fit cependant venir une voiture. Le saint proscrit y monta avec un sous-officier français et un Frère convers Passioniste, son inséparable compagnon. Le 12 octobre, il arriva à Novare où la police lui assigna pour logement le collège des Barnabites; on enjoignit au saint prélat de ne pas sortir du couvent sans être accompagné par un de ces Pères, responsables du prisonnier.

La douleur de se voir séparé de son troupeau, la nouvelle de l'emprisonnement de Pie VII à Savone, les rigueurs du climat de Novare ébranlèrent la santé de l'illustre exilé. Aussi, sur la prière du célèbre Dr Strambi, cousin du Vénérable, le prélat fut transféré à Milan. De la demeure qui lui fut assignée, il ne voulut, dit son biographe, que deux petites chambres au dernier étage, sous la toiture. A minuit, il se levait pour observer la règle des Passionistes, et, avec le Fr. Camille, il passait plusieurs heures en oraison. La prière était suivie d'une rude discipline dont les coups retentissaient, à son insu, dans les appartements voisins.

Malgré toutes ses souffrances, le pieux exilé s'était fait une règle de garder un silence constant sur l'auteur des maux endurés alors par l'Eglise. Un de ses compagnons d'exil se voyait souvent repris par le serviteur de Dieu lorsqu'il s'échappait en invectives contre les persécuteurs: « Un jour, raconte-t-il lui-même, que la leçon me paraissait un peu lourde, je répondis en riant : « Mais à quoi bon, Monseigneur? Tous ici savent que Votre Grandeur pense comme moi sur ce point, et autant je murmure, moi, dans mes discours autant elle murmure dans son silence, et je le prouve. Je vous ai toujours entendu parler en bien de tous, et jamais en mal de personne, si ce n'est du diable. Or, quoique vous ne disiez point de mal du fameux potentat, vous n'en dites pas non plus de bien, alors que vous trouvez toujours à dire quelque bien de n'importe quel scélérat. Donc, nous murmurons également. » Le saint homme, se contenta de sourire, et adroitement attira la conversation sur un meilleur sujet. »

Tout Milan appela bientôt Mgr Strambi *un homme de Dieu, un saint*. Et lorsque le gouvernement, jaloux et irrité de voir la population milanaise témoigner tant de vénération aux vénérables prélats exilés dans leur ville, les transféra à Mantoue, le vice-roi, sur les instances du peuple, dut faire une exception en faveur de l'évêque de Macerata : Vincent Strambi demeura à Milan jusqu'à la fin de la tourmente.

LIBERTÉ RENDUE — CONSEILLER DE LÉON XII SACRIFICE DE SA VIE — LA MORT

La chute de Napoléon rendit la liberté à l'Eglise. Le 23 janvier 1814, Pie VII quitta Fontainebleau, et, le 4 mai, Mgr Strambi partait de Milan. Il rencontra le Saint-Père à Ancône. Le cardinal Caracciolo se présenta durant l'entretien des deux glorieux exilés : « Laissons seuls ces deux Saints! » s'écria-t-il en apprenant à qui parlait le Pape.

Reçu en triomphe à Macerata le 14 mai, Mgr Strambi y donna deux jours plus tard l'hospitalité au Souverain Pontife. Pie VII, à peine rentré dans sa capitale, appela notre saint évêque pour prêcher les exercices spirituels au clergé romain réuni après la tempête.

En 1816 et 1817, le typhus, puis une affreuse disette ravagèrent l'Italie. Nouveau Borromée, Vincent disait simplement : « Un évêque se doit tout entier à son troupeau », et il se donnait en conséquence. Le calme rétabli. Mgr Strambi se hâta de réparer les brèches faites par la bourrasque, il réorganisa son diocèse et y fit refleurir la foi et les bonnes mœurs.

Malgré son inépuisable charité, notre Vénérable avait des ennemis. L'un des plus violents révolutionnaires de sa ville épiscopale avait même juré la mort du prélat. Le misérable feignit une maladie et envoya dire à Monseigneur que, repentant de ses crimes, il le priait de venir le réconcilier avec Dieu. L'évêque part aussitôt. Il était déjà dans la rue, lorsqu'un second envoyé se présente en disant : « Inutile, Monseigneur; ce malade est mort comme frappé de la foudre! »

Le 20 août 1823, Pie VII mourut à Rome. A cette époque, Mgr Strambi s'était retiré au monastère passioniste de Morrovalle, et il priait beaucoup pour le futur Pape. Le 28 septembre, ses prières furent plus ardentes. Un religieux s'étant présenté pour le voir, il lui dit : « Ce matin, j'ai un besoin immense d'oraison; par charité laissez-moi la faire. » Tout à coup il se lève, rayonnant. « Les religieux furent persuadés que l'élection du successeur de Pie VII devait avoir eu lieu ce jour-là. Léon XII, en effet, était élu. »

L'évêque de Macerata renouvela auprès du nouveau Pape ses instances, le suppliant d'agréer enfin sa démission de la charge épiscopale. Léon XII désirait ardemment avoir auprès de lui le pieux prélat, et il condescendit à sa demande. Par ordre du Saint-Père, un logement fut préparé pour Mgr Strambi au palais pontifical du Quirinal (30 novembre 1823). Notre Vénérable aurait préféré se retirer à son cher couvent des Saints-Jean et Paul; il voulut du moins mener au palais la vie du cloître. Il portait le manteau passioniste, ne le changeant que pour sortir avec un vieux mantelet qui comptait les années de son épiscopat. Léon XII, qui l'avait appelé là pour en faire son conseiller intime, le recevait chaque soir à heure fixe en audience durant une heure entière et souvent plus encore.

Mais le pieux prélat avait de plus en plus le pressentiment de sa fin prochaine. A un chanoine de Macerata qui lui exprimait l'affliction causée par son départ, il avait répondu : « Consolez-vous; saint Sylvestre viendra remédier à tout. » La fête de saint Sylvestre fut la veille de sa mort.

Trois mois à peine après son avènement, Léon XII tomba très gravement malade. Le 23 décembre, vers minuit, l'auguste malade se trouve à toute extrémité. On se hâte d'appeler Vincent. Il accourt. Le Pape le presse tendrement et lui dit d'une voix éteinte : « Ah! mon Père Vincent, je croyais vous mettre au rang des saints, mais un autre Pontife le fera. » Vincent fait un effort suprême pour maîtriser sa douleur, et demande au Saint-Père s'il veut recevoir le Saint Viatique.

— Oh! oui, Dieu le veuille! répondit le moribond.

Après l'avoir communié, Mgr Strambi resta auprès du malade. « Soudain, une inspiration divine traverse son esprit : offrir sa vie pour la guérison du Pape! » Il était une heure après minuit. Vincent demande au Saint-Père la permission d'aller célébrer la Messe pour le rétablissement de sa santé, et il lui dit en le quittant : « Courage, Saint-Père, il y a une personne qui présente à Dieu sa propre vie pour la conservation de la vôtre! » Pendant la Messe votive *pro infirmo*, Dieu seul sait quelle fut la ferveur de l'héroïque prélat. Le Saint-Sacrifice terminé, il était abîmé dans une brûlante action de grâces lorsque Mgr Soglia, tout joyeux, vint l'avertir de venir auprès de Sa Sainteté.

— Comment va le Pape? demande Vincent.

— Mais bien, lui répond-on.

Le Vénérable tressaille de bonheur : « La grâce est accordée, la Sainte Vierge nous a exaucés, le Seigneur a agréé le sacrifice. » Et il se dirige vers l'appartement du Pontife. Une amélioration merveilleuse était survenue pendant la Messe du serviteur de Dieu. Le matin, celui-ci assura aux prélats de l'entourage pontifical que Léon XII ne mourrait pas cette fois, parce qu'une personne avait offert sa vie pour sa guérison, et que Dieu l'avait acceptée; son humilité ne lui permit pas de nommer cette personne. Mais les événements ont trahi sa réserve. Le Pape recouvra la santé, et Mgr Strambi fut bientôt frappé par la mort.

Notons encore, avec le R. P. Louis Th., une circonstance notable relatée dans le procès de canonisation. Dans ses entretiens avec le Pape, Vincent, non seulement lui assura qu'il guérirait, mais lui prédit aussi que son pontificat serait de cinq ans, cinq mois et quelques jours. Au bout de cinq ans, Léon XII ordonna de rédiger l'épitaphe à mettre sur son tombeau. Et comme on s'étonnait autour de lui, il répondit qu'il lui restait peu de temps à vivre. Il fit de même préparer le local du conclave pour l'élection de son successeur : preuve de sa confiance en la prédiction de Mgr Strambi.

Une vraie transfiguration de l'âme et du corps suivit pour notre Vénérable l'offrande de son héroïque sacrifice. Son regard semblait dès lors jouir de la clairvoyance des bienheureux. Son âme en effet était bien près de se détacher de son corps pour s'envoler vers le ciel.

Le 28, vers midi, le serviteur de Dieu se met à table, quand tout à coup il se sent atteint de paralysie dans le bras droit, la langue, et bientôt dans tous les membres, mais conserve la lucidité de son intelligence et la gardera jusqu'au bout. A pareil jour, saint François de Sales avait reçu la même atteinte. C'était l'apoplexie.

Il put cependant se confesser; mais, après la confession, il perdit complètement la parole. Le 31 décembre, vers 10 heures du matin, une amélioration imprévue permit au moribond de recevoir son Dieu en viatique, et le matin du 1er janvier 1824, Mgr Strambi expira dans le baiser du crucifix. Ses membres ne perdirent rien de leur flexibilité, comme le constatèrent encore plusieurs cardinaux huit jours après sa mort. Les restes précieux furent portés à Saint-Jean et Saint-Paul et déposés dans un tombeau au fond de la basilique, auprès de ceux de saint Paul de la Croix, qui ont été depuis transférés à l'autel du Saint.

SOURCES CONSULTÉES

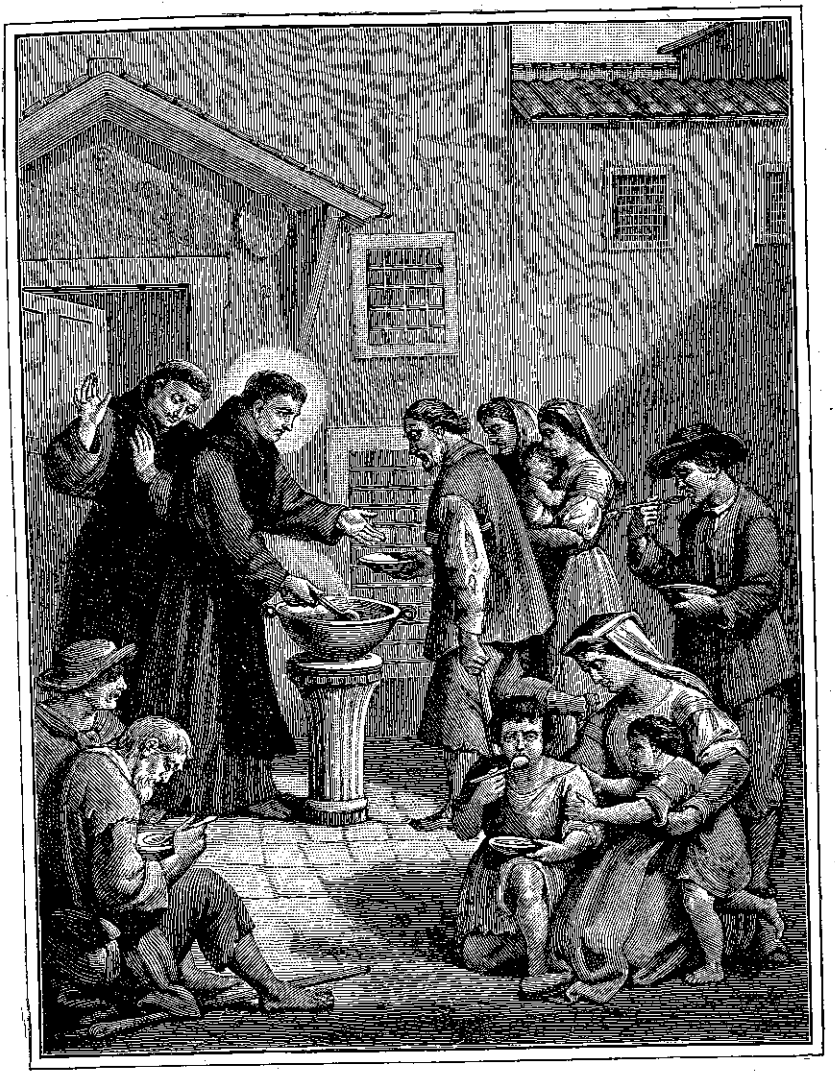
Vie de Mgr Strambi, par le P. Turennius, Paris, Vivès, 1863. — *Vita del ven. Vincenzo Strambi*, Rome, 1889. — *Vie du vénérable Vincent-Marie Strambi*, par le P. Louis Th., Desclée, 1893

SAINT GUILLAUME

ABBÉ DE SAINT-BÉNIGNE DE DIJON

RÉFORMATEUR DE L'ORDRE BÉNÉDICTIN AU XIe SIÈCLE (962-1031)

Fête le 1er janvier



Saint Guillaume distribue lui-même aux pauvres, avec une charité inlassable, les secours dont ils ont besoin.

JEUNESSE DE GUILLAUME — IL PERD SA MÈRE BIEN-AIMÉE

Guillaume appartient à l'Allemagne par ses aïeux, à l'Italie par sa naissance, à la France par ses grands travaux. Il avait pour père le comte de Volpian; sa mère était la noble Périnza, fille d'un prince lombard et sœur d'Ardoin V, marquis d'Ivrée, plus tard roi d'Italie. Il naquit au milieu des horreurs d'un siège.

Partisan dévoué de Bérenger, roi d'Italie, alors en lutte avec Othon le Grand, le comte de Volpian, suivi de sa famille, s'était retiré dans la forteresse de l'île Saint-Jules, au lac d'Orta, sur le territoire de Novare, à l'effet de défendre Villa, l'infortunée reine d'Italie. Là, il soutint pendant plusieurs mois les rigueurs d'un siège opiniâtre. Ce fut dans ces circonstances douloureuses qu'il reçut du ciel son troisième fils. Cette tragique

situation et cette belle conduite du père auront maintes fois leur écho dans la vie de Guillaume. Dans sa lutte contre les abus, il déploiera toute l'énergie paternelle.

Après la capitulation, le vainqueur, augmentant son triomphe par sa générosité, accorda la liberté au défenseur de la place, voulut être le parrain de son fils et lui imposa le nom de Guillaume. C'est que le ciel lui-même veillait sur le nouveau berceau.

« Une nuit, raconte sa mère, je me vis revêtue d'une robe éclatante. Les rayons du soleil m'enveloppaient et dirigeaient leurs plus vives flammes sur le sein qui allaitait mon jeune enfant. Au milieu de cette lumière, je vis une légion d'esprits d'une éblouissante beauté. C'étaient des anges, qui, prenant mon enfant, le soulevèrent vers le ciel et me le montrèrent tout rayonnant de gloire. A cette vue, je sentis me manquer le souffle et la parole, et, dans mon effroi, j'eus à peine la force de m'adresser à la Reine des cieux, lui disant : Sainte Mère de mon Dieu, sauvez cet enfant, je vous le confie; prenez-le sous votre protection. »

Nous ignorons où le jeune Guillaume passa ses premières années. Sa mère lui inspira de bonne heure les principes de la religion et le goût de la vertu. Mais il lui fallut bientôt abandonner ce rôle exquis de la mère chrétienne. Robert avait envoyé son petit Guillaume dans un de ces monastères, alors unique asile de la science.

Les moines, si calomniés de nos jours, étaient, dans le désarroi général, les seuls gardiens du savoir comme les meilleurs défenseurs de la civilisation.

Il y avait à Locédia, au diocèse de Verceil, un célèbre monastère de Bénédictins. C'est là que le jeune postulant, conduit par ses parents, revêtit l'habit monacal, la robe, la cuculle et le scapulaire noirs.

Dès l'abord, l'abbé de Locédia reconnut qu'on venait de lui confier un élève d'avenir. Celui-ci joignait à de merveilleuses dispositions naturelles un air angélique, modeste et distingué, qui donnait à sa physionomie enfantine un charme inoubliable. L'abbé se chargea lui-même de lui enseigner les premiers éléments des lettres et des sciences, et bientôt le maître, nous dit son biographe, fut « effrayé des progrès de son disciple ».

Pendant plus de dix ans, Guillaume fit le bonheur et la gloire de ce monastère. Lecture, grammaire, chant, cérémonies du chœur, philosophie, théologie, lui devinrent familiers. Enfin, pour achever son éducation, les supérieurs l'envoyèrent suivre les leçons des maîtres les plus célèbres des écoles de Verceil et de Pavie.

Après un stage de deux ans, de retour à Locédia, Guillaume remplit d'importantes fonctions. Tour à tour directeur de l'école du monastère, administrateur de la chancellerie, gardien des trésors du sanctuaire, expéditeur de toutes les affaires importantes, il manifeste une sagesse et une prudence peu communes à la jeunesse.

Une cruelle épreuve allait l'atteindre. Sa pieuse mère lui fut ravie par la mort. Guillaume trouva dans sa foi et sa résignation chrétiennes assez d'énergie et d'esprit surnaturels pour consoler lui-même son père.

« Mon cher père, lui écrivit-il..... Périnza, votre épouse chérie, n'est plus de ce monde. Fille d'Adam, elle a subi sa peine. Riche de vertus et de mérites, elle n'a quitté la terre que pour posséder le ciel. Qu'un amour trop sensible, mon cher père, ne vous égare point!..... Modérez votre chagrin et la tristesse de votre cœur.....

» Ah! réjouissons-nous plutôt de cette mort. Périnza a quitté, sans regrets, la terre pour s'envoler au ciel, d'où elle nous tend les bras. D'ailleurs, vous savez en quels termes l'Ecriture parle de la mort des saints. Elle l'appelle un doux sommeil : *Le Seigneur donnera le sommeil à ceux qui lui sont chers. Lorsque vous sommeillerez, votre repos sera plein de douceur.* »

DIFFICULTÉS AVEC L'ÉVÊQUE DE VERCEIL
RENCONTRE DE DEUX SAINTS — DÉPART POUR CLUNY

Guillaume était depuis quatorze ans à Locédia. Il était mûr pour le sacerdoce. Mais un événement vint soudain s'opposer à ses pieux désirs. L'abbaye de Locédia ne relevait, au spirituel, que de l'autorité du Pape. Pierre Ier, l'évêque de Verceil, voulut avoir la haute main sur les religieux : en conséquence, il imposa aux moines, comme condition *sine qua non* de l'ordination, un serment de vassalité. Cédant à la crainte, plusieurs avaient prêté ce serment.

Quand ce fut le tour de Guillaume, le pieux lévite, obéissant à une conviction profonde de son devoir, ne voulut point, en dépit même des objurgations de son abbé, prendre part à ce contrat quasi simoniaque. Force lui fut de changer de résidence.

La mort dans l'âme, il se retira quelque temps au sommet du mont Picheriano, où Jean-Vincent, évêque de Ravenne, vivait dans l'ermitage de Saint-Michel. Mais pour cette âme énergique, active et douée d'une volonté de fer qui lui méritera dans l'histoire le surnom de *supra regulam*, il fallait un autre théâtre. Cette vie sublime de recueillement et de pénitence, en face des mâles beautés de la nature alpestre, n'était pourtant qu'une préparation. Sur ces entrefaites, l'abbé de Cluny, saint Mayeul, qui faisait la visite des monastères bénédictins, arriva à Locédia. Encouragé par la grande réputation de sainteté du réformateur, Guillaume vint le trouver. De suite, ces deux grandes âmes se comprirent, et il fut convenu qu'à son retour de Rome, saint Mayeul conduirait à Cluny son saint compagnon. Celui-ci se prépara dans la solitude et la prière à faire généreusement le sacrifice que Dieu lui demandait : celui de quitter sa patrie.

LE MOINE DE CLUNY
LE RÉFORMATEUR DE SAINT-SATURNIN

Cluny n'était pas encore à l'apogée de sa gloire, mais c'était une des plus florissantes abbayes de l'époque. Il y régnait une union et une fraternité délicieuses. Guillaume y trouva de suite cette vie d'affection qui manquait à sa nature ardente et un peu âpre. La discipline sévère qu'on y observait plaisait à son esprit de mortification. Les études y étaient en honneur. Quand saint Mayeul, bien inspiré, lui confia la direction des écoles, le jeune moine crut avoir réalisé le rêve de sa studieuse jeunesse. L'année qu'il passa dans cette sainte occupation et dans la douce intimité de saint Mayeul eut pour lui la rapidité de l'éclair.

Un jour, le prieur du monastère de Saint-Saturnin arriva à Cluny. Désolé de ne pouvoir remédier au relâchement qui désolait son monastère, il venait demander secours.

Saint Mayeul lui sacrifia son jeune ami, car il ne consulta que les intérêts de la Sainte Eglise. En quelques mois, sous la direction de saint Guillaume, le couvent de Saint-Saturnin rivalisa avec Cluny de ferveur et de régularité.

Saint Guillaume venait de commencer le grand-œuvre de sa vie. Désormais, de tous les points de la France, les évêques l'appelleront pour essayer de rallumer, dans les couvents en décadence, la ferveur qui s'éteignait. Et lui, si passionné pour le silence et l'étude, la retraite et l'oubli, devra, par obéissance, consumer sa vie dans les travaux d'un ministère tout extérieur, fonder des monastères, réformer des abbayes, et donner aux Papes comme aux rois ses conseils et ses avis.

L'ABBÉ GUILLAUME A SAINT-BÉNIGNE — L'ÉDUCATEUR LES « ÉCOLES DOUBLES »

Le principal théâtre où le jeune réformateur put déployer tout son talent et tout son zèle fut le monastère de Saint-Bénigne, à Dijon, où sévissait depuis longtemps la plus désolante décadence.

Le saint évêque de Langres, Brunon, l'y appela avec douze moines de Cluny et lui donna, avec le titre de supérieur, la consécration sacerdotale, le 7 juin 990. La piété, la régularité y refleurirent bientôt, comme dans les cloîtres les plus fervents.

Il nous est impossible de suivre le saint réformateur dans tous les couvents qu'il ramena à la stricte observance. Il nous suffira de nous rendre compte de sa méthode. Le plus souvent, il se bornait à résider quelques mois dans chaque monastère, y rétablissait la règle monastique, chassait les moines incorrigibles, et, pour le remplacer après son départ, nommait comme supérieur le meilleur d'entre eux. Partout aussi il établit des écoles publiques ou « écoles doubles », destinées à recevoir les moines et les laïques. On y enseignait la lecture, la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique et les premiers éléments de la science théologique.

Ces écoles, Guillaume les voulut tout à fait gratuites et ouvertes à tous indistinctement. Fait qui, entre mille autres, réfute victorieusement les accusations d'obscurantisme portées si souvent contre l'Eglise, et qui restera pour Guillaume dans la postérité son plus beau titre de gloire.

Ce n'était pas assez pour notre Saint d'avoir relevé à saint Bénigne l'édifice moral. Il résolut de doter le tombeau de saint Bénigne, dont l'emplacement lui avait été révélé dans une vision miraculeuse, d'une magnifique basilique, capable de rivaliser en splendeur avec les plus belles de sa patrie.

VOYAGE EN ITALIE (996) FONDATION DE L'ABBAYE DE FRUCTUARE LA BASILIQUE DE SAINT-BÉNIGNE

Le saint réformateur se rendit en Italie, au milieu de l'année 996; il y était attiré par un double attrait : celui de l'art et de la piété. Il fut reçu à Rome avec les plus grands honneurs par le pape Grégoire V. Là, il étudia spécialement la « Confession de saint Pierre », et traça le plan de l'église souterraine, dédiée à saint Bénigne, sur celui même de l'antique église du premier des papes.

Il se trouvait à Bénévent quand, tout à coup, une maladie le mit aux portes du tombeau. L'art de la médecine parut d'abord impuissant à enrayer les ravages du mal; mais Dieu voulait seulement purifier davantage l'âme de son serviteur.

Pendant une nuit, Guillaume fut ravi en extase. Il se vit transporté devant le tribunal de Dieu, où il s'entendit reprocher vivement la rigueur excessive de certaines de ses mortifications habituelles. Il se crut réprouvé. A ce moment intervint le pape saint Grégoire le Grand qui obtint de Dieu son pardon. Cette vision lui rendit la santé.

Après avoir visité les plus importantes villes d'Italie et trouvé des artistes et des ouvriers pour la construction de sa basilique, Guillaume se hâtait de revenir en Franse quand il fut saisi à Pavie d'une fièvre violente. Guéri miraculeusement, il se rend à Verceil. Là, il fait la rencontre de ses trois frères, Nitard, Godefroy et Robert, qui l'entraînèrent dans leur domaine de Volpian.

Ravi d'admiration au récit de ses œuvres, et soudainement touchés de la grâce de Dieu, Nitard et Godefroy lui proposent d'édifier à leurs frais, dans sa patrie, le monastère qui prit le nom de « Fructuare », à cause de la fertilité de son site.

De retour en France, Guillaume se mit à réaliser l'idéal grandiose qu'il avait conçu en Italie. Il posa lui-même la première pierre de la basilique de Saint-Bénigne, le 16 des calendes de mars de l'an 1007.

Une foule de moines artistes ou de simples ouvriers accouraient d'Italie pour offrir leurs services. Ces moines formaient entre eux une véritable association. C'est à ces obscurs et héroïques artisans que la France doit ses magnifiques basiliques où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, le merveilleux de l'ensemble ou le fini du détail. C'est à eux que Dijon dut la superbe église de Saint-Bénigne qui fut consacrée au culte le 3 novembre 1016 et qu'on regardait alors « comme le plus beau monument religieux de la France ».

Guillaume n'embellit pas seulement la ville de Dijon, il la sauva du pillage. En 1005, pendant les luttes d'Othe Guillaume et de Robert le Pieux, la cité fut assiégée pendant trois mois par le roi de France. Après de nombreux et meurtriers combats où la victoire était restée indécise, le vénérable abbé prit la résolution d'aller implorer la clémence royale. Seul, il se rendit au camp ennemi. Sa noblesse, son courage et sa fermeté touchèrent le cœur du monarque qui pardonna sans conditions.

UN SUPÉRIEUR ET UN MONASTÈRE BÉNÉDICTIN AU XI^e^ SIÈCLE

Nous ne suivrons pas le pieux fondateur en Normandie où il réforma de nombreux monastères ni dans ses nombreux voyages. Pénétrons dans le monastère de Saint-Bénigne et essayons de revivre les vertus de ses religieux et de son supérieur.

Dans le vieux cloître rajeuni où circule un renouveau de ferveur, il règne un silence solennel. Toutes les nuits, une belle phalange de quatre-vingt-dix cénobites descend dans la crypte souterraine pour y chanter Matines, près du tombeau de saint Bénigne. Le jour, l'Office se récite dans la basilique supérieure. Les fêtes, célébrées toutes solennellement, se divisent cependant en neuf degrés différents. Aux jours des plus grandes, les tentures qui parent les nefs, les processions des reliques des saints, les chants de triomphe d'une maîtrise choisie, la réception de la Sainte Eucharistie sous les deux espèces, avec le chalumeau d'or ou d'argent que présente le diacre, donnent à la célébration des Saints Mystères un éclat extraordinaire.

Une fois la prière terminée, chacun se rend à son occupation. Les uns s'adonnent aux travaux de l'intelligence, font la classe gratuitement aux ignorants ou copient pour la postérité leurs immortels et inimitables manuscrits. Les autres se livrent aux besognes matérielles et pourvoient aux besoins de leurs frères. Tous vivent d'une vie rude. Leur vêtement est une cuculle et un large scapulaire d'un tissu grossier. Ils dorment tout habillés sur une natte. Au réfectoire, maigre continu; le vin n'est permis qu'aux grandes fêtes. Nul ne

possède rien en propre, et, d'après les « coutumes » de Cluny, un mouchoir, une aiguille, un couteau, des tablettes et un poinçon pour écrire forment toute la richesse du religieux.

Tous pourtant ont la joie dans l'âme et sur le visage. Les jeunes novices bourguignons, à l'humeur pétillante et à l'imagination ardente, ont bien quelque difficulté à tempérer leur vivacité. Mais saint Guillaume est au milieu d'eux, et sa conscience sévère, un peu inclinée pourtant vers la mansuétude, depuis la vision de Bénévent, n'admet pas de compromission avec le relâchement. Il veut avant tout des religieux humbles et obéissants.

« L'obéissance, leur dit-il souvent, est la principale vertu du religieux. La pénitence corporelle et la chasteté même, si vous n'y prenez garde, peuvent devenir pour vous un sujet de vanité et de complaisance. »

Et le vigilant abbé, pour maintenir l'obéissance, a soin de rétablir le salutaire Chapitre des coulpes, où chaque religieux vient à genoux s'accuser publiquement de ses manquements extérieurs.

Lui-même observe rigoureusement les prescriptions de la règle. Ame candide et pure, il jouit, au milieu de ses occupations extérieures, d'une grande facilité d'oraison.

Ame d'artiste et de savant, il apprend à ses disciples le chant grégorien; adopte, l'un des premiers, la notation musicale, récemment inventée par Gui d'Arezzo; compose pour les enfants et les ignorants une formule spéciale, appelée dans la suite *Brevior orandi forma*, et donne tour à tour des leçons de médecine et d'architecture.

Ame d'apôtre et de saint, il écrit à Robert le Pieux pour le prier d'interdire le luxe et l'immoralité qui s'étaient introduits à la cour, surtout depuis le mariage de ce prince avec Constance.

Le roi déféra à la prière de saint Guillaume et proscrivit les usages indécents ou grotesques.

Ame désintéressée et détachée de tout, il redoute pour ses fils les dangers de la richesse. Au retour d'un troisième voyage en Italie (1016), il apprend que ses enfants ne manquent de rien : les greniers, les caves sont mieux approvisionnés que jamais. On n'a point dérogé aux coutumes de l'abbaye; mais, il faut l'avouer, les aumônes n'ont pas été proportionnées à l'abondance des revenus. Alors, frémissant d'indignation, Guillaume se lève et d'une voix vibrante, il s'écrie : *Ubi est caritas?* qu'est devenue la charité? Ensuite faisant venir les pauvres de la ville, il leur distribue les réserves du couvent, ne gardant que le strict nécessaire.

En 1028-1030, une épouvantable famine dévaste la France. Se souvenant de cette parole de saint Ambroise : « Que le vase sacré n'est point profané par la charité quand il sert à préserver de la famine ceux que le sang du calice divin a rachetés de la mort éternelle », il vend au profit des pauvres non seulement les vases sacrés, mais même les revêtements d'or et d'argent de la châsse de saint Bénigne et les quatre colonnes de marbre qui la supportent.

Il n'avait pas moins de sollicitude pour les besoins des âmes. Aussi seconde-t-il très vivement saint Odilon dans l'établissement de la fête des Trépassés, et rétablit dans ses monastères la coutume de prier pendant les trente jours qui suivent la mort d'un religieux, de rappeler au chapitre le jour anniversaire de la mort des Frères, et de distribuer chaque matin aux pauvres une aumône pour la rémission de la peine des âmes du Purgatoire. Tant de vertus méritaient les faveurs du ciel.

Un jour, saint Guillaume revenait à Dijon. Sur la place, couverte d'une foule immense, se dressait un gibet où pendait un criminel. Guillaume s'approche et reconnaît dans la victime un vieux serviteur du monastère de Saint-Bénigne. Il proteste aussitôt de son innocence au milieu des clameurs de la multitude qui redit le crime dont le supplicié est accusé. Mais le Saint ordonne qu'on détache le malheureux, il est trop tard : le corps s'abat lourdement comme un cadavre!

Alors, au sein de cette foule silencieuse et haletante, l'homme de Dieu s'agenouille, se penche vers le visage de son vieux serviteur, l'arrose de ses larmes, puis se met en prières. Tout à coup, la victime frissonne, ouvre les yeux et revient à la vie, au milieu des acclamations et des cris de joie.

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT GUILLAUME

« Les vertus de l'illustre abbé Guillaume, dit son biographe, s'étaient élevées à un degré si éminent que toutes les provinces de France et d'Italie étaient pleines de respect pour lui et ravies d'admiration pour ses œuvres. Les rois le regardaient comme leur père, les pontifes comme leur docteur, les abbés et les moines comme leur ange gardien; tous, en un mot, comme l'ami de Dieu et le conseiller le plus sûr dans les voies de la sainteté. »

Il était prêt pour le ciel. Malgré sa santé épuisée, le saint réformateur voulut revoir une dernière fois tous ses fils du cloître. Il partit pour Fructuare au printemps de l'année 1030, puis revint en France et arriva à Fécamp vers l'automne. Là, il sentit que son heure allait sonner et il s'arrêta pour mourir.

Il reçut le Saint Viatique le jour de Noël et, huit jours après, il s'endormit doucement, au milieu des siens, les yeux fixés amoureusement sur l'image bénie de Jésus-Christ.

L'abbaye de Fécamp, à la grande douleur des religieux de Saint-Bénigne, ne consentit pas à se dépouiller du saint corps du vénérable abbé qui fut déposé dans la basilique de la Sainte-Trinité devant l'autel de saint Benoit.

Des miracles fleurirent bientôt sur le tombeau de saint Guillaume. Un jeune enfant, condamné par les médecins, y fut déposé par ses parents qui l'y laissèrent toute une nuit. Bientôt l'enfant s'endormit d'un doux sommeil; le lendemain, il se leva guéri et raconta que l'âme du Bienheureux, sous la forme d'une brillante colombe, lui avait rendu la santé.

« Les recherches faites pour retrouver les reliques de ce Saint, dispersées par l'orage révolutionnaire, ont été vaines, « comme si Dieu, dit M. Chevalier, eût voulu par là consacrer chez le saint abbé ce caractère sublime de détachement des honneurs terrestres qui apparaît dans le cours de sa vie. »

AUTEURS CONSULTÉS

Extrait de la *Vie du vénérable Guillaume*, etc., par M. l'abbé G. Chevalier. — *Acta Sanctorum*. Boll., 1er janvier, t. I, p. 37. — D. Mabillon, *Acta Sanctorum*, O. S. Bened. Saecul. VI. — Dom Bouquet, *Rerum Gall-Scriptores*, t. X, p. 371. — *Il Monachipuo illustrato di san Gulielmo, abbate divionense, Panegerica Storia di Francesco*, Amedeo Ormea, della Congregatione dell' Oratorio. Torino, 1623.

LA BIENHEUREUSE ZADISLAVE DE BERKA

du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1210-1252).

Fête le 1 janvier

Charité de la bienheureuse Zadislave de Berka.
(Composition de L.-Ed. Fournier.)

« Elle accueille les pauvres avec bonté, lave leurs plaies et les baise. Prête à leur rendre tous les offices, elle essuie leurs plaies avec ses lèvres. »

I

« La sainte dame Zadislave, fille chérie de Dieu, est digne d'une admiration au-dessus de toute louange. Sa sainteté s'est manifestée par d'éclatants miracles. Pour s'en convaincre, qu'on vienne à son tombeau. » (Cantilène que chantent les habitants de Jabelonne, au tombeau de la bienheureuse Zadislave).

En donnant le titre de Bienheureuse à la servante de Dieu dont nous écrivons la vie, nous ne sommes que l'écho de la voix populaire qui redit depuis des siècles dans des prières et des litanies : Bienheureuse Zadislave, priez pour nous ! La piété des fidèles a, en effet, devancé le jugement de l'Eglise, et il y a bien longtemps déjà que Zadislave de Berka jouit d'honneurs publics, justifiés par les prodiges accomplis sur son tombeau. Le souvenir des plus anciens miracles fut perpétué par des ex-voto aujourd'hui disparus, soit à cause de leur vétusté, soit à cause des ravages des hérétiques, mais d'après lesquels on put faire, au début du XVII^e^ siècle, toute une série de tableaux qui existent encore. Voici les sujets de quelques-uns d'entre eux : *Un enfant est rendu à la santé, Une dame est guérie de paralysie, Un prêtre recouvre la vue, Une jeune fille est délivrée de la fièvre, Une dame est guérie de la lèpre, Résurrection d'un petit garçon, Résurrection d'une jeune fille, Guérison d'une morsure venimeuse,* etc.

Mais si la sainteté de Zadislave nous est manifestée par tant de merveilles qui sont comme autant de bouches éloquentes proclamant sa puissance, sa vie reste pour nous enveloppée de mystère. Les quelques indications, très peu détaillées, que nous ont laissées les anciens biographes, unies aux traditions populaires, ne nous donnent que les grandes lignes d'une existence que nous vou-

drions suivre dans tous ses détails, persuadés que nous y trouverions de magnifiques leçons de vie chrétienne à offrir aux épouses et mères de famille. Ces données suffiront cependant pour évoquer la douce figure d'une pieuse châtelaine du moyen âge dont toutes les heures furent partagées entre le service de Dieu et des pauvres et les devoirs de la vie domestique.

II

La jeune vierge, à peine âgée de sept ans, veut imiter Jean-Baptiste. Décidée à préserver son âme des périls du monde, elle se parle ainsi à elle-même : « Pour être plus près de Dieu, je fuirai la compagnie des hommes, qui est à charge à mon âme. »

Zadislave de Berka naquit à Jabelonne (Gabel), petite ville du diocèse de Leitmeritz, en Bohême, près des frontières de la Saxe, probablement en l'année 1210. Ses parents étaient nobles et riches ; son père s'appelait Pribyslave et sa mère Sybille. Cette dernière avait été dame d'honneur de Cunégonde, fille de Philippe de Hohenstaufen, qu'elle avait accompagnée à Prague, lors de son mariage avec Venceslas, duc de Bohême.

Dans un âge encore tendre, Zadislave ne montrait d'inclination que pour le service de Dieu. Elle suppliait sa gouvernante de lui expliquer les vérités de la foi et témoignait que rien ne l'intéressait autant que d'entendre raconter les faits contenus dans les Saintes Ecritures. Elle recherchait les endroits les plus retirés du château pour vaquer librement à la prière, et on la surprit plus d'une fois au milieu de ses oraisons. Ces attraits surnaturels étaient entretenus par une innocence et une pureté de cœur si parfaites et si délicates qu'elle éprouvait de vives douleurs toutes les fois qu'elle était témoin du plus léger manquement contre la loi de Dieu. Malgré ce sentiment inné de la justice, elle ne pouvait s'empêcher d'intercéder pour ceux des serviteurs qui s'étaient rendus coupables de quelque faute, suppliant ses parents de les punir avec modération.

Sa charité envers les pauvres était déjà grande : elle leur distribuait toutes ses petites ressources, et, lorsque c'était nécessaire, elle recourait à ses parents, qui ne savaient résister à ses pressantes sollicitations.

Tandis que la pieuse enfant se faisait ainsi remarquer par ses vertus précoces, vers l'âge de sept ans, elle disparut tout à coup du château de ses parents. Cet événement inattendu autant qu'inexplicable plongea dans la consternation, non seulement les siens et leur entourage, mais encore tous les habitants de la contrée et surtout les pauvres qui appelaient Zadislave leur petite bienfaitrice.

Toute la ville de Jabelonne se mit en mouvement pour rechercher la fugitive. Après de longues battues, elle fut retrouvée au fond d'une épaisse forêt, abritée sous une hutte de branchages dressée jadis en ce lieu par des bûcherons ou des bergers. Quelle ne fut pas la surprise des Jabelonnais lorsqu'ils découvrirent leur petite châtelaine, prosternée devant une grossière croix de bois qu'elle arrosait de larmes abondantes, comme une autre Marie-Madeleine. Un instant, ils s'arrêtèrent immobiles pour contempler ce délicieux tableau ; mais, sans plus de retard, ils s'approchèrent d'elle et lui firent de doux reproches.

Zadislave se mit alors à leur dire tout le bonheur qu'elle goûtait dans sa retraite, seule à seule avec Dieu, et elle suppliait les serviteurs du château d'aller demander pour elle à ses parents la permission de rester au désert. Mais les ordres de son père étaient formels : « L'enfant devait revenir au château sous peine de grave désobéissance. » A ce mot d'obéissance, Zadislave rentra en elle-même, et, malgré toute la peine qu'il lui en coûtait de sortir du désert, elle se rendit aux vœux de ses parents, craignant de déplaire à Dieu par un refus. Son retour fut une grande fête pour tous, sauf pour elle-même qui voyait ainsi s'évanouir les charmes et les joies de la vie purement contemplative, qu'elle avait goûtées pendant trop peu de temps. Les anges seuls avaient été les témoins des merveilles qui s'étaient passées au sein de la solitude. Eux seuls pourraient nous dire quelles avaient été les prières et les mortifications de Zadislave. Nous en savons cependant quelque chose, car, longtemps après la mort de la Bienheureuse, on montrait encore le lit de ronces sur lequel elle avait reposé ses membres délicats et une pierre anguleuse où l'on voyait des traces de sang laissées par ses genoux déchirés.

III

Ramenée du désert et obligée de rester au château paternel, elle affligeait son corps par des flagellations continuelles. Elle portait un cilice et une tunique de crins. C'étaient là ses plus chères délices.

Dieu avait fait connaître à sa servante que rien ne lui est plus agréable qu'une humble obéissance. Se conformer à la volonté de ses parents, même lorsqu'elle serait contraire aux plus chers désirs de son cœur, telle devait être désormais la règle de sa conduite.

Nous touchons ici à un point de la vie chrétienne qui demande quelques explications, car nous ne voudrions pas proposer l'obéissance absolue de Zadislave comme un exemple à suivre indifféremment par tout le monde. Il est, en effet, des cas où l'appel de Dieu se fait entendre à l'âme d'une manière si puissante et si souveraine qu'il ne faut pas hésiter à obéir à cette voix du ciel plutôt qu'aux larmes d'une famille. Quand Dieu réclame une âme pour son service, celle-ci ne doit pas craindre de briser les liens les plus tendres. Il ne semble pas que Zadislave, malgré son désir d'être à Dieu seul, ait entendu un appel aussi irrésistible de la grâce. Nous admirerons son obéissance parfaite à ses parents, mais nous nous garderons d'en faire une règle de conduite qui convienne à toutes les âmes.

Rentrée au château paternel et décidée, comme nous venons de le dire, à n'avoir plus d'autre volonté que celle de ses parents, la Bienheureuse ne perdit point son amour de la retraite. Elle se fit un petit oratoire dans un endroit retiré de la maison et elle y passait de longues heures à prier et à se mortifier cruellement. Elle employait le reste de son temps à divers travaux dans lesquels elle s'exerçait à pratiquer la vertu d'humilité : non contente d'obéir en tout à ses parents, elle se mettait même au-dessous des servantes qu'elle aidait de son mieux et auxquelles elle demandait des ordres.

IV

« Après une éducation des plus soignées, Zadislave reçoit enfin un époux. Sa sainteté commence alors à briller d'une manière plus éclatante et son âme se détache toujours davantage des choses de ce monde. »

Lorsque Zadislave fut en âge de se marier, son père lui choisit un époux parmi les jeunes seigneurs du pays. La Bienheureuse répugnait au

mariage, voulant être tout entière et uniquement à Dieu, mais décidée à obéir jusqu'au bout à ses parents, elle donna son assentiment. Elle s'unit à un certain Gallus, seigneur de Lemberg — château situé près de Jabelonne.

Gallus descendait de l'illustre famille des Marquard ; mais si sa noblesse ne le cédait en rien à celle de sa jeune épouse, il était loin d'égaler sa douceur et sa vertu. Zadislave eut souvent à souffrir de son caractère emporté et violent.

De ce mariage naquirent trois garçons et une fille, Marguerite, dont les chroniqueurs vantent à la fois la beauté et la vertu. L'aîné des garçons, appelé Gallus comme son père, mourut en bas âge. Quant aux deux autres, Jaroslave et Zadislave, ils survécurent assez longtemps à leur mère.

Fidèle à ses nouveaux devoirs, la servante de Dieu s'appliqua à élever ses enfants dans les sentiments de la plus vive piété et à instruire des vérités de la foi les serviteurs et les servantes du château. Mais le soin de sa famille était loin d'épuiser les trésors d'amour qu'elle recélait dans son cœur. Elle recueillit encore des orphelins et des enfants pauvres auxquel elle servait de mère. La plus belle leçon qu'elle donnait à sa famille fut, en effet, celle de la charité envers les pauvres et les abandonnés.

V

« Elle accueille les pauvres avec bonté, lave leurs pieds et les baise. Mais écoutez une plus grande merveille. Prête à leur rendre tous les offices, elle essuie leurs plaies avec ses lèvres. »

Non seulement Zadislave faisait aux miséreux des distributions de vivres et d'argent, mais encore elle avait soin de réparer elle-même leurs vêtements, de les laver, de les remplacer par des neufs, lorsqu'ils étaient devenus hors d'usage. Imitant l'exemple donné par le divin Maître, à la dernière Cène, elle ne rougissait pas de laver leurs pieds. Bien plus, méprisant toutes les répugnances de la nature, elle baisait leurs plaies, allant même jusqu'à essuyer de ses lèvres les humeurs qui en découlaient.

Voilà bien l'héroïsme de la charité joint à l'héroïsme de la mortification. De telles merveilles ne sont pas rares dans l'histoire des saints, et nous savons que Zadislave a eu des imitatrices jusqu'en notre siècle si corrompu. N'a-t-on pas vu, de nos jours, aux pèlerinages de Pénitence, de grandes dames du monde servir de leurs mains les pauvres lépreux de Jérusalem et baiser même leurs horribles ulcères?

Enfin, la visite des prisons lui fournissait l'occasion de parler de Dieu aux pauvres condamnés, et ses paroles, secondées par ses largesses, ramenaient les plus obstinés à de meilleurs sentiments.

VI

« Elle posait ses genoux nus sur la terre dure et les cailloux tranchants, sans aucun souci de la douleur. Elle-même préparait sa couche : elle était faite de chardons et d'épines. »

Le zèle et la charité de Zadislave n'étaient pas seulement le fruit d'une excellente nature : ils étaient soutenus par une vie de prière et de mortification incessantes. A la base de sa piété, elle avait mis les pratiques communes à tous les chrétiens fervents : assistance quotidienne aux Saints Mystères, méditation, prières vocales, invocation des saints, dévotion spéciale à la Très Sainte Vierge, zèle pour entendre prêcher la parole de Dieu, confession fréquente, réception quotidienne de la Très Sainte Eucharistie. Mais tout cela ne lui suffisait pas : elle prenait encore plaisir à se mortifier de toutes manières. Elle jeûnait fréquemment et avec rigueur, s'infligeait de sanglantes disciplines, portait le cilice et expiait par des macérations secrètes les plaisirs qu'elle pouvait trouver dans les fêtes mondaines, au milieu desquelles elle devait paraître pour plaire à son époux.

Elle passait souvent des nuits entières étendue sur un lit d'épines, ou encore à genoux sur les dalles froides de sa chambre. D'autres fois, elle appelait une de ses servantes et lui demandait de la flageller jusqu'au sang avec des orties. Pleine d'une tendre dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur, aucun objet n'occupait plus fréquemment et son esprit et ses regards que le crucifix. Les biographes de Zadislave nous parlent d'une mortification plus singulière qui lui fut inspirée par le désir de souffrir avec le divin Maître. Elle aimait à prier sur des cailloux pointus qui ensanglantaient ses genoux et lui causaient de vives douleurs en pénétrant dans les chairs, et, lorsque son corps, vaincu par la souffrance, ne pouvait plus se soutenir, elle s'appuyait d'une main contre terre pour prolonger le supplice. Tant d'efforts furent récompensés par des faveurs célestes. Souvent elle fut ravie en extase, surtout pendant qu'elle méditait la Passion du Sauveur, et l'oratoire où elle priait apparaissait alors rempli de lumières extraordinaires.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit comment la Bienheureuse savait mener dans l'état conjugal une vie qui était plus du ciel que de la terre. En bonne maîtresse de maison, elle remplissait chez elle l'office laborieux de Marthe, mais, sachant bien que la meilleure part est celle de Marie, elle s'efforçait de l'imiter autant qu'il lui était possible. Parfait modèle de la vie active unie à la vie contemplative, elle montrait qu'une âme vraiment chrétienne sait remplir à la fois ses devoirs envers les hommes et ses devoirs envers Dieu.

VII

« Ayant enfin obtenu la permission de son cher époux d'embrasser la vie religieuse, elle n'hésite pas longtemps. Elle dit adieu au monde et à ses plaisirs. Elle méprise toutes ses vanités et entre dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. »

C'est vraisemblablement aux environs de l'année 1240, que Zadislave connut les merveilles opérées par les Frères Prêcheurs, fondés à Toulouse par saint Dominique, en l'année 1215. On célébrait en tous lieux la ferveur et le zèle apostolique des nouveaux religieux, et peut-être Zadislave entendit-elle parler en son lointain château de Bohême d'un jeune seigneur napolitain, nommé Thomas, qui, foulant aux pieds toutes les espérances du siècle, malgré l'opposition et les persécutions de sa famille, venait de s'enrôler dans la milice dominicaine.

Nous savons du moins sûrement qu'elle connut saint Hyacinthe, noble polonais qui, l'un des premiers, était entré dans l'ordre de saint Dominique, et avait fondé, en 1217, à Cracovie, un couvent de Frères Prêcheurs.

La Bienheureuse s'adressa à lui pour une nouvelle fondation qu'elle se proposait de faire dans ses domaines, près du château de Lemberg, dans la ville de Jabelonne. Saint Hyacinthe l'encouragea à mettre son projet à exécution. Sans retard elle fit construire à ses frais un couvent et une église

dédiée à saint Laurent, et, pour hâter les travaux, les maçons se succédaient de jour et de nuit. Zadislave elle-même profitait des ténèbres pour venir les aider, sans éveiller l'attention de son mari, portant sur ses épaules délicates des pierres et du mortier. Quand l'édifice fut achevé, elle fit avertir saint Hyacinthe, mais celui-ci, occupé par les prédications incessantes qui l'obligeaient à parcourir la Pologne et l'Allemagne, lui envoya son propre frère, le bienheureux Ceslas, et quelques religieux qui prirent possession du nouveau monastère. Zadislave les accueillit comme des anges du ciel, au dire des chroniqueurs : « Elle aima les enfants spirituels de saint Dominique, elle les entoura d'autant de vénération et les reçut avec autant de joie que si elle avait eu affaire aux saints ou aux anges du paradis. »

Mais la noble dame portait plus haut ses regards. Après avoir fondé et doté le monastère de Jabelonne, elle résolut elle-même de dire adieu aux vanités du monde pour revêtir l'habit et pratiquer la règle des Frères Prêcheurs. Aux premières ouvertures qu'elle en fit à son mari, celui-ci s'indigna, mais, craignant d'attirer sur lui la colère de Dieu, il n'osa résister longtemps aux prières et aux supplications de Zadislave. Celle-ci fut au comble de ses vœux. Elle coupa elle-même son opulente chevelure et reçut le voile de Tertiaire de Saint-Dominique des mains du B. Ceslas.

VIII

« Oh! quels grands miracles le Dieu Très Haut opéra par Zadislave, pendant sa vie et après sa mort. Elle faisait marcher les boiteux, rendait la vue aux aveugles et secourait toutes les misères. »

A partir de sa vêture, la Bienheureuse Zadislave, sans quitter le château de Lemberg, se livra avec plus de ferveur à ses exercices de piété et de mortification. Elle ne se dépouilla plus de son cilice, sinon pour le remplacer par une tunique tout hérissée de crins. Bien qu'elle trouvât au château une nourriture exquise et abondante, elle ne voulut plus jamais goûter à d'autres mets qu'à ceux des Frères Prêcheurs. Tous les jours, elle se faisait apporter la nourriture du couvent, et elle trouvait le pain noir des moines et leurs pauvres légumes plus savoureux que les viandes délicates du château. Elle ne voulut plus jamais se servir de chaussures, même pendant les rigueurs de l'hiver. On la voyait alors se rendre à l'église, pieds nus, à travers la neige et la glace.

Son passe-temps le plus agréable était encore le soin des pauvres et des malades. Dieu se plaisait d'ailleurs à récompenser son zèle charitable en multipliant les miracles sous sa main. Presque tous recouvraient la santé auprès d'elle.

Autant Zadislave aimait les malheureux, autant Gallus les méprisait. Il ne cessait de lui reprocher amèrement de souiller le château par la présence de ces mendiants pouilleux et infects. Dieu permit qu'il revint à de meilleurs sentiments dans la circonstance suivante :

Il arriva une fois que la Bienheureuse, prise d'une pitié toute particulière pour un pauvre gravement malade et dénué de tout secours, le fit porter dans son propre lit, à l'insu de son mari. Celui-ci en ayant été informé, fut pris d'une fureur extrême et se précipita dans la chambre de Zadislave. Il s'approcha du lit, rejeta les couvertures sous lesquelles reposait l'infirme, mais, ô prodige, au lieu d'un mendiant, ses yeux rencontrent l'image de Jésus crucifié.

Saisi d'effroi, Gallus rentre en lui-même, et, plein d'admiration pour sa vertueuse épouse, il lui laisse désormais toute liberté de vaquer à ses œuvres charitables.

IX

Avant que fût arrivée l'heure de sa mort, elle se fit construire un tombeau et le fit bénir. Après sa mort, elle manifesta sa gloire à son mari en lui apparaissant revêtue d'une robe de pourpre étincelante de lumière.

L'âme de la Bienheureuse était mûre pour le ciel. Lorsqu'elle sentit que son heure approchait, elle se disposa par une vie plus fervente à paraître devant Dieu. Ses prières devinrent plus longues et ses contemplations plus profondes. Une chose l'attristait cependant, c'était de voir son époux vivre éloigné des pratiques de la piété et de la charité chrétienne. Elle obtint par ses prières qu'il revint à de meilleurs sentiments. Gallus comprit alors seulement quelle femme admirable le ciel lui avait donné pour compagne, et il ne pouvait se résoudre à la pensée d'une séparation prochaine que la faiblesse croissante de Zadislave faisait prévoir. Celle-ci le consolait lui et ses enfants en leur redisant les paroles du patriarche saint Dominique à ses fils : « Mes enfants, ne vous attristez pas à mon sujet, à cause de mon départ et de mon absence corporelle. J'espère qu'après ma mort Dieu veillera sur vous, mieux encore que pendant ma vie. »

Le jour de sa mort fut le 1er janvier 1252. La renommée de sa sainteté qui s'était répandue dans tous les pays environnants attira à ses funérailles un concours immense de peuple. Son corps fut déposé dans le tombeau qu'elle s'était préparé dans l'église des Dominicains à Jabelonne.

Le mari de Zadislave tomba dans un si profond chagrin qu'il serait mort de douleur si la Bienheureuse n'était venue le consoler. Quelques jours après sa mort, elle lui apparut toute rayonnante, revêtue d'une robe de pourpre, et elle lui fit connaître la gloire et la félicité dont elle jouissait au ciel. Pour qu'il ne lui restât aucun doute sur la vérité de cette apparition, elle lui laissa entre les mains une partie de sa robe. Réconforté par cette vision et par le don céleste qu'il venait de recevoir, Gallus vécut encore longtemps au milieu des siens et mena jusqu'à la fin une vie pleine de mérites.

Peu de temps après la mort de Zadislave, et à la suite des miracles accomplis sur son tombeau, le peuple ne l'appela plus que du nom de Bienheureuse. Son culte se répandit rapidement, même en dehors de la Bohême, comme le témoignent des images ou statues de la bienheureuse Zadislave, vénérées surtout en Bohême et dans la Moravie en plusieurs endroits et jusque dans l'île de Malte. Aujourd'hui encore on l'invoque spécialement contre les maladies des yeux et de la gorge.

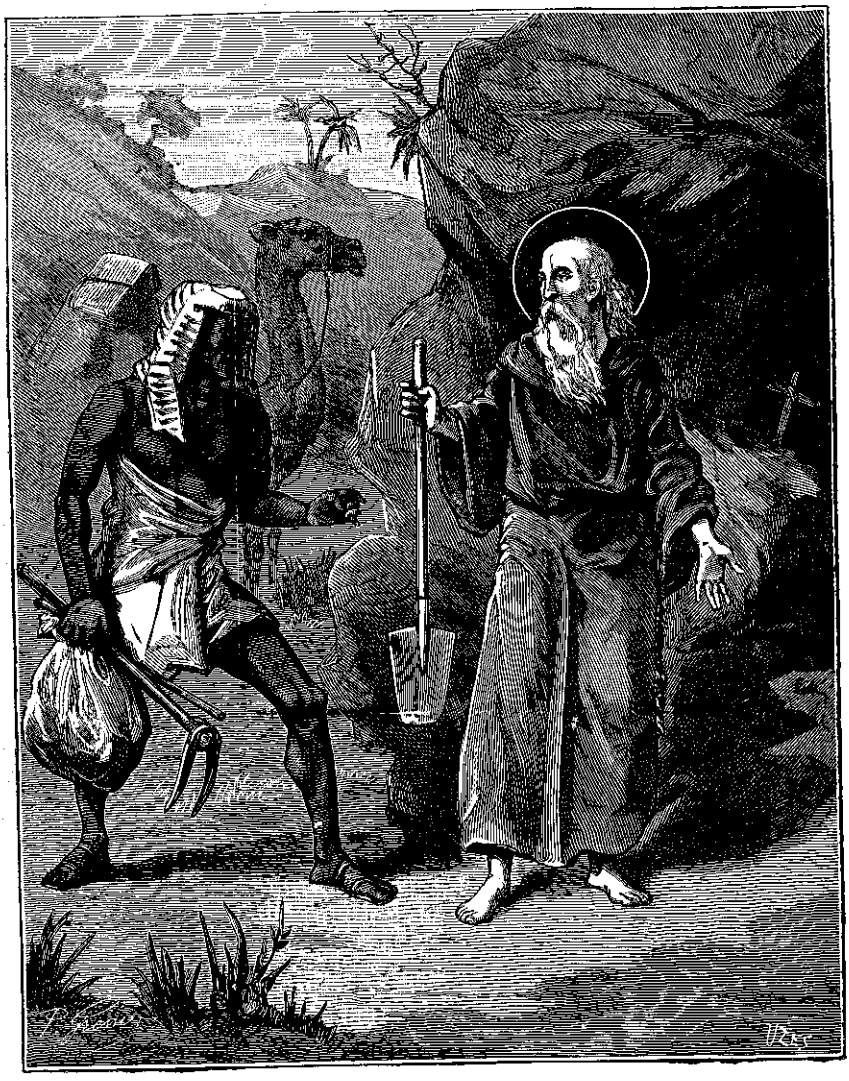
La cause de reconnaissance du culte rendu à la bienheureuse Zadislave fut reprise par les RR. PP. Dominicains, et la Sacrée Congrégation des Rites, durant cette année 1907, a confirmé le titre de Bienheureuse qui lui était donné de temps immémorial.

Sources.

Documents au procès de reconnaissance du culte, gracieusement mis à notre disposition par le P. Kaiser, O. P., postulateur. — *Die Selige Zdislava*, par Tschœrch, Jablonne, 1902.

SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE

Fête le 2 janvier.



Saint Macaire et le voleur.

INNOCENCE DE SAINT MACAIRE

Saint Macaire naquit dans la Haute-Egypte, au commencement du IVe siècle. Le trait suivant nous prouve qu'il passa son enfance dans une grande pureté de cœur.

Menant paître des bœufs avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci volèrent des figues, et il en mangea une qu'ils avaient laissé tomber en fuyant. Il pleurait depuis avec une vive componction toutes les fois que cette pensée se représentait à sa mémoire, ce qui nous montre bien l'innocence de son âme, et qu'il n'avait point de faute plus considérable à se reprocher. Quand Macaire fut un peu plus âgé, il abandonna tout à fait le monde, pour se dérober à sa contagion, et servir Jésus-Christ avec plus de sûreté. Il voulut imiter les commencements de saint Antoine, dont l'éminente vertu faisait l'admiration de toute l'Egypte, et se retira dans une cellule, auprès d'un village, pour s'y exercer dans la pratique de la vie ascétique. Sa ferveur ardente le fit avancer en peu de temps dans la perfection monastique, on le considéra dès lors, non pas seulement comme un jeune homme qui donnait de grandes espérances pour l'avenir,

mais comme un religieux très expérimenté, et dont les essais dans le combat spirituel étaient presque les efforts des solitaires parfaits.

DÉTACHEMENT ADMIRABLE DE SAINT MACAIRE

Deux faits que nous allons rapporter pourront nous permettre de juger quel était son détachement, et combien sa vertu était agréable à Dieu, puisqu'il l'honora dès lors de ses faveurs les plus signalées. Rentrant un jour dans sa cellule, notre Saint trouva un homme qui en enlevait tous les objets et les mettait sur un chameau. Bien loin d'en témoigner le moindre chagrin, Macaire se présenta au voleur comme un étranger, et l'aida même à charger l'animal. Mais quand, ensuite, il voulut partir, son chameau refusa d'avancer; c'est alors que l'anachorète, entrant dans sa cellule, trouva une petite bêche que le voleur n'avait point vue, et la lui présenta en disant : « Voilà, mon frère, ce que votre animal attendait; » puis il donna un coup au chameau qui partit aussitôt. Le Saint, conduisant le voleur, se disait en lui-même avec beaucoup de tranquillité : « Nous n'avons rien apporté en ce monde et nous n'en saurions rien emporter. Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté, que son saint nom soit béni. » Cependant, le chameau ne marcha pas longtemps; soudain il s'arrêta, et il fut impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le voleur l'eût déchargé, et eût rendu au Saint tout ce qu'il lui avait pris.

Une autre fois, une fille du village voisin de sa cellule l'accusa d'une faute dont elle ne voulait pas désigner le véritable auteur. Les parents de cette malheureuse se saisirent du Saint, lui pendirent au cou des pots de terre, des anses de cruches, et le menèrent dans tout le village, en l'accablant d'injures et en le frappant de la façon la plus inhumaine. Macaire ne disait rien, il consentit même à subir les conditions qu'on lui imposait, comme s'il avait été coupable; mais bientôt la malheureuse fille dut avouer son mensonge, et tous les habitants accoururent chez le Saint pour lui demander pardon.

MACAIRE SE RETIRE A SCÉTÉ

A l'âge de trente ans, saint Macaire se retira au désert de Scété, où il en vécut encore soixante dans les travaux de la mortification religieuse. Là, il s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur à tous les exercices de la vie monastique, qu'étant dans l'impétuosité de la jeunesse, il se sentait plus de force pour les soutenir. Sa grande réputation attirait déjà de nombreux solitaires dans son désert, et c'est alors qu'il résolut d'aller voir saint Antoine, pour lui demander de sages et salutaires conseils.

IL VISITE SAINT ANTOINE

Après quinze journées de marche, saint Macaire arriva sur la montagne où vivait le grand serviteur de Dieu. Celui-ci, l'entendant frapper à sa porte, l'ouvrit et lui demanda qui il était. « Je suis Macaire, répondit-il. » Aussitôt le saint vieillard, qui voulait éprouver sa vertu, referma sa porte et le laissa dehors. Macaire attendit, jusqu'à ce que saint Antoine, admirant sa patience, lui ouvrit de nouveau, l'embrassa avec amitié, et exerça envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

SES AUSTÉRITÉS

Sa règle ordinaire était de ne manger qu'une fois la semaine, et il voulait que ses disciples s'accoutumassent à une grande mortification. Un de se frères, du nom d'Evagre, nous raconte que, se trouvant en sa compagnie, à l'heure de midi, il se sentit brûlé de la soif, et lui demanda la permission de boire de l'eau.

« Contentez-vous, mon fils, lui répondit-il, d'être à l'ombre, car à l'heure où nous sommes, il y a beaucoup de personnes qui voyagent, privées de ce soulagement. »

Ils s'entretinrent alors de la mortification, et le Saint, pour encourager son disciple, lui rapporta qu'il avait passé vingt ans sans manger, ni boire, ni dormir autant qu'il aurait voulu.

Notre Saint chérissait tellement la pénitence que deux solitaires, venus pour le visiter, ne trouvèrent dans sa cellule que de l'eau puante. Ils en furent si touchés, qu'ils s'offrirent à le mener à un village pour rétablir ses forces usées. « Je vous remercie, leur dit-il, de vos offres obligeantes, je vais pourvoir à mes besoins. »

SA MORTIFICATION

Quand arrivait le temps de la moisson, saint Macaire se louait comme les solitaires de Nitrie, et portait de Scété aux lieux habités, les corbeilles qu'il avait faites. Il se trouva un jour si abattu sous son fardeau que, ne pouvant plus faire un pas, et se trouvant encore éloigné du fleuve, il s'assit et s'adressa à Dieu, en lui disant avec une confiance filiale, comme un enfant à son père : « Seigneur, vous savez que je n'en puis plus. » Et aussitôt il se trouva sur les bords du Nil.

Quand on l'obligeait à prendre quelque soulagement, il cherchait à s'en dédommager par quelque autre genre de pénitence. Lorsqu'il mangeait avec les solitaires, et qu'on servait du vin, il buvait ce qui lui était présenté, mais passait ensuite autant de jours sans boire d'eau qu'il avait pris de gorgées de vin. D'ailleurs, son visage amaigri et exténué montrait assez quelle était la rigueur de son abstinence.

SAINT MACAIRE EST ÉLEVÉ AU SACERDOCE

Plus ce grand Saint affaiblissait son corps par ses austérités, plus aussi son esprit avait de vigueur et de force pour s'élever vers les choses d'en haut. Sans cesse ravi hors de lui-même, il s'entretenait plus souvent avec Dieu qu'il ne pensait à ce qui se passe sous le ciel.

Il avait quarante ans quand les pressantes instances de l'évêque le forcèrent à recevoir la dignité du sacerdoce; ce prélat ne voulait pas qu'une lampe si brillante demeurât cachée sous le boisseau, et il espérait se sanctifier lui-même en imposant les mains à un Saint. Pour mieux répondre à la sainteté de ce nouveau caractère dont son cœur était si pénétré, Macaire se dévoua à des austérités toutes nouvelles. C'est alors que Dieu lui donna l'esprit de prophétie, la grâce de guérir les malades, et le pouvoir de commander aux démons.

SA CONDUITE ENVERS SES RELIGIEUX

Il recommandait le silence aux solitaires, comme une des vertus les plus essentielles à leur état. En renvoyant un jour l'assemblée des Frères, après la célébration du Saint Sacrifice, il leur dit : « Fuyez, mes Frères.

— Mais où pouvons-nous fuir? lui demanda l'un d'entre eux. Y a-t-il quelque lieu plus reculé que ce désert? »

Alors, mettant son doigt sur sa bouche : « C'est là, dit-il, qu'il faut s'enfuir. » En même temps, il se retira dans sa cellule, ferma la porte, et demeura seul.

Pour les prémunir contre les ennuis de la solitude, et les porter à l'aimer tous les jours davantage, il leur citait un exemple qui tendait à leur montrer que le démon la redoutait extrêmement.

Une mère, disait-il, amena à ma cellule son enfant, possédé du démon. Quand cet enfant fut arrivé, il ne voulut pas rester. « Levez-vous, dit-il à sa mère, et partons d'ici.

— Mais je ne puis pas marcher, lui dit-elle.

— Eh bien, je vous porterai moi-même. »

C'est alors, ajouta le Saint, que j'admirai l'adresse malicieuse du démon, cherchant à chasser l'enfant d'un lieu qu'il abhorrait souverainement.

CONVERSION D'UN PRÊTRE IDOLATRE

Quand les solitaires allaient deux ou trois ensemble, ils avaient coutume de s'écarter un peu les uns des autres, pour s'empêcher de discourir vainement, ou pour mieux conserver la présence de Dieu. Un jour qu'il se rendait du désert de Scété à la montagne de Nitrie, son disciple qui l'accompagnait le devança d'un assez long espace de chemin, et rencontra un prêtre idolâtre. Son zèle, peu discret, le porta à lui crier : « Où cours-tu ainsi, démon? » Le païen, irrité de cette apostrophe, se jeta sur le solitaire et le battit si rudement qu'il le laissa à demi-mort. Bientôt après, il rencontra saint Macaire, qui lui dit avec douceur : « Bonjour, bonjour, je vois que vous prenez beaucoup de peine, et que vous devez être bien fatigué. » L'idolâtre, étonné de sa salutation, lui dit :

« Qu'avez-vous trouvé de bon en moi pour me saluer ainsi?

— Je l'ai fait, répondit le Saint, parce que j'ai vu que vous vous épuisiez de fatigue, sans prendre garde que cela ne vous servait de rien.

— Je comprends maintenant que vous êtes un homme de Dieu, ajouta l'idolâtre ; quant à ce méchant solitaire que je viens de rencontrer, il est loin d'être aussi vertueux que vous. Il s'est avisé de me lancer une injure, mais ce bâton lui a fait payer chèrement son insolence. » En ce moment, le cœur de l'idolâtre fut vivement touché de la grâce, il se jeta aux pieds du Saint qu'il embrassa en disant : « Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez fait moine. » Ils allèrent alors au lieu où gisait le disciple tout meurtri de coups et le portèrent à l'église de la montagne de Nitrie parce qu'il lui était impossible de marcher.

Le prêtre idolâtre y prit bientôt l'habit monastique, et, à son exemple, plusieurs païens embrassèrent la foi chrétienne.

SA SIMPLICITÉ

Macaire agissait envers les Frères avec tant de candeur et de simplicité que quelques personnes lui en firent des reproches dans une rencontre; mais il leur répondit : « J'ai demandé instamment cette grâce à Dieu pendant douze ans; pourquoi voudriez-vous m'y faire renoncer? »

Un jour, il obligea un jeune solitaire appelé Zacharie de lui dire le devoir d'un moine. Zacharie, étonné, s'écria : « Hélas! mon père vous me demandez cela à moi?

— Oui, mon fils, répondit-il, Dieu veut que je l'apprenne de vous. »

Alors le jeune solitaire lui dit : « Il paraît, mon Père, que celui-là est véritablement moine qui se fait violence en tout. »

SON POUVOIR SUR LES DÉMONS

Se trouvant un soir sur le chemin qui conduisait du lieu de sa retraite à la solitude où demeuraient les autres Frères, Macaire vit le démon sous la figure d'un homme, couvert d'un habit de lin, mais percé de trous, et dans chaque trou il aperçut une fiole. « Où vas-tu? lui demanda le Saint. — Réveiller les Frères, répondit le fantôme, et je leur porte ces potions différentes, afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une, je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise. »

Quand l'esprit malin fut de retour, Macaire le força à lui dire s'il avait séduit quelque solitaire.

« Tous vos moines sont intraitables, répondit-il, ils ne me témoignent que du mépris, il n'y en a pas un qui veuille m'écouter.

— Quoi! dit le Saint, tu n'as donc pas un seul ami parmi mes Frères?

— Il y en a pourtant un, ajouta le démon, qui me croit, c'est Théopempte; quand il me voit, il tourne comme le vent. »

Saint Macaire se rendit aussitôt chez les solitaires, demanda Théopempte et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le Père commun des solitaires, et quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon Frère, comment êtes-vous?

— Fort bien, mon Père, grâce à vos prières, dit Théopempte.

— Mais vos pensées, ajouta le Saint, ne vous font-elles pas de peine? »

Théopempte, n'osant avouer la vérité, dit que non.

« Pour moi, répliqua Macaire, qui ai déjà passé tant d'années dans cette vie austère, je ne vous dissimulerai pas que je suis tourmenté par mes pensées. »

Encouragé par l'humble aveu du Saint, le religieux dit :

« Hélas! mon Père, il faut que je vous confesse que j'en ai aussi qui me causent bien de la peine. »

Quand enfin Théopempte eut manifesté l'état de son âme, Macaire l'instruisit de ce qu'il devait faire et retourna dans sa solitude.

A quelque temps de là, il vit de nouveau le démon, et lui demanda s'il comptait beaucoup d'amis parmi les Frères.

« Ils sont, répondit le malin esprit, tous plus durs et plus intraitables, mais ce qui est pis, c'est que celui qui m'obéissait auparavant est à présent tout changé. Je ne sais pourquoi, mais loin de m'écouter, il me déteste aujourd'hui plus que les autres. »

AUTRE PREUVE DE SON POUVOIR SUR LES DÉMONS

L'intrépidité de saint Macaire contre les esprits malins était admirable. Elle prouve la grandeur de sa foi et de sa confiance en Jésus-Christ, qui a triomphé de l'enfer et a lié par sa Passion le prince des ténèbres. Il vint une fois à Térénut, et se trouvant surpris par la nuit, il entra dans un sépulcre où reposaient plusieurs cadavres de païens. Le Saint en prit un pour lui servir de chevet pendant son sommeil, mais les démons, piqués de son audace, voulurent lui faire peur. L'un d'eux feignit d'appeler le mort qui servait d'oreiller à Macaire, et un autre répondit de façon à faire croire que le cadavre parlait lui-même. C'est alors que Macaire, bien loin de s'effrayer, donna de grands coups de poing à ce

corps en lui disant : « Lève-toi, si tu peux. » Les démons s'enfuirent aussitôt pleins de confusion et en jetant ce cri : « Tu as vaincu. »

HUMILITÉ DE SAINT MACAIRE

Ce grand Saint qui brillait au milieu des solitaires par ses dons surnaturels et son éminente vertu, était loin de rechercher les louanges des hommes. Il avait une idée si basse de lui-même qu'il se dérobait autant qu'il le pouvait aux regards de ses frères. C'est quand la compassion et la charité l'exigeaient ou que la gloire de Dieu y était intéressée qu'il employait le don des miracles. Il se regardait d'ailleurs comme le plus grand pécheur et vivait dans une sainte frayeur des jugements de Dieu.

EXEMPLE DE SON DON DE PROPHÉTIE

Saint Macaire vivait avec deux disciples : l'un demeurait dans une cellule séparée, l'autre, nommé Jean, restait auprès de lui pour le servir dans son grand âge, ou pour rendre les devoirs de l'hospitalité à ceux qui le venaient voir. Le Seigneur éclaira notre Saint sur les sentiments intérieurs de son compagnon et lui découvrit l'état de son âme. Inspiré par celui qui scrute le fond des cœurs, Macaire parla à son frère en ces termes : « Ecoutez-moi, Jean, mon frère, et recevez avec docilité l'avis que je veux vous donner, et qui vous sera d'une grande utilité, si vous en profitez. Vous êtes tenté, et c'est par le démon de l'avarice. Si vous recevez l'avertissement que je vous fais, vous accomplirez avec perfection l'œuvre de Dieu. Vous deviendrez célèbre et les jugements du Seigneur n'approcheront pas de vous; au contraire, si vous ne vous rendez pas à ma remontrance, vous finirez par tomber dans la maladie de Giezi, dont vous avez déjà contracté le péché. »

Le disciple Jean, au lieu de mettre à profit cet avertissement salutaire, s'enfonça de plus en plus dans son péché, et la prédiction du Saint s'accomplit à la lettre. Quinze ou vingt ans après la mort de Macaire, son disciple se trouvait si couvert de lèpre, que tout son corps tombait en pourriture.

COMMENT IL JUSTIFIE UN INNOCENT

Un homme, accusé injustement d'un meurtre, s'enfuit dans la cellule de Macaire, mais ceux qui le poursuivaient y arrivèrent bientôt après, protestant au Saint que leur propre vie était en danger s'ils n'emmenaient point le coupable. L'accusé protestait de son innocence, et la protestation, fort vive de part et d'autre, ne finissait pas. Alors, le Saint leur demanda où le mort était enterré, et s'y rendit avec eux; là, il mit les genoux en terre, invoqua le nom de Jésus-Christ, et dit ensuite aux assistants : « Le Seigneur fera connaître si cet homme que vous accusez est coupable ou innocent. » Puis, s'adressant au mort : « Je te conjure par Jésus-Christ de déclarer si cet accusé est ton meurtrier. » La réponse ne se fit pas attendre; le mort dit aussitôt que cet homme ne lui avait pas ôté la vie.

Qu'on juge à ce récit quelle fut alors l'épouvante de tous ceux qui étaient présents à un si grand miracle !

PERSÉCUTION ET MORT DE SAINT MACAIRE

Tels étaient les effets de sa foi vive. Comme il la confirma par des prodiges, il eut aussi le bonheur de la défendre en souffrant courageusement la persécution. Il partagea avec Macaire d'Alexandrie la gloire d'être relégué dans une île déserte sur l'ordre de Luce, que les ariens avaient placé sur la chaire de saint Marc.

Enfin, cet homme si célèbre par ses miracles et qui ne l'était pas moins par ses héroïques vertus, rendit doucement son âme à Dieu pour aller jouir des récompenses éternelles.

LA BIENHEUREUSE VÉRONIQUE DE BINASCO

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

Fête le 2 janvier.

ÉDUCATION CHRÉTIENNE — INDICES DE SAINTETÉ

Sur le chemin qui va de Pavie à Milan, à égale distance de ces deux villes, on rencontre un humble village du nom de Binasco. Cette bourgade fut la patrie de la vierge Véronique, dont nous allons raconter la vie.

Elle appartenait à une pauvre famille de laboureurs, plus riches en vertus qu'en biens de la terre. Son père gagnait péniblement sa vie et celle des siens par la culture des champs et un peu de commerce. Homme honnête s'il en fût, il était, dans ses rapports avec le prochain, d'une probité et d'une simplicité remarquables. Isidore Polanus, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui fut l'historien de notre Sainte, raconte comment il se serait fait un scrupule de taire aux acheteurs le moindre défaut caché des bêtes qu'il leur vendait.

Véronique était à une bonne école de sainteté, et, dès sa plus tendre enfance, elle profita des exemples qu'elle avait continuellement sous les yeux.

A cause de leur pauvreté, ses parents durent l'employer de bonne heure aux travaux de la campagne. Elle s'y rendait avec d'autres femmes; mais, tandis que celles-ci cherchaient à se distraire par des conversations mondaines et des chansons légères, Véronique vaquait à l'oraison et à la prière. A voir son recueillement, on aurait cru qu'elle n'avait pas d'oreilles pour entendre les bruyants éclats de rire et les chants joyeux qui retentissaient autour d'elle.

PREMIÈRE VISION

Cette jeune âme, ainsi prévenue des bénédictions célestes, n'était pas appelée à vivre dans le monde. Dieu lui inspira la pensée de se consacrer

à lui dans la vie monastique. Elle vint trouver la prieure du couvent de Sainte-Marthe, à Milan, et lui présenta humblement sa requête, disant qu'elle voulait prendre le voile des religieuses, et persévérer jusqu'à la fin de ses jours dans la pratique de la règle de saint Augustin, observée en ce monastère.

« Ma fille, savez-vous lire? demanda la prieure.

— Non, ma mère, répondit la postulante.

— Dans ce cas, retournez chez vos parents; apprenez à lire; alors nous vous recevrons à bras ouverts. »

Elle revint à la maison paternelle. Durant le jour, elle s'occupait des soins du ménage; la nuit, elle tâchait d'apprendre à connaître les lettres et à les joindre entre elles. Vains efforts! Elle dépensait inutilement son travail et son énergie.

Elle se tourna vers la Sainte Vierge et lui demanda avec d'instantes prières de vaincre l'obstacle qui s'opposait à sa sortie du monde.

La Mère de Dieu lui apparut. L'humble vierge qui, dans la suite, devait être favorisée de si nombreuses visions célestes, se trouvait en présence d'un être surnaturel pour la première fois. Elle s'effraya et tomba la face contre terre.

« Ne crains pas, ma fille, dit Marie; je viens à toi pour te dispenser d'apprendre à lire. Qu'il te suffise de connaître les trois lettres que j'apporte du ciel avec moi. »

Les paroles de l'apparition rendirent quelque courage à Véronique; elle interrogea : « Qui êtes-vous ?

— Je suis la Mère de Dieu.

— Je ne croirai jamais que la bienheureuse Vierge ait daigné se montrer à une femme chétive comme je le suis; Je crains plutôt que vous ne soyez un esprit de ténèbres qui venez ici pour me tromper. »

Marie répondit avec une douceur de voix qui porta la persuasion dans l'âme de sa servante: « N'hésite pas, et crois que je suis la Mère du Christ. Je veux t'apprendre les trois lettres qu'il est nécessaire de connaître et de posséder. La première est la pureté du cœur, qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses. Prends garde qu'une affection déréglée ne vienne jamais ternir la blancheur immaculée de ton âme. Tu ne dois avoir qu'un amour, celui de mon Fils.

» La seconde lettre est de ne pas murmurer contre les défauts du prochain, mais de les supporter avec patience et de prier pour lui. Ne sois jamais scandalisée par les actions des hommes. Si tu vois accomplir des œuvres mauvaises, aie compassion des malheureux qui les commettent, et fais des efforts pour les gagner à mon Fils.

» La troisième lettre est de méditer, chaque jour, la passion de mon Jésus, qui veut bien consentir à être ton Epoux.

» Et maintenant, si tu peux apprendre les autres lettres, fais-le; mais n'oublie jamais celles dont je t'ai donné connaissance. »

Et la vision disparut.

Dès lors, Véronique ne fit plus cas de l'alphabet ni des livres; mais elle s'appliqua à méditer chaque jour sur les trois lettres que la Mère de Dieu lui avait enseignées. Au bout de trois ans, elle revint au monastère de Sainte-Marthe, et on l'admit parmi les Sœurs converses.

LE DON DES LARMES

Les grâces du ciel semblaient s'être donné rendez-vous dans cette âme privilégiée. Elle eut surtout le don des larmes à un degré extraordinaire. En particulier comme en public, elle ne cessait de répandre des pleurs; on aurait dit que ses yeux s'étaient changés en deux sources intarissables. Faisait-elle des efforts pour se modérer, elle tombait malade et la santé ne lui était rendue que lorsqu'elle ne s'imposait plus de contrainte.

La méditation des douleurs endurées par le Sauveur, la pensée de l'ingratitude des hommes, causaient principalement cette abondance de larmes.

Un jour, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : « Ma fille, tiens pour assuré que les larmes répandues en mémoire de ma Passion me sont très agréables ; mais, à cause de l'amour incompréhensible que je porte à ma Mère, celles que tu verserais en contemplant ses propres douleurs me seraient encore plus chères. »

Dès ce moment, Véronique médita plus souvent sur les souffrances de Marie au pied de la croix, et ses pleurs redoublèrent.

La Sœur Thaddée, religieuse du couvent de Sainte-Marthe et confidente de la Bienheureuse, rapporte que, plus d'une fois, les vêtements de Véronique furent mouillés, comme si l'on eût répandu sur elle un vaisseau rempli d'eau; car telle était l'abondance de ses larmes.

Les pleurs coulaient avec plus d'intensité aux moment des extases. La Sœur Thaddée eut la pensée de les recueillir dans un vase préparé à dessein. Un ange se chargea lui-même de ce ministère, on le vit tenir un calice sous le visage de la Sainte, tandis que cette dernière était ravie en Dieu. Il arriva aussi, pendant certains ravissements, que les larmes s'arrêtèrent immobiles sur la poitrine de la vierge, comme si elles se fussent subitement gelées. Après l'extase, elles se répandaient à terre.

VIE RELIGIEUSE DE LA BIENHEUREUSE VÉRONIQUE

Les dons gratuits de Dieu ne sanctifient point l'homme; on peut accomplir des miracles et n'être qu'un pécheur. Ce qui rend les hommes saints, c'est la pratique des vertus.

Véronique les recherchait toutes, mais elle excellait surtout dans celles qui sont propres à la vie religieuse.

Elle était d'une obéissance exemplaire, aussi fut-il facile à ses supérieurs de découvrir les merveilles que la bonté divine opérait en son âme. Ils n'avaient qu'à l'interroger; elle leur dévoilait tout, dans la crainte de manquer à l'obéissance qui leur était due. Aux consolations spirituelles, à l'oraison, à la méditation, aux colloques avec les anges, elle préférait l'acte le plus simple, qui montrait la soumission de sa volonté aux moindres ordres de ses supérieurs.

Elle avait demandé à la Mère prieure de pouvoir interrompre son sommeil une ou deux heures avant le lever des Sœurs, afin de vaquer à la contemplation durant le silence de la nuit. La permission sollicitée lui fut d'abord refusée. L'humble religieuse reçut le refus de bonne grâce; à quelque temps de là, Notre-Seigneur lui dit dans une vision : « Ma fille, il m'est agréable que tu ne te lèves pas avant l'office de Matines, puisque la prieure te le défend. Je préfère ton obéissance à toutes les prières que tu aurais pu m'adresser; car les actes de la vie commune me plaisent extrêmement, surtout ceux que l'on accomplit en vertu du renoncement à sa volonté propre. »

Son obéissance n'avait d'égale que son humilité. Les joies et les consolations célestes affluaient

en son âme; elle en était vraiment inondée. Cependant, au milieu de ces richesses, elle aimait à répéter qu'elle était indigne des bienfaits de Dieu, qu'elle était une femme de rien chargée de toutes sortes de crimes.

Les fonctions les plus basses, les emplois les plus vils étaient ceux qu'elle recherchait avec une préférence très marquée. Pendant longtemps, elle voulut soigner les poules du monastère, au grand déplaisir des autres Sœurs, qui désiraient lui voir exercer une charge en rapport avec les grâces qu'elle recevait du ciel.

Par le même sentiment d'humilité, elle ne consentit jamais à chanter au chœur avec les religieuses, même après qu'un ange lui eut enseigné la manière de réciter l'office divin.

La mortification fut la compagne inséparable de son obéissance et de son humilité. Les jeûnes de l'Ordre ne suffisaient pas à satisfaire son violent désir d'austérité et de pénitence.

Elle était joyeuse quand on lui permettait de passer des jours entiers avec un peu de pain et d'eau. Il lui arriva souvent de ne rien prendre de toute une journée. C'était surtout lorsqu'elle avait reçu le corps de Notre-Seigneur qu'elle manifestait son dégoût pour n'importe quelle nourriture de la terre.

VÉRONIQUE, AMBASSADRICE DE NOTRE-SEIGNEUR

Dieu prenait plaisir à exalter cette petite Sœur converse, qui, de son côté, cherchait avec tant d'empressement les occasions de s'abaisser et de s'humilier. Un jour, son divin Epoux lui dit : « Il faut que tu ailles à Rome; tu verras le Pontife romain, et tu lui parleras en mon nom. »

Alexandre VI, ce pape si calomnié, occupait alors le siège de saint Pierre. Véronique vint le trouver; elle eut avec lui un entretien secret dont jamais personne n'a rien su. Après cette conversation mystérieuse, le Souverain Pontife accorda une multitude d'indulgences à Véronique et à son couvent. Puis il la présenta aux cardinaux et à ceux de sa cour, en disant : « Honorez cette femme, c'est une sainte. »

APPARITIONS

La Sœur Véronique ne vivait guère sur la terre parmi les hommes. En toute vérité, on pouvait lui appliquer le mot de saint Paul : Ma conversation est dans le ciel. Elle allait de vision en vision, et, durant les dernières années de sa vie, il ne se passait presque pas de jour qu'elle n'eût des entretiens, soit avec Notre-Seigneur, soit avec les anges ou les saints.

En l'an 1489, pendant toute l'octave de la Fête-Dieu, elle ne pouvait entrer dans l'église sans apercevoir l'Enfant Jésus revêtu d'une robe éclatante de blancheur, au milieu d'un cortège formé par les anges. Tantôt, elle le voyait se promener sur l'autel, tantôt il entrait dans le tabernacle ou bien il en sortait. Le dernier jour de l'octave, à la procession qui eut lieu dans l'église du couvent, Véronique vit encore l'Enfant Jésus. Il était porté par un ange; des milliers d'esprits célestes l'entouraient, ayant des cierges allumés dans leurs mains. En même temps, une mélodie toute divine remplissait l'édifice sacré.

Une nuit, Véronique était restée dans l'oratoire après la récitation de l'office; elle méditait, selon sa coutume, sur les souffrances de son Sauveur. Tout à coup, l'église s'illumina d'une clarté surnaturelle, et, auprès de l'autel, Jésus-Christ apparut, cloué sur la croix, la tête couronnée d'épines, le visage pâle et défait, le corps tuméfié par les plaies. Cette vue causa une douleur indicible à l'âme de la Bienheureuse; elle eut comme une défaillance.

Les anges se faisaient un honneur de servir l'humble fille que Jésus, leur Roi, traitait comme une épouse bien-aimée. Durant les trois années qui précédèrent sa mort, un de ces esprits célestes lui apportait, le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine, un pain délicieux qui la rassasiait et l'empêchait de goûter à une autre nourriture.

La Sœur Thaddée ayant contracté une infirmité dangereuse, Véronique pria pour la santé de sa compagne; alors l'ange lui apporta deux pains. Elle en donna un à la malade qui le mangea et fut guérie.

COMMENT UN ANGE LUI APPRIT A RÉCITER LE BRÉVIAIRE

Nous avons dit comment la vierge de Binasco fut obligée de prendre le voile des Sœurs converses, faute de savoir lire. Pendant longtemps la prieure l'appliqua à mendier, de porte en porte, les choses nécessaires à la vie de la communauté.

A la fin, Dieu regarda l'humilité de sa servante : il lui donna l'intelligence des Ecritures, et il l'éclaira d'une lumière surnaturelle qui lui permit de lire et de comprendre le psautier.

Un peu plus tard, un ange vint la trouver, et, durant huit jours consécutifs, il lui enseigna les rubriques de l'office, selon le rite romain, avec les usages spéciaux aux Ordres religieux qui se servent du bréviaire de Rome. La Sœur Thaddée voulut éprouver la réalité du miracle. Pendant quelque temps, elle remit chaque jour son bréviaire à Véronique, en ayant soin de changer toutes les marques. La Sainte qui, auparavant, au su de tout le monde, ne connaissait pas les lettres, rendait le livre après avoir mis les signets aux endroits voulus.

L'ange ne se contenta pas d'enseigner à la Bienheureuse comment il fallait chanter les louanges de Dieu, il récita lui-même l'office avec elle. L'un et l'autre se mettaient à genoux; ils disaient ensemble les antiennes, se répondaient alternativement au chant des psaumes et lisaient les leçons à tour de rôle. Le compagnon de Véronique était attentif à lui rendre jusqu'au moindre petit service. Ainsi, il tournait les feuillets du livre dans lequel elle lisait.

VÉRONIQUE RÉCITE L'OFFICE AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Le jour de la Pentecôte de l'an 1496, un peu avant l'heure de None, la Sœur Thaddée vint, selon son habitude, à la cellule de Véronique. Elle frappa plusieurs fois à la porte sans recevoir de réponse. Ayant regardé à travers les fentes de la cloison, elle aperçut que l'appartement était rempli d'une clarté éblouissante. La Bienheureuse marchait au milieu de cette lumière et elle chantait; mais sa voix n'avait rien d'humain. Tout à coup, elle s'arrêta, et, après une pause, elle dit : « Seigneur, je ne puis continuer, j'ignore la suite. »

Cependant, l'heure de None avait sonné, la Sœur Thaddée ne put se rendre au chœur avec les autres religieuses; une force suave, mais irrésistible, la retenait à la porte de sa compagne.

Enfin, celle-ci vint lui ouvrir : « Que Dieu vous pardonne, dit la Sœur : vous m'avez fait longtemps attendre aujourd'hui.

— C'est que, répondit la Sainte, je psalmodiais mes Heures avec le Sauveur lui-même.

— Je vous ai entendue dire : « Seigneur, je ne puis continuer ; j'ignore la suite. »

— En effet, j'avais oublié la suite du psaume, mais le Seigneur a daigné me la remettre en mémoire. Désormais, cet accident ne se représentera plus, car le divin Maitre m'a donné la science du bréviaire et a confié à mon esprit toutes les prières que ce livre contient. »

COMMUNIONS MERVEILLEUSES

Les merveilles succèdent aux merveilles dans la vie de la vierge augustinienne. Une nuit, dans l'octave de la Fête-Dieu, Véronique, priant dans sa cellule, entendit une voix qui lui dit : « Lève-toi, ma fille, et prépare-toi à recevoir le Sacrement divin que le Seigneur t'envoie. » Un sentiment d'amour très véhément s'empara de son cœur; en même temps, elle vit, entouré d'une auréole lumineuse, un ange qui s'avançait vers elle, tenant à la main le corps de Notre-Seigneur. Il le déposa sur les lèvres de la Bienheureuse et disparut. Au matin, celle-ci s'approchait encore de la Sainte Table avec ses compagnes; sa joie était extrême d'avoir participé deux fois, en un jour, au corps de son Sauveur.

Une autre année, le vendredi qui suit l'octave du Très Saint-Sacrement, le jour même où l'Eglise devait plus tard, sur les indications de Notre-Seigneur, célébrer la fête du Sacré-Cœur, Véronique entendit, la nuit, une voix qui lui ordonnait de se rendre à l'église. Elle obéit.

Sur l'autel, deux cierges étaient allumés comme pour l'oblation du Sacrifice ou pour la distribution de la Sainte Communion. A ses yeux, la porte du tabernacle s'ouvrit d'elle-même, le vase qui contenait la sainte Réserve se plaça sur l'autel, se découvrit, une Hostie s'en échappa et vint se reposer sur les lèvres de la vierge qui était à genoux. Au même instant, ces mots parvenaient à son oreille : « Reçois, ô ma fille, le sacrement de mon Corps. »

LUTTES CONTRE LE DÉMON

Les rapports constants de la Bienheureuse avec Jésus-Christ, les anges et les Saints, lui valurent la haine de l'enfer. Le démon ne se contenta pas de l'éprouver par des tentations ordinaires, dont sa vertu ne faisait que rire, il essaya de l'épouvanter avec des visions terribles; il alla jusqu'à la maltraiter et à la faire souffrir dans son corps.

Souvent, il la précipita sur le pavé du haut de l'escalier du couvent. Un jour même, l'escalier s'effondra pendant que Véronique le montait; elle tomba au milieu des débris et reçut de graves contusions.

En un voyage qu'elle avait entrepris sur l'ordre de la Mère prieure, le démon se saisit d'elle et la jeta dans une fosse profonde, d'où ses Sœurs eurent toutes les peines du monde à la retirer.

Quand elle était dans sa cellule, Satan, sous l'apparence d'un monstre hideux, venait s'accroupir à l'entrée. Il poussait des mugissements comme ceux d'un taureau. Quelquefois, il prononçait des paroles propres à la jeter dans le découragement. « Que fais-tu là-dedans avec ton Christ? Ne sais-tu pas que tu es réservée à la damnation? »

Un jour, elle sortait de son appartement, lorsque le monstre hideux lui sauta sur les épaules. Elle s'affaissa, comme écrasée par un énorme poids; Satan, s'acharnant contre sa victime, lui porta des coups très violents à la tête. « Je croyais, racontait-elle plus tard, que l'on me frappait avec un marteau de forgeron ou une massue de pierre. »

AUTRES VISIONS
MORT DE LA BIENHEUREUSE VÉRONIQUE

La patience de l'héroïque vierge rendit inutiles les efforts de l'enfer; et tant de combats, si vaillamment soutenus, ne servirent qu'à augmenter ses mérites. D'ailleurs, après ces heures de lutte, le divin Epoux ne manqua jamais de réconforter son cœur, en l'inondant de consolations célestes.

En dehors des visions rapportées plus haut, Notre-Seigneur montra à sa servante, dans une série d'extases, les différents actes de sa vie mortelle, avec des circonstances qui ne sont pas relatées dans les Evangiles.

Durant l'espace d'un an, elle assista dans le ciel aux fêtes que l'Eglise célèbre sur la terre. Chaque jour, le Saint dont c'était la solennité, lui apparaissait, escorté d'une multitude d'autres âmes bienheureuses; il lui adressait un discours sur la vie religieuse et la manière de se sanctifier. Ces merveilles sont rapportées tout au long dans le récit d'Isidore Isolanus.

Enfin, le temps vint pour Véronique où elle fut appelée à jouir de la gloire dont ses fréquentes extases n'avaient été que l'avant-goût. Après une cruelle maladie de six mois, qui acheva de la rendre conforme à son divin Epoux, elle mourut, âgée de 52 ans, en ayant vécu trente dans la profession religieuse, au jour et à l'heure qu'elle avait prédits.

Dieu ne tarda pas à manifester la sainteté de sa servante par de nombreux miracles.

En 1517, vingt ans seulement après sa mort, Léon X permit de célébrer sa fête dans le couvent de Sainte-Marthe, et Benoît XIV inscrivit son nom dans le martyrologe romain. L'Ordre de Saint-Augustin vénère sa mémoire le 28 janvier.

SAINT MAXIME DE LIMON

Fête le 2 janvier.

A la veille de ses noces, Maxime s'enfuit de la maison de son père pour aller où Dieu l'appelle. — Eldebolde, ayant levé le bras pour frapper le serviteur de Dieu, demeure paralysé et aveugle. — Mort de saint Maxime.

Le martyrologe gallican mentionne, au second jour de janvier, saint Maxime, abbé de Limon. La légende de ce Saint, conservée par Bolandus, donne sur le monastère des détails d'une grande précision.

Le monastère de Saint-Jean, dit cette légende, était situé dans une région montueuse, sur les rives du Rhône : au Nord court la Limone et au couchant s'élève une colline qui a nom Terulius. Il dépend d'une métairie royale, et c'est par les soins d'Eldebolde, courrier du roi Clotaire, qui en était régisseur, que toutes les eaux des marécages furent réunies dans une tranchée les conduisant au Rhône. Or, il existe, à une lieue et demie de Vienne, sur la route de Lyon, par les Pins, à l'extrémité de la paroisse de Chuzelles, les restes d'un ancien prieuré de l'Ordre de la Trinité, connu sous le nom de prieuré de Notre-Dame de Limon. Au Nord, les marécages ont retenu le nom de la Palud; au levant, existe un

vaste bois désigné sous le nom de bois de Saint-Jean. Au milieu de ce bois, on trouve un hameau et une chapelle dits de Saint-Jean *d'Archers*. Enfin, au couchant s'étend une colline boisée appelée Cornavent.

Il résulte, dit M. de Terrebasse, du rapprochement de ces noms, que c'est dans cette région qu'était situé le monastère de Saint-Jean de Limon, où saint Maxime reçut la couronne du martyre et la sépulture.

Mais quel était ce saint Maxime ?

FIDÈLE A SA VOCATION

Saint Maxime de Limon naquit vers la fin du VI^e^ siècle, dans les environs de Cahors, du temps de saint Didier, évêque de cette ville, par les soins duquel il fut élevé. Ses vertus, ses talents le firent élire syndic de sa ville natale. Or, un jour, un homme fort distingué, nommé Béralde, vint trouver son père et lui exprima le désir de voir Maxime. Après l'avoir vu, Béralde dit au père de Maxime : « Votre fils est vraiment un homme fort aimable, si vous voulez, ma fille Hébride sera son épouse. »

La mère de Maxime, qui connaissait les désirs secrets de son fils, fit alors observer à son mari qu'elle croyait que Maxime ne voulait pas se marier.

A cette observation, le père s'emporte. Maxime, craignant la colère paternelle, s'en fut chercher un asile près de l'évêque qui l'avait élevé.

Toutefois, là il ne se crut pas assez en sûreté. Un de ses amis se décida à partager avec lui la vie solitaire, et tous deux allèrent se cacher dans un désert déjà habité par quelques cénobites. Maxime s'y bâtit une cellule. Mais, continue la légende, le démon, qui le poursuivait à outrance, prit la forme d'un ange et apparut à son père en lui disant : « Ecoutez sans crainte : votre fils Maxime est près de la rivière de l'Olt (Le Lot), en un lieu appelé Roches Creuses, au désert. » Aussitôt, le père monte à cheval et se met en route avec des chasseurs, comme pour traquer une bête fauve. Ils trouvèrent Maxime au lieu indiqué, le lièrent comme un malfaiteur et l'emmenèrent dans la maison paternelle où il fut retenu.

Béralde, qui n'avait pas renoncé à l'espoir d'avoir Maxime pour gendre, se réjouissait fort, et, dans sa joie, il donna un grand festin. Maxime, vêtu magnifiquement, y assista. Son père lui dit : « Prends l'anneau de fiançailles et mets-le à la main d'Hébride. Maxime s'y refusa ; alors le père, furieux, le frappa avec un bâton. Maxime céda, il prit l'anneau et le passa au doigt de la fille de Béralde en disant : « Je me donne à vous et vous accepte pour ma fiancée en Jésus-Christ. »

Huit jours après, Béralde convoqua ses parents et ses amis à la noce. Maxime, plongé dans la tristesse, errait de tous côtés. Sur ces entrefaites, il rencontre un pieux pèlerin, Magnence, qui fut son successeur comme abbé de Limon, et lui demande conseil.

Le pèlerin l'engage à le suivre : aussitôt, Maxime abandonne son père, sa mère, son pays, ses biens et sa fiancée. Il part pour se consacrer tout entier à Dieu, seul objet de son amour. Pendant son voyage, incertain du lieu où il se retirerait, Maxime, qui avait pris sa route vers Limoges avec son compagnon, fut averti par un ange d'avoir à prendre la route de Vienne.

Chemin faisant, nos deux voyageurs rencontrèrent un religieux du monastère de cette ville. Ce moine leur promit de faire part à l'évêque qui gouvernait alors cette cité de leur désir de se consacrer à Dieu. Rebuté une première fois par l'évêque, Maxime sortit de Vienne, et, à la suite d'une seconde vision, vint au monastère de Limon que l'abbé Samson dirigeait alors.....

Maxime y reçut la tonsure cléricale et subjugua par ses miracles les cœurs les plus hostiles. L'évêque de Vienne, ayant entendu parler de ses prodiges, vint au monastère pour voir Maxime et converser avec lui.

MARTYR DE LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

Peu de temps après, Maxime fut ordonné prêtre par ce même évêque. Après la mort de Samson, Maxime ayant accepté le gouvernement du monastère, sans avoir préalablement demandé et obtenu l'agrément d'Eldebolde, courrier du roi Clotaire, ce seigneur le fit mander devant lui. Maxime répondit que c'était à Eldebolde à venir recevoir sa bénédiction et entendre ses raisons, et non à lui de sortir de son monastère.

Le seigneur, enflammé de colère, monte à cheval, court au monastère de Limon, et, à la suite d'une violente discussion, comme Eldebolde levait le bâton qu'il avait à la main pour frapper Maxime, son bras fut paralysé et il perdit la vue.

Il rentre chez lui plein de rage. Le lendemain, ses serviteurs accourent pour le venger, disaient-ils, de ce magicien, et l'un d'eux, nommé Gontran, donne à Maxime un coup de sa lance. Le Saint, frappé au cœur, s'affaisse sur lui-même et laisse échapper cette plainte : « Gontran, vous avez mal agi, pourquoi me percer de votre lance ? » Gontran, meurtrier de Maxime, mourut quelque temps après rongé par les vers. Maxime ne mourut que le lendemain. Le jour de sa mort, il appela ses religieux, fit mettre du vin dans une coupe et, rendant grâces à Dieu, il en but et en donna à boire à tous ses moines en signe de charité. Il demanda humblement pardon à ceux qu'il aurait pu offenser et les embrassa pour dernier adieu.

Alors, continue la légende, saint Michel, accompagné d'une multitude d'esprits bienheureux, vint pour conduire son âme au ciel et lui donner la récompense due à ses œuvres et à son martyre.

Un évêque de la province d'Auvergne, nommé Augustin, et l'évêque de Vienne, saint Clément, étaient présents à cette agonie, à ce bienheureux trépas d'un martyr. Cinq malades entourant le Saint à son lit de mort furent guéris d'une manière miraculeuse. Maxime ayant entendu le cantique des anges venus pour le conduire dans la céleste patrie, murmura : « Je vous prie, mes frères, de me recevoir en votre charité et de m'accompagner du secours de vos prières. »

Puis, ayant fait le signe de la croix, il s'endormit dans le Seigneur le 2 janvier 625, la 22^e^ année du règne de Clotaire, selon les Bollandistes. Son corps reçut une sépulture honorable dans le monastère de Limon, où se conservaient les reliques de saint Jean et de saint Victor.

MONASTÈRE DE LIMON

Le monastère de Limon, où fut inhumé saint Maxime, était un de ces couvents fameux qui florissaient alors dans le diocèse de Vienne et dont l'auteur de la vie de saint Clair nous a transmis une curieuse nomenclature. Il y avait, dit-il, 400 religieux dans les monastères Grinaciens, fondés par les saints pontifes de Vienne :

Saint-Pierre, sur la rive gauche du Rhône, comptait 500 religieux; Saint-Martin, 150 moines; le monastère de Saint-André-le-Bas, 100; ceux de Saints-Gervais et Protais, de Saint-Vincent, de Saint-Jean-Baptiste, chacun 50; celui de Saint-Nizier, évêque de Vienne, en avait 40; Saint-Marcel, 30 seulement. Il y avait encore trois couvents de religieuses, l'un, dédié à Sainte-Colombe, comptait trente vierges; Sainte-Blandine était un monastère de veuves au nombre de vingt-cinq.

Dans la ville haute, cent religieuses peuplaient l'abbaye de Saint-André. En outre, dans la grande maison cathédralique des saints Martyrs Maurice, Exupère, Candide, un nombre considérable de clercs menaient la vie apostolique et célébraient l'office divin, chacun à leur tour. A Saint-Sévère, il y avait une chapelle collégiale, et dans le diocèse soixante autres maisons religieuses. Le monastère de Limon était un de ces soixante couvents. C'était certainement celui dont il est parlé plus haut, dédié à Saint-Jean-Baptiste et qui comptait 50 religieux.

Les maisons religieuses des environs de Vienne furent dévastées pendant les invasions du VIII[e] siècle. Dans la légende de saint Clair, on voit l'aurore de ces malheurs. « Votre cité, disait ce Saint à son lit de mort (660), jouira encore de la paix pendant le règne de six évêques; mais, sous le septième, les infidèles nous feront subir une atroce persécution, et par un juste châtiment de Dieu, notre ville tombera en leur pouvoir. Les moines seront les uns massacrés, les autres fugitifs; les monastères et les églises seront pillés et incendiés: ce sera une désolation universelle (1). »

Soixante-douze ans après la mort de saint Clair, cette prophétie eut un plein accomplissement.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT MAXIME

Les Sarrasins, venant d'Espagne, envahirent le Dauphiné, brûlèrent nos églises, sans épargner le riche monastère de Notre-Dame de Limon, dont une chapelle indique encore la place, sur la lisière de l'ancienne forêt de Cornavent. Vienne fut prise et saccagée par ces barbares qui passèrent sur notre contrée comme un fléau, rappelant l'armée d'Attila.

Les religieux de Notre-Dame de Limon, ayant dû fuir devant l'invasion, emportèrent les reliques de saint Maxime et de saint Victor à Vienne, ville la plus voisine, et les déposèrent dans le monastère de Saint-André-le-Bas.

Nous ne savons pour quelles causes, peut-être par suite des dévastations causées par la guerre, les reliques de ces deux saints restèrent pendant près de deux siècles enfouies et oubliées des religieux et des fidèles qui les croyaient perdues.

Ce fut seulement vers l'an 920 qu'elles furent découvertes par un nommé Bernon, ainsi qu'il est établi par l'épitaphe ci-après qui se voit encore à l'entrée de la chapelle de Saint-Jean, près de la sacristie de Saint-André-le-Bas.

« Ci-gît Bernon, qu'il vive avec le roi du ciel! » Christ, Fils de Dieu, que votre bonté lui fasse » miséricorde! Notre église est embellie de ses » dons. Bienheureux Maxime, c'est à lui qu'elle » doit tes reliques. Le 20[e] jour d'octobre, sous » tes auspices, ô Christ, Bernon cueillit la palme, » objet de ses ardents désirs. »

En 920, nous trouvons plusieurs chartes établissant que les ossements de saint Maxime étaient honorés à Vienne: *(Ubi beatissimi Maximi corpus requiescit)* (1).

Une autre charte nous apprend que l'on vénérait dans l'église de Saint-André-le-Bas les reliques de saint Maxime et de saint Victor (2).

Comme dans la légende de saint Maxime il est dit qu'il fut inhumé dans le monastère où se conservaient les reliques de saint Victor, MM. Mermet et de Terrebasse ont pensé, à juste titre, que le saint Maxime honoré par nos pères, devait être un saint de Vienne, saint Maxime de Limon.

Les religieux de Saint-André-le-Bas obtinrent-ils par la médiation de saint Maxime quelque faveur signalée? On doit le supposer, car ils joignirent son nom à celui de leur patron principal.

Ils entourèrent dans leur église ses précieuses reliques de vénérations et d'hommages et lui firent construire une chapelle.

CHAPELLE DE SAINT-MAXIME

Aux portes de Vienne, du côté du faubourg de Lyon, s'ouvre la fraîche vallée de Leveau arrosée par une petite rivière dans toute sa longueur. Au nord-est de cette vallée, se trouve le territoire de Saint-Maxime.

A la fin du X[e] siècle, Saint-Maxime, compris aujourd'hui dans les limites de la paroisse de Chuzelles, appartenait à l'abbaye de Saint-André-le-Bas, qui y avait le droit de dîme concédé par le pieux Conrad (Chorier, ch. x).

A peine en possession de cette terre qui faisait partie du domaine royal, les religieux de la célèbre abbaye s'empressèrent d'y ériger une chapelle et ils la dédièrent à saint Maxime.

C'est un édifice d'architecture romane, terminé par une abside circulaire, voûté plein cintre, orienté selon les règles liturgiques et surmonté d'un campanile.

Le sol de l'abside est élevé de deux marches au-dessus de celui de la chapelle. Le fond est occupé par un autel sur lequel sont placées la statue et les reliques de saint Maxime.

A droite et à gauche, les murailles latérales sont garnies de tableaux, de chapelets, d'ex-voto de tous genres, témoignages de la piété et de la reconnaissance des pèlerins qu'on évalue encore à 6000 par an.

Deux dates, 1635 et 1722, indiquent des guérisons miraculeuses. Un rustique banc de pierre, qui paraît faire partie de la construction primitive, s'étend à l'intérieur du côté nord.

Ce petit sanctuaire, assez bien conservé, paraît remonter à la fin du X[e] siècle.

La chapelle terminée, les religieux y placèrent les reliques de saint Maxime; on en fit la dédicace solennelle; et dès lors, saint Maxime y attira par ses faveurs des pèlerins innombrables. Là, saint Maxime a consolé bien des cœurs, soutenu bien des âmes, guéri bien des malades, converti bien des pécheurs.

Telle est la magnifique influence des saints, même après leur mort.

On trouve dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, le récit d'un pèlerinage fait à la chapelle de Saint-Maxime, au commencement du XI[e] siècle, par un nommé Artaldus et Pétronille sa femme. Cet Artaud était le petit-fils de Girard, vicomte, qui eut Arthaud I[er],

(1) Légende de saint Clair.

(1) Cartulaire de Saint-André-le-Bas, charte 157.
(2) *Idem*, ch. 161.

marié à Adelaïs, dont il eut Arthaud II, marié à Pétronille, mère de notre pèlerin. Voici ce récit, dans toute la plénitude de sa pieuse naïveté, nous copions textuellement :

« Cette vigne située sur le territoire de Vienne, je la donne à Saint-Maxime, parce que ma femme n'avait point de fils, mais seulement des filles, elle est allée à Saint-Maxime (*Ambulavit ante sanctum Maximum*), elle a prié Dieu et ce saint l'a exaucée : j'ai maintenant un fils à qui j'ai donné mon nom ; si saint Maxime lui conserve la vie, j'ajouterai encore à la donation que je viens de faire. » (Cartulaire de Saint-André-le-Bas ch. 181.)

Pétronille s'était-elle rendue en pèlerinage à la chapelle de Saint-Maxime ? La charte ne le dit pas, mais il nous semble que cette expression : *Ambulavit ante sanctum Maximum :* elle a marché, elle est allée en se promenant, donne cette supposition comme plausible.

Parmi les illustres personnages qui sont venus prier dans ce béni sanctuaire, l'histoire et la légende, sœur de l'histoire, nous ont conservé plusieurs noms. Nous en citerons seulement deux.

1° Saint Mayeul, abbé de Cluny, qui, en 976, passa plusieurs jours dans le prieuré de Saint-Pierre à Ternay qu'il venait de fonder.

Le 16 mai de la même année, il vint vénérer les reliques de saint Maxime et donner à Armandrique et à son fils, sous-diacre, un domaine situé à Chuzelles joignant la chapelle de Saint-Maxime. L'acte porte les signatures de Mayeul, archimandrite, et d'Adon, notaire à Vienne.

2° Saint Pierre de Tarentaise, châtelain de Chuzelles.

En 1169, il passa quelques jours dans son pays natal, à qui il donna le nom de Saint-Maurice-de-Chuzelles. Le seigneur de Chuzelles lui donna l'hospitalité. L'histoire raconte un fait mémorable arrivé dans la maison de l'amphitryon qui logeait Pierre de Chuzelles. La fille du seigneur était atteinte, dit Chorier, d'un mal incurable, les médecins l'avaient abandonnée : elle n'attendait plus que la mort.

Quand, tout à coup, la nouvelle se répand qu'elle est guérie, à la suite des prières du saint prélat faites dans la chapelle de Saint-Maxime.

On crie au miracle, et Pierre de Chuzelles eut mille peines à se soustraire aux ovations et aux honneurs que lui firent les habitants.

L'histoire fait souvent mention de la chapelle de Saint-Maxime. Mathieu Thomassin, dans ses mémoires sur le Dauphiné, composés l'an 1456, par ordre du Dauphin, qui fut plus tard Louis XI, voulant désigner la terre de Côte-Renard, dit qu'elle était située sur le territoire du Mont Salomont (1), non loin de la chapelle de Saint-Maxime.

Sous le pontificat du pape Sixte IV, une bulle datée du 19 novembre 1461, concédée à la demande de l'abbé Martel, accorde à perpétuité cent ans d'indulgence à tous les fidèles de l'un et l'autre sexe qui visiteront la chapelle de Saint-Maxime le jour des Rameaux, le lendemain de Pâques et le lendemain de la Pentecôte.

(1) *Mons salutis.*

Chorier cite cette bulle signée par dix cardinaux comme un fait fort extraordinaire (1) et comme une marque de zèle ou de la ferveur de l'abbaye de Saint-André-le-Bas.

Enfin, les archives communales nous apprennent qu'en 1659, M. Gérard de Sales était le plus riche curé des environs, grâce aux offrandes faites à Saint-Maxime, par le nombre des pèlerins venant prier à cette chapelle le lendemain de Pâques et de la Pentecôte.

Gérard de Sales était neveu de saint François de Sales.

De nos jours, Cochard, dans ses notes sur les *Antiquités de Vienne*, dit que la chapelle de Saint-Maxime continue à être fréquentée par une foule d'âmes pieuses, surtout par les personnes atteintes de douleurs.

« Porter ses douleurs à Saint-Maxime est passé à l'état de dicton. »

Pour arriver à guérir les misères spirituelles, saint Maxime guérit d'abord les misères corporelles. Aucune infirmité ne reste incurable : les boiteux marchent, les aveugles voient, les sourds entendent.

Attirés par les précieuses indulgences dont nous avons parlé, encouragés par les abondantes faveurs obtenues dans tous les temps, en ce vénéré sanctuaire, les habitants de Vienne et des paroisses voisines n'ont jamais cessé de le visiter dévotement. Chaque année, le lundi de Pâques, le lundi de la Pentecôte et le 2 janvier, la messe y est célébrée, et le concours des pèlerins y est si considérable que le prêtre chargé de la chapelle est obligé d'y passer une grande partie de la journée uniquement occupé à faire vénérer les saintes reliques.

Durant les épidémies, dans les calamités publiques, c'est à notre Saint qu'on s'adresse de préférence dans tous les pays d'alentour. Dès que s'annonce la tempête, dès que l'orage gronde, dès que les fléaux destructeurs menacent les récoltes, la petite cloche de la chapelle se fait entendre, et à ses tintements bien connus, l'habitant de nos campagnes se découvre respectueusement et prie le grand saint Maxime de lui venir en aide et de protéger les fruits de la terre.

L'abbé Poncet.

(1) Chorier, *Antiquités de Vienne*, chap. III.

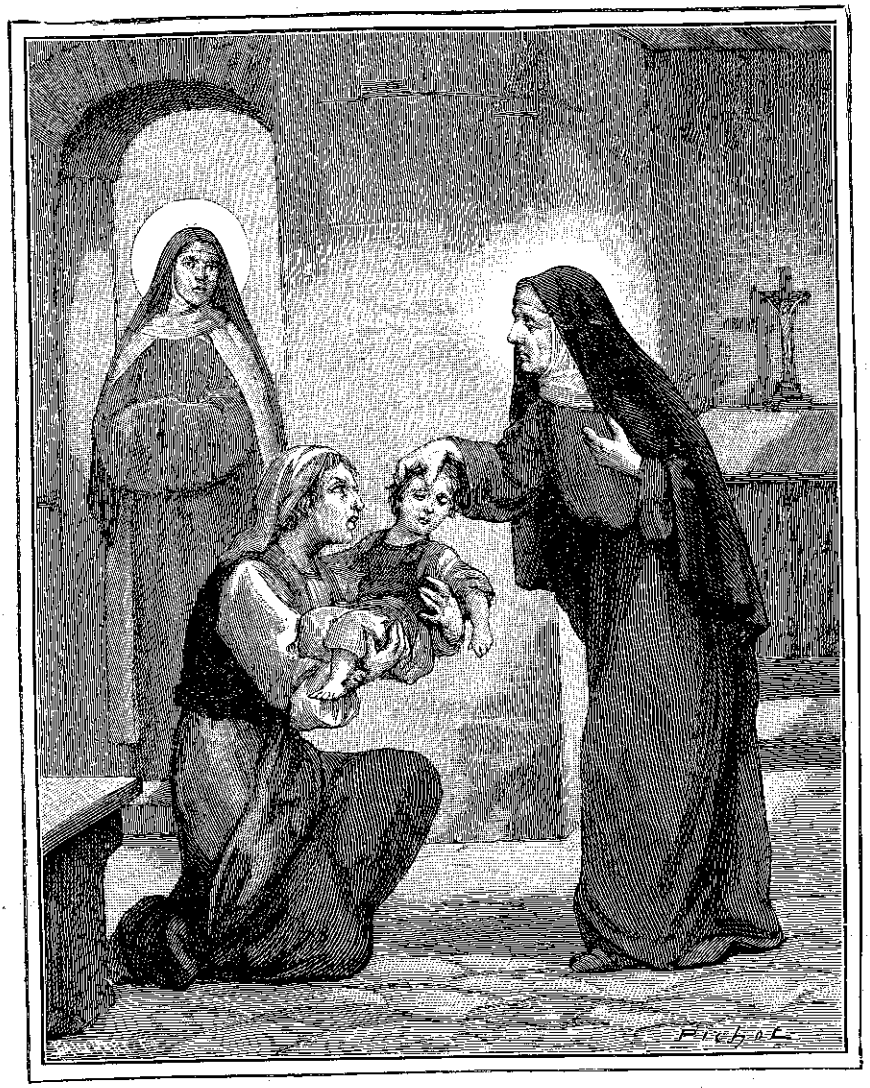
PRIÈRE A SAINT MAXIME

Malgré mes misères et mon indignité, c'est avec une vive confiance que j'ai recours à vous. Durant votre vie et après votre mort, vous avez fait un si grand nombre de miracles, et vous obtenez encore chaque jour toutes sortes de faveurs à ceux qui vous invoquent. Daignez, je vous en supplie, intercéder pour moi et vous m'obtiendrez, j'en suis sûr, la guérison des douleurs dont je suis atteint. Mais, si ce que je vous demande n'est pas le plus avantageux pour la gloire de Dieu et mon salut éternel, redressez ma demande, obtenez-moi la grâce d'une sincère conversion, le don de la prière, la patience, la résignation, enfin, la grâce d'une bonne mort. Ainsi soit-il.

LA BIENHEUREUSE HORTULANE, CLARISSE

MÈRE DE SAINTE CLAIRE D'ASSISE (1164-1253)

Fête le 2 janvier.



La bienheureuse Hortulane, émue à la vue d'un enfant aveugle qui lui est apporté par une pauvre mère, le marque de la croix et lui rend la vue.

FAMILLE DE LA BIENHEUREUSE — SON MARIAGE

« Le sentier des justes, dit le Sage, est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croit jusqu'au jour parfait. » (*Prov.* IV, 18.) On le verra une fois de plus dans la vie de sainte Hortulane. Au milieu du monde, comme jeune fille, comme épouse et comme mère, comme religieuse ensuite, dans un Ordre austère entre tous, elle a été une lumière resplendissante. Maintenant au ciel, elle continue à éclairer.

Dans le courant du XIIe siècle, la noble famille des Fiumi habitait le château de Sterfeto, non loin d'Assise. Comme tous les castels du moyen âge, il était une sorte de place forte.

Entre 1164 et 1169 naquit dans ce château une enfant prédestinée qui reçut le nom d'*Hortulane*, mot qui veut dire, en italien comme en latin, *Jardinière*. C'était un présage, disent unanimement les chroniqueurs de l'époque, et après eux saint Antonin. « Ainsi qu'une jardinière habile, elle devait faire naître et se développer dans le jardin

de l'Eglise une plante admirable. » Elle-même, saura porter des fruits abondants de sainteté.

La jeune enfant grandit sous le toit paternel, dans l'innocence et la piété, sans presque rien savoir des luttes fratricides qui ensanglantaient le pays, sans laisser germer en elle l'esprit d'orgueil et d'ambition, qui causait alors comme toujours tant de ruines.

A quelque distance de Sterfeto, sur les flancs du mont Soubasio, un autre château non moins redoutable, dominait Assise et la contrée environnante. Favorino, des comtes de Scefi, en était alors le seigneur, et il était digne, par ses qualités guerrières qui n'empêchaient pas un grand fond de bonté et de générosité, d'unir sa vie à celle de la jeune Hortulane. Celle-ci, fut une source de bénédictions pour le château et les environs. Par le seul ascendant de sa vertu, elle devint, selon la parole des historiens, l'*ange de Sassorosso* (c'était le nom du manoir des Scefi), et son influence salutaire se fit sentir sur les mœurs, en les adoucissant, sur la vie entière, en la rendant de plus en plus conforme à l'Evangile.

PÈLERINAGES

Mais bientôt Hortulane dévoila à son mari un secret de son cœur. Elle rêvait d'aller visiter les Lieux Saints.

Sans doute, les Croisades avaient montré le chemin de Jérusalem; elles avaient en quelque sorte aplani les voies; mais la Ville Sainte était retombée au pouvoir des Sarrasins, et il fallait ajouter aux difficultés du voyage les dangers que faisaient courir aux disciples du Christ les farouches sectateurs de Mahomet.

Hortulane ne l'ignorait pas; Favorino s'en rendait également compte; mais si grande était la douce autorité de sa pieuse épouse qu'il consentit au voyage. Avec quelques compagnes et une faible escorte, elle se mit en route vers l'Orient.

Quel fut son bonheur, lorsqu'elle foula de ses pieds la terre arrosée des sueurs et du sang de l'Homme-Dieu! Quelles furent et la ferveur de ses prières et l'abondance de ses larmes à la Grotte de Bethléem et au Calvaire, sur le tombeau sacré! On le comprend plus facilement qu'on ne saurait l'exprimer; ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle revint à Sassorosso plus éprise d'amour de Dieu, plus attachée à son devoir. Elle avait achevé sa pieuse excursion par un pèlerinage à Saint-Michel, au mont Gargan, et au tombeau des saints apôtres, à Rome.

LA MÈRE CHRÉTIENNE

Mais voici que notre Sainte va devenir le modèle des mères! Elle donne le jour à un fils d'abord, puis à quatre filles. Sur le point de mettre au monde la deuxième, Hortulane, l'âme angoissée, se recommandait instamment au Seigneur, lorsqu'elle entendit comme une voix intérieure qui disait : « Ne crains pas, Hortulane; avec bonheur tu donneras à cette terre une lumière brillante qui suffira pour en éclairer les ténèbres. »

En souvenir de ces consolantes paroles l'enfant reçut au baptême le beau nom de Claire, nom prophétique, qu'elle réalisa pendant sa vie; selon la belle expression de la liturgie, elle fut *Claire* de fait et de conduite, autant que de nom : *Clara re Clara nomine.*

Avec quelle tendresse, Hortulane, « jardinière » aussi dévouée qu'intelligente, veilla sur cette plante précieuse! Avec quelle attention elle sut diriger vers Dieu les premiers mouvements du cœur de l'enfant! les mères chrétiennes peuvent s'en faire une idée, et plût à Dieu que toutes fussent de même! Mais ne vient-il pas naturellement à la pensée que si, dans la suite, Claire ne cessa de méditer l'amour de Jésus-Enfant, si elle passe la plus grande partie de sa vie au pied de la croix, pour ne pas dire sur la croix, avec son Bien-aimé, c'est qu'Hortulane lui a raconté souvent, avec un accent convaincu, ce qui s'est passé autrefois à Nazareth, à Jérusalem, ce dont elle a été vénérer les touchants souvenirs.

Nous sommes arrivés à l'année 1212. La ville d'Assise et toute la contrée ne parlent que d'un homme. Jusqu'à vingt-sept ans, rien ne l'a distingué de ses compatriotes, excepté peut-être un peu plus d'ardeur pour les plaisirs bruyants; il aimait le luxe, les fêtes; il s'y livrait entièrement et ne marchandait ni son temps ni son argent. Pour ce motif, ses compagnons l'avaient mis à leur tête : il était le *roi de la jeunesse d'Assise.*

Mais tout à coup il y a dans ce jeune homme un changement si complet, qu'on dit publiquement qu'il a perdu la raison. Oui, François d'Assise, jusque-là sage aux yeux du monde, est maintenant fou, de la sainte folie de la croix. Ses compatriotes, du reste, en sont bien vite convaincus : tout à l'heure, ils lui jetaient des pierres et de la boue; maintenant ils l'admirent, ils l'écoutent avec amour; sous sa conduite, on se consacre à Dieu dans une vie de pénitence et de renoncement.

En cette année donc, 1212, cet homme extraordinaire prêchait, pendant le Carême, à la cathédrale d'Assise. Comment la pieuse comtesse Scefi n'aurait-elle pas voulu entendre ses instructions simples, mais enflammées du feu de l'amour divin? Comment aurait-elle pu n'en pas faire profiter ses enfants? Claire, alors dans toute la fleur de l'âge, se sent remuée jusqu'au fond de l'âme. Avec le consentement et peut-être en la compagnie de sa mère, elle a plusieurs entretiens avec l'homme de Dieu. Bientôt sa voie est trouvée, sa résolution prise : sous la direction de François, elle consacrera au Seigneur sa jeunesse et sa vie entière.

HORTULANE DONNE A DIEU DEUX DE SES FILLES

Hortulane est trop chrétienne pour s'opposer à la volonté de Dieu. Quoi qu'il puisse en coûter à son cœur maternel, elle laissera aller sa fille, elle l'aidera à obtenir le consentement de son père. Par sa douceur, à la fois ferme et éclairée, elle avait acquis un grand empire sur le cœur de Favorino, et si Claire, pour suivre l'appel de Dieu, dut quitter pendant la nuit, comme en cachette, le manoir de Sassorosso, ce fut plutôt, croyons-nous, à cause de ses oncles paternels, Monaldo et Paolo, sur lesquels Hortulane était loin d'avoir la même influence.

On le vit bien quelques semaines après, lorsque Agnès, une autre de ses filles, plus jeune que Claire de quatre ans, alla rejoindre sa sœur dans la solitude pour se consacrer, elle aussi, au Seigneur. Favorino se serait facilement laissé convaincre par les paroles de sa sainte épouse, mais Monaldo et Paolo, ses frères, ne peuvent tolérer ce qu'ils regardent comme une humiliation pour la famille. Avec une dizaine d'hommes ils s'en vont au monastère de Saint-Ange, où les religieuses de Saint-Benoît avaient recueilli les deux sœurs.

Hortulane comprend le danger et se met en prières. Or, il n'y a pas de puissance, sur la terre, égale à celle d'une âme qui prie. Comme les exhortations, les paroles doucereuses, les pro-

messes séduisantes n'ont pu changer la résolution d'Agnès, les hommes d'armes que conduisait Monaldo veulent l'enlever de force. Ils le font en effet et l'entraînent vers Sassorosso, lorsque tout à coup la faible enfant — Agnès n'avait que quatorze ans — devient immobile comme un roc. Monaldo ne se possédant plus de colère ne craint pas de lever le bras pour la frapper de son épée; mais il est saisi subitement d'une douleur violente qui lui fait tomber le glaive des mains. Il est contraint de s'avouer vaincu, et il laisse sa victime s'en retourner au monastère avec Claire accourue à son secours. La prière d'Hortulane avait remporté cette victoire. Aussitôt qu'il lui fut possible, la pieuse mère alla s'en réjouir avec ses filles, devenues désormais les épouses incontestées du Roi des rois.

Quand, sous la conduite de François d'Assise, les deux sœurs se furent enfermées à Saint-Damien, Hortulane vint souvent les visiter pour s'entretenir avec elles des choses de Dieu, pour se recommander à leurs prières; peut-être aussi, en mère dévouée et vigilante, voulait-elle voir par elle-même comment les choses se passaient à Saint-Damien, si la stricte pauvreté dont on y faisait profession n'allait pas, quelquefois, jusqu'à l'excès, si le nécessaire même ne venait pas à manquer. Et qui oserait lui reprocher d'y avoir pourvu?

Du reste, elle ne négligeait aucun de ses devoirs. Auprès de son mari, résigné sans doute, mais moins généreux qu'elle, ses prévenances, son dévouement augmentaient avec les années, Pour son fils Besone et sa fille Penenda, les aînés de ses enfants, et qui n'avaient pas tardé à s'engager dans les liens du mariage, elle était de plus en plus la lumière bienfaisante, le conseil prudent et fort. Béatrice, sa dernière fille, n'était presque qu'une enfant quand ses deux sœurs quittèrent le toit paternel. Elle ne comprit que plus tard ce qui s'était passé, alors qu'elle avait vu autour d'elle tant de mouvement, et de larmes. Mais plus elle était jeune, plus elle avait besoin d'une mère : Hortulane, ici encore, sut remplir sa mission. Elle pressentait d'ailleurs, au dire d'un historien récent, ce qui devait se passer : en élevant sa fille dans toutes les délicatesses de la piété, en veillant avec un soin jaloux sur son intelligence et sur son cœur, elle préparait une nouvelle épouse à Jésus.

MAÎTRESSE DE MAISON MODÈLE

Et la direction générale de la maison n'était pas négligée par Hortulane. Qu'elle soit dans une situation plus modeste ou plus élevée, peu importe; n'est-ce pas un devoir rigoureux pour une femme d'avoir l'œil à tout chez elle? N'est-ce pas précisément parce qu'elle agissait ainsi que la *femme forte* de l'Ecriture a mérité les éloges de l'Esprit-Saint lui-même?

Le manoir de Sassorosso était devenu presque une maison religieuse tant étaient grands l'ordre et la paix qui y régnaient. Dieu n'y était pas offensé, le prochain n'y était point maltraité ni en paroles ni en œuvres : c'était plutôt, dans tout le personnel du château, une sainte émulation pour la vertu, un grand esprit de dévouement pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

Bien habile, le jardinier qui mesurerait les effets de la rosée du ciel sur les fleurs de ses parterres! Bien sot celui qui nierait ces effets, lors même qu'il ne peut en déterminer la portée! Hortulane voit avec reconnaissance la rosée de la grâce produire des merveilles sur tous les cœurs qui l'entourent; elle ne cesse d'en bénir le Seigneur, du fond de son âme, sans qu'il lui vienne à la pensée qu'elle a été elle-même l'instrument de cette grâce divine. Bien plus puissante, dans sa vertu, que le jardinier terrestre, elle a attiré les célestes rosées; en se sanctifiant, elle a sanctifié les autres.

Douze ans après que Claire et Agnès se sont consacrées à Dieu, Favorino, leur père, meurt de la mort des justes. Grâce à sa pieuse épouse, il avait su, pour le nom du Seigneur, faire le sacrifice qui lui était demandé dans la personne de ses filles; selon la promesse du Maître, le centuple de la vie éternelle lui était donné.

Inutile de le dire, Hortulane ne lui ménagea pas ses soins, son dévouement, pendant sa dernière maladie; nuit et jour, elle était là pour l'encourager, l'exhorter; non sans verser d'abondantes larmes, elle lui ferma les yeux après avoir reçu son dernier soupir.

NOUVELLE VIE — AU COUVENT DE SAINT-DAMIEN UNE FAMILLE DE SAINTES

Que va faire maintenant notre Bienheureuse? Elle aurait pu rester dans le monde, y vivre honorée, respectée; s'adonner en toute liberté aux exercices de piété et aux œuvres de charité. Mais, comme il est dit dans les proverbes, « le sentier du juste est semblable à une lumière brillante qui s'avance et qui croît jusqu'au jour parfait ». Hortulane veut monter plus haut. Malgré son âge avancé — environ soixante ans, — elle se sent le courage de marcher à la suite de ses filles, de se mettre à leur école, dans le cloître si pauvre, si austère de Saint-Damien. Sa résolution était prise; l'exécution ne tarda pas.

Les affaires de la famille auraient pu être un obstacle; quelques-uns des siens auraient pu employer ce prétexte comme un argument puissant pour la retenir au milieu d'eux. Mais Béatrice, malgré son désir de voler dans la solitude, se dévouera pour sa mère : elle restera au château de Sassorosso tant qu'il sera nécessaire, mais que sa mère soit libre!

Et de fait, voilà le noble rejeton des Fiumi, la comtesse Sceli, à un âge voisin de la vieillesse, voilà Hortulane la dernière des novices au monastère de Saint-Damien!

Quel coin du ciel sur la terre que ce pauvre cloître! Quel spectacle aux anges et aux hommes! Claire, la sainte abbesse, par ses paroles et surtout par ses exemples, porte ses filles à la vertu jusqu'à l'héroïsme; Agnès la suit de près dans ces sentiers ardus; Béatrice, entrée plus tard, ira s'asseoir la première au banquet des noces éternelles, et Hortulane, mère trois fois heureuse, ne sera pas une ombre dans ce tableau : sainte elle-même, elle mérite, à tous égards, de vivre avec des saintes qui sont ses enfants.

Elle a retrouvé aussi dans le silence du cloître Bonne Guelfuccio, qui a été longtemps pour elle, dans le monde, moins une servante qu'une compagne fidèle et dévouée; ensemble elles ont visité les Lieux Saints; ensemble elles ont prié au mont Gargan et au tombeau des Saints Apôtres. Et lorsque Claire, durant la nuit du 19 mars 1212, arrive à Notre-Dame des Anges pour s'y consacrer à Dieu, c'est Bonne Guelfuccio qui l'accompagne, remplaçant ainsi Hortulane en cette circonstance unique. Sa place semblait marquée à Saint-Damien; elle devait y donner à ses vertus leur complet développement, leur dernier lustre et devenir ainsi la bienheureuse Pacifique.

Et ces trois jeunes vierges — presque des enfants, — Aimée, Balbine et Agnès, filles de Penenda,

sœur aînée de Claire, qui n'ont de bonheur que quand il leur est permis de fuir, elles aussi, pour rejoindre leur grand'mère et leurs tantes! Elles seront dignes d'une telle parenté. Elles auront soin de ne pas dégénérer; le titre de bienheureuses dont elles jouissent de temps immémorial en est une preuve évidente.

En apparence, nous ne sommes plus avec Hortulane, humble novice à soixante ans, sous la direction d'une supérieure qui est sa fille; mais il s'échappe de cet humble cloître de Saint-Damien, aux premiers jours de l'Ordre des Pauvres Dames, un parfum si doux qu'on voudrait le respirer longtemps. Et d'ailleurs, d'une manière indirecte, n'est-ce pas l'œuvre de notre Bienheureuse?

Avant de se donner à Dieu plus entièrement, elle avait reçu les livrées du Tiers-Ordre de la Pénitence. C'est dire que le séraphique Père fut pour beaucoup dans sa vie spirituelle, à partir du Carême de 1212. D'après Wadding, l'historien de l'Ordre franciscain, ce fut de ses mains qu'Hortulane reçut la bure grossière et le voile épais des Clarisses et, pouvons-nous conclure, elle entendit de ses lèvres, de son cœur, les encouragements les plus paternels, les conseils les plus précieux.

Son âme était une terre bien préparée pour recevoir la divine semence; aussi donna-t-elle trente, soixante, cent pour un. Quoi qu'il dût lui en coûter, elle se plia entièrement à la régularité de la vie religieuse, disent les anciens chroniqueurs; l'humilité fut sa vertu préférée, ajoutent-ils, et sa vie ne fut plus qu'une prière continuelle. « Je vous aime, ô mon Dieu, répétait-elle souvent, et voilà que je ne sais comment je vous aime! » Evidemment, elle sentait son cœur brûler d'amour, mais elle comprenait que son amour n'était rien à côté de ce que mérite un Dieu si grand et si bon. Et pourtant elle ne se ménageait en rien quand il était question de prouver cet amour à Jésus-Christ. « Entre la mère, les filles et les petites-filles, dit un auteur, il y avait comme une sainte émulation dans le service de Dieu : toutes menaient une vie plus angélique qu'humaine » (1), et Hortulane, ajoute un autre (2), ne fut inférieure à aucune ni dans la vertu ni dans les miracles.

En effet, pendant sa vie et après son trépas, notre Bienheureuse eut ce privilège, qui ne constitue pas la sainteté, sans doute, mais qui en est une preuve non équivoque; elle fut honorée du don des miracles, et souvent, dit Wadding, François et Claire lui firent présenter des malades pour qu'elle les guérit en faisant sur eux le signe de la croix. Un jour entre autres, une mère en larmes montre à Claire son enfant aveugle. La sainte abbesse lui donne sa bénédiction; « mais portez-le, dit-elle, à Sœur Hortulane ». Celle-ci, tout émue à la vue du petit infirme, touche les yeux malades, en les marquant du signe de la croix, et ils s'ouvrent aussitôt à la lumière du jour. De là, douce et sainte discussion entre la mère et la fille, qui se renvoient l'une à l'autre la gloire et le mérite du prodige. En sa qualité de supérieure, Claire l'emporta dans ce combat d'un nouveau genre : réunissant ses Sœurs, elle leur parle des vertus d'Hortulane; elle ne craint pas d'affirmer qu'elle jouit d'un grand pouvoir auprès de Dieu.

(1) De Gubernatis, *Orbis seraphicus.*
(2) Barthélemy de Pise, *Delle conformita.*

MORT DE SAINTE HORTULANE

Et comment aurait-il pu en être autrement après une vie si sainte dans le monde, couronnée par vingt-cinq ou trente ans d'immolation silencieuse dans le cloître? Aussi l'heure de la récompense allait sonner, Hortulane allait entrer dans la patrie.

Selon le sentiment le plus probable, ce fut le 2 janvier 1253 qu'arriva son bienheureux trépas. Claire reçut sa suprême bénédiction avec son dernier soupir et lui ferma les yeux; Agnès n'eut pas cette consolation. Elle était dans le nord de l'Italie où François l'avait envoyée pour fonder des monastères de Pauvres Dames,

Quelques mois après, elle rentrait à Saint-Damien pour recueillir à son tour le dernier soupir de Claire (12 août 1253), et pour aller ensuite elle-même bientôt après s'asseoir au festin de l'Agneau (16 novembre 1253). Ainsi la famille se reconstitua bien vite là-haut : la bienheureuse Hortulane triomphe avec ses filles et tant de vierges qui se sont sanctifiées dans les monastères des Pauvres Dames, et la remercieront pendant l'éternité d'avoir donné au monde leur glorieuse mère sainte Claire.

SOURCES

Martyrologium franciscanum : Wadding. — *Annales Minorum :* Hueber. — *Menologium franciscanum. — La beata Ortolana d'Assisi, madre di S. Chiara*, pel V. Ciro da Pesaro, dei Fr. Min., *Postulatore generale*, 1904.

SAINTE GENEVIÈVE

VIERGE ET PATRONNE DE PARIS

Fête le 3 janvier

Sainte Geneviève gardant ses brebis sur le penchant du mont Valérien. — A gauche, Paris et ses forteresses; au milieu, le mont Valérien; à droite, sainte Geneviève allant prier au tombeau de saint Denis; plus haut, le village de Nanterre et à droite, est figuré, surmonté d'une pyramide, le puits où la jeune Sainte puisa l'eau qui guérit les yeux de sa mère, devenue aveugle pour s'être opposée à la vocation de son enfant.

(Peinture sur bois d'un peintre inconnu, du XVIe siècle, dans l'église de Saint-Merry, à Paris.)

NAISSANCE ET PARENTS DE SAINTE GENEVIÈVE

Sainte Geneviève naquit à Nanterre, petit bourg situé à trois lieues de Paris, vers l'an 422, sous le règne de Clodion, second roi des Francs. La future capitale de la France faisait encore partie de l'empire romain, mais cet empire s'écroulait.

Son père, Sévère, et sa mère, Gérontia, étaient pauvres des richesses d'ici-bas. mais ils étaient, ce qui est bien préférable, pleins d'une grande piété et d'un grand amour pour la religion chrétienne qu'ils avaient embrassée, tandis que le paganisme infectait encore une grande partie de la Gaule. Au baptême, l'enfant reçut le nom gracieux de Genovefa (Geneviève), qui, en langue gauloise, signifie *fille du ciel*.

COMMENT DIEU MANIFESTA DE BONNE HEURE LA SAINTETÉ DE SA SERVANTE

A cette époque, une hérésie orgueilleuse, qui prétendait qu'on pouvait se sauver sans la grâce de Dieu, le *pélagianisme*, tant de fois terrassé par les docteurs de l'Eglise et par leur prince, saint Augustin, s'était réfugiée dans la Grande-Bretagne, d'où elle était sortie.

Le Souverain Pontife, toujours en éveil sur les maux qui peuvent ravager l'Eglise, prit aussitôt des moyens pour arrêter le fléau. Par son ordre, et à la prière des évêques des Gaules, saint Germain, évêque d'Auxerre, et saint Loup, évêque de Troyes, s'acheminèrent, le bâton de pèlerin à la main, vers la Grande-Bretagne.

Dieu, qui arrive toujours à ses fins, par les moyens qu'il lui plaît de choisir, allait se servir de l'intermédiaire de ces deux apôtres pour faire éclater la sainteté de l'humble Geneviève.

Etant arrivés vers le soir au village de Nanterre, ils résolurent d'y passer la nuit. A leur arrivée, ils furent entourés d'une foule nombreuse qui demandait leur bénédiction. Le bienheureux Germain, touché de cet empressement qui faisait ressembler leur voyage à une marche triomphale,

monta sur un tertre dans le but d'adresser quelques paroles à cette foule pieuse.

En ce moment, ses regards, dirigés par l'Esprit-Saint, se portèrent sur une jeune fille d'une dizaine d'années, et, voyant sur son front l'éclat de la sainteté :

« Quelle est cette enfant? dit-il en s'adressant à la foule ; quels sont ses parents?

— C'est Genovefa, répondirent aussitôt mille voix. » Et fendant la multitude, Sévère et Gérontia se présentèrent devant le Saint.

« Béni soit le jour où cette enfant vous fut donnée, dit Germain ; sa naissance fut saluée par les anges; le Seigneur la réserve à de grandes choses. »

SAINTE GENEVIÈVE SE CONSACRE A DIEU POUR TOUJOURS ENTRE LES MAINS DE SAINT GERMAIN

Puis s'adressant à la jeune enfant :

« Dites-moi, ma fille, n'avez-vous pas la volonté de vous consacrer au Seigneur et de devenir son épouse?

— Père Saint, soyez béni, vous qui lisez dans mon cœur; tel est, en effet, mon désir, et j'ai souvent prié Dieu de l'exaucer.

— Ayez confiance, ma fille, demeurez ferme dans votre vocation, le Seigneur vous donnera force et courage. »

On chanta none et vêpres à l'église, et pendant tout le temps, le bienheureux Germain tint la main droite étendue sur la tête de Genovefa. Le lendemain, après l'office, le saint prélat appela l'enfant et lui dit :

« Vous souvenez-vous, ma fille, de la promesse que vous m'avez faite?

— Père saint, répondit-elle, je l'ai faite à Dieu et à vous, je ne l'oublierai jamais. »

Or, il se trouva à terre un *nummus* d'airain qui portait sur l'une de ses faces le signe sacré de la croix. Germain le ramassa et le présentant à l'enfant :

« Suspendez à votre cou ce signe sacré, ma fille, dit-il, et gardez-le en mémoire de moi, qu'il vous tienne lieu de tous les ornements du siècle. »

Puis, s'étant recommandé à ses prières, il la bénit et reprit sa route.

QUELLE FUT LA VIE DE SAINTE GENEVIÈVE JUSQU'A L'AGE DE QUATORZE ANS

Dès ce moment, elle résolut de s'arracher plus que jamais aux jeux et aux divertissements de son âge, et de devenir le modèle et l'édification de ses compagnes.

Geneviève était bergère, occupée chaque jour à garder le troupeau de son père, et c'était sa plus grande consolation; car, en présence de Jésus qu'elle avait choisi pour époux et de Marie, sa mère, en compagnie de son ange gardien, elle avait tout le loisir de penser aux choses du ciel, et son cœur était inondé d'une grande joie.

Le loup qui rôdait autour du troupeau, dit un auteur de sa vie, lui représentait ce loup infernal, qui ne cherche qu'à nous dévorer; le chien qui aboyait lui mettait en esprit la vigilance qu'il faut avoir sur soi-même ; et les brebis lui prêchaient la modestie, la douceur et la simplicité, si bien que Nanterre lui était un enfer, et les champs un paradis.

PREMIER MIRACLE DE SAINTE GENEVIÈVE

Telle était la vie ordinaire de la jeune fille, et le temps que lui laissaient ses occupations, elle allait le passer en compagnie du Dieu qui vit prisonnier dans nos tabernacles.

Un jour de fête, elle allait se rendre à l'église, lorsque sa mère survint et le lui défendit absolument, lui ordonnant de se reposer et de garder la maison. Comme Geneviève rappelait la promesse qu'elle avait faite à saint Germain, de ne jamais manquer aux offices, sa mère, irritée, lui donna un soufflet: mais ce ne fut pas impunément, car au même instant elle devint aveugle.

Après avoir passé deux ans dans un si triste état, elle se ressouvint des étonnantes prédictions de saint Germain, et eut un moment de repentir mêlé d'une grande confiance en la vertu de sa fille; l'appelant alors :

« Mon enfant, lui dit-elle, hâte-toi, je t'en supplie, d'aller puiser de l'eau au puits voisin. »

Geneviève obéit et porta l'eau à sa mère.

« Et maintenant, dit celle-ci, fais le signe de la croix sur cette eau. »

L'enfant fit ce qu'on lui demandait. L'aveugle éleva les mains au ciel et pria. Puis, trois fois de suite, elle mouilla ses yeux avec l'eau, et elle recouvra la vue. Dès ce moment, toute liberté fut laissée à Geneviève de vaquer comme elle l'entendrait à ses exercices de piété.

ELLE PRÉND LE VOILE DES VIERGES ET VIENT DEMEURER A PARIS

Afin d'éloigner toute poursuite de mariage elle résolut, étant âgée de quatorze ans, de prendre le voile des vierges. Elle le reçut des mains de l'évêque de Paris, avec deux compagnes plus âgées qu'elle.

Les trois postulantes furent rangées selon leur âge; mais le pontife, inspiré de Dieu, fit intervertir l'ordre, et plaçant Geneviève la première :

« Il est juste, dit-il, qu'elle précède les autres car sa consécration a déjà été enregistrée au ciel. »

Ainsi se réalisèrent les paroles du bienheureux Germain. Geneviève revint à Nanterre et continua d'assister ses parents dans tous leurs besoins. A leur mort, elle quitta Nanterre, et vint habiter Paris, bien résolue de mener désormais une vie entièrement consacrée à Dieu et à son service.

ELLE EST RAVIE EN EXTASE — JÉSUS-CHRIST LUI APPARAIT SUR LE CALVAIRE

Elle arrivait à peine chez sa marraine, lorsque Dieu, voulant lui montrer combien ce sacrifice d'elle-même lui était agréable, lui envoya une paralysie douloureuse qui lui ôta l'usage de tous ses membres. Car Dieu, dit sainte Thérèse, est de ceux qui payent les grands services qu'on leur rend par des mortifications ; et ce payement est bien le meilleur, puis qu'il fait acquérir l'amour de Dieu.

Elle fut tenue pour morte durant les trois jours que dura la crise. Pendant ce temps, son âme contemplait au ciel la joie des bienheureux, et en enfer les tourments des damnés. Elle fut aussi transportée en esprit sur le Calvaire, où Jésus-Christ lui apparut attaché à la Croix qu'il grava dans le fond de son cœur, en des traits qui ne s'effacèrent jamais. Il lui permit de puiser dans le trésor de ses grâces et lui accorda particulièrement le discernement des esprits. Plus d'une fois, en effet, il lui arriva de prouver aux pécheurs que rien n'était caché pour elle dans les replis de leur âme ; comme elle le fit à une fille de Bourges, qui, après son vœu de virginité, s'était laissé violer.

Geneviève la prit à part et lui ayant marqué le lieu, le jour et l'heure de son offense, la fit pleurer sur son crime et revenir à Dieu.

GRANDES AUSTÉRITÉS DE GENEVIÈVE

La sainte soupirait après l'heureux moment, où, délivrée des liens du corps, son âme s'envolerait vers Dieu; si bien qu'elle ne pouvait regarder le ciel sans verser des torrents de larmes. Ne pouvant pas se séparer ici-bas de son corps, elle l'opprimait du moins par les veilles, les disciplines, les oraisons et les pèlerinages. Ainsi son âme montait plus libre vers son Créateur.

A partir de cette époque et jusqu'à l'âge de cinquante ans, elle ne mangea que le dimanche et le jeudi. Sa nourriture se composait d'un peu de pain d'orge et de quelques légumes cuits depuis quinze jours.

Jamais, même dans ses maladies, elle ne voulut manger de la viande. Elle prenait un singulier plaisir aux actions humbles, viles et mortifiantes, comme à balayer la maison, à filer, et à servir ses compagnes.

Vers cette même époque, Dieu, voulant purifier davantage son âme par la souffrance, lui envoya une lèpre qui couvrit tout son corps. Tout le monde l'abandonna, mais elle resta inébranlable dans sa confiance et dans son amour envers le divin Médecin des âmes. Il ne tarda pas, en effet, à la guérir de toutes ses infirmités, et l'évêque la nomma supérieure des vierges et des veuves de Paris qui étaient en grand nombre. Elle s'acquitta si dignement de sa charge, que plusieurs de ses compagnes parvinrent, par ses bons avis, à un détachement parfait de toutes choses et à une très grande sainteté.

CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE EN L'HONNEUR DE SAINT DENYS — DIVERS MIRACLES

La vierge parisienne avait une grande dévotion pour l'illustre apôtre de Paris, saint Denys ; elle allait souvent en pèlerinage à son tombeau et voulut y faire bâtir une église. Les prêtres auxquels elle s'adressa lui représentèrent l'impossibilité d'une telle entreprise, faute de matériaux. Geneviève ne se rebuta pas, elle persévéra dans la prière.

Une fois, le vin manqua aux ouvriers ; Geneviève s'étant mise en prière, Jésus-Christ renouvela en sa faveur le miracle de Cana ; elle changea l'eau en vin, et le tonneau qui le contenait fut suffisant pour toute l'année.

Ce fut dans cette église qu'elle délivra douze possédés.

Les prières de la Sainte et de ses compagnes étaient un supplice pour les démons, aussi s'efforçaient-ils de les tourmenter de toutes les manières. Un soir qu'elles se rendaient à l'église pour y réciter matines, le diable éteignit leur flambeau et elles furent plongées dans l'obscurité. Mais sainte Geneviève le ralluma, et le diable s'épuisa en vains efforts pour l'éteindre. Ce cierge fut gardé comme une précieuse relique et servit à rendre la santé aux infirmes.

La Sainte passait des journées et des semaines entières dans une étroite solitude, pour s'y livrer uniquement à l'oraison et à la pénitence. Depuis la fête des Rois jusqu'au Jeudi-Saint, elle demeurait enfermée dans sa chambre, s'adonnant à toutes sortes d'austérités, sans nul autre entretien que celui de Jésus-Christ et des esprits bienheureux.

Dieu lui accordait alors de nouvelles lumières et de nouvelles grâces pour elle-même et pour les autres. On lui apporta un jour un enfant mort d'une chute. La Sainte l'enveloppa dans sa robe, se mit en prières auprès de lui, et l'enfant revint à la vie. Une autre fois, une femme ayant eu la curiosité de regarder par une fente ce que Geneviève faisait dans sa chambre, fut frappée d'aveuglement. La Sainte prit pitié de la pauvre malheureuse, et lui ouvrit les yeux par la vertu du signe de la croix.

GENEVIÈVE CALOMNIÉE

Le diable, furieux du bien qu'elle accomplissait, cherchait tous les moyens de lui nuire. Poussées par ses instigations secrètes, des personnes, plus remplies d'orgueil que de jugement, se mirent à répéter à qui voulait l'entendre que Geneviève n'était qu'une hypocrite, et que, sous des dehors austères, elle cachait les crimes les plus affreux. Ces bruits, semés avec tout l'artifice de l'esprit malin, trouvèrent de nombreux échos; les gens de bien finirent par avoir la vierge de Nanterre en mauvaise estime.

Tel était l'état des esprits lorsque saint Germain passa une seconde fois par la cité des Parisiens. Quand il demanda ce qu'était devenue la jeune bergère de Nanterre, le peuple lui répondit : « C'est une démoniaque ! » Le Bienheureux se fit indiquer la demeure de la vierge et, après avoir salué Geneviève, comme s'il eût salué un ange, il dit au peuple : « Voyez cette humble cellule, son sol est détrempé par les larmes d'une vierge chère à Dieu, et qui sera un jour l'instrument de votre salut à tous. »

SAINTE GENEVIÈVE SAUVE LA VILLE DE PARIS

Attila, surnommé le *fléau de Dieu*, après avoir écrasé la moitié de l'Europe, franchit le Rhin, à la tête d'une armée formidable de six ou sept cent mille barbares. L'Occident crut que le monde touchait à sa fin. Le torrent dévastateur ne laissait rien debout sur son passage : les campagnes étaient ravagées, les villes pillées, saccagées et brûlées, les églises renversées, le clergé et le peuple massacrés. Déjà Reims avait été la proie des barbares, quand on apprit qu'ils marchaient sur Paris.

La terreur fut à son comble dans la ville. Les plus riches bourgeois se hâtaient d'entasser sur des charrettes ce qu'ils avaient de plus précieux, tous voulaient s'enfuir et aller chercher un refuge dans d'autres villes. Mais sainte Geneviève, animée de l'esprit de Dieu, s'efforça de les rassurer et de les retenir : « Si vous voulez faire pénitence de vos péchés et apaiser la justice du ciel, leur disait-elle, vous serez plus en sûreté ici que dans les villes où vous voulez courir. Les ennemis ne viendront même pas vous assiéger. »

Quelques personnes, persuadées par ses discours, commencèrent à se réunir à elle, afin de passer les jours et les nuits en prière dans l'église. Mais la plupart la traitèrent de sorcière : par ses rêveries stupides, elle empêchait, disait-on, ses concitoyens de sauver leur vie, et allait tout livrer aux barbares et à la ruine. La populace ameutée parlait déjà de massacrer la Sainte, quand arriva l'archidiacre de saint Germain d'Auxerre, portant à Geneviève du *pain bénit* que l'évêque mourant lui avait envoyé en gage de bénédiction. Au nom de saint Germain, l'archidiacre apaisa le peuple, Geneviève fut acclamée, et les Parisiens restèrent dans leur ville.

Bientôt ils apprirent qu'Attila, changeant de route, avait été battu à Orléans et à Châlons-sur-Marne.

Paris n'avait même pas vu l'ennemi ; mais sans Geneviève, qui sait si cette ville, désertée, ruinée et peut-être abandonnée pour toujours, ne serait pas aujourd'hui une île marécageuse, au lieu d'être une des plus belles capitales de l'univers.

FAMINE — PATRIOTISME ET CHARITÉ DE GENEVIÈVE

Cinq ou six mois après la défaite d'Attila Mérovée, roi des Francs, vint assiéger Paris, encore au pouvoir des Romains. Le siège durait déjà depuis quatre ans quand Mérovée s'en rendit maître. Cette guerre causa dans Paris une grande famine. Sainte Geneviève se dévoua une fois de plus pour ces hommes qui l'appelaient jadis sorcière et démoniaque. Elle équipa onze grands vaisseaux, et, se dirigeant vers la Champagne, elle recueillait de ville en ville le grain que lui procurait la charité des habitants. Elle payait par des miracles et des guérisons prodigieuses.

A son retour, deux démons, qui infestaient un point de la rivière et y renversaient beaucoup de bateaux, voulurent faire périr ceux de Geneviève. Mais ce fut en vain, et la Sainte leur commanda, au nom de Dieu, de quitter ce lieu pour jamais.

Revenue à Paris, elle se mit à cuire elle-même le pain, et à le distribuer aux pauvres. Dieu, touché de tant de charité, le multiplia plusieurs fois entre ses mains.

Saint Siméon, stylite d'Asie, voyant des marchands de Paris au pied de sa colonne, les pria de saluer la vierge Geneviève de sa part, et de le recommander à ses prières.

SAINTE GENEVIÈVE ET LES ROIS DE FRANCE SAINTE CLOTILDE — GLORIEUSE MORT

Les rois de France, Mérovée et Chilpéric, tout païens qu'ils étaient, ne pouvaient s'empêcher d'admirer ses vertus. Ils l'appelaient une demi-déesse, et ne lui refusaient jamais rien. Un jour, craignant qu'elle ne vînt lui demander la grâce de certains prisonniers, le roi fit fermer les portes de la ville. Mais elles s'ouvrirent d'elles-mêmes quand la Sainte, avertie par Dieu, s'y présenta. Elle vint se jeter aux pieds du monarque et obtint la grâce des prisonniers, qui promirent de mieux vivre à l'avenir.

Le grand Clovis, notre premier roi chrétien, eut encore plus d'affection et de vénération pour elle. A sa requête, il délivrait les prisonniers, faisait des largesses aux pauvres et bâtissait de magnifiques églises. Sainte Clotilde, sa noble épouse, regardait comme un grand bonheur de recevoir les visites de Geneviève. Elle eut avec elle de longs entretiens, où les deux saintes, s'ouvrant l'intime de leur cœur, s'entretenaient familièrement des moyens de plaire à Dieu et d'assurer leur salut éternel. Geneviève avait été le conseil et le soutien de Clotilde durant les premières années de son mariage, alors que la princesse avait à défendre sa foi et à convertir le roi son époux encore païen.

Ainsi, cette humble bergère, par sa sainteté, a contribué d'une manière très efficace à la fondation de la France chrétienne, et a mérité d'être, dans la suite des siècles, une de ses protectrices.

A Meaux, elle conquit à la virginité une jeune personne nommée Céline qui, sous sa direction, devint une sainte. Là encore elle arrêta par ses prières la pluie qui empêchait de récolter les moissons.

Elle alla à Tours visiter le tombeau du glorieux saint Martin. Elle sema les miracles sur sa route, rendit la vue aux aveugles, délivra les possédés et restitua la santé aux infirmes.

Ce fut son dernier voyage : de retour à Paris, elle tomba dans une maladie qui devait la conduire au tombeau. Elle avait quatre-vingts ans ; cassée de vieillesse, exténuée de tant d'austérités, soupirant incessamment après Celui qui l'avait prévenue dès son enfance de tant de grâces signalées, elle lui rendit doucement son âme et alla cueillir dans la gloire de l'éternité les fruits de ses bonnes œuvres et de ses nombreux travaux. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, que Clovis avait bâtie par son conseil et qui, dès lors, porta son nom. — Cette église, détruite à la fin du siècle dernier, était à droite de Saint-Etienne-du-Mont (dans la rue Clovis.) Elle avait toujours été desservie par des Chanoines-Réguliers de Saint-Augustin, appelés *Génovéfains* du nom de la sainte patronne.

MERVEILLES DE SAINTE GENEVIÈVE APRÈS SA MORT

Le tombeau de la Sainte devint célèbre par une infinité de miracles. L'huile de la lampe qui brûlait devant ses reliques guérissait de nombreux malades. — Dans une grande inondation de la Seine, les maisons de la cité furent remplies d'eau jusqu'au premier étage, l'eau envahit toute la chambre où la Sainte était morte, mais le lit sur lequel elle avait rendu le dernier soupir ne fut pas même mouillé, les eaux l'entourèrent comme un mur sans le toucher. On construisit en ce lieu une église, appelée par le peuple *Sainte-Geneviève-la-Petite.*

Dans les fléaux qui menaçaient Paris ou la monarchie française, toute la capitale allait implorer sa céleste patronne ; les reliques de la Sainte étaient portées avec d'incomparables honneurs dans une procession solennelle, préparée par une neuvaine, et à laquelle prenaient part tout le clergé de Paris, la cour, toutes les autorités et tout le peuple.

Au XII^e^ siècle, sous le règne de Louis VI, une épidémie terrible, appelée le *mal des ardents,* feu intérieur qui dévorait ses victimes sans que la médecine pût y apporter aucun remède, désolait Paris. On recourut à l'innocente vierge pour apaiser la justice divine. Au moment de la procession, quand les reliques de la Sainte entrèrent dans l'église de Notre-Dame, encombrée de mourants, cent de ces malheureux furent soudainement guéris aux yeux de tout le peuple et le fléau s'arrêta. La reconnaissance populaire donna dès lors à l'église de *Sainte-Geneviève-la-Petite* le nom nouveau de *Sainte-Geneviève-des-Ardents.*

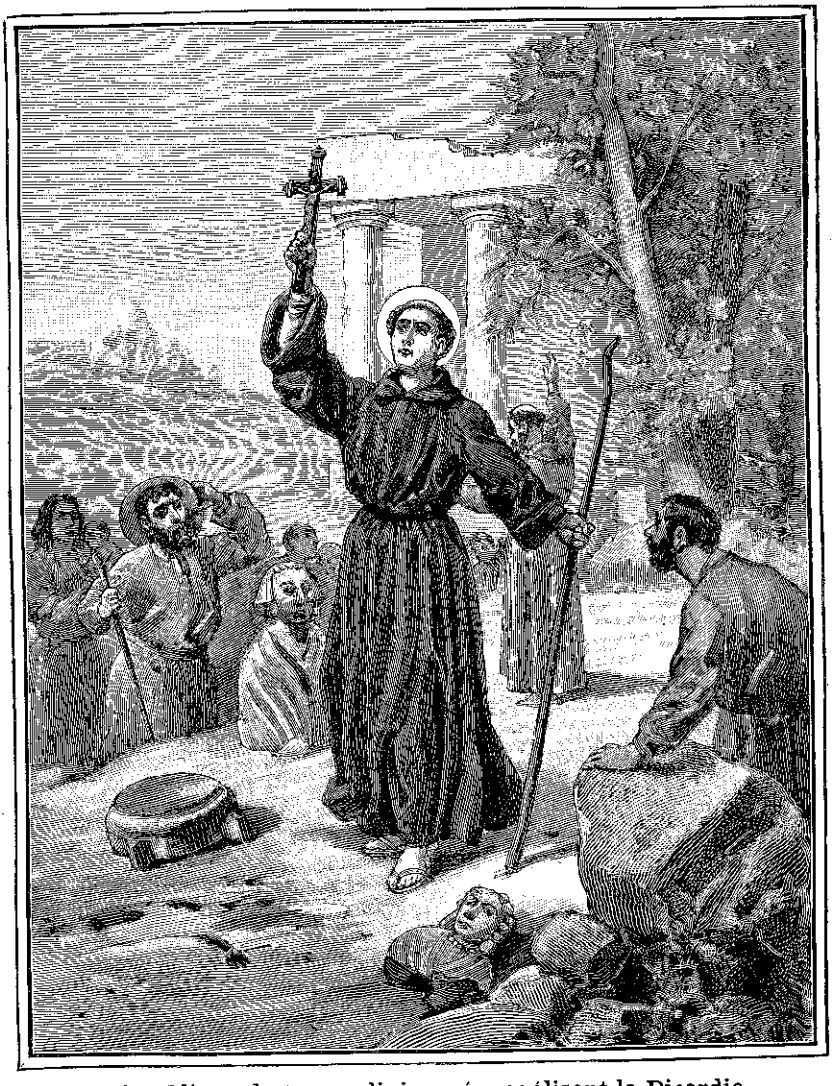
L'ancienne église de Sainte-Geneviève, située sur la colline, et gardienne des reliques de la Sainte, menaçait ruine au siècle dernier. Le roi Louis XV en fit construire une nouvelle près de l'ancienne ; mais survint la Révolution qui changea l'église de la patronne de Paris en *panthéon,* destiné aux *grands hommes* que l'on sait. La châsse de la Sainte fut brisée et les reliques brûlées sur la place de Grève, lieu de l'exécution des malfaiteurs. — Ce crime n'a point porté bonheur à Paris, ni à la France.

L'église de Saint-Etienne-du-Mont, gardienne du tombeau où le corps de la Sainte a reposé longtemps, reste le centre d'un pèlerinage fréquenté et béni. — Sainte Geneviève, pardonnez à la grande ville, sauvez-la, et avec elle sauvez la France.

SAINT BLIMOND

DEUXIÈME ABBÉ DE SAINT-VALÉRY

Fête le 3 janvier.



Saint Blimond et ses religieux évangélisent la Picardie.

PREMIÈRES ANNÉES — GUÉRISON MIRACULEUSE

Dieu ne destine pas toujours ses meilleurs serviteurs à la sanctification des lieux où ils prennent naissance. Saint Blimond, si révéré au pays de Vimeux, en Picardie, était originaire du Dauphiné.

Il naquit, vers la fin du VI^e^ siècle, dans un château situé sur les bords de l'Isère, de parents aussi illustres par leur noblesse que par leur grande fortune. Mais les enfants des riches et des puissants de ce monde ne sont pas plus exempts des disgrâces de la nature que ceux des pauvres et des nécessiteux : le jeune Saint fut affligé dès son bas âge d'une si étrange contraction de nerfs qu'il devint paralytique. Il ne pouvait se tenir debout, ni même lever la tête. Son père et sa mère, désolés de cet accident, essayèrent de tous les moyens humains pour tâcher de l'en délivrer; mais, après plusieurs années d'efforts inutiles, ils n'attendirent plus que du ciel la guérison de leur fils.

On faisait grand bruit à cette époque des étonnants miracles que saint Valéry opérait sur toutes sortes de malades. Les infortunés parents conçurent le projet de lui présenter leur pauvre

estropié et partirent pour la Picardie, où le célèbre thaumaturge était abbé de Leuconaus. Ils espéraient que la sainteté serait moins impuissante que la médecine en face des infirmités de leur enfant. Ils ne furent pas trompés dans leur attente.

En effet, ayant été introduits devant le saint religieux, ils le supplièrent, les larmes aux yeux, d'avoir pitié de leur affliction et d'obtenir du Tout-Puissant, par ses prières, un miracle en leur faveur. Le cœur des saints est toujours rempli de charité pour les malheureux. Saint Valéry ne put repousser la demande que lui faisaient ces illustres affligés. Il se mit en oraison, puis, prenant le jeune homme, il lui toucha tous les membres perclus. Partout où sa main passait, les plus vives douleurs s'y faisaient sentir, mais en même temps la vie y renaissait avec force. Bientôt le malade fut rendu à une parfaite santé. Ce fait avait lieu vers l'an de grâce 614.

D'après une tradition qui est trop savante pour avoir jamais été populaire, dit l'abbé Corblet, ce serait à partir de ce jour que notre Saint, qui s'appelait Gogus, aurait quitté son nom de famille pour prendre le surnom de Blithmundus, qui signifierait l'impotent guéri (1).

RELIGIEUX ET ABBÉ

Quoi qu'il en soit de cette étymologie suspecte, l'heureux miraculé crut qu'il ne pouvait mieux faire pour remercier Dieu de l'insigne grâce dont il avait été l'objet que de se consacrer à ses autels. Il prit donc la résolution d'embrasser la vie religieuse et de se placer sous la conduite de saint Valéry, persuadé que par les conseils et les exemples de celui qui l'avait délivré d'un malaise extraordinaire, il préserverait certainement son âme de toute maladie spirituelle.

Ses parents, quelque tendresse qu'ils eussent pour lui, n'osant s'opposer à un si pieux dessein, le laissèrent entre les mains de son bienfaiteur et s'en vinrent, croit-on, fixer leur résidence à Gouy, près de Saigneville. Ils établirent dans la plaine voisine cinq importantes maisons de culture, qui ne tardèrent pas à donner naissance à un village. Ce village reçut dans la suite le nom de Saint-Blimond.

A l'école de saint Valéry, le disciple reconnaissant fit de tels progrès qu'il se rendit rapidement le modèle du monastère. Aussi, à la mort de l'abbé qui arriva en 622, fut-il élu par les suffrages de tous les religieux pour lui succéder.

SAINT BLIMOND EN ITALIE

Cependant Blimond ne gouverna pas longtemps la communauté qui l'avait placé à sa tête. Dès l'année suivante, la guerre s'allumait en France et les religieux étaient contraints d'abandonner la Picardie où les armées causaient les plus graves désordres.

Quand tous ses sujets furent dispersés, le saint abbé se dirigea lui-même vers l'Italie où les Burgondes, ses compatriotes, affluaient, et, présumant un favorable accueil de la part d'un des compagnons de son vénéré maître à l'abbaye de Luxeuil, il vint frapper à la porte du monastère de Bobbio, dans le Milanais. Saint Attale gouvernait alors cette maison. Il reçut l'exilé avec beaucoup de charité, saintement ravi, du reste, de posséder un homme dont les vertus ne contribueraient pas peu à augmenter la ferveur de ses moines.

(1) βλαισος, impotent; mundus, guéri.

Le religieux picard vécut là quelques années dans les exercices d'une rigoureuse pénitence; mais, ayant appris que les troubles avaient cessé en France, il crut qu'il était de son devoir d'y retourner. Il fit part de son dessein à l'abbé Attale. Le saint vieillard ne pouvait pas se résoudre à se priver d'une personne avec laquelle il avait contracté une étroite amitié et dont il connaissait les grands mérites, sans essayer au moins de la retenir. Il mit en avant tous les prétextes pour la garder auprès de lui. Ils s'efforçait encore de retarder le pénible départ, lorsqu'un jour qu'il se rendait à l'église, appuyé sur le bras de Blimond, il vit apparaître saint Valéry, tout rayonnant de gloire, et se trouva tellement soulagé de ses infirmités, qu'il se croyait comme transporté dans les airs vers le lieu où il allait. La reconnaissance qu'il éprouva pour son ancien confrère ne lui permit pas de s'opposer davantage au projet de son hôte.

Notre-Seigneur, toutefois, ne lui enleva point la consolation qu'il ambitionnait tant, d'avoir les yeux fermés par le saint abbé de Leuconaus. Quelques jours après la céleste vision, Attale, sentant la mort approcher, se fit transporter hors de sa cellule pour vénérer la croix qui en sanctifiait l'entrée. Là, en présence de Blimond, qui ne le quittait jamais, il eut le bonheur de voir le ciel s'entr'ouvrir pour lui laisser apercevoir la place qu'il irait y occuper le lendemain. Le saint abbé de Bobbio déploya les ailes de son âme pour monter vers Dieu, le 10 mars de l'an 627.

RETOUR EN FRANCE — VIE SOLITAIRE

Blimond, après avoir rendu à Attale les honneurs de la sépulture, reprit aussitôt le chemin des Gaules. L'ardeur qu'il avait de se revoir auprès du tombeau de saint Valéry lui fit faire diligence pour rentrer en Picardie. Il n'y trouva plus qu'un monastère en ruines; ce ne fut qu'avec peine qu'il put reconnaître, désolé et tout couvert de ronces et de chardons, l'endroit où avait été inhumé le corps de son bienheureux maître. Néanmoins, il travailla avec tant de zèle à défricher ce saint lieu qu'en peu de temps il trouva moyen de s'y bâtir une petite cellule, où il comptait passer le reste de sa vie dans la solitude.

Ce fut alors que, se considérant comme un novice dans la pratique de la vertu et comme n'ayant rien fait jusque-là pour le ciel, il entreprit de mener une vie plus austère, et qui tenait à coup sûr plus de l'ange que de l'homme.

Cependant, malgré son désir de demeurer caché, il ne put empêcher que l'éclat de sa sainteté ne perçât, ainsi que s'exprime un vieil hagiographe, au travers des broussailles dont il était environné, et ne se répandît de toutes parts avec le bruit des éclatants prodiges qu'il accomplissait.

Cette haute réputation qu'il s'acquit lui attira bientôt de nombreux disciples, et la plupart des anciens moines de Leuconaus revinrent se mettre sous la direction de leur ancien abbé.

NOUVEAU MONASTÈRE — APOSTOLAT

Il fallait un nouveau monastère. Saint Blimond obtint du roi Clotaire II, vers l'an 628, l'autorisation de bâtir une vaste abbaye et d'ériger une grande église sous le vocable de saint Valéry.

« Ces constructions, dit Mgr Guérin, étaient distantes de deux kilomètres du village de Saint-Blimond, sur la route actuelle de Lanchères. Les vieillards du pays se rappellent encore cet emplacement, nommé la Plaine d'Argent, situé

près d'un bois qu'on a défriché vers 1852. Ces constructions furent détruites, au x^e^ siècle, par les ravages des Normands; Hugues Capet fit rebâtir cette abbaye à l'endroit où sont creusées les circonvallations de ce qu'on appelle aujourd'hui, à Saint-Valéry, la ville. »

En 636, Dagobert I^er^ accorda au deuxième abbé de Saint-Valéry le domaine de Rontiauville.

Quand il eut solidement établi la discipline régulière dans ses cloîtres, saint Blimond commença, avec un zèle tout apostolique, ses attaques contre l'idolâtrie qui infestait encore plusieurs parties de la Picardie. Aidé de ses religieux, qui se répandirent par toute la province pour l'exécution d'un si noble dessein, il acheva d'exterminer le reste des idoles, renversa leurs derniers autels qu'il rencontra, et convertit ceux qui n'avaient pas cessé de les adorer, en leur faisant connaître Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu et le Rédempteur des hommes, de telle sorte que c'est avec justice qu'on peut le regarder comme un des apôtres de cette région.

UN GENRE D'EXISTENCE COMME ON N'EN VOIT GUÈRE PLUS

Le serviteur de Dieu continua dans ses nouvelles fonctions la vie pénitente qu'il avait entreprise à son retour en France. Jamais il n'était oisif. Dans son extrême mortification, il ne buvait que de l'eau et ne mangeait qu'après le coucher du soleil; souvent même il demeurait plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Son lit était la dure ou des branches d'arbres qu'il étendait dans un coin de sa cellule. Il ne s'y accordait que cinq heures de sommeil. Il donnait aux déshérités de la fortune tout ce dont il pouvait disposer, sans jamais songer au lendemain, et inspira à ses frères la plus tendre compassion envers les pauvres. Il avait coutume de dire que plus on donne aux malheureux, plus on a droit de compter sur la générosité de la Providence. Sa confiance en Dieu était si grande que rien ne fut jamais capable de l'ébranler.

APRÈS LA MORT

Une si sainte vie fut couronnée par une fin bienheureuse. Saint Blimond entra dans la possession irrévocable de son Sauveur, le 3 janvier de l'année 650, après avoir eu la consolation de voir achevée la construction de son monastère et de son église.

On croit qu'il fut inhumé dans la chapelle de Saint-Valéry, laquelle fut remplacée plus tard par le sanctuaire qui se voit aujourd'hui près du clos de l'ancienne abbaye.

« Ses reliques, dit le savant auteur des Petits Bollandistes, conservées jusqu'à ce jour, furent vérifiées, en 1651, et transférées, en 1791, au village de Saint-Blimond, où elles ont été reconnues en 1856, par Mgr Boudinet. L'église paroissiale de Saint-Valéry, ainsi que Notre-Dame d'Amiens, possèdent quelques ossements de saint Blimond. »

« Saint Blimond est patron du village du même nom et troisième titulaire de l'église de Saint-Valéry. L'abbaye de Saint-Valéry célébrait sous le rite double, au 3 janvier, la déposition de saint Valéry, et, au 31 août, l'élévation de son corps. Le monastère de Corbie lui consacrait une seule fête le 28 février. Les bréviaires de M. de la Motte et de Mgr Moland contiennent l'office simple de saint Blimond, au 26 novembre. Il n'en est fait aucune mémoire dans le propre actuel du diocèse d'Amiens. La fête patronale se célèbre, pour saint Blimond et saint Valéry, le dimanche qui suit le 31 août. »

SAINT ALMACHIUS OU TÉLÉMAQUE, MARTYR

LES COMBATS DE GLADIATEURS

Parmi les crimes de la civilisation gréco-romaine du paganisme ancien dont le christianisme a délivré l'Europe, les historiens catholiques ont raison de signaler les combats de gladiateurs : affreux spectacles dans lesquels des hommes s'entr'égorgeaient dans l'amphithéâtre, ou même dans la salle du festin, pour le plus grand plaisir des spectateurs, tant ce paganisme (si vanté) faisait peu de cas de la vie et de la dignité humaine.

Dans les fêtes données par les césars au peuple romain, on voyait ordinairement se succéder les combats des bêtes contre des bêtes, puis des hommes contre les bêtes (tigres, lions, panthères, etc.), enfin les combats des hommes contre les hommes. *Gladiateurs* (*Gladium*, *glaive*), tel était le nom donné aux malheureux destinés à ces luttes homicides. On distinguait différentes classes de gladiateurs, suivant les armes dont ils devaient se servir ou la manière dont ils devaient combattre.

Quand l'immense multitude, assise sur les degrés de l'amphithéâtre, commençait à se lasser des divers spectacles de la journée, le cortège des gladiateurs entrait à son tour.

« Voyez-vous cette procession cruelle, qui fait le tour de l'arène, et semble y promener d'avance, dit Mgr Gerbet (1), la pompe de son convoi funèbre. Quelquefois, en passant devant l'estrade impériale, des malheureux disent : « Bonjour, empereur, ceux qui vont mourir te saluent (*Ave, Cæsar, morituri te salutant*). » La parade achevée, les magistrats des jeux procèdent à ce qu'on nomme la *composition;* ils appareillent les gladiateurs, ils choisissent, pour les opposer l'un à l'autre, ceux qui sont à peu près égaux par leur vigueur et leur habileté. Les gladiateurs viennent ensuite présenter leurs armes au président du spectacle pour qu'il voit si elles sont en règle.

» La lutte commence par des passes d'armes. Ils se livrent à des combats simulés avec des lances sans fer, avec des épées dont la pointe est garnie d'un petit bourrelet de plomb.

» Bientôt, des trompettes donnent le signal des combats sérieux : l'intérêt des spectateurs, porté

(1) *Rome chrétienne*, t. II, p. 491.

à un plus haut degré, s'exprime tantôt par des bruits de voix, tantôt par un cruel silence. On excite les combattants, on applaudit les gladiateurs favoris, on fait des paris pour et contre la vie de ces hommes. Le gladiateur qui a blessé son adversaire, s'écrie : *Il en tient, hoc habet.* Quelquefois le blessé cache sa blessure, ou il crie au peuple que ce n'est rien; d'autres fois il demande la permission de se retirer du combat. Souvent, avant qu'il ait eu le temps de le demander, le peuple crie à son adversaire : Répète, répète le coup, *repete*, et au blessé : Reçois le fer, *recipe ferrum*. Cela veut dire qu'il doit tendre la gorge, ne pas chercher à parer le cou avec la main, ne pas faire des contorsions disgracieuses, mais tomber avec toute la dignité de son métier : il doit y avoir de l'art dans son agonie. Quand un de ces malheureux ne meurt pas volontiers, le peuple s'irrite contre cet insolent, et, de spectateur devient son ennemi.

» L'assemblée a pourtant un mouvement de pitié et de tendresse, lorsqu'un gladiateur qu'elle aime tombe frappé d'un coup mortel; mais bien souvent l'insensibilité seule plane sur les scènes les plus horribles. On voit des spectateurs privilégiés descendre dans l'arène et mettre la main dans le sang qui coule de la blessure du moribond; il y en a qui essuient cette main sur leur figure; d'autres boivent ce sang chaud comme un breuvage de santé.

» Mais ce cadavre reste trop longtemps sur l'arène, il gênera les mouvements des autres combattants. Alors le cri : Au spoliaire le corps du gladiateur, qu'on le traîne avec des crocs. — Des brancards sont tout près; le cadavre est enlevé en toute hâte par la porte libitine, la porte consacrée à la mort. Les mêmes scènes recommencent : duels, combats par groupes, mêlées générales se succèdent comme des tourbillons sous les yeux de la foule insatiable, dont les émotions sont errantes avec les chances incertaines de chaque lutte. Les applaudissements, les acclamations sinistres, les rires sauvages bouillonnent comme une écume ardente et, pendant plusieurs heures, le Colisée est comme une fournaise de cruautés et de plaisirs.....

» Les jeux se terminent par la distribution des récompenses aux gladiateurs qui ont survécu. »

Plus de deux mille prisonniers de guerre juifs périrent de la sorte à Césarée, et autant à Bérite, par ordre de Titus, qui voulut célébrer ainsi le jour anniversaire de la naissance de son frère, et celui de l'avènement de son père. La dédicace du Colisée, le grand amphithéâtre de Rome, coûta des flots de sang. — Chaque fête un peu importante devait être agrémentée de ces boucheries horribles.

MARTYRE DE SAINT ALMACHIUS — ABOLITION DES COMBATS DE GLADIATEURS

Les empereurs devenus chrétiens prohibèrent les combats de gladiateurs. « Mais, continue Mgr Gerbet, les lois de l'empire, les lois de l'humanité restaient impuissantes contre la fascination que ces spectacles exerçaient toujours sur la société romaine, qui était encore en partie païenne. Ils furent à la fois défendus et tolérés. Quel était le coup de grâce que Dieu tenait en réserve pour opérer la conversion de l'amphithéâtre? Voici quel fut le secret de la Providence.

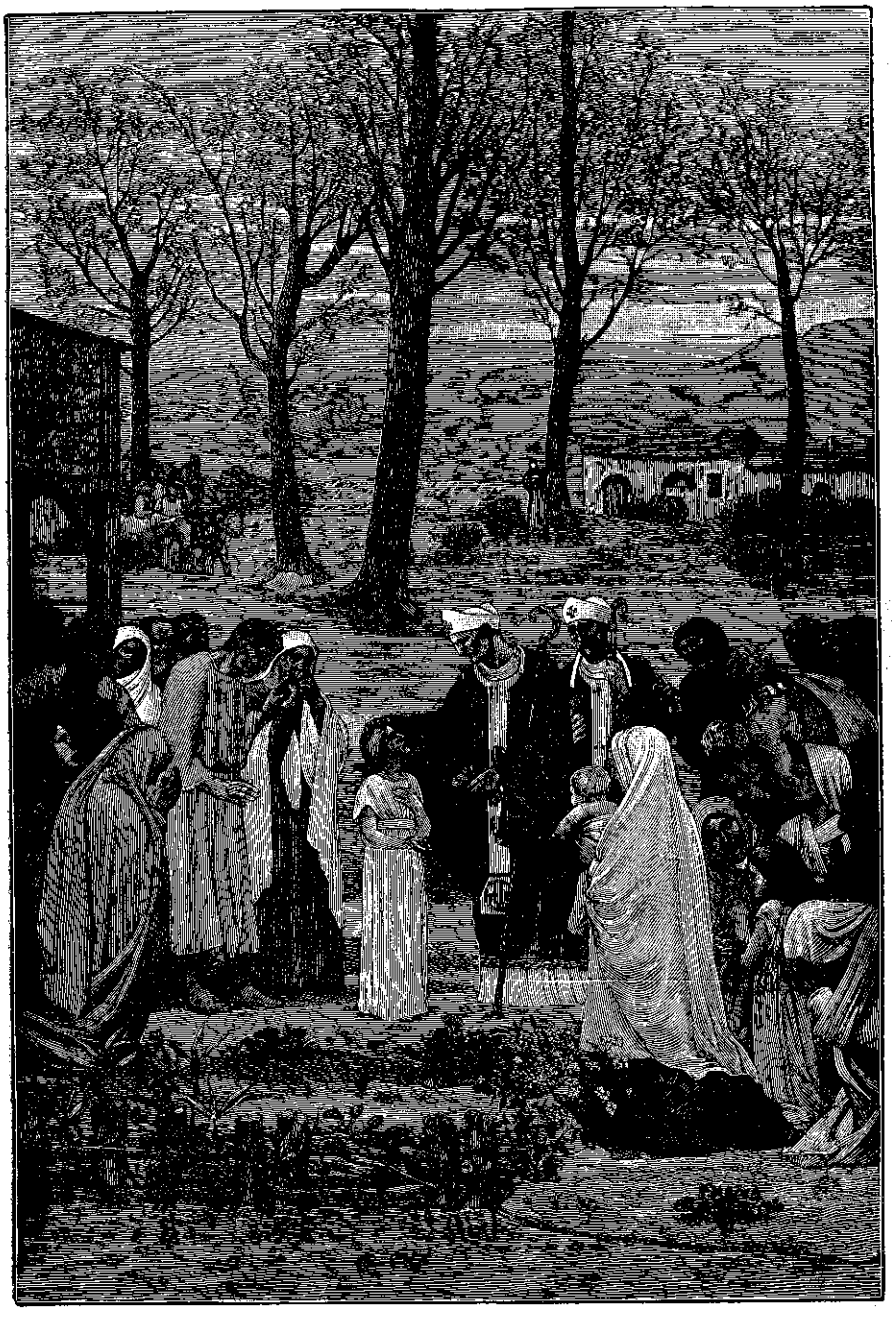
» Du fond de l'Asie, un pieux anachorète, Almachius, était venu à Rome pour visiter les lieux saints; il s'y trouvait aux calendes de janvier, époque des spectacles. Le peuple était rassemblé dans l'amphithéâtre : voilà qu'Almachius a l'idée de le sermonner. Mais que fera-t-il, lui, pauvre moine, lui inconnu? Sera-t-il plus puissant que la puissance des empereurs? Sera-t-il plus éloquent que tous les docteurs chrétiens qui ont tonné contre ces spectacles? Peut-il espérer de toucher le cœur de ce peuple au moment où il sera dans l'ivresse de ses cruels plaisirs? Sera-t-il même écouté? Gagnera-t-il autre chose que d'être honni et chassé à coups de pied? Une voix intérieure lui parle plus haut que toute cette prudence. Poussé par une sainte folie, il pénètre dans l'amphithéâtre, il monte sur les gradins, il s'en fait une chaire, il prêche le peuple, il lui reproche le crime de ses fêtes.

» Cette étrange apparition excite quelque tumulte. Le préfet Alypius, qui est présent, ordonne qu'on le mette à mort sur-le-champ, comme coupable de sédition. Il y avait eu jusqu'alors des martyrs dans le Colisée, il y eut à ce moment un martyr du Colisée même.

» Almachius tomba, mais les gladiateurs ne se relevèrent plus. L'indignation qu'excita cette mort provoqua une loi implacable. Les flots de sang qu'avaient répandus dans l'amphithéâtre les martyrs de la foi n'avaient pas encore comblé la mesure, il lui manquait quelques gouttes de sang que devait y ajouter un martyr de la charité. »

SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

Fête le 3 janvier.



Sainte Geneviève se consacre à Dieu.

(Gravure fournie, ainsi que les suivantes, par les *bons points* en couleur de la *Bonne Presse.*)

Saint Germain d'Auxerre, appelé en Angleterre par des affaires importantes, était arrivé aux portes de Paris, lorsque soudain, sous le coup d'une inspiration divine, il jeta un regard sur une petite fille d'une dizaine d'années, agenouillée modestement au milieu de la foule accourue pour implorer sa bénédiction. Il lui fit signe d'approcher et demanda son nom. — Elle s'appelle Geneviève, lui fut-il répondu.

— Ma fille, ajouta le Saint, n'avez-vous pas la volonté de vous consacrer au Seigneur?

— Père saint, soyez béni, vous qui lisez au fond de mon cœur. C'est là mon unique désir.

— Ayez confiance, ma fille, reprit l'évêque, demeurez ferme dans votre pieuse résolution.

Et Germain, étendant la main droite sur la tête de la jeune vierge, la bénit en présence du peuple.

2. — Saint Germain, en quittant Paris, aperçut de nouveau, au milieu de la foule accourue sur son passage pour demander une dernière bénédiction, la jeune bergère qu'il avait bénie au moment où elle consacrait sa virginité au Seigneur.

— Salut, Geneviève, ma fille, dit-il, vous souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite hier?

— Père saint, c'est à Dieu et à vous que j'ai fait cette promesse, je ne l'oublierai jamais.

— Ma fille, reprit l'évêque, en s'inclinant à terre pour ramasser une monnaie d'airain qui portait sur une de ses faces le signe de la croix, suspendez ce signe sacré à votre cou. Qu'il vous tienne lieu de toutes les parures et de tous les ornements du siècle.

Et, après s'être recommandé à ses prières, il la bénit et reprit sa route.

S^te Geneviève reçoit une médaille.

S^te Geneviève maltraitée par sa mère.

3. — Après le départ de saint Germain, les parents de Geneviève, aveuglés par l'esprit des ténèbres, mirent tout en œuvre pour entraver la vocation de leur enfant. Un dimanche, la mère refusa même à sa fille de l'amener à la messe et elle lui signifia de rester à la maison. Mais Geneviève, ne voulant pas obéir à un ordre contraire à la volonté de Dieu, la suivit en versant des larmes.

— Je garderai, s'écria-t-elle, la foi que j'ai promise à mon Dieu, et je fréquenterai les cérémonies de l'Eglise, afin d'être une digne épouse du Christ.

Importunée par ces instances, la mère se retourna vers l'enfant, qu'elle accusait de désobéissance, et elle s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet. Geneviève le reçut sans proférer la moindre plainte.

4. — Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre, et, à l'instant même, la mère, qui maltraitait sa fille pour l'obliger à désobéir à Dieu, était frappée de cécité.

Pendant vingt et un mois, la malheureuse resta privée de la vue: enfin, repentante, elle résolut d'obtenir sa guérison par l'entremise de celle qu'elle avait méconnue, et elle la supplia de la conduire au puits voisin et de lui laver les yeux.

Geneviève versa d'abondantes larmes en pensant que c'était à cause d'elle que sa mère était devenue aveugle, et, se conformant à sa volonté, elle remplit un seau, bénit l'eau et en frotta à plusieurs reprises les yeux de l'aveugle.

Dieu écouta la prière de l'enfant, et la mère de Geneviève, guérie par la main de sa fille, promit de ne plus s'opposer à sa vocation.

S^te Geneviève rend la vue à sa mère aveugle

Ste Geneviève et le cierge rallumé

5. — Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Notre-Seigneur, Geneviève dit adieu au monde et se renferma dans un oratoire où elle se livra aux exercices de la piété et de la pénitence.

Le démon, jaloux de sa sainteté, mit tout en œuvre pour empêcher ces exercices. Il lui suscita au dehors des envieux qui décrièrent sa conduite, et souvent il voulut la troubler au milieu de ses oraisons. Un jour que la Sainte, un cierge allumé à la main, lisait devant l'autel la méditation à ses compagnes, l'esprit de ténèbres souffla si violemment que le cierge s'éteignit. Mais Geneviève ne se découragea pas, et, sans éprouver la moindre émotion, elle demeura à genoux devant l'autel.

Sa confiance ne fut pas trompée : quelques instants après, des anges vinrent rallumer le cierge, et la Sainte put reprendre la méditation que Satan n'osa plus interrompre.

Ste Geneviève et les Parisiens en fuite

6. — Le farouche Attila s'étant précipité sur la Gaule, à la tête de hordes innombrables, les Parisiens, effrayés, s'apprêtèrent à quitter une ville qu'ils ne se sentaient pas le courage de défendre.

Au milieu de ce désarroi général, alors que tous chargeaient leurs bêtes de somme des objets les plus précieux et ne songeaient qu'à aller chercher un refuge dans les cités voisines, Geneviève, remplie de l'esprit de Dieu, s'élança au-devant des fuyards, et d'une voix prophétique :

— Ne quittez point cette ville, s'écria-t-elle, laissez-y vos meubles et vos trésors. Les cités où vous allez chercher un asile seront dévastées; celle-ci ne sera pas touchée.

Les fugitifs traitèrent d'abord Geneviève de sorcière et parlèrent de la lapider; mais, subjugués par l'ascendant de la Sainte, ils obéirent à ses ordres et rentrèrent dans les demeures qu'ils voulaient abandonner.

Ste Geneviève obtient l'éloignement d'Attila

7. — Cependant Attila, suivi de ses guerriers farouches, porte partout avec lui la dévastation et la mort. Déjà la ville de Reims avait été saccagée et le saint evêque Nicaise égorgé sur le seuil de son église; les Parisiens, découragés, s'abandonnaient à un morne désespoir; mais Geneviève, toujours confiante en la miséricorde divine, réunit les femmes de la ville dans le baptistère de l'église, et elle les exhorta à fléchir la colère du ciel par des jeûnes, des prières et des veilles saintes.

Tandis que les hommes tremblaient, ces femmes généreuses, à l'exemple de Judith et d'Esther, priaient pour le salut de leur cité.

Dieu, touché de leurs larmes, exauça leurs vœux, et Attila, qui n'était qu'à quelques marches de Paris, se replia soudain sur Orléans, où le ciel voulut humilier son orgueil. Paris était sauvé par l'entremise de sainte Geneviève.

8. — Sainte Geneviève, voyageant aux environs de Meaux, traversait un champ que l'on était en train de moissonner, lorsque, tout à coup, le vent se mit à souffler avec fureur, les nuages s'amoncelèrent, et l'horizon s'illumina d'une lueur sinistre. Effrayés par ces signes précurseurs d'un orage épouvantable, les moissonneurs ne songeaient qu'à chercher un abri dans les maisons voisines, mais la Sainte les rassura et les exhorta à continuer leur ouvrage.

Puis, tandis que les ouvriers reprenaient le travail interrompu, Geneviève s'agenouilla au pied d'un arbre et elle commença à prier. La pluie qui tombait déjà cessa tout à coup, et tandis que l'orage dévastait tous les champs voisins, les moissonneurs, protégés par sainte Geneviève, continuaient leur travail sans être inquiétés, et ils bénissaient avec transport la Sainte qui avait la puissance de commander aux éléments déchaînés.

Ste Geneviève écarte un orage

Ste Geneviève ravitaille Paris

9. — Quelques années plus tard, Paris, assiégé par le roi franc Childéric, fut désolé par une affreuse famine. Les habitants tombaient d'inanition dans les rues.

A ce spectacle, Geneviève sentit son cœur s'émouvoir, et, tandis que les chefs ne songeaient qu'à verser des larmes inutiles sur le sort de la malheureuse cité, la Sainte équipait une flottille et allait jusqu'à Arcis-sur-Aube chercher les approvisionnements dont les Parisiens avaient besoin.

La flotte rentra dans la ville affamée après avoir plusieurs fois échappé aux dangers les plus menaçants, grâce à l'intercession de la Sainte.

Geneviève se hâta de distribuer les provisions qu'elle avait apportées, et pendant plusieurs jours on la vit parcourir les rues de Paris et offrir aux malheureux pâles et hâves, décharnés, qui se pressaient autour d'elle, le pain dont ils avaient été si longtemps privés.

10. — Après la mort de la Sainte, son corps, d'abord déposé dans une chapelle souterraine de la basilique des bienheureux apôtres Pierre et Paul, fut plus tard transporté dans l'église supérieure, qui, vers le XIe siècle, fut placée sous le vocable de sainte Geneviève.

Chaque année, ses précieuses reliques étaient portées processionnellement à travers les rues de Paris, les malades et les infirmes venaient se placer sur leur passage, où ils recouvraient souvent la santé.

Pendant la terrible inondation de 1233, une colombe mystérieuse vola, durant toute la procession, au-dessus de la châsse de sainte Geneviève, et elle ne disparut que lorsque le corps saint eut été déposé dans l'église.

Quelques jours après, la Seine décroissait subitement, quoiqu'il continuât toujours à pleuvoir, et Paris, délivré encore une fois par l'entremise de sa douce patronne, l'entourait d'un culte plein de vénération, que la Révolution n'a pas réussi à détruire.

La châsse de Ste Geneviève en 1233

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO

Fête le 4 janvier.

La bienheureuse Angèle de Foligno panse les lépreux.

UN MOT D'AVERTISSEMENT SUR CETTE VIE

De loin, dit un pieux auteur (1) pour l'ignorant, toutes les étoiles se ressemblent; de même, à distance, pour l'homme superficiel ou indifférent, tous les saints paraissent avoir la même physionomie. Or, rien n'est plus erroné. Les étoiles du ciel diffèrent par leur nature, leur grandeur ou leur éclat, et les élus de Dieu, loin d'être coulés dans un moule uniforme, se diversifient par leurs vertus, leur vie, leurs miracles et le genre de leur sainteté.

Cette réflexion s'impose à notre esprit en abordant la bienheureuse Angèle de Foligno, dont la vie fut si extraordinaire, que nous devons tout d'abord avertir le lecteur. Qu'il ne s'attende point à trouver ici une de ces vies mesurées, régulières, dont il puisse étudier ou connaître les détails. Sur la bienheureuse Angèle, les détails biographiques font défaut. Ses historiens ne nous ont point dit son âge ni l'époque de sa conversion; à peine consignent-ils celle de sa mort; mais ils nous apprennent à quels éblouissants sommets l'amour divin sut élever cette âme, d'abord pécheresse, mais qui finit par pénétrer si avant le mystère de la Passion et qui eut de si redoutables familiarités avec Jésus au Calvaire.

Voilà ce que nous allons essayer de dire; voilà ce que fut cette âme, à laquelle il fut dit par la Vérité éternelle elle-même : « Ma fille, le point où tu es montée est inaccessible à la créature; il faut quelque grâce de Dieu très spéciale pour qu'un être vivant soit transporté là. » (Chap. XII.)

La bienheureuse Angèle peut être considérée comme le modèle des veuves; et sa vie, qui a connu les profondeurs du péché, semble nous avoir été donnée, comme celle de Madeleine, pour entretenir l'espérance chez les plus grands pécheurs.

UNE ÉTOILE DE LA COURONNE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE — NAISSANCE D'ANGÈLE — SON MARIAGE — SA VIE MONDAINE

La sainteté du patriarche d'Assise produisit sur son siècle et les suivants une attraction si puissante, qu'elle entraînait à la perfection même les âmes les plus mondaines. De ce nombre fut la bienheureuse Angèle.

(1) ERNEST HELLO, traducteur du récit du Fr. Arnaud, conservé par les Bollandistes.

Elle naquit à Foligno, petite ville à trois lieues d'Assise, où se bifurque aujourd'hui le chemin de fer de Rome à Ancône et à Florence. La date précise de sa naissance ne nous est pas connue, mais nous croyons pouvoir la placer vers 1245. Ses parents avaient une grande fortune et la marièrent très jeune. Vraisemblablement peu instruite des devoirs de son nouvel état, elle ne prit point au sérieux ses obligations d'épouse et de mère. Elle aimait et recherchait les plaisirs du monde, dont, hélas! bientôt, elle connut les excès et les désordres.

Elle eut de nombreux enfants, auxquels elle adressera plus tard les pages les plus touchantes remplies de salutaires conseils.

CONVERSION

Au milieu du tourbillon qui l'emportait, Angèle sentit soudain l'aiguillon de la grâce. Elle vit l'inutilité de sa vie mondaine et dissipée et les dangers que courait son salut.

La responsabilité qu'elle portait, en face de ses nombreux enfants, l'effraya plus que tout le reste. Elle comprit combien ses exemples pouvaient leur devenir pernicieux, et elle songea sérieusement à se convertir.

Mais l'ennemi qui l'avait séduite, et qui sans doute entrevoyait la perfection qu'elle devait atteindre, fit tous ses efforts pour la détourner. Cette tentative fut vaine. Angèle, résolue d'en finir avec sa vie de désordres, vint se confesser, mais elle le fit mal et la honte de ses péchés lui ferma la bouche sur les plus énormes. A ce tribunal de miséricorde, qui devrait être le dernier asile ici-bas de la sincérité, elle dissimula : et ainsi, mal disposée, elle osa aborder la Sainte Table.

Dieu, qui voulait sauver cette âme, comme malgré elle, lui envoya de salutaires et cruels remords; elle supplia le ciel de lui faire trouver un confesseur éclairé, dans lequel elle pût mettre toute sa confiance. Dieu lui fit encore cette grâce inestimable. Elle vint trouver un Frère Mineur du couvent de Foligno, et lui fit, à travers ses larmes, l'aveu de ses iniquités. C'est le début obligé de tout relèvement et de toute résurrection dans l'ordre spirituel.

CHANGEMENT DE VIE

Le confesseur auquel Angèle avait remis le soin de son âme meurtrie était Arnaud, religieux de l'Ordre de Saint-François. Il contribua puissamment par ses lumières à la mettre et à la maintenir dans le chemin de la perfection. Témoin des merveilles que la grâce opérait dans cette âme repentie, il l'obligea à révéler quelques-unes des faveurs dont elle était gratifiée. Ces révélations, écrites par Arnaud lui-même, et sous la dictée de la Sainte, portent le cachet d'une sincérité indéniable, qui les a fait admettre dans un recueil des Bollandistes (1). C'est là que nous avons trouvé ce qui va suivre.

Au début de sa conversion, Angèle fut presque entièrement privée des consolations sensibles que Dieu met souvent au bord de cette coupe de sa passion, où il abreuve ensuite ses plus fidèles amis. Cette privation ne déconcerta pas son énergique résolution. D'ailleurs, la mort de sa mère, suivie peu après de celle de son mari, lui donnèrent une plus grande liberté de s'adonner à son amour de la pénitence.

Obligée de garder pour ses enfants les biens dont elle avait le dépôt, elle ne s'en réserva rien pour elle; et dans sa propre maison, elle vécut bientôt comme une étrangère. D'une de ses servantes, dans laquelle elle avait remarqué une éminente piété, elle fit sa compagne assidue. Ensemble elles se livraient avec ardeur à leur soif de sacrifices, mais Angèle dépassait de beaucoup sa compagne. Le souvenir des péchés de sa jeunesse, la pensée qu'elle avait mérité l'enfer la poussait à d'épouvantables austérités.

En retour, Dieu lui fit bientôt des grâces merveilleuses et l'admit insensiblement à une familiarité dont la vie des autres saints nous offre peu d'exemples aussi frappants.

ELLE ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS SES PREMIÈRES INTIMITÉS AVEC DIEU

Libre par la mort de son mari, Angèle entra dans le Tiers-Ordre de Saint-François, qui rallia alors tant d'âmes généreuses et peuplait le ciel de nouveaux saints.

Elle fit en même temps le vœu de chasteté. Sa dévotion la porta bientôt à entreprendre le pèlerinage au tombeau du Saint dont elle venait d'embrasser la règle.

Comme elle se rendait à Assise, elle eut, un soir, une vision étrange.

Dans son oraison, elle dit à Dieu : « Je vous ai déjà tout donné, et toutes mes œuvres n'ont qu'un but, celui de vous trouver! O mon Dieu, vous trouverai-je bientôt? — Que veux-tu? dit une voix près d'elle. — Ni or, ni argent, ni le monde entier, vous seul! — Va, reprit la même voix, bientôt la Trinité tout entière viendra en toi. » Le lendemain, arrivée près d'Assise, elle suit encore la voix de la veille qui lui dit : « Angèle, tu as prié mon serviteur François, espérant obtenir avec lui et par lui : François m'a beaucoup aimé; j'ai fait beaucoup en lui, mais si quelqu'autre m'aimait plus que François, je ferais encore plus en lui!..... Porte au doigt l'anneau de notre alliance, car désormais tu es ma fiancée. La bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit est sur toi et sur ta compagne! »

Cette vision eut lieu devant la porte de l'église d'Assise, en présence d'une foule nombreuse, qui voyait à la vérité les effets de l'extase, sans entendre les paroles que nous venons de rapporter.

Peu de temps après ce pèlerinage à Assise, elle en fit un autre au tombeau de saint Pierre à Rome, qui fut un grand profit pour son avancement dans la vie surnaturelle.

SES COMBATS ET SES ÉPREUVES

Dieu le permettant ainsi pour le plus grand bien de sa servante, elle eut à subir de terribles assauts de la part du démon. Comme autrefois, pour éprouver la vertu de Job, notre éternel ennemi la tourmenta de toutes manières. Obscurités, doutes plus cruels encore sur les points essentiels de la foi, sombre désespoir qui semblait lui fermer la porte du ciel, tentations contre la chasteté, maladies inconnues qui crucifiaient chacun de ses membres, tout fut mis en œuvre pour la renverser. Cette épreuve dura deux années entières. Ceux-là seulement qui ont goûté l'amertume de pareils états peuvent comprendre ce qu'elle eut à supporter et ce qu'elle eut de mérite.

(1) T. Ier, p. 186 et suiv.

Un jour que son désespoir était plus profond, elle dit à Dieu : « Quand il serait vrai, Seigneur, que vous m'auriez condamnée à l'enfer que je mérite, je ne laisserais pas que de faire pénitence et de demeurer, s'il vous plaît, à votre service!

Ces épreuves ne la détournèrent pas, en effet, de ses exercices de piété, non plus que de sa charité envers les pauvres et les malades. Elle aimait à se rendre à un hôpital voisin de la ville, où l'on recevait les lépreux. Elle épargnait sur sa chétive nourriture pour soulager leurs misères.

Un jour, après avoir lavé les mains d'un de ces lépreux, elle proposa à sa compagne de boire l'eau qui leur avait servi. Surmontant toute délicatesse naturelle, elle avala toute cette eau fétide : « Je n'ai jamais, disait-elle, trouvé meilleur goût à aucune liqueur ; et cependant, ajoutait-elle, j'avais bien senti dans ma bouche les écailles qui étaient tombées des mains de ce pauvre de Jésus-Christ. »

SES RÉCOMPENSES

Un tel héroïsme, de si hautes vertus ne pouvaient manquer de toucher le Cœur de celui dont la sagesse mesure les épreuves d'une âme aux degrés de sainteté où il a dessein de l'élever. Il ordonna au démon de laisser en paix sa servante fidèle. Il la favorisa du don d'oraison et de paix si considérable, qu'elle disait : « Si l'on me proposait tous les biens temporels et spirituels, toutes les délectations bonnes ou mauvaises qu'ont ressenties tous les hommes, toutes les délices des saints, en échange d'un seul instant du bonheur que je goûte et des éblouissements de gloire qui me sont donnés, je dirais : Non, je n'en veux pas. »

Ces joies intimes et si merveilleuses avaient souvent au dehors leur rejaillissement. Quelquefois, on la voyait éclatante et resplendissante de clartés célestes; ses yeux dilatés et immobiles brillaient comme des flambeaux, et parfois cette joie durait plusieurs jours sans s'épuiser.

Dieu lui donna cette assurance qu'entre elle et lui, il n'y avait aucun intermédiaire. Souvent, pendant la Messe, Notre-Seigneur se montrait à ses yeux, sous la forme d'un enfant de douze ans. Chacune de ces visions excitait en elle de tels transports que, malgré la sainteté du lieu ou du moment, elle les manifestait par des cris, des larmes et des extases prolongées.

SA CONNAISSANCE DE LA PASSION DU SAUVEUR

La contemplation des souffrances du Sauveur lui devint tout à fait familière. Elle aimait à dire que les richesses et les biens temporels étaient les miettes qui tombaient, à la vérité, de la table de Dieu, mais que les morceaux délicats de cette même table étaient les croix et les maladies ; que ceux qui étaient affligés et souffrants étaient assis à la table même de Jésus-Christ.

La vue d'un crucifix la plongeait dans une si grande tristesse, provoquait tant de larmes, que sa compagne avait soin de voiler cette sainte image. « Si quelqu'un, disait-elle, me racontait la Passion, telle qu'elle fut, je lui dirais : *C'est donc toi qui l'as soufferte !* »

« Quand je méditais sur la Passion, disait-elle encore, je sentais le supplice de la *compassion* ; j'éprouvais, dans les os et les jointures, une douleur épouvantable et une sensation, comme si j'avais été transpercée tout entière, corps et âme. Je voyais le Sauveur, dont la chair fut emportée par les clous, jusque dans le bois de la croix ; et au pied de cette croix, à la place de serviteurs dévoués, le diable s'ingéniant à rendre le supplice plus cruel, et inspirant aux bourreaux de refuser la goutte d'eau que Jésus demandait en criant. »

Expliquant une autre fois la prière suprême du Sauveur sur la Croix, elle disait : « A cause du crime sans nom, à cause du déicide, peut-être Dieu le Père allait damner le genre humain, comme il rejetait le peuple juif, si Jésus, oubliant toute autre douleur, n'eût crié et prié dans la mort, pour nous et vers Dieu : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

« Et cependant, concluait-elle avec amertume, quel est l'homme qui répond à cet amour sans mesure? La vie, la mort de Jésus sont comme non avenues, nous les jetons derrière notre dos, pour ne plus les voir. Venez donc, fils de la bénédiction : regardez cette Croix, regardez celui qu'elle porte et pleurez avec moi, car c'est nous qui l'avons tué. Plus vous avez reçu et plus vous devez rendre. »

ADMIRABLE DOCTRINE DE LA SAINTE PUISÉE DANS LA PASSION

Afin de mieux faire comprendre les vues sublimes de la bienheureuse Angèle sur la Passion, qui fut le principal moyen de sa sainteté, nous allons, dans ce chapitre, la laisser parler elle-même. Nos lecteurs n'y auront que du profit. Nous transcrirons, en l'abrégeant, le chapitre trente-cinquième :

« Un jour, j'étais en prière. Je méditais avec une douleur profonde, mais intérieure, sur la Passion ; j'eus l'apparition du Christ crucifié. Il me montra comment il avait été suspendu à la Croix, et comment l'homme qui se perd est sans excuse à jamais, car le salut exige de l'homme ce que le médecin exige du malade. Il faut avouer son mal et exécuter l'ordonnance. Il n'y a pas de dépense à faire pour le traitement. Mon âme eut alors l'intelligence de l'antidote, qui réside dans le sang du Christ.

» Conformément à ce que je venais d'apprendre, je m'efforçai d'étaler devant Dieu toutes les misères de mon âme. Alors, je comptai chaque misère et je dis : Seigneur, regardez ma tête, je l'ai couverte mille fois des insignes de l'orgueil, j'ai donné à mes cheveux des formes contre nature, ayant dans mon cœur des intentions coupables..... Seigneur, regardez mes yeux pleins d'impudicité, injectés d'envie, etc.

» Je continuais à accuser chacun de mes membres et à raconter leur lamentable histoire.

» Jésus écouta avec une grande patience et me répondit avec une grande joie ; il me disait : « Ma fille, ne crains, ni ne désespère. Je suis puissant pour te guérir, si tu veux appliquer sur ton âme et sur ton corps ce que je te donnerai ; tous les attentats que tu as commis sous tes parures, ta fierté, ton orgueil, tout cela je l'ai expié; pour ces onguents qui ont déshonoré ta tête, la mienne a été tirée par la barbe, dépouillée de cheveux, percée d'épines, ensanglantée, méprisée jusqu'au couronnement. Ma face a été couverte de crachats, et mes yeux, pour expier les péchés des tiens, ont été voilés, noyés de larmes et de sang.

» Pour les crimes de tes oreilles, j'ai entendu les fausses accusations, les insultes, les moqueries, les rires et les blasphèmes, la sentence de mort et les pleurs de ma mère; j'ai entendu sa compassion.

» Pour les plaisirs de ta gourmandise, j'ai eu la bouche desséchée par la soif et le jeûne. On

m'a présenté le fiel et le vinaigre. Ton cou s'est agité par les mouvements de la colère, de la concupiscence et de l'orgueil, le mien a été meurtri par les soufflets; pour les péchés de tes mains et de tes bras, qui ont fait ce que tu sais bien, mes mains ont été percées de gros clous, liées au bois et j'étais suspendu par elles. Pour les péchés de ton cœur, où se sont déchaînées la haine, l'envie, la concupiscence, le mien a été percé du fer de la lance, et c'est de là qu'a coulé le remède. Les péchés de tes pieds, tes danses lascives, tes courses mauvaises, je les ai expiés par les blessures de mes pieds, qui furent cloués et mouillés de tout mon sang.

» Pour les péchés de tout ton corps, le mien, frappé horriblement, tiraillé à la façon d'une peau, fut étendu sur la croix. J'ai été mouillé, des pieds à la tête, par la sueur de sang, souffrant d'atroces tortures, criant, pleurant et priant, je suis mort dans mon gémissement, tué par ces tigres.

» Pour tes richesses mal acquises, j'ai porté la pauvreté, sans abri, ni pour naître, ni pour vivre, ni pour mourir, et j'aurais été livré aux chiens et aux oiseaux de proie, si, par pitié pour ma grande misère, on ne m'eût donné un sépulcre d'emprunt. »

» Le Christ parla ainsi et je vis son âme torturée par la Passion de son corps, par la douleur de sa mère, par notre refus d'adorer et de compatir. Il ajouta: « Tu ne trouveras ni péché ni maladie dont je n'aie porté la peine et offert le remède. Pour les immenses douleurs que vos âmes misérables devaient subir en enfer, j'ai voulu être torturé totalement. Ne t'afflige donc pas; mais tiens-moi compagnie.

» Marie-Madeleine était malade, elle désira sa délivrance et elle fut délivrée. Celui qui désirerait serait délivré comme elle. »

» Le Crucifié ajouta :

« Quand mes fils, abandonnant mon royaume, se sont faits enfants du diable, s'ils reviennent au Père, le Père en a une telle joie qu'il leur donne des consolations qu'il n'accorde point aux vierges fidèles, car *plus grand l'homme aura été dans le péché, plus grand il pourra être aussi dans l'autre abîme!* »

C'est ce qu'on a vu, en effet, dans certaines conversions admirables, comme celles de sainte Madeleine et de saint Augustin. Mais, hélas! pourquoi sont-elles si rares, ces conversions si parfaites. « L'homme qui veut trouver la grâce, ajoutait Notre-Seigneur, doit toujours tenir ma croix de bois immobile devant ses yeux! »

MORT DE LA BIENHEUREUSE ANGÈLE
JUGEMENT DES DOCTEURS SUR SA VIE ET SES ÉCRITS

Quelque temps avant sa mort, sa compagne vit un jour, auprès d'Angèle endormie, une brillante étoile dont les rayons se portaient vers le corps de la Sainte, puis, se repliant sur eux-mêmes, ils se redressaient vers le ciel. Cette apparition fut comme l'indice de la mort qui allait l'unir bientôt et pour jamais à son Epoux céleste.

Cette mort fut ce que faisait présager une si sainte vie. Entourée de ses enfants, des Frères Mineurs; fortifiée des sacrements de l'Eglise que lui donna son confesseur et son historien, Arnaud, elle s'endormit dans le Seigneur, le samedi soir, 4 janvier de l'an 1309.

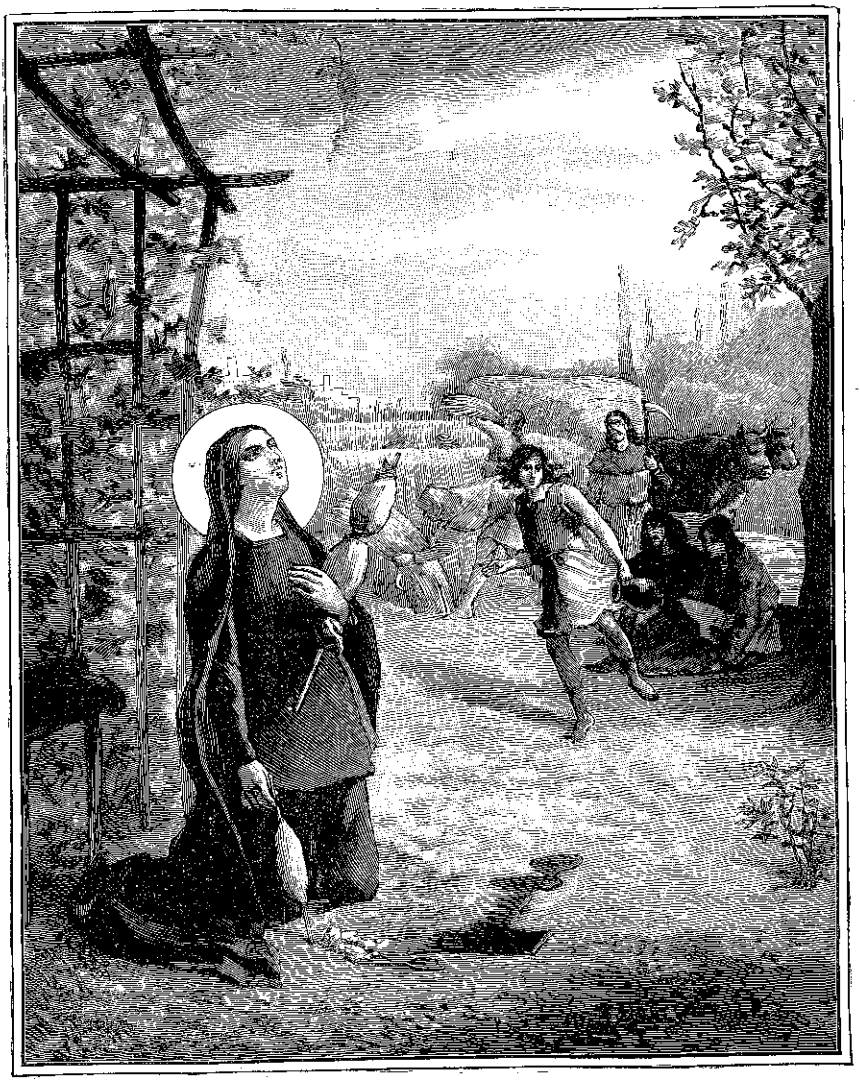
Elle fut enterrée dans une chapelle de l'église des Franciscains de Foligno, où ses restes sont encore aujourd'hui l'objet d'une grande vénération.

Le pape Innocent XII autorisa son culte en 1693. La fête qui se célèbre chez les Franciscains le 31 mars est fixée par les Bollandistes au 4 janvier, jour de sa bienheureuse mort.

Tous les auteurs mystiques ont puisé dans les révélations de la bienheureuse Angèle; saint François de Sales les cite avec respect dans son *Traité de l'amour de Dieu.* Voici le jugement qu'en porte un écrivain qui les avait étudiées avec soin: « Personne, dit Maximilien Sandée, de la Compagnie de Jésus, ne lira ces révélations sans admirer comment Dieu ne fait acception de personne. Sa grâce se répand indistinctement sur les âmes pures et sur les cœurs repentants. Quel exemple dans la bienheureuse Angèle, cette sublime maîtresse des théologiens, dont la doctrine ne fut extraite que de ce livre, écrit au dehors comme au dedans, et qui n'est autre que Jésus, vrai Dieu et vrai homme, qui seul donne aux âmes la science infuse. »

SAINTE PHARAILDE, VIERGE

Fête le 4 janvier.



Sainte Pharaïlde fait jaillir une source miraculeuse en frappant la terre avec son fuseau.

UNE ILLUSTRE LIGNÉE

C'est dans la Gaule septentrionale que vit le jour l'illustre vierge dont nous allons retracer l'histoire. On ne peut, malheureusement, déterminer le lieu de sa naissance; on sait seulement qu'elle naquit vers l'an 650, et que sa famille possédait des biens considérables.

S'il faut en croire les vieux documents relatifs à notre Sainte, elle aurait appartenu très probablement à la famille alors régnante des Mérovingiens.

Sainte Pharaïlde, nous disent en effet les historiens, était la fille d'un certain Thierri auquel ils donnent le titre de roi, et dont la puissance s'étendait au loin, tant dans la Gaule que dans la Lotharingie et l'Austrasie, contrées qui, depuis, formèrent le Brabant et le Hainaut. On sait que ce titre de roi était donné, au VII^e^ et au VIII^e^ siècle, non seulement aux souverains, mais aussi aux princes de leur sang. On en peut donc conclure que le père de notre Sainte était l'un de ces nobles guerriers qui, à la tête de leurs hommes, accompagnaient dans ses expéditions le roi, leur parent et suzerain tout à la fois.

Sainte Pharaïlde avait deux frères; ils suivirent la carrière des armes. La chronique nous apprend qu'ils furent puissants et riches et qu'ils exer-

cèrent l'autorité consulaire, ce qui veut dire apparemment qu'ils remplirent les fonctions dévolues, à cette époque, aux officiers pourvus du titre de comte.

Quant à notre Sainte, de bonne heure toutes ses vues se tournèrent du côté de Dieu.

Sa mère, dont l'histoire ne nous a pas laissé le nom, prit soin de lui faire étudier les premiers éléments des lettres en même temps qu'elle lui inculquait les principes de la piété.

LE MONASTÈRE DE NIVELLES

Mais la mère de notre jeune Sainte ne put surveiller longtemps l'éducation de sa fille; elle mourut alors que celle-ci était encore en bas âge.

Que devint alors Pharaïlde? On croit généralement qu'elle fut confiée à sainte Gertrude, abbesse du monastère de Nivelles. Les monastères étaient en ce temps-là les seuls foyers de la science; c'étaient, pour les jeunes filles surtout, les seules écoles où elles pussent recevoir une formation littéraire; et parmi ces écoles, dans tout le pays, il n'y en avait point de plus célèbre que Nivelles.

La fille du roi Thierri apprit là, en premier lieu, les vérités de la religion, puis les lettres profanes et sacrées, le tout en latin; car, en ces siècles reculés, il n'y avait pas encore de livres écrits en langue vulgaire. Pharaïlde profita de cette forte culture intellectuelle, et, à un âge encore tendre, elle prit l'habitude de puiser dans la lecture et la méditation des Livres saints la sève qui nourrit la vertu.

Déjà cette enfant attirait tous les regards: on pressentait qu'elle était faite pour le ciel et non pour la terre.

Si le sang auquel elle appartenait la forçait à se parer de riches atours, jamais ce luxe ne lui donna la moindre pensée de vanité ni d'orgueil. Affable pour tous, mais surtout pour les pauvres, elle leur distribuait d'abondantes aumônes, et toujours son humilité lui faisait trouver de petits stratagèmes, afin de cacher aux hommes les bonnes œuvres qu'elle accomplissait, mettant ainsi en pratique cette parole de l'Ancien Testament: « Cachez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle sera une prière qui vous préservera du mal. »

LA VIRGINITÉ DANS LE MARIAGE

Pharaïlde nourrissait au fond de son cœur le désir de consacrer à Dieu sa virginité, mais tout autres étaient les desseins de son père.

Comme on peut le penser, les prétendants à la main d'une princesse aussi accomplie ne devaient pas manquer.

Thierri choisit donc parmi les jeunes nobles qui s'étaient mis en avant celui qui lui semblait le plus en situation de faire le bonheur de sa fille, et il la fiança à Gui, fils d'Othon, roi ou chef d'une tribu saxonne établie dans la Gaule-Belgique. Pharaïlde n'osa ni refuser, ni différer l'accomplissement d'une promesse faite sans son aveu.

Mais, en subissant cet abus d'une puissance à laquelle, humble et timide jeune fille, elle n'avait pas su se dérober, notre Sainte mit en Dieu tout son espoir et lui dit dans une ardente prière :

« O Souverain Maître et Roi de toutes choses, source incréée de la lumière, vous qui gouvernez la marche des événements d'ici-bas, vous qui contemplez avec amour ceux qui gardent la virginité, faites que ce trésor ne soit point ravi à votre servante. »

Et cette prière faite, Pharaïlde se sentit tranquillisée, elle comprit qu'elle était exaucée. Aucun trouble dès lors n'agita son âme, aucun désordre des sens ne fut capable de l'atteindre. Son jeune époux, étonné d'abord, puis captivé par les grâces pudiques et l'innocence de sa compagne, consentit à la traiter ainsi qu'une sœur. Comme sainte Cécile et Valérien, saint Henri et sainte Cunégonde, sainte Pharaïlde eut donc la grâce insigne de garder la virginité, du consentement de son époux, pendant toute la durée de leur mariage.

INJURIEUX SOUPÇONS

Cependant Gui était d'un tempérament violent et emporté. C'était un de ces guerriers en qui la religion n'avait encore pu complètement apaiser les instincts barbares : ce qui aurait dû l'édifier fit précisément naître en lui des soupçons injurieux pour sa chaste épouse.

Sainte Pharaïlde s'adonnait assidûment aux exercices de piété. Durant la nuit, elle se levait fréquemment pour assister à l'office divin qui se célébrait à la pointe du jour dans une église du voisinage (1). Il n'en fallut point davantage pour exciter la jalousie de son mari.

Il s'imagina que ces sorties nocturnes pouvaient couvrir d'un prétexte de dévotion une coupable intrigue.

De telles imaginations entraînent d'ordinaire aux pires excès.

Chez Gui, elles portèrent l'exaspération à son comble. Oublieux de sa propre dignité et n'ayant aucun égard pour le haut rang et les vertus de Pharaïlde, il prit l'habitude de la frapper d'une façon barbare. L'humble vierge supportait les coups sans se plaindre; dans son malheur elle priait Dieu de la soutenir, de la fortifier, et son âme généreuse implorait chaque jour la grâce de son persécuteur.

CHATIMENT DU CIEL

Dieu, cependant, finit par laisser éclater sa vengeance.

Il envoya d'abord un premier avertissement à Gui.

Un jour qu'il chassait à cheval, il fut entraîné

---

(1) Deux monastères offraient à cette époque leurs églises à la dévotion de notre Sainte : ceux de Saint-Jean de Valenciennes et de Notre-Dame de Condé, tous deux habités par des religieuses.

par son ardeur à la poursuite du gibier : vivement éperonnée, sa monture se cabra et désarçonna le cavalier qui fut relevé par ses gens dans un piteux état. Il avait le nez écrasé, un bras rompu, le corps tout meurtri, à tel point qu'il semblait n'avoir plus qu'à rendre l'âme.

Mais l'époux de notre Sainte n'était pas encore arrivé au terme que Dieu avait assigné à ses jours. Il se remit. Seulement la guérison fut longue à venir, et ce n'est guère qu'au bout d'un an qu'on put le croire sauvé.

Pharaïlde, pendant ce temps, tout en adorant les desseins de la Providence, n'avait cessé de prier pour son bourreau.

Cependant, la maladie n'avait point changé le caractère impétueux et violent de Gui. Les soupçons, il est vrai, avaient disparu; il ne doutait plus de la vertu de sa femme; mais cette fois, c'étaient ses mauvais instincts qui le guidaient, et il voulait rompre le pacte conclu devant Dieu entre l'époux et l'épouse au début de leur union. La persécution recommença plus violente qu'auparavant, et de nouveau, Pharaïlde eut à subir chaque jour les plus ignominieux traitements.

Mais Dieu enfin entendit les gémissements de sa servante.

Une maladie cruelle vint tout à coup frapper Gui, et, peu à peu, par une longue suite de souffrances, le conduisit au tombeau.

LE VEUVAGE

Après la mort de son époux, sainte Pharaïlde consacra définitivement sa virginité au Seigneur. Libre désormais de toute entrave, elle put se livrer avec une entière liberté à ses goûts pour la prière et les bonnes œuvres.

Austère dans sa vie, elle prit dès lors pour règle de jeûner presque continuellement. Les nuits, elle les passait en partie prosternée au pied des autels.

Son amour des malheureux ne connaissait pas de bornes. Elle visitait les infirmes, pansait elle-même les malades, prodiguant à tous les soins les plus intelligents et les plus dévoués.

C'est dans l'exercice de ces œuvres admirables de charité que se consuma cette seconde partie de sa vie.

UNE SOURCE MIRACULEUSE

Ceux sur lesquels la charité de notre Sainte s'exerçait de préférence, étaient ses propres serviteurs.

Voici une gracieuse légende qui témoigne de cette sollicitude.

Un jour, dans sa villa de Bruay (1), Pharaïlde, tout en filant, surveillait les travaux de la moisson : il n'y avait pas d'eau en ce lieu (c'était sur la partie la plus élevée du territoire), et le soleil dardait ses rayons brûlants sur la tête des moissonneurs. Ceux-ci, harassés de fatigue et tourmentés par la soif, se plaignent et murmurent. La Sainte les entend et a pitié d'eux. Elle se met aussitôt en prière, et, se souvenant qu'autrefois dans le désert, Moïse, en frappant le rocher de sa verge, avait fait jaillir une eau limpide, elle frappe à son tour la terre du fuseau qu'elle tenait à la main; et, soudain, de ce sol sablonneux, s'élance une source abondante qui depuis n'a point tari.

Protégée par un modeste édicule, cette source est encore là de nos jours, comme un témoin toujours subsistant du pouvoir de notre Sainte.

Les pèlerins de Bruay, après avoir prié dans l'église, ne manquent jamais de se rendre à la fontaine de sainte Pharaïlde; et plus d'une guérison, assure-t-on, a été due à l'emploi que l'on a fait de cette eau. Elle a surtout la vertu de guérir les enfants atteints de maladies de langueur.

POUVOIR DE PHARAÏLDE SUR LA NATURE

Dieu se plaisait à récompenser la vertu de sa servante et à faire éclater sa sainteté aux yeux des hommes par des miracles.

« Si nous avions la prétention, dit un de ses plus anciens biographes, de raconter tous ceux que sainte Pharaïlde accomplit, soit avant, soit après sa mort, ce n'est pas la matière qui ferait défaut, c'est le talent qui ne serait pas à la hauteur d'une semblable tâche. »

La chronique nous a transmis entre autres faits, le trait suivant, qui mérite d'être rapporté pour sa simplicité naïve.

C'était à la fin de l'automne.

Sainte Pharaïlde cheminait lentement dans un champ récemment ensemencé par ses serviteurs. Tout à coup une troupe d'oies sauvages vint s'y abattre. Loin de chasser ces importuns volatiles, la Sainte les pousse devant elle avec le bâton qui soutenait sa marche. Nullement effarouchées, les oies se laissent docilement conduire et enfermer comme un troupeau de brebis. Pharaïlde recommande à ses serviteurs de ne leur faire aucun mal.

Or, il advint que, pendant que la Sainte était allée prier à l'église, l'un d'eux, oublieux de sa recommandation, succomba à la tentation de tuer une oie et de la manger avec ses compagnons. A son retour, Pharaïlde ordonne qu'on remette les oies en liberté; mais, à ce moment, elle s'aperçoit qu'il en manque une à l'appel. Elle interroge ses serviteurs : le coupable est découvert. La Sainte alors fait apporter ce qui reste de la victime, c'est-à-dire les os et les plumes; elle rassemble ces tristes débris, et, d'un geste, remet en liberté l'oiseau miraculeusement rendu à la vie.

MORT DE LA SAINTE

Le moment était venu où sainte Pharaïlde allait recevoir la couronne des élus.

Ses biographes nous apprennent qu'elle s'éteignit doucement dans le Seigneur à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après plus d'un demi-siècle de veuvage.

C'était en l'année 740.

Elle fut inhumée à Bruay, dans une église fondée pour l'usage de sa famille et de ses colons

(1) Les anciens titres portent Bruel, ou Brueil. Aujourd'hui localité voisine de Valenciennes.

Les nombreux miracles qui se firent sur son tombeau ne tardèrent pas à confirmer d'une manière éclatante la sainteté de la servante de Dieu; aussi son culte fut-il de bonne heure approuvé dans les formes alors en usage, et l'église de Bruay, primitivement consacrée à saint Jean-Baptiste, prit le nom de sainte Pharaïlde.

En 754, le corps de la vierge fut transporté au monastère de saint Bavon, à Gand, par le moine Agilfride, depuis évêque de Liège. La ville de Gand la choisit pour sa patronne.

En 846, les incursions normandes forcèrent les moines de Saint-Bavon à cacher le corps de la Sainte. Ils le transportèrent tour à tour à Saint-Omer, à Laon et à Nesle-la-Reposte, au diocèse de Troyes.

Un siècle plus tard, les restes de la Sainte furent rapportés à Gand, et une partie de ses cendres fut attribuée à l'église du palais des comtes de Flandre, qui devint le siège d'un illustre chapitre de chanoines.

Le protestantisme, qui accumula au XVI^e^ siècle tant de ruines, n'épargna pas la collégiale de Sainte-Pharaïlde. Les *Gueux*, — c'est le nom que se donnaient les dévastateurs, — pillèrent les églises de Gand.

Au nombre de trois ou quatre cents, à la faveur des ombres de la nuit, éclairés seulement par de lugubres torches, ils envahirent brusquement les rues de la cité. Leurs effrayantes clameurs venaient troubler le repos des habitants.

Ce qui fut plus horrible encore, c'est l'assaut qu'ils livrèrent à la cathédrale. Ses portes ne purent résister à leurs coups. Au chant de hideux refrains, ces impies, pour la plupart inconnus et étrangers à la ville, arrachèrent l'or des châsses de sainte Pharaïlde et de saint Bavon.

Fort heureusement, la piété des chanoines avait prévenu leur indigne profanation. On avait eu le temps de mettre les reliques en sûreté dans la citadelle.

D'autres profanations eurent lieu dans la suite. Néanmoins, elles n'atteignirent pas toutes les reliques de sainte Pharaïlde, et Gand se glorifie d'en vénérer encore quelques précieux fragments.

Ajoutons que l'église de Bruay conserve cependant encore quelques reliques de notre Sainte. Les pèlerins viennent toujours en foule prier au tombeau de la vierge de Bruay et lui demander la guérison de leurs enfants malades ou languissants.

Mais c'est surtout le 4 septembre que la fête de sainte Pharaïlde attire un grand concours de peuple.

Un autre sanctuaire, élevé en l'honneur de sainte Pharaïlde, se trouve à Steyn-Ockerzeel. Si l'on en croit la tradition, la Sainte aurait habité en ce lieu. La chapelle qui existe actuellement serait bâtie sur l'emplacement de son antique oratoire.

C'est non loin de là que se passa, vers l'an 1300, le fait que nous allons raconter. Une paysanne, à court de vivres, alla frapper un jour à la porte de sa voisine, la priant de lui prêter un pain qu'elle s'engageait à lui remettre dès qu'elle aurait pu préparer sa provision. La voisine, nullement touchée de voir cette pauvre femme dans le besoin, refusa, prétextant qu'elle même n'en avait plus.

— Mais on vous a vue cette semaine porter votre pain au four, reprit la voisine.

Ainsi interpellée, la méchante femme n'en continua pas moins ses dénégations. Elle ajouta :

— Dieu et sainte Pharaïlde fassent que toute ma provision se change en pierres si j'ai présentement plus d'un demi-pain.

Quand après cette conversation, l'avare rentra au logis et ouvrit la huche pour prendre ce qui était nécessaire au repas de la famille, au lieu de pain elle trouva des pierres de même forme.

Recueillies pieusement par le peuple, ces pierres furent déposées dans la chapelle voisine. Plus tard, quelques-unes d'entre elles furent données à la collégiale de Gand. Deux de ces pains de miracle se trouvent encore à Saint-Nicolas de Gand, trois autres sont depuis la Révolution conservés dans l'église paroissiale de Steyn-Ockerzeel.

PRIÈRE

O Dieu qui, parmi les innombrables dons de votre grâce, opérez des merveilles, même dans les plus faibles créatures, daignez nous faire miséricordieusement ressentir les effets de la protection de votre vierge sainte Pharaïlde, dont l'éclatante chasteté est pour nous une prédication en même temps que ses glorieux miracles nous comblent de joie. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

OUVRAGES CONSULTÉS

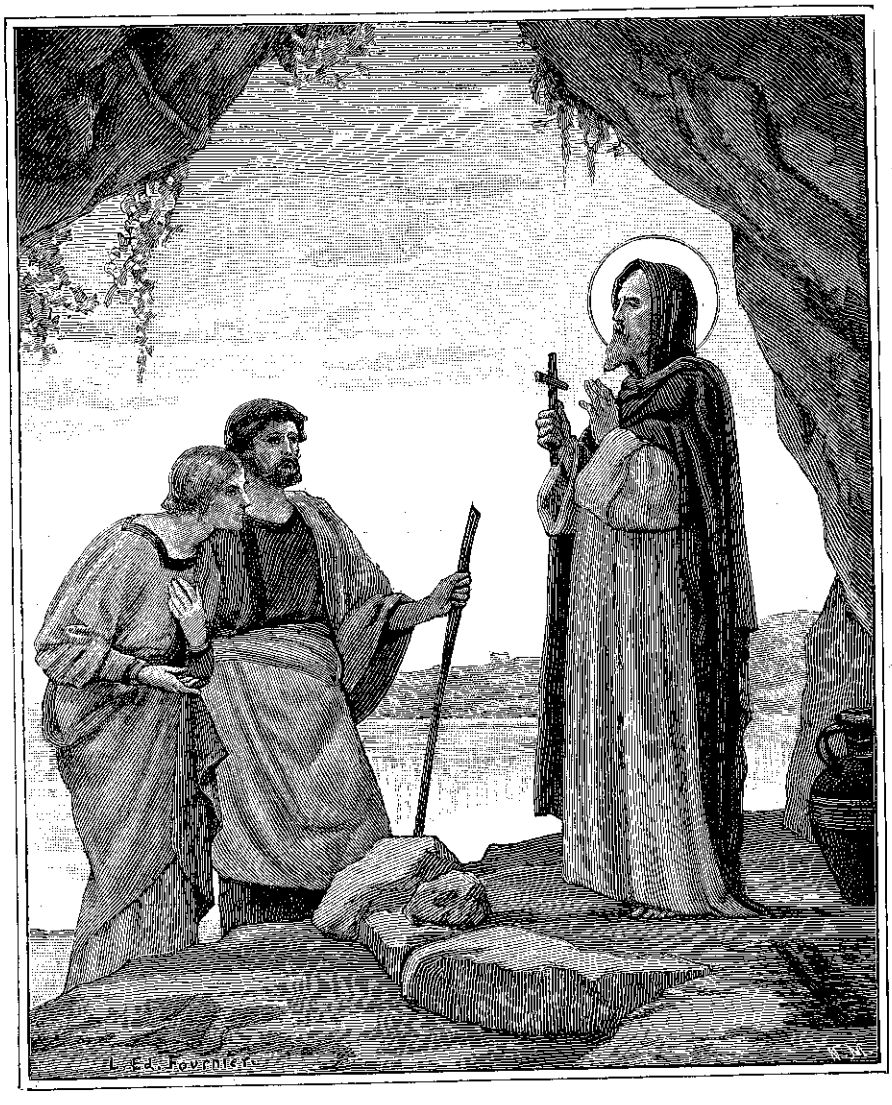
Actes de sainte Pharaïlde, par M^gr^ HAUTECOEUR, prélat de la maison de Sa Sainteté, recteur des Facultés catholiques de Lille, 1882. — *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par l'abbé DESTOMBES, tome I^er^.

SAINT MICHEL LE SYNCELLE

ET LES DEUX FRÈRES SAINT THÉODORE ET SAINT THÉOPHANE GRAPTI

Confesseurs de la foi sous les iconoclastes.

Fête de saint Michel : le 4 janvier ; des saints Théodore et Théophane : le 27 décembre.



Les deux saints frères Théodore et Théophane se font les disciples de l'ermite saint Michel le Syncelle.

Dans la lutte formidable engagée à Constantinople aux VIIIe et IXe siècles à propos des saintes images, nous trouvons, parmi les fermes champions de l'orthodoxie, trois moines originaires de Palestine. Ni les menaces, ni les promesses, ni les exils, ni les supplices ne les purent ébranler.

Le R. P. SIMÉON VAILHÉ, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, faisant justice de nombreuses inexactitudes qui s'étaient glissées chez les biographes, a remis en lumière ces trois figures, particulièrement attachantes. Nous sommes heureux de pouvoir, avec la permission de l'auteur, user largement de ce solide travail.

L'ICONOCLASME

Un mot tout d'abord sur l'iconoclasme. C'est, nul ne l'ignore, la querelle soulevée jadis à la cour de Byzance au sujet du culte à rendre aux saintes images. Les empereurs de Constantinople,

Léon l'Isaurien, Constantin Copronyme, Léon l'Arménien, Michel le Bègue, Théophile, s'en firent les adversaires acharnés. Hérétiques avant d'être persécuteurs, ils prétendaient que les chrétiens rendaient aux images du Sauveur, de sa Sainte Mère et des autres saints un culte d'adoration. Pour couper court à ce qu'ils appelaient une idolâtrie, ils résolurent de faire disparaître toute représentation des traits divins de Jésus, toute figure de la Sainte Vierge et des saints; ils se firent *iconoclastes* ou briseurs d'images.

En vain, des évêques, défenseurs de la saine tradition, déclaraient-ils, comme le fit l'un d'entre eux à Léon l'Arménien :

« Les images ne sont pas nos dieux; ce sont des livres toujours ouverts qu'on explique et qu'on vénère dans les églises, afin de se rappeler, à leur vue, Dieu-même, et de l'adorer dans ses saints et dans ses œuvres. »

Des pontifes, des moines et de simples fidèles versèrent leur sang, subirent divers tourments en témoignage de cette vérité. Au nombre de ces confesseurs figurent les saints Michel, Théodore et Théophane.

MICHEL, MOINE DE SAINT-SABAS

Michel, dit *le Syncelle*, naquit à Jérusalem vers l'an 761. Dès l'âge de trois ans, sa mère le présenta non point au temple et au grand-prêtre, mais au patriarche, qui l'inscrivit au nombre des lecteurs de l'église de la Sainte-Anastasis ou de la Résurrection. L'enfant fut bientôt confié à des maîtres éminents auprès desquels il apprit, comme en se jouant, grâce à ses aptitudes peu communes, la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la poésie et l'astronomie.

Dieu, par la voie du deuil et de l'épreuve, l'amena à se consacrer à lui et à ensevelir dans un monastère, pour les mieux faire fructifier plus tard, ses talents naissants. Michel, encore jeune, perdit son père; sa mère, pour cacher son veuvage, se retira avec ses deux sœurs dans un couvent voisin du Cénacle; lui-même leur coupa les cheveux, ce qui était le signe extérieur de leur renoncement au monde, et, ayant distribué sa fortune aux pauvres, il prit la route de Saint-Sabas (786). Il avait alors vingt-cinq ans.

Il n'attendit pas longtemps la tonsure et l'habit monastique. Ses études et son éducation l'avaient préparé de longue date à la vie des ascètes. Il vécut désormais à la manière des Euthyme et des Sabas, jeûnant cinq fois la semaine, sans autre nourriture que quelques légumes cuits à l'eau. Le samedi et les jours de fêtes, il y ajoutait un peu de pain. L'assistance régulière à l'office, l'oraison silencieuse dans la cellule, l'étude de la Bible, des Pères, des auteurs profanes et ecclésiastiques et le travail des mains occupaient saintement ses loisirs. Dix-huit ans se passèrent ainsi, sans que rien vint troubler le calme de sa vie austère et recueillie.

Une fois pourtant, en mars 796, une terrible alerte surprit les moines de Saint-Sabas. Une bande de Bédouins, campés aux environs, fondit tout à coup sur le monastère, le prit d'assaut, le mit au pillage, comptant trouver sans doute des trésors amassés dans les cellules des religieux, et se retira, non sans laisser sur le champ du combat une centaine de moines blessés.

Ce n'était là que le prélude d'une autre attaque beaucoup plus sanglante. Elle eut lieu quelques jours après. Les moines s'étaient mis sur la défensive; mais, inférieurs en nombre, ils durent céder et furent livrés sans merci à toutes les violences. Vingt d'entre eux périrent dans les flammes ou furent martyrisés de diverses manières.

Michel échappa, on ne sait comment, au carnage, et il put, la tourmente apaisée, regagner sa cellule et reprendre son genre de vie.

Son intelligence et ses vertus le désignaient pour le sacerdoce. Il fut ordonné à Jérusalem prêtre du Saint-Sépulcre, ce qui ne l'empêcha pas de retourner à son monastère et d'y reprendre parmi ses frères le poste qu'avait choisi son humilité.

Sa seule ambition était celle d'une perfection plus grande. Il crut la trouver dans la vie d'*hésychaste* ou de contemplatif, qu'il demanda et obtint. Retiré dès lors dans une grotte solitaire, il ne possédait qu'une robe pour se couvrir, une natte pour se reposer, un petit pot pour contenir sa frugale nourriture.

Sa condition d'hésychaste lui donnait un rang à part dans l'assemblée des moines, le constituait en quelque sorte maître et instituteur de vie religieuse et lui permettait de grouper autour de lui des disciples.

SAINT THÉODORE ET SAINT THÉOPHANE

C'est ainsi qu'il connut les deux frères Théodore et Théophane, originaires de Jérusalem, qui demandèrent à se ranger sous sa conduite. L'un était âgé de vingt-cinq ans, l'autre de vingt-deux. Ils étaient nés de pieux parents; leur père, honoré dans l'Église grecque du titre de saint, après avoir consacré ses deux fils au Seigneur, se retira, dit-on, dans une laure de Saint-Sabas, devint prêtre, et mourut dans une verte vieillesse.

Nos deux jeunes gens avaient appris dans les écoles de la Ville Sainte les premiers rudiments des lettres : ils furent heureux de trouver en Michel un maître aussi versé dans les sciences profanes qu'expert dans l'art de la direction des âmes.

Ils se formaient depuis quelque temps auprès de lui quand, en 811, le patriarche Thomas appela Michel à Jérusalem et en fit son *syncelle*, charge qui répondrait à peu près à celle de secrétaire particulier de l'évêque jointe à celle de vicaire général. Les deux disciples ne se séparèrent pas tout à fait de leur maître et ils vinrent loger, pour continuer à profiter de ses enseignements, dans le couvent des *spoudæi* (hommes zélés), voisin du Saint-Sépulcre et du palais patriarcal, non loin de la tour de David. C'est là que le patriarche, cédant aux prières de son syncelle, leur conféra l'onction sacerdotale.

Un an s'était à peine écoulé que Michel et ses deux disciples prenaient ensemble le chemin de Constantinople, quittant pour ne plus le revoir leur pays natal. Quel dessein les forçait ainsi à s'exiler?

MOTIFS DE LEUR VENUE A CONSTANTINOPLE

Bien des biographes ont cru qu'ils étaient appelés dans l'antique Byzance par d'autres moines qui, pressés de répondre aux objections qu'on leur opposait sans cesse contre le culte des saintes images, avaient volontiers recours à des hommes aussi instruits, aussi expérimentés que l'étaient Michel et ses deux disciples.

Si vraisemblable que soit l'hypothèse, elle tombe devant la comparaison des dates. On sait, à n'en pas douter, que la persécution iconoclaste, éteinte depuis de longues années, ne fut rallumée

par Léon l'Arménien qu'aux premiers mois de l'année 815. Si donc on admet, d'après les paroles mêmes de saint Théodore et Théophane, que nous citerons plus loin, qu'ils allèrent à Constantinople en 812, ou au début de l'année 813, alors que tout était dans le calme sous le règne pacifique de Michel Rangabé, il est difficile d'admettre qu'ils y vinrent dans le dessein préconçu de défendre l'orthodoxie et de confondre les persécuteurs.

Deux autres motifs semblent plus plausibles. Une querelle doctrinale, bientôt suivie de voies de fait, venait de mettre aux prises les moines du couvent bénédictin du Mont des Oliviers et les moines de Saint-Sabas. Les Grecs, préludant aux mesquines discussions de mots qui les signaleront plus tard, n'étaient pas loin d'accuser les latins, leurs voisins, du crime d'hérésie, parce qu'ils ajoutaient ces mots *sicut erat in principio.....* au *Gloria Patri,* ce que ne faisaient pas les Orientaux. En outre, ils leur reprochaient d'employer pour le *Pater noster* une formule un peu différente, et surtout — ceci était le grand grief — d'ajouter le *Filioque* au Symbole.

Les Bénédictins, attaqués dans leur orthodoxie, se récrièrent et en appelèrent au Siège apostolique.

Ils envoyèrent au pape Léon III des religieux chargés d'exposer leur cas et de plaider leur cause. Les Grecs, qui n'avaient pas encore vis-à-vis de Rome les défiances dont ils témoigneront dans la suite, ne voulurent pas rester en arrière, et résolurent d'envoyer, eux aussi, leurs représentants : le patriarche Thomas désigna pour cette mission Michel le Syncelle, le moine Job et les deux frères Théodore et Théophane.

Constantinople se trouva dans leur itinéraire.

Un second motif, qui hâta leur départ, fut sans doute la lutte fratricide que suscita entre ses fils Mohammed et Abdallah la mort du calife Haroun-Al-Raschid, l'ami de Charlemagne et le protecteur des chrétiens.

A l'occasion de cette guerre civile, la Palestine fut mise à feu et à sang. Jérusalem fut saccagée ; les monastères de la ville et des environs, les sanctuaires de la Résurrection et du Calvaire, les laures de Saint-Chariton et de Saint-Sabas, les couvents de Saint-Euthyme et de Saint-Théodose, furent plusieurs fois profanés, bouleversés, ruinés. Il se commit tant de meurtres, de vols, d'adultères, d'iniquités de tout genre que beaucoup de chrétiens songèrent à placer la mer entre leurs ennemis et eux, et se réfugièrent à Chypre et à Constantinople.

Les moines trouvèrent asile, dans la capitale, au monastère de Chora, que le patriarche saint Nicéphore mit à leur disposition avec la plus grande charité.

C'est là sans doute que Michel et ses deux disciples reçurent l'hospitalité. Purent-ils réaliser leur dessein de se rendre à Rome? La chose semble douteuse, à en juger par ce passage d'une lettre adressée en 824 par saint Théodore Studite à Michel le Syncelle : « Comment, *alors que vous vous disposiez à aller ailleurs,* la marche des événements vous a-t-elle forcés de tomber dans les pièges de ceux qui nous gouvernent? »

Ce qui signifie, selon toute vraisemblance, que Michel et les deux frères, sur le point de se rendre à Rome, se sont vus contraints de demeurer à Byzance, et sont, par suite, tombés entre les mains des iconoclastes.

PRISON ET FLAGELLATIONS

En effet, dès le 10 juillet 813, date de l'assassinat de l'empereur Michel Rangabé, les événements se précipitent. Léon l'Arménien, prince superstitieux, se déclare contre les images, mais aussi rusé que cruel, il n'affirme pas aussitôt ses vrais sentiments. En décembre 814, il confère de ses opinions religieuses avec le patriarche de Constantinople saint Nicéphore, plusieurs autres évêques, higoumènes ou moines, parmi lesquels se trouvaient probablement nos trois Jérosolymitains, et en leur présence, s'avoue disposé à renouveler la politique des premiers empereurs iconoclastes.

La persécution violente éclate en mars 815.

Le patriarche Nicéphore est arraché à son siège. Un intrus, nommé Théodote Cassitéras, créature de l'empereur, le remplace et ose officier en la fête même de Pâques. L'Eglise de Byzance connaît alors les horreurs des plus mauvais jours ; Michel, Théodore et Théophane, qui auraient peut-être pu fuir, mais qui ont à cœur de soutenir leurs frères persécutés et de partager, s'il le faut, leurs tourments, se voient, pour leur refus de souscrire aux propositions impériales, soumis à une rude flagellation, puis internés à la prison Phiala (mai 815).

Nouvelle invitation leur est faite par l'empereur, vers Pâques de l'année 816, non plus de rejeter le culte des images, mais simplement de communiquer avec le patriarche intrus et avec les prêtres iconoclastes. Il leur promet en même temps des postes avantageux, une métropole lucrative. Les moines palestiniens n'ont garde de donner dans le piège, et, en punition de leur résistance, ils sont brutalement séparés les uns des autres. Michel et Job restent à Phiala ; Théodore et Théophane sont enfermés dans une forteresse située à la jonction du Bosphore et de la mer Noire.

Tous restèrent emprisonnés, et eurent cruellement à souffrir jusqu'à la mort de Léon l'Arménien, qui arriva le 25 décembre 820.

Son successeur, Michel le Bègue, fit ouvrir les cachots et relâcher les prisonniers, pour se concilier les bonnes grâces des orthodoxes : mais là se borna sa générosité. Il continua la persécution imaginée par son prédécesseur, sans toutefois en venir aux mêmes extrémités. C'est ainsi qu'il défendit aux quatre moines de Jérusalem de se réunir comme autrefois : Michel et Job furent relégués dans un couvent proche de Brousse, les deux frères se rendirent au monastère de Sosthène, sur la côte européenne du Bosphore.

Somme toute, les neuf années que régna Michel le Bègue furent pour les confesseurs de la foi une période d'accalmie. Enfermés dans leurs pacifiques retraites, ils purent se livrer sans trouble au travail et à la prière, demandant à Dieu de faire luire pour son Eglise des jours meilleurs.

COMPARUTION DEVANT THÉOPHILE MARQUÉS AU FER ROUGE

Un nouvel orage éclata en 829, à l'avènement de l'empereur Théophile, fils de Michel le Bègue. Ce prince, adversaire acharné des saintes images, donna libre cours à sa haine et à sa fureur, et remplit d'évêques, de moines, de prêtres et même de simples fidèles convaincus du crime d'orthodoxie les prisons de Byzance et des grandes cités.

Arrachés à leurs monastères, Michel et Job furent de nouveau incarcérés; Théodore et Théophane traînés devant les tribunaux, subirent une horrible flagellation qui mit leurs os à nu, et furent relégués dans l'île Aphonsia.

Nous allons entendre, de la bouche même de ces vaillants athlètes, la suite de leurs combats.

Ils ont raconté leur procès et leurs supplices dans une lettre adressée à Jean, évêque de Cyzique.

Après deux ans d'exil dans leur solitaire îlot, Théodore et Théophane sont brusquement cités à comparaître devant l'empereur et amenés à Constantinople. « Le 14 juillet 836, nous étions mandés devant Théophile. Arrivés au palais, à peine avions-nous commencé les prostrations d'usage qu'il nous interpelle d'une voix sévère : « Pourquoi êtes-vous venus ici? » Et, sans attendre notre réponse, il commanda de nous frapper au visage. Les coups étaient si nombreux et si violents, remarque Théodore, que la tête me tournait, et que je serais tombé sur le marchepied de l'empereur, si je n'avais saisi la tunique de celui qui me frappait. « Pourquoi êtes-vous venus ici? » répéta Théophile. Nous gardâmes le silence. L'empereur, se tournant alors vers un officier, lui cria d'une voix irritée et rauque : « Enlève-les, grave-leur ces » vers iambiques sur le visage et remets-les à deux » Sarrasins qui les reconduiront dans leur pays. » Or, il y avait là, tout près de nous, un certain Christodule qui avait composé ces iambes et qui les tenait à la main. L'empereur lui prescrivit de les lire en ajoutant : « Ils ne sont peut-être pas » jolis, mais ne t'en inquiète pas. »

» Le sens de ces vers était : Théodore et Théophane ont paru à Jérusalem comme des vases d'iniquité, de superstition et d'erreur. Ils ont été chassés de cette ville pour leurs crimes. Venus à Constantinople, ils n'ont pas renoncé à leurs folies. Aussi les a-t-on marqués au fer rouge, sur la face, comme des criminels.

» La lecture des vers achevée..... Théophile commanda de nous déshabiller. Cela fait, ajoute Théodore, on me flagella le premier, pendant que l'empereur adjurait les bourreaux en disant : « Ah! c'est ainsi qu'ils me traitent! Frappez-les dur! » Et, de fait, on me frappa le dos et la poitrine sans miséricorde. De temps à autre, sous la violence des coups, je m'écriais : « Mais nous n'avons rien fait contre ta majesté! » et ensuite : « Seigneur, aie pitié de nous! Sainte Mère de Dieu, viens à notre secours! » Après moi, ils se mirent à frapper mon frère qui criait également : « Sainte Mère de Dieu..... regarde vers moi..... » Seigneur, Seigneur..... ne nous fais pas attendre » ton secours! »

» Après nous avoir battus au gré de ses désirs, le basileus nous renvoya, puis nous fit demander : « Pourquoi vous êtes-vous réjouis de la mort de » Léon l'Arménien, et pourquoi, cherchant un » refuge près de lui, avez-vous refusé d'embrasser » sa foi? »

» Nous lui répondîmes : « Nous ne nous sommes » pas réjouis de la mort de Léon et nous n'avons » pas cherché un refuge auprès de lui. Quant à » changer de foi, nous ne pouvons le faire aussi » souvent que les empereurs en changent.

« Comment, reprit-il, vous n'êtes pas venus à » Constantinople sous Léon? »

« Aucunement! nous y sommes venus sous son » prédécesseur. » (Michel Rangabé.)

» Quatre jours après (le 18 juillet), nous fûmes sommés par le préfet de la ville d'obéir aux volontés de l'empereur. Nous refusâmes avec énergie..... Or, il y avait là Christodule, l'auteur des iambes..... « Sachez-le, dîmes-nous au préfet, » il serait plus facile de mettre le ciel à la place » de la terre et la terre à la place du ciel que de » nous faire renoncer à notre foi. » Sur ce, le préfet donna l'ordre de nous marquer les vers sur le visage avec un fer rouge. On étendit donc sur un chevalet nos membres encore brisés par les coups que nous avions reçus et l'on grava les vers sur nos visages encore tuméfiés des coups de fouet. Après de longues heures, comme il faisait sombre et que l'opération n'était pas encore terminée, on nous relâcha.

» Au moment de sortir, je dis au préfet et à « tous les assistants : « Sachez-le bien! Les chré- « tiens, en voyant cette inscription, vénéreront nos « visages que vous avez traités si indignement « pour l'amour de notre commun Maître..... Vous « apercevrez ces vers sur le visage du Christ au « jugement dernier, et vous serez contraints de « les lire. N'a-t-il pas dit, en effet : Ce que vous « faites au moindre de mes disciples, vous le « faites à moi-même? »

FIN DES TROIS CONFESSEURS DE LA FOI

Ceux que l'on traitait aussi indignement étaient des vieillards de soixante à soixante-cinq ans, déjà affaiblis par une longue captivité et les flagellations qu'ils avaient dû subir. Rien d'étonnant que l'un d'entre eux, Théodore, ait succombé, au dire de quelques biographes, cinq mois seulement après son supplice. Il mourut dans une prison, à Apamée de Bithynie, aujourd'hui Moudania, le port de Brousse.

Saint Théophane eut la consolation d'assister au rétablissement des saintes images et au triomphe définitif de l'orthodoxie. A la mort de Théophile (20 janvier 842), la pieuse impératrice Théodora rendit la paix à l'Eglise d'Orient, rouvrit toutes grandes les portes des prisons, rappela les confesseurs de leur exil, les rétablit sur les sièges épiscopaux et dans leurs monastères et organisa une grande fête suivie d'un banquet solennel pour célébrer cet heureux événement.

Les martyrs survivants y vinrent et furent mis à l'ordre du jour. On remarqua surtout les glorieux stigmates gravés en traits indélébiles sur le visage de Théophane Graptos. Comme une réparation du passé et un hommage à sa vertu, Théodora lui fit donner le siège métropolitain de Nicée qu'il conserva quatre ans. Il mourut le 11 octobre 845. Il fut enseveli au monastère de Chora.

Quant à Michel le Syncelle, plus qu'octogénaire, il survécut à ses deux disciples. Lui aussi fut mis à l'honneur après avoir été à la peine. Il fut nommé higoumène (prieur) de Chora et syncelle du patriarche de Constantinople. Il s'occupa aussitôt de faire refleurir dans son monastère, si troublé depuis près de trente ans, la discipline monastique totalement disparue. Grâce à son prosélytisme, il parvint à réunir dans ses murs, en rappelant les dispersés, une centaine de fervents religieux.

Saint Michel, comblé de jours et de mérites, sentant approcher sa fin, manifesta le désir de reposer pour toujours à côté de saint Germain le Patriarche et de saint Théophane Graptos, ces vaillants confesseurs de la foi, dont les restes étaient conservés à Chora. Il mourut le 4 janvier 846, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

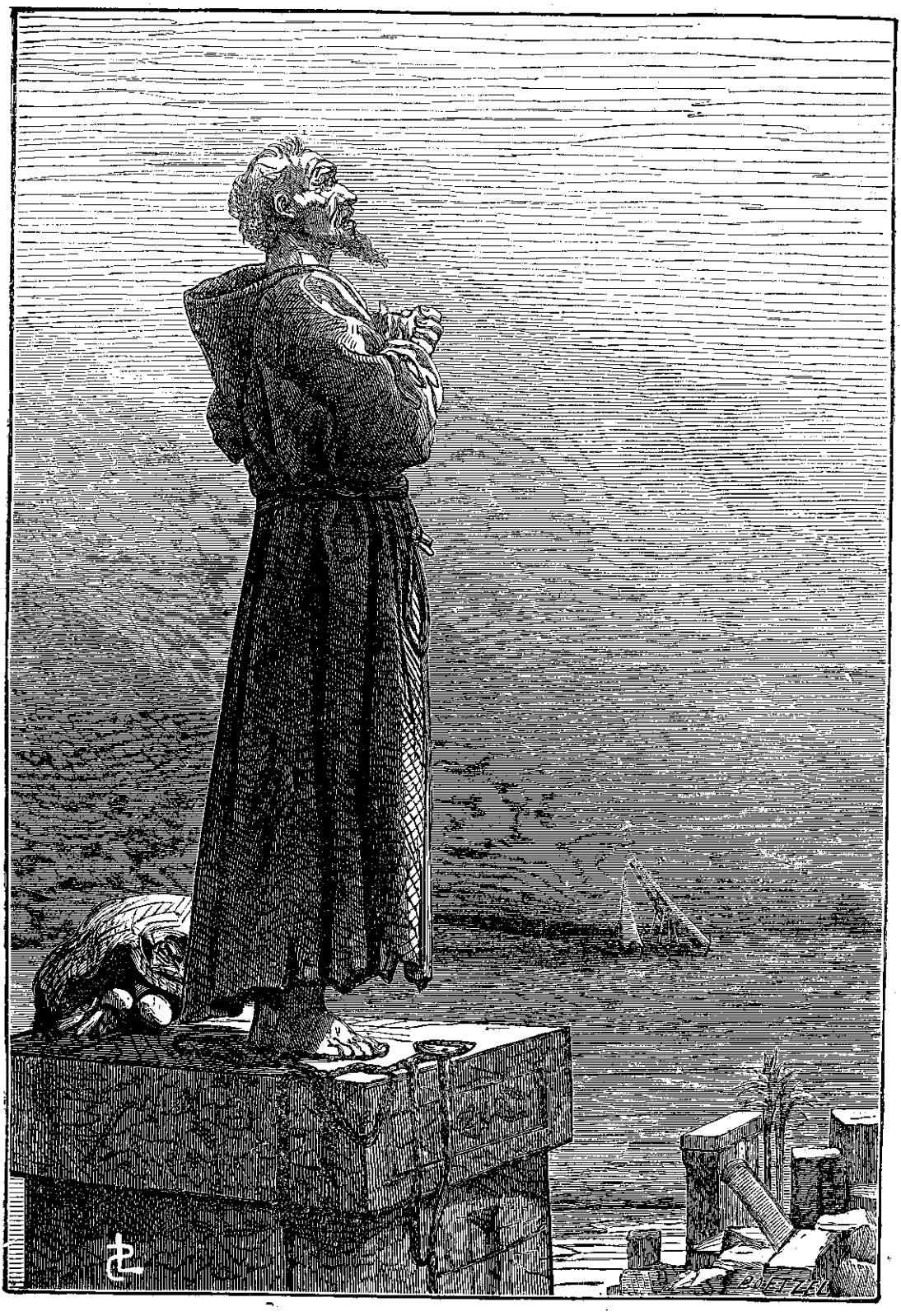
Les Grecs se sont plu à garder à saint Théodore et à saint Théophane le surnom de *grapti*, mot grec qui signifie inscrits, marqués au front, pour rappeler leur douloureux et singulier martyre.

* * *

D'après deux articles de la *Revue de l'Orient chrétien* : année 1901, nos 3 et 4 : *saint Michel le Syncelle et les deux frères « Grapti », saint Théodore et saint Théophane*, par le P. Siméon Vailhé, des Augustins de l'Assomption.

SAINT SIMÉON STYLITE

Fête le 5 janvier.



NAISSANCE ET VOCATION DE SAINT SIMÉON STYLITE

Vers la fin du IVe siècle, tandis que l'hérésie pélagienne attaquait la doctrine de la grâce, Dieu consolait son Eglise en faisant éclater, dans la personne de ses saints, les merveilles que cette même grâce sait opérer. Saint Siméon Stylite fut un de ces hommes envoyés de Dieu pour protester contre le pélagianisme par l'action, tandis que d'autres protestaient par la doctrine.

Siméon naquit à Sisan, humble bourgade de Cilicie, dans l'Asie Mineure. Ses parents n'étaient pas riches; aussi fut-il destiné, dans sa jeunesse, à la garde des troupeaux.

Il avait treize ans lorsque, par un jour d'hiver, ne pouvant vaquer à ses occupations ordinaires à cause de la neige, il se rendit à l'église pour occuper ses loisirs. On lut, ce jour-là, l'Evangile des Béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Ces paroles frappèrent le jeune berger. « Comment peut-on réaliser sur la terre la perfection des bienheureux dont parle le Sauveur? » demanda-t-il à un vénérable prêtre. Celui-ci répondit que la vie monastique avait été instituée pour atteindre ce but suprême de la spiritualité.

Siméon n'en demanda pas d'avantage. Désireux d'embrasser une telle vie, il court se prosterner dans une église voisine, dédiée à de saints martyrs, et là, faisant un entier sacrifice de lui-même, il supplie Dieu de lui manifester sa volonté. Comme il prolongeait sa prière, le sommeil finit par le surprendre. Le Seigneur répondit alors à ses supplications en lui envoyant un songe.

SONGE DE SIMÉON

« Il me semblait, disait-il lui-même, que je creusais les fondements d'un édifice. Quand je crus le fossé assez profond, je m'arrêtai. « Creuse encore! » me dit alors une voix. Je repris mon travail, et quelque temps après, je m'arrêtai de nouveau. La voix reprit une seconde fois : « Creuse encore! » Quatre fois je tentai de me reposer, quatre fois la même voix stimula mon ardeur. Enfin, elle me dit : « C'est assez. Maintenant tu peux élever un édifice aussi haut qu'il te plaira. »

SIMÉON COMMENCE A CREUSER LES FONDEMENTS DE LA PERFECTION RELIGIEUSE

Éclairé par cette vision, dont Dieu lui fit comprendre le sens, le pieux berger n'hésita plus. Il courut, dès le soir même, s'enfermer dans un monastère, tout près de Sisan. Au bout de deux années, se sentant appelé à une plus haute perfection, il se retira dans la solitude de Téléda. Là vivaient quatre-vingts religieux qui renouvelaient, sous la conduite de leur saint abbé Héliodore, les merveilles de la Thébaïde.

Siméon montra tant d'ardeur qu'il eut bientôt dépassé tous ses frères dans la voie de la pénitence. Tandis que les autres ne faisaient qu'un repas tous les deux jours, lui passait toute la semaine sans prendre de nourriture. Il s'était ceint les reins avec une corde de feuilles de palmier. La corde, pénétrant dans les chairs vives, avait déterminé une large plaie circulaire d'où le sang s'échappait en abondance.

Héliodore craignait que d'autres religieux ne voulussent imiter ces austérités extraordinaires, sans avoir le même secours de Dieu pour le faire. Il pria l'ardent pénitent de se choisir, dans la solitude, un lieu de retraite où il pût, sans préjudice pour personne, donner libre cours aux élans de sa ferveur.

LA CABANE DE TÉLANISSE JEUNE DE QUARANTE JOURS

Siméon sortit donc du monastère de Téléda. Il y avait passé dix ans. Errant de montagne en montagne, il trouva, aux environs de Télanisse, une petite cabane abandonnée. C'est là qu'il se fixa, la trouvant assez misérable pour lui.

Cependant, le carême approchait. Poussé par une inspiration vraiment surnaturelle, Siméon se proposa d'imiter le jeûne de Notre-Seigneur. Il connaissait dans les environs un pieux prêtre, nommé Bassus; il le pria de faire murer la porte de son réduit et de l'y laisser, ainsi enfermé, pendant quarante jours, sans aucune provision. Humainement parlant, c'était tenter Dieu ou se condamner à une mort volontaire. Bassus le lui fit entendre. « Eh bien! mon Père, dit alors Siméon, laissez-moi une cruche d'eau et dix pains. » Bassus fit murer la porte de l'ermite, et laissa les quarante jours s'écouler. Au bout de ce temps, il fit démolir la maçonnerie et pénétra dans la cabane; les dix pains et la cruche d'eau étaient intacts, mais le saint, pâle et décharné, était étendu à terre, privé de sentiment. Bassus prit une éponge, lui humecta les lèvres et lui donna la Sainte Communion. Le corps vivifiant du Christ ranima le corps du pénitent. On lui fit prendre ensuite un peu de laitue et de chicorée, et bientôt il fut complètement rétabli. Mais c'était un miracle.

Cette terrible expérience ne découragea pas Siméon et, chaque année, il recommença sa dure pénitence, jusque vers la fin de sa vie, où les infirmités et l'âge le contraignirent à plus de ménagements. « Il y a vingt-huit ans qu'il passe ainsi tous les carêmes, écrivait Théodoret, évêque de Cyr, du vivant même du Saint. Les premières années, ses forces s'affaiblissaient par degré; la première semaine, il pouvait se tenir debout; mais ensuite, il lui fallait s'asseoir, puis s'étendre à terre; enfin, quand la fête de Pâques arrivait, il était à demi mort. L'habitude semble avoir doublé ses forces. A mesure qu'il a aggravé ses mortifications, le secours de la grâce s'est augmenté aussi, et tout lui devient facile. »

VISITE DE SAINT-MÉLÈCE — RENOMMÉE DE SIMÉON

Après avoir passé trois ans dans son ermitage, Siméon le quitta pour s'enfoncer plus avant dans la montagne et se rapprocher du ciel, vers lequel tendaient tous les élans de son âme. Il se construisit un enclos de pierres sèches; au milieu, il fit river au rocher l'extrémité d'une chaîne de fer, longue de vingt coudées, dont l'autre extrémité serrait sa jambe droite.

Vers ce temps, saint Mélèce, évêque d'Antioche, attiré par le parfum que les vertus du solitaire répandaient déjà autour de lui, vint en personne visiter l'homme de Dieu. « Mon frère, lui dit-il, en voyant la chaîne de fer, les créatures privées de raison ont besoin de ces moyens matériels pour être subjuguées. Mais pour vous, l'Esprit de Dieu doit suffire, sans autre lien, pour vous retenir sur ce rocher. » Siméon laissa aussitôt rompre la chaîne; mais il trouva un autre moyen ingénieux pour se remettre en captivité.

La visite de saint Mélèce n'était pas un fait isolé. L'évêque d'Antioche ne faisait que suivre le mouvement déjà donné qui poussait les populations voisines vers le saint pénitent. On voyait accourir sur sa montagne Ismaélites, Perses, Arméniens, Ibériens, Homérites et Arabes. Tous venaient lui demander la guérison de l'âme ou du corps. Le Saint leur obte-

nait tout : et plus les grâces et les guérisons se multipliaient, plus l'affluence devenait grande.

SIMÉON CONSTRUIT L'ÉDIFICE — OBÉISSANCE DU SOLITAIRE

Cette affluence importunait le solitaire ; ce n'était pas ce qu'il était venu chercher au désert. Perpétuellement entouré d'une foule avide de toucher ses vêtements et de recevoir sa bénédiction, son humilité en était troublée. Dieu vint à son aide, et lui inspira un singulier moyen de s'isoler, du moins, autant qu'il était nécessaire. Siméon fit construire, au milieu de son enceinte, une colonne de six coudées de haut, sur trois pieds de large. Le sommet était entouré d'une balustrade, dans laquelle il s'enferma, résolu de n'en plus jamais sortir.

De cette colonne, en grec *stylê*, lui vint le surnom de *Stylite*.

Au commencement, les prêtres et les religieux des environs parurent alarmés d'un genre de vie si extraordinaire. L'un d'eux vint en leur nom signifier au solitaire d'avoir à descendre immédiatement. Sans hésiter, Siméon demanda une échelle et avançait déjà le pied pour obéir. « Courage ! fils de l'obéissance, reprit alors l'envoyé, conformément aux instructions qu'il avait reçues ; courage ! les Pères du désert vous permettent de continuer votre genre de vie ; votre soumission est la preuve que l'Esprit de Dieu vous dirige. »

RÈGLEMENT DE LA JOURNÉE DU STYLITE

Le Stylite demeura donc sur sa colonne. Les heures de sa journée étaient partagées entre la prière, la prédication et les œuvres de charité.

Chaque soir, après le coucher du soleil, il se recueillait et commençait ses colloques avec Dieu. Son oraison, à peine interrompue par quelques heures de sommeil, se prolongeait jusqu'au lendemain, bien avant dans la matinée. Il priait ordinairement debout. Son âme se pénétrait tellement de la présence de Dieu, qu'il l'honorait par de fréquentes et profondes inclinations, au point de toucher du front la pointe de ses pieds. Le peu de nourriture qu'il s'accordait donnait à son corps cette souplesse extraordinaire. Quelqu'un voulut un jour compter ces inclinations. Arrivé au nombre de mille deux cent quarante-quatre, il s'arrêta, n'ayant pas la patience de suivre le Saint plus longtemps.

A la veille des grandes fêtes, quand le soleil avait disparu derrière les montagnes environnantes, on voyait le Stylite se dresser sur ses pieds, et lever les mains vers le ciel. Il demeurait dans cette attitude pénible jusqu'au lever de l'aurore, immobile, infatigable, vainqueur des importunités du sommeil.

SIMÉON ÉTAIT-IL D'UNE NATURE A PART ?

Cette persévérance que mettait le Saint à demeurer debout avait déterminé une plaie à son pied droit. Elle lui causait de vives douleurs ; et cependant, jamais il n'en avait dit un mot. Il fallut la circonstance suivante pour la lui faire dévoiler.

Un riche Arabe, ayant entendu parler des merveilles que le Stylite accomplissait, s'en vint, lui aussi, pour les contempler de ses yeux. Arrivé au pied de la colonne, il s'adressa au Saint : « O toi qui ne dors ni ne manges, dit-il, qui places ta demeure dans les airs, sans défense contre le vent, sans abri contre les ardeurs du soleil, dis-le moi, au nom de cette vérité qui a racheté le monde, es-tu un homme ou un esprit ? » Le Saint, pour toute réponse, l'invita à monter jusqu'à lui, et découvrant la plaie de son pied : « Croyez-vous maintenant que je sois un homme comme vous ? » dit-il en souriant. L'étranger descendit, ravi d'admiration.

LE STYLITE PRÉDICATEUR

Après la prière venait la prédication. L'ancien berger de Sisan n'avait jamais étudié les lettres humaines. Aussi s'occupait-il peu de l'agencement des phrases. Mais son âme, sortant de la contemplation où elle avait pénétré dans les cieux et puisé abondamment à la source de toute vérité, n'avait qu'à s'épancher sur ses lèvres pour se répandre en flots d'une admirable éloquence.

C'est ainsi que Siméon ranimait la ferveur chez les chrétiens. Sa parole n'était pas moins efficace sur le cœur des infidèles. Le solitaire les voyait accourir sur sa montagne en aussi grand nombre que les autres. Gémissant de voir ces pauvres âmes captives dans les filets du démon, il s'appliquait à leur montrer la fausseté de leurs dieux. On les voyait se convertir par milliers, briser devant le Saint leurs idoles, et demander à grands cris le baptême.

L'auditoire était composé de chrétiens et d'infidèles. Aux premiers, le saint prédicateur rappelait les devoirs de leur sainte religion et les préceptes de l'Evangile. Ce n'était pas assez ; il voulait élever les cœurs plus haut. Quand il venait à parler de la vanité des choses de la terre, comparées aux trésors de la vie future, sa parole, comme un aimant d'une merveilleuse puissance, enlevait les esprits les plus charnels aux soucis d'ici-bas, les emportait à sa suite jusque dans les cieux, pour leur faire goûter un moment combien le Seigneur est doux.

PÉRILLEUSE ARDEUR DES NOUVEAUX CONVERTIS

L'évêque de Cyr, Théodoret, venait souvent visiter le Stylite. Un jour, il faillit être étouffé par une bande d'Arabes nouvellement convertis. « Le Stylite, écrit-il lui-même, leur avait dit que j'étais prêtre, et leur avait conseillé de me demander ma bénédiction. En un instant, toute cette multitude se précipita autour de moi, montant les uns sur les autres, tendant les mains pour toucher mon vêtement, ma barbe ou mes cheveux. Ils allaient m'écraser, quand le Stylite, poussant un cri, arrêta soudain leur fougue indiscrète. »

Des natures si ardentes devaient être bien plus impressionnées par les faits que par les paroles. Aussi Dieu multipliait devant eux les miracles par le moyen de son serviteur.

MIRACLES

Un jour, le chef d'une tribu vint implorer le Saint en faveur d'un jeune homme de sa suite qu'une paralysie soudaine avait atteint en route. Le solitaire se le fit amener :

« Crois-tu au Père, au Fils et au Saint-Esprit ? » lui demanda-t-il.

« J'y crois, » répondit le paralytique.

« Eh bien, reprit Siméon, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi, prends le chef de ta tribu sur tes épaules, et porte-le sous sa tente. »

Le jeune homme exécuta facilement cet ordre, quoique son fardeau ne fût pas des plus légers, et tous les assistants bénirent le Dieu des chrétiens.

Un autre habitant du désert, entraîné par cette ardeur que donne la grâce du baptême nouvellement reçue, avait promis au Stylite de ne plus manger de viande. Un jour, cependant, succombant à la tentation, il apprêta un oiseau pour son repas. Il allait compléter la violation de son vœu, lorsque, par une miséricordieuse disposition de la Providence, et à sa grande surprise, la chair délicate du petit animal lui parut aussi dure que de la pierre. Comprenant ce que signifiait le prodige, il courut porter au Saint l'objet de sa convoitise coupable, et obtint le pardon de sa faute.

Le Saint avait aussi la science infuse des divines Ecritures. Il s'en servait pour confondre les Juifs. Il en tirait aussi contre les hérétiques des arguments qui leur fermaient la bouche, et déjouaient leurs plus subtils sophismes.

AUDIENCES

Quand Siméon avait terminé son instruction, les portes de l'enceinte s'ouvraient. Alors commençaient ce que l'on pourrait appeler les audiences.

Les malades venaient réclamer une bénédiction qui leur rendait la santé. Les pauvres et les opprimés accouraient au Saint, comme à un protecteur assuré et tout-puissant.

Une corporation d'artisans d'Antioche se présenta un jour, au nombre de trois cents, au pied de sa colonne. Le préfet de la ville venait de leur imposer une taxe injuste et ruineuse. Siméon, touché de leurs plaintes, adressa de charitables représentations à l'oppresseur. Celui-ci s'en moqua; mais aussitôt, saisi d'une hydropisie soudaine, il tomba à la renverse et se débattait convulsivement au milieu d'indicibles douleurs. Des envoyés allèrent de sa part implorer l'aide de celui qu'il venait de mépriser. Siméon bénit un vase d'eau, et leur dit : « Hâtez-vous de porter cette eau à votre maître; si Dieu prévoit qu'il profitera bien de sa guérison, quelques gouttes jetées sur son corps chasseront le mal qui le torture; sinon vous ne le reverrez pas vivant. » Un exprès fut dépêché pour porter l'eau. Mais il eut beau faire diligence; au moment où il mettait le pied sur le seuil du palais, le malheureux expirait au milieu de ses horribles souffrances.

Voici un exemple moins terrible : le Saint n'avait pas à combattre seulement l'injustice des hommes, on avait aussi recours à lui dans toute espèce de calamité. Une invasion de rats désolait le territoire d'Aphson; les habitants vinrent le supplier de les en délivrer : « Sachez, leur dit-il, que cette calamité est une punition de vos péchés. Faites donc pénitence, priez, célébrez les vigiles, et offrez le Saint Sacrifice pendant trois jours; puis, avec de la poussière recueillie sur cette montagne, faites trois croix à l'intérieur de chaque maison, et aux quatre coins des villes. » On exécuta ces ordres et le fléau disparut. Souvent, au pied de la colonne vénérée, les créanciers faisaient généreusement à leurs débiteurs une remise complète ou plutôt chargeaient le solitaire de les payer avec les dons du ciel. Les esclaves se voyaient affranchis, les ennemis se donnaient le baiser de paix et de réconciliation.

Siméon se livrait à ces œuvres de charité jusqu'au coucher du soleil. Il faisait alors une seconde instruction à la foule et retournait à la prière. Tel était le règlement de sa journée. On le connaissait; et d'ailleurs, ses disciples en surveillaient l'exécution. C'est ainsi qu'il pouvait trouver, au milieu du tumulte sans cesse renaissant de la foule, le recueillement nécessaire pour vaquer à l'oraison.

INFLUENCE DU STYLITE

Du haut de sa colonne, le Stylite correspondait avec les magistrats, les évêques et les empereurs.

Il parvint à retirer d'un malheureux schisme l'évêque de Cyr, Théodoret, son ancien disciple. Comme monument de sa reconnaissance, Théodoret voulut laisser à la postérité le récit des merveilles qui s'opéraient sur le Télanisse.

L'empereur Théodose le Jeune aimait à se recommander, lui et ses Etats, aux prières de l'humble solitaire. Il avait recours à ses conseils dans les affaires importantes, et l'histoire ne nous montre pas qu'il eût à s'en repentir. Siméon lui obtint une victoire sur les Perses.

Pendant que l'ancien berger de Sisan faisait resplendir en Asie l'éclat de tant de vertus, en France, une jeune bergère recevait, dans la bourgade de Nanterre, la bénédiction prophétique de saint Germain, et, devenait, sous le nom immortel de sainte Geneviève, la sauvegarde de Paris et la patronne de notre nation. Par un merveilleux effet de la grâce, le serviteur et l'épouse du Christ se connurent, sans avoir jamais pu se voir des yeux du corps. Les pèlerins qui venaient des rives de la Seine aux pieds de la colonne apportaient au solitaire les salutations de Geneviève, et le solitaire se recommandait, par eux, aux prières de la jeune vierge.

MORT DU SAINT

Le Stylite avait successivement élevé sa colonne à six coudées, puis à douze, à vingt-deux, et enfin à quarante coudées. Le Saint demeura quatre ans sur la première, treize sur la seconde, autant sur la troisième, et les vingt-deux dernières années de sa vie sur la quatrième. Il resta donc plus d'un demi-siècle ainsi suspendu entre le ciel et la terre, ne voulant emprunter à celle-ci que l'espace suffisant pour poser le pied. Si la théorie de ceux qui nient la possibilité du miracle était vraie, la science humaine serait ici bien en peine de faire accorder une telle longévité avec une vie si dure et si peu propre à ménager les forces corporelles.

L'âme de Siméon, purifiée par tant d'austérités, n'avait plus qu'à se détacher de sa prison pour s'envoler au séjour du bonheur. Un jour d'orage, un éclair enflamma soudain la colonne, et le tonnerre gronda..... La séparation était faite. La dépouille mortelle du Stylite foudroyé demeura debout, sur le théâtre du combat, dans l'attitude de la prière; comme si, dit le chroniqueur, ce vaillant athlète du Christ, qui n'avait aspiré que vers les cieux, eût redouté, même après sa mort, le contact de la terre.

La mort subite n'est pas un châtiment pour le juste, parce qu'il est toujours prêt. Mais pour le méchant qui ne sait pas prévoir l'heure où finiront ses plaisirs, elle est un arrêt de damnation. Aussi l'Eglise, dans ses litanies, demande à Dieu d'écarter de ses enfants, non pas la mort subite, mais la mort subite et imprévue.

HONNEURS RENDUS AUX RELIQUES DU STYLITE

La dépouille sainte demeura plusieurs jours sur la colonne, exposée à la vénération de la foule, dont les flots pressés semblaient augmenter depuis que le Saint avait émigré d'ici-bas. Une garde surveillait le précieux trésor.

Enfin la ville d'Antioche fut désignée pour en être enrichie. Sur le passage du cortège qui transportait les reliques, les guérisons se multiplièrent. La mort frappe les Saints comme les autres hommes, mais elle n'a pas toujours la puissance d'arrêter leur action.

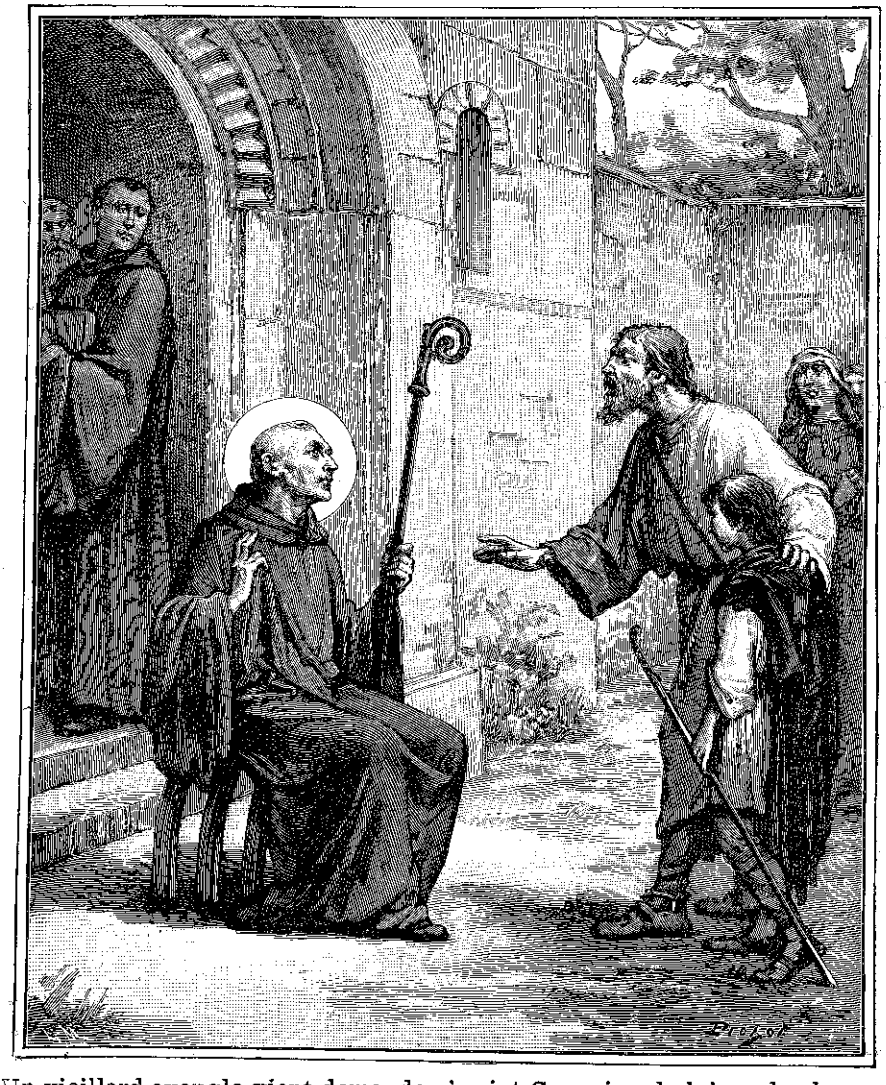
Au sommet du Télanisse s'éleva bientôt une vaste basilique, au milieu de laquelle la colonne vénérée s'élançait dans les airs par une ouverture pratiquée à la voûte. Chaque année, au jour anniversaire de la mort du Stylite, ou, pour parler le langage chrétien, au jour de sa naissance (pour le bonheur éternel), on voyait une étoile resplendissante voltiger dans l'intérieur du sanctuaire. Le Saint voulait indiquer par là qu'il était toujours présent d'esprit au milieu de ceux qui venaient l'invoquer auprès de sa colonne.

Nous vous invoquons aussi, loin de ce lieu béni, ô grand Siméon, qui régnez aujourd'hui dans les cieux. Protégez cette France, dont vous avez béni plus d'une fois les enfants, et envoyez-lui une autre Geneviève.

SAINT CONVOION,

FONDATEUR ET PREMIER ABBÉ DE REDON

Fête le 5 janvier.



Un vieillard aveugle vient demander à saint Convoion de lui rendre la vue.

JEUNESSE DE SAINT CONVOION

Saint Convoion, à qui l'abbaye de Saint-Sauveur et la ville de Redon elle-même doivent leur origine, naquit sur la fin du VIIIe siècle, ou vers le commencement du IXe, à Comblessac, bourg de l'ancien diocèse de Saint-Malo, actuellement du diocèse de Rennes.

Il était de famille illustre ou, comme on disait alors, de race sénatoriale.

La noblesse et la fortune de ses parents lui ménageaient les avantages d'une éducation soignée; et, comme il avait reçu du ciel de merveilleuses aptitudes, il se livra à l'étude avec succès, et ses progrès furent remarquables.

Parmi les diverses branches des sciences, l'Ecriture Sainte eut ses prédilections. De bonne heure, il apprit à puiser dans les livres sacrés un aliment substantiel à sa prière.

On vit avec raison, dans l'inclination presque naturelle de cette jeune intelligence vers les sciences religieuses, une marque de vocation à la vie sacerdotale. De fait, aussitôt qu'il le put, le jeune homme s'enrôla dans la milice sainte,

et prit rang dans le clergé de l'Eglise de Vannes, dont dépendait alors Comblessac.

Devenu prêtre, les honneurs, sans qu'il les recherchât, vinrent le trouver, tant sa vertu, sa profonde doctrine et son éloquence attiraient les regards. L'évêque Rainier l'éleva à la dignité d'archidiacre, sorte de vicariat général, qui faisait de Convoion le suppléant autorisé de l'évêque quand celui-ci était absent ou empêché dans le gouvernement du diocèse.

Le Saint était bien jeune encore, quand il fut choisi pour ces importantes fonctions; il répondit pleinement à la confiance de l'évêque de Vannes, et son biographe remarque qu'il était le seul à l'évêché à n'être pas content de sa personne, parce qu'il se voyait dans les honneurs alors qu'il eût tant aimé l'obscurité. Mais tous proclamaient qu'il était le digne vicaire du premier pasteur.

VOCATION RELIGIEUSE

Pendant plusieurs années, Convoion se livra sans relâche au gouvernement de l'église dont le soin reposait en grande partie sur lui.

La voix de Dieu se fit entendre à son âme au milieu de ses graves occupations, l'appelant à une vie plus parfaite.

Il n'hésita pas un seul instant à briser avec une brillante carrière, pour embrasser la vie monastique; soit inspiration divine, soit entraînement de l'exemple, cinq prêtres de ses amis demandèrent à le suivre.

La vie religieuse appelle la solitude : la petite communauté songea donc à rompre complètement avec le siècle, et, conduite par la main de Dieu, elle arriva dans un lieu presque désert, nommé Rôs ou Rôton, aujourd'hui Redon, à l'extrémité orientale du diocèse de Vannes, près du confluent de l'Oust et de la Vilaine.

Il se mit à l'œuvre et s'occupa activement de la fondation de son monastère.

COMMENCEMENTS DE L'ABBAYE DE REDON

Dieu lui procura d'abord le terrain où il pourrait fixer sa tente et construire un oratoire. Le seigneur du lieu, Ratuili, prévint ses désirs, et lui permit, par un acte de donation, fait vers l'an 832, de considérer à l'avenir le territoire de Redon comme sa propriété.

Les religieux se mirent à bâtir, dans un site agréable, quoique un peu sauvage. Leurs travaux furent visiblement bénis, et l'on regarda comme une faveur spéciale du ciel qu'aucun accident ne survint au cours des constructions. Un jour cependant, au moment où l'on élevait un dortoir, les moines et les ouvriers, réunis dans le même édifice, les uns à l'étage supérieur, les autres au-dessous, s'occupaient à monter les diverses pièces d'un plancher. Soudain, quelques poutres d'appui étant venues à céder, toute la masse de la charpente s'abattit à l'étage inférieur avec un fracas épouvantable. Par la permission de Dieu, personne ne fut atteint ou du moins chacun se releva sain et sauf.

Quelques compagnons se joignirent aux six premiers religieux de Redon. Bientôt fut atteint le chiffre de douze, nombre requis pour la constitution régulière d'une abbaye nouvelle dans l'Ordre bénédictin.

La communauté prit dès lors une forme et un genre de vie monastiques. Les moines s'engagèrent à ne rien posséder qu'avec la permission de l'abbé, et mirent en commun leur modeste avoir et tout le produit de leurs humbles travaux.

Prière, étude et travail, telles étaient les sanctifiantes occupations des moines de Redon.

L'ERMITE GERFROY FAIT CONNAITRE AUX MOINES DE REDON LA RÈGLE DE SAINT BENOIT

A mesure que ses disciples devenaient plus nombreux, saint Convoion sentit le besoin de les attacher à une règle, qui les fixât jusqu'à la mort dans leur vocation, et leur traçât une vie de perfection nette et précise. La seule règle consacrée à cette époque, dans les Gaules, par la puissance ecclésiastique et civile, était celle du glorieux patriarche des moines d'Occident, saint Benoît.

Le pieux abbé cherchait quelque moyen d'en instruire sa communauté. Dieu y pourvut.

Il y avait alors, à l'extrémité de la Bretagne, dans la forêt de Wenoc, un ermite nommé Gerfroy qui, depuis vingt ans, vivait seul dans la plus grande austérité. Avant de se retirer dans cette sorte de désert, il avait pratiqué durant un temps considérable la règle de saint Benoît dans l'abbaye de Glanfeuil, en Anjou (1).

Gerfroy fut le messager envoyé par le ciel à l'abbaye de Redon. Tandis qu'il s'adonnait à la contemplation dans son ermitage, il entendit, au milieu du silence de la nuit, une voix qui lui disait : « Lève-toi, va au plus vite trouver mes serviteurs, moines encore novices, qui demeurent en un certain lieu désert. Va donc, montre-leur la voie par laquelle ils devront venir à moi, et apprends-leur à vivre selon la règle. »

Les célestes indications ne précisaient pas davantage le lieu de la mission. Gerfroy, néanmoins, se mit en devoir d'obéir, assuré que Dieu compléterait, par une nouvelle révélation, la manifestation de ses volontés.

Il vint à Vannes, s'informa près du prêtre Woretweu, l'un des hommes les plus considérables de la ville, et lui parla de moines encore privés de règles. « Je suis précisément en mesure, dit ce prêtre, de vous indiquer les Frères que vous cherchez.

» Ils se sont retirés dans un lieu nommé Redon, sur les bords de la Vilaine. Convoion, qui est à leur tête, est un homme remarquable et un Saint. Il a été élevé et nourri avec nous dans cette ville, et s'est toujours signalé par sa science des divines Ecritures.

Gerfroy remercia le prêtre et poursuivit sa route. Dieu aidant, il arriva bientôt à l'abbaye de Redon et expliqua au saint abbé le motif de sa venue.

Transporté de joie, car c'était la réalisation du plus cher de ses vœux, Convoion rassembla en hâte tous ses religieux, et ils introduisirent solennellement dans l'église et dans le monastère l'envoyé de Dieu, au chant des hymnes et des psaumes.

Gerfroy passa deux ans à Redon, pour apprendre en détail aux religieux toutes les observances de la sainte règle.

Ces hommes, si avancés pour la plupart dans les voies spirituelles, en donnèrent une preuve

---

(1) On sait que Glanfeuil était le premier monastère bénédictin de France, et qu'il avait eu pour fondateur Maur, le plus cher disciple de saint Benoît, et envoyé par lui dans les Gaules.

par la manière humble et docile dont ils reçurent les instructions de l'ermite étranger.

Puis Gerfroy retourna, non point à sa solitude, mais dans son monastère de Saint-Maur, afin, dit un historien, de finir ses jours dans l'obéissance qu'il avait enseignée aux autres.

PERSÉCUTIONS
VISITES A L'EMPEREUR LOUIS LE DÉBONNAIRE

La vie régulière et édifiante des disciples de saint Convoion déplut sans doute au démon; il se mit en mesure de leur susciter quelques petites persécutions.

Des seigneurs voisins contestèrent la légitimité de la donation faite par Ratuili à saint Convoion. C'étaient sans doute des héritiers, blessés de voir leur patrimoine diminué par cette cession. Ils suscitèrent mille traverses, entretinrent de misérables chicanes pour obliger les religieux à aller vivre ailleurs.

L'affaire fut portée devant le gouverneur de Bretagne, Nominoé, qui s'intitulait modestement le lieutenant de l'empereur Louis le Débonnaire, mais, en réalité, exerçait en Bretagne l'autorité suprême et était le véritable roi du pays.

Ces ennuis créés aux moines de Redon tournèrent à leur avantage, car Nominoé prit à cœur leurs intérêts, veilla à leur faire bonne justice, s'enquit avec détail de la fondation et lui promit sa protection constante.

Son intervention, toutefois, n'arrêta point toute persécution. Convoion se résolut à aller lui-même plaider sa cause auprès de Louis le Débonnaire.

L'empereur se trouvait alors au pays de Limoges. Malheureusement pour l'abbé de Redon, le Débonnaire avait alors près de lui deux conseillers hostiles à sa cause, Ricovin, comte de Nantes, et Rainier, évêque de Vannes. Leurs avis influèrent défavorablement sur l'esprit du prince.

Le Saint, qui demandait seulement de pouvoir vivre en paix et servir Dieu avec ses frères sur le territoire de Redon, dut se retirer sans avoir obtenu aucun acte impérial de confirmation.

« Ayons confiance en Dieu, dit-il à ses religieux à son retour. Il vaut mieux espérer en Dieu que de compter sur le secours des princes. »

L'intérêt de sa maison et de ses disciples lui fit faire de nouvelles tentatives, dans un séjour de l'empereur en la ville de Tours. Elles furent plus infructueuses encore que les premières. Il n'obtint même pas d'audience. Il avait apporté comme présents au roi une certaine quantité de cire de ses propres ruches : n'ayant pas trouvé le moyen de faire ce petit cadeau, il dut vendre sa cire sur la place de Tours pour solder les frais de son voyage.

SYMPATHIES

Certaines sympathies acquises à son abbaye vinrent le consoler de ces déconvenues.

Ratuili multipliait ses visites au monastère et ses libéralités. Ce bienfaiteur insigne de la communauté, étant tombé malade, se fit transporter à Redon sur son lit de douleur pour se recommander plus instamment au souvenir des religieux. Convoion et ses frères, étant allés à sa rencontre, le transportèrent à l'église de Saint-Sauveur; là, tous se mirent en prière pour obtenir de Dieu sa guérison. Le malade voulut même, par piété, recevoir la tonsure cléricale. Dieu exauça tant de saintes instances et il fut complètement délivré de son mal.

Son fils Catworet se fit moine à Redon.

Nominoé, loin de partager les préventions impériales contre le monastère, se constitua plus que jamais son protecteur, et profita de la captivité où les fils rebelles de Louis le Débonnaire réduisaient leur père et de sa déposition solennelle à Saint-Médard de Soissons (833) pour augmenter les possessions de l'abbaye. Chose digne de remarque, les limites que cette extension nouvelle donna aux domaines du couvent de Redon sont exactement les limites actuelles de la ville.

Quand, l'année suivante, le gouverneur de Bretagne rendit compte de sa conduite à l'empereur rétabli sur son trône, saint Convoion l'accompagna dans sa visite à Attigny. Cette fois, le Débonnaire changea de sentiment; il parla avec bonté, goûta ce que Nominoé avait cru devoir faire, et non seulement confirma la donation à Redon, mais il l'accrut, en y ajoutant une partie de la paroisse de Bains et celle de Langon.

CONVOION, SEIGNEUR FÉODAL ÉQUITABLE

Saint Convoion, muni de toutes les autorisations et des lettres impériales, devenait régulièrement le seigneur du lieu. Les habitations construites sur ses domaines lui appartenaient, et il avait tout droit sur les manants qui changeaient de maître en même temps que la terre à laquelle ils étaient attachés.

Il profita de sa situation pour faire régner dans ses possessions la justice et la charité.

Le tribunal devant lequel il faisait comparaître ses vassaux en contestations, où il entendait les plaintes et jugeait les causes soumises librement à son arbitrage, n'était autre que la porte de l'abbaye, où il s'asseyait, et où tout le monde était admis à le consulter et à exposer ses difficultés.

D'autres fois, il rendait la justice sous le porche de l'église de la paroisse des Bains.

Le trait suivant témoigne bien de son esprit de conciliation.

Un seigneur voisin, nommé Risweten, ennemi juré du monastère, tint un jour devant l'abbé les propos les plus insolents. Il était de ceux qui se croyaient lésés par la donation de Ratuili : « Grands justiciers, dit-il, rendez-moi mon héritage que vous détenez sans aucun droit. Si vous ne consentez pas à me le rendre, donnez-moi, du moins, la terre de Losin, un bon cheval et une cuirasse. Si vous ne voulez rien me donner, sachez que je vous ferai tout le mal possible, à vous et à vos hommes.

— La terre que j'occupe, dit doucement Convoion, s'appelle la terre de Saint-Sauveur; l'église et la propriété lui sont consacrées. Nous ne devons la céder à aucun homme, parce qu'elle a été destinée par les princes à l'entretien des serviteurs de Dieu. Je n'ai pas de cheval ni de cuirasse. Nous n'usons pas de ces choses-là. Cependant, s'il faut vous donner de quoi vous les procurer, nous emprunterons vingt sols pour vous satisfaire. »

A quelques jours de là, le seigneur vint réclamer les vingt sols d'or.

Le saint abbé, qui ne connaissait d'autre loi que la fidélité à sa parole, lui avança cette somme, considérable pour l'époque.

CONVOION ENVOYÉ EN AMBASSADE A ROME

Après la mort de Louis le Débonnaire, Nominoé ne se crut pas tenu à plus de fidélité envers les fils de l'empereur que ceux-ci n'en avaient

témoigné à leur père. Il se dégagea envers eux de son serment de fidélité, et se proclama roi des Bretons, indépendant du roi des Francs.

En cette situation, il ne fut pas fâché de trouver occasion de s'attirer les bonnes grâces du Saint-Siège.

Plusieurs fois, saint Convoion, dans son zèle pour la cause de l'Église, avait dénoncé à Nominoé la conduite de plusieurs évêques simoniaques; ils achetaient leur nomination à prix d'argent, ne conféraient le diaconat et la prêtrise que moyennant l'offrande de riches présents, autant de pratiques sévèrement condamnées par les Saints Canons.

Nominoé convoqua ces évêques en une sorte de Concile. Saint Convoion opposa à tous leurs arguments des textes de l'Ecriture écrasants pour eux. Ils alléguèrent leur bonne foi. « Nous croyions, disaient-ils, que c'était chose permise de recevoir des présents en échange des ordinations conférées. Simple marque d'honneur due à notre dignité. »

Les simoniaques voulurent prendre l'avis de Rome. Saint Convoion les accompagna dans la Ville Eternelle.

Le Pape leur rappela les textes formels de l'Ecriture et des Conciles. Tous les condamnaient. La sentence de déposition allait être portée contre ces évêques, quand le bienheureux Convoion, qui n'avait en vue que leur conversion, s'interposa en leur ferveur vis-à-vis du Pontife, et obtint pour eux, avec l'absolution, la grâce de remonter sur leurs sièges.

REDON S'ENRICHIT DES RELIQUES DE SAINT MARCELLIN ET DE SAINT APOTHÈME

Le voyage de saint Convoion à Rome fut utile à un autre point de vue que celui de la conversion des simoniaques.

En un temps où les corps de nombreux martyrs venaient d'être exhumés des catacombes pour être distribués aux églises de Rome, le saint abbé avait mission d'obtenir pour son abbaye l'un de ces trésors.

Léon IV, qui le combla des marques de sa bienveillance, lui accorda le corps de saint Marcellin, Pape martyr, trentième successeur de Pierre.

Tous les seigneurs et les évêques de la Bretagne vinrent à la rencontre du corps du saint Pape, qui fut déposé solennellement à Redon, au milieu des chants d'actions de grâces.

Le corps de saint Apothème fut obtenu par des moyens moins plausibles, si nous en jugeons d'après nos idées actuelles. Il fut secrètement ravi à l'église d'Angers, en une nuit, pendant laquelle notre Saint, aidé de ses religieux, réussit à surprendre la vigilance des gardiens.

La simplicité et la dévotion de cette époque servaient d'excuse à ces pieux larcins.

GUÉRISON MIRACULEUSE D'UN AVEUGLE

La présence de ces saints corps accrut la célébrité de l'abbaye; la vertu et les miracles de saint Convoion et de ses disciples ne contribuèrent pas moins à rendre Redon un lieu vénérable et sacré.

Un jour que le saint abbé rendait la justice, assis comme de coutume à la porte du monastère, un aveugle du pays de Poitiers, du nom de Goislen, après avoir fait inutilement de nombreux pèlerinages pour recouvrer la vue, s'en vint à Redon. Il était conduit par un jeune enfant. Les voici devant Convoion. « O saint prêtre! ô ami de Dieu, s'écria le vieillard aveugle, ayez pitié de moi. Je suis un pécheur, mais daignez me rendre la lumière dont je suis depuis si longtemps privé.

— Taisez-vous, mon frère, taisez-vous, dit Convoion, il ne nous appartient pas de rendre la vue à ceux qui l'ont perdue. »

Comme Goislen insistait, le Saint entra dans l'église de Saint-Sauveur, y rassembla tous les prêtres du monastère et leur dit: « Hâtez-vous de revêtir les saints ornements, de célébrer le sacrifice. Je ferai de même. »

Après la Sainte Messe, il fit apporter le bassin de cuivre dans lequel les prêtres se lavaient les mains à l'issue des Saints Mystères. Tous s'y purifièrent les doigts. L'eau en fut portée à l'aveugle, qui s'en lava les yeux, recouvra la vue et rendit grâces à Dieu d'un tel bienfait.

Ainsi, saint Convoion fit partager l'honneur de ce miracle à tous les prêtres de son monastère, afin de pouvoir dire, en toute humilité, que ce n'était pas lui, mais eux, qui avaient opéré cette guérison surnaturelle.

ABANDON DE L'ÉGLISE DE SAINT-SAUVEUR ET CONSTRUCTION DU MONASTÈRE DE MAXENT

Tout prospérait sous la main aussi ferme que douce du saint abbé, et la paix la plus profonde régnait dans cet asile de la prière, quand un malheur inattendu vint le troubler et attrister les derniers jours du saint fondateur. Les pirates du Nord commençaient alors à ravager les côtes de Bretagne. Ils se présentèrent une première fois à l'embouchure de la Loire en 854, sous le règne d'Erispoé, fils et successeur de Nominoé.

En cette occasion, l'abbaye de Saint-Sauveur fut préservée par une marque visible de la protection divine.

Mais, après la mort d'Erispoé, ces pirates revinrent à la charge et inquiétèrent gravement l'abbaye de Redon. Saint Convoion eut alors recours à Salomon, meurtrier et successeur d'Erispoé, pour en obtenir un refuge assuré.

Le roi, accédant volontiers à sa demande, lui donna pour édifier un monastère les bâtiments d'un palais qu'il s'était fait construire dans la paroisse de Plélan, au lieu appelé Trécouet. Ce monastère, appelé d'abord du nom de son fondateur, Salomon, le changea peu après en celui de Maxent, en l'honneur de saint Maxent, abbé et confesseur poitevin.

MORT DE SAINT CONVOION

Convoion s'y retira avec ses frères, macérant son corps jusqu'à la fin par les veilles et les jeûnes, pleurant, à l'exemple de Jérémie, la défaite des chrétiens et les désastres de sa patrie. Après plusieurs années de douleurs amères, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut enterré avec une grande dévotion par Rivalin, évêque d'Alet, et placé auprès de saint Maxent, abbé du pays de Poitiers.

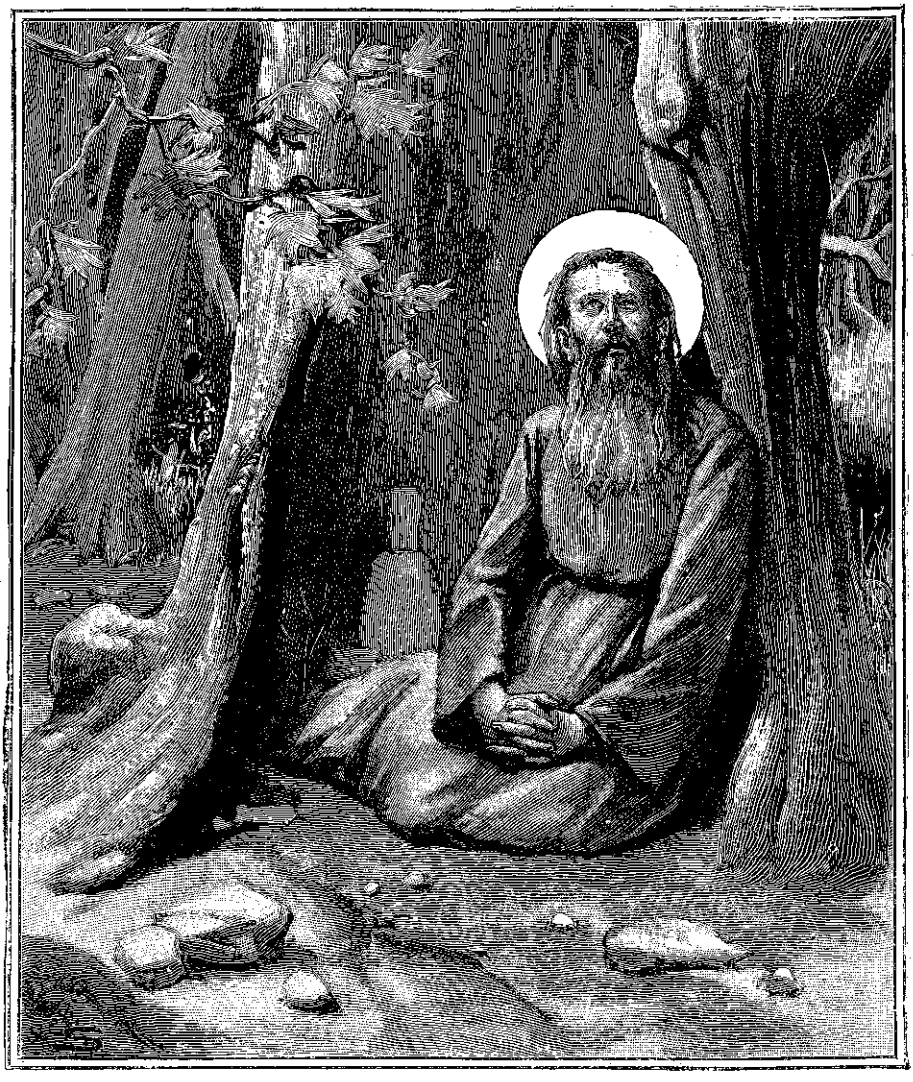
Saint Convoion revint donc mourir non loin du lieu où il avait pris naissance, sanctifiant ainsi par son bienheureux trépas ce canton reculé de la Bretagne qui est tout fier de lui avoir donné le jour.

SOURCES CONSULTÉES

De Gestis sanctorum Rotoniensium, MABILLON, *Acta* O. S. B. — *Histoire abrégée de la ville et de l'abbaye de Redon*. — *Vie de saint Convoion, 1870*, D. par JAUSSION.

SAINT GERLAC DE MAESTRICHT, PÉNITENT

Fête le 5 janvier



Le Saint en prière dans le tronc d'arbre qui lui servait d'appartement.

BOUILLANTE JEUNESSE

Au XII^e^ siècle, tandis que beaucoup de jeunes seigneurs se rallient à la règle de Cîteaux ou à celle de Prémontré, on en voit d'autres embrasser, après une jeunesse orageuse parfois, une vie de pénitence héroïque, se faire successivement pèlerins et ermites.

Citons, en exemple, parmi les plus illustres, saint Guillaume, duc d'Aquitaine, mort en 1166; saint Bernard de Maguelone, surnommé *le Pénitent,* mort à Saint-Bertin (1183); saint Druon, le pieux reclus de Valenciennes et d'Epinoy (1186).

Saint Gerlac prend place parmi ces saints personnages.

Il naquit, pense-t-on, à Houtem, riant village situé à six kilomètres de la ville de Maëstricht, et qui, dans les premières années du XII^e^ siècle, dépendait de la riche seigneurie de Fauquemont.

Aujourd'hui *Houtem-Saint-Gerlac* est une commune du Limbourg hollandais.

Gerlac était fils de nobles, et, comme les jeunes seigneurs de son temps, il ne rêvait que combats, duels et tournois. La nature l'avait doué d'une robuste complexion; il était de haute taille, de force peu commune, d'une grande habileté au maniement des armes, d'un cœur magnanime, il possédait en un mot toutes les qualités qui font un vrai guerrier.

Il se mit au service de Goswin, seigneur de Fauquemont, qui n'eut jamais de meilleur soldat.

Heureux Gerlac, s'il ne s'était signalé que par de généreux exploits! Mais, entraîné par l'élan de la jeunesse, enivré de ses succès, il se laissa circonvenir par ses frères d'armes, et, avec eux, prit part à des expéditions militaires qui n'étaient que des actes de pur brigandage. Au milieu des camps, sa belle âme se ternit, et il se livra quelque temps à la passion et au désordre.

Un coup terrible vint le terrasser et l'obliger à se tourner vers le Dieu qu'il oubliait.

LE COUP DE FOUDRE

Un jour, le comte de Juliers avait invité à un tournoi toute la noblesse du pays. Le seigneur de Fauquemont y vint avec ses gens. Gerlac devait y briller comme toujours: il était renommé pour sa bravoure et sa dextérité. Le voici qui s'avance sur un magnifique coursier, richement équipé, accompagné d'une belle escorte: il entre sur les domaines du comte de Juliers, près d'Aix-la-Chapelle. On se prépare à la fête. De tous côtés, ce ne sont que casques étincelants dont les feux brillent au soleil, se mêlant à l'éclat des lances et des armures; les chevaux hennissent, les spectateurs attendent impatients l'entrée en lice de chevaliers. Gerlac, la lance au poing, l'écu en main, voit déjà un adversaire désarçonné et renversé dans l'arène, quand soudain un messager se présente à lui et lui remet un pli cacheté. Il l'ouvre. O douloureuse surprise! Son épouse tendrement aimée, sur le point de partir pour une promenade à la campagne, a été précipitée de sa voiture dans les fossés qui entourent le château et a expiré sur-le-champ.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'infortuné chevalier. Atteint dans ses plus chères affections, il fondit en larmes, déserta brusquement le champ clos où il devait combattre, et revint en son manoir, suivi de son escorte morne et silencieuse. On eût dit un cortège funèbre ramenant un chevalier blessé à mort.

A la vue de son épouse inanimée, ce sont de nouveaux déchirements, mais Dieu avait permis cette cruelle épreuve pour le bien de son serviteur.

Là, devant ce cadavre, Gerlac se prend à méditer sur le néant des plaisirs mondains, des honneurs, de la gloire, sur la fragilité des choses qui passent, et le terrible coup qui le frappe au cœur lui fait redire cette parole de Salomon: « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. »

C'est le moment que la grâce attendait pour arracher Gerlac à ses égarements. Transformé soudain, il déposa sa cotte d'armes et son épée, céda son beau cheval, abaissa sa bannière pour en faire hommage au Roi du ciel et jura de vivre désormais dans la pénitence.

AUX PIEDS DU PAPE — A JÉRUSALEM

Il s'empressa donc de mettre ordre à ses affaires temporelles; puis, prétextant qu'il avait besoin de voyager pour oublier son chagrin, il prit congé des siens et partit pour Rome, revêtu de sa cuirasse sous laquelle il portait un rude cilice.

A son arrivée dans la Ville Eternelle, il alla nu-pieds se prosterner devant les reliques de saint Pierre et de saint Paul. Puis, mettant à exécution, sans aucun respect humain, les secrets desseins qui l'avaient poussé à ce pèlerinage, il attendit un jour le passage du Pape entouré de tous ses cardinaux, et, dès qu'il l'aperçut, se jeta à ses pieds, lui fit publiquement l'aveu de ses fautes, et demanda à celui qui a le pouvoir de lier et de délier absolution et pénitence.

« Je veux vivre en pénitent, dit-il à Eugène III, je vous en conjure, indiquez-moi le moyen de réparer mon passé et de satisfaire la justice divine. »

Le Pape le releva avec bonté et lui imposa de servir sept ans les pauvres dans les hôpitaux de Jérusalem. On était alors en pleine époque des croisades (1147-1148). Gerlac devait retrouver aux Lieux Saints beaucoup de ses compatriotes auxquels il aurait à rendre de nombreux services. Il accepta avec bonheur une pénitence qui lui semblait encore trop douce, reçut la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, et se mit en mesure de lui obéir sans retard.

A Jérusalem, sa charité humble et généreuse lui attira la vénération universelle. Par égard pour son ancienne condition, ses frères s'abstenaient de lui demander des travaux trop pénibles. Gerlac s'en aperçut et s'en plaignit, disant: « Loin de redouter le labeur, je le désire. Je suis venu chercher dans le service des pauvres, non l'honneur, mais le mépris par amour pour Jésus, qui s'est fait le serviteur de tous. »

Sur ses instances, on lui confia le soin de paître les troupeaux. C'est à cet emploi, sanctifié par une oraison presque continuelle, que saint Gerlac consacra les sept années du temps de sa pénitence.

Plusieurs de ses anciens compagnons d'armes, croisés sous la conduite de Louis VII, roi de France, et venus à Jérusalem, furent très édifiés de retrouver sous le froc du pénitent celui qu'ils avaient connu sous la brillante armure du chevalier.

Que de mérites les anges, seuls témoins de ses sentiments et de ses actes de vertu, durent enregistrer alors! Une blessure qu'une épine lui fit au pied vint encore en accroître le trésor. On sait combien sont dangereux, en Orient surtout, les accidents de ce genre. Gerlac n'en guérit pas. Toute sa vie il gardera au pied une plaie, souvenir de son séjour en Palestine. Il l'attribue humblement à une faute de ses premières années. « C'est, dit-il, parce que, encore enfant, je me suis servi une fois de ce même pied pour en frapper ma digne mère, que Dieu m'a envoyé cette souffrance. Je le bénis de me faire expier ainsi mon péché. »

LA VOIX DE L'OBÉISSANCE

La pénitence accomplie, Gerlac revint à Rome où Adrien IV avait remplacé Etienne III sur la chaire de Pierre.

Il demanda humblement au Pape quel genre de vie il devait embrasser désormais. Adrien lui proposa plusieurs règles monastiques et canoniales. Mais Gerlac avait fait à Dieu certains vœux dans le but de se prémunir contre ses anciens égarements. Il confessa au Pape qu'il avait juré de ne plus monter à cheval, de ne jamais user de viande, de jeûner tous les jours, de porter continuellement le cilice sous sa rude cuirasse, et de s'adonner aux travaux manuels.

Plusieurs de ces promesses étaient peu compatibles avec la vie dépendante et régulière du moine vivant en communauté. Adrien IV engagea donc le généreux chevalier à se faire ermite, conformément à ses vœux, et, après lui avoir remis une Lettre apostolique, dans laquelle il approuvait son nouveau genre de vie, il le

congédia en le comblant de paternelles bénédictions.

Gerlac, résolu à lui obéir comme à Jésus-Christ même, revint en sa patrie, au pays de Fauquemont.

DANS LE CREUX D'UN CHÊNE SAINT GERLAC FUT-IL UN PRÉMONTRÉ ?

Ses amis et ses proches eurent peine à reconnaître le beau chevalier d'antan dans ce pénitent au teint bruni par le soleil d'Orient, aux traits amaigris par le jeûne, transformé sous son costume de pénitent.

Sa conduite étrange les étonna bien plus encore. Il commença par distribuer aux églises, aux pauvres et à des œuvres pies ses domaines et ses biens. Au lieu de rentrer dans son manoir, il se choisit une demeure autrement modeste. Il connaissait dans la vallée de Juliers un chêne d'une grosseur extraordinaire, rongé à l'intérieur par les ans et les insectes, et dont le creux était assez vaste pour constituer une sorte de cellule. On ne devait pas y être au large, mais un ermite n'est pas difficile, et Gerlac trouva moyen d'y établir son gîte. Il étendit sur un lit de cailloux une natte de paille au fond de l'arbre : ce fut sa couche.

Son costume subit à cette époque une légère modification. Le pénitent garda le cilice et la cuirasse, mais il dissimula ces instruments de souffrance sous l'habit blanc des religieux de saint Norbert.

C'est ce que nous apprend le premier biographe de notre Saint, un religieux Prémontré qui écrivait en 1225 :

« Gerlac portait, dit-il, des vêtements de laine d'une parfaite blancheur; il avait une robe, une ceinture et un scapulaire arrangés comme ceux que nous portons nous-mêmes. »

Une tradition, basée sans doute sur une apparition du Saint, qui eut lieu vers 1220 pour rappeler les populations au respect et au culte de ses reliques un moment profanées, a toujours rangé saint Gerlac parmi les fils de saint Norbert.

Autorisés en cela par le Saint-Siège, les Norbertins célèbrent la fête de saint Gerlac et l'honorent comme un des leurs.

Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce que l'ermite se soit affilié à un titre quelconque à l'une des branches de cet Ordre alors nouvellement fondé. « Il y avait parmi les Prémontrés, outre les chanoines et les Frères lais, des Oblats, des familiers, des Tertiaires, dont quelques-uns, avec l'agrément des supérieurs, menaient la vie érémitique en dehors de la communauté. »

PÈLERINAGE DU SAINT ERMITE

Nul doute que saint Gerlac s'exerçât scrupuleusement à ce qui faisait l'objet d'un de ses vœux : le travail manuel.

Mais ses biographes insistent plus particulièrement sur ses pèlerinages, dont le souvenir s'est perpétué parmi les habitants de la contrée.

Chaque matin, il visitait le tombeau de saint Servais, à Maëstricht. Pour cela, il avait à parcourir une lieue et demie, par un chemin souvent détrempé et presque impraticable, dont les pierres meurtrissaient ses pieds nus. Pendant quatorze ans, il fut fidèle à ce règlement quotidien, quelle que fût la saison. Arrivé à l'église Saint-Servais, il assistait aux Matines que chantaient les religieux gardiens du tombeau, allait ensuite vénérer dans la crypte les reliques du Saint, y récitait le *Pater*, l'*Ave* et l'invocation : *Seigneur, ayez pitié de nous*, puis revenait à son ermitage.

Quand, affaibli et épuisé par les ans, Gerlac n'eut plus la force de marcher, les habitants de Maëstricht, qui l'avaient en grande estime, lui prêtèrent un petit âne, ce qui lui permit d'être fidèle jusqu'au bout à son pèlerinage favori.

Souvent, il avait un compagnon de route. C'était un de ses voisins, nommé Blankard Herman, qui, touché de l'exemple donné par le Saint, avait voulu, lui aussi, honorer saint Servais par de fréquentes visites. Les deux pèlerins se donnaient rendez-vous au pied d'une croix qui dominait la route non loin de Maëstricht.

Un autre compagnon de voyage s'adjoignit parfois à Gerlac, mais dans un but moins pieux : ce fut le démon qui, déguisé en pèlerin, s'efforça plus d'une fois de tourmenter le solitaire. Un jour, voyant l'inutilité de ses démarches, il se précipita du haut d'un pont dans la Meuse, laissant après lui la preuve manifeste qu'il était bien Satan.

Gerlac le connaissait et il ne s'en émut pas autrement.

Un jour, son ennemi lui barra la route avec une grosse pierre. Par un signe de croix, Gerlac mit en fuite le démon et n'éprouva ensuite aucune difficulté à surmonter l'obstacle.

Le samedi, au lieu du tombeau de saint Servais, le Saint prenait Aix-la-Chapelle pour but de son pèlerinage. Sa dévotion envers Marie lui inspirait d'aller la prier ce jour-là dans le sanctuaire que lui avait édifié Charlemagne et dont le pape Léon III avait fait la dédicace.

Rien ne l'empêcha jamais de franchir les trois grandes lieues qui le séparaient de ce sanctuaire, et si l'on songe à la blessure dont il souffrait au pied, on reconnaîtra que le saint ermite était doué d'une énergie et d'une ferveur peu communes.

PERSÉCUTIONS

Mais, quelle que fût la sainteté du personnage, sa manière de vivre si en opposition avec son temps et le pays qu'il habitait ne pouvait ne pas exciter certains étonnements.

Les clercs du voisinage, le prévôt et les moines de l'abbaye de Meersen ne surent pas s'en défendre. Pouvait-on admettre sur les rives de la Meuse, au XII^e^ siècle, un Père du désert vivant dans le creux d'un arbre ?

Le croyant dupe des ruses du démon, ils l'invitèrent à se mettre sous la juridiction du prévôt de Meersen et à embrasser, comme tant d'autres, une règle monastique, s'il voulait vivre en religieux. Gerlac, on le pense bien, fort des conseils du Pape, qui était le juge de sa vocation, ne se rendit pas à ces instances.

Ses refus indignèrent les moines de Meersen. Malgré les prodiges accomplis par lui, ils ne parlaient de rien moins que de le priver de la Sainte Communion, sous prétexte qu'il assistait à l'office divin hors de l'église paroissiale.

Le motif était par trop insuffisant : des calomnies vinrent l'appuyer, et le bruit se répandit que l'ermite de Houtem était un hypocrite et un avare. On informa l'évêque de Liège que, contrairement à ses vœux, Gerlac cachait des sommes énormes sous les pierres déposées dans le creux de son arbre.

On profita de l'absence du solitaire pour abattre le chêne gigantesque qui l'abritait depuis

si longtemps : les pierres furent enlevées une à une, mais, au lieu du trésor caché, on ne trouva que des instruments de pénitence et des objets de piété.

Gerlac éprouva une grande peine de voir son ermitage ainsi ruiné; toutefois, il ne proféra aucune plainte. Quant à l'évêque de Liège, vivement contristé d'avoir prêté l'oreille à de pareilles calomnies, il eut à cœur de réparer ses torts envers l'ermite.

Il le prit sous son obédience et le soumit à la juridiction de l'abbé de Rolduc, malgré les réclamations des moines de Meersen; en même temps, il lui faisait construire, à la place du chêne tant regretté, un ermitage composé de deux cellules, l'une servant d'oratoire, où les religieux de Rolduc auraient le droit de célébrer la messe, l'autre destinée à recevoir le saint ermite.

Tout était pour le mieux. Gerlac ne pouvait que bénir Dieu de cette persécution qui lui valait le privilège insigne d'assister souvent aux Saints Mystères dans son oratoire, à son retour des Matines de Saint-Servais, qui se célébraient encore, selon l'antique usage, au premier chant du coq.

SAINTE HILDEGARDE

En ces jours vivait, aux environs de Mayence, une pieuse vierge nommée Hildegarde, favorisée de visions et de révélations. Sans avoir jamais étudié, elle possédait l'intelligence des Saintes Lettres; sur l'ordre du Pape Eugène III, alors à Trèves, elle remplit plusieurs volumes des communications qu'elle recevait de l'Esprit-Saint.

Cette vertueuse épouse du Christ vit dans une extase le trône du souverain Juge, entouré de ses saints rangés par ordre de mérite. Elle aperçut, parmi les trônes des confesseurs, un siège vide splendidement orné, d'une beauté et d'une richesse remarquables. Comme elle s'arrêtait à l'admirer, il lui fut révélé que c'était le siège réservé à un ermite des bords de la Meuse, Gerlac, celui-là même qui visitait chaque jour le tombeau de saint Servais.

Remplie de vénération pour ce prédestiné, Hildegarde lui envoya, en gage de singulière estime, la couronne que l'archevêque de Mayence avait déposée sur sa tête au jour de sa profession religieuse.

EAU CHANGÉE EN VIN — DERNIERS SACREMENTS

Gerlac fut infidèle à son vœu de ne jamais boire de vin. Le fait eut lieu un vendredi, une année environ avant sa mort.

Comme ses forces diminuaient, il se sentit un jour si accablé, que, ne pouvant aller lui-même chercher à la fontaine le peu d'eau dont il avait besoin, il pria Rutger, le prêtre qui venait de lui dire la messe dans sa chapelle rustique, de lui rendre ce petit service.

Le bon prêtre le fit volontiers; quand il revint, Gerlac voulut se désaltérer, mais il eut un instant de douloureuse surprise : il s'aperçut qu'il venait d'avaler un peu de vin.

« Qu'avez-vous fait ! dit-il à Rutger. Comment, pendant quinze ans, je n'ai bu ni vin, ni liqueur enivrante, et vous m'offrez une pareille boisson en ce jour qui nous rappelle la passion du divin Sauveur ! »

Rutger crut avoir mal compris : « J'ai apporté de l'eau, dit-il. Que me parlez-vous de vin ? »

L'ermite répandit par terre ce qui restait dans le vase et pria Rutger d'aller à la source et d'en rapporter de l'eau.

Une seconde fois, la transformation s'opéra. Gerlac alors se traîna lui-même à la fontaine. Pour la troisième fois, l'eau se changea en vin.

Convaincu du miracle, il en bénit Dieu et but avec actions de grâces le vin qu'il lui envoyait dans sa bonté pour recouvrer de nouvelles forces.

La santé revint, mais pour peu de temps, car Gerlac, presque septuagénaire, avait achevé sa carrière ici-bas. Quand il se sentit près de mourir, il envoya demander au monastère de Rolduc un prêtre qui voulût bien l'assister à sa dernière heure. Aucun ne se trouvait disponible.

On alla à l'abbaye de Meersen. Les moines firent cette réponse, peu digne assurément de religieux et de prêtres : « Gerlac n'est pas sous notre juridiction. L'évêque l'a confié aux soins d'autres religieux ; à eux de lui donner les secours spirituels. »

Le serviteur de Dieu allait-il mourir sans les derniers sacrements ? Il s'y résignait abandonnant son âme entre les mains de Dieu, quand on vit entrer dans la cellule du mourant un vénérable vieillard en habits sacerdotaux. Il adressa à Gerlac quelques paroles pleines de charité, lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction, puis disparut, laissant les assistants profondément émus. Ils ne surent point quel était ce prêtre venu si à propos. Les uns crurent que ce mystérieux personnage était l'abbé de Rolduc; d'autres prétendirent que Servais en personne était venu apporter cette suprême consolation à l'un de ses plus dévots serviteurs.

Ainsi réconforté par le Pain de vie, Gerlac rendit son âme à Dieu, le 5 janvier 1172, après avoir demandé d'être enterré revêtu de son cilice et de sa cuirasse dans la petite chapelle où il avait si longtemps prié.

Aujourd'hui, à Houtem-Saint-Gerlac, l'on tient en grand honneur la fontaine à laquelle le Saint puisait sa boisson. Par son intercession, l'eau de ce puits a souvent opéré de véritables merveilles. La poussière du tombeau, pieusement recueillie par les pèlerins, a bien des fois aussi eu la même efficacité. C'est surtout dans les maladies contagieuses d'animaux que le saint ermite est invoqué.

Une pauvre femme vint un jour d'outre-Rhin, offrir avec grande dévotion à saint Gerlac six belles pièces de monnaie de Cologne. « Chez nous, disait-elle, une peste faisait périr les bestiaux ; je fis vœu d'offrir à l'église de Saint-Gerlac un denier par tête de bétail que je conserverais. Or, tandis qu'aux alentours tous les troupeaux mouraient, les nôtres furent préservés. »

Des pèlerins qui venaient de Saint-Jacques de Compostelle étaient menacés de perdre leurs chevaux. Tous, à l'exception d'un seul, firent un vœu à saint Gerlac. Celui qui avait méprisé ce recours à la puissance surnaturelle du Saint fut le seul à perdre sa monture.

Ces faveurs temporelles et visibles sont le gage certain de grâces spirituelles plus nombreuses encore. Dieu ne les refuse pas à ceux qui l'invoquent par l'intercession de ses serviteurs.

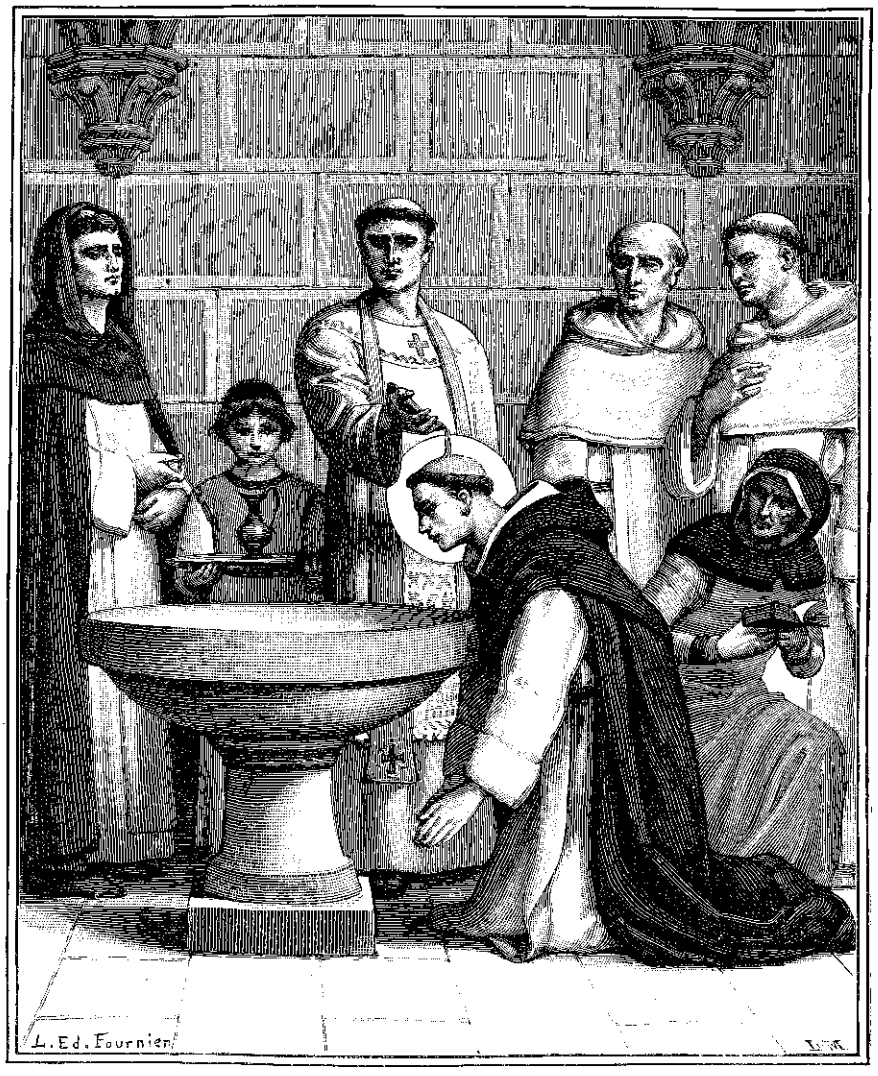
*
* *

D'après la *Vie de saint Gerlac*, par un religieux Prémontré, 1874. — Autres sources consultées : *Bollandistes* au 5 janvier. — *Saints patrons des corporations*, par DU BROC DE SEGANGE. — *Saints et grands hommes de Belgique*, par le P. SMET, S. J. etc.

LE BIENHEUREUX VINCENT DE LISBONNE,

CONFESSEUR DU ROI DE PORTUGAL ET INQUISITEUR EN ESPAGNE

Fête le 5 janvier.



Le bienheureux Vincent de Lisbonne recevant le baptême à l'âge de trente ans.

BAPTÊME INVALIDE

Les sacrements, signes sensibles de la grâce de Dieu, sont les instruments par excellence de la sanctification des âmes. Mais Notre-Seigneur, qui a institué les sacrements, ne peut-il pas, sans leur secours, communiquer sa grâce et faire, par exemple, qu'une âme privée du baptême parvienne néanmoins à une grande perfection ? La vie du bienheureux Vincent de Lisbonne répond à cette question. Elle montre l'action admirable et extraordinaire de Dieu conduisant à une haute sainteté l'un de ses serviteurs par des voies jusqu'alors inconnues.

* * *

Vincent naquit à Lisbonne, de parents peu favorisés des dons de la fortune, mais riches en vertus. Il faillit mourir en naissant. Une chari-

table voisine qui prodiguait ses soins à la mère, voyant cet enfant en danger de mort, craignit avec raison qu'on ne pût le transporter à l'église pour y être baptisé, et s'avisa d'y suppléer, tout chrétien pouvant administrer le baptême en cas de nécessité.

Heureuse à la pensée qu'elle allait sans doute envoyer au ciel un petit ange, elle prit de l'eau, en versa sur la tête de l'enfant, en lui disant : « Je te baptise et je te recommande à la bonne Vierge et à tous les Saints du paradis. »

La pauvre femme avait plus de bonne volonté que de science, et, bien qu'elle eût l'intention de faire ce que fait l'Eglise, elle n'avait point enlevé la tâche du péché originel, parce qu'elle ne s'était pas servie des paroles essentielles constituant la forme du sacrement : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Privé de la grâce baptismale et, en conséquence, des grâces attachées aux autres sacrements qu'on ne peut recevoir si l'on n'a été préalablement régénéré dans l'eau sainte, Vincent, doué d'excellentes qualités naturelles, grandit dans l'innocence la plus parfaite, en dépit des séductions et des pièges que le monde tendit à sa vertu.

Dieu le menait par la main pour l'empêcher de faire un seul faux pas. Il éclaira son intelligence de vives lumières sur les dangers et la vanité du monde, lui fit comprendre qu'il n'y trouverait pas le vrai bonheur et lui inspira d'entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique, afin d'y assurer son salut.

LE BIENHEUREUX VINCENT DANS L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

Vincent était âgé d'environ vingt ans quand il renonça au monde. Après un court postulat au noviciat de Lisbonne, le Père Maître, appréciant les qualités du nouveau venu, le revêtit des livrées de l'Ordre.

Puis, avec une ferveur admirable, le jeune novice fit l'apprentissage de la vie religieuse, et il puisa dans le couvent de Saint-Dominique, près d'un Supérieur zélé pour la stricte observance des règles, l'esprit de prière, de sacrifice, de dévouement qui l'anima toute sa vie.

L'heure solennelle de la profession étant venue, il accomplit joyeusement l'immolation de tout son être par les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté.

Ensuite, il étudia la philosophie, la théologie, avec un succès tel, qu'à peine eut-il achevé le temps de ses cours, il fut chargé d'enseigner ces mêmes sciences à de nombreux auditeurs, dont l'affluence autour de sa chaire alla toujours croissant.

Il fut professeur et apôtre en même temps. Ses exemples n'étaient pas moins salutaires et profitables à ses élèves que son docte enseignement.

RÉSULTAT IMPRÉVU D'UNE PRÉDICATION

Le zèle extraordinaire que montrait le bienheureux Vincent pour le salut des âmes et sa connaissance de la théologie portèrent ses supérieurs à l'engager dans les Ordres sacrés. A cette occasion, il renouvela les généreuses résolutions de sa profession religieuse. A peine ordonné prêtre, il fut appliqué au ministère de la prédication auquel il se trouvait admirablement préparé.

Un jour, il fut invité à prêcher à Saint-Nicolas de Lisbonne, sa paroisse natale. Ce fut une grande joie pour tous les paroissiens, et en particulier pour l'humble femme qui, trente ans auparavant, l'avait recommandé avec une piété si sincère à la bonne Vierge et aux Saints du paradis.

Cette femme, courbée sous le poids des ans, semblait revivre en entendant prêcher le bienheureux Vincent. Elle eut peine à contenir, pendant le sermon, son émotion et sa joie débordante. Ce prédicateur célèbre, n'était-ce pas son fils, spirituellement engendré par elle à la vie de la grâce?

Quand, après le sermon, chacun regagna son foyer, et qu'elle entendit les éloges décernés au prédicateur, elle ne put s'empêcher de raconter comment elle avait sauvé jadis la vie du bienheureux Vincent, et comment elle en avait fait un chrétien.

Le récit en parvint aux oreilles du saint religieux. Il voulut voir cette femme qui lui avait accordé de si grands biens, et se sentit poussé à lui demander la façon dont elle lui avait conféré le baptême et les paroles dont elle s'était servie.

Elle, avec la bonne foi et la simplicité qui la caractérisaient, répondit aux questions du Père dans les termes énoncés plus haut.

Quelle foudroyante révélation pour le bienheureux Vincent. Il n'était pas baptisé! Dès lors, il n'avait pu recevoir jusque là aucun sacrement, il n'était pas prêtre!

Très heureusement, il sut devant son interlocutrice refouler au fond de son âme l'impression qu'il ressentait: il ne fallait pas qu'une nouvelle aussi inattendue fût connue du public.

Sans faire aucun éclat, il va consulter le vénérable prêtre qui, depuis trente ans, dessert la paroisse de Saint-Nicolas. Celui-ci déclare que, s'étant fié au rapport de la pieuse femme, il n'avait pas cru devoir rebaptiser ensuite sous condition l'enfant malade que celle-ci affirmait avoir ondoyé suivant les règles de l'Eglise.

Certain désormais de l'invalidité de son baptême, le bienheureux Vincent revoit en esprit son passé et se sent pénétré d'une immense reconnaissance à la pensée des grâces particulières de préservation qu'il a reçues.

Avec quelle ferveur, on le conçoit, il demande en secret le baptême et la confirmation, réitère sa profession religieuse entre les mains de son provincial et reçoit de nouveau tous les Ordres sacrés! Quelles actions de grâces ne dut-il pas rendre alors à Dieu de lui avoir accordé ces sacrements à un âge où ses dispositions plus parfaites le mettaient à même d'en profiter plus pleinement!

GRADES, EMPLOIS ET DIGNITÉS

Ainsi renouvelé spirituellement, il n'eut plus d'autre désir que celui de travailler pour Jésus-Christ et de rendre de jour en jour sa vie

plus conforme à celle de son divin Modèle.

A dater de cet heureux moment, il s'adonna plus que jamais à l'exercice de toutes les vertus, prolongea souvent ses oraisons bien avant dans la nuit, et mortifia sa chair et ses inclinations pour permettre à son esprit de s'élever plus librement à la méditation des grandeurs de Dieu.

Dans cette contemplation presque habituelle, il acquit de nombreuses lumières qui lui valurent de devenir l'un des théologiens mystiques les plus célèbres de son siècle.

Rarement, un maître mérita mieux que lui le bonnet de docteur que ses supérieurs le contraignirent à accepter.

Il composa plusieurs livres spirituels destinés à éclairer les âmes sur les voies qui mènent à la perfection, et écrivit encore quelques savants traités sur la scolastique. On ne peut que déplorer la perte de ces ouvrages.

Le mérite éminent du bienheureux Vincent lui attira successivement les charges importantes, les dignités et les honneurs. On le nomma provincial de la province de Castille qui comprenait alors celle du Portugal, puis, inquisiteur de la foi dans le royaume d'Espagne, sans lui enlever néanmoins ses fonctions de prédicateur.

Le succès de ses prédications était inouï; il obtint dans Lisbonne la suppression de beaucoup d'abus et la cessation de grands désordres. Les habitants consentirent, sur ses instances, à renoncer à certaines fêtes favorisant la débauche, à l'usage criminel des sorts, des divinations et autres superstitions, souvenirs d'un honteux paganisme.

Des danses et des jeux publics furent remplacés par des cérémonies pieuses. A l'exemple de saint Vincent Ferrier, qui illustrait alors de son nom et de ses miracles plusieurs contrées de l'Europe, il établit par tout le Portugal la célèbre procession des Pénitents pendant la Semaine Sainte.

Il livra de rudes assauts à l'hérésie. Son zèle lui inspirait mille expédients pour arracher les âmes à l'erreur.

Aussi, le Pape Boniface IX, dans la Bulle par laquelle il nommait inquisiteur le bienheureux Vincent, rend-il hommage « à la pureté de sa foi, de sa religion, à sa science, à la maturité de ses mœurs, aux vertus nombreuses dont il a plu au Seigneur de l'orner, à sa vaillance dans l'extirpation de l'hérésie ».

Le même Pape donna un gage nouveau de l'estime en laquelle il tenait le Bienheureux, quand, à la nouvelle de sa mort, il voulut, en souvenir de son zèle, accorder à perpétuité au provincial de la province d'Espagne le privilège de nommer à son gré l'inquisiteur dans ces pays.

A la cour de Lisbonne, notre saint religieux ne jouissait pas d'une moindre considération. Don Juan Ier, roi de Portugal, en avait fait son confesseur et le prédicateur ordinaire de la cour. Il ne prenait aucune décision importante sans l'avoir consulté, car il savait sa profonde sagesse et son désintéressement.

ÉTAT DE LA PROVINCE D'ESPAGNE

L'une des plus pures gloires du provincial de Castille et de Portugal fut de rétablir, dans les couvents soumis à son autorité, l'observance régulière et la ferveur des premiers temps de l'Ordre.

On était alors à la fin du XIVe siècle. Le relâchement était universel. Le grand schisme d'Occident, commencé en 1377, continuait à faire planer sur la chrétienté des doutes terribles au sujet du Pape véritable, et, en même temps qu'il divisait les esprits, il développait partout dans le clergé séculier et régulier les germes d'une funeste indépendance.

Le fléau de la peste noire, advenu dans les années 1348 et 1349, avait contribué pour sa part à répandre la tiédeur parmi les religieux.

Ecoutons sur ce point Lacordaire, dans son *Mémoire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs*.

« Cette épidémie dépeupla les monastères. Au lieu d'accepter les conséquences du fléau, en rassemblant ce qui restait d'anciens religieux dans un petit nombre de couvents pour chaque province, on aima mieux maintenir l'Ordre dans son étendue matérielle, en y appelant au hasard une multitude d'enfants et de jeunes gens. Leur éducation fut aussi imparfaite que leur vocation. L'âge emporta les vieillards et avec eux les débris des saintes traditions et des généreux exemples. »

Dans ces conditions, bien des maisons de l'Ordre de Saint-Dominique perdirent en peu d'années toute régularité, et la sainteté des illustres fondateurs ne subsista plus parmi leurs disciples qu'à l'état de souvenir.

Çà et là pourtant, quelques saints personnages furent assez heureux pour empêcher cette décadence. De ce nombre fut le bienheureux Vincent de Lisbonne.

Il avait, pour le guider dans son œuvre de réforme, l'exemple du provincial d'Allemagne, le P. Conrad de Prusse, qui, dévoré du zèle de la maison du Seigneur, avait rassemblé à Colmar trente religieux de bonne volonté, et, en dépit de toutes les résistances, réussi à faire revivre dans toute leur intégrité les règles primitives de l'Ordre.

Leur Supérieur général à tous deux, le bienheureux Raymond de Capoue, était ouvertement favorable à la réforme et il soutint le bienheureux Vincent de toute l'autorité que lui donnait sa charge.

ÉNERGIE DU PROVINCIAL

Que fit alors le Bienheureux?

Conformément à une circulaire du Général de l'Ordre qui exhortait tous les provinciaux à désigner un couvent au moins de leur juridiction pour y garder exactement la règle et les constitutions, il commença par faire accepter cette mesure au monastère des Dominicaines de Saint-Sauveur, à Lisbonne, en 1392.

Mais quand il entreprit de réformer l'un de ses monastères d'hommes, il rencontra des résis-

tances autrement puissantes que chez les femmes, et il n'est pas de difficultés qui ne se soient opposées à ses desseins.

Le Bienheureux ne s'en étonna point.

Il multiplia, pour en triompher, les prières, les disciplines sanglantes, les pénitences de toutes sortes, et attendit en paix le moment marqué par Dieu pour la pleine réalisation de son projet.

C'est du roi de Portugal, Don Juan Ier, que lui vinrent aide et secours au temps opportun. Don Jean de Regras, docteur célèbre, très dévoué à l'Ordre dominicain, et jouissant d'une grande influence sur l'esprit du roi, fit connaître à ce dernier les obstacles et les contradictions qui se dressaient devant l'œuvre du bienheureux Vincent.

Ses instances obtinrent une maison de plaisance que Sa Majesté avait à Bemfica, et qui convenait merveilleusement à l'installation d'un couvent, où le réformateur pourrait se retirer avec les quelques religieux fidèles aux antiques traditions de l'Ordre. Ravi d'accorder à son confesseur et Père ce témoignage de gratitude, le roi expédia sans retard les lettres patentes, et le palais de Bemfica devint le couvent régulier où se réfugia Vincent avec douze religieux, le 29 mai 1397.

Ils vécurent là dans une austérité voisine de l'héroïsme. Leur supérieur, en esprit de pauvreté, ne voulut point accepter les rentes que lui offrit le roi, et leur indigence était telle qu'ils n'avaient pour toute nourriture que le pain de la charité, quêté de porte en porte, et quelques légumes de leur petit jardin. Ils ne réservaient pour le lendemain aucune des aumônes reçues : le superflu de chaque jour était sur-le-champ distribué aux pauvres, et l'on s'en remettait pour les autres nécessités aux soins de la bonne Providence qui n'abandonna jamais ses fidèles serviteurs.

La vertu du réformateur brillait d'un éclat tout particulier. Il était plus que tout autre strict observateur de la règle, silencieux, pénitent, mortifié, assidu au chœur et à l'oraison, et portait ses religieux à la ferveur beaucoup plus par ses exemples que par ses exhortations.

SA MORT AU SERVICE DU ROI

Le séjour de Bemfica était pour le bienheureux Vincent un paradis sur terre.

Il espérait y achever paisiblement sa course au milieu de ses frères en religion, dans les exercices de la vie régulière, la solitude et le silence.

La voix du devoir vint tout à coup dissiper ce beau rêve. Le roi Don Juan, ayant à traiter avec Rome d'affaires d'une extrême importance, songea à confier à son confesseur cette délicate mission, pour le bien de l'Eglise et du royaume.

Malgré son âge avancé et ses infirmités, le Bienheureux se mit en route après avoir pris les instructions du roi. Mais, dès le début du voyage, une fièvre intense le saisit ; il comprit que c'était au pèlerinage du ciel, non à celui de Rome, qu'il était convié. Dans ces sentiments, il demanda le Saint Viatique et l'Extrême-Onction et ne songea plus qu'à aller voir son Dieu.

Il mourut, en effet, le 5 janvier 1401, assisté des deux religieux qui l'accompagnaient et avec lesquels il avait gardé en chemin la même régularité que dans le couvent.

Le roi de Portugal, profondément affligé de sa mort, ne voulut pas que son royaume fût privé des restes précieux du bienheureux Vincent et ordonna qu'ils fussent transférés avec honneur au couvent de Bemfica. Lui-même avec sa cour, le clergé, le Chapitre, les magistrats et les principaux habitants, sortit de la ville à la rencontre du saint corps, et une magnificence vraiment royale fut déployée en ces circonstances.

LES MIRACLES DU BIENHEUREUX VINCENT

Nous ne créerons pas de toute pièce le récit des miracles de notre Bienheureux. Les écrivains contemporains ont négligé de nous en instruire.

Il n'en reste pas moins affirmé par des témoignages certains, que, durant sa vie et après sa mort, le bienheureux Vincent de Lisbonne opéra les prodiges dont Dieu se sert ordinairement pour attester la sainteté de ses serviteurs.

L'épitaphe latine que Jean, roi de Portugal fit placer sur son tombeau lui attribue « des miracles pendant sa vie, à sa mort, et après son trépas ».

On sait aussi que, durant les cinquante années qui suivirent son départ pour le ciel, une odeur délicieuse s'échappa de son tombeau, embaumant l'église et le couvent de Bemfica.

S'il fallait encore un témoignage pour fortifier notre confiance en l'intercession de ce Bienheureux, nous pourrions ajouter en terminant celui du Nécrologe de l'Ordre.

« Fr. Vincent, Portugais, profès du couvent de Lisbonne, fondateur du monastère de nos religieuses sous le nom de Saint-Sauveur et du couvent de Bemfica, s'est rendu recommandable à la postérité par la sainteté de sa vie et par le nombre extraordinaire de miracles que Dieu a opérés par lui. »

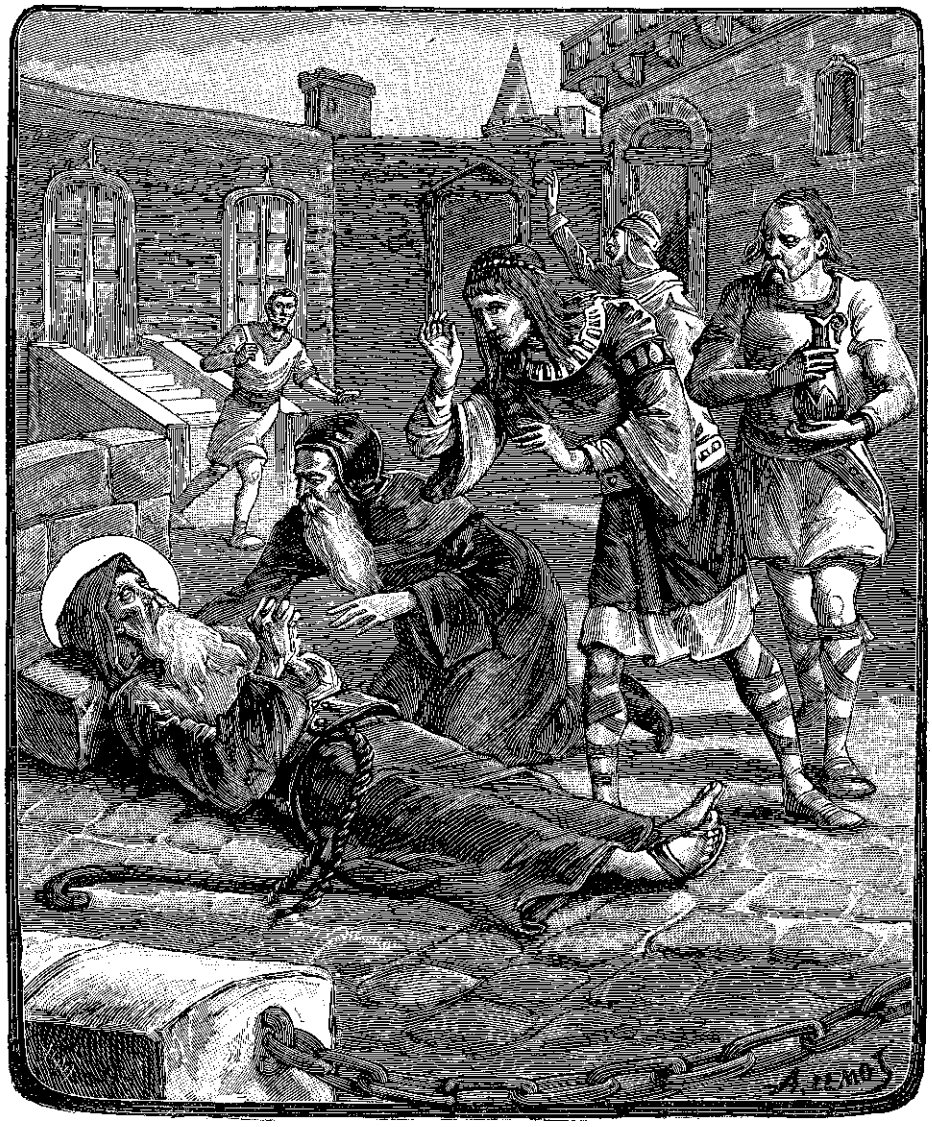
*
* *

D'après la notice sur le bienheureux Vincent de Lisbonne, dans l'*Année dominicaine*, ou *Vie des Saints de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, Lyon, 1883.

SAINT SIMÉON DE BOUTENAC,

ÉVÊQUE. PUIS ERMITE

Fête le 5 janvier.



Les châtelains de Boutenac découvrent dans la cour de leur château le corps inanimé de saint Siméon.

ÉDUCATION MILITAIRE ET MONASTIQUE

Saint Siméon naquit dans la Catalogne, pays où la foi ne s'éteignit jamais, malgré la terrible oppression des conquérants goths et arabes.

Il vit le jour vers 960, sur la fin de la domination des Maures, trop longtemps maîtres de l'Espagne et du midi de la France. Dieu le suscita pour aider à l'expulsion de ces infidèles et au rétablissement du catholicisme en ces contrées.

Sans savoir le nom de l'heureuse famille qui donna naissance à cet enfant de prédilection, nous pouvons affirmer que, chez elle, les plus nobles traditions étaient en honneur.

Elle appartenait à cette race aborigène que l'histoire nous montre dès le VIIIe siècle défendant pied à pied contre le Maure envahisseur l'indépendance du sol natal et la religion des ancêtres. L'énergie native de ces peuples toujours debout pour la cause sacrée de la liberté et de la foi les rendait aptes à affronter indistinctement les périls de la guerre et les austérités de la vie religieuse.

Siméon reçut le genre d'éducation qui convenait à la jeunesse de ces temps troublés, éducation à la fois monastique et militaire, où tenaient une place égale la formation morale, l'instruction et le développement physique. Ne s'agissait-il pas, en effet, de délivrer la religion et la patrie du joug cruel des Musulmans !

Alors, il n'y avait guère d'écoles qu'auprès des monastères et des cathédrales. C'est là, sous la direction de maîtres savants et pieux, à côté des vétérans des armées chrétiennes, que les parents du jeune Siméon, de condition supérieure par leur fortune et leur position, le firent élever.

Par son travail soutenu, ses progrès rapides, sa précoce maturité qui lui valut d'être porté si tôt par ses contemporains à des fonctions ordinairement réservées à l'expérience et à l'autorité de la vieillesse, Siméon fut, pendant le cours de ses études, la joie de ses parents et l'honneur de ses maîtres.

SAINT SIMÉON DANS L'ARMÉE CHRÉTIENNE

Saint Siméon n'attendit pas l'âge mûr pour se familiariser avec le bruit des armes. Chaque jour amenait la nouvelle d'un combat, sur l'un ou l'autre point, entre chrétiens et infidèles.

Comme tout habitant de ces malheureuses contrées, Siméon fut soldat. Au premier signal d'une attaque des Sarrasins, il accourait au secours de ses frères d'armes.

Malgré les hasards et les périls de la guerre, il se fût estimé heureux s'il n'avait eu à combattre que des ennemis. Malheureusement, à côté de l'invasion étrangère, il y avait pis à déplorer : des discordes intestines surgissaient à chaque instant; dès qu'on avait chassé le Sarrasin d'un territoire, les chefs des troupes victorieuses se querellaient pour savoir à qui reviendraient les dépouilles et les terres conquises; ils s'armaient les uns contre les autres et allaient s'affaiblissant ainsi de plus en plus, sans aucun profit pour la cause de la religion.

Un tel spectacle affectait vivement saint Siméon. Il n'est rien qu'il n'eût entrepris dans sa charité pour faire cesser cet état de choses. Son courage et ses vertus lui conquirent successivement divers grades et lui firent rang bientôt parmi les chefs. On le jugeait plus que tout autre capable d'arrêter les Musulmans, de les poursuivre dans leurs derniers retranchements, et de maintenir l'union entre les commandants de troupes.

Sa qualité de chef militaire lui valut, à une époque où la distinction des pouvoirs n'était pas connue en Catalogne, les attributions de gouverneur politique, d'administrateur, de juge.

Il en usa pour le bien général, fit tous les efforts et tous les sacrifices pour ramener la concorde et, avec elle, la prospérité et le plein succès des armes. Le peuple fut si satisfait du commandement militaire de saint Siméon qu'il le jugea capable de fonctions plus augustes encore et plus redoutables.

SAINT SIMÉON ÉVÊQUE — LE BON PASTEUR

La Catalogne estimait, et à bon droit, que la première sauvegarde de l'ordre public dans un pays est la religion. Aussi, rassurés pour longtemps, ce semble, contre toute nouvelle menace d'invasion, débarrassés des Maures, ses habitants s'occupèrent activement de la réorganisation de leur pays si profondément bouleversé.

Comme toujours aux siècles anciens, ce fut vers les évêques qu'ils tournèrent leurs espérances.

En cette circonstance, Siméon fut proposé pour la direction d'un des nouveaux diocèses; il ne dut son exaltation qu'à la dignité de sa conduite toujours exemplaire, à son dévouement plein de tact et à sa charité bien connue. Clergé et fidèles furent unanimes pour le nommer. Ils pensèrent qu'un homme si vaillant dans les combats, si prudent dans ses conseils mènerait à bien l'entreprise difficile qui lui était confiée. Siméon n'accepta qu'après plusieurs refus dictés par son humilité. Enfin, il fut ordonné prêtre, et presque aussitôt sacré évêque.

Il se mit à l'œuvre sans retard.

Autour de lui, que de ruines à relever, que d'infortunes à soulager! Les églises ravagées par les Maures, incendiées ou converties en mosquées, un clergé diminué et presque anéanti, les monastères désertés et en partie détruits, le peuple épuisé, sans ressources, les villes démantelées, partout la misère et la désolation.

Saint Siméon travailla sans relâche à y porter remède. Ce fut l'œuvre de son pontificat. Il n'eut pas de repos qu'il n'eût rendu au culte, réparé ou réédifié les églises de son diocèse, réouvert des écoles, préparé un clergé instruit et vertueux, fait connaître la parole de vérité à tant de fidèles si longtemps négligés et ramené chez eux l'usage fréquent des sacrements.

Quand il eut ainsi renouvelé la Catalogne, il passa, à titre d'évêque missionnaire et sur l'invitation du Pape, dans la Septimanie, province voisine, travaillée par les Sarrasins et les juifs et y porta les mêmes fruits de salut.

MORTIFICATION HÉROIQUE — ABDICATION

Saint Siméon comprit que le moyen efficace de sauver les âmes est de souffrir et d'expier pour elles. Et, dans cette persuasion, il se livra aux pratiques d'une pénitence si austère qu'elle paraîtra excessive pour qui ne la considère pas des yeux de la foi.

Voici, entre autres, l'une des mortifications que ses biographes lui reconnaissent avoir pratiquées.

Il s'était entouré à la taille d'un cercle de fer qui l'enserrait encore lorsqu'il fut mis dans le tombeau; on le vit à l'époque de l'invention de ses reliques (1133).

Cet instrument de supplice, en contact permanent avec ses chairs, y détermina des ulcères très douloureux. Avec le temps, les plaies s'envenimèrent au point de devenir incurables.

Saint Siméon supporta sans se plaindre les souffrances continues que ces blessures devaient lui causer, heureux de ressembler par là, en quelque façon, au divin Crucifié.

Cependant, Siméon s'aperçut bientôt que les fatigues et les sollicitudes du ministère épiscopal devenaient inconciliables avec son état de santé et son âge déjà avancé. De plus, le poids des âmes, la responsabilité d'un diocèse lui parurent si lourds qu'il s'en effraya, craignant dans son humilité d'être inférieur à sa tâche.

Il résolut alors de donner un salutaire exemple d'abaissement volontaire, de renoncer aux honneurs dont il était investi et de chercher dans le cloître, comme l'avaient fait avant lui d'autres saints pontifes, le repos que demandait son âme et le loisir de prier pour ses chères ouailles qu'un autre évangéliserait, disait-il, plus saintement que lui.

Son infirmité incurable fut le prétexte donné à cette démission et destiné à la légitimer aux yeux de l'Eglise. Pour se soustraire aux instances et aux supplications de son peuple, qui l'eût contraint de demeurer sur le siège épiscopal, saint Siméon, après avoir réglé secrètement toutes les affaires courantes de son diocèse, s'être assuré un digne successeur, recommanda à Dieu son cher peuple, laissa le bâton pastoral pour celui du pauvre infirme et s'en vint chercher aux environs de Narbonne un lieu de retraite et de prière.

MOINE ET ERMITE

L'évêque se fait donc simple moine dans le désert de Fontfroide, site « affreux » disent les annales de l'Ordre de Saint-Benoît. Là, vivaient des ermites et des cénobites. C'était, aux alentours de Narbonne, une petite reproduction des laures orientales.

Epuisé de fatigue, saint Siméon s'arrête en l'un des couvents qu'il trouve là, y est accueilli comme un envoyé de Dieu et y mène la vie d'un moine exemplaire, plongé dans le recueillement, dégagé de tout désir terrestre.

La tradition rapporte que ses frères l'entouraient d'une grande estime et le vénéraient, non seulement à cause de son ancienne dignité, mais parce qu'il était le plus avancé dans les voies de la perfection.

Saint Siméon ne passa que quelques années dans le cloître; il aspirait à une solitude plus absolue, et pour cause.

Les religieux du monastère où il vivait n'avaient pas tardé, en effet, à connaître son rang et ses anciennes charges, et ils tenaient, en conséquence, à lui rendre les honneurs dus à son caractère, ce qui répugnait à l'humilité de notre Saint.

De plus, sa maladie s'aggravait au point de ne pouvoir plus être cachée; si ses plaies se mettaient à suppurer, ses frères n'en eussent-ils pas été incommodés? Aussi, dans sa charité, Siméon décida qu'il ne devait pas continuer à mener la vie de communauté, et, de moine, il devint simple ermite.

Une laure déserte, celle dite de Saint-Martin de Toque, appartenant à son monastère, lui parut convenable au dessein qu'il méditait. Il y renouvela les exemples des anciens solitaires de la Thébaïde.

Cependant, il n'y fixa point son séjour définitif, mais le biographe nous le montre, à quelque temps de là, s'enfonçant plus avant dans la montagne, passant, sans s'y arrêter, devant le monastère de sainte Lucie, et parvenant enfin à un site qui répondait à ses aspirations.

C'était un monticule boisé au pied duquel étaient les restes d'une ville déserte à moitié ensevelie sous les décombres. Le lieu favorisait bien les méditations profondes et sérieuses. Au milieu de ronces et d'arbustes se trouvaient des amoncellements de ruines, des blocs de pierre sculptée, des colonnes brisées, des statues de marbre mutilées, autant de restes d'un glorieux passé. Autrefois, c'était le séjour des empereurs de la décadence romaine, qui venaient y couler de paisibles loisirs. Rien n'y manquait alors, ni les constructions, ni les galeries les plus artistiques, ni les thermes grandioses, ni les jardins délicieux qui entretenaient, sur ce monticule exposé aux feux du soleil du midi, fraîcheur et fécondité, ni les arbres touffus ombrageant de belles promenades, ni surtout les illustres personnages.

Au moment où saint Siméon y arrive, plus rien de tout cela. Il ne reste qu'un sanctuaire demeuré debout au milieu des ruines, comme la religion chrétienne s'était dressée jadis sur les débris gisants de la Rome antique.

Notre pieux ermite parcourt ces ruines et trouve un immense laurier à l'ombre duquel il se construit une petite cellule en forme de grotte. Là, il goûta les douceurs de la solitude si gracieusement chantées plus tard par saint Bernard, les charmes de la prière que jour et nuit il faisait monter vers le ciel, les joies austères d'une pénitence héroïque, jeûnes, veilles, flagellations. A proximité du vieux sanctuaire confié à la garde d'un prêtre des environs, il assistait au Saint-Sacrifice, parfois même le célébrait, quand ses infirmités ne l'en empêchaient pas.

Malgré ses souffrances qu'aucun soin ne venait adoucir, malgré son dénûment et sa solitude, saint Siméon avait toujours le visage serein, et les habitants du voisinage, qui, informés de sa vie extraordinaire, venaient lui demander avec confiance conseils, bénédictions et suffrages auprès de Dieu, le trouvaient toujours disposé à les accueillir.

Aux solennités chrétiennes, sur les instances des gens de Boutenac et des paroisses voisines, il consentait à s'arracher à sa retraite, à descendre dans leur église et à les édifier par la célébration des Saints Mystères et par de pieuses exhortations. Puis, il revenait à sa cellule et reprenait sa conversation avec Dieu, la Sainte Vierge et les Saints qu'il lui tardait d'aller rejoindre.

MORT DE SAINT SIMÉON

Le jour de la naissance au ciel approchait pour saint Siméon ; ses infirmités lui en donnaient de fréquents avertissements.

Quand il sentit ses forces presque épuisées, l'anachorète, commandant une dernière fois à son corps débile, se rendit jusqu'à Boutenac. Dieu le permettait pour que son corps ne demeurât point exposé à la dent des fauves ou aux profanations, mais pour qu'il reçut de pieuses mains la sépulture chrétienne.

Après maintes haltes, au milieu d'affreuses douleurs, il arriva en vue d'un château dont les portes s'étaient ouvertes plusieurs fois pour soulager son indigence et honorer sa grande vertu. Il se traîna sans que personne l'eût aperçu jusque dans la cour, s'étendit sur le pavé, et, après une agonie solitaire comme l'avait été la fin de sa vie, il expira, et son âme alla jouir de l'éternelle récompense. C'était le 16 septembre de l'an 1025, selon toute probabilité.

Soudain, les cloches de Boutenac se mettent en branle, comme pour annoncer un trépas. Ce n'est point un glas qu'elles sonnent; mais elles unissent à la plainte des morts quelque chose d'harmonieux et de joyeux qui ressemble à un air de fête.

On s'interroge. On cherche quel évènement a pu provoquer ces volées insolites. On accourt à l'église. Les châtelains quittent leur demeure; ils aperçoivent alors le corps inanimé du solitaire qu'ils reconnaissent avec douleur pour celui qui les visitait de temps en temps.

Tous les habitants s'assemblent autour de celui que l'acclamation populaire salue déjà du nom de juste. Le saint ermite, qu'on dirait mort dans une extase, semble prolonger jusque dans la mort son entretien accoutumé avec le Seigneur. Il a les mains jointes, étreignant l'humble croix de fer qui, sur sa poitrine, avait remplacé l'insigne épiscopal.

A ses funérailles assiste une foule immense, et celui qui, vivant, évitait, pour s'approcher plus près de Dieu, le tumulte des hommes, est conduit à sa dernière demeure par un cortège triomphal.

CULTE RENDU A SAINT SIMÉON

Sa tombe fut creusée dans le cimetière de la paroisse. Là, il plut à Dieu de révéler par des prodiges la sainteté de son serviteur.

C'est pourquoi, un siècle environ après sa mort, ses précieux restes, devenus célèbres dans la contrée, furent exhumés et transportés en grande pompe dans l'église paroissiale. Depuis 1133, ils reposent dans le sanctuaire où ils sont conservés avec un soin pieux.

Comme beaucoup de Saints de ces temps reculés, saint Siméon n'a eu que la canonisation populaire.

Sa fête se célèbre de temps immémorial le 5 janvier, c'est la vraie fête locale de Boutenac.

Chaque année, au mois d'août, on fait une procession solennelle à la grotte sanctifiée par ce solitaire, dite grotte de Fontsainte. En tête de cette magnifique procession qui se déroule à travers les bois et les coteaux de la Pinède, s'avance la châsse contenant le corps du Saint, originale et pieuse idée qui consiste à faire visiter annuellement par le saint ermite la cellule témoin de son héroïque vieillesse. Les reliques sont déposées pendant cette cérémonie à l'intérieur de la grotte, ornée de lumières, de fleurs. Depuis quelques années, au-dessus de cette grotte, s'élève une chapelle qui domine les forêts environnantes.

Les habitants du pays s'adressent à saint Siméon pour en obtenir diverses faveurs, mais plus spécialement la température favorable aux fruits de la terre. Le culte dont il est entouré depuis des siècles prouve combien est puissante son intercession.

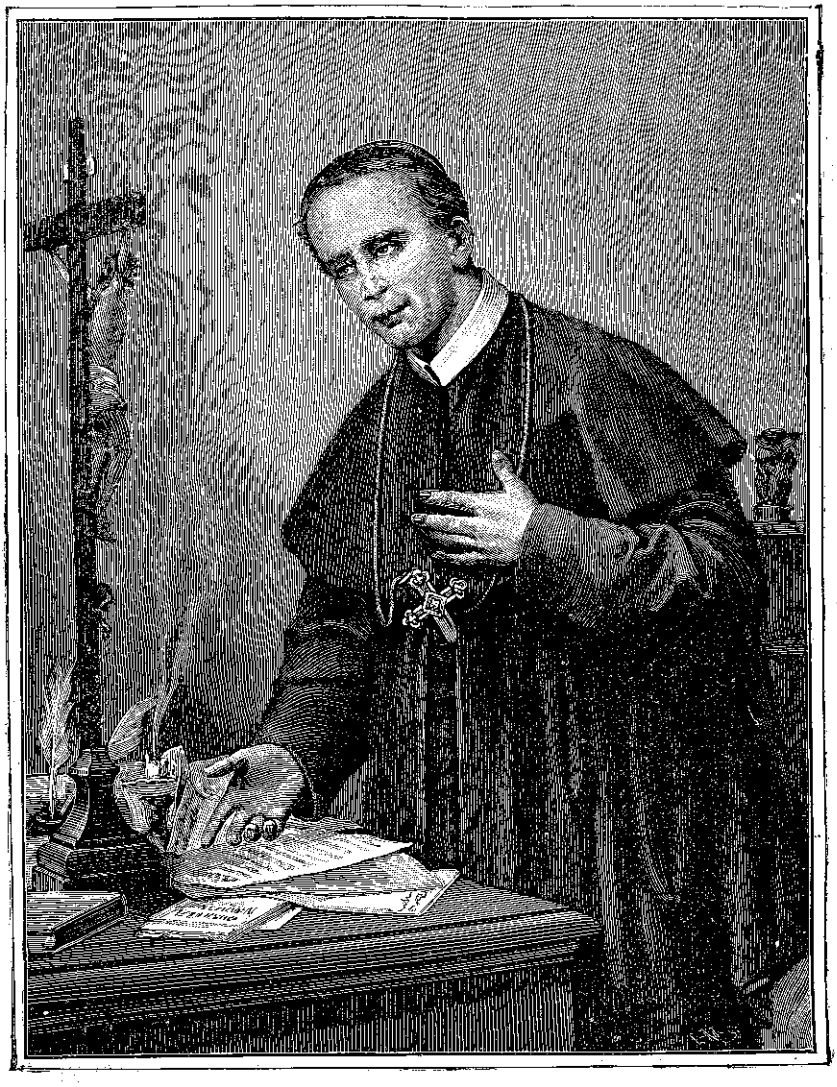
SOURCES CONSULTÉES

Documents paroissiaux de Boutenac. — *Histoire du Languedoc*, par Dom De Vic et Vaissette. — Notice de M. l'abbé M. E., curé. — *Histoire ecclésiastique et civile de Carcassonne*, par P. Bougés. — *Actes des archevêques de Narbonne*, etc.

LE VÉNÉRABLE JEAN-NÉPOMUCÈNE NEUMANN

Rédemptoriste et évêque de Philadelphie (28 mars 1811 — 5 janvier 1860).

PREMIÈRE PARTIE : LE MISSIONNAIRE (1811-1840)



Après plusieurs années d'apostolat, le vénérable Jean Népomucène entre dans la vie religieuse.

NAISSANCE — UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Au sud-ouest de la Bohême, dans une plaine fertile et de toutes parts environnée de verdoyantes montagnes, s'élève la jolie ville de Prachatitz. Parmi les nombreux touristes qui, chaque année, vont respirer son air pur et admirer la beauté de son site, combien peut-être ignorent le poignant souvenir qu'évoque le nom de cette cité! Sous le règne de l'empereur Sigismond (1400-1437), les guerres des hussites désolèrent la Bohême. Ces hérétiques rejetaient l'autorité du Pape, le culte de la Sainte Vierge et des saints, croyaient nécessaire la communion sous les deux espèces, et, comme les Turcs, c'est par le glaive, l'incendie et le pillage qu'ils défendaient et propageaient leurs erreurs.

Sous la conduite du terrible Jean Zizka, les hussites vinrent sommer Prachatitz d'ouvrir ses portes et d'embrasser l'hérésie. Les habitants reje-

tèrent ces propositions avec horreur; mais la ville fut prise et traitée avec une épouvantable cruauté. La plupart des hommes furent massacrés, les femmes et les enfants chassés, 85 bourgeois, faits prisonniers, furent entourés de paille et brûlés vifs dans l'église.

C'est dans cette cité de martyrs que le Vendredi-Saint, 28 mars 1811, naquit le vénérable Neumann. Le jour même, il reçut au baptême le nom de Jean-Népomucène, en souvenir du patron de la Bohême.

Sa famille offrait le parfait modèle d'une maison chrétienne. Jamais on n'y entendait une parole malsonnante : ouvriers et domestiques savaient très bien que pareil abus serait immédiatement suivi de leur renvoi. La prière s'y faisait en commun, sous la présidence du chef de la famille, Philippe Neumann. De sa mère, Agnès Lebis, Jean Népomucène disait plus tard : « Notre mère ne manquait jamais d'entendre la messe, chaque jour, avec l'un de ses enfants. Elle communiait fréquemment, et, aux jeûnes prescrits par l'Eglise, elle en ajoutait plusieurs de sa dévotion. Elle avait cette intelligence du pauvre dont parle l'Ecriture, et s'efforçait de la communiquer à ses enfants en leur confiant le soin de distribuer eux-mêmes ses pieuses largesses. Elle leur inspirait surtout l'horreur du péché. » Une fois pourtant, au témoignage d'une de ses sœurs, Jean-Népomucène fut puni pour avoir dit un mensonge. De cette correction méritée, il conserva un souvenir reconnaissant à son père. « Elle me fut très salutaire, disait-il dans la suite; depuis lors, j'évitai de blesser en rien la vérité. »

L'enfant traversa les années dangereuses de l'école en sauvegardant son innocence, grâce à sa piété déjà sérieuse et à un amour peu commun du travail. Dès qu'il sut lire, il montra pour la lecture un goût qui ne l'abandonna jamais; on le voyait d'ordinaire un livre à la main. Sa mère l'appelait son « bibliomane ». Sa vocation ecclésiastique commença à poindre avec la raison. Son plaisir était d'être enfant de chœur; telle était sa vénération pour les Saints Mystères, qu'il ne voulait déjeuner qu'après avoir servi la messe; les dimanches et les fêtes, il restait à jeun jusqu'à midi. Un jour vint où l'enfant dit à ses parents : « Je veux être prêtre. » C'était réaliser leur vœu le plus cher. Et sans retard, son père lui fit commencer ses études de latin dans sa ville natale.

UN COLLÉGIEN MODÈLE

En octobre 1823, Jean Neumann entrait au collège de Budweis, ville située à une journée de marche de Prachatitz. Intelligent et judicieux, il conquit bientôt l'estime de ses maîtres et de ses camarades par ses progrès dans les lettres et les sciences. Réfléchi et tenace au travail, ce qu'il étudiait, il voulait le savoir; entamait-il une question, il n'en démordait point qu'il ne la possédât à fond. Cette application soutenue, facilitée d'ailleurs par un tempérament robuste, lui permit d'ajouter au programme réglementaire d'autres études de son choix. C'est ainsi qu'il apprit l'italien et le tchèque ou bohême; puis, plus tard, en philosophie, les sciences physiques, l'histoire naturelle, la chimie, l'astronomie et, grâce aux leçons d'un capitaine d'artillerie, les mathématiques supérieures.

Avec des goûts si sérieux, Jean Neumann était d'une humeur gaie et d'un abord gracieux. « Sa conversation toujours aimable, écrit un de ses condisciples, nous faisait le plus grand bien, sans qu'il s'en doutât, sans qu'il voulût faire le mentor. Rien, en effet, n'était plus opposé à son caractère que l'ostentation et la vanité. » Dès l'âge de quinze ans, pour avancer dans la vie intérieure, il domptait ses sens et châtiait son corps par des privations volontaires. Le matin et le soir, il ne mangeait que du pain sec, il ne buvait jamais ni vin ni bière et se refusait même les distractions les plus légitimes, par esprit de pénitence et pour consacrer plus de temps à Dieu et à l'étude. C'est dans la dévotion à la Très Sainte Vierge et surtout dans l'Eucharistie que le pieux étudiant puisait la force de la vertu. « Je m'efforçais, écrit-il dans son *Journal*, de retirer le plus grand fruit de la Sainte Communion. J'échappai ainsi à beaucoup de dangers et de péchés; j'assistais chaque jour à la messe et ne manquais pas, l'après-midi, de visiter le Saint Sacrement. »

AU GRAND SÉMINAIRE — LA VOCATION DE MISSIONNAIRE NEUMANN POLYGLOTTE

Jean-Népomucène avait vingt ans quand il commença ses études théologiques. Il devait les poursuivre durant quatre années, à Budweis d'abord, puis à Prague. Un fait surtout attira sur lui l'attention. Au cours de sa seconde année, il fut désigné pour soutenir en public une thèse de théologie. Le succès fut éclatant. A la fin de la discussion qui, à des reprises diverses, avait duré quatorze heures, le professeur dit à l'un de ses élèves : « Si nous avions eu un sténographe, il n'est pas de revue théologique qui n'eût été heureuse de reproduire l'argumentation de Neumann. »

C'est en cette même année que Dieu fit connaître à Jean-Népomucène sa vocation. Il y avait à Budweis un séminariste fervent qui aspirait à la vie de missionnaire dans l'Amérique du Nord. Il s'en ouvrit un jour à son ami Neumann et l'entretint longuement des besoins spirituels des Européens que le désir de faire fortune poussait vers le Nouveau Monde. Ce fut pour Jean-Népomucène le trait de lumière qui décida de son avenir. A l'instant, sans hésitation, il comprend que Dieu l'appelle à l'apostolat aux Etats-Unis. Il n'a plus dès lors qu'une pensée : devenir un saint missionnaire, capable d'instruire et de sauver les âmes. Dans ce but, il redouble de prières et de mortifications, il travaille jour et nuit, il étudie l'hébreu pour mieux approfondir la Bible, il apprend le français, l'espagnol et l'anglais, qui lui seront plus tard nécessaires dans l'exercice de son ministère. En résumé, à la fin de ses études, Jean-Népomucène possédait trois langues mortes et six langues vivantes.

LE DÉPART — A NEW-YORK — LE SACERDOCE

Au mois de juillet 1835, Neumann quittait le

Séminaire de Prague. Il avait vingt-quatre ans, il était riche de vertus et de science, mais sous le poids d'une pénible épreuve. Sous prétexte que le diocèse de Budweis avait des prêtres en abondance, il s'était vu refuser les Ordres sacrés et restait simple minoré. Un excellent prêtre l'engagea à partir sans retard pour l'Amérique. Neumann se rangea à cet avis et demanda à ses parents leur consentement à sa vocation, Grande fut leur douleur, mais plus grande encore leur soumission à la volonté divine, et, généreusement, ils firent à Notre-Seigneur le sacrifice de leur fils bien-aimé.

Le 8 février 1836, Jean-Népomucène quittait sa famille pour se rendre à Budweis. Muni de la bénédiction de son évêque, il se dirige vers Strasbourg où le supérieur du Séminaire, chargé du recrutement des prêtres allemands pour les diocèses d'Amérique, lui promet ses bons offices auprès de l'évêque de New-York, et, le 20 avril, il s'embarque au Havre pour les Etats-Unis. Grâce à la pressante recommandation du supérieur du Séminaire de Strasbourg, Mgr Dubois, évêque de New-York, accueille à bras ouverts le jeune apôtre que Dieu lui envoie. Le 19 juin 1836, il lui confère le sous-diaconat, le 24 du même mois le diaconat, et le lendemain le sacerdoce. Deux jours après, le nouveau prêtre se rendait à son poste de Williamsville, dans la région lointaine du Niagara. « O mon Dieu, s'écriait-il le soir de son arrivée, voilà tous mes vœux exaucés : je suis en Amérique, je suis missionnaire, j'ai des âmes à sauver. Eclairez et fortifiez ma jeunesse dans les travaux et les difficultés qui l'attendent. »

DANS LA RÉGION DU NIAGARA — A WILLIAMSVILLE

C'était, à cette époque, une vie toute de dévouement et d'abnégation que celle de missionnaire aux Etats-Unis. L'Eglise catholique n'y était pas ce qu'elle est de nos jours, avec ses 11 millions de catholiques, ses 93 archevêques et évêques, ses 12000 prêtres dont 3000 religieux, ses 10000 églises et ses 4000 écoles paroissiales. Les prêtres et les religieux étaient alors peu nombreux et les diocèses immenses. Qu'on en juge par celui de New-York. Il s'étendait sur une superficie de 48000 kilomètres carrés, au Nord et à l'Est jusqu'au Canada et au Massachusetts, au Sud et à l'Ouest jusqu'à l'Océan et au Niagara.

A l'arrivée du P. Neumann à Williamsville, la partie occidentale du diocèse où il se trouvait comptait seulement deux prêtres qui avaient fondé toutes les paroisses allemandes de cette région. La population se composait d'émigrés européens de toute nation et de toute langue. Les protestants, de sectes diverses et rivales, s'entendaient là, comme en Europe, sur un point : la haine de l'Eglise romaine ; ils entravaient son culte et l'insultaient impunément. Les catholiques, de leur côté, étaient loin de correspondre toujours au dévouement des missionnaires et parfois ils les abreuvaient de chagrin par leur indifférence, voire même leur incrédulité gagnée au contact des hérétiques.

A Williamsville, le P. Neumann inaugura sans retard les offices religieux, malgré la fureur des protestants qui venaient, pendant la messe, jeter des pierres dans l'église et jusque sur l'autel. De ce poste central, le missionnaire rayonnait dans de nombreuses stations d'annexes dont quelques-unes, comme Niagara, étaient distantes de 80 kilomètres. Ses premiers soins furent pour l'enfance et la jeunesse, dont l'éducation religieuse devait préparer à la foi catholique, dans ces contrées encore neuves, des générations fortement chrétiennes. Il se fit maître d'école. Après la messe, il rassemblait les enfants; sa bonne simplicité lui gagnait leurs cœurs, et les progrès en catéchisme, en écriture et en arithmétique étaient rapides. Tous ces petits venaient assidûment, chaque jour, d'une distance de 8 et 9 kilomètres. Plus tard, ils diront de leur maître, avec attendrissement : « C'était un saint. »

Pour ramener les colons à la pratique de leurs devoirs religieux, l'apôtre ne négligeait rien de ce qui pouvait relever le culte : il balayait et ornait lui-même ses pauvres églises, aux murs faits de troncs d'arbres superposés; il formait les jeunes gens aux cérémonies et au chant liturgique. Dieu bénit ses efforts. Le P. Neumann avait la joie d'écrire à ses amis de la Bohême : « Nos catholiques deviennent plus fervents. Le dimanche, nous voyons sortir des forêts des troupes de Lorrains, d'Alsaciens, d'Allemands, de Français et d'Irlandais qui nous arrivent de toutes parts et souvent d'une distance de 16 kilomètres, les uns à pied, les autres à cheval, et chacun dans son costume national; ils aiment leur église et manquent rarement aux offices. »

A NORDBURSCH — DÉVOUEMENT POUR LES MALADES LE CHEVAL DU MISSIONNAIRE

En janvier 1837, le P. Neumann allait se fixer non loin des fameuses chutes du Niagara, à Nordbursch, où un bon Lorrain, nommé Schmidt, l'accueillit sous son toit. Toute cette région était couverte de forêts, vieilles comme le monde, et entrecoupée de marais dont les exhalaisons malsaines engendraient parmi les colons de dangereuses maladies. L'intrépide missionnaire se prodigua auprès de ces malheureux. « Que de fois, durant nos terribles hivers, ont raconté des témoins oculaires, ne l'avons-nous pas vu, la tête découverte, les mains raidies par le froid, porter le bon Dieu à ces pauvres gens! » Et parfois il rentrait chez lui, le soir, sans avoir rien pris de toute la journée. On ne lui avait rien offert, et lui-même s'était fait une loi de ne jamais rien demander à ses paroissiens.

Plus d'une fois, c'est à une protection spéciale de la Providence que le P. Neumann se crut redevable d'être sorti sain et sauf de ces forêts, repaires de bêtes féroces et de dangereux malfaiteurs. Un jour, entre autres, brisé de fatigue et les pieds ensanglantés, il s'était laissé tomber au pied d'un arbre. Presque aussitôt une bande d'Indiens armés l'entourent. Mais à peine ont-ils reconnu en lui un prêtre catholique, qu'ils l'étendent doucement sur une peau de buffle et le portent jusqu'à l'entrée de Nordbursch.

Une autre fois, Dieu ménagea à son serviteur

l'occasion de sauver la vie d'un malheureux. Le P. Neumann revenait, une nuit, de visiter un malade, quand il fut surpris dans les marais par un orage terrible. Ne sachant plus où diriger ses pas, il se met en prière et bientôt il voit briller au loin une faible lumière. Il s'avance de ce côté et arrive dans une pauvre cabane où le plus triste spectacle s'offre à ses regards : un pauvre Irlandais agonisait, gisant à terre sur un peu de mousse; la mort lui avait ravi naguère sa femme et tous ses enfants, à l'exception d'une petite fille, à genoux à ses côtés. Quel n'est pas le bonheur du malade à la vue du prêtre! Le missionnaire lui fait avaler un peu de vin qu'il portait pour la messe; il a la joie de le voir reprendre assez de forces pour se confesser, puis se ranimer par degrés; le matin, à son départ, il le laissait hors de danger, bénissant Dieu et son ministre.

Pour faciliter à son hôte ses courses lointaines, souvent, mais en vain, Schmidt lui avait offert un cheval. A la fin pourtant, il le décida à l'accepter. Ce fut pour le missionnaire, cavalier novice, l'occasion de toute une série d'aventures comiques et d'actes de patience. Le cheval était jeune et capricieux. Un jour, pour le monter, le P. Neumann pose par mégarde le pied droit au lieu du pied gauche dans l'étrier. Aussitôt le cheval de partir au grand trot. Le malheureux cavalier, pour n'être pas traîné par terre, est contraint de se mettre en selle, le dos tourné vers la tête de sa monture. Sentant quelque chose d'insolite, celle-ci s'effraye, prend le galop et aurait infailliblement renversé son cavalier si deux voyageurs ne l'eussent arrêtée. On eût dit que l'animal devenait malicieux pour exposer son maître à la risée des passants et exercer sa patience. Souvent, en plein bourbier, il s'arrêtait net, sans qu'il fût possible de le faire avancer d'un pas; force était au missionnaire de descendre, de prendre sa valise et de cheminer dans la boue, côte à côte avec la bête indocile. A la fin, il dut renoncer à sa monture et reprendre ses courses à pied.

Aux labeurs de l'apostolat, le P. Neumann joignait l'austérité d'un anachorète : du pain et du fromage étaient sa nourriture ordinaire. Et quand on lui reprochait ses privations excessives, il répondait en souriant : « Je suis un rude montagnard de la Bohême, j'ai appris à me contenter de peu. »

Dieu lui réservait une grande joie. Au mois de septembre 1839, le P. Neumann vit arriver du fond de la Bohême son frère Wenceslas, qui fut pour lui un auxiliaire intelligent, pour les enfants un instituteur dévoué et pour tous un modèle de piété.

ÉPREUVES. — UNE CONFÉRENCE CONTRADICTOIRE ENTRÉE AU NOVICIAT DES RÉDEMPTORISTES

Comme à tous les saints, Dieu ne ménagea pas les croix à son serviteur. Une des plus lourdes lui fut imposée par ceux-là mêmes qu'il était venu évangéliser. Sans doute un grand nombre appréciaient son dévouement; mais beaucoup aussi le traitaient avec une insolence et une méchanceté qui n'avaient d'égales que sa douceur et son humilité. A Williamsville, un de ces ingrats ne recula pas devant la plus noire calomnie : il osa attaquer le P. Neumann dans son honneur. Le vénérable garda le silence; mais Dieu ne tarda pas à faire éclater son innocence, et le calomniateur ne retira de son crime que le mépris universel. Seul, le serviteur de Dieu eut compassion de lui et chercha à l'excuser. Mieux encore, quand, plus tard, devenu évêque, il passait par Williamsville, il ne manquait jamais de s'informer avec intérêt de son détracteur et de sa famille.

Une autre source de difficultés pour l'apôtre, c'était la présence, dans son district, de nombreux hérétiques, mennonites ou anabaptistes, ainsi appelés parce qu'ils ne confèrent le baptême qu'aux enfants ayant l'âge de raison et qu'ils rebaptisent ceux qui ont été baptisés trop jeunes. La Bible était leur seule autorité religieuse, et l'Esprit-Saint, prétendaient-ils, leur inspirait ce qu'ils devaient croire et comment ils devaient comprendre la Bible. Ardents propagateurs de leurs erreurs, ils allaient de maison en maison, cherchant à faire des prosélytes et ils y réussissaient parfois. Pour mettre fin à cette dangereuse propagande, le P. Neumann eut l'adresse de faire accepter une conférence publique aux docteurs mennonites. Ce fut une joute mémorable et toute à l'honneur de la religion catholique. Le P. Neumann prouva clair comme le jour à ses adversaires que le Saint-Esprit est incapable de se contredire, alors que leurs nombreuses bibles sont différentes de texte, souvent tronquées et contradictoires, et que leurs opinions religieuses et leurs interprétations bibliques, sont aussi peu d'accord entre elles que leurs bibles elles-mêmes. « L'autorité qui vous sert de base, concluait le missionnaire, n'est donc point divine; votre religion est donc fausse. » Réduits au silence et confus, les anabaptistes se retirèrent. Le P. Neumann resta seul avec les catholiques, joyeux du triomphe de leur cause. Les résultats de cette victoire furent considérables : les anabaptistes renoncèrent à leur propagande et ceux des catholiques qu'ils avaient séduits abjurèrent l'erreur et rentrèrent dans le sein de l'Eglise.

Tandis que le zélé missionnaire évangélisait son vaste district, bâtissait des églises et fondait des écoles, la grâce le préparait lui-même, à son insu, à un genre de vie plus parfait. Il aspirait à un plus complet détachement de lui-même et du monde, à une union plus intime avec Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'il se mit en relation avec les Pères Rédemptoristes de Rochester. Au mois de septembre 1840, pendant un séjour dans leur maison, le P. Neumann se sentit vivement poussé à entrer dans leur Institut. Sans tarder, il fit sa demande d'admission qui fut favorablement accueillie, et le 18 septembre, muni des lettres dimissoriales de son évêque, il se présenta avec son frère Wenceslas au couvent de Pittsbourg, où tous deux devaient faire leur noviciat.

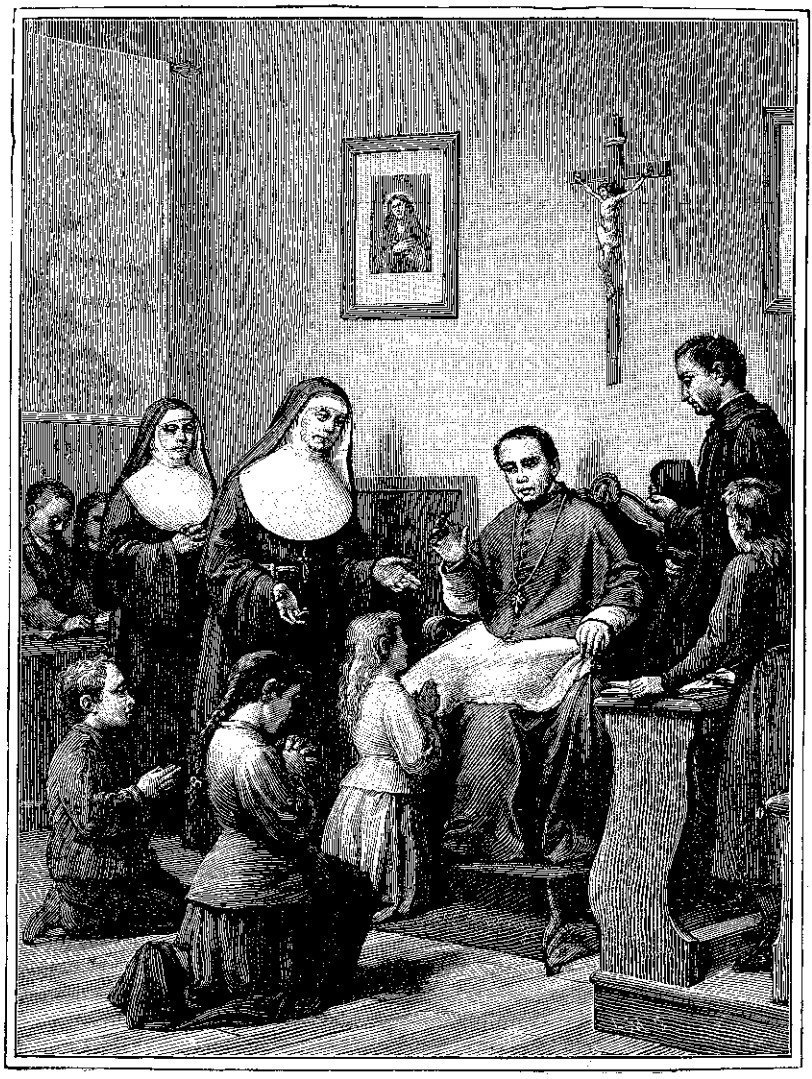
(A suivre.)

LE VÉNÉRABLE JEAN-NÉPOMUCÈNE NEUMANN

Rédemptoriste et évêque de Philadelphie (1811-1860)

DEUXIÈME PARTIE :

LE RELIGIEUX, L'ÉVÊQUE (1840-1860)



Mgr Neumann visitant une des nombreuses écoles catholiques qu'il avait établies dans son diocèse.

UN NOVICIAT PEU ORDINAIRE

Le 30 novembre 1840, le P. Neumann revêtait l'habit des Rédemptoristes au couvent de Pittsbourg. L'Esprit-Saint, on peut le dire, fut son principal directeur. Presque toujours abandonné à lui-même, il n'aurait pu, sans un secours spécial de ce maître intérieur, faire dans les vertus religieuses les admirables progrès dont il donna tant de preuves le reste de sa vie.

Rien de plus pittoresque que le tableau du noviciat du P. Neumann. Outre le novice, la maison de Pittsbourg comptait deux Pères, dont l'un était le maître du noviciat. Les deux Pères étaient presque toujours en mission, si bien que très souvent le novice, resté seul avec les Frères laïques, était tout ensemble supérieur, desservant de la paroisse et son propre maître. Au mois de mai 1841, il se rend à New-York et un peu plus tard à Buffalo, pour remplacer des curés malades.

En novembre, de Pittsbourg le noviciat est transféré à Baltimore; on y envoie le P. Neumann avec ordre de donner des missions dans une série de paroisses qui se trouvent sur sa route. Dans l'une d'elles, les esprits étaient tellement divises que l'une des deux factions avait, en haine de l'autre, incendié l'église. Au prix de dix jours de travaux et de prières, le zélé novice a la joie de ramener la concorde dans les cœurs et de laisser, à son départ, tous les fidèles réconciliés entre eux et avec Dieu. Quand il arrive à Baltimore, son temps de noviciat est presque achevé.

Aussi bien, dans le peu de rapports qu'il avait avec lui, son supérieur ne lui épargnait ni mortification ni affront. L'austère vieillard estimait qu'un sujet de cette trempe devait être éprouvé en raison de son mérite. Le P. Neumann lui écrivait-il pour lui demander conseil, il en recevait une réponse conçue en termes amers, telle que celle-ci : « Je vous conseille de regagner votre presbytère et vos paroisses; vous n'êtes pas apte à persévérer chez nous. » Toutefois, l'humble novice ne se crut jamais dispensé de recourir aux lumières de son maître; il lui témoigna toujours l'affection et la confiance la plus sincères.

A ces mortifications qui lui étaient imposées, le P. Neumann en ajoutait de volontaires : loger et dormir dans un coin perdu, sous l'escalier, au besoin coucher sur un banc, sur une planche, était pour lui un jeu : il y était fait de vieille date. En mission, il touchait à peine aux aliments qui lui étaient servis et il restait parfois à jeun jusqu'au soir. Il portait autour des reins une chaîne de fer dont les pointes acérées pénétraient dans les chairs et occasionnaient des plaies douloureuses; chaque jour il se flagellait jusqu'au sang et souvent il passait les nuits en prières. Là est le secret de sa sainteté et de la fécondité de son apostolat, alors et dans la suite.

TRAVAUX A BALTIMORE — SUPÉRIEUR A PITTSBOURG (1844-1847) — ÉMOUVANTE CONVERSION

Le 16 janvier 1842, le P. Neumann faisait sa profession religieuse. Il demeura deux ans encore attaché à la maison de Baltimore, avec un autre Père. Or, les besoins auxquels il devait faire face avec son unique compagnon étaient immenses. Baltimore comptait quatre mille catholiques allemands, d'autres habitaient à plusieurs kilomètres de la ville; il fallait les visiter. En outre, à des distances considérables et jusque dans les trois Etats de Maryland, de Virginie et de Pensylvanie, se trouvaient près de vingt stations où les catholiques, très nombreux, manquaient de prêtres. Il était nécessaire de se rendre, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, pour y célébrer la messe et administrer les sacrements. Tous ces travaux incombaient d'ordinaire au P. Neumann. Et ces longues et pénibles courses, il devait les faire en barque, en diligence, à cheval ou à pied : un seul de ces nombreux districts était alors desservi par le chemin de fer. Avec une santé ébranlée, minée par la fièvre, l'énergique missionnaire avait souvent à traverser, par la pluie et la neige ou sous un soleil ardent, de vastes forêts et des régions inhabitées. Son amour de Dieu et des âmes lui faisait tout supporter avec foi et bonne humeur; les privations, les souffrances, les mépris stimulaient son zèle au lieu de le ralentir.

En 1844, le P. Neumann fut nommé supérieur de la maison de Pittsbourg. Cette charge, lourde en elle-même, l'était encore à un autre titre : il s'agissait de bâtir une grande église, afin d'y attirer et de fortifier ainsi dans leur foi les catholiques allemands, parmi lesquels l'hérésie réussissait à faire des prosélytes. Mais où prendre l'argent? la paroisse était pauvre, plus pauvre encore était le couvent.

Le zèle du jeune supérieur conduisit l'entreprise à bonne fin ; bientôt on vit s'élever, en l'honneur de sainte Philomène, une église de style ogival très pur et du plus bel effet. Mais qui bâtit, pâtit. « Et Dieu seul connaît, écrit le P. Seelos, disciple de notre Vénérable, ce que ce saint homme eut à souffrir pour arriver à un tel résultat. Dieu seul aussi pourrait dire comment les ressources arrivaient toujours à point. Souvent, le vendredi, nous n'avions pas un sou à donner aux ouvriers, et cependant, chose qui tient du miracle, le samedi, nous étions toujours à même de les payer. »

Ces soins matériels n'absorbaient point le zélé supérieur; infatigable en chaire et au confessionnal, il partait encore fréquemment en mission avec ses frères et adoucissait leurs privations et leurs peines. « Nous allions prêcher une mission, le P. Neumann et moi, écrit le P. Seelos. Contraints par la nuit de nous arrêter dans la petite ville de Youngstown, nous entrons dans un modeste hôtel où l'on consent à grand'peine à nous servir un maigre souper. Nous demandons une chambre, et voilà qu'on nous enferme dans la salle à manger qui n'avait pour tout meuble qu'une table et un banc. « A la guerre comme à la guerre! dit » en riant mon bon supérieur. » Puis il étend sur le banc son manteau et le mien et m'ordonne de m'y coucher. Quant à lui, il s'assit à mes pieds et passa la nuit en prières. »

Le serviteur de Dieu avait sans cesse l'œil ouvert sur les périls des âmes confiées à ses soins. De ces périls, les plus graves étaient les Sociétés secrètes, dont il démasquait le but antireligieux et antisocial, et la propagande effrénée des protestants qui, chaque année, dépensaient des sommes considérables pour gagner les catholiques à l'hérésie. Le P. Neumann eut un jour la consolation de ramener dans le sein de l'Eglise un Allemand, victime de cet infernal prosélytisme. Plongé avec sa famille dans une profonde misère, il avait, pour une somme d'argent, renié sa foi. Dieu cependant eut pitié de ce malheureux. Un jour, à Pittsbourg, l'apostat passe devant l'église de Sainte-Philomène pendant la grand'messe. Les sons à la fois doux et graves de l'orgue frappent son oreille, le chant du *Kyrie*, cri sublime de repentir et d'espérance, fait tressaillir son âme, où la foi n'est pas éteinte encore et y réveille le souvenir de son bonheur d'autrefois et de son crime. Une force mystérieuse le pousse dans le lieu saint; il s'avance jusqu'à la table de communion et là, appuyé sur son bâton, il suit du regard toutes les cérémonies de la messe. C'était le P. Neumann qui officiait. Et voilà qu'avant l'*Agnus Dei*, au moment où le prêtre rompt l'Hostie Sainte, le malheureux apostat pousse un cri déchirant et se prosterne en fondant en larmes. Il venait de voir, ô prodige! un sang vermeil couler de l'Hostie dans le calice, pendant qu'une voix semblait lui dire au fond du cœur : « C'est ton crime qui fait couler ce sang. » Après la messe, il suit à la sacristie le serviteur de Dieu, lui fait, avec le plus sincère repentir, l'aveu de son égarement et rentre dans le sein de l'Eglise catholique.

VICE-PROVINCIAL A BALTIMORE (1847-1853) PLAISANTE MÉPRISE D'UN PORTIER

Au mois de février 1847, le P. Neumann était nommé vice-provincial de la mission d'Amérique

et recteur du couvent de Baltimore. A son entrée en charge, il trouvait aux Etats-Unis dix maisons de son Institut, autant de paroisses et d'écoles, un nombre considérable de stations, parfois très lointaines, et, pour faire face à un tel labeur, il ne disposait que de trente Pères. L'observance de la règle, dans ces conditions, paraissait difficile. Persuadé néanmoins que nulle occupation n'en dispense les religieux et que la bénédiction céleste sur leurs travaux est à ce prix, le serviteur de Dieu exigeait de ses confrères une ponctuelle régularité.

Le seul privilège qu'il s'arrogeât, comme supérieur, était d'être le plus dévoué et le plus humble de tous. S'agissait-il la nuit de porter les sacrements à un malade dans un village éloigné, il y allait lui-même, et, le lendemain matin, il était encore le premier à l'oraison. Souvent il s'accusait en public de ses manquements, prenait ses repas sur le pavé du réfectoire et baisait les pieds de ses Frères au souper du jeudi, en mémoire du Sauveur lavant les pieds à ses apôtres.

Un jour, de bon matin, il frappe à la porte des Rédemptoristes de New-York. Le portier, un postulant, qui ne le connaissait pas, se dit en lui-même : Je suis sûr que c'est le prêtre sacristain de N... qui vient emprunter nos dalmatiques. « Que désirez-vous, Monsieur? — Je voudrais parler au supérieur, répond le P. Neumann: comment vous appelez-vous, mon Frère? ajouta-t-il avec affabilité. — Je suis le Frère N... », répond le portier, et il rentre pour avertir le supérieur. Et comme le P. Neumann voulait le suivre : « Veuillez rester ici, lui dit-il, et vous asseoir sur ce banc. Ce sacristain est bien hardi, murmura-t-il assez haut pour être compris; non content de me demander mon nom, il veut encore pénétrer dans la clôture! » Le bon Père se contenta de sourire. Au bout d'un instant, le portier se ravise et revient vers l'étranger : « Monsieur, voudriez-vous, à votre tour, me dire votre nom? — Je suis le P. Neumann. — Ah! si vous êtes un Père, vous pouvez entrer. » Et il le conduit chez le supérieur. Quelle n'est pas sa confusion quand il voit ce dernier s'agenouiller devant le visiteur et lui demander sa bénédiction! Mais l'indulgent provincial le rassure, le félicite d'avoir si fidèlement rempli son office et l'engage seulement, en souriant, à ne pas penser tout haut.

ÉVÊQUE DE PHILADELPHIE (1852-1860)
VISITES PASTORALES — LA CATHÉDRALE

Au mois de mars 1852, le P. Neumann était promu au siège épiscopal de Philadelphie. En vain, pour écarter cette haute dignité qu'il appelait « un affreux malheur », l'humble religieux avait-il mis tout en œuvre : prières, larmes et pénitences, neuvaines dans les communautés, démarches de ses supérieurs à Rome. Il avait dû courber la tête devant l'ordre formel de Pie IX et recevoir la consécration épiscopale (28 mars 1852). Mais il voulut rester missionnaire et Rédemptoriste sous la mitre, comme il l'avait été sous le froc. Et il le fut.

Une des premières visites de Mgr Neumann à Philadelphie fut pour deux condamnés à mort qui refusaient obstinément les secours de la religion. Longtemps il demeura dans leur cellule. Ses prières et sa douceur touchèrent enfin ces cœurs endurcis, et, le jour même de leur exécution, les deux criminels recevaient les sacrements, avec les larmes du repentir et de la piété.

Comme son glorieux père et modèle saint Alphonse de Liguori, le nouvel évêque prend la résolution de ne jamais perdre une minute. Aussi, à peine est-il installé qu'il entreprend la visite de son diocèse. Il commence par les communautés religieuses, avec leurs asiles, orphelinats et pensionnats, dont il veut connaître en détail la situation, au temporel et au spirituel. Il se rend ensuite dans toutes les paroisses et jusque dans les stations les plus éloignées. Chaque année il renouvelle la visite des principaux centres et, tous les deux ans, celle des autres.

Ces visites pastorales sont une véritable mission que Mgr Neumann prêche lui-même. Tous les jours, matin et soir, il expose les grandes vérités du salut et enseigne la pratique des vertus chrétiennes. Non content de semer en chaire, le zélé pasteur moissonne au saint tribunal. Et comme il parle couramment, non seulement l'anglais, l'allemand et le français, mais encore le slavon, l'espagnol et l'irlandais, les fidèles accourent en foule pour se confesser à leur évêque. Et c'est avec raison que Richard Clarke, historien des diocèses des Etats-Unis, a écrit de lui : « Aucun prêtre ne passait autant de temps au confessionnal que Mgr Neumann. » Les fruits de tant de travaux ne se firent pas attendre. Il y eut chez les catholiques un renouveau de foi et de ferveur qui se traduisit surtout par une magnifique ardeur à élever des églises. En moins de six ans, plus de cinquante furent construites dans le diocèse de Philadelphie.

Monseigneur lui-même donne l'exemple. Il fait reprendre les travaux un instant suspendus de la nouvelle cathédrale de Philadelphie. En 1859, il aura enfin la joie de voir consacrer, sous le vocable des saints apôtres Pierre et Paul, cette église grandiose qui restera l'un des plus beaux monuments de la piété du saint évêque et de la générosité de ses fidèles.

L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE
LES ORPHELINS ET LES MALADES

La grande œuvre de Mgr Neumann, celle à laquelle il consacra les huit années de son épiscopat, ce fut la création et la diffusion de l'enseignement catholique dans son diocèse. La question était alors de la dernière gravité aux Etats-Unis. L'enseignement officiel, tolérant et neutre en apparence, était rendu détestable par l'usage de livres anticatholiques dans les écoles et par l'hostilité systématique des maîtres protestants à l'égard de l'Eglise romaine. En face de ce danger, l'infatigable évêque ne se donna aucun repos qu'il n'eût doté chaque paroisse d'une école catholique, dirigée par des Congréganistes. Dans ce but, il créa un comité de prêtres et de laïques chargés 1° de procurer les ressources nécessaires à l'établissement et au maintien des écoles dans les paroisses pauvres; 2° de rédiger un programme d'études, qui, dûment approuvé par l'autorité épiscopale, serait obligatoire dans toutes les écoles. Chaque mois, le Comité tenait une réunion sous la présidence de l'évêque et faisait parvenir ses résolutions à tous les curés du diocèse.

Ces mesures générales ne suffisent point à Mgr Neumann. Souvent, pour stimuler le zèle des maîtres, des élèves et des parents, il assiste aux examens publics, pose lui-même des questions et distribue des prix aux plus méritants. Son zèle se communique au clergé. Il y a entre les curés une véritable émulation, c'est à qui lui montrera, lors de la visite pastorale, la plus belle école et

les meilleurs élèves. Bientôt la désertion des écoles officielles est un fait tellement notoire, qu'un grand journal de Philadelphie en fait l'aveu : « Nous voyons, écrit-il, et nous déplorons que l'une des confessions les plus estimées de notre ville (les catholiques) ait retiré ses enfants de nos écoles. Il faut que notre enseignement présente de graves défauts : le gouvernement a le devoir d'apporter remède au mal. » En attendant, le nombre et la réputation des écoles paroissiales allaient grandissant. « En arrivant à Philadelphie, écrit Richard Clarke, Mgr Neumann avait trouvé deux écoles catholiques; huit ans après, à sa mort, il y en avait cent. »

Les pauvres, les délaissés, les malades, n'étaient pas oubliés. Le charitable évêque créa une école ouvrière en faveur des filles du peuple et fonda deux orphelinats et un hôpital dont il confia la direction à des communautés religieuses. Rencontrant un jour dans la rue un enfant abandonné et malade, il le prit dans ses bras et le porta à l'asile.

A ROME — LES QUARANTE-HEURES — LE CLERGÉ

Au mois d'octobre 1854, sur l'invitation de Pie IX, Mgr Neumann se rendait à Rome pour assister à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Cinq fois il fit à pied et à jeun, comme un pauvre, la visite des sept Basiliques. Malgré son extrême modestie, il attira sur lui l'attention des cardinaux et du Pape, qui l'invita à plusieurs audiences privées et lui accorda de nombreux privilèges. La première fois qu'il le reçut, Pie IX lui dit d'un ton enjoué : « Mgr Neumann! Eh bien, l'obéissance vaut-elle mieux que les sacrifices? » C'était une aimable allusion à la manière dont il l'avait obligé d'accepter l'épiscopat.

Depuis longtemps, une grave question préoccupait Mgr Neumann : c'était celle du recrutement de son clergé. En 1852, son diocèse ne comptait qu'une centaine de prêtres, et son Grand Séminaire 40 étudiants. C'était trop peu. Pour augmenter ce nombre, l'évêque fit d'abord appel aux Séminaires de son pays et en reçut de précieuses recrues. Puis, quand ses ressources le lui permirent, il ouvrit un Petit Séminaire, conforme en tous points aux prescriptions du Concile de Trente.

Plus soucieux encore d'avoir des prêtres instruits et pieux que d'en avoir beaucoup, le serviteur de Dieu donnait fréquemment aux élèves en théologie des conférences sur la pratique du saint ministère, la liturgie et le Droit Canon. L'esprit sacerdotal et les études fleurirent bientôt au Séminaire de Philadelphie. C'était un fait si notoire à Rome, que Pie IX accorda à Mgr Neumann le privilège de conférer le doctorat.

A l'exemple de saint Alphonse de Liguori, le pieux évêque était vraiment le consolateur, l'ami et le père de ses prêtres; sa maison leur était toujours ouverte, et il ne reculait devant aucun sacrifice pour leur venir en aide. Chaque année, après la retraite annuelle qu'il prêchait souvent lui-même, il les réunissait en Synode, et, d'accord avec eux, il réglait dans des statuts, les points les plus importants des délibérations.

LES ORDRES RELIGIEUX

Tous les grands et saints évêques les ont aimés. Arraché au cloître par la volonté divine, Mgr Neumann resta attaché d'esprit et de cœur à sa famille religieuse. Ses armoiries n'étaient autres que celles de sa Congrégation. Il en revêtait l'habit toutes les fois qu'il avait le bonheur d'y passer quelques jours. Chaque semaine il venait se confesser au couvent des Rédemptoristes de Philadelphie : c'est là aussi qu'il faisait ses retraites mensuelles et annuelles. Heureux alors de pratiquer tous les exercices de la règle, il aimait à se mêler aux Frères laïques, et il fallait user d'une sorte de violence pour le décider à occuper la place d'honneur.

Cet amour filial pour son Institut ne dégénéra jamais en un étroit exclusivisme. Esprit large, Mgr Neumann aimait tous les Ordres religieux. Il prit sous sa protection spéciale les Frères des Ecoles chrétiennes, les collèges des Pères Jésuites et des Augustins ainsi que les pensionnats des Dames du Sacré-Cœur et des Visitandines. Il fit venir d'Europe les Sœurs de Saint-Charles, de Sainte-Croix du Mans, de Notre-Dame de Namur et de l'Immaculé-Cœur de Marie pour leur confier ses écoles paroissiales, ses orphelinats et ses hôpitaux

GERBE DE FLEURS ET MORT

Glanons encore quelques fleurs dans cette belle vie pour les déposer sur le tombeau où bientôt elle va s'ensevelir. Les fleurs des saints, ce sont leurs vertus. En Mgr Neumann, elles procédaient toutes de l'humilité. Il avouait qu'il n'avait jamais pu se faire à l'idée qu'il était évêque. « Quand on me donne ce titre, disait-il, il me semble toujours qu'il y a derrière moi quelqu'un à qui l'on s'adresse. »

Tout évêque qu'il était, il nettoyait lui-même ses chaussures et ses habits, faisait son lit et balayait sa chambre.

Un Rédemptoriste, récemment arrivé au couvent de Philadelphie, vit un jour un prêtre qui s'entretenait familièrement avec les Pères; à ses vêtements râpés, il jugea que ce devait être l'un des plus pauvres curés du diocèse. Il fut autant édifié qu'émerveillé quand il apprit que c'était Mgr Neumann.

Sa modestie était exemplaire. « Souvent, disait une dame, j'ai eu à traiter des affaires avec Mgr Neumann, et jamais je ne l'ai vu lever les yeux vers moi. Au reste, sa modestie avait quelque chose de si naturel que personne n'avait lieu de s'en offenser. En le quittant, on avait la conviction d'avoir parlé à un saint. »

Ce saint était aussi un grand pénitent. Il portait constamment autour des reins une chaîne de fer et se flagellait en secret avec une discipline armée de clous aigus.

Il y avait huit ans à peine que Mgr Neumann était évêque, quand, le 5 janvier 1860, il mourut subitement d'une rupture d'anévrisme, suite naturelle d'une application sans ménagement, presque surhumaine, au travail. Le serviteur de Dieu avait quarante-neuf ans. Il fut enseveli dans l'église Saint-Pierre des Rédemptoristes, à Philadelphie. Son renom de sainteté et les grâces nombreuses obtenues par son intercession lui ont fait décerner par Léon XIII le titre de Vénérable, (15 décembre 1896).

BIBLIOGRAPHIE

Extrait de la vie du serviteur de Dieu, Jean-Népomucène Neumann, par le P. SAINTRAIN. Casterman, Tournai.

SAINT PIERRE THOMAS

DE L'ORDRE DES CARMES PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE ET MARTYR

Fête le 6 janvier.

Saint Pierre Thomas est frappé d'une flèche en débarquant à la tête des croisés sur la plage d'Alexandrie.

Saint Pierre Thomas naquit l'an 1305, dans le bourg de Sales, au diocèse de Sarlat, en Languedoc. Son père était un homme de la campagne occupé à cultiver la terre et à nourrir les bestiaux d'un maître. Mais le Seigneur ne regarde point à la noblesse des conditions humaines. Il aime souvent à prendre ses élus parmi les pauvres que le monde méprise, et il parla au cœur du jeune Thomas. Sentant au fond de son âme l'attrait puissant qui le portait à se consacrer au Seigneur, et ne voulant point, cependant, être à charge à ses pauvres parents, le jeune enfant quitta de bonne heure, son père, sa mère et une sœur; c'était là toute sa famille. Il se rendit à Montpellier, ville située non loin de là, pour y fréquenter les écoles, résolu à demander l'aumône pour subvenir à ses besoins.

SES PROGRÈS DANS LES ÉTUDES

Les progrès du jeune Thomas furent rapides; en peu de temps, il en sut assez pour enseigner à son tour les autres enfants du canton. Il passa bientôt de Montpellier à Agen pour y étudier la grammaire et la logique, se soutenant toujours par l'aumône et aidé du petit salaire qu'il tirait des leçons qu'il donnait aux autres enfants; il continua cette vie jusqu'à l'âge de vingt ans.

VOCATION RELIGIEUSE

Témoins de si heureuses dispositions, ses professeurs qui étaient des religieux Carmes, l'admirent, selon ses désirs, à recevoir l'habit de leur Ordre. Pendant quelques années encore, il continua à se perfectionner dans la science,

après quoi, malgré les oppositions de son humilité, il fut ordonné prêtre. Mais ses supérieurs, ne voulant point laisser dans l'ombre une intelligence si élevée, l'envoyèrent successivement aux écoles renommées d'alors; il passa par les villes de Bordeaux, d'Albi, de Cahors, laissant partout après lui une grande réputation de science et de sainteté. Il fut donc enfin envoyé à Paris, où, après avoir enseigné avec succès la philosophie et la théologie, il reçut le grade de docteur.

PROGRÈS DANS LA SAINTETÉ

Mais comment Thomas avait-il passé le temps de ses études et comment était-il arrivé à un degré si éminent de savoir? Il avoua lui-même que c'était auprès de Jésus dans le Saint-Sacrement et aux pieds de la Sainte Vierge, qu'il avait le plus appris.

En effet, en même temps qu'il avait acquis la science humaine la plus élevée, Thomas s'était profondément instruit dans la science des Saints. Ennemi de cet esprit de légèreté qui anime si souvent la jeunesse dans les écoles, il s'était conservé dans une innocence et une ferveur admirables. Dès qu'il fut prêtre, malgré ses grands travaux, il ne manqua jamais de se lever à minuit pour chanter les Matines avec les autres religieux, ni de célébrer tous les jours la Sainte Messe. Il a confessé depuis, qu'en sortant de l'autel, il se trouvait plus en état de comprendre et d'expliquer les difficultés des Livres Saints; qu'il recevait beaucoup plus de lumières dans la célébration et dans le silence de ce saint mystère que dans toutes ses études: c'est surtout alors, disait-il, qu'il me venait à la pensée des choses auxquelles je n'avais jamais songé et dont j'étais surpris moi-même.

SON GRAND AMOUR POUR LA SAINTE VIERGE

On peut dire que la dévotion à Marie fut le principe de la sainteté du bienheureux Pierre Thomas et le cachet particulier de toute sa vie. Son amour pour cette Reine puissante était tel qu'il ne pouvait s'empêcher d'en parler sans cesse.

Il l'avait établie sa Maîtresse et sa Mère. Lui survenait-il un travail important à accomplir, une difficulté à surmonter, une douleur à supporter, il allait aussitôt se réfugier près de l'autel de Marie. Jamais il n'entreprit rien, même des choses ordinaires et simples, sans l'avoir consultée et lui avoir demandé sa bénédiction. Le nom béni de Marie revenait toujours sur ses lèvres dans ses entretiens et dans ses sermons, et l'ardeur de sa piété était si grande qu'il ne pouvait plus rien goûter, prononcer ni entendre que le nom ou les louanges de Marie.

Aussi trouva-t-on après sa mort ce saint nom gravé sur son cœur, comme autrefois celui de Jésus sur le cœur de saint Ignace, le martyr.

Dans son désir d'augmenter l'honneur qui était dû à cette auguste Vierge, il entreprit un ouvrage pour prouver son Immaculée Conception, et se montra toujours le zélé défenseur de ce glorieux privilège de Marie.

En retour, la Sainte Vierge l'assista constamment et lui obtint des grâces signalées.

Un jour, elle lui apparut dans un moment d'angoisses, et lui promit qu'elle ne l'abandonnerait jamais, car elle voulait être pour lui une Mère tendre et vigilante.

Pendant ses études, s'étant trouvé réduit à n'avoir pas même les choses nécessaires, la Sainte Vierge lui procura miraculeusement une aumône considérable.

On rapporte aussi qu'un jour, en l'église cathédrale de Notre-Dame du Puy-en-Velay, le Saint se trouva la voix tellement rauque, par suite des fatigues et des prédications précédentes, que lorsqu'il voulut commencer son sermon, il ne put articuler un seul mot; se tournant alors vers l'image de Notre-Dame, il retrouva immédiatement une voix si claire et des accents si pleins de feu, qu'il ne prêcha jamais mieux.

APOSTOLAT

Une si grande sainteté était faite pour exercer son influence sur le monde, les supérieurs de Thomas le comprirent et ils l'appliquèrent à la prédication de la parole de Dieu.

Dès lors, le Saint se donna tout entier aux âmes. Il faisait jusqu'à trois et quatre sermons par jour, sans compter les conférences pieuses qu'il donnait au clergé et au peuple. Prédicateur vraiment apostolique, il disait hautement la vérité sans jamais la déguiser ou la diminuer; mais il le faisait avec tant de prudence et de douceur que tous en étaient touchés. Tantôt, il laissait ses auditeurs ravis des sublimes vérités qu'il leur avait présentées, tantôt il faisait couler leurs larmes, et les pénétrait de sentiments de componction tels qu'ils ne pouvaient résister à la grâce qui les poussait à se convertir.

Ayant prêché une fois dans la ville d'Avignon contre le luxe des dames, il fut si éloquent, qu'il n'y en eut pas une dans toute la ville qui n'apportât aux pieds du Saint toutes ses parures, perles et autres ornements de vanité pour en faire ce qui lui plairait. Un autre jour qu'il prêchait, sa voix eut tant d'efficacité qu'elle ouvrit le ciel, pour en attirer la pluie, en un temps de grande sécheresse, tant était grande la puissance de sa prière sur le cœur de Dieu.

LES ÉPREUVES DE SON HUMILITÉ

C'était le temps où les Papes siégeaient à Avignon. Pierre Thomas, envoyé dans cette ville pour traiter des affaires temporelles de son Ordre, fut invité à rendre visite aux cardinaux. Sa qualité de procureur pour le temporel, l'aspect peu avantageux de son extérieur, et surtout le silence où le retenait sa profonde humilité, ne donnèrent pas d'abord une haute idée de lui. Mais, obligé ensuite de prendre part à une discussion théologique, il parla avec tant de sagesse et de savoir, qu'il fut chargé de prêcher devant la cour pontificale, qui fut charmée de l'entendre.

Le pape Innocent VI, heureux d'avoir trouvé un homme en qui tant de science s'alliait à tant de sainteté, jugea qu'il pouvait être extrêmement utile au Saint-Siège, pour porter le nom du Seigneur et la gloire de l'Eglise devant les rois et les puissants de la terre.

Ce fut le commencement de son rôle dans l'Eglise.

PIERRE THOMAS LÉGAT DU SAINT-SIÈGE

A la suite de diverses négociations auprès des Gênois, du roi de Naples et de l'empereur Charles IV, et dans lesquelles le Bienheureux montra beaucoup de prudence et de vigueur, le Pape, pour récompenser ses services et afin de pouvoir lui confier des ambassades plus importantes, le nomma évêque.

Le roi des Raciens, peuple de la Hongrie, avait envoyé implorer le secours du Pape contre les schismatiques de Constantinople, qui troublaient,

disait-il, les Eglises de ses Etats. Pour répondre à cet appel, il fallait un nonce qui eût autant de lumière que d'autorité, qui sût faire respecter l'Eglise parmi ces peuples encore à demi barbares, enfin, qui pût au besoin entamer des conférences et soutenir des disputes avec les grecs.

Le bienheureux Pierre Thomas fut celui que le Pape jugea le plus propre à remplir cette importante mission. Ce choix fut heureux, car les difficultés furent plus grandes qu'on ne l'avait d'abord supposé.

Ce roi ne recherchait l'appui de l'Eglise que pour s'en faire un bouclier contre les rois voisins, ses ennemis. Il était, au fond de son cœur, plus schismatique que les émissaires du patriarche de Constantinople. Il joignait à cela un orgueil et une férocité comparables à celle des anciens Huns, dont il habitait le pays (1). Notre Saint ne se laissa point surprendre ni intimider. En arrivant, on exigea de lui qu'il se prosternât devant le roi, en signe de respect et de soumission. Cela lui parut indigne de la majesté de son caractère, et il s'y refusa constamment. Ensuite, comme il célébrait chaque jour l'office divin avec toutes les cérémonies de l'Eglise romaine, le prince schismatique fit défense à tous les catholiques, ses sujets, sous peine d'avoir les yeux crevés, de se rendre à la messe du nonce. Cela ne fit qu'enflammer le zèle de l'ardent évêque. Il rassura le petit troupeau qui avait coutume de s'assembler autour de lui pour assister aux saints mystères, et il lui déclara que, comme il s'agissait de l'honneur de la foi catholique, et que, dans ces circonstances, la mort était le bien le plus précieux, il célébrerait le lendemain la messe solennelle ; qu'il invitait les fidèles à s'y trouver, toutefois, sans obliger personne. Le lendemain, il tint parole, la messe fut célébrée avec plus de solennité qu'à l'ordinaire et avec un grand concours de tous les bons catholiques, qui croyaient ainsi aller au martyre. Le roi, à cette nouvelle, entre en une fureur terrible et se fait amener ceux qui ont méprisé ses ordres.

Aux injures, aux menaces, ces bons chrétiens répondirent avec beaucoup de force et de liberté : « Seigneur, nous n'avons pas ignoré la défense que vous avez portée. Si nous n'avons pas obéi, c'est que nous craignons moins de vous déplaire que d'offenser Dieu; et comment aurions-nous pu laisser célébrer notre Père sans nous unir à lui? Nous faisons profession d'être catholiques et soumis à l'Eglise romaine. Pour la conservation de notre foi, nous sommes prêts à subir la mort la plus cruelle. » Le roi, tout barbare qu'il était, fut touché de cette réponse; il admira la fermeté du nonce, qui commença à être respecté dans cette cour. Il en profita pour ramener quelques Eglises schismatiques à l'unité, mais, voyant le peu de fruit de ses travaux, il revint en France.

Ce fut pendant cette traversée que la protection dont Marie le couvrait se montra d'une manière éclatante : une galère turque étant venue attaquer le vaisseau qui les portait, une grande nuée vint se placer entre les deux navires et déroba ainsi celui des chrétiens à la vue de ces ennemis de la foi.

A quelques jours de là, une furieuse tempête qui s'éleva tout à coup mit le vaisseau en grand péril, et chacun se croyait perdu, mais notre Saint, plein de confiance en Marie, sa puissante protectrice, lui demanda de les sauver du naufrage, et aussitôt le vaisseau fut miraculeusement transporté en un lac voisin et séparé de la mer, jusqu'à ce que l'orage eût cessé.

(1) Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église.*

PIERRE THOMAS A CONSTANTINOPLE

Mais voici la plus célèbre ambassade dont fut honoré le bienheureux Pierre Thomas. Le Pape ayant appris que Jean Paléologue, empereur schismatique de Constantinople, voulait rentrer dans l'unité de l'Eglise catholique, jeta les yeux sur le saint évêque pour traiter cette affaire importante. Le Bienheureux y travailla avec tant de zèle et de bonheur, que l'empereur, renonçant au schisme, fit sa profession de foi, et promit obéissance au chef de l'Eglise, le Pontife romain.

A son retour, il passa par le royaume de Chypre, où il fut reçu avec de grands honneurs par le roi. Mais le saint évêque, se dérobant à ces pompes mondaines, se hâta de terminer sa mission pour se rendre à Jérusalem, visiter le Saint-Sépulcre et les lieux arrosés par le sang du Sauveur.

NOUVELLE LÉGATION EN ORIENT

Thomas revint à Avignon : de nouveaux honneurs et de plus hautes dignités l'y attendaient. Le Souverain Pontife, voyant toutes les bénédictions que Dieu répandait sur les travaux et les efforts du saint évêque, révoqua tous les légats qu'il avait en Orient, et nomma Pierre, légat général pour toute la Thrace, avec le titre d'évêque de Coron et de Négrepont.

Le Saint repartit donc pour Constantinople; et, bien que l'héroïque mouvement des croisades fût passé, il réussit à entraîner vers l'Orient une véritable armée de soldats chrétiens qu'il avait rassemblés lui-même, afin de secourir l'empereur grec dans la guerre qu'il soutenait contre les Turcs. Il les suivit fidèlement, comme légat, dans tous les hasards de la guerre, et, plus d'une fois, il leur valut la victoire par ses exhortations et par ses exemples.

Mais c'est surtout dans l'exercice de ses devoirs d'évêque qu'il se montra admirable. On ne saurait raconter toutes les conversions éclatantes qu'il opéra, pendant les quatre années qu'il passa dans ces pays corrompus par le schisme. Il parcourut à diverses reprises, souvent seul et presque toujours à pied, toutes les provinces de sa légation, prêchant, réformant les mœurs, rétablissant la discipline parmi le clergé, se multipliant et se faisant tout à tous pour les amener tous aux pratiques de la vraie foi.

Il passa de nouveau dans l'île de Chypre, sacra Pierre de Lusignan roi de cette province, corrigea les abus qui s'étaient introduits parmi les clercs, et fit enfin rentrer dans le sein de l'Eglise romaine le patriarche des grecs, qui avait résisté jusque-là à toutes les exhortations et à tous les efforts des princes et des évêques.

Son biographe rapporte plusieurs miracles qu'il opéra au cours de ses voyages et de ses prédications. Ainsi, il obtint par ses prières un fils à l'un des principaux seigneurs de sa province, que le chagrin de n'avoir point d'héritier de son nom et de sa fortune, réduisait presque au désespoir; il apaisa sur mer une furieuse tempête en présentant un crucifix aux vagues mugissantes qui étaient près d'engloutir le vaisseau; il fit cesser subitement le fléau de la peste qui désolait l'île de Chypre, en ordonnant des pénitences publiques et en assistant lui-même à une procession générale, vêtu d'un sac et d'un

cilice, la tête couverte de cendres, les pieds nus et la corde au cou.

Enfin, le saint légat, voyant les affaires de l'Eglise en assez bon état en Orient, revint rendre compte au Pape de sa mission.

TROISIÈME LÉGATION — CROISADE

Tant de travaux auraient suffi à un zèle ordinaire, mais l'âme énergique et les ardents désirs de notre Saint de procurer la gloire de Dieu et de sauver des âmes n'étaient point satisfaits.

Le saint évêque nourrissait un grand dessein; il l'avait déjà communiqué au roi de Chypre, qui l'avait pleinement embrassé. C'était de susciter une nouvelle ardeur parmi les peuples chrétiens, afin de tenter de nouveaux efforts pour arracher encore une fois le tombeau du Christ aux mains des infidèles.

Pierre de Lusignan vint lui-même solliciter, en France et en Italie, le concours des princes chrétiens. Mais la vieille ardeur chevaleresque s'était refroidie : le roi de Chypre et Pierre Thomas reçurent beaucoup d'éloges et quelque argent, mais nul prince chrétien ne voulut partager avec eux les dangers d'une telle entreprise. Par ses prédications, cependant, notre Saint enflamma le courage d'un grand nombre de gentilshommes qui reçurent de sa main la croix de Jésus-Christ.

On reprit les plans de saint Louis et l'on résolut d'attaquer l'islamisme au cœur même de sa puissance, en Egypte; c'étaient en effet les califes du Caire qui opprimaient alors la Terre Sainte. Le rendez-vous des guerriers de la croix fut fixé dans l'île de Rhodes.

Pierre Thomas fut chargé par le Saint-Père d'accompagner la croisade avec le titre d'archevêque de Constantinople. Ce devait être la dernière et la plus glorieuse mission du Bienheureux : évêque titulaire de la nouvelle Rome, revêtu tant de fois de l'autorité du Saint-Siège, il fallait encore qu'il fût l'âme d'une guerre sainte, le pasteur et le père d'une armée de croisés. C'était l'an 1365.

DERNIERS TRAVAUX DU SAINT

Arrivé dans l'île de Rhodes, le saint prélat jeta les fondements d'une expédition vraiment chrétienne, par le soin qu'il prit de préparer les cœurs et de purifier les consciences. Son occupation journalière fut d'annoncer la parole de Dieu, d'entendre les confessions, de célébrer des messes solennelles, de faire des processions, de visiter les malades, de pacifier les différends. Peu de jours avant qu'on mît à la voile, il y eut une communion générale de l'armée, et tous se sentirent animés d'un courage invincible.

On s'embarqua enfin, et bientôt on arrivait en face d'Alexandrie. Alors, le légat, debout sur son navire, éleva la croix et donna une dernière bénédiction à toute l'armée chrétienne; la multitude des Sarrasins qui couvrait le rivage noircissait les airs d'une grêle de flèches. N'importe, les navires s'approchent, les soldats de la croix, remplis d'une invincible ardeur, se précipitent sur la plage, repoussent les infidèles, les poursuivent et se rendent maîtres d'Alexandrie, sans qu'il périsse un seul chrétien.

Une si belle victoire, cependant, fut une perte. En effet, le bienheureux Pierre Thomas s'était élancé aux premiers rangs, la croix à la main; comme une victime choisie, lui seul fut atteint par les flèches ennemies, et ses blessures amenèrent bientôt la mort.

MORT DU SAINT

Malgré les espérances que donnait une telle victoire, une panique soudaine s'empara des croisés; sous prétexte de leur petit nombre, ils ne voulurent point garder une place que les Sarrasins, revenus de leur frayeur, ne manqueraient point de venir assiéger avec toutes leurs forces. Le roi et le légat eurent en vain recours aux prières et aux larmes, il fallut se rembarquer quatre jours après la prise d'Alexandrie, et retourner en Chypre.

C'est là que Dieu attendait le bienheureux Pierre Thomas pour le récompenser de ses immenses travaux. Retiré dans un couvent de son Ordre, à Famagouste, ce nouveau Pierre l'Ermite comprit la volonté du Seigneur.

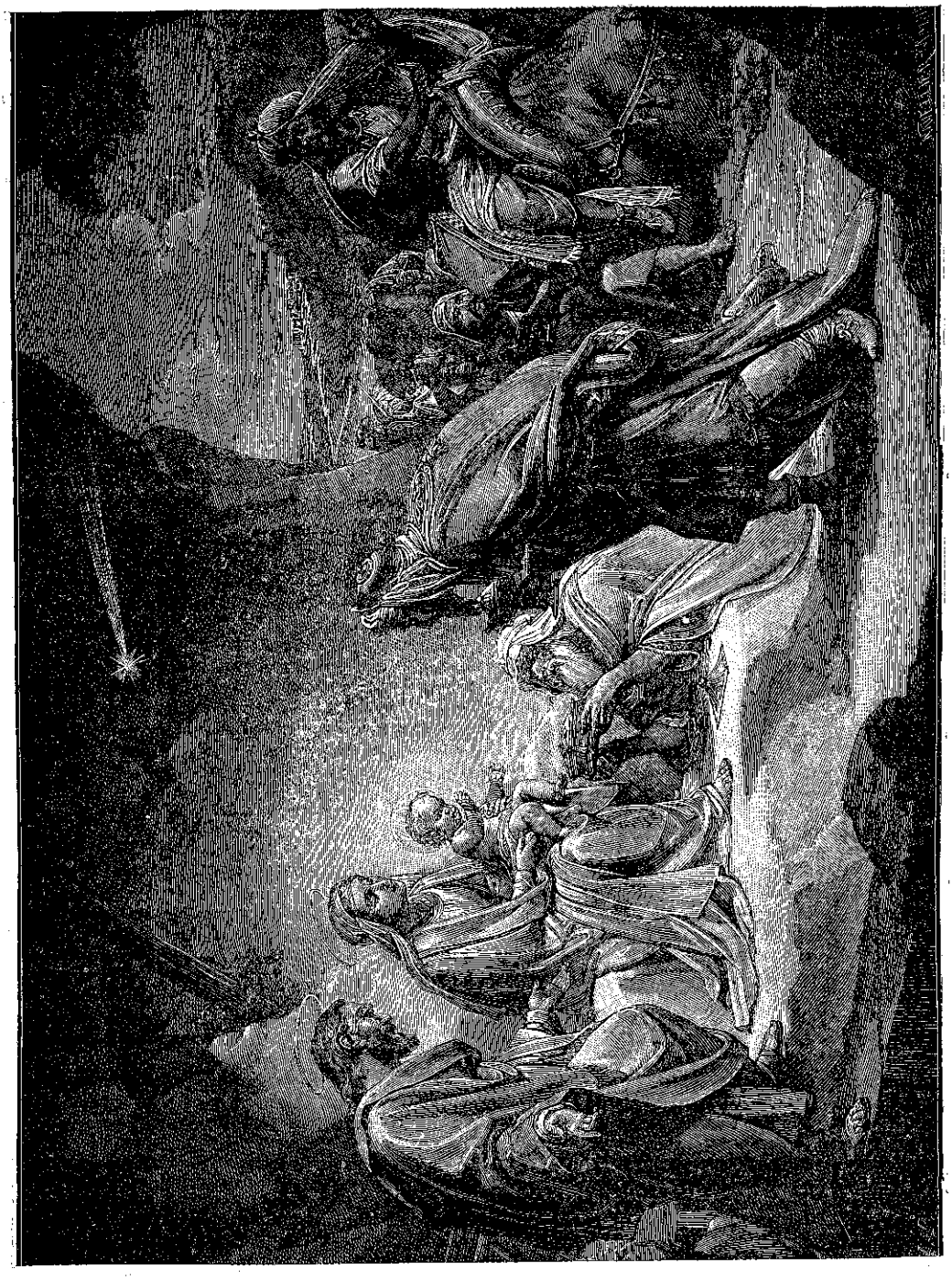
On était aux fêtes de Noël; le Saint voulut encore célébrer tous les offices de ces grands jours. La saison était rigoureuse, il y ajoutait le jeûne et allait toujours nu-pieds. Le corps ne put soutenir la ferveur de l'esprit, ses blessures, loin de se guérir, occasionnèrent une fièvre ardente. Dieu lui fit connaître que sa fin approchait; il s'y prépara par tous les exercices de la piété et de la pénitence. Il voulut qu'on le mît à terre, revêtu d'un sac et la corde au cou, afin, dit-il, de mourir en vrai chrétien. Il fit ensuite sa profession de foi, demanda pardon à tous les assistants des scandales qu'il avait pu leur donner, puis reçut avec d'ineffables transports d'amour le Viatique des mourants. Enfin, le 6 janvier 1336, en la fête de l'Epiphanie du Sauveur, tenant amoureusement la croix entre ses mains, il rendit doucement son âme à Dieu en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie.

Le saint corps exhala après son décès un parfum délicieux, son visage devint vermeil et comme transfiguré; des rayons de lumière lui donnèrent un éclat admirable et lui communiquèrent une telle chaleur, qu'il en coula une sueur abondante d'une odeur très suave; on la recueillit soigneusement, et, depuis, elle a opéré plusieurs guérisons merveilleuses.

Enfin, il fut honoré du titre de saint et de martyr par les Papes qui permirent à l'Ordre des Carmes de célébrer sa fête. C'est le 6 janvier, que ce glorieux Saint a quitté la terre; mais, à cause de la fête de l'Epiphanie qui tombe ce jour-là, on célèbre sa fête seulement le 14 février.

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR

Fête le 6 janvier



« La fête de l'Epiphanie, écrit le pieux et savant abbé de Solesmes, dom Guéranger, est la suite du mystère de Bethléem; mais elle se présente sur le cycle chrétien avec une grandeur qui lui est propre. Son nom, qui signifie *manifestation*, indique assez qu'elle est destinée à honorer l'apparition d'un Dieu au milieu des hommes.

Ce jour, en effet, fut consacré durant plusieurs siècles à fêter la naissance du Sauveur; et lorsque, vers l'an 376, les décrets du Saint-Siège obligèrent

toutes les Eglises à célébrer désormais, avec Rome, le mystère de la Nativité au 25 décembre, le 6 janvier ne fut pas entièrement déshérité de son antique gloire. Le nom d'*Epiphanie* lui resta avec la glorieuse mémoire du baptême de Jésus-Christ, dont une tradition fixe l'anniversaire à ce jour.

L'église grecque donne à cette fête le vénérable et mystérieux nom de *Théophanie*, si célèbre dans l'antiquité pour signifier une apparition divine. On trouve ce nom dans Eusèbe, dans saint Grégoire de Nazianze, dans saint Isidore de Péluse; il est le propre titre de la fête dans les livres liturgiques de l'Eglise grecque.

Les Orientaux appellent encore cette solennité *les Saintes Lumières*, à cause du baptême que l'on conférait autrefois en ce jour en mémoire du baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain. On sait que le baptême est appelé dans les Pères *illumination*, et ceux qui l'ont reçu *illuminés*.

Enfin, nous nommons familièrement, en France, cette fête la *Fête des Rois* en souvenance des Mages, dont la venue à Bethléem est particulièrement solennisée aujourd'hui.

L'Epiphanie partage, avec les fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte, l'honneur d'être qualifiée de *jour très saint*, au canon de la messe, et on la range parmi les fêtes *cardinales*, c'est-à-dire parmi les solennités sur lesquelles repose l'économie de l'année liturgique. Une série de six dimanches emprunte d'elle son nom, comme d'autres successions dominicales se présentent sous le titre de *dimanches après Pâques, dimanches après la Pentecôte*.

Par suite de la Convention faite, en 1801, entre Pie VII et le gouvernement français, le légat Caprara procéda à une réduction des fêtes, et la piété des fidèles en vit supprimer un grand nombre. Il y eut des solennités qui ne furent pas supprimées, mais dont la célébration fut remise au dimanche suivant. L'Epiphanie est de celles qui subirent ce sort, et toutes les fois que le 6 janvier n'est pas un dimanche, nos Eglises voient retarder, jusqu'au dimanche suivant, les pompes qui accompagnent un si grand jour dans tout l'univers catholique. Espérons que des jours meilleurs luiront enfin sur notre Eglise, et qu'un avenir plus heureux nous rendra les joies dont la sage condescendance du Saint-Siège nous a sevrés pour un temps.

Ce jour de l'Epiphanie du Seigneur est donc véritablement un grand jour ; et l'allégresse dans laquelle nous a plongés la Nativité du divin Enfant doit s'épanouir, tout de nouveau, dans cette solennité. En effet, ce grand rayonnement de la fête de Noël nous montre la gloire du Verbe incarné dans une splendeur nouvelle ; et, sans nous faire perdre de vue les charmes ineffables du divin Enfant, il *manifeste* dans tout l'éclat de sa divinité le Sauveur qui nous a *apparu* dans son amour. Ce ne sont plus seulement les bergers qui sont appelés par les anges à reconnaître le VERBE FAIT CHAIR; c'est le genre humain, c'est la nature entière, que la voix de Dieu même convie à *l'adorer* et à *l'écouter* (1). »

LES TROIS MYSTÈRES CÉLÉBRÉS EN CE JOUR

La sainte Eglise ne fête pas seulement en ce jour la manifestation du divin Roi, Jésus-Christ, aux gentils représentés par les Mages, mais encore deux autres merveilles : le baptême du Sauveur dans les eaux du Jourdain, baptême à la suite duquel le Père céleste fit entendre sa voix pour rendre témoignage à son Fils bien-aimé, et enfin le miracle des noces de Cana, où Jésus changea l'eau en vin à la prière de Marie ; premier miracle par lequel il manifesta sa divinité à ses disciples.

HISTOIRE DES MAGES

« *Quand Jésus fut né à Bethléem, aux jours du roi Hérode,* raconte l'évangéliste saint Mathieu, *voilà que des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, disant : Où est celui qui est né roi des Juifs ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.* »

Qui étaient ces *Mages ?* Combien étaient-ils? D'où venaient-ils ? Qu'était cette étoile merveilleuse ? Comment les Mages connurent-ils qu'elle indiquait la naissance d'un Roi divin donné aux Juifs et devant lequel les autres peuples devaient se prosterner ? Voilà bien des questions que notre piété et notre curiosité se posent, en lisant ce texte de l'auteur inspiré. Nous allons tâcher d'y répondre à l'aide de la Tradition et des interprètes des Saintes Ecritures.

I. — Les Mages n'étaient point de vulgaires *magiciens* voués au service du démon ; chez les Orientaux, spécialement chez les Perses, on appelait *Mages* une classe d'hommes *sages et savants*. Ils jouissaient à ce titre d'une grande réputation parmi leurs concitoyens et exerçaient une puissante influence dans les affaires de leur pays. Les mages de Chaldée se distinguaient en particulier par leur connaissance de l'astronomie et des traditions antiques. Telle était sans doute aussi la science de ces Mages qui vinrent adorer l'Enfant-Dieu.

Une très ancienne tradition, mentionnée dès le second siècle par Tertullien, et plus tard par saint Cyprien, saint Jean Chrysostôme, saint Hilaire, saint Augustin et d'autres Pères, nous apprend qu'ils étaient *princes* ou *rois*, selon la prophétie : *Les rois de Tharsis et de l'île apporteront leurs offrandes, les rois des Arabes et de Saba offriront leurs présents.*

Cette prophétie annonçait la conversion des Gentils au vrai Dieu, après la venue du Messie, Rédempteur des hommes. En effet, depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, l'humanité a été divisée en deux fractions : d'une part les Hébreux ou Juifs, descendants d'Abraham, peuple choisi, qui avait conservé la connaissance du vrai Dieu et dont devait naître le Christ, d'autre part, toute la multitude des autres peuples, presque tous tombés dans l'idolâtrie, et que les Juifs désignaient sous le nom de *gentils* c'est-à-dire les *nations*. Jésus-Christ est venu renverser ce mur de séparation et appeler tous les peuples à former une seule et même famille spirituelle, l'Eglise catholique répandue par toute la terre. Les bergers de Bethléem, que les anges appelèrent autour de la crèche, dans la bienheureuse nuit de Noël, étaient les prémices des Juifs convertis à Jésus-Christ ; les Mages, que l'étoile miraculeuse amène auprès du berceau du céleste Roi, sont les prémices des gentils.

On pense généralement qu'ils étaient au nombre de trois, et nos pères leur donnaient les noms de Gaspard, Melchior et Balthazar. Le vénérable Bède aime à se les représenter comme appartenant aux trois races issues des trois fils de Noé. Les peintres chrétiens se sont emparés de cette idée, qui leur permet de peindre ce que figuraient les mages, c'est-à-dire l'ensemble des peuples convertis; ils nous représentent donc Gaspard, descendant de Sem, sous la figure d'un vénérable vieillard, qui offre l'or à l'Enfant-Roi; Melchior, fils de Japhet, sous les traits d'un jeune prince qui présente l'encens à l'Enfant-Dieu; et enfin, le roi nègre Balthazar porte la myrrhe au Dieu fait homme venu pour nous sauver dans les souffrances et la mort.

(1) Dom Guéranger, dans son bel ouvrage de l'*Année liturgique*. (Chez Oudin, 68, rue Bonaparte, Paris).

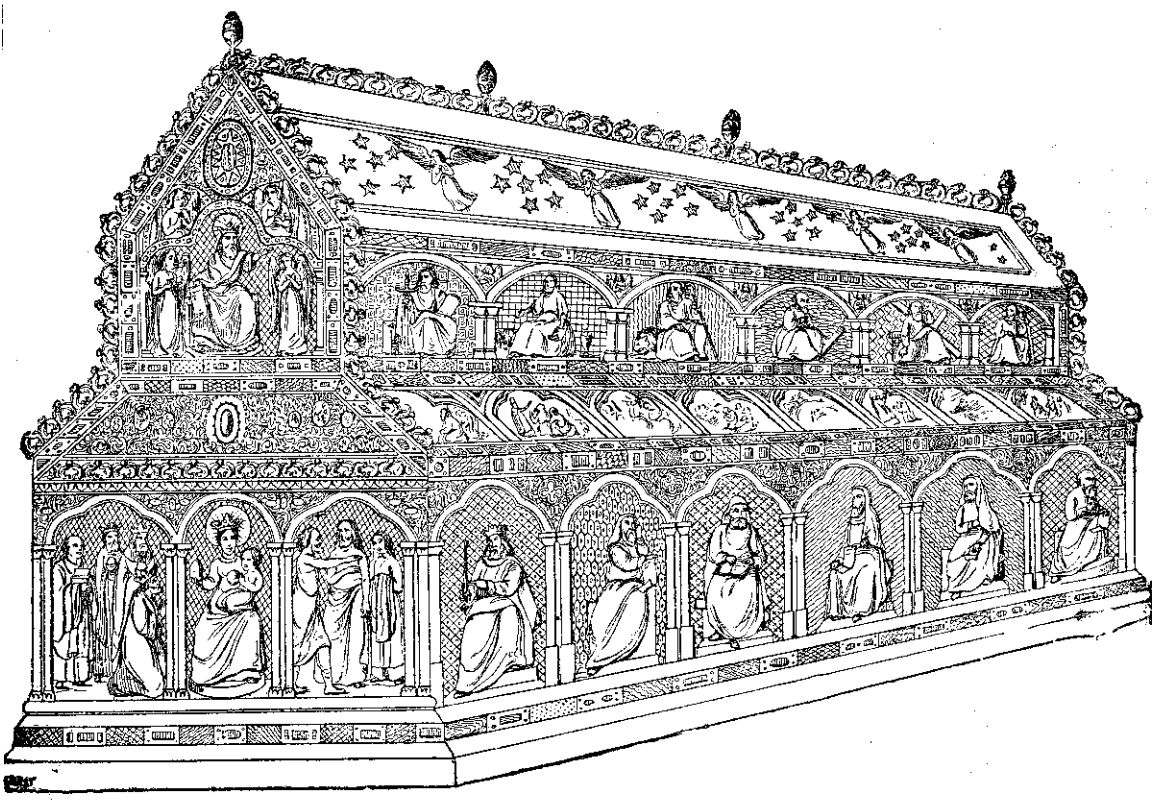
II. — D'OU VENAIENT LES MAGES ?

De l'Orient, dit l'Evangéliste. — Mais à l'Orient de Jérusalem il y a place pour bien des royaumes depuis le Jourdain jusqu'en Chine. On pense généralement que les Mages venaient du nord de l'Arabie et des pays que baigne l'Euphrate ; il y avait en effet dans ces parages plusieurs rois, princes ou chefs de tribus, exerçant une autorité plus ou moins indépendante dans leurs contrées respectives.

III. — UNE ÉTOILE MERVEILLEUSE APPARUT AUX ROIS MAGES

Ce n'était point une étoile comme les autres, puisqu'on la voyait en plein jour, et que, de Jérusalem à Bethléem, elle avançait du nord au sud. Plusieurs commentateurs ont pensé que c'était un météore lumineux, miraculeusement formé par Dieu pour la circonstance ; d'autres se sont demandé si ce n'était point un ange se manifestant sous cette forme aux mages astronomes, pour les conduire à Jésus-Christ.

Ce qui est certain, c'est que les Mages en comprirent parfaitement la signification ; et sans retard, comme sans hésitation, ils vinrent offrir leurs hommages au *Roi divin* qui venait de naître en Judée : « Où est celui qui est né Roi des Juifs, disent-ils ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons avec des présents pour l'adorer. »



Riche et magnifique châsse contenant les reliques des Rois Mages, dans la cathédrale de Cologne

Peut-être Dieu avait-il éclairé miraculeusement leur intelligence ; peut-être aussi connaissaient-ils par tradition ou par les Livres-Saints, portés à Babylone par les Juifs captifs, la fameuse prophétie de Balaam, ce prophète venu de leur pays, à la prière de Balac, roi de Moab, pour maudire les Hébreux que Moïse conduisait en Palestine. Mais au lieu de malédictions, Dieu obligea Balaam à prononcer une bénédiction magnifique, dans laquelle il annonçait que le Messie, Roi du monde, naîtrait un jour d'Israël : « Ainsi parle Balaam, fils de Béor, s'écria-t-il, ainsi parle l'homme dont les yeux étaient fermés ; ainsi parle celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît les secrets du Très Haut, qui voit les visions du Tout-Puissant, qui tombe et ses yeux s'ouvrent. Je le vois, mais pas encore ; je le contemple, mais non de près. Une étoile sortira de Jacob, un *sceptre* s'élèvera d'Israël. » (*Nombres* XXIV.) Cette étoile resplendissante, ce (ceptre dominateur, c'est Jésus-Christ, notre lumière et notre Roi.

LES MAGES ET LE ROI HÉRODE

Mais au moment de la naissance du Sauveur, Hérode l'Iduméen, usurpateur du trône de David, régnait en Judée. A la nouvelle de l'arrivée des Mages, *il se troubla*, dit l'Evangéliste, *et tout Jérusalem avec lui*. Hérode, le plus soupçonneux et le plus cruel des rois, qui avait fait mettre à mort son fils aîné de peur qu'il ne lui ravît la couronne, craignit un compétiteur dans la personne de cet Enfant. Il n'ignorait pas d'ailleurs que les temps du Messie promis étaient arrivés. Au reste, observe un Père de l'Eglise, Hérode ne se troublait pas tant lui-même que Satan ne se troublait dans Hérode, dans la crainte de voir le Messie venir renverser son tyrannique empire sur les âmes.

« Assemblant tous les princes des prêtres et les scribes du peuple, Hérode leur demanda où devait naître le Christ. Or, ceux-ci lui répondirent : A Bethléem, de Juda ; car il a été ainsi écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es

pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le Chef qui doit régir Israël mon peuple. »

Ainsi la Synagogue, officiellement consultée, rend témoignage aux prophéties en présence des gentils; les Juifs seront donc inexcusables de n'avoir pas reconnu le Messie et de ne l'avoir point adoré.

Alors Hérode appelle secrètement les Mages, il s'informe d'eux avec soin du temps où l'étoile leur est apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : *Allez, informez-vous exactement de l'Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, venez me l'annoncer, afin que moi aussi j'aille l'adorer* — On sait dans quel but homicide le perfide ennemi du Christ demandait ce service.

LES MAGES AUX PIEDS DE JÉSUS

Cependant les Mages prirent la route de Bethléem, « *et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait, jusqu'à ce qu'elle vînt et s'arrêtât au-dessus du lieu où était l'Enfant. En voyant l'étoile, ils furent remplis d'une immense joie, Entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent; puis, leurs trésors ouverts, ils lui offrirent des présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.*

Quelle foi! quelle humilité! Ni la faiblesse de l'Enfant, ni la pauvreté de sa Mère, ni le dénument de sa demeure, ni l'absence des populations ne les ébranlent et ne les font douter; les Juifs, orgueilleux et cupides, attendant un Messie rayonnant de gloire mondaine et de richesses terrestres, méconnaissent Jésus; les Mages, au contraire, illuminés par la grâce, reconnaissent dans son abaissement inouï les merveilles de sa bonté qui s'incline vers nous, ils se prosternent et adorent, pénétrés d'admiration et d'amour. Jésus reçoit leurs hommages, doucement assis sur son trône, et quel trône! mille fois plus beau que le trône d'ivoire et d'or de Salomon : ce trône est Marie, sa Mère vierge et immaculée!

Hérode les attend, mais « avertis par un ange de ne point retourner chez Hérode, dit saint Mathieu, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin. »

Les anciennes traditions nous apprennent qu'après la mort et la résurrection du Sauveur, l'apôtre saint Thomas, dans ses courses apostoliques vers l'Orient, retrouva les rois mages, leur conféra le baptême, et qu'ils consacrèrent à la conversion des âmes les derniers jours de leur vieillesse. Ils eurent même, disent les Grecs, la gloire de verser leur sang pour Jésus-Christ, lui offrant ainsi un présent plus beau que l'or, l'encens et la myrrhe.

Après avoir été portées en diverses villes, leurs reliques reposaient à Milan, au XII^e^ siècle, quand l'empereur d'Allemagne, le dur Frédéric Barberousse, ennemi du Pape et de l'Italie, prit et ravagea cette ville avec tant de cruauté. Les restes des rois Mages furent envoyés en Allemagne; l'archevêque de Cologne présida à la translation; il accompagna les reliques à travers la Suisse, l'Alsace et la Lorraine, en une procession qui attirait les peuples. Après un séjour assez long à Villersexel et au château de Grammont, le précieux trésor fut solennellement déposé à Cologne, l'an 1164. Cette ville devint ainsi le centre d'un pèlerinage célèbre, et, au siècle suivant, on construisit cette cathédrale incomparable, l'un des plus splendides monuments de l'art gothique, la gloire de Cologne. Là, dans une chapelle de marbre, on vénère encore les reliques des saints rois; elles sont enfermées dans une antique châsse, jadis d'une incroyable richesse, mais dépouillée d'une partie de ses trésors à l'époque de la révolution.

USAGES ET RÉJOUISSANCES DE L'ÉPIPHANIE

Les rois et empereurs chrétiens, Théodose, Charlemagne, Alfred le Grand, Etienne de Hongrie, Edouard le Confesseur, Henri II d'Allemagne, Ferdinand de Castille, Louis IX de France, tinrent le jour de l'Epiphanie en grande dévotion, dit dom Guéranger; et leur ambition fut de se présenter avec les rois Mages aux pieds du divin Enfant et de lui offrir comme eux leurs trésors. Jadis, à la cour de France, le roi très chrétien, à la messe de l'Epiphanie, venait à l'offrande, présentant de l'or, de l'encens et de la myrrhe, comme un tribut à l'Emmanuel.

Un autre usage a subsisté plus longtemps, inspiré aussi par la piété naïve des âges de foi. Pour honorer la royauté des Mages venus de l'Orient vers l'Enfant de Bethléem, on élisait au sort, dans chaque famille, un roi pour cette fête de l'Epiphanie. Dans un festin animé d'une joie pure, et qui rappelait celui des noces de Galilée, on rompait un gâteau, et l'une des parts servait à désigner le convive auquel était échue cette royauté d'un moment. Deux portions du gâteau étaient détachées pour être offertes à Jésus et Marie, en la personne des pauvres, qui se réjouissaient aussi, en ce jour, du triomphe du Roi humble et pauvre. Les joies de la famille se confondaient encore une fois avec celles de la religion; les liens de la nature, de l'amitié, du voisinage, se resserraient autour de cette table des *Rois*; et si la faiblesse humaine pouvait apparaître quelquefois dans l'abandon d'un festin, l'idée chrétienne n'était pas loin et veillait au fond des cœurs. (*Dom Guéranger.*)

« Heureuses encore aujourd'hui les familles au sein desquelles la fête des *Rois* se célèbre avec une pensée chrétienne! » La vraie piété donne à la joie une saveur surnaturelle et préserve des écarts par la vertu de tempérance et cet esprit de mortification, toujours maître de soi, qu'un disciple de Jésus crucifié ne doit jamais oublier.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'humanité cherche des chefs qui la conduisent à la prospérité et à la paix : Le Chef des chefs, le Roi des rois, le Souverain légitime nécessaire, sans lequel il n'y aura jamais que désordre, vice et tyrannie, sans lequel aucune politique ne peut sauver les hommes et les conduire à leur bonheur suprême, c'est Jésus-Christ, notre Dieu, notre Sauveur et notre Roi. Sa loi ouvre le chemin de tous les vrais progrès, donne la clef de toutes les réformes salutaires, nous délivre de la servitude du mal et nous met dans la liberté du bien. Lui seul peut conduire les hommes par le chemin de la vérité, de la justice et de la vertu, à travers les sacrifices et les travaux nécessaires de cette vie, à l'immortalité et au bonheur parfait. Avec quel amour nous devons, en cette fête, lui offrir notre cœur, par les douces et pures mains de Marie, sa Mère! Avec quelle foi nous devons le supplier de régner sur nous, sur tous les individus, sur toutes les sociétés, sur la France, sur tous les peuples, aujourd'hui et demain et dans les siècles des siècles!

Les Rois Mages

Fête le 6 janvier.

AUX PAYS D'ORIENT

Les temps fixés par Dieu pour le rachat de l'homme semblaient venus. Depuis longtemps, les prophètes annonçant le Messie avaient cessé leurs oracles. Mais au fond des âmes, enchaînées sous le joug du démon, demeurait un invincible espoir aux promesses passées, en l'avènement prochain du Sauveur.

Or, à cette époque, vivaient, au royaume de Perse, trois hommes appartenant à l'aristocratie de ce pays. Ils s'appelaient, nous dit une tradition respectable, Gaspar, Melchior et Baltazar, et le triple prestige du sacerdoce, de la science et du pouvoir les environnait.

En effet, ils étaient Mages, nous dit le saint Evangile. Or, chez les Perses, ce nom est réservé aux membres de la classe sacerdotale.

De plus, ils furent d'illustres savants, versés surtout dans les connaissances astronomiques.

La tradition, qui les a désignés sous le titre de rois, veut enfin qu'ils aient été gouverneurs de province ou peut-être chefs de petits royaumes.

Or, ces hommes, que leurs dignités, leur caractère et leur savoir rendaient vénérables à leurs concitoyens, attendaient le Messie avec une foi profonde et un désir ardent. Ils n'ignoraient point les prophéties de Daniel qui, au temps de la captivité, avait, par ordre de Nabuchodonosor, présidé aux réunions de leurs ancêtres. Ils avaient compté les semaines d'années

VICTOR LHUER 01

au terme desquelles le prophète avait marqué l'heure de la naissance du Sauveur, et ce terme approchait : tout l'Orient répétait que de Judée allait sortir un roi puissant qui conquerrait le monde.

Une nuit, ils veillaient, suivant la marche des astres; au milieu de ce beau ciel qu'ils ne se lassaient pas d'admirer, étincelant de mille feux, une étoile qu'ils n'avaient jamais aperçue s'éleva, attirant leurs regards par son éclat et sa beauté nouvelle.

En même temps, plus intime, la lumière de la grâce illuminait leurs âmes. Elle leur indiquait Celui dont l'étoile n'était que le signe, et les poussait vivement à chercher, pour l'adorer, ce Roi si puissant dont le ciel voulait annoncer miraculeusement la venue à la terre.

Et là, il nous faut admirer la générosité et l'obéissance des Mages. Un voyage de 500 lieues s'imposait qui leur demandait une course longue de quatre mois. Prêtres, ils devaient suspendre l'accomplissement de leurs fonctions sacerdotales; savants, arrêter le cours de leurs observations et de leurs études; princes, laisser à d'autres le soin de leurs Etats. Puis, ils allaient vers l'inconnu, victimes peut-être d'une illusion : ils s'exposaient aux railleries et au mépris de leurs peuples.

Leur départ n'en fut pas moins résolu, et leurs caravanes bientôt formées. Sans retard, ils s'acheminèrent vers la Judée, la prophétie de Balaam annonçant que l'étoile, figure du Messie, sortirait de Jacob.

Mais l'astre vu en Orient ne les guidait plus. Incertains du lieu où résidait le nouveau Roi, croyant le trouver plus sûrement dans la capitale juive; ils s'en vinrent à Jérusalem.

LES MAGES A JÉRUSALEM

L'entrée de cette brillante caravane fit sensation dans la Ville Sainte. Mais l'émotion fut plus grande à la demande des voyageurs : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer. »

Or, à Jérusalem, régnait Hérode *le Grand* que l'histoire impartiale eût dû flétrir du nom de *Cruel*.

Cet homme, fils d'Antipater, Iduméen de noble race, n'était arrivé au trône de Juda que par une audacieuse et fort habile politique. Il ne croyait pouvoir le conserver que par la ruse, la cruauté et la violence.

Il voulut détruire jusqu'en ses derniers rejetons la race illustre des Machabées, craignant qu'un jour ne sortît d'elle un danger pour sa puissance, un compétiteur de sa couronne.

Et il n'hésita pas, dans ce but, à souiller ses mains sacrilèges du sang de son beau-père Hyrcan et de son épouse Marianne. Il massacra même les enfants qui lui étaient nés de cette malheureuse Juive.

Sa vie entière ne fut d'ailleurs qu'un tissu de semblables crimes, et son palais le théâtre d'atroces égorgements.

Cependant, il semblait à Hérode que le sceptre chancelait en ses mains.

Pour s'assurer la fidélité de ses sujets, il couvrait de splendides monuments le territoire soumis à ses lois. Il fit restaurer le temple de Jérusalem, construire de vastes amphithéâtres, élever de superbes portiques.

Pour affermir la protection que Rome lui accordait, il rendait à Auguste les plus basses adulations et les plus importants services. Il lui versait l'or juif à pleines mains. Il poussa la flatterie jusqu'à élever au tout-puissant empereur des temples et des autels.

Et pourtant Hérode tremblait encore.

Il savait qu'au fond des âmes juives vivait, invincible, l'espérance d'un Messie sauveur. Il savait que, d'après les prophéties, les Juifs escomptaient déjà prochaine la venue de ce Roi.

La crainte d'une lutte avec ce compétiteur puissant et d'une irrémédiable défaite le poursuivait sans trêve.

C'est à ce prince soupçonneux et cruel qu'est rapportée soudain la question des Mages. Son trouble est profond et, sans tarder, prévoyant qu'il aura bientôt à engager la lutte avec ce Messie attendu des Juifs, il veut savoir qui il est et le briser dès son berceau.

Aussitôt il assemble les grands-prêtres et les scribes, officiellement chargés d'interpréter les Saintes Lettres. Et il leur pose cette question : « Où doit naître le Christ? »

La réponse fut immédiate et unanime; il ne pouvait y avoir de doute pour qui connaissait les Ecritures :

« A Bethléem de Juda. Voici en effet ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es point la plus petite parmi les principautés de Juda, car de toi sortira le chef qui doit gouverner Israël, mon peuple. »

Hérode savait ce qu'il désirait savoir. Si son ennemi existait vraiment, c'est à Bethléem qu'il avait vu le jour. Il voulut l'atteindre et le faire disparaître avec prudence sans s'exposer au ridicule et sans soulever et irriter les Juifs.

Pour cela, il fit secrètement venir les Mages en son palais et dans la longue audience qu'il leur accorda, il s'enquit du temps de l'apparition de l'étoile, leur rapporta la réponse des sages d'Israël et ajouta : « Allez à Bethléem; renseignez-vous promptement, avec exactitude, sur le compte de cet enfant. Si vous le trouvez, à votre retour, faites-moi part de ce que vous aurez vu, afin que j'aille aussi l'adorer. »

Il disait cela pour tromper les pieux pèlerins; mais son seul dessein était la mort de cet enfant dont, à tort ou à raison, il redoutait la puissance future.

Les Mages partirent aussitôt pour Bethléem. Hérode, afin de ne pas donner l'éveil, ne leur avait fourni ni escorte ni guides. Il était nuit.

Or, voici qu'au sortir de Jérusalem, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient leur apparut à nouveau. Ils la saluèrent dans des transports de joie. Elle marquait l'approbation que Dieu réservait à leur pieux voyage, et, marchant devant eux, elle leur traçait la route.

L'ÉPIPHANIE

L'étoile, suivie par les Mages, s'en vint donc à Bethléem, et s'arrêta au-dessus de la maison où reposait l'Enfant. C'est dans cette pauvre demeure que le Fils de Dieu devait se révéler aux prémices des Gentils, nos pères dans la foi.

Les Mages entrèrent. Ils trouvèrent l'Enfant et sa Mère, et, se prosternant, ils adorèrent le Sauveur. O foi admirable! la pauvreté de cette demeure, l'humilité de la Vierge, la faiblesse du Nouveau-Né ne les arrêtent pas. Dieu a parlé : ils croient..... Leurs serviteurs s'approchent. Ils déchargent les trésors apportés de la Perse, et les rois offrent à Jésus de l'or comme à leur Roi, de l'encens comme à leur Dieu, de la myrrhe

comme à un Dieu incarné dans une chair mortelle.

Plus tard, les Mages eurent parmi les rois chrétiens des imitateurs: le roi de France et celui d'Angleterre se firent longtemps honneur d'offrir, au jour de l'Epiphanie, l'or, l'encens et la myrrhe.

« O bienheureux Mages! s'écrie saint Bernard, que faites-vous? O sages du monde, à quoi pensez-vous? Vous adorez un enfant enveloppé de pauvres langes. Croyez-vous donc que cet enfant soit votre Dieu et le sauveur de l'univers? Dieu est dans l'immensité du ciel, comme dans le temple de sa gloire; et cet enfant est réduit à l'étroite demeure d'une crèche; comment pouvez-vous le regarder comme votre Roi? Comment des hommes si sages peuvent-ils être si aveuglés? Ah! c'est le Saint-Esprit qui les a saintement aveuglés. C'est lui qui leur inspira cette sainte folie, pour les rendre sages selon Dieu, en les rendant insensés selon le monde. »

Les Mages auraient peut-être prolongé de quelques jours leur arrêt à Bethléem. Leur pénible voyage demandait un repos et ils étaient si heureux aux pieds de Jésus, conversant avec Marie et Joseph des merveilles de la nativité et puisant dans le cœur du Sauveur les trésors de grâces qui font les apôtres.

Mais une nuit, en songe, ils furent surnaturellement avertis des cruels desseins d'Hérode. La main divine déchira à leurs yeux le voile hypocrite qui cachait les sinistres projets du prince. Ils comprirent que pour sauver l'Enfant il fallait partir sans retard et sans bruit.

Et ils quittèrent Bethléem après une dernière adoration à l'Enfant-Dieu, retournant en leur pays par un autre chemin, afin d'éviter Jérusalem et les enquêtes du roi.

Peu après, la Sainte Famille fuyait en Egypte, et Hérode, furieux d'avoir été trompé par les Mages, cherchait l'Enfant pour le perdre. Mais le glaive de ses bourreaux frappait en vain les nouveau-nés de Bethléem; Jésus était sauvé.

APOTRES DE LA FOI CHRÉTIENNE

Revenus en leur pays, les Mages furent fidèles à la grâce et devinrent les prédicateurs de l'Evangile.

Ils rapportèrent à leurs compatriotes les merveilles que leurs yeux avaient contemplées, les saintes paroles que leurs oreilles avaient entendues. Ils prêchèrent l'Incarnation du Verbe de Dieu.

La tradition rapporte même que, frappés à la vue du dénûment où était né Jésus, ils abandonnèrent royaume, plaisirs et richesses et se firent remarquer par une humilité profonde et une admirable abnégation.

Après la résurrection de Notre-Seigneur, lorsque les apôtres se partagèrent le monde, les contrées de l'Orient échurent à saint Thomas, et celui-ci eut l'occasion de retrouver les saints voyageurs de Bethléem.

Il leur rapporta la vie glorieuse de Jésus: ses miracles, preuves irréfutables de sa divinité; l'exposé sublime de toute sa doctrine; sa douloureuse Passion, sa prodigieuse résurrection; la mission donnée par lui à ses apôtres d'aller baptiser et enseigner les peuples de la terre entière.

A cette nouvelle, le cœur des Mages fut rempli de joie. Ils reçurent de saint Thomas le baptême et la consécration épiscopale et, plus que jamais, se dévouèrent au salut des âmes.

Voici la narration de leur mort, d'après la légende du calendrier de Cologne: l'an 54 de Notre-Seigneur, les trois saints évêques se rencontrèrent providentiellement en une ville appelée Servan, pour célébrer ensemble les solennités de Noël.

Après cette fête, qui leur rappelait à tous de si doux et pieux souvenirs, Melchior mourut, le premier jour de janvier, âgé de cent seize ans. Six jours après, en l'anniversaire même de la première Epiphanie, Baltazar quittait ce monde; il avait passé ici-bas cent douze ans à faire le bien, à chercher la vérité et, connue, à l'annoncer aux autres.

On l'inhuma auprès de Melchior, et, à peine le sépulcre fut-il ouvert, le corps de celui-ci se retira pour lui donner place à sa droite.

Gaspar demeurait, âgé de cent neuf ans. Il pria Dieu de ne pas retarder sa récompense et, peu après, il expira. Lorsqu'on voulut le joindre aux Mages qui l'avaient précédé, les deux corps se séparèrent pour lui faire place. La mort réunissait ainsi au ciel et sur la terre ceux que la foi et l'amour de Jésus avaient gardés constamment unis ici-bas.

LE CULTE DES MAGES

Les reliques des trois Saints furent d'abord transportées de Perse à Constantinople par la pieuse mère de l'empereur Constantin, sainte Hélène, dont on connaît le zèle pour rechercher les monuments de la vie du Sauveur. Elles furent déposées à Sainte-Sophie.

Plus tard, lorsque Milan devint ville impériale, les précieux corps y furent apportés par l'évêque, saint Eustorge. Ils y demeurèrent environ sept siècles.

Enfin, en 1163, l'empereur Frédéric Barberousse assiégea Milan, s'en empara et mit la cité au pillage. Puis il fit raser la ville. Mais, au milieu du désastre, l'archevêque de Cologne fut assez heureux pour obtenir la préservation des reliques des Mages.

Il présida lui-même à la translation et accompagna les saints corps à travers la Suisse en une procession qui attirait un grand concours de peuple.

Les trois rois furent embarqués sur le Rhin, côtoyèrent l'Alsace et s'arrêtèrent à Remagen où le Chapitre de Cologne s'était réuni pour les recevoir.

Ils n'entrèrent dans la ville archiépiscopale que l'année suivante (1164); ce retard était occasionné par les préparatifs du triomphe que les Allemands leur réservaient.

On les plaça provisoirement sous le vieux dôme construit par Charlemagne; mais bientôt on commença, pour les abriter, la construction de la magnifique cathédrale qui recouvre encore aujourd'hui leurs reliques.

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE

Les habitants de la ville voulurent édifier à leurs saints protecteurs une église plus belle, plus monumentale que toutes celles élevées jusqu'alors

A cette époque, le bienheureux Albert le Grand, qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin et avait enseigné avec éclat à Paris la philosophie, vint s'établir à Cologne.

Il rapportait en lui un amour profond des sciences et des arts qu'il avait su diviniser en les

mettant au service de Dieu. Il avait vu l'art gothique naissant en France et il avait lui-même présidé à la construction de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle.

A Cologne, il fit connaître et adopter les plans nouveaux que l'on exécutait sur les bords de la Seine avec un si heureux succès et, sous son inspiration, les architectes allemands commencèrent l'admirable monument que sept siècles ont à peine achevé.

Tandis que cette cathédrale vraiment royale s'élevait au bord du Rhin pour abriter les rois Mages, la piété des pèlerins se préoccupait de faire une châsse digne des adorateurs de la crèche (1170).

On remit aux orfèvres des monceaux de pierreries précieuses qui cessèrent alors de servir à la vanité; on fit des lingots d'or et d'argent; les plus habiles ouvriers furent requis pour ciseler un ouvrage qui devait traverser tant de siècles.

Ce chef-d'œuvre terminé fut d'abord placé derrière une grille, puis enfermé en 1652 dans un édicule de marbre.

Au fronton, on voit un bas-relief de l'adoration des Mages et aux angles les deux statues de saint Félix et saint Nabor, dont les reliques reposent au même lieu.

La châsse à cinq pieds et demi, sur trois pieds de large et cinq de haut.

La façade contient sous trois arceaux trois bas-reliefs en or pur. Au milieu, la Vierge assise tenant l'Enfant Jésus; à gauche, les trois Mages qui offrent des présents et accompagnés de l'empereur Othon IV qui a voulu se faire mettre en si sainte compagnie; à droite, le Christ baptisé par saint Jean; le fleuve du Jourdain est figuré sur le Christ par un flot d'or qui a l'apparence d'un vêtement.

Au-dessus de ces figures, la partie inclinée s'ouvre comme un couvercle tout chargé de pierreries, et laisse voir les trois couronnes, autrefois d'or massif, qui recouvrent les trois crânes des rois sur lesquels les noms *Gaspar*, *Melchior*, *Baltazar* sont écrits en rubis. Les couronnes d'or ont disparu pendant l'orage de la Révolution; elles avaient des aigrettes de diamants et des perles fines, et pesaient chacune six livres; celles qui les représentent sont en cuivre bien travaillé.

Sur la façade du second étage, Jésus-Christ, roi et juge des hommes, apparaît entre deux anges qui portent les instruments de la Passion. Au-dessus, saint Gabriel et saint Raphaël en buste. Toutes ces figures sont aussi en or pur.

Au-dessus de l'étoile, qui était jadis en diamants, rayonne encore l'énorme topaze d'autrefois.

Les sept arceaux de la longueur ont été réduits à six quand on a remonté la châsse, à cause du nombre considérable de pierres qui manquaient. Sous ces arceaux on voit des statues d'argent doré représentant des personnages de l'Ancien Testament.

Sur le petit toit qui sépare le rez-de-chaussée de la partie supérieure, on a peint l'histoire de la naissance de Jésus et l'histoire de la translation des Mages.

Enfin, dans les arceaux supérieurs, sont les apôtres.

Outre les pierres précieuses accumulées sur les reliques des trois rois, on remarque encore une foule de camées antiques arrachés au paganisme pour honorer les premiers rois chrétiens; il y a l'apothéose d'Auguste, il y a le dieu Mars, même Vénus. Avant 1794, il y avait 226 de ces vieux camées.

Mais en 1794, au moment où les armées françaises approchaient de la ville, le trésor de la cathédrale fut porté sur la rive droite du Rhin, le Chapitre émigra à Arnsberg, en Westphalie, et y mit la châsse en sûreté. D'Arnsberg, ce trésor fut porté en différents asiles, et enfin, à Francfort-sur-le-Mein. C'est là que les chanoines prirent le parti de vendre la châsse pour se procurer des moyens d'existence. Le bruit de cette spoliation déjà en partie exécutée parvint aux oreilles d'un habitant de Francfort, qui, alarmé à cette nouvelle, chercha à sauver ce précieux monument.

Par l'intermédiaire du résident français en cette ville, il obtint de Bonaparte, devenu premier consul, le retour à son ancienne demeure de l'antique reliquaire. Le 4 janvier 1804, la châsse revenait à Cologne, et, déposée dans la salle du Chapitre, y restait jusqu'à sa complète réparation.

Le transport avait notablement endommagé le monument: quelques-unes des statues étaient brisées, tordues; d'autres, détachés et perdues. Un grand nombre de pierres avaient été soustraites et les décorations des couvercles faisaient complètement défaut.

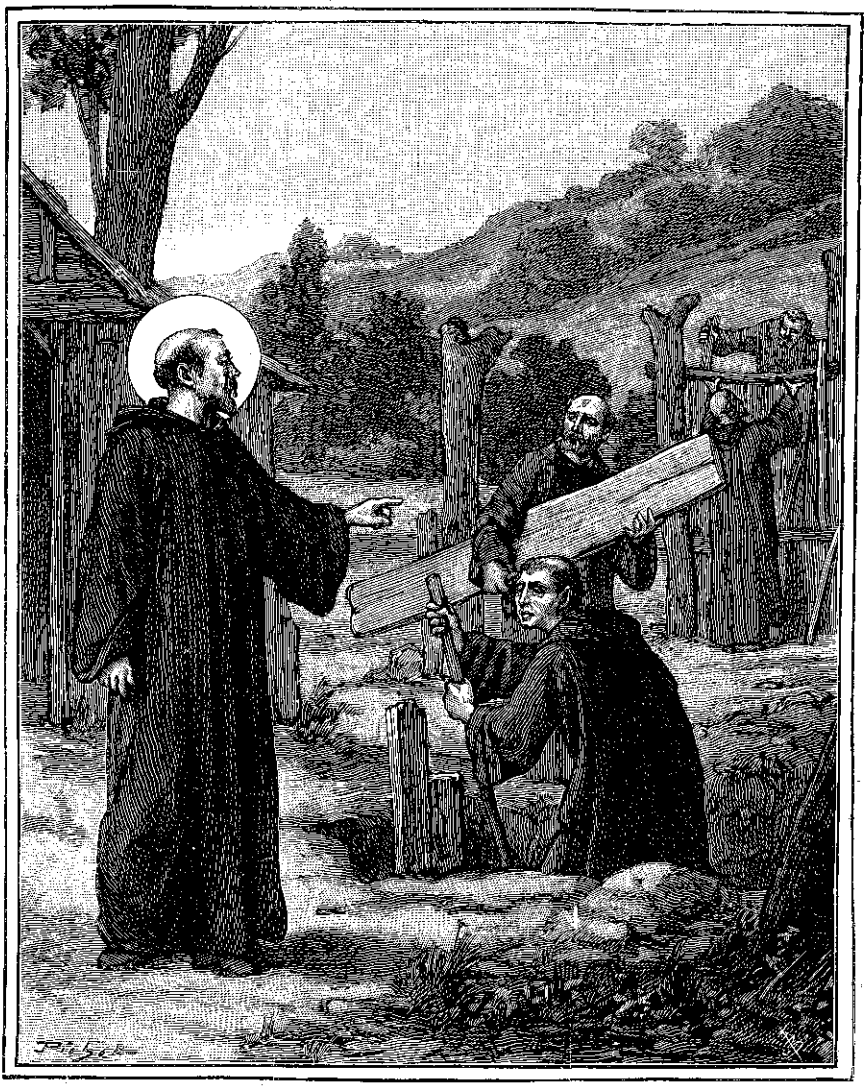
Un orfèvre, appelé Collack, entreprit cette restauration, et, le 23 décembre 1807, la châsse fut publiquement exposée. Le 8 janvier suivant, elle fut bénite et solennellement rapportée dans la chapelle de marbre qui lui avait été édifiée au XVIIIe siècle.

En 1810, elle fut victime d'une nouvelle profanation. Un misérable, tenté par la cupidité, emporta plusieurs ornements en or, argent ou pierreries. Mais le voleur fut bientôt découvert, les objets les plus précieux restitués au Chapitre et, le 6 juin 1822, la châsse, une seconde fois restaurée, reprenait sa place dans la magnifique cathédrale de Cologne.

SAINT GUÉRIN

ABBÉ D'AULPS EN SAVOIE, PUIS ÉVÊQUE DE SION, EN VALAIS

Fête le 6 janvier.



Saint Guérin dirige les travaux de son premier monastère.

GUÉRIN CHEZ LES FILS DE SAINT BENOIT

Guérin naquit sur la fin du XIe siècle en Lorraine, dans un petit bourg nommé Pont-à-Mousson, à cause de son pont sur la Moselle et du château de Mousson dressé jadis sur une colline qui domine le passage.

Grâce aux soins de sa vertueuse mère, Guérin eut le bonheur de sucer, pour ainsi dire, la piété avec le lait. Aussi lorsque vint l'âge de choisir sa vocation, le jeune homme n'hésita point. Il alla se joindre aux pieux compagnons de Robert de Champagne qui renouvelaient dans la forêt de Molesme les rudes austérités de saint Benoît.

Il fit, sous un tel maître, des progrès si rapides que, peu d'années après sa venue, on le choisit, avec deux ou trois autres religieux, pour aller fonder une colonie en Savoie.

Cet essaim franchit le Jura, traverse le lac Léman, puis remontant le cours de la Drôme, il pénètre dans une vallée solitaire, connue sous

le nom de vallée d'Aulps, soit vallée des Alpes, à cause de ses riches alpages ou pâturages, et s'arrête en un lieu pittoresque, sur les bords d'un ruisseau qui, dévalant du col de l'Ecuelle, va, 300 mètres plus bas, mêler ses eaux à celles de la Drôme.

Nos Bénédictins se créent des abris ou tentes provisoires avec des branches d'arbres. De la même façon ils élèvent un sanctuaire pour la célébration du divin Sacrifice et se hâtent de défricher un lopin de terre qu'ils transforment en jardin. Peu après cependant, avec des matériaux plus solides, ils construisirent une maison commune pour les exercices spirituels ainsi que pour les repas.

La nourriture de ces religieux était aussi pauvre que leur habitation. Ne mangeant jamais de viande, ne goûtant même ni poissons, ni œufs, ni lait, ni fromage, sinon rarement et quand on leur en donnait par charité; ils n'avaient pour boisson que l'eau du ruisselet et pour aliments que les fruits de quelques arbres, des racines et des légumes cuits dans l'eau sans assaisonnement. Ils jeûnaient du reste deux fois la semaine en été, et tous les jours, le dimanche excepté, du 14 septembre à Pâques.

Cependant ils menaient une vie très active. Levés à 2 heures du matin, ils consacraient le reste de la nuit à chanter les louanges de Dieu et à célébrer les saints mystères. Le jour était consacré à la lecture, à la prière, et surtout aux travaux manuels, au défrichement des forêts.

Une vie aussi édifiante leur ayant promptement concilié la sympathie des nobles du voisinage, et leur nombre s'étant rapidement accru, ces religieux demandèrent au Chapitre de Molesme de transformer en abbaye l'humble *cella* des Alpes. Robert de Molesme y consentit avec joie et désigna, pour gouverner cette nouvelle abbaye, un de ses religieux les plus accomplis, qui portait le nom de Guy ou de Vuy (1096).

Vers le même temps, Humbert II, comte de Savoie, déclara céder à l'abbaye, exempts de toute servitude, non seulement le terrain sur lequel la cella avait été bâtie, mais encore toute la vallée adjacente sur la largeur d'une lieue.

GUÉRIN, ABBÉ D'AULPS

Quand l'abbé Guy mourut (1110), les moines s'empressèrent de mettre à leur tête Guérin, dont ils admiraient la sainteté.

Sous son habile direction, l'abbaye d'Aulps devint prospère à tous égards. L'évêque de Genève, Guy de Famigny, lui donna l'église de Saint-Cergues avec ses dépendances (1113) et, quelques années plus tard, un seigneur lui offrit une vaste terre appelée la Combe; mais craignant que la richesse n'amenât le relâchement, Guérin crut devoir refuser cette offre généreuse.

Le vieil abbé s'appliqua surtout à réchauffer dans l'âme de ses religieux l'amour de la régularité et l'esprit de sacrifice. Il donnait du reste de l'un et de l'autre de merveilleux exemples. Quoique le premier par le rang, il ne cessait de se montrer le plus humble, choisissant volontiers ce qu'il y avait de plus grossier, de plus pénible à la nature. Non content de mâter son corps par le travail, les veilles et le jeûne, il portait sur la chair nue un cilice aux pointes aiguës, dont le pape Calixte II lui avait fait, dit-on, présent.

Aux vertus du vrai moine, Guérin joignait celles qui font le parfait supérieur: la vigilance, la sagesse, la prudence, enfin une sévérité mêlée de douceur.

Ses religieux, réunis pour les repas et les offices divins, se retiraient le soir, par groupes de trois ou quatre, dans des habitations séparées, ce qui leur donnait mainte occasion d'entrer en relations avec les habitants de la vallée, et était par suite une cause de dissipation et un danger. Pour couper court à ces abus, Guérin se résolut de rassembler sous le même toit tous ses moines, et, sans se laisser effrayer par les difficultés de l'entreprise, il entreprit ces vastes constructions, dont les ruines couvrent encore le sol au midi de l'église.

EN RELATIONS AVEC SAINT BERNARD

Songeant ensuite aux moyens d'assurer après sa mort l'avenir de l'abbaye, il l'affranchit de par l'autorité du pape, de l'abbaye de Molesme où le relâchement s'était introduit, et obtint son affiliation à la Congrégation naissante, mais célèbre déjà, de Cîteaux, que présidait l'illustre Bernard de Clairvaux.

Bernard, qui connaissait par la renommée la sainteté de Guérin, accueillit sa demande avec la plus grande joie, le confirma dans sa charge d'abbé, et lui envoya quelques religieux pour former ses moines aux pratiques de l'Ordre sous lequel ils se rangeaient. La chose ne fut pas difficile, car ces derniers, comme les moines de Clairvaux, suivaient dans sa pureté la règle bénédictine. Ils échangèrent toutefois l'habit brun qu'ils avaient porté jusqu'alors, pour endosser l'habit *blanc* adopté par les Cisterciens. Lorsque les bâtiments élevés par Guérin furent en état de recevoir les religieux dispersés, l'abbé les réunit. Dès ce moment, les saintes observances furent remises en honneur; les relations avec le dehors se firent plus rares; et les femmes, qui avaient eu jusque-là libre accès dans l'église, s'en virent l'entrée interdite.

Le bruit de ces travaux et de ces réformes était arrivé à Clairvaux; saint Bernard en fut dans l'admiration, et, sous l'impression de ce double sentiment, il écrivit à Guérin la lettre suivante:

« Au R. P. et vénéré Guérin, abbé de Sainte-Marie-des-Alpes et aux frères du même monastère, le frère Bernard, serviteur de votre sainteté.

» Je vois maintenant se vérifier en vous, mon Révérend Père, cette parole que je me souviens d'avoir lue dans les divines Ecritures: lorsque l'*homme touche au but, il ne fait encore que commencer*. (Eccli. XXIII, 6.)

» Votre âge vous donnait droit au repos et vos longs services à la récompense; cependant tel qu'un soldat nouvellement engagé sous les drapeaux du Christ, vous entreprenez une *nouvelle campagne*, vous provoquez derechef l'ennemi au combat, et montrant dans un corps chargé d'années toute la vigueur de la jeunesse, vous contraignez l'antique ennemi du salut à rentrer en lice avec vous. En effet, il vous voit renoncer maintenant à la coutume que vous avez vous-même suivie, aux usages traditionnels de vos prédécesseurs, et, touché de la grâce d'en haut, vous démettre des églises et des bénéfices que vous possédiez, détruire ces *synagogues de Satan*, je veux dire ces cellules particulières dans lesquelles des religieux vivaient trois ou quatre ensemble sans règle et sans ordre; interdire l'accès de votre église aux femmes, et veiller

avec plus de zèle que jamais à faire fleurir la piété et la régularité. Pendant que vous agissez ainsi, que peut faire le premier et le plus grand des pécheurs (Satan), sinon de sécher d'envie et de grincer des dents. »

L'abbé de Clairvaux exhorte ensuite les religieux à avancer, sans se lasser jamais, dans la route de la perfection, à l'exemple de Guérin, leur chef.

« O vous, enfants d'un tel père, s'écrie-t-il, soyez ses imitateurs, comme il l'est lui-même de Jésus-Christ dont il est la *bonne odeur*. Non-seulement il l'est pour vous, qui la respirez les premiers, mais cette odeur qu'il exhale vient jusqu'à nous, pour éloignés que nous soyons..... que dis-je, elle a pénétré jusqu'aux cieux..... »

Cette lettre toucha le bienheureux Guérin ainsi que tous ses frères; elle augmenta le zèle des uns, elle inspira aux autres des sentiments dignes de leur profession, et les fit tous courir à grands pas dans la voie du Seigneur.

L'œuvre de Guérin paraissait donc achevée, et le bon vieillard pouvait, semble-t-il, prier le Seigneur, *de le laisser aller en paix*. Mais Dieu avait sur lui d'autres vues et voulait l'élever sur un plus noble théâtre, afin qu'il pût faire participer un plus grand nombre d'âmes aux trésors de sagesse et de piété qu'il cachait en lui.

GUÉRIN, ÉVÊQUE DE SION.

L'évêque de Sion, Boson, étant mort (1138), le clergé et le peuple de cette Eglise portèrent leurs vues sur Guérin, dont ils connaissaient les œuvres merveilleuses. Celui-ci opposa d'abord un refus formel, objectant le poids des ans, l'impossibilité, dans laquelle il se trouvait, de visiter des populations éparses sur les flancs des montagnes, son amour de la solitude, et par-dessus tout son incapacité et son indignité. Mais le pape Innocent II consulté ordonne à l'élu de ne plus s'opposer au Saint-Esprit, qui se déclarait si manifestement en cette rencontre. Alors l'humble moine obéit et prend le chemin de Sion où le clergé et le peuple le reçoivent avec allégresse.

On devine facilement quelle douleur dut éprouver Guérin, le jour où il se sépara de son abbaye et de ses frères bien aimés. Il nous semble l'entendre répéter les touchants adieux que le célèbre Alcuin adressait à son Couvent lors de son départ pour la cour de Charlemagne :

« O ma cellule, douce et bien aimée demeure, adieu pour toujours! Je ne verrai plus ni les bois qui t'entourent de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés aromatiques et salutaires, ni tes eaux poissonneuses, ni tes vergers, ni tes jardins où le lis se mêle à la rose. Je n'entendrai plus ces oiseaux qui chantaient Matines comme nous et célébraient à leur guise le Créateur, ni ces enseignements d'une douce et sainte sagesse qui retentissaient, en même temps que les louanges du Très-Haut, sur des lèvres toujours pacifiques comme les cœurs. Chère cellule! je te pleure et je te regretterai toujours. »

C'est avec de semblables sentiments que Guérin s'éloigna de sa chère vallée d'Aulps, où depuis près de quarante ans il vivait dans la compagnie de ses frères religieux. La douleur de ceux-ci n'était guère moins vive; et pour chercher consolation dans leur peine, ils écrivirent à l'illustre abbé de Clairvaux qui se trouvait alors en Italie.

Bernard, après avoir fait l'éloge de Guérin, leur trace, dans sa réponse, la conduite qu'ils devront tenir pour l'élection d'un nouvel abbé.

« Dieu a permis que Guérin, votre bon père et le mien vous fût enlevé pour être placé dans un poste plus considérable; il ne nous reste qu'à faire ce que le prophète rapporte du soleil et de la lune : « L'un s'est élevé et l'autre est restée à sa place. (Habac, III, II.) » Le soleil, c'est ce père dont l'abbaye des Alpes recevait tant d'éclat, comme la lune reçoit le sien du soleil. »

Guérin reçut la consécration épiscopale des mains de son métropolitain, Pierre II, archevêque de Tarentaise à qui ses grandes vertus et ses miracles ont mérité l'honneur d'être comparé à l'illustre abbé de Clairvaux.

Le nouvel évêque inaugura son ministère en Valois, en décidant la noble famille d'Allinges à restituer à l'abbaye de saint-Maurice les terres de Salvan et d'Octonelle qu'elle avait usurpées; et il rendit à la même abbaye l'église d'Aigle que l'empereur Henri IV lui avait jadis enlevée pour la donner aux évêques de Sion. Mais il revendiqua et se fit restituer par Amédée III, comte de Savoie, les villages de Louèche et de Maters.

Ces succès obtenus par Guérin auprès des grands de ce monde présageaient assez ceux que par son zèle infatigable il allait obtenir auprès du clergé et du peuple.

Il serait bien intéressant pour nous de suivre le prélat dans ses œuvres et dans sa vie intime; mais les documents sont, hélas! muets. Les vieilles annales de Cîteaux se contentent de nous dire qu'il fut un « pasteur très vigilant », qu'il « ne diminua en rien ses austérités habituelles malgré le fardeau toujours plus lourd de ses années et les travaux toujours plus considérables de sa charge »; qu'il « mit toute son activité au service de la réforme ecclésiastique de son clergé et des mœurs corrompues du peuple, et qu'enfin ses bonnes œuvres, son langage et ses enseignements furent constamment pour chacun une pressante invitation à suivre les sentiers qui mènent au salut éternel ».

Il fut, suivant le mot de saint Bernard, un « vrai soleil pour ses diocésains. Les ténèbres de l'ignorance si répandues à cette époque, les erreurs, les superstitions ne tinrent point devant la simplicité et la lucidité de ses prédications; et de son cœur embrasé s'échappaient des flammes, qui, en éclairant les âmes, les purifiaient et les sanctifiaient.

DERNIERS JOURS DE SAINT GUÉRIN

Le pieux Guérin aimait à se distraire, quelques jours, de ses sollicitudes épiscopales, dans une visite annuelle à son ancienne solitude des Alpes. Là, confondu parmi les moines dont il suivait le genre de vie, il se reposait de ses fatigues et prenait de nouvelles forces pour de nouveaux combats.

Sa visite répandait la joie dans toute la vallée. Les montagnards ne pouvaient se lasser de le voir et de l'entendre, ils lui amenaient leurs enfants et leurs malades pour qu'il les bénît. Les moines, tout heureux de posséder quelques instants leur père bien-aimé, s'édifiaient de ses exemples et buvaient avidement les paroles qui tombaient de ses lèvres.

Quant à lui, il éprouvait un bonheur non moins grand à se retrouver dans sa chère cellule, au milieu de ses frères, à méditer dans le silence du cloître sur les vérités éternelles qu'il brûlait d'aller bientôt contempler dans leur source.

C'est dans un de ces voyages que Dieu exauça les désirs de son fidèle serviteur, en l'appelant à lui pour le récompenser de ses travaux.

Guérin gouvernait depuis douze ans l'Eglise du Valais, et ce court espace de temps avait suffi à son zèle pour y rétablir la discipline et lui rendre, avec la piété des anciens jours, l'éclat des vertus mâles dont elle avait, pendant plusieurs siècles, offert l'exemple au monde.

Sa tâche était achevée et la mesure de ses mérites était comble; Guérin pouvait mourir en paix.

Voici comment la légende raconte ses derniers moments :

« Après quelques jours de retraite, Guérin, sur le point de retourner à Sion, se trouva indisposé. Cependant son zèle s'élevant au-dessus de ses infirmités, il ne laissa pas de partir. Mais lorsqu'il fut à la montée du Bas-Thé (1), qui est environ à une demi-lieue de l'abbaye, il ne put passer outre; Dieu voulant qu'il finît ses jours dans son ancien couvent, permit, par une merveille extraordinaire, que la mule sur laquelle il était monté s'abattît et laissât sur le roc l'empreinte de l'un de ses genoux, pendant que les cloches de l'abbaye sonnaient d'elles-mêmes. Ce double prodige fit connaître au saint vieillard que la volonté de Dieu s'opposait à son retour dans sa ville épiscopale. Il revint donc à l'abbaye, s'étendit sur sa couche, reçut les sacrements et termina peu après sa course par une heureuse mort (1). »

Cette mort arriva le sixième jour avant les calendes de septembre, soit le 27 du mois d'août de l'an 1150, ainsi qu'en témoignent les nécrologes de Sion et celui du monastère d'Abondance.

Guérin avait alors près de quatre-vingt-cinq ans, dont cinquante passés dans sa cellule de moine.

Le lendemain, les religieux d'Aulps l'ensevelirent dans leur église, au milieu d'un concours immense; et c'est à cette date que, depuis des siècles, on célèbre sa fête dans les diocèses de Genève, de Sion, de Lausanne et de Besançon.

CULTES ET RELIQUES

Le concours des fidèles au tombeau du Saint devint en peu de temps considérable, et l'abbaye dut construire, pour héberger les pèlerins, une maison qui subsiste encore.

Quelques années après la mort de Guérin, les religieux retirèrent la dépouille mortelle de leur abbé vénéré, pour la placer au milieu du transept, dans un sarcophage en marbre, supporté par quatre colonnes, et ils dressèrent devant le tombeau un autel dédié au Bienheureux.

(1) C'est à cent mètres à peine en dessus du hameau du Bas-Thé. On y a élevé d'abord une simple croix, puis un modeste oratoire, dans lequel se voit une petite statue représentant le Saint à cheval sur sa mule. Au-dessous l'inscription suivante :

M	1814	S
ICI LA MALADIE		
ARETA S. GUERIN		
ALLANT A SION		
D	1158	

(1) Le Nain, *Essais sur l'histoire de Cîteaux.*

Ces précieux restes demeurèrent là six siècles, exposés à plus d'un danger.

Un jour entre autres, une troupe d'hérétiques vaudois, qui cherchaient à se rendre de Suisse en Italie par les montagnes de la Savoie, arrivés à Saint-Jean d'Aulps, saccage l'abbaye, détruisant les images et les autels, foulant aux pieds les reliques ou les jetant dans le feu. Ils essayent même d'ouvrir le tombeau du Saint à coups de marteau; mais, dit la légende, Dieu sema l'épouvante parmi ces impies. Un profanateur ayant reçu un soufflet d'une main invisible, et la cloche de l'abbaye ayant d'elle-même sonné sept coups, les Vaudois, saisis d'une terreur panique, quittèrent précipitamment ces lieux (1689).

Pendant la Révolution, deux frères, nommés Favre, cachèrent la châsse du Saint dans une muraille de leur habitation; elle y demeura jusqu'au 28 août 1804, jour où elle fut solennellement transférée dans l'église paroissiale qui s'élevait sur la gauche de la Drôme, au village de la Moussière. Cinquante ans plus tard, on mit le corps dans une belle châsse neuve qui fut, en 1886, transportée dans l'église neuve bâtie à Plan d'Avau, sur la droite de la rivière.

En 1606, saint François de Sales, procédant à la visite de la paroisse, voulut offrir le Saint-Sacrifice sur l'autel dédié au Bienheureux; il pria longtemps devant son tombeau, puis, adressant aux assistants un discours enflammé, il leur rappela les vertus de Guérin et loua leur confiance à son intercession. Dans son *Traité de l'amour de Dieu*, le même prélat nous parle du *glorieux saint Guérin, Abbé d'Aulps, dont la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce diocèse.*

Une des particularités du culte de saint Guérin, c'est que les populations l'invoquent non seulement pour elles-mêmes, mais encore pour leur bétail.

Au jour de sa fête, on voyait, on voit encore arriver de tous côtés des bêtes à cornes ou à laine, des chevaux surtout, saines ou malades, amenées par leur propriétaires. Un prêtre touchait ces animaux avec une relique qu'il tenait à la main, en disant : *Que la clé de saint Guérin te touche et que Dieu te guérisse* ou *te bénisse.*

On appelle *clé de saint Guérin* un étui d'argent en forme de clé, où sont renfermés les deux crochets ou fermoirs qui liaient l'une à l'autre les extrémités du cilice trouvé sur le Saint le jour de sa mort.

Bien des fois, en temps d'épizootie, cette clé fut portée dans les montagnes du Valais et jusque dans le canton de Fribourg. Au mois d'août 1624, on vit même les populations protestantes du district d'Aigle (Vaud), députer quelques notables à l'abbaye d'Aulps pour la demander, et, dit le chroniqueur Berodi, « l'attouchement de cette clé arrêta le fléau; à son contact les animaux près d'expirer furent rappelés à la vie ».

Récemment encore les habitants de la vallée d'Aulps obtinrent par l'intercession du Saint la cessation subite du charbon qui décimait leurs troupeaux (1869).

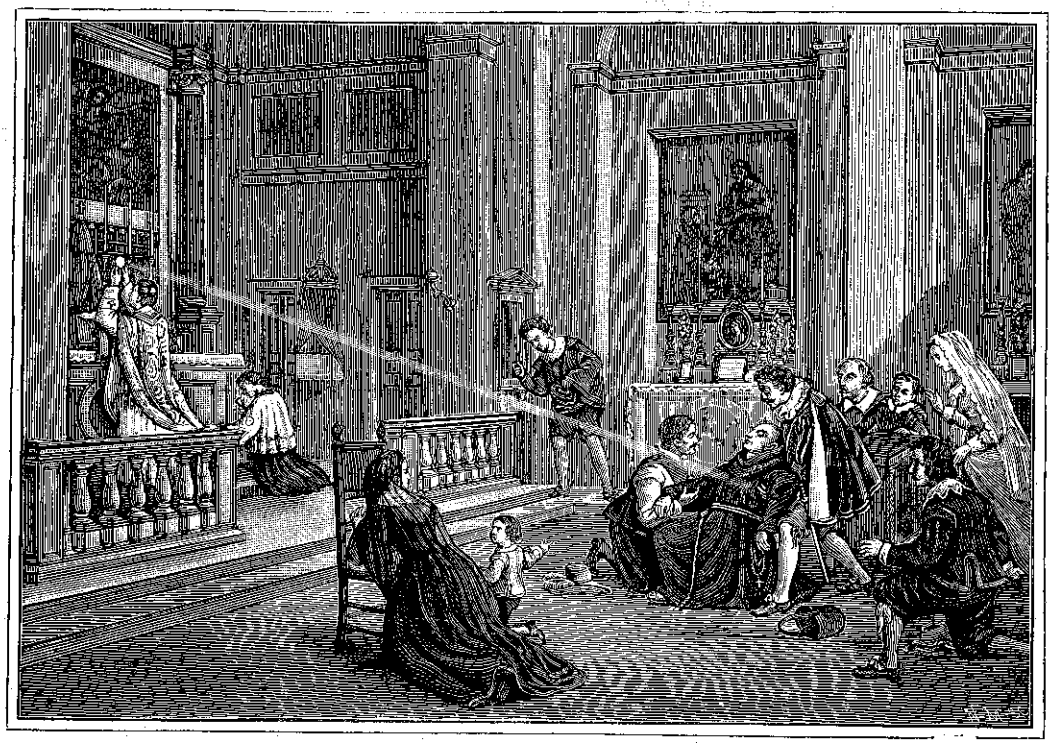
Chaque printemps, ils amènent leur bétail devant l'église pour le faire bénir par l'attouchement de la clé. Chaque année, au 28 août, les pèlerins continuent d'affluer nombreux; ils y étaient près de 30 000 en 1877.

Il existe de nombreuses chapelles, des oratoires en l'honneur de saint Guérin dans le diocèse d'Annecy, de Tarentaise, de Genève et de Sion. On en trouve jusque dans les Vosges.

LE BIENHEUREUX CHARLES DE SEZZE

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS RÉFORMÉS

Fête le 6 janvier.



Au moment de l'élévation, un dard enflammé part de l'hostie et pénètre dans le cœur du bienheureux.

LES VOIES DE DIEU

Rien n'est plus mystérieux que les moyens dont Dieu se sert pour attirer les âmes à son service. Il se plaît souvent à tromper les prévisions humaines en permettant que des événements imprévus viennent tout à coup changer la direction d'une existence. La vocation du bienheureux Charles de Sezze en est une preuve nouvelle. Né de parents dont la piété faisait l'unique richesse, destiné par eux à l'état ecclésiastique, puis arraché aux études par la maladie, réduit enfin à garder les troupeaux avec des compagnons grossiers et parfois malveillants, tout semblait devoir l'éloigner de cette vie apostolique à laquelle il aspirait; mais il arriva que Dieu fit servir tous ces obstacles à la réalisation des desseins qu'il avait sur lui.

Il naquit à Sezze, ville épiscopale de la province de Rome, le 2 octobre 1613, et reçut au baptême les noms de Jean-Charles. Ses parents l'élevèrent dans les sentiments de la plus vive piété. Tout jeune encore on lui faisait porter par dévotion le costume franciscain et l'on admirait sa tenue digne d'un religieux. « Regardez Frère Juvénal, disait plaisamment sa mère, il fait son noviciat et ne parle pas. »

Sa grand'mère maternelle qui l'aimait beaucoup obtint à force de prières de le prendre avec elle pour faire son éducation. Elle eut soin avant tout de lui inspirer l'amour de la prière et des bonnes œuvres. Pour le former à la charité envers le prochain, elle lui remettait souvent de petites aumônes qu'il devait distribuer de ses propres mains.

Dès qu'il atteignit sa septième année on pensa à le faire étudier et il commença à fréquenter les écoles. Ses parents désiraient qu'il devint prêtre, non point dans l'espérance de lui procurer le bien-être et de le mettre à même de les secourir dans leurs vieux jours, mais poussés uniquement par des motifs surnaturels. Son père désirait donner à Dieu un apôtre et un convertisseur d'âmes; sa mère, par un saint égoïsme, se flattait surtout de l'espoir de laisser après elle un prêtre qui offrirait le Saint Sacrifice pour le repos de son âme.

Telle n'était pas la volonté de Dieu.

Un incident imprévu vint soudain arracher le Bienheureux à ses chères études. Il arriva que,

pour un léger manquement, probablement involontaire, le maître le battit de verges avec tant de cruauté que le pauvre enfant demeura tout couvert de plaies et fut très affecté moralement, au point de tomber dans une profonde mélancolie. Les soins maternels eurent bientôt fait disparaître les plaies du corps, mais celles de l'âme semblaient ne vouloir pas guérir. On ne le renvoya point à l'école, de peur d'aggraver son état de tristesse et de découragement et on l'occupa aux travaux des champs avec ses frères dont la compagnie lui apportait un grand soulagement. La vue de la campagne, en lui parlant de Dieu par les mille voix des créatures, ne tarda pas à lui rendre la paix et la sérénité. Laissons-le parler lui-même :

« A la vue des troupeaux de bœufs, je me sentais porté à la dévotion, en pensant que ces animaux avaient été les témoins du grand mystère de la naissance de Jésus et qu'ils l'avaient réchauffé de leur haleine, tandis qu'il reposait sur la paille de la pauvre crèche. C'est pourquoi je pris plaisir à m'occuper de ces animaux, et mon contentement grandit à ce point que je retrouvai complètement cette liberté d'âme dont j'étais privé depuis quelque temps. »

C'est vers cette époque que Charles se sentit appelé à la vie religieuse et qu'il forma le projet d'entrer dans l'Ordre franciscain, comme simple Frère convers. Pour mieux se préparer à sa vocation, il demanda à ses parents de le laisser encore à la campagne, où son âme pouvait converser plus facilement avec Dieu. On le lui permit, non sans un vif regret de voir s'évanouir les espérances qu'on avait fondées sur lui. Il ne serait donc point l'apôtre rêvé par son père ni l'intercesseur tout-puissant que désirait sa mère.

Consolez-vous, pieux parents, Dieu bénira vos saintes ambitions et votre fils sera apôtre et intercesseur, mais d'une autre manière que vous l'aviez pensé!

LE PIEUX BERGER

Les sentiments de piété que la vue des champs excitait dans l'âme de Jean-Charles se développaient de jour en jour et faisaient l'admiration de tous. Dieu voulut, dès cette époque, manifester par des miracles combien les œuvres de son serviteur lui étaient agréables.

Ces critiques sévères, qui, sous prétexte de défendre la majesté de Dieu dont ils se font une idée bien fausse, rejettent tous les miracles où la toute-puissance semble se prêter à trop de condescendance et de familiarité avec les humbles et les petits, réprouveront peut-être ceux que nous allons raconter. Nous les donnons sur la foi des témoins oculaires. Comme nous n'avons aucune raison de suspecter leur témoignage et que, d'autre part, nous n'avons pas le droit de limiter la toute-puissance de Dieu, nous n'hésitons pas à admettre ces faits merveilleux pour extraordinaires qu'ils puissent paraître,

Des compagnons du Bienheureux ont déclaré que souvent ils virent les bœufs de Jean-Charles continuer tout seuls leur labour, tandis que lui s'agenouillait pour réciter l'*Angelus*, s'absentait pour aller à la Messe, ou bien encore se retirait dans un endroit écarté pour lire, prier, se donner la discipline.

Un jour que ses compagnons s'étaient réfugiés dans une hutte champêtre pour se sauver de la pluie et que Jean-Charles était occupé à rassembler les troupeaux dispersés, on voulut, en son absence, se divertir plaisamment à son sujet. Prendre sa gourde, en boire le vin et le remplacer par de l'eau claire, ce fut l'affaire d'un instant. Quand fut venu le moment du dîner et que chacun eut étalé ses pauvres provisions, le Bienheureux fit comme tout le monde; il prit sa gourde, la déposa à côté de lui et commença son frugal repas, sans se douter de rien. On se préparait à rire à ses dépens quand on le vit approcher sa gourde de ses lèvres. Mais, ô surprise, il but comme à l'ordinaire, sans manifester aucun signe d'étonnement, puis, aimablement, selon sa coutume, il offrit à boire autour de lui. A la stupéfaction de tous, l'eau de la gourde s'était merveilleusement changée en un vin délicieux.

On affirme aussi que, dans une autre circonstance, il fit jaillir une source d'eau d'un sol brûlé par le soleil, pour permettre à ses compagnons de se désaltérer.

Il eut bientôt acquis, grâce sans doute à ces merveilles, mais aussi à sa vie angélique, un prestige incomparable aux yeux des pauvres gens qui l'entouraient. Il en profitait pour les instruire dans les vérités de la foi et leur inspirer un grand amour de la prière. Les vies de saints et les Actes des martyrs, dont il se nourrissait lui-même, fournissaient une ample matière à ses pieux entretiens. Ce genre d'instruction par des exemples touche davantage le peuple qui est peu accessible aux démonstrations et aux raisonnements de l'école. N'était-ce pas là un véritable apostolat, et son père n'avait-il pas à se féliciter de voir que ses espérances se réalisaient malgré tout?

Jean-Charles atteignait sa dix-septième année, comme il le raconte lui-même, lorsqu'il sentit d'une manière plus vive le désir d'une vie plus parfaite, un amour plus ardent pour Dieu, une piété filiale plus grande envers la Sainte Vierge. Ses communions devinrent plus ferventes et plus nombreuses; il s'appliqua davantage à méditer les exemples de Notre-Seigneur et surtout sa douloureuse Passion; enfin il s'exerça à dompter sa chair par des jeûnes et des flagellations. C'est à cette époque qu'il fit le vœu de chasteté perpétuelle en l'honneur de Marie-Immaculée et le garda si bien dans la suite, que l'Epoux céleste qui se plaît parmi les lis semblait avoir placé en lui sa demeure de prédilection.

A cela s'ajoutait encore une grande libéralité envers les pauvres. Non seulement il n'en renvoya jamais un seul sans quelque secours, si minime fût-il, mais encore il payait de sa personne en les aidant dans leurs travaux.

C'est ainsi que l'âme de Jean-Charles s'épanouissait au souffle de la grâce en fleurs odorantes de bonnes œuvres et de vertus. Avec un amour jaloux, Dieu ne tardera pas à ravir au monde un si riche trésor pour l'enfermer dans le jardin de la vie religieuse.

UNE ÉPREUVE PEU COMMUNE

Le Bienheureux touchait à sa vingt et unième année, lorsque, à la suite d'une grave maladie, dont il guérit miraculeusement, contre tout espoir, après avoir fait le vœu d'entrer en religion, il vint à Rome solliciter son admission au couvent des Mineurs réformés de San Francesco a Ripa. Il fut reçu comme Frère convers et envoyé au couvent de Nazzano pour y faire son noviciat. Avant de l'admettre à la prise d'habit, le Père gardien voulut le soumettre à une rude épreuve qui aurait déconcerté une âme moins généreuse que la sienne.

On était à la veille du jour de vêture. Sur le soir, tandis que Jean-Charles était tout entier à

l'espérance et à la joie, on vint lui signifier, de la part du supérieur, que s'il désirait vraiment l'habit religieux il devait le demander humblement, à genoux et pour l'amour de Dieu devant tous les Frères réunis au réfectoire pour le repas du soir. Le fervent jeune homme obéit de grand cœur, et on le vit, au moment indiqué, se prosterner au milieu du réfectoire, avec deux autres compagnons, demandant avec larmes la faveur de revêtir l'habit de saint François. Le supérieur parut indigné d'une telle demande, il les traita d'hypocrites et de paresseux et conclut en disant qu'ils n'étaient pas dignes d'entrer en religion. Sur quoi il les congédia et ordonna qu'on leur ouvrit les portes du couvent.

Déconcertés, sur le premier moment, les deux compagnons du Bienheureux ne parlaient de rien moins que de retourner dans le monde; mais il sut si bien les encourager et leur communiquer ses profonds sentiments d'humilité, qu'ils se décidèrent à rentrer au couvent par le jardin. Ils arrivèrent à la porte du réfectoire, frappèrent timidement comme de pauvres mendiants et obtinrent qu'on les laissât entrer. Le Père gardien ne put s'empêcher d'admirer leur persévérance, mais sans se départir de sa sévérité :

« Vraiment, dit-il, je ne comprends pas que vous persistiez à venir troubler la paix de ces bons religieux, après qu'on vous a signifié formellement de rentrer dans vos familles, puisque vous n'avez rien de ce qu'il faut pour la vie religieuse. Cependant, comme l'heure est avancée et qu'il serait dangereux de voyager à travers bois au milieu des ténèbres, je veux bien vous accorder l'hospitalité pour cette nuit, mais demain, vous partirez dès la première heure. »

Après une nuit de transes indicibles, quel ne fut pas leur étonnement lorsqu'on leur apprit que tout cela n'était qu'une épreuve et que, puisqu'ils l'avaient si courageusement supportée, ils étaient tous les trois admis à revêtir l'habit religieux.

La conduite du Père gardien semblera peut-être étrange à nos lecteurs. Ne nous hâtons cependant pas de le condamner, admirons plutôt sa prudence à ne permettre l'entrée dans une vie d'immolation perpétuelle qu'à des âmes qui avaient donné des preuves d'une constance héroïque.

Le Bienheureux reçut alors le nom de Fr. Cosme, mais nous continuerons à lui donner celui de Charles, puisque c'est sous celui-ci qu'il est encore désigné.

VIE RELIGIEUSE

Durant tout le temps de son noviciat, Dieu ne cessa de combler Jean-Charles de ses faveurs et permit qu'il dépassât bientôt ceux qui semblaient plus avancés que lui dans les voies de la sainteté. Mais les grâces mêmes de Dieu semblèrent un moment devenir un obstacle à sa vocation. Son esprit absorbé par les pensées surnaturelles paraissait tellement impropre à s'occuper des travaux matériels que certains Pères peu éclairés refusèrent leur suffrage quand vint pour lui le moment de prononcer ses vœux perpétuels. Un temps d'épreuve lui fut assigné, pendant lequel on observerait plus attentivement ses aptitudes. Dieu ayant permis qu'il réussit parfaitement à tous les travaux auxquels on l'employa, on l'admit enfin à la profession. Dès lors, il parut plus que jamais zélé pour tous les devoirs de son état : personne plus que lui ne se montra obéissant aux ordres de ses supérieurs, plus fidèle à la pratique de la pauvreté franciscaine, plus jaloux de conserver la pureté de son cœur, plus mortifié dans la nourriture et le sommeil, plus diligent dans l'accomplissement de sa charge.

Cette perfection en toutes choses, qui lui attira l'estime et l'affection de tous, fut rendue encore plus éclatante par les miracles que Dieu accomplissait en sa faveur.

Un jour, il vint au couvent une si grande quantité de pauvres que le bienheureux Charles, chargé alors de distribuer les aumônes, se vit obligé d'épuiser toute la provision de pain pour pouvoir donner quelque chose à chacun. Mais aussitôt après, ayant réfléchi au grave dérangement qu'allait causer aux Frères sa générosité inconsidérée, il se mit à chercher les moyens de réparer sa faute. Comme toujours il eut recours à la prière. Un instants'était à peine écoulé qu'on vint l'avertir de la part du Père vicaire qu'un homme inconnu venait d'apporter au couvent une bonne provision de pains. Le saint religieux fut saisi d'étonnement à cette nouvelle, car il avait sur lui les clés de la porte et nul ne pouvait entrer dans le couvent sans qu'il en fût averti. Il courut à la porte pour remercier le généreux bienfaiteur; mais, pour comble de surprise, il ne le trouva point et ne put en avoir aucune nouvelle.

Dieu, qui récompensait de la sorte sa confiance dans la Providence, opéra plusieurs miracles en faveur de son obéissance.

Nous n'en citerons qu'un :

Une nuit, trois bœufs pénétrèrent dans le jardin du couvent et y causèrent de graves dommages. Le matin, tous les efforts de ceux qui essayèrent de les prendre furent inutiles : les trois animaux devenaient furieux et ne se laissaient point approcher. Charles avait passé la nuit au chevet d'un mourant et il se reposait alors dans sa cellule. Le Père gardien, qui connaissait sa vertu, le fit appeler et lui commanda au nom de l'obéissance de reconduire les bœufs à leur écurie. Sans hésiter, le Bienheureux s'avança vers eux et leur ordonna de s'arrêter. Ils obéirent comme s'ils comprenaient sa parole et, se tournant vers lui, ils semblaient attendre un nouvel ordre. Charles n'eut qu'à les pousser devant lui et, devenus aussi dociles que des agneaux, ils se laissèrent reconduire à leur maître.

PERSÉCUTIONS DU DÉMON

Il ne faudrait pas croire que la vertu fût pour notre Bienheureux chose toute naturelle et qui ne lui demandât aucun effort. On croit trop souvent que la sainteté ignore ces combats intimes, partage de la plupart des âmes et que nous prenons souvent comme excuses de notre tiédeur, de notre inconstance, de notre lâcheté.

Jean-Charles fut souvent en butte aux persécutions des puissances des ténèbres. Une nuit, comme il entrait dans sa cellule, il se vit soudain entouré d'une bande de loups hideux; les monstres se jettent sur lui, le serrent à la gorge et en même temps une voix se fait entendre : « Renie Dieu ou que ces loups te dévorent. »

Charles comprend vite à quels ennemis il a affaire :

« Bien volontiers, répond-il sans se déconcerter, je donnerai ma vie pour mon Dieu »; et les démons confus de disparaître à l'instant.

Une autre fois, il s'apprête à prendre quelques courts instants de repos, lorsqu'une troupe d'esprits mauvais l'assaille et un terrible combat s'engage. Le Bienheureux est comme obsédé de suggestions mauvaises. Des fantômes horribles tourbillonnent autour de lui, mais il demeure en paix et laisse Satan s'agiter en pure perte. Alors les

monstres de l'enfer se précipitent sur lui et le serrent avec tant de violence que l'héroïque patient se croyait à tout instant sur le point d'étouffer. Il ne lui fut même pas possible de prononcer le nom de Jésus qui aurait suffi à mettre en fuite ses ennemis. Dans leur rage, les esprits infernaux semblaient prendre plaisir à lui transpercer la tête par un clou rougi au feu qui entrait par une oreille et ressortait par l'autre. Ce tourment effroyable ne laissa pas de traces visibles, comme il est arrivé au saint curé d'Ars en proie à de semblables vexations, mais le Bienheureux en éprouva des douleurs atroces qui durèrent plusieurs jours.

Cependant les luttes les plus pénibles furent celles qu'il eut à livrer contre les plus douloureuses désolations intérieures. Elles firent de sa vie une alternation continuelle de souffrance et de joie intime, de trouble et de paix inénarrable, de ténèbres et d'illuminations célestes, d'impuissances et de divins ravissements. Nous ne parlerons que de la première épreuve par laquelle son âme dut passer avant d'arriver à l'union la plus intime avec Dieu qui puisse se réaliser ici-bas.

Une nuit, il se livrait à l'oraison, quand Dieu lui donna tout à coup, par une illumination intérieure, la pleine intelligence de sa faiblesse et de son néant. A la vue de son inexprimable misère, il lui semblait être la plus criminelle de toutes les créatures, digne d'être foulée aux pieds par tous les démons de l'enfer. Son âme fut en proie à une sécheresse qui le rendait incapable de méditer et qui lui enlevait toutes les douceurs éprouvées auparavant dans la réception des sacrements. Après lui avoir fait goûter les charmes de son intimité, Jésus semblait s'être à jamais éloigné de lui : tout le passé n'avait donc été qu'une illusion. Et l'humble Frère en était d'autant plus persuadé qu'il sentait se réveiller en lui des passions qu'il croyait mortes à jamais et qui troublaient ses sens et son imagination. Pendant deux années il soutint ce rude combat sans rien retrancher de ses prières et de ses austérités; puis, un jour de fête, la lumière jaillit à flots dans ses ténèbres. Jésus parut et le plongea dans des torrents de délices : plus une âme a souffert, plus elle est à même de recevoir l'abondance des dons divins.

FAVEURS CÉLESTES — BLESSURE D'AMOUR

Le bienheureux Charles désirait vivement s'embarquer pour les Indes vers lesquelles le poussaient son ardent amour des âmes et l'espoir du martyre. Ses supérieurs allaient condescendre à ses vœux, mais une maladie grave mit obstacle à son départ, et, au lieu de partir pour les missions lointaines, on l'envoya à Rome achever sa convalescence. Il devait y passer le reste de ses jours.

Le sacrifice de ses projets d'apostolat fut dur à son cœur, mais Dieu l'en récompensa par des faveurs nouvelles. Des lumières extraordinaires lui permirent d'écrire des traités de spiritualité si pleins de doctrine que les plus savants théologiens eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de les admirer. A mesure qu'il s'avançait vers le terme de sa vie, le Dieu d'amour activait en lui les flammes dévorantes qui le consumaient.

Sans cesse ses lèvres murmuraient : « Jésus, donnez-moi votre amour! » Et Jésus semblait vouloir faire du Bienheureux un séraphin terrestre, qui le dédommageât par l'intensité de sa charité de la froideur du siècle.

Un jour de quête, il entra dans l'église des Carmélites, consacrée à saint Joseph, pour y entendre la Sainte Messe. Il était absorbé dans la prière, lorsque, soudain, au moment de l'Elévation, un dard enflammé parti de l'Hostie transperça son cœur en produisant un bruit semblable à celui d'un fer rouge qu'on plongerait dans l'eau. La secousse qu'il en ressentit le fit s'évanouir.

Quels furent les sentiments qui remplirent alors son cœur? Nul mieux que lui ne pourrait nous le faire comprendre :

« Les ardeurs de charité que j'éprouvais en ce moment pour Dieu étaient si grandes, écrit-il dans sa vie, que les tourments les plus affreux, le purgatoire et l'enfer lui-même me semblaient peu de chose, et, volontiers, je les aurais endurés pour témoigner à Dieu mon amour. »

Après la mort du Bienheureux, ses frères, par une sainte curiosité, ouvrirent son côté et trouvèrent sur son cœur une large cicatrice, trace visible de cette blessure d'amour. Au-dessous apparaissait un corps dur et allongé ayant la forme d'un clou.

Nous ne pouvons détailler ici les grâces extraordinaires que reçut le serviteur de Dieu : don des miracles, prévision de l'avenir, discernement des esprits, extases et ravissements. Il faudrait pour cela plus que les limites d'une courte notice.

La renommée du saint religieux se répandit au dehors. Les plus grands personnages de Rome avaient recours à ses lumières; mais rien n'égalait l'estime et l'affection qu'avait pour lui le pape Clément IX. Il l'employa à diverses négociations; et, deux fois, fut guéri miraculeusement par lui.

LA MORT

Le Bienheureux était arrivé à la soixante-sixième année de son âge et la trente-quatrième de sa vie religieuse, quand il plut à Dieu de l'appeler à la récompense. Déjà, à plusieurs reprises, il avait annoncé sa fin prochaine, lorsque, au lendemain de Noël, il fut pris d'une violente pleurésie.

Le cardinal Facchinetti lui envoya son médecin; le Bienheureux sourit en le voyant et lui dit plaisamment : « Les soins que vous allez me donner ne vous procureront point de gloire. »

On lui fit toucher diverses reliques : il les vénérait avec beaucoup de dévotion, mais il déclarait hautement qu'il ne devait plus guérir.

Lorsqu'on lui apporta le Saint Viatique, il descendit de son lit et s'agenouilla sur la terre nue. Il reçut Notre-Seigneur avec une grande piété et entra aussitôt en extase. Son ravissement dura jusqu'à sa mort, qui eut lieu environ un quart d'heure après. On était au 6 janvier 1670.

Le Bref de béatification de Charles de Sezze fut signé par Léon XIII, le 1er octobre 1881. Son cœur est conservé dans l'église des Mineurs de San Francesco a Ripa, à Rome. On y voit encore la cicatrice et le clou miraculeux.

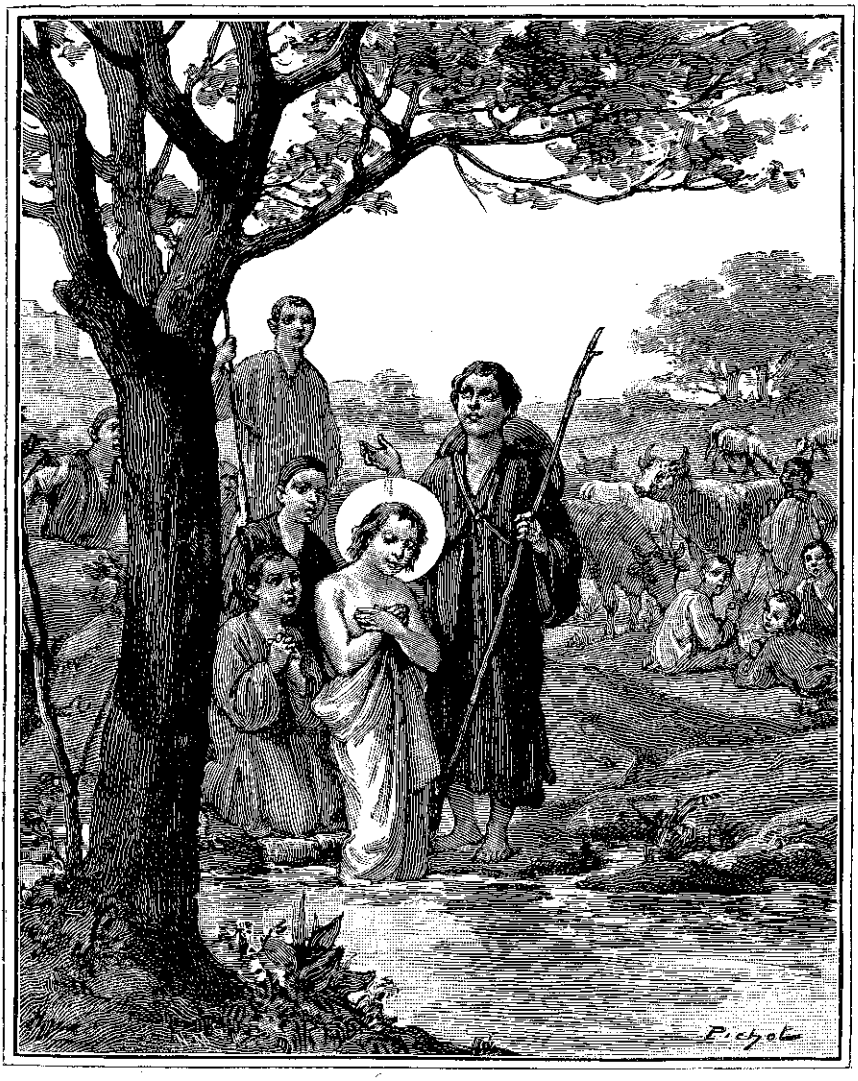
SOURCES CONSULTÉES

Vita del Beato Carlo da Sezze, par le P. Antonio Maria da Vicenza, ministre provincial des Frères Mineurs de la province de Venise, 1881.

SAINT ABD-UL-MASSIH

ENFANT MARTYR EN MÉSOPOTAMIE

Fête le 6 janvier



Saint Abd-ul-Massih se fait baptiser par les petits bouviers ses compagnons.

UN BAPTÊME FORT ÉTRANGE

En l'an 390 après Jésus-Christ, vivait dans la Mésopotamie, à Singara, aujourd'hui Sindjar, à 150 kilomètres à l'ouest de Mossoul, un Juif fort riche, du nom de Lévi. Terres, troupeaux, famille nombreuse, aucun des biens de ce monde ne lui manquait. Cet homme avait confié à ses fils aînés la gestion de tous ses biens, tandis que le plus jeune, un enfant de onze ans, appelé Ascher ben-Lévi, menait paître le troupeau de vaches.

Chaque jour, le petit Ascher rencontrait à l'abreuvoir, vers l'heure de midi, d'autres bouviers de son âge. Les vaches abreuvées, on s'asseyait sur l'herbe et l'on dinait. Les petits chrétiens formaient un groupe, les petits mages ou païens un autre groupe, et le petit Juif restait tout seul, car il n'y avait pas d'autre enfant de sa religion.

Ascher mourait d'envie de manger avec les chrétiens, mais ceux-ci n'y consentaient pas et, pendant le repas, ils se redisaient entre eux de belles histoires du Christ et des martyrs qu'ils avaient entendu raconter la veille par leurs parents. Le petit Juif saisissait bien par-ci par-là des bribes de leur conversation, et ce qu'il en entendait ne faisait qu'accroître son désir d'en savoir davantage, mais il s'approchait en vain, la joyeuse bande le repoussait toujours.

Un jour que les chrétiens s'étaient réunis selon leur habitude et que l'heure du dîner était arrivée, Ascher vint au milieu d'eux et leur dit : « Mes frères, je vous en supplie, laissez-moi manger avec vous, ne me repoussez pas. — Oh! non, répondirent les chrétiens. Quand tu auras reçu le baptême d'eau au nom du Christ et que tu seras chrétien, tu mangeras avec nous mais pas avant. Tu sais bien qu'il est défendu aux chrétiens de manger avec les Juifs. — Voici de l'eau, répliqua Ascher, rien n'empêche que vous me baptisiez. — Oh! mais si; il faut un prêtre pour le baptême, et cela ne se fait qu'à l'église. — Mais l'église est loin, les prêtres aussi. Du reste, ils auraient peur de mon père, vous, baptisez-moi ici? »

On consentit à sa demande, on le déshabilla, on le plongea dans l'eau tout entier suivant la coutume orientale et tous dirent d'une seule voix : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que le serviteur du Christ soit baptisé, et toi, ô Christ, notre Dieu et le Dieu de nos prêtres, supplée sur cette eau toutes les paroles que disent les prêtres en baptisant et fais que ton serviteur soit bien baptisé. » Alors, ils le plongèrent trois fois dans l'eau, ainsi qu'ils l'avaient vu faire, puis ils l'en retirèrent. Aussitôt, on l'entoura, on l'embrassa, on le promena en triomphe afin d'imiter la procession des néophytes et on le revêtit des habits les plus propres. Après quoi, la bande s'assit et dîna, rendant tous les honneurs au nouveau baptisé, comme à un jeune marié le jour de ses noces.

L'enfant était radieux. On lui avait donné un nom en le baptisant et on l'avait appelé Abd-ul-Massih, c'est-à-dire serviteur du Christ.

LES BOUCLES D'OREILLES, SIGNE DU BAPTISÉ

Après le repas, un des garçons qui portaient des boucles d'oreilles en or dit à ses camarades : « Mes frères, vous savez que les Juifs ne percent pas l'oreille des hommes, mais si cela vous va, nous allons percer les oreilles d'Abd-ul-Massih, afin qu'il persévère dans le christianisme et qu'il se détache entièrement de son ancienne religion. Nous lui passerons une de mes boucles d'oreilles en or. Cela nous sera un gage et un témoignage de sa persévérance. » On perça donc l'oreille droite du nouveau chrétien, on y passa un pendant en or, puis chacun retourna à son troupeau.

Le soir venu, l'enfant alla trouver sa mère et la mit au courant de ce qui s'était passé. Quels gémissements et quelles larmes! Toutefois, comme elle était mère, que l'affection pour son dernier fils dominait chez elle tout autre sentiment, elle redoula les effets de la colère de son mari et cacha son enfant, pour que le père ne le vît pas.

Cela dura bien un mois. L'enfant partait de bon matin et rentrait à la nuit, passant le jour avec son troupeau et ses camarades, la nuit dans la cachette que sa mère lui avait ménagée. Le père, surchargé d'occupations et tout entier à ses affaires, n'avait pas remarqué l'absence de son fils, qui se produisait d'ailleurs de temps à autre, et il ne songeait pas à s'enquérir de lui.

Pendant ce temps, il arriva que les parents des petits bouviers firent leur pèlerinage annuel à l'un des monastères de la montagne, à l'occasion de la fête de saint Babylas et de ses trois compagnons. A leur retour, ils eurent de belles histoires sur les martyrs à raconter aux enfants, qui vinrent les redire, à l'heure du repas, à Abd-ul-Massih. Qu'on juge du zèle qui animait son jeune cœur, au récit des actes d'héroïsme qu'il se proposait un jour ou l'autre de reproduire.

LA VISION MYSTÉRIEUSE

Une nuit où l'enfant dormait dans l'asile que lui avait assuré sa mère, il se sentit tout à coup descendre dans un abîme étroit et ténébreux; près de lui, des gens en proie aux supplices les plus crucifiants, poussaient des gémissements et des cris à fendre l'âme. Surpris de se trouver en cette compagnie, Abd-ul-Massih pensait à ses camarades chrétiens, aux belles promesses d'avenir qu'ils lui avaient faites. Et voilà qu'un jeune homme apparut à ses yeux, le visage souriant, le front rayonnant de gloire, entouré de radieux bambins qui entonnaient des chants suaves. L'homme mystérieux frappa de son bâton l'orifice de l'abîme et il s'ouvrit, il tendit la main droite à Abd-ul-Massih et celui-ci se trouva à ses côtés.

Dès qu'il fut sorti de ce puits obscur, l'enfant interrogea son libérateur inconnu : « Qui êtes-vous, dit-il, pour vous être ainsi occupé de moi? — Je suis le Christ en qui tu as eu confiance. Ne crains rien; voici la demeure qui t'est préparée au milieu des martyrs, voici la couronne de gloire qui t'attend. Du jour où l'eau du baptême a régénéré tes membres, j'ai eu les yeux fixés sur toi et j'ai mis à part ton héritage. — Seigneur, mon Dieu, reprit l'enfant, je vous adore. Mais dites-moi, je vous en prie, qui étaient ces gens, enfermés tout à l'heure avec moi dans le puits et qu'on tourmentait de façon si cruelle. — Ce sont les descendants de ton peuple et même, hélas! les membres de ta famille; ce sont aussi tous ceux qui m'ont couvert d'injures et d'opprobres. »

Tout en rêvant au Christ, à ses anges et à ses martyrs, l'enfant parlait tout haut, si bien qu'il avait réveillé sa mère. Celle-ci vint alors près de son lit; elle le secoua doucement et lui demanda à quel ami il venait de parler.

« Je parlais au Christ, répondit Abd-ul-Massih, au Christ en qui j'ai cru et au nom duquel j'ai été baptisé. Il vient de me retirer d'un abîme de misère et de souffrances. — Quel est son extérieur, mon fils? — C'est un jeune homme au visage resplendissant, le front nimbé de rayons de lumière. Il a le côté saignant d'un coup de lance, les pieds et les mains transpercés. Sur sa poitrine se lisent ces mots : « Voilà celui que les Juifs ont crucifié à » Jérusalem, et qui a endossé la dette d'Adam et » de la race humaine. Il est l'Agneau de Dieu, » celui qui efface les péchés du monde, celui qui » récompense les martyrs et couronne les athlètes. » Près de lui se tenaient des enfants de mon âge qui chantaient d'une voix ravissante : « Seigneur, » sauve-moi; Seigneur, délivre-moi. Béni soit celui » qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus » haut des cieux; hosanna au fils de David! » Oh! mère, que le rêve était beau et que le réveil est plein de tristesse! Puissé-je mourir bientôt pour aller les rejoindre! »

En l'entendant parler ainsi, la pauvre femme fondit en larmes. « Ce sont des illusions, lui dit-elle. Que de gens se laissent prendre aux songes! Même s'ils sont vrais, les songes ont besoin de quelqu'un qui nous les explique. Pense aux songes des serviteurs de Pharaon, de Pharaon lui-même, à ceux de Balthazar et de tant d'autres. — Je le veux bien, ma mère, les songes dont tu parles demandaient des interprètes, mais il n'en est pas ainsi du mien, puisqu'ici l'interprète, c'est le songeur lui-même. Oh! mère, tu ferais bien de croire au Christ en qui je crois et pour lequel je suis prêt à donner ma vie. — Soit, j'accepte, reprit la mère, et je ferai volontiers profession du christianisme, quand le moment en sera venu. Pour aujour-

d'hui, ne soufflons mot de ce qui s'est passé, de crainte que ton père et tes frères ne viennent à le savoir; ils nous tueraient, mon fils, l'un et l'autre. »

L'ENFANT REÇOIT LA CONFIRMATION

Ce jour-là, l'enfant courut à son travail, tant sa joie était profonde. Dieu, qui se plaît parfois à déchirer le voile de l'avenir, lui avait montré la couronne du martyr et sa mère, sa tendre mère, manifestait des dispositions favorables pour la religion chrétienne. Oh! quel bonheur éprouveraient tantôt ses jeunes camarades en l'entendant raconter toutes ces merveilles!

L'enfant en était là de ses pensées, menant devant lui son troupeau, lorsqu'il vit de loin un évêque s'avancer vers lui. Il courut à lui, s'agenouilla et dit : « Seigneur, bénis-moi, signe-moi du signe de la croix et achève mon baptême. — Comment m'as-tu connu? reprit l'évêque; je ressemble au premier venu. — C'est celui qui m'a révélé à toi et qui a dirigé ton chemin vers moi, celui pour qui je suis prêt à mourir. » L'évêque étonné répondit : « En effet, j'ai eu l'ordre d'aller à toi et de te bénir avant ton triomphe. »

Il mit la main droite sur la tête de l'enfant et lui imposa le Saint-Esprit : « Va, dit-il ensuite, va dans la force de l'Esprit-Saint, que ton Seigneur se complaise en toi, et prépare-toi à endurer les souffrances du Christ. Quant aux jeunes garçons qui t'ont baptisé, ils seront appelés à de hautes destinées. » Le vieillard continua son chemin et l'enfant raconta à ses compagnons, les petits bergers, la vision de la nuit et la rencontre miraculeuse de l'évêque.

LA CONFESSION DE FOI, LE MARTYRE

Ceci se passait un vendredi, et le lendemain, jour du sabbat, Lévi, le père d'Abd-ul-Massih, donnait un grand dîner, les parents, les amis avaient été invités, et le petit bouvier était rentré à la maison de bonne heure dans l'après-midi, ainsi que le lui avait recommandé sa mère.

On était à table, lorsque Abd-ul-Massih entra dans la salle du festin. Du premier coup d'œil, son père, qui ne l'avait pas vu depuis un mois, remarqua la boucle en or qui pendait à son oreille droite : « Ascher, lui cria-t-il, qui t'a trompé? Qui t'a fait cela? Ne sais-tu pas que la perforation de l'oreille est le signe de l'esclavage et qu'on reconnaît à cela ceux qui sont privés de leur liberté? — Sois sans crainte, père, je le sais. Mais je suis devenu esclave du Christ à tout jamais, je suis chrétien. »

A ces mots, son père sauta sur lui et, d'un coup de poing, il l'envoyait rouler au milieu de la salle. Les invités s'interposèrent et demandèrent grâce pour l'enfant : « Pardonnez-lui; il est jeune, il n'a pas su ce qu'il faisait. Il ne faut pas se fâcher aujourd'hui, le dîner en souffrirait. C'est jour de fête après tout, pas de fracas. »

On se remit donc à table, on attira l'enfant et, avec forces caresses, on essaya de le faire manger. Mais lui criait de plus en plus fort : « Mais non, je suis chrétien, ne l'oubliez pas. Et un chrétien ne doit pas manger avec des Juifs. » Son père en blêmit de honte et il s'était encore levé pour le frapper, mais on ne le lui permit pas : « Viens, chéri, disait-on à Ascher, mange avec nous et la colère de ton père passera. — Oh! non, répliquait-il. Si vous saviez seulement ce qui s'est passé, vous ne me presseriez pas tant de dîner; mais, hélas! jusqu'à aujourd'hui un voile a été posé sur la face de Moïse le législateur. »

Du coup, tous les convives ne purent retenir leur étonnement; ils sentaient bien qu'une allusion perçait sous les paroles de l'enfant : « Il doit avoir eu une vision, se disaient-ils les uns aux autres. Tout est possible à Dieu, après tout. On raconte des choses aussi étonnantes des prophètes, lorsqu'ils étaient jeunes. Et de Moïse, de Josué, de Gédéon, de Samuel et de tant d'autres. Bah! notre nation n'est-elle pas la nation choisie de Dieu. »

Lorsqu'ils eurent terminé leurs réflexions, comme le père de l'enfant gardait toujours le silence, ils se tournèrent vers Ascher et lui dirent : « Dis-nous, chéri, ce que tu as vu. Tu as eu une vision, n'est-ce pas? raconte-la. — Oui, j'ai eu une vision, répondit Abd-ul-Massih. J'ai vu celui que vos pères ont tué dans Jérusalem, l'Agneau de Dieu annoncé par Jean sur les bords du Jourdain. J'ai été baptisé en son nom et je suis prêt à mourir pour lui. Quand à vous tous, si vous n'êtes lavés dans les eaux du Baptême, vous expierez le péché de vos pères qui ont répandu le sang innocent. Voilà ce que j'avais à vous dire. Enlevez de vos yeux le voile qui vous cache la vérité, croyez, recevez le Baptême et vous serez purifiés. »

C'en était trop, la fureur des convives monta jusqu'au paroxysme, tandis que le père saisit un couteau sur la table. Aussitôt, les domestiques laissèrent fuir l'enfant. Il s'élança dans la campagne, poursuivi par son père qui tenait toujours le couteau à la main. Il courut ainsi jusqu'à la fontaine dans laquelle les camarades l'avaient baptisé. La nuit tombait et, d'après la loi juive, le sabbat était déjà commencé. Abd-ul-Massih s'en aperçut et il cria à son père : « Observez donc votre sabbat. Si vous êtes Juif, arrêtez votre course et rentrez votre couteau; un bon disciple de Moïse ne doit pas transgresser sa loi. Si, au contraire, vous êtes chrétien, ne souillez pas votre main en répandant le sang de votre fils. »

Vaines observations; le père, transporté de rage, n'entendait plus rien. Comme l'enfant s'agenouillait, offrant à Dieu sa vie dans une courte prière, il le saisit, lui renversa la tête sur une pierre et lui coupa la gorge. Abd-ul-Massih venait de dire : « O Christ! mon Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et ses dernières paroles étaient sorties avec du sang.

Le meurtre était consommé et le sacrifice accompli. Lévi rentra dans sa maison, couvert du sang de son fils et se vantant de l'assassinat qu'il venait de commettre. Il inspira de l'horreur même à ses enfants, qui étaient revenus chez eux dès l'apparition du sabbat, pour ne pas violer la loi mosaïque. Quant à la pauvre mère, elle pleura la mort de son fils bien-aimé et, déjà chrétienne en secret, elle n'attendait plus qu'une occasion de se faire instruire et de recevoir le Baptême.

MIRACLES ACCOMPLIS PAR LE SAINT MARTYR
CONVERSION DE SES PARENTS

Le lendemain matin, les petits bergers vinrent, comme d'ordinaire, à la fontaine, et quelle ne fut pas leur surprise de découvrir le cadavre ensanglanté de leur camarade qui gisait sur le sol. Ils devinèrent aussitôt le drame qui s'était joué là la veille au soir. La vision qu'Abd-ul-Massih leur avait racontée s'était donc réalisée.

Les yeux en pleurs mais l'âme remplie de joie, ils creusèrent une petite fosse pour y déposer le corps de leur ami. Ils auraient craint, en retournant à la ville, d'attirer l'attention de la police et d'être regardés comme les assassins du petit Juif. Sur la terre fraîchement remuée, ils déposèrent

la pierre sur laquelle Abd-ul-Massih avait consommé son sacrifice, et, en retournant le soir dans sa famille, chacun d'eux se garda bien de faire la moindre allusion aux incidents de la journée.

Quelque temps après, lorsque le silence et l'oubli commençaient à tomber sur ce drame de famille, des nomades chrétiens, marchands arabes pour la plupart, traversèrent de nuit les environs de Singara. Chemin faisant, ils aperçurent de loin un brasier d'une grandeur intense qui éclairait toute la campagne. En même temps, flottaient dans l'air des odeurs suaves et des parfums exquis.

Les Arabes s'approchèrent avec un respect mêlé de quelque appréhension du lieu de l'incendie; ils virent de la terre fraichement remuée et une pierre tombale qui recouvrait le corps sanglant d'un petit enfant. « C'est un martyr, se dirent-ils les uns aux autres, emportons-le chez nous; il ne manquera pas d'attirer sur notre tribu les bénédictions de Dieu. » Le cheikh se réserva le trésor, et sa femme ayant été délivrée d'une stérilité désolante, grâce à l'intercession du martyr, il lui construisit un oratoire dans lequel il déposa ses dépouilles saintes.

Cependant, l'enlèvement du corps d'Abd-ul-Massih n'était pas resté inaperçu. Ses petits camarades, qui venaient chaque matin prier auprès de sa tombe, virent très vite qu'elle avait été violée. Leur désolation fut extrême, et toutes les suppositions se firent jour à la fois dans ces jeunes têtes. Une bête féroce l'avait dévoré; des chrétiens l'avaient dérobé; les parents du martyr l'avaient enlevé pour lui donner une sépulture plus convenable. Comme toutes ces suppositions étaient également croyables et qu'ils ne savaient à laquelle s'arrêter, ils coururent chez leurs parents, leur contèrent par le menu toute cette histoire, à commencer par le baptême improvisé qu'ils avaient donné à l'enfant. Le bruit s'en répandit dans la ville et l'on crut d'autant plus volontiers au récit des petits bouviers, que les voisins de Lévi avaient remarqué la disparition d'Ascher et que Lévi lui-même se confinait dans une retraite étrange.

On courut au lieu du martyre, on édifia au-dessus un petit sanctuaire dans lequel on plaça la pierre du sacrifice avec cette inscription : « C'est ici que le martyr du Christ, Abd-ul-Massih, a été couronné. » Depuis lors, un grand concours de peuple se fit autour du sanctuaire, des pèlerinages nombreux y accoururent et l'on ne compta bientôt plus les faveurs du ciel obtenues par l'intermédiaire du jeune martyr. Les Arabes qui avaient enlevé le corps surent ainsi par cette inscription le nom du Saint qu'ils avaient dérobé, et, comme ils avaient aussi force prodiges à raconter, depuis qu'Abd-ul-Massih résidait au milieu d'eux, les habitants de Singara les prièrent de leur envoyer une partie des reliques de leur compatriote. On fit le partage à l'amiable, et, à partir de ce moment, il y eut deux sanctuaires particulièrement vénérés d'Abd-ul-Massih, celui qui abritait le lieu témoin de son martyre et celui dans lequel les Arabes avaient déposé la plus grande partie de ses reliques.

Si le sang des martyrs crie vengeance vers le ciel, il crie parfois aussi miséricorde, surtout en faveur de ceux que l'aveuglement ou l'ignorance a détournés de leurs devoirs. Tel était le cas du père d'Abd-ul-Massih, emporté par une colère irréfléchie jusqu'à se faire le bourreau de son propre fils. Depuis que son emportement était tombé, Lévi avait songé sérieusement à l'acte criminel qu'il venait d'accomplir. Les remords bourrelaient son âme, il regrettait son homicide, sans vouloir toutefois convenir que la religion du Christ était préférable à celle de Moïse. On lui avait dit que sa femme avait embrassé secrètement le christianisme, que ses fils étaient ébranlés par le récit des prodiges qu'on attribuait à leur jeune frère, que l'autorité publique vengerait peut-être l'auteur d'un attentat si criminel, rien ne pouvait avoir raison de son obstination.

Enfin, dans sa suprême miséricorde, Dieu eut pitié de lui; le père coupable fut possédé d'un malin esprit, qui ne lui laissa plus un moment de répit. Dans ses accès de fureur, il lui arrivait parfois de s'écrier : « O mon fils Ascher! Ascher, mon fils, n'exerce pas sur moi la vengeance que j'ai méritée! » Ce qu'entendant, ses parents et ses familiers le conduisirent au sanctuaire du martyr. Et dès qu'il eut passé quelques jours près de la pierre qui avait servi d'autel à la jeune victime, il recouvra la santé du corps, tandis que la grâce transformait ses sentiments intérieurs.

Il fut baptisé avec toute sa famille dans la fontaine même où les petits bouviers avaient plongé trois fois leur jeune compagnon, en invoquant sur lui le nom de la Sainte Trinité.

UN PARJURE FORCÉ D'ACCOMPLIR SON VŒU

Un riche habitant de la contrée perdit un jour son troupeau de chameaux qui comptait plusieurs milliers de têtes. Arrivées à un endroit déterminé, ces bêtes d'allure fort placide, mais qui obéissent parfois à des peurs instinctives, n'avaient plus écouté la voix de leurs gardiens et s'étaient dispersées dans le désert, aux quatre directions des points cardinaux. Le propriétaire se précipita aussitôt vers le tombeau du Saint et il lui promit, si l'on parvenait à retrouver son troupeau, de le décimer en sa faveur, c'est-à-dire de lui donner une bête pour dix qu'on lui ramènerait. Il était à peine rentré dans sa maison qu'on lui annonçait que tous les chameaux avaient été rencontrés dans un village des environs.

Le vœu qu'il avait fait lui parut dès lors d'une réalisation trop coûteuse : « Je donnerai dix chameaux à saint Abd-ul-Massih, se dit-il à lui-même; dix chameaux, c'est bien suffisant, puisque le Saint n'a pas éprouvé de trop grandes fatigues à les réunir. » Et il donna l'ordre aussitôt de lui amener dix bêtes.

Le lendemain matin, le troupeau tout entier partait pour le pâturage. Au même endroit qui avait déjà causé leur frayeur, les bêtes se dispersèrent avec les gardiens qui les montaient et l'on n'en retrouva aucune trace. Le parjure comprit l'avertissement d'en haut. Il envoya ses amis au tombeau d'Abd-ul-Massih intercéder en sa faveur. Et leur prière n'était pas encore achevée que l'on vit au loin une mer mouvante de chameaux s'acheminer vers le sanctuaire. L'Arabe avait refusé la dime au martyr, le troupeau tout entier se réclamait de lui. Il ne fut dès lors pas difficile au riche propriétaire d'accomplir sa promesse.

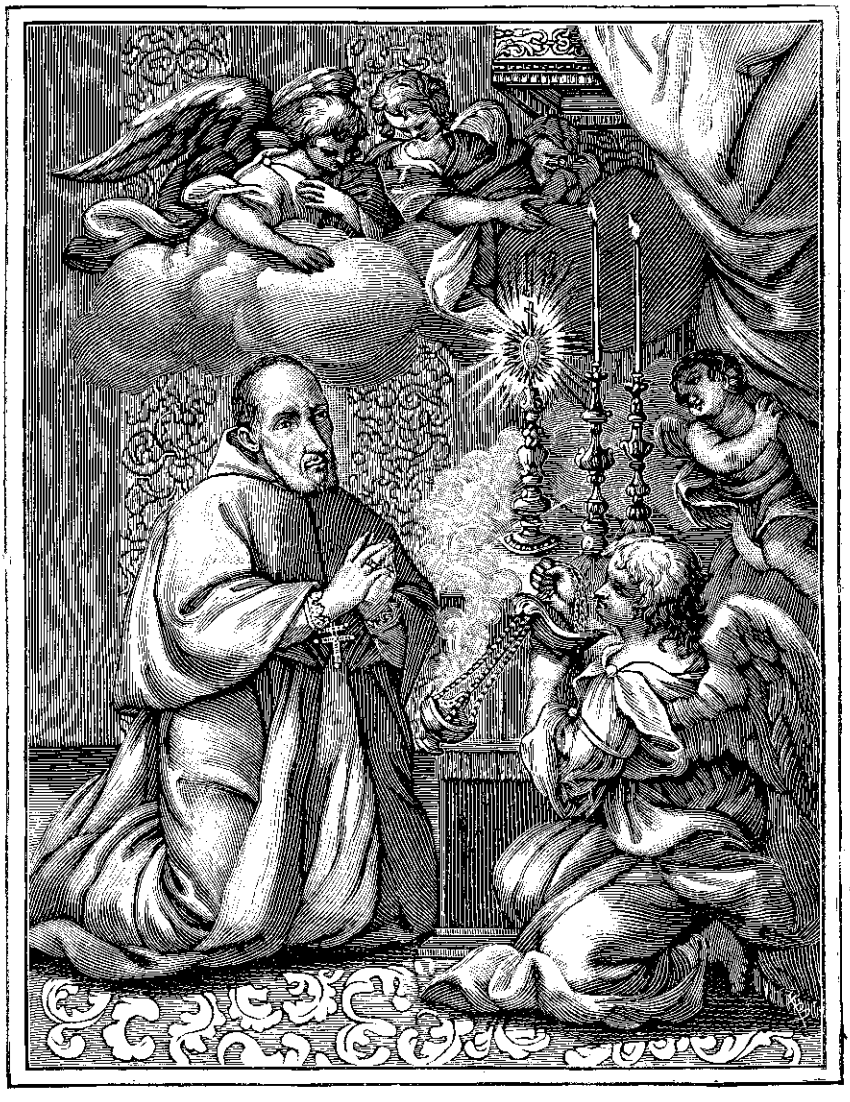
***

D'après les Actes de saint Abd-ul-Massih, publiés en syriaque et en latin par le P. Corluy, dans les *Analecta Bollandiana*, t. V (1886), p. 5-52, et le petit résumé qu'en a donné Dom Leclercq dans son ouvrage *les Martyrs*, t. IV (1905). Paris, p. XCVI-C.

LE BIENHEUREUX JEAN DE RIBERA

ARCHEVÊQUE ET VICE-ROI DE VALENCE

Fête le 6 janvier.



Le bienheureux Jean de Ribera en adoration devant le Saint Sacrement.
(D'après une vieille gravure.)

ENFANCE — L'ÉTUDIANT DE SALAMANQUE

« Il est la lumière de toute l'Espagne, un rare exemple de probité et de vertus, un miroir de sainteté. Sa modestie et son humilité nous confondent. Il ne remplit pas seulement son devoir d'évêque, il exerce les fonctions des simples pasteurs, administre les sacrements, porte lui-même le Saint Viatique aux malades. Sa vie est plutôt d'un religieux que d'un prélat. Voici que beaucoup d'évêques marchent sur ses pas. »

Ainsi parlait dans un Consistoire de cardinaux le pape saint Pie V (1566-1572), et ces éloges étaient à l'adresse de Jean de Ribera, évêque de Badajoz, que le roi Philippe II (1556-1598) venait de désigner pour le siège archiépiscopal de Valence.

Natif de Séville, il eut pour père don Perafan de Ribera, marquis de Tarifa et duc d'Alcala. Cet homme de haute valeur et de grande piété, tour à tour vice-roi de Catalogne et de Naples, modèle parfait des gouverneurs, réalisa cette définition de la noblesse : « la splendeur de la vertu », et prit

le plus grand soin de l'éducation de son fils.

Dès 1544, la célèbre Université de Salamanque, où parmi les 1500 élèves brillait la fleur de la noblesse espagnole, reçut le jeune Ribera qui ne tarda pas à se montrer digne des faveurs providentielles dont il était l'objet.

On remarqua bientôt en lui une gravité précoce, ennemie des enfantillages et des ébats coutumiers à cet âge. Tous voulaient l'avoir pour ami; mais, prudent dans l'épanchement de sa tendresse, il n'accordait son affection qu'à des cœurs vertueux.

« Je préfère, disait-il, la solitude à la mauvaise compagnie. » Aussi n'avait-il de relations qu'avec des personnes religieuses ou distinguées par leur science et leurs vertus.

Dans sa demeure, il s'était réservé une salle d'étude d'où il sortait peu. L'ordre y régnait comme dans un oratoire. Il y entretenait lui-même la propreté. Là, il se livrait au travail, à la prière et à la mortification.

Comme délassement, il se permettait parfois quelque excursion à la campagne avec des amis ou quelqu'un de ses maîtres; puis, sitôt de retour, il s'enfermait dans sa chambre de travail et ne la quittait qu'à l'heure du repas.

Une vie si recueillie, des jeûnes nombreux, la privation de sommeil, le port du cilice, l'usage fréquent de la discipline affaiblirent sa santé, faillirent occasionner une phtisie et exigèrent son retour momentané à Séville.

Celui-ci servit à révéler au père toute la vertu de son fils. Témoin charmé de son angélique modestie, il prit l'habitude de dire aux seigneurs avec lesquels parfois il se divertissait : « Cachons-nous pour que mon fils ne nous voie pas. »

De retour à Salamanque, Jean parcourut tout le cycle des études ecclésiastiques, reçut aux applaudissements de tous le bonnet de docteur en théologie et, avec la permission de son père, la consécration sacerdotale, le 7 mai 1557.

L'ÉPISCOPAT — UN PÈRE PRÉVOYANT

La réputation de science et de sainteté avait conquis depuis longtemps à ce prêtre de vingt-cinq ans l'estime générale. Elle parvint à la cour du roi Philippe II qui le pria d'accepter le siège vacant de Badajoz. Il n'avait pas cherché les honneurs, et voici que les honneurs venaient à lui. En son humilité, Jean se défendit d'accepter cette charge redoutable.

Pour l'y contraindre, il fallut les instances de son père et celles de Pie V, qui disait de lui : « Le trône pontifical, il le mérite bien mieux que celui qui y réside à cette heure. »

Jean accepta enfin. Il n'avait pas encore trente ans. Peu de jours après, son père lui écrivit :

« Mon fils, nous devons à Dieu plus que tous les autres hommes et moi plus que personne..... En retour de toute l'affection dont je vous ai comblé et dont je vous entoure comme un véritable enfant, je vous impose l'obligation de mettre toute votre énergie à l'accomplissement des devoirs de votre nouvelle dignité.

» Traitez avec tous en toute humilité. Secourez les pauvres. A eux comme aux riches administrez les sacrements avec zèle et charité et montrez-leur le chemin du salut.

» Ecoutez tout le monde avec douceur. Faites passer par vos mains le plus d'affaires possible, sans vous en remettre à autrui.

» Prenez garde qu'en votre évêché il n'y ait pas de scandale, surtout parmi les clercs. Prenez de ces derniers un soin tout particulier, qu'ils vivent dans la retraite et dans la sainteté qui leur convient. Evitez avec eux tout différend. Cela fait si mauvaise impression de voir des évêques plaider contre leur Chapitre!

» Observez la résidence; ne vous absentez sous aucun prétexte. Je désirerais voir en votre palais une société peu nombreuse, mais vertueuse, si vous avez des relations avec quelque lettré, que celui-ci plaise à tous par sa vertu et sa science.

» Que votre ameublement soit simple, mais convenable. Réglez vous-même vos comptes; deux raisons vous y engagent : votre gérant n'est pas votre fils; votre intervention vous permettra de prélever davantage en faveur des pauvres, ce que je vous recommande avant tout.....

» Evitez toute entreprise d'argent. Cela est mal noté. Faites peu de visites dans la localité, mais visitez le plus fréquemment que vous pourrez les églises de votre diocèse.

» Que Dieu vous garde comme je le désire et vous donne sa grâce pour le bien servir. »

Cette missive originale d'un père vraiment chrétien fut un programme pour le nouvel évêque. Elle est pour nous un mémorial, car, de fait, ce fils, obéissant jusque sur le trône épiscopal, en accomplit à la lettre, jusqu'à la mort, les judicieuses prescriptions,

La réception du prélat eut l'aspect d'un triomphe. A le voir si charmant, si délicatement paré de jeunesse et de modestie, la foule immense accourue au bruit de sa renommée se mit à bénir Dieu d'un tel présent.

Bientôt elle contempla à l'œuvre son pasteur. Chaque jour celui-ci célébrait la Sainte Messe, ce qui n'était pas encore la coutume générale.

Après le Saint Sacrifice offert avec des larmes de dévotion, il entendait en confession tous ceux qui se présentaient, hommes, femmes, enfants, vieillards, de tous rangs et de toutes conditions.

Dans la journée, il s'en allait porter le Viatique aux malades. Sa joie était plus complète si ceux-ci appartenaient à la classe indigente.

— Vous remplissez la charge du curé, lui disait-on. Les évêques n'ont point coutume d'agir ainsi.

— Je suis aussi curé, répondait-il, et même plus que curé. Je suis le principal dispensateur des sacrements de Dieu dans cette Eglise. Le Seigneur Dieu daigne se rendre chez les malades. Pourquoi dédaignerais-je de l'accompagner et de l'y porter?

L'AMI DES PAUVRES — LE SAUVEUR D'AMES

Sa charité pour les pauvres était sans bornes. Seul, il se rendait à leur taudis et leur distribuait de sa propre main d'abondantes aumônes. Rentré en son palais, il leur réservait les desserts, les mets exquis, cadeaux de ses riches parents, quand il n'envoyait pas à des familles nombreuses et dans le besoin la meilleure part de son propre repas.

Les monastères pauvres n'étaient pas davantage privés de ses faveurs. Les plus fervents étaient les mieux favorisés. Mais à donner ainsi sans calculer Jean de Ribera eut bientôt épuisé son superflu. Alors il se priva du nécessaire.

Une année sévit dans son diocèse une grande disette de blé. Il donna l'ordre de vendre son argenterie et d'en répartir le prix entre les mains des nécessiteux. Son père, informé, la lui fit remplacer avantageusement, mais les nouveaux services eurent le même sort en pareille conjoncture.

S'il avait soin des corps, le saint évêque s'occupait surtout des âmes. Fréquemment, il fournissait à son peuple le pain de la parole. Souvent aussi, il envoyait à ses prêtres de sages instructions

pour éveiller leur attention sur quelque point particulier ou encourager leur zèle. Tantôt il les mettait en garde contre la tendance à ne fréquenter que la classe aisée; tantôt il leur conseillait d'établir de cordiales relations avec les communautés religieuses.

ARCHEVÊQUE DE VALENCE — VERTUS INTIMES SA DÉVOTION AU SAINT SACREMENT LE COLLÈGE DU « CORPUS CHRISTI »

Jean de Ribera était évêque de Badajoz depuis sept ou huit ans, quand le pape saint Pie V le nomma patriarche d'Antioche et le roi Philippe II, archevêque de Valence (1568).

Cette nouvelle jeta les pauvres dans le désespoir et blessa l'humilité du saint évêque. Il refusa. Mais le roi, le 15 juin 1568, lui écrivit de sa propre main pour lui enjoindre d'accepter au plus grand profit de la Sainte Eglise.

Jean de Ribera y consentit à contre-cœur.

Il opposa d'abord au flot montant de la corruption générale la digue inébranlable d'une vie héroïquement sainte, qui ne devait pas se démentir pendant quarante-trois ans, avant d'employer pour la répression des abus toutes les ressources d'un zèle prudent et éclairé.

Couché très tard, il est debout à 4 heures du matin et sonne lui-même le réveil. Durant trente-deux ans, les mercredis, vendredis et samedis de Carême, il jeûne au pain et à l'eau, et, pendant le reste de l'année, il se contente, vers le soir, d'un modeste repas. Tout au plus, parfois, se permet-il à midi une bouchée de pain et quelques fruits.

Soutenue par une semblable mortification, sa chasteté reste intacte de toute souillure. Elle a des délicatesses infinies. Elle lui fait refuser pour son corps malade le contact d'autrui et couvre son front des plus vives couleurs au moindre mot malsonnant. A Valence comme à Badajoz, Jean de Ribera est toujours le père des pauvres. Le total ordinaire de ses aumônes annuelles s'élève à 16 000 ducats. Il entretient dans son palais un grand nombre de jeunes nobles, mais, ennemi juré de tout népotisme il se garde bien de favoriser les membres de sa famille dès qu'il leur a fait donner une instruction conforme à leur rang.

La conversion de son peuple lui tient à cœur. Prédications fréquentes, aumônes, jeûnes, macérations du corps, prières, instructions, visites pastorales, mandements, retraites sacerdotales qu'il prêche lui-même, rien n'est épargné en vue des intérêts de Dieu. Dans ses moments de répit, il se livre avec ardeur à l'étude de la Sainte Ecriture, en écrit de profonds commentaires, annote de sa propre main toute la Bible et trouve le courage, pour la mieux comprendre, d'étudier, à l'âge de soixante-dix ans, le grec et l'hébreu.

En même temps, il enrichit la ville de Valence d'un magnifique établissement qu'il fait appeler le collège *Corpus Christi*. Celui-ci possède une église, l'une des plus belles d'Espagne, desservie par 40 chapelains et un personnel de 120 personnes, chantres, cérémoniaires et officiers de tous genres.

Alors que les hérétiques accablaient d'outrages l'Hôte divin de nos tabernacles, Ribera, dans son amour pour le Très Saint Sacrement voulut par cette fondation relever sa gloire et lui conquérir les cœurs. Aussi, à cet effet, ne trouva-t-il rien de trop beau, rien de trop grand, rien de trop luxueux au service de celui qui a la terre entière comme escabeau de ses pieds!

L'exécution de cette œuvre au milieu de difficultés nombreuses, lui demanda quinze ans. Elle fut terminée vers 1594. Il y consuma, avec les largesses de son père et de ses amis, toute sa fortune personnelle. Le roi Philippe II en accepta le haut patronage.

C'est aussi sous l'influence d'une pensée d'amour envers Jésus-Eucharistie que, délaissant les armoiries glorieuses de sa famille, il choisit pour emblème un calice surmonté d'une hostie, entouré de deux brasiers ardents et portant pour devise ces paroles d'Isaac à Esaü : « Après cela, que puis-je faire pour toi, mon fils? »

Le Saint Sacrement était le thème favori de ses prédications et l'inspirateur de ses plus beaux accents d'éloquence. Disait-il la Messe en son oratoire privé, il y consacrait deux heures. Pour ne pas importuner le servant, il lui donnait congé un peu avant la consécration, puis le rappelait d'un coup de sonnette. Alors, seul avec son Dieu, le saint archevêque versait d'abondantes larmes au point de mouiller plusieurs mouchoirs.

Pendant l'octave de la fête du Saint Sacrement la ferveur de Ribera augmentait. C'était alors la coutume, à Valence, de la célébrer par des réjouissances publiques : concerts, danses, poésies, etc. Mais le concours immense de la foule donnait lieu à bien des inconvénients. Sans se plier à cet usage, l'archevêque se rendait à quelque monastère voisin de la cité, accompagné de quelques personnes pieuses. Là, chaque jour, il leur adressait un sermon, puis, sa Messe dite, il restait, toute la journée, en adoration devant le Saint Sacrement exposé, à genoux ou assis sur une estère. Le soir, le fidèle adorateur se réservait à lui-même de reposer le Saintes Espèces.

Ce grand ami du prisonnier d'amour avait aussi pour les saints une ardente dévotion. Il travailla avec ardeur au procès de la béatification de saint Ignace, enrichit son sanctuaire de nombreuses reliques et obtint de Clément VIII le corps sacré de saint Maur, martyr. Il n'aimait pas seulement les saints du ciel, mais aussi ceux de la terre, qui l'estimaient et correspondaient avec lui : tel saint Charles Borromée, qui lui écrivit le 26 mars 1584, le félicitant de son zèle apostolique et lui demandant avec son amitié des conseils pour le gouvernement de son Eglise.

VICE-ROI DE VALENCE

Le sage gouvernement de Ribera donnait à son palais l'aspect d'un monastère.

Charmé de sa prudence dans la direction des affaires, Philippe III le força à accepter la charge de vice-roi de la province de Valence.

Des historiens ont osé répéter les calomnies dont fut en butte sa gestion. La vérité est que, sans user de moyens coercitifs, il sut faire régner de telle sorte la justice que les malfaiteurs obstinés sortirent eux-mêmes du royaume. Pendant toute la durée de son gouvernement, nous dit son biographe, on ne vit ni scandale, ni meurtre, ni vol, ni violence faite à personne « tant étaient grands » la crainte et le respect qu'inspirait sa personne, » tant était vigilante et habile la façon dont il » savait enrayer le mal, sans qu'il fût nécessaire » de châtier le coupable.

» Il fit disparaître les occasions de scandale, les » maisons de jeu et les lieux de débauche.

» Il ne tolérait aucun paresseux, aucun vaga» bond. Dans ce but, il avait des agents qui visi» taient les hôtels et les auberges, s'informaient » de la situation des étrangers qui y descendaient, » de leur lieu d'origine, de leurs moyens d'exis-

» tence, et, selon le genre de leurs affaires, leur » déterminaient un temps de séjour. »

Ces mesures, qui peuvent nous paraître rigoureuses, il y aurait grand profit, en nos jours de grève et d'anarchie, à les remettre en usage. Moins nombreux seraient les crimes sur la terre et moins grande la misère au foyer de l'ouvrier.

ESSAI DE CONVERSION DES MORISQUES

Malgré le zèle tout apostolique de leur pasteur, l'état des catholiques de la province de Valence était déplorable. En 1492, Ferdinand le Catholique avait expulsé du royaume la nation musulmane. Mais un grand nombre de familles maures étaient restées dans le pays, surtout aux environs de Valence, et tout essai de conversion avait été inutile.

Sans grande confiance dans le succès de l'entreprise, Ribera résolut de tenter un nouvel effort.

Les Morisques n'affectaient d'être des sectateurs de Mahomet que faute d'être instruits de la religion chrétienne. La vérité est qu'ils se mettaient fort peu en peine du christianisme et alléguaient comme excuse de leur ignorance les prétextes les plus futiles. Force était parfois aux curés et aux maires de s'en contenter.

Jean de Ribera augmenta d'abord le salaire de leurs pasteurs, jusque-là fort peu rétribués, remania les circonscriptions paroissiales et établit de nouveaux centres religieux pour faciliter à tous les Morisques l'assistance à la Sainte Messe.

Comme le clergé séculier faisait défaut, il pria Philippe II de demander aux quatre Ordres mendiants de bons prédicateurs et mit sa nouvelle entreprise sous sa haute protection.

Le roi aida l'archevêque de tout son pouvoir. Il fit bâtir partout des écoles et promit même des faveurs à ceux qui se convertiraient sincèrement.

Clément VIII avait accordé un Bref par lequel il donnait à tous les confesseurs désignés par les Ordinaires le pouvoir d'absoudre du crime d'hérésie et d'apostasie. Les inquisiteurs étaient autorisés à nommer des commissaires qui pourraient confesser les Morisques repentants et leur remettre toutes les peines encourues au for extérieur.

Dans la lettre de présentation qu'il donna aux prédicateurs, Ribera leur représentait toute la grandeur et la difficulté de l'œuvre à accomplir.

« Convertir un Turc est aussi malaisé que de blanchir un Ethiopien », leur disait-il en substance.

En effet, ses efforts et ceux des autres prédicateurs « ne firent pas plus d'impression sur eux que s'ils eussent été des pierres ». Aucun ne se confessa, aucun même ne manifesta le désir d'être chrétien. S'étant donné le mot, ils répondirent tous de la même façon et restèrent mahométans.

C'est à peine si cinq ou six femmes manifestèrent quelques velléités de conversion. Une fois de plus la conversion des Maures avait échoué. L'échec était définitif et complet.

EXPULSION DES MAURES ET SES CONSÉQUENCES

Le saint archevêque crut alors que les Morisques étaient absolument réfractaires au catholicisme et que des mesures rigoureuses s'imposaient pour sauver la religion et l'Etat des dangers qui les menaçaient. Il lui parut injuste, en retour de la conversion hypothétique de quelques Maures, d'exposer ses ouailles au péril de perdre la vraie foi.

En effet, à la faveur de l'édit de grâce, les mœurs turques s'étalaient au grand jour. On conçoit quelle source de scandale et de séduction étaient pour les chrétiens le spectacle de leurs dissolutions, la polygamie autorisée par leur religion, leur fastueuse opulence et la coutume de faire travailler les esclaves le dimanche. A semblable contact, le relâchement et le désordre avaient bientôt fait d'envahir les fidèles eux-mêmes.

Déjà, en 1578, le bienheureux Louis Bertrand avait signalé ces dangers. Ribera fit de même en indiquant l'unique remède qu'il crut efficace. En 1602, il écrivit à Philippe III et au Conseil suprême de Castille pour demander l'expulsion totale des Maures, comme le seul moyen d'en finir « avec le danger matériel et spirituel que présentait leur obstination. » Il n'eut gain de cause qu'en 1609.

Les Morisques de Valence, d'Andalousie, de Murcie, de Castille, d'Aragon et de Catalogne furent successivement expulsés (septembre 1609, juillet 1610) et transportés en Afrique.

On pourrait discuter peut-être, non pas la justice, mais l'opportunité de cette mesure exceptionnelle. Nous nous bornerons à faire observer, avec un biographe, « que les intentions de l'archevêque étaient pures, qu'il ne se proposait que le bien de la religion et qu'il adoucit autant qu'il était en lui et par tous les moyens que sa charité pouvait lui suggérer le sort des exilés.

» Aussi eut-il la consolation d'en voir un grand nombre touché de la générosité de ses procédés et de l'intérêt qu'il leur témoignait, abjurer leurs opiniâtres erreurs et embrasser enfin une religion qu'ils avaient jusque-là repoussée avec horreur. »

Quoi qu'il en soit, Ribera considéra cet événement comme « l'œuvre des œuvres ». Cinq jours après la publication de la loi, il fit dans un sermon à son peuple l'éloge de la conduite royale, consola la noblesse des préjudices qu'elle lui causait, demanda les plus grandes réjouissances pour le jour où le Saint Sacrement prendrait possession des lieux jadis occupés par les Morisques et entonna pour terminer son *Nunc dimittis*.

» Je suis au comble de la joie, disait-il, de quitter cette terre. Notre-Seigneur a daigné réaliser mes désirs, puisque je laisse mes églises purifiées des souillures de l'hérésie et mes fidèles à l'abri des trahisons qui se tramaient contre eux; qu'avant tout, Notre-Seigneur Dieu soit adoré, servi et loué à tout jamais. »

A ce chant de triomphe, la mort n'allait pas tarder à répondre. Appelée par l'âge et la maladie, elle le frappa le 6 janvier 1611.

Quand on apporta au saint octogénaire le Viatique, il s'élança hors de sa couche, se prosterna, adora le Saint Sacrement et lui demanda pardon de l'avoir fait venir chez lui alors qu'il aurait dû lui-même aller le trouver au pied de ses tabernacles.

De nombreux miracles et des grâces merveilleuses furent obtenues sur le tombeau du saint archevêque. Jean de Ribera fut béatifié par Pie VI, le 5 août 1796.

BIBLIOGRAPHIE

Vie du bienheureux Jean de Ribera, écrite en espagnol et en italien, par le P. François Escriva, S. J. — Godescard, *Vie des Saints. L'Espagne*, par P. Poissonnade, dans *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, par Lavisse et Rambaud, t. V, d'après Godescard.

SAINT LUCIEN, PRÊTRE ET MARTYR

Fête le 7 janvier.

Saint Lucien, prisonnier, offre sa poitrine comme table, pour qu'on y célèbre les Saints Mystères, et puis distribue l'Eucharistie à ses compagnons

I. ENFANCE

Samosate, ville de Syrie, fut la patrie de Lucien. Ses parents, de noble condition et surtout chrétiens zélés, prirent un soin attentif de son enfance, et le formèrent à la religion et aux vertus qu'elle enseigne.

A douze ans, resté seul après la mort des siens, il court à une église, se jette aux pieds des autels, choisit Dieu pour père, pour mère et pour héritage. Docile à la vocation qui l'appelle, il vend tous ses biens et en distribue le prix aux pauvres. Se rendant ensuite à Edesse, il s'y attache au pieux et savant Macaire, qui lui interprète les Ecritures et lui en fait recueillir le miel le plus suave et le plus pur.

II. IL SE FAIT MOINE

Il n'était encore que catéchumène; bientôt l'eau régénératrice a coulé sur son front, et l'esprit de Dieu le conduit au désert de la vie monastique. Son jeûne était presque une privation de toute nourriture : il ne mangeait qu'une fois le jour; parfois il ne faisait qu'un repas dans tout le cours d'une semaine.

Tout entier à la contemplation, il disputait à la nature un repos qu'il ne prenait qu'à genoux.

Ami du silence, il ne laissait tomber de ses lèvres que les paroles de la Sainte Ecriture.

Nous n'avons devant les yeux qu'un enfant, et déjà nous constatons la mûre gravité d'un saint. Aussi son adolescence est-elle virile et pure : les rares combats d'une chair déjà domptée assurent à l'esprit les plus nobles triomphes.

III. PRÊTRE

Le jeune homme accompli avait fait place à l'homme parfait: l'œuvre attendait un couronnement nécessaire au bien public, surtout en ces temps de prosélytisme et d'incessantes attaques contre la vérité. Il s'attache à l'église d'Antioche, reçoit le

sacerdoce et groupe autour de lui bon nombre de jeunes gens que sa haute réputation attire à ses savantes leçons. Sa belle écriture lui fournit de quoi vivre et même de quoi subvenir aux besoins de ceux qui l'entourent : il se serait reproché comme une injustice de prendre la moindre nourriture avant de l'avoir assurée à ceux qu'il en voyait privés.

IV. SES TRAVAUX SUR L'ÉCRITURE

Reconnaissant les nombreuses altérations des livres saints dans les transcriptions qui s'en faisaient, et tout à la fois dans la perversité de bon nombre de païens qui cherchaient à en dénaturer le vrai sens, il en reprend la traduction sur le texte hébreu, et grâce à sa parfaite connaissance de cette langue, il porte à son plus haut point de pureté le précieux dépôt des révélations divines. Son orthodoxie a été mise en doute par quelques auteurs. Selon eux, la réfutation véhémente qu'il fit des erreurs de Sabellius, confondant les trois personnes de la sainte Trinité, l'aurait entraîné dans la doctrine opposée : il aurait séparé la substance même de la divinité; mais saint Jérôme, tout en mentionnant les écarts de quelques-uns de ses disciples, ne parle de notre Saint que comme d'un défenseur de la vraie foi. La suite de sa vie ne laisse aucun doute sur son amour de la vérité.

V. PERSÉCUTION

Sur ces entrefaites, l'empereur Maximin Daia mettait sa fureur à poursuivre l'Eglise de Dieu et voulait effacer de la terre jusqu'au souvenir du nom chrétien. Toujours fidèle à la tactique de l'homme ennemi, il s'attaque à tous les noms célèbres. Celui de Lucien avait attiré son attention, et il brûle du désir de s'emparer de sa personne. Ordre est donné de le saisir, mais soit défiance de sa propre vertu, soit ménagement pour les fidèles, il a déjà fui la cité pour se retirer à la campagne, quand la basse jalousie le livre entre les mains de ceux qui le poursuivent.

VI. NICOMÉDIE

On le conduit à Nicomédie où l'empereur faisait un indigne massacre de tous ceux qui ne renonçaient pas à Jésus-Christ. Déjà Anthime, évêque de cette ville, avait été mis à mort et son corps livré aux flammes. Pierre d'Alexandrie et bon nombre d'hommes distingués avaient glorieusement livré leur vie pour soutenir l'honneur de leur foi. Des enfants eux-mêmes avaient mis à bout de ressources le génie cruel du tyran, préférant la mort à toutes ses plus flatteuses promesses.

VII. LA CHARITÉ

Dans son voyage Lucien traverse la Cappadoce; dans les diverses stations qu'y faisait le cortège, l'illustre captif rencontre des soldats que la crainte des supplices avait portés à renoncer au christianisme, et dont la conscience ne paraissait point s'alarmer d'une telle conduite. Aussitôt il rappelle à leurs esprits égarés toute la honte dont ils se sont couverts en redoutant à ce point des périls et des souffrances, qu'avaient généreusement bravés des femmes et des enfants; il leur met sous les yeux cette malheureuse vie du temps, à laquelle ils avaient indignement sacrifié leur éternité. Son âme d'apôtre s'enflamme et remue leur âme jusque dans ses dernières profondeurs. Revenus à eux-mêmes, ils confessent leur faute, font une profession publique de leur foi, et rachètent, les uns par la mort, les autres par la torture, la gloire du nom chrétien.

VIII. COURAGE D'UN EMPEREUR

A son arrivée à Nicomédie, Lucien trouve plusieurs de ses amis et de ses disciples que l'amour du maître y avait amenés. L'un veut lui servir de secrétaire, tous prétendent le consoler, sinon partager ses souffrances. Cependant l'empereur attendait sa victime et s'apprêtait à la faire comparaître. On lui avait dit que le visage du prêtre imposait à tous un tel respect que sa seule vue pourrait le gagner au christianisme. C'est pourquoi, voulant se mettre à l'abri de telles influences, il fait mettre un voile entre le juge et l'accusé, l'interroge de loin et seulement par interprète. Il lui promet les biens les plus considérables : il fera de lui son conseiller, son associé dans la dignité impériale, un autre lui-même, à la seule condition d'offrir un sacrifice aux dieux de l'empire.

IX. CE QU'EST UN CHRÉTIEN

Le Saint lui répond que la grandeur de ses dons, que le monde entier avec ses richesses doivent être comptés pour rien, si on les met en regard de la piété que nous devons avoir pour le Dieu vivant et véritable. Alors l'impie le menace des supplices les plus longs et les plus inouïs qu'il lui sera possible d'imaginer. Mais comme l'athlète n'oppose à ce déploiement de ridicules colères qu'un imperturbable sang-froid, le courroux de l'empereur se promet bien d'en avoir raison par des délais prolongés, et il le soumet dans sa prison à divers genres de tortures.

Les bourreaux varient les tourments avec la double intention de lui causer les plus vives douleurs et tout à la fois de traîner en langueur un affreux supplice. Quatre ouvertures distantes l'une de l'autre sont pratiquées dans le milieu d'une planche; après lui avoir engagé les pieds et les jambes dans les deux premières, on les lui fait passer de force dans les deux autres de manière à lui disloquer les membres; en même temps le dos du martyr s'étend et se déchire sur des bris de tessons qui lui font le lit le plus cruel et le plus sanglant, sur lequel il ne peut se mouvoir, ses mains étant attachées à une poutre au-dessus de sa tête. A cette rude épreuve vient s'ajouter le supplice de la faim; des viandes sont placées près de lui, mais ce sont des viandes offertes aux idoles. Eléazar, autrefois, préféra la mort au repas des Gentils. Le héros chrétien ne pensait pas autrement; quatorze jours entiers, il supporte et ces privations et ces horreurs, trouvant encore le courage d'exhorter à la persévérance tous ceux qui partageaient ses chaînes, et offrant pour leurs âmes les plus ferventes prières.

X. L'ÉPIPHANIE EN PRISON

Cependant la Théophanie approchait, et la tristesse gagnait les disciples à la vue du maître épuisé par ses tourments, que la faim ne manquerait pas de leur enlever avant ce beau jour de fête. Comment la célébrer sans lui? Où trouver d'ailleurs le prêtre qui offrirait la sainte Victime? Le martyr a deviné leurs angoisses : « Ayez bon espoir, leur dit-il, je célébrerai la Théophanie avec vous, et je ne vous quitterai que le lendemain. » L'événement vérifie cette prédiction. Le jour arrivé, les disciples avaient espéré que leur maître célébrerait pour eux les saints mystères; mais comment introduire une

table dans la prison, à l'insu des impies, dont les uns étaient constamment présents, les autres allaient et venaient sans cesse. « Ma poitrine servira de table, s'écria-t-il, elle vaudra bien une matière inerte, et vous tous qui m'entourez, formerez le temple. »

Par une permission divine les gardiens se retirent. A la veille de sa mort, le martyr, dégagé de ses entraves, commence le sacrifice par les prières d'usage, adresse à ses compagnons ses derniers enseignements. Les saints Mystères se poursuivent et se consomment. Tous y participent, même les absents à qui on porte la sainte Victime au nom du sacrificateur. C'étaient les joies de la Cène qui préludaient au deuil du Calvaire.

XI. LE PRÉTOIRE

Reconnaissant l'inutilité de ses efforts, le tyran fait comparaître de nouveau sa victime expirante, et sans interrompre son supplice : « Quelle est ta patrie ? — Je suis chrétien, répond le patient. — Quelles sont tes occupations ? — Je suis chrétien. — Qui t'a donné le jour ? — Et toujours de répondre : « Je suis chrétien. »

Son esprit fécond pouvait imaginer autre chose, mais sa foi ne veut que ce seul mot : Je suis chrétien. Et il disait vrai : le chrétien trouve en ce seul mot et sa patrie, et ses proches, et toute l'occupation de sa vie.

Etonné de cette constance dans ce mourant, qui n'avait plus que l'apparence de l'homme, l'empereur le fait jeter à la mer, après avoir attaché son bras droit à une énorme pierre qui devait dérober son corps à toute recherche.

XII. DIEU VEILLE SUR SES MARTYRS

Il resta en effet quatorze jours au fond de la mer, le même temps qu'avait duré son supplice. Le quinzième, un dauphin le met à découvert sur le rivage, et les chrétiens qui interrogeaient la plage sont heureux de retrouver des restes précieux qu'ils croyaient à jamais perdus.

Cependant la main droite était détachée du corps, retenue sans doute par ses entraves au fond des abîmes. Peu de temps après elle revient à flot et peut être réunie à son corps. Belle et digne récompense du saint et noble travail qu'elle avait accompli dans la transcription et la traduction des saintes lettres.

Les disciples rendent au martyr les honneurs de la sépulture, autant du moins que peuvent le permettre les malheurs du temps.

Ils le déposent à Drépane que Constantin devait bientôt appeler Hélénopolis.

Dans la suite des âges Charlemagne fait transporter ces saintes reliques dans la ville d'Arles, où la mémoire du Saint est toujours en honneur, justifiant ainsi ce nom de Lucien qui signifie Lumière. Sa vie a été une lumière de vertu et de doctrine, relevée encore par la splendeur d'un éclatant martyre.

SAINT LUCIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

Fête le 8 janvier et le troisième dimanche de Carême

Parmi les Romains que le glorieux apôtre saint Pierre eut la joie de convertir à Jésus-Christ, durant son premier séjour à Rome, se trouvait un jeune et noble patricien, nommé Lucius. Le prince des apôtres, en lui conférant le baptême, changea la désinence de son nom et l'appela *Lucianus* (Lucien), nom dérivé de *lux*, qui veut dire *lumière*.

Lucianus, vraiment *illuminé* par la grâce, se donna tout entier à Jésus-Christ et à la vérité; laissant toutes les espérances mondaines, il s'attacha à saint Pierre, dont il devint l'un des plus vertueux et des plus fidèles disciples.

Aussi, lorsqu'une vingtaine d'années plus tard, le pape saint Clément, disciple et second successeur de saint Pierre, continuant l'œuvre du prince des Apôtres, voulut envoyer une nouvelle phalange de missionnaires à la Gaule, notre antique patrie, il jeta les yeux sur Lucien et l'ordonna évêque. Celui-ci, dans son dévouement tout apostolique, s'empressa de partir avec plusieurs compagnons, sous la direction de saint Denys, chef de cette sainte entreprise.

En route, ils évangélisent l'Italie, spécialement la ville de Pavie, arrivent à Arles, alors capitale des Gaules, et y augmentent, par de nombreuses conversions, la chrétienté fondée par saint Trophime. De là, ils se dispersent dans diverses provinces. Marchant vers le nord, saint Denys, saint Lucien, saint Rieul arrivent jusqu'à Paris. Pendant que l'illustre saint Denys établit la foi chrétienne dans cette ville que la Providence réservait à de si grandes destinées, saint Rieul se dirige sur Senlis et saint Lucien va porter la douce lumière de l'Evangile aux habitants de Bellovacum (Beauvais), populations énergiques, mais barbares et encore frémissantes sous le joug que leur avaient imposé les Romains victorieux.

Là le vieux culte gaulois, vague et sanguinaire, avec ses sombres forêts, ses druides, son gui sacré, ses terribles sacrifices humains sur de vastes pierres qu'on peut voir encore en divers lieux, ce culte cruel était encore vivant avec ses violences et ses superstitions enracinées; et près de lui s'était établi le paganisme romain, plus poli, mais peut-être encore plus fertile en dépravations morales. Malgré tant d'obstacles, saint Lucien annonce le Dieu unique, Jésus-Christ, Père et Sauveur de tous les peuples. Il prêche la paix, la concorde, la chasteté, le sacrifice immaculé du Christ; il présente à Dieu des prières ferventes et s'offre lui-même en victime pour ce malheureux peuple; il accable son corps d'austérités; de l'eau, des racines, un peu de pain, voilà toute sa nourriture.

La grâce du Ciel féconde sa parole, les miracles confirment ses discours, des âmes ouvrent les yeux à la lumière, une chrétienté se forme. Parmi les nouveaux fidèles, l'évêque remarque deux jeunes hommes, qui se distinguent par leur intelligence et leurs vertus, Maxien (ou Maximien) et Julien; il leur confère l'ordination sacerdotale et les associe à ses travaux. Par leurs soins, non seulement la ville, mais les bourgades, les hameaux, les retraites les plus isolées entendent tour à tour la parole sainte. Montmille, Breteuil, Ourcel-Maison se souviennent encore de les avoir eus pour apôtres. Parfois saint

Denys ou saint Lucien venaient encourager, par leur visite, le premier évêque de Beauvais ; le chemin qui les amenait était si cher à saint Lucien, que ses néophytes en gardèrent longtemps le souvenir.

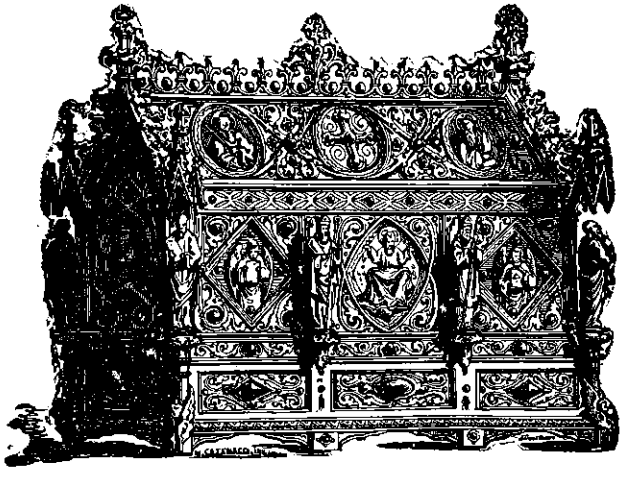
Les enfants spirituels de l'évêque missionnaire s'élevaient au nombre d'environ trente mille, quand il fut donné au saint vieillard d'arroser de son sang le champ de ses labeurs. Déjà le bienheureux Denys avait eu la tête tranchée à Paris, quand Lucien apprit que le préfet de Beauvais venait d'envoyer une escouade de soldats pour l'égorger à son tour s'il ne renonçait au christianisme. A cette nouvelle, élevant les mains au ciel, il s'écria : « Je vous rends grâces, ô Jésus-Christ, mon Maître, Fils du Dieu vivant, qui, après m'avoir associé à l'apostolat du bienheureux Denys, m'associez maintenant à son martyre. » Se tournant vers les chrétiens qui l'entouraient : « Frères et fils bien-aimés, leur dit-il, Dieu veut que bientôt je me sépare de vous. Demeurez fermes dans votre foi. Que ni les menaces des puissants, ni leurs flatteries, ni leurs promesses ne vous fassent oublier la religion sainte que vous avez embrassée. »

Les émissaires du préfet rejoignirent le saint évêque sur la colline de Montmille, à une heure de Beauvais, au moment où il prêchait à une foule nombreuse. Ils massacrèrent sous ses yeux les deux prêtres saint Maxien et saint Julien, et le menacèrent du même sort, s'il n'apostasiait : « Tu violes les décrets des empereurs, lui dirent-ils, et tu séduis le peuple par tes maléfices. » — « Je n'use point de maléfices, répond le missionnaire... je montre au peuple la voie de la vérité ; je lui fais connaître Jésus-Christ, mon Maître, venu en ce monde pour racheter sa créature et la détourner du culte des démons... Jésus-Christ a daigné mourir sur la croix pour le salut de tous, à lui seul nous devons obéissance, fidélité et amour.

Un Dieu mort sur une croix ! Cette parole étonne les païens ; l'évêque s'efforce de leur expliquer les sublimes beautés du mystère de la rédemption, mais ces esprits grossiers n'y comprennent rien et, malgré son titre de citoyen romain, le saint vieillard est battu de verges. En vain on veut lui arracher une parole d'apostasie ; Lucien ne cesse de répéter : « Je crois de cœur et je confesse de bouche que Jésus-Christ est Fils de Dieu. » Enfin on lui tranche la tête. Une voix céleste se fait entendre : « Courage, bon et fidèle serviteur, viens recevoir la récompense qui t'est promise. » Le corps du martyr se relève aux yeux de la foule muette d'admiration, prend sa tête entre ses mains, franchit la rivière du Thérain, à Miauroy, et s'arrête à un quart de lieue de Beauvais. Cinq cents personnes se convertissent. Les fidèles, ayant à leur tête sainte Romaine qui donnera bientôt son sang pour Jésus-Christ, ensevelissent les martyrs.

Plus tard une basilique, desservie par une communauté de prêtres, s'éleva sur le tombeau de saint Lucien. Renversés par les barbares, l'église et le monastère furent rebâtis par les rois mérovingiens Childebert et Chilpéric. Saint Eloi fit une belle châsse pour renfermer les reliques miraculeusement retrouvées et source de nombreux prodiges. « Là, les aveugles voient, les boiteux marchent, les démoniaques sont guéris, écrivait saint Odon au IXe siècle et, ce qui est plus merveilleux encore, les liens des pécheurs sont brisés. » Les évêques de Beauvais venaient passer en prières auprès du saint tombeau la nuit qui précédait leur sacre. Au XIIIe siècle, trois nouvelles châsses splendides reçoivent les ossements de saint Lucien, de saint Maxien et de saint Julien. La translation s'opère au milieu d'une fête solennelle, en présence de nombreux évêques et du roi saint Louis, accompagné de la première noblesse de France.

Hélas ! le vandalisme sauvage de la Révolution a détruit les châsses, la basilique, le monastère et une grande partie des reliques des saints patrons de Beauvais. Mais les fidèles vont encore les invoquer au sanctuaire de Montmille, enrichi d'indulgences par le Pape Pie IX et Mgr Gignoux.



LA BIENHEUREUSE MARIE RAGGI

DU TIERS-ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 7 janvier.

La Bienheureuse est conduite à la Table Sainte par son ange gardien. Elle est élevée en extase. — Elle reçoit les stigmates de Jésus-Christ.

A l'époque où les Vénitiens et les Génois défendaient avec courage leurs colonies d'Orient contre la puissance envahissante et barbare des Turcs, un riche catholique génois, nommé Lucien Raggi, s'était établi dans l'île de Chio (archipel grec). Il y épousa une personne originaire de cette île et nommée Blanche.

L'an 1552, la naissance d'une fille, qu'ils appelèrent Marie, vint réjouir les deux époux. Ils se demandaient ce que serait un jour cette enfant, car, peu avant sa naissance, sa mère, entrant dans l'église des Dominicains, s'était vue tout environnée de lumière, prodige qui se renouvela deux fois.

Dieu, en effet, avait prévenu cette enfant de grâces très spéciales. Elle grandit dans une

innocence admirable et, dès ses plus tendres années, on la vit assidue à la prière et à la pénitence. Encore toute petite, elle se réfugiait une partie de la journée dans les endroits les plus retirés de la maison paternelle, pour s'y livrer à l'oraison. La nuit, quand elle pouvait échapper aux soins de sa gouvernante, elle sortait de son lit et dormait sur le plancher.

LARMES ET MARIAGE

Marie n'avait que douze ans, lorsqu'un seigneur italien, Jean-Baptiste-Marie de Mazza, charmé de la beauté et des vertus de la jeune fille, la demanda en mariage à ses parents. Le seigneur de Mazza était riche et noble; il plut aux parents de Marie, qui lui promirent leur fille, sans même la consulter.

Sa jeunesse n'était point un motif de retard en ce pays, et l'on se mit à préparer les noces.

A cette nouvelle, la douleur de la jeune Marie fut grande; elle ne se sentait aucun attrait pour le monde et pour le mariage; tout son désir était de consacrer sa vie au céleste Epoux des vierges. Plusieurs fois, elle se jeta, fondant en larmes, aux pieds de ses parents, et les conjura, au nom de Dieu, de ne point l'engager dans un état pour lequel elle éprouvait une si grande aversion.

Mais les parents, préférant leur intérêt aux désirs de leur fille, furent inexorables. Désespérant de les fléchir, Marie se soumit en pleurant. Elle sera donc l'épouse d'un homme terrestre, avant de pouvoir se consacrer définitivement à Jésus-Christ; mais, ce qu'elle perdra en mérites de ce côté, Dieu le lui fera retrouver au sein des épreuves et des souffrances qui accompagneront son nouvel état. Cette sorte de compensation providentielle a été aussi remarquée pour d'autres âmes contrariées de même dans leur vocation.

Les débuts, toutefois, parurent heureux et pleins d'espérance. Marie avait obéi à ses parents sans arrière-pensée; une fois le mariage célébré, elle ne songea plus qu'à remplir aussi chrétiennement que possible ses devoirs d'épouse et de mère. Dieu lui donna quatre enfants. Deux moururent peu après leur baptême; les deux autres, Basile et Nicolas, entrèrent plus tard dans l'Ordre de saint Dominique.

MALHEURS — VEUVE A DIX-HUIT ANS

L'an 1566, le pacha Piali, l'un des principaux généraux du sultan des Turcs Soliman, se présentait en ami devant Chio. Mais, à peine eut-on permis à sa flotte l'entrée du port, que le traître s'empara de la ville, changea plusieurs églises en mosquées et fit peser sur le peuple un joug de fer. Les principaux habitants de l'île furent emmenés comme prisonniers sur les vaisseaux turcs; parmi eux, étaient le seigneur de Mazza, avec sa femme et ses deux fils.

A Constantinople, ils eurent la douleur de servir d'ornement au triomphe du barbare vainqueur; puis on leur laissa une liberté précaire. Un Turc, avec qui ils avaient eu autrefois des relations amicales consentit à leur donner l'hospitalité, et les traita avec humanité.

La pieuse Marie Raggi ne tarda pas à apprendre que la capitale des Turcs possédait deux églises dominicaines l'une située à Galata et dédiée à saint Pierre, l'autre, dans la ville même, et dédiée à la Sainte Vierge. On conservait dans celle-ci une célèbre image de Marie, apportée d'Antioche et attribuée à saint Luc. La jeune exilée reprit, sous la direction des bons religieux, ses exercices de piété, comme à Chio; et ce fut une grande consolation au milieu de ses épreuves.

Son âme avait bien besoin de ce secours. Savoir son mari et ses enfants sous le pouvoir des infidèles était pour elle une perpétuelle source d'angoisses. Ces craintes n'étaient que trop justifiées. Un jour, elle apprend que le grand visir se proposait d'enlever ses deux fils bien-aimés, pour les vouer à une vie plus affreuse, pour un chrétien, que mille morts. Effrayée, elle court chez l'ambassadeur de France et chez celui de Venise.

Tous deux lui conseillent une prompte fuite. Grâce à leur influence, toute la famille peut se réfugier à bord d'un navire qui partait pour l'île de Crète. De Crète, ils s'embarquent pour la Sicile et arrivent heureusement à Messine, bénissant Dieu d'avoir échappé à la captivité, et surtout à la corruption musulmane.

Trois ans s'écoulèrent à Messine, dans une paix précieuse après ces tempêtes, mais rendue pénible par la difficulté de se procurer les ressources nécessaires loin de la patrie. Le père de la famille fut alors obligé, par ses affaires, d'aller à Naples, pour voir le vice-roi. Le navire sur lequel il était monté fut capturé en mer par des pirates musulmans et le seigneur de Mazza fut massacré.

Qu'on juge de la douleur de Marie à cette affreuse nouvelle. Elle restait veuve à dix-huit ans, sur une terre étrangère, avec deux enfants à élever. Cependant, aucune récrimination contre la Providence ne sortit de ses lèvres. Elle se prosterna devant un crucifix, écrit le P. Touron, et, toute baignée de larmes, elle pria Dieu, le père des orphelins et le protecteur des veuves, de la prendre, avec ses enfants, sous sa divine protection.

TOUTE A DIEU

Un jour que, prosternée devant le Seigneur, elle répandait de nouveau son cœur dans les pleurs et la prière, l'Esprit-Saint éclaira son âme d'un vif rayon de sa lumière et lui fit comprendre que si le lien avec le monde était rompu, c'était pour lui donner le moyen de se consacrer uniquement au service de Dieu.

Elle le comprit, et entra dès lors dans une ferveur toute nouvelle. Renonçant aux espérances terrestres, elle prononça le vœu de chasteté perpétuelle. Les démons, furieux, l'attaquèrent avec une grande rage : parfois, ils lui apparaissaient dans son oraison, sous des formes terribles de tigres ou de serpents; parfois, durant la nuit, ils l'accablaient de coups jusqu'à la laisser toute meurtrie et ensanglantée. Mais, soutenue par son ange gardien, Marie résistait aux démons, et les chassait avec de l'eau bénite.

Ils soulevèrent contre ses pieux projets l'opposition de ses parents, qui firent tous leurs efforts pour l'engager dans un second mariage. Mais la jeune veuve fut inébranlable dans sa résolution. L'an 1572, à l'âge de vingt ans, elle reçut publiquement l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique, des mains du prieur des Dominicains de Messine et, l'année suivante, elle fit profession.

Suivant un usage alors fréquent, elle portait ostensiblement l'habit religieux, en signe de sa

séparation d'avec le monde, tout en continuant à demeurer chez elle, et à veiller à l'éducation de ses deux fils.

Ces jeunes gens profitèrent si bien des conseils et des exemples de leur sainte mère, qu'ils entrèrent tous deux dans l'Ordre de saint Dominique. Basile devint un savant professeur de théologie, Nicolas un prédicateur célèbre ; tous deux d'excellents religieux.

Marie Raggi passa quatorze ans à Messine. Elle vivait dans sa maison, comme une austère religieuse, prolongeant ses oraisons, couchant sur la dure et se soumettant à une extrême pauvreté.

Au bout de ce temps, elle partit pour Rome ; son second fils, le P. Nicolas, reçut de ses supérieurs la permission de l'accompagner dans ce voyage. Il ne fut pas sans péril : leur navire venait à peine d'échapper à une horrible tempête, quand ils aperçurent dans le voisinage deux bateaux de pirates musulmans. La servante de Dieu se mit en prières, et, par un vrai miracle, les pirates s'éloignèrent comme s'ils n'avaient point aperçu leur proie. Enfin, la sainte veuve arriva heureusement dans la capitale du monde chrétien, le 3 septembre 1584.

A ROME — MERVEILLEUX PROGRÈS DANS LA VERTU

Une famille messinoise, établie à Rome, avait promis de donner l'hospitalité à Marie. En attendant qu'elle pût la recevoir, le P. Nicolas conduisit sa mère chez le seigneur Jean-Baptiste de Marinis, très dévoué aux enfants de saint Dominique. Dès le lendemain, M. et M^me^ de Marinis furent si édifiés de la piété et de la modestie de la sainte tertiaire, qu'ils ne voulurent plus céder à d'autres le trésor que la Providence leur avait envoyé. Ils retinrent donc Marie Raggi et lui offrirent, dans leur maison, un appartement séparé, où elle pût servir Dieu à son aise, dans le silence et le recueillement.

Marie remercia la divine Providence, et fut heureuse de profiter de cette faveur. Sa vie, très retirée du monde, fut une oraison continuelle. « Pour y vaquer incessamment, écrit le P. Touron, elle s'était réduite à ne dormir que deux heures ; elle les passait sur des planches, les bras étendus en forme de croix. Tout le reste de la nuit, elle l'employait à prier, partie à genoux, partie couchée par terre, et souvent les bras étendus en forme de croix. En récitant tous les jours cinq *Pater* et cinq *Ave* pour les âmes du Purgatoire, elle éprouvait d'excessives douleurs qu'elle offrait à Dieu pour leur soulagement.

Quand le sommeil la surprenait dans l'oraison, son ange gardien la réveillait. Elle voyait aussi toujours deux anges en forme humaine à ses côtés, quand elle allait à l'église.

Il n'y eut stratagème, ni malice que le tentateur n'employât pour lui causer des distractions dans ses prières. Il empruntait toutes sortes de formes les plus capables de l'effrayer.

Mais, pendant que l'enfer lui suscitait mille persécutions, Dieu la comblait de grâces et de faveurs. On a vu souvent, pendant qu'elle priait Dieu, la nuit, sa chambre remplie d'une lumière céleste. Plus d'une fois, des serviteurs de la maison, attirés par cette lueur miraculeuse, cherchèrent à voir ce qui se passait dans la chambre de la servante de Dieu : ils l'apercevaient alors élevée de trois ou quatre pieds au-dessus de terre, toute lumineuse et ravie en Dieu.

Ses austérités continuaient à être héroïques. Jamais elle ne mangeait de viande. Elle jeûnait sept mois de l'année ; tous les vendredis de Carême et les vigiles des grandes fêtes, elle se contentait de pain et d'eau pour son repas. Jour et nuit, elle portait le cilice et châtiait en outre son corps par de fréquentes disciplines. La pensée que ses parents ne lui avaient pas permis autrefois de conserver à Jésus-Christ la fleur de sa virginité, lui arrachait des larmes ; du moins voulait-elle vivre désormais dans une chasteté très parfaite ; et, grâce à ses austérités, elle y réussit pleinement.

Son humilité n'était pas moins admirable. Pendant sept ans, elle mangea à la table des domestiques, jusqu'à ce que ses nobles hôtes, apprenant enfin sa condition, exigèrent que la veuve du seigneur de Mazza prît ses repas avec eux ; encore fallut-il un ordre de son confesseur pour obliger Marie à accepter.

Son obéissance à ses confesseurs égalait son humilité. Elle se soumettait en tout à leur direction, avec une simplicité, une franchise et une docilité parfaites. Elle évitait ainsi bien des pièges du démon.

Quand un religieux revêtu du sacerdoce venait chez elle, Marie se mettait à genoux pour lui demander sa bénédiction ; et, après son départ, elle baisait la trace de ses pas, s'estimant indigne d'une telle visite. Par cet acte de foi et d'humilité, elle rendait hommage, non à la personne du religieux, mais au sacerdoce de Jésus-Christ et à l'Ordre monastique.

Son cœur, brûlant d'amour pour Jésus-Christ, trouvait des délices inexprimables dans la Sainte Eucharistie. Elle s'approchait de ce divin Sacrement aussi souvent que le lui permettaient ses confesseurs : c'était au moins trois fois la semaine, sans compter les dimanches et les fêtes. Elle s'y préparait par des mortifications spéciales. Souvent, elle purifiait son âme par le sacrement de pénitence ; les moindres fautes lui arrachaient des larmes de repentir. Son ange gardien la conduisait à la Table Sainte et la ramenait à sa place. L'ardeur de l'amour divin qui consumait alors son âme se répandait sur son visage et il semblait celui d'un séraphin.

« Toutes les fois qu'elle songeait aux péchés qui se commettent contre un Dieu si aimable, dit un de ses historiens, elle pleurait amèrement. Elle aurait souhaité avoir mille vies pour les immoler à l'Amour infini et réparer son honneur offensé. »

Comment aimer Dieu véritablement sans aimer son prochain ? Marie Raggi avait un immense désir du salut des âmes. Elle pratiquait aussi la charité corporelle. Elle avait ses jours marqués dans la semaine pour aller servir et consoler les pauvres dans les hôpitaux. Parfois, des personnes amies lui ménageaient certains dons pour son entretien ; Marie en faisait bénéficier les pauvres, au point de se priver elle-même du nécessaire pour les secourir. Quelquefois, Dieu vint en aide à sa charité par des miracles.

Malgré sa vie humble et cachée, sa réputation de sainteté se répandit dans Rome. Beaucoup venaient la consulter ou se recommander à ses prières. Elle avait beau répéter qu'elle n'était qu'une ignorante, indigne de l'estime qu'on avait d'elle, on ne cessait pas d'avoir confiance en ses lumières.

Une personne était tombée dans une faute considérable, mais cachée ; Dieu révéla le fait à sa servante et lui ordonna d'aller réprimander sévè-

rement cette personne. Marie obéit. La pécheresse, admirant la miséricorde de Dieu qui voulait la sauver, voulut baiser la main de la sainte messagère ; mais Marie, plus prompte en humilité, se jeta aux pieds de cette personne pour les baiser, se déclarant la plus indigne créature de la terre.

Un jeune homme lui demanda un jour quelques conseils pour vivre chrétiennement. La servante de Dieu, éclairée par une lumière intérieure, dit au jeune homme d'aller promptement trouver un confesseur afin de lui ouvrir sincèrement son âme : car il y avait longtemps qu'il cachait un péché mortel dont il n'avait jamais osé se confesser. Elle lui conseilla ensuite de communier souvent.

MARIE RAGGI ET JÉSUS CRUCIFIÉ — LES STIGMATES

Aux épreuves qu'elle avait si courageusement supportées, vint s'ajouter, peu après son arrivée à Rome, une très douloureuse maladie, qui dura dix-huit mois, sans que les secours de la science humaine pussent la soulager. Le médecin ne pouvait assez admirer la patience avec laquelle Marie endurait son mal. Enfin, deux saints de l'Ordre de saint Dominique apparurent un jour dans sa cellule et lui rendirent soudain la santé.

Comme toutes les âmes vraiment pieuses, la servante de Dieu avait une tendre dévotion pour les souffrances de notre divin Rédempteur.

Dans la nuit du 24 au 25 janvier 1598, elle éprouva de si intolérables douleurs à la tête qu'elle en serait morte sans un miracle. Le lendemain, elle entendit une voix qui lui dit : « Sœur Marie, épouse de Jésus-Christ, tu as enduré les souffrances de ton aimable Sauveur couronné d'épines : il t'a fait présent de sa douloureuse couronne.

— A moi ! s'écria l'humble tertiaire, à moi, pécheresse abominable, qui mérite l'enfer ! Je ne suis pas digne de ces faveurs, réservées aux âmes innocentes. Toutefois, mon Dieu, je vous prie de m'en laisser la douleur toute ma vie, en expiation de mes péchés. »

Elle en garda, non seulement la douleur, mais encore les plaies visibles, semblables à celles que les dures épines firent à la tête bénie du Sauveur.

Le 21 décembre 1598, fête de l'apôtre saint Thomas, après la Communion, Jésus-Christ lui apparut attaché à la colonne, tout déchiré de coups. A ce triste spectacle, Marie ne put retenir ses larmes : « Ah ! mon divin Sauveur, s'écria-t-elle, qui vous a mis en cet état ? »

Jésus se plaignit à elle de l'ingratitude effroyable des hommes, qui renouvelaient ses plaies par l'horreur de leurs crimes. Marie, qui se regardait comme la plus ingrate pécheresse de la terre, fut saisie, à ces paroles, d'une si grande douleur, que le divin Maître l'invita à mettre sa main, comme saint Thomas, dans la plaie de son côté. Puis il lui dit : « Marie, ma chère épouse, je t'ai choisie pour souffrir une partie de mes douleurs. »

Cette glorieuse association de Marie Raggi aux souffrances de notre divin Rédempteur avait commencé, d'après le P. Touron, dès l'année 1593, et dura jusqu'à sa mort, l'an 1600. Jésus-Christ lui apparut, dans l'église de la Minerve, le jour de la Pentecôte : il était attaché à la croix et couvert de blessures sanglantes. A cette vue, Marie tomba évanouie. Quand elle eut repris ses sens, elle pria le Sauveur de lui accorder la faveur de souffrir avec lui. Elle fut aussitôt exaucée. Elle éprouva aux pieds, aux mains et au côté des douleurs inouïes, comme si on y enfonçait un poignard ou un fer brûlant. Semblable à saint François d'Assise, elle conserva les douleurs, avec les stigmates visibles des saintes plaies, jusqu'à sa mort.

FAVEURS ET COURONNE CÉLESTE

La servante de Dieu, surtout dans les dernières années de sa vie, fut souvent favorisée de grâces miraculeuses. La Sainte Vierge, saint Michel, plusieurs saints de son Ordre, daignèrent parfois lui apparaître. Elle eut le don de prophétie et celui des miracles.

Ses hôtes charitables lui avaient confié un jour la garde de leur jeune enfant, Vincent de Marinis, âgé d'un an. Marie, l'ayant placé sur un lit, lui donna une grosse noisette pour l'amuser, pendant qu'elle travaillait. Peu après, elle lève les yeux : l'enfant était tout bleu..... le petit innocent avait voulu avaler la noisette et il étouffait. Malgré ses soins, Marie n'eut bientôt entre les mains qu'un cadavre. D'abord, elle fondit en larmes, à la pensée de la douleur des parents. Sa confiance en Dieu ne tarda pas à reprendre le dessus : elle se mit à prier avec tant de ferveur que Dieu rendit la vie à l'enfant.

Cependant, le ciel attendait le petit Vincent ; il mourut quelque temps après, dans l'innocence de son baptême. La nuit qui suivit sa mort, il apparut à la Bienheureuse et la remercia de lui avoir donné deux fois la vie : une fois en le ressuscitant, et une autre fois en lui obtenant de quitter ce monde dans l'innocence baptismale, qui lui avait ouvert le ciel.

La dernière maladie de Marie Raggi fut une douloureuse hydropisie, et un mal de tête qui ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Peu de jours avant sa mort, saint Dominique lui apparut et lui dit : « Sœur Marie, ma chère fille, réjouis-toi ; je t'attends, avec tous les saints de mon Ordre, pour jouir éternellement de Dieu avec nous, dans le ciel. »

Munie des sacrements de l'Eglise, elle répondit à la céleste invitation, le 7 janvier 1600, et ses restes, illustrés par des miracles, furent ensevelis dans l'église de la Minerve. Elle apparut, brillante de gloire, à plusieurs personnes, entre autres à son confesseur et à sa vieille mère, Blanche Raggi, pour la consoler. — Nous lui donnons le titre de *Bienheureuse*, à la suite du P. Touron, hagiographe des Saints dominicains, mais sans vouloir prévenir les décisions de l'Eglise.

SAINT VITAL DE SAVIGNY

Fête le 7 janvier ou le 16 septembre.

Le comte de Mortain et sa noble famille rendent visite au solitaire Vital. — Le moine Osbert tombe du haut d'un mur sans se blesser. — Saint Bernard voit l'âme du bienheureux Vital monter au ciel.

LE PETIT ABBÉ

L'histoire du bienheureux Vital, fondateur de l'abbaye de Savigny (Normandie), a été écrite par Etienne de Fougères, évêque de Rennes. « Quelques-uns des disciples du Bienheureux sont encore vivants, dit-il dans sa préface. Ce que je rapporte de lui est attesté par leur témoignage, et je n'ai rien avancé qui ne soit établi sur les preuves les plus authentiques. »

Vers le milieu du XI^e^ siècle vivaient à Tierceville, petite bourgade située à 9 kilomètres de Bayeux, deux époux chrétiens, Reinfroy et Rohарde. Ils étaient renommés dans la contrée par leur piété envers Dieu et leur charité vis-à-vis des pauvres. Les pèlerins et les malheureux sans asile trouvaient toujours sous leur toit un refuge pour la nuit, et l'abbaye de Saint-Etienne de Caen les compta plus tard parmi ses bienfaiteurs insignes.

Dieu bénit leur foyer domestique en leur donnant quatre fils et une fille.

L'un deux fut appelé Vital à son baptême, nom bien choisi, dit le chroniqueur, car cet enfant devait être rempli de la vie divine de la grâce, et la communiquer autour de lui à un grand nombre d'âmes.

Ses parents le confièrent à des maîtres dévoués,

sans doute aux religieux de quelque monastère voisin. Le jeune Vital montra dès lors un sérieux, une application à la prière et à l'étude qui frappa ses condisciples et ils ne l'appelaient entre eux que le *petit abbé*.

Par une chaude journée d'été, ils étaient allés se baigner près du rivage de la mer, lorsqu'un poisson affreux (probablement une pieuvre) se cramponna sur les épaules de Vital et cherchait à l'entraîner dans le gouffre. Ses compagnons, épouvantés, s'enfuirent, le laissant lutter seul avec le monstre et, réfugiés sur le rivage, ils remplissaient l'air de leurs cris : « O Dieu! Sainte Vierge Marie! »

Tout à coup, ils voient avec étonnement leur petit camarade s'échapper des flots, malgré la bête redoutable qui ne le lâchait point. Mais l'animal expira bientôt. Dieu était venu manifestement au secours de son petit serviteur abandonné.

Dans son amour de l'étude, le pieux jeune homme n'hésita pas à s'éloigner quelque temps de sa patrie. Etienne de Fougères ne nomme point la ville où il se rendit; mais tout porte à croire que ce fut à Liège, car c'est là que l'évêque de Bayeux, Odon, aimait à envoyer chaque année plusieurs clercs, choisis parmi les plus studieux et les plus intelligents, pour leur faire achever leurs études. Vital y étudia la théologie et le droit.

Ses progrès dans les sciences n'enflèrent point son cœur, qui s'était attaché par-dessus tout à Celui qui est la vérité par excellence, au Christ Jésus.

Son retour en Normandie combla de joie ses parents et ses amis. Vital continua à se perfectionner dans la plus noble des connaissances humaines par la méditation fréquente des Saintes Ecritures. C'est là qu'il puisait la lumière pour diriger sagement sa vie au milieu des écueils de la jeunesse.

Le disciple était devenu un maître habile. Volontiers, il faisait part aux autres, par l'enseignement, de ce qu'il avait appris. Serviteur de la vérité, il aimait à la répandre dans toute sa pureté, sans feinte ni restriction.

VITAL CHAPELAIN DU COMTE DE MORTAIN

La renommée de son éloquence et de son savoir attira l'attention du comte Robert de Mortain, frère par sa mère de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. Ce puissant seigneur venait de fonder, l'an 1080, la collégiale de Saint-Evroult, qui devait se composer de douze chanoines; il offrit à Vital un de ces canonicats et après son élévation au sacerdoce, il le choisit pour son chapelain.

Le serviteur de Dieu remplit ces délicates fonctions avec autant de prudence que de zèle et d'humilité. Selon la parole de Notre-Seigneur : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, il sut servir son prince sans négliger en rien ce qu'il devait à Dieu, à la vérité et à la justice. Le comte, la comtesse, leur famille, leurs barons, leurs vassaux professaient pour le digne chapelain une vénération filiale; ses paroles étaient accueillies avec docilité et respect et nul n'osait y contredire.

Un jour, le bienheureux Vital trouva la comtesse tout en larmes; les sanglots étouffaient sa voix et sa désolation était extrême. Le serviteur de Dieu demanda à la noble châtelaine le sujet de sa tristesse, et en reçut la confidence d'un douloureux secret. Le comte, cédant au caractère impétueux des guerriers normands, s'oubliait souvent dans sa colère, jusqu'à outrager et à frapper son épouse.

Vital, très affligé de cette révélation, déclara que, si le comte ne changeait pas de conduite, il quitterait son service et s'éloignerait d'un foyer domestique d'où la paix était bannie.

En effet quelque temps après, sachant que le comte ne se corrigeait point, il s'enfuit du château sans prendre congé de Robert. Celui-ci apprit bientôt son départ de la bouche de quelque serviteur et courut à la poursuite du fugitif. Il ne tarda pas à le rejoindre. « Pourquoi me quitter ainsi? Manquez-vous de quelque chose chez moi? Que désirez-vous? » Le serviteur de Dieu, ayant pris le comte à part, afin de n'être entendu de personne, lui indiqua alors le motif de sa fuite, et s'efforça de lui faire comprendre, par de douces et pénétrantes paroles, combien sa conduite envers la châtelaine était indigne d'un époux, d'un seigneur et d'un chrétien.

Ils revinrent ensemble au château et, quand ils furent arrivés, ils s'enfermèrent seuls dans la chapelle. Alors le comte se jeta aux pieds de son chapelain, confessant sa faute et en demandant pénitence et pardon. Le noble seigneur quitta son manteau et, découvrant ses épaules, il les offrit à une rude flagellation, que le chapelain lui infligea d'une main sévère, suivant l'usage de ce temps.

Le comte promit avec sincérité de renoncer désormais à ses violences, et ainsi, par la fermeté du prêtre et l'humilité du seigneur, la paix rentra dans le foyer domestique.

Quelques années auparavant, le marquis de Toscane, Boniface, père de la grande comtesse Mathilde, coupable d'avoir vendu à prix d'argent une dignité ecclésiastique, s'était soumis à une pénitence semblable. Heureux les siècles où les coupables, si haut placés qu'ils soient, savent se repentir de leurs fautes et les expier!

Vital continua donc à demeurer au château de Mortain. De nombreux disciples venaient s'instruire à ses leçons; le comte et les barons le consultaient pour leurs affaires privées ou publiques, son influence était grande et de nombreuses richesses lui étaient offertes.

Mais, plus les honneurs et les biens de ce monde lui étaient prodigués, plus l'homme de Dieu en sentait la vanité. A la mort, toutes ces choses nous seront enlevées, et, en attendant, elles nous préoccupent, nous aveuglent et nous font oublier les biens véritables qui demeurent éternellement.

VITAL ERMITE DANS LES FORÊTS DE MORTAIN ET DE CRAON

Enfin, Vital résolut de tout quitter pour s'attacher à Dieu seul et travailler uniquement au salut de son âme. Il se démit de ses charges et de ses dignités, vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres et, pauvre lui-même, il embrassa la vie érémitique.

« Jusqu'ici, ajoute Etienne de Fougères, nous avons suivi ce juste marchant sur la terre, maintenant, nous allons le voir s'élever comme l'aigle et planer dans les hauteurs célestes. »

C'était en l'an 1093. Le comte de Mortain demanda au bienheureux Vital, comme une dernière grâce, de choisir son ermitage dans un lieu assez rapproché du château, pour que la noble famille qui l'habitait pût continuer à recevoir, de temps en temps, les conseils d'un père

spirituel aimé et vénéré de tous. Vital y consentit. Dans la forêt du château se trouvait un lieu pittoresque et solitaire, près d'une cascade. Le nouvel ermite y bâtit sa cabane.

Il espérait y vivre loin des hommes, comme dans une nouvelle Thébaïde, sauf pendant les rares visites de ses châtelains. Mais bientôt la foule connut le chemin de l'ermitage, et beaucoup y venaient, les uns pour demander un conseil ou des prières, d'autres pour solliciter la faveur d'embrasser, sous sa direction, la vie pénitente. Parmi ces derniers, l'histoire a conservé les noms de Lambert de Pois, Raoul, Robert et du prêtre Vivien. A l'exemple de leur maître, ils se construisirent des cellules au milieu des rochers de la forêt.

Vital ne leur donna point d'abord de règle écrite : le silence absolu, la prière continuelle, le travail des mains et la fréquentation quotidienne des sacrements, telle était la vie des solitaires de Mortain.

Comme ces rochers ne pouvaient rien produire pour la subsistance des ermites, le comte Robert donna au bienheureux Vital la possession d'un territoire un peu plus fertile où ses frères pussent, par un travail assidu, faire pousser quelques récoltes. Ce territoire, défriché par les moines, est devenu aujourd'hui le village de Neufbourg, où les anciennes constructions monastiques, rachetées après la Révolution, ont été restaurées et transformées en Petit Séminaire par les évêques de Coutances.

Mais Vital ne jouissait plus de la solitude qu'il avait rêvée ; d'autre part, la renommée du bienheureux Robert d'Arbrissel, chef des ermites de la forêt de Craon, et qu'on nommait le « prince du désert », l'enflammait du désir d'aller se placer sous la direction d'un tel maître. Ses compagnons voulurent le suivre. Du consentement du riche donateur, Vital céda la propriété de Neufbourg à l'abbaye de Saint-Etienne de Caen et vint se joindre aux austères ermites de la forêt de Craon.

VITAL PRÉDICATEUR ET MISSIONNAIRE

Il y était depuis un certain temps et croyait avoir enfin trouvé le lieu de son repos, lorsque le pape Urbain II, qui venait de décider, au concile de Clermont, la première croisade, chargea Robert d'Arbrissel de prêcher dans l'Ouest et le Nord de la France pour le succès de cette grande et chevaleresque entreprise (1096).

Robert d'Arbrissel s'adjoignit dans ce ministère le bienheureux Vital, dont il connaissait l'éloquence et la sainteté. Il ne s'agissait pas seulement de susciter des guerriers pour aller en Orient délivrer les chrétiens de la tyrannie des infidèles et conquérir le Saint Sépulcre, il fallait, avant tout, arracher le peuple à ses vices et l'entraîner généreusement dans la voie des bonnes œuvres. Une conversion sincère avait pour effet d'engager les uns à la croisade, les autres à la prière et à la pénitence : ainsi tous travailleraient au but commun en sanctifiant leur âme.

L'Eglise venait de traverser une rude épreuve. S'arrogeant sur les dignités ecclésiastiques un droit qui ne leur appartient pas, les princes et autres seigneurs temporels avaient jeté le désordre dans une partie du clergé, en y faisant entrer des hommes indignes qu'ils couvraient de leur protection. Cet abus avait eu pour résultat de favoriser l'ignorance et les passions violentes des populations de cette époque.

Les prédications des solitaires de Craon eurent de merveilleux résultats. Des multitudes d'âmes sortirent de leurs péchés et embrassèrent une vie vraiment chrétienne.

Le bienheureux Vital était un semeur infatigable de la divine parole. La faim, la soif, la chaleur de l'été, le froid de l'hiver, les intempéries des saisons, rien n'arrêtait son zèle et son courage.

Un jour, qu'il traversait une vaste forêt, il s'égara avec ses compagnons. Ils marchèrent pendant trois jours, sans autre nourriture que des herbes crues et des fruits sauvages. Enfin, le quatrième jour, ils arrivèrent dans le village où on les attendait. La population se réunit aussitôt autour des missionnaires et le bienheureux, sans se reposer, commença son discours. Déjà l'heure de midi avait sonné et le prédicateur ne cessait pas de parler à la foule toujours avide de l'entendre. Un des moines qui avaient accompagné Vital, se sentant défaillir, dit à demi-voix à un de ses voisins que Vital et ses compagnons n'avaient presque rien mangé depuis quatre jours. Cette nouvelle vola de bouche en bouche, et le peuple força le saint prédicateur d'interrompre un moment son discours pour prendre une nourriture dont il avait si grand besoin. Cette nourriture consistait ordinairement en un peu de pain d'orge ou d'avoine avec de l'eau, et quelquefois un peu de lait et de miel.

Une autre fois, un chevalier vint se jeter aux pieds du saint missionnaire, implorant son secours : cet homme avait eu le malheur de tuer son ennemi, et les frères du mort le poursuivaient pour le massacrer. L'homme de Dieu s'efforça d'apaiser ces hommes avides de vengeance ; mais l'un d'eux, sous les yeux même de Vital, leva son épée pour frapper le chevalier. A l'instant, son bras se raidit, l'épée lui échappa des mains, et il tomba sans connaissance aux pieds de l'homme de Dieu. Quand il reprit ses sens, docile cette fois à la voix du prêtre, il pardonna à son ennemi et l'embrassa.

Vital prêchait dans une église quand un chevalier tout armé pénétra dans le lieu saint, cherchant, parmi les auditeurs, son ennemi qu'il voulait tuer. Le prédicateur ordonne aux assistants de désarmer ce furieux et de l'arrêter. A l'instant, il est obéi. « Voulez-vous écouter en paix la parole de Dieu que je prêche aux chrétiens? dit alors Vital au coupable. — Non, répond celui-ci, je ne suis pas venu pour écouter des sermons, mais pour me venger. »

En vain, le Bienheureux multiplie ses exhortations, rien ne peut fléchir ce cœur plus dur que le rocher. Vital descend de chaire, monte vers le maître-autel, pose la main droite sur la pierre sacrée et, se tournant vers le peuple, il s'écrie :

« Emmenez ce meurtrier hors de l'église, et qu'il s'en aille. Mais, je vous le déclare, au nom de la Vierge Marie, une mort funeste l'attend. »

En effet, peu de jours après, surpris dans un crime infâme, le malheureux périt misérablement dans un bois, et son corps resta la proie des chiens et des bêtes fauves.

RÉSURRECTION D'UN MORT — FRUITS DE SALUT

Deux familles nobles étaient profondément divisées. Des hommes vertueux leur firent accepter la médiation du bienheureux Vital, et les deux partis se présentèrent devant l'homme de Dieu. L'un se montra déterminé à faire la paix ; mais les chevaliers de l'autre parti se refusèrent à tout accommodement et s'éloignèrent au galop de

leurs chevaux. Bientôt l'un d'eux tombe de sa monture et se brise le crâne. Aux crix de ses compagnons, Vital s'empresse d'accourir, suivi de toute la population. Le cadavre gisait à terre, dans une mare de sang. « Prions tous, dit Vital, afin que Dieu daigne, pour la gloire de son nom et pour l'utilité des âmes, faire éclater sa toute-puissance. » Il se met donc à prier à haute voix, et les assistants répètent avec émotion ses paroles. Puis, il se lève et dit au mort : « Au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, je te l'ordonne, lève-toi. »

Le chevalier ouvre les yeux comme quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil et se lève. Son visage et ses vêtements sont ensanglantés, mais il ne lui reste aucune trace de blessure.

« Racontez à ce peuple ce qui vous est arrivé, lui commande Vital.

— J'ai comparu au tribunal de Dieu, répond le ressuscité, et, à cause de mes crimes, je me suis entendu condamner au supplice de l'enfer; mais en considération de vos prières et de vos mérites, le Seigneur m'a rendu la vie. Je promets de renoncer désormais au métier des armes et de consacrer à la pénitence le temps qu'il plaira au Seigneur de me laisser sur la terre. »

En effet, par les soins de l'homme de Dieu, ce chevalier fut reçu dans un monastère et y acheva le reste de sa vie dans la pénitence.

Le saint missionnaire évangélisa toute la Normandie; il passa même plusieurs fois en Angleterre, et y soutint vaillamment, jusque dans les conciles, de concert avec l'archevêque saint Anselme, les droits de Dieu et de la justice.

Il disait la vérité sans faiblesse aux grands comme aux petits, aux ecclésiastiques comme au peuple. Plus d'une fois, il fut menacé de mort et sur le point d'être massacré; mais il ne reculait point, et Dieu venait à son secours.

Comme nous l'avons dit, sa prédication eut un merveilleux succès; les ennemis se réconciliaient, on secourait les pauvres, de nombreuses pécheresses renonçaient à une vie qui, en les conduisant elles-mêmes en enfer, causait la ruine de beaucoup d'âmes, et devenaient sous sa direction des modèles de pénitence et de vie régulière.

Pour satisfaire des âmes avides de solitude et de mortifications, le bienheureux Vital avait fondé l'ermitage de Dompierre, sur les limites des diocèses d'Avranches et du Mans. Lui-même venait s'y recueillir après ses prédications. Là, comme dans la forêt de Craon, une simple cabane de branchages lui servait d'abri l'hiver et l'été, le travail des mains et les arbres de la forêt lui fournissaient une maigre subsistance. Il y reçut la visite du bienheureux Robert d'Arbrissel, du bienheureux Bernard de Tiron et de plusieurs autres saints personnages de ce temps.

FONDATION DE L'ABBAYE DE SAVIGNY

Cependant, cette solitude devenait insuffisante aux nombreux disciples du Bienheureux; il fallait songer à un établissement plus durable. Dans le diocèse d'Avranches, Vital trouva un vallon stérile, entouré de tous côtés par les bois, et dominé par un château-fort depuis longtemps en ruines. Ce lieu, nommé Savigny, appartenait à Raoul, comte de Fougères, aïeul de l'historien du bienheureux Vital. Le noble comte, son épouse Avicie, leurs fils Raoul et Méen-Frangale, consentirent volontiers à céder Savigny au saint moine; mais Henri, le troisième fils du comte, refusa obstinément, même au prix d'une compensation pécunière.

« Mon fils, lui dit Vital, l'inspiration qui vous fait ainsi agir ne vient pas de l'esprit de Dieu. » Et il s'éloigna. Quelques heures après, Henri, saisi subitement d'atroces douleurs, envoyait en toute hâte un serviteur supplier l'homme de Dieu de revenir. Dès qu'il fut arrivé, le jeune seigneur se jeta à ses pieds en lui demandant pardon. Le Saint lui donna sa bénédiction et à l'instant le malade fut guéri.

Une donation en règle fut alors rédigée qui concédait à perpétuité à Vital le vallon de Savigny et la forêt voisine, pour l'établissement d'un monastère. Cette donation fut plus tard confirmée par Henri Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, et par le pape Pascal II. Une église fut bâtie dans le vallon de Savigny, et auprès s'éleva un monastère, où plus de cent quarante ermites vinrent se mettre sous la direction de Vital. Henri, fils du comte de Fougères, embrassa lui-même la vie religieuse à Savigny, dont il avait redouté jadis la fondation. On y observait la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur.

Savigny devint la source d'une nouvelle congrégation bénédictine, qui compta bientôt jusqu'à vingt-six monastères, tant en France qu'en Angleterre.

Les femmes n'avaient point voulu rester en arrière dans ce mouvement de ferveur. Le bienheureux Vital redemanda pour elles son ancienne solitude de Neufbourg, près de Mortain, et y fonda un couvent qu'il plaça sous la direction de sa sœur Adeline.

Son frère Osbert était également venu le rejoindre à Savigny. Pendant la construction de ce monastère, Osbert tomba du haut d'une charpente très élevée, mais il se releva sans blessure, car Vital, en le voyant tomber, avait aussitôt invoqué le Seigneur.

Un jour que le Saint visitait un couvent de religieuses, une des Sœurs détacha secrètement quelques poils de son manteau. Cette relique, trempée dans un peu d'eau qu'on faisait boire aux malades, fut l'instrument de plusieurs guérisons.

Le bienheureux Vital assista au Concile qui se tint à Reims, en 1119, pour la pacification de la France et de l'Angleterre. Par ordre du pape Pascal II, il y prononça plusieurs admirables discours, qui produisirent d'heureux fruits. Le Souverain Pontife s'en réjouit et conçut la plus grande estime pour le saint moine.

Le 16 septembre 1122, Vital se trouvait au milieu de ses disciples, les ermites de Dompierre qu'il était allé visiter. Après avoir récité Matines avec eux, il rendit son âme à Dieu; l'église s'illumina d'une clarté surnaturelle et se remplit d'un parfum céleste. Saint Bernard vit de loin l'âme de Vital monter au ciel escortée des chœurs angéliques. Des miracles illustrèrent ses funérailles, et ses restes mortels furent portés à Savigny.

La Congrégation de Savigny s'unit, l'an 1148, à l'Ordre de Cîteaux. Au nombre de ses couvents, se trouvait l'abbaye de la Trappe, où l'abbé de Rancé devait inaugurer au XVIIe siècle une réforme célèbre de l'Ordre cistercien.

LE BIENHEUREUX AGNELLO DE PISE

Fête le 7 janvier.

Portrait du Bienheureux Agnello.
Ce portrait, d'une grande finesse de traits, remonte au XV^e^ siècle et est encore conservé de nos jours au couvent de la Verne en Toscane.

NAISSANCE — A LA SUITE DE SAINT FRANÇOIS

La ville de Pise est une des gloires de l'Italie: coquettement assise au milieu d'une plaine riante que féconde l'Arno, située à quelques kilomètres de la mer Tyrrhénienne, elle occupa, surtout au moyen âge, une place importante dans l'histoire de la Péninsule. Son commerce en fit une émule de Venise, et son amour des arts et des lettres la mettait presque au rang de Florence sa voisine. Quel est le touriste qui n'a entendu parler de sa fameuse tour penchée, de son dôme, de son Campo Santo et de son baptistère? Mais sa gloire la plus durable, ce sont les saints qu'elle a vus naître.

Parmi eux, brille l'aimable figure d'un des premiers disciples de saint François d'Assise, le bienheureux Agnello ou Angelo, comme l'appellent d'autres historiens. Ces deux noms, du reste, lui conviennent parfaitement, car de l'agneau il a la simplicité et de l'ange la céleste pureté.

Nous ne savons à peu près rien de son enfance : sa vie commence pour nous au moment où il quitte le monde pour s'inscrire dans la milice sacrée de saint François. Ses parents étaient certainement nobles. Un siècle plus tard, en 1364, un descendant de la famille s'emparera même du pouvoir, grâce à l'appui des fameux Visconti qui en firent leur lieutenant, et gouvernera la ville de Pise jusqu'à ce que la défaveur populaire, par un de ces revirements de fortune si fréquents à cette époque, l'en chasse honteusement. En effet, un jour qu'il était allé à Lucques pour assister à la réception de l'empereur Charles IV, il tomba du balcon où il se tenait pour contempler le cortège et se brisa une jambe. On ne put cacher cet accident au peuple, et celui-ci, y voyant un châtiment de Dieu, en prit occasion pour lui fermer les portes de la cité. C'est le seul détail que nous possédions sur la famille de notre Bienheureux.

Il eut le bonheur d'être enrôlé dans la milice de la pauvreté par saint François lui-même. Voici dans quelle circonstance. Le saint patriarche venait d'envoyer ses disciples dans toute l'Italie pour y répandre la parole de Dieu et prêcher la paix et la charité. Il s'était réservé la Toscane et y entraînait

à sa suite de nouvelles recrues pour l'Ordre qu'il venait de fonder. A Pise, il distingua tout spécialement parmi ses auditeurs assidus le jeune Agnello, dont la vertu égalait la distinction naturelle et le savoir. Celui-ci se laissa séduire par le Saint et quitta toutes les belles espérances que lui offrait le monde pour revêtir le pauvre habit des Mineurs.

Quelques historiens veulent que saint François ait laissé à Pise son nouveau disciple avec la mission d'y fonder un monastère. On sait, en effet, qu'il avait toujours un double but en parcourant les contrées : ramener les peuples à la pratique de l'Evangile et, toutes les fois que cela était possible, fonder un couvent pour perpétuer son apostolat.

PARIS — UNE ASSEMBLÉE PEU ORDINAIRE

En 1217 eut lieu à Assise le premier Chapitre général du nouvel Ordre. Il était déjà une puissance. On y désigna les supérieurs provinciaux. François se réserva d'aller à Paris. Bien que né en Italie, il aimait la France, soit parce que sa mère Pica était de ce pays, soit parce qu'il y avait voyagé probablement durant sa jeunesse avec son père, pour y exercer le commerce. Du reste, il en connaissait la langue, la parlait volontiers et s'en servait pour chanter les louanges du Seigneur. Avant de traverser les Alpes, François voulut se rendre à Rome pour y vénérer le tombeau des saints apôtres et mettre son ministère sous leur protection. Puis il revint par Florence. Il y rencontra le cardinal Ugolin, son ami, qui remplissait alors les fonctions de légat. Celui-ci le dissuada d'aller si loin du centre de la chrétienté, alors que son Ordre avait encore beaucoup d'adversaires en Italie; il importait donc qu'il fût là pour pouvoir le défendre. François goûta cet avis et résolut d'envoyer à sa place Fr. Pacifique et de lui adjoindre Fr. Agnello et Fr. Albert de Pise.

Ils partirent donc pour Paris, allant à pied et mendiant leur pain tout le long de la route. Ils n'avaient pour bagage que le livre des heures. En chemin, ils marchaient en silence, recueillis dans le Seigneur comme s'ils avaient été au fond de leur pauvre cellule.

Paris, à cette époque, est déjà un centre intellectuel très important. Théologie, philosophie, lettres, y trouvèrent des maîtres en renom, et ses écoles voient accourir de toute l'Europe l'élite de la jeunesse studieuse. Ni Athènes ni Rome n'avaient vu pareille affluence de savants et d'écoliers.

Les pauvres Frères Mineurs commencèrent leur mission, qui consistait à prêcher au peuple, à visiter les malades et les lépreux dans les hôpitaux et surtout à porter partout l'édification de leur vie pénitente. L'abbé de Saint-Germain leur concéda un petit hospice situé entre les portes de la cité et l'église des Saints-Côme et Damien. Agnello en fut constitué le gardien ou supérieur. Il s'y comporta avec tant de prudence, qu'il acquit vite l'amour de ses frères et la vénération des personnes du monde. Quinze ou seize années plus tard, saint Louis, qui avait en particulière estime les religieux de saint François et qui était Tertiaire de cet Ordre, les mit en possession de cet hospice. D'illustres religieux l'habitèrent dans la suite, tels qu'Alexandre de Halès, Jean de Parme, saint Bonaventure, etc.

Cependant, durant l'année 1219, saint François réunit un nouveau Chapitre général à Sainte-Marie des Anges. Tous les provinciaux et gardiens y prirent part. Fr. Agnello vint se joindre aux cinq mille religieux, accourus du monde entier pour ces solennelles assises. Elles sont restées un fait unique dans l'histoire des Ordres monastiques. On n'y entendait, disent les chroniqueurs, ni cris ni paroles inutiles, mais on priait et on récitait des psaumes. Les religieux se trouvaient au milieu d'une campagne couverte de joncs. Ils logeaient sous des cabanes de branchages. Pour lit, ils avaient la terre nue, ou tout au plus un peu de paille. Saint Dominique, qui passait par là, vint contempler pour s'édifier ce spectacle extraordinaire. Le légat Ugolin, ainsi qu'un grand nombre d'évêques, d'abbés, de comtes et de barons suivirent son exemple. Chose merveilleuse : plus de cinq cents se jetèrent aux pieds de saint François et demandèrent l'habit des Frères Mineurs.

UN LONG VOYAGE — ZÈLE DU NOUVEAU PROVINCIAL

Le Chapitre prit des résolutions importantes que nous ne pouvons mentionner ici. Fr. Agnello fut désigné par le saint patriarche comme provincial d'Angleterre. C'était une marque de confiance toute particulière qui lui était donnée, car il n'avait pas encore trente ans.

On conserve de nos jours au couvent de la Verne en Toscane, sur un portrait du Saint qui remonte au XVe siècle, et dont nous donnons la reproduction en tête de cette biographie, la formule d'obédience qui l'accréditait dans sa charge nouvelle.

Fr. Agnello, avec son compatriote Fr. Albert et quelques autres compagnons, repassèrent les Alpes et vinrent à Fécamp. Ils s'y embarquèrent au mois de septembre 1224, sur un navire qui appartenait à la fameuse abbaye de Bénédictins établie sur ce point de la côte, et abordèrent à Douvres le 10 du même mois.

L'Angleterre, à cette époque, était un des plus beaux fleurons de la chrétienté. On sait que la foi y avait été apportée par saint Augustin et ses compagnons. Il y eut alors un tel épanouissement de vie chrétienne, qu'on appela ce pays l'île des Saints. A l'arrivée de Fr. Agnello, cette ferveur était en décroissance; le clergé, comme cela résulte des actes du Concile de Londres qui eut lieu peu après, n'était pas exempt de ces fautes qui rendent le ministère apostolique inefficace. Les religieux, qui étaient alors surtout des Bénédictins, se trouvaient déchus de leur ancienne ferveur. Henri III, fils de Jean Sans-Terre, alors sur le trône, ne régna pas sans gloire pendant plus de cinquante ans, mais, comme le dit l'historien Lingard, c'était un monarque faible. Il fallait donc à cette nation un nouveau souffle de vie, des exemples de pauvreté volontaire pour y

réveiller la foi endormie. L'amour des richesses était déjà la passion dominante de ce peuple de commerçants : la vue de religieux vêtus de laine grossière, sans chaussures et mendiant volontairement leur pain de porte en porte, donnerait à réfléchir aux riches voluptueux.

Fr. Agnello assigna à chacun de ses compagnons le poste qu'il devait occuper. Il en envoya quatre à Londres ; deux autres Frères allèrent à Oxford. Ces premières fondations furent pénibles, néanmoins la population, à la vue de leur pauvreté et de l'austérité de leur vie, était pleine d'admiration pour eux. Un grand nombre de jeunes gens, dont plusieurs étaient de nobles familles, demandaient à s'enrôler sous la bannière franciscaine. Parmi eux, citons Fr. Guillaume de Londres, né muet et qui fut guéri par saint Etelburg; Fr. Salomon, de qui les Annales citent ce trait édifiant. Il était allé un jour chez sa sœur pour demander l'aumône. En le voyant dans son costume misérable, lui, jadis si élégant, elle fut indignée et s'écria : « Maudit soit le jour où je t'ai vu. » Son cœur saigna à ces dures paroles, mais il continua néanmoins à mendier de porte en porte.

En même temps que leur nombre augmentait, la Providence veillait sur eux et leur procurait les abris dont ils avaient besoin. C'est ainsi qu'à Londres, un nommé Jean Iwin leur livra sa maison et entra lui-même dans l'Ordre où il donna les plus beaux exemples d'austérité. A Cambridge, les bourgeois de la cité leur accordèrent une ancienne synagogue et le roi leur fournit le terrain nécessaire pour bâtir un couvent. Fr. Agnello veillait avec un soin extraordinaire, non seulement à procurer à ses frères des demeures matérielles, mais, sachant que si la ferveur régnait parmi les frères, tout le reste viendrait par surcroît, il excitait tout le monde, et de ses conseils, et surtout de son exemple, à la rigoureuse observation de la règle. On gardait un silence rigoureux. L'émulation pour l'oraison était extraordinaire ; souvent les Frères passaient la nuit à la chapelle. Même dans les maisons où l'on n'était que trois ou quatre, l'office divin était chanté avec grande ferveur. L'obéissance était si absolue que les Frères ne faisaient jamais la moindre difficulté pour changer de maison ; sur un signe de leur saint provincial, ils se mettaient en route. Seule, l'affection qu'ils avaient les uns pour les autres leur rendait ces séparations pénibles; aussi, disent les historiens, ils accompagnaient celui qui partait le plus loin qu'ils pouvaient et s'en revenaient en versant des larmes, preuve que la religion n'étouffe pas les plus nobles et les plus légitimes sentiments du cœur humain.

UN SCOLASTICAT A OXFORD — FERVEUR ADMIRABLE

Cependant le nombre des jeunes religieux croissant de plus en plus, Fr. Agnello songea à leur procurer les moyens de s'instruire dans les sciences divines et humaines. Il se souvint que l'Ordre séraphique est avant tout un Ordre enseignant. La ville d'Oxford était déjà à cette époque le boulevard de la science en Angleterre, comme elle l'est restée de nos jours. Elle possédait déjà sa brillante Université. Le provincial voulut donc en faire un centre d'études pour ses religieux. Il fit élever près du couvent qui s'y trouvait déjà un bâtiment destiné à servir de scolasticat. Il s'y forma des maîtres si capables en toutes sciences que plusieurs furent envoyés d'Oxford pour enseigner dans les autres pays. Citons parmi les plus savants religieux sortis de là : Alexandre de Halès, Duns Scott, Guillaume Ocham, Roger Bacon.

Sous la sage administration de Fr. Agnello, la province d'Angleterre devint bientôt une des plus prospères et des plus ferventes de l'Ordre tout entier. On en aura une idée, quand on saura que trente-deux années après l'arrivée des premiers moines, elle comptait déjà 1 242 religieux attirés à l'Ordre par la vertu et la sainteté des Frères Mineurs.

Il y avait un empressement extraordinaire de la part des séculiers et des prêtres à embrasser la règle franciscaine. L'évêque même de Hereford entra dans l'Ordre et s'y signala par son humilité et son amour de la mortification. Il poussa l'humilité jusqu'à porter des pierres et de la chaux pour la construction d'un couvent et à prendre part aux travaux les plus bas et les plus abjects.

Mais ce qui était plus admirable que la prospérité matérielle, c'est le zèle que l'on mit à garder dans toute sa pureté et sa sévérité la règle du fondateur. Alors qu'en Italie, du vivant même de saint François, se produisaient déjà des relâchements fâcheux, surtout en ce qui concerne la pauvreté, la province d'Angleterre devint un modèle dans la pratique de cette vertu. L'exemple et la fermeté du bienheureux Agnello, furent avec la grâce de Dieu, la cause de cet attachement à la règle. On n'y eut pas à déplorer ces discussions et ces luttes parfois ardentes qui eurent lieu ailleurs. L'Angleterre maintint rigoureusement le lien de la paix et de la charité, sans lequel toute société penche vers sa ruine.

Cette influence du passage de notre bienheureux Agnello en ce pays fut si persistante que trois siècles plus tard, sous Léon X, il n'y eut pas ou presque pas de réformes à faire chez les Franciscains anglais et le nombre de ceux qui voulurent profiter des dispenses alors accordées fut très réduit.

VERTUS DU SAINT — PAUVRETÉ — ESPRIT DE PRIÈRE

Le bienheureux Agnello pratiqua, durant les huit années de son gouvernement, une rare prudence. Il voulait avant tout favoriser la sanctification de ses religieux. L'un d'entre eux faisait merveille à la cour de Henri III, soit comme confesseur, soit comme prédicateur. Le provincial n'hésita pas à l'en retirer, malgré les dommages qui pouvaient en résulter pour l'Ordre, lorsqu'il eut appris que la fréquentation du monde nuisait à sa ferveur.

Quant à son humilité, elle était admirable. C'est ainsi qu'à l'exemple de saint François, qui ne voulut jamais franchir les degrés redoutables du sacerdoce, Fr. Agnello refusa longtemps de se laisser ordonner prêtre. Il fallut un ordre exprès du Chapitre général pour qu'il acceptât cette dignité.

Mais la vertu qui brillait davantage en lui

c'était la pauvreté. Il voulait que les couvents fussent très simples, les cellules petites et basses. A Oxford elles étaient si étroites qu'on pouvait à peine s'y mouvoir. A Londres, le dortoir était une construction faite de terre et de paille. Quand il trouvait qu'un édifice avait de trop grandes proportions, il le faisait démolir. Sa sévérité allait parfois bien loin. Un jour, un Frère avait peint le chœur de l'église; il lui donna une punition ainsi qu'au supérieur qui l'avait autorisé à le faire.

Sa piété était si grande, que, soit qu'il célébrât la Sainte Messe, soit qu'il méditât au cours de ses voyages, il versait d'abondantes larmes malgré ses efforts pour les retenir. Pour réciter l'office il était toujours debout et la tête découverte, quelque temps qu'il fît. Un jour, ayant remarqué qu'un Frère récitait les Heures étant assis, il le reprit de ce manque de respect à Dieu.

DERNIÈRES ANNÉES — MISSION A ROME — MORT

Pour être utile à l'Eglise d'Angleterre, il dut faire un voyage en Italie. Les évêques du royaume avaient des affaires très importantes à régler en cour de Rome. Il fallait, pour les traiter, faire un choix d'hommes prudents et sages. Ils prirent donc deux Dominicains et deux Franciscains, preuve évidente de l'influence prépondérante qu'exerçaient alors ces deux Ordres. Les deux Franciscains étaient Fr. Agnello et Fr. Pierre de Teukesbury, gardien du couvent de Londres. La chronique ne donne aucun détail sur leur séjour à Rome et les incidents de leur voyage, mais on sait qu'ils accomplirent leur mission pour le plus grand bien de leur pays d'adoption.

Du reste, Fr. Agnello ne jouissait pas seulement de l'influence du haut clergé anglais, il avait encore un grand crédit auprès du roi Henri III. Il fut son conseiller depuis son arrivée en Angleterre jusqu'à sa mort. Son esprit de conciliation se manifesta spécialement durant la lutte des barons du royaume contre la couronne, en 1232 ou 1233, selon l'historien Lingard. Il fit tous ses efforts pour faire disparaître les causes funestes de tout conflit. A cet effet, il n'épargna ni les voyages de toutes sortes, ni les fatigues, ni les ennuis.

Il fut victime de sa charité et tomba malade à Oxford. Les remèdes et les soins empressés de ses frères ne purent le guérir. Du reste, il voyait venir la mort avec joie. Il s'écriait très fréquemment au milieu de ses souffrances, avec une douceur angélique : « Venez, venez, o très doux Jésus, délivrez-moi de cette misérable vie. » Quand il sentit que sa fin était proche, il demanda au Fr. Pierre de Teukesbury d'entendre la confession générale de tous ses péchés; il reçut les derniers sacrements avec une admirable foi. On lui demanda alors d'indiquer celui qu'il jugeait le plus digne de lui succéder. Il en désigna plusieurs parmi les plus fervents, laissant le choix définitif au ministre général. Puis il fit venir tous les religieux auprès de sa pauvre couche, les releva de toutes les censures qu'ils avaient pu encourir, leur donna sa suprême bénédiction et les pria humblement de se souvenir de son âme dans leurs prières. Tous pleuraient amèrement à la pensée de perdre leur père bien aimé. Au moment de rendre le dernier soupir, il se ferma lui-même les yeux, croisa ses mains en forme de croix sur sa poitrine et expira doucement le 13 mars 1232. Il avait à peine trente-huit ans et en avait passé huit en Angleterre.

Dieu manifesta bientôt sa sainteté par de nombreux miracles. Fr. Barthélemy de Pise, dans son ouvrage sur la *Conformité*, écrit en 1370, atteste ce fait. Fr. Marc de Lisbonne l'appelle dans sa chronique le *saint Frère*. Il est nommé *Bienheureux* dans l'histoire de l'Ordre par Rodolfe de Tossignan. La famille franciscaine l'a toujours honoré d'un culte particulier. Au couvent du mont Alverne, son tableau est placé à côté de ceux du bienheureux Bernardin de Feltre, de saint Antoine de Padoue, de saint Bonaventure et d'autres encore. Le Saint-Siège a approuvé le culte qui lui est rendu de temps immémorial, le 4 septembre 1892.

BIBLIOGRAPHIE

Il B. Agnello da Pisa e di Frati Minori in Inghilterra, del P. CANDIDO MARIOTTI, Min. Oss., Postulatore generale dell'Ordine. Roma, 1895. — *Palmier séraphique.* — *Acta Sanctorum.*

SAINTE GUDULE, PATRONNE DU BRABANT

SAINTE REYNELDE, VIERGE ET MARTYRE, ET LEUR MÈRE SAINTE AMALBERGE

Fête le 8 janvier et le 16 juillet.

UNE FAMILLE DE SAINTS

La sainteté est la gloire du VII^e^ siècle; et il n'est pas rare, à cette époque, de rencontrer des familles, dont tous les membres ont été revêtus de la brillante auréole des bienheureux. C'est, en effet, le moment où, selon l'expression du cardinal Pitra, « le Franc fut fiancé à l'Église et armé chevalier de Dieu »; et, une fois assoupli au joug de l'Evangile, ce peuple naturellement héroïque, transporta dans le champ de bataille de la foi et de la perfection chrétienne cette énergie, parfois même cette âpreté qu'il avait montrée dans les camps. La famille de sainte Gudule exprime bien au vif la physionomie de ce mouvement vers la sainteté chez le Franc transfiguré par la foi : la même sève a vivifié l'arbre dans son entier; tiges et rameaux, tout y est saint. Gudule est au premier plan dans ce gracieux et consolant tableau; mais derrière elle se cachent d'autres figures qui, pour être plus ignorées, ne projettent pas de moins beaux rayons, aussi, tout en lui laissant la plus large place, nous avons essayé d'esquisser quelques traits des autres saints personnages qui ont vécu avec elle sous le même toit, et ont été réunis sur les mêmes autels.

Sainte Gudule guérit un enfant couvert de plaies.

AMALBERGE ET WITGER, MODÈLES DE PARENTS CHRÉTIENS

Amalberge, la souche de cette famille bénie, était nièce du bienheureux Pépin de Landen, maire du palais d'Austrasie sous le règne des rois Clotaire II, Dagobert I^er^, Sigebert II. Devenue orpheline à un âge assez tendre, la jeune princesse se suffit à elle-même dans l'administration de ses domaines des Saintes ou Zanchte, apanage de sa famille. Aux qualités qui font une princesse accomplie, Amalberge joignait une tendre dévotion pour notre Sauveur, et c'est aux pieds du divin Maître, qu'à l'exemple de Marie-Madeleine, elle allait puiser cet esprit de douceur et de fermeté qu'elle déployait dans toutes ses actions. Elle eût bien désiré passer sa vie dans le saint état de virginité; mais telle n'était point la volonté de Dieu qui l'avait choisie pour donner au monde une génération entière de saints. Le bienheureux Pépin, son oncle, la fiança au comte Witger, noble seigneur du pays, dont les vertus déjà grandes s'augmentèrent encore sous l'action de l'ange que Dieu lui donnait pour compagne. Cinq enfants, tous décorés de l'auréole des élus, furent les fruits de cette sainte union : ce sont saint Emebert ou Aldebert de Cambrai, auquel on a souvent donné pour frères saint Venant et saint Gengoux, puis quatre filles : sainte Ermentrude, sainte Pharaïlde, sainte Rinilde ou Reynelde, et enfin, cette sainte à jamais célèbre sous le nom de Gudule ou Goule, la patronne de la capitale de la religieuse Belgique.

Pour elle, comme pour saint Jean-Baptiste, un ange vint annoncer à Amalberge les merveilles dont serait l'instrument le précieux fruit qu'elle portait dans son sein. « Bannissez de votre âme les inquiétudes qui la fatiguent, lui dit le messager céleste; vous serez la mère d'une fille sainte. Mais, ajouta-t-il, ce sera le dernier fruit de vos chastes entrailles; car vous quitterez bientôt vos vastes domaines et vos riches vêtements, pour revêtir, de concert avec votre vertueux époux, l'habit de l'humilité et de la chasteté. » La bienheureuse mère accueillit ces nouvelles avec des transports de joie, et, peu de jours après, elle mettait au monde, au village de Halle, cette bénite enfant, objet des prédilections de Dieu. Quand elle fut assez âgée, Gudule fut confiée à sa cousine sainte Gertrude, abbesse de Nivelle, qui

s'attacha à déposer dans ce jeune cœur les principes de solide vertu qui font les saints, et, « semblable à l'abeille diligente, dit l'hagiographe, Gudule renfermait dans la ruche de son cœur le suc des fleurs des vertus, pour en composer les rayons de toutes sortes de bonnes œuvres ».

La mort de la sainte abbesse (664) rendit Gudule à ses parents et au monde; elle dut alors soutenir mille combats pour protéger sa virginité contre les assauts des plus illustres prétendants que les grâces de sa personne et la puissance de sa famille attiraient autour d'elle; elle triompha, grâce à sa sainte fermeté et au grand exemple d'abnégation que ses parents donnaient alors au monde. Selon la prédiction de l'ange, Amalberge, après avoir reçu le voile des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai, se retira au monastère de Maubeuge, qu'elle édifia encore par une longue vie, consacrée tout entière à la prière et aux œuvres de pénitence. Witger lui-même, après avoir réglé ses affaires temporelles et disposé de ses biens, alla s'enfermer dans la solitude de Lobbes, où il termina saintement ses jours. Ces saints époux sont tous deux honorés par l'Église le 10 juillet.

LES DEUX SŒURS — LE DIABLE PRIS DANS SES PIÈGES

Gudule et Reynelde, désormais maîtresses d'elles-mêmes et héritières d'un vaste domaine, n'aspiraient plus qu'à la retraite; et, loin de profiter de leurs richesses, elles s'étudiaient à faire de leur château un monastère anticipé, éprouvant leur vocation par toutes les rigueurs de la vie religieuse, tant pour la nourriture et les habits que pour le coucher. Reynelde portait continuellement le cilice, marchait pieds nus, couchait sur la cendre, et, pour toute nourriture, se contentait d'un peu de pain d'orge trempé dans de l'eau.

Gudule ne menait pas une vie moins admirable. Chaque soir, quand tout, dans la nature, commençait à rentrer dans le repos, la jeune vierge, accompagnée d'une seule domestique, pieuse complice des secrètes austérités de sa maîtresse, quittait silencieusement son château de Ham, près d'Alost, et se rendait, à la lueur d'un flambeau, au petit oratoire de Moorsel, dédié au Saint Sauveur. C'était le cellier divin où Gudule contractait une union ineffable avec son céleste Epoux; là, dans le silence de la nuit, elle se sentait établie en quelque sorte à l'ombre de celui qu'elle désirait, et pouvait plus facilement accoutumer l'œil de son âme à ne s'attacher qu'aux seules beautés divines.

Cependant, l'ange des ténèbres l'y suivait chaque soir. A la faveur de l'obscurité, ce malin esprit espérait frapper sur la Sainte un de ces grands coups qui remplissent parfois de ruines le monde des âmes. Mais c'était en vain, car elle trouvait dans la prière une si vive lumière qu'elle voyait tous les plans du démon et les déjouait. Fatigué de la voir si assidue à l'oraison, l'ennemi ne put plus contenir sa rage, et s'avisa un soir de souffler la lumière qui éclairait sa route, afin de l'obliger ainsi à rebrousser chemin. Mais celui qui dut se retirer, ce fut lui; car Gudule fit le signe de la Croix sur le flambeau éteint, et un ange vint le rallumer aussitôt.

DES GANTS EN L'AIR — L'ENFANT ESTROPIÉ — UNE LÉPREUSE

Ce miracle ne fut pas le seul par lequel il plut à Dieu de glorifier la sainteté de sa servante. Quelque temps qu'il pût faire, Gudule allait toujours pieds nus; mais, pour éviter toute vaine gloire, elle se les recouvrait par-dessus pendant le jour. Ce pieux stratagème ne tarda pas à être découvert. Un jour qu'elle priait à Moorsel, le prêtre de ce lieu s'en aperçut, et, vivement touché de tant d'austérité, il alla lui présenter ses gants, la priant de les mettre sous la plante des pieds. La Sainte les accepta par modestie et par respect pour le prêtre ; mais à peine celui-ci s'était-il retourné qu'elle les jeta à l'écart. Les gants alors demeurèrent suspendus en l'air, l'espace de plus d'une heure, au milieu d'une foule de spectateurs, dont les cris de joie vinrent encore augmenter la sainte confusion où ce miracle avait plongé l'humilité de Gudule.

Mais elle n'évitait un hommage que pour tomber dans un autre. A peine avait-elle repris la route de son palais qu'une pauvre femme l'arrête tout à coup. Les larmes abondantes qui coulent de ses yeux attestent sa profonde douleur plus que tous les discours. Sans prononcer une parole, car ses sanglots étouffaient sa voix, elle présente à la Sainte son enfant couvert de plaies et si dépourvu de l'usage de ses sens qu'il ne pouvait lever les yeux au ciel, ni parler, ni s'aider de ses mains dans les actions ordinaires de la vie; bref, dit l'hagiographe, c'était un vrai portrait de misères et de douleurs. Gudule comprit aussitôt la secrète sollicitation de cette mère infortunée. Elle prend l'enfant avec une touchante compassion, le serre dans ses bras, porte avec la tendresse d'une mère un peu de nourriture à sa bouche défigurée, et enfin, l'embrasse avec amour. Pendant qu'elle lui prodiguait ainsi les tendres caresses de sa charité, l'enfant recouvre successivement l'usage de tous ses membres, saute dans les bras de sa mère et la salue pour la première fois : « O ma mère, s'écrie-t-il, ô ma mère! »

Selon son habitude, elle était un jour en prière dans son oratoire de Moorsel. Tout à coup, une autre pauvre femme, méprisée de tous à cause d'une lèpre hideuse qui lui rongeait tout le corps, s'avance pleine de confiance vers la Sainte et la supplie de la guérir. Gudule l'accueille avec compassion, fait le signe de la Croix, embrasse affectueusement cette malheureuse qui sent soudain disparaître l'affreuse maladie qui la séquestrait du reste des humains. Elle avait la peau parfaitement nette, et, au lieu de la puanteur mortelle qu'elle répandait autour d'elle, une suave odeur s'échappa alors de ses membres renouvelés.

LES DEUX COLOMBES

Ainsi s'écoula, dans les œuvres de pénitence et de miséricorde, la première partie de la vie des deux saintes sœurs, Gudule et Reynelde.

C'était une belle aube qui annonçait un plus beau jour encore. Nous avons signalé plus haut les assauts qu'eut à subir leur virginité : le combat n'avait pas cessé un seul instant; mais, à la coupe enivrante du monde dont la surface d'or ne cache trop souvent, hélas! qu'un mortel poison, elles avaient préféré l'une et l'autre le calice plein du vin qui fait germer les vierges. Afin d'éviter les filets toujours tendus sur le chemin du monde, elles font d'abord vœu de virginité entre les mains de saint Aubert, évêque de Cambrai, puis, sur le conseil de ce saint directeur, elles n'hésitent plus à rompre définitivement avec le siècle. Les deux sœurs prennent un commun essor, « comme deux oiseaux s'envolent ensemble vers le ciel, dit encore le cardinal Pitra, semblables à ceux dont il est écrit : Qui sont ceux qui volent comme les nues et courent à leurs nids comme des colombes? »

Elles dirigent l'une et l'autre leurs pas vers l'abbaye de Lobbes, où leur père était mort depuis

peu, et où leur vénérable mère, sainte Amalberge, alors au monastère de Maubeuge, devait bientôt après faire transporter sa dépouille mortelle. Elles frappent longtemps à la porte, mais la règle de saint Benoît était formelle ; toute entrée de ce lieu était interdite aux femmes. Après de vaines prières, Gudule se retire dans la solitude de Moorsel, sur les rives de la Meuse, où bientôt elle devait présider un nombreux essaim de vierges sacrées. Sa sœur fut plus persévérante ; pendant trois jours et trois nuits, elle demeura sur le seuil de l'abbaye, ne cessant de prier le Seigneur d'exaucer ses prières et de lui faire connaître sa sainte volonté. Or, au milieu de la troisième nuit, les portes de l'église s'ouvrent d'elles-mêmes devant elle ; les cloches retentissent tout à coup comme un éclat de tonnerre et ébranlent les murs du couvent. Réveillés par cet étrange bruit, les religieux effrayés quittent leur dortoir : « Un tremblement de terre ! s'écrient-ils, un tremblement de terre ! » Dans leur épouvante, ils se réfugient à l'église, et quelle n'est pas leur surprise de trouver, prosternée sur le sol, devant une image du Sauveur, cette jeune fille qu'ils avaient jusqu'ici impitoyablement repoussée ! Après un moment de silence, l'abbé s'avise enfin de lui demander la raison de cet étrange incident : « Pendant trois jours, répondit Reynelde, vous avez refusé l'entrée de ce lieu à une pécheresse comme moi ; mais celui qui commande aux éléments a daigné manifester sa puissance envers moi, malgré mes péchés, et m'a lui-même introduite dans ce temple. » Les moines, reconnaissant la sainteté de la vierge, se jettent à ses pieds, mais Reynelde, toute confuse de l'honneur dont elle était l'objet, se prosterne à son tour devant l'abbé et le supplie d'accepter, pour l'honneur de Dieu et de saint Pierre, patron du monastère, l'offrande de ses domaines de Saintes avec ses dépendances. Pour toute récompense, elle demande humblement la bénédiction de l'abbé ; puis, accompagnée seulement d'un serviteur et d'une servante d'une vertu éprouvée, elle prend la route de Jérusalem, dans le désir de vénérer la montagne du Calvaire et tous les endroits sanctifiés par la présence du Sauveur et l'effusion de son sang. Pendant sept ans, elle accompagna l'Agneau immolé pour le salut du monde dans les principales stations de son sacrifice, et revint enfin de ce lointain voyage chargée de plusieurs reliques précieuses qu'elle employa à enrichir l'église du martyr saint Quentin, à Saintes, où elle désirait avoir sa sépulture.

INVASION DES BARBARES — MARTYRE DE REYNELDE

Pendant qu'elle se livrait ainsi à l'exercice de toutes sortes de bonnes œuvres, la pieuse Reynelde ne se doutait peut-être pas que le riche trésor de Saint-Quentin, amassé au prix de tant de fatigues, allait devenir la proie des barbares. L'an 680, les sauvages tribus des Huns ou Havares, franchissant la lisière de leurs épaisses forêts de Pannonie (Hongrie), se précipitèrent comme un torrent sur la Gaule-Belgique, pillant tout ce qu'ils pouvaient emporter, mettant le reste à feu et à sang. A l'approche du danger, les habitants cherchent un refuge dans les cavernes des forêts et derrière les remparts des châteaux-forts. Reynelde reste seule dans l'église de Saint-Quentin, avec deux imitateurs de son courage, Grimoald et Gondulphe.

Les barbares arrivent bientôt. Semblables à des bêtes féroces avides de sang et de cruauté, ils se ruent par troupes sur les trois innocents gardiens de ce sanctuaire, qui s'offraient en holocauste pour le salut du peuple entier. Grimoald a la tête tranchée ; par un raffinement inexplicable de barbarie, les païens enfoncent trois gros clous dans la tête de Gondulphe ; quant à Reynelde, elle est saisie par les cheveux, traînée sur le pavé du sanctuaire dans le sang de ses deux héroïques compagnons, et, après l'avoir abreuvée de mille outrages, les barbares lui tranchent la tête, le 16 juillet. Après cette scène sanglante, les idolâtres essayent de mettre le feu à l'église ; mais, arrêtées par le sang des martyrs comme par une rosée bienfaisante, les flammes s'éteignent aussitôt ; les barbares s'efforcent de les raviver, mais en vain. Comme toujours, la mort des serviteurs de Dieu avait moins été une défaite qu'une victoire.

LES LIS ET LES ROSES — MORT DE SAINTE GUDULE

Sainte Gudule, retirée alors dans la solitude de Moorsel, n'eut pas le bonheur de donner son sang pour son Bien-Aimé, comme Reynelde. Mais la blancheur de sa couronne de lis se marie agréablement à la pourpre des roses qui ceignent le front de son héroïque sœur. L'agréable parterre de cette famille de saints devait être orné des fleurs les plus variées, comme un pré aux mille couleurs au retour du printemps. Après une longue vie, consacrée tout entière à la prière et à la pénitence, cette vierge sage, qui avait foulé aux pieds le monde et ses grandeurs pour choisir la meilleure part, était arrivée au moment de cueillir la palme due à ses larmes et à son amour. Avant d'aller à son Epoux céleste, elle reçut avec une ferveur inexprimable le pain de vie et le breuvage sacré, viatique divin qui doit nous introduire dans la possession de celui qui est notre dernière fin. Aussitôt après, elle s'envola vers sa sœur, et un même séjour réunit pour jamais dans une même félicité les parents et les enfants. C'était le 8 janvier 710. « Les funérailles, dit Mgr Guérin, furent célébrées au milieu d'un immense concours d'habitants du pays. L'on remarquait surtout une multitude de pauvres, qui ne savaient comment exprimer la douleur que leur causait la mort de leur bienfaitrice. Tous, les larmes aux yeux, rappelaient les bienfaits et les secours qu'ils en avaient reçus, les consolations qu'elle leur donnait, et les pensées chrétiennes qu'elle leur inspirait. »

UN PEUPLIER EN FLEURS — UN SACRILÈGE PUNI

Le jour même des funérailles, un peuple considérable faisait cortège au char qui portait les restes précieux de Gudule. On était alors au cœur de l'hiver, le 10 janvier. La terre s'était dépouillée de sa parure accoutumée, les fleurs avaient péri, le feuillage des forêts avait été dispersé par les vents de l'automne. Or, tandis que le cortège funèbre traversait une forêt près de Ham, un peuplier fleurit soudain et se couvrit de feuilles verdoyantes, pendant que le reste de la nature demeurait comme plongé dans une profonde léthargie.

Cette floraison miraculeuse, remarque le chroniqueur, était une image bien imparfaite de la sève nouvelle que la Sainte allait communiquer à cet arbre qui couvre le monde de ses multiples rameaux, et qu'on nomme l'Eglise, dont la vie s'augmente ou se renouvelle chaque année comme l'herbe des champs ou le feuillage des forêts.

Un autre miracle vint augmenter encore l'enthousiasme du peuple, et lui apprendre en même temps de quelle façon Dieu châtie les outrages faits à ses saints. Dans la foule accourue pour assister à la cérémonie funèbre, se trouvait un larron qui, vaincu par l'esprit de cupidité, allait se laisser entraîner à un crime inouï. Pendant l'inhumation, ses regards n'avaient pas quitté de vue les riches ornements et

les joyaux précieux que chacun venait déposer par dévotion sur le tombeau de la Sainte, et le démon de l'avarice lui inspira la sacrilège pensée de s'en enrichir. La troisième nuit, quand tout le peuple s'était déjà retiré, il se glisse furtivement dans le caveau comme un vautour attiré par un cadavre, et, semblable à ces infâmes maraudeurs qui font métier de suivre les armées pour dépouiller les morts sur les champs de bataille, il enlève les riches ornements qui avaient été renfermés dans le tombeau. Revenu chez lui, emportant sa proie et ses remords, il n'a pas honte de parer sa propre fille de ces joyaux dérobés. Quelques jours après, une cérémonie solennelle attira de nouveau les populations à Ham; la fille du voleur y parut vêtue de ses plus beaux ornements. Mais une femme du peuple remarqua sur elle les joyaux et les bracelets qu'elle avait elle-même déposés sur le tombeau de la Sainte.

L'horrible attentat est aussitôt découvert, et la nouvelle, volant de bouche en bouche, se répand comme un éclair dans toute la contrée. Saint Émebert, évêque de Cambrai, et frère de Gudule, excommunie l'audacieux violateur, et le ciel, ratifiant par un châtiment visible la sentence de l'évêque, une maladie extraordinaire emporta successivement les enfants et les proches de ce malheureux, comme si un poison mortel avait coulé du chef en chacun des membres de cette famille.

HISTOIRE DES RELIQUES

L'Eglise n'eut pas toujours, pour la canonisation de ses saints, l'appareil des institutions actuelles; mais, selon la remarque du cardinal Pitra, Dieu y suppléait par des manifestations irrécusables de son intervention. Elle avait pour garantie, comme aujourd'hui le miracle, et pour forme solennelle, l'élévation et la translation des corps saints.

Ce fut par là que commença le culte de Gudule.

Les restes de ce corps vénérable reposaient déjà depuis quelques années à Ham, près d'Alost, quand les fidèles de la contrée voulurent tirer cette lumière de dessous le boisseau et l'élever sur le chandelier. Au jour désigné pour la translation solennelle, un concours immense de peuple était réuni; mais, quand on voulut tirer de la terre le précieux trésor pour le transporter à Nivelle, selon qu'il avait été résolu, on n'y put réussir; c'est que la Sainte avait choisi ailleurs le lieu de son repos. Elle manifesta, par la voix d'un vénérable vieillard, sa volonté d'être vénérée à Moorsel, dans le petit oratoire du Saint-Sauveur, qu'elle avait souvent arrosé des larmes de son amour. Les chaînes invisibles qui retenaient le cercueil se rompirent aussitôt et le cortège put se mettre en marche.

Un événement extraordinaire vint encore ajouter un nouveau lustre à cette pieuse cérémonie. L'arbre qui avait fleuri au milieu de l'hiver lors du passage de la dépouille mortelle de la Sainte, dans la forêt de Ham, s'arrache de lui-même du lieu où il était et va se transplanter devant la porte de l'église du Saint-Sauveur, au moment où le cortège y entrait. Il était couronné d'une verdure plus belle, plus brillante que jamais.

CHARLEMAGNE ET LES NORMANDS

Le bruit de ces nouveaux prodiges émut bientôt tous les peuples du voisinage et parvint jusqu'aux oreilles de Charlemagne. Le grand homme se sentit épris d'une sainte émulation pour le culte de cette vierge qui avait vécu ignorée dans une grotte solitaire du Brabant, et qui, pourtant, avait peut-être plus fait pour l'élévation de sa puissante famille que l'épée victorieuse d'un Charles-Martel ou d'un Pépin-le-Bref. Aussi voulut-il fonder, avec sa royale munificence, un monastère autour du tombeau de Gudule, et confia cet inestimable dépôt à la garde de religieuses Bénédictines.

Cependant, l'horizon s'annonçait menaçant. Le vieil empereur put apercevoir lui-même les signes avant-coureurs de l'orage formidable qui allait plonger la Gaule et l'Europe dans un océan de malheurs. « Un jour, raconte un historien, arrêté dans une ville de la Gaule narbonnaise, il se mettait à table, lorsque des barques scandinaves vinrent exercer leurs pirateries jusque dans le port, sous les yeux mêmes du grand monarque. Puis, se mettant à la fenêtre, il regardait l'Orient, les yeux inondés de pleurs : « Je suis en proie, ajouta-t-il, à une violente douleur quand je prévois de quels maux ces barbares accableront mes descendants et leurs peuples. »

La tempête, annoncée par le génie du grand empereur, éclata bientôt. Moins d'un demi-siècle après sa mort, les Normands, comme une bande de loups, tombèrent tout à coup sur le continent, en particulier sur la Gaule-Belgique, plus rapprochée de la mer. Le monastère de Moorsel est détruit, mais le corps de la Sainte avait été soustrait, dès leur approche, à la cupidité des terribles envahisseurs. La première tempête passée, les religieuses retournent à leurs cellules désertes; elles reprennent sur leurs épaules les ossements de leur céleste patronne, et les déposent dans un coin secret du couvent, en attendant un temps meilleur. Gudule demeura ainsi cachée pendant près d'un siècle, c'est-à-dire, remarque le chroniqueur, « pendant tout ce temps malheureux où personne n'était roi en Israël », ne comptant pas comme vrais rois les faibles et indignes descendants de Charlemagne.

DERNIÈRE TRANSLATION — LA PATRONNE DE BRUXELLES

Ce ne fut que sous le règne de l'empereur Othon II que Gudule commença à sortir de l'ombre, et que cette belle figure rayonna de nouveau dans la contrée. En 996, Charles de Lorraine, frère du roi de France Lothaire, transporta solennellement le précieux trésor dans l'église de Saint-Géry, à Bruxelles.

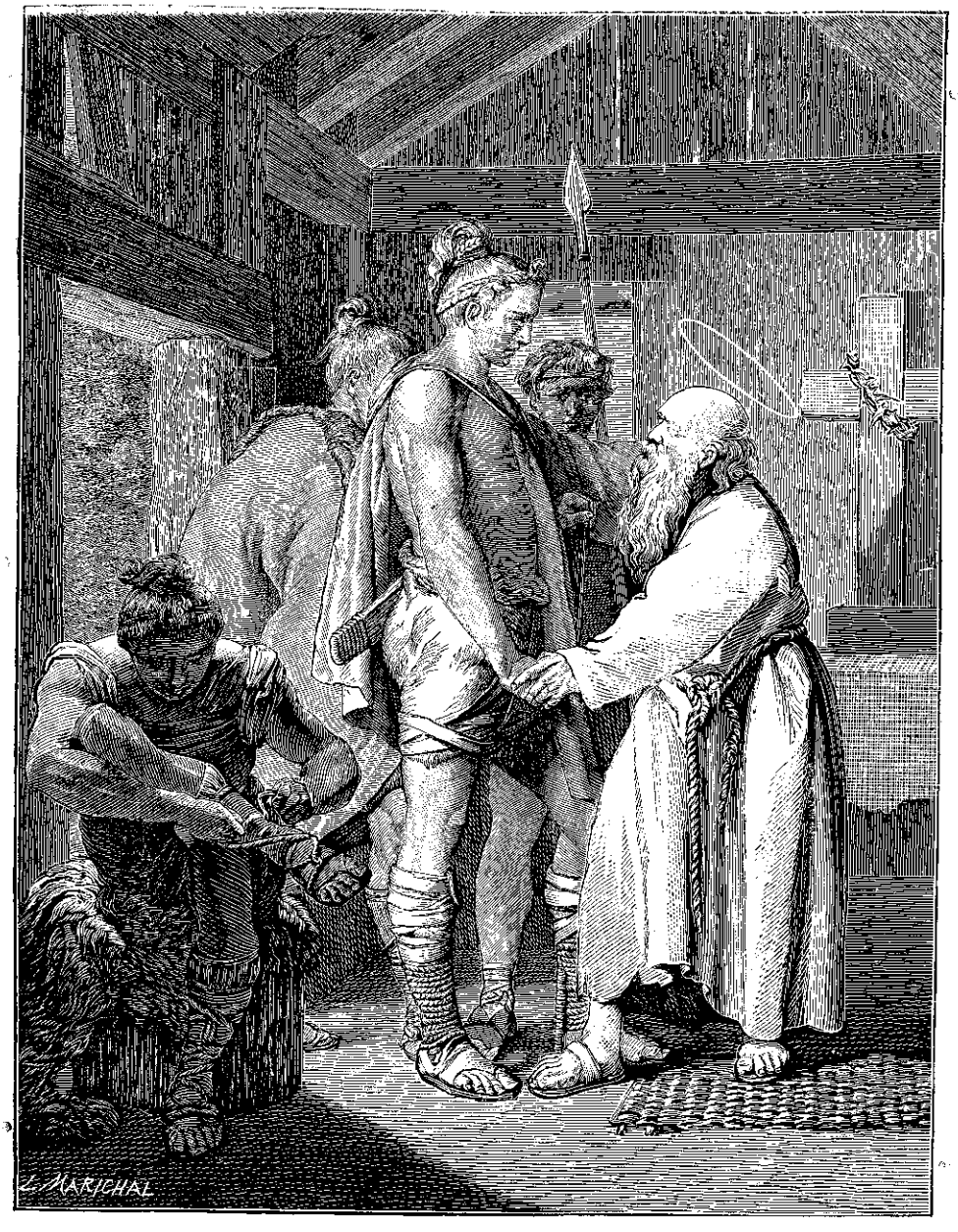
Ce n'était là toutefois que l'aurore des grands honneurs dont la Sainte allait être l'objet. En 1047, le comte Ulric, petit-fils de Charles, fit bâtir à Bruxelles la belle église de Saint-Michel, une des merveilles de l'art gothique; et, au milieu d'un concours immense des populations du voisinage, Gérard, évêque de Cambrai, y transporta les restes vénérables de Gudule, qui donna depuis son nom à cette église. « C'est de là, ajoute Mgr Guérin, que les hérétiques les enlevèrent pour les disperser avec ceux de beaucoup d'autres saints, en 1579, année tristement célèbre par tant de sacrilèges profanations. On en put sauver une petite partie qui se trouve aujourd'hui sur le maître-autel de la belle cathédrale de Bruxelles, qui, depuis, a pris notre Sainte pour sa patronne spéciale. »

Sa mémoire est demeurée chère à ce peuple religieux, et huit cents ans écoulés sur son glorieux tombeau n'ont pas attiédi la tendre dévotion dont il est l'objet, ni diminué le nombre des pieux pèlerins qui, chaque année, se pressent sous les voûtes de la cathédrale où il repose.

SAINT SÉVERIN DU NORIQUE

APOTRE DE LA BAVIÈRE ET DE L'AUTRICHE

Fête le 8 janvier.



« Va, mon fils, dit Séverin à Odoacre, va vers l'Italie ; tu portes maintenant de chétives fourrures, mais bientôt tu auras d'immenses trésors à distribuer aux autres. »

Au cinquième siècle, le vaste empire romain, après avoir longtemps persécuté l'Eglise catholique au nom du paganisme ou de l'arianisme, voyait toutes ses frontières forcées par les barbares, et tombait en ruines sous les coups des envahisseurs. L'Eglise, toujours vivante, restait seule debout pour consoler les malheureux vaincus, adoucir leurs farouches conquérants et sauver la civilisation.

Le féroce Attila, surnommé le *fléau de Dieu*, qui ravageait l'Europe à la tête de ses hordes innombrables, avait été arrêté par le Pape saint Léon le Grand.

Le Norique (partie de l'Autriche et de la Bavière), situé au nord de l'Italie, était alors le principal chemin de bandes barbares qui, désertant les climats du Nord, franchissaient le Danube pour aller, l'épée à la main, chercher le pillage et la fortune dans les plaines italiennes : Thuringiens, Alamans, Ruges, Hérules et autres barbares se rencontraient dans cette province avec les malheureux restes des populations romaines. Celles-ci cherchaient un dernier refuge dans les villes et les châteaux forts, mal défendus par les débris des garnisons impériales : les envahisseurs, inondant et ravageant les campagnes, traînaient souvent en captivité au-delà du fleuve les habitants qui étaient tombés entre leurs mains.

Au milieu de ces désastres, un saint moine, nommé Séverin, vint s'établir dans la contrée ; les plus belles vertus, en particulier une grande force d'âme et une tendre charité, brillaient en lui. A sa prière, Dieu opérait des miracles et il lui révélait les secrets de l'avenir. C'était bien l'ange de paix et de consolation dont avaient besoin les populations romaines, c'était bien l'homme divin, seul capable de se faire respecter des barbares. Il était prêtre et sa vie était très austère, raconte son disciple Eugippe, qui a écrit son histoire. Excepté les jours de fêtes, il ne mangeait qu'une fois le jour, après le coucher du soleil ; et pendant le carême, il passait souvent deux ou trois jours sans manger. Il couchait tout habillé sur un cilice étendu sur le pavé de son oratoire ; il allait toujours pieds nus, même pendant les temps d'hiver où le Danube se gèle sous la rigueur du froid. Il consacrait de longues heures à s'entretenir seul à seul avec Dieu, dans la méditation et la prière.

Quel était son âge ? Quelle était sa patrie ? Nul ne le savait dans le Norique. Quelques-uns de ses disciples, entre autres le prêtre Pirménius, essayèrent parfois de l'interroger à ce sujet ; il éludait la question et répondait qu'un prédicateur de l'Evangile n'a d'autre patrie que le ciel et d'autre âge que l'éternité. Tout ce qu'on put deviner, dans ses conversations, fut qu'il était venu d'Orient, poussé par une inspiration de Dieu, et qu'il avait eu à surmonter en voyage bien des périls et des obstacles. Cependant, ajoute Eugippe, la distinction de ses manières et la pureté avec laquelle il parlait la langue latine, dénotaient en lui, non un Oriental, mais un Romain de noble origine. Il était sans doute allé en Orient, se former à la vie religieuse, sous la conduite de tant de saints moines qui illustraient en ce temps l'Eglise grecque, alors obéissante au Pape de Rome.

LE MOINE ET LES POPULATIONS ROMAINES

Séverin s'était d'abord fixé aux environs d'une ville nommée Astures (probablement celle qu'on appelle aujourd'hui Stockeraw, au-dessus de Vienne); un jour, le saint moine, éclairé de Dieu, entra dans la ville comme Jonas à Ninive, annonçant aux habitants que leur ruine était proche, s'ils n'obtenaient miséricorde de Dieu par des prières, des jeûnes et des aumônes. Mais ce peuple, lâche et avide de jouissances, refusa de l'entendre.

L'homme de Dieu le quitta et se rendit à Cumane (aujourd'hui Haynburg, ville située à huit lieues à l'ouest de Vienne), où il annonça également aux habitants que leur ville allait être détruite par le fer et le feu des barbares, s'ils ne faisaient pénitence et n'obtenaient le secours du ciel. Il avait déjà prêché plusieurs fois, mais sans succès, lorsqu'on vit arriver un vieillard fugitif, épuisé de faim et de fatigues. Il raconta que la ville d'Astures venait d'être prise et incendiée par les barbares, et qu'il avait échappé à grand peine au massacre des habitants. Il ajouta : « Un homme inconnu était venu nous prédire ces malheurs, et nous conjurer de les prévenir par la pénitence et la prière, mais on n'a pas voulu le croire, et voilà pourquoi ce désastre est tombé sur nous. » Les regards de la foule se portèrent aussitôt sur Séverin qui était présent, et le vieillard, le remarquant à son tour, s'écria : « Voici cet homme de Dieu, c'est lui-même, écoutez-le ! » Alors les Cumaniens lui demandent pardon de n'avoir pas voulu l'écouter, et commencent avec lui un triduum de prières, de jeûnes et d'aumônes pour fléchir le ciel. Bientôt voici les barbares qui ont ravagé Astures et courent sur Cumane comme sur une nouvelle proie. Ils entourent la ville et l'assiègent ; mais, vers le soir du troisième jour, la terre tremble sous leur camp, ils sont saisis d'une terreur panique, leurs bataillons s'enfuient dans diverses directions, et, se rencontrant au milieu de la nuit, ils se prennent pour des ennemis et s'entretuent dans une lutte épouvantable.

Une autre ville, que le chroniqueur nomme Favienna (probablement Vienne) était désolée par la famine, au milieu de l'hiver. On attendait des vivres qui devaient arriver des pays que traverse la rivière de l'Inn ; mais cette rivière était gelée, et les bateaux ne pouvaient avancer. Les habitants, ayant entendu parler des miracles du saint moine, lui envoyèrent une députation pour le prier de venir les secourir dans leurs angoisses. Séverin arriva et commença à relever les courages, en les exhortant à la prière et à la pénitence, qui touchent le cœur de Dieu. Bientôt arrivèrent des bateaux chargés de vivres : la rivière, miraculeusement dégelée, leur avait livré passage.

A Vienne, une veuve riche et avare, nommée Procule, avait caché une grande quantité de blé ; cependant une disette survint et la veuve gardait son secret, espérant vendre plus cher quand la misère serait à son comble. Séverin lui reprocha publiquement son avarice sans entrailles : « Votre cupidité, lui dit-il, est cause de la mort d'un grand nombre de pauvres. Ce que vous aimez le plus au monde, c'est l'argent : puisque l'argent est votre dieu, vous n'êtes pas chrétienne, mais une idolâtre. » Procule comprit la grandeur de sa faute, elle en demanda pardon et, pour la réparer, ouvrit gratuitement ses greniers.

Dans le même temps, des bandes de barbares, nombreuses et féroces, parurent dans les campagnes, pillant et brûlant les fermes, massacrant les habitants ou les réduisant en esclavage. La ville s'attendait à un prochain assaut et la terreur y était grande, car il n'y avait presque pas de soldats pour la défendre. Saint Séverin dit à l'officier qui commandait cette petite troupe : « Ayez confiance en Dieu, allez attaquer résolûment les barbares, le Seigneur vous donnera la victoire ; mais, quand vous aurez triomphé, ne massacrez pas les ennemis. » Le capitaine partit à la tête de ses hommes, fondit sur les ennemis, qui, malgré leur nombre, furent saisis d'effroi et s'enfuirent en jetant leurs armes pour courir plus vite. On les poursuivit, et ceux qu'on put faire prisonniers furent amenés, chargés de chaînes, devant Séverin.

Le moine ordonna de les détacher, et de leur donner à boire et à manger. Ensuite, leur reprochant leurs brigandages, avec une majesté à la fois paternelle et sévère, il ajouta : « Retournez dans votre pays, et dites à vos compatriotes de ne plus recommencer leurs pillages, s'ils ne veulent être cruellement punis par le grand Dieu qui règne au ciel et qui protège ses serviteurs. »

Après avoir assuré les habitants qu'ils n'auraient plus rien à craindre de l'ennemi, tant qu'ils demeureraient très fidèles à Dieu en toutes circonstances, le moine se retira dans une solitude, où il se construisit un petit ermitage, pour ne s'occuper que de Dieu.

Mais le Seigneur, qui l'avait envoyé en ce pays pour le salut de plusieurs, voulait qu'il unît la vie active à la vie contemplative. Il l'avertit bientôt d'aller fonder un couvent près de la ville de Favienne. Le Saint reparut donc dans cette cité, dont il était le libérateur; il se fixa dans les environs; de nombreux disciples vinrent se mettre sous sa direction et il se trouva à la tête d'une communauté religieuse. La renommée de sa sainteté lui attirait de nombreux visiteurs qui venaient lui demander un conseil dans leurs difficultés, des consolations dans leurs peines, ou la santé dans leurs maladies.

Malgré les faveurs dont Dieu l'honorait et la vénération dont il était entouré par le peuple, Séverin gardait une humilité profonde: « Ne pensez pas, disait-il, que Dieu fasse ces choses à cause de mes mérites, mais c'est sa miséricorde qui les accomplit pour le salut de vos âmes. Priez pour moi, afin que ces dons de Dieu ne servent pas à ma condamnation, mais à mon avancement dans la vertu. »

Souvent il se retirait à deux lieues du monastère, pour vaquer à la prière, dans une complète solitude; et, après avoir ainsi fortifié son âme, il revenait au milieu de ses moines et allait où l'appelaient la charité et le zèle des âmes.

« A l'époque où les villes fortifiées du Norique Ripuaire tenaient encore, dit son disciple Eugippe, et qu'il n'y avait plus aucun château fort isolé qui fût à l'abri d'un coup de main des barbares, on avait une telle idée du serviteur de Dieu, que les habitants de chaque *castellum* l'appelaient à l'envi à leur défense, et se croyaient en sûreté quand il était dans leurs murs. »

Sa présence, en effet, valait une armée, car il relevait les courages des citoyens, attirait la protection du ciel et donnait les plus utiles conseils. S'il ordonnait de résister à l'ennemi, on était sûr de la victoire; s'il disait d'abandonner une bourgade pour aller chercher un refuge ailleurs, c'est que Dieu l'avait averti d'un désastre inévitable.

Les habitants de Jopia (Salsbourg) l'apprirent à leurs dépens. Séverin leur envoya un messager, c'était Moderatus, chantre de l'église de Passau, les supplier de quitter tous la ville au plus tôt, s'ils voulaient échapper à la mort. Les uns hésitèrent, les autres refusèrent de croire. Séverin envoie aussitôt un second messager, nommé Quintasius : « Hâte-toi, lui dit-il, et dis-leur que s'ils ne sont pas partis cette nuit, ils périront certainement. Avertis surtout le saint prêtre Maxime de se soustraire à la mort qui l'attend. » Le nouveau messager courut à Jopia, mais n'eut pas plus de succès que le précédent. Le prêtre Maxime ne voulut pas abandonner ses paroissiens ; il ne croyait pas, d'ailleurs, le danger si pressant, et offrit à Quintasius l'hospitalité pour la nuit. Mais celui-ci se garda bien d'accepter et repartit aussitôt. La nuit même, les Hérules fondirent à l'improviste sur la ville, la dévastèrent, emmenèrent captifs ceux que le glaive avait épargnés et pendirent le prêtre Maxime.

Plus heureux, l'évêque Maximin, averti par saint Séverin d'une invasion qui menaçait ses diocésains, ordonna un triduum de prières et de pénitences et fut écouté. Bientôt, des milliers d'Allemands envahirent le pays, pillant les campagnes et assiégeant les châteaux, mais ils n'en purent prendre aucun et se retirèrent.

On conçoit que dans des temps si troublés, les pauvres devaient être nombreux et les misères souvent très grandes. C'était un vaste champ ouvert à la charité de notre Saint, car sa compassion était si vive qu'il ne pouvait voir souffrir quelqu'un du froid ou de la faim, sans ressentir tous ces maux en son propre cœur. Sa parole fut assez puissante pour organiser dans tout le Norique le tribut de la charité. Les habitants versaient chaque année entre ses mains la dîme de leurs revenus pour le soulagement des pauvres. Ainsi, cet homme qui ne possédait rien, qui jeûnait et supportait le froid, distribuait des vivres et des vêtements à des populations entières. Les prêtres du pays, dont il excitait le zèle par ses lettres et ses discours, lui servaient d'intermédiaires pour faire recueillir ou distribuer les aumônes suivant les produits ou les nécessités de leurs régions.

Les gens de Lorch, qui avaient négligé d'apporter leur aumône, virent l'année suivante leurs récoltes presque perdues; ils se plaignaient au Saint : « Si vous aviez donné fidèlement la dîme des pauvres, leur répondit-il, Dieu vous aurait réservé une récompense au ciel et aurait, en outre, béni vos moissons sur la terre. » Il les exhorta à demander pardon à Dieu et à prier. Ils s'imposèrent un jeûne et firent des prières publiques. Dès lors, un temps excessivement favorable féconda le sol, et la récolte, qui s'était annoncée si mal, devint abondante. Désormais, ils n'eurent plus peur de se montrer généreux.

L'évêque Maximin, dont nous avons parlé, était l'un des plus empressés dans cette œuvre de charité. Il partit une fois, au milieu de l'hiver, à la tête d'un groupe d'hommes dévoués qui portaient sur leur dos des ballots de vêtements. Il fallut traverser une montagne couverte de neige. La caravane glissa dans un ravin et désespérait d'en sortir. Deux des voyageurs s'endormirent de fatigue; l'un et l'autre virent en songe le saint moine qui leur disait : « Courage, continuez votre route sans craindre. » Ils se réveillèrent, et comme ils racontaien ce songe, on vit passer un ours de grande taille habitué aux sentiers de ces montagnes, qui s'enfuit dans la direction de leur chemin. Ils marchèrent intrépidement sur ses traces pendant près de deux milles, évitant ainsi les précipices et traversèrent sans autre accident ces dangereux défilés.

Parmi les malheureux les plus à plaindre, il fallait compter les habitants que les barbares emmenaient captifs pour en faire leurs esclaves ou les vendre à d'autres peuplades. Saint Séverin s'efforçait d'en délivrer le plus possible, soit en les rachetant, soit en obtenant leur liberté, à force d'instances auprès des vainqueurs.

Le Saint dit un jour à Maurus, portier du couvent : « Ne sortez pas aujourd'hui, sinon il vous arrivera malheur. » Mais un habitant de l'endroit pria Maurus de venir l'aider à recueillir des fruits; Maurus sortit avec lui et s'avança dans la campagne, à une demi-heure de la ville; un groupe de barbares tomba soudain sur eux et les amena prisonniers au-delà du Danube. En ce moment, saint Séverin lisait dans sa cellule ; tout à coup il ferme le livre et s'écrie : « Cherchez Maurus ! » On ne le trouve nulle part. Séverin part immédiatement, traverse le Danube à la poursuite des brigands, et finit par les rejoindre. A la vue de l'homme de Dieu, les brigands laissent leurs prisonniers et s'enfuient.

LE MOINE ET LES ROIS BARBARES

Les barbares, en effet, tout païens ou ariens qu'ils étaient, ne pouvaient se défendre d'un respect

mêlé de crainte, en présence de ce saint homme, qu'ils savaient en communication avec Dieu, et dont la vertu les étonnait non moins que ses miracles. Quelques rois d'au-delà du Danube sollicitaient parfois ses conseils. Les Ruges, peuple venu des bords de la Baltique, avaient rencontré de redoutables ennemis dans les Goths de la Pannonie inférieure (Hongrie). Flaccité, leur roi, effrayé des dangers qu'il courait, envoya consulter saint Séverin. « Si notre foi était commune, répondit le Saint, vous m'interrogeriez sur la vie éternelle et le salut de votre âme ; mais vous ne songez qu'à la vie présente. Je vous répondrai cependant : Ne vous effrayez ni de la multitude, ni de la haine des Goths, ils s'éloigneront et vous régnerez tranquille.

» Néanmoins, tenez-vous sur vos gardes, surveillez vos autres ennemis, confiez-vous en Dieu plus qu'en vous-même. » En même temps, il l'avertissait d'un piège qu'on lui tendait. L'événement justifia toutes les paroles du saint religieux.

Peu après, un Ruge, atteint depuis longtemps d'une carie des os, souffrait horriblement et n'attendait que la mort. Sa mère le fit placer sur un chariot et le conduisit à la porte du monastère ; elle appela le serviteur de Dieu, le suppliant avec larmes de guérir son fils. « Pourquoi, s'écria Séverin, me fait-on une réputation que je ne mérite pas ? Ce n'est pas à un pécheur comme moi d'accomplir de si grandes merveilles. Faites l'aumône et priez Dieu. » Alors cette mère affligée commença à ôter une partie de ses habits pour les partager avec les pauvres. « Gardez vos habits, dit le Saint, votre fils guérira et vous ferez l'aumône quand vous serez chez vous. » Il se mit à prier avec ferveur et le malade fut guéri. Ce miracle produisit une grande impression chez les barbares, surtout chez les Ruges.

Un jour, un groupe de jeunes gens de cette nation, partant pour l'Italie où ils allaient s'enrôler dans l'armée romaine, s'arrêta devant la cellule du thaumaturge pour lui demander sa bénédiction. Parmi eux se trouvait un jeune homme pauvrement vêtu, mais de si haute taille qu'il dut se baisser pour entrer dans la cellule du moine : « Va, mon fils, va vers l'Italie, lui dit Séverin, tu portes maintenant de chétives fourrures, mais bientôt tu auras d'immenses trésors à distribuer aux autres. »

Ce jeune barbare s'appelait Odoacre, nom alors inconnu, mais qui devait bientôt faire trembler la vieille Rome. Enrôlé parmi les doryphores (portelances), sa taille avantageuse, son intelligence et sa bravoure lui valurent le grade d'officier et la confiance de ses compagnons d'armes. Trois ans après, ceux-ci, dans une émeute militaire, le proclament général. A leur tête, Odoacre renverse du trône le dernier empereur romain, Romulus Augustule, et devient maître de toute l'Italie.

Dans les splendeurs de sa nouvelle fortune, il n'oublia pas le moine romain qu'il avait laissé sur les bords du Danube : il lui envoya un messager avec une lettre où il le priait de lui demander tout ce qu'il voudrait. Séverin, ne songeant qu'au bien des autres, demanda la grâce d'un exilé.

Si Odoacre, quoique hérétique et barbare, respecta les monuments, les lois, les écoles de l'Italie, c'est sans doute à Séverin qu'on le doit.

Peu après, le moine dit à quelques amis qui lui parlaient du nouveau souverain de l'Italie : « Odoacre règnera quatorze ans. » Il en fut ainsi.

La ville de Passau, sujette à de fréquentes incursions des Allemands, pria le saint religieux de venir habiter dans son voisinage. Séverin vint à Passau et y fonda un couvent. Quand les Allemands reparurent, Séverin alla intrépidement au-devant de leur roi Gibold, comme saint Loup et saint Léon étaient allés au-devant d'Attila. Il parla au roi barbare avec tant de fermeté et de majesté que celui-ci se mit à trembler de frayeur, et déclara qu'il lui accordait tout ce qu'il voulait. Séverin lui fit promettre de ne plus ravager le territoire romain et de mettre en liberté les nombreux captifs que ses soldats avaient réduits en esclavage. Gibold tint parole, et une foule de malheureux, remis au diacre Amantius et au prêtre Lucillus, représentants de Séverin, revinrent libres dans leur patrie, en bénissant Dieu et son serviteur.

La renommée de Séverin allait toujours croissant ; on racontait comme il avait guéri par ses prières une pauvre femme mourante, puis un lépreux venu de Milan, tout exprès pour se recommander à lui. Le prêtre Silvin, un de ses disciples, vint à mourir, et l'on porta son corps à l'église. Plusieurs personnes, entre autres une pieuse vierge consacrée à Dieu, lui demandèrent de le ressusciter. Séverin, ayant invoqué le Seigneur, dit au mort : Veux-tu que nous demandions à Dieu de prolonger ta vie ? — Et le mort, se réveillant comme d'un lourd sommeil, répondit d'une voix distincte : « Pour l'amour de Dieu, ne me retenez pas sur cette terre ; déjà j'entrais dans la bienheureuse paix qui m'attend. » Et il expira de nouveau.

Le Saint fonda plusieurs monastères, convertit de nombreux païens, et soutint beaucoup d'âmes dans la foi.

Fléthé, appelé aussi Fava, roi des Ruges, fils et successeur de Flaccité, conserva pour notre Saint l'estime dont l'avait honoré son père ; mais Gisa sa femme, qui était arienne et plus féroce que lui, le poussait sans cesse à la cruauté. Un jour, Séverin était venu réclamer la liberté de quelques prisonniers romains, qu'on accablait de travaux, et qu'on voulait forcer à abandonner la foi catholique ; Gisa lui dit avec mépris : « Homme de Dieu, tiens-toi tranquille à prier dans ta cellule, et laisse-nous faire ce que bon nous semble de nos esclaves. » — Ainsi la Révolution moderne, qui trompe le peuple et l'opprime, dit aux prêtres : Restez dans vos sacristies, laissez-moi faire ce que je veux, et ne vous mêlez point des questions sociales.

Mais le prêtre et moine saint Séverin ne se décourageait pas. Malade et sentant approcher la mort, il envoya chercher le roi et la reine. Il leur parla de Dieu qui les jugerait un jour, puis posant la main sur la poitrine du roi, il dit à Gisa : « Aimes-tu cette âme plus que l'or et l'argent ? » Et comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors : « Eh bien donc, reprit le moine, cessez d'opprimer les justes, de peur que le Seigneur ne vous châtie. Sur le point de paraître devant Dieu, mon Maître, je vous supplie de vous abstenir du mal, et de vous honorer par de bonnes actions. »

« L'histoire des invasions, écrit M. Ozanam, a bien des scènes pathétiques ; mais je n'en connais pas de plus instructive que l'agonie de ce vieux Romain, expirant entre deux barbares, et moins touché de la ruine de l'empire que du péril des âmes. »

Après sa mort, ainsi qu'il l'avait prédit, de nouveaux barbares envahirent le pays, et ses disciples furent contraints de se réfugier en Italie, en emportant les restes de leur maître. Ces reliques sont vénérées aujourd'hui à Naples.

SAINT ERHARD OU EVRARD,

ÉVÊQUE MISSIONNAIRE EN BAVIÈRE

Fête le 8 janvier.

Miracles de saint Erhard. (Gravure de Sadeler, XVIIe siècle.)

JEUNESSE DE SAINT ERHARD

Il semble, à propos de saint Erhard, que Dieu ait voulu ensevelir dans l'oubli tous les souvenirs profanes de sa naissance et de l'époque où il vécut, afin de ne laisser voir en lui que le saint.

Des auteurs prétendent qu'il naquit en Irlande d'une noble famille narbonnaise, et qu'il fut élevé en Bavière. Quoi qu'il en soit, son nom est entièrement germanique.

Saint Erhard vécut probablement dans la première moitié du VIIIe siècle. Les historiens s'accordent à louer la gravité et la sainteté de sa jeunesse. Il était studieux, observateur et gravait profondément dans son esprit les enseignements de ses maîtres.

De ses éclatants succès dans les études, on pouvait déjà augurer quel rang il eût pu tenir plus tard dans le monde. Mais la grâce de Dieu agissait secrètement sur son âme; Erhard ne se

sentit bientôt plus d'attrait que pour les sciences divines; altéré de perfection, il s'attacha à préparer à l'Esprit-Saint, dans son cœur, un tabernacle pur et sans tache.

La corruption qu'il remarquait autour de lui, parmi les jeunes gens de son âge, ne contribua pas peu à l'éloigner du monde. Au milieu des scandales que le démon semait sur sa route, il marchait, l'esprit et le cœur tournés vers Dieu, et il avait toujours devant les yeux ce mot de l'Ecriture dont il avait fait la règle de sa vie : « Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. »

LA VÉRITABLE FRATERNITÉ

Erhard avait un frère nommé Hydulphe, comme lui d'une sainteté éminente. Tous deux, comme pour mieux résister au torrent de l'impiété, unirent leurs efforts pour marcher dans la voie du salut. Ils dirent adieu aux plaisirs de la terre, distribuèrent leur patrimoine aux pauvres et entrèrent dans la cléricature.

Cependant, à cause même de leur mérite et de leur savoir, ils ne purent rester longtemps ensemble. Tous deux furent pris malgré eux et placés sur le siège épiscopal; Hydulphe fut le pasteur de l'Eglise de Trèves, Erhard eut à évangéliser la Bavière et en particulier le diocèse de Ratisbonne.

Un champ magnifique s'ouvrait à leur zèle apostolique. Les deux frères rivalisèrent d'ardeur pour offrir à Jésus-Christ une belle couronne d'âmes fidèles et de vierges chrétiennes.

Hydulphe s'était soumis avec regret à cette lourde charge de l'épiscopat; il aspirait à une vie plus calme et plus retirée. Après bien des années enfin, quand il eut pourvu à sa succession, il put s'enfoncer dans la solitude. Le saint pasteur n'eut garde de rester dans le voisinage de son diocèse, mais il alla chercher sur les frontières de la Lorraine, dans les montagnes des Vosges, une paix plus profonde.

Ses efforts pour rester caché furent inutiles, sa réputation de haute sainteté le trahit. Une foule de disciples vinrent se ranger sous sa conduite.

Erhard, son frère, au retour d'un voyage de Rome, vint retremper son âme dans cette solitude. Les deux frères, en se voyant, tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. « Mon frère, lui dit Erhard, Dieu a rempli les désirs de votre cœur, et il n'a point frustré votre bonne volonté. Vous avez rencontré le lieu favorable que votre vertu a longtemps désiré. Tenez-vous donc fortement dans la foi, ayez confiance dans le Seigneur et la force de sa puissance, assuré que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » Ils priaient Dieu ensemble avec une sainte ferveur et une touchante émulation et s'encourageaient mutuellement dans son service.

Durant l'espace de temps qu'Erhard resta avec Hydulphe, ils fondèrent chacun sept monastères pour les religieux qui affluaient de tous côtés.

BAPTÊME ET GUÉRISON DE SAINTE ODILE

Erhard dut cependant quitter sa douce solitude pour reprendre ses travaux apostoliques dans la Bavière.

A cette époque, vivait en Alsace un seigneur puissant du nom d'Adalric, époux de Berswinde, nièce de l'évêque d'Autun, saint Léger. Il avait longtemps demandé à Dieu un héritier de son nom et se croyait enfin exaucé, mais son espoir fut doublement trompé, Berswinde mit au monde une fille aveugle. Dans son dépit et sa colère, Adalric ordonna à ses valets de mettre à mort l'enfant, mais Berswinde résolut de la sauver et la confia aux religieuses du monastère de Baume. La jeune fille aveugle atteignit ainsi l'âge de douze ans.

Saint Erhard se trouvait un jour en prière. Il eut une vision. « Lève-toi, lui dit le Seigneur, pars pour le monastère de Baume, tu y trouveras une vierge aveugle depuis sa naissance, tu la baptiseras au nom de la Sainte Trinité, tu lui donneras le nom d'Odile, et, après son baptême, elle recevra la vue. »

Erhard obéit aussitôt; avec son frère Hydulphe, il vint à Baume. A la vue d'Odile, il ne put s'empêcher de verser des larmes de joie; peut-être avait-il eu la révélation des belles destinées de cette enfant.

Il l'interroge alors sur les principaux mystères de la foi. Enfin, sur le point de la baptiser, il s'écrie : « O Jésus-Christ, vous êtes la véritable Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Oh! manifestez votre beauté à votre servante, daignez éclairer son âme et son corps. »

Et il plongea Odile dans l'eau sainte. Aussitôt elle recouvra la vue du corps, symbole de l'éclat et de la pureté que son âme devait revêtir.

Au retour, le Saint alla trouver le seigneur Adalric et lui reprocha vivement sa cruauté envers une fille si vertueuse. Il prépara ainsi la prochaine rentrée en grâce d'Odile dans l'esprit de son père.

DERNIERS TRAVAUX ET MORT DE SAINT ERHARD

Saint Erhard avait fixé sa résidence à Niedermunster. Il avait bâti en cet endroit un monastère de religieuses qui s'appela dans la suite monastère de Notre-Dame et du saint confesseur Erhard. Il affectionnait tellement ce lieu qu'il y creusa, de ses propres mains, un puits pour l'usage du monastère. A trois reprises, des personnes tombèrent dans ce puits qui était assez profond; mais, à cause des mérites de saint Erhard, elles ne se firent aucun mal, et on put les retirer saines et sauves.

Menant une vie très austère, le bienheureux Erhard s'appliquait au service de Dieu avec la plus grande ferveur. Cependant, il avait hâte de quitter la terre : « Seigneur, disait-il en gémissant, quand me délivrerez-vous des misères de ce monde corrompu? Quand verrai-je votre face? » Telles étaient les saintes pensées qu'il entretenait sans cesse dans son cœur. Enfin, une fièvre violente vint le saisir. Quand il se sentit atteint par la maladie, levant les mains au ciel, il invoquait le secours de Dieu, et ce fut en priant qu'il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Quand saint Erhard eut rendu son âme au ciel et son corps à la terre, sa mémoire s'entoura aussitôt d'une auréole de prodiges et de miracles éclatants.

LE LINCEUL QUI GRANDIT

Les reliques du Saint avaient été déposées dans l'église de Niedermunster.

Du temps de l'évêque Saint Wolffgang, le soin de cette église fut confié à une sainte religieuse du nom de Cunégonde.

A cette époque, le linceul qui renfermait les restes de saint Erhard se mit à croître et à sortir de terre, comme pour signifier qu'un si grand Saint méritait un souvenir plus illustre et une place plus honorable pour ses reliques.

Les personnes chargées de l'entretien du sanctuaire virent ce linge sortant de terre et l'arrachèrent négligemment; elle s'imaginaient peut-être que c'était un simple morceau d'étoffe foulé aux pieds par les fidèles qui fréquentaient l'Eglise.

Cependant ce fait se reproduisit à diverses reprises.

Auprès du tombeau de saint Erhard s'élevait un crucifix en bois. Un jour, on vit le Christ pleurer et changer de position, sa tête jadis penchée du côté droit s'inclina du côté gauche. De plus, il se mit à parler et dit à la bienheureuse Cunégonde : « Les gardiens de ce sanctuaire sont bien coupables d'arracher si négligemment le linge qui sort de ce tombeau. Sous cette pierre repose un homme qui jouit auprès de Dieu d'un immense crédit. Si le linceul sort de terre, ce n'est pas l'effet du hasard, mais bien le signe du mérite du bienheureux Erhard. »

Dieu rendait de sa propre bouche témoignage à la vertu de son serviteur. Cunégonde fut d'abord toute saisie de frayeur; quand elle put se relever, elle courut annoncer aux fidèles quel précieux trésor ils possédaient.

Dès ce jour, la multitude des chrétiens se pressa autour du saint tombeau, implorant les faveurs du ciel. Tous se demandaient avec raison combien ne devait pas être puissante l'intercession d'un Saint qui avait mérité de Jésus-Christ lui-même un pareil témoignage.

AUTRES MIRACLES

Saint Wolffgang eut dès lors pour le saint Pontife, son prédécesseur, une tendre dévotion. Il choisissait pour prier à son tombeau le moment où tout était tranquille, où personne ne venait le troubler dans son recueillement.

Une nuit, après l'office de Matines, il avait prolongé sa prière plus que de coutume. Saint Erhard lui apparut. Il se plaignit de la décadence du monastère qui avait l'honneur de posséder ses reliques, et demanda à saint Wolffgang de réformer les religieuses de Niedermunster.

Wolffgang était trop heureux de remplir les désirs d'un Saint qu'il vénérait avec amour. Il se mit aussitôt à l'œuvre, et quand il eut extirpé du couvent tous les vices qui le déshonoraient et rétabli la règle dans sa pureté primitive, on vit fleurir autour des reliques de saint Erhard des prodiges de plus en plus éclatants. Le Saint manifestait à ces vierges sa douce protection et il semblait dire : « Puisque vous êtes revenues à moi, moi aussi, je serai avec vous. »

MIRACLES DIVERS

Une femme de haute noblesse avait quitté le monde pour se consacrer entièrement à Dieu; elle était entrée à Niedermunster. A force de veilles et de larmes répandues au tombeau de saint Erhard, elle perdit la vue. Le saint lui apparut alors et lui dit : « Prosternez-vous à sept pieds de mon tombeau et vous serez guérie. » Cette femme obéit fidèlement et fut guérie. Saint Erhard fit ainsi connaître la sainteté de son compagnon saint Albert, qui reposait à ses côtés.

Un possédé fut conduit dans cette église. A peine eut-il touché le pavé qu'il s'éleva au milieu des airs. Ainsi le démon montra la terreur que lui causaient les saintes reliques étendues sous les dalles.

Une autre femme vint, au jour de la fête de saint Erhard, lui demander de rendre la vie à sa main desséchée. Elle fut exaucée; mais au moment où le membre malade fut guéri, il se fit dans la main un tel craquement, qu'il retentit dans toute l'église, et effraya les fidèles présents.

Saint Erhard opéra encore un miracle éclatant en faveur d'une femme dont les membres étaient tout contournés, en sorte qu'elle avait perdu toute apparence humaine. Elle fut à moitié guérie en Bohême au tombeau de saint Venceslas; saint Erhard acheva cette œuvre.

Un paralytique eut en songe la révélation que saint Erhard assistait infailliblement tous ceux qui venaient implorer son secours. Il se fit aussitôt porter à Niedermunster et, après la messe, tandis que l'on chantait des cantiques à la louange du Saint, il se trouva subitement guéri. Dans sa reconnaissance, il se consacra à publier les gloires de son bienfaiteur, dont il écrivit la vie.

LE VOLEUR DÉVOT

Un homme avait enlevé un cheval; mais, troublé de son crime, il ne savait comment se dérober à la justice.

Il vient au tombeau de saint Erhard et offre un denier sur l'autel, demandant en retour la grâce de ne pas être découvert.

Une pareille prière ne dut point plaire au saint, qui d'ailleurs n'avait jamais accepté le bien injustement gagné.

En effet, le voleur sort..... le denier est dans sa main. Etonné et effrayé, il revient et dépose une seconde fois son offrande sur l'autel. A la porte de l'église, il la retrouve encore sur lui.

Sa frayeur s'accroît, il rapporte le denier, mais une troisième fois le prodige se renouvelle et, quand il sortit, le maître du cheval était devant lui, prêt à le saisir et à le punir de son larcin.

Le sanctuaire qui possédait ces saintes reliques était tous les jours témoin de quelque prodige surnaturel. Bien des fois des globes de flammes descendirent du ciel dans l'église. Saint Erhard apparaissait fréquemment à l'autel, revêtu de ses ornements épiscopaux.

Tous ces miracles justifient pleinement la confiance que les populations de l'Allemagne ont portée et portent encore à saint Erhard.

SAINT NILAMMON, ERMITE

Fête le 6 janvier.

Vers l'entrée du canal de Suez, à quelques lieues à l'Est du moderne Port-Saïd, existait autrefois un petit port appelé Géris ou Géras. C'est là que vivait, il y a quatorze siècles, le bon saint Nilammon.

Il était ermite de son état, fuyait consciencieusement le monde et se cachait le mieux qu'il pouvait afin d'enlever aux chrétiens jusqu'à l'envie de venir le prendre pour le faire évêque. Souvent, en effet, à cette époque, l'acclamation unanime des fidèles décidait du choix des pasteurs, et c'était d'ordinaire au fond des solitudes ou des cloîtres, que le peuple trouvait son élu.

Quoi qu'il en soit, pour éviter cet honneur de l'épiscopat, l'humble Nilammon se cachait. Il finit même par se faire murer dans son étroite cellule, et se condamna à ne plus voir que le ciel et à ne parler à d'autres qu'à Dieu et ses saints.

L'effet de cette mesure ne fut pas celui que le pauvre ermite attendait; Nilammon fut vite découvert et trahi, et, prisonnier comme il l'était, il dut subir désormais les importunités de la foule qui accourait lui demander des conseils ou prier avec lui.

Pour comble de malheur, l'évêque de Géris vint à mourir, et, après lui, les chrétiens ne voulaient point d'autre pasteur que Nilammon. On l'assiégea donc jour et nuit pour obtenir son consentement; on le fatigua de tant de représentations et de remontrances, qu'il dut bien rompre le silence pour exprimer son refus. Il le fit avec tant de fermeté et de décision que les Gérisiens s'en retournèrent découragés.

Mais il leur vint du secours : le patriarche Théophile, arrivant de Constantinople, fut obligé de s'abriter quelques jours contre le mauvais temps dans le port de Géris, avant de regagner sa ville d'Alexandrie. On l'instruisit du différend, et il prit fait et cause pour les Gérisiens. Le pauvre Nilammon se vit perdu : il était trop respectueux pour dédaigner les prières d'un évêque, et trop obéissant pour résister à ses ordres ; il céda donc, quoique avec douleur, mais demanda humblement un sursis d'un jour pour se préparer et faire ses adieux à son cher ermitage.

Théophile accorda le délai et se présenta le lendemain entouré de tout le peuple. Avant de faire abattre les barrières qui le séparaient du saint ermite, il éleva la voix et appelant Nilammon : « Voici le jour, mon fils, où il faut quitter cette retraite pour devenir pasteur des âmes consacrées à Jésus-Christ.

— J'obéis, mon Père, répondit le solitaire, mais, si vous le voulez bien, auparavant, nous ferons la prière.

— Cela est juste, dit l'évêque, je le veux bien. » Et ils prièrent.

Cependant l'oraison du saint ermite se prolongeait trop longtemps. Théophile l'appela à plusieurs reprises, mais n'en reçut aucune réponse ; il ordonna alors d'abattre le mur qui obstruait la porte et entra.

Nilammon était au milieu de son pauvre réduit, dans la posture de l'oraison, mais il ne se leva point pour partir..... il était mort! Dieu avait entendu le cri de son humilité, et l'avait, sur sa demande, retiré aussitôt de ce monde, pour lui épargner les dangers attachés à la dignité sublime de l'épiscopat.

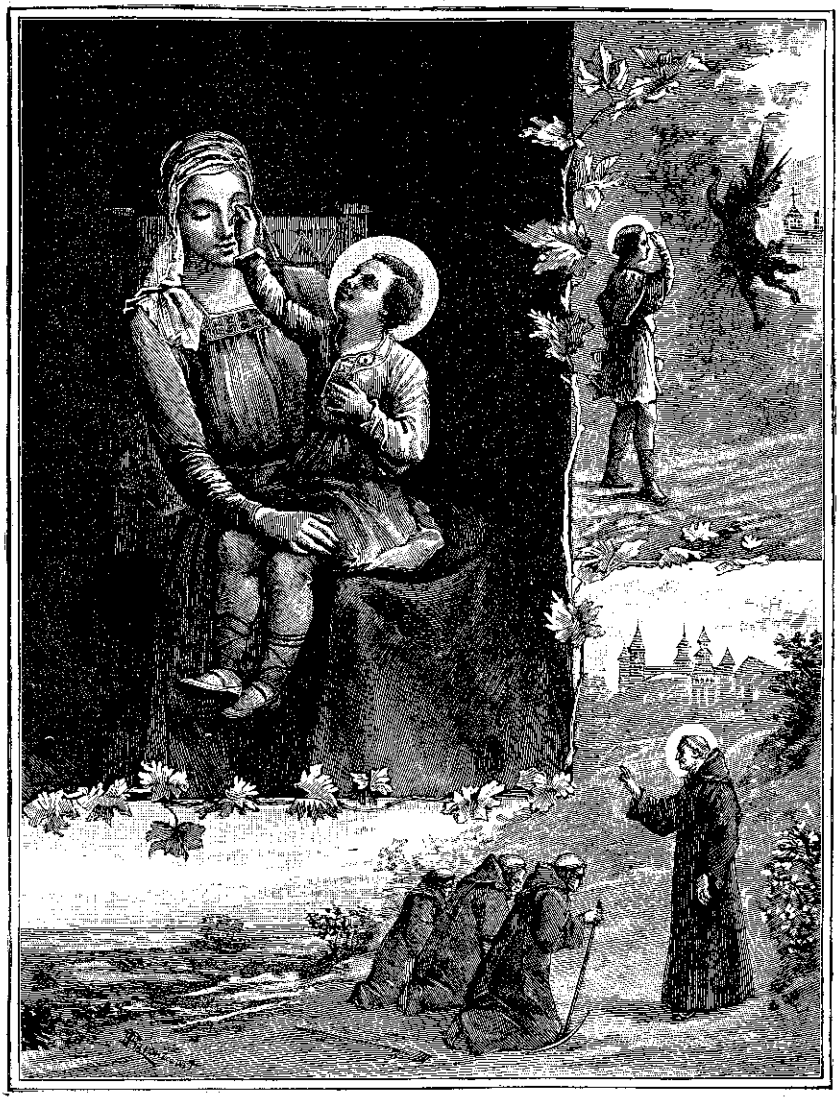
Tous les assistants versèrent des pleurs à un spectacle si touchant, et, du consentement de Théophile, ils choisirent pour saint patron celui qu'ils n'avaient pu avoir pour évêque. Une chapelle s'éleva sur le tombeau de saint Nilammon et, pendant longtemps, l'on y fêta avec solennité l'anniversaire de sa mort.

Historiens : Sozomène, Nicéphore, Tillemont, Cotelier.

SAINT FRODEBERT

ABBÉ DE MONTIER-LA-CELLE

Fête le 8 janvier.



Saint Frodebert, enfant, guérit sa mère aveugle par le signe de la Croix. — Il chasse le démon qui l'importune sur son chemin. — Il fonde et dirige le monastère de Montier-la-Celle.

LE JEUNE ÉCOLIER

L'an 603, Frodebert naquit à Troyes, en Champagne, d'une famille de riches plébéiens.

Dès les premières années, la sainteté de l'enfant se révéla. A l'école cléricale, fondée par l'évêque Ragnégésile, sa vive intelligence, son angélique piété ne tardèrent point à le faire remarquer.

L'écolier apprenait à lire dans la Sainte Ecriture. A ce divin contact, son âme s'élevait de jour en jour. Il n'y lut jamais rien sans s'appliquer à le mettre aussitôt en pratique.

Une partie de ses nuits était consacrée à l'oraison. La fréquence et l'austérité de ses jeûnes eussent paru sévères à un âge plus avancé.

Déjà l'enfer entrait en lutte avec le pieux enfant. Sur le chemin de l'école, tandis qu'il s'en allait, le livre des Psaumes à la main, de diabo-

liques visions venaient parfois l'arrêter. Il entendait des voix le menacer.

Mais le jeune écolier passait sans trouble au milieu de toutes ces fantasmagories qu'un signe de Croix faisait évanouir.

SUR LES GENOUX DE SA MÈRE

Cette précoce vertu dont le ciel le favorisait, Frodebert ne parvenait pas à la dissimuler autour de lui.

Sa mère, aveugle depuis longtemps, supportait avec peine son infirmité. Elle aimait à prendre sur ses genoux son fils dont les naïves caresses semblaient avoir seules le don de lui faire oublier ses chagrins.

Un jour, la pauvre femme, inspirée d'en haut, le supplia de faire sur ses yeux éteints le signe de la Croix.

A cette demande, l'enfant frémit. Il essaya en vain de résister. L'humilité le céda à la foi et à l'amour. Soudain, sa petite main se leva bien ferme et il fit ce que sa mère lui demandait.

Leur confiance à tous deux fut récompensée. Les yeux de l'aveugle s'ouvrirent.

Dans la ville où il se répandit bientôt, ce miracle fit grande impression. L'attention de l'évêque fut attirée très vivement sur Frodebert.

Il l'admit parmi les clercs de son église. Là, à la vue de cette vie déjà si parfaite, il comprit que Dieu avait de grands desseins sur l'enfant et voulut entrer dans les voies de la Providence.

A LUXEUIL

Luxeuil, le célèbre monastère fondé quatre-vingts ans auparavant par l'apôtre irlandais, saint Columban, était alors dans tout l'éclat de sa renommée. Près de 600 religieux s'y trouvaient réunis sous la direction de saint Walbert, le deuxième successeur du pieux fondateur.

A l'ombre du couvent, une école florissante avait été établie. Elle attirait des disciples de tous les points de la France. Les évêques y envoyaient fréquemment ceux de leurs sujets que leurs talents ou leurs vertus semblaient distinguer. Ragnégésile se résolut à y conduire Frodebert.

La vertu du jeune homme y éclata au grand jour. Son maître, saint Walbert, jadis guerrier fameux dans le monde, devenu au cloître le plus doux et le plus humble des religieux, était bien l'homme désigné pour achever l'œuvre de l'éducation de Frodebert.

Le nombre des saints qui sortirent alors de Luxeuil est considérable. Frodebert s'y trouvait à bonne école. Chacun se plaisait à admirer sa profonde humilité, son incomparable amour de la mortification, sa patience à toute épreuve et surtout sa candeur et sa simplicité enfantine.

L'ingénuité de son caractère était telle qu'il servit souvent d'objet aux innocentes plaisanteries de ses condisciples. Jamais il ne songea à s'en offenser.

Il avait pris pour devise ce mot du psalmiste : *Je suis devant vous comme l'animal privé de raison.*

HISTOIRE D'UNE MEULE DE MOULIN ET D'UNE ÉCRITOIRE

Frodebert s'était lié avec un jeune moine nommé Teudolène, envoyé à Luxeuil par son évêque pour y perfectionner ses études. Le jeune homme voulut éprouver cette simplicité qu'il avait peine à croire réelle.

Il envoya son ami auprès d'un Frère qu'il avait prévenu et le pria de lui demander de sa part un instrument dont il avait besoin pour écrire. L'autre suspendit gravement au cou de Frodebert une meule énorme, et lui dit que c'était là l'objet qu'il demandait (1).

Le candide jeune homme n'éleva pas même là-dessus le moindre doute. Il se mit en marche, écrasé sous le poids de son fardeau. A peine, dit la chronique, pouvait-il mettre un pied devant l'autre.

Saint Walbert, averti, se trouva sur son passage. Il le gronda d'abord avec quelque vivacité de l'imprudence qu'il commettait, et lui ordonna de déposer à l'instant son fardeau.

Puis il se prit à pleurer à la vue d'une pareille candeur et de la barbarie avec laquelle le traitaient ses condisciples.

Il les fit venir en sa présence, et, après leur avoir adressé une sévère réprimande, il leur imposa une pénitence qui les rendit plus circonspects à l'avenir.

Tel était Frodebert adolescent, tel il demeura sa vie entière. Son évêque lui laissa passer plusieurs années à Luxeuil, puis il le rappela auprès de lui, en même temps que quelques Frères qui l'avaient accompagné.

Le saint jeune homme espérait ne passer à Troyes que fort peu de temps. En réalité, il quittait, pour ne la revoir jamais, sa chère solitude.

AUPRÈS DE L'ÉVÊQUE

Ragnégésile ne voulait pas priver plus longtemps son diocèse de cette brillante lumière. Il le retint en vertu de son autorité épiscopale.

Frodebert, sur son ordre, dut habiter le palais de l'évêque. Il obéit avec résignation. Cependant, pour ne pas s'exposer à perdre, au milieu du monde, les grâces amassées dans la retraite, il continua à vivre en religieux.

Quelque part, dans un coin du palais épiscopal, il s'était ménagé une retraite, où il s'enfermait rigoureusement pour se livrer aux plus sévères exercices de pénitence.

Il passait régulièrement plusieurs jours sans rien prendre. De l'année tout entière, il fit un long Carême. Deux ans se passèrent ainsi dans cette réclusion. Frodebert cherchait à se faire oublier le plus possible de ceux au milieu desquels il vivait.

Cependant l'envie ne désarmait pas. Ces jeûnes extraordinaires appelèrent la calomnie. On vint dire à Ragnégésile que Frodebert mangeait en secret dans sa cellule.

Le pieux évêque voulut savoir par lui-même ce qu'il en était.

SOUS LE PORCHE DE L'ÉGLISE

Dans la basilique de Sainte-Saune, qu'il venait de faire construire de ses deniers, il fit disposer sous le porche une cellule qu'il offrit au jeune reclus.

Celui-ci y continua la vie austère qu'il avait menée précédemment. Quand vint le Carême, ses pénitences devinrent incroyables. Les accusations perverses redoublèrent.

L'évêque, pour s'assurer de la vérité, voulut venir lui-même le surveiller. Fréquemment, il arrivait à l'improviste dans la cellule, sous un prétexte quelconque. Il ne put jamais parvenir à trouver Frodebert en défaut. Il n'eut pas de peine à se convaincre que les accusations

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible en français. Dans le latin du VII^e^ siècle, *circinus* signifie à la fois meule et écritoire.

de ses ennemis étaient dénuées de fondement.

Pendant ce temps, la réputation du saint jeune homme s'étendait au loin. Les malades, les infirmes, tous ceux qui souffraient, venaient en foule pour le visiter et lui demander la délivrance de leurs maux.

COMMENT SAINT FRODEBERT GUÉRISSAIT LES MALADES

Ils avaient à lutter avec la tenace humilité du pénitent. Celui-ci n'osait pas demander au ciel des faveurs qu'il se croyait indigne d'obtenir.

Il se contentait de bénir de l'huile qu'il offrait à ses visiteurs. Tous ceux qui en versaient sur leurs plaies s'en retournaient guéris.

Le démon, déjà si souvent vaincu par le Saint dans sa jeunesse, ne pouvait résister à ses exorcismes. Les possédés qui venaient à lui, il les marquait de sa main au front ou sur la poitrine. Puis il parlait d'un ton d'autorité à l'esprit impur. Il était toujours vainqueur.

Son admirable simplicité lui faisait parfois raconter aux disciples qui venaient se ranger autour de lui les miracles que le Seigneur opérait par son intermédiaire.

De là il prenait occasion de louer Dieu. Jamais une pensée d'orgueil ne lui vint à ce sujet.

A LA RECHERCHE D'UNE SOLITUDE

Cependant, à la longue, tous ces honneurs le fatiguaient. Il éprouvait de plus en plus le besoin d'une retraite profonde. Quand il eut passé deux années auprès de son évêque, il obtint de celui-ci la permission tant convoitée de s'en aller quelque part à travers la forêt, dans un ermitage où il pût prier Dieu plus à son aise.

A plusieurs reprises, de riches seigneurs des environs lui avaient offert, sur leurs terres, le refuge qu'il cherchait. Le Saint avait toujours refusé un don qui eût si facilement dégénéré en servitude. Il voulait pouvoir vivre en paix dans le lieu que le Seigneur lui réservait.

Tout près de Troyes, il avait vu un terrain inculte, marécageux, sauvage, qui appartenait au fisc royal. On l'appelait dans le pays depuis bien longtemps : *l'île des Germains*.

Frodebert s'en fut trouver à la cour le roi de Neustrie et de Bourgogne, Clovis II, et lui demanda sa terre. Il l'obtint, grâce à l'intercession de la reine sainte Bathilde. C'était en 655.

Ce don fut confirmé deux années plus tard par un acte de concession de Clotaire III, qui venait de succéder à son père. Saint Frodebert ne dépendait plus que du roi.

L'ILE DES GERMAINS

L'aspect des lieux n'était que fort peu séduisant. L'île des Germains se composait d'une vaste étendue de marais et de lagunes qui, jusque-là, avait été plus souvent le repaire des reptiles et des bêtes fauves que la demeure des hommes. Quelques arbustes sauvages et rabougris y élevaient seuls, çà et là, leurs têtes stériles.

Mais plus ce lieu était triste et rebutant, plus il offrait d'attraits au pieux solitaire.

Les disciples lui vinrent bientôt et nombreux. Tout était à faire : les monastères à construire, les terres à défricher.

Frodebert se mit vaillamment à l'œuvre à leur tête, et l'île des Germains ne tarda pas à changer d'aspect.

LES MOINES DANS LA FORÊT

C'était d'ailleurs la coutume des moines à cette époque d'aller s'établir dans les forêts incultes, désertées par les populations à la suite des invasions.

Ils y entraient à la recherche de quelque retraite profonde et solitaire, sans se douter bien souvent du chemin qu'ils frayaient à tous : les bienfaits du travail et de la civilisation chrétienne.

Aujourd'hui que le pionnier s'en va, armé de toutes les inventions de l'industrie et de la mécanique « et comme poussé par le poids immense de la civilisation du monde qui le suit et qui le soutient (1) », on ne peut plus guère se faire une idée du courage qu'il fallait alors à ces moines pour aborder, sans outils suffisants, souvent sans compagnons, au milieu d'un monde ravagé, décrépit, impuissant, ces profondeurs inconnues.

C'était là l'œuvre difficile entreprise par Frodebert. Elle fut longue, elle fut pénible. Il dut porter partout le fer et le feu, assainir, niveler le terrain, donner un écoulement aux eaux stagnantes, dessécher les marais.

En peu de temps, il parvint à rendre le sol habitable. Peu à peu, avec ce qui lui échut de son patrimoine à la mort de ses parents, il put acheter les terrains voisins de son établissement et se procurer tout ce qui lui était nécessaire en serviteurs et en ouvriers.

MONTIER-LA-CELLE

Aux quelques misérables cellules du commencement fit place un monastère plus spacieux, rendu nécessaire par le nombre toujours croissant des religieux.

Cependant, le souvenir de son humble origine demeura dans le nom qui lui fut donné : *Montier-la-Celle* (2).

La vie religieuse y était fervente. Frodebert y avait introduit les pratiques du monastère de Luxeuil où il s'était formé.

On sait que la règle suivie primitivement à Luxeuil n'était pas celle de saint Benoît, dont la réforme, à peine établie, n'avait point encore pénétré en France.

Saint Columban avait donné à ses premiers disciples une règle qu'il avait empruntée aux nombreux solitaires de l'Irlande, sa patrie. Beaucoup plus austère que la règle bénédictine, elle donna à l'Eglise un grand nombre de saints.

Cependant, elle ne devait pas tarder à disparaître devant son heureuse rivale, plus appropriée aux besoins des temps. A l'époque où vivait notre Saint, quelque trente ans après la mort du fondateur, Luxeuil, à l'instigation de saint Walbert, avait introduit déjà à sa règle de nombreuses modifications suivant l'esprit de saint Benoît. Le changement complet devait se faire très vite, quoique insensiblement.

C'était ce tempérament des deux règles qu'avait adopté saint Frodebert. Aussi les Bénédictins l'ont-ils souvent considéré comme l'un des leurs (3).

Cependant son œuvre prospérait. Avant peu, Montier-la-Celle put rivaliser avec les plus florissants monastères de cette époque. Beaucoup d'enfants de familles nobles vinrent y prendre place. Les dons qu'ils apportaient avec eux accrurent considérablement les biens de l'abbaye.

---

(1) MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*.

(2) L'abbaye est aussi connue sous les noms de *Saint-Pierre de l'île germanique*, *Saint-Pierre de Celle*; *Celle de Saint-Robin* (du nom d'un saint devenu évêque de Troyes, qui y vécut plus tard).

(3) V. *Ann. Bened.* 9 février.

Mais cette prospérité temporelle ne porta aucun dommage à l'esprit de pénitence et de régularité. Les générations suivantes qui donnèrent à l'Eglise de Troyes plusieurs saints évêques restèrent fidèles à l'esprit de leur saint fondateur.

LES ŒUVRES DU SAINT

L'activité de saint Frodebert ne demeurait point enfermée dans les murs de son monastère.

Le couvent des vierges de Saint-Quentin, à Troyes, reçut pendant de longues années le bienfait de sa direction. Ses filles spirituelles furent souvent témoin des grâces singulières dont le ciel le favorisait. Il leur arriva même parfois d'en bénéficier. Il remplit un jour miraculeusement deux vaisseaux d'où le vin s'était échappé par accident.

Mais ce qu'il leur donnait ainsi, sa charité savait le leur reprendre surabondamment d'une autre façon. Il arrivait toujours suivi du long cortège des pauvres qu'il avait rencontrés en chemin, et, sans tarder, il allait puiser dans les provisions du couvent. Jamais il n'en renvoya un seul les mains vides.

C'était aussi un pèlerin assidu aux lieux consacrés par les reliques ou les souvenirs des saints et surtout des martyrs.

Dans sa vie, les miracles abondent : possédés délivrés, paralytiques guéris, visions, extases, on rencontre à chaque pas l'intervention céleste.

Déjà on le considérait comme un Saint. Le respect dont on l'entourait était extraordinaire. A l'ouest de la ville, Ragnégésile avait fait construire pour recevoir les reliques de sainte Savine une basilique superbe, saint Frodebert obtint pour l'église de son monastère le corps de la Sainte, qui y demeura longtemps.

Il vieillit ainsi, épuisé avant l'âge, par les austérités.

LA MORT

Quand il sentit venir la mort, il réunit autour de lui ses religieux et leur fit tranquillement ses adieux. Une révélation lui avait appris que le Seigneur le rappellerait à lui le jour de Noël.

Ce jour-là, il avait espéré voir la consécration de l'église qu'il venait d'élever à la mémoire du Prince des apôtres, et où il voulait reposer. L'évêque Abbon ne put se rendre à son désir.

Frodebert obtint du ciel que sa mort serait retardée de huit jours. Quand l'église fut consacrée, le 1er janvier 673, le saint vieillard expira tranquillement, pendant qu'on lui récitait la Passion du Seigneur. Sa mort fut un deuil profond pour la contrée. Il fut enseveli par l'évêque Abbon dans l'église nouvellement consacrée. L'abbesse de Saint-Quentin, Pocula, sortit contre son ordinaire pour venir assister aux funérailles. Elle prit soin elle-même de faire tailler dans la pierre le tombeau du serviteur de Dieu.

LES RELIQUES — LE CULTE

De nombreux miracles s'opérèrent à l'église Saint-Pierre, autour des restes de saint Frodebert. Le bruit de ces prodiges y attira pendant de longues années une foule de pèlerins.

La fête se célébrait originairement le 1er janvier, anniversaire de la mort du Bienheureux. Son nom est encore inscrit à cette date au martyrologe de France.

Lorsque, deux siècles après, vers 854, l'évêque Prudence rétablit le culte du Saint qui avait à peu près disparu pendant les invasions des barbares, il refit une solennelle translation des reliques dans une nouvelle église, bâtie sur les ruines de l'ancienne. C'était le 8 janvier. Cette date, qui est celle du jour le plus ordinaire de la fête de saint Frodebert, a été acceptée par le martyrologe romain.

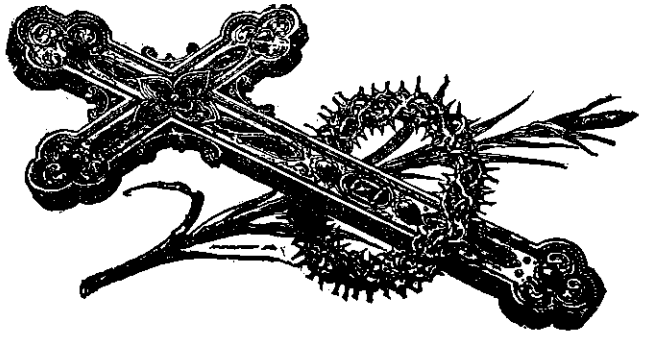
Le monastère, détruit par les Anglais en 1348, fut peu après reconstruit en partie. La Révolution le ruina définitivement. Il n'en existe presque plus rien aujourd'hui.

Les reliques de saint Frodebert étaient restées jusqu'en 1793 dans l'église du couvent. La cathédrale de Troyes possède encore la tête et d'autres ossements de saint Frodebert qui lui furent adjugés par le tribunal du district, le 25 août 1791.

Mais le souvenir du saint abbé est bien effacé dans le pays.

OUVRAGES CONSULTÉS

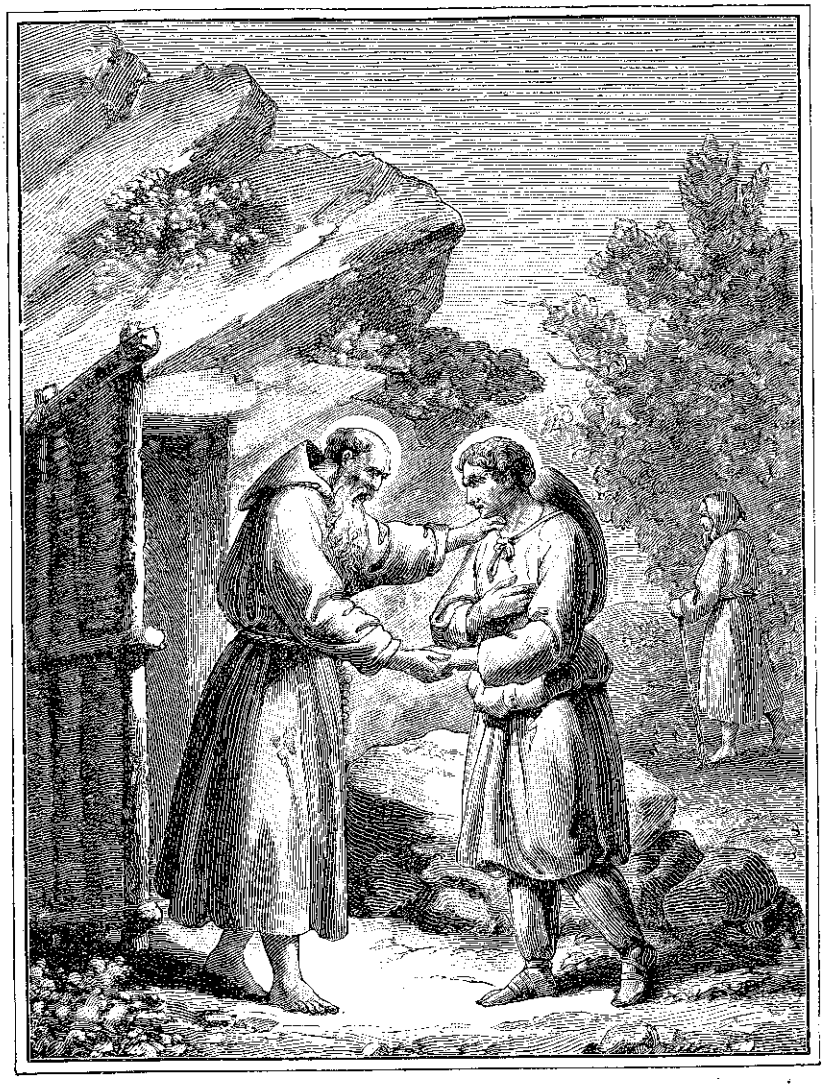
CAMUSAT. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinensium. Vita auctore monacho Cellensi anonymo* (écrite un siècle après la mort du Saint, d'après un récit plus bref de son confident Lupellus). — *Acta Sanct.* t. I, 8 janv. p. 503-513, 744. Même vie accompagnée d'excellentes notes critiques. — *Vie des Saints de Franche-Comté*, t. II, p. 405. — *Petits Bollandistes*, t. Ier, p. 225; II, 113. — MONTALEMBERT, *Les moines d'Occident*, t. II, *passim*.



SAINT GEORGES LE CHOZIBITE

solitaire en Palestine (VI^e^ et VII^e^ siècles).

Fête le 8 janvier



Saint Georges reçu au désert par son frère Héraclide.

PREMIÈRES ANNÉES — DÉBUTS A CHOZIBA

GEORGES naquit à Chypre, au milieu du VI^e^ siècle, de parents pieux et jouissant d'une honnête aisance. Il avait un frère aîné nommé Héraclide, qui, à l'occasion d'un pèlerinage à Jérusalem, s'était fait moine dans la laure de Calamon, située à quelque distance du Jourdain. Georges, resté seul avec ses parents, reçut auprès d'eux sa première éducation, les comblant de joie par sa piété et sa gravité précoces.

Ces derniers étant morts, un oncle de l'enfant recueillit à la fois l'orphelin et l'héritage. Lorsque Georges eut grandi, il forma le projet de l'unir par les liens du mariage à sa fille unique, afin de consolider la fortune des deux maisons; mais le saint jeune homme, plein de dégoût pour les choses terrestres, redoutait d'attacher son sort à celui d'une femme. Il se réfugia chez un autre oncle, religieux dans un monastère de l'île. Sa retraite fut découverte, mais on essaya en vain de l'en arracher. Il coupa court d'ailleurs à toutes les instances et se mit à l'abri de la violence en quittant l'île secrètement. Gagnant la Palestine, il monta à Jérusalem, visita les Lieux Saints en pieux pèlerin, descendit au Jourdain et finalement alla trouver son frère Héraclide dans sa laure de Calamon. Celui-ci, le voyant jeune encore et imberbe, ne voulut point lui laisser pratiquer la vie érémitique, qui, d'après les règles

alors suivies, n'était pas permise aux jeunes gens. Il le conduisit à Choziba, au monastère de la Mère de Dieu, où l'on pratiquait la vie cénobitique. L'higoumène ou abbé du monastère, touché des bonnes dispositions du jeune homme, ne tarda pas à lui couper les cheveux et à le revêtir de l'habit religieux. Il le confia à un ancien moine déjà expérimenté dans les exercices de la vie parfaite et qui avait la charge du jardin. C'était un vieillard dur et acariâtre, originaire de la Mésopotamie. Un jour, le maître envoya son jeune disciple puiser de l'eau au fond du torrent; mais Georges revint sans avoir pu accomplir l'ordre reçu : ses vêtements l'avaient empêché de traverser les roseaux et les fourrés qui remplissaient le fond de la vallée. Le vieux moine lui dit de quitter sa robe et de descendre revêtu seulement d'un habit léger appelé *épiriptère*, qui l'embarrasserait moins dans ses mouvements. Georges obéit et, comme il tardait quelque peu à revenir, le vieillard, dans le dessein de l'éprouver, cacha sa robe monastique et se rendit tout seul au réfectoire, où les Frères étaient déjà réunis pour prendre le repas.

Lorsque le jeune religieux fut de retour, ne trouvant ni son compagnon ni ses vêtements, il se vit obligé de se rendre au monastère vêtu seulement de son *épiriptère*, qui le laissait nu de la tête à la ceinture. Il frappa à la porte, le Frère hôtelier accourut et, le voyant ainsi vêtu, il ne put contenir son étonnement. Georges lui raconta ce qui s'était passé, et le moine compatissant lui passa un vêtement convenable grâce auquel le retardataire put se présenter au milieu de ses Frères.

En le voyant, le vieillard se leva de table, courut au-devant de lui et lui donna un soufflet en lui disant: « Pourquoi viens-tu en retard? » A peine avait-il dit ces mots que sa main se trouva desséchée et paralysée.

A ce châtiment soudain, il se jeta aux pieds de l'adolescent, le priant de la sorte: « Mon fils, pardonne-moi et prie pour moi le Seigneur de me guérir. » Georges lui répondit avec humilité et douceur: « Mon Père, allez vous prosterner devant les tombeaux des saints Pères, et il vous guérira. » Mais l'autre reprit : « J'ai péché contre toi, viens toi-même demander ma guérison. » Tous deux se rendirent auprès des saintes reliques. Après une fervente prière, ils obtinrent la guérison demandée. A partir de ce jour, son maître devint doux, modéré et plein d'égards. Mais le serviteur de Dieu, craignant pour son humilité, que l'admiration des moines mettait en danger, s'enfuit secrètement du monastère et retourna auprès de son frère dans la laure de Calamon.

IL MÈNE LA VIE ÉRÉMITIQUE AVEC SON FRÈRE

A partir de ce jour, Georges vécut auprès de son frère, menant la vie érémitique et rivalisant tous les deux de prières et de mortifications.

Ils n'allumaient jamais de feu pour se faire cuire quelque aliment; ils priaient seulement le portier de l'hôtellerie de leur réserver d'un dimanche à l'autre les restes des Frères et des voyageurs. Tous ces débris étaient jetés par eux pêle-mêle dans une marmite. On peut par là se faire une idée de l'affreux menu qui composait tous leurs repas. Quant au vin, bien qu'il leur eût été facile d'en avoir, ils s'en abstenaient absolument.

Un jour, Héraclide dit à son frère : « Prends ta hache et allons couper du bois. » Il s'agissait d'abattre un palmier stérile et desséché. Mais Georges, s'inclinant devant son frère, lui dit: « Ne le coupons point, mon frère, peut-être nous produira-t-il encore du fruit. — Non, non, frappe, reprit Héraclide, voilà bien des années qu'il occupe inutilement la place. — Je me fais garant, répondit Georges, que désormais il donnera des fruits. » Le frère aîné se laissa toucher, le palmier fut épargné, et, à partir de ce jour, il produisit des fruits plus beaux et plus abondants que tous ceux des arbres qui l'entouraient.

Les deux frères avaient pour ami un cultivateur de Jéricho qui leur faisait de fréquentes visites. Cet homme ayant perdu son fils unique, déposa le petit cadavre dans une corbeille, le recouvrit de fruits nouveaux, de branches et de pampres, et se rendit à Calamon avec cette précieuse charge. Il frappa à la cellule des deux frères et déposa devant eux la corbeille, les priant de bénir les prémices de son jardin, puis se retira sans attendre leur réponse. Quelle ne fut pas la surprise des pieux ermites quand ils trouvèrent l'enfant caché sous les fruits. Héraclide, tout ému, dit à Georges : « Rappelle vite cet homme, il a voulu nous mettre à l'épreuve, pauvre pécheurs que nous sommes. » Mais son frère lui dit: « Ne crains rien et ne t'irrite pas; adressons-nous plutôt au Dieu très bon et miséricordieux. Que si, oubliant notre indignité, il daigne ressusciter l'enfant, la foi de cet homme sera récompensée et il emmènera son fils vivant. Que si, au contraire, la bonté de Dieu nous refuse ce miracle, nous répondrons que nous ne sommes que de pauvres pécheurs et que nous ne pouvons accomplir de semblables merveilles. »

Le vieillard se laissa persuader. Tous les deux se levèrent pour prier, les yeux pleins de larmes de componction. Le Dieu bon et miséricordieux qui fait la volonté de ceux qui le craignent exauça leur prière et ressuscita l'enfant. Ils rappelèrent alors le père et lui dirent: « Reprends ton fils que Dieu dans sa bonté a rappelé à la vie; mais prends garde de ne raconter ce fait à personne, de peur que ton indiscrétion ne nous attire de graves ennuis. » Le paysan reçut son fils avec joie et rentra chez lui en bénissant Dieu.

MORT DU FRÈRE DE GEORGES

Les deux frères vécurent ainsi plusieurs années dans la paix et la concorde. Héraclide arriva au terme de sa vie et fut enseveli dans le tombeau des saints Pères qui avaient illustré la laure de Calamon par leurs travaux et leurs vertus. Son biographe nous fait de lui cet éloge : « C'était un homme bon, plein de foi, orné de toutes les vertus, tenu en haute estime par tous les solitaires du Jourdain, vierge d'âme et de corps, doux, pauvre et miséricordieux, mortifié plus que personne, ayant surtout la mère des vertus, l'humilité. »

Resté seul dans sa cellule, Georges, affligé de la mort de son frère, ne laissa point refroidir son ancienne ferveur, mais il s'attacha de plus en plus à suivre les exemples d'Héraclide. Il fut ordonné diacre à l'âge de soixante ans, et dès lors sa plus grande joie fut de prendre part aux cérémonies liturgiques et de veiller à l'entretien de l'église. Cette charge lui était d'autant plus facile que sa cellule était située auprès du saint lieu.

L'higoumène de Calamon étant mort sur ces entrefaites, les solitaires ne pouvaient s'entendre pour lui donner un successeur. Il s'ensuivit des rivalités et des discordes qui portèrent un grand préjudice à la discipline régulière. Georges, vivement affligé, suppliait Dieu instamment de lui

faire connaître un lieu où il pût se retirer pour y trouver la paix qui n'habitait plus à Calamon. Il eut alors un songe dans lequel un ange lui montra deux hautes montagnes resplendissantes de lumière, dont l'une était beaucoup plus élevée et plus brillante que l'autre. L'ange lui dit de choisir celle sur laquelle il voulait monter. Le saint vieillard choisit la plus haute : « Monte donc, lui dit l'ange, au monastère où tu as reçu la tonsure, et demandes-y une cellule ».

Obéissant à l'ordre du ciel, il partit aussitôt pour Choziba et demanda à l'higoumène Léontios de le recevoir parmi les solitaires. Sa vie à Choziba fut plus austère que jamais. Son biographe nous dit qu'il n'avait à son usage ni pain, ni vin, ni huile, ni vêtement autre qu'un colobion ou tunique monastique qu'il fabriquait lui-même avec des débris d'étoffe ramassés un peu partout. Il pria le cellerier de lui réserver tous les restes des hôtes et des Frères, os, légumes et herbages. Le dimanche, il emportait ces vils débris, les pilait ensuite dans un mortier et en faisait de petites boules dont il se nourrissait pendant toute la semaine.

Sa cellule était fort étroite : elle avait à peine trois coudées de longueur. C'est là pourtant qu'il passait presque tout son temps, occupé à la méditation et à la récitation des psaumes. Les tentations du démon ne lui furent pas épargnées. Par une chaude nuit d'été l'ennemi du salut, désireux de le faire tomber dans un péché de sensualité, prit la figure d'un aigle gigantesque agitant ses ailes à la porte de la cellule, pour y produire une agréable fraîcheur. Georges comprit vite qu'il était l'objet d'une illusion du démon, et se jeta sur l'animal monstrueux pour le frapper. L'oiseau mystérieux se précipita au fond du ravin en poussant des cris horribles et disparut sous la forme d'un nuage de fumée.

Sur le seuil de la cellule se trouvait un vase de terre laissé là par les anciens habitants, dans lequel un essaim d'abeilles avait déposé un rayon de miel. Or, un jour, le Saint fut assailli par la tentation de goûter à ce miel. Mais reconnaissant vite une instigation du démon, qui voulait le détourner de ses austérités accoutumées, il saisit le vase et le jeta en bas du rocher, triomphant ainsi de la tentation et recouvrant la paix de l'âme.

PUNITION D'UN MAUVAIS RELIGIEUX

On était arrivé à la saison où les cénobites avaient coutume de faire la provision de bois nécessaire à chauffer le four pendant l'année. Un jour, à midi, après une matinée de rude fatigue, tous les Frères s'assirent autour de la table commune, et Georges, dérogeant à ses habitudes, avait pris place au milieu d'eux. Il arriva qu'un Frère, oubliant la réserve qui convient à un moine, se mit à proférer des paroles légères, ajoutant à cela des rires et des plaisanteries déplacées, en même temps qu'il prenait pour lui les meilleurs morceaux. Le saint vieillard patienta quelque temps, mais voyant que le Frère continuait à tenir ces propos, il le regarda fixement et lui dit d'un ton sévère : « Nous sommes moines, mon Frère; votre insolence dépasse les bornes de la bienséance. Ne savez-vous pas qu'un moine doit être en tout circonspect, et qu'il devrait être tout yeux comme un chérubin pour ne pas sortir de la modération qui lui convient? Mais vraiment *par ma parole* (c'était son serment habituel) voici que montent les fourmis pour vous punir de votre intempérance. » Le coupable lui répondit en se moquant de sa menace : « Vous dites vrai, vieillard, les fourmis montent et me dévorent. » Les Frères se levèrent de table et se dispersèrent sous les arbres pour prendre un peu de repos, en attendant que la chaleur du jour fût tombée. Le Frère coupable alla s'étendre à l'abri d'un rocher et s'endormit profondément. Comme cela arrive souvent aux bûcherons, il s'était fait une égratignure à la jambe, et quelques gouttes de sang à peine s'en étaient écoulées. Cette blessure insignifiante attira toute une fourmilière cachée dans le creux du rocher. Ces petits insectes se précipitèrent sur lui avec fureur, et, avant qu'il eût le temps de se réveiller, ils avaient agrandi la plaie devenue horrible à voir. La douleur tira le patient du profond sommeil où il était plongé. A la vue de sa jambe sanglante et tuméfiée, il comprit que la prédiction du Saint se réalisait à la lettre. Il courut lui demander pardon de sa conduite et le supplier de le secourir. Le Saint fit un signe de croix sur la plaie, pria pour le coupable et le renvoya guéri d'âme et de corps.

CONVERSION D'UN CÉLÈBRE LUTTEUR

Il y avait à Constantinople un célèbre lutteur, originaire de la Cilicie, qui était très remarquable dans son art. Comme il triomphait de tous ses adversaires, ceux-ci, cédant à la jalousie, lui firent prendre du poison, et il contracta une maladie qui lui enleva ses forces. Vainement ses amis le portèrent de sanctuaire en sanctuaire, il semblait que le ciel lui refuserait toujours sa guérison. Finalement, oublieux de leur foi chrétienne, ils recoururent aux magiciens et aux sorciers. Ces derniers appelèrent dans le malade un esprit infernal, qui pendant deux années environ, par une permission de Dieu, lui procura de nouveaux succès. Mais, après ce temps, son mal reprit le dessus, et le malheureux, touché de la grâce, se mit à demander pardon à Dieu de sa faute. Il visita les Saints Lieux, et, en descendant au Jourdain, il rencontra le saint abbé Dorothée, auquel il demanda s'il ne connaîtrait pas un pieux moine à qui il pourrait demander conseil. « Vous ne pouviez mieux vous adresser, lui fut-il répondu; j'ai l'homme que vous demandez et vous en serez ravi; il habite une cellule solitaire, mais le dimanche il vient au monastère. — J'ai hâte de le voir, répondit le pénitent, conduisez-moi à sa retraite. » L'abbé Dorothée se rendit à son désir, mais Georges refusa tout entretien pour ce jour-là. « Va au monastère, mon fils, lui dit-il, dimanche je m'y rendrai et je m'entretiendrai avec toi. » Il demandait ce délai afin d'obtenir par la prière les lumières dont il avait besoin.

Le dimanche il vint au monastère, selon sa promesse, et dit à Epiphane (c'était le nom du pénitent) : « Mon fils, si tu m'écoutes je te donnerai un conseil qui assurera le salut de ton âme. — C'est ce que je désire, mon Père. — Reste donc ici au désert, en compagnie des Frères, et tu verras combien il est doux de vivre dans ce paradis de la sainte charité. »

Le lutteur se fit moine et mena jusqu'à sa mort une vie de pénitence et de prière. Il reçut même de Dieu le don des miracles, qu'il n'accorde d'ordinaire qu'à ses plus grands serviteurs.

LE DÉMON ESSAYE DE PRÉCIPITER GEORGES DANS UN TORRENT

Les Frères qui, comme Georges, menaient la vie érémitique avaient coutume d'aller passer la

journée du dimanche au monastère. Notre Saint s'y rendait comme les autres, et tous ceux qui avaient quelque charge à remplir en profitaient pour le conduire dans leurs offices, lui demandant d'implorer sur eux les bénédictions du ciel. D'autres recouraient à lui pour lui demander des conseils relatifs à leur avancement spirituel. Or, il arriva qu'un dimanche soir, il s'oublia à prolonger son entretien avec un Frère jusqu'à une heure avancée de la nuit. Comme il n'avait pas coutume de dormir au couvent, il alla trouver le portier et lui demanda de lui ouvrir. « A quoi pensez-vous, vénérable Père? lui dit celui-ci. Il y a danger de vous mettre en chemin à cette heure tardive. Dormez ici cette nuit, et demain matin vous retournerez à votre cellule. — Non, mon fils, répondit Georges, il faut que je m'y rende cette nuit même. » Le portier reprit: « S'il vous arrive quelque malheur, c'est moi qu'on accusera. — Le ciel veille sur moi, répondit le saint vieillard. »

Devant ces instances, le portier le laissa sortir. Georges s'était engagé dans l'étroit sentier qui devait le conduire à son ermitage, lorsque l'esprit malin lui apparut, le menaçant de le précipiter de rocher en rocher jusqu'au fond du torrent. Le Saint lui dit: « Retire-toi de moi, esprit pervers. » Mais comme le démon ne continuait pas moins de le molester, le Saint s'écria: « Vive le Dieu saint et béni! Puisque tu t'obstines à ne pas obéir, je t'ordonne de me prendre et de me porter toi-même jusqu'à ma cellule! Le démon tout confus fut obligé de se soumettre. Alors le Saint le congédia: « Va-t'en maintenant, lui dit-il, et garde-toi, orgueilleux, de nous dresser des embûches à nous, pauvres pécheurs que nous sommes. »

Ce fait ayant été connu et divulgué, un Frère demanda un jour au Saint: « Père saint, que feriez-vous si vous étiez mordu par un léopard, un serpent ou toute autre bête malfaisante? » Le vieillard lui répondit : « Peut-il craindre les animaux celui qui ne craint pas les esprits? Du reste, on n'a jamais entendu dire que quelqu'un ici ait jamais été blessé par un léopard, si ce n'est un Frère qui avait douté du secours du ciel. Quant aux serpents, bien qu'il y en ait au désert dont le venin tue les arbres eux-mêmes, les Frères en ont toujours été préservés par la protection de la sainte Mère de Dieu qui veille sur ses serviteurs. »

Les saints habitants du désert étaient en effet de fervents serviteurs de Marie, et nous possédons de nombreux récits des merveilles accomplies par la Mère de Dieu en faveur de ses enfants de Choziba.

INVASION DES PERSES — SON DISCIPLE ANTOINE

Les Perses ayant envahi la Palestine et mis le siège devant Jérusalem en l'année 613, les solitaires des rives du Jourdain cherchèrent un refuge, les uns en Arabie, les autres dans les grottes de Calamon. Georges était du nombre de ces derniers; c'est d'ailleurs à regret qu'il laissa sa cellule de Choziba pour se rendre aux instances de ses Frères qui lui conseillaient la fuite. Il fut pris cependant par les ennemis, mais son grand âge leur inspira un sentiment de pitié qui le sauva de la mort. Ils lui donnèrent même du pain et une cruche d'eau en lui disant : « Sauve-toi où tu pourras! » Il descendit de nuit vers les bords du Jourdain et attendit en ce lieu la fin de la guerre. Il monta ensuite à Jérusalem, puis regagna Choziba où il habita quelque temps au monastère avant de regagner sa cellule. Peu avant la guerre, un certain Antoine, après avoir offensé le bon Dieu dans le monde, était venu au désert pour expier ses péchés. S'étant mis sous la direction spirituelle de Georges, il fut le témoin quotidien de sa vie et de ses miracles. C'est lui qui devait écrire la vie dont nous donnons ici le résumé.

Antoine fut nommé cellérier du monastère : « Un jour, nous raconte-t-il, que le Saint était avec moi dans mon office, je lui fis une révérence et lui dis : « Bénissez l'office de votre serviteur, » Père vénérable, car les affaires du monastère ne » vont pas bien. » Il répondit: « Que Dieu te bénisse et verse l'abondance dans ton office ! » Or, il arriva que pendant trois semaines la provision d'huile, de pain et de vin ne diminua point, bien que tous les jours on vînt y puiser pour les besoins des Frères et des étrangers.

SAINTE MORT DE GEORGES

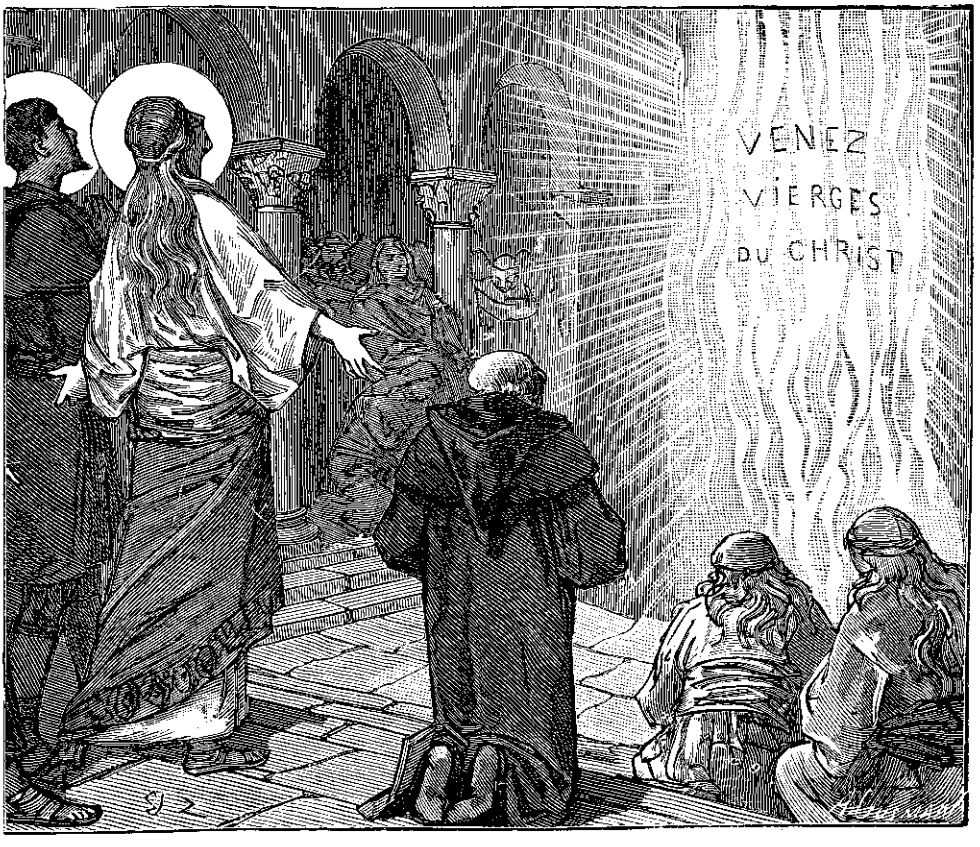
La veille du jour où le Saint devait mourir, son disciple Antoine fut plus occupé que d'ordinaire, à cause d'une grande foule d'étrangers. Des Frères vinrent à lui de la part de Georges et lui dirent: « Le vieillard te demande et dit: « Où » est Antoine ? Appelez-le auprès de moi, car je suis » sur le point de mourir. » Antoine ne savait que faire, attiré d'un côté par le désir d'aller auprès du père de son âme et retenu d'autre part auprès des étrangers. Le Saint ayant connu la lutte de son âme lui fit dire de nouveau: « Ne t'inquiète pas, mon fils, mais remplis ta charge, j'attendrai jusqu'à ce que tu viennes. » Antoine fut libre seulement vers minuit. Il se rendit alors auprès du mourant. Celui-ci l'embrassa, le bénit, et s'écria tourné vers l'Orient: « Au nom du Seigneur, ô mon âme, tu peux maintenant sortir de ta prison! » Il redit trois fois ces paroles, puis s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

SOURCES CONSULTÉES

Analecta Bollandiana, t. VII. — Diverses études du P. VAILHÉ dans les *Echos d'Orient*.

SAINT JULIEN MARTYR ET SAINTE BASILISSE VIERGE

Fête le 9 janvier



Pendant que sainte Basilisse prédit à ses filles leur mort prochaine, une colonne de feu apparaît au milieu de laquelle on lit : Venez vierges du Christ.

LA VIRGINITÉ

Julien naquit à Antioche, vers la fin du IIIe siècle. Ses parents, illustres selon le monde et chrétiens vertueux, l'élevèrent avec d'autant plus de soins qu'il était leur unique enfant.

Placé de bonne heure dans l'école des rhéteurs, il fit de rapides progrès dans l'étude des sciences et des lettres; mais, ce qui est bien plus précieux, il demeura pur au milieu des souillures qui l'environnaient. Et, comprenant le prix de la vertu, il consacra à Dieu, par un vœu, la fleur de sa virginité.

A peine sorti de l'école, ayant atteint l'âge de dix-huit ans, ses parents voulurent lui persuader de se marier. Ils lui représentèrent les dangers de la jeunesse et l'avantage qu'il retirerait à établir au plus tôt sa maison. Le jeune homme ne voulait pas manquer au serment qu'il avait fait au Maître de son âme, et, d'un autre côté, il craignait de désobéir à ses parents. Il demanda sept jours pour réfléchir.

Julien passa tout ce temps en oraison, suppliant Notre-Seigneur et la Reine des vierges de lui montrer comment il pourrait garder intact le trésor de la chasteté, sans aller cependant contre la volonté des siens. Sa prière fut exaucée : La nuit du septième jour, Notre-Seigneur lui apparut en songe et, le prenant par la main, lui ordonna d'obéir à ses parents, l'assurantque le lys de sa virginité demeurerait toujours sans tache.

Dieu, qui peut tout, peut en effet, quand cela lui plaît, se servir d'un songe pour manifester sa volonté; mais en ce cas, il donne les moyens de distinguer ce songe miraculeux des songes ordinaires, lesquels n'ont rien ni de surnaturel, ni de divin, ni de prophétique.

Le père de Julien fut dans une grande joie lorsqu'il apprit la résolution de son fils. Il lui chercha un parti qui ne fût pas indigne de sa noblesse et de sa vertu. Dieu destina pour compagne à Julien une jeune fille issue d'une famille illustre, et d'une beauté remarquable : elle se nommait Basilisse. Les fiançailles furent faites

et le jour des noces fixé. Julien, plein de confiance en la parole de Notre-Seigneur, se préparait à ce jour par la prière.

LES NOCES — LES ROSES ET LES LIS
LE PARADIS SUR LA TERRE

Enfin, le temps des noces arriva, les deux époux se donnèrent la main; leurs cœurs s'étaient compris.

Après les jeux et les réjouissances qui d'ordinaire accompagnent ces fêtes, ils se retirèrent dans leur chambre. A peine y étaient-ils entrés qu'un suave parfum, image de celui que leurs cœurs exhalaient devant Dieu, se répandit dans l'appartement : « Quelle est cette agréable odeur qui s'élève? demanda Basilisse, tout étonnée. Pourquoi ces roses et ces lis au milieu de la neige?

— Le parfum que tu respires, répondit Julien, n'est pas de la saison, mais de Jésus-Christ, qui aime la pureté. Si tu veux toujours vivre au milieu de ces senteurs enivrantes, demeurons dans notre virginité, et faisons de notre cœur un vase immaculé pour y renfermer la grâce de Dieu. » La jeune épouse répondit qu'elle ne savait pas de bonheur plus grand que celui de demeurer vierge; et aussitôt, tombant à genoux, tous deux s'écrièrent avec le prophète : « Affermissez, Seigneur, ce que vous venez d'opérer en nous. »

Jésus-Christ, qui avait assisté jadis aux noces de Cana, voulut venir couronner une si belle journée. Pendant que les deux époux étaient en prière, la chambre trembla et une lumière mystérieuse l'éclaira tout à coup. En même temps on vit une phalange d'anges, vêtus de robes blanches, entourant Jésus-Christ; et, plus loin, une foule innombrables de vierges autour de Marie. Le chœur des anges chantait : « Julien, tu as vaincu! » et le chœur des vierges : « Viens, épouse du Christ, viens recevoir la couronne. » Et, les voix s'unissant, répondaient : « Amen. »

Aussitôt, deux hommes, vêtus de blanc et entourés d'une ceinture d'or, s'élancèrent vers eux, portant une couronne; ils leur joignirent les mains et déposèrent la couronne sur leur front, en chantant : « Levez-vous, vous avez vaincu, vous serez inscrits parmi nous. »

Et un vieillard, qui tenait un livre écrit en lettres d'or, s'approcha d'eux, et ils lurent dans ce livre : « Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou son épouse, ou ses enfants, ou ses champs, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. »

Le livre se ferma et la vision disparut.

DEUX MONASTÈRES — LA COLONNE DE FEU
MORT DE SAINTE BASILISSE

Aussitôt après la mort de leurs parents, les deux époux se séparèrent pour vaquer plus librement aux œuvres de piété. Leurs palais furent changés en monastères. Les hommes venaient se ranger sous la conduite de Julien, et les vierges obéissaient à Basilisse. Un très grand nombre de personnes embrassèrent ainsi la vie religieuse. Les persécutions, qui avaient déjà immolé tant de martyrs, pouvaient se renouveler d'un jour à l'autre, et quel meilleur moyen de s'y préparer que de renoncer d'avance au monde et d'implorer le secours de Dieu dans la prière assidue?

C'est ainsi que Dieu fécondait le mariage de ces deux époux qui avaient voulu demeurer vierges.

Ils ne se réunissaient que rarement, pour tenir des conversations toutes célestes. Un jour sainte Basilisse raconta à Julien une vision qu'elle avait eue et dans laquelle Notre-Seigneur lui avait révélé que bientôt elle devait mourir et que ses filles la précéderaient au ciel. Elle assembla alors ses compagnes, les exhorta à purifier leurs âmes pour aller jouir dans le paradis des chastes embrassements du divin Epoux. Pendant que la Sainte parlait, une colonne de feu parut, et sur cette colonne étaient gravés ces mots : « Venez, vierges du Christ, venez posséder le bien qui vous a été preparé. »

En moins de six mois, toutes moururent, selon la parole de Jésus-Christ à sainte Basilisse, et elle-même s'endormit quelques jours après, dans la paix du Seigneur. Dieu les préservait ainsi des périls de la persécution qui allait se déchaîner.

PERSÉCUTION DE MAXIMIN — MUSIQUE DES ANGES
LA PRIÈRE DES PRÊTRES ET LA PRIÈRE DU MARTYR

A Dioclétien, qui venait de quitter la pourpre impériale pour aller, selon ses propres paroles, « cultiver des choux à Salone », succédaient en Orient, d'abord le féroce Galérius et après lui Maximin Daïa. Ce monstre couronné donna au monde le spectacle d'une cruauté qui pouvait paraître nouvelle, même après Tibère, Caligula et Néron.

Avant de mourir, frappé d'un ulcère affreux par la justice divine, l'empereur Galérius avait ordonné de cesser la persécution contre les chrétiens; mais Maximin Daïa s'empressa de la rallumer avec fureur. Lui-même fit périr, dans la ville d'Alexandrie, l'illustre vierge sainte Catherine. Il envoya comme son lieutenant, à Antioche, Marcien, homme cruel, jaloux et altéré de sang. Celui-ci publia un décret défendant aux chrétiens de vendre et d'acheter. Ce fut son premier acte.

Marcien apprit bientôt, en même temps que la sainteté de Julien, que sa maison servait de lieu de réunion aux chrétiens. Il envoya vers lui un de ses assesseurs, pour tâcher de le convaincre sans le traduire au tribunal. Julien, entouré de ses disciples, se présenta de lui-même devant Marcien, et, s'armant du signe de la croix, il confessa Jésus-Christ. « Adorez les dieux de l'empereur, » dit le préfet.

« Que sont vos dieux de pierre et de métal, pour que je leur offre de l'encens? répondit Julien. S'ils sont de métal, je préfère l'airain de mes chaudrons qui, au moins, sont utiles aux hommes. S'ils sont de pierre, pourquoi ne me prosternerais-je pas devant les pavés souillés de boue, qui couvrent les places? »

Marcien fut si piqué de cette réponse qu'il ordonna de mettre le feu au palais de Julien, sans permettre à personne d'en sortir, et de réserver celui qui avait osé proférer de pareils blasphèmes pour un plus cruel supplice.

Les compagnons du Saint offrirent à Jésus-Christ un parfait holocauste des corps qu'il leur avait donnés. Parmi eux, dit le martyrologe romain, se trouvaient beaucoup de membres du clergé. Pour montrer combien il avait eu ce sacrifice agréable, Dieu fit voir longtemps une grande merveille. Ceux qui passaient devant l'endroit où s'élevait le monastère, aux heures que l'on a coutume de chanter l'office divin dans les églises, entendaient une musique céleste s'échapper de ces ruines, et les malades qui l'écoutaient étaient guéris.

Le préfet fit de nouveau comparaître Julien

et ordonna qu'on le battît de verges. Pendant le supplice, un des bourreaux reçut un coup de fouet qui lui fit perdre un œil. Ce fut le moyen dont Dieu se servit pour faire éclater la gloire de son martyr.

« Rassemblez tous les pontifes de vos dieux, dit alors Julien à Marcien, qu'ils les prient de guérir cet homme, et je les adorerai : sinon, j'invoquerai le Dieu des chrétiens et il rendra la vue à cet homme. » Marcien accepta. Les prêtres se réunirent : ils crièrent vers les dieux ; mais ni les pierres ni les métaux n'entendirent leurs voix, on aurait pu leur dire comme autrefois aux prêtres de Baal : « Criez plus fort, peut-être vos dieux sommeillent-ils. »

« Vous voyez ce que peuvent vos dieux », dit alors Julien. Le préfet lui répondit qu'il n'avait pas encore triomphé, et il le fit venir au temple pour accomplir sa promesse. Le martyr arriva sur le seuil et traça le signe de la croix : aussitôt, toutes les statues tombèrent et furent réduites en poussière. S'approchant ensuite du soldat aveugle, il invoqua le nom de Jésus-Christ, et, par la vertu du signe de la croix, le soldat fut guéri. Dieu, en rendant à cet homme la lumière du corps, l'avait éclairé intérieurement, il s'écria : « Jésus-Christ est le vrai Dieu. » Marcien lui fit trancher la tête sur-le-champ. Le nouveau converti, baptisé de son sang, alla augmenter aux cieux la légion des martyrs.

CELSE, JEUNE ENFANT — L'ANGE DE LA PRISON SUR LE CHEMIN DE L'ENFER — LE CŒUR D'UNE MÈRE

Le tyran, hors de lui-même, attribuait à la magie ce que Dieu opérait par Julien. Il le fit charger de chaînes et traîner par toute la ville en criant : « Ainsi seront punis les ennemis de nos dieux ! » Mais qui peut résister à Jésus-Christ?

Antioche possédait de nombreuses écoles; quand le martyr passa, tous les étudiants vinrent assister à ce spectacle inaccoutumé.

Au milieu d'eux se trouvait le fils de Marcien, le jeune Celse. Il vit le Saint environné d'une multitude d'anges vêtus de blanc, qui s'entretenaient avec lui et déposaient sur sa tête une couronne si brillante qu'elle obscurcissait la lumière du jour. L'enfant, changé par cette vision, jeta ses livres et se précipita au-devant du martyr. Il baisa ses plaies et dit qu'il voulait mourir avec lui. C'est en vain qu'on essaya de le séparer; tous ceux qui portaient les mains sur lui demeuraient sans force.

Marcien se frappa le visage en voyant son fils comparaître devant lui. Ses instances se joignirent à celles de sa mère pour le faire revenir. « La rose, répondit le petit martyr, ne perd pas son odeur, pour naître des épines, et les épines qui produisent la rose ne laissent pas de piquer, je veux continuer d'adorer Jésus-Christ. » Tout fut inutile, et le préfet ordonna qu'on les jetât au fond d'un cachot infect et obscur. Mais la grâce avait précédé les martyrs dans la prison, la puanteur fut changée en un parfum suave, et une lumière divine vint l'éclairer. Les vingt soldats chargés des prisonniers se convertirent à la vue de cette merveille et se joignirent aux deux confesseurs pour louer le Dieu des chrétiens.

En même temps, vivaient dans Antioche sept frères, serviteurs du Christ, et un prêtre du nom d'Antoine. Un ange vint les visiter la nuit suivante et les conduisit à la prison. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, comme autrefois à saint Pierre. Le prêtre Antoine baptisa Celse avec les vingt soldats, et tous attendirent la venue des geôliers, se préparant au combat par la prière et probablement aussi par la réception du corps de Notre-Seigneur, selon l'usage des martyrs avant d'aller à la mort.

Marcien, averti de ce changement, en écrivit aux empereurs. Les Augustes répondirent qu'il fallait plonger dans des cuves d'huile bouillante les athlètes du Christ : ils en sortirent tous plus vigoureux qu'auparavant. Le préfet fit siéger son tribunal au milieu de la place et essaya une seconde fois de les convaincre.

Pendant qu'il parlait, des hommes passèrent, portant un mort. Marcien les fit arrêter et pour tourner Julien en dérision, le pria de ressusciter cet homme. « Qu'importe que la lumière du soleil brille aux yeux de l'aveugle, » répondit le Saint.

Cependant, sans regarder l'intention perverse du juge, il pria le vrai Dieu et le mort ressuscita.

Marcien fut hors de lui en le voyant revivre, et bien plus encore quand il l'entendit parler. « Au moment, disait-il, où des monstres allaient me prendre pour m'emporter au feu de l'enfer, Dieu m'a commandé, à la prière de Julien, de reprendre mon corps, et de venir faire pénitence. »

Un témoignage si authentique, venu du ciel, n'opéra rien sur le cœur du tyran. Il renvoya les martyrs en prison et fit des offres à Julien pour lui demander le secret de sa magie.

La mère du jeune Celse, cependant, ne pouvait se résoudre à laisser mourir son fils unique. Elle se rendit à la prison et, prenant entre ses bras l'enfant qu'elle aimait, elle chercha à le faire revenir à la religion païenne. Mais les paroles qui sortaient de la bouche de cet enfant avaient une telle force que le cœur de sa mère n'y résista pas. Il s'ouvrit à la grâce de Dieu, et, après trois jours d'entretien dans le cachot, Marcionilla fut chrétienne. Le prêtre Antoine lui donna le baptême et son fils, à peine âgé de sept ans, lui servit de parrain.

Marcien, transporté de furie, fit trancher la tête aux vingt soldats convertis et aux sept frères qui étaient venus se joindre à eux dans la prison. Il réserva pour plus tard Julien, Antoine, Celse, sa femme et le mort que Julien avait ressuscité. Il tenta un dernier effort pour arracher aux martyrs leur couronne empourprée, mais ce fut en vain.

LE TEMPLE — ALLELUIA

Antioche possédait, comme Rome, un temple où étaient réunis tous les dieux protecteurs de la contrée. Ce temple ne s'ouvrait qu'une fois l'an, à une époque fixée; mais le préfet, espérant par le spectacle extraordinaire des honneurs rendus aux dieux, changer le cœur des martyrs, ordonna qu'on y préparât un sacrifice.

Quand il fut entré dans le temple, entouré de ses gardes et des mille prêtres consacrés aux dieux, il commanda qu'on fît venir Julien et ses compagnons.

« Approche, Julien, lui dit Marcien, offre de l'encens et apaise les dieux irrités.

— Seigneur, ajouta le martyr, ordonnez que les prêtres nous suivent à l'autel, pour être témoins du sacrifice que nous allons offrir.

— Tu as bien parlé.

— Nous avons déjà trop tardé à venir dans ce temple offrir notre sacrifice.

— Je me réjouis pour vous; licteurs, faites tomber les chaînes des mains de ces prisonniers. »

Puis s'adressant aux saints :

« Tout est prêt. Accomplissez vos promesses. »

Les martyrs s'armèrent du signe de la croix et tombèrent à genoux. Julien commença cette prière : « O Dieu, qui avez déclaré par la bouche de votre prophète que tous les dieux des nations sont des démons et que vous êtes le seul Dieu d'Abraham et de Jacob, anéantissez ce temple et glorifiez votre nom dans les siècles des siècles. »

Tous répondirent : « Amen » et le temple s'écroula, ensevelissant dans sa chute les dieux et leurs pontifes.

Métaphraste, qui rapporte ce fait, ajoute que, de son temps, on voyait encore sortir des flammes du milieu de ces ruines.

« Voilà ce que peuvent vos dieux, » dit alors Julien au préfet. Marcien, ne sachant plus que faire, les renvoya dans leur cachot.

La nuit suivante, tandis que Julien et ses compagnons chantent les louanges de Dieu, la prison se transforme en un véritable paradis. L'armée des martyrs vient saluer ses frères qui luttent encore sur le champ de bataille. Parmi eux brillaient, à une place d'honneur, les courageux athlètes que Julien avait envoyés dans la gloire. Basilisse était là aussi avec une multitude de vierges, et tous chantaient : « Alleluia, alleluia! » Puis la Sainte, s'adressant à son époux : « Les portes du ciel te sont ouvertes; de la part du Roi éternel Jésus-Christ, je t'annonce qu'il te recevra avec tes compagnons le jour de son Epiphanie. »

C'était le lendemain. Quand les ténèbres de la nuit furent dissipées, Marcien fit dresser son tribunal sur la place publique et les Saints comparurent devant lui. Les bourreaux entourèrent leurs pieds et leurs mains d'étoupes imbibées d'huile, et il les exposèrent à un feu ardent; mais les membres des martyrs ne furent point atteints. A la vue de ce prodige, le tyran ordonne qu'on arrache la peau de la tête à Julien et au jeune Celse. Pendant qu'on exécutait la barbare sentence, le prêtre Antoine et Anastase, le païen ressuscité, chantaient bien haut : « Gloire à vous, ô Christ! » Marcien tourna sa rage contre eux; il leur fit crever les yeux avec des harpons en fer. Marcionilla eût enduré le même supplice si Dieu n'eût rendu aveugles tous les soldats qui voulurent porter la main sur sa personne. D'ailleurs, les plaies des autres confesseurs avaient été miraculeusement guéries, de sorte qu'ils paraissaient n'avoir enduré aucune torture.

Marcien fit alors lâcher les bêtes de l'amphithéâtre. Mais celles-ci, déposant leur férocité naturelle, vinrent se coucher auprès des martyrs dont elles léchaient les pieds.

LA PALME
MERVEILLES OPÉRÉES PAR SAINT JULIEN

Enfin, désespérant de les vaincre jamais, Marcien condamna les serviteurs de Jésus-Christ à avoir la tête tranchée, au milieu de la campagne, confondus avec des scélérats, voulant par là empêcher les chrétiens de recueillir leurs corps.

Les martyrs furent décapités, mais leur sang, au lieu de se mêler à celui des criminels, se coagula et devint comme une pâte plus blanche que le lait.

Au même moment survint un tremblement de terre, qui détruisit le tiers de la ville. Marcien expira lui-même quelque jours après, comme un nouvel Antiochus, le corps dévoré par les vers. Dieu vengeait ainsi le sang de ses martyrs.

Le lendemain, les frères arrivèrent pour choisir les reliques : un nouveau miracle servit à leur indiquer les corps de leurs glorieux frères. Ils virent sur chacun d'eux leur âme, sous la figure d'une jeune vierge qui veillait.

Ils transportèrent ces précieux restes et les ensevelirent sous l'autel de leur église en chantant des psaumes.

Dieu se plut à illustrer ce tombeau d'un grand nombre de miracles. Le jour même jaillit de ce lieu une fontaine dont on se servit depuis au baptême des catéchumènes.

Il suffisait de venir prier avec foi auprès des reliques pour être guéri de n'importe quelle maladie. Dix lépreux ayant reçu le baptême avec l'eau miraculeuse, furent délivrés de leur maladie en un même jour, et une voix se fit entendre: « C'est la foi de Julien, mon bien-aimé, qui a mérité ces merveilles; elle en méritera de plus grandes encore. »

Des miracles analogues se renouvelèrent dans plusieurs endroits de la chrétienté, partout où l'on invoquait avec confiance le nom de Jésus-Christ par l'intercession de saint Julien.

La France se glorifiait jadis de posséder le crâne du Saint martyr, apporté d'Orient à Paris au vi^e^ siècle. La reine Brunehaut, à qui il fut donné, en fit présent aux religieuses qu'elle avait établies près d'Etampes. Une partie de ce crâne se trouvait à Morigny, dans une chapelle bâtie en l'honneur du saint, et l'autre à Paris, dans l'église des chanoinesses régulières de sainte Basilisse.

SAINT HONORÉ DE BUZANÇAIS

Fête le 9 janvier.

Le vertueux marchand Honoré aimait à offrir une dot aux jeunes filles vertueuses, mais pauvres de sa paroisse. Joie de sa vieille mère. — Honoré dit adieu à sa mère pour la dernière fois. — Il est assassiné.

DOUBLE FÊTE

La place et l'église de Buzançais regorgent de peuple. Les cloches sonnent à triple carillon pour un double mariage.

Pourquoi ces brillantes sonneries et cet empressement inusité ? Sans doute, quelques grandes maisons de la province unissent leurs blasons et leurs domaines. Sans doute, la foule épie les riches toilettes des épousées et les largesses des époux.

Mais non ; le cortège s'avance, salué par les sons criards de la cornemuse et de la vielle. Voici les mariées : deux pauvres ouvrières, dont la toilette semble aussi modeste que les visages. D'ailleurs, ce ne sont pas elles que la multitude attend et regarde.

Voici les mariés : deux robustes fils des champs,

tout pavoisés de rubans, qui distribuent d'un air radieux de rudes poignées de main ; mais la curiosité publique cherche un autre aliment.

Tout à coup, les vivats redoublent ; les regards et les bras se tendent vers un nouveau personnage qui paraît sur le seuil de l'église, et dont l'extérieur, cependant, ne diffère en rien de celui des autres invités.

Cet homme, jeune encore, au visage doux et presque mélancolique, donne le bras à une respectable vieille, sa mère, sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, sourit à ces acclamations.

La foule satisfaite se joint alors au cortège et le suit avec un redoublement d'enthousiasme jusqu'à une petite maison de la grande rue où le couple que l'on vient de décrire s'arrête, malgré les instances des époux et des invités.

« Excusez-moi, mes amis, dit l'homme, objet de l'attention générale, je pars demain pour ma tournée ordinaire et je dois me préparer par le repos aux fatigues du voyage. Allez, mon cœur est avec vous. Amusez-vous décemment, comme il convient à de braves gens et à d'honnêtes chrétiens. Surtout, n'oubliez pas que vous sortez de l'église, et que, même dans vos plaisirs, vous êtes sous l'œil de Dieu. »

Un dernier cri de sympathie accueille cette petite allocution, et le cortège reprend sa marche.

UN MARCHAND CHRÉTIEN

Pendant que la foule court à ses plaisirs, pénétrons dans la petite maison, et disons maintenant quel est celui qu'entourent de si unanimes et de si fervents hommages.

C'est Honoré, le marchand de bœufs ; Honoré, l'homme de bien, le serviteur de Dieu, l'ami des pauvres, dont la légende, peu connue, offre, avec de touchantes particularités, le plus pur modèle de l'amour filial, de la charité et de la probité commerciale.

Né à Buzançais, sur la fin du XIII^e^ siècle, Honoré avait été élevé par ses parents dans la crainte du Seigneur et l'amour du prochain.

Son père, marchand de bestiaux, allait acheter en Poitou des bœufs qu'il revendait en Berri, et avait acquis ainsi une assez belle aisance.

L'enfant s'initia de bonne heure à cette vie laborieuse en suivant son père dans ses courses, et, quand celui-ci mourut, il continua le commerce, où il gagna, à son tour, des sommes considérables, dont une partie était employée à augmenter l'aisance de sa vieille mère, sur laquelle se concentraient toutes ses affections, et l'autre au soulagement des malheureux.

Une des plus grandes jouissances que se donnait le digne jeune homme, dans ses abondantes aumônes, était de doter des mariages pauvres qu'il assortissait en vertus, et ce doux acte de charité lui était si familier qu'il avait rendu son nom populaire en fait d'unions conjugales.

Il achevait une œuvre semblable, quand nous l'avons vu sortant de l'église avec deux nouveaux ménages qui lui devaient leur bonheur et dont il fuyait la reconnaissance, pour méditer de nouveaux bienfaits.

LES ALARMES D'UNE MÈRE

Cependant, sa mère se lamentait sur ses absences continuelles et, persuadée qu'ils avaient assez de fortune pour vivre largement et faire le bien, elle le priait de se fixer près d'elle d'une manière définitive.

Or, des pensées plus tristes que d'habitude obsédant son esprit au retour de la cérémonie à laquelle nous avons assisté, la pauvre vieille entraîna son fils dans un petit jardin contigu au logis. Là, assise avec lui sous un laurier, la main dans sa main, les regards tournés vers le ciel, comme la sainte Monique de notre peintre Scheffer, elle lui dit :

« Mon cher enfant, je me fais vieille et l'âge me rend peut-être plus timide que de raison. Tes absences me causent des transes continuelles. Dès que tu n'es plus là, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne vis plus. Pourquoi tant travailler? Nous sommes assez riches pour nos besoins et nos goûts. Il est bien temps de te reposer et de me rendre la tranquillité. Je t'en supplie, renonce à ce voyage.

— Bonne mère, répondit doucement Honoré, il me coûte de vous peiner et de ne pas vous obéir à l'instant. Mais, vous le savez, j'ai des engagements à remplir, des comptes à régler, des rendez-vous que je ne puis manquer. Nous sommes assez riches, dites-vous, pour nos besoins et pour nos goûts? Pour nos besoins, c'est vrai ; mais vous oubliez nos pauvres. Les pauvres sont un goût dispendieux, et l'on n'a jamais assez d'argent pour eux. Laissez-moi donc faire encore ce voyage qui, je le jure, sera le dernier..... D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre?

— Je crains tout, les fatigues et les dangers de la route ; car la route est si longue de Buzançais à Thénezay. Il ne faut qu'un instant pour tomber malade ou faire une mauvaise rencontre.

— Grâce à Dieu, je suis jeune et robuste, et, loin de nuire à ma santé, l'exercice me réussit. Quant aux dangers et aux mauvaises rencontres, je ne les redoute pas davantage. Je ne me connais pas d'ennemis ; d'ailleurs, en cas de besoin, j'ai bon bras et bon cœur, et puis je ne serai pas seul, les Gabidier m'accompagnent.

— Crois-tu qu'ils te seraient d'un grand secours dans une circonstance pressante? Je n'aime guère leurs airs et leurs manières.

— Ils sont un peu rudes, en effet ; mais ça n'est pas un mal, pour leur état.....

— Enfin, je ne sais pourquoi je suis si triste aujourd'hui ; je vois tout en noir et ne puis me faire à la pensée de rester encore près d'un mois sans nouvelles.....

— Chère mère, reprit Honoré en montrant l'arbre sous lequel ils étaient placés, si vous voulez avoir à chaque instant de mes nouvelles, regardez ce beau laurier, planté par mon père le jour de ma naissance. Je me suis toujours figuré que son existence dépendait de la mienne. Vous m'avez vous-même raconté cent fois que, durant une grosse maladie de mon enfance, il se mit à jaunir et à languir, et qu'il reprit sa vigueur, dès que je revins à la santé. Ainsi donc, tant qu'il restera vert et bien portant, n'ayez aucune inquiétude sur mon compte ; mais, s'il jaunissait de nouveau, s'il dépérissait, s'il venait à mourir..... oh! alors!.....

— Tais-toi, tais-toi!.....

— Oui, oui, je déraisonne à mon tour ; allons, bonne mère, embrassez-moi et chassons les sombres idées. »

Le lendemain, la digne femme se leva avant le jour, vérifia les hardes et les provisions de route et se rendit en toute hâte à l'église pour allumer un cierge et faire sa prière devant l'autel de la Vierge.

En revenant, elle trouva son fils prêt à partir pour le Poitou, avec ses deux valets, les frères Gabidier. A cette vue, elle éprouva un affreux

serrement de cœur qui se traduisit bientôt par des sanglots.

« Bonne mère, dit Honoré, vous n'êtes pas raisonnable; je me fâcherai.....

— C'est vrai, reprit la vieille, mais que veux-tu? je ne peux m'y faire; chaque fois que tu t'en vas, il me semble que je ne te reverrai plus.

— Et pourtant, je reviens chaque fois, bien portant et le gousset plein. Ce sera de même encore; et d'ailleurs, vous le savez, c'est le dernier voyage.

— Ainsi soit-il, » soupira la malheureuse.

Alors, elle s'approcha des deux domestiques, glissa une pièce d'argent dans la main de chacun, et dit au plus âgé, dont la physionomie et les formes n'étaient guère moins sauvages que celles des robustes animaux confiés à sa garde :

« Ah çà! Gabidier mon ami, tâchez qu'il ne lui arrive aucun mal. Je vous le recommande.....

— On y veillera, on y veillera », répondit brusquement le rustre avec un sourire grimaçant qui, loin de la rassurer, acheva de décourager la pauvre femme.

L'heure de la séparation était arrivée. La bonne vieille embrassa son fils une dernière fois, et, quand il eut disparu au détour de la rue, elle rentra dans sa maison devenue triste, et là, donna un libre cours à ses larmes.

UN LAURIER COMME IL Y EN A PEU

Cependant, la mère d'Honoré reprit courage en se rappelant la conversation de la veille. Elle se leva plus calme, descendit au jardin, s'installa devant le laurier mystérieux, dont la destinée semblait liée à celle de son fils, et resta jusqu'au soir les yeux fixés sur lui, heureuse de le voir si frais et si vigoureux. Les jours suivants se passèrent dans une semblable contemplation, dont elle ne sortait que pour arroser l'arbuste, en écarter les insectes, arracher l'herbe de son pied. Parfois, elle lui parlait d'une voix caressante, lui demandait des nouvelles du voyageur. Il était devenu son confident et son ami. La nuit, elle le voyait en songe; au réveil, sa première pensée et sa première visite étaient pour lui.

Aussi, quelles ne furent pas sa surprise et sa terreur quand, un matin, elle retrouva jaune et fané son cher laurier, dont, peu d'heures avant, elle admirait la belle verdure. Elle ne peut en croire ses yeux. Elle touche une à une ces feuilles, hier si luisantes, aujourd'hui raides et crispées comme si elles avaient été brûlées par toutes les gelées de l'hiver. Elle veut courber une branche, qui éclate avec bruit et montre une moelle desséchée.

Enfin, ne pouvant plus douter de son malheur, elle s'élance dans la rue, folle de douleur, en s'écriant :

« Au secours! gens de Buzançais, au secours! Je n'ai plus d'enfant et vous avez perdu votre ami! »

A cet appel, les voisins accourent et pressent de questions la pauvre mère, qui leur raconte l'entretien dans lequel Honoré l'a avertie que la vie du laurier dépendait de la sienne.

Puis elle les conduit au jardin, où elle leur montre l'arbre mort jusque dans ses racines. Un instant, les voisins essayent de lui persuader que ses alarmes sont chimériques, qu'elle est victime des apparences et de tristes pressentiments; mais, bientôt, convaincus eux-mêmes que cet arbre subitement flétri est un avertissement du ciel, ils se portent au clocher comme si le feu était dans la ville ou l'ennemi aux portes.

La cité s'émeut, les habitants armés se réunissent sur la place de l'église, et, en apprenant la sinistre nouvelle, décident qu'ils partiront aussitôt pour secourir Honoré, s'il en est temps encore, ou pour rapporter son corps s'il a succombé. En effet, sans plus tarder, tous ceux qui peuvent se procurer des montures se mettent en marche vers le Poitou, en ayant soin de prendre des informations dans les endroits où le marchand de bestiaux avait coutume de s'arrêter. Celui-ci, n'étant pas un hôte ordinaire, sa trace était facile à retrouver. Chacun se rappelait parfaitement l'avoir vu passer tel jour, à telle heure, avec ses deux domestiques, mais personne ne l'avait vu revenir.

Les cavaliers arrivèrent ainsi en vue du village de Buzay, à un quart de lieue environ de la paroisse de Thénezay. En cet endroit, à leur grand étonnement, les chevaux se cabrèrent, et, malgré tous les efforts, refusèrent d'aller plus loin.

LE CRIME EST DÉCOUVERT

Alors, quelques hommes mirent pied à terre, et gagnèrent une cabane située dans les terres, où se trouvait une vieille femme qu'ils interrogèrent. La paysanne, récemment fixée dans cette maison, qui n'était pas une des étapes d'Honoré, s'excusa de ne connaître le digne marchand que de nom, et de n'avoir à donner que des renseignements peu précis.

Elle raconta pourtant que, trois jours auparavant, un conducteur de bœufs avait quitté sa bande et ses compagnons, pour venir lui demander à boire, au moment où elle achevait de pétrir son pain. Ne pouvant le satisfaire, car elle avait épuisé son eau pour la confection de sa pâte, elle lui avait indiqué une source cachée dans un taillis voisin, de l'autre côté de la route, et vers laquelle il s'était dirigé. Elle n'avait plus revu cet homme; mais, peu d'instants après son départ, elle avait été grandement surprise et effrayée en remarquant que sa pâte devenait toute rouge, comme si du sang y était mêlé. Alors, jetant un coup d'œil en dehors, pour voir s'il ne passait personne à qui elle pût faire part de son aventure, elle avait aperçu la bande de bœufs qui rebroussait chemin du côté de Poitiers, sous la conduite de deux individus seulement, dans lesquels elle ne reconnaissait pas celui qui lui avait demandé à boire.

Agités des plus sinistres pressentiments à ces indications et persuadés qu'elles se rapportent directement à l'objet de leurs recherches, les voyageurs rejoignent leurs compagnons et les trouvent en conférence avec une autre troupe de cavaliers marchant en sens inverse.

C'étaient les gens et les officiers de justice de Thénezay, également en quête d'Honoré, dont la disparition subite et inexpliquée causait dans le pays les plus vives alarmes; car le vertueux marchand de bestiaux était non moins connu, non moins aimé, non moins vénéré en Poitou qu'en Berri.

Ils apprennent à ceux de Buzançais que la veille, les valets d'Honoré, les frères Gabidier, avaient été vus dans une foire, nantis d'une grosse somme d'argent qu'ils étaient en train de dépenser follement et dont ils n'avaient pas justifié l'origine; qu'interrogés sur l'absence de leur maître, ils avaient fourni des explications embarrassées, qui avaient augmenté les soupçons et déterminé leur arrestation. Ce récit, rapproché de celui de la veille, laissait peu d'espoir sur le sort

d'Honoré, qui, sans doute, avait été victime, dans ces parages, d'un lâche guet-apens. On prend donc la résolution de faire sur place de minutieuses recherches, et de se livrer à l'instinct des chevaux qui, se sentant libres, quittent la grande route, entrent résolument dans le taillis, et s'arrêtent bientôt au bord d'une petite fontaine.

Alors, chacun descend de cheval, consulte le terrain et fouille le bois. On ne tarde pas à remarquer sur le gazon une longue traînée de sang, partant de la source et se perdant sous les arbres.

L'angoisse redouble. Le dénouement approche.

Enfin, des cris se font entendre : un des voyageurs a découvert parmi les broussailles un cadavre décapité. La tête se trouve un peu plus loin et, dans cette triste dépouille, couverte d'une boue sanglante, les deux troupes reconnaissent les traits d'Honoré!

Après avoir lavé ces souillures, et donné un libre cours aux premiers élans de la douleur, on place le corps sur une litière improvisée et, d'un commun accord, on se dirige vers Thénezay, où l'on doit se procurer un cercueil décent, rendre les derniers honneurs au martyr et confronter les assassins avec leur victime.

L'entrée du cortège dans la ville fut saluée par une de ces rares explosions de douleur populaire, qui sont le plus bel éloge de l'homme de bien, et changent une marche funèbre en une marche triomphale.

Le clergé, averti à temps, reçut aux portes de l'église les restes d'Honoré et les déposa dans une chapelle ardente, où toute la population vint les voir, les toucher, les vénérer; car elle regardait le défunt comme un saint et un martyr dont l'âme, vivante dans les cieux, pouvait déjà protéger ceux qui l'invoqueraient.

Les leçons des anciens offices de Buzançais et de Thénezay rapportent que beaucoup de malades atteints de fièvres et de langueurs furent guéris en cette occasion par l'attouchement du corps, et que le premier effet se manifesta sur trois porteurs qui s'étaient relevés depuis la fontaine jusqu'à l'église.

Extraits de la prison et subitement amenés devant le cadavre, les frères Gabidier perdirent contenance et firent des aveux complets. Ils racontèrent alors comment, ayant introduit parmi les bœufs dont ils avaient la garde, la vache d'un paysan, avec l'intention de se l'approprier, ils avaient été sévèrement réprimandés par leur maître, et forcés de restituer l'animal, ce dont ils avaient conçu un profond ressentiment. Certains d'être renvoyés à la fin du voyage, ils avaient médité de couvrir leur faute par un crime; enfin, ils avaient exécuté leur abominable dessein en suivant Honoré à la fontaine et en le frappant par derrière de leurs coutelas, au moment où il se penchait pour boire.

Cependant, les cérémonies terminées, un grand conflit s'éleva entre les gens de Buzançais et ceux de Thénezay. Les premiers voulaient emporter en Berri le corps de leur compatriote, que les seconds avaient la prétention de garder comme leur appartenant par sa mort et le sang versé sur leur territoire. Enfin, il fut décidé que Thézenay ne garderait que le chef du martyr, et rendrait le corps un peu plus tard aux gens de Buzançais.

La députation berrichonne ne rapporta donc à Buzançais que des détails malheureusement trop précis sur la fin tragique d'Honoré, et l'assurance de posséder un jour ses reliques.

Quant à la mère d'Honoré, je n'essayerai pas de peindre l'état de son cœur, que pourront seules comprendre celles qui ont gravi le calvaire de la vie pour voir mourir un enfant, leur unique espoir, leur unique amour.

Du reste, sa souffrance ne fut pas longue, car le ciel lui envoya bientôt la suprême consolation des grands affligés. Un matin, ses voisins, qui l'entouraient des soins les plus tendres, la trouvèrent endormie dans les bras de la mort, et devinèrent, au doux sourire errant sur ses lèvres glacées, qu'elle venait de rejoindre son fils.

Pour terminer, hâtons-nous d'ajouter que, malgré leurs aveux et leurs protestations de repentir, les assassins subirent les dernières rigueurs de la loi, sans que le châtiment suffit à expier leur crime. La réprobation qui les accompagna au supplice s'est attachée à leur mémoire, et vers la fin du siècle passé, on désignait encore leurs derniers descendants par ces paroles insultantes : « *Race de Gabidier.* »

LE SAINT ET LA DÉVOTION POPULAIRE

Devançant la sentence du temps et de l'Eglise, les habitants du Berri, comme ceux du Poitou, rendirent à Honoré un culte spontané, et l'invoquèrent immédiatement comme un saint.

Un siècle plus tard, les prodiges nouveaux qui s'opéraient journellement sur sa tombe, et l'empressement des fidèles, déterminèrent le seigneur de Thénezay et l'évêque de Poitiers à demander sa canonisation. Une enquête solennelle eut lieu, les pièces furent transmises à Rome, qui, en 1444, sous le pontificat d'Eugène IV, inscrivit sur la liste des Bienheureux l'humble marchand de bestiaux, et régularisa les hommages volontaires dont il était l'objet....

En 1562, les bandes calvinistes du comte de Montgommery, qui avaient brûlé à Bourges les corps de saint Guillaume et de la bonne duchesse Jeanne de Valois, se ruèrent sur le Bas-Berri pour se rendre en Touraine et passèrent par Buzançais, où elles livrèrent aux flammes les restes de saint Honoré. Un doigt et un petit os, tombés pendant qu'on portait le corps au bûcher, échappèrent seuls à ce désastre.

On plaça dans un reliquaire ces précieux débris recueillis par une main pieuse, et une procession expiatoire fut ordonné à perpétuité le lundi de la Pentecôte. Ce même jour, on acquitte un vœu de la ville fait, il y a plusieurs siècles, à l'occasion d'une grosse épidémie qui ravageait le pays, et qui cessa miraculeusement par l'intercession de saint Honoré, comme le racontent les vieilles chroniques.

L'église de Thénezay possède encore la tête et une partie du vêtement du saint martyr. Ces reliques, déjà reconnues authentiques au XVII^e^ siècle, l'ont été plus récemment encore, par l'évêque de Poitiers, J.-B. de Bouillé, qui les déposa ensuite dans une nouvelle châsse. Des reliques du Saint sont conservées aux Carmélites d'Abbeville, aux Clarisses d'Amiens, et au couvent de Davenescourt.

En 1833, Buzançais a obtenu une partie de la relique insigne, que le diocèse de Poitiers a eu le bonheur de conserver.

La génisse dérobée par d'infidèles serviteurs, et qu'il fit rendre à son maître, est l'attribut iconographique de saint Honoré.

Ce récit est emprunté, sauf quelques légères retouches de Mgr Guérin et de nous, à l'intéressant ouvrage de M. Veillat, intitulé : PIEUSES LÉGENDES DU BERRI.

LA VÉNÉRABLE ALIX LE CLERC

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

1576-1622

La Vénérable Mère Alix.

HISTOIRE D'UNE VOCATION — PREMIÈRE JEUNESSE

Alexie Le Clerc (par contraction Alix) naquit, le 2 février 1576, à Remiremont, petite ville de la Lorraine, fondée au VII^e^ siècle par le moine Romaric ou Remiré qui lui donna son nom.

Ses parents étaient honorables et vertueux : ils appartenaient aux meilleures familles de la ville. Ils n'avaient point pourtant les sentiments de vive piété et de religion profonde que l'on rencontre d'habitude autour du berceau des Saints. Aussi la jeunesse d'Alix ne présente-t-elle aucun signe de dévotion extraordinaire, présage de sa vocation future.

Son naturel était doux et accommodant, son abord agréable, ses sentiments délicats et très distingués.

« Tout ce qui était de meilleur en moi, écrira-t-elle plus tard, c'est que j'aimais l'honneur : je cachais tant que je pouvais mes actions vaines et frivoles ; j'avais quelque dévotion à Notre-Dame et à sainte Anne, en sorte que j'étais estimée

pour sage et dévote, selon le monde. Mais parce que j'étais tout ignorante, je négligeais de coopérer à la grâce, personne n'étant près de moi pour m'instruire à la vertu. »

Ses premiers sentiments de dévotion lui arrivèrent à l'âge de dix-neuf ou vingt ans. A la suite d'une maladie, pendant laquelle elle fit lecture de l'histoire tragique d'un sacrilège, elle conçut les craintes les plus vives de l'enfer, et, dès sa guérison, courut près d'un prêtre confesser les légères infidélités de sa jeunesse.

Quelques jours après, elle eut une vision pendant son sommeil.

La Vierge Marie lui apparut revêtue d'un habit tout semblable à celui que devaient porter plus tard les Sœurs de Notre-Dame. Alix n'osait approcher; mais Marie, l'appelant, lui dit :

« Viens, ma fille, et je te recevrai, parce qu'étant en péché, tu as fait chose agréable à mon Fils de te confesser. »

Ces paroles encouragèrent beaucoup la jeune fille à être plus dévote à la Sainte Vierge; elle n'en comprit pas cependant tout d'abord le véritable sens. Elle passa ainsi deux longues années dans l'incertitude. Elle fréquentait encore le monde, prenait part aux amusements frivoles de ses compagnes, et, quoiqu'elle y trouvât, nous dit-elle, plus de contentement que jamais, elle avait, au sortir de ces fêtes, l'âme fort triste, sans qu'elle pût pourtant s'en expliquer la cause.

LA VÉNÉRABLE ALIX ET LE SAINT CURÉ DE MATTAINCOURT

Sur ces entrefaites, son père vint à quitter Remiremont. Il alla avec toute sa famille demeurer à Hymont, son village natal, où il espérait recouvrer les forces perdues dans une longue maladie.

Peu de temps après, arrivait à la paroisse de Mattaincourt, dont faisait partie le village d'Hymont, un nouveau curé. Quoiqu'il fût l'un des plus savants prêtres du diocèse de Toul et déjà l'un des membres les plus influents de l'Ordre des Chanoines Réguliers, il avait demandé qu'on lui confiât la cure la plus pauvre et la plus difficile.

Il allait devenir l'apôtre de Mattaincourt, le réformateur de son Ordre, le fondateur d'une Congrégation religieuse de Sœurs enseignantes. Bientôt la Lorraine entière ne l'appela plus que le bon Père, et aujourd'hui l'Eglise l'invoque sous le titre de saint Pierre Fourier.

Notre-Seigneur venait de donner lui-même à Alix un pasteur et un père. Elle le comprit de suite en écoutant les prédications apostoliques du nouveau curé.

« Pourtant, ajoute-t-elle, mes oreilles étaient bouchées par la vanité, mon cœur couvert de ténèbres; je ne pouvais encore recevoir la lumière. »

C'est alors que Dieu frappa le dernier coup de la grâce.

Laissons la parole à la Vénérable.

« Par trois divers dimanches, il arriva qu'étant en la grand'messe, il me semblait entendre, comme en l'air, le son d'un tambour qui me ravissait les sens, qui pourtant étaient alors fort extravagants et attachés à mes affections vaines et mondaines : toutefois, comme j'aimais fort à danser, ce son m'attirait plus fortement à l'écouter. Le dernier dimanche, mon esprit fut si fortement attiré, que, hors de moi, il me sembla voir en l'air un démon qui frappait ce tambour et une troupe de jeunes gens qui le suivaient avec grande allégresse, ce que considérant attentivement, je me résolus à l'heure même de n'être plus jamais de cette troupe, mais de faire en toutes mes actions ce que je saurais être plus agréable à Dieu, quand ce serait pour mourir. »

Elle quitta aussitôt ses habits mondains, revêtit un voile blanc sur la tête et fit vœu de chasteté, sans prendre d'ailleurs l'avis de personne.

Tout le village fut mis en émoi par ce changement d'habitude et de costume; ses parents en particulier lui firent des reproches sévères.

Alix se rendit alors chez le bon Père. Elle ne lui avait jamais parlé. Le saint curé l'écouta longuement, lui conseilla de faire une confession générale et lui remit en même temps un petit manuel pour faciliter l'examen de sa conscience.

La jeune fille le lut attentivement et s'y trouva dépeinte avec tant de péchés, qu'une amertume profonde envahit son cœur : elle en pleura jour et nuit durant plusieurs mois. Tous les soirs, elle allait trouver le bon Père, lui raconter ses épreuves, confesser les scrupules qui lui venaient à la mémoire.

Elle était à la même époque assaillie des plus violentes tentations contre la miséricorde de Dieu; mais les bons désirs l'emportant au fond de son cœur, elle offrit son corps à Notre-Seigneur pour être moulu en mille pièces, à condition qu'il y rétablît lui-même son âme en sa première pureté.

Au bout de six mois, elle trouva enfin la paix; sa plus grande ambition, désormais, était de souffrir pour prouver à Dieu son amour.

LA VÉNÉRABLE, INSPIRÉE DE FONDER UN NOUVEL ORDRE RELIGIEUX

Saint Pierre Fourier prenait dès lors soin de toute la conduite de la jeune Alix. Il l'écoutait longuement, l'interrogeait sur ses bons désirs, la portait toujours aux résolutions et à la pratique des vraies et solides vertus, les lui faisait pratiquer en toutes occasions.

La vocation religieuse se dessinait de plus en plus nettement aux yeux de la jeune fille; mais, quand elle priait Dieu, il lui venait toujours en l'esprit de fonder une nouvelle maison de religieuses « pour y instruire les petites filles du peuple, et pour y pratiquer tout le bien que l'on pourrait ».

Le bon Père arrêtait judicieusement les premières ardeurs; il lui proposait, puisqu'elle voulait être religieuse, d'entrer plutôt dans un monastère fondé et bien réglé, que de s'amuser à faire des projets incertains, et qui devaient traîner en longueur. Il fut alors question pour Alix d'entrer au monastère de Sainte-Claire, à

Pont-à-Mousson; mais ses parents y mirent opposition, et le projet fut abandonné.

Dieu allait d'ailleurs encourager la Vénérable dans son premier dessein.

En moins de six semaines, il lui envoya quatre autres jeunes filles, éprises soudain du même désir d'être religieuses : elles lui demandaient de vivre en commun et de travailler ensemble au service de Dieu.

Alix les conduisit au bon Père; elles lui firent leur confession générale, revêtirent le voile blanc des premières communiantes, et, ne pouvant obtenir de leurs parents la permission de les quitter, demeurèrent dans leur famille, tout en pratiquant avec ferveur les exercices de la piété et de la pénitence.

Saint Pierre Fourier approuva le programme de vie qu'elles s'étaient tracé, et, la nuit de Noël 1597, elles promirent, dans l'église de Mattaincourt, au Maître Jésus, de le servir à jamais.

LA VÉNÉRABLE ÉPROUVÉE PAR SES PROCHES

Les grandes épreuves allaient commencer pour notre Vénérable : elles dureront jusqu'à la fin de sa vie.

Le père d'Alix, mécontent de voir sa fille mener une vie aussi singulière, la fit conduire dans un couvent de Filles hospitalières, de l'Ordre de Sainte-Elisabeth. Ce n'était pas la vocation d'Alix; la jeune fille, sur l'avis du saint curé, obéit pourtant.

Elle y souffrit beaucoup, surtout de n'y point rencontrer la ferveur, ni les bons exemples d'une maison vraiment régulière. Elle s'en plaignit plusieurs fois au bon Père, qui lui donna enfin la permission de revenir : après de longues prières et de nombreux sacrifices, saint Pierre Fourier avait acquis l'assurance que l'œuvre d'Alix Le Clerc et de ses compagnes était voulue de Dieu. Il résolut dès lors de soutenir ses filles spirituelles contre toutes les difficultés. C'était dans la nuit du 19 au 20 janvier 1598.

PREMIÈRE FONDATION DE L'ŒUVRE

Le bon Père s'occupa tout d'abord de leur trouver une maison, où elles pussent mener la vie commune.

Non loin de Mattaincourt, à Poussay, se trouvait une abbaye de Dames chanoinesses, personnes de qualité, qui, sans être obligées à la clôture, étaient tenues seulement à la célébration quotidienne de l'office divin. Deux d'entre elles, recommandables par leur grande piété, Mme d'Apremont et Mme de Frénel, prirent aussitôt l'œuvre du saint curé sous leur protection. L'une donna sa maison, l'autre promit de veiller à l'entretien des nouvelles religieuses.

Elles arrivèrent donc à Poussay, la veille de la Fête-Dieu 1598. Leur premier acte fut de distribuer aux pauvres des provisions qu'on leur avait données, et de déposer l'argent qui leur restait sur l'autel de Sainte-Menne. Puis, sur l'ordre du bon Père, elles firent une retraite de huit jours.

Saint Pierre Fourier leur remit à chacune un billet avec huit questions, auxquelles elles devaient répondre séparément et en secret : Que voulaient-elles : se marier? — garder la virginité dans le monde? — se retirer dans la solitude? — vivre séparées les unes des autres? — mener la vie commune? — pratiquer la vie religieuse? — dans un ordre ancien? — dans une Congrégation nouvelle à fonder?

Le bon Père recueillit leurs billets, puis, sans leur faire connaître l'unanimité favorable de leurs réponses, il tenta encore d'éprouver leurs vocations; enfin, les réunissant à l'église, il leur annonça qu'il croyait leur dessein en conformité avec la volonté divine : il allait donc demander à l'évêque de Toul l'approbation nécessaire pour la fondation de l'œuvre.

Christophe de La Vallée se trouvait alors en tournée pastorale à Vèzelize; le Saint s'y rendit aussitôt.

Le prélat, différant toute réponse, remit la requête du curé de Mattaincourt à une Commission de théologiens et de canonistes, chargés de l'examiner. Ceux-ci se réunirent à Liverdun. Saint Pierre Fourier y était présent. Tous rejetèrent sa demande comme une chose ridicule, son projet comme une nouveauté dangereuse; l'humble curé, au dire de tous, devait être renvoyé dans son village, avec mission de dissoudre au plus tôt la communauté naissante.

Le Saint prit alors la parole pour défendre l'œuvre de ses filles; il le fit si bien, avec la grâce de Dieu, qu'il obtint du prélat une approbation provisoire.

RÈGLEMENTS PROVISOIRES ET NOUVELLES ÉPREUVES

Aussitôt, saint Pierre Fourier se mit à l'œuvre.

Il rédigea les règlements provisionnels de la nouvelle Congrégation, et, après quarante jours de retraite et de jeûne, il les donna à ses filles.

Il leur fit ouvrir à Poussay une école gratuite, suivant le but principal de l'Institut, qui est l'éducation et l'instruction des petites filles; les enfants affluèrent, et le Père se vit obligé, sur le conseil de ses anciens maîtres, les Pères Jésuites de Pont-à-Mousson, de réduire les austérités excessives de leurs maîtresses, qui ne pouvaient suffire à un aussi laborieux apostolat. Le bon Père leur apprit lui-même à faire la classe, à soutenir l'attention des enfants, à les former à la piété; il leur laissa une méthode d'instruction tout empreinte de l'esprit de grande foi et de profonde sagesse dont il était animé.

De réelles difficultés éprouvaient pourtant la nouvelle fondation.

Il y avait d'abord la nécessité de trouver le pain de chaque jour, puis celle non moins pénible de se former aux habitudes de la vie religieuse sans le secours d'aucune religieuse expérimentée.

Les chanoinesses de Poussay virent bientôt d'un mauvais œil les nouvelles venues, qui semblaient attirer dans leurs rangs les plus pieuses et les plus intelligentes de leurs novices; il fallut donc quitter Poussay.

Mme d'Apremont, toujours dévouée, acheta

une maison à Mattaincourt; les religieuses s'y installèrent le 22 juillet 1599, et y ouvrirent aussitôt une école. Mère Alix fut nommée supérieure malgré sa répugnance : de ce jour, il lui sembla porter une croix au travers du cœur, comme l'image de toutes les épreuves qui l'attendaient.

PROJET D'UNION AVEC LES CLARISSES
IL FAUT QUITTER MATTAINCOURT

La fondation de Mattaincourt fut bientôt connue en Lorraine.

Le bon Père Eleurant venait à cette époque de réformer les Clarisses de Verdun. Sur l'avis de ce saint religieux, l'évêque de Verdun, appuyé des Jésuites de Pont-à-Mousson, demanda à saint Pierre Fourier d'unir ses filles aux Clarisses. Nouvel Abraham, le bon Père n'hésita pas; il transmit la proposition épiscopale à Mère Alix et à ses compagnes, faisant ressortir à leurs yeux tous les avantages possibles de l'union; mais, après plusieurs jours de retraite, les Filles de Notre-Dame résolurent unanimement de ne pas accepter les offres qui leur étaient faites, et de ne pas se séparer de leur bon Père.

Les habitants de Mattaincourt ne comprenaient pourtant pas tout le bien qui résulterait pour les enfants de l'établissement de la Congrégation dans leur paroisse. Ils faisaient difficulté sur difficulté pour la maison, pour l'école; aussi, sur le conseil, et grâce aux ressources de M^me^ d'Apremont, Mère Alix quitta Mattaincourt le 7 mars 1602, et, accompagnée de la plupart de ses Sœurs, dont le nombre allait tous les jours augmentant, elle fonda le couvent de Saint-Mihiel, mais elle n'en accepta pas la charge de Supérieure.

Elle se livra à cette époque de sa vie à des austérités effrayantes, se privant de sommeil et de nourriture, affligeant sa chair par le cilice et la discipline.

Et pourtant, les tentations les plus affreuses la tourmentaient. Les démons lui apparurent souvent sous les aspects les plus variés et les plus horribles : ils eurent parfois sur son corps, par la permission de Dieu, une puissance extraordinaire, l'accablant de coups, la laissant exténuée, puis l'effrayant par les vexations intérieures les plus horribles et les plus humiliantes.

La Vénérable n'oubliait pas la parole de l'Apôtre : Dieu ne permet jamais à Satan de tenter les âmes fidèles au-dessus de leurs forces. Elle priait avec confiance Notre-Seigneur et sa Mère de la délivrer, et elle triomphait.

Quelquefois, cependant, inquiétée par ces illusions incessantes, elle craignait de perdre l'esprit au milieu de ce déchaînement des attaques infernales : elle écrivait alors à son bon Père; le Saint répondait toujours, rendant la paix à son âme, ou, du moins soulageant grandement son cœur.

DÉVELOPPEMENT DE LA CONGRÉGATION
ÉPREUVES DE MÈRE ALIX

Ces tentations durèrent à peu près jusqu'à la fin de sa vie : plusieurs fois, elle passa des mois entiers au milieu de ces angoisses terribles.

Elle allait alors à Mattaincourt; la Vierge Marie se laissait toucher par les prières communes du bon Père et de la Vénérable, et elle récompensait dans une extase sa servante si particulièrement éprouvée.

En 1603, sur les instances du cardinal de Lorraine et de son père Charles III, Mère Alix fut appelée à fonder la maison de Nancy, qu'elle gouverna jusqu'en 1609.

Plus tard, elle fut aussi supérieure à Pont-à-Mousson, puis à Verdun; elle accompagna Mère Isabelle pour la fondation du couvent de Châlons.

La Congrégation se développait de plus en plus. Le moment était arrivé de demander à Rome l'approbation de l'Institut.

Le bon Père l'obtint de Paul V, par un Bref du 1^er^ février 1615.

La joie fut grande pour Mère Alix, quoique le Pape n'accordât pas encore la permission de recevoir des externes comme élèves, ce qui ne fut obtenu définitivement que douze ans après.

Aussitôt Pierre Fourier rédigea les Constitutions, qui furent approuvées le 9 mars 1617. La Vénérable partit pour Paris, chez les Ursulines, où elle étudia les coutumes de la vie régulière.

La maison de Nancy fut déclarée premier monastère et noviciat de la Congrégation. Mère Alix y reçut canoniquement le voile le 21 novembre 1617, sous le nom de Sœur Thérèse de Jésus. Elle présida ensuite elle-même la cérémonie de vêture dans les autres couvents et y établit successivement la clôture. L'arbre était planté; il allait, durant des siècles, produire d'admirables fruits dans le jardin de l'Eglise.

DERNIÈRES ANNÉES DE MÈRE ALIX

Deux ans avant sa mort, les démons redoublèrent leurs violences contre la Vénérable.

Ils la réduisirent peu à peu à un tel état de faiblesse et de langueur qu'elle ne quittait plus le lit, souffrant avec une patience et une douceur admirables la diversité de maux et d'afflictions qui l'accablaient.

Néanmoins, dès qu'on lui parlait, son visage devenait gai et tranquille; ses paroles ne respiraient qu'humilité, obéissance, douceur et amour de Dieu. Les derniers jours, toutes les tentations cessèrent soudain.

La Vénérable ne voulut plus s'occuper que de Notre-Seigneur et de sa divine miséricorde. Elle reçut les derniers sacrements des mains de saint Pierre Fourier et mourut en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie.

Le corps de la Vénérable demeura trois jours entiers exposé devant les grilles du sanctuaire pour contenter la dévotion du peuple qui accourait de toutes parts : on découvrit alors les traces de ses rigoureuses pénitences, on comprit à de nombreux signes, miracles et conversions, la puissance extraordinaire qu'avait Mère Alix au pied du trône de Dieu.

Aujourd'hui, ses filles, répandues à travers le monde, continuent avec succès l'œuvre d'éducation fondée au milieu de tant d'épreuves: et Sa Sainteté le Pape Léon XIII vient de proclamer Vénérable Alix la Lorraine, le 21 février 1899.

SAINT VANENG

Fondateur de l'abbaye de Fécamp et patron de la ville de Ham en Picardie (VII[e] siècle).

Fête le 9 janvier.

Saint Vaneng fait don de ses biens à saint Vandrille.

JEUNES ANNÉES DE SAINT VANENG

Saint Vaneng naquit vers le début du VII[e] siècle, sous le règne de Clotaire II. Le lieu de sa naissance fut le diocèse de Rouen, et, selon toutes les apparences, la ville de Fécamp. Son père et sa mère, remarquables à la fois par leurs vertus et la noblesse de leur origine, eurent à cœur de donner à cet enfant de bénédiction une éducation chrétienne. Dès que Vaneng fut en âge de se connaître et de réfléchir, il y répondit parfaitement. C'était une merveille de voir le respect qu'il avait pour tous ceux que l'âge, la nature, la religion lui faisaient regarder comme ses supérieurs et maîtres.

Lorsqu'il parut dans le monde, comme il avait tout ce qui peut faire aimer et estimer un gentilhomme, le corps bien proportionné, le visage beau et agréable, l'esprit vif et pénétrant, les manières douces et engageantes, il se vit aussitôt entouré et fêté. C'était à qui le posséderait, et il n'était partie de jeux, chasses ou autres

divertissements auxquels il ne fût invité à prendre part.

Mais, bien loin de goûter ces plaisirs, qui charment d'ordinaire insensiblement ceux mêmes qui entrent dans le monde avec le plus de répugnance, notre Saint s'appliqua à en remarquer la vanité et à se faire un plan de vie tout opposé à celle de la plupart des seigneurs de son temps.

VANENG EMBRASSE LE MÉTIER DES ARMES. SAINTES AMITIÉS

Conformément aux traditions de sa famille, Vaneng s'engagea dans le métier des armes, dès qu'il fut en âge d'en supporter les fatigues, mais ce fut dans le dessein d'y vivre chrétiennement et de fuir tous les excès qui étaient alors le propre de cet état. Comme les saints aiment les saints, il recherchait avec soin la compagnie des gens de bien, évitant au contraire celle des personnes attachées au monde et à ses passions. Le grand archevêque de Rouen, saint Ouen, et le célèbre abbé de Fontenelle, saint Vandrille, étaient alors les deux lumières de l'Eglise de France. Il s'attacha à ces deux Saints comme à deux anges visibles que le Seigneur lui avait donnés pour le conduire dans le chemin de la vertu. Il les consultait, non seulement dans les affaires de sa conscience, mais encore dans celles qui regardaient sa profession et ses emplois.

Erchinoald, maire du palais, ayant donné à saint Vandrille le bourg de Fontenelle pour y bâtir une abbaye, saint Vaneng voulut avoir part à cette œuvre de Dieu. Il donna au saint abbé une grande partie des choses qui lui étaient nécessaires pour achever les bâtiments, ainsi que de vastes domaines pour l'entretien des religieux.

Dieu fit voir combien les libéralités de notre Saint lui étaient agréables par les bénédictions dont elles furent suivies. Cette abbaye devait être, dès l'origine, féconde en fervents religieux, dont plusieurs sont inscrits au catalogue des saints.

SAINTE VIE DE VANENG DANS LE MARIAGE

Notre Saint avait pris la résolution de consacrer à Jésus-Christ tous les biens qu'il possédait encore et de se donner lui-même entièrement à son service en faisant profession de la vie monastique. Mais Dieu lui fit connaître qu'il le voulait dans le monde pour y être, par la sainteté de sa vie, l'exemple des personnes engagées dans les liens du mariage. En effet, on ne peut vivre plus saintement dans cet état que ne le fit notre Saint. Il fut un modèle accompli de la fidélité conjugale en un temps où cette vertu était trop souvent méconnue par les personnes de son rang. Dieu lui donna un fils qu'il appela Désiré, par dévotion à saint Désiré, évêque de Verdun, qui avait été, au siècle précédent, par son zèle et sa charité, la gloire et l'ornement de l'Eglise de France.

Dès que cet enfant fut en état de faire quelque usage de la raison, il lui apprit à préférer Dieu et ses commandements à toutes les choses du monde. Comme il savait que le bon exemple a encore plus de force sur l'esprit des enfants que les paroles, il eut soin de mettre sous les yeux de son fils l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il voulut aussi qu'il n'y eût que ceux de ses domestiques qu'il reconnaissait plus sobres, plus chastes et plus pieux qui l'approchassent, et il défendit qu'on parlât jamais devant lui du monde, de ses vanités, de ses intrigues et de ses honneurs, si ce n'est pour les condamner et pour lui en inspirer du mépris.

IL ENGAGE SON FILS DANS LA VIE RELIGIEUSE

Quoique saint Vaneng n'eût qu'un enfant, il ne pensa pas à l'établir dans le monde pour en faire l'héritier de ses grands biens ; son unique pensée fut de le donner à Jésus-Christ et d'en faire un saint religieux sous la règle de saint Benoît. Ce fut à Fontenelle qu'il le consacra à la vie religieuse.

Cette abbaye était alors en France une excellente école de la vie monastique où venaient de tous côtés des enfants de nobles familles pour y apprendre les voies du ciel sous la discipline et la conduite de saint Vandrille.

Quand saint Vaneng engagea de la sorte son enfant encore fort jeune dans l'état religieux, il ne fit que ce que pratiquaient en ce temps-là les pères les plus saints : ils croyaient qu'ayant pu consacrer définitivement leur enfants dans la vie chrétienne par le baptême, ils pouvaient aussi les engager irrévocablement dans la vie religieuse, sans attendre qu'ils fussent d'un âge plus avancé. Ils pensaient que si les lois romaines permettaient aux pères de vendre leurs enfants, les lois chrétiennes pouvaient bien leur donner le pouvoir de les mettre dans les chaines saintes de Celui dont tous les rois sont les esclaves et dont l'heureux esclavage fait la véritable liberté.

Plusieurs Conciles avaient sanctionné cette pratique. Le plus connu de tous est le quatrième de Tolède, qui déclare dans son quarante-neuvième canon, inséré au *Corpus Juris* : « *Monachum aut paterna devotio aut propria facit professio.* On devient moine, ou bien par vœu de son père, ou bien par vœu personnel. »

La règle de saint Benoît prescrivait un rite spécial pour cette profession des enfants. Les parents devaient envelopper la main de l'oblat dans la nappe de l'autel et promettaient de ne jamais rien lui donner qui pût le solliciter de rentrer dans le monde.

L'Eglise, sans nier aux parents ce pouvoir, qui peut paraître aujourd'hui exorbitant, en a défendu l'usage depuis longtemps ; mais elle ne l'a fait que lorsque les parents ont commencé eux-mêmes à en abuser.

Désiré répondit parfaitement aux desseins de son père. Il fut toute sa vie un excellent modèle de toutes les vertus religieuses et mérita d'être mis après sa mort au nombre des saints. Sa fête est marquée dans l'ancien bréviaire de saint Vandrille au 18 décembre.

VANENG CONSEILLER DE CLOTAIRE III ET GOUVERNEUR DU PAYS DE CAUX

Clotaire III était monté sur le trône en 655, et la reine sainte Bathilde, sa mère, avait la régence du royaume pendant sa minorité. On peut dire que ce fut par les sages conseils de saint Vaneng qu'ils gouvernèrent pendant les premières années de ce nouveau règne. Durant ce temps, on ne vit aucun trouble dans le royaume; la puissance des maires du palais fut sagement réprimée.

Vaneng reçut le gouvernement du pays de Caux, l'une des plus grandes provinces qui partageaient en ce temps-là la France occidentale ou royaume de Neustrie. Elle s'étendait depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de l'Aa.

Clotaire aimait ce pays à cause de ses nombreuses et anciennes forêts où il pouvait se livrer

au plaisir de la chasse. C'est pourquoi il n'en donnait le gouvernement qu'à ses plus fidèles et intimes favoris. En entrant dans son gouvernement, notre Saint y trouva des habitants extrêmement barbares, farouches, grossiers, n'ayant de chrétien que le nom, et qui se plongeaient impunément dans toutes sortes de crimes. Il fit tant par ses propres soins et par les prédications de saint Vandrille et de ses religieux, qu'on vit refleurir dans cette province le culte du vrai Dieu qui en avait presque entièrement été banni.

Les saints religieux qui avaient procuré un si grand bien au peuple commencèrent à y être en telle vénération que les seigneurs mêmes se mettaient publiquement à genoux devant eux pour demander leur bénédiction, manière d'honorer les ecclésiastiques qui fut longtemps pratiqué dans l'Artois, la Flandre et la Picardie. Il est intéressant de rappeler à ce sujet le canon 15 du second Concile de Mâcon, tenu en 585, ordonnant que si un laïque rencontre un ecclésiastique, et que l'un et l'autre soient à cheval, le laïque se découvre devant l'ecclésiastique, et si l'ecclésiastique est à pied et le laïque à cheval, celui-ci descende de sa monture pour saluer.

Il serait difficile de rapporter tout le bien que le pieux gouverneur fit aux pauvres volontaires de Jésus-Christ, c'est-à-dire aux religieux ; le grand nombre d'églises, d'oratoires et de monastères qu'il leur fonda sur ses terres. Le pays de Caux devint ainsi une véritable Thébaïde.

SAINTE EULALIE
L'AVERTIT DE FONDER L'ABBAYE DE FÉCAMP

Une nuit que Vaneng prenait son repos, après s'être occupé tout le jour des pensées de l'éternité, sainte Eulalie, vierge et martyre, pour qui l nourrissait une dévotion particulière, lui apparut durant son sommeil et lui dit : « Vaneng, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'un riche entre dans le royaume des cieux. Tu possèdes de grands biens en ce monde dont tu as consacré une partie au Seigneur, te réservant l'autre pour toi-même. Mais pour mettre le comble à tes bonnes œuvres, fonde présentement sur ta terre de Fécamp un monastère sous le vocable de la Très Sainte Trinité, et, y ayant assemblé une communauté de vierges, envoie des messagers à l'abbesse Hildemarque, qui est à Bordeaux, pour la prier d'en venir prendre la direction. Quand tu auras fait cela, tu mériteras de parvenir à l'héritage céleste. » La vierge, ayant parlé de la sorte, disparut.

A son réveil, saint Vaneng se demanda s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion. Il alla trouver ses sages conseillers, saint Ouen et saint Vandrille, qui le rassurèrent et lui dirent que telle était la volonté du ciel. Il s'appliqua dès lors avec une ardeur incroyable à préparer toutes choses pour la construction de la nouvelle abbaye; une seule difficulté l'arrêtait, savoir quel était le lieu où l'adorable Trinité voulait qu'on lui élevât un temple.

Ce lieu, pourtant, avait été montré autrefois au duc Ansegise, fils de saint Arnould de Metz, par un prodige surprenant qu'on aurait peine à croire et à rapporter si l'ancien auteur du livre de la fondation de Fécamp, qui le raconte, ne nous assurait qu'il s'appuie sur le témoignage des chroniques les plus exactes de son temps et sur l'autorité de personnes dignes de foi. Mabillon lui-même et Bollandus n'ont pas jugé ce récit indigne de créance. Le voici :

Un jour que le pieux duc Ansegise allait à la chasse dans la forêt de Fécamp, les veneurs firent rencontre d'un cerf d'une beauté remarquable, tout blanc et d'une grandeur prodigieuse. Surpris à cette vue, ils poussèrent de grands cris, découplèrent leurs chiens sur ses erres et le poursuivirent à bride abattue, lançant une nuée de javelots et espérant le réduire aux abois; mais le cerf, sans craindre les chiens ou les hommes, marchait la tête haute, jusqu'à ce qu'étant arrivé en un certain lieu de la vallée, il s'arrêta tout d'un coup, abaissa la tête et fit face, immobile, à la meute qui le poursuivait. Alors tous les chiens se trouvèrent sans mouvement; le duc accourut, mais les chevaux étant aussi devenus immobiles, il connut qu'il y avait dans cet événement quelque chose de surnaturel. « Cessez, dit-il aussitôt à ses gens, cessez d'inquiéter cette bête ; ce n'est pas un cerf que vous poursuivez, mais un ambassadeur du Tout-Puissant qui vient nous apprendre que ce lieu est sous sa protection. » Ils descendirent tous de cheval, et, prosternés contre terre, prièrent avec beaucoup d'humilité.

Aussitôt les chiens et les chevaux se remirent en mouvement. Le cerf traça avec sa tête, sur le sol, une circonférence, puis il disparut. Le duc comprit que Celui qui a créé le monde, dont la circonférence est la figure, voulait être adoré en ce lieu. Il le remercia de lui avoir fait connaître sa volonté ; et lui, et tous ceux de sa suite, coupèrent des branches d'arbre dont ils firent au même endroit une espèce d'oratoire, en attendant une église que le duc voulait y faire élever à la Sainte Trinité. Mais Dieu le retira du monde avant qu'il pût exécuter son projet.

Après sa mort, ce lieu demeura comme il avait été jusqu'alors, inculte et sans aucune marque de religion. Comme il était fort solitaire, saint Vaneng s'y plaisait plus qu'en aucun autre de la vallée. Souvent il y venait chasser, ou il s'y retirait pour goûter les douceurs de la solitude, éloigné du bruit et du tumulte du monde.

Un jour qu'il y était venu pour chasser, il se trouva soudain ravi en extase. Deux objets bien différents se présentèrent à lui : les récompenses des bienheureux et les supplices des damnés. Ensuite il crut être présenté à un juge et laissé seul au pied d'un trône fort élevé sur lequel ce juge était assis. Ebloui, Vaneng tomba par terre, tremblant et comme mort. Alors le juge lui parla ainsi : « Comment, Vaneng, peux-tu ignorer que la vallée où tu chasses doit être consacrée à mon nom? Ne crains-tu pas de déshonorer un lieu que j'ai choisi pour y être honoré? Ne redoutes-tu pas ma colère, toi qui sais que je puis faire tout ce qui me plaît? » Vaneng, qui n'osait ni lever les yeux ni ouvrir la bouche, commençait à désespérer, lorsque sainte Eulalie prit sa défense et adoucit si bien la colère du juge, que non seulement elle obtint le pardon de son protégé, mais encore pour lui vingt années de vie.

Cette vision terrible fit sur l'esprit de Vaneng une très vive impression; la fièvre le prit avec tant de violence qu'on le crut mort, car il ne donnait plus aucun signe de vie. En cet état, on ne pensa plus qu'à lui rendre les derniers devoirs de la piété chrétienne; on lui disposa une bière, on creusa même sa tombe et on commença les cérémonies des funérailles. Il recouvra ses sens au moment où on le mettait en terre et donna aussitôt des signes de vie.

Un si grand miracle fut suivi d'un autre encore plus éclatant. Saint Vaneng était dans un état de grande faiblesse et la fièvre ne cessait de le con-

sumer. Sainte Eulalie l'avait assuré qu'il recouvrerait la santé ; mais comme il ignorait le temps de sa guérison, il souffrait son mal avec beaucoup de confiance en la bonté de Dieu et de résignation à sa sainte volonté. Il envoya prier saint Ouen et saint Vandrille de venir le voir pour concerter avec eux les moyens d'exécuter promptement ce qui lui avait été ordonné dans sa vision. Ses deux saints amis se rendirent aussitôt à Fécamp où ils trouvèrent Vaneng dans un très grand accablement. Ils se mirent en prière et lui donnèrent leur bénédiction. A peine eurent-ils invoqué le nom de Dieu sur le malade, qu'il se trouva dans une santé aussi parfaite que s'il n'eût jamais eu de mal ; ils l'exhortèrent ensuite à ne point différer l'œuvre de Dieu.

FONDATION DE L'ABBAYE DE FÉCAMP

Vaneng ayant trouvé le lieu où Dieu voulait être honoré, s'appliqua avec un zèle infatigable à le défricher et jeta sans retard les fondations du nouvel édifice. Notre Saint eut bientôt la joie de voir cette solitude se peupler de pieuses vierges accourues de toutes parts pour s'y consacrer à Dieu. On en compta jusqu'à trois cent soixante-six pendant sa vie. Elles étaient attirées par la réputation de saint Vandrille, directeur spirituel de l'abbaye, et de la bienheureuse Hildemarque, à qui Dieu avait fait connaître par une révélation, qu'elle eût à quitter Bordeaux et à venir au diocèse de Rouen. Elle gouverna cette maison plus de dix ans avec une prudence, une douceur et une piété merveilleuse. Son changement d'abbaye ne lui fit point changer de conduite : elle fut à Fécamp ce qu'elle avait été à Bordeaux, la plus fervente, la plus humble, la plus patiente de toutes les religieuses. Les Actes de saint Vandrille l'appellent une très sainte abbesse ; ceux de saint Ouen une très noble et bienheureuse vierge ; ceux de saint Léger, une servante de Jésus-Christ ; le martyrologe romain en fait mémoire le 25 octobre.

RAPPORTS DE SAINT VANENG AVEC SAINT LÉGER

La reine Bathilde venait de se retirer dans son monastère de Chelles-en-Brie, où elle vivait dans l'humilité d'une simple religieuse. Clotaire, son fils, qui était majeur, gouvernait par lui-même ; mais Ebroïn, maire du palais, s'empara tellement de son esprit qu'il eut seul le maniement de toutes les affaires. Ce fut alors qu'il fit paraître son esprit altier, violent et sanguinaire : il dépouillait les uns de leurs biens par avarice ; il faisait mourir les autres par vengeance ; il chassait les grands de la cour ; enfin, peu de personnes, riches ou puissantes, furent à couvert de ses cruautés et de ses violences. Saint Vaneng, par une protection toute spéciale de Dieu, se trouva être de ce nombre. Il n'en fut pas de même de saint Léger, évêque d'Autun, qui avait été, comme saint Vaneng, conseiller de la reine Bathilde. Ebroïn ne pouvait le souffrir, parce qu'il s'était toujours opposé à ses desseins criminels.

La mort de Clotaire arrêta pour un temps ses projets de vengeance. Childéric II le fit enfermer au monastère de Luxeuil, mais le nouveau roi ayant été assassiné en l'an 673, après trois années de règne, Ebroïn sortit de sa prison et reprit ses cruautés avec plus de rage qu'auparavant. Il envoya à Autun des hommes d'armes avec mission de s'emparer de saint Léger, et même d'assiéger la ville en cas de résistance. Le saint prélat, pour éviter l'effusion du sang, sortit de la cité et vint se livrer courageusement entre les mains de ses ennemis. Ebroïn lui fit crever les yeux et le fit enfermer ensuite dans un monastère où il demeura deux ans privé des choses les plus nécessaires à la vie. Ayant ordonné qu'on lui coupât la langue et les deux lèvres il le livra à quelques-uns de ses pires serviteurs pour le conduire à Fécamp au château de saint Vaneng, leur ordonnant d'accabler en chemin le saint évêque de mauvais traitements.

Vaneng n'oublia rien de ce qui pouvait, sans éclat, adoucir la captivité du saint martyr. Par un surprenant prodige, l'homme de Dieu pouvait prendre sa nourriture comme s'il avait eu l'usage de sa langue et de ses lèvres, ce qui confirma son hôte dans la pensée qu'il avait chez lui un martyr de Jésus-Christ. Aussi résolut-il de lui rendre publiquement tout l'honneur qu'il méritait. Dans ce dessein, il le conduisit à son monastère, où il fut reçu avec une joie incroyable par les saintes religieuses, et particulièrement par l'abbesse Hildemarque. Le miracle, qui avait commencé au château de Vaneng, éclata encore davantage, car, étant conduit dans l'église, lorsqu'il entendit la voix des épouses de Jésus-Christ, il recouvra l'usage de la sienne et chanta avec elles.

SAINT VANENG SE RETIRE EN SON ABBAYE DE FÉCAMP SA SAINTE MORT

Cependant, Vaneng, toujours éloigné de la cour, vivait retiré dans sa terre de Fécamp, où toute son occupation était de méditer la loi du Seigneur et de visiter la sainte maison dont Dieu lui avait fait la grâce d'être le fondateur. Dégoûté de plus en plus des choses de la terre et charmé de la paix de ce saint lieu, il forma le dessein de s'y retirer pour y passer le reste de ses jours dans l'humilité chrétienne et dans un oubli complet des choses créées. C'est pourquoi, ayant mis ordre à ses affaires, il donna tous ses biens à l'abbaye de Fécamp sans se rien réserver. En se retirant à l'abbaye, il ne rougit point de se mettre au nombre des serviteurs ; et, ce qui est encore plus digne d'admiration, il fut parmi eux un parfait modèle d'obéissance et d'humilité.

Depuis que, dans l'extase dont nous avons parlé, il avait vu les récompenses destinées à ceux qui servent Dieu fidèlement, il soupirait après le terme de son pèlerinage, redisant avec saint Paul : « Qui me délivrera de la prison de ce corps mortel, afin de me réunir à Jésus-Christ ? »

Dieu exauça enfin ses désirs ; les portes de la Jérusalem céleste lui furent ouvertes le 9 janvier 686.

Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Fécamp, et il ne tarda pas à opérer des miracles qui proclamèrent hautement sa sainteté. Ses reliques périrent avec le monastère lui-même, cent cinquante ans après, au moment des invasions normandes. Saint Vaneng est patron de la ville de Ham, au diocèse d'Amiens, et de plusieurs églises en Normandie et en Aquitaine.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, 9 janvier. — *Le vie de saint Vaneng, confesseur, fondateur de l'abbaye de Fécamp et patron de la ville de Ham en Picardie*, Paris, MCC. — MABILLON, *Annales Benedictini ad an. 658.* — *Gallia Christiana*, t. XI. — TRIGAN, *Histoire ecclésiastique de Normandie*, t. Ier.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES

Fête le 10 janvier.

Saint Guillaume, abbé de Châblis et plus tard archevêque de Bourges.

COMMENT DIEU SE PRÉRARE DES SAINTS DE BONNE HEURE

Saint Guillaume, issu des anciens comtes de Nevers, vint au monde vers le milieu du XII^e^ siècle. Il fut élevé avec soin dans la crainte de Dieu; son bon naturel, il est vrai, et son penchant pour la vertu rendirent son éducation facile. Le Seigneur lui avait donné toutes les dispositions de la nature et de la grâce nécessaires à l'accomplissement des grands desseins qu'il avait sur lui. Un esprit vif, solide, éminent et capable de toutes les sciences; un jugement pénétrant et droit, un cœur noble, généreux et docile, des manières gracieuses et polies, une horreur extrême du vice, une haute idée du service de Dieu et un attrait particulier pour la retraite et la vie intérieure.

De si belles qualités portèrent son oncle maternel à se charger de ses études; c'était Pierre, archidiacre de Soissons, surnommé l'Ermite, à cause de ses grandes austérités. Le jeune homme fit des progrès rapides sous un tel maître; il acquit, en peu de temps, des connaissances au-dessus de son âge, et un trésor de sainteté de jour en jour croissant.

GUILLAUME, JEUNE ÉTUDIANT, FAIT UN PREMIER PAS VERS LA SAINTETÉ

Il apprit dès lors à mépriser tous les avantages que sa naissance, ses brillantes qualités et le monde lui promettaient, et, n'estimant que les biens éternels, il se destina à l'état ecclésiastique.

Il n'eut pas plutôt renoncé au siècle qu'il fut fait chanoine de l'Eglise de Soissons, et, peu après, de l'Eglise de Paris. Il devint, dans l'une et dans l'autre, par sa modestie, par sa sagesse et par son édifiante piété, l'admiration du peuple et le modèle du clergé.

LA SOLITUDE DE GRANDMONT

Mais, quelque saint que fût l'état qu'il venait d'embrasser, Dieu le voulait plus parfait, et lui inspirait un ardent désir d'une vie plus retirée. Lui-même ne pouvait se voir dans le monde, au milieu de tous ses périls, sans trembler. Les dignités ecclésiastiques lui paraissaient des titres bien onéreux, et les bénéfices opulents, de vrais pièges. Depuis longtemps, il ne soupirait qu'après le désert de Grandmont, qui l'avait charmé.

Ce nouvel Ordre de religieux, fondé par saint Etienne, l'an 1076, était encore dans toute sa première ferveur, et la vie austère des moines rendait cet institut encore plus estimable. Saint Guillaume renonça généreusement aux canonicats de Paris et de Soissons, que ses parents lui avaient procurés pour lui donner la facilité de vivre à l'aise et de tenir son rang, et se retira dans ce monastère sans écouter la voix de la chair et du sang.

Il y fut reçu comme un présent du ciel, et y vécut dans une si grande régularité, avec tant d'édification, que le supérieur, étonné d'un tel prodige de vertu, fit son éloge en plein Concile devant le pape Innocent III et les prélats de cette auguste assemblée.

TROUBLE DE GRANDMONT

Notre Saint se disposait à faire sa profession dans le monastère de Grandmont, lorsque le démon, jaloux des progrès spirituels de cette maison de Dieu, y souleva entre les religieux de chœur et les Frères convers une furieuse tempête qui faillit perdre l'Ordre tout entier.

L'esprit de discorde en eut bientôt terni l'éclat. Guillaume eut beau employer tous ses soins et tout le crédit de sa haute vertu; il eut beau mettre en œuvre les moyens que sa sagesse, son zèle et son industrie purent lui suggérer, rien ne put rappeler la paix et l'union bannies du couvent.

LE MOINE FERVENT QUITTE GRANDMONT

Les esprits et les cœurs s'aigrissaient tous les jours davantage. Le Saint savait bien que l'esprit de Dieu ne saurait jamais être là où la paix ne se trouve point; aussi résolut-il de passer dans l'ordre de Cîteaux, si célèbre par le nombre de ses saints, et dont l'esprit de retraite et de régularité était alors dans toute sa vigueur. Il prit l'habit à Pontigny et fit sa profession avec une ferveur qui, tous les jours de son noviciat, avait pris un nouvel accroissement. Bientôt il devint un modèle de la perfection religieuse. Les moines le considéraient comme un ange descendu du ciel sous une enveloppe mortelle.

ARDENTE DÉVOTION DU SAINT

Non content d'avoir quitté le monde, il en perdit jusqu'au souvenir; la solitude perfectionna son recueillement intérieur et son attrait singulier pour l'oraison. Il ne perdit plus la présence de Dieu; sa modestie, sa dévotion, son assiduité à l'office divin ranimaient les moins fervents; il suffisait de le regarder au chœur ou à l'autel pour être profondément touché et embrasé du saint désir de marcher sur ses traces. Il ressentait au Saint Sacrifice une si grande ferveur que ses larmes ne tarissaient pas, et l'on voyait par tout son extérieur qu'il éprouvait les mêmes sentiments que s'il eût été témoin du crucifiement du Sauveur sur le Calvaire.

COMMENT LES SAINTS TRIOMPHENT D'EUX-MÊMES

Ses austérités répondaient à son ardente dévotion; les soulagements qu'il était obligé de donner à son corps lui étaient un véritable supplice et le joug de la vie corporelle sa plus lourde croix. Il soupirait après le jour où le Seigneur voudrait bien briser la chaîne qui le retenait à la terre et l'empêchait de se réunir à lui. Les jeûnes prescrits par la règle lui étaient insuffisants. Il avait renoncé à l'usage de la viande, même en cas de maladie. Il se reprochait avec une sévérité inflexible ses moindres imperfections et se regardait comme coupable là où d'autres croiraient n'avoir rien à se reprocher. Que de fois on le vit pleurer à la vue des péchés d'autrui, et parce qu'ils offensaient Dieu, et parce qu'il craignait en avoir été la cause.

Toujours humble, doux envers les plus petits comme envers ses supérieurs, il prenait les mortifications qu'on lui imposait, non comme une épreuve de sa vertu, mais comme de justes châtiments de ses iniquités. Il vivait dans un combat perpétuel contre ses sens et ses inclinations : aussi mérita-t-il d'obtenir une admirable pureté de cœur et le don d'oraison au degré le plus éminent.

Tant de vertus alarmèrent l'enfer. Pour le tenter, le démon mit en œuvre ses artifices et ses ruses; mais Guillaume trouva dans les exercices de la prière, de la pénitence et de l'humilité de quoi rendre inutiles les efforts de l'esprit malin. Sa tendresse particulière pour la Sainte Vierge lui servit de bouclier : « Après Jésus-Christ, toute ma confiance, disait-il, je l'ai mise en la Mère des Miséricordes. » Marie fut jusqu'à sa mort l'arsenal où il trouvait ses armes pour le combat.

GUILLAUME ÉLEVÉ A LA DIGNITÉ ABBATIALE

La solitude faisait ses délices; mais on consulta moins son inclination que l'estime que l'on avait conçue de sa sagesse et de sa piété. Il fut élu Abbé de Fontaine-Jean et plus tard de Châblis, où il semblait se consoler de la violence dont son humilité, son amour pour la retraite étaient les victimes, par l'espérance de finir ses jours dans cette affreuse solitude. Mais Dieu, pour sa propre gloire, en avait disposé autrement. Après avoir été pendant quinze ans le modèle des plus saints Abbés, le Seigneur avait voulu qu'il devînt le modèle des plus saints évêques.

Saint Guillaume gouvernait ses religieux avec une douceur angélique. Avec ses inférieurs, il était comme le dernier de tous. Il joignait à une merveilleuse simplicité de grandes lumières qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage le calme intérieur de son âme; et, malgré toutes ses austérités, il ne perdit jamais cette sainte et douce gaieté qui, partant du cœur, prête tant de charmes à la vertu.

SAINT GUILLAUME EST ARRACHÉ A SA CHÈRE SOLITUDE SON ÉLECTION

Il ne songeait qu'à se sanctifier, avec ses religieux, dans le calme et l'obscurité de son monastère, lorsqu'au mois de septembre 1199, la mort enleva Henri de Sully, archevêque de Bourges. Le clergé de cette ville résolut de choisir un prélat qui méritât de l'être par sa vertu et ses talents.

L'Ordre de Cîteaux brillait alors par une foule de grands hommes dont la sainteté édifiait le monde chrétien. Cette multiplicité d'excellents sujets embarrassait le clergé; il eut recours à Eudes, évêque de Paris, frère du prélat défunt, et le pria de venir l'assister de ses conseils dans une affaire aussi importante. Eudes, à son arrivée, trouva qu'on lui proposait pour candidats trois Abbés cisterciens, parmi lesquels saint Guillaume; il résolut de ne rien précipiter et remit l'affaire au lendemain.

Il alla célébrer la messe du Saint-Esprit dans une église de la Sainte Vierge, et mit sous la nappe d'autel trois billets cachetés, où étaient

écrits les noms des trois Abbés. Deux hommes distingués par leur science et surtout par leur vertu l'assistaient à l'autel : l'un fut depuis archevêque de Tours et l'autre évêque de Meaux. Après la célébration des Saints Mystères, Eudes se prosterna avec eux, priant le Seigneur avec larmes de manifester sa volonté; tous trois récitèrent la prière qu'avaient faite les apôtres quand ils voulurent remplir la place vacante du Collège apostolique : « Seigneur, dirent-ils, vous qui connaissez le cœur de tous les hommes, montrez-nous celui que vous avez choisi. » Puis l'évêque de Paris prit au hasard sur l'autel l'un des trois billets et, l'ayant ouvert, il y trouva le nom de l'Abbé Guillaume. Les deux assistants furent les seuls confidents du fait; mais, au même moment, les chanoines de la cathédrale, assemblés en Chapitre, l'envoyaient supplier instamment de préférer Guillaume à tous les autres. L'évêque, frappé de cette coïncidence, y crut trouver une preuve de la volonté de Dieu. Il remercia le Seigneur et, suivi de tout le clergé et d'une grande foule, il se rendit à l'église métropolitaine de Saint-Etienne, où il proclama l'Abbé Guillaume archevêque élu de Bourges, au milieu des transports de joie de tout le peuple.

RÉSISTANCE DU SAINT

A la nouvelle de son élection, l'humble moine fut si affligé qu'il résolut de prendre le fuite; on l'en empêcha. Mais on ne pouvait triompher de ses refus. Il alléguait que le vœu d'obéissance fait entre les mains de son supérieur ne lui permettait plus de disposer de sa personne. Sur ce, les députés de l'Eglise de Bourges eurent recours au Supérieur général de l'Ordre et au cardinal, Pierre de Capoue, prélat apostolique en France. Tous deux ordonnèrent au Saint d'accepter. Il fallait obéir. Guillaume quitta donc sa chère solitude en versant des torrents de larmes; il prit la route de Bourges, où il fut reçu comme un ange envoyé du ciel, et sacré par Elie, archevêque de Bordeaux, en présence de tous les évêques de la province.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES
SA VIE PRIVÉE

Il était persuadé que tout homme et surtout celui qui gouverne les autres doit commencer par établir en lui-même le règne de Jésus-Christ; aussi, une fois revêtu de la plénitude du sacerdoce, son premier soin fut de régler sur les maximes de l'Evangile les moindres détails de sa vie, soit publique, soit privée. Il voulait donner le premier l'exemple d'une vertu irréprochable : « Tel roi, tels sujets; tels pasteurs, telles brebis, » répétait-il. Ni sa dignité, ni ses travaux immenses ne purent l'obliger à se relâcher de ses excessives austérités : il ne quitta jamais la haire et conserva son habit monastique, observa les jeûnes de la règle, comme s'il eût été dans son monastère, et s'interdit l'usage de la viande, bien qu'il en fît servir à ceux qui mangeaient à sa table : « J'ai à expier, disait-il, et mes propres péchés et ceux de mon peuple, » et comme l'apôtre saint Paul : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres le salut, je ne sois moi-même un réprouvé. » Son palais épiscopal était ouvert à tout le monde; les femmes seules n'y entraient pas; en cas de nécessité, il leur parlait dans l'église. Plusieurs trouvèrent cette sévérité trop grande; mais il refusa de s'en départir.

La multiplicité de ses occupations ne lui firent jamais abréger le temps qu'il consacrait à la prière. Chaque jour, il passait plusieurs heures dans un recueillement profond; la pensée de la mort ne le quittait jamais : il la regardait comme un remède souverain à toutes les maladies de l'âme.

ZÈLE APOSTOLIQUE DU SAINT PRÉLAT — MIRACLES

Son tendre amour pour la solitude fit place à un zèle ardent pour le salut de son peuple. On le vit parcourir son diocèse avec une charité qui portait partout le feu divin : il prêchait, instruisait les petits et les humbles; administrait les sacrements, visitait, consolait les pauvres des hôpitaux; et, se faisant tout à tous, il les gagnait tous à Jésus-Christ. Il apprit un jour que plusieurs de ses diocésains avaient été arrêtés pour avoir soutenu avec trop de zèle les droits de son Eglise; il fit sur-le-champ d'instantes démarches auprès des juges pour obtenir la mise en liberté. Ses réclamations demeurèrent sans résultat. Il vint alors se placer à la porte des prisons : « Je n'en bougerai pas, dit-il, tant que les captifs ne seront pas élargis. » Les magistrats, émus d'une telle charité, ouvrirent les cachots.

Dans ses courses apostoliques, il rencontra un prêtre que la paralysie d'un bras empêchait de célébrer la messe; jusque-là, tous les secours de l'art étaient restés impuissants. Saint Guillaume exhorta ce prêtre à s'amender devant le Seigneur; puis, ayant fait sur le bras malade le signe de la croix, il le guérit sur-le-champ.

Des malades, atteints de fièvres mortelles, mais pleins de foi en la sainteté de l'illustre archevêque et persuadés de la toute-puissance de ses prières, le conjurèrent de les guérir en leur imposant les mains. Saint Guillaume, blessé dans son humilité, s'efforçait de les dissuader : « Je ne suis, disait-il, qu'un pauvre pécheur. » Les malades insistaient en pleurant; alors, son cœur de père ne pouvant plus résister, il les guérissait tous en leur imposant les mains.

DÉSINTÉRESSEMENT ET DÉLICATESSE DU SAINT PRÉLAT

Ses abondantes aumônes prouvaient son entier désintéressement des biens de ce monde; il estimait indigne d'un évêque de thésauriser. Il appelait les pauvres ses créanciers; en leur distribuant presque tous ses revenus, il disait agréablement : « Je paye mes dettes. »

Cette sainte indifférence pour toute richesse ou question d'argent brilla d'un plus vif éclat dans les circonstances suivantes. Saint Guillaume trouva dans l'Eglise gallicane la coutume d'imposer aux excommuniés, en leur donnant l'absolution de leurs censures, outre la satisfaction canonique, des amendes pécuniaires au profit de l'évêché, pour prévenir toute rechute, au moins par motif d'intérêt. Cette coutume déplaisait souverainement à sa délicatesse; toutefois, des hommes de grand renom lui conseillaient de la suivre et de donner aux pauvres l'argent de ces amendes, s'il avait scrupule d'en profiter lui-même. Il trouva moyen de ne pas suivre l'usage conseillé, sans en scandaliser les partisans, ni blâmer ouvertement leur conduite : il ne manquait pas de donner l'absolution aux excommuniés repentants; mais il refusait d'accepter les amendes pécuniaires. Toutefois, pour maintenir les pénitents dans une crainte salutaire, il les menaçait souvent d'exiger les rétributions ordinaires.

DOUCEUR ET MANSUÉTUDE

Quelques gentilshommes avaient gravement

outragé les receveurs de l'archevêque, ravi ses biens, et injurié un grand nombre de prêtres. « Livrez les coupables au bras séculier, » lui disaient ses conseillers, mais Guillaume préféra prier et jeûner pour eux; et il les vit bientôt à ses pieds, implorant un pardon qu'il leur accorda de grand cœur.

Il était cependant des pécheurs plus endurcis et plus opiniâtres : des hérétiques ravageaient le Berry, le Nivernais et l'Auxerrois. On conseillait au Saint de se mettre à la tête d'une armée pour aller forcer les rebelles à se soumettre, selon l'usage admis à cette époque. L'archevêque, pour ne point désapprouver ouvertement une coutume établie par ses pères, demanda à réfléchir. Il pria Dieu avec ferveur, et promit bientôt de réduire les coupables. Toutefois, il lui répugnait de revêtir l'armure des guerriers du siècle, et ses moyens de combat ne furent pas le fer et le feu, mais le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu. Il prenait en particulier les plus opiniâtres, et, avec une liberté tout apostolique, leur adressait les plus vifs reproches, les menaçait des flammes éternelles de l'enfer, leur représentait le royaume de l'éternité bienheureuse qu'ils perdaient, et l'abîme profond où ils allaient se précipiter, de gaieté de cœur, par la folie de leur conduite. Douceur et menaces, il employait tout ce que son zèle apostolique lui suggérait.

Puis, dans le secret de sa vie cachée, afin d'attirer la clémence divine sur ces pauvres âmes perdues, il jeûnait et passait des nuits en prières.

Son espérance ne fut pas trompée. Au grand étonnement de tout le peuple, les loups devenaient des agneaux, les persécuteurs des amis, les ravisseurs du bien d'autrui de grands aumôniers.

SAINT GUILLAUME AU MILIEU DES ÉPREUVES
SA FERMETÉ — SON ZÈLE

Une sainteté si éclatante ne le mit cependant pas à l'abri des épreuves dont Dieu se sert pour épurer la vie de ses serviteurs.

De puissants seigneurs du Berry, offusqués de son grand mérite, et forts de l'amitié du roi, prirent occasion de la douceur de Guillaume pour attenter aux droits de l'Eglise de Bourges : « Le Saint n'aura pas le courage de nous résister, » pensaient-ils. Mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur méprise. L'illustre prélat leur fit voir que douceur et bienveillance n'excluaient pas courage et fermeté. Sur le point de se voir arracher les revenus de son Eglise, il défendit vigoureusement ses droits contre le roi Philippe-Auguste lui-même, prévenu par les agresseurs courtisans. D'après leurs faux rapports, l'archevêque de Bourges troublait le repos public et empiétait sur les domaines de la couronne.

Le prince, irrité, se disposait à tirer vengence; le Saint, un moment en butte aux exactions, aux jalousies de certains prélats voisins, eut encore à essuyer des résistances de la part de son propre clergé; mais, muni de ses armes habituelles, la douceur et l'humilité, il triompha de tout et sortit de ces épreuves plus rayonnant de gloire et de sainteté aux yeux de tous.

Saint Guillaume était lié d'une sainte amitié avec Geoffroy, archevêque de Tours, et avec Eudes de Sully, évêque de Paris. Ils se visitaient souvent pour s'entretenir du soin des âmes et du gouvernement de leurs Eglises; aussi la douleur du saint prélat fut-elle grande, quand la mort vint lui ravir ses deux amis, le premier au mois d'avril 1208, le second, deux mois après. Lui-même ne devait pas longtemps leur survivre. Usé par ses travaux apostoliques et ses austérités excessives, il succombait aux infirmités; d'un moment à l'autre, ses familiers s'attendaient à un dénouement fatal. Lui s'en souciait fort peu et continuait tranquillement ses mortifications, sans se relâcher d'aucune.

L'an 1208, le pape Innocent III, lassé des mesures de douceur prises sans succès à l'égard des manichéens du Languedoc, ennemis de la religion, de l'Etat et de la civilisation, fit prêcher une croisade contre eux.

Après avoir lu les lettres apostoliques à son peuple, saint Guillaume, toujours brûlant de zèle pour la gloire de Dieu, prit lui-même le premier la croix et exhorta les assistants à suivre son exemple. Tous s'engagèrent de grand cœur à combattre les Albigeois. Mais le ciel réservait la conversion des uns aux mérites et aux prières, à la prédication de saint Dominique, spécialement à la récitation du Rosaire, et l'extermination des autres aux armes victorieuses de Simon de Montfort.

Le saint archevêque sut depuis, par révélation, qu'une grave maladie s'opposerait à l'accomplissement de son vœu et que Dieu allait l'appeler à lui. Il se contenta donc de publier la bulle du pape et de se faire le grand écho des intentions du Saint-Siège. On sait l'heureuse issue de la croisade, la défaite définitive des hérétiques et la délivrance de la France chrétienne.

LE SAINT PREND CONGÉ DE SON ÉGLISE
SES DERNIERS MOMENTS

Le 5 janvier, la veille de l'Epiphanie, la fièvre l'obligea à se mettre au lit. Le lendemain, il se leva pour prêcher une dernière fois à son peuple dans l'église métropolitaine. Dieu lui avait annoncé l'heureux jour de sa délivrance. Il prit pour texte ces paroles de l'Apôtre : « Voici qu'il est temps de sortir du sommeil. » Ainsi appelait-il la vie de cette terre. Il exhorta ses auditeurs à vivre dans la pensée de la mort, à ne pas cesser de veiller sur eux-mêmes, et de se tenir prêts, car nul ne sait le jour ni l'heure où le Seigneur viendra le chercher. Sur la fin du sermon, il dit un dernier adieu à tout son peuple. Un grand cri de douleur se fit entendre, et la triste nouvelle passa bientôt de l'auditoire à la ville entière. Le deuil devint universel.

Guillaume rentra chez lui, en proie à une fièvre croissante : il avait prêché tête nue, malgré le froid rigoureux de la saison. Le mal prit en peu de temps un tel empire que le malade demanda l'Extrême-Onction et le Saint Viatique. Pour le recevoir avec plus de respect, il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux, fondant en larmes, pria longtemps prosterné sur le pavé, les bras étendus en croix, puis il reçut le corps du Sauveur avec une ferveur extraordinaire. C'était le quinzième jour de sa maladie. Il se plongea depuis dans une oraison continuelle et une union intime avec Dieu

Dans la nuit qu'il savait être la dernière, il voulut anticiper les Matines, qu'il avait coutume de réciter à minuit. Après le signe de la croix sur les lèvres et sur la poitrine, à peine eut-il prononcé : *Domine labia,* qu'il ne put continuer. Sur sa demande, les assistants achevèrent. L'office terminé, il fit signe de l'étendre à terre sur un lit de cendres. Il s'y coucha, revêtu du cilice qu'il avait porté toute sa vie, et, peu après, rendit doucement sa belle âme à Dieu. C'était le 10 janvier, jour où l'Eglise célèbre sa mémoire.

SAINTS PÉTRONE ET MARCEL, FRÈRES, ÉVÊQUES DE DIE

Fête de saint Pétrone, le 10 janvier.
Fête de saint Marcel, le 9 avril.

Saint Pétrone ordonne prêtre son frère Marcel. — Pendant que saint Marcel reçoit la consécration épiscopale, une colombe plane sur sa tête.

LES PREMIERS CHRÉTIENS CHEZ UNE PEUPLADE DE LA GAULE VIENNOISE

Die est une petite ville cachée dans un nid de mousse sur les rives de la Drôme. Elle paraît blottie aux pieds des grandes montagnes du Vercors qui séparent les Allobroges des Voconces. Son histoire remonte aux premières années de la conquête des Gaules. Sa position géographique en avait fait une place importante.

Elle était traversée par la grande voie romaine de Milan à Vienne par Grâne et Brian. C'était le chemin le plus direct de la vallée du Rhône en Italie. César le suivit avec ses légions ; Auguste le prit aussi, à son voyage en Gaule, et en souvenir de son passage, il donna à la petite ville le nom de sa femme, *Dea Livia*, Die.

Le peuple qui l'avait fondée, les Voconces, étaient réputés pour leur bravoure et leur franchise. Ils résistèrent longtemps aux Romains, mais une fois vaincus, devinrent des alliés fidèles. La légion de l'alouette s'y recrutait en grande partie.

Ils honoraient, au fond de leurs bois, Cybèle,

réputée la plus chaste des déesses païennes, cette fille du ciel devenue mère de la terre. Peut-être faut-il voir là un souvenir du culte de cette vierge-mère mystérieuse, honorée dans les Gaules.

Ce peuple reçut de bonne heure la nouvelle de l'Evangile. Saint Restitut, l'aveugle-né guéri par Notre-Seigneur, vint prêcher et mourir sur les bords du Rhône, au pays des Tricastins, limitrophe des Voconces.

Saint Irénée, en 158, envoya dans la Drôme les saints Félix, Fortunat et Achillée.

Die ne fut pas oubliée. Au commencement du IIIe siècle, elle comptait déjà assez de chrétiens pour devenir le siège d'un évêché : les anciens dyptiques de cette église mentionnent comme premiers évêques, vers l'an 220, saint Mars et saint Higer.

Saint Nicaise, le seul évêque des Gaules qui assista au Concile de Nicée, en 325, est appelé, lui aussi, évêque de Die.

Saint Maxime, saint Exupère et saint Saturnin figurent également sur le calendrier de Die, aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

D'autres vinrent plus tard, au VIe, au IXe et au XIIe siècles, qui méritèrent, sur le même siège, l'auréole de la sainteté. On connaît leur histoire.

Parmi les saints dont la fête est insérée au Bréviaire de cette antique église, il en est deux qui ont laissé des souvenirs d'une fraîcheur exquise : ce sont les deux frères Pétrone et Marcel, tous deux évêques de Die.

Saint Grégoire de Tours, dans sa prose sévère, raconta leurs vies et leurs miracles, et saint Wilphin, leur successeur sur le même siège, au IXe siècle, chanta leurs vertus dans un poème latin, digne à la fois de la gloire des héros et du talent de l'auteur.

NAISSANCE ET JEUNESSE

Une bénédiction du ciel semble avoir apporté aux deux frères Pétrone et Marcel la grâce particulière d'une union sans nuages, depuis les premières années jusqu'à la mort, depuis le berceau jusqu'à la tombe et sur les autels.

C'est cette ressemblance qui constitue la véritable fraternité chantée par l'Eglise en ses antiennes!

Ils étaient nés à Avignon, dans les premières années du Ve siècle. Pétrone était de quelques années plus âgé que son frère : il paraît auprès de Marcel un père plutôt qu'un frère ; c'est lui qui veille à son éducation, l'ordonne diacre et le consacre prêtre; c'est à lui qu'il transmet, en mourant, la charge de veiller sur son Eglise : le peuple confirme ce choix et le frère succède à son frère dans le gouvernement du diocèse de Die.

A l'époque de la naissance des deux frères, Avignon avait vu, plusieurs fois déjà, les Burgondes de Gondioc camper sous ses murailles, mais les attaques de ces barbares avaient été sans résultat. La ville était demeurée fidèle à l'empire. Du reste, ses mœurs, ses traditions, son énergie à défendre la religion que lui avait apportée saint Ruf, le fils de Simon le Cyrénéen, tout contribuait à la maintenir en communion avec le pape de Rome et l'empereur de Milan. Elle avait son Sénat et ses écoles.

L'ÉCOLE ET LE SANCTUAIRE

Pétrone et Marcel y trouvèrent des maîtres : leurs noms ne nous sont point connus, mais tout semble nous autoriser à les louer avec abondance, car leurs deux élèves apprirent à leur école à connaître la science et à aimer Dieu : c'est là l'idéal pour un maître chrétien.

Les entraînements de l'étude et la dissipation des jeux n'empêchèrent point les deux jeunes gens de suivre les appels de cette voix divine qui s'était fait entendre à leur cœur, au jour de leur vocation.

Saint Pétrone, l'aîné, donna le premier l'exemple : au sortir des écoles des rhéteurs, il entra dans le collège des clercs affectés au service de l'église dédiée à la Vierge Marie. Il trouva là cette joie de l'âme qu'il recherchait vainement au milieu du monde.

Les fidèles d'Avignon avaient, de tout temps, conservé un culte spécial pour la Sainte Vierge; l'histoire raconte que le sanctuaire des Doms avait été consacré « à la Mère de Dieu encore vivante. » Saint Pétrone conserva de son séjour dans cette demeure de Marie une dévotion pleine de tendresse et d'onction.

SAINT PÉTRONE A DIE

Un jour — l'histoire ne nous dit point dans quelles circonstances, — les députés de Die vinrent le chercher à Avignon pour en faire l'évêque de leur cité. L'humble prêtre n'avait pas recherché cet honneur; il céda aux prières et quitta les belles plaines du Rhône pour les vallées solitaires de la Drôme.

Une vie de souffrances et de labeurs commençait pour lui; il se donna tout entier à sa nouvelle Eglise.

Depuis quelques années déjà, d'illustres prélats, de grands saints, évangélisaient les peuples nombreux pressés dans cette plaine fertile qui s'étend le long du Rhône, de l'Isère à la Durance, saint Festus à Valence, saint Just à Tricastrum, saint Luce à Orange, saint Albin à Vaison. Die, elle aussi, devait avoir son auréole : saint Pétrone arriva, et si la mort vint le prendre bientôt, il laissa à son frère, avec sa couronne de sainteté, la charge de continuer, sur le même siège, les mêmes travaux et les mêmes entreprises.

Sa vie, écrite par saint Wilphin, n'est pas parvenue jusqu'à nous; suivant Tillemont, l'épiscopat de saint Pétrone peut se résumer dans cet éloge abrégé : « Il fut, durant sa vie, la lumière de son Eglise par ses prédications; il en fut la gloire par ses miracles, après sa mort. »

La tradition de l'Eglise de Die semble avoir voulu confirmer par une cérémonie ce jugement de l'histoire. Saint Pétrone avait été enterré dans la cathédrale, près de la porte. C'est là, devant son tombeau, que les évêques allaient, au jour de leur installation, prêter serment de respecter et de défendre les privilèges de la ville et des chanoines.

Il mourut le 10 janvier 463. Mais sa fête, dans le Bréviaire, est unie à celle de son frère au 9 avril.

SAINT MARCEL ORDONNÉ PAR SON FRÈRE

Saint Marcel avait, nous l'avons dit, quelques années de moins que son frère. Il était, lui aussi, entré au service de l'Eglise d'Avignon; mais, au moment où saint Pétrone partait pour Die, il était encore dans les Ordres inférieurs. Il suivit son frère dans sa nouvelle patrie, et ce fut là qu'il reçut de ses mains l'onction sacerdotale. Cette cérémonie fut une des plus touchantes de l'épiscopat de Pétrone. Dans l'Eglise seule, se trouvent ces manifestations grandioses et empreintes d'une douce tristesse mêlée de joie

en présence du sacrifice offert au Seigneur par le ministère d'un père ou d'un frère destiné à tenir la place de Dieu.

Il était beau de voir cet adolescent à genoux devant son aîné, lui demander d'étendre, au nom de Dieu, ses mains sur sa tête pour y faire descendre les bénédictions qui consacrent les prêtres et les rois! Le jeune homme, en se relevant, pouvait dès lors donner à son aîné le titre de père! Il eût voulu le lui donner toujours, mais Dieu le destinait à prendre bientôt sa place.

A la mort de saint Pétrone, le peuple, heureux de vivre sous son gouvernement, demanda saint Marcel pour lui succéder, dans l'espoir de voir revivre les anciennes traditions. C'était un élan spontané; il n'y avait là rien de ce qu'on pourrait appeler des intrigues de cour ou des transmissions de famille. Bien plus, loin de les favoriser, à peine le jeune prêtre eut-il connaissance du projet, qu'il s'enfuit de la ville et alla se cacher dans une grotte, sur les bords de la Drôme.

Cette fuite ne fit qu'enthousiasmer le peuple : il se porta en foule à la caverne de la vallée et ramena en triomphe le vénérable fugitif.

Tout, cependant, ne devait pas s'accomplir sans difficultés. Les Burgondes avaient fini par s'emparer du Diois, et l'avaient annexé à leur royaume. Gondioc, en se déclarant chef d'une nouvelle dynastie, avait juré de protéger partout l'hérésie arienne dont ses sujets étaient sectateurs. Il essaya donc de faire élire à Die un évêque de son parti. Le peuple, ferme dans sa foi comme les rochers de ses montagnes, demeura fidèle au passé et imposa au roi l'évêque catholique.

Saint Marcel céda devant les instances, en face du péril que courait la foi. Son premier acte fut un acte de pardon et de générosité.

Un jeune homme lui avait lancé une pierre à la tête au moment où le peuple le ramenait à Die. Marcel le connaissait ; une fois évêque, il l'appela, l'entoura de prévenances et le combla d'honneurs.

LA GROTTE DU MIEL — LA COLOMBE DE L'ÉGLISE

Cette douceur pleine de sérénité semble être le caractère propre de la vie du Saint. Les Diois purent le constater, ils en ont laissé le souvenir à leurs enfants, en leur racontant que la grotte de saint Marcel, du jour où elle lui servit d'abri, ne cessa de distiller du miel, symbole touchant de la mansuétude et de la bonté de l'évêque.

Un autre souvenir, plus gracieux et plus expressif encore, est parvenu jusqu'à nous. On rapporte qu'une colombe, au jour de la consécration, apparut dans l'église, voltigea sur la tête du Saint pendant toute la cérémonie, l'accompagna jusqu'à la chaire épiscopale et disparut soudain. Le fait est consigné dans l'oraison de sa fête.

Les prélats voisins, venus à Die, aux funérailles de saint Pétrone, assistèrent sans doute à la consécration du nouvel élu. Parmi les évêques se trouvait saint Mamert de Vienne.

En face des agissements du parti arien, il crut devoir hâter les événements, et il sacra le nouvel évêque, avant même d'en avoir prévenu l'archevêque d'Arles, métropolitain de Die. Cette précipitation lui suscita bien des ennemis. L'archevêque le blâma tout d'abord vivement; mais quand les circonstances de l'élection furent connues, il ne put s'empêcher de louer sa conduite sage et prudente.

Loin de chercher à s'arroger sur le nouvel évêque un droit que Rome ne lui reconnaissait pas, saint Mamert n'avait consulté, pour agir ainsi, que le bien de l'Eglise et le salut des âmes.

UNE APOLOGIE EXTRAORDINAIRE

Les ariens ne souffrirent point de voir ainsi déjouer tous leurs plans. Ils insistèrent auprès de Gondioc, et le roi, arien lui-même, lança contre le nouvel élu un édit d'exil. Saint Marcel dut céder devant la force, mais il vint plaider lui-même sa cause à Lyon. Son apologie fut celle d'un saint, non celle d'un avocat.

Un des quatre fils de Gondioc était gravement malade au moment où l'évêque arrivait au palais. « Voulez-vous, dit-il au roi, prendre Dieu lui-même pour juge de notre querelle? Qu'il témoigne en ma faveur! En son nom, j'ordonne à votre enfant de se lever. » Au même instant, le malade se trouva guéri.

Il n'en fallut point davantage. Le décret de bannissement fut rapporté et saint Marcel s'en retourna bientôt au milieu des montagnes du Diois.

L'APOSTOLAT DE SAINT MARCEL

Jeune encore, connaissant les besoins de ses enfants, il parcourut son diocèse, depuis les rochers d'où s'échappe la Drôme jusqu'aux campagnes de Grâne et de Livron où elle se jette dans le Rhône, prêchant et consolant partout. Cet apostolat fut fécond.

Gondebaud, qui avait succédé à son père, était arien comme lui, mais il ne persécutait point les fidèles. Saint Avit, évêque de Vienne, réussit à lui persuader la vérité de la foi chrétienne, mais, par politique, le prince n'osa pas se convertir.

Son fils Sigismond eut plus de courage, il abandonna solennellement l'hérésie et contribua au retour de presque tout son peuple à la foi. Ce fut une grande joie pour toute l'Eglise. Nul ne la partagea autant que saint Marcel.

Saint Grégoire de Tours, en parlant de l'évêque de Die, l'appelle « un homme d'une éminente sainteté », et le martyrologe romain fait mention, en annonçant sa fête, au 9 avril, du grand nombre et de la renommée de ses miracles.

VOYAGE A ROME — MORT — LA LAMPE MERVEILLEUSE

Le Saint, vivant dans une cité où tout lui parlait des gloires de Rome, voulut, avant de mourir, connaître cette ville doublement illustre à ses yeux. Il s'y rendit et y goûta ces délices ineffables qu'on ne trouve que là. Mais il sembla avoir entrevu le ciel, en se trouvant au milieu de tant de souvenirs de saints, et son désir d'aller les rejoindre fut bientôt exaucé. Il repartit, en effet, pour son diocèse, mais au lieu de la patrie terrestre, ce fut la patrie céleste qui le vit arriver.

Arrêté en route par la maladie, il mourut au monastère de Saint-Maurice, sur les confins des diocèses de Fréjus et de Riez, non loin de Barjols, en un lieu appelé aujourd'hui. La Roquette. Sa mémoire est restée en grande vénération dans cette paroisse.

Ses enfants de Die vinrent chercher une partie de ses reliques qui devaient illustrer leur cité où son souvenir demeure impérissable.

Son tombeau ne tarda pas à devenir célèbre, non seulement dans la contrée, mais dans la Gaule entière. Saint Grégoire de Tours raconte que « la lampe qui y brûlait ne se consumait

point et que son huile rendait la santé aux malades. » Cette lampe miraculeuse, alimentée par les mains des anges, était l'image de la dévotion des fidèles. La lampe fut brisée un jour, mais le culte de saint Marcel demeura.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT MARCEL

A l'époque des guerres de religion, l'église fut dévastée et le tombeau profané. Die se trouvait au centre même des opérations calvinistes dans le Dauphiné. Elle eut à souffrir plus que les autres villes. Mais le souvenir de saint Marcel survécut à tous les désastres : son nom, aujourd'hui encore, est attaché au seul monument romain conservé : la porte Saint-Marcel.

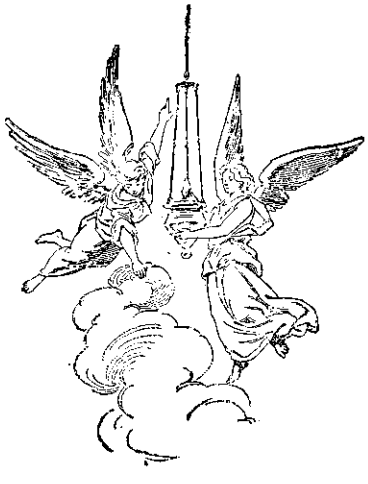
Barjols avait conservé quelques reliques de saint Marcel. En 1504, trois malfaiteurs, de passage dans cette ville, se laissent enfermer le soir dans l'église et cherchent ensuite à la dévaliser. Ils s'emparent de la riche châsse qui contenait la précieuse relique et parviennent à sortir de l'église et de la cité sans être vus. Hors de la ville, tout près d'une chapelle dédiée à saint Sébastien, ils sont subitement arrêtés par une main puissante et invisible. Malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent faire un pas de plus. Epouvantés d'un tel prodige, ils se consultent et reconnaissent la présence d'une relique. Sans hésiter, de leurs mains sacrilèges, ils ouvrent l'insigne reliquaire et s'empressent d'enterrer les restes vénérés de saint Marcel, au pied même de l'oratoire de saint Sébastien.

La désolation fut générale quand la nouvelle du vol sacrilège se répandit dans la ville. Toute la population était sur pied pour rechercher les voleurs, quand l'attention publique fut attirée par les aboiements longs et plaintifs d'un petit chien qui se tenait près des murailles de l'oratoire dédié à saint Sébastien. On crut y voir une indication du ciel, on creusa en cet endroit, et on trouva bientôt la relique insigne, que toute la population s'empressa de rapporter à l'église avec grand enthousiasme.

A Barjols, comme à Die, on eut à déplorer de sacrilèges profanations, au temps des guerres de religion. Après quatre jours de siège, la ville de Barjols fut prise d'assaut par les huguenots et livrée au pillage. Ces ennemis fanatiques du catholicisme renversèrent les autels, brisèrent les images des saints, enlevèrent les vases sacrés et incendièrent l'église. Ils s'acharnèrent surtout contre les reliques de saint Marcel, parce qu'elles étaient l'objet d'une grande vénération. Elles furent jetées au feu. Une pieuse femme cependant parvint à arracher du brasier un doigt du saint évêque, que l'on peut encore vénérer aujourd'hui.

Le pape Pie IV, voulant dédommager l'église de Barjols de la perte de son précieux trésor, accorda à perpétuité une indulgence plénière en forme de jubilé à tous ceux qui la visiteraient, le premier dimanche après Pâques. C'est ce que l'on appelle le *Pardon de saint Marcel.*

La fête de saint Marcel, approuvée par le pape Pie IX, a été fixée au 9 avril, avec celle de son frère, dans le Bréviaire de Valence et de Die.



SAINT PIERRE ORSÉOLO, DOGE DE VENISE

RELIGIEUX A L'ABBAYE DE CUSSAN, EN ROUSSILLON (928-987)

Fête le 10 janvier.

Saint Pierre Orséolo, doge de Venise, dépose les insignes de sa dignité et fuit secrètement la ville pour se faire Bénédictin.
(D'après Mattioli.)

LES PREMIÈRES ANNÉES — ÉDUCATION, MARIAGE

Saint Pierre Orséolo naquit à Venise en 928, sous le pontificat du pape Léon X et le gouvernement du bienheureux Orso Participace qui devait quatre ans plus tard quitter le dogat pour embrasser la vie monastique. Il descendait de l'illustre famille des Orso ou Ursins, mais on ne sait rien de son père et de sa mère, sinon qu'ils confièrent leur fils à des maîtres « très sages, très prudents, très religieux » afin qu'il fût par sa belle éducation à la hauteur de sa naissance. Le jeune Pierre profita si bien des leçons de ses maîtres que la *Chronique de Venise* nous le montre uniquement appliqué, dès son enfance, à plaire à Dieu et attentif à développer en lui cet amour du prochain que l'amour divin peut seul entretenir dans l'âme.

La Providence l'avait doué d'une disposition singulière qui fera plus tard toute la force de sa vie politique et le succès de sa mission parmi les hommes. Nous voulons parler de son aptitude prodigieuse à calmer les sentiments de haine, à détruire les susceptibilités jalouses. Encore

enfant, il cherchait à réconcilier ses camarades de jeu et parvenait par son inaltérable douceur à faire tomber leurs petites rancunes. Les années perfectionneront cette précieuse qualité qui lui permettra de ramener un jour à de bons sentiments une multitude d'âmes aigries par les luttes de partis et les revers de la fortune.

Pierre Orséolo épousa Félicie Maripetra, appartenant, comme lui, à la première noblesse de Venise. Le nouveau foyer offrit dès le début le touchant spectacle de toutes les vertus. Toujours également fervents dans le service de Dieu, animés des mêmes désirs, remplis de cette grande charité pour les pauvres qui semblait de tradition dans les deux familles, les jeunes époux paraissaient vouloir se devancer l'un l'autre dans l'accomplissement de leurs devoirs, tant était grande leur émulation à mettre les choses du ciel au-dessus des choses de la terre.

En 961, un fils leur naquit. Un ange l'avait-il annoncé à l'heureuse mère, comme le disent quelques historiens? On pourrait le croire, car ce fut un enfant de prédilection. Il devint un des hommes les plus illustres de son siècle, un des princes les plus glorieux que Venise ait comptés parmi ses doges, aussi remarquable par sa profonde piété que par ses vertus politiques.

Pour témoigner à Dieu leur reconnaissance, Pierre Orséolo et sa vertueuse épouse résolurent de pratiquer les conseils évangéliques avec cette délicatesse qu'inspire aux âmes généreuses l'amour de la sainteté. Les promesses qu'ils se firent sur le berceau de leur enfant justifieront l'héroïque dessein que les désirs d'une perfection plus grande inspireront un jour à l'époux de Félicie Maripetra.

L'HOMME POLITIQUE — LE DOGAT

Pierre Orséolo, fidèle aux traditions de ses aïeux, mit au service de sa patrie les riches qualités qu'il avait reçues du ciel. En 948, la situation de Venise était des plus critiques. Les brigands de Narenta se livraient contre elle à d'audacieuses entreprises et la menaçaient d'une ruine prochaine. Avides de rapines et de pillage, ils parcouraient en maîtres toute l'Adriatique; mais leur objectif plus que jamais convoité était toujours cette riche capitale des Lagunes, dont ils attaquaient et dépouillaient les navires jusqu'en face de ses ports et sous les yeux du Sénat indigné. Un coup d'audace pouvait leur ouvrir la ville. Une expédition fut décidée contre eux et Pierre Orséolo en reçut le commandement. Aussi bon capitaine que fervent chrétien, il eut la gloire de repousser les pirates et de les obliger, après une seconde attaque, aussi heureuse que la première, à renouveler le traité de paix qui avait existé jadis entre eux et les Vénitiens.

Ces succès valurent à Pierre Orséolo d'entrer dans le grand Conseil du doge Candiano IV. Il profita de son influence pour obtenir un décret défendant absolument aux sujets de la République de vendre ou d'acheter pour revendre ou tenir à la chaîne aucun esclave chrétien.

Candiano IV était loin de ressembler à son sage conseiller. Dissolu dans ses mœurs, antipatriote dans son gouvernement, injuste dans ses guerres, il exaspéra les Vénitiens qui se soulevèrent enfin contre lui.

On en vint aux mains dans les rues de Venise, et, quand des fleuves de sang eurent coulé, le peuple furieux mit le feu au palais afin d'ensevelir sous ses décombres le tyran dont il avait juré la mort. Le doge essaye de fuir devant les flammes, mais il n'a pas franchi le seuil de sa demeure qu'il tombe percé de coups avec son jeune enfant dans les bras. Pierre Orséolo suivait de loin les péripéties de cette sanglante journée. Il se rendit sur la place de San-Marcello où Candiano venait de mourir, s'efforça de calmer le peuple et lui réclama les deux cadavres qui furent ensevelis avec honneur au monastère de Saint-Hilaire.

Rendue à elle-même et libre de ses actes, Venise se hâta d'élire un nouveau doge. Le 12 août 976, les électeurs se réunirent dans la cathédrale de Saint-Pierre. Au dehors, la foule, massée devant l'église, ne cesse de crier qu'elle veut Orséolo pour doge; au dedans, pas une opposition, pas une compétition ne s'élève et ne vient protester contre la voix du peuple. Le corps électoral tout entier acclame l'homme juste, l'humble chrétien, impuissant à se dérober à l'enthousiasme général. Lui, cependant, refusa la couronne qu'on lui déférait, mais Venise n'en fut que plus obstinée dans son choix et plus irrévocable dans sa volonté. Le nouvel élu se laissa fléchir enfin et consentit au sacrifice que Dieu lui demandait par le suffrage unanime de ses concitoyens.

La Providence bénit cette immolation volontaire dont les mérites allaient se répandre sur la République en flots abondants de grâces et de faveurs.

« Prier, c'est gouverner, » a dit le célèbre ministre d'Etat Ximénès. Tel fut le principe fondamental de la politique du nouveau doge. Il compta sur Dieu pour guérir les blessures qu'un gouvernement sans moralité, sans patriotisme ni honneur avait faites à sa chère patrie. Sa confiance ne fut pas trompée; et, quand il se démit du pouvoir suprême, il laissa Venise au comble de la prospérité. A l'intérieur, la concorde, la justice, le travail et ces vertus sociales que produit le retour à la vie chrétienne; les mœurs étaient devenues d'or, *aureis moribus*, suivant un panégyriste de notre Saint. A l'extérieur, la soumission de l'Istrie forcée désormais d'ouvrir ses ports aux vaisseaux de Venise, la paix avec Othon II qui soutenait le parti du doge déchu, la solution pacifique des difficultés soulevées à la cour de l'empereur par la venue de Candriano IV et son fils Vital.

Dieu récompensait ainsi la sainteté de son serviteur, car c'était par de grandes vertus et non par les habiletés de la politique humaine, que Pierre Orséolo attirait les bénédictions du ciel sur son peuple bien-aimé.

Disons un mot de cette âme éminemment chrétienne. L'ancien parti, sans respect pour sa droiture, l'écrasa de ses calomnies. Une minorité factieuse, enhardie par une mansuétude qui lui semblait le signe d'une pusillanimité peu propre à repousser les attaques, s'efforça de répandre à son sujet les bruits les plus malveillants. Ses ennemis ne reculèrent même pas devant le crime et il ne fallut rien moins qu'une protection merveilleuse de la Providence pour déjouer leurs complots. Pierre Orséolo n'opposa que sa douceur habituelle et cette égalité d'âme qui est le partage des saints. Il savait que les Vénitiens, pour apaiser leurs haines, seraient plus sensibles à cet acte d'héroïque bonté qu'au spectacle d'une « bonne et roide justice ».

L'ami de Dieu est toujours l'ami des hommes. que dire donc de la charité de notre saint doge? Il fit bâtir à ses frais un hôpital pour les pèlerins

pauvres qui partaient pour la Terre Sainte ou se rendaient à Rome. On ne saurait exprimer à quel point il se montrait jaloux d'accueillir tous ces mendiants volontaires, de les loger, de les nourrir et de les vêtir selon leur condition. Il voulut même, dès les premiers jours, donner à cette œuvre un caractère national afin que l'hospitalité chrétienne devînt, à Venise, comme un devoir de gouvernement.

Mais c'est auprès des pauvres malades que Pierre Orséolo donnait un libre cours à son ardent amour pour le prochain. Non content de les secourir, le jour, par ses aumônes, il se levait secrètement la nuit, et, travesti pour n'être pas reconnu, il passait le temps du sommeil auprès des mourants. Ces visites nocturnes ne purent rester cachées, car, surpris plusieurs fois par les patrouilles de sa garde, il fut obligé de dire qui il était.

Quand les affaires de l'Etat ne lui permettaient pas ces courses charitables, il chargeait quelqu'un de ses familiers de visiter à sa place ses chers malades et de leur remettre les secours qu'il leur destinait.

Les Vénitiens, on le conçoit aisément, chérissaient ce prince qu'ils avaient acclamé pour ses vertus et dont les bienfaits dépassaient encore leurs espérances.

Mais ils n'étaient pas seuls à subir l'ascendant de sa sagesse et de son incomparable charité, car la renommée avait fait connaître au loin sa parfaite équité et la prudence de ses jugements. On vit accourir des contrées voisines des personnages ou des familles, longtemps divisées, pour le constituer l'arbitre de leurs différends. Des villes même s'en rapportèrent à sa décision et trouvèrent dans ses conseils l'apaisement et l'union.

LA VOCATION RELIGIEUSE — DÉPART POUR LA SOLITUDE

Au milieu de ces succès nous voyons Pierre Orséolo le cœur envahi par une grande lassitude des choses d'ici-bas et par un dégoût profond des grandeurs humaines. De plus en plus il en sent le vide et il en redoute les dangers.

Il y avait dans un îlot, à quelques milles de Venise, deux jeunes anachorètes, Marin et Romuald, le futur fondateur des Camaldules qui édifiaient la contrée par l'austérité de leur vie. Pierre Orséolo les visita, et comparant son existence toujours agitée à ces existences mortifiées, indépendantes et paisibles, il sentit un besoin plus grand encore de recueillement, de silence et de solitude. Ayant un jour entendu ces paroles de saint Paul : « Notre conversation est dans le ciel, » il se mit à réfléchir pour en pénétrer le sens. Il le comprit en méditant ces mots de saint Matthieu : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ». Ses yeux tombaient, peu après, sur cet autre passage de saint Matthieu : « Celui qui quittera pour mon nom sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, son épouse, ses enfants et ses domaines, celui-là recevra le centuple et possédera la vie éternelle. »

Pour que notre conversation s'établisse dans le ciel, il faut donc se détacher de tout. C'est à cette résolution que s'arrêta Pierre Orséolo. Ne doutant pas de la volonté de Dieu dont il voyait un signe certain dans la paix de son âme et dans son désir sans cesse grandissant de la vie parfaite, il ne songea plus qu'au moyen d'accomplir cette adorable volonté.

Vers les derniers jours de février de l'année 978, l'Abbé Guarin, du monastère de Cussan en Roussillon, vint à Venise vénérer les reliques de saint Marc. Ses dévotions terminées, il fut conduit chez le doge qui s'était réservé, comme nous l'avons vu, le soin et le droit d'hospitaliser les pèlerins. A sa vue, Pierre Orséolo se leva et alla au-devant de lui comme vers un ami longtemps attendu. Il le serra dans ses bras, lui donna le baiser de paix et l'entretint une partie de la journée. Que se passa-t-il dans ces deux âmes en ce moment? Quelle fut l'influence des vertus du moine sur le doge? Que découvrit dans le doge la science divinement éclairée du moine? Il est facile de le deviner au conseil que l'Abbé Guarin donna bientôt à son hôte : « Puisque vous aspirez à la perfection, dites adieu au monde et hâtez-vous d'aller servir le Seigneur dans la solitude. » Pierre Orséolo, pénétré de reconnaissance pour une décision si nette et si précise, choisit le monastère de Cussan pour le lieu de sa retraite et mit la dernière main aux affaires de l'Etat.

L'Abbé Guarin étant revenu de son pèlerinage de Rome, on fixa le départ au 1er septembre 978. Le choix de ce jour permettait au doge d'éloigner du palais sa pieuse épouse et d'éviter ainsi de part et d'autre de douloureuses émotions. Ce jour-là, en effet, l'église célébrait la fête d'un martyr dans une chapelle particulière bâtie non loin de Venise, dans un des domaines de Pierre Orséolo. Félicie fut priée de s'y rendre dès la veille pour présider aux préparatifs et recevoir les pèlerins. Elle quitta donc son époux le 31 août; elle ne devait le revoir que dans le ciel. Bien des détails qui n'échappent pas à l'œil d'une femme, quel que soit le mystère dont on s'efforce de les couvrir, avaient sans doute éveillé ses soupçons et ouvert son cœur aux pressentiments. Mais, en épouse chrétienne, elle ne pensa qu'à obéir; elle partit, renouvelant son sacrifice, se retournant peut-être, mais soutenue par cette force surnaturelle qui ne manque jamais aux âmes soumises à la volonté divine.

La nuit était venue, une petite embarcation glissait rapidement sur les eaux et déposait à huit milles de Venise l'abbé de Cussan, Pierre Orséolo et ses deux amis Marin et Romuald qui désiraient eux aussi un lieu moins connu pour demeure. Le débarquement fut un peu long. Ce retard faillit compromettre l'entreprise. Au lever du jour, les Vénitiens, consternés à la nouvelle de la fuite de leur bien-aimé Souverain, se mettent à sa poursuite. Une de leurs barques vint directement à l'endroit où se trouvaient nos quatre voyageurs. « Hélas! dit Orséolo en la voyant approcher, que le Seigneur nous protège! Voilà des sénateurs et des patriciens accourus à ma recherche et aux regards desquels il ne nous est pas possible de nous soustraire. Nous n'avons qu'un moyen pour conjurer le péril. » Et notre saint doge demande à l'Abbé Guarin de se faire raser la tête et la barbe et de prendre l'habit monastique, dont le capuce, en couvrant en partie son visage, le rendra moins reconnaissable.

Aussitôt débarqués, les Vénitiens reconnaissent le moine étranger qu'ils avaient vu à Venise, s'adressent à lui, le menacent et lui enjoignent de leur dire où est le doge dont on l'accuse d'avoir provoqué la fuite. Sans se troubler, l'Abbé Guarin montre le groupe de religieux dont l'attitude étudiée semble se désintéresser de l'entretien. « Voilà mes compagnons, leur dit-il, regardez-les à votre aise et voyez vous-mêmes si vous

y trouverez celui que vous cherchez. » Une si grande assurance déconcerta les Vénitiens qui revinrent à leur barque sans pousser plus loin leurs recherches.

En passant à Vérone où il était connu, Pierre Orséolo prit la livrée d'un des domestiques; puis, suivant à pied les bagages, stimulant les bêtes comme s'il eût été le guide de la caravane, il traversa sous ce déguisement les rues de la ville. Le reste du voyage s'accomplit avec une grande rapidité. Après trois semaines de marche et quelques jours de repos à Narbonne, on fut en vue de Cussan.

LE CLOITRE — LES VERTUS MONASTIQUES LES TENTATIONS, LA MORT

En se dirigeant vers le monastère, Orséolo dit à l'Abbé Guarin : « Il me semble que nous sommes près du lieu où nous allons, car mon cœur surabonde de joie à mesure que nous en approchons. » En disant ces mots, il se jette à bas de cheval, puis, tombant sur ses genoux et sur ses mains, il se prosterne dans la poussière.

Il préludait par cet acte d'humilité aux belles vertus dont il allait donner l'exemple. Introduit dans sa cellule de novice, il s'avança, dès les premiers jours, comme un géant sur la voie de la perfection monastique. Lui aussi veut mourir chaque jour; il soumet son corps à toutes les austérités; ses membres saignent sous le cilice; il prolonge ses veilles; il s'astreint au plus rigoureux silence. Il sollicite les emplois les plus abjects; il obtient de servir à l'office, de balayer le cloître, de transporter les immondices dans la fosse à fumier, heureux de soumettre sa volonté au dernier des religieux.

Après deux ans passés dans ces exercices de travail et de pénitence, notre saint fut chargé de la sacristie du monastère. L'oratoire devint alors sa demeure; la maison du Seigneur fut sa maison. Il priait une grande partie de la nuit devant le tabernacle; on l'eût pris, disent ses biographes, pour un séraphin dont le cœur, comme un souffle d'amour, s'envolait vers le ciel. Il fallait la tentation à côté de tant de grâces pour purifier la vertu du serviteur de Dieu. Aucun saint n'échappe à cette épreuve.

Le démon, prévoyant le bien que produirait dans le monde un si parfait exemple de renoncement, résolut de l'empêcher en essayant de dégoûter le saint doge de la vie monastique. Orséolo venait-il de fermer les yeux pour prendre un peu de sommeil, l'ennemi, pour augmenter sa fatigue, le secouait avec fureur, puis, l'engageait à dormir, en lui promettant de l'éveiller pour sonner Matines. A plusieurs reprises, il éteignit toutes les lampes de la chapelle, espérant que l'obscurité jetterait l'effroi dans le cœur d'Orséolo et lui rendrait trop pénibles ses veilles de nuit.

Une fois, il attenta même à la vie du bienheureux, en lui jetant à la tête un lourd chandelier de chêne qu'une main invisible détourna dans sa chute. Le saint religieux faisait le signe de la croix, poursuivait le diable avec sa discipline, et se laissait d'autant moins ébranler par ces attaques multipliées que Dieu récompensait chacune de ses victoires par de nouvelles grâces de dévotion.

Un jour, pourtant, la victoire faillit rester au tentateur. Il avait pu persuader à Pierre Orséolo que Venise, tombée en de mauvaises mains, réclamait son appui, et qu'il pourrait, une fois la ville pacifiée, revenir dans sa solitude. La tentation était dangereuse. L'Abbé Guarin, inquiet de l'attitude de son disciple, lui dit un jour, sans préambule : « Est-il vrai, mon fils, que vous soyez dans l'intention de retourner dans votre patrie? Si telle est votre pensée, je crains qu'elle ne soit une inspiration du démon. » Pierre Orséolo demanda quelques jours pour réfléchir; puis, il reparut au Chapitre, et, se jetant aux pieds de son Abbé, les épaules découvertes, il s'écria : « O mon Père, je vous en supplie, frappez-moi de verges, je le mérite; vous devez me châtier, puisque je n'ai pas su résister aux tentations du démon. » Les Frères, témoins de cette scène, furent émus jusqu'aux larmes à la vue d'une telle humilité dans le repentir.

Désireux de mener une vie plus pénitente encore, Pierre Orséolo obtint de son Abbé d'aller vivre au désert. C'est là que son fils vint recevoir sa dernière bénédiction. On devine les émotions de cette rencontre, après neuf ans de séparation. « Mon enfant, dit Pierre Orséolo au moment des adieux, je connais d'une manière certaine que vous serez élevé à la dignité de doge, et que votre gouvernement sera une ère de prospérité. Mais, je vous en prie, mettez votre gloire à respecter et à soutenir les droits de l'Église et la religion du Christ; dans vos rapports avec vos sujets, inspirez-vous en toute occasion des règles de la justice, sans vous laisser dominer par des considérations personnelles d'amour ou de haine. »

Cependant la vie du désert avait tellement affaibli la robuste constitution du Saint qu'on dut le ramener à sa communauté. A peine rentré dans sa cellule, il fut saisi d'un mouvement de fièvre, prélude de la crise finale. La nuit aggrava son mal, mais Dieu le fortifia en lui révélant le jour de sa mort. Aussi quand il vit, le lendemain, se presser autour de lui l'Abbé Guarin et tous ses Frères prévenus de son état et de son désir de leur donner le baiser de paix, son âme ne put se taire sur une faveur si consolante et il leur annonça que dans trois jours il serait délivré de la vie mortelle.

En effet, au moment indiqué, quand vint l'heure de None, Pierre Orséolo, se rappelant sans doute que le Rédempteur avait à cette même heure expiré sur la croix, se recommanda aux prières de ses Frères, leva les yeux au ciel et prononça ces paroles : « Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains; » et aussitôt il rendit son âme à Dieu. C'était le 10 janvier 987.

Un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, rendu le 28 avril 1731, a approuvé l'office liturgique de notre saint. Son corps, exposé sur un autel particulier de l'église du monastère de Cussan, en 1644, a été transporté, le 29 septembre 1790, dans l'église de Prades.

SOURCES CONSULTÉES

LES GRANDS ET LES PETITS BOLLANDISTES. — *Saint Pierre Orséolo, sa vie et son temps*, par H. TOLRA, librairie Fontemoing, 4, rue le Goff, Paris.

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE

Fête le 11 janvier.

La pensée de la mort est riche d'enseignements. Saint Théodose ordonna de creuser une tombe, et appelant ses religieux, il dit : Voici le lieu du repos tout préparé, qui de nous y entrera le premier ? Frère Basile se mit à genoux et dit : « Bénissez-moi, mon Père, car ce sera moi ! En effet, ce fut lui. »

LE REGARD D'UN SAINT

Théodose était né dans une petite bourgade de Cappadoce, appelée Marisse, en l'an 414. Ses parents l'avaient nommé *Théodose*, sans doute en souvenir du grand empereur chrétien qui avait illustré ce nom peu d'années auparavant ; mais ce nom, qui signifie *don de Dieu*, convenait admirablement à cet enfant béni du Seigneur.

Le jeune homme exerçait dans sa patrie les fonctions de lecteur, quand il crut entendre la voix de Dieu qui l'invitait, comme Abraham, à quitter sa famille et la terre de ses pères. Il partit pour la Palestine afin d'y vénérer les Lieux Saints. En route, il voulut voir saint Siméon Stylite et le consulter sur le genre de vie qu'il devait choisir. Siméon le distingua dans la foule des pèlerins, et l'appelant par son nom : « Théodose, homme de Dieu, dit-il, soyez le bienvenu. » Il le fit monter sur la haute colonne qui lui servait de demeure, le bénit et lui annonça qu'il serait, lui aussi, le père d'un grand peuple.

Théodose se dirigea lentement vers Jérusalem. Après avoir satisfait sa dévotion dans tous les lieux sanctifiés par le Sauveur, il résolut de se fixer auprès de la ville sainte et se mit sous la conduite du reclus Longin, qui habitait un obscur réduit dans la tour de David. Sous la direction de ce maître habile, il se forma à la science pratique de l'oraison et de la sainteté.

VIEUX-SÉJOUR — LA GROTTE DES MAGES

Après plusieurs années de cette vie humble et cachée, une noble dame du nom de Scilia, qui possédait sur la gauche de la route de Bethléem une villa appelée Vieux-Séjour, résolut d'y élever une chapelle à la Mère de Dieu, et demanda à Longin son disciple Théodose pour en faire le gardien du nouveau sanctuaire.

Par ordre de son maître, Théodose accepta la garde de Vieux-Séjour. Mais quel gardien! La plus grande partie du jour et de la nuit, sa prière, souvent mêlée de ses larmes, s'élevait vers Dieu comme un pur encens; en travaillant il continuait à prier, et il en avait contracté une telle habitude que plus tard ses lèvres remuaient encore, même dans son sommeil, son rêve était une prière. Il mangeait fort peu; quelques dattes, des légumes ou des herbes sauvages, ou seulement des noyaux de dattes détrempés et amollis suffisaient à sa nourriture. — Il vécut trente ans sans user de pain.

Mais bientôt, la renommée de ses vertus lui attirant de nombreux visiteurs, il se cacha dans une grotte voisine, qui portait le nom de Cathisma, et qui, d'après la tradition, avait servi d'asile pour la nuit aux rois Mages, lorsqu'ils retournèrent secrètement de Bethléem dans leur patrie. La légende était vraisemblable, car pour éviter Jérusalem il n'est point d'autre voie qui conduise de Bethléem vers l'Orient.

Cathisma est le Subiaco du Cénobitisme oriental. La solitude où s'était réfugié Théodose ne put le dérober longtemps à l'admiration des fidèles d'alentour, bientôt un peuple de disciples se pressa autour de lui. Théodose les exerçait à la vertu par la parole et par l'exemple. Pour leur donner toujours présente la pensée de la mort, il leur fit creuser une tombe; puis se tenant au milieu d'eux, il dit en souriant: « Voici tout prêt le lieu du repos, qui de nous en fera la dédicace? »

Un prêtre, nommé Basile, fléchit le genoux: « Veuillez me bénir, mon père, ce sera moi! »

Théodose lui permit de mourir. On lut pendant quarante jours l'office des funérailles, et au quarantième jour, sans fièvre, sans douleur, sans agonie, Basile s'endormit doucement du dernier sommeil.

Basile n'abandonna pourtant pas ses Frères; chaque soir il venait assister au chant des vêpres. Un moine fervent, du nom d'Aétius, dit un jour à Théodose: « Entendez-vous, mon Frère, dans les cantiques du soir la voix de notre frère Basile? » Théodose répondit qu'il entendait la voix et qu'il distinguait même l'apparition merveilleuse; il lui promit de la lui montrer. A la nuit tombante, les moines se réunirent. Basile était là, debout et chantant les louanges de Dieu. Théodose le montra du doigt à Aétius, en disant: « Ouvrez-lui les yeux, ô Seigneur, afin qu'il voie vos prodiges. « Aétius, apercevant Basile, se précipita vers lui pour le prendre entre ses bras, mais l'apparition s'évanouit et tout le monde entendit ses derniers adieux: « Salut Pères et Frères, vous ne me verrez plus; sachez seulement que le Christ a dit vrai: Celui qui croit en moi retrouvera la vie jusque dans la mort. » Il y a toujours de pareilles tombes près du berceau des grandes œuvres.

CITÉ MONASTIQUE — LE TITRE DE CÉNOBIARQUE

Sollicité de bâtir un monastère, Théodose voulut consulter le Seigneur; il mit du charbon dans l'encensoir et, s'en allant à travers les montagnes, il attendit qu'un miracle lui révélât les volontés divines. Il parcourut ainsi tout le désert qui s'étend au sud-est de Jérusalem jusqu'au rivage de la mer Morte. La flamme ne brillait pas dans l'encensoir, aucun parfum ne s'en échappait; mais lorsque, revenant sur ses pas, il fut de retour dans le voisinage de sa grotte, une étincelle miraculeuse jaillit tout à coup, et la fumée de l'encens monta dans les airs. Le ciel avait marqué son choix.

C'est donc près de Cathisma que s'éleva le nouveau monastère: des bâtiments immenses lui donnèrent l'aspect d'une grande cité; les solitaires, les cénobites avaient leurs édifices réservés, les pauvres des alentours et les voyageurs en pèlerinage y trouvaient un asile spécial; des religieux y servaient les indigents, et souvent en un seul jour plus de cent tables étaient dressées pour les hôtes envoyés par la Providence. Tous les arts et tous les métiers étaient représentés dans la cité monastique. Ces hommes, sortis du monde pour s'attacher aux biens éternels, venaient exercer au profit de leurs frères leurs anciennes professions ennoblies par l'obéissance. Il y avait aussi plusieurs hôpitaux, l'un pour les religieux malades, deux autres pour les étrangers pauvres ou riches qui venaient se faire soigner par la main des saints, un hospice de vieillards pour les vétérans du sacerdoce et de la prière.

Les disciples de saint Théodose, par une observation rigide du silence et la fidélité à leur règle, ne se dissipaient point dans les rapports nécessaires avec les étrangers que la charité les obligeait à recevoir; ils évitaient avec soin toute relation inutile avec le dehors. Unis par les liens de la paix et de la charité, ils paraissaient des anges terrestres aux pèlerins qui avaient le bonheur de les voir.

Il y avait quatre églises dans l'enceinte du monastère: la première était pour les religieux et les fidèles de langue grecque: c'étaient les plus nombreux; la seconde était pour les Arméniens, avec eux se réunissaient les Arabes et les Perses; la troisième servait aux Besses, c'est-à-dire à tous ceux qui venaient des pays septentrionaux et parlaient les langues slaves ou scythiques. Chaque nation chantait dans son église particulière la partie de la messe, appelée messe des catéchumènes, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à l'Evangile. Après l'Evangile tous se réunissaient dans l'église des Grecs, le saint sacrifice y était offert et les moines participaient ensemble au corps et au sang de Jésus-Christ. La quatrième église était le lieu de prière de ceux qui expiaient leurs fautes dans les humiliations d'une pénitence publique.

La cité monastique fut bientôt le théâtre des plus éclatants prodiges. Une femme avait vu jusque-là ses enfants mourir avant même de naître; elle se recommanda aux prières de saint Théodose et, cette fois, elle mit au monde un fils plein de vie, qu'elle nomma Théodose. Une année de disette, un grain de blé se multiplia jusqu'à remplir un grenier immense. A Alexandrie, un enfant tombé dans un puits profond vit un moine le soutenir, ralentir sa chute et le reposer doucement à la surface de l'eau, et plus tard, conduit par sa mère en Palestine, il reconnut Théodose pour son sauveur. Le cilice du saint abbé servait de cuirasse impénétrable au comte d'Orient. Souvent, à l'heure de la tempête, Théodose apparaissait tout à coup au naufragé et le conduisait au rivage en marchant sur les flots. Plusieurs fois, il fut rempli d'un esprit prophétique. « Priez, mes frères, dit-il un jour à ses religieux, car j'aperçois la colère divine qui s'arme contre l'Orient. » Quelques jours après, on apprit qu'un tremblement de terre avait détruit Antioche.

A quelque distance de la mer Morte, dans un site austère et sauvage, vivait alors l'illustre solitaire saint Sabas. Une étroite amitié l'unissait à saint Théodose. Les peuples de l'Orient avaient pour les

deux serviteurs de Dieu une même estime et une même vénération. Les ignorants et les pauvres apprenaient d'eux à connaître le chemin de la science sainte et des richesses véritables; des riches, des savants, des puissants selon le monde, comprenaient à leur école la vanité des espérances du siècle, et venaient sous leur direction chercher la paix et la gloire durable dans l'humilité, la pauvreté volontaire et l'abnégation de soi-même, pour l'amour de Jésus-Christ et l'espérance du ciel. Salluste, patriarche de Jérusalem, nomma saint Théodose *Cénobiarque*, c'est-à-dire supérieur de tous les *cénobites* de Palestine (moines vivant en communauté) et saint Sabas supérieur de tous les ermites.

SAINT THÉODOSE DÉFENSEUR DE LA FOI CATHOLIQUE

L'empereur Anastase s'était fait le protecteur des Eutychiens (hérétiques qui confondaient la nature humaine de Jésus-Christ avec sa nature divine), et avait chassé de Jérusalem le patriarche catholique pour le remplacer par un Eutychien. Pour attirer Théodose dans son parti, il lui envoya une somme considérable pour les pauvres, environ trois mille écus. Théodose accepta les aumônes impériales, mais par une lettre courageuse, il protesta de son attachement inviolable à la foi du concile de Chalcédoine. Il réunit tous les religieux de son monastère, les avertit que le temps de l'épreuve et du combat était venu, et dans un discours plein de feu les exhorta à rester fidèles à la vraie foi, même jusqu'au martyre s'il était nécessaire. Grande fut la colère de l'empereur, il n'osa cependant sévir encore. Théodose, profitant de sa liberté pour voler au secours des âmes en péril, se mit, malgré son grand âge à parcourir en missionnaire les villes et les campagnes de Palestine, afin de confirmer les fidèles dans la foi.

Un jour, il entra dans une des grandes églises de Jérusalem, accompagné de saint Sabas et du patriarche Jean III, il monta en chaire et en présence de la multitude, il prononça avec la majesté d'un ange de Dieu l'anathème contre ceux qui n'estimeraient pas les quatre conciles œcuméniques au même prix que les quatre évangiles. Ensuite, comme il traversait la foule étonnée, une femme atteinte d'un horrible cancer fut guérie en touchant l'habit du saint prédicateur.

A la nouvelle de ces événements, Anastase envoya Théodose en exil; mais le châtiment de Dieu ne se fit pas attendre: Anastase mourut en 518, frappé par la foudre; Justin monta sur le trône et saint Théodose revint paisiblement à son monastère.

Ephrem, le patriarche d'Antioche, et le Pape de l'ancienne Rome, Agapit, comblèrent plus tard de leurs louanges ce moine qui défendait si vaillamment la doctrine du Christ et qui s'humiliait alors aux pieds des religieux ses enfants.

PATIENCE ET RÉCOMPENSE

Enfin saint Théodose fut atteint d'une cruelle maladie qui n'altéra point sa patience. Un vieillard l'engageait à demander au Seigneur sa guérison. « J'ai eu cette même pensée, répondit le cénobiarque, mais je l'ai chassée comme un piège de l'enfer. J'ai rencontré dans ma vie assez de gloire et d'honneur, il est temps de souffrir pour mériter les consolations éternelles. Il comprit que son heure était venue, annonça à ses frères les futures destinées du monastère et du monde, appela près de sa couche trois évêques, leur fit part de la joie qu'il éprouvait de sa future délivrance et expira les mains jointes sur la poitrine, âgé de 105 ans environ. Le biographe remarque qu'il avait déjà envoyé au ciel six cent quatre-vingt-treize de ses enfants. Ses funérailles furent longtemps différées, à cause du concours de peuple qui se pressait autour de ses reliques. Enfin le patriarche Pierre ensevelit le bienheureux Théodose, non pas, dit le biographe, que ses restes mortels fussent un objet à cacher aux regards des hommes, mais parce que ce trésor ne pouvait être mis en sûreté que sous la pierre d'un tombeau.

SAINT MACÉDONIUS, ERMITE

Fête le 24 janvier.

Nous n'avons aucun détail sur les commencements de la vie de saint Macédonius. Il était déjà assez âgé quand il résolut de quitter le monde et de vivre dans la solitude. Mais voyant l'affluence des visiteurs augmenter sans cesse auprès des solitaires d'Antioche, il voulut à tout prix éviter cet inconvénient dangereux pour son humilité.

Dans ce but, il choisit de préférence le sommet des montagnes, n'ayant ni lieu fixe, ni couvert. Théodoret, témoin oculaire, raconte qu'il vécut pendant quarante-cinq ans dans une fosse profonde, ce qui le fit surnommer par les Syriens: *Guba*, nom qui signifie fosse.

On devine facilement combien saint Macédonius dut souffrir du froid et des intempéries des saisons. Mais Dieu qui fournit aux oiseaux leur pâture, et aux fleurs leur vêtement, veilla toujours sur son serviteur. Il daigna même manifester visiblement cette protection.

Un berger dont les brebis s'étaient égarées vint un jour consulter notre Saint; la nuit était noire et une neige épaisse couvrait le sol. Le pauvre berger, tout grelottant de froid malgré d'épaisses fourrures, réfléchissait sur les souffrances que saint Macedonius devait endurer sur cette montagne où rien ne l'abritait, quand il l'aperçut brillant de lumière et entouré d'un grand feu que deux hommes vêtus de blanc ne cessaient d'entretenir. C'était la réalisation des paroles de Notre-Seigneur: « Ne vous mettez en peine ni de votre nourriture ni de votre vêtement, car votre Père qui est aux cieux sait bien ce qui vous est nécessaire. »

Devenu vieux, saint Macédonius se bâtit une cabane pour obéir à ses amis. Il y vécut vingt-cinq ans; mais là encore, malgré son âge, il continua ses mortifications comme auparavant.

Durant toute sa vie, il n'usa jamais de pain ni de légumes. Un peu d'orge détrempée dans de l'eau, telle était sa nourriture quotidienne. Cette manière de vivre lui fit donner le surnom de Crythophage, c'est-à-dire mangeur d'orge.

SAINT MACÉDONIUS EST ORDONNÉ PRÊTRE — SA SIMPLICITÉ

Notre Saint avait beau se cacher; sa renommée commençait déjà à se répandre partout. Flavien,

patriarche d'Antioche, plein d'admiration pour lui, le jugea digne de gravir les degrés de l'autel et voulut lui conférer le sacerdoce. Mais connaissant la grande humilité de saint Macédonius et la résistance qu'il opposerait à ces propositions, il résolut d'employer la ruse. Le patriarche ordonna donc à notre Saint de se rendre à Antioche pour assister à une cérémonie. Le solitaire obéit, sans se douter du piège qu'on lui tendait. Au milieu du Saint Sacrifice, il fut saisi et ordonné prêtre. Saint Macédonius revint dans sa solitude, en proie à une vive affliction. Le dimanche suivant, le patriarche lui fit dire de se rendre de nouveau à Antioche pour une nouvelle solennité ; le Saint refusa. « Eh quoi ! dit-il, n'êtes-vous pas satisfait de ce qui s'est passé la semaine dernière? Voulez-vous m'ordonner prêtre une seconde fois? » C'est en vain qu'on essaya de lui faire comprendre que les ordres sacrés ne se réitéraient pas.

O simplicité vraiment merveilleuse ! O candeur admirable ! C'est aux âmes simples que Notre-Seigneur a promis le royaume des cieux. « Si vous ne devenez semblables à ces petits enfants, disait-il à ses apôtres, je vous le dis en vérité, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. »

Cette simplicité devenait parfois très spirituelle chez saint Macédonius, ainsi que le montre l'exemple suivant :

Un colonel chassait dans les environs d'Antioche ; il rencontra par hasard saint Macédonius, et l'ayant reconnu, il descendit de cheval pour le saluer. « Que venez-vous faire ici ? lui demanda le Saint en souriant. — Je chasse, répondit le colonel. Et vous, mon Père, que faites-vous? — Mon fils, lui répondit le Saint, je fais comme vous. Je suis chasseur depuis plus de trente ans. » Et comme le colonel le regardait avec étonnement, il poursuivit : « Je vais à la chasse de mon Dieu et jamais je ne me lasserai de le poursuivre jusqu'à ce que je l'aie atteint. »

DIEU ACCORDE A SAINT MACÉDONIUS LE DON DE MIRACLE ET DE PROPHÉTIE

« Si vous aviez la foi, disait Notre-Seigneur à ses disciples, vous diriez à cette montagne : Jette-toi dans la mer ! et elle s'y jetterait. » Nous pouvons donc juger de la grande foi que notre Saint avait en Dieu par les prodiges qu'il opéra. Nous empruntons à Théodoret les faits suivants :

Le colonel Lupicien attendait en vain depuis cinquante jours l'arrivée de deux vaisseaux chargés de provisions. Inquiet, il se dirigea vers saint Macédonius et lui confia ses craintes. Mon fils, lui répondit le Saint, l'un de vos vaisseaux a fait naufrage, mais le second entrera demain au port de Séleucie. Le colonel s'en alla et l'événement confirma bientôt la prédiction du solitaire.

Une femme de noble extraction était affligée de la faim canine ; sa voracité était telle que trente poules ne suffisaient pas à sa nourriture quotidienne ; saint Macédonius, appelé pour la guérir, prit un verre d'eau sur lequel il fit le signe de la croix et le donna à boire à cette femme qui, désormais, se contenta d'une aile de poulet par jour. Notre Saint guérit de la même façon une noble dame du nom d'Astrie, atteinte d'aliénation mentale. Un peu d'eau bénite suffit pour lui rendre la raison.

Saint Macédonius exerçait le même empire sur les démons que sur les maladies.

Une fille était possédée du démon. Malgré les ordres réitérés du Saint, celui-ci refusait de sortir du corps de la malheureuse ; car, disait-il, j'ai été contraint d'y entrer par les maléfices d'un jeune homme. Le père de la possédée ne sut pas plus tôt le nom de ce jeune homme, qu'il alla le dénoncer aux tribunaux, mais les magistrats refusèrent de croire à ses paroles. Notre Saint se rendit alors auprès du juge, fit comparaître la possédée et ordonna au démon de dire la vérité. Celui-ci, poussé à bout, déclara qu'il s'était servi d'une servante pour entrer en possession de la jeune fille, et après cet aveu, sortit du corps de la possédée. Les magistrats voulaient punir la misérable servante qui avait prêté son concours au démon ; mais le Saint le leur défendit afin de laisser à la coupable le temps de se repentir et de faire pénitence.

RÉVOLTE D'ANTIOCHE — DÉVOUEMENT DU SAINT

Saint Macédonius se plaisait dans sa chère solitude ; il savait néanmoins l'abandonner quand la charité le commandait. C'est ce qu'il fit à la révolte du peuple d'Antioche contre l'empereur Théodose. Tout le monde connaît ce fait historique ; mais ce que tout le monde ne connaît pas, c'est le dévouement de saint Macédonius et en général des solitaires d'Antioche.

Le premier moment d'effervescence passé, l'effroi succéda à la colère ; cette ville naguère révoltée qui, dans sa fureur, brisait les statues de l'empereur et les traînait dans les rues, était maintenant accablée sous le poids de la crainte et de la terreur, à la pensée des châtiments terribles qu'elle avait mérités. Ses rues étaient désertes et la ville semblait abandonnée. Flavien était déjà parti pour aller demander grâce, mais on n'espérait rien de l'empereur ; celui-ci avait déclaré la ville déchue de ses privilèges et envoyé plusieurs de ses officiers pour commencer les informations. Saint Macédonius s'offrit pour aller, lui aussi, demander le pardon des coupables, mais on crut que ce serait inutile. Le solitaire s'employa du moins de tout son pouvoir à porter partout des paroles de consolation, de concert avec saint Jean Chrysostome, alors prêtre d'Antioche, et dont la merveilleuse éloquence relevait les courages en convertissant les âmes.

Pendant que saint Macédonius et les solitaires se dévouaient, les philosophes dont Antioche regorgeait s'étaient enfuis. « Quel contraste entre les disciples de Paul et les disciples de ces anciens sages si vantés, s'écriait saint Jean Chrysostome, les disciples font connaître les maîtres : quel courage et quel dévouement d'un côté ! quelle hypocrisie et quelle faiblesse de l'autre ! »

MORT DE SAINT MACÉDONIUS

Saint Macédonius vivait depuis soixante-dix ans dans la solitude, lorsqu'il passa à un monde meilleur. Quel âge avait-il ? Quelles furent les circonstances de sa mort? L'histoire ne nous l'a pas conservé. Ses obsèques se firent avec grande pompe. Tout le peuple d'Antioche et un grand nombre d'étrangers étaient accourus pour voir une dernière fois le visage du Saint. Les magistrats et les plus hauts dignitaires regardèrent comme un honneur de porter ce corps affaibli par les austérités de la pénitence.

Saint Macédonius fut enseveli auprès de saint Aphraate et de saint Théodose d'Antioche, dans une église consacrée aux saints martyrs. Ceci se passait vers l'an 420.

L'Eglise célèbre sa fête le 24 janvier.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE CORI

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS DE L'OBSERVANCE

Fête le 11 janvier.

Portrait authentique du Bienheureux Thomas de Cori.

Cet aimable petit berger de la campagne romaine, plus tard l'apôtre de ces vastes solitudes, répand dès son enfance un tel parfum d'innocence et de vertu qu'on l'appelle *le petit saint*. C'est à Cori, petite ville du diocèse de Vellétri, que ses pieux parents reçoivent de Dieu ce trésor (4 juin 1655). L'enfant paraît intelligent : on le confie aux soins d'un vénérable chanoine de la ville, tout heureux déjà de voir son élève avancer rapidement. Mais la famille est très pauvre ; elle réclame les petits services que peut lui rendre le jeune étudiant, forcé d'interrompre ses travaux pour garder le troupeau paternel.

LE PATRE RESTE ÉTUDIANT

Le courageux adolescent, abandonné à lui-même, n'en poursuit pas moins son but avec ardeur. Sans négliger de veiller sur ses brebis,

il emploie les longues heures, que d'autres auraient laissé se consumer en rêveries, à revoir et à perfectionner ce qu'il a appris. L'étude et la prière partagent tous ses instants, et ces quelques années passées au milieu des montagnes, loin du monde et de ses attraits menteurs, lui donnent à un très haut degré le don si précieux de l'oraison. C'est dans la solitude que Dieu aime à préparer les saints.

FRÈRE THOMAS

La Providence le conduit comme par la main. Après avoir rendu à ses parents tous les services et les devoirs du plus aimant des fils, il les voit disparaître tour à tour et reste seul; mais, depuis longtemps, Dieu lui a parlé au cœur et lui a montré sa voie. Son parti est bientôt pris; après avoir partagé entre ses sœurs son modique patrimoine, il se présente au couvent des moines observants de Cori. Le gardien connaît déjà les vertus du jeune homme, et l'admission se fait sans difficulté. Bientôt le postulant entre au noviciat d'Orvieto. Dès ce moment, ses progrès sont si rapides qu'il sera choisi, à vingt-huit ans, pour devenir maître des novices dans cette même maison.

CIVITELLA

Sur le territoire de la célèbre abbaye de Subiaco, en un lieu désert et tout entouré de montagnes, se trouve le couvent de Civitella. C'est là que notre Bienheureux va passer la plus grande partie de sa vie, et imprimer aux religieux, ses frères, un tel élan de ferveur que plusieurs saints missionnaires et martyrs se formeront à son école.

Pour donner une idée de la vie que l'on y menait à cette époque, qu'on nous permette de retracer quelques extraits du règlement dont notre Saint est le véritable auteur. Chaque jour, même l'hiver et par les froids les plus rudes de ces montagnes, les moines se levaient à minuit pour réciter Matines. Le Bienheureux exigeait que l'office fût récité avec la modestie et la lenteur convenables; un jour qu'il se rendait à l'autel pour célébrer la messe, entendant que les religieux hâtaient la récitation de l'office, il ne put s'empêcher d'élever la voix et de les avertir qu'ils avaient tort de se précipiter ainsi.

Il répétait souvent : « C'est vain que la langue travaille si le cœur ne prie pas; » *si cor non orat, in vanum lingua laborat.*

On faisait dans la journée deux heures et demie d'oraison mentale. Le Saint n'ignorait pas que dans la méditation se forment les grands caractères. Après la messe, on se mettait au confessionnal, d'où on ne pouvait se lever avant d'avoir entendu tous les pénitents. Outre les jeûnes de l'Eglise et de l'Ordre, on faisait le Carême de l'Epiphanie et la vigile de toutes les fêtes de Notre-Dame. Ces jours-là, on mangeait à genoux un peu de pain avec des herbes et des fruits, sans aucun mets substantiel. Quand un religieux étranger arrivait au couvent, on lui lavait les pieds en récitant des psaumes. Trois fois la semaine, on se frappait rudement de la discipline, et on faisait la coulpe publique.

MORTIFICATIONS

Fr. Thomas entraînait par son exemple. Cette vie déjà très rigide ne suffisait pas à ses ardentes aspirations. Il était tellement mortifié que sa nourriture ordinaire consistait en un peu de pain et en quelques légumes; encore éprouvait-il le besoin d'y mêler des herbes amères. Les plus rudes macérations ne l'effrayaient pas. Les cilices, les chaînes de fer, les disciplines, dont il usait constamment, mirent plus d'une fois en danger sa vie qu'il avait abandonnée à Dieu, lui laissant le soin de la hâter ou de la ralentir. Aussi quand les bandits des montagnes, mécontents de se voir chassés de leur repaire, le menacent et l'insultent, il ne se soucie pas du péril, et son attitude les intimide et les force à se retirer. Il a aux jambes d'effroyables plaies qui pénètrent jusqu'à l'os; n'importe, il se traîne la nuit jusqu'au chœur plutôt que de s'exempter de l'office.

Chose admirable! ce supérieur, dont la réputation de savoir et de sainteté attirait une foule de personnes avides de le consulter, ce confesseur qui passait des journées entières à réconcilier les pécheurs accourus auprès de lui, ce prédicateur, dont les accents embrasés ravissaient les cœurs, se reposait de ses fatigues en remplissant les offices les plus humbles de la maison. Il aimait à se considérer comme le dernier des novices et mettait sa grande joie à balayer le couvent, à laver la vaisselle et le linge, à couper et à porter le bois; en toutes ces fonctions, son visage gardait une expression douce et souriante, témoignage expressif de son union avec Notre-Seigneur.

Ces occupations si viles en apparence étaient loin de satisfaire sa soif des humiliations. Il employait mille industries afin d'attirer sur lui les mépris de ceux qui l'entouraient. Les mauvais traitements le remplissaient d'une sainte allégresse, et il ne haïssait rien tant que les flatteries et les compliments. Avait-il enfreint la plus légère observance? on le voyait se prosterner au milieu du réfectoire, et demander humblement pardon à ses Frères. Quand il lui était arrivé de casser quelque plat en lavant la vaisselle, il se présentait devant la communauté, les morceaux suspendus à son cou. Un jour qu'il allait accomplir cet acte d'humilité, on l'appelle au confessionnal. Il s'y rend dans cet état et revient ensuite au réfectoire pour demander une pénitence.

LES SAINTES FOLIES DE LA PAUVRETÉ

A l'exemple de son séraphique Père, il s'était épris d'un grand amour pour la sainte Pauvreté, et il en avait fait sa dame et sa souveraine. Les objets mis au rebut par tout le monde étaient ceux qu'il choisissait toujours de préférence; il ramassait même les bouts de papier abandonnés, et était bien aise de s'en servir pour écrire ses notes. Toujours il portait un habit rapiécé, et jamais il ne voulut rien avoir à lui dans sa cellule, afin de se rappeler de Celui qui *étant riche n'a pas voulu avoir une pierre pour reposer sa tête.*

Un trait, en particulier, donnera une idée plus complète de ce vrai pauvre. Un de ses meilleurs disciples, le vénérable Théophile de Corté, gardien du couvent de Civitella, avait cru nécessaire d'agrandir les bâtiments, afin d'être mieux en mesure d'y exercer l'hospitalité. Pour donner à tous les religieux une leçon qui leur restât longtemps à la mémoire, et pour rétablir la véritable base de la règle de saint François, le saint homme n'hésita pas à faire abattre toutes les constructions qui lui parurent superflues. Le Fr. Théophile profita des instructions de son maître quand il eut plus tard à fonder des maisons de récollection en Corse et en Toscane.

Sa confiance en Dieu était sans bornes et il

s'abandonnait complètement entre les bras de la divine Providence. Aussi refusait-il les aumônes dès qu'elles dépassaient les besoins journaliers du couvent : « C'est à Dieu de se souvenir de nous, disait-il en ces circonstances; il ne faut pas lui lier les mains en montrant trop de sollicitude. »

Plus tard, en 1703, quand notre Bienheureux fut chargé du couvent de saint François près de Palombara, il débuta par un coup d'audace qui lui aliéna pour un temps l'esprit de toute la population environnante. Lui, qui n'avait pas de quoi nourrir la communauté, trouva les prés qui entouraient la maison beaucoup trop grands et en fit don à la ville. Bien plus, dans la petite partie qu'il daigna garder, il fit couper tous les oliviers qui donnaient l'huile du couvent; on devine l'accueil que durent recevoir dans la ville les pauvres religieux chargés de quêter l'huile; ils revinrent plus d'une fois les mains vides, toujours joyeux, du reste. Enfin, le supérieur résolut d'aller lui-même demander l'aumône et d'expliquer à ces braves gens qu'on ne peut être strictement pauvre et avoir des revenus : peine inutile. On ne voulait pas admettre ce qui, selon le monde, semble une insigne folie. Il fallut que des Pères de la Mission vinssent prêcher à Palombara et convaincre le peuple que la règle de saint François prohibe toute possession. Ce fut, du reste, le seul orage qui troubla cette fondation, et les magnifiques exemples de sainteté qu'ils avaient sous les yeux ne tardèrent pas conquérir toutes les sympathies des habitants.

Le Bienheureux avait donné ordre de recevoir tous les pauvres qui se présenteraient, et ils venaient nombreux : « Il n'y aura pas assez de pain, lui dit le portier. — N'importe, répondit-il, faites-les entrer tous, Dieu y pouvoiera. » Et Dieu y pourvoyait, soit en suscitant des bienfaiteurs, soit en multipliant miraculeusement les provisions.

VIE D'ORAISON — FÉCONDITÉ DE L'APOTRE

L'oraison devenait facile à un homme ainsi détaché de lui-même et des créatures. Les jours ne suffisaient pas à ses entretiens avec Dieu. Il passait des nuits entières à méditer la Passion et versait d'abondantes larmes. C'est dans ces méditations prolongées qu'il acquit cette onction merveilleuse et ce don de toucher les âmes, qui convertit une grande partie de la campagne romaine. Pendant vingt ans, il ne cessa d'évangéliser ces contrées et surtout les environs de Subiaco. Il partait, chaque Avent et chaque Carême, par le froid et la neige, et prêchait plusieurs fois le jour. Sa parole était très simple et à la portée des plus ignorants. Un prédicateur célèbre qui l'entendit avoua que l'étude et l'art ne sauraient parvenir à de pareils accents, et que l'Esprit-Saint seul pouvait les inspirer.

FAVEURS EXTRAORDINAIRES DE DIEU

L'amour de Dieu avait tellement pris possession de ce cœur d'apôtre que toutes ses aspirations tendaient vers lui. Plus d'une fois, le corps lui-même, ne pouvant résister à cette attraction d'en haut, s'élevait de terre, soit pendant ses prédications, soit quand il disait la Sainte Messe. Un jour qu'il distribuait la Sainte Communion, il tomba en extase et s'éleva tout d'un coup jusqu'à la voûte de l'église, tenant d'une main le Saint Ciboire, et, de l'autre, son Seigneur qui l'attirait à lui. Puis il descendit doucement et acheva de distribuer la Communion aux fidèles émerveillés.

Les conversions se multipliaient. Les bandits des montagnes eux-mêmes se sentaient terrassés par cette éclatante sainteté et tombant à ses pieds, devenaient doux comme des agneaux. Des ennemis depuis longtemps irréconciliables déposaient leur haine sous le souffle de cette ardente charité.

On raconte qu'une femme, dont on avait assassiné le mari, refusait absolument de pardonner au meurtrier. Le Bienheureux va la trouver, se jette à ses pieds, la suppliant, au nom de celui qui a pardonné à ses bourreaux sur la croix. Il avait une corde au cou comme un criminel, et pleurait amèrement. Ce spectacle arracha des larmes à la pauvre veuve, et le pardon suivit bientôt.

Le bienheureux Thomas lisait au fond des cœurs, et quand quelqu'un de ses innombrables pénitents oubliait quelque faute, il la lui rappelait doucement, et l'avertissait des pièges du démon. Les braves habitants de ces montagnes étaient devenus de véritables chrétiens des premiers âges, et, sans aucun respect humain, demandaient pardon à Dieu publiquement des fautes de leur vie passée.

Un jour qu'il dînait avec le curé de Cori, il lui dit en sortant de table et en lui prenant la main : « Adieu, cher ami, nous ne nous reverrons plus qu'au ciel, » ce qui fut vrai. Une autre fois qu'il rendait visite au curé de Gérano, il lui dit, après lui avoir, selon sa coutume, baisé la main avec respect : « Bon courage, seigneur dom Blaise; nous ferons sous peu un voyage qui nous mènera tous deux au port; vous d'abord, et moi après. »

En effet, le 4 janvier 1729, la fièvre le saisit. Le Bienheureux n'en fut nullement surpris et se prépara tranquillement à prendre possession de sa couronne. Une dernière consolation lui fut accordée. La veille de l'Epiphanie, il put descendre à l'église et revoir ses pénitents. Puis il demanda à recevoir le Viatique; quand Notre-Seigneur vint à lui, son corps se souleva de lui-même au-dessus de son lit pour recevoir son Sauveur. Auparavant, il demanda à tous les religieux qui entouraient sa couche de lui pardonner les scandales qu'il avait pu leur donner.

Ainsi s'éteignit, à l'âge de soixante-treize ans, l'un des plus saints religieux de l'Ordre séraphique. Pie VI l'a béatifié en 1785.

LE BIENHEUREUX GILLES DE LORENZANA

FRÈRE CONVERS DU MÊME ORDRE

Fête le 10 janvier.

LE PETIT SOLITAIRE

Le Bienheureux naquit en 1443, à Lorenzana, petite ville de la Basilicate, dans le royaume de Naples, de parents de condition modeste, mais profondément chrétiens. Il reçut au baptême le prénom de Bernardino, qu'il changea plus tard, lors de son entrée en religion, en celui d'Egidio ou de Gilles.

Ses parents prirent soin de l'élever dans l'amour et la crainte de Dieu, et ils n'eurent point à s'en repentir, car l'enfant fit de si rapides progrès dans la vertu, qu'on s'habitua bientôt à le considérer comme un saint.

A cette époque, les Frères Mineurs Observantins possédaient de nombreux couvents en Italie et dans toute l'Europe, et cette branche réformée de l'Ordre séraphique était en pleine floraison. Ils venaient de s'établir à Lorenzana, et le jeune Bernardino aimait à venir prier dans leur église. Sur sa demande, les Religieux y élevèrent un autel à saint Antoine de Padoue, où l'enfant venait souvent s'agenouiller et goûter les douceurs de l'oraison, pour laquelle il se sentait un irrésistible attrait.

Grâce aux lumières que Dieu lui accorda dans ces prières fréquentes et prolongées, il s'aperçut des périls dont le monde environne la vertu, et, pour s'y soustraire, il résolut de se retirer dans la solitude pour y vivre avec Dieu. Non loin de là, dans un endroit désert, se trouvait un petit sanctuaire de la Très Sainte Vierge. Le Bienheureux s'y rendit et il crut enfin avoir trouvé le lieu de son repos.

Là, son temps était partagé entre la prière et le travail des mains. Dieu, qui aime les âmes simples et innocentes, lui avait accordé à un très haut degré le don de la contemplation.

Sa droiture et sa pureté méritèrent une autre récompense également admirable. L'empire que le premier homme, avant son péché, exerçait sur les animaux de la création, Dieu se plut à le rendre à son petit serviteur, comme il le fit pour saint François d'Assise et pour d'autres saints. A la voix du Bienheureux, les oiseaux venaient voltiger autour de lui et prendre de sa main leur nourriture. Il les invitait à chanter avec lui les louanges du Créateur; leurs cris joyeux répondaient à son invitation.

AU SERVICE D'UN LABOUREUR

Le Bienheureux avait cru dire un adieu éternel au monde, mais le repos de sa solitude ne dura guère. Les populations environnantes ne furent pas longtemps sans remarquer la vie singulière de ce jeune homme et les miracles dont Dieu le favorisait. On accourut bientôt de toutes parts au sanctuaire de la Sainte Vierge. Les marques de vénération dont il était l'objet étaient loin de plaire au Bienheureux. N'ayant pu satisfaire dans la solitude ses attraits de vie cachée, il prend une mesure opposée, et, au lieu de se singulariser, il essaye de se perdre dans la foule et de voiler, sous les dehors d'une vie commune, les faveurs du ciel. Il quitte donc sa chère solitude et va se mettre au service d'un laboureur voisin du couvent des Franciscains.

IL REVÊT L'HABIT DE SAINT FRANÇOIS

Dieu, cependant, continuait à lui prodiguer ses faveurs surnaturelles. Chaque matin, l'humble ouvrier laboureur assistait à la messe conventuelle, et, durant la journée, l'attrait qui le portait vers le divin tabernacle aux pieds de Notre-Seigneur était si puissant, que souvent, le Bienheureux, laissant de côté bœufs et charrue, venait se prosterner dans l'église et y demeurait de longues heures, absorbé dans une ardente prière.

En agissant ainsi, il ne manquait point à ses devoirs d'état, il obéissait à une volonté spéciale de Dieu, qui le voulait tout à lui. Aussi les anges dont il imitait la vie prenaient sa place derrière la charrue, et, le soir, le labour de ses champs était aussi avancé que s'il y eût employé la journée entière.

Son maître ne tarda pas à s'apercevoir du prodige. Admirant les conduites de Dieu, il n'osa y mettre obstacle, et, après avoir délié le jeune homme de ses engagements, il lui laissa la liberté de se consacrer entièrement au service du Seigneur. Ainsi affranchi, le Bienheureux demanda aux religieux de l'Observance la faveur d'être admis parmi eux en qualité de Frère convers.

SA VIE CÉLESTE — SA MORT

On avait assigné au Fr. Gilles l'emploi de jardinier : c'était lui fournir le moyen de mettre à exécution ses désirs de solitude et de recueillement. En effet, muni de la permission de ses supérieurs, le bienheureux Frère se bâtit dans le jardin une pauvre cabane dans laquelle il se retirait pour vaquer plus librement aux exercices de la pénitence et de la contemplation.

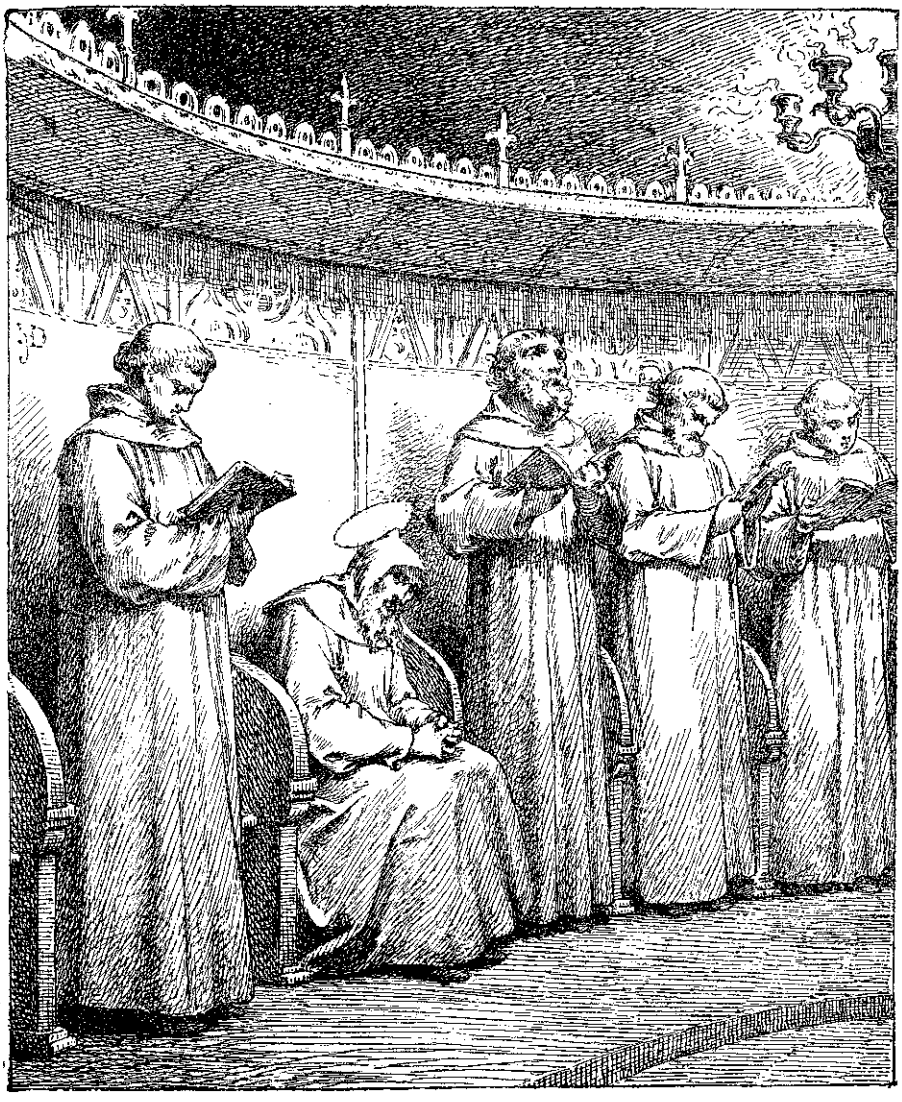
Ses austérités étaient effrayantes, et il traitait son corps avec la dernière rigueur. En récompense, le Seigneur lui accorda avec plus d'abondance que jamais les faveurs surnaturelles les plus précieuses. Souvent, on vit le saint Frère jardinier s'élever de terre, absorbé dans de merveilleux ravissements. Les oiseaux venaient familièrement chercher refuge dans sa pauvre cellule et lui tenir compagnie. Favorisé du don de prophétie et de celui des miracles, il s'en servit pour ramener à Dieu une foule de pécheurs.

Le Fr. Gilles expira saintement le 10 janvier 1518 au couvent de Lorenzana. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau, et son corps, six ans après, fut trouvé aussi intact, aussi flexible et aussi frais qu'au moment de sa mort. Chose merveilleuse! on le trouva, non point dans la position où il avait été placé, mais à genoux, la face tournée vers le Saint-Sacrement et un rosaire à la main. Dès lors, on commença à l'honorer et la ville de Lorenzana le choisit pour patron. Léon XIII a confirmé en 1880 le culte immémorial du bienheureux Gilles.

SAINT BENOIT BISCOP

ABBÉ BÉNÉDICTIN, PROPAGATEUR DE LA CIVILISATION EN ANGLETERRE

Fête le 12 janvier



Quand, devenu aveugle et paralytique, il ne put plus dire l'office les religieux venaient auprès de lui le chanter en deux chœurs.

LE VII[e] SIÈCLE EN ANGLETERRE

Le VII[e] siècle, si décrié par certains critiques modernes intéressés à déguiser la vérité à leurs lecteurs, est, en réalité, une magnifique période de paix tranquille entre les invasions barbares de l'âge précédent et les guerres carlovingiennes; un temps de reconstitution sociale pour les divers pays de l'Europe occidentale; une époque fertile, sinon en génies littéraires, au moins en profonds politiques, et, ce qui vaut mieux, d'une exceptionnelle fécondité en grands saints. Le savant Mabillon n'hésite pas à le nommer un âge d'or, et d'autres ont pu, à juste titre, lui appliquer le mot d'un historien : *Septenus numerus pacatissimus* (1).

Récemment convertie au catholicisme, sans passer comme d'autres par l'intermédiaire de l'hérésie arienne, la Grande-Bretagne ne restait pas en arrière

(1) On trouvera une étude intéressante sur le VII[e] siècle dans la préface de la vie de saint Léger, par le cardinal bénédictin, dom Pitra.

de ce mouvement d'ensemble. L'heptarchie anglo-saxonne, gouvernée presque sans exception par des princes sages et religieux, les saint Ethelbert, les saint Edwin, les saint Oswald, les saint Oswin, perdait dans ce siècle ses premiers apôtres, recevait des lois chrétiennes, et voyait surgir, sur tous les points du vieux sol breton, d'innombrables monastères, foyers précieux de civilisation et de vertu, destinés à parfaire l'œuvre de saint Augustin de Cantorbéry, et qui lui vaudront l'honneur de disputer plus tard à l'Irlande le beau nom d'*île des saints*.

Autant, sinon plus que la France, l'Angleterre a été pétrie par les moines. A l'époque dont nous parlons, le noble pays des Angles envoie en foule sur le continent les anges que désirait voir saint Grégoire : une douzaine de princesses saxonnes figurent aux catalogues des saintes premières abbesses de Chelles, de Jouarre, de Faremoutier. Dans l'île même, vivent saint Félix, l'apôtre de l'Est-Anglie; saint Erconwald, évêque de Londres; saint Laurent, saint Mellit, saint Adhelm, saint Adamnan, saint Théodore, saint Wilfrid, saint Cuthbert, listes glorieuses d'illustrations nationales dont nous ne pouvons citer que les noms les plus saillants; magnifique floraison qui donne à l'Eglise, aux débuts du siècle suivant, saint Bède le *vénérable* Père, saint Willibrord, l'apôtre de la Hollande, et saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne.

ÉDUCATION ET PREMIER PÈLERINAGE DE SAINT BENOIT BISCOP A ROME

Saint Benoît Biscop mérite, dans ce catalogue, une place choisie, par les vertus dont il fut un modèle éminent et par les bienfaits que son pays reçut de lui.

Biscop Baducing, connu sous le nom de saint Benoît Biscop, vulgairement en Angleterre saint Bennet, naquit en 628 dans le royaume de Northumberland, un des sept royaumes de l'Heptarchie. Ses parents, nobles et riches seigneurs saxons, le destinèrent de bonne heure au métier des armes, carrière ordinaire des gens de sa condition. Naturellement courageux, Benoît se fit vite une brillante réputation à la cour d'Oswy, roi de Northumberland.

Nous ignorons à la suite de quelles circonstances l'appel de Dieu se fit entendre au cœur du jeune officier. A l'âge de vingt-cinq ans, à l'heure où l'avenir le plus souriant s'offrait à ses rêves, nous le voyons entreprendre le long et pénible pèlerinage de Rome, afin de s'instruire plus complétement des principes de la foi et de la perfection chrétiennes.

Benoît savait que le prince des apôtres était jadis venu lui-même apporter le premier aux Bretons la bonne nouvelle de Jésus-Christ: il comprenait qu'on ne saurait trouver plus sûrement la doctrine de ce Jésus-Christ ailleurs qu'auprès du Pape, interprète et gardien de la tradition de l'Eglise, dépositaire infaillible de la révélation divine. Au même siècle, nous voyons les évêques bretons recourir à chaque instant au Saint-Siège et le charger de trancher les difficultés de doctrine ou de discipline ecclésiastique. C'est d'ailleurs la grande époque des pèlerinages à Rome. « Pendant les VII^e^ et VIII^e^ siècles, dit Montalembert, Rome fut le rendez-vous d'innombrables pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Occident, pour contempler la cité sainte et prier aux tombeaux des saints et des martyrs. Aucune nation ne porta plus de zèle et d'ardeur dans l'accomplissement de ce pieux devoir que les Anglo-Saxons... Princes et évêques, riches et pauvres, prêtres et laïques, hommes et femmes, entreprenaient ce pèlerinage avec une ardeur qui le leur faisait souvent recommencer une seconde fois, malgré les difficultés et les dangers d'un si long voyage (*les Moines d'Occident*, *tome* II). » Parmi les principaux pèlerins anglais, avec saint Benoît, nous devons signaler saint Wilfrid, l'illustre archevêque d'York; et deux rois dont l'un est Ina, le grand législateur saxon.

Il semble que saint Benoît fit son premier pèlerinage à Rome sans être décidé à embrasser la vie monastique. La reine de Northumberland et le roi de Kent le donnèrent pour compagnon de voyage à saint Wilfrid qui, ne trouvant pas dans les moines écossais de Linsdisfarne des maîtres assez sûrs dans les voies de la sainteté, voulait les étudier dans les monastères d'Italie. L'archevêque de Lyon, saint Chamond, voulut les retenir auprès de lui; mais ils poursuivirent leur route, arrivèrent à Rome où le pape Martin I^er^ les reçut favorablement, vénérèrent le sépulcre glorieux des saints apôtres et s'instruisirent de ce qu'ils s'étaient proposé.

En repassant par la Gaule, saint Wilfrid accepta l'hospitalité de saint Chamond et resta à Lyon jusqu'à la mort de ce prélat. Benoît retourna en Angleterre et passa les cinq ou six années suivantes à étudier à fond les livres théologiques qu'il avait rapportés.

NOUVEAUX PÈLERINAGES. — SAINT BENOIT EMBRASSE LA VIE MONASTIQUE

Le prince Alfred, un des fils du roi Oswy, charmé sans doute par les descriptions que le Saint lui faisait des beautés de la Ville éternelle, résolut d'accomplir à son tour ce pieux voyage, et le pria de lui servir de guide et de compagnon. Mais Oswy crut devoir s'opposer au dessein de son fils.

Benoît partit seul. Après avoir visité encore les sanctuaires et les monastères de Rome et plusieurs autres en Italie, en retournant dans sa patrie par le midi de la France, il s'arrêta dans la célèbre abbaye de Lérins, fondée depuis deux siècles et demi par saint Honorat, sous la règle de saint Macaire, et qui suivait alors celles de saint Colomban et de saint Augustin.

Le noble pèlerin trouva là sa vocation définitive. Il demanda et obtint l'habit religieux, vécut deux ans dans l'observance la plus parfaite de la vie cénobitique, toute de prières, de travail et de mortifications. Enfin, attristé par le relâchement où il voyait ses Frères tomber peu à peu (1), il repartit pour Rome où le poussait un attrait particulier, avec l'intention d'y demeurer le reste de sa vie.

Dieu en avait décidé autrement. Le pape saint Vitalien venait de sacrer évêque de Cantorbéry un moine grec pieux et savant, nommé Théodore, et voulait l'envoyer dans la Grande-Bretagne, pour y réformer certains abus et y régler certaines questions de discipline. Il lui donna pour compagnons un autre moine, d'origine africaine, nommé Adrien, et saint Benoît Biscop. Le premier avait humblement refusé l'épiscopat que Vitalien lui avait offert et avait déjà fait des voyages dans les Gaules. Quant à Benoît, le Pape, connaissant sa noblesse, son savoir et ses vertus, le jugea plus capable que tout autre de servir de guide et d'interprète à ses deux envoyés.

RETOUR DE SAINT BENOIT BISCOP

Saint Théodore, saint Adrien et saint Benoît partirent vers la fin de mai, vinrent par mer à Mar-

(1) Lérins fut réformé quelques années plus tard par saint Ayoul (Aigulfus) qui y introduisit la règle de saint Benoît.

seille, et de là par terre à Arles, où ils demeurèrent chez l'archevêque jusqu'à ce qu'Ebroïn leur eût envoyé l'autorisation de poursuivre leur voyage. Ils passèrent l'hiver à Sens, à Meaux et à Paris, auprès des saints prélats qui gouvernaient alors ces Eglises. Le roi de Kent envoya un de ses principaux seigneurs au devant de Théodore qu'il attendait avec impatience. Théodore et Benoit s'embarquèrent donc à St-Josse-sur-Mer et arrivèrent heureusement à Cantorbéry. Quant à Adrien, Ebroïn, le soupçonnant à tort d'être secrètement chargé de quelque mission diplomatique contraire aux intérêts de sa politique ombrageuse, le retint encore deux ans en France.

Théodore donna à Benoît le gouvernement de l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul, près de sa ville épiscopale. Le Saint y introduisit promptement une parfaite régularité; mais à l'arrivée d'Adrien, il se démit de sa charge entre ses mains, et repartit une quatrième fois pour Rome.

NOUVEAUX PÈLERINAGES — FONDATION DE DEUX MONASTÈRES — SAINT BENOIT BISCOP APPREND AUX ANGLAIS A CONSTRUIRE DES BATIMENTS EN PIERRE ET A FABRIQUER LE VERRE

Il rapporta de ce voyage bon nombre de livres ecclésiastiques qu'on lui vendit ou dont on lui fit présent. En passant à Vienne, dans les Gaules, il en retira encore plusieurs qu'il avait jadis achetés et laissés en dépôt dans cette ville.

A son retour, le roi Egfrid, autre fils et successeur d'Oswy, le même qui persécuta plus tard saint Wilfrid et saint Willibrord, lui donna, près de l'endroi où la Wear se jette dans la mer du Nord (Wearmouth), une terre « de soixante-dix charrues, » c'est-à-dire suffisante pour nourrir soixante-dix familles. Benoît y bâtit, sous le vocable de saint Pierre (vers 674), le monastère de Monkwearmouth (l'embouchure de la Wear où habitent les moines).

Trois ans après, le même prince lui fit don d'une seconde terre, d'une étendue un peu moins considérable, au lieu nommé Jarrow, sur la Tyne, à deux lieues environ de Monkwearmouth. Le Saint y construisit un second monastère en l'honneur de saint Paul ; ce vocable, comme le premier, est évidemment un souvenir de ses fréquents pèlerinages au tombeau des bienheureux apôtres.

Jusque-là, les Anglais ignoraient l'art de bâtir en pierres, ou du moins s'y adonnaient tellement peu que l'église même du fameux monastère de Lindisfarne était en bois et couverte en chaume et en planches. Benoit passa en France et en ramena des maçons habiles pour construire son église en pierres et la voûter à la romaine.

Les Anglais ne connaissant pas davantage la manière de fabriquer le verre, Benoît fit aussi venir des verriers et mit des vitres aux fenêtres des deux monastères et de leurs églises.

Il fit également apporter des Gaules ou alla lui-même y acheter les instruments, les vases précieux, les ornements sacrés, qu'il ne pouvait trouver dans le pays. Importants services rendus à la cause de la civilisation et du progrès par un moine catholique, services qu'aurait dû, ce semble, oublier moins facilement un peuple connu pour son amour du bien-être, du commerce et de l'industrie.

Les deux monastères de Saint-Pierre et de Saint-Paul étaient tellement unis, grâce à leur voisinage et surtout à l'esprit dont le saint fondateur les avait animés, qu'ils semblaient ne former qu'une seule communauté. Pour les gouverner, pendant les fréquents voyages qu'il entreprenait pour leur procurer ce qu'il jugeait utile, comme nous l'avons dit, il mit à la tête de celui de Monkwearmouth son parent Estrevin (Easterwine), et à la tête de celui de Jarrow, le pieux Geoffroi (Ceolfrid). A la mort d'Estrevin, qui arriva peu après, il le remplaça par le diacre Sigefroi (Sigfrid), et, à la mort de ce dernier, il confia à Geoffroi la direction des deux abbayes. Ces trois abbés sont honorés d'un culte public par l'Eglise. Quel ne devait pas être le mérite d'un homme dont les disciples brillaient ainsi de tout l'éclat de la sainteté?

CINQUIÈME PÈLERINAGE A ROME — LE PROTESTANTISME CONFONDU D'AVANCE

Le saint abbé entreprit un cinquième pèlerinage à Rome, à la fois par dévotion et pour le règlement de quelques affaires ecclésiastiques. Il en revint avec de nombreuses reliques; des tableaux représentant les traits principaux de la vie de Notre-Seigneur, de la Bienheureuse Vierge et des saints, et de nouveaux livres contenant les ouvrages des Pères.

De chacun de ses pèlerinages, nous apprend le vénérable Bède, son disciple et son historien, il rapportait des trésors pareils. Encore une fois, que disent les anglicans d'Henri VIII de ce zèle d'un des plus fameux apôtres de leur pays à propager le culte des reliques et des images des saints?

Sans doute nous ne rendons pas aux âmes bienheureuses le culte suprême dû à Dieu seul. Il faut toute la mauvaise foi du protestantisme pour oser reprocher ce crime à l'Eglise. Mais si nous n'adorons pas les saints, nous les vénérons et nous les invoquons comme les amis de Dieu, nos avocats et nos intercesseurs auprès de Lui. La doctrine de l'Eglise n'a pas varié depuis les temps apostoliques où de généreux chrétiens s'exposaient au supplice pour dérober les corps des martyrs aux insultes des bourreaux.

Saint Benoit Biscop pensait sur cette question comme les apôtres, comme le Pape, comme l'Eglise catholique. Il orna ses deux monastères des images, des tableaux, qu'il avait rapportés d'Italie. Au fond de l'église de Saint-Pierre, il mit ceux qui figuraient la Sainte Vierge et les douze apôtres; à la muraille méridionale, les histoires tirées de l'Evangile; au côté du Nord, les visions de l'*Apocalypse;* de sorte, qu'en entrant dans cette église, dit le vénérable Bède, moine lui-même à Jarrow, ceux qui ne savaient pas lire trouvaient de tous côtés des objets utiles et agréables, voyant Jésus-Christ et ses saints, et rappelant en leur mémoire la grâce de son Incarnation, ou la terreur de son dernier jugement.

Dans l'église de Saint-Paul, il mit des tableaux qui marquaient la concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament : par exemple, Isaac portant le bois du sacrifice et Jésus-Christ portant sa Croix; le serpent d'airain et Jésus-Christ crucifié.

De tels ornements sont-ils donc déplacés dans une église, pour que le protestantisme anglais les ait brutalement supprimés de ses temples? C'était affaire aux moines de se soucier de l'instruction et de la récréation des pauvres; mieux valent sans doute les murailles nues et froides à la place des portraits des saints, et les monuments funèbres des *grands* hommes modernes à la place des statues i bienheureux.

Benoit avait obtenu du Pape, qui était alors saint Agathon, un privilège qui consacrait la liberté de ses monastères.

Mais il avait eu un autre soin encore. Il demanda au Pape, qui le lui accorda, d'emmener avec lui Jean, abbé de Saint-Martin de Rome et préchantre de l'église de Saint-Pierre, pour établir dans ses

deux abbayes le chant grégorien et les cérémonies romaines.

Saint Wilfrid et saint Adrien avaient, au reste, formé déjà de nombreux et savants élèves, aussi bien dans la musique et la littérature que dans les sciences; mais leur école avait évidemment influencé surtout le pays qui les entourait, c'est-à-dire le royaume de Kent.

L'abbé Jean, que le Pape avait chargé aussi d'une mission auprès des évêques de la Grande-Bretagne, arrivé à Wearmouth avec plusieurs moines, que lui avait donnés pour l'aider l'abbé de Saint-Martin de Tours à son passage en France, laissa par écrit l'ordre de la célébration des fêtes pour toute l'année: on en fit plusieurs copies, et le savant maître enseigna de vive voix le chant grégorien. Avant son départ, les plus habiles chantres accoururent de tous les monastères du pays pour l'entendre, et plusieurs l'invitèrent à venir dans leurs maisons.

Benoît, jaloux de voir fleurir dans sa patrie la discipline qu'il avait admirée dans les monastères de France et d'Italie, enseigna à ses moines toutes les pratiques de la vie de perfection. Il établit encore une école où il professait publiquement et vit autour de sa chaire jusqu'à six cents auditeurs. C'est à cette école qu'on lui amena le vénérable Bède, âgé de sept ans, et dont il fit à la fois un savant, un littérateur et un saint.

Il voulait que ses Religieux fussent les mieux instruits de tout ce qui concerne la célébration de l'office divin et des cérémonies liturgiques. Il composa lui-même un livre intitulé : *De la célébration des fêtes*, pour les empêcher d'oublier les habiles leçons qu'ils avaient reçues de l'abbé Jean. D'autres auteurs pensent, il est vrai, que ce livre fut écrit par Jean lui-même. On a aussi attribué à saint Benoît Biscop une *concordance* des règles monastiques, qui est l'œuvre de son homonyme, saint Benoît d'Aniane, un livre *sur les privilèges* de ses monastères et un autre d'*exhortations* à ses moines.

MORT DE SAINT BENOIT BISCOP — SON CULTE

Devenu vieux et accablé d'infirmités, Benoît fut un rare exemple de patience au milieu de maladies douloureuses. Il ne cessait de remercier Dieu de lui avoir permis d'établir chez ses enfants de si saintes constitutions. Le plus grand plaisir qu'on pouvait lui faire était de l'entretenir des institutions ecclésiastiques qu'il avait étudiées en divers endroits et surtout à Rome, et des nombreux pèlerinages qu'il avait accomplis.

Les trois dernières années de sa vie, la paralysie le priva de l'usage de ses membres et finit par l'obliger à ne plus quitter sa couche. Comme il ne lui était plus possible d'assister à l'office, plusieurs Religieux, partagés en deux chœurs, venaient chanter auprès de lui les psaumes de chaque heure canoniale; il les suivait avec attention et joignait sa voix aux leurs quand ses forces le lui permettaient.

Avant de mourir, il exhorta ses disciples à garder fidèlement leur règle, leur vantant l'exacte observance qu'il avait admirée dans d'autres monastères et le bonheur de ceux qui aiment leur vocation. « Mes enfants, leur disait-il, ne croyez pas que les constitutions que je vous ai données soient une invention de mon esprit. Après avoir visité dix-sept monastères bien disciplinés, dont j'ai tâché de connaître parfaitement les lois et les usages, j'ai formé un recueil de toutes les règles qui m'ont paru les meilleures : c'est ce recueil que je vous ai donné. »

Enfin le bienheureux Père rendit son âme à Dieu le 12 janvier 690 (ou 703, suivant quelques hagiographes), après avoir reçu le saint Viatique. Il fut aussitôt vénéré comme un saint, au témoignage de son disciple le plus fameux, le vénérable Bède, abbé de Jarrow, qui a écrit sa vie dans son histoire des premiers abbés de Wearmouth. Il en parle aussi avec de magnifiques éloges dans une de ses éloquentes homélies. C'est à ces deux sources que les auteurs plus modernes ont surtout puisé les détails historiques dont nous venons de donner un résumé.

Saint Benoît devint, d'un côté avec saint Pierre, de l'autre avec saint Paul et saint Bède, le patron des deux églises qu'il avait fait construire. C'est au pied de l'autel dédié sous son nom dans la cathédrale de Cantorbéry, que fut immolé l'illustre défenseur des droits de l'Église, saint Thomas Becket.

La congrégation actuelle des Bénédictins anglais regarde aussi saint Benoît Biscop comme un de ses protecteurs spéciaux.

En 970, ses reliques, d'après un chroniqueur du XII^e^ siècle, furent transférées à l'abbaye de Thorney ; cependant les moines de Glastonbury prétendaient en posséder une partie.

Les deux monastères fondés par lui furent, comme tant d'autres couvents bénédictins, l'origine de trois villes groupées à leur ombre bienfaisante : Wearmouth, Monkwearmouth et Jarrow. Ce sont aujourd'hui de petits ports de commerce, enrichis par le transport de la houille et l'exploitation de nombreuses industries.

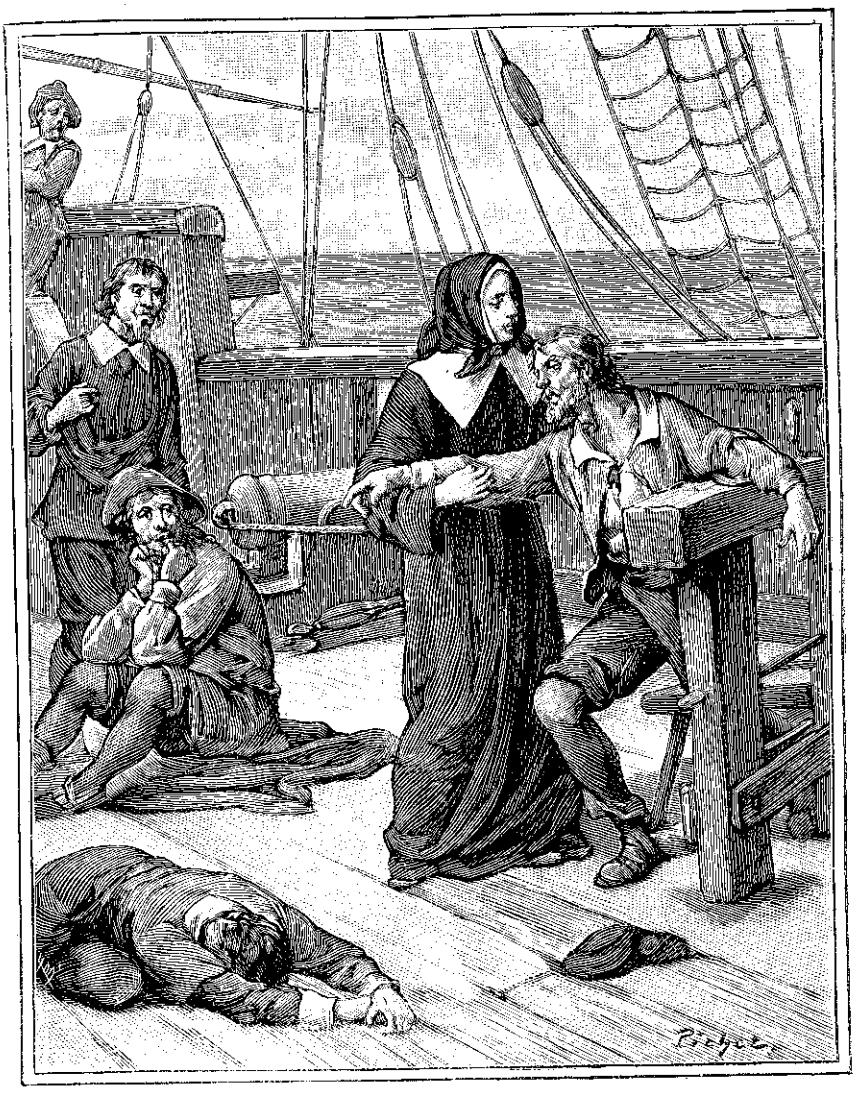
Monkwearmouth fut détruit par les Danois au X^e^ siècle ; Jarrow à la même époque, ou à l'invasion normande, vers la fin du XI^e^. Rebâtis, au moins en partie, les deux monastères ne furent plus bientôt que de simples prieurés soumis à l'abbaye de Durham ; ils disparurent complètement lors de la prétendue réforme d'Henri VIII (1546). Une partie de l'ancienne église conventuelle de Jarrow est conservée dans l'église paroissiale protestante ; on montre même dans la sacristie le siège du vénérable Bède, conservé à titre d'antiquité curieuse.

Plaise à Dieu qu'un jour *la vieille Angleterre*, revenue tout entière à la religion de ceux qui lui apportèrent avec la foi chrétienne les avantages de la vie matérielle, à la religion des saint Augustin, des saint Thomas, des saint Edouard, des saint Anselme, et de tant d'autres, plaise à Dieu, que l'île brumeuse, l'île des saints et des moines, retrouve avec le chemin de la Rome des Papes, le soleil de la vérité catholique pour éclairer l'apogée de sa puissance terrestre.

LA VÉNÉRABLE SŒUR MARGUERITE BOURGEOIS

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME (1620-1700)

Fête le 12 janvier



Pendant un voyage au Canada, Sœur Bourgeois se dévoue au service des pestiférés.

PREMIÈRES ANNÉES — LA VOCATION

L'histoire a retenu le nom du Malouin Jacques Cartier, qui jeta, en 1524, les bases d'une colonie française au Canada, des sieurs de la Roque, de Champlain, de Montmagni, de Maisonneuve, ces grands organisateurs de la « Nouvelle France ». Un nom paraît oublié : celui de la Sœur Bourgeois, leur vaillante collaboratrice.

Marguerite Bourgeois naquit à Troyes en Champagne, le 15 avril 1620, un Vendredi-Saint. Abraham Bourgeois et Guillemette Garnier, ses parents, étaient gens de petite condition, mais probes et bons chrétiens.

De bonne heure, l'enfant fréquenta les écoles et « y apprit à lire et à écrire et peut-être quelque chose de plus », disent ingénument ses biographes. Organisatrice déjà et entreprenante, elle prenait plaisir à grouper ses compagnes pour s'entretenir avec elles des devoirs de leur état, parler de piété et leur donner ce goût du travail qui semblait inné chez elle.

Elle venait de faire sa Première Communion quand sa mère mourut. Témoin de sa gravité et de sa conscience du devoir, Abraham Bourgeois se déchargea sur elle des soucis du ménage et lui confia l'éducation d'une sœur et d'un frère plus jeunes. De cette époque, elle ne nous a laissé dans

ses mémoires d'autre souvenir que celui d'un très vif plaisir pour des ajustements, du reste inoffensifs, de la toilette.

Marguerite avait vingt ans quand, le jour du Saint Rosaire, au cours de la procession, une statue de la Vierge lui apparut d'un éclat éblouissant, qui pénétra son cœur. Fidèle à l'action intime de Dieu dans son âme elle sacrifia dès lors son goût des vanités et fit vœu de ne se vêtir que d'habits grossiers.

Désireuse de se donner à Dieu, elle se présenta au Carmel. On ne l'accepta point. Elle s'enrôla alors dans la Congrégation séculière de Notre-Dame, fondée par saint Pierre Fourier. Les membres de cette association ne vivaient pas en communauté, n'avaient pas de vœux et s'adonnaient à l'éducation des jeunes filles et à divers exercices de charité.

Ce n'est qu'une halte. La jeune fille cherche encore la voie où Dieu l'appelle. Éconduite de nouveau par les Clarisses, elle pratique la vertu avec plus d'ardeur, prononce, en 1643, le vœu de chasteté perpétuelle et y ajoute bientôt celui de pauvreté. Elle entoure de soins son père agonisant. Il meurt. Elle l'ensevelit et ajoute désormais à ses pratiques celle d'ensevelir les morts.

Témoins de sa vertu et sachant son attrait pour l'instruction des jeunes filles, ses directeurs l'encouragent à tenter une fondation. Des deux compagnes qui lui viennent, l'une meurt, l'autre se retire : elle est seule et l'œuvre est morte. Dieu l'encourage par de précieuses faveurs dans la Sainte Communion, et, un jour qu'elle est en adoration devant le Saint Sacrement, Notre-Seigneur lui apparaît sous la forme d'un ravissant enfant de trois ans.

Cependant, on recrutait des vocations religieuses pour le Canada. Dès la première heure, la Sœur Bourgeois avait accepté de traverser les mers. Les conseils d'hommes éclairés la confirmaient dans son dessein ; elle attendait que Dieu lui fît connaître le moyen de le réaliser.

DIEU MANIFESTE SES VOLONTÉS VERS LA « NOUVELLE FRANCE »

En 1651, la Sœur Bourgeois eut un songe qui, sans l'éclairer complètement, lui parut significatif. Durant son sommeil, elle vit un homme grave et vénérable, portant l'habit de campagne des ecclésiastiques et avec qui il lui fut révélé qu'elle aurait bientôt de grands rapports pour la gloire de Dieu. Quelques jours après, M. de Maisonneuve, gentilhomme champenois, premier gouverneur de Montréal, arrivait à Troyes, rappelé par les intérêts de la colonie. Il rendit visite au couvent de la Congrégation Notre-Dame où deux de ses sœurs étaient religieuses. La conversation roulait sur l'Œuvre canadienne. On fit venir la Sœur Bourgeois. A peine entrée au parloir : « Voici mon prêtre, voici celui que j'ai vu dans mon songe, » s'écria-t-elle. Son départ fut arrêté aussitôt. Les autres religieuses lui firent entendre qu'elles espéraient bien ne pas la voir partir seule : « Je vous avais promis de vous suivre, dit la Sœur Bourgeois, si vous alliez à Ville-Marie ; mais je n'ai pas promis de ne pas vous y précéder si vous tardiez trop. »

Un scrupule la saisit quand elle apprit qu'elle voyagerait seule femme au milieu d'un grand nombre de soldats : « Va au Canada, je ne t'abandonnerai pas, » lui dit la Sainte Vierge dans une apparition, et la Sœur fit en secret ses préparatifs de voyage, des préparatifs à la manière des saints, c'est-à-dire en distribuant tout son avoir et ne se réservant qu'un paquet de hardes. Et elle se rendit à Paris.

Inébranlable devant l'opposition de sa famille, tardivement avertie de son projet, la Sœur Bourgeois eut à vaincre les instances d'une sympathie mal entendue. On essaya de lui prouver que M. de Maisonneuve abusait de sa simplicité, que sa place à elle était au Carmel. Ce n'était qu'une tentation. Elle poursuivit son voyage, et ce fut une longue suite d'épreuves et d'humiliations. On la tourne en ridicule. A Orléans et à Saumur, l'hôtellerie se ferme devant cette aventurière qu'on voit débarquer avec une troupe d'hommes, ses compagnons de route. Des lettres anonymes arrivent à M. de Maisonneuve à dessein de le dissuader de prendre avec lui une personne destinée au Carmel : ces manœuvres échouent. En juillet 1652 a lieu l'embarquement. On lève l'ancre.

Le voyage débutait à peine que déjà la coque pourrie du navire faisait eau de toutes parts. On relâcha plusieurs jours. Les trois mois de traversée furent pour la Sœur Bourgeois trois mois d'apostolat. Elle instruisait matelots et soldats, récitait la prière, faisait de pieuses lectures, consolait les affligés : le vaisseau avait l'aspect d'un couvent. Trois mois durant elle ne voulut d'autre lit qu'un tas de cordages, d'autre nourriture que la modique ration de l'équipage. Quand la peste se déclara à bord, la Sœur devint l'infirmière des malades et huit expirèrent entre ses bras.

Le 22 septembre, les voyageurs débarquaient heureusement à Québec. Le premier acte de la Sœur Bourgeois en terre canadienne fut un acte de foi : elle fit planter une croix au sommet de Montréal. Immédiatement, son apostolat commença. Quelques mots le résument : elle se fit toute à tous. On rapporte ce trait.

Au cœur de l'hiver, un soldat vint implorer sa charité et lui dit qu'il n'a pas où reposer. La Sœur se souvient qu'on lui a donné un lit dont elle n'use jamais, va chercher le matelat et le donne. La nouvelle se propage. Un deuxième soldat arrive et expose sa misère : elle lui donne la paillasse. Deux autres soldats lui succèdent : chacun reçoit une couverture. Personne, dit-on, ne se présenta pour l'oreiller, meuble encore inutile pour la Sœur qui savait se passer de tout.

LA CONGRÉGATION NOTRE-DAME

Arrivée depuis quatre ans au Canada, la Sœur Bourgeois résolut d'élever une chapelle à la Sainte Vierge. Les ressources faisaient totalement défaut ; elle agit autour d'elle et chacun lui prêta son concours. Qui donna de l'argent, qui porta du bois, qui se fit manœuvre. Le travail allait bon train quand les supérieurs ecclésiastiques défendirent d'aller plus avant. La Sœur obéit, et ce contretemps devait tourner à bien pour l'œuvre : au lieu d'une chapelle en bois on construisit plus tard une chapelle en pierre.

Déçue dans son espoir de grouper dans la chapelle, pour les instruire, les petites filles de Ville-Marie, la Sœur pensa à s'associer des compagnes. Sans hésiter, sans calculer avec les objections d'une prudence humaine, elle passa la mer une seconde fois sur un navire huguenot et arriva en Champagne (1658). Dès qu'elles apprirent son retour, trois de ses anciennes compagnes s'offrirent pour l'Œuvre du Canada. Aux parents inquiets qui voulaient savoir ses garanties, la Sœur faisait valoir le contrat par lequel M. de Maisonneuve venait de lui céder une pauvre étable. A celles

qui la suivraient, elle promettait « du pain et du potage » Dix-huit jeunes filles s'exilèrent joyeusement à la suite de la Sœur Bourgeois.

L'étable, où l'on avait percé une cheminée, fut leur logement. Les combles, autrefois un colombier et où l'on prenait accès par une échelle extérieure, devinrent le dortoir et la salle de communauté.

Mais bientôt la pauvre demeure fut trop étroite et la Sœur Bourgeois, par mortification et humilité, répugnait à édifier sur de vastes dimensions. Toute sa vie elle s'accusa, ainsi que d'une faute, d'y avoir consenti. Les deux corps de logis, couvent des Sœurs et pensionnat, montaient rapidement et allaient être terminés. Il manquait, pour affermir l'œuvre, les lettres patentes du roi. L'ardeur de la Sœur Bourgeois ne s'accommodait guère des prudentes lenteurs de la diplomatie et elle trouva plus expéditif de porter elle-même sa requête à Louis XIV, qui, gracieusement, approuva et confirma « l'établissement de ladite Congrégation Notre-Dame dans ladite île de Montréal, en la Nouvelle France ».

Favorisée partout d'une évidente protection divine, ayant glané par la France une gerbe nouvelle de vocations et dépositrice d'une statue miraculeuse de la Vierge, la fondatrice repartit pour le Canada (1672). Dénuée de tout, elle avait confiance que Dieu pourvoirait à l'entretien de ses compagnes parfois justement inquiètes du lendemain. En plein Océan, quatre navires anglais se montrent soudain. Ils ont bon vent et viennent droit sur l'inoffensif vaisseau français. « Ma Sœur Bourgeois, s'écrie le capitaine, nous sommes perdus; mettez-vous en prière avec toutes vos filles. » Mais les jeunes filles éplorées n'ont même plus la force de prier : « Ma Sœur, nous allons être prises! Qu'allons-nous devenir? — Nous irons en Angleterre ou en Hollande où nous trouverons Dieu comme partout ailleurs, » répond simplement la Sœur en souriant. Cependant, on se met à prier, et les vaisseaux ennemis ne sont bientôt plus en vue. Les passagers, rassurés, chantent un *Te Deum*.

Le 13 août, les voyageuses étaient à Québec. Deux ans plus tard, la chapelle tant rêvée par la Sœur Bourgeois était enfin inaugurée. La Vierge miraculeuse apportée de France en prit possession et fut depuis lors vraiment Reine de Ville-Marie, sous le vocable de Notre-Dame de Bon Secours.

L'ŒUVRE GRANDIT

LA FONDATRICE DONNE UNE RÈGLE A SA CONGRÉGATION

Quand la Sœur Bourgeois arriva à Montréal, quelqu'un vint lui annoncer que sa communauté était en décadence et que la maison périclitait : « Dieu soit béni! » se contenta-t-elle de répondre. Ses Sœurs n'eurent en effet à lui offrir que du pain et un peu de lard. La Sœur Geneviève n'en fut pas moins chargée de préparer le souper de la communauté. « Mais que voulez-vous que je prépare? répliqua-t-elle, je ne vois rien dans la maison. — Allez toujours à votre office, » répondit la supérieure. La Sœur obéit, et, dès le soir même, les dons affluèrent et il y eut abondance.

Cette pauvreté, loin d'être un obstable, semblait au contraire favoriser le développement de l'œuvre. Les vocations croissaient tous les jours, les jeunes Iroquoises venaient comme les Françaises, et plusieurs moururent en odeur de sainteté. Indifférente aux avantages de la fortune et du talent, la Sœur Bourgeois ne considérait dans les postulantes que la vertu. Elle voulait chez toutes le désir de la sainteté et la possibilité d'y parvenir. Le détachement le plus absolu était à la base de l'Institut, et certaines conditions de la fondatrice étaient bien faites pour effrayer et éloigner les volontés tièdes : « Toute fille qui demande à être reçue dans cette communauté doit se défaire de l'attachement à ses parents, à ses amis et à tout ce qui peut lui occuper inutilement l'esprit. Je lui déclare qu'on pourra l'employer aux offices les plus bas et les plus contraires à ses inclinations; la mettre en mission avec une Sœur qui sera chargée de la contrarier en tout, de la faire taire pour faire parler une petite fille, en un mot, de l'humilier et de la mortifier sans aucun ménagement. »

La ferveur des origines battait son plein, et il n'en coûtait à personne de se plier joyeusement à la rigidité des observances les plus austères. Mais à la longue les meilleures résolutions fléchissent et une loi qui n'est pas codifiée s'oublie. La Sœur Bourgeois songea à donner des constitutions à sa communauté. Incapable de vouloir à demi, une fois encore elle fit voile vers la France, parcourut divers couvents, en étudia l'organisation, y prit ce qui pouvait convenir à son œuvre et revint au Canada présenter sa règle aux approbations de l'autorité ecclésiastique.

L'évêque l'accueillit par un refus. L'affaire traîna en longueur et on en vint à proposer à la Sœur Bourgeois une fusion de sa communauté avec la Congrégation des Ursulines. Elle éleva de respectueuses mais énergiques protestations, démontra l'incompatibilité du bien qu'elle se proposait avec les règles d'une communauté cloîtrée, se prodigua en démarches et en voyages pénibles par toutes saisons. L'approbation solennelle fut enfin donnée le 24 juin 1698, moins de deux ans avant la mort de la fondatrice.

Mais elle devait par avance payer ce succès d'un douloureux sacrifice où le courage de plusieurs eût infailliblement sombré. Une nuit de décembre 1683, le couvent et le pensionnat des Sœurs furent détruits par un incendie et deux religieuses périrent dans les flammes. La Sœur Bourgeois s'attribua la cause de cette catastrophe : « C'est, disait-elle, une juste punition du ciel de la faiblesse que j'ai eue, lorsque j'ai consenti que, par un esprit peu conforme à la pauvreté, humilité et mortification, dans lesquelles nous devions vivre, on ait bâti cette grande maison pour nous mettre à l'abri de quelques légères incommodités. »

La Providence suscita des bienfaiteurs, et de nouvelles constructions, plus vastes encore que les premières, s'élevèrent bientôt sur l'ancien emplacement.

Peu à peu la ruche essaimait au dehors. Dès avant même l'approbation des règles, chaque canton du diocèse de Québec possédait un couvent de la Congrégation Notre-Dame. Sans se soucier de l'entretien ni du logement, la fondatrice établissait son œuvre partout où du bien était à faire. Elle voulait ses filles « savantes et habiles à toute sorte d'ouvrage » et qu'elles fissent l'école « avec une grande pureté d'intention, sans aucune acception de personnes, sans distinction des pauvres ou des riches, des parents ou amis ou des personnes étrangères, des jolies ou des laides, des douces ou des grondeuses ». Elle disait en envoyant les Sœurs : « Pensez, ma chère, que dans votre mission vous allez ramasser les gouttes du sang de Jésus-Christ qui se perdent. » Pour imiter Marie, leur « première et principale institutrice », et suivant l'esprit de leur Congrégation qui avait un caractère d'universalité, les reli-

gieuses devaient s'efforcer d'exceller dans toutes les vertus. La Sœur Bourgeois leur en marquait d'ailleurs parfaitement la route.

DERNIÈRES ÉPREUVES — LA MORT

Depuis son jeune âge, la Sœur Bourgeois éprouva pour la mortification un irrésistible attrait. Sa préférence allait aux aliments les plus grossiers qu'elle ne prenait qu'en petite quantité. Pour toute boisson, elle se contentait d'un peu d'eau une fois le jour et ainsi excitait plutôt sa soif qu'elle ne se désaltérait. Pour couchette habituelle, elle avait la terre nue. La paillasse et l'oreiller lui paraissaient une coupable recherche de la sensualité. Une grande partie de ses nuits se passait en prières. Même par les plus grands froids, elle évitait de s'approcher du feu. Nuit et jour, elle portait un bonnet hérissé de pointes qui lui ensanglantaient la tête. Les Sœurs surprirent son secret et la supplièrent d'abandonner cet instrument de supplice. Elle refusa, disant « qu'il ne lui faisait pas plus mal qu'un oreiller de plumes ».

A ces mortifications volontaires, Dieu en ajouta d'autres dont la Sœur Bourgeois ne fut jamais déconcertée. Avide d'austérités et ayant porté à l'héroïsme la pratique de la vertu, elle souffrit vingt-cinq ans des adoucissements que l'autorité ecclésiastique ou les circonstances l'obligèrent à apporter aux premières observances en honneur dans sa Congrégation. Elle s'accusait de ces indispensables réformes comme d'un relâchement funeste, croyait avoir perdu la confiance de ses religieuses, prétendait entraver les progrès de l'Institut et insistait pour céder le pouvoir à une supérieure plus énergique.

Dieu, jusqu'alors, ne lui avait pas manqué. La nuit envahit tout à coup son âme, et elle eut le pressentiment de sa réprobation éternelle. Prières et mortifications lui devinrent fastidieuses et elle les multipliait sans triompher de son invincible dégoût. Se considérant comme une réprouvée au milieu de ses Sœurs, elle se croyait indigne de la Sainte Eucharistie. Les communions que lui imposait son confesseur étaient à ses yeux autant de profanations. Son obéissance aveugle la sauva.

En 1693, on fit enfin droit à ses instances; une nouvelle supérieure fut élue. Quelques mois après, par une lumière intérieure, la Sœur Bourgeois fut avertie soudain de sa réconciliation avec Dieu. La crise d'âme avait duré quatre ans. Les derniers scrupules de la sainte fondatrice s'évanouirent enfin quand, en 1697, par ordre de ses supérieurs, elle eut à consigner comme en un testament, sous forme d'instructions et de maximes, les saintes pratiques religieuses qui avaient été toute sa vie.

En 1698, les règles de la Congrégation Notre-Dame furent approuvées, les Sœurs prononcèrent leurs vœux entre les mains de l'évêque de Québec. Au comble de ses vœux la Sœur Bourgeois obtint enfin d'achever ses jours dans l'obéissance et d'être à jamais éloignée du gouvernement de l'Institut.

Scrupuleusement soumise aux moindres observances, avide d'humiliations, ne se comptant pour rien, elle allait couronner une longue vie de vertus par un acte d'héroïque charité. La maîtresse des novices, dangereusement malade, venait de recevoir les derniers sacrements. La communauté priait à la chapelle pour obtenir une guérison qu'il n'était guère plus permis d'espérer. On vint en avertir la Sœur Bourgeois, qui jouissait, malgré son grand âge, d'une pleine santé.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, que ne me prenez-vous, moi qui suis inutile à tout dans cette maison, plutôt que cette pauvre Sœur qui peut encore vous y rendre de grands services!

Le sacrifice fut accepté. Aussitôt la malade se trouva mieux, et, dès le soir, la généreuse victime était terrassée par de violentes douleurs. Sans murmurer, elle souffrit douze jours, bénissant Dieu, chantant des cantiques et invitant ses infirmières à les chanter avec elle. Le 12 janvier 1700, après une douce agonie, la Sœur Bourgeois se croisa modestement les mains sur la poitrine et expira dans la quatre-vingtième année de son âge.

Le visage de la défunte, flétri par les mortifications, prit aussitôt un éclat magnifique. La foule qui se pressait autour du corps y vit un symbole de la gloire dont la Sœur jouissait déjà au ciel. Des faits miraculeux ne tardèrent pas à confirmer cette opinion favorable, et l'humble fondatrice fut proclamée bienheureuse par la voix populaire.

Une pieuse contestation s'éleva le jour des funérailles : chacun voulait les précieux restes de la défunte. Enfin son corps fut donné à l'église paroissiale, et la Congrégation Notre-Dame garda le cœur, dont le reliquaire portait cette inscription :

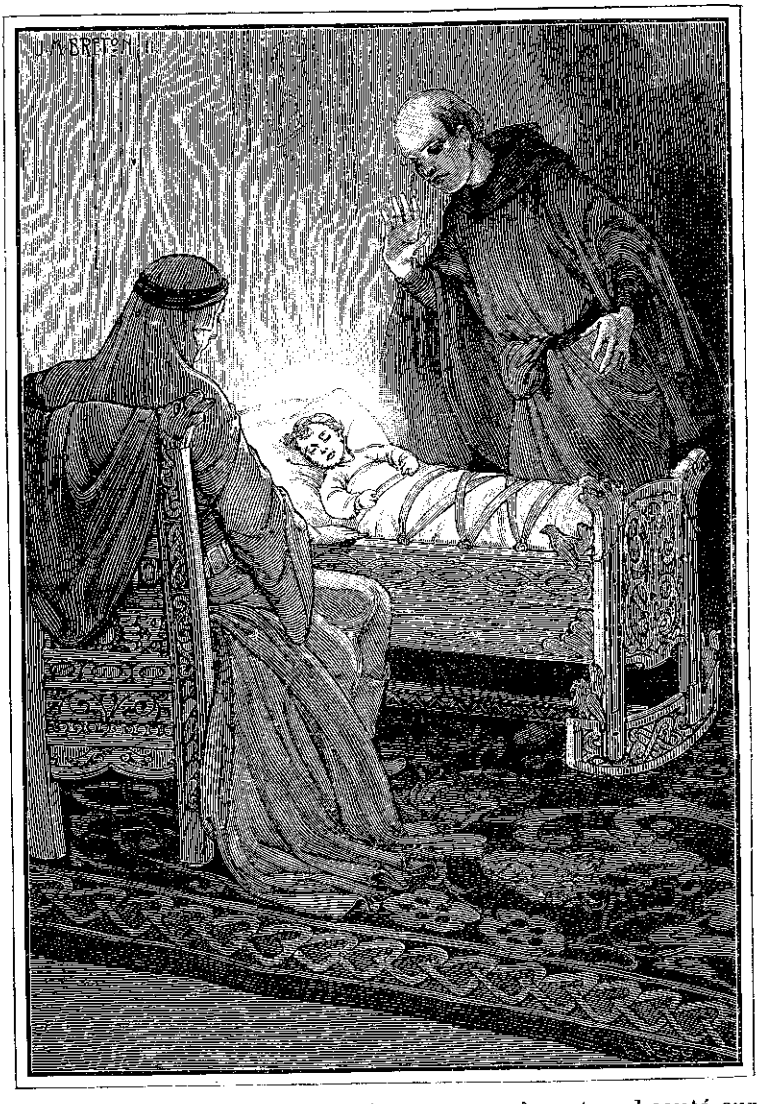
Le cœur que couvre cette pierre,
Ennemi de la chair, détaché de la terre,
N'eut point d'autre trésor qu'un amas précieux
De vierges que son zèle assembla dans ces lieux.

SOURCES CONSULTÉES

La Vie de la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois. Ville-Marie, chez W. Gray, 1818.

SAINT AELRED, ABBÉ DE RIEVAULX

Fête le 12 janvier.



Encore enfant, au berceau, Aelred ravit, par sa grâce et sa beauté surnaturelle, l'archidiacre Guillaume.

Une des gloires de l'Eglise d'Angleterre au moyen âge fut certainement saint Aelred, abbé de Rievaulx. Ses écrits historiques et ascétiques nous montrent en lui un esprit très cultivé, versé à la fois dans les sciences profanes et sacrées. Il avait une connaissance très approfondie de l'Ecriture Sainte et en faisait un excellent usage ; sur ce point, il pourrait être comparé à saint Augustin, dont les *Confessions* faisaient ses délices. Un amour de Dieu tendre et ardent animait toutes ses œuvres, ce qui lui mérita d'être appelé le « saint Bernard » de l'Angleterre. De ce Saint, il imita non seulement les écrits, mais encore l'humilité, la douceur, la patience, la charité, en un mot la sainteté de vie.

NAISSANCE ET JEUNESSE

Saint Aelred appartenait par sa naissance à la noblesse de l'Ecosse. Il naquit à Hexham, en l'année 1109, dit une tradition. Dès son enfance, il donna des signes précurseurs d'une vraie sainteté; lorsque, enfant, il reposait dans son berceau, un archi-

diacre, son parent, nommé Guillaume, s'approchant pour le considérer, fut tout à coup saisi de respect et d'admiration, car il vit la figure du petit Aelred briller comme le soleil ; elle rayonnait d'une telle lumière que, si Guillaume en approchait la main, elle faisait de l'ombre, et il se voyait dans ce visage limpide et serein comme dans un miroir.

Ses parents moururent avant qu'il eût pu jouir de leurs caresses ; il reçut néanmoins une éducation proportionnée à son rang. Comme il nous l'apprend lui-même, il se lia d'une étroite amitié avec ses compagnons de classe. « Quand j'étais enfant, lisons-nous dans la préface de son livre sur l'amitié spirituelle, et que j'allais à l'école, j'éprouvais un réel plaisir d'être dans les bonnes grâces de mes compagnons, me livrant tout entier au plaisir d'aimer et d'être aimé, car rien ne me paraissait plus doux, plus agréable, plus cher que l'amour. »

AELRED EST ADMIS A LA COUR D'ÉCOSSE SON HUMILITÉ ET SA DOUCEUR

Vers l'âge de quinze ou seize ans, il fut reçu à la cour du roi d'Ecosse, David Ier, qui le traita comme son propre fils. Gagné par la bonté, l'aménité, les manières toujours prévenantes du jeune Aelred, le roi ne tarda pas à lui confier des charges très importantes. Nommé gouverneur du palais malgré son jeune âge, il s'acquitta de cette fonction avec une si scrupuleuse diligence que le roi en fut émerveillé. Aelred gagna ainsi la confiance du roi et l'estime des grands de la cour.

Au milieu des honneurs, Aelred sut conserver toujours deux vertus qui s'y rencontrent rarement : l'humilité, sans laquelle il n'y a pas de vrai chrétien, et la douceur, qui en est inséparable. Deux traits de sa vie vont nous montrer avec quelle perfection il pratiqua ces vertus.

Un jour, rapporte son biographe, qu'une personne de qualité lui faisait des reproches injurieux en présence du roi, loin de se fâcher ou de couvrir son accusateur de honte, il l'écouta avec patience; quand elle eut fini, au lieu de chercher à se disculper, il la remercia de sa bonté et de sa charité à l'avertir de ses fautes. Tant de patience et d'humilité impressionnèrent si fort et de façon si heureuse cette personne qu'elle se jeta aux pieds d'Aelred et lui demanda pardon.

Une autre fois, tandis qu'il discutait sur des matières importantes, il fut interrompu par une personne de l'assemblée qui l'accabla d'invectives méchantes : il s'arrêta et les écouta avec un profond silence. Tous ceux qui étaient présents s'attendaient à une prompte et vive réplique ; il n'en fut rien ; quand l'interrupteur eut fini, Aelred continua son discours sans trahir la moindre émotion et sans relever les injures qu'il venait de recevoir.

Le monde s'ouvrait souriant devant lui. La fortune, l'amitié des grands semblaient l'inviter à poursuivre une carrière qui n'aurait pour lui que triomphes et succès. A la cour, du reste, le roi lui-même lui donnait l'exemple de la vertu et des bonnes œuvres, ainsi qu'Aelred nous l'apprend dans son livre sur la généalogie des rois anglais : « J'ai vu le roi, écrit-il, sur le point de partir pour une partie de plaisir, ayant déjà le pied à l'étrier, ou même monté à cheval, laisser, à la demande d'un client pauvre, la partie projetée, rentrer dans la salle d'audience et écouter patiemment la requête qu'on lui présentait. »

Un moment, la carrière militaire sembla attirer notre Saint, mais l'appel de Dieu à une vie plus intérieure et plus cachée, repoussé tout d'abord, devint de plus en plus pressant et finit par l'emporter. Ce ne fut pas sans combat. Une chose surtout le retenait et l'empêchait de quitter le monde : ses nombreux amis à qui il faudrait dire adieu pour toujours. Son cœur se révoltait à cette pensée. Cependant, à force de réflexion, poussé et soutenu par la grâce de Dieu qui, sans cesse, le pressait de dire adieu au monde pour se consacrer, non plus au service d'un roi de la terre, mais du Roi des rois, il comprit que tôt ou tard il serait séparé de ses amis et que la mort lui imposerait d'une façon bien plus cruelle ce qu'il hésitait à faire sous l'impulsion de la grâce. S'accusant alors de lâcheté, il prit la résolution de briser les liens qui lui étaient plus chers que tous les plaisirs d'une vie honorée et opulente. Pour que son sacrifice fût complet, il quitta l'Ecosse, se rendit dans la province d'York, en Angleterre, à Rievaulx ou Rieval, et entra dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux. Il avait vingt-quatre ans quand il laissa le monde et ses plaisirs pour se donner au service de Dieu.

SAINT AELRED, MOINE

Rievaulx, qui signifie vallée de la Rii, fut fondé en 1122 ou 1132, par un seigneur anglais, Gauthier d'Especke, en souvenir de son fils mort d'une chute de cheval. Quand les premiers moines y arrivèrent, sous la conduite de l'abbé Guillaume, disciple de saint Bernard, Rievaulx n'était guère qu'une affreuse solitude, *locus horris et vastæ solitudinis*. Grâce à l'activité des religieux, il devint bientôt une vallée fertile. C'est dans cette solitude que le jeune Aelred vint s'ensevelir, après avoir dit adieu à toute idée de plaisir, de richesse et d'ambition mondaine, cherchant uniquement à satisfaire les nouvelles aspirations de son âme.

Nous aurons une idée de sa ferveur dans la vie religieuse par le portrait qu'il trace du novice en général. « Il se contente, dit-il, d'une nourriture maigre et souvent insuffisante, d'un habit grossier ; pour étancher sa soif, il n'a le plus souvent que l'eau de la fontaine. Le sommeil le prend, encore penché sur les pages sacrées. Pour couchette, il n'a qu'une natte dure sur laquelle il étend ses membres fatigués ; à l'heure où le sommeil commence à devenir plus reposant, le son de la cloche l'oblige à se lever. Inutile de parler de son travail, puisque plus que tout autre il doit manger son pain à la sueur de son front ; inutile aussi de mentionner son exactitude à garder le silence, ne pouvant parler qu'à trois personnes et encore très rarement. N'accomplit-il pas

parfaitement ce mot de l'Apôtre : « Faites » donc mourir vos membres, les membres » de l'homme terrestre », et ce que dit le Psalmiste : « Je suis devenu devant vous » comme une bête de somme. »

» N'est-il pas vraiment comme une bête de somme, le moine qui, sans résistance, va là où il est envoyé, endure sans se plaindre tout ce qu'on lui fait souffrir. En lui, il n'y a pas de place pour la volonté propre, pas de temps pour l'oisiveté ou la dissipation. Et ce qui est admirable, c'est qu'il n'a d'égal à ses fatigues que ses joies; il est toujours en paix, toujours tranquille, toujours libre. Parmi les frères, quelle union ! quelle concorde ! Ce que chacun possède semble appartenir à tous, et ce qui est à tous semble être à chacun. Une chose plus admirable encore, c'est qu'il n'y a pas d'acception de personne, pas de considération de rang ni de condition. Seule, la nécessité établit des différences ; l'infirmité des inégalités ; la volonté d'un seul sert de loi à tous ; dès qu'une parole est sortie de la bouche du supérieur, tous l'observent avec la plus scrupuleuse attention, comme si tous s'étaient concertés ou comme ci cet ordre était tombé des lèvres mêmes de Dieu. En un mot, on ne saurait trouver, soit dans les préceptes évangéliques, soit dans les écrits des Pères, soit dans la vie des anciens moines, des exemples de perfection qui ne soient reproduits par les religieux de notre Ordre. » L'auteur de ces lignes ne devait pas rester au-dessous de ce qu'il écrivait, et on peut juger par là de la ferveur avec laquelle il fit son noviciat.

SAINT AELRED, MAÎTRE DES NOVICES

Son noviciat terminé, Aelred, profondément pénétré de l'esprit de sa vocation, prononça ses vœux. Quelques années s'écoulèrent, et lui-même fut chargé de la direction du noviciat. Le choix était heureux, car nul plus que lui ne possédait l'esprit religieux. Tous se réjouirent de cette nomination, un seul excepté, lui-même, tellement il se croyait indigne de remplir une telle fonction. Il accepta cependant par obéissance, et les vertus de prudence et de sagesse qu'il déploya dans l'exercice de cette charge montrent combien le choix avait été heureux. Ses instructions à ses moines étaient pleines de foi, d'onction et d'amour de Dieu. Il était tour à tour le consolateur, le soutien, le guide de ceux qui voulaient embrasser la vie religieuse dans son Ordre ; si ses exhortations n'étaient pas assez puissantes pour affermir une vocation chancelante, il avait recours à la prière.

Un des novices confiés à ses soins laissa envahir son cœur par l'indécision, l'incertitude ; saint Aelred se mit alors à prier pour lui. Quelques jours plus tard, le novice revint trouver le Père maître et lui déclara son intention de quitter le monastère et de rentrer dans le monde.

— Ne vous exposez pas à perdre votre âme, mon frère, répliqua le Saint ; n'est-ce pas folie de vouloir le contraire de ce qu'ont voulu les Saints, qui tous désiraient faire leur salut.

Paroles inutiles ; le novice partit. Il marcha tout le jour, mais au coucher du soleil, il se trouvait encore devant les murs du monastère. Saint Aelred alla à sa rencontre, se jeta à son cou, l'embrassa tendrement et lui dit :

— Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec moi ? Tout le jour, je n'ai fait que verser des larmes à votre sujet, mais je crois que le Seigneur m'a exaucé ; vous ne serez pas perdu.

Et il le ramena au monastère.

SAINT AELRED, ABBÉ

En 1142, malgré son horreur des dignités, saint Aelred dut accepter la charge d'abbé. Pendant près de dix ans il dirigea l'abbaye de Revesby, puis il revint prendre la direction de Rievaulx, où il devait mourir.

Toujours humble au milieu des honneurs, saint Aelred s'efforçait d'être en tout un exemple pour les moines dont il avait la direction. Aussi fit-il de grands progrès dans les voies de la perfection. Ses prières étaient plus ferventes, son union avec Dieu plus intime, son application à l'étude des Saintes Ecritures et des Pères plus soutenue. Les pénitences prescrites par la règle ne lui suffisaient pas pour mortifier son corps, il s'ingéniait à en inventer de nouvelles. Ses jeûnes rigoureux rendirent son corps plus semblable à un squelette qu'à un corps humain, de sorte qu'à le voir, dit son biographe, on se serait cru en présence, non d'un homme, mais d'un esprit.

Sous son gouvernement doux et paternel, la communauté de Rievaulx se développa très rapidement. Le monastère comptait environ cent cinquante moines quand il en prit la direction ; à sa mort, il en avait plus de cinq cents, venus de tous les rangs et de toutes les classes de la société. C'était un spectacle vraiment admirable que de voir ces moines étroitement unis ; le Saint lui-même en était dans l'admiration ainsi qu'il s'en explique en appliquant à ses moines ce passage d'Isaïe : « Le loup habitera avec l'agneau, la panthère reposera avec le chevreau, le veau, le lion et le bœuf gras vivront ensemble, et un jeune enfant les conduira. » Après avoir comparé les divers animaux avec les divers rangs de la société, il ajoute :

— Si nous considérons cette assemblée, nous pouvons voir que cette prophétie est beaucoup mieux observée ici que si ces animaux habitaient réellement ensemble. Considérez, en effet, comment Dieu vous a rassemblés de tous les pays et de tous les rangs de la société! Dans le monde, quelques-uns d'entre vous étaient semblables au lion par leur orgueil et le mépris des pauvres, d'autres ressemblaient au loup, qui ne vit que de vol et de rapine, passant leur temps à combiner de nouveaux plans pour dépouiller le prochain; d'autres, enfin, étaient comme le léopard, qui ne fait que hurler à propos de tout. Mais quel merveilleux spectacle de voir ceux qui, dans le monde, étaient si orgueilleux, si infatués d'eux-mêmes, devenir simples et obéissants comme de petits enfants!

Son union avec Dieu, ses prières continuelles, les dons merveilleux que Dieu lui

accorda, le discernement des esprits, sa tendresse toute paternelle étaient sans cesse au service de ses moines.

— Mes chers Frères, leur disait-il souvent, ma vie entière, mon intelligence, mon temps vous appartiennent; usez-en comme il vous plaira, pourvu que ce soit pour votre avancement spirituel ; ne m'épargnez pas le travail.

Les malades étaient l'objet de ses soins et de sa prédilection spéciale. Un jour qu'un Frère souffrait beaucoup d'une tumeur au bras, le saint abbé se rendit près de lui, puis, faisant le signe de la croix sur la partie malade, il le guérit.

Il aimait encore plus les âmes que les corps et n'épargnait rien pour les ramener à la vertu, si, par hasard, elles avaient eu le malheur de s'en écarter. Ayant connu par révélation qu'un religieux avait fait une communion sacrilège, il parla avec tant de foi, sans nommer personne, sur le grand outrage fait à Notre-Seigneur par celui qui le reçoit dans un cœur souillé par le péché mortel, que le malheureux, touché par ces paroles, confessa immédiatement sa faute avec larmes, promettant de ne plus retomber dans un péché si énorme.

Attaché passionnément à la règle, il voulait que ses religieux l'observassent avec la plus grande exactitude, « car, disait-il souvent, la règle est pour un moine le chemin du ciel; celui qui l'observe fidèlement dans les moindres détails est assuré de son salut éternel ». Aussi s'en montrait-il le gardien fidèle, s'efforçant de prévenir jusqu'aux moindres infractions, faisant observer le silence, la pauvreté, l'obéissance et toutes les autres vertus dont lui-même était un modèle vivant. Ses exemples, plus encore que ses paroles, étaient un stimulant pour tous ceux qui commençaient à se relâcher. Bon envers tout le monde, il était cependant sans faiblesse et savait faire accepter la pénitence que les fautes contre la règle entraînaient, mêlant les encouragements aux reproches, la bonté et la douceur à la sévérité et aux réprimandes. Dur pour lui-même, il s'apitoyait volontiers sur les faiblesses de la nature humaine, mais savait dénoncer sans pitié les abus où qu'il les rencontrât, dans l'Eglise comme dans les monastères. C'est sans aucun doute grâce à sa sage influence, à sa vigilance inlassable, à ses exemples si entraînants que l'abbaye de Rievaulx jouit d'une grande réputation parmi tous les autres monastères cisterciens.

La direction de son abbaye ne l'empêchait pas de se livrer à la prédication. Le prédicateur, disait-il, doit tout d'abord prier pour ceux à qui il prêche ; ne pas mettre sa conduite en opposition avec la doctrine qu'il enseigne. Il doit aussi se mettre à la portée des personnes à qui il parle. Ce sont là trois excellents conseils que saint Aelred non seulement donnait aux jeunes prédicateurs, mais qu'il observait lui-même avec la plus scrupuleuse exactitude. La mise en pratique du dernier conseil est surtout saisissante dans ses sermons, et le ton qu'il prend avec les personnes du peuple n'est pas celui qu'il emploie avec les gens de la société, ni celui qu'il a avec les moines instruits. C'est, du reste, ce qui fait en grande partie le charme et l'intérêt de ses discours et de ses instructions. Tout en variant son style, il garde toujours l'onction de la parole et de la pensée.

SA MORT

Pendant les dix dernières années de sa vie, Aelred fut un véritable martyr de la souffrance et de la maladie. Lui, si compatissant envers ceux qui souffraient, ne voulut jamais user des exemptions que sa santé ébranlée aurait justifiées ni diminuer le nombre et la rigueur de ses pénitences et de ses austérités. Il s'efforçait de mener dès ici-bas une vie angélique.

— Heureux, dit-il une fois à ses moines, celui qui, par la pureté de sa vie et de ses mœurs, mérite d'avoir les esprits célestes comme compagnons, car ils l'assisteront au moment de sa mort.

Tel fut sans doute son propre bonheur quand il rendit sa belle âme à Dieu, le 12 janvier 1166, ainsi qu'il l'avait lui-même prédit, léguant à ses moines le résumé de sa vie et de ses exemples dans ces quelques mots :

— Mes enfants, dites tout ce qu'il vous plaira, mais que jamais sur vos lèvres on ne puisse saisir un mot obscène, une médisance ou une calomnie contre votre frère, ni un blasphème contre Dieu.

Pour achever de caractériser cette vie, il faut citer ce que dit de lui Gilbert de Hoyland, célèbre abbé du même Ordre :

— Quelle vie fut jamais plus pure que celle d'Aelred ? Qui fut plus circonspect dans ses discours ? Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel ; son corps était faible et anéanti, mais son âme était forte et vigoureuse. Semblable à l'épouse des cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels ; son cœur était comme un autel sacré sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair et l'odeur de ses brûlants désirs. Sous un corps maigre et décharné, il cachait une âme grande et forte, nourrie qu'elle était par l'onction et les douceurs de la grâce ; de là cette joie ineffable qu'il éprouvait à louer Dieu. Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient et ne se rendait importun à personne..... Il écoutait volontiers les autres et ne se pressait point de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère ; ses paroles et ses actions étaient empreintes de cette onction et de cette paix qui remplissaient son âme.

Pratique. — A l'exemple de saint Aelred, cherchons à être charitables et bienveillants envers tout le monde,nous souvenant de cette parole de Notre-Seigneur : « Bienheureux ceux qui sont miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde. »

SOURCES CONSULTÉES

Saint Aelred, par le R. P. Saxton. — *Les Bollandistes.*

SAINTE JUETTE, VEUVE ET RECLUSE

Fête le 13 janvier.

En une vision, Marie vient se prosterner devant son Fils et implorer pardon pour la Sainte ; et le Sauveur touché confie cette âme à sa mère

SES PREMIÈRES ANNÉES — SA VIE DANS LE MONDE

Juette naquit dans un petit village du diocèse de Liège, de parents nobles et riches des biens de la terre. Fille unique, d'une rare beauté, elle était l'idole de ses parents. Malheureusement leur affection était peu surnaturelle et ils ne rêvaient pour leur enfant d'autre avenir que le faux bonheur de ce monde. A peine atteignait-elle sa treizième année que déjà ils songeaient à la donner en mariage. Comme on le pense, les partis affluèrent. Juette les refusa tous, alléguant justement son jeune âge : elle supplia même ses parents de la délivrer de leurs obsessions, mais en vain ; sa famille, les amis de sa famille firent de telles instances que, désespérant à la fin de s'y soustraire, elle consentit, quoique bien à regret, à donner sa main à un jeune homme de son village natal. Malheureux parents qui s'attribuent le droit de forcer ainsi la vocation de leurs enfants ; pauvres enfants qui sont les victimes de ces calculs trop humains ! Mais Dieu se chargera lui-même, à son tour, de juger et de redresser ces faux jugements du monde.

L'extrême répugnance de l'enfant (elle n'avait que treize ans) à remplir les devoirs de son nouvel état, le souvenir de son bonheur d'autrefois la jeta dans un tel découragement qu'elle en vint jusqu'à souhaiter la mort de son mari : faute qu'elle pleurera plus tard, mais qui marque bien l'accablement d'une âme jetée en dehors de sa voie : toutefois Juette recourut à Dieu ; le calme et la résignation lui vinrent avec la prière ; elle put même en souvenir

de son ancien état, embrasser plusieurs pratiques quotidiennes de charité ou de mortification compatibles avec ses devoirs d'épouse.

Au bout de cinq ans de mariage, elle perdait son mari comme elle l'avait désiré dans un accès de douleur : elle en avait eu trois enfants : l'un était mort au berceau, elle fit l'éducation des deux autres.

Cependant, veuve à dix-huit ans, sa piété, sa sagesse dans le gouvernement de sa petite famille lui attira de nouveaux partis ; mais instruite par l'expérience et surtout soutenue de la grâce, elle fut inflexible cette fois et sut déjouer toutes les ruses les mieux concertées. Et quelles ruses ! Son père osa faire appel à la médiation de l'Evêque du diocèse dont il administrait les biens. Le prélat qui crut légitimes les raisons de la famille manda Juette pour l'inviter paternellement à s'y rendre. Pendant qu'il parlait, elle priait. Dieu lui suggéra la réponse qui fut brève et concluante : « J'ai, répondit-elle modestement, consacré à Dieu ma viduité ; et c'est Dieu qui l'a voulu ; je ne puis revenir sur un vœu. » Ces paroles produisent un effet magique sur l'esprit du prélat : au lieu d'insister dans le sens de la famille, il approuve la jeune veuve et veut même l'aider à vaincre les dernières oppositions. L'obstacle était changé en moyen ; c'est la façon ordinaire de la Providence divine. Heureux ceux qui mettent en Dieu toute leur confiance !

Juette était définitivement libre des liens du mariage ; et, sans oublier ses devoirs de mère, elle songe surtout à satisfaire les aspirations de sa piété. Pour épargner toute méprise aux intéressés, elle commence, suivant le mot de saint François de Sales, par *quitter l'enseigne* et dit adieu aux bracelets, aux anneaux, aux vêtements luxueux. Du linge grossier, le cilice ou la ceinture de fer, de lourdes plaques de plomb portées en forme de scapulaire, les remplacent. Sur sa table ne figurent plus que des mets grossiers dont elle se refuse même le nécessaire. Est-elle seule à table, elle se contente de pain de froment ou de son et d'une espèce de gâteau de farine mêlée de cendre pour lui enlever toute saveur ; si elle donne ou reçoit l'hospitalité elle déguise sous un visage épanoui les privations imposées à son estomac.

En dehors du temps réservé par ses devoirs maternels, c'est à Dieu qu'elle consacre en effet tout son temps et ses préoccupations : tout pour Dieu, rien que pour Dieu. Elle estime à bon droit que la part du monde ou du démon, c'est de n'en point avoir ; mais ils s'en vengeront. La Sainte s'y attend. C'est Satan qui commence : il essaie de troubler ses prières nocturnes par des visions étranges ou des bruits épouvantables. Si, pressée par l'amour, Juette prenait avant l'aurore le chemin de l'église, elle était sûre de trouver sur son chemin un lion, un ours, un serpent ou toute autre bête féroce, parfois un singe ou un nègre, employant chacun son genre particulier de terreur ou de séduction : celui-là grinçant des dents, celui-ci rugissant, cet autre grimaçant ou gambadant, jouant ou proférant des menaces. Ces ruses n'eurent qu'un temps de succès. Juette reconnut vite Satan. Elle s'armait du signe de croix et passait intrépide. Le démon ne se tint pas pour battu ; il alluma dans le cœur d'un malheureux jeune homme des flammes impures pour la Sainte. Celui-ci n'attend qu'une occasion favorable à son mauvais dessein. Elle ne tarde guère ; mais Juette invoque Marie ; et Marie, comme autrefois l'ange de Cécile, apparaît à ses côtés pour la défendre ; le criminel prend la fuite.

Après les persécutions du démon viennent celles de sa famille. Juette aimant Dieu à l'excès, si l'on pouvait excéder dans cet amour, aimait à en verser le trop plein dans le sein des malheureux. Sa passion était de donner ; elle allait jusqu'à se dessaisir, elle et ses enfants, du nécessaire en linge ou en nourriture. C'est un excès, si l'on veut, devant la raison humaine, à courte vue, mais la foi l'approuve, Dieu le récompense et les saints en sont coutumiers. Juette était donc dans l'ordre. Mais la prudence de sa famille s'en alarme ; on lui enlève la tutelle de ses enfants, comme étant incapable d'en remplir les devoirs. L'amour maternel cependant réclama ses droits : son père dut céder et la réintégrer.

ELLE QUITTE LE MONDE

Notre Sainte toutefois désespère de mener au milieu du monde cette vie entièrement à Dieu qui est son rêve, cinq années d'expérience le lui ont appris ; une solitude voilà ce qu'il lui faut. Elle avise dans le voisinage une léproserie où son amour des malheureux pourra se donner carrière. Ceux qui sont, pour le monde, un objet d'horreur et comme le rebut de la société, seront pour elle autant d'images de Jésus chargé des péchés de ce même monde et rejeté par lui comme un lépreux : « *Vidimus eum quasi leprosum.* » Son plus jeune fils était mort, l'aîné faisait son éducation littéraire : elle crut sa responsabilité maternelle suffisamment amoindrie pour se permettre de réaliser son projet et de se vouer au service des lépreux.

Avec quel saint empressement elle les sert à table, leur lave les pieds et les mains, purifie leurs vêtements, les soulève de leur grabat pour en amollir la paille, leur rend, en un mot, ces milles petits services de détails auxquels ils étaient loin de s'attendre, dans l'état dégradé et repoussant où la maladie les avait réduits, et qu'elle leur fait accepter moins comme un service pour eux que comme un honneur et un bonheur pour elle. Il ne suffit point d'un grand cœur suivant le sens vulgaire du mot, pour atteindre un tel degré d'héroïsme dans l'abnégation et le dévouement. Le cœur le plus noble reste rampant par nature ; seule, la grâce divine peut lui donner son essor. Disons à l'honneur de notre pays que de tels héroïsmes n'y sont point inconnus. On a vu tout récemment dans un pèlerinage de Terre Sainte des dames françaises de la plus haute distinction servir à table, de leurs mains, les malheureux de la léproserie voisine de Jérusalem.

Juette, du reste, eut elle-même des admirateurs, mieux encore, des imitateurs. Beaucoup aussi se convertirent, terrassés par cet exemple. Voilà l'amour, voilà les effets de l'amour ; et nous n'avons pas tout dit. L'amour identifiant avec l'objet aimé, Juette souhaita d'avoir la lèpre : à cet effet, elle mangeait avec les lépreux, se lavait dans leurs eaux ; elle essaya même de s'inoculer la terrible maladie. Ce dernier trait est à admirer plutôt qu'à imiter ; mais les saints ont parfois des inspirations spéciales. Toujours est-il que Dieu, content de son abnégation et de son humilité, la préserva. Elle fut, dix ans entiers, au service des lépreux sans contracter la lèpre.

ELLE EMBRASSE LA VIE DE RECLUSE

Le nombre des imitateurs de Juette s'étant accru rapidement, il se forma autour de la léproserie deux communautés, l'une d'hommes, l'autre de femmes. Elle leur laissa le soin des lépreux pour faire elle-même un pas de plus dans le chemin de la perfection. Imitant un genre de vie pratiqué par de saints personnages de l'époque, elle se fait murer en une cellule adossée aux murs extérieurs de

l'église voisine; une petite fenêtre dans le mur de l'église lui permet de voir le tabernacle et le prêtre à l'autel; une autre sur le chemin lui laisse les communications indispensables avec le monde. Ainsi placée sous le regard de Jésus, sa vie devint comme une contemplation perpétuelle entremêlée d'amoureux colloques avec son Bien-Aimé.

Juette cependant n'échappa pas aux rudes assauts inséparables d'un si haut état: elle eut des tentations affreuses contre la sainte vertu; elle en triompha par les armes ordinaires: la prière, le jeûne et les mortifications de toute espèce.

Jésus, son Bien-Aimé, l'éprouva à son tour par la vision extraordinaire que nous allons rapporter. Elle venait de s'étendre sur son grabat pour prendre son repos de la nuit; tout à coup apparaît le Fils de l'homme dans sa majesté. Il prend place sur son siège de Souverain Juge. Marie est à sa droite toute resplendissante. Alors commence la discussion des consciences: Juette tremble; son tour approche et elle se sent coupable d'une grosse faute. Elle se prend à sangloter et dans sa suprême détresse tourne vers Marie des bras suppliants et des yeux baignés de larmes. Elle voit alors Marie descendre de son trône, se prosterner devant son Fils et implorer en sa faveur la clémence divine. Jésus, irrité, veut détourner sa face: « Elle a péché gravement, dit-il, il faut que justice se fasse. » — « C'est vrai, mon Fils, mais voyez les larmes versées, les jeûnes, les mortifications endurées pour ce péché; et s'il manque encore quelque chose à cette expiation, considérez, mon Fils, que son péché n'a été qu'un péché d'ignorance, dont aujourd'hui même encore, elle ne connaît pas toute la gravité. Du moins, remettez-lui la faute et la peine à la prière de votre Mère. Pourrez-vous bien me refuser cette grâce ? Je ne vous quitterai point que vous ne me l'ayez accordée. » — Qu'il soit fait, ma Mère, ainsi que vous le désirez, mais je vous confie cette âme et la voue à votre amour. » Marie vient alors vers sa protégée, la console et la conduit à Jésus. Jésus lui donne le baiser de la réconciliation et la remet à Marie en disant: « Voilà votre fille, gardez-la, protégez-la, dirigez-la. » Et la vision disparut.

Quel est maintenant le péché qui faillit lui attirer la colère divine ? Sans doute, le désir qu'elle avait eu de la mort de son mari. Pourtant elle avait passé dix années au service des lépreux, multiplié les macérations, les jeûnes; elle venait de se vouer pour la vie aux rigueurs de la reclusion; tout cela ne semble-t-il pas une expiation surabondante du passé.

Oui, mais Dieu juge mieux que les hommes. Il préfère pour les âmes de prédilection les expiations toujours adoucies de la terre, aux tourments moins redoutés peut-être, mais infiniment plus redoutables du purgatoire; c'est l'explication de la vision de notre Sainte. Au reste, il faut ajouter que Dieu voulait ainsi augmenter ses mérites, et la maintenir dans cette profonde humilité nécessaire aux âmes contemplatives.

Il lui renouvela une autre fois encore le désir qu'elle ajoutât de nouvelles mortifications aux anciennes. Dans son ardeur d'expiations, Juette dépassa le désir du Divin Maître; elle mesura si parcimonieusement à son corps la nourriture de chaque jour qu'il finit par succomber. Les Religieux, ses directeurs, l'obligent à grand'peine à se relâcher un peu en lui rappelant que saint Paul prescrivit à Timothée un peu de vin pour ses maux d'estomac, que saint Augustin n'impose d'autres abstinences que celles que la santé permet « *quantum valetudo permittit* », qu'enfin, saint Jérôme n'ordonne de jeûnes surérogatoires que ceux qu'on peut supporter. Au mérite de la mortification, Juette ajouta donc celui de la discrétion et de l'obéissance.

ELLE CONVERTIT SON PÈRE ET SON FILS

Tant d'ardeur pour sa sanctification personnelle ne lui fit point négliger les intérêts spirituels de sa famille. Ses prières ardentes obtinrent la conversion de son père qui acheva, en un couvent de moines cisterciens, dans les douceurs de la paix intérieure et de la pénitence, une vie commencée dans les agitations et les faux plaisirs du monde. Elle obtint surtout la conversion de son fils un instant dévoyé et dont nous allons rapidement raconter l'histoire.

Après avoir achevé son éducation littéraire, il resta dans le monde au milieu de ses compagnons d'études; il y dissipa tout son bien dans la débauche et l'orgie; le voilà réduit au désespoir; mais sa pauvre mère priait. Echappé, grâce à elle, aux conséquences naturelles de son inconduite, il échappera à cette conséquence extrême du désespoir, qui ouvre la porte à la damnation éternelle. Sa mère en effet a tout appris. Alors ce ne sont plus seulement ses prières, mais ses larmes qui ne se tarissent plus; elle se voile la tête, se frappe la poitrine et torture, pour ce fils coupable, son corps innocent: « Seigneur ! s'écrie-t-elle, la vie pour mon fils, ou pour moi la mort; recouvrez son âme ou prenez la mienne ! »

Après avoir beaucoup prié et fait prier, elle mande son fils; le voilà sous les murs de sa cellule: pour tout reproche sa mère lui montre sa face baignée de larmes. Il a compris, son cœur est touché, il pleure lui aussi et prend pour l'avenir les plus sérieuses résolutions. Il rompt à tout jamais avec ses compagnons de plaisirs et ne veut plus être que la joie de sa mère.

Résolutions d'un jour, hélas! Il revoit ses compagnons de débauche et retourne à ses hontes. Tant il est vrai que celui qui veut éviter le mal doit en fuir les occasions.

Pauvre mère! Les prières ni les larmes ne suffisent plus, il faut des sanglots et des supplications; plus de simples pénitences, mais des macérations incessantes; quoi encore? Un cœur de mère est à la hauteur de tous les sacrifices; il n'y faillira point, quand c'est de plus un cœur de Sainte. On veut la consoler, elle refuse toute consolation: pour elle son fils n'est plus.

Dieu ne pouvait laisser perdre le fils de tant de larmes. Juette mande de nouveau son fils et lui enjoint cette fois, avec toute l'autorité d'une grande douleur, de renoncer à son libertinage ou de quitter le pays pour lui épargner la honte de ses scandales. « Je m'en irai », répond le prodigue, et il part. Cependant l'heure de Dieu allait sonner. Pris de sommeil au sortir d'une orgie, il se voit en songe cité au tribunal de Dieu, condamné, et livré à Satan pour l'éternité: aussitôt les démons arrivent, armés de fourches et de tenailles enflammées pour s'emparer de son âme; le malheureux qu'ils entraînent jette autour de lui des regards de détresse: « Arrêtez ! commande tout à coup, aux démons, un messager divin, Dieu lui accorde, sur les prières de sa mère, un délai de trois ans. » Il dit, et la vision disparaît. Il se réveille sur cet affreux cauchemar, dont l'image ne le quitte plus au milieu même de ses efforts pour le chasser, à travers les rues et les places publiques. Il rencontre par hasard dans sa course égarée une belle dame qu'il n'a jamais vue; elle lui dit: « Votre mère vous salue et vous attend » et disparaît.

Le prodigue part aussitôt; il arrive et appelle sa mère: « Qui est là ? — Votre fils. — Que voulez-vous ? — Faire ce que vous m'indiquerez. » Il raconte sa vision. Juette a reconnu le doigt de Dieu

et remercie son immense miséricorde. Son fils passe quelques jours près d'elle, attendant une nouvelle indication de la Providence divine. Sa conversion cette fois était définitive ; il ne songe plus qu'à expier ses crimes. Juette lui parle du monastère de Trois-Fonts (Catalogne). Il s'y rend, devient, de grand pécheur, moine et prêtre fervent et meurt enfin en odeur de sainteté.

Telles sont les voies impénétrables mais toujours miséricordieuses de Dieu.

RAVISSEMENTS ET VISIONS

Juette, on s'en souvient, avait reçu plusieurs fois l'assistance de Marie en de pressants dangers et Jésus l'avait donnée en garde à sa mère comme sa fille de prédilection. La Sainte les paya de retour : son amour pour Jésus et Marie furent tels qu'à leur seul nom, à leur seule pensée elle entrait en extase et son âme était comme bercée d'un ravissement à un autre. Tantôt c'était Jésus, tantôt c'était Marie qu'elle voyait, qu'elle entretenait, dont elle baisait les pieds et les mains, dans les bras et sur le sein desquels elle reposait doucement, dont elle contemplait la gloire. Elle se vit un jour vêtir par les anges de vêtements somptueux reluisant de pierres précieuses, et couvrir de bracelets. Ils la conduisent ainsi ornée devant le trône de l'Agneau qui l'a choisie pour son épouse. Comme on lui demandait au sortir d'une extase, si dans ces moments d'union intime avec Dieu elle pouvait prier pour les autres, elle répondit qu'alors son âme était tellement absorbée en Dieu qu'il lui était impossible de penser à autre chose qu'à Dieu, de vouloir autre chose que Dieu, qu'au moment de revenir à elle-même elle éprouvait un supplice inexprimable que traduisaient mal ses cris désespérés, ses bras suppliants ; la vie alors lui semblait à charge, et en effet elle privait son corps de nourriture comme pour le punir de l'avoir arrachée aux amoureuses étreintes de son époux.

Elle vit, dans un autre ravissement, le châtiment réservé à une femme pour ses péchés secrets ; c'était comme un feu qui sortait de son corps et peu à peu l'enveloppait tout entier. La Sainte fait venir cette femme, la reprend de ses fautes et lui en annonce le châtiment. L'effet suivit de près la prédiction : la coupable fut envahie d'une lèpre hideuse qu'elle souffrit patiemment en expiation de ses péchés, passa saintement le reste de sa vie et mourut dans la paix du Seigneur.

Un religieux demandait un jour à Juette ce qu'elle disait à Dieu pendant la sainte messe : « Que lui dire, répond-elle, quand il est là par amour sous les saintes espèces aussi réellement qu'il fut par amour étendu sur la Croix ? que lui dire ? sinon que je l'aime, que je voudrais l'aimer infiniment plus. Comment ne point penser à Lui quand il est là qui pense à nous ? Comment s'ennuyer en sa présence quand il est consumé d'amour pour nous ? Oh ! celui qui goûterait les suavités du saint sacrifice ne pourrait s'en priver un seul jour ! La messe ! mais, les anges ne la peuvent dire ! La messe ! mais c'est l'officine céleste où s'élaborent les divins médicaments qui doivent guérir chacune de nos misères. Hélas ! combien peu le comprennent. »

Notre bienheureuse avait un tel désir de s'unir à Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie qu'elle mérita une faveur dont la vie des saints offre peu d'exemples, celle d'être communiée deux fois des mains mêmes de Notre-Seigneur.

Elle eut aussi de nombreuses extases qui la transportaient tout à coup pendant le saint sacrifice dans les bras de son divin Jésus.

On lui avait adjoint sur la fin de sa vie une jeune personne pour assister sa vieillesse. Au retour de la messe de Noël, ayant trouvé la Sainte souffrante et alitée, elle lui en demande la cause : « J'ai eu, répond-elle, une douloureuse vision ; parmi les personnes qui se sont approchées de la sainte table, j'en ai vu une que les démons y conduisaient en grande pompe : les uns la précédaient, d'autres l'accompagnaient ou la suivaient, s'empressant tous autour d'elle ; mais au moment où elle reçut la sainte hostie, j'ai vu Notre-Seigneur en sortir miraculeusement et se diriger au ciel par horreur pour cette conscience souillée. » La jeune personne se reconnaît dans cette peinture. Saisie d'effroi et de repentir, elle demande pardon à Dieu de son sacrilège, l'avoue à la Sainte et l'autorise à le citer comme exemple aux âmes que le démon pourrait porter à le commettre.

SA MORT

Cependant après trente-six ans de reclusion, Dieu lui révèle qu'elle mourra dans un an. Malgré ses longues et rigoureuses austérités, elle tremble encore devant la mort et supplie sainte Madeleine, le modèle des pénitentes, de lui venir en aide. Madeleine lui apparaît et la conduit aux pieds de Jésus. Juette les arrose de larmes, les couvre de baisers ; et Jésus lui donne, comme à Madeleine, l'assurance de son pardon : « Ma fille, vos péchés vous sont remis parce que vous avez beaucoup aimé » et la vision disparaît. Ses pleurs et ses sanglots redoublent, mais c'est d'amour cette fois, et non de crainte.

Rassurée sur elle-même, elle donne ses dernières exhortations aux âmes qu'elle a gagnées à Dieu et qui peuplent la léproserie ou d'autres cellules de reclusion attenantes à la sienne. Au commencement de l'octave de l'Epiphanie, Notre-Seigneur lui apparaît de nouveau au milieu de la nuit ; elle veut, suivant sa coutume, se lever pour l'adorer ; mais ses forces l'abandonnent. Elle mande son confesseur, on rompt le mur de sa clôture et elle reçoit les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Le mal s'aggravant rapidement faisait pressentir le moment prochain de sa délivrance : elle n'avait point encore reçu l'onction des mourants : peut-être l'accablement de la maladie l'empêchait-il d'y songer. On lui en suggère l'idée : elle refuse au grand étonnement des assistants ; on insiste, ignorant le motif de son refus, elle cède et reçoit l'Extrême-Onction. Puis on lui demande : pourquoi avez-vous refusé tout d'abord ? — C'est, dit-elle, que le jour fixé n'était point arrivé ; mon fils, informé de ma maladie en son monastère, a recommandé mon âme à Marie qui devait m'assister en personne durant la réception de ce sacrement et m'introduire ensuite au séjour des bienheureux. Je vous ai obéi craignant de vous déplaire.

Juette vécut en effet jusqu'au jour et à l'heure que Dieu lui avait révélés : ce fut le jour de l'octave de l'Epiphanie de l'année 1228, vers trois heures du soir. La bienheureuse expira en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Son visage garda une légère teinte rose et paraissait en extase. Dans l'intervalle de sa mort à sa sépulture, quoique au milieu de l'hiver, une multitude d'oiseaux, vinrent se poser au bord de sa fenêtre, alternant leurs concerts avec celui des cloches : d'autres merveilles se produisirent pour signaler mieux encore que « *Bienheureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur.* »

LE BIENHEUREUX GODEFROY DE CAPPENBERG

DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS

Fête le 13 janvier.

Saint Godefroy et son frère Othon renoncent au monde et se mettent sous la conduite de saint Norbert.

JEUNESSE DE GODEFROY

Godefroy naquit en 1097 au château de Cappenberg, antique forteresse et demeure seigneuriale située dans la Saxe, sur les bords de la Lippe. Son père était comte; sa mère, Béatrix, était petite-fille d'Irmengarde, alliée à la famille impériale par sa nièce, Berthe, épouse d'Henri IV. La jeunesse de Godefroy s'écoula au milieu des luttes sanglantes suscitées à l'Eglise par les prétentions orgueilleuses des empereurs Henri IV et Henri V. Par sa position, il se vit engagé dans le tumulte des armes. Mais toujours il combattit avec loyauté et pour la cause de l'Eglise opprimée.

Il n'hésita pas à marcher contre son souverain, l'empereur Henri V, qui prétendait imposer sa suprématie sur les évêques.

En 1121, l'évêque de Munster, Thierry de Zutphen, avait été expulsé pour avoir refusé de se soumettre aux volontés du monarque Henri V qui venait d'encourir l'excommunication. Aussitôt Lothaire, duc de Saxe, et Godefroy, comte de Cappenberg, se levèrent avec indignation et, pour venger leur évêque, vinrent mettre le siège devant la ville qui capitula.

Godefroy se conduisit avec honneur. Un jour, plusieurs de ses soldats avaient pillé quelques fermiers aux environs de Munster. Ils rapportaient

avec fierté le fruit de leur rapine. Mais le comte indigné, s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Allez dire aux pillards, s'écria-t-il, qu'ils ne se permettent pas de reparaître devant moi avant d'avoir réparé le dommage qu'ils ont causé témérairement et restitué tous les objets volés. » Les voleurs ne s'attendaient pas à cet énergique langage : effrayés, ils se hâtèrent de restituer à leurs propriétaires le butin qu'ils avaient pris.

RENONCEMENT AU MONDE — SAINT NORBERT — COMMENT LE CHATEAU DE CAPPENBERG DEVIENT MONASTÈRE

Godefroy avait épousé la vertueuse Judith, fille du prince Frédéric d'Arnsberg.

Cette puissante union, la vaste étendue de ses domaines, sa grande réputation, ses brillantes qualités naturelles lui laissaient en perspective la dignité ducale. Mais ces flatteuses espérances ne purent l'éblouir. La piété et la charité dont le comte Herman, son grand-père, avait donné de magnifiques exemples, semblaient revivre en lui. Sous l'influence secrète de l'Esprit-Saint, il se sentait de plus en plus porté à marcher sur ses traces et à fuir la corruption du siècle qui envahissait alors toute l'Allemagne.

A cette époque, saint Norbert, terrassé et converti par Dieu comme autrefois saint Paul, venait de quitter le monde pour fonder, en 1120, le monastère de Prémontré. L'année suivante, il vint à Cologne où il réunit un certain nombre de disciples prêts à le suivre et à se mettre sous sa direction au service du divin Roi. Parmi ces chrétiens d'élite se trouvaient Godefroy et son frère Othon.

Les deux comtes, rentrés dans leur château, songèrent bientôt à exécuter leur dessein. Godefroy se sentait pressé d'offrir au fondateur de Prémontré sa demeure seigneuriale pour la transformer en monastère. Quelques faits merveilleux l'avaient convaincu que telle était la volonté divine et que Dieu s'était réellement choisi ce séjour.

PERSÉCUTIONS DE LA PART DE SON BEAU-PÈRE

Cependant tout n'alla point sans encombre. La comtesse Judith, épouse de Godefroy, et ses sœurs Béatrix et Gerberge, s'étaient d'abord opposées à son projet de renoncement. Puis, éclairées par la grâce, elles avaient suivi l'exemple de Godefroy et s'étaient enfermées, sous la direction de sainte Hedwige, dans un monastère élevé en dehors des murs du château, au pied de la montagne.

Au commencement de l'année 1122, saint Norbert arrivait au château de Cappenberg, où il fut reçu avec joie et bonheur. Le 31 mai, fête de sainte Pétronille, Godefroy et Othon réunirent leurs serviteurs et déclarèrent solennellement en leur présence que, résolus à se consacrer entièrement à Dieu, ils abandonnaient en toute possession au saint fondateur le château et ses dépendances. Norbert, de son côté, promit d'y envoyer de Prémontré des religieux zélés et fervents, se chargeant lui-même de leur direction, en qualité de premier prévôt ou supérieur.

Godefroy implora la grâce de faire partie de cette communauté naissante.

Mais le nouveau moine avait un ennemi terrible dans la personne de son beau-père, le prince Frédéric. Celui-ci, furieux de se voir déçu par l'entrée du comte en religion, dans ses espérances d'une descendance glorieuse, n'épargna rien pour le faire revenir sur sa détermination.

Injures, menaces, calomnies, persuasion, tout fut employé, mais tout demeura inutile. Le prince alla même jusqu'à citer Godefroy devant les tribunaux. Mais le héros sans peur et sans reproche des champs de bataille subit l'orage avec fermeté. Prévoyant que son impassibilité finirait par exaspérer le prince farouche et le porter à des mesures de violence, il tressaillait de joie et recommandait à ses religieux et surtout à saint Norbert de ne tenter, le cas échéant, aucune démarche pour le délivrer. Il suppliait Dieu de le juger digne de passer par le creuset de la souffrance et par le feu purificateur de la tribulation. Il fut exaucé, car on vit ses vassaux lui jeter le blâme à la face, traiter de folie sa décision, l'accabler d'injures. Godefroy répondait avec un calme admirable et une joie rayonnante : « Si vous m'aimiez véritablement, vous vous réjouiriez avec moi de ce que je désire échapper à la corruption du siècle et de ce que j'aspire à me rapprocher de Dieu. »

Bien plus, l'évêque de Munster lui-même désapprouvait sa résolution et lui conseillait vivement de conserver son château pour la défense de la contrée.

Mais le zélé disciple de saint Norbert lui répondit avec une noble énergie : « La menace et la flatterie ne pourront rien sur celui que Dieu a poussé vers la solitude. Jamais, moi vivant, je ne souffrirai qu'en cet endroit la vanité règne encore en souveraine; je la détrônerai et, dès ce jour, la vertu prendra la place des folles voluptés mondaines. Il suffit. J'ai assez perdu de temps. Alors même que vous m'offririez une propriété deux fois plus vaste, je ne consentirais jamais à ce que ce manoir demeurât le séjour de la vanité. »

Enfin l'évêque de Munster, convaincu par l'archevêque de Cologne et par Godefroy, vint bénir le nouveau monastère et poser la première pierre de la nouvelle église.

UNE VAINE TENTATIVE — CALOMNIES

Peu après, un émissaire de Frédéric, nommé Franco, accompagné d'une troupe d'hommes armés, était venu enlever la vertueuse Judith. Mais, par une permission toute divine, Godefroy le rencontra tandis qu'il emmenait sa proie. Il le somma de rendre la liberté à celle qui était devenue l'épouse de Jésus-Christ. Franco tira son épée. Le religieux impassible présenta lui-même sa tête au meurtrier. Cet acte de courage, joint à la ferme attitude du comte, impressionna si vivement le chevalier qu'il n'osa poursuivre son attentat et abandonna sa victime. Le farouche seigneur devint plus acharné.

Il fit répandre le faux bruit de la défection de Godefroy, de sa rentrée en possession de ses biens, de l'expulsion des religieux de Cappenberg.

Le moine n'eut pas de peine à déjouer ces calomnies. Avec son calme habituel il désabusait les populations crédules : « Ne voyez-vous pas, disait-il, que toutes ces rumeurs sont fausses? Cette demeure ne m'appartient plus, elle est la maison de Dieu. Je serais indigne de Jésus-Christ si je retournais sur mes pas, et téméraire si je songeais à reprendre des biens sur lesquels je n'ai plus aucun droit. »

Toutes les ruses de l'ennemi avaient échoué.

Restait au persécuteur une dernière ressource, la force armée.

SIÈGE DU CHATEAU

Il vint bientôt mettre le siège devant l'antique forteresse réputée imprenable.

Saint Norbert s'était rendu de Prémontré à Cappenberg pour affermir ses disciples.

Cependant la situation était devenue critique. Les religieux étaient réduits aux extrémités. Mais Dieu veillait sur les siens. Les assiégeants furent obligés de se retirer sans avoir pu accomplir leurs abominables projets.

L'implacable persécuteur ne cessait pas cependant de poursuivre Godefroy de ses injures et de ses railleries. Un jour que, devant une nombreuse assistance, il les avait multipliées plus que de coutume, l'ancien seigneur de Cappenberg ne craignit pas de lui lancer cette fière et chevaleresque apostrophe :

« Malheur à vous, insensé! A quoi vous servira de gagner l'univers, si vous venez à perdre votre âme? Qu'est-ce qui vous fait agir ainsi, sinon votre basse cupidité et votre avarice sordide? » Puis, le saisissant par la barbe : « Regardez, ajouta-t-il, votre visage. Il commence à maigrir. La mort a déjà posé une main sur vous et vous a communiqué sa pâleur. Le moment est proche où vous allez tomber en pourriture et où votre tête orgueilleuse sera la proie des vers. Par votre farouche cruauté, vous vous croyez un puissant sur la terre, mais dans l'autre monde, je le crains fort, vous compterez, non parmi les premiers, mais parmi les derniers. »

Piqué dans son orgueil, Frédéric essaya de répondre par l'ironie, mais il ne put dissimuler son émotion.

SANGLANTE HUMILIATION ET MORT DU PERSÉCUTEUR

Henri V venait de rentrer dans le giron de l'Eglise romaine et de se soumettre au Souverain Pontife. Il était venu passer quelques semaines à Utrecht. Le bienheureux Godefroy, profitant de l'occasion que la Providence lui envoyait, se rendit auprès de l'empereur pour mettre sous sa protection la fondation du monastère de Cappenberg. Il partit, vêtu simplement comme un pauvre religieux. Il semblait que ce voyage n'obtiendrait aucun succès. Mais l'humble comte répondit à son chapelain qui lui en faisait la remarque : « Je m'abandonne aux mains de la Providence qui dispose du cœur des rois et qui disposera à son gré de celui du souverain. »

Sa confiance fut récompensée par l'accueil bienveillant qu'il reçut auprès du monarque.

Henri V accéda avec plaisir aux désirs du vertueux moine et lui assura sa protection. Le château fut donc déclaré monastère. Plusieurs archevêques et évêques, un grand nombre de comtes et de ducs servirent de témoins et donnèrent leur entière approbation.

L'orgueilleux prince Frédéric, apprenant l'honorable réception dont Godefroy avait été l'objet, fut pris d'une jalousie inquiète. Sa fureur s'accrut encore. Mais Dieu se chargea de l'humilier en lui infligeant un sanglant affront.

En effet, dans une assemblée des principaux dignitaires de l'empire, Frédéric était présent. Le duc de Souabe, qui avait combattu jadis avec le comte Godefroy pour la cause de l'Eglise contre Henri V, prononça un discours où il annonça que le comte Godefroy venait de couronner ses hauts faits d'armes en se montrant le héros du renoncement. Il admira et fit admirer cet acte d'abnégation héroïque. Il l'opposa, par un frappant contraste, à la basse cupidité du prince Frédéric qu'il ne manqua pas de flétrir, en terminant par ces paroles : « Cependant un suppôt du diable, un nommé Frédéric d'Arnsberg, a osé tenter de nous ravir ce trésor de sainteté. Aveuglé par une passion honteuse, l'avarice, il a déclaré la guerre à Dieu lui-même. A l'avenir, je l'avoue, je servirais moins volontiers le Seigneur s'il permettait à ce misérable de gagner du terrain, et de pouvoir se dire plus puissant que Dieu. Mais je ne saurais en douter, Dieu sortira vainqueur de cette lutte. »

Le malheureux prince, écrasé par cette apostrophe et les regards de l'assemblée, dut dévorer en silence cet affront. Dès lors, sa haine et son orgueil tombèrent avec son honneur et son influence.

L'année suivante, il invitait son gendre, le bienheureux Godefroy qui se trouva au château d'Arnsberg le jour de l'Assomption. A la vue des malheureux prisonniers détenus dans de sombres cachots, il fut touché jusqu'aux larmes et supplia le prince de leur rendre la liberté. Mais le cruel tyran resta endurci. Peu après, ce digne descendant des Huns expirait à table au milieu de tourments atroces. Toute la Westphalie prit un air de fête. Mais le Bienheureux s'affligeait sur ce malheureux prince, car il le savait mort dans l'impénitence.

Comme un de ses serviteurs lui faisait remarquer l'immense héritage qui lui serait revenu s'il n'eût pas quitté le monde et renoncé à tout, il répondit sur un ton de reproche : « Que vantez-vous ainsi comme une chose importante? N'aurais-je pas été obligé, comme mon beau-père, de tout abandonner au moment de la mort? Voyez-le. Qu'a-t-il emporté dans la tombe? Rien. Sa gloire a péri avec lui. Lui qui était ici-bas dans l'opulence, avec quel trésor s'est-il présenté devant le Juge redoutable? »

RENONCEMENT COMPLET ET DÉFINITIF — VERTUS DU MOINE GODEFROY

Pour imiter son divin Modèle, Godefroy ne voulut garder aucun bien. Jusqu'alors, avec le consentement de saint Norbert, il avait disposé de quelques domaines. Mais pour être plus libre et plus fervent dans le service de Dieu, il s'en détacha complètement, et n'eut désormais d'autre désir que celui de tendre à une plus grande perfection.

Son humilité était si profonde qu'il s'estimait le plus misérable des religieux, et recherchait toujours les emplois les plus vils.

Quand on l'appelait du nom de comte, il disait : « Pour l'amour de Dieu, ne m'attristez pas en me rappelant ce titre pompeux sous lequel j'ai commis tant de fautes. »

Son abstinence était si rigoureuse que les religieux en étaient effrayés. Il ne se contentait pas d'observer strictement la règle; il jeûnait au pain et à l'eau et disait à ses religieux qui s'étonnaient de tant de rigueur : « Considérez ce que font les bateliers sur le Rhin, quand ils veulent aborder à un point donné, ils poussent leur barque dans le courant en amont de cet endroit, et luttent par de vigoureux coups de rames pour arriver. Ainsi devons-nous agir dans notre redoutable passage à travers le torrent du monde. Ce torrent nous entraîne avec impétuosité; c'est pourquoi ne perdons pas de vue le but et ramons avec énergie sans jamais abandonner le gouvernail. »

Il était véritablement le père des pauvres et le consolateur des affligés. Il fit élever une hôtellerie destinée à recevoir les étrangers et les malheureux. Il se faisait lui-même leur humble serviteur. Il allait parfois jusqu'à distribuer tout le pain du couvent. Alors Dieu récompensait sa charité et sa foi et se chargeait de pourvoir la communauté du pain nécessaire.

A l'exemple de son divin Maître, Godefroy pardonnait à ses ennemis et priait pour eux. Il se souciait peu des injures et des critiques. « Il n'y a que les sots, disait-il, pour courir après les honneurs et se laisser émouvoir par les médisances et les calomnies. Le mensonge ne peut pas subsister longtemps; la vérité seule triomphe et reste inébranlable. Le mensonge est porté sur un coursier rapide, la vérité est montée sur un âne. »

Ces brillantes qualités, cette sainteté déjà parvenue à la maturité, l'avaient fait désigner d'avance par saint Norbert pour son successeur.

LE BIENHEUREUX GODEFROY A PRÉMONTRÉ SA DOUCE MORT AU COUVENT D'ILBENSTADT

Saint Norbert désirait posséder près de lui son fidèle disciple. Godefroy, toujours disposé à suivre les moindres volontés de son supérieur, se rendit, en 1125, à l'abbaye de Prémontré.

Mais Dieu, qui était satisfait de son désintéressement et de ses sacrifices héroïques, allait le rappeler à lui pour le couronner éternellement.

En effet, Godefroy soupirait avec ardeur après la mort. Son dégoût pour le siècle, ses austérités en avaient rapproché le moment.

A la vue des progrès de la maladie, saint Norbert fit transporter l'humble religieux à Ilbenstadt, ferme située dans le domaine du comte Godefroy, et transformée, comme le Cappenberg, en monastère. Le mal empirait de jour en jour, et le pieux moine soupirait plus ardemment après la délivrance. « Mon plus ardent désir serait de mourir! » disait-il à son frère qui l'avait suivi dans la voie du renoncement. Les religieux, l'entendant formuler de si ardentes aspirations, s'écriaient : — Loin de vous cette pensée de nous quitter! Comment pourriez-vous nous laisser orphelins?

— Mais, répliquait-il, pourquoi avons-nous tout abandonné si ce n'est pour parvenir plus tôt à la béatitude? Réjouissez-vous plutôt avec moi de ce que je vais passer du travail au repos, de la misère à la félicité.

Comme son état s'aggravait, le malade se munit des derniers Sacrements. Il reçut ce nouveau baptême pour entrer dans une nouvelle vie; on l'entendit demander humblement pardon à ses Frères des offenses qu'il pouvait leur avoir faites. Son frère Othon était là à son chevet; il recueillit avec amour et avec larmes ses dernières et consolantes paroles. Aux portes de l'éternité, le Bienheureux s'écriait avec allégresse : « J'entends une voix qui dit : Allez au devant de lui. » Il se fit un profond silence autour du mourant. Puis, d'une voix forte et distincte, il s'écria : « Je vois venir les messagers de mon Dieu et de mon Créateur, » et rendit le dernier soupir. Les anges étaient venus le chercher et le présenter au Seigneur. C'était le 13 janvier 1127. Godefroy avait trente ans.

MIRACLES — IL APPARAIT A L'ABBESSE GERBERGE

La nuit même de sa mort, il apparut à une vertueuse abbesse de Munster, sa parente. Celle-ci, qui ignorait sa mort, surprise, lui demanda pourquoi il était couronné d'un diadème d'or. Elle apprit qu'il venait de recevoir la couronne de ses labeurs, et qu'il était plongé dans les délices de la gloire de Dieu, et elle lut sur ce divin diadème : Le Seigneur m'a revêtu d'un habit de salut, il m'a entouré d'un manteau de gloire comme une fiancée parée de ses riches bijoux. Ce texte de la Bible dissipa toute ombre de doute.

Une religieuse du couvent d'Elen était tourmentée par des douleurs de dents très aiguës. Tous les remèdes avaient échoué. Soudain, Dieu lui inspira d'invoquer le bienheureux Godefroy qu'elle avait connu. Elle le fit avec tant d'ardeur et tant de confiance qu'elle fut guérie à l'instant.

Un Frère du couvent s'étant levé trop tôt pour les Matines, s'assit sur son lit et se rendormit. Cependant les religieux étaient au chœur et récitaient l'office. Le bienheureux Godefroy apparut à son chevet et l'appela par son nom : « Mon Frère, lui dit-il, levez-vous sans tarder, car les religieux sont déjà au chœur. » Aussitôt il s'éveilla et s'empressa d'aller rejoindre ses compagnons.

SES RELIQUES SONT TRANSFÉRÉES A CAPPENBERG

Le monastère de Cappenberg réclama l'honneur et la grâce de posséder les reliques de son saint fondateur. Othon, frère du défunt, vint à cet effet au couvent d'Ilbenstadt afin de suivre les dernières recommandations du Saint, mais les religieux d'Ilbenstadt reçurent sa demande peu favorablement et voulurent entraver cette translation. Pour tout concilier, Othon fit partager les restes du Bienheureux entre les deux monastères en 1149 au jour anniversaire de sa mort.

Plus tard, en 1803, le monastère d'Ilbenstadt fut supprimé. Les reliques qu'il possédait furent transférées dans une abbaye norbertine de Prague « à la Montagne Sainte ».

Othon, mort en 1171, fut enseveli au château de Cappenberg, dans la même tombe que son frère.

SON CULTE

En 1614, les religieux d'Ilbenstadt avaient obtenu de célébrer la fête du Bienheureux le 13 janvier. Elle fut renvoyée au 16, par suite de l'octave de l'Epiphanie.

En 1725, le pape Benoît XIII autorisa l'office de saint Godefroy pour l'Ordre tout entier.

Au commencement de ce siècle, après la sécularisation du monastère d'Ilbenstadt, le culte du Bienheureux se refroidit et son souvenir se perdit peu à peu dans la Wetteravie. Aussi, en 1863, l'archevêque de Mayence, Mgr de Ketteler, écrivit une lettre à tous les habitants du pays, afin de réveiller et de rétablir le culte du Saint. Il ordonna de célébrer de nouveau sa fête et de suivre à ce sujet l'exemple de leurs aïeux qui la célébraient avec une grande solennité.

SOURCES CONSULTÉES

Les grands Bollandistes. — Les Annales de l'Ordre de Prémontré. — Le bienheureux Godefroy, comte de Cappenberg, notice par le P. I. V. S. Tamines, imprimerie Duculot-Roulin, 1892.

SAINT HILAIRE, ÉVEQUE ET DOCTEUR

Fête le 14 janvier.

CONVERSION D'HILAIRE

La ville de Poitiers s'enorgueillit avec raison d'avoir donné le jour à saint Hilaire, et d'avoir, selon l'expression de saint Augustin, *vu se lever en son sein l'astre éclatant* qui devait plus tard illuminer l'Eglise de Dieu. Sa famille brillait parmi toutes les autres, non seulement par la splendeur de son rang, mais encore par la renommée de sa vaillance. Malheureusement, elle était païenne : Hilaire fut donc élevé au milieu de l'erreur; mais, parmi la corruption des mœurs contemporaines, il conserva toujours un cœur droit, et mena toujours une vie honnête et pure, consacrant son temps à l'étude de la philosophie, de l'éloquence et de la poésie.

Il était déjà arrivé à l'âge mûr, lorsque la grâce divine, qui l'avait éloigné peu à peu de la religion de son enfance, lui fit voir clairement l'inanité des doctrines du paganisme. Alors, sa conversion fut complète, et son exemple fut suivi par sa femme et Abra, sa fille. A partir de ce jour, il éprouva une horreur si profonde pour les ennemis de la religion catholique, qu'il refusait de s'asseoir à la même table qu'eux; et même il ne leur rendait pas leur salut quand il les rencontrait sur le chemin. D'autre part, il exhortait les fidèles à la pratique persévérante de la vertu, et ne cessait pas, nous dit son historien Fortunat, de semer dans le peuple des paroles de vérité qui faisaient fructifier la foi.

HILAIRE ÉVÊQUE

Sur ces entrefaites, l'évêque de Poitiers mourut. Hilaire, quoique laïque, fut élu pour le remplacer, par le suffrage unanime du clergé et du peuple, et sacré du consentement de sa femme : dès lors, tous deux se séparèrent pour vivre en continence.

C'était sous le règne de l'empereur Constance.

l'hérésie arienne, qui niait la divinité de Jésus-Christ, forte de la protection impériale, étendait partout ses ravages, en infiltrant malicieusement son venin dans le cœur des fidèles. Constance lui-même était arien, et persécutait ceux qui demeuraient inébranlables dans la pureté de leur foi. Plusieurs évêques ambitieux soutenaient l'erreur de leur crédit; à leur tête on remarquait principalement Ursace et Valens.

Hilaire s'avança dans la mêlée, comme un vaillant porte-étendard, et ne quitta plus le champ de bataille jusqu'à son dernier soupir.

Dans un concile, tenu à Milan, l'empereur avait mis tout en œuvre pour détruire la foi de Nicée, qui était celle de l'Eglise catholique, et extorquer aux évêques la condamnation de saint Athanase, l'adversaire le plus terrible de l'arianisme. Les légats du Saint-Siège lui représentèrent qu'il était absolument contraire aux lois de l'Eglise de condamner un absent sans l'entendre.

« Les lois, répliqua Constance, ce sont mes volontés. » Mais les légats et plusieurs évêques se laissèrent condamner eux-mêmes à l'exil, plutôt que d'accepter une maxime aussi tyrannique, et de trahir d'une manière aussi odieuse la cause de la justice.

Hilaire aurait pu vivre en repos dans son église de Poitiers : pour cela, il n'avait qu'à laisser à d'autres le soin de défendre la vérité et à garder le silence; par ce moyen, il aurait gagné la faveur impériale. Mais il n'hésita pas un instant sur le parti qu'il avait à prendre : « J'adhère, dit-il, au nom de Dieu et de mon Seigneur Jésus, dût une telle confession m'attirer tous les maux; je repousse la société des méchants et le parti des infidèles, lors même qu'ils m'offriraient tous les biens. » Il adressa donc à l'empereur un plaidoyer hardi et courageux, au nom de tous les évêques des Gaules, contre la violence des ariens.

La fermeté de son langage lui mérita toute la haine des hérétiques. Saturnin, évêque d'Arles, leur partisan, de concert avec Ursace et Valens, qui avaient été énergiquement flétris dans la requête à l'empereur, ouvrit un concile à Béziers, pour y juger et condamner les évêques demeurés fidèles. Hilaire s'y rendit. Au milieu de cette assemblée d'ennemis, il se leva avec son intrépidité ordinaire, et proposa de réfuter, séance tenante, leur pernicieuse erreur. Les ariens, stupéfaits d'une pareille hardiesse, craignirent d'être confondus publiquement, et refusèrent de l'écouter.

HILAIRE CONFESSEUR DE LA FOI

Ils ne s'arrêtèrent pas dans la voie de l'injustice : ils l'accusèrent auprès de l'empereur d'un crime indigne, non seulement d'un évêque, mais encore d'un laïque de bonnes mœurs. Hilaire, victime de cette odieuse calomnie, fut exilé en Phrygie, mais il ne laissa point, du fond de son désert, d'être l'âme des Eglises des Gaules, et de gouverner son diocèse par ses lettres et ses instructions, car les évêques fidèles ne permirent jamais qu'on remplaçât sur le siège de Poitiers l'illustre confesseur.

Hilaire trouva l'Orient tout infecté du poison de l'hérésie : lui-même assure que, dans les provinces où l'injustice impériale l'avait relégué, il y avait à peine un évêque qui eût conservé quelques restes de la saine doctrine. Dans ces circonstances, il s'imposa deux principaux devoirs qui montrent sa sainteté et son amour des âmes : il s'appliqua d'abord à se maintenir inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, et ensuite à ne rejeter aucun moyen honnête et raisonnable de pacifier les choses. Dès lors, il usa de ménagements dans les écrits qu'il composa, et poussa même la condescendance jusqu'à parler avec les hérétiques et leur donner le salut et le baiser de paix. Ainsi la conduite austère qu'il avait tenue à leur égard, alors qu'il était simple laïque, ne provenait pas de la dureté de son caractère, puisqu'il redevint indulgent et miséricordieux, quand cela fut plus utile à l'Eglise et à son prochain.

L'ÉPOUX MYSTÉRIEUX

A cette époque, le Saint-Esprit révéla miraculeusement à Hilaire que la main de sa fille Abra était recherchée par un jeune homme de haute lignée et d'une rare beauté. La tendresse paternelle, s'unissant dans son cœur à l'amour surnaturel du prêtre et de l'évêque, s'alarma à cette nouvelle. Il lui écrivit aussitôt, du lieu de son exil, une lettre qui respire le charme le plus suave et la piété la plus tendre : « Diffère, je t'en prie, lui mandait-il, l'exécution de tes projets jusqu'à mon retour. Je t'ai choisi, ma bien-aimée Abra, un époux dont la noblesse est aussi élevée que le ciel, dont la beauté surpasse l'éclat du lis et de la rose, dont les regards sont brillants comme des pierres précieuses, dont les ornements sont d'une splendeur inouïe, dont les vêtements triomphent de la blancheur de la neige, dont les richesses ne pourraient être renfermées dans des royaumes entiers. Sa sagesse est incompréhensible, sa douceur laisse bien loin derrière elle les rayons de miel, sa pudeur est invulnérable, ses trésors sont inamissibles.

» Le prince offre à sa fiancée une robe dont le tissu est d'une simplicité incomparable, une perle auprès de laquelle les diamants de la terre, les magnificences de la nature, l'astre rayonnant des cieux perdent tout leur éclat. Mais la robe n'aurait plus sa vertu le jour où on l'échangerait contre une étoffe plus somptueuse; et la perle ne saurait être associée aux bijoux de la terre sans s'évanouir et disparaître.

» Donc, fille chérie, lisez et relisez cette lettre; prenez pitié de mes angoisses et réservez-vous uniquement pour cette parure et cette perle. Répondez-moi en consultant votre cœur. Quand je saurai votre détermination, je vous ferai connaître la volonté et le nom de cet inconnu. S'il arrivait que votre jeunesse ne pût démêler le sens de cette lettre, demandez-le à votre mère qui, je le sais, désire par-dessus tout vous avoir engendrée pour Dieu. Fille très regrettée, que ce grand Dieu qui vous a donné la vie daigne vous garder ici-bas et dans l'éternité. »

La jeune Abra reçut avec un bonheur ineffable la lettre de son père. Elle faisait des vœux et des prières pour son prompt retour : les mois lui semblaient des siècles. Nous verrons plus tard quel était ce prince mystérieux à qui saint Hilaire voulait la fiancer.

HILAIRE ET LA VIERGE FLORENCE

L'illustre évêque de Poitiers était en exil depuis quatre ans, lorsque l'empereur Constance donna à ses officiers l'ordre général de convoquer tous les évêques, sans faire de mention spéciale d'Hilaire, pour un concile qui devait avoir lieu à Séleucie. Le gouverneur de la province, oubliant

qu'il était dans la disgrâce de l'empereur, l'obligea à s'y trouver et lui fournit même un char pour le voyage.

Passant un jour de dimanche par une petite ville dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, il entra dans l'église des catholiques à l'heure où le peuple était rassemblé pour la prière. Tout à coup, du milieu de la foule s'élance une jeune fille, elle pénètre les rangs pressés, elle s'écrie qu'un grand serviteur de Dieu est là et, prosternée aux pieds d'Hilaire, elle le conjure de l'associer au troupeau de Jésus-Christ par un signe de Croix.

C'était la jeune païenne Florence qu'un mouvement de l'Esprit-Saint poussait vers le grand docteur. Hilaire lui donna sa bénédiction, lui promettant de l'instruire des vérités de la foi et de la baptiser au nom du Christ. La pieuse enfant ne jouit pas seule de ce bonheur : toute sa famille, éclairée par les paroles d'Hilaire, fut régénérée avec elle dans l'eau sainte du baptême.

A partir de cet instant, Florence ne quitta plus celui qu'elle appelait son père et qui, disait-elle, lui avait donné une vie mille fois plus précieuse que la vie du corps. Elle s'attacha à tous ses pas et, sous sa direction, parvint à une telle sainteté qu'elle mérita d'être élevée sur les autels.

HILAIRE EN FACE DES ÉVÊQUES ARIENS ET DE L'EMPEREUR

Hilaire put siéger au concile de Séleucie avec les autres évêques. Il eut la douleur d'y entendre des blasphèmes horribles sortir de la bouche des ariens, hommes lâches devant les princes de la terre, hardis contre Dieu seul, refusant au Fils de Dieu l'attribut d'éternel qu'ils donnaient à l'empereur.

Les semi-ariens eux-mêmes, animés par l'exemple du docteur intrépide des Gaules, condamnèrent l'hérésie arienne et déposèrent les évêques infidèles qui la prêchaient. Mais ces impies en appelèrent à Constance; les uns et les autres allèrent à Constantinople, comme si Notre-Seigneur avait dit à ses apôtres : « Lorsque vous serez embarrassés sur quelque point de la doctrine que je vous ai chargés d'enseigner, allez demander la solution à César. »

Saint Hilaire accompagna ce triste concile à la cour, afin de proclamer les droits inaliénables de la vérité en face du servilisme arien. Les hérétiques, se voyant en nombre dans la capitale même d'un empire qui mettait son glaive à leur disposition, crurent l'occasion favorable pour tenir un concile de leur façon. On y disputa de la foi : les ariens l'ébranlèrent jusque dans ses fondements. Mais le grand athlète était là. Hilaire adressa une requête à l'empereur. Il s'y justifiait des accusations portées contre lui par ses ennemis et demandait à Constance une audience où il lui fût permis d'exposer la foi catholique devant les évêques réunis et à la vue du peuple entier.

Dans ce plaidoyer, Hilaire raillait finement la multitude de symboles contradictoires que les ariens forgeaient tous les jours : « L'année dernière, disait-il, ils en ont produit quatre; la foi n'est plus la foi des Evangiles, mais la foi des temps, ou plutôt autant de volontés, autant de sortes de foi. Les ariens font paraître tous les ans et même tous les mois de nouveaux symboles pour détruire les anciens et anathématiser ceux qui y adhèrent. »

Les hérétiques n'osèrent pas accepter le défi du saint docteur. Pour se délivrer d'un adversaire aussi terrible qui les poursuivait jusque dans leurs derniers retranchements, ils persuadèrent à l'empereur de le renvoyer dans les Gaules comme un homme qui troublait la paix de l'Orient. Constance, satisfait également de se débarrasser d'un accusateur importun, refusa l'audience que le noble Pontife lui avait demandée avec autant d'instance que de respect, et lui donna l'ordre de quitter sur-le-champ la capitale pour reprendre le chemin de l'Occident. L'injustice était criante, la fourberie du prince était visible. Hilaire crut qu'il n'était plus obligé à garder des ménagements avec lui, il composa un écrit plein de vigueur pour dénoncer à tous les évêques des Gaules les impiétés du tyran.

« Loup ravisseur, s'écriait-il dans une véhémente apostrophe à l'empereur, nous voyons ta peau de brebis; tu reçois les évêques par le baiser avec lequel Jésus-Christ a été trahi; tu baisses la tête pour recevoir leur bénédiction, mais c'est pour fouler aux pieds leur foi; tu les fais manger avec toi pour les rendre semblables à Judas qui se leva de table pour aller vendre son Maître. Voilà la peau de brebis qui te couvre: voyons maintenant les actions du loup. » Alors, le docteur traçait un tableau fidèle des cruautés de Constance envers les catholiques.

LES SERPENTS ET L'ILE GALLINAIRE

Cependant, le bruit du retour d'Hilaire se répandit dans tout l'Occident avec rapidité. Saint Martin, qui avait appris ses vertus et ses combats, voulut se faire son disciple et courut à Rome pour se mettre à sa suite et retourner avec lui à Poitiers. Mais Hilaire n'y était déjà plus : Martin, sans se décourager, prit le chemin des Gaules, tant l'attrait que notre Saint exerçait sur les âmes était puissant!

Pendant la traversée, le vaisseau qui portait Hilaire longea les côtes de l'île Gallinaire qui faisait l'épouvante de tous les navigateurs. Elle servait, en effet, de repaire à une multitude incalculable de serpents venimeux. Hilaire résolut de la délivrer de ses terribles habitants.

Il s'arme de la Croix et, plein de confiance en la protection de Jésus-Christ, il met courageusement pied à terre. Les serpents ne peuvent soutenir son regard; à son approche, ils prennent la fuite et vont se cacher au fond de l'île dans le creux des pierres. Hilaire, prenant alors un bâton, le plante en terre et défend aux serpents de jamais dépasser cette limite fixée à leurs funestes excursions. Et, depuis ce jour, ces animaux, dociles à la voix du Saint, ne franchirent jamais les bornes qu'il avait posées.

RETOUR D'HILAIRE

Enfin, Hilaire aborda aux côtes de la patrie. La Gaule tout entière, dit saint Jérôme, embrassa un héros qui revenait victorieux du combat, la palme à la main.

Mais ce fut surtout dans la ville de Poitiers que l'allégresse éclata en transports indicibles. Fortunat raconte que chacun croyait avoir retrouvé son père et même sa patrie, car, durant l'absence du pasteur aimé, la patrie même avait été aux yeux de tous un lieu d'exil. L'arrivée de Martin, dont Hilaire connaissait la sainteté, ne fut pas la moindre de ses consolations dans ce grand triomphe.

Saint Martin avait signalé les premiers instants de son séjour à Poitiers par la résurrection d'un enfant. Quelque temps après, un autre petit, mort sans la régénération baptismale, se trouva ainsi condamné d'un seul coup à la mort temporelle et à la mort éternelle. Sa mère vint

se jeter aux genoux d'Hilaire, baignant de ses pleurs le cadavre de son pauvre enfant : « Martin, qui est clerc, lui dit-elle, a ressuscité un mort, et vous, qui êtes évêque, oh ! je vous en supplie, rendez mon fils à mon amour ou du moins rendez-le au baptême ! » L'homme de Dieu est ému de la douleur de cette mère. Recourant à ses armes ordinaires, il se prosterne humblement et se met en prières. Bientôt, la rougeur revient sur le visage de l'enfant, la chaleur ranime ses petits membres, ses paupières s'ouvrent à la lumière du jour. Et, ensemble, le vieillard et l'enfant se relèvent, l'un du trépas, l'autre de sa prière.

SAINTE ABRA

A son retour, Hilaire s'empressa d'appeler sa fille Abra et lui demanda si elle avait résolu de se donner à l'Epoux immortel et divin qu'il lui avait promis et qui n'était autre que Jésus-Christ. La jeune vierge avait tout compris : son dessein était conforme aux vœux de son père. Alors Hilaire, tombant à genoux, supplia le Seigneur de cueillir cette fleur encore brillante et pure, plutôt que de la laisser ici-bas exposée au souffle mortel du monde. Quelque temps après, sainte Abra expirait doucement, sans effort, sans souffrance, entre les bras de son père, et son âme immaculée allait au Paradis contracter une nouvelle union avec le Roi des anges et des vierges. Hilaire ensevelit de ses propres mains le chaste corps de sa fille.

La mère d'Abra, jalouse du bonheur de son enfant, pria son saint époux de lui obtenir la même faveur. Hilaire y consentit, et bientôt, la mère suivait sa fille au royaume du ciel. C'est ainsi que le pieux évêque aimait sa famille d'une charité toute surnaturelle.

DERNIERS TRAVAUX D'HILAIRE

A peine rétabli sur le siège de Poitiers, Hilaire, sachant que le repos n'est pas de cette terre, mit aussitôt la main à l'œuvre. Il s'agissait de relever les ruines partout amoncelées par les fureurs des ariens. La douceur et l'indulgence furent ses moyens principaux pour ramener les égarés au giron de l'Eglise catholique.

C'est lui qui délivra les Gaules des ténèbres de l'erreur. Même après sa mort, il continua auprès de notre patrie ce ministère libérateur. En effet, lorsque Clovis marchait contre l'arien Alaric, roi des Goths, il vit, au milieu de l'obscurité de la nuit, une grande lumière sortir de la basilique consacrée à saint Hilaire et s'avancer vers lui. En même temps, une voix l'avertit de prier dans ce lieu vénérable et d'aller ensuite au combat. Clovis obéit à l'invitation du ciel, et, avant la troisième heure du jour, il remportait une victoire complète sur les troupes ennemies. Ainsi, le pasteur vigilant ne cessait pas même dans le tombeau de combattre les hérétiques.

Après avoir rétabli la foi catholique dans les Gaules, Hilaire passa en Italie pour délivrer cette contrée du fléau de l'erreur. Là, il rencontra un obstacle dans la personne d'Auxence, évêque arien. Ce fourbe l'accusa auprès de l'empereur Valentinien, successeur de Constance, de troubler la paix de son Eglise, et le prince, trompé, obligea Hilaire à rentrer dans les Gaules.

Le saint évêque, tenu loin de son peuple par les intérêts de la foi, lui fut enfin rendu. Il reprit son ministère pastoral, continua d'expliquer à son cher troupeau les Saintes Ecritures, fit un recueil d'hymnes pour être chantées dans les cérémonies, et introduisit dans son Eglise quelques pieux usages qu'il avait rapportés d'Orient.

Il fonda aussi des monastères, institua sainte Florence abbesse d'un couvent de vierges, et sur le tombeau de son épouse et de sa fille, il éleva une église où il aimait à célébrer le Sacrifice de la Messe. Saint Martin, d'abord comme acolyte, plus tard comme diacre, l'assistait à l'autel.

MORT ET MIRACLES D'HILAIRE

Enfin, épuisé par ses travaux et ses fatigues, Hilaire tomba malade. A cette nouvelle, les chrétiens accoururent auprès de sa maison qu'ils entourèrent, s'informant avec anxiété des progrès du mal et pleurant la perte dont ils étaient menacés.

Au milieu de la nuit, Hilaire demanda si les fidèles étaient encore groupés autour de sa demeure ; on lui répondit qu'ils étaient tous retirés. Alors, une lumière éblouissante éclaira la chambre, ses deux disciples qui veillaient auprès de son lit en furent d'abord aveuglés. Puis son éclat diminua peu à peu et disparut tout à fait à l'instant même où l'âme d'Hilaire, brisant les chaînes de ses membres, s'envolait vers Dieu. C'était le 14 janvier 368.

Un grand nombre de miracles s'opéra sur la tombe et par l'intercession du saint docteur. Il convient d'en mentionner deux ou trois pour montrer le crédit immense dont il jouit auprès du Seigneur.

Il y avait à Poitiers une jeune fille dont le corps entier était en proie à la paralysie la plus complète. Tous ses membres étaient raidis et immobiles, sa langue était liée, le son de sa voix était imperceptible, ses pieds, nous dit Fortunat, ne soutenaient plus que des membres en ruine, et dans ce cadavre apparent, les yeux seuls indiquaient que la vie n'était pas tout à fait absente. Au jour où l'Eglise célèbre la fête de saint Hilaire, on la porta à l'église. Ses parents commencèrent à demander sa guérison au puissant évêque qui avait accompli déjà tant de prodiges. Tout à coup, l'enfant se lève pleine de mouvement et de vigueur, ses pieds se consolident, sa langue se délie. Sa première parole fut pour demander du lait, ajoute l'historien, absolument comme si elle était venue au monde un instant auparavant.

Deux lépreux, remplis de confiance en la protection de saint Hilaire, s'oignirent le corps avec la poussière prise dans son tombeau. La première fois, ils ne ressentirent aucun soulagement ! Mais ils furent persévérants et renouvelèrent souvent cet acte de ferveur et de foi. Le Saint les en récompensa : à la fin, les plaies dont ils étaient couverts disparurent complètement et leur peau, horriblement maculée, reprit son ancienne pureté. Les deux lépreux, reconnaissants, devinrent, l'un diacre, l'autre sous-diacre, et s'appliquèrent jusqu'à la fin de leurs jours à exalter leur céleste bienfaiteur.

L'Eglise de Poitiers a, de temps immémorial, honoré son glorieux père sous le titre de Docteur. De nos jours, à la demande de Mgr Donnet, archevêque de Bordeaux, de Mgr Pie, illustre successeur de saint Hilaire, et des autres évêques de la province d'Aquitaine, Pie IX a déclaré le valeureux champion de la foi Docteur de l'Eglise universelle.

SAINTE MACRINE L'ANCIENNE

SAINT BASILE, SAINTE EMMÉLIE ET LEUR FAMILLE

Fête de sainte Macrine le 14 janvier.

Sainte Macrine l'ancienne et les saints de sa famille : son fils saint Basile et sa belle-fille sainte Emmélie, sa petite-fille sainte Macrine la jeune, et ses petits-fils saint Basile le Grand, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste.

C'est un beau spectacle qu'une famille de saints. Le IVe siècle en vit un touchant exemple dans la famille du grand saint Basile, évêque de Césarée et docteur de l'Eglise.

L'AIEULE

Macrina était une noble dame chrétienne, de la ville de Néocésarée dans le Pont (province d'Asie-Mineure, voisine de l'Arménie). Instruite dans la religion catholique par les disciples du célèbre saint Grégoire le Thaumaturge, apôtre de Néocésarée, elle était très attachée à la foi et pratiquait fidèlement les vertus que celle-ci nous enseigne.

Son mari, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, était également un chrétien vertueux.

L'an 305, la grande persécution, décrétée contre les chrétiens par l'empereur Dioclétien et continuée par Galère, sévit cruellement dans la province du Pont. Pour ne pas s'exposer d'eux-

mêmes au péril, les deux époux, suivis de quelques autres chrétiens en petit nombre, abandonnèrent leur maison et leurs biens et se réfugièrent au sein d'une des vastes forêts qui couvraient la province.

Ils y restèrent sept ans, malgré tout ce qu'un pareil exil pouvait avoir de pénible pour des personnes de leur condition. Ils s'y trouvèrent d'abord privés de tout secours humain ; mais la Providence vint miraculeusement à leur aide. De grands cerfs descendaient de la montagne et se laissaient prendre d'eux-mêmes au moindre signe qu'ils leur faisaient. Cette merveille les fortifia dans leur foi en Jésus-Christ et les encouragea à la persévérance.

L'an 311, l'empereur Galère, frappé par la justice divine d'un ulcère affreux, et se sentant mourir rongé par les vers, rendit un décret qui mettait fin à la persécution. Les deux exilés rentrèrent alors à Néocésarée. Mais un de leurs petit-fils, saint Grégoire de Nysse, dit qu'ils eurent à soutenir de grands combats en confessant la foi de Jésus-Christ et eurent leurs biens confisqués. Ceci a pu se passer sous Maximin Daia, successeur de Galère, ou durant la persécution renouvelée en 320 par Licinius.

LE PÈRE OU SAINT BASILE L'ANCIEN

Macrina mourut vers l'an 340 et le *martyrologe romain* honore sa mémoire le 14 janvier.

Elle laissait sur la terre un fils héritier de sa foi et de ses vertus, nommé Basile. Ce jeune homme fut bientôt renommé dans toute la province par ses talents oratoires et sa piété. Professeur d'éloquence, il enseignait à la fois à ses disciples l'art de bien dire et celui d'être vertueux ; l'historien affirme qu'il ne fut dépassé sur ces deux points que par son illustre fils, saint Basile le Grand.

LA MÈRE SAINTE EMMÉLIE

Emmélie était fille d'un martyr. Son père, dont le nom ne nous est point connu, avait été mis à mort par la colère des derniers empereurs païens et, selon l'usage, ses biens avaient été confisqués. Jeune encore, Emmélie eut la douleur de perdre aussi sa mère.

L'orpheline trouvait sa force et sa consolation dans une vive piété. Elle eût souhaité se consacrer corps et âme à Jésus-Christ par la virginité perpétuelle ; mais les circonstances lui firent connaître que Dieu l'appelait à l'état du mariage. Malgré le soin qu'elle prenait à se dérober aux regards du public, son admirable beauté lui attira les recherches de beaucoup de gens. Il y eut même des hommes, qui, de peur de se laisser devancer par un autre, formèrent, chacun de leur côté, le projet d'enlever la jeune fille de vive force.

Devant ce péril, l'orpheline crut de son devoir de se mettre en sûreté dans un mariage chrétien. Connaissant la foi et les vertus de l'orateur Basile, elle lui offrit sa main.

Le fils de sainte Macrine accepta, en remerciant Dieu du trésor que sa Providence lui envoyait. Les noces furent célébrées, et l'historien ajoute que la piété unit les deux époux autant que le nœud du mariage.

La générosité avec laquelle leurs parents avaient préféré le trésor de la foi aux richesses de la terre avait été récompensée par Dieu, même dès ce monde. Leurs biens reconstitués s'étaient multipliés. Basile et Emmélie se virent à la tête de biens considérables, situés dans trois provinces différentes : le Pont, la Cappadoce et la Petite Arménie.

Les deux époux s'accordaient dans la pratique des bonnes œuvres, ils secouraient les pauvres et donnaient une hospitalité gratuite aux voyageurs, heureux d'offrir ainsi à Dieu une partie des biens que sa Providence leur avait donnés. Cette charité ne les appauvrit point, et leurs enfants furent encore plus riches qu'eux, au témoignage de saint Grégoire de Nysse.

LES ENFANTS

Basile et Emmélie reçurent de Dieu une bénédiction plus belle que les biens terrestres : dix enfants furent le fruit de leur union. L'un d'eux mourut en bas âge, mais les neuf autres, quatre fils et cinq filles, furent dès ce monde la brillante couronne de leurs parents.

L'aînée de tous les enfants fut sainte Macrine la Jeune, le second fut saint Basile, le futur docteur de l'Eglise, le troisième Naucrace, le quatrième saint Grégoire, plus tard évêque de Nysse, le dernier fut Pierre, qui mourut évêque de Sébaste. Le nom des quatre autres filles ne nous est pas parvenu.

Leurs parents les élevèrent tous avec soin dans la foi et la pratique des vertus chrétiennes et les établirent ensuite chacun selon leur désir et leur vocation.

LA SŒUR AINÉE — SAINTE MACRINE LA JEUNE

L'aînée, avons-nous dit, fut une fille, et il semble que Dieu la donna à sa mère pour le bien des autres enfants que sa miséricorde lui destinait. Macrine, intelligente et dévouée, douce comme une mère, pieuse comme une sainte, avait aussi beaucoup de fermeté de caractère ; elle seconda admirablement sa mère en toutes choses, soit pour les affaires de la maison, soit pour l'éducation de ses frères et de ses sœurs.

On l'avait nommée Macrine, du nom de sa sainte aïeule, et, pour la distingner de celle-ci, l'histoire de l'Eglise l'appelle Macrine la Jeune.

Sa mère, Emmélie, de concert avec Macrine l'Ancienne, forma cette fille à la vertu dès son bas âge et voulut être elle-même son institutrice. Elle lui fit apprendre par cœur les passages de la Sainte Ecriture les plus aisés à comprendre et les plus convenables à son âge. Les livres sapientiaux de Salomon fournirent le texte de plus d'une leçon. La docile élève étudia ensuite les psaumes, et sa mère, lui en expliquant les beautés, lui apprenait à faire passer dans son âme les saintes affections dont ils sont remplis. Macrine en profitait admirablement : en quelque lieu qu'elle allât ou quelque chose qu'elle fît, dit saint Grégoire de Nysse, ces cantiques sacrés, inscrits dans sa mémoire, lui tenaient lieu de fidèle compagne et ne la quittaient jamais.

Macrine apprit avec la même docilité tous les ouvrages à l'aiguille propres à son sexe et y excella.

A mesure qu'elle grandissait, les charmes de ses traits rappelaient ceux de sa mère, et son père ne tarda pas à être assailli de demandes. Pour se délivrer des importunités de ceux qui prétendaient avoir la préférence, Basile choisit un jeune homme de bonne maison et d'une conduite sage et lui fit épouser sa fille. Mais il continua à garder celle-ci dans sa famille parce qu'elle était encore trop jeune pour entrer en ménage.

Dieu avait d'autres desseins ; il se réservait cette chaste colombe qui devait lui appartenir

dans la profession de la virginité. Le jeune homme que son père avait choisi pour elle, s'efforçait par sa conduite de justifier l'estime qu'on avait de lui et plaidait gratuitement devant les tribunaux les causes des pauvres injustement accusés, lorsqu'il tomba malade. Il mourut peu après, emportant dans la tombe les espérances ondées sur lui.

Basile proposa à sa fille de la fiancer à un autre, mais Macrine répondit qu'elle voulait rester fidèle au souvenir de son premier époux et n'en accepterait jamais d'autre. En réalité, cet exemple avait achevé de détacher son cœur des espérances terrestres, elle ne désirait plus qu'appartenir au divin Roi qui est ressuscité pour ne plus mourir. Elle ne voulut plus entendre parler d'autre alliance, s'adonna avec une ardeur nouvelle à la piété et continua à rester auprès de sa mère, plus dévouée que jamais à ses devoirs de fille et de sœur aînée.

La sage Emmélie en profitait pour diriger sa fille par ses conseils et achever son éducation; Macrine, de son côté, dit saint Grégoire de Nysse, rendait à elle seule plus de services à sa mère que plusieurs servantes et veillait à tous ses besoins temporels.

L'AINÉ DES FRÈRES — SAINT BASILE LE GRAND

Le second des enfants d'Emmélie reçut le nom de son père, Basile, qu'il devait rendre à jamais illustre. Sa vénérable aïeule, sainte Macrine, vivait encore et prit soin, avec sa mère, de le former à la vertu. L'enfant, d'ailleurs, trouvait dans son père un maître plus capable qu'aucun autre; ce fut sous sa direction qu'il se forma aux premières connaissances des lettres humaines et sans doute aussi de la rhétorique.

Un jour, l'enfant était gravement malade, et son père priait avec ferveur pour sa guérison. La nuit suivante, le Seigneur apparut au père désolé et lui dit : *Allez, votre fils se porte bien.* Le jeune Basile, revenu à la santé, reprit le cours de son éducation. Nous avons parlé ailleurs (14 juin) de ses études à Athènes, avec son ami saint Grégoire de Nazianze, de sa fuite du monde, de sa postérité religieuse, de son glorieux et fécond épiscopat de Césarée, de son éloquence et de ses écrits.

LE COUVENT

A la mort de Macrine l'Ancienne, Macrine la Jeune était déjà assez grande pour aider sa mère, ainsi que nous l'avons dit, dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs.

Le vertueux père mourut peu après, l'année 349, époque de la naissance de Pierre de Sébaste, le dixième enfant de cette belle famille.

Son départ de ce monde fut une grande épreuve pour tous; mais il n'avait fait que les précéder au ciel. Emmélie, restée à la tête de la famille et de l'administration de ses biens, sentit plus que tout autre le grand vide que faisait cette mort; mais elle trouva dans Macrine une aide de plus en plus intelligente et dévouée.

Leurs biens du Pont, de la Cappadoce et de la Petite Arménie continuèrent à être sagement administrés, et quand les enfants furent grands, chacun reçut sa part et put s'établir à son gré.

Alors, sainte Macrine, voyant que ses frères et ses sœurs pouvaient désormais se passer d'elle ainsi que de leur mère, résolut de mettre à exécution un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps : celui de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Sa mère avait le même désir.

Elles firent donc construire un monastère dans la province du Pont, le long de la rivière d'Iris, dans les environs de la ville d'Ibore. Quand il fut terminé, elles s'y retirèrent avec l'intention d'y finir leurs jours dans les pratiques de la profession religieuse.

Plusieurs de leurs servantes les y suivirent et devinrent dès lors leurs compagnes et leurs sœurs. D'autres femmes ou vierges ne tardèrent pas à les rejoindre. Sainte Emmélie, regardée par toutes les Sœurs comme une maîtresse et une mère, fut obligée d'accepter la direction de la communauté, et, plus tard, sainte Macrine lui succéda.

« Il y avait entre elles, dit saint Grégoire de Nysse, une entière égalité à l'égard de la nourriture, des meubles, des cellules et des autres choses nécessaires, sans qu'il leur restât aucune marque des rangs divers qu'elles avaient tenus dans le monde. Leur vie était si sainte et leurs vertus si éminentes qu'on n'a point de paroles qui le puissent bien exprimer. Leur exactitude de jour et de nuit dans l'observance de leur règle répondait à la grandeur de leur vertu et à la ferveur dont leur âme était embrasée. On pouvait les comparer à ces âmes bienheureuses qui prennent leur essor vers le ciel après être sorties de la prison du corps, tant leur cœur était dégagé des choses de la terre, et l'on peut dire qu'elles vivaient presque comme des anges. »

L'ORDRE DE SAINT BASILE

Pendant ce temps, Basile, revenu de la Grèce couronné des lauriers de l'éloquence, touché des exhortations et des exemples de sa sœur Macrine, renonçait au monde, visitait en pèlerin les monastères de la Syrie et de l'Égypte, et revenait dans le Pont, voir sa mère et sa sœur.

Leur solitude lui parut propre à ses désirs de vie religieuse, et il fonda, de l'autre côté de la rivière de l'Iris, un monastère d'hommes. Son frère, saint Pierre de Sébaste, son ami saint Grégoire de Nazianze, vinrent l'y rejoindre. Obligé ensuite par les devoirs du sacerdoce et de l'épiscopat de s'éloigner de cette chère solitude, pour se consacrer aux travaux de l'apostolat, Basile ne cessa, par ses instructions et ses écrits, de diriger les moines de plusieurs monastères dans les vertus de leur vocation, et ses *Règles* si sages, où la vie active s'unit heureusement à la vie contemplative, lui ont mérité une place importante parmi les patriarches de la vie monastique. L'Ordre de saint Basile existe encore de nos jours; malheureusement, ses membres ne sont plus tous unis à l'Eglise catholique.

NAUCRACE — SES VERTUS — SA MORT TRAGIQUE

Naucrace, né après son frère Basile, avait été entouré dans son enfance des soins assidus de sa jeune sœur Macrine, et celle-ci le chérissait d'une tendresse particulière. Le jeune homme d'ailleurs reunissait toutes les qualités du corps et de l'esprit qui peuvent rendre un homme estimable. A l'âge de vingt-deux ans, il prononça un discours public qui ravit d'admiration ceux qui l'entendirent. Mais, préférant Dieu et le salut de son âme aux applaudissements du monde et aux biens terrestres, il quitta tout, à l'exemple de Macrine, et se retira pour vivre en ermite, près d'une vaste forêt du Pont, sur une colline solitaire, située à trois journées de marche du couvent où vivaient sa mère et sa sœur.

Un serviteur fidèle, nommé Chrysaphe, voulu

le suivre dans sa retraite et partager son nouveau genre de vie. A la prière et à la pénitence, ils unissaient la charité envers le prochain, et ayant trouvé en ce pays deux vieillards pauvres et malades, ils les soignaient de leurs propres mains. Naucrace, qui était un habile chasseur, se procurait le gibier nécessaire à la nourriture des deux infirmes.

Depuis cinq ans, Naucrace et son compagnon vivaient heureux dans cette solitude, lorsqu'un jour ils allèrent chasser comme à l'ordinaire dans la forêt et ne revinrent plus. Des paysans les rapportèrent morts tous les deux. Des brigands les avaient lâchement assassinés.

Emmélie et Macrine eurent besoin de toute la force de leur courage et de leur piété pour se soutenir dans un tel malheur. On voit par cet exemple que, sur cette terre d'exil, même les familles les plus saintes peuvent s'attendre à de grandes épreuves. Mais là où le péché est absent, les épreuves chrétiennement supportées deviennent une nouvelle source de mérites qui augmenteront un jour la joie du ciel.

Ce fut Macrine qui consola sa mère. « Elle parut d'autant plus admirable en cette rencontre, dit son frère saint Grégoire de Nysse, qu'ayant le cœur transpercé par la mort si douloureuse d'un frère, de celui-là même qu'elle aimait davantage, son âme s'éleva pourtant si fort au-dessus de ses sentiments, que son exemple et ses paroles rendirent sa mère, qui vivait encore, capable de consolation. » Celle-ci, en effet, soutenue par sa généreuse fille, put dominer sa douleur et supporter ce grand coup avec le calme d'une âme appuyée sur l'espérance de la vie éternelle.

MORT DE SAINTE EMMÉLIE

Cette épreuve fut d'ailleurs une des dernières qu'endura ici-bas la sainte veuve. Parvenue à un âge fort avancé, elle vit arriver sans trouble sa dernière heure.

Ses autres enfants étaient absents, mais elle avait auprès d'elle sa fidèle Macrine et Pierre de Sébaste, qui remplaçait alors son frère Basile dans le gouvernement du monastère voisin. Sentant approcher la mort et voyant à ses côtés Macrine et Pierre, elle leur parla de ses autres enfants avec une extrême tendresse, et les bénit tous de loin.

Ensuite, prenant chacun d'une main, ce fils et cette fille qui lui restaient, elle adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, je vous offre les prémices et la dîme du fruit qui est sorti de mon sein; car celle de mes filles qui est ici, étant née la première, peut bien être appelée les prémices, et mon fils qui est là, étant le dixième et le dernier de mes enfants, peut être regardé comme la dîme. C'est votre libéralité qui me les avait donnés, et ils vous appartiennent encore à un autre titre depuis qu'ils sont consacrés à votre service. Daignez donc, ô mon Dieu, répandre la sainteté sur le cœur de l'un et de l'autre. »

Cette bénédiction maternelle fut bientôt suivie du dernier soupir de la vénérable veuve. On l'enterra auprès de son mari, dans une église dédiée aux quarante martyrs de Sébaste, et située à sept ou huit stades du monastère. C'était vers la fin de l'an 373. On célèbre la fête de sainte Emmélie le 30 mai.

Six ans après, son fils saint Basile, le grand évêque de Césarée, alla la rejoindre au ciel. Cette mort fut suivie l'année suivante de celle de sainte Macrine. (Nous reparlerons plus longuement de cette servante de Dieu au jour de sa fête, 19 juillet.)

SAINT PIERRE DE SÉBASTE

Pierre, le dernier de sa famille, n'eut guère le temps de connaître ici-bas son vertueux père ; mais, élevé par deux saintes, sa mère et sa sœur aînée, il imita de bonne heure leurs vertus. Macrine, qui fut pour lui une mère et une institutrice, l'instruisit dès son enfance dans les choses saintes, sans lui permettre de s'amuser à des choses vaines et inutiles.

Jeune encore, Pierre avait la sagesse et la maturité d'un vieillard. D'un esprit prompt et intuitif, il saisissait rapidement les secrets des sciences, sans y passer beaucoup de temps. Il était aussi comme naturellement habile dans les ouvrages des mains, et faisait parfaitement de lui-même certains travaux dans lesquels les autres ne réussissent qu'après un long apprentissage.

Modèle de vertus, ennemi des plaisirs du monde, il resta toujours auprès de sa mère et de sa sœur jusqu'à leur retraite au couvent. Il remplaçait près d'elles ses autres frères absents. Quand saint Basile eut fondé le couvent de l'Iris, il y embrassa lui-même la vie religieuse, comme nous l'avons dit, et succéda à son frère dans la direction de ce monastère. Il déployait une grande charité à recevoir les hôtes, dit saint Grégoire de Nysse, et allait parfois jusqu'à préparer de ses propres mains ce qu'il leur servait à table.

Son frère, saint Basile, évêque de Césarée, l'attacha à son clergé en l'ordonnant prêtre, et plus tard, le sacra évêque de Sébaste.

L'évêque de Sébaste assista, l'an 381, au Concile œcuménique de Constantinople, et mourut une douzaine d'années plus tard, après avoir saintement rempli son ministère. Son frère, saint Grégoire, évêque de Nysse, rival de saint Basile pour l'éloquence (et dont nous reparlerons au 9 mars), lui survécut peu de temps.

Il nous reste à dire un mot de deux nièces de ces illustres frères, qui embrassèrent la vie religieuse, et que saint Basile, leur oncle, chargea de gouverner un couvent de sa ville épiscopale. Saint Gaudence, évêque de Brescia, qui les vit dans un voyage en Orient, dit qu'elles étaient sœurs non seulement par le sang, mais par leurs éminentes vertus. Imitatrices de Marthe et de Marie, elles méritaient, ajoute-t-il, d'être regardées comme des âmes très chères à Jésus-Christ.

Dieu veuille accorder à son Eglise beaucoup de familles semblables !

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE D'HAUTERIVES, MOINE DE CITEAUX

Fête le 14 janvier.

Le seigneur d'Hauterives explique à ses deux amis que sans le salut, tout ne servira de rien. — Arrivée au monastère. — L'ancien seigneur nettoie les chaussures de ses Frères.

LE SEIGNEUR D'HAUTERIVES

Amédée de Clermont d'Hauterives était né au château d'Hauterives en Dauphiné, dans la seconde moitié du XIe siècle. Il était beau-frère du dauphin Guigues VII, dont il avait épousé la sœur Pétronille, et parent de l'empereur Conrad. Ses nobles et riches aïeux lui avaient laissé de grands biens : il possédait six châteaux, entourés de propriétés considérables: Hauterives, Saint-Geoire, Clermont, Planéria, Chaume et Lermion, sans compter quelques autres revenus.

Vaillant chevalier, le seigneur d'Hauterives se distingua dans la profession des armes. Il était, dit son historien, « prudent dans les conseils, libéral aux gens de guerre, redouté des ennemis. Il avait le visage agréable, l'accueil facile, la taille haute et bien prise; il aimait la justice, détestait l'envie et punissait toujours le crime. » Sa fidèle épouse lui avait donné un fils, qu'il avait nommé comme lui Amédée, et qui paraissait devoir être l'héritier de son noble cœur autant que de son nom et de ses biens. Le seigneur d'Hauterives était généreux pour les pauvres et les pèlerins ne frappaient jamais en vain à la porte de son château.

C'est au milieu de ces avantages terrestres que le voix de Dieu se fit entendre à l'âme d'Amédée

pour l'inviter à la recherche des biens qui ne périssent pas et dont la mort ne peut pas nous dépouiller.

LA VOCATION — LE CONQUÉRANT DES AMES

« Un jour, dit son historien, il considéra attentivement ce qu'il avait été avant sa naissance, ce qu'il avait été depuis, et ce qu'il serait à l'avenir. Il fit une sérieuse réflexion qu'avant sa naissance, il n'avait rien été, et qu'après la mort il serait réduit en cendres. Tous les travaux, toutes les fatigues de la vie présente ne lui serviraient de rien s'ils ne lui servaient pas à gagner le ciel. La mort vient et n'épargne personne, et alors, à quoi bon compter sur ce monde?

Peu après, le noble seigneur partit d'un de ses châteaux, accompagné de deux gentilshommes, pour aller à un autre manoir. Pendant que les serviteurs prenaient les devants pour aller préparer le dîner au lieu du rendez-vous, les trois gentilshommes chevauchaient lentement, s'entretenant de choses et d'autres.

Mais Amédée prit la parole et d'une voix sérieuse il se mit à dire à ses deux amis : « Combien avez-vous vu de jeunes seigneurs bien faits, adroits, hardis, courageux, généreux et obligeants; aucun d'eux n'a évité la mort. Les uns ont été emportés par un accident subit, d'autres par une maladie plus ou moins longue, les uns vieux, les autres jeunes.

Et de tous leurs plaisirs, et de tous leurs biens, que leur reste-t-il maintenant s'ils sont en enfer?

Et même, à quoi leur servent quelques vertus pratiquées çà et là, à certains intervalles de leur vie, s'ils sont morts en état de péché mortel et sont maintenant condamnés au supplice éternel? »

Arrivés au château où ils allaient, ils trouvèrent le dîner prêt, et ils se mirent à table; mais tout en donnant à leur corps les aliments nécessaires, ils continuèrent à nourrir leur âme de saintes pensées et à se fortifier dans leurs bonnes résolutions.

Le lendemain, en quittant ce château, le seigneur d'Hauterives prit en sa compagnie deux autres gentilshommes et, chemin faisant, il éclaira de même leur âme sur la nécessité de se sauver coûte que coûte.

Le chevalier, devenu apôtre, employa ainsi une année à chercher des compagnons d'armes pour cette expédition d'un nouveau genre qu'il méditait, et qui avait pour terme, non la prise d'une forteresse de pierre, mais la conquête du royaume du ciel. Il réussit à en persuader encore une dizaine d'autres. Après mûre délibération, ils fixèrent la date où tous ensemble ils iraient se présenter à l'abbaye de Bonnevaux.

Plusieurs d'entre eux étaient mariés et par conséquent ne pouvaient quitter leur femme sans le consentement de celle-ci. Mais les épouses ne voulurent pas être moins généreuses dans la piété que leurs maris, et les devancèrent dans le cloître. Le monastère de Laval en reçut plusieurs qui lui apportèrent des biens considérables.

Les gentilshommes continuèrent à se préparer à quitter le monde, réglant leurs affaires, payant leurs dettes, levant les divers obstacles qui pouvaient s'opposer à leur départ, enfin s'affermissant dans leur résolution. Au jour fixé, ils se trouvèrent réunis au nombre de seize autour d'Amédée, tous prêts à le suivre.

Amédée prit avec lui son fils, et disant adieu pour toujours à ses châteaux, il prit la route de Bonnevaux à la tête des chevaliers qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. « Et ceux-ci, ajoute l'historien, bénissaient Dieu de voir que celui qui les conduisait autrefois au combat et au pillage, les menait maintenant à la pratique de l'humilité qui pardonne les injures; à celle de la pauvreté qui renonce à ses propres biens. »

Plusieurs étaient d'illustres familles, tels que Berlion de Morigy et Armand de Rives; tous étaient riches et nobles.

AU COUVENT DE BONNEVAUX — COMBAT ET VICTOIRE

L'abbaye de Bonnevaux, fondée l'an 1117, non loin de Vienne, par l'archevêque Guy de Bourgogne, devenu plus tard pape sous le nom de Calixte II, était habitée par des moines de l'Ordre de Cîteaux. Cet Ordre, que saint Bernard venait d'illustrer, était alors dans toute la ferveur de son austérité et de sa pauvreté. Cette pauvreté était plus grande encore à Bonnevaux que dans d'autres monastères, parce que cet établissement, de fondation plus récente, n'avait pas encore eu le temps de recevoir des dotations importantes, ni de défricher tous ses champs.

« Les moines, dit l'historien, travaillaient eux-mêmes à leurs terres, arrachaient les ronces, les mettaient au feu; et après s'être occupés la plus grande partie du jour à ce pénible exercice, exposés à l'ardeur du feu et à celle du soleil, ils retournaient à trois heures de l'après-midi au monastère, noircis par la fumée comme des forgerons. Lorsqu'ils entendaient le signal, ils se lavaient les mains et le visage et entraient au réfectoire, où la faim, qui est le meilleur des assaisonnements, leur faisait trouver excellent ce qui était mis devant eux.

» Leur pain était bis, mêlé d'orge et d'ivraie; leur boisson, du poids d'une livre, contenait beaucoup plus d'eau que de vin. Ils n'avaient avec cela qu'une portion de légumes, qui leur tenait lieu de poisson. A la fin du repas, ils rendaient grâces à Dieu, l'unique dispensateur de tous les biens.

» Ils employaient à la lecture le reste du jour jusqu'à l'heure des Vêpres, qu'ils chantaient avec une grande dévotion. Après quoi, ils se retiraient au dortoir dans un profond silence, et chacun s'étendait sur son lit. Ils couchaient sur une paillasse, tout habillés, se couvraient d'une vile étoffe et quelques-uns avaient des chevets de paille d'avoine.

» A minuit, ils se levaient pour prier, eux à qui deux nuits d'hiver auraient à peine suffi pour les délasser de leurs fatigues.

» Cette austérité de vie avait tellement épouvanté tout le pays d'alentour, que presque aucune personne de condition n'avait osé s'y soumettre.» Il fallait qu'Amédée et ses compagnons eussent un bien sincère désir d'embrasser toutes les rigueurs de la pénitence et du renoncement pour avoir fixé leur choix sur Bonnevaux.

Ce couvent était alors dirigé par le saint Abbé Jean, qui fut plus tard élevé au siège épiscopal de Valence, où il brilla par ses vertus durant sa vie et par ses miracles après sa mort.

Quand les dix-sept gentilshommes se présentèrent à lui, « on dit, reprend notre historien, que, cachant sa joie sous un air sévère, il leur répondit en ces termes :

« Mes seigneurs, comment êtes-vous venus ici? Vous ne savez peut-être pas combien la règle de Cîteaux est austère au delà des règles des autres Ordres. Les tuniques qui s'y portent sont pesantes et chaudes en été, froides en hiver. Comment pourriez-vous vous accoutumer à ce genre de vie,

vous qui avez toujours eu des habits légers durant la chaleur et des habits de bonnes étoffes durant le froid ?

» Si nous vous recevions parmi nous, il vous faudrait renoncer entièrement à votre volonté propre; jeûner tout le jour; ne prendre qu'à trois heures de l'après-midi des aliments insipides ; travailler sans relâche; vous lever à minuit pour chanter les louanges de Dieu..... On vous reprendra publiquement de vos défauts. On vous adressera de sévères réprimandes pour des fautes que vous estimerez légères et vous serez condamnés à de rudes pénitences. »

Quand l'Abbé eut cessé de parler, le vénérable Amédée lui fit cette réponse au nom de ses amis : « Nous vous supplions, mon Père, de ne point nous épouvanter; nous avons commis de grands péchés et avons besoin de faire pénitence; c'est pour cela que nous vous prions à genoux de nous recevoir dans votre communauté. Nous avons renoncé à nos biens, ce n'est pas pour retourner les reprendre. Assisté de vos prières, nous aurons le courage de devenir de vrais moines de Cîteaux.

— Ce n'est pas la coutume dans l'Ordre de Cîteaux, reprit l'Abbé, de faire fléchir la règle en faveur de qui que ce soit. Les personnes de la plus haute naissance y sont traitées comme ceux de la plus humble condition. Si nous vous recevons, nous vous occuperons à avoir soin des troupeaux, à tondre les moutons, à porter du fumier au jardin. Réfléchissez à toutes ces choses et délibérez ensemble. Si vous ne vous sentez pas capables de supporter tant de fatigues et d'humiliations, entrez dans la milice des Templiers ou dans quelque autre Ordre dont vous puissiez accomplir la règle. »

Ayant ainsi parlé, il les quitta.

Quelques-uns des gentilshommes étaient un peu effrayés. « Hé quoi ! leur dit Amédée, vous laisserez-vous décontenancer par des paroles, vous qui avez affronté à la guerre les lances et les épées ? Et auriez-vous peur avant d'avoir commencé à combattre ? L'Abbé a exagéré la rigueur de la règle de Cîteaux pour éprouver votre zèle; mais quand elle serait telle qu'il le dit, elle n'est pas impossible à pratiquer puisque les gens de ce monastère l'observent. Avons-nous moins de courage qu'eux ? »

Fortifiés par ces paroles, tous se déclarèrent prêts à entrer. Ils passèrent la nuit, dans la partie du monastère réservée aux hôtes. Le lendemain, aussitôt après sa messe, le Révérend Père Abbé vint leur demander quelle était leur résolution. Dès qu'ils l'aperçurent, tous se jetèrent à ses pieds, en disant : « Mon Père, nous voulons observer exactement tout ce qu'ordonne la règle de votre monastère. Notre résolution est prise de ne plus retourner dans le monde; si vous refusez de nous recevoir au nombre des moines, nous resterons ici, parmi les hôtes, nous finirons ici notre vie et serons ensevelis par la main des moines. »

A ces mots, l'Abbé, tout joyeux, leur ouvrit ses bras, et les félicitant de leur courage, déclara qu'il les recevait tous.

Les gentilshommes voulurent offrir au monastère une partie de leurs biens, mais l'Abbé répondit : « Nous ne pouvons accepter pareille donation tant que vous êtes novices; quand le temps de prononcer vos vœux sera venu, alors vous renoncerez à vos biens en faveur de qui bon vous semblera. »

L'année d'épreuve terminée, tous les gentilshommes se retrouvèrent fidèles dans leur résolution et demandèrent à prononcer leurs engagements définitifs. A cette occasion, la situation temporelle de l'abbaye de Bonnevaux reçut de grands accroissements par les donations qu'ils lui firent.

UNE TENTATION — RETOUR ET PÉNITENCE

Tous persévéraient avec courage dans la vie religieuse. Cependant, on s'aperçut au bout de quelque temps que le visage d'Amédée devenait triste, tandis que ses compagnons restaient joyeux. Qu'avait-il donc ? Regrettait-il ses châteaux, les plaisirs du monde ou la gloire des batailles ? Non, la tentation l'avait saisi par un côté plus sensible.

On se souvient qu'Amédée avait amené avec lui son jeune fils au monastère. Il était convenu qu'un moine aurait soin de son éducation ; mais Amédée savait fort bien que les moines de Bonnevaux, absorbés par leurs rudes travaux de défrichement, réservaient ce qui leur restait de temps pour la science sacrée et négligeaient les autres études. Cette considération ne l'avait pas arrêté, car il vaut encore mieux être un saint qu'un savant. Son amour paternel trouvait maintenant que ce n'était pas assez pour son fils. Dans la riche abbaye de Cluny, florissaient toutes les sciences ; Amédée quitta Bonnevaux pour conduire son fils à Cluny.

Les moines de Cluny le reçurent avec des grands honneurs, et le revêtirent de leur coule noire en échange de l'habit blanc de Cîteaux. Peu après, le jeune Amédée fut envoyé auprès de son parent l'empereur Conrad, qui le reçut comme un fils et lui donna d'excellents précepteurs.

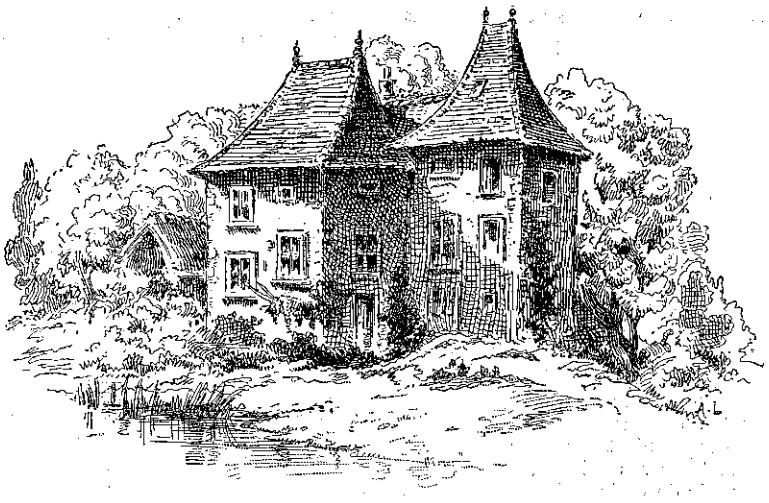
Amédée père, resté seul à Cluny, entouré de prévenances, de délicatesses et de luxe, ne tarda pas à comparer avec honte la vie facile qu'il avait trouvée à Cluny avec la vie humble et austère qu'il avait promis à Dieu d'observer à Bonnevaux. A la fin, il ne put plus résister au cri de sa conscience, et un jour de fête, il demanda à l'abbé de Cluny la permission de retourner à Bonnevaux. On ne pouvait le lui refuser. Il partit donc et arrivé à la porte du couvent de Bonnevaux, il resta là, demandant à genoux à ceux qui entraient et sortaient de prier pour lui.

L'Abbé Jean, apprenant son retour et son repentir, se réjouit. Il vint l'encourager et lui dit qu'après deux jours de cette pénitence, il le recevrait de nouveau parmi les Frères.

« A Dieu ne plaise, répondit Amédée, qu'un aussi grand pécheur que moi soit si tôt reçu dans la sainte maison de Bonnevaux. Je demeurerai ici jusqu'à ce que ma faute soit venue à la connaissance de tous ceux qui habitent le voisinage ; pendant ce temps, je demanderai pardon et la grâce d'être reçu. Souffrez seulement que je me nourrisse d'une partie des aumônes que vous distribuez aux pauvres à la porte du couvent. »

Au bout de quinze jours de cette pénitence, Amédée s'estimait encore indigne de rentrer en compagnie des Frères, et, malgré les instances de l'Abbé, voulait continuer son humiliation. Alors l'Abbé lui dit : « Je ne rentrerai dans la maison qu'avec vous ; je vais donc rester à la porte en votre compagnie, jusqu'à ce que vous vous décidiez à entrer avec moi. » Et de fait il resta avec Amédée ; celui-ci, bientôt vaincu par cette paternelle bonté, céda et vint reprendre sa place parmi les Frères.

Il les édifia grandement par son humilité. Il prenait pour lui avec empressement les plus bas emplois du monastère. S'apercevait-il, par



Le château d'Hauterives (Isère). — État actuel.

exemple, que les linges de la cuisine étaient sales, il allait les laver de ses propres mains, les faisait sécher et les reportait à leur place. N'étant pas prêtre lui-même, il considérait comme un acte de piété autant que de charité de nettoyer les chaussures des prêtres de la maison.

Un jour, pendant qu'il était occupé à ce vil travail, Guigues, comte d'Albon, son oncle, arriva pour lui rendre visite. Après avoir, selon l'usage, fait sa prière à l'église du couvent, le vieux seigneur demanda à parler à son neveu. Le Père prieur dit à Amédée d'aller recevoir son oncle. « Priez-le d'attendre un peu que j'aie fini mon travail », répondit Amédée. L'oncle, peu habitué sans doute à attendre, s'avança vers le lieu où travaillait Amédée. Quand il aperçut l'ancien seigneur d'Hauterives et de Clermont, le parent de l'empereur, les manches retroussées, le front en sueur, occupé à nettoyer des chaussures, il fut ému jusqu'aux larmes. Il se retira silencieusement, sans se laisser apercevoir, et alla attendre son neveu dans la salle des hôtes.

Amédée, après avoir terminé son travail, se lava les mains et se rendit auprès du comte. Celui-ci l'embrassa étroitement, s'entretint familièrement avec lui, se recommanda à ses prières, puis il lui dit adieu, remonta à cheval et s'en retourna avec les gens de sa suite, grandement édifié.

LES DEUX BIENHEUREUX AMÉDÉE

Le jeune Amédée, digne fils d'un tel père, après avoir terminé son éducation, se fit religieux à l'abbaye de Clairvaux, l'une des plus anciennes de l'ordre de Cîteaux. Plus tard, il fut appelé à gouverner en qualité d'Abbé le monastère de Hautecombe, récemment fondé, près du lac du Bourget, en Savoie. Son vieux père demanda alors la permission d'aller le voir et il passa quelques jours auprès de lui, sous son obéissance. Il fut grandement consolé en voyant par lui-même les vertus et la sagesse d'un tel fils. Enfin, il lui demanda sa bénédiction, se recommanda à ses prières et revint à Bonnevaux.

Quant à l'abbé de Hautecombe, il fut élevé quelques années plus tard au siège épiscopal de Lausanne, qu'il illustra par son zèle et sa sainteté. La fête du bienheureux Amédée d'Hauterives, évêque de Lausanne, se célèbre le 28 janvier.

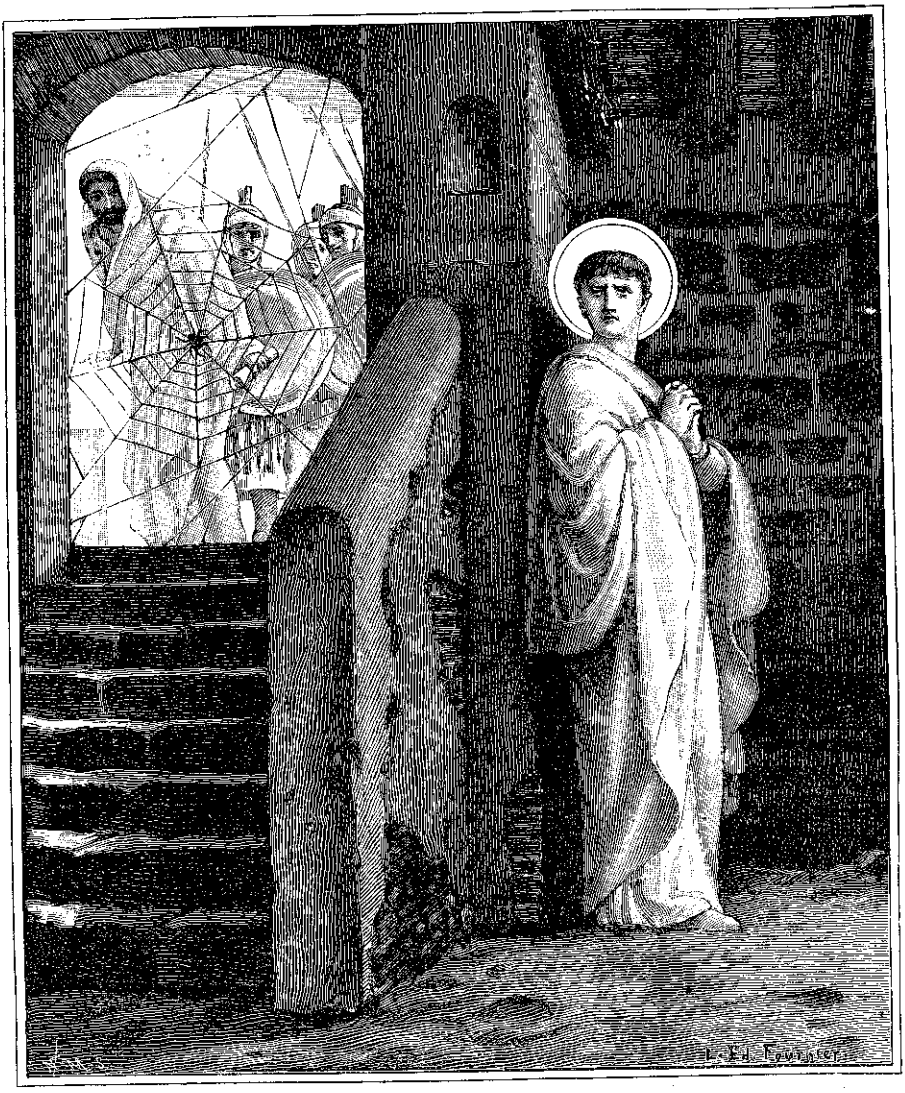
Les dernières années de son père avaient été fécondes pour la gloire de Dieu. Par l'initiative du courageux vieillard, quatre abbayes nouvelles furent fondées. Parti, avec la bénédiction de son supérieur, à la recherche d'un lieu propre à une fondation de ce genre, Amédée s'arrêta dans une haute vallée du diocèse de Viviers, nommée Mazan. Ayant obtenu des propriétaires de ce lieu une certaine étendue de terrain, il alla chercher à Bonnevaux quelques provisions et quelques hommes de bonne volonté. De retour dans sa nouvelle solitude, il commença à défricher cette terre inculte, comme on avait défriché autrefois Bonnevaux. Il abattait les arbres, arrachait les ronces, plantait un jardin, ensemençait des champs. Les gentilshommes du pays, qui l'avaient connu autrefois dans le monde, touchés de ses humbles travaux et de sa pauvreté, lui firent des donations considérables. Et comme les récoltes étaient trop souvent compromises par la gelée, à Mazan, un de ces seigneurs donna aux moines une ferme située dans un climat plus doux. Alors Amédée revint à Bonnevaux, prier l'Abbé Jean d'envoyer à Mazan un supérieur avec douze religieux, et la nouvelle abbaye fut fondée.

Amédée contribua aussi à la fondation des abbayes de Montpéroux en Auvergne, de Géoncel et de Tamié. Il ne resta en aucune d'elles, de peur d'y être honoré, et revint mourir simple moine à Bonnevaux, où il termina saintement sa vie le 14 janvier.

(*D'après un ancien manuscrit de Bonnevaux.*)

SAINT FÉLIX DE NOLE

Fête le 14 janvier.



La retraite où se cache Félix de Nole est soudain fermée par une énorme toile d'araignée

UN DÉVOT A SAINT FÉLIX

Nole est une petite ville de la Campanie, délicieusement assise au pied de l'Apennin, à cinq heures environ au nord-est de Naples, au milieu d'une plaine ou plutôt d'un vaste jardin dont Virgile a chanté la fertilité et les charmes; la vigne, l'olivier, le figuier, le citronnier y croissent à l'envi; de toutes parts, au Nord, à l'Est, au Sud, l'œil du touriste s'arrête sur un horizon incomparable, tantôt se reposant sur des collines verdoyantes, tantôt contemplant le Vésuve assez proche de Nole pour qu'on puisse en admirer la majesté, assez éloigné pour qu'on n'ait pas à redouter ses colères.

Pourtant, ce n'était pas le site enchanteur que venait y chercher au ve siècle un célèbre sénateur romain, originaire de Bordeaux, et qui fut plus tard évêque de Nole, saint Paulin.

Ce qui l'attirait avant tout, c'était le tombeau de saint Félix. Rien de plus édifiant que le culte filial voué par ce grand personnage à la mémoire

de l'humble prêtre de Nole, mort en odeur de sainteté un siècle et demi auparavant et dont le sépulcre s'illustrait chaque jour par de nouveaux miracles.

Consacré à saint Félix dès ses tendres années, Paulin avait renouvelé sa consécration au sortir de l'adolescence par une cérémonie étrange pour nous, mais tout à fait dans les mœurs des Romains : il lui offrit sa première barbe. C'était, en effet, l'usage, paraît-il, chez les jeunes Romains, quand, au seuil de l'âge viril, ils coupaient leur première barbe, d'en faire hommage à quelque divinité domestique.

Plus tard, il gémit de vivre si loin du tombeau qu'il vénère, il souhaite d'aller s'établir à Nole, tout proche de la basilique de saint Félix et d'en devenir comme le gardien et le portier. Enfin, son rêve s'accomplit. A l'âge de quarante ans, il fixe pour toujours sa demeure à côté de celle de son Saint de prédilection, et, spectable étonnant d'humilité, on vit quelque temps cet ancien sénateur, ce préfet, ce personnage consulaire, élevé ensuite aux honneurs du sacerdoce, ne pas dédaigner de balayer chaque jour avec soin le sanctuaire dédié au Saint, et d'y pourvoir dans le détail à la décence du culte.

Chaque année, au retour du 14 janvier, il avait à cœur d'offrir un chant de louange à son céleste protecteur : il le lisait lui-même aux pèlerins, ajoutant modestement : « D'autres apportent de riches présents. Pauvre, moi je n'ai que mes chants; ils seront accueillis; elles l'ont bien été, les deux petites pièces de la pauvre veuve. »

Jusqu'à son épiscopat, quinze années de suite, il fut fidèle à cette pieuse coutume, et aujourd'hui ces quinze compositions poétiques constituent le monument le plus précieux pour la biographie de saint Félix de Nole.

C'est là que tous les biographes postérieurs ont puisé. Là aussi nous puiserons, « nous gardant bien, sous prétexte de critique —. et d'ailleurs tous les moyens de critique, dans un sens ou dans l'autre, font ici défaut, — de dépouiller cette vie des miracles dont la poésie de Paulin l'a entourée (1). »

DEUX MARTYRS

Saint Félix, né à Nole, avait pour père un officier des armées romaines, Syrien d'origine, que le sort des guerres avait amené en Campanie. L'enfant eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne, bien qu'il fût entouré de païens, et, bientôt pressé par la grâce, il se voua tout entier au service de Jésus-Christ. L'évêque de Nole, Maxime, ayant remarqué avec grande joie sa précoce vertu, Félix devint son fils de prédilection et reçut de lui les Ordres de lecteur et d'exorciste.

Il s'acquitta si parfaitement des fonctions qui lui étaient confiées, ses exhortations et ses exemples édifiaient tant les fidèles, que l'évêque le jugea digne du sacerdoce et se flattait même d'en faire un jour son successeur. En attendant, le vieillard, déjà courbé sous le poids des ans et affaibli par ses longs travaux, fut bien heureux de trouver dans le jeune et vertueux prêtre l'auxiliaire qui lui convenait surtout pour le ministère de la parole. Il aimait à le proposer comme un modèle à son clergé et à son peuple.

Survint une terrible persécution, dont Paulin ne précise point la date, mais que l'on croit avoir été celle de Dèce, vers l'an 250.

Le vieil évêque ne crut pas devoir se jeter de lui-même entre les bras de ses ennemis, ni courir au-devant de la mort, et, suivant en cela l'exemple de plusieurs saints, particulièrement de saint Cyprien, il chercha son salut dans la fuite. Son âge, ses infirmités, le désir de se conserver pour le bien du troupeau, tout lui était une excuse. Félix lui-même dut lui conseiller ce moyen extrême, et, d'ailleurs, le vieillard était persuadé ne pas abandonner ses fidèles, puisqu'il laissait à leur tête pour les guider et les consoler, Félix, son fils bien-aimé, l'héritier de son zèle et de ses anciennes ardeurs.

Celui-ci, jeune et vigoureux, était prêt à tout endurer pour la cause de Dieu. Il n'attendit pas longtemps l'occasion de souffrir, car les persécuteurs, furieux d'apprendre que l'évêque de Nole leur avait échappé, tournèrent leur fureur contre son auxiliaire, le prêtre Félix, qu'ils eurent bientôt découvert.

Aussitôt, celui-ci fut conduit sous bonne escorte à travers les rues de la ville jusqu'au tribunal du juge. Interrogé, pressé de sacrifier aux faux dieux, il refusa, et comme rien ne put ébranler sa constance, il fut soumis à divers supplices. D'abord fouetté cruellement, on l'enferma ensuite dans un obscur cachot où il fut chargé de chaînes et eut les pieds entravés par un instrument de bois assez semblable aux *ceps* dont se servent aujourd'hui les Chinois pour tourmenter leurs prisonniers. Pour l'empêcher de reposer, on eut soin de ménager sous lui un lit de fragments de pots cassés.

Pendant ce temps, que devenait le vénérable évêque ? Il souffrait presque aussi cruellement que le martyr. La pensée du troupeau qu'il avait quitté ne lui laissait pas un moment de repos, et il songeait à retourner, même au péril de sa vie, dans sa chère ville épiscopale ; d'autre part, la fatigue, la faiblesse croissante, le manque absolu de nourriture, le froid lui étaient autant d'obstacles ; il tomba d'inanition au milieu d'un fourré de ronces, et il aurait expiré sans une intervention miraculeuse de la Providence.

DOUBLE DÉLIVRANCE — UTILITÉ D'UNE TOILE D'ARAIGNÉE SIX MOIS DANS UNE CITERNE

Soudain, vers le milieu de la nuit, Félix vit sa prison inondée de lumière ; l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit, comme jadis à l'apôtre Pierre : « Lève-toi et suis-moi. » Le saint prêtre crut d'abord à un songe, mais l'ange réitéra son ordre, et pour mettre le prisonnier à même de l'exécuter, il toucha ses chaînes et ses entraves qui se détachèrent d'elles-mêmes. Puis, les portes s'ouvrirent spontanément, et, au milieu des gardes endormis, à travers les rues silencieuses de la ville, Félix suivit son libérateur qui le conduisit par des

(1) Mgr LAGRANGE, dans son *Histoire de saint Paulin de Nole*.

sentiers inconnus à l'endroit de la montagne où l'infortuné vieillard gisait à demi mort.

Quelle ne fut pas la joie de saint Félix de revoir son évêque, et sa douleur de le trouver en pareil état! Il lui prodigue aussitôt ses soins, s'efforce, mais en vain, de ramener la chaleur et la vie dans ses membres inanimés. Alors, il se met en prières et, regardant autour de lui, découvre au delà du buisson épineux une superbe grappe de raisin qu'il n'avait point encore remarquée et qui se trouvait là comme par miracle.

L'approcher des lèvres du mourant, en exprimer le jus et le faire couler doucement dans sa bouche fut l'affaire de quelques instants. Ce remède inattendu fit tressaillir le vieillard, le ranima, lui rendit la connaissance et la parole, et il finit par demander à Félix de le ramener au milieu de ses ouailles. Mais il était si faible qu'il ne pouvait faire un pas et il n'y avait point à espérer de trouver aucune monture.

N'écoutant que sa piété filiale, le jeune prêtre n'hésite pas, il place de son mieux son évêque sur ses fortes épaules et, chargé de ce doux fardeau, il arrive à la ville avant le jour.

Le dévouement d'une pauvre veuve, depuis longtemps au service de Maxime et qui avait fidèlement gardé son logis durant son absence, acheva de le ressusciter.

Quelques jours plus tard, l'évêque et le prêtre, profitant d'un moment d'accalmie au milieu de cette persécution, allaient ensemble visiter et consoler les fidèles, encore tout émus des récents assauts qu'ils avaient subis.

Le calme dura peu, et quand on sut que les deux principaux chefs de la religion chrétienne à Nole avaient reparu, ordre fut donné de les poursuivre et de les arrêter.

L'évêque pourtant put demeurer caché sans être inquiété. Quant au prêtre Félix, un jour qu'il venait d'exhorter son peuple, il vit arriver à lui les émissaires de l'empereur. Par une permission divine, ils ne le reconnurent pas et comme il était mêlé à la foule, ils lui demandèrent même s'il n'avait pas vu passer le prêtre Félix. « Non, dit-il en souriant, je ne l'ai pas vu passer. »

Ils s'éloignent, puis, se ravisant, reviennent sur leurs pas, et, pour leur échapper, Félix n'a que le temps de se réfugier dans un coin d'une vieille masure abandonnée. Presque au même instant, par miracle sans doute, une énorme araignée tend sa toile à l'entrée, d'une façon si merveilleuse, que, quand les persécuteurs passèrent, ils jugèrent inutile de fouiller ce réduit, se disant qu'un homme n'aurait pu s'y introduire, l'instant d'auparavant, sans briser ce frêle obstacle. Ainsi, remarque saint Paulin, « quand Dieu est avec nous, même les toiles d'araignée nous tiennent lieu de fortes murailles, et quand il nous manque, les murs les plus épais ne nous protègent pas plus que des toiles d'araignée ».

Les poursuivants en furent donc pour leur peine, et saint Félix put dire ce jour-là avec le Psalmiste : « Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, ô mon Dieu, je ne craindrais pas, parce que vous êtes avec moi. »

La nuit venue, à la faveur des ténèbres il se mit en quête d'une retraite plus sûre. Il trouva une citerne desséchée abritée par des ruines; il y descendit et y vécut environ six mois, Dieu inspirant à une pieuse femme qui demeurait non loin de là de déposer chaque jour à l'entrée des ruines la nourriture nécessaire à sa subsistance. Pendant ce temps, le saint prêtre reçut du ciel des consolations extraordinaires, et les anges vinrent plus d'une fois, par leurs douces apparitions, réjouir sa solitude.

TRAITS DE DÉTACHEMENT

L'orage de la persécution s'apaisa enfin; saint Félix vint en toute hâte reprendre sa place aux côtés de Maxime, pour soutenir et consoler ses derniers jours.

Quand celui-ci fut allé recevoir au ciel la récompense due à ses travaux et à ses souffrances, Nole, veuve de son évêque, jeta les yeux sur son inséparable compagnon, que chacun maintenant regardait, à juste titre, comme un confesseur de la foi et un martyr.

Il était, semble-t-il, le successeur tout désigné. Mais il fallut compter avec l'humilité de saint Félix. Il représenta fortement aux fidèles que le prêtre Quintus, homme de très sainte vie, ayant été ordonné sept jours avant lui, il convenait de respecter l'ordre d'ancienneté et de ne pas priver de l'épiscopat ce prêtre qui en était tout à fait digne.

Il fut donc inflexible à décliner l'honneur qu'on lui destinait, et Quintus fut élu. On vit bien que ce n'était pas le fardeau, mais la dignité seule que récusait notre Saint, car il continua à seconder Quintus, comme il avait fait sous son prédécesseur, à tel point que l'évêque voyait moins en lui un simple coadjuteur qu'un supérieur et qu'un père.

Saint Félix donna encore une autre marque non moins admirable de désintéressement. Il eût pu, s'il l'avait voulu, vivre dans l'aisance, et, avant que n'éclatât la persécution, il jouissait d'un imposant patrimoine que lui avait légué son père. Lors de sa captivité, tous ses biens furent injustement confisqués.

Comme on le pressait, après la tourmente, de faire valoir ses droits à une restitution et d'essayer, comme le firent avec succès d'autres chrétiens, de recouvrer au moins une partie de sa fortune, il s'y refusa toujours, non par crainte de voir échouer ses tentatives, mais dans un parfait esprit de détachement.

« A Dieu ne plaise, disait-il, que je rentre en possession de biens que j'ai une fois perdus pour Jésus-Christ, ni que je désire ces richesses de la terre que j'ai laissées pour acquérir plus sûrement les trésors du ciel! »

Dès lors, il vécut pauvre, se contentant d'accepter en location un arpent et demi de terre, où il cultivait quelques légumes qu'il trouvait encore moyen de partager avec les pauvres, sans jamais rien se réserver pour le lendemain.

Dans le même esprit, il refusa les généreuses avances d'une dame, nommée Archélaïde, qui, désolée de ne le voir tenter aucune démarche auprès du fisc ou des usurpateurs, voulait au moins

assurer la subsistance de ses dernières années.

Dans la pratique constante de ces vertus, Félix parvint à une heureuse vieillesse. Certains placent au 14 janvier de l'année 266 la date probable de sa mort.

AUTOUR DU TOMBEAU DE SAINT FÉLIX
LES DEUX BŒUFS PERDUS

Saint Paulin nous donne sur les hommages posthumes rendus à saint Félix des détails aussi circonstanciés que dignes de foi.

Son corps fut inhumé à cinq cents pas environ de la ville, au milieu d'une verte campagne que l'approche du printemps, dans ce doux climat, émaillait déjà de fleurs odorantes.

Obscur et modeste fut d'abord le tombeau, pour ne pas attirer les regards des païens. Mais Dieu se chargea de le faire connaître par des miracles.

Un pape célèbre, saint Damase, vint un jour près de ce saint corps chercher et trouver sa guérison. Comme ex-voto digne de sa munificence, il résolut de transformer en une vraie basilique le petit édifice qui marquait l'endroit des reliques du Saint. Bientôt, la basilique elle-même devint trop étroite pour le concours des pèlerins, et successivement, au lieu d'un sanctuaire, il y en eut cinq, au milieu desquels brillait comme une perle, c'est l'expression même de saint Paulin, celui qui contenait le précieux tombeau.

Une nouvelle ville, aujourd'hui Cimitilla, prit ainsi naissance aux portes de Nole pour accueillir les innombrables visiteurs qui accouraient de vingt villes différentes et de contrées éloignées assister aux fêtes du 14 janvier. De Rome même, on y venait en groupes compacts. « Rome s'est émue, écrit Paulin : ses enfants prennent le chemin de Nole, la porte Capène les voit sortir par milliers, leurs bandes serrées couvrent au loin la voie Appienne. La foule remplit la basilique ; chacun offre ses vœux au Saint ; on suspend aux portes les ex-voto de la reconnaissance : des lames d'argent poli où sont gravées les grâces reçues ; on pénètre jusqu'au saint tombeau ; à travers les deux ouvertures de la plaque de marbre qui le recouvre, on introduit des vases remplis d'huile de nard et d'autres liqueurs précieuses pour les faire toucher au sarcophage afin de leur communiquer par ce contact quelque chose de la vertu du martyr ; les pauvres ne sont pas oubliés, ils ont leur part des offrandes qu'on fait au Saint, aumônes, copieux banquets ; la joie anime tous les cœurs. »

Parmi les miracles que décrit saint Paulin, il en est surtout dont le récit est plein de charme. Il s'agit d'un paysan des montagnes qui n'avait d'autre richesse que ses deux bœufs. C'était tout pour lui. « Avec eux il labourait ; avec eux il charriait ; avec eux il gagnait sa pauvre vie. Aussi sa progéniture ne lui était pas plus chère ; de ses bœufs il n'avait pas moins de soin que de ses enfants ; plus même, car, pour ses enfants, pour lui-même, il épargnait ; pour ses bœufs, il n'épargnait rien ; s'il était pauvre, eux ne l'étaient pas.

» Hélas ! une belle nuit, les deux bœufs disparurent, et le paysan, en allant les chercher au matin, trouva l'étable vide. On se représente sa douleur. Il les appelle de tous côtés, mais en vain. Alors, il court à saint Félix, et, prosterné sur le seuil, couvrant la porte de ses baisers, arrosant le sol de ses larmes, il demande au Saint ses bœufs, comme s'il en eût été le gardien, mêlant les reproches aux prières. On croirait entendre, continue Mgr Lagrange (auquel nous empruntons cette élégante traduction de la poésie de saint Paulin), un Napolitain de nos jours gourmandant la Madone ou saint Janvier.

« Saint Félix, s'écrie le bouvier éperdu, vous, la » richesse des pauvres, la félicité des malheureux, » vous m'oubliez donc, vous m'abandonnez ! Ces » bœufs, que je vous ai si souvent recommandés, » que vous protégiez, que vous soigniez, qui étaient, » grâce à vous, et si gras et si beaux, où sont-ils ? » On me les a pris. Faut-il que je vous accuse, vous » mon protecteur, de n'avoir plus souci de moi ?..... » Ecoutez, il faut me les rendre. Ceux-là et pas » d'autres : où en trouverais-je de pareils ?... Je ne » veux plus les chercher ailleurs qu'ici et je ne » bouge plus d'ici : C'est vous le coupable ; vous » avez été de complicité avec les voleurs : eh bien, » je vous tiens, je ne vous lâche pas..... Vous savez » bien où ils sont. Tenez, convenons d'une chose : » vous êtes bon, trop bon, vous ne savez pas punir ; » soit ; ne punissez pas les voleurs, mais rendez-moi » mes bœufs. Et bien vite, car si vous ne vous » dépêchez, bientôt il sera trop tard : ici, sur le seuil » de cette église, je serai mort de douleur ! »

» Le Saint ne s'offensa pas ; il sourit de ce langage libre et rude, mais sincère. Tout le jour, le pauvre homme pleura et pria ainsi. Le soir, il fallut l'arracher du seuil de l'église qu'il ne voulait pas quitter. Il se rendit, non à sa cabane, mais à son étable, et toute la nuit il pleura, se plaignit et pria le Saint.

» Mais, à la pointe du jour, tout à coup la porte de l'étable est secouée : un mugissement se fait entendre : c'étaient les bœufs, saint Félix les ramenait. Aussi joyeux que leur maître, ils lui léchaient les mains ; lui, pressait sur son front velu sur sa poitrine ; mais dans son bonheur il n'oublia pas le Saint, et sans même songer à leur donner d'abord à manger, il court avec eux à Nole ; la foule, émerveillée, le suit à l'église : il pleurait encore, le pauvre homme, mais de joie, et publiait bien haut les louanges de saint Félix. A force de pleurer, il était devenu presque aveugle. Nouvelle prière au Saint : « Bon martyr, à quoi bon m'avoir rendu » mes bœufs si vous ne me rendez la vue ! » Les assistants riaient, dit Paulin, mais Félix, débonnaire jusqu'au bout, lui accorda encore cette faveur (1). »

Egayons-nous et édifions-nous de ce récit, comme saint Paulin devait sourire en entendant parler son brave bouvier. Reconnaissons néanmoins dans ce récit, embelli sans doute par l'art du poète, le langage de la foi, et croyons bien que cette prière naïve et confiante du paysan à saint Félix, Dieu ne l'a pas écoutée avec dédain, mais qu'il s'est plu à l'exaucer, car il est le Dieu qui méprise les superbes et prête l'oreille aux humbles.

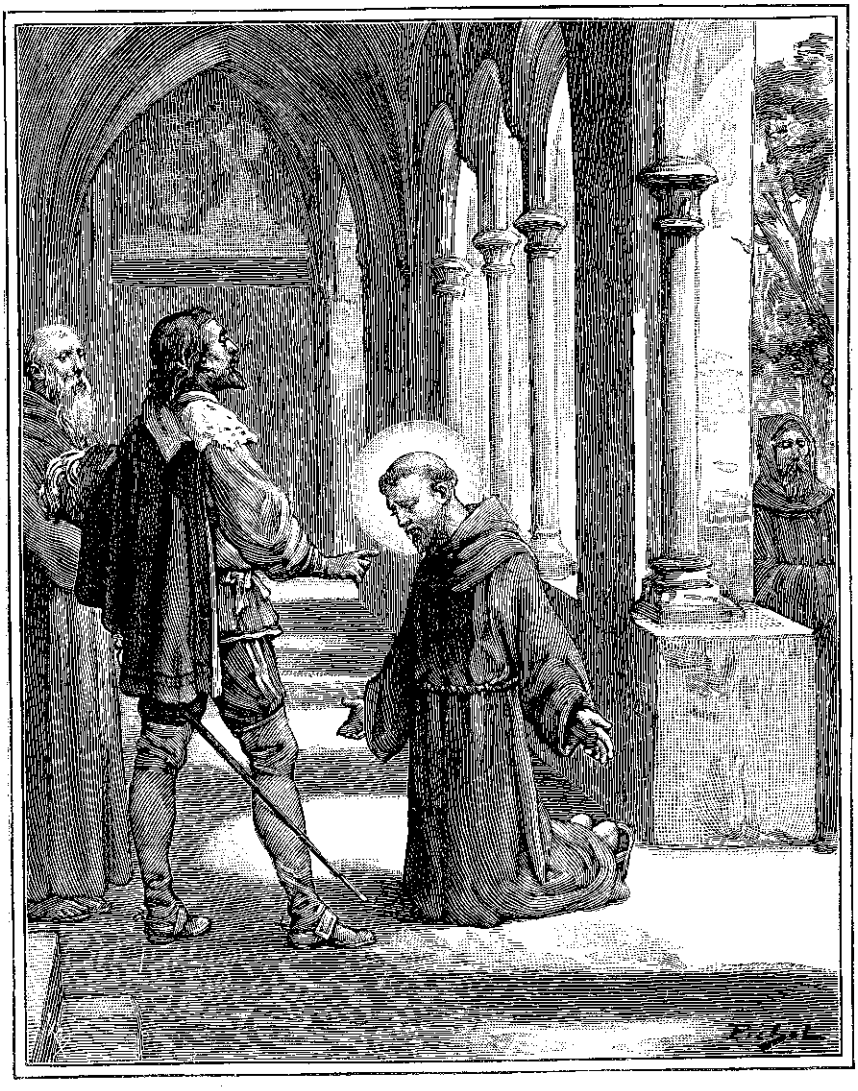
---

(1) Traduction par Mgr Lagrange, dans son *Histoire de saint Paulin de Nole*.

LE BIENHEUREUX BERNARD DE CORLÉON

FRÈRE CONVERS CAPUCIN

Fête le 14 janvier.



Le bienheureux Bernard s'agenouille humblement devant l'officier qui l'insulte.

JEUNESSE ORAGEUSE

A Corléon, petite ville de Sicile, naissait, le 6 février 1605, Filippo Latini, d'un père et d'une mère jouissant à bon droit d'une réputation de sainteté.

Des deux frères de Filippo, l'un devint bon prêtre, l'autre, fervent laïque tout adonné aux bonnes œuvres. Notre héros, au contraire, fit longtemps la désolation de ses parents et compromit la bonne renommée de la *Casa di Santi*, comme on appelait la maison des Latini.

Filippo est précisément celui des trois qui sera béatifié, cent ans après sa mort, par le pape Clément XIII, en 1768. On le voit, il ne faut jamais désespérer.

Dès l'enfance, Filippo se signalait par ses violences. Jamais on ne put lui apprendre à lire ni à écrire. A grand renfort de remontrances, de menaces et de corrections, son père obtint de le garder à ses côtés en qualité d'apprenti cordonnier. Mais, bien souvent, las de battre la semelle, le jeune luron s'échappait, vagabondait aux envi-

rons, maraudait avec ses amis, disputait, et revenait à la maison, comme Duguesclin, « toujours battant ou battu ».

Cette humeur guerrière de Filippo ne fit que s'accentuer avec les ans. Bientôt, au lieu du vulgaire gourdin, il joua de l'épée, et, devenu plus libre après la mort de ses pieux parents, il rêva, en vrai Sicilien, de devenir le premier ferrailleur de Corléon.

Il fut désormais de toutes les bagarres et accomplit mainte prouesse. On ne le nommait plus que Mastro Filippo.

Voici, raconté avec humour, par le P. Angélique de Montpellier, qui nous autorise à puiser largement dans son récent et bel ouvrage (1), l'un de ses exploits.

Un nommé Bivi Acitu, riche gentilhomme de Palerme, célèbre par son habileté à l'escrime, ayant entendu parler de Mastro Filippo, sans autre motif que celui de se mesurer avec lui, fait cinq ou six heures de chemin, franchit les murailles de Corléon, s'informe et va droit à la boutique du Mastro.

Et là, avec cette morgue qu'inspire le sentiment de la supériorité :

— Est-ce toi le nommé Mastro Filippo?

— Oui, c'est moi.

— Je suis Bivi Acitu.

— Que me voulez-vous?

— Si tu es homme de cœur, si tu es vraiment ce qu'on dit, c'est le moment de le prouver.

— Comment?

— Va chercher ton épée.

Subitement rouge de colère.

— *Aspetta! Aspetta!* Un moment..... je suis à toi!

D'un bond, Mastro Filippo a saisi son épée toujours suspendue à la muraille, court droit au gentilhomme qui se met en garde, et du premier coup lui traverse la main.

Bivi Acitu, cruellement atteint, pousse un cri, lâche son épée, et tourne les talons.

Mastro Filippo le laisse fuir, et sans plus d'émotion se remet au travail.

* *

Toutefois, ce n'était pas fini. Bivi Acitu ne pouvait digérer sa honte, et, obligé de soigner sa main, il prend un moyen de vengeance à la mode du temps, il soudoie un sicaire spadassin et il l'envoie à Corléon avec mission de tuer son rival en bravoure.

Du milieu de la rue, le sicaire crie :

— Mastro Filippo!

Mastro se lève, sort :

— Qu'est-ce?

— C'est donc toi qu'on dit si vaillant et qui mets en déroute les plus fiers lutteurs de Palerme! Nous allons voir. Prends ton épée.

— *Aspetta! Aspetta!* riposta Mastro Filippo. Je suis à toi.

Le sicaire attendait le moment, et, comme le Mastro se retournait, il se précipita pour le frapper traîtreusement d'un couteau à la façon des gens de son métier. Filippo, qui se défiait, détourne le glaive d'un coup de poing, saute dans sa boutique, prend son épée et revient.

Le sicaire s'est sauvé. Filippo commence une poursuite acharnée, le rejoint, et il l'aurait massacré sans la foule subitement amassée.

(1) *Vie admirable du bienheureux Bernard de Corléon*, par le R. P. Angélique de Montpellier, chez Mallevai, à Clermont-Ferrand.

Bivi Acitu, blessé plus cruellement en son amour-propre encore qu'en sa main, méditait de laver son honneur. Pour mieux réussir cette fois, il paye trois sicaires.

Peine perdue. Ils furent semblablement mis en fuite, et maître Filippo jouit dans tout le pays d'une gloire incontestée.

Il fut, comme on disait, « la première épée du royaume ».

« JE VEUX ME FAIRE CAPUCIN »

Cependant, le croirait-on, tout germe de foi n'était pas étouffé dans cette âme; l'heure vint où les vertes leçons du père, où les prières et les larmes de la pieuse mère portèrent leurs fruits.

De temps en temps, le fougueux batailleur rentrait en lui-même et songeait à se convertir. Il se confessait même avec ferme propos, et puis, hélas! l'occasion faisait le larron.

Mais, au milieu de ses excès, jamais on ne l'entendit blasphémer. Jamais, non plus, il ne se permit de parole déshonnête. Il ne tolérait même pas qu'on se livrât devant lui à des propos inconvenants.

De plus, il employait d'ordinaire son épée au service de justes causes. Apprenait-il qu'une vierge était menacée; au jour et à l'heure indiqués, il prenait son épée (1), se mettait en embuscade, fondait sur les agresseurs et les mettait en fuite. Un voyageur venait-il d'être dévalisé, il se lançait à la poursuite des voleurs et les forçait à restituer leur butin. Sa probité, sa charité envers les pauvres étaient proverbiales.

Tout cela lui obtint miséricorde. Un jour donc, après une mêlée où, chose rare, il avait eu le dessous, Mastro Filippo s'en revenait confus, humilié, à sa demeure; il se prend tout à coup à désirer sérieusement une meilleure vie, songe à son avenir éternel, et, tombant à genoux aux pieds d'un crucifix, il s'écrie tout en larmes : « Il est temps que je fasse pénitence. J'expierai, je me ferai Capucin ».

Sa résolution une fois prise, impétueux comme il l'était, il devait l'exécuter sans retard, et de fait, à quelques jours de là, il se présentait au couvent des Capucins de Palerme. Le gardien le reçut froidement: il avait ouï parler du ferrailleur de Corléon, et il le soupçonnait, non sans cause, de quelque mauvais dessein. Il l'envoya au Père Provincial. Celui-ci accueillit le postulant avec des injures :

— Vous, Capucin!..... Vous voulez rire! Mais on travaille chez les Capucins; et vous m'avez l'air d'un paysan qui fuit la charrue pour se dispenser de travailler!.. .. Et puis, un personnage tel que vous, ignorant, mal élevé, grossier, quel service pourrait-il nous rendre? N'y pensez plus! nous n'avons que faire de pareils fainéants!

Il y avait là de quoi piquer l'amour-propre le moins chatouilleux. Mastro Filippo se contint néanmoins, et persista à solliciter son admission avec un tel accent de repentir, un tel désir de réparer le passé, que le P. Provincial, devinant sous cette rude écorce une âme capable de toutes les générosités, l'admit à l'essai. Ainsi Mastro Filippo, après vingt-sept ans d'une vie désordonnée, devint Bernard de Corléon, humble Frère convers Capucin, prodige de pénitence et de charité.

(1) Cette fameuse épée, devenue une relique, est précieusement conservée aujourd'hui à Corléon, avec des outils dont se servait Filippo à ses heures de travail, dans son atelier de cordonnerie transformé en chapelle. (Note du T. R. P. Angeli, gardien du couvent de Palerme.)

ÉPREUVES DU NOVICIAT

Les premiers jours de noviciat du Fr. Bernard ne furent pas, il s'en faut bien, exempts de luttes, ni même de défaillances.

Il eut affaire à un Père Maître plein de prudence, qui, loin de couler ses novices au même moule de sainteté, dirigeait chacun selon son caractère et selon l'impulsion divine, et favorisa pleinement les attraits du nouveau converti vers une vie de renoncement.

Il ne se faisait pas faute de le réprimander, de lui donner coup sur coup, pour éprouver son obéissance, des ordres contradictoires, de mortifier en toute occasion sa nature fière et hautaine. On dit qu'un jour la nature l'emporta et que Fr. Bernard, humilié plus que de coutume, se serait tout à coup redressé en s'écriant : « Où est mon épée? » Mais ce ne fut qu'un éclair. Une sanglante discipline eut bientôt réparé ce premier mouvement de révolte, et la grâce de Dieu acheva librement dans l'ex-maître Filippo son œuvre de transformation.

C'est à tel point que, six mois après, le lieutenant de la place de Palerme, grand ami des Capucins, venu le jour de la Pentecôte pour les visiter, et rencontrant le Fr. Bernard, voulut éprouver sa vertu.

— C'est vous le Fr. Bernard de Corléon, lui demanda-t-il.

— En effet, oui, c'est moi.

— Vous êtes donc ce fanfaron qui jadis ne cherchait qu'à se battre et ne vivait que de querelles! Ç'a été un bonheur pour vous de n'avoir eu à combattre que des lâches!

Puis, d'un ton plus acerbe :

— Vraiment, il faut que les Capucins aient grand besoin de Frères pour admettre parmi eux un homme aussi misérable que vous!

Le Fr. Bernard ne paraissait pas ému.

— Eh bien, vous ne répondez pas?..... Je vois que ma franchise vous déplaît. Il paraît que vous n'êtes pas de ceux qui aiment qu'on leur dise la vérité.

A ces mots, Fr. Bernard, se tenant à genoux, ne put s'empêcher de dire :

— Monsieur, vous êtes l'homme du monde le plus intelligent! Si les Capucins savaient ce que je suis comme vous le savez, ils me chasseraient dès aujourd'hui de leur Ordre.

Ces paroles étaient proférées d'un accent si convaincu, si sincère, que le lieutenant en fut profondément édifié et ne douta plus de la sainteté de son interlocuteur

RÈGLEMENT — MAIGRE MENU

Après sa profession, Fr. Bernard fut employé comme cuisinier au couvent de Castro-Novo et fixa dès lors son plan de vie pénitente.

Tout d'abord une ponctualité militaire pour les exercices de règle. Le premier levé pour l'office de la nuit, il demeurait ensuite à l'église, continuant à prier jusqu'au lever du soleil, tandis que les Frères regagnaient leur cellule pour prendre encore quelques heures de repos. Puis, son fourneau allumé et le déjeuner préparé, il revenait à l'église pour servir des messes. Le reste de la journée, il le passait dans un travail de tous les instants. Le soir, il était le dernier à quitter son poste d'honneur à l'église au pied du Saint Sacrement et ne donnait au sommeil que trois heures seulement de la nuit.

Tel fut, pendant trente-cinq ans, son programme presque invariable dans les couvents où l'envoyèrent ses supérieurs, dans les divers emplois de cuisinier, d'infirmier, de sacristain qu'ils lui confièrent.

Pour qui connaissait le tempérament de feu de l'ancien Filippo, une telle régularité tenait du prodige.

Que dire après cela de ses mortifications? Il observait sept Carêmes par an, c'est-à-dire qu'il jeûnait la plus grande partie de l'année au pain et à l'eau, ne faisant qu'un seul repas par jour. Encore le prenait-il à genoux, derrière la porte du réfectoire, et ajoutait-il souvent à ces croûtes noircies, mises au rebut, qu'il détrempait dans l'eau, de la poussière et du gravier qu'il avalait sans sourciller. Jamais de viande, même en dehors de ses longs Carêmes.

Voilà ce qu'attestent les Actes du procès de béatification. Ils affirment, en outre, que chaque fois que le supérieur obligeait, en vertu de l'obéissance, le Fr. Bernard à ajouter à ce menu et à manger comme les autres, celui-ci, malgré la fièvre en perspective, son estomac se refusant à supporter une nourriture abondante et bien apprêtée, se soumettait sans mot dire

ENGINS DE PÉNITENCE

L'abstinence du Fr. Bernard était peu de chose à côté de ses macérations.

Il prenait régulièrement la discipline sept fois le jour. Pour cela, il se retirait dans la dépense, pièce obscure contiguë à la cuisine, et là, à l'abri des regards indiscrets, devant une statuette de la Sainte Vierge, il se frappait avec une vigueur d'athlète.

Il fabriquait lui-même, non sans beaucoup d'habileté, ses instruments de pénitence. Sa discipline ordinaire portait cinq chaînes formées d'anneaux mal joints et hérissés de pointes aiguës. Chaque extrémité était garnie de petites rondelettes de plomb. Avec cela, il mettait chaque jour ses épaules en lambeaux, et, rouvrant sans cesse ses blessures, en faisait couler des ruisseaux de sang.

Pour les circonstances plus solennelles, les vendredis, par exemple, les veilles des fêtes de la Sainte Vierge, et en général quand l'envie lui en prenait ou que la grâce l'y sollicitait, il usait de disciplines supplémentaires et d'instruments plus soignés. L'un était composé de trois boules de cire, de la grosseur d'un œuf, attachées à autant de cordes et incrustées de petits morceaux de verre. L'autre, à peu près semblable, avait à la place des fragments de verre des pointes d'aiguilles.

Les religieux ne pouvaient ignorer le supplice terrible que s'infligeait le bienheureux Bernard. Ils lui en adressaient parfois de fraternels reproches. « Mais enfin, pourquoi vous meurtrir ainsi sans pitié? Vous finirez par devenir impotent, et votre chair entrera en putréfaction avant même de descendre au tombeau.

— Qu'elle aille au cimetière intacte ou en lambeaux, qu'est-ce que cela peut faire, puisqu'il faut qu'elle y aille? » répondait simplement Fr. Bernard.

Et, soutenu d'en haut, il se flagellait de plus belle. Pour couvrir ses blessures, il avait un cilice affreux qu'il revêtait deux ou trois fois la semaine. Habituellement, il en portait un autre dont il disait en riant : « Il n'y a pas même de quoi effleurer la peau. » Le premier cilice, le vrai, était une tunique assez longue qu'il avait savamment garnie à l'intérieur d'innombrables petites pointes d'acier. Quand il l'avait endossé, le moindre mouvement

lui faisait souffrir le martyre. Deux plaies incurables se formèrent aux épaules; il ne voulut jamais les laisser soigner et les garda jusqu'à la mort.

— J'ai tant péché dans le siècle, s'écriait-il, que ma pénitence doit durer aussi longtemps que ma vie.

Ce qui est plus surprenant, c'est que, épuisé comme il l'était par la déperdition de son sang, torturé par le cilice, il ne manquait à aucun des devoirs de sa charge, faisait consciencieusement sa cuisine ou bêchait au jardin, n'omettait aucun des exercices prescrits par la règle, et se montrait toujours prêt à rendre service à qui le lui demandait.

Comment, sans miracle, soutenir durant trente-cinq années, comme en témoignent formellement les actes du procès, un pareil genre de vie?

L'EXTASE D'UN SERVANT DE MESSE

D'ailleurs, peu après sa profession, les faveurs surnaturelles, extases, vues prophétiques, miracles, devinrent son lot presque journalier. Obligés de choisir parmi tant d'anecdotes intéressantes rapportées par ses biographes, nous citerons la déposition édifiante entre toutes de don Rocco Gigantus, prêtre séculier de Palerme, témoin d'une des extases du Bienheureux.

« Un jour, à ma grande joie, Fr. Bernard vint me servir la messe. Quel bonheur, me dis-je, d'être servi à l'autel par un Saint!

» Je commençai. Mais, dès la première réponse, en voyant les pauses qu'il faisait et la lenteur avec laquelle il articulait chaque syllabe, je ne pus me défendre d'un mouvement d'impatience. Mon pauvre Rocco, me dis-je à moi-même, si cela marche de ce train, à midi tu n'auras pas fini ta messe. Je continuai avec plus de calme, ne voulant pas scandaliser mon servant.

» Arrivé à la consécration, je sentis qu'on me tirait la chasuble : une seconde, une troisième fois, le fait se répéta. Je me retournai. C'était le Fr. Bernard, il avait le visage en feu. « Maintenant, me dit-il, priez-le bien pour moi.

— Oui, répondis-je, mais à condition que vous prierez aussi pour moi. »

» Ce n'était pas le moment de converser. Je continuai ma messe. Parvenu au *Pater* et ayant dit : *Per omnia sæcula sæculorum,* je ne l'entendis pas répondre *amen*. A la fin du *Pater*, même silence.

» Je me retournai. O prodige! Je le vis en extase, élevé de trois palmes au-dessus de terre, les genoux pliés, les bras en croix, les lèvres entr'ouvertes, les yeux jetant des flammes.

« Epouvanté, je quittai l'autel, sans souci des rubriques, et me mis à parcourir l'église en criant : « Au secours! » Personne ne me répondit. L'heure était trop matinale.

« Ne pouvant laisser le sacrifice inachevé, je retournai à l'autel et pris le parti de répondre moi-même aux prières.

» Pour arracher mon servant à son extase, il fallut presque employer la violence.

» Chaque fois que je songe à cette inoubliable messe, dit encore don Rocco, je ne puis m'empêcher de pleurer d'attendrissement, tant le souvenir en est resté vivant dans ma mémoire. »

VICTIME DE L'OBÉISSANCE

Vers la fin de sa vie, eu égard à ses infirmités, on lui confia les fonctions de Frère quêteur dans la ville de Palerme. Il ne quêtait pas moins les humiliations pour lui-même que du pain pour ses frères.

Dans ces saintes dispositions et dans l'exercice de toutes les vertus religieuses, il atteignit le commencement de l'année 1667, fixée par Dieu pour être le terme de ses travaux et de sa rude expiation ici-bas.

La veille de l'Epiphanie, il annonça qu'il n'atteindrait pas le grand Carême. Le lendemain même, il contractait par son obéissance la maladie dont il mourut.

En cette belle fête, au repas de midi, le Père gardien lui commanda de suspendre son jeûne habituel et de prendre ce qui lui serait servi. Le Bienheureux n'avait jamais refusé d'obéir, quoi qu'il pût lui en coûter; il mangea donc modérément de tous les mets qui lui furent présentés. Le lendemain, chose inouïe, on ne le vit plus servir la messe. Le Père gardien lui en demanda la raison :

— Père, je suis malade. C'est cette viande d'hier..... j'ai la fièvre.

— Espérons que cela ne sera rien.

— Non, non, pas d'espoir. Je n'ai que quelques jours à vivre.

Il se rend lui-même, au prix des plus rudes fatigues, à l'infirmerie du couvent, sise à l'autre extrémité de la ville. Les médecins essayent de pratiquer une saignée, mais c'est en vain; ils ne peuvent extraire une seule goutte de sang de ce corps amaigri, desséché par la fièvre, épuisé à coups de discipline. Le Bienheureux, tout à la joie, répétait fréquemment ces mots : *Paradiso! Paradiso!* Le paradis approche!

Il sortit du lit et se jeta à genoux quand on lui apporta le Saint Viatique.

Dans les ardeurs de sa soif, comme Jésus sur la croix, il demande à boire; on lui offre un verre d'eau mêlé de jus de citron. Au souvenir du Sauveur mourant, il approche le breuvage de ses lèvres et l'en écarte aussitôt sans vouloir y goûter.

Plusieurs fois il demanda quelle heure il était : Ce n'est pas encore le moment, disait-il. Enfin, vers 3 heures, comme il s'informait de nouveau, on lui répondit : « Trois heures vont sonner à l'horloge de la ville. »

Alors il inclina la tête sur l'oreiller comme pour s'endormir, et dit à deux reprises : « *Andiamo, andiamo.* Allons, partons. » Il voulait dire : « Allons au ciel. » En prononçant ces mots, il rendit son âme à Dieu. C'était le 12 janvier 1667.

« Bienheureuses les pénitences! disait-il, apparaissant, peu après sa mort, à l'un de ses frères aimés, Antonin de Partanna; bienheureuses les disciplines! Bienheureuses les abnégations d'esprit et de cœur! Bienheureuses toutes les vertus religieuses! »

Du sein de la gloire où il habite, il est mieux que tout autre à même de nous envoyer cette salutaire leçon. Assurément, la somme d'héroïsme qu'il a déployée, Dieu ne l'exige pas de tous : les saints marchent par des voies qu'il n'est pas donné à tous de suivre.

N'oublions pas néanmoins que, nous aussi, nous avons à expier pour le passé, et, à choisir, mieux vaut expier ici-bas, comme Bernard de Corléon, que dans les flammes du Purgatoire.

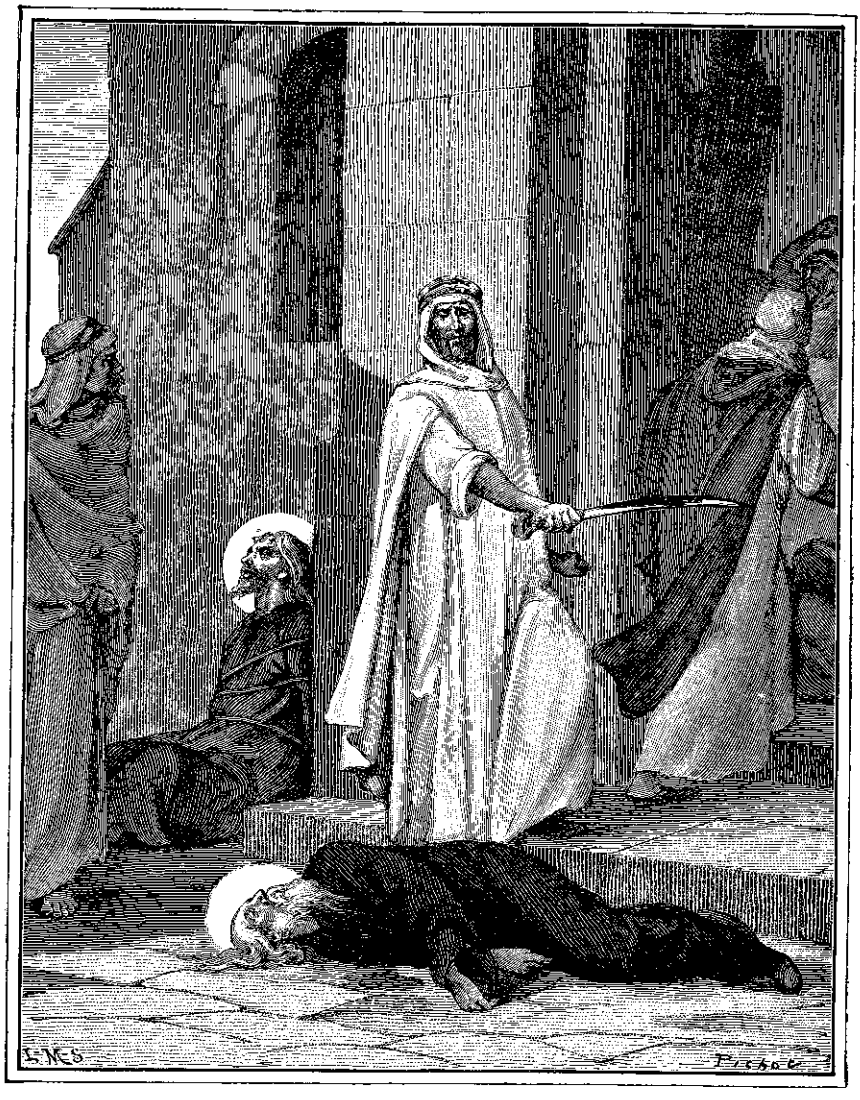
PRIÈRE

O Dieu, qui avez fait briller le bienheureux Bernard, votre confesseur, par une charité héroïque et par une pénitence admirable, accordez-nous, par son intercession, de vous aimer par-dessus toute chose de toute l'affection de notre cœur et de faire de dignes fruits de pénitence.

SAINTS PAUL, ISAIE, SABAS,

et leurs compagnons, martyrs au Sinaï en 373.

Fête le 14 janvier.



Massacre des moines par les Bédouins au monastère de Raïthou.

LE SINAI

Dès la fin des persécutions, c'est-à-dire au commencement du IVe siècle, la presqu'île du Sinaï fut habitée par un grand nombre d'ermites attirés en ces lieux tant par la solitude profonde dont on y jouissait que par les souvenirs vénérables qui s'en dégageaient. Ils se répandirent dans toute la péninsule sinaïtique, c'est-à-dire dans toute cette bande de territoire située à l'extrémité Nord de la mer Rouge, entre l'Arabie, dont elle est une dépendance naturelle, l'Égypte et la Palestine.

Ce désert, avec son immense plateau abandonné, ses gorges sauvages et ses montagnes couvertes de roches nues teintes de vives couleurs, frappe vivement l'imagination et

rapproche de Dieu. Même de nos jours on n'y rencontre aucune ville ; les seuls habitants sont les tribus nomades et pauvres de Touarah.

C'est dans ce désert que les Hébreux, sous la conduite de Moïse et d'Aaron, reçurent la loi de Dieu et passèrent quarante années en punition de leurs murmures.

LES SOLITAIRES ET LEUR GENRE DE VIE

Les anachorètes dont nous allons parler étaient dispersés en deux groupes, non loin de la mer Rouge. Le récit de leur martyre nous a été laissé par un certain Ammon qui en fut le témoin. Cet Ammon était un solitaire qui demeurait à Canope, localité fort célèbre située aux environs d'Alexandrie et qu'a remplacée le moderne Aboukir.

C'était l'époque où les ariens, jouissant de la faveur impériale, dirigeaient toutes sortes de persécutions contre les catholiques. Non contents de poursuivre saint Athanase de leurs vexations, ils s'attaquèrent également à son frère et successeur, le patriarche Pierre (373), et aux autres catholiques. Pour s'y soustraire, Ammon quitta sa cellule et s'en alla faire un pèlerinage à Jérusalem d'abord, et ensuite à la sainte montagne du Sinaï. Il mit dix-huit jours pour aller de cette ville au Sinaï, en compagnie d'autres chrétiens qui faisaient le même voyage.

Il y trouva plusieurs solitaires qui y vivaient dans une grande piété, sous un supérieur nommé Doulas, qui excellait surtout en patience et en douceur, de sorte que la plupart lui donnaient le nom de Moïse, voulant entendre par là qu'il avait les qualités du grand législateur des Hébreux.

Ces solitaires ne se nourrissaient que de dattes et d'autres fruits sans y ajouter de vin, ni d'huile, ni même de pain, n'en ayant que pour les hôtes et les étrangers. Ils passaient toute la semaine dans leurs cellules, occupés à réciter des psaumes, à méditer et à travailler. Ils n'en sortaient que le samedi soir, descendaient tous ensemble à l'église et y passaient toute la nuit en prière. Le matin du dimanche, ils entendaient la sainte messe et recevaient la sainte communion, puis s'en retournaient à leurs cellules.

PREMIÈRE HÉCATOMBE
TERREUR DES BRIGANDS

La paix de ces pieux ermites n'allait pas tarder à être troublée d'une façon dramatique. Ce désert était parcouru alors, comme de nos jours, par des tribus nomades, qui ne vivent que de leurs maigres troupeaux et surtout du pillage des caravanes et des voyageurs s'aventurant dans ces parages sans défense suffisante. L'empereur Valens, pour avoir la paix de ce côté, avait traité en 372 avec le principal chef de ces tribus. Celui-ci mourut l'année suivante, et sa disparition rompit la bonne entente avec les sujets de l'empire.

Les Bédouins, attirés par l'espoir du butin, vinrent donc le 28 décembre 373 se jeter sur les solitaires, et tuèrent ceux qui étaient les plus éloignés d'une tour qu'on avait bâtie pour servir de refuge en cas d'alerte. Ammon et les autres pèlerins qui l'accompagnaient s'y enfermèrent avec des moines.

Ils auraient succombé, eux aussi, sous les coups des barbares, si le Seigneur ne leur avait ménagé un secours miraculeux. La montagne voisine parut en effet plongée dans un brasier ardent, et ce spectacle effraya les barbares, au point de leur faire abandonner leurs armes et même leurs chameaux.

QUARANTE MARTYRS

Après leur départ, les moines qui se trouvaient dans la tour rendirent à Dieu de ferventes actions de grâces pour leur délivrance. Ils prirent soin ensuite de recueillir les corps de ceux qui avaient succombé sous les coups des Bédouins, afin de les ensevelir selon les rites de l'Eglise. Ils trouvèrent ainsi 38 cadavres.

Deux religieux grièvement blessés respiraient encore : ils se nommaient Sabas et Isaïe ; on lava leurs plaies et on les pansa avec soin, mais le dernier succomba le lendemain.

On espérait du moins sauver Sabas. Celui-ci rendait grâces à Dieu de ce qu'il avait souffert, mais en même temps il se plaignait en pleurant de ce qu'ayant servi Dieu depuis son enfance, il n'avait pourtant pas été jugé digne d'aller au ciel en compagnie de ses frères. Il suppliait le Seigneur d'avoir pitié de lui et de ne pas souffrir qu'il manquât quelque chose au nombre sacré de quarante.

Sa prière fut exaucée, et il mourut trois jours après ses compagnons, c'est-à-dire le 31 décembre.

L'OASIS D'ELIM
LE SECOND GROUPE DE SOLITAIRES

Ce qui était arrivé au Sinaï arriva le même jour à d'autres solitaires qui habitaient la même contrée, à Raïthou, distant de deux journées de marche. C'est le lieu que l'Ecriture appelle Elim, et qui aujourd'hui porte le nom de Tor. Les Israélites y campèrent quelque temps dans leur marche à travers le désert. Dans le livre des *Nombres*, on signale qu'à cet endroit il y avait alors douze sources d'eau et soixante-dix palmiers. C'était donc une oasis très agréable, située non loin du rivage de la mer Rouge.

A l'époque qui nous occupe, les douze sources existaient toujours, et le nombre des palmiers avait beaucoup augmenté. La plaine qui s'étendait le long de la mer et qui avait quatre ou cinq lieues de largeur était bornée au Midi par des montagnes très escarpées et d'un accès difficile. C'est là que s'étaient réfugiés 43 solitaires, qui vivaient séparément dans des cavernes creusées au flanc de la montagne. Ils obéissaient au saint abbé Paul, originaire de Pétra, une ville voisine, et dont on loue l'extrême douceur.

Tous ces solitaires avaient tant de mépris de leur propre corps qu'on n'a pas craint de les comparer aux anges du ciel. Quelques-uns d'entre eux mangeaient seulement du pain, que les rares habitants de la plaine leur fournissaient et à qui ils donnaient en retour des dattes, des corbeilles ou d'autres objets que leur industrie leur faisait confectionner.

Ils avaient une église au pied de la montagne pour se réunir et recevoir les saints mystères tous les dimanches. On dit qu'il y avait des solitaires en ce lieu depuis plus de soixante-treize ans.

L'ANNONCE DU PÉRIL
LA PRÉPARATION AU MARTYRE

Pendant donc que ces saints ne songeaient qu'à vivre dans la prière et la pénitence, connus de Dieu seul et inconnus autant que possible aux hommes, deux personnes qui avaient traversé le golfe Elanitique, aujourd'hui golfe d'Akaba, sur un bateau creusé dans un tronc d'arbre, vinrent les avertir que 300 pirates, de la tribu des Blemmyes, se mettaient en mer pour aborder apparemment sur les côtes de Raïthou, et qu'ils feraient bien de chercher un refuge ailleurs. Les solitaires placèrent donc quelques personnes en sentinelles, puis se mirent en prière et demandèrent à Dieu de leur accorder ce qui était le plus utile à leurs âmes.

Le soir du jour suivant, on aperçut les barbares qui abordaient ; aussitôt les moines se réfugièrent dans l'église. Les pirates commencèrent par mettre à mort les habitants de la côte qui voulurent leur résister, puis ils montèrent vers le couvent, persuadés qu'ils y découvriraient de grandes richesses. Cependant les solitaires ne cessaient de répandre devant le Seigneur leurs larmes et leurs prières.

Paul, leur supérieur, leur fit un discours rempli d'onction, pour les encourager à recevoir avec joie les tourments qui les attendaient et la gloire réservée aux martyrs. Tous les religieux protestèrent d'une seule voix qu'ils étaient prêts à boire le calice du salut. Alors l'higoumène ou supérieur se tourna vers l'Orient, leva les mains vers le ciel et supplia Jésus-Christ de recevoir ses enfants et d'agréer le sacrifice qu'ils étaient disposés à lui offrir.

Tous répondirent d'une voix forte : « Ainsi soit-il. » C'est alors qu'ils entendirent distinctement une voix qui semblait venir de l'autel : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Ils en furent saisis de crainte et comprirent bien qu'ils ne devaient plus songer qu'au ciel.

TERRIBLE MASSACRE
COURAGE D'UN JEUNE MOINE

Sur ces entrefaites, en effet, les barbares avaient escaladé la muraille qui environnait le sanctuaire, puis, ayant ouvert la porte, ils se saisirent d'un solitaire nommé Jérémie qu'ils trouvèrent assis à l'entrée de l'église. L'un d'eux, qui savait la langue du pays, lui demanda où était son supérieur. Jérémie répondit avec fermeté qu'il ne le montrerait pas et qu'il ne les craignait pas. Cette audace les déconcerta un moment, mais ils ne tardèrent pas à lui lier les pieds et les mains et ils le percèrent de flèches.

C'est alors que l'higoumène Paul, témoin du traitement barbare qu'on faisait subir à ce solitaire, sortit promptement du lieu où il était caché et leur dit :

— Si c'est moi que vous cherchez, me voici.

Les barbares lui demandèrent alors de leur livrer ses trésors. Paul leur répondit avec douceur qu'il ne possédait pas autre chose que les méchants habits qu'il portait. Les barbares ne le crurent pas et se mirent en devoir de le torturer pendant une heure ; enfin, n'en obtenant aucune réponse satisfaisante, ils lui fendirent la tête d'un coup d'épée. Ils pénétrèrent ensuite dans l'église et massacrèrent tous les moines qui s'y étaient réfugiés.

Ils avaient épargné néanmoins un jeune solitaire âgé de quinze ans, nommé Sergius, parce qu'il était de physionomie agréable et de belle taille. Mais lui, qui dès l'enfance avait été élevé dans la piété par Salathiel, son parent, considérant la grandeur du danger où l'exposait son jeune âge au milieu de ces barbares, se mit à verser des larmes, puis, animé de l'esprit de Dieu, il se jeta sur un des pirates, lui arracha son épée et la lui passa au travers du corps. Ce coup d'audace irrita les ennemis, qui l'égorgèrent comme les autres. Il expira en s'écriant : « Béni soit le Seigneur, qui ne m'a pas abandonné entre les mains des pécheurs ! »

CHATIMENT DES PIRATES

Cependant un des solitaires était parvenu à se dissimuler sous un tas de branches de palmier, échappant ainsi au massacre général. C'est par lui qu'on a connu les détails de cette terrible tragédie.

Les barbares firent plusieurs fois le tour du couvent, fouillant partout pour découvrir les richesses de ces saints qui étaient toutes avec eux dans le ciel. Ils repartirent donc les mains vides, et en arrivant au rivage ils eurent la douloureuse surprise de trouver leurs embarcations brisées par un accident. Bientôt 600 Sarrazins, accourus de Pharan au bruit de ce qui se passait, les taillèrent tous en pièces, sans qu'il en restât un seul. C'est ainsi que Dieu vengea la mort de ses serviteurs.

HONNEUR DE LA SÉPULTURE
CULTE DES MARTYRS

Quand les barbares eurent quitté les lieux du carnage, le solitaire qui avait échappé à la mort sortit de sa retraite et vint visiter les corps de ses frères. Il les trouva tous inanimés, à l'exception de trois qui respiraient encore. L'un d'eux, nommé Domnus, succomba peu après à ses blessures ; un autre, du nom d'André, ne tarda pas à guérir ; enfin un certain Orion, ayant reçu un coup qui n'avait fait qu'entamer ses habits, s'était jeté par terre comme mort et avait ainsi été sauvé. Les victimes étaient au nombre de 40.

Les habitants du pays accoururent en grand nombre rendre les derniers honneurs aux martyrs, et les ensevelirent dans de riches étoffes. Ils les portèrent en chantant des psaumes et avec de grands témoignages de respect et de vénération vers le lieu de leur sépulture et les enterrèrent près de l'église, dans un même tombeau.

Le solitaire qui s'était caché ne put se

résoudre à demeurer davantage en un lieu aussi triste, malgré les instances des habitants du pays, et quoiqu'il y eut déjà passé environ vingt années. Il se retira au Sinaï, où l'abbé Doulas le reçut avec beaucoup d'affection. On y avait déjà appris de diverses personnes la mort des solitaires de Raïthou, mais ce fut lui qui en raconta toutes les particularités. Le solitaire Ammon les recueillit de sa bouche et les consigna ensuite par écrit.

Tout le monde admira cette disposition de la Providence, qui en un même jour et par un accident semblable avait voulu glorifier en deux lieux différents et assez éloignés l'un de l'autre un nombre égal de martyrs. Car on ne doutait pas qu'ils n'eussent remporté la couronne du martyre, par une vie si sainte et si pénitente, terminée par une mort cruelle, reçue généreusement de la main des ennemis de Jésus-Christ, qui haïssaient en eux la pauvreté même que leur piété leur avait fait embrasser.

Aussi l'Eglise, qui a coutume d'honorer comme martyrs ceux qui ont terminé une vie sainte par la violence injuste des méchants, n'a eu garde de refuser cet honneur à ceux dont nous venons de rapporter l'histoire. Dès avant le v[e] siècle, les solitaires du Sinaï honoraient leur mémoire par une grande fête qui attirait beaucoup d'étrangers.

D. H.

SOURCES CONSULTÉES

Acta sanctorum, t. II, p. 235-249 ; TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Eglise*, t. VII, p. 573-580

FLEUR DES SAINTS

Un jour, des mendiants de Constantinople se chauffaient au soleil et s'amusaient à comparer le mérite des riches de la ville, louant les bons et blâmant les méchants. Vint à passer par là un receveur d'impôts nommé Pierre, homme riche et puissant, mais sans pitié pour les pauvres, et qui faisait chasser brutalement ceux qui mendiaient à sa porte. Les mendiants se trouvèrent d'accord pour constater que pas un d'entre eux n'avait jamais reçu de lui une aumône.

Alors l'un d'entre eux dit à ses compagnons :

— Voulez-vous gager avec moi que, aujourd'hui même, je me ferai donner une aumône par lui ?

La gageure fut tenue, et le mendiant, s'avançant vers Pierre, lui demanda l'aumône. Or, le receveur marchait, accompagné d'un esclave qui portait des pains de seigle dans un panier ; et, dans sa colère, ne trouvant pas de caillou sous la main, il prit un pain dans le panier et le lança sur le mendiant. Celui-ci saisit le pain et courut montrer à ses compagnons l'aumône qu'il avait reçue.

Deux jours après, Pierre tomba malade et eut une vision. Il se vit comparaissant devant le tribunal suprême, et, sur l'un des plateaux de la balance, des diables tout noirs déposaient ses péchés, tandis que de l'autre côté se tenaient tristement des anges vêtus de blanc, ne trouvant rien à mettre pour faire contre-poids. Et l'un de ces anges dit :

— En vérité, nous n'avons rien à mettre sur ce plateau, si ce n'est un pain de seigle qu'il a donné au Christ il y a deux jours, et encore malgré lui !

Et les anges mirent ce pain sur le plateau, et Pierre vit qu'il faisait contre-poids à tous ses péchés. Et les anges lui dirent :

— Ajoute quelque chose à ce pain de seigle, si tu ne veux pas tomber entre les mains de tous ces méchants diables !

Alors Pierre, s'éveillant, dit :

— En vérité, si un seul pain de seigle, jeté par colère à un pauvre, m'a été d'un tel profit, combien davantage me profitera de donner tous mes biens aux pauvres !

Donc, le jour suivant, comme il allait dans la rue, vêtu de son meilleur manteau, et qu'un naufragé lui demandait de quoi se couvrir, il se dépouilla de son manteau précieux et le lui donna ; mais le naufragé, aussitôt, courut le vendre à un brocanteur. Et Pierre, en voyant son manteau à l'étalage du brocanteur, s'affligea fort, se disant :

— Je ne suis pas même digne qu'un mendiant garde rien en souvenir de moi !

Mais, la nuit suivante, il vit en rêve un inconnu qui brillait plus que le soleil et qui avait une croix sur sa tête ; et il vit que cet inconnu portait sur ses épaules le manteau que lui, Pierre, avait donné au naufragé. Et l'inconnu lui dit :

— De quoi t'affliges-tu ?

Pierre lui raconta alors la cause de sa peine. Et l'inconnu, qui était Jésus, lui dit :

— Reconnais-tu ce manteau ?

Et Pierre dit :

— Oui, Seigneur !

Et le Seigneur :

— Je m'en revêts parce que tu me l'as donné ! J'avais froid et tu m'as couvert. Merci de ta bonne volonté !

Alors Pierre, se réveillant, commença à bénir les pauvres et dit :

— Vive Dieu ! je ne mourrai pas avant d'être devenu l'un d'entre eux !

Il donna donc aux pauvres tout ce qu'il avait. Puis, appelant son notaire, il lui dit :

— Emmène-moi à Jérusalem et vends-moi comme esclave à quelque chrétien, après quoi tu distribueras aux pauvres le prix de la vente !

(Extrait de *La légende dorée*, traduite par M. DE WYZEWA, Paris, 1911, p. 105-107.)

LA VÉNÉRABLE MARIE DIOMIRE DU VERBE INCARNÉ,

religieuse Capucine (1708-1768).

14 janvier

Portrait de la Vénérable Marie Diomire.

NAISSANCE — PREMIÈRES VERTUS

MARIE Diomire naquit à Gênes, le 27 février 1708, et reçut au baptême le nom de Marie-Thérèse. Dès son enfance, elle ressentit un attrait spécial pour les choses saintes. On raconte qu'à l'âge de trois ans elle se sentait si impressionnée à la vue d'un crucifix qu'elle éprouvait déjà le plus vif désir de souffrir avec le divin Maître. C'est ainsi que pendant l'hiver elle quittait son petit lit et priait de longs instants les bras en croix. Son plus grand bonheur était également de venir en aide aux pauvres, en qui elle voyait les membres souffrants de Notre-Seigneur, et elle se privait souvent de nourriture pour les secourir.

La petite Marie-Thérèse parut comprendre de bonne heure les beautés de la sainte Eucharistie, et, comme elle ne pouvait s'en approcher encore à cause de son jeune âge, elle se mettait le plus près possible de sa mère lorsque celle-ci communiait, afin d'être embrasée elle-même de l'amour divin. Aussi, lorsqu'on lui permit de faire, à l'âge de neuf ans, sa première Communion, elle apporta dans la réalisation de cet acte important une gravité et une ferveur singulières. C'est à cette occasion qu'elle promit à Dieu de ne jamais l'offenser, même légèrement, de propos délibéré, et qu'elle fit le vœu de chasteté perpétuelle.

Ses parents, étant venus s'établir à Pise, l'avaient placée dans le couvent des Bénédictines, afin qu'elle y reçût une éducation convenable. Durant ses moments de loisirs, elle n'avait rien de plus à cœur que de se rendre dans les hôpitaux et d'y donner des soins aux malades, ne reculant pas devant les besognes les plus pénibles et les plus répugnantes pour une délicate jeune fille.

Ces œuvres de charité n'empêchaient pas Marie-Thérèse d'entendre la voix de Dieu qui l'appelait à une vocation plus haute encore. Un jour qu'elle priait avec une grande ferveur devant un crucifix, saint François, dit-on, lui apparut et lui fit connaître qu'elle devait entrer au couvent des religieuses Capucines de Fano, dans le diocèse de Modène. La jeune fille se mit en devoir d'obéir

à cet ordre, mais elle rencontra toutes sortes de difficultés du côté de ses parents.

Sa mère, partageant les préjugés de tant de personnes du monde, même chrétiennes, au sujet de la vocation religieuse, s'opposa absolument à son départ. Elle lui représentait qu'elle était sa seule consolation sur la terre, qu'elle ne pourrait vivre sans elle et que, du reste, la contrée où était située Fano était un pays sauvage et que l'air y était trop vif pour une constitution aussi délicate que la sienne. La jeune fille finit néanmoins, grâce à sa persévérance, par triompher de toutes ces objections.

ENTRÉE AU COUVENT

Au commencement d'octobre 1750, Marie-Thérèse quittait Pise, le cœur débordant de joie. Le chemin est pénible qui conduit de cette ville jusqu'à Fano. Les montagnes élevées qu'il faut traverser, le manque de routes praticables, surtout à cette époque, le rendent particulièrement difficile. La jeune fille, confiante dans la protection divine, n'hésita pas à faire le voyage à pied.

La jeune novice se mit dès le principe à l'œuvre de sa sanctification. Elle était pour toutes ses compagnes un modèle de régularité, de modestie et d'esprit de prière.

Pour l'éprouver, Dieu ne lui ménagea pas les occasions de souffrir. C'est ainsi qu'une Sœur converse, avec qui elle travaillait, ne perdait aucune occasion de la mortifier et de la déprécier auprès de la maîtresse des novices ; celle-ci, non contente de la blâmer en public, lui imposait encore de sévères pénitences. Marie-Diomire (c'était le nouveau nom qu'elle avait pris en entrant en religion) accepta toutes les humiliations avec un grand esprit d'humilité.

Dès cette époque, elle résolut de rompre entièrement avec le monde et les relations mondaines, ne faisant pas même une exception pour les membres de sa famille. Un jour, un de ses parents, qui venait d'accomplir le pèlerinage de Saint-Pèlerin dans les Alpes, vint la voir avant de rentrer chez lui. La supérieure lui permit d'aller au parloir, mais elle s'y refusa en disant :

— J'ai abandonné le monde et ne veux plus connaître personne ; priez-le donc de m'excuser.

Et comme son parent insistait pour la voir, la supérieure lui donna l'ordre de se présenter ; elle obéit, mais se contenta de dire quelques mots en baissant modestement les yeux.

Toutes les religieuses, du reste, la tenaient en si haute estime que, après sa profession, elle fut successivement investie des charges de maîtresse des novices et de supérieure.

Elle fit preuve d'une science remarquable de gouvernement dans l'accomplissement de ces diverses fonctions, mettant tous ses soins dans la formation de Jésus-Christ en l'âme de ses religieuses et leur donnant une haute idée de la vie religieuse, en sorte que le couvent de Fano fut bientôt réputé un des plus fervents et des plus réguliers de l'Italie. Pour conduire toutes ses Sœurs dans la voie où Dieu les voulait, elle étudiait chaque caractère en particulier, afin de lui imprimer une direction spéciale et conforme à sa nature.

Etant maîtresse des novices, elle donnait tous les matins à chacune d'entre elles un billet sur lequel était inscrite la vertu spéciale qui devait être pratiquée durant la journée. Le soir, elle se faisait rendre un compte exact, pour constater que ses recommandations avaient été suivies.

Dieu permettait, du reste, qu'elle découvrît les tentations de ses Sœurs, afin qu'elle pût y apporter le remède convenable. Mais son moyen le plus efficace de formation consistait à être pour toutes les religieuses un modèle qu'elles n'avaient qu'à imiter.

MORTIFICATIONS

Elle avait l'habitude de jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine, et les autres jours elle ne mangeait jamais de viande. Parfois, elle restait jusqu'à quinze jours sans rien boire, même à l'époque des grandes chaleurs. Jamais elle ne quittait le réfectoire sans avoir fait quelques pénitences. Elle portait également toute l'année un rude cilice. Lorsque, durant sa dernière maladie, son confesseur ordonna de le lui ôter, on le trouva si profondément entré dans les chairs qu'il fallut se servir d'un couteau pour l'enlever. Elle portait également sur la poitrine une croix armée de trente-trois pointes de fer qui la torturaient ; cette croix est encore conservée dans le couvent.

On la voyait fuir les vaines conversations qui troublent le recueillement ; souvent elle adressait cette recommandation à ses religieuses : « Parlez peu aux créatures et beaucoup à Dieu. » Par esprit de mortification, elle s'abstenait même de cueillir des fleurs et d'en respirer le parfum.

Pour ressembler davantage à Jésus crucifié, elle avait l'habitude de prier les bras en croix, et son exemple fut si salutaire que cette coutume s'est perpétuée dans ce monastère jusqu'à nos jours.

Tant de vertus n'empêchèrent pas la discorde et la division de se glisser dans cette communauté jusque-là si fervente. Un petit nombre de religieuses, mécontentes de l'exacte discipline qui régnait dans le couvent, portèrent contre elle auprès de l'autorité ecclésiastique des accusations ridicules, comme celle de donner aux ouvriers qui travaillaient alors dans le monastère ce qu'il y avait de meilleur et de ne fournir aux Sœurs qu'une nourriture insuffisante. Un des supérieurs, prêtant une oreille attentive à ces plaintes, lui adressa d'amers reproches. Loin de se disculper, comme cela eût été facile, la Vénérable ne répondit pas un mot, mais accepta ces reproches en esprit d'humilité. Comme une de ses religieuses la pressait de se défendre :

— Non, dit-elle, la volonté de Jésus est que je sois abreuvée d'humiliations et tenue pour rien.

Peu à peu, les religieuses mécontentes devinrent ses plus ferventes admiratrices, à la vue de sa sainteté et de sa patience.

MIRACLES DE LA VÉNÉRABLE

Dieu la favorisa du don des miracles. Nous en rapporterons quelques exemples.

Un jour, elle fit demander aux religieuses Bénédictines de Pistoie un sac de maïs pour le distribuer aux pauvres. Celles-ci répondirent d'abord que cela leur était impossible, parce que leur provision était fort réduite ; néanmoins, la supérieure de ce monastère finit par lui accorder le sac demandé, par suite de la profonde estime qu'elle avait pour notre Vénérable. Or, il arriva que les dix sacs de grains que les Bénédictines possédaient ne diminuèrent pas, après qu'elles y eurent puisé toute l'année.

Une autre fois que Mère Marie-Diomire leur avait fait demander de l'huile par ses Sœurs quêteuses, les religieuses Bénédictines donnèrent généreusement la moitié de leur petite provision. Le reste leur suffit également pour toute l'année.

Le père d'une de ses novices avait conçu une haine mortelle contre un individu qui se refusait à lui rendre une somme d'argent prêtée, et il ne voulait à aucun prix lui pardonner. Sur ces entrefaites, il tomba gravement malade, et la novice, sa fille, inquiète au sujet de son salut éternel, demanda à la Vénérable de prier pour lui. Celle-ci le fit avec tant de ferveur qu'elle vit en esprit l'âme de cet homme montant au ciel.

On sut, en effet, plus tard, qu'au moment où le prêtre lui avait porté le saint viatique, le moribond avait aperçu son créancier, l'avait appelé et lui avait pardonné généreusement en lui serrant la main. La Vénérable raconta ce fait bien avant que la nouvelle en fût parvenue au monastère.

SA PÉNÉTRATION DES COEURS

Dans le procès de béatification, on rapporte un grand nombre de traits démontrant qu'elle avait connaissance des choses les plus secrètes.

Etant à Pise, elle sut par révélation qu'on portait alors les derniers sacrements à son père, qui se mourait loin de là, et elle dit aux religieuses qui l'accompagnaient :

— Agenouillons-nous, en ce moment on porte le viatique à mon père.

Et on apprit dans la suite que le fait était parfaitement exact.

Elle connaissait les tentations de ses religieuses, sans que celles-ci eussent besoin de les lui signaler, et elle y apportait le remède convenable.

Un jour, elle prit à part une personne qui faisait depuis cinquante ans des confessions et des communions sacrilèges, ayant honte d'avouer une faute cachée, et elle l'exhorta à se convertir et à demander pardon à Dieu. Celle-ci vint ensuite la remercier de l'avoir aidée à sortir de ce triste état.

Dans une autre circonstance, une dame étant venue lui faire une visite lui dit entre autres choses :

— Je suis heureuse, parce que je viens de faire une bonne confession.

— Vous avez fait une bonne confession ?

— Oui, je viens de faire une confession générale.

— Hélas ! je crains bien qu'il n'en soit rien.

Cette personne s'en alla, puis, ayant réfléchi, revint au parloir et demanda à Sœur Diomire ce qu'elle avait voulu dire.

— Vous avez négligé des péchés graves et feint la dévotion en présence du prêtre.

— Oui, cela est vrai.

Cette dame se recommanda alors aux prières de la Vénérable et obtint la grâce d'une vraie conversion.

Une novice, ayant une grande envie de lire un livre, n'osa s'adresser à sa supérieure et le prit en cachette, puis le remit en place sans que personne s'en fût aperçu. Le lendemain, Sœur Diomire lui infligea une pénitence sans en dire le motif, et, comme la jeune fille cherchait intérieurement la raison de cette conduite, la Vénérable lui dit :

— On ne prend pas les livres sans en demander l'autorisation.

Un jour, rencontrant une pensionnaire, elle lui dit :

— Gardez-vous de faire telle action, car c'est un péché.

Celle-ci rougit, sachant que c'était vrai, bien qu'elle n'en eût parlé à personne.

Citons encore ce trait. Un homme de Fanano avait tué son ennemi et porté le cadavre pendant la nuit dans un gouffre appelé le puits du fleuve, afin que personne n'en sût rien. Les parents de la victime ayant su qu'il y avait crime cherchèrent en vain le cadavre pendant trois jours, afin de lui donner une sépulture honorable. Enfin, ils vinrent demander conseil à la Vénérable qui, après avoir prié, leur indiqua l'endroit exact où se trouvait le corps de l'infortuné.

DONS EXTRAORDINAIRES

Dieu la favorisa des grâces les plus extraordinaires. C'est ainsi qu'elle reçut le don des stigmates. La douleur qu'elle en éprouva fut si violente qu'elle s'évanouit ; lorsqu'elle eut repris ses sens, elle demanda à Dieu, par humilité, que les marques n'en fussent pas apparentes. Elle fut unie ainsi toute sa vie à la sainte Passion du Sauveur.

Jésus lui apparut également sous la forme d'*Ecce homo*, et cette vision lui laissa une telle impression qu'elle voulut reproduire sur la toile ce qu'elle avait vu. Cette peinture existe encore de nos jours, conservée pieusement dans la chapelle du couvent.

Elle avait une sollicitude spéciale pour les âmes du Purgatoire, et multipliait pour elles les prières et les mortifications. Le jour de sa profession religieuse, elle en vit un grand nombre monter au ciel, et parmi elles la duchesse Yolande de Toscane.

— C'est un grand acte de charité, disait-elle fréquemment, que de secourir ces pauvres âmes.

Elle connut par révélation que toutes les religieuses de son monastère mortes avant elle étaient sorties des flammes expiatrices, et sa joie en fut si vive qu'elle demanda la même grâce pour toutes celles qui viendraient plus tard.

DERNIERS MOMENTS

La Vénérable était arrivée à l'âge de soixante ans, et Dieu allait la rappeler à lui. Vingt-quatre jours avant sa mort, elle annonça cet événement, en disant « qu'elle était certaine de commencer bientôt une autre vie qui l'unirait tout à fait à Jésus ».

On était arrivé à la fête de Noël, pour laquelle elle avait une tendre dévotion, et Jésus se plut en ce mystère à se communiquer à sa servante. Un dard de feu lui transperça le cœur et lui causa une douleur profonde, en même temps qu'elle éprouva des consolations ineffables. Elle s'écria alors, comme hors d'elle-même : « O mon Jésus ! ô mon Jésus ! »

La veille de l'Epiphanie, elle sentit que le moment de sa mort était proche, et, s'adressant à son confesseur, elle lui dit :

— Père, je vais mourir.

Ses religieuses vinrent alors la trouver et la pressèrent de demander à Dieu sa guérison.

— Mon Jésus, répondit-elle, me demande d'être prête à faire sa volonté.

Elle insista alors pour qu'on lui apportât sans retard la sainte communion. Quand elle vit son Dieu entrer dans sa chambre, elle demanda humblement pardon de ses péchés, recommanda à ses filles la concorde et l'union, puis, après avoir communié, elle resta longtemps en adoration.

Ses religieuses vinrent tour à tour lui demander de ne pas les oublier lorsqu'elle jouirait de la félicité céleste.

— J'ai un trop grand désir, dit-elle, de vous savoir les épouses fidèles de Jésus pour que j'oublie de prier pour vous.

La Vénérable reçut ensuite l'Extrême-Onction et se fit lire la Passion de Notre-Seigneur tout entière. Quelques instants avant d'expirer, on remarqua qu'elle ne cessait de baiser son crucifix, et comme on lui en demandait la raison :

— Ah ! dit-elle, je vois devant moi ce que je désirais..... Jésus est près de moi, il est accompagné de Marie, de saint Joseph et de mon ange gardien. Tous m'encouragent à souffrir et m'invitent à aller au ciel.

Elle expira sans agonie le 14 janvier 1768.

Chose singulière, les stigmates que la Vénérable portait durant sa vie, mais d'une façon invisible, aux mains, aux pieds et au côté, apparurent aussitôt après sa mort, comme l'ont attesté un grand nombre de témoins.

On remarqua également qu'elle portait au doigt annulaire un cercle bien visible, comme un signe de son union mystique avec Jésus-Christ.

MIRACLES ACCOMPLIS APRÈS SA MORT

Le peuple, à la nouvelle de sa mort, accourut nombreux au monastère; chacun voulait emporter un souvenir de celle qu'on appelait déjà, dit un témoin, « la sainte Diomire ». On dut remplacer trois fois le voile qui la recouvrait.

Plusieurs miracles furent obtenus par l'intercession de la Vénérable. Nous en signalerons deux qui sont relatés dans les documents du procès de béatification.

Une personne avait la jambe gauche enflée depuis neuf ans ; le mal ayant fait des progrès se répandit dans tout le corps, en sorte que le Dr Alphonse Pasquali qui la soignait déclara que, si l'enflure gagnait le cœur, ce serait la fin. Elle se rendit à Pise pour y consulter un professeur renommé, mais celui-ci ne put que la soulager un peu sans la guérir. C'est alors que cette femme délaissée des médecins se recommanda à la vénérable Diomire, sur les instances de la Sœur infirmière, et appliqua sur la jambe malade une ceinture ayant servi à la Vénérable. L'enflure diminua alors progressivement et finit par disparaître.

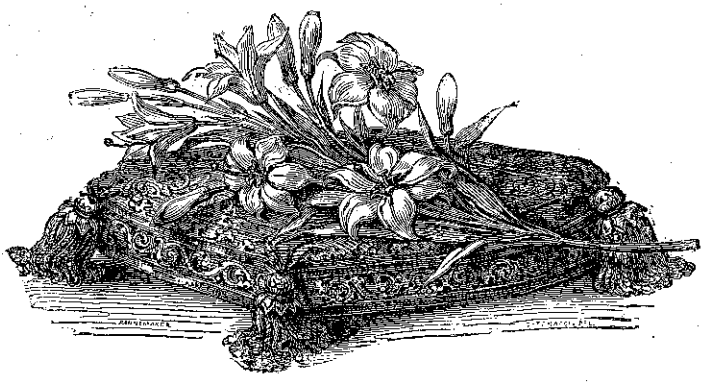
On raconte que l'eau manquait dans le couvent de Fano ; le puits qu'on avait fait creuser dans le jardin resta longtemps à sec. Une des religieuses eut alors l'idée d'y jeter un morceau d'habit de la vénérable Diomire et de la prier avec ferveur. Le lendemain, le puits était rempli d'eau jusqu'au bord.

Le décret approuvant les écrits de la Vénérable a été rendu le 11 juillet 1898 ; celui de non-culte en 1903.

Pratique. — Acceptons sans nous plaindre, comme la vénérable servante de Dieu, les reproches qui nous sont adressés par nos supérieurs légitimes, et, à son exemple, ne manquons pas de prier pour le repos des âmes du Purgatoire.

SOURCES CONSULTÉES

Documents pour la cause de béatification.



SAINT MAUR, ABBÉ

Fête le 15 janvier.

Saint Benoit, averti par révélation du danger que court saint Placide, un de ses disciples, tombé dans un étang, ordonne à saint Maur d'aller le retirer de l'eau. L'obéissance de saint Maur opère ce prodige.

SES PREMIÈRES ANNÉES AVEC SAINT BENOIT

Né de parents nobles, Maur fut appelé de bonne heure à quitter le monde et à mettre à couvert son innocence derrière le rempart de la vie religieuse. Il fut présenté à saint Benoît, dont les vertus héroïques attiraient alors de toutes parts les hommes à la solitude, et bientôt on le vit marcher à pas de géant à la suite de son maître dans le chemin de la perfection. Fort jeune encore, il était l'émule de tous, et saint Benoît prenait plaisir, tout en évitant de le nommer, à le donner comme modèle aux autres religieux.

Ingénieux dans l'art de se mortifier, plusieurs fois il essaya de dormir debout, appuyé contre le mur de sa cellule; mais, après plusieurs heures de lutte, vaincu par le sommeil et la fatigue, il dut céder. Alors il s'asseyait ou bien encore se couchait, dit son historien, sur un amas de sable ou de chaux.

IL MARCHE SUR L'EAU SANS LE SAVOIR

Un jour, pendant que le vénérable Benoît était en prière dans sa cellule, Placide, ami et compagnon de Maur sortit pour aller au lac puiser de l'eau. En voulant retirer la cruche pleine, il glissa et tomba la tête la première. Le courant l'eut bientôt entraîné loin du bord.

Cependant, l'homme de Dieu connut à ce moment même la chute et le danger de Placide, et appelant aussitôt Maur : « Frère, lui dit-il, cours au lac, Placide vient d'y tomber et l'eau l'entraîne. » En parlant ainsi, il avait béni le messager qui prit sa course, arriva au bord du lac, et sans s'apercevoir qu'il n'était plus sur la terre ferme, continua d'avancer sur l'onde. Il atteignit l'enfant, le prit par les cheveux et le ramena au rivage. Alors seulement, tant son obéissance avait été prompte, Maur, se retournant, comprit qu'il venait, comme autrefois saint Pierre, de marcher sur les eaux.

IL FAIT UN MIRACLE A LA PLACE DE SAINT BENOIT

Bientôt saint Benoît, émerveillé de la grande sainteté et des rares qualités de son disciple, l'associa à ses travaux et le fit prieur claustral.

Un jour que, pendant l'absence du saint abbé, il revenait du bois avec plusieurs de ses frères, il rencontra à la porte du monastère une femme toute en larmes, portant dans ses bras un enfant muet et boiteux. Dès qu'elle voit notre Saint, elle se jette à ses pieds, et le prie en sanglotant de guérir son enfant. Maur, pour la première fois de sa vie, eut à combattre un mouvement de colère; il faillit s'emporter en invectives contre cette femme qui lui demandait de faire un miracle, à lui le plus pécheur des hommes. Il lui jeta un regard sévère et s'éloigna.

Mais, comme cette pauvre femme continuait de le supplier au nom de Benoît, un des Frères fit remarquer à Maur que leur bienheureux Père lui avait ordonné de le remplacer en tout pendant son absence, et qu'il ne pouvait en conscience renvoyer ainsi cet enfant malade pour qui on invoquait le secours de Benoît. L'obéissance parle, Maur n'hésite pas un instant, il retourne vers l'enfant, prie quelques minutes et se levant : « Au » nom de la Très Sainte Trinité, dit-il, et par les » mérites de mon maître Benoît, je t'ordonne de » te lever en parfaite santé. » Et l'enfant fut entièrement guéri !

LES MOINES BÉNÉDICTINS VIENNENT EN FRANCE ADIEUX AU MONT CASSIN

Mais il convenait que ce disciple, formé avec tant de soins par le patriarche de la vie religieuse, devînt lui-même fondateur et commençât à répandre cet esprit qui devait pénétrer par toute la terre pour y porter le germe de la vie monastique.

Saint Innocent, évêque du Mans, envoya vers le saint abbé du Mont Cassin deux de ses principaux officiers, afin de lui demander quelques-uns de ses plus parfaits disciples, parce qu'il avait dessein de fonder un monastère dans son diocèse.

Benoît, après avoir prié le Seigneur de l'éclairer, jeta les yeux sur Maur et le choisit pour l'envoyer en France. En faisant un tel choix, Benoît dut se faire violence, car « il aimait ce fils comme son âme », et les religieux se plaisaient à le considérer comme le successeur naturel de leur saint fondateur.

Il lui remit un exemplaire de la Règle, écrit de sa main, et portant pour signature ces paroles pleines d'humilité : *Codex peccatoris Benedicti :* Code du pécheur Benoît. Quatre religieux furent désignés pour le suivre dans sa mission lointaine.

Le matin du samedi, cinquième jour des fêtes de l'Epiphanie, Maur et ses compagnons, le bâton de voyage à la main, s'agenouillèrent devant le vénérable abbé. La communauté fondait en larmes : « Mes chers frères, dit Benoît, si quel- » qu'un a le droit de s'attrister en cette circons- » tance, c'est moi, pauvre pécheur, qui vais être » privé de consolations précieuses et de secours » bien chers. Mais l'Apôtre nous dit que la cha- » rité est bienfaisante. Nous devons donc cher- » cher moins notre consolation que celle d'autrui. » Ecoutez la voix de mon amour paternel, cessez » vos gémissements et vos pleurs ! Dieu est assez » puissant pour rendre à cette sainte congréga- » tion des ouvriers qui remplaceront ceux qui » vont partir. La distance ne brise pas les liens » de la sainte charité. »

Puis, s'adressant à Maur et à ses compagnons : « Pour vous, Frères très chéris, dit-il, vous que » nous envoyons dans ces contrées lointaines tra- » vailler à l'œuvre du Seigneur, agissez virilement. » Ne vous attristez pas quand vous apprendrez la » dissolution de ce corps fragile qui va me quitter. » Lorsque j'aurai déposé le fardeau de cette chair » mortelle, je serai plus présent au milieu de » vous, et par la grâce de Dieu, je ne cesserai » d'être votre coopérateur assidu. »

Après ces paroles si tendres, dit Fauste, il nous donna à tous un baiser, et nous conduisit avec bonté jusqu'à la porte du monastère, et nous ayant tous embrassés de nouveau, il nous donna sa bénédiction. Puis il nous laissa aller.

A leur première halte, dans une dépendance du monastère, nos saints voyageurs furent reçus par deux de leurs frères que saint Benoît avait envoyés d'avance pour leur préparer un gîte. Cette même nuit ils reçurent un nouveau gage de l'amour de leur vénérable Père. Deux Frères vinrent les rejoindre. Ils apportaient une petite châsse d'ivoire pleine de reliques, et une lettre adressée par saint Benoît à son cher fils Maur.

« Reçois, mon bien-aimé, disait cette lettre, » reçois ces derniers présents de la main qui » dirigea ta jeunesse. Ils seront le gage de notre » longue amitié. Aujourd'hui même, après ton » départ, le Seigneur a daigné me révéler l'avenir » qui vous attend. Quand viendra la soixantième » année de ta profession monastique, tu seras » introduit dans la joie de ton Sauveur. Le but de » votre voyage ne sera pas atteint sans peine; » vous trouverez difficilement un asile où vous » fixer. Mais la miséricorde de Dieu ne vous fera » défaut nulle part; après de longs retards, elle » vous fera trouver dans un lieu différent de celui » que nous espérions, un séjour parfaitement » convenable. Adieu ! sois heureux dans ta pro- » fession sainte, plus heureux encore dans le » terme qui doit la couronner. »

Cette lettre de Benoît, Maur ne s'en sépara jamais. Toute sa vie, il la porta sur sa poitrine; mort, elle fut déposée dans son tombeau.

MIRACLES DU VOYAGE — UNE VISION

Le voyage, comme l'avait prédit saint Benoît, éprouva de longs retards, Halderalde, envoyé de l'évêque du Mans, tomba d'une galerie où il

se promenait, et se blessa si dangereusement qu'après quatorze jours de soins inutiles, les médecins résolurent de lui couper le bras. Mais Maur, touché de compassion, se mit en prière, et, prenant une relique de la vraie Croix, fit, sur le malade, des signes de croix depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts; et le malade fut entièrement guéri et put continuer sa route le lendemain.

En passant les Alpes, notre Saint s'arrêta dans l'église des Martyrs de la Légion thébaine. Il trouva à la porte un aveugle-né qui demandait l'aumône.

« Combien y-a-t-il de temps, lui dit-il, que tu es ainsi à cette porte?

— Il y a bientôt onze ans.

— Est-ce que ces saints, qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ, n'auraient pas pu lui demander de te guérir? Assurément, c'est que tu ne les pries pas bien. Prions ensemble, et tu verras qu'ils t'exauceront. »

Pendant qu'ils priaient, un flux de sang sortit des yeux de l'aveugle, et il fut guéri. Mais, sachant que la reconnaissance est la première des vertus, il se consacra dès lors au service de Dieu, dans une vie humble et pénitente.

Maur et ses compagnons passèrent les fêtes de Pâques à Font-Rouge, où s'était retiré le prêtre Romain qui avait assisté saint Benoît dans les commencements de sa solitude. Le soir du Vendredi-Saint, notre religieux avertit le vénérable vieillard et tous ses confrères que le lendemain le bienheureux patriarche, saint Benoît, devait quitter la terre pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Ils en furent extrêmement touchés et ne purent retenir leurs larmes; ils passèrent toute la nuit en prières pour rendre, en leur absence, à leur saint Père, les mêmes devoirs qu'ils lui eussent rendus s'ils eussent été présents à sa mort. Sur les neuf heures du matin, saint Maur fut transporté en esprit au Mont Cassin et vit comme une grande rue couverte de tapis précieux, et bordée d'une infinité de flambeaux, qui s'étendaient depuis la cellule de saint Benoît jusque dans le ciel; et un homme vénérable et resplendissant de lumière lui dit :

« *C'est ici la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé de Dieu, est monté au ciel.* »

Le Saint fit part de sa vision à saint Romain et à ses confrères, et changea ainsi leurs plaintes en des hymnes et des cantiques d'allégresse.

DIEU REND TOUJOURS AU CENTUPLE

Arrivés à Orléans, nos saints voyageurs apprirent que l'évêque du Mans, qui les faisait venir, était décédé. Les compagnons de Maur en furent consternés, mais il releva leur courage, leur rappelant la prophétie et les promeses de leur vénérable Père Benoît.

En effet, Halderalde, voyant que le nouvel évêque ne voulait pas les recevoir, et saisissant l'occasion de prouver sa reconnaissance à celui qui l'avait miraculeusement guéri, alla les présenter à un de ses parents nommé Florus, vicomte fort riche, qui n'avait consenti à rester dans le monde que par amour du roi Théodebert, qui l'aimait comme un fils. Ce seigneur les reçut avec une joie inexprimable, et s'empressa de leur offrir un établissement dans ses terres. Le lieu choisi pour cela fut Glanfeuil, au diocèse d'Angers. Mais, non content de leur donner l'emplacement, Florus voulut encore avoir l'honneur de bâtir le monastère. Et la première pierre qu'il y mit fut une pierre vivante, ce fut son fils unique, Bertulphe, qu'il confia à saint Maur.

RÉSURRECTION D'UN ARCHITECTE

Pendant qu'on travaillait à la construction du monastère, un architecte, envoyé par Florus pour présider aux travaux, tomba d'un échafaudage sur un tas de pierres et se tua. Maur le fit aussitôt porter dans une chapelle dédiée à saint Martin qui était déjà bâtie, et après une ardente prière, lui ordonna, au nom de saint Benoît, de se lever et de retourner à l'atelier, exciter au travail les ouvriers encore effrayés. Florus, témoin de ce miracle, porta dès lors au saint abbé tant de respect qu'il n'osait plus s'approcher de lui.

SON BIENFAITEUR DEVIENT SON FILS

Florus avait donné ses biens et son fils unique à Dieu, mais il n'était pas encore satisfait; car il lui restait quelque chose à donner, c'était lui-même. Le roi Théodebert eut peine à y consentir, mais il céda enfin à ses sollicitations et lui permit de quitter l'épée pour le froc. Il désira même assister à sa vêture et vint pour cela au monastère.

Il s'y rendit, dit Montalembert, avec toute cette pompe que la race de Clovis avait si longtemps empruntée aux traditions de l'empire abattu; mais, tout revêtu de sa pompe, dès qu'il aperçut Maur, le roi franc se prosterna devant le moine, en lui demandant de prier pour lui et d'inscrire son nom parmi ceux de ses frères. Il présenta son jeune fils à la communauté, se fit désigner spécialement ceux des moines qui étaient venus du Mont Cassin avec l'abbé, demanda leurs noms, et les embrassa ainsi que leurs frères. Puis il parcourut les lieux réguliers, et mangea avec les moines au réfectoire.

Florus obtint ensuite que le roi servît de témoin à sa prise d'habit. Après de nouvelles donations au monastère, Florus déposa sur l'autel son baudrier militaire, et s'agenouilla devant le roi qui, à la prière de l'abbé, lui coupa une première mèche de cheveux: les autres seigneurs achevèrent de le tonsurer complètement.

Au moment de quitter le monastère, le roi voulut revoir son ami revêtu du froc, il l'exhorta à honorer ce nouvel habit comme il avait honoré la vie séculière, puis se jeta dans ses bras, et y resta longtemps en pleurant, avant de s'éloigner, muni de la bénédiction de l'abbé.

L'ARBRE QU'IL A PLANTÉ GRANDIT

Florus vécut douze ans sous la conduite du saint abbé, et y fit de tels progrès dans la vie spirituelle, qu'il devint un homme consommé en vertu. Au bout de ce temps, il mourut en odeur de sainteté.

Un tel exemple ne pouvait manquer d'être imité. Aussi beaucoup de seigneurs francs abandonnèrent-ils le monde pour venir chercher la paix dans le silence et l'austérité du cloître, et Maur vit jusqu'à cent quarante religieux réunis sous sa direction. Mais, comme de nouvelles demandes pressaient chaque jour le saint abbé, il bâtit de tous côtés de nouveaux monastères et on vit la Règle de saint Benoît fleurir dans toute la France, pour la transformer et en faire la magnifique France du moyen âge.

RETRAITE DE SAINT MAUR

Il y avait trente-huit ans qu'il dirigeait sa sainte communauté. Il la voyait féconde en vertus non moins qu'en sujets, et il rendait grâces à Dieu des progrès de ses chers disciples.

Se souvenant alors de la prophétie du bienheureux Benoît, il comprit que sa mort était proche et voulut s'y préparer par une retraite absolue dans la cellule qu'il s'était construite près de l'oratoire de Saint-Martin. Il convoqua les Frères, leur communiqua son dessein et les pria de choisir un abbé qui les gouvernerait à sa place.

« Non, répondirent-ils en pleurant, nous ne le choisirons pas. Puisque nous avons la douleur de vous perdre, désignez vous-même celui qui doit vous remplacer. »

Le Bienheureux se laissa toucher par leurs prières; il choisit un noble et parfait religieux, Bertulphe, son disciple bien-aimé, et fils de Florus.

Ce choix fut ratifié par les acclamations de la communauté tout entière.

L'homme de Dieu fit asseoir Bertulphe sur la chaire abbatiale et lui rappela avec une effusion paternelle la tendresse et la sollicitude qu'il devait apporter à sa nouvelle charge. Puis il se retira dans sa cellule, retenant seulement auprès de lui deux Frères.

Libre enfin de jouir de la solitude qu'il s'était préparée, saint Maur y passa deux ans et demi dans la contemplation des choses du ciel.

LA PESTE A GLANFEUIL — MORT DU SAINT

Durant cet intervalle, la peste, qui ravageait alors le monde entier, sévissait cruellement en Gaule, et le terrible fléau ne devait pas épargner le monastère de Glanfeuil. Saint Maur fut miraculeusement prévenu de son approche.

Une nuit, comme il voulait, selon sa coutume, entrer dans l'oratoire de Saint-Martin, pour y répandre devant Dieu ses supplications et ses larmes, il se vit arrêter par une légion d'esprits infernaux.

Leur chef lui dit : « Tu es venu d'une région étrangère, tu as entrepris de longs voyages pour nous chasser de ces lieux où notre empire était florissant. Bientôt tu verras jusqu'où s'étend notre puissance de destruction. Je vais sévir contre tes religieux et les décimer par la mort. Je triompherai de toi, et ta communauté sera anéantie.

— Dieu te confonde, Satan, répondit le Saint; tu es menteur dans l'origine; tu es le père du mensonge. »

A ces mots, la vision disparut. Le solitaire pénétra dans l'oratoire et demanda à Dieu, dans une fervente prière, de lui révéler ce que signifiait la menace du démon. Alors un ange éclatant de blancheur lui apparut :

« Pourquoi te troubler, âme bénie, à propos d'événements que le Seigneur a permis dans sa sagesse? Le diable est le père du mensonge, néanmoins, par ses conjectures, il peut annoncer quelquefois la vérité. Ce qu'il t'a prédit ne vient pas de lui-même; c'est l'ordre de Dieu. Les paroles qu'il a prononcées sont vraies dans une certaine limite. Il est certain que la plus grande partie de cette congrégation sainte sera bientôt appelée à paraître devant le Seigneur. Tel est le décret de la Providence. Mais il est faux que l'ennemi des âmes doive y trouver aucun sujet de triomphe. Car tous les moines, fidèles à tes enseignements, attendront avec joie le moment de l'appel divin. Tu auras la consolation de les voir te précéder au ciel, où tu ne tarderas pas à les rejoindre. »

Après avoir parlé ainsi, l'ange disparut. L'homme de Dieu se rendit au monastère, convoqua tous les religieux, et leur apprit ce qui venait de se passer. Il les exhorta à se préparer à la visite du Seigneur. Tous se préparèrent joyeusement au dernier combat.

La mort frappa bientôt, et dans l'espace de cinq mois, cent seize religieux moururent. D'une congrégation naguère si nombreuse, il ne restait plus que vingt-quatre religieux.

Le bienheureux Maur à son tour, fut atteint d'une pleurésie. Voyant sa fin approcher, il se fit porter devant l'autel de Saint-Martin. Là, étendu sur un cilice, entouré des vingt-quatre disciples qui lui restaient, il reçut les derniers sacrements, bénit encore une fois ses religieux et émigra heureusement vers le Seigneur.

Il avait soixante-douze ans, dont il en avait passé vingt tant à Subbiaco qu'au Mont Cassin et quarante à Glanfeuil. Saint Benoît lui avait prédit qu'il mourrait dans la soixantième année de sa profession monastique. Cette prophétie se trouva donc exactement accomplie.

Maur fut enseveli dans l'oratoire de saint Martin, et de nombreux miracles ne tardèrent pas à glorifier son tombeau.

SAINT PAUL, PREMIER ERMITE

Fête le 15 janvier.

Saint Antoine a obligé le démon à lui montrer le chemin de la grotte de saint Paul; il frappe à la porte et saint Paul refuse d'abord sa visite; mais, devant son insistance, le saint ermite vient l'entretenir longuement des choses de Dieu et le corbeau qui lui portait un demi-pain, apporta ce jour-là un pain entier. — Saint Antoine ayant appris par révélation la mort de saint Paul vient l'ensevelir aidé de deux lions.

ENFANCE DE SAINT PAUL

En montant sur le trône, l'empereur Dèce avait pris pour tâche d'arrêter à jamais, dans l'étendue de l'empire romain, la propagation de la religion chrétienne. Non seulement il ne réussit pas dans son projet satanique, mais il contribua d'une manière remarquable à l'extension du règne de Jésus-Christ. C'est, en effet, de sa courte mais terrible persécution que date le mouvement qui

porta plus tard les fidèles au désert et engendra les merveilles de la vie monastique. La rage des tyrans, qui fermait le monde aux chrétiens, leur ouvrait la voie des solitudes. Paul fut le premier qui s'y engagea, et c'est par là qu'il a mérité d'être appelé le premier ermite.

Il naquit à Thèbes, dans la Basse-Thébaïde. Orphelin dès l'âge de quinze ans et possesseur d'un riche patrimoine, il vivait dans la maison de son beau-frère, auquel il laissait volontiers la gestion de ses biens temporels pour ne s'occuper que des intérêts de son âme.

PAUL S'ENFUIT AU DÉSERT

Quand éclata la tempête de la persécution, le jeune Paul, ne voulant pas s'exposer au danger de peur d'y périr, se retira dans une maison de campagne où il pensait ne pouvoir être découvert; mais son beau-frère, chez qui l'envie et la cupidité parlaient plus fort que les liens du sang, résolut de le trahir.

Dieu, cependant, avait d'autres vues sur les destinées du jeune Paul. Il lui fit connaître le peu de sûreté de sa retraite, et, en même temps, lui inspira de s'enfuir au désert, au milieu des bêtes sauvages dont la fureur était alors, comme de nos jours, beaucoup moins à craindre que la colère des hommes.

Paul obéit à cette impulsion divine; il part sans tarder, et, après plusieurs étapes, s'enfonçant toujours de plus en plus dans la solitude, il parvient au pied d'une montagne dans les flancs de laquelle il découvre une caverne. Il ôte la pierre qui en fermait l'entrée, s'engage, non sans quelque crainte, dans les tortueux replis de ce souterrain, et bientôt, il se trouve dans une espèce de chambre que la nature avait pratiquée dans le rocher et d'où l'on ne voyait que le ciel. Un vieux palmier, chargé de fruits, y étendait ses rameaux, et tout auprès, coulait une fontaine dont les eaux limpides se perdaient presque aussitôt dans le sable, englouties par la même terre qui les avait produites.

Notre Saint conçut de l'attrait pour cette demeure qu'il considérait comme lui ayant été offerte de la main de Dieu. Il s'y enferma pour n'en plus sortir, vivant sous l'œil de Dieu, qui fut le seul témoin de ses actions; nourri et vêtu par les fruits et les feuilles du palmier; inconnu du monde dont il ne se souciait guère, et auquel il ne pensait que pour recommander à Dieu ceux qu'il y avait laissés; mais connu et aimé de son Souverain Seigneur et Maître, Jésus-Christ, pour qui il avait tout quitté, et qui se plut à manifester de la manière suivante, combien la vie de ce serviteur fidèle lui était agréable.

SAINT ANTOINE REÇOIT L'ORDRE D'ALLER VISITER SAINT PAUL

Il y avait quatre-vingt-dix ans que le bienheureux Paul menait sur la terre une vie toute céleste, et déjà des générations de solitaires avaient suivi son exemple. « Le désert s'était couvert de fleurs », selon l'expression des prophètes. Celle de ces fleurs qui exhalait le plus doux parfum de sainteté était, sans contredit, le grand patriarche de la vie cénobitique, saint Antoine. Son grand âge, sa longue vie de prières et d'austérités furent pour lui une occasion de tentation : il lui vint en pensée qu'il était le plus parfait de tous les solitaires, et que nul autre que lui n'avait vécu plus longtemps au désert. La nuit suivante, comme il dormait, il lui fut révélé qu'il y en avait un autre plus avant dans la solitude, meilleur que lui, et qu'il devait se hâter de l'aller voir.

ANTOINE SE MET A LA RECHERCHE DU BIENHEUREUX PAUL

A la première lueur du jour, le saint vieillard se met en route, appuyé sur un bâton, sans savoir où diriger ses pas, mais avec la ferme confiance que Dieu lui ferait voir son serviteur.

Son espoir ne fut point trompé. Le démon, sous la figure d'un monstre horrible, apparut plusieurs fois au saint voyageur pour le troubler; mais celui-ci, fort du secours de Dieu, obligea cette bête maudite à lui indiquer son chemin.

Il marchait depuis deux grands jours quand, l'aurore du troisième jour commençant à poindre, il vit une louve toute haletante de soif s'enfoncer dans une caverne, d'où elle sortit bientôt après. Il la suivit des yeux et lorsqu'elle fut fort éloignée, il s'approcha de cette grotte qui était celle où vivait saint Paul.

L'entrée en était si obscure qu'il ne put d'abord rien distinguer. Il s'y engagea cependant, poussé par l'esprit de Dieu, mais avec prudence, marchant légèrement, retenant son haleine et s'arrêtant de temps en temps pour écouter.

Enfin, à travers l'horreur de ces épaisses ténèbres, il aperçut de loin quelque lumière. Son empressement à se diriger vers cet endroit le trahit, car il fit du bruit en heurtant ses pieds contre une pierre, et saint Paul, l'ayant entendu, tira sur lui sa porte qui était ouverte et la ferma au verrou.

SAINT PAUL CÈDE AUX INSTANCES D'ANTOINE ET LUI OUVRE SA PORTE

Antoine se jeta contre terre au seuil de la porte et y demeura presque jusqu'au soir, priant le saint ermite et le conjurant avec larmes de lui ouvrir : « Vous savez qui je suis, d'où je viens, et pourquoi, lui disait-il. Je n'ignore pas que je suis indigne de vous voir, toutefois, je ne m'en irai pas sans vous avoir vu. Est-il possible que, ne refusant pas aux bêtes l'entrée de votre maison, vous la refusiez aux hommes? Je vous ai cherché, je vous ai trouvé, et je frappe à votre porte afin qu'elle me soit ouverte; que si je ne puis obtenir cette grâce, je suis résolu de mourir en la demandant, et j'espère qu'au moins vous aurez assez de charité pour m'ensevelir.

— Personne ne supplie en menaçant et ne mêle des injures avec des larmes, lui répondit Paul, vous étonnez-vous donc si je ne veux pas

vous recevoir, puisque vous dites n'être venu ici que pour mourir ? »

Alors, il lui ouvrit la porte en souriant. Ils s'embrassèrent, se saluèrent par leurs noms, eux qui n'avaient jamais ouï parler l un de l'autre, et rendirent ensemble grâces à Dieu. Après le saint baiser, ils s'assirent et Paul commença ainsi :

« Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine; un corps consumé de vieillesse et couvert de cheveux blancs, un homme qui va bientôt être réduit en poudre. Mais, dites-moi, comment va le genre humain ? Fait-on de nouvelles maisons dans les anciennes villes ? Qui gouverne le monde ? Y a-t-il encore des adorateurs des démons ? »

UN CORBEAU LEUR APPORTE UN PAIN ENTIER

Comme ils s'entretenaient de la sorte, ils virent un corbeau qui, après s'être reposé sur une branche d'arbre, descendit doucement jusqu'à terre, et vint mettre devant eux un pain tout entier, après quoi il prit joyeusement son essor. « Ah ! dit Paul, voyez la bonté du Seigneur qui nous envoie notre dîner. Il y a soixante ans que je reçois tous les jours la moitié d'un pain; à votre arrivée, Jésus-Christ a doublé la portion. Remercions ce bon Maître qui daigne avoir soin de ceux qui combattent pour son service. »

Ils rendirent donc grâces à Dieu et s'assirent sur le bord de la fontaine pour prendre leur frugal repas. Mais là s'éleva une contestation qui faillit durer jusqu'à la nuit. Ils se déféraient l'un à l'autre l'honneur de rompre le pain. Paul alléguait l'hospitalité, Antoine alléguait l'âge. Ils convinrent à la fin que chacun le tirerait de son côté et garderait la portion qui lui resterait entre les mains. Ils offrirent ensuite à Dieu un sacrifice de louanges et passèrent la nuit en prières.

Le jour étant venu, Paul dit à Antoine : » Mon frère, je savais, il y a longtemps, que vous viviez en ces régions et Dieu m'avait promis que je vous verrais ; mais, parce que l'heure de mon repos est arrivée et que, délivré de ce corps de mort, je m'en vais recevoir la couronne de justice, Notre-Seigneur vous a envoyé pour couvrir de terre ces dépouilles mortelles, ou pour mieux dire, pour rendre la terre à la terre. »

A ces paroles, Antoine, fondant en pleurs, le conjurait de ne point l'abandonner, mais de l'emmener plutôt avec lui : « Vous ne devez pas chercher votre avantage, lui répondit Paul, mais bien celui des autres. Je ne doute pas que ce ne vous fût un extrême bonheur d'être déchargé du pesant fardeau de cette chair pour suivre l'Agneau sans tache ; mais il importe au bien de vos frères d'être encore instruits par vos exemples. C'est pourquoi je vous prie, si ce n'est pas trop de peine, allez quérir le manteau que vous donna l'évêque Athanase. » Ce n'est pas que saint Paul se souciât beaucoup d'être soigneusement vêtu après sa mort, lui qui ne s'était jamais couvert pendant sa vie de solitaire que de feuilles de palmier, mais il voulait épargner à son ami la douleur de le voir mourir.

ANTOINE VA CHERCHER LE MANTEAU DE SAINT ATHANASE

Antoine, étonné de ce qu'il venait d'entendre d'Athanase et du manteau, crut voir Jésus-Christ en saint Paul, et n'osa rien répliquer ; mais, après lui avoir baisé les mains, il reprit, en pleurant, le chemin de son monastère. Deux de ses disciples, qui le servaient depuis de longues années, coururent au-devant de lui et lui dirent : « Mon Père, où avez-vous demeuré si longtemps ? — Ah ! malheureux pécheur que je suis ! répondit-il ; c'est bien à faux que je porte le nom de moine ! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert; et, pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans le Paradis. »

Il n'en dit pas davantage, et, se frappant la poitrine, il tira le manteau de sa cellule. Les disciples le suppliaient de s'expliquer, il leur répondit : « Il y a temps de parler et temps de se taire. »

Alors, il sortit et, sans prendre aucune nourriture, se hâta de retourner par le même chemin, brûlant d'ardeur de revoir celui qu'il avait quitté sur le seuil du Paradis, et craignant de ne plus le retrouver vivant sur la terre.

C'est ce qui arriva, en effet.

Le lendemain, il avait déjà marché trois heures, quand il vit, au milieu des troupes célestes, l'âme du bienheureux Paul, revêtue d'une lumière éclatante, s'envoler vers son Dieu. Aussitôt, se jetant le visage contre terre, il se couvrit la tête de sable pour témoigner de sa douleur et s'écria en pleurant : « Paul, pourquoi m'abandonnez-vous ainsi ? pourquoi partez-vous sans me donner le loisir de vous dire adieu ? fallait-il vous connaître si tard pour vous perdre si tôt ? »

Le bienheureux Antoine acheva ce qui lui restait de chemin avec tant de vitesse qu'il semblait avoir des ailes. Quand il fut arrivé à la caverne, il y trouva le corps du Saint à genoux, la tête droite et les mains levées vers le ciel. Il crut que Paul vivait encore et qu'il priait. Il se mit à côté de lui pour prier également ; mais, ne l'entendant point soupirer selon sa coutume, il reconnut la triste réalité. Alors, se jetant au cou du Bienheureux, dont le corps inanimé payait encore à Dieu, par sa posture, un tribut de louanges, il l'embrassa en pleurant, et rendit grâces à Celui devant qui toutes choses sont vivantes.

DEUX LIONS CREUSENT LA FOSSE DU BIENHEUREUX PAUL

Ensuite, il enveloppa le corps dans le manteau qu'il avait apporté, le sortit de la caverne et chanta des hymnes et des psaumes, selon la tradition de l'Eglise catholique.

Quand il eut terminé les prières alors en usage, il voulut procéder à l'inhumation ; mais il n'avait rien pour fouiller la terre. Retournera-t-il au monastère pour chercher des instruments? mais il ne sera pas de retour avant une semaine: d'autre part, que gagnera-t-il à rester auprès de ce corps sans vie ?

Ne sachant quel parti prendre et l'esprit accablé d'inquiétude, il s'écria tout en larmes :

« Pourquoi ne suivrais-je pas votre vaillant soldat, ô Jésus-Christ, mon cher Maître, et pourquoi ne rendrais-je pas auprès de lui le dernier soupir? Retirez-moi, Seigneur, de cette vallée de larmes, que je rejoigne au ciel celui que je n'ai pu rejoindre sur la terre, et que j'embrasse dans votre paix, ô mon Dieu, celui dont je ne puis ensevelir les reliques ! »

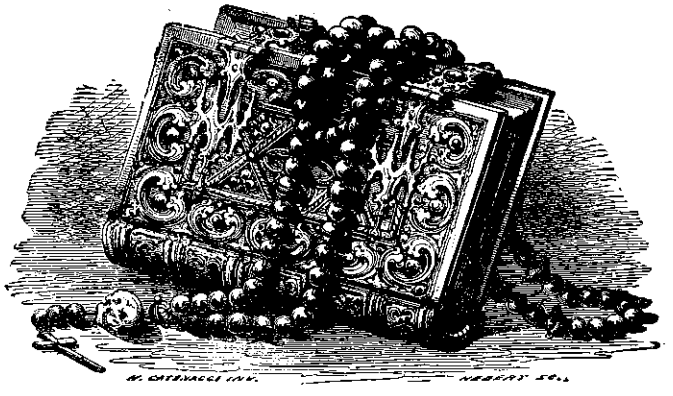
Il parlait encore quand il vit deux lions d'une monstrueuse grandeur sortir du fond du désert, et se diriger vers lui en faisant mouvoir leur épaisse crinière. Il en frémit tout d'abord, mais la pensée de Dieu le rassura bientôt et son cœur demeura aussi tranquille que s'ils eussent été des colombes. Ils accoururent droit au corps du bienheureux vieillard, se couchèrent à ses pieds, le flattant de leurs queues, et jetant de grands rugissements, pour lui témoigner la douleur qu'ils ressentaient de sa mort. Ils se mirent ensuite à creuser la terre avec leurs ongles, et bientôt, ils eurent fait une fosse capable de recevoir le corps d'un homme.

Aussitôt leur tâche terminée, comme s'ils eussent réclamé leur salaire, ils vinrent vers Antoine, la tête inclinée, les oreilles basses, et se prosternèrent à ses pieds d'un air suppliant. Le saint vieillard comprit qu'ils lui demandaient sa bénédiction. Alors, rendant grâces à Dieu, il s'écria dans les transports de son allégresse : « Seigneur, sans la volonté duquel pas une feuille d'arbre ne tombe à terre, pas un passereau ne perd la vie, donnez à ces animaux ce que vous savez leur être nécessaire », et leur faisant signe de la main, il les congédia.

SAINT ANTOINE ENSEVELIT SAINT PAUL ET RETOURNE A SON MONASTÈRE

Quand ils furent partis, il courba ses épaules sous le glorieux fardeau de ce saint corps, et le coucha respectueusement dans la fosse. Il le couvrit de terre et passa toute la nuit suivante à prier sur le tombeau du bienheureux confesseur.

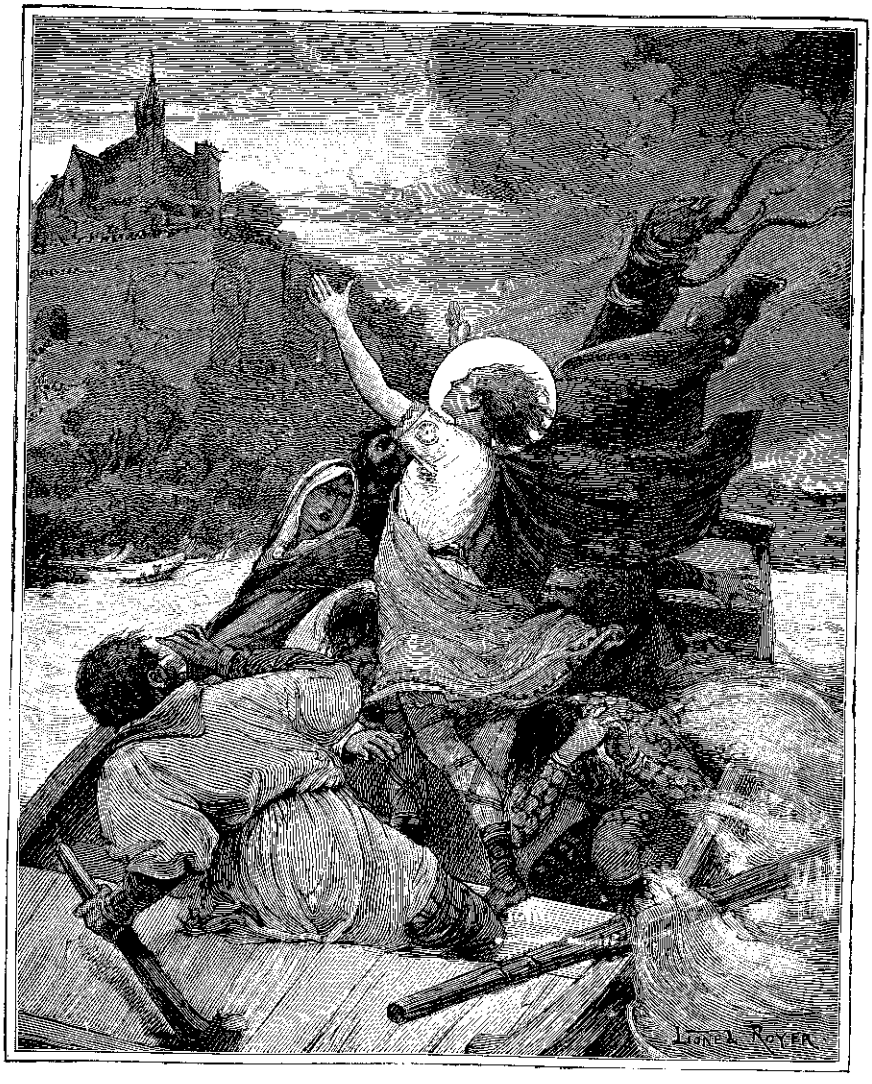
Le jour étant venu, il voulut voir une dernière fois la grotte qui avait été le seul témoin de toutes les vertus que le courageux ermite avait pratiquées pendant près d'un siècle. Un seul objet attestait qu'elle avait été la demeure d'un mortel, et encore quel objet ! C'était une tunique faite avec des feuilles de palmier que Paul avait tressées de sa propre main. Pieux héritier, Antoine ne voulut rien perdre de la succession de celui qui était mort sans faire de testament. Il prit pour lui cette tunique qu'il conserva précieusement, et il avait coutume de s'en revêtir aux solennités de Pâques et de la Pentecôte.



SAINT CLAIR

ABBÉ DE SAINT-MARCEL DE VIENNE

Fête : 2 et 15 janvier



Saint Clair apaise par sa prière les flots irrités du Rhône

PREMIÈRES ANNÉES

Ce Saint, un des plus populaires du sud-est de la France, était né vers la fin du VI[e] siècle, dans un village appelé maintenant de son nom : Saint-Clair, sur les bords du Rhône, un peu en dessous de Vienne.

Il perdit son père avant d'avoir pu le connaître. Sa pieuse mère prit grand soin de son éducation, et, afin d'avoir des maîtres habiles pour élever son enfant, elle vint s'établir à Vienne, sa ville natale, dans un faubourg appelé alors Beauchamp et aujourd'hui Fuissin.

L'illustre saint Didier gouvernait, à cette époque, l'église métropolitaine de Vienne. Il avait donné un élan tout particulier à l'étude des sciences. La première enfance de Clair fut ainsi guidée par les maîtres que l'église cathédrale entretenait pour l'instruction de la jeunesse.

Sa mère, de son côté, ne négligeait rien pour le former à la vertu. Elle conduisait souvent son fils aux *mémoires* des saints martyrs, proches de

sa demeure. C'était la basilique de Saint-Pierre et l'église de Saint-Maurice et de ses compagnons. Déjà, le jeune Clair donnait des marques de ce qu'il serait un jour. On ne voyait en lui aucun empressement pour ces jeux qui font l'unique occupation de l'enfance. Paisible, sérieux, il suivait sa mère dans les visites fréquentes qu'elle faisait aux tombeaux des martyrs et unissait ses prières à celles des religieux qui déservaient ces églises.

TEMPÊTE APAISÉE

Un jour qu'ils étaient allés visiter, au delà du Rhône, le monastère où reposaient les reliques du glorieux martyr saint Ferréol, les heures s'écoulèrent si rapidement dans les exercices de piété, qu'oubliant toute préoccupation, ils s'attardèrent jusqu'au soir. Déjà, la nuit était proche, quand ils montèrent dans une barque qui devait leur servir à traverser le Rhône. Tout à coup, il s'éleva une si furieuse tempête que les bateliers eux-mêmes désespéraient de pouvoir jamais atteindre le rivage. Le bienheureux enfant étendit alors ses mains innocentes vers l'église de Saint-Ferréol et s'écria, la voix pleine de larmes : « Mon Dieu, pour le nom de qui le martyr Ferréol a enduré la mort, venez nous secourir dans ce danger! » Aussitôt la tempête s'apaisa, et la barque atteignit sans peine aucune les bords du fleuve du côté de Vienne. Ce prodige et l'ardente foi de l'enfant remplirent tous les passagers d'admiration, et, à genoux sur le rivage, ils rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés d'une mort certaine.

SAINT CLAIR, NOVICE ET MOINE

Bientôt après, notre Saint pouvant se passer des soins maternels indispensables au premier âge, sa mère fit taire des regrets bien légitimes et le confia aux religieux du monastère de Saint-Ferréol, le premier des monastères qu'on appelait *Griniaciens*.

Clair avait alors environ douze ans. Le choix de cette maison religieuse fut inspiré à la pieuse mère et au fils par la reconnaissance envers le saint martyr qui les avait préservés du naufrage. Pour elle, le couvent de veuves dédié à sainte Blandine lui servit de refuge.

Sous l'habile direction des fils de saint Benoît, le jeune novice fit de rapides progrès dans l'étude des sciences sacrées et dans l'art plus difficile de se vaincre soi-même. Il put voir dans la ville de Vienne, peut-être même dans son monastère, l'évêque Augustin et ses compagnons, de l'Ordre de Saint-Benoît, que saint Grégoire le Grand envoyait pour évangéliser l'Angleterre, et que ce Pape avait recommandé d'une manière toute spéciale à saint Didier. La vue et la conversation de ces hommes apostoliques confirma Clair dans le saint désir de se consacrer tout entier à Dieu. Plongé dans la solitude, il était comme mort pour le monde; l'Eglise de Vienne était cependant dans le trouble et l'agitation. Le pieux évêque Didier venait d'être exilé dans l'île Leuwis, en Ecosse, par les ordres de la reine Brunehaut. Bientôt, on apprenait à Vienne qu'à peine de retour de l'exil, le saint évêque venait de mourir martyr sous les coups des émissaires de cette princesse. Il était martyr de son zèle et de la justice, et son sang versé pour une si bonne cause opéra des miracles.

Le clergé de Vienne voulut posséder les précieux restes de l'évêque saint Didier, ensevelis à la hâte au lieu de son martyre, à Chalarone, au diocèse de Lyon. Ce fut un beau jour que l'entrée triomphale du saint évêque dans sa ville, après son glorieux trépas. Les abbés et les moines sortirent de leurs monastères, le clergé, les fidèles, tous, des flambeaux allumés à la main, vinrent à la rencontre des dépouilles sacrées. On alla, à la suite de l'évêque saint Ethérius, jusqu'à l'église d'une villa, appelée Feysin, patrimoine du saint martyr; et, au milieu des hymnes et des cantiques, on transporta le corps de saint Didier dans la basilique de Saint-Pierre, où reposaient déjà plusieurs évêques viennois.

SAINT CLAIR, PRÊTRE, DIRECTEUR, ABBÉ

Elevé à la dignité de prêtre, Clair se distingua par ses vertus et par son humilité; sa réputation ne tarda pas à franchir l'enceinte étroite du couvent et il fut choisi pour diriger le monastère de Sainte-Blandine où sa mère s'était retirée.

Saint Clair accepta cette charge par soumission, malgré les regrets qu'il éprouvait à quitter le monastère où s'étaient écoulées les belles années de son adolescence et de sa jeunesse.

Il retrouvait sa mère. Sous la direction de son fils, cette sainte veuve se perfectionna dans les pratiques de la vie religieuse. Elle eut le bonheur de l'avoir à son lit de mort, d'entendre ses exhortations et de recevoir les derniers sacrements des mains de ce fils chéri.

La prudence et la vertu consommée que notre Saint fit paraître dans la conduite de la communauté de Sainte-Blandine le firent choisir par saint Clarent, évêque de Vienne, comme abbé du monastère de Saint-Marcel. Clair était jeune encore, c'était en 620, et il venait d'atteindre sa trentième année. Il gouverna le troupeau confié à ses soins avec zèle et piété et devint le modèle du supérieur accompli. Cette élévation ne servit qu'à faire éclater davantage ses vertus. Les évêques de Vienne, successeurs de saint Clarent, saint Syndulphe, saint Dodolène, saint Edicte, et surtout saint Cadéolde, tous grands fondateurs et protecteurs de monastères, honorèrent notre Saint de leur confiance et de leur amitié.

LA THÉBAÏDE A VIENNE

Sous l'illustre prélat saint Cadéolde, les institutions monastiques prirent un développement remarquable. L'auteur de la vie de saint Clair nous a transmis une curieuse indication des monastères fondés par les saints évêques de Vienne.

Il y avait 400 religieux dans les monastères Griniaciens d'au delà du Rhône; dans le plus grand reposaient les restes du saint martyr Ferréol; 30 religieuses habitaient le couvent de Sainte-Colombe; près de 500 moines peuplaient le monastère de Saint-Pierre, situé au midi de la ville; il y en avait 50 dans celui de Saint-Jean-Baptiste, 50 dans celui des Saints Gervais et Protais et un pareil nombre dans celui de Saint-Vincent; 30 dans celui de Saint-Marcel; 25 veuves dans celui de Sainte-Blandine; 100 religieuses dans celui de Saint-André-le-Haut; autant de religieux dans celui de Saint-André-le-Bas; 40 dans celui de Saint-Nizier, évêque de cette ville, et dans le monastère de Saint-Martin, 150 moines; c'est-à-dire qu'il y avait à Vienne et aux environs plus de 1 200 moines et près de

300 religieuses, sans parler de plusieurs autres maisons conventuelles répandues dans le diocèse et qui étaient au nombre de 60.

Un clergé considérable célébrait l'office divin jour et nuit dans l'église cathédrale; un autre collège de clercs desservait l'église Saint-Sévère; les uns et les autres vivaient en commun et, marchant sur les traces des apôtres, étaient pour les fidèles les modèles vivants de toutes les vertus.

MIRACLES DE SAINT CLAIR — GUÉRISON DE L'ABBESSE DE SAINTE BLANDINE, D'UN MOINE ET D'UN LÉPREUX

Entre tous ceux qui se distinguèrent sous la houlette du pieux Cadéolde, le plus célèbre fut saint Clair à qui Dieu accorda le don des miracles. La vie même du saint abbé n'est qu'une série de miracles.

L'abbesse du monastère de Sainte-Blandine tomba un jour si gravement malade qu'on attendait d'instant en instant l'heure de sa mort. Clair, alors abbé de Saint-Marcel, mais qui dirigeait encore les veuves de Sainte-Blandine, vint assister la pieuse malade dans son agonie. Il s'approcha du lit de l'abbesse et lui prit la main comme fit autrefois Jésus auprès de la belle-mère de saint Pierre. A la prière secrète du saint abbé, Dieu répondit par un miracle. A l'instant, la malade put se lever et se rendre à l'église pour remercier le Seigneur de sa guérison.

Un moine de l'abbaye de Saint-Marcel était tourmenté par de cruelles douleurs d'entrailles. Le saint abbé fit sur lui les onctions de l'huile sainte, peut-être faut-il lire l'Extrême-Onction, et lui rendit par ce moyen une santé parfaite.

Un jour que le Saint se rendait à la ville, accompagné de plusieurs de ses Frères, il rencontra un pauvre misérable entièrement couvert de la tête aux pieds d'ulcères immondes. Subitement inspiré de Dieu : « Allez, dit l'Abbé à l'un de ceux qui étaient avec lui, allez plonger ce malheureux dans le ruisseau qui coule près d'ici. » L'ordre fut à peine exécuté que les plaies du mendiant disparurent. Toute la ville de Vienne put constater ce miracle; cet homme vécut longtemps encore et devint portier de l'abbaye de Saint-Marcel.

MIRACLE DES RAISINS — PÊCHEUR IMPRUDENT SAUVÉ

La grêle avait ravagé une vigne appartenant au monastère; saint Clair alla voir les dégâts et consoler les vignerons. Il demanda au Frère chargé du soin de cette vigne s'il restait encore l'espoir d'une récolte suffisante pour les besoins de la communauté. Le désastre était complet; à peine quelques raisins avaient été épargnés. Alors, le saint abbé s'agenouille dans la vigne même et y passe la nuit en prières. Chose merveilleuse ! Le lendemain, la vigne apparaît chargée de nouveaux fruits, promettant une récolte abondante.

Une autre fois, pendant que le Rhône débordait, saint Clair avec ses religieux se trouvait sur les bords du fleuve. Un des Frères voulant prendre des poissons lança si imprudemment ses filets qu'il tomba dans l'eau et était sur le point d'être emporté par le courant. Aux cris de ses religieux effrayés, Clair aperçoit le malheureux Frère, il fait le signe de la croix sur les eaux et, au milieu de l'étonnement général, le naufragé se dirige, poussé par les flots, vers le rivage. Tous, pleins d'allégresse, retournèrent au monastère, chantant les miséricordes du Seigneur et le remerciant d'avoir préservé leur Frère d'une mort certaine. Ce dernier n'avait point lâché son filet; on l'ouvrit et on y trouva un poisson d'une grandeur merveilleuse qui suffit ce jour-là pour la subsistance de toute la communauté.

LUTTES CONTRE LE DÉMON

Pendant que les Frères de Saint-Marcel prenaient leur repos, le saint abbé avait coutume de passer la nuit à prier. Une nuit, le démon se présenta devant lui sous une forme fantastique, lançant des éclairs et, d'une voix terrible et menaçante, fit entendre ces paroles : « Je veux te chasser de ce lieu. » Le saint abbé répondit : « Retire-toi, Satan, Jésus-Christ, mon Dieu, est maître de toute la terre et de tout ce qu'elle renferme. » Le démon, démasqué, se retira avec un fracas épouvantable. Au même instant, une forte secousse semblable à un tremblement de terre vint effrayer toute la région.

Les vexations de l'esprit malin s'exercèrent alors sur une religieuse, portière de Sainte-Blandine, et chargée de procurer les provisions dont la communauté pouvait avoir besoin. Le démon la persécuta d'une manière si horrible que les Sœurs du couvent et tous ceux qui la voyaient étaient dans la désolation. Saint Clair vint au secours de la pauvre affligée. Il mit dans la bouche de la possédée ses doigts consacrés par l'onction sainte, et, après avoir prié, il chassa l'esprit infernal. Les religieuses de Sainte-Blandine éprouvèrent une grande joie de cette guérison.

PROPHÉTIES DE SAINT CLAIR

Il y avait plus de quarante ans que saint Clair administrait les deux couvents de Sainte-Blandine et de Saint-Marcel et édifiait Vienne et ses environs par l'exercice de toutes les vertus. Notre Saint, chargé d'années et de mérites, apprit par une révélation d'en haut que sa fin était proche; en même temps, Dieu lui découvrit de graves événements à venir. Saint Clair réunit alors ses religieux dans le jardin du couvent, et les ayant fait asseoir à ses côtés, il leur dit : « Mes frères, ce n'est que par beaucoup de tribulations, suivant l'Apôtre, que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu; je ne vous cacherai donc pas ce que le Seigneur m'a révélé. Notre ville aura six évêques qui gouverneront en paix cette Eglise; mais lorsqu'ils se seront endormis, sous l'épiscopat du septième, viendra une cruelle persécution de la part des païens. Cette cité, par un juste jugement de Dieu, leur sera livrée pour qu'ils la dévastent. Les moines et les habitants de ce pays seront, les uns massacrés, les autres obligés de fuir, les églises et les monastères seront incendiés et pillés; ce sera une désolation complète. Maintenant donc, ô mes frères, craignez les jugements de Dieu, soyez sur vos gardes, et veillez avec dilligence à vous acquitter de vos devoirs, afin que, lorsque les jours de la tribulation seront venus, ils vous trouvent prêts à supporter ces maux, si toutefois quelques-uns d'entre vous sont encore vivants à cette époque. Je vous recommande, en grâce dernière, d'inhumer mon corps dans l'église de la Bienheureuse Blandine. »

Cette prophétie s'accomplit plus tard lorsque

Vienne et tout le reste du Dauphiné fut ravagé par les Sarrasins sous l'épiscopat de saint Austrobert, septième évêque après saint Georges, qui gouvernait l'Eglise viennoise lors de la prédiction du saint abbé

Ce ne fut point seulement le Dauphiné, mais encore le Languedoc, la Provence et la Bourgogne que les Sarrasins venant d'Espagne remplirent d'incendies et de meurtres. Ils en auraient fait de même du reste de la France, si Charles-Martel n'eût arrêté cette inondation de barbares par la victoire signalée qu'il remporta sur eux à la journée de Saint-Martin-le-Beau, où, d'après les vieilles chroniques, 375 000 ennemis restèrent sur le champ de bataille.

VISION CÉLESTE ET SAINTE MORT

Trois jours avant de mourir, le saint Abbé, étant tombé malade, ne cessait plus de prier. Il vit, à l'aurore, le ciel s'ouvrir et livrer passage à une immense armée d'anges vêtus de blanc. Elle était précédée par un jeune homme brillant d'un radieux éclat, qui descendit dans la cellule du malade. Comme le saint vieillard était dans l'extase devant cette admirable vision, sainte Blandine, reconnue par lui, vint le consoler et l'exhorter à suivre cette armée merveilleuse. Il répondit à l'illustre vierge que c'était le plus ardent de ses désirs. « Dans trois jours, lui dit Blandine, vers la cinquième heure, Marcel et moi viendrons te chercher pour t'emmener avec nous au royaume céleste; et pour que l'ennemi du genre humain ne te puisse nuire, toute cette armée de Dieu sera encore là pour te défendre. »

Le saint abbé se fit alors porter à l'église et étendre sur un cilice; il y passa ces trois jours dans une prière continuelle jusqu'au moment suprême. Il avait commencé lui-même le psautier que ses religieux continuaient. Lorsque le chœur fut arrivé au dernier verset du psaume 150 où il est dit : « Que tout esprit loue le Seigneur », l'édifice fut soudain rempli d'une lumière céleste et d'une suave odeur, et en même temps le saint abbé exhala son âme candide qui monta au ciel poursuivre les louanges de Dieu pendant toute l'éternité.

C'était le premier janvier (670) Les derniers devoirs lui furent rendus par saint Georges évêque de Vienne, assisté par les nombreux abbés des monastères voisins. Son corps, selon ses saints désirs, fut transporté dans l'église de Sainte-Blandine, près de la sépulture de sa mère, et il y fut inhumé devant le grand autel. L'odeur qu'on avait ressentie au moment de sa mort suivit sa glorieuse dépouille jusque dans le tombeau. Pendant les funérailles, tandis qu'on portait son corps du monastère de Saint-Marcel à celui de Sainte-Blandine, un paralytique fut guéri par l'attouchement de son cercueil. Un grand nombre de miracles attestèrent la sainteté de Clair et lui méritèrent d'être honoré par les fidèles.

RELIQUES ET CULTE

L'église de Sainte-Blandine, dévastée par les Sarrasins, tombait en ruines; on transporta alors les ossements du Saint dans la basilique de Saint-Pierre. Les précieuses reliques y restèrent exposées à la vénération des fidèles jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle. A cette époque, elles furent brûlées et dispersées par les calvinistes.

Il en échappa cependant quelques parties. Ainsi, le chef de saint Clair, conservé dans un reliquaire d'argent, était dans l'église du petit village de Saint-Clair-sur-Rhône, où la tradition veut que le saint Abbé ait pris naissance.

Cette église de Saint-Clair, visitée depuis un temps immémorial par la piété des peuples voisins, fut brûlée par les huguenots en 1562. Le Chapitre de Saint-Maurice de Vienne à qui elle appartenait la fit rebâtir, aidé par les habitants de ce lieu. Ce nouvel édifice fut consacré, en 1617, le dimanche après la Saint-Martin par Pierre de Villars, évêque d'Ephèse, coadjuteur de Jérôme de Villars, archevêque de Vienne. Le pape Grégoire XV accorda, quelques années après, des indulgences à ceux qui visiteraient cette église le 2 janvier, fête du saint patron.

Dans l'église cathédrale de Vienne, une chapelle était dédiée à saint Clair conjointement avec saint Paschase, évêque de cette ville. C'était la chapelle du Saint-Sacrement, aujourd'hui du Sacré-Cœur. Un reliquaire de cette église qui contenait une partie du corps du saint abbé échappa aux recherches des émissaires du district de Vienne, lorsqu'on vint s'emparer de Saint-Maurice. Après la Révolution, l'authenticité de cette relique fut reconnue.

Une vingtaine de diocèses en France font mémoire de saint Clair, abbé de Saint-Marcel, le même jour de janvier ou bien un autre jour de ce mois. A Grenoble, la fête est célébrée le 15. C'est surtout dans l'ancien diocèse de Vienne et les diocèses voisins que le culte du saint abbé est resté populaire. Parmi les églises dédiées à saint Clair, on compte : Arras en Vivarais, Saint-Clair de Galaure, Eydoche, Faramans, Maclas en Forez, Meryé, Miange, Royas, Saint-Clair de la Tour, Saint-Clair en Vivarais, Saint-Clair du Rhône, paroisses de l'ancien diocèse de Vienne. A Lyon, un quartier de la ville et une église portent son nom.

Dans ce diocèse, les paroisses de Chénas, de Meylieu-Montrond, de Pavezin; dans celui de Grenoble, Aoste et Culin; dans celui de Belley, Montagnat, les Neyrolles, Veyriat, Biziat, Vandeins, l'ont aussi pour patron.

On possède, dans la plupart de ces églises, des reliques de saint Clair et encore à Saint-Martin de Vienne, à la Tour-du-Pin, à Chavanoz, à Jons, à Illins, à Septème, à Saint-Geoire, à Saint-Just Chaleyssin, etc., etc.

Dans l'ancien diocèse de Genève, une maison bénédictine s'appelait la Cluse-Saint-Clair; la famille de saint Bernard de Menthon a fourni plusieurs prieurs à ce lieu de pèlerinage.

Saint Clair est invoqué pour les maladies d'yeux, surtout dans les diocèses de Grenoble, Tarentaise, Annecy, Valence. On l'invoque aussi contre les orages. Il est le patron des tailleurs, des brodeurs, des tisseurs, des couturières, des tréfileurs, etc., et généralement de toutes professions où une bonne vue est nécessaire. Voilà pourquoi aussi son culte est très répandu à Lyon, la ville de la soierie, surtout dans les quartiers ouvriers.

SOURCES CONSULTÉES

Bollandistes, 1^er^ janvier. — SURIUS. (*Vie de saint Clair écrite cent ans après sa mort.*) — *Bréviaires viennois.* — SAINT ADON : *Chronique.* — LE LIÈVRE, MAUPERTUY, CHARVET : *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne.* — CHORIER : *Antiquités de Vienne.* — MERMET : *Histoire et chronique de Vienne.* — DOM PIOLIN : etc., etc. Pour la chronologie : *Notice sur les archevêques de Vienne, par* ULYSSE CHEVALIER.

E. V.

SAINT BONNET, ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE

Fête le 15 janvier.

Saint Bonnet est invité par la Sainte Vierge à célébrer la messe sur l'autel que les anges ont préparé.

PRÉDICTION DU PRÊTRE FRIGION

Saint Bonnet, généralement connu en dehors de l'Auvergne sous le nom de saint Bont, naquit en Auvergne, au commencement du VII^e^ siècle, vers la fin du règne de Clotaire II, ou dans les premières années de celui de Dagobert I^er^.

Théodat, son père, et Siagria, sa mère, descendaient tous deux d'anciens sénateurs de Rome. Cette famille était donc l'une des nobles et des plus influentes du patriarcat gallo-franc.

Siagria portait encore dans son sein l'enfant que Dieu lui réservait, quand un pieux prêtre, nommé Frigion, vint la visiter. Elle s'avançait respectueusement au-devant de lui, et, selon une coutume de ces âges de foi, elle s'agenouillait déjà pour recevoir la bénédiction de l'homme de Dieu. Celui-ci, la relevant aussitôt, se prosterna lui-même devant elle et dit : « Ce n'est pas à moi de bénir, mais à vous, ô saint Père et vénéré Pontife du Seigneur. »

Siagria ne savait que penser de cette conduite et de ces paroles; le prêtre Frigion le vit et lui en donna presque aussitôt l'explication. « Je ne m'adresse pas à vous, reprit-il, mais à l'enfant que vous portez dans votre sein. Cet enfant, l'Esprit-Saint me le montre à l'avance revêtu de la haute dignité des Pontifes du Christ. »

Cette glorieuse prédiction poussa les parents de notre Saint à lui procurer une éducation plus soignée qu'à leurs autres enfants.

Bonnet fut admis à l'école épiscopale de Cler-

mont. Doué d'une intelligence d'élite, il surpassa bientôt tous ses émules, et profita si bien, qu'il sera cité plus tard comme un maître dans l'art de bien dire, et dans la connaissance du droit, spécialement du code Théodosien.

A LA COUR D'AUSTRASIE

Une circonstance douloureuse détermina le jeune étudiant de Clermont à quitter son pays natal. Son père Théodat étant venu à mourir, plus rien ne le retenait au foyer paternel.

Une carrière brillante s'ouvrait devant lui, s'il le voulait, car il était l'héritier d'un grand nom. Il vint donc à Metz, à la cour du roi d'Austrasie, Sigebert II, à qui l'Auvergne prêtait alors obéissance.

Sigebert l'accueillit avec faveur et le prit bientôt en affection. Ses manières distinguées, son intelligence si vive et si cultivée, le charme de sa conversation, lui gagnaient toutes les sympathies.

Le très pieux roi fut surtout édifié de sa grande vertu. Ces deux âmes, ardentes et pures, étaient bien faites pour se comprendre.

Aussi, malgré la jeunesse de Bonnet, Sigebert lui confia l'intendance de sa maison privée, et la mission délicate de veiller sur la conduite des officiers du palais. Cette charge n'était qu'un acheminement à de plus hautes dignités. Elle mit si bien en relief chez Bonnet les qualités d'un homme d'Etat, que le roi éleva son grand échanson à la charge de référendaire ou de chancelier, la première du royaume, si l'on excepte celle du maire du palais.

Saint Bonnet conserva ses fonctions jusqu'à la mort de Sigebert, prématurément enlevé à l'âge de vingt-cinq ans, et emportant avec lui au tombeau les plus légitimes espérances. Un bouleversement universel des pouvoirs suivit cette mort soudaine.

Il est peu probable que saint Bonnet ait consenti à être le témoin des intrigues de cour tramées après le trépas du prince. Son royal ami n'était plus, et il chérissait trop la solitude et le recueillement pour ne pas se retirer.

UN GOUVERNEUR IDÉAL

Quand, vers l'an 660, l'ordre eut été rétabli en Austrasie par l'arrivée au trône d'un nouveau roi, Childéric II, ou plutôt d'une Sainte, sa mère, sainte Bathilde, qui gouvernait en son nom, on se souvint de l'ancien chancelier de Sigebert, on le nomma gouverneur de la ville de Marseille, réputée alors l'une des plus importantes du royaume des Francs.

Bonnet administra sa province beaucoup plus comme un pasteur et comme un père que comme un fonctionnaire civil.

La charge de gouverneur, dont il était investi, réclamait tout un ensemble de qualités, rarement réunies en un seul homme. Discipliner les gens d'armes, recueillir les impôts de la province, rendre la justice: telles étaient ses principales attributions. Trop souvent, ces délicates fonctions furent confiées à des seigneurs francs encore à demi barbares, qui pressuraient leurs sujets, jugeaient selon leur caprice, et mettaient leur puissance presque illimitée au service de leur cupidité ou de leurs ambitions.

Saint Bonnet en agit tout autrement, au grand soulagement des habitants de Marseille. Il discutait les questions avec une rare éloquence et en décidait avec beaucoup de sagesse. Sa connaissance si étendue de la jurisprudence lui permettait de faire toujours selon les cas une équitable application des lois; une justice très impartiale présidait à tous ses décrets comme à tous ses actes d'autorité.

Le peuple de Marseille en fut enthousiasmé, et il répétait avec admiration que le nouveau comte n'était pas un juge, mais un vrai prêtre du Seigneur.

SAINT BONNET TRAVAILLE A L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

Le paganisme, que les efforts persévérants des évêques et des moines affaiblissaient de jour en jour, survivait néanmoins en quelques coutumes invétérées, et particulièrement dans le commerce des esclaves.

Un mouvement important en faveur de leur délivrance eut lieu au VI^e^ et au VII^e^ siècle. Des particuliers, pieux et riches, employaient volontiers leurs épargnes à racheter un certain nombre de ces captifs ou du moins à améliorer leur sort.

Le gouverneur de Marseille voulut faire davantage. Soutenu dans ses charitables projets par sainte Bathilde, cette reine qui, enlevée dès ses jeunes années par des pirates, avait connu de près toutes les horreurs de l'esclavage, il tenta en faveur des esclaves un effort général dans le pays confié à son gouvernement. Le moment semblait opportun. La reine de France venait de réunir, en 650, un Synode de 45 évêques à Chalon-sur-Saône, et de décréter qu'à l'avenir aucun esclave chrétien ne pourrait plus être conduit en dehors du royaume de France pour y être vendu.

Saint Bonnet édicta pour sa province un décret plus libéral encore. Dans une déclaration solennelle, sanctionnée sans doute par la reine régente, il prohiba sous les peines les plus sévères la traite des esclaves. Non seulement il empêchait que désormais aucun homme libre fût, sous aucun prétexte, réduit en servitude, mais les malheureux actuellement sous ce joug honteux ne devaient plus à l'avenir être échangés ou vendus. Clause importante, car au lieu d'être traité comme une vile marchandise, selon les caprices d'un maître plus ou moins inhumain, le captif restait désormais attaché à la terre qu'il cultivait. D'esclave il devenait serf.

Il est glorieux pour saint Bonnet d'avoir, aux origines de cette longue lutte pour l'abolition de l'esclavage, engagé un premier assaut et obtenu un premier succès, dans les limites du territoire confié à ses soins.

LE GOUVERNEUR DE MARSEILLE DEVIENT ÉVÊQUE

Un semblable zèle pour la civilisation trahissait une âme d'évêque. Tel était bien en effet le principal souci des évêques du VII^e^ siècle : adoucir et christianiser les mœurs encore sauvages de leurs sujets.

Le pontificat, d'ailleurs, n'avait-il pas été prédit à saint Bonnet dès le jour de sa naissance?

Il se croyait pourtant destiné à terminer sa carrière dans l'exercice de sa charge de gouverneur, quand, contre toute prévision, il fut appelé au ministère des autels et à la plénitude du sacerdoce.

Saint Avit, son frère aîné, était, depuis environ quinze ans, évêque de Clermont. Il avait succédé à saint Priest, martyrisé en 674. Il commençait

à ployer sous le poids de sa lourde charge, et, se sentant incliner vers la tombe, accablé d'infirmités et de vieillesse, il jetait autour de lui les yeux pour se choisir un successeur.

Il n'en crut pas trouver de plus digne de confiance que son propre frère Bonnet. Après avoir longtemps réfléchi, prié, examiné, il résolut de le proposer au clergé et au peuple comme son coadjuteur et son futur successeur. Le projet reçut un accueil enthousiaste, et, dans l'assemblée solennelle réunie pour prendre une décision, l'unanimité des suffrages manifesta clairement la volonté de Dieu.

Restait à faire confirmer l'élection par le roi d'Austrasie, ou plutôt par le maire du palais Pépin d'Héristal, qui, en 689, tenait en fait les rênes du pouvoir à la place du roi fainéant Thierry III. Pépin connaissait et appréciait Bonnet depuis longtemps, et, loin de mettre obstacle à sa promotion au siège de Clermont, il combattit avec force les hésitations de l'humble gouverneur. Celui-ci se rendit enfin à tant d'instances, donna son consentement à ce qui était visiblement la volonté de Dieu, et fut reçu dans sa ville épiscopale au milieu de la joie universelle.

Il dut prendre aussitôt la place de son frère saint Avit, qui venait de mourir pendant ces négociations.

SOLLICITUDES PASTORALES

Clermont s'était donné un évêque accompli.

Saint Bonnet fit face à ses multiples obligations. Il se souvint d'abord de l'école où il avait reçu lui-même une éducation si avantageuse, et il mit tous ses soins à la développer en y attirant plus nombreux les jeunes clercs de l'Auvergne et des provinces voisines, et en apportant aux études les perfectionnements que lui inspirait sa science éminente.

Rien ne fut négligé par l'évêque pour maintenir le zèle de son clergé, et l'on admire justement sous ce pontificat deux institutions établies dans ce but et assez semblables à ce que nous appelons aujourd'hui *retraites sacerdotales* et *missions diocésaines*.

« De temps en temps, dit son biographe, saint Bonnet réunissait les prêtres occupés au ministère des âmes, et leur donnait ou leur faisait donner des conférences sur les canons de l'Eglise, sur les obligations de leur état et sur la manière de se sauver eux-mêmes, en travaillant à la sanctification de leurs ouailles. Et comme les simples fidèles avaient encore plus besoin que le clergé d'être instruits sur leurs devoirs, il choisit, continue l'auteur de sa vie, quelques-uns des plus éclairés et des plus dignes d'entre ses prêtres, et il les envoyait dans les paroisses pour relever la foi du peuple et l'instruire par leurs prédications. »

Sans doute, il ne faudrait pas s'imaginer pour ces retraites et missions du VII[e] siècle la perfection et l'organisation régulière actuelles de ces mêmes institutions, mais il n'est pas sans intérêt de voir notre Saint en concevoir la première idée et en prendre l'initiative.

Saint Bonnet favorisa de tout son pouvoir l'éclosion des monastères. Dès les premiers jours de son épiscopat, il présida avec bonheur à la restauration de l'abbaye de Menat, célèbre autrefois par les Saints qu'elle avait produits, et que les guerres intestines des fils de Clotaire I[er] avaient ruinée depuis un siècle.

VIE PRIVÉE DE SAINT BONNET

La vie privée de l'évêque était celle d'un fervent ascète. Il demeurait parfois trois et quatre jours sans prendre de nourriture, surtout pendant le Carême, qu'il passait dans la retraite et dans une entière solitude. Après avoir consacré aux emplois de sa charge les heures du jour, il passait en prières celles de la nuit.

Il se préparait ainsi à la célébration des saints Mystères à laquelle il apportait une ferveur angélique. L'Office divin le remplissait de componction, et, parfois, saisi d'une profonde tristesse à la pensée de l'ingratitude des hommes, des larmes abondantes descendaient de ses joues et venaient imprégner les ornements dont il était revêtu.

Les cérémonies saintes terminées, il se dépouillait en hâte de ses habits pontificaux et allait s'agenouiller au pied d'un pilier, dans un coin obscur de l'église où il priait souvent de longues heures sans que personne s'aperçût de sa présence.

Sa charité surtout est remarquable. Jamais un pauvre ne le quitta sans avoir obtenu l'objet de sa demande, et s'il établissait des distinctions parmi les rangs des indigents, c'était pour se montrer plus libéral envers les plus nécessiteux. Ainsi s'écoulaient en aumônes les revenus de son riche patrimoine.

Mais ce qui relevait singulièrement cette charité déjà sublime, c'était la bienveillance et la tendresse qui accompagnaient ses offrandes aux pauvres. Il les recevait avec affabilité, les consolait dans leurs peines, donnait à tous un mot paternel, allait jusqu'à les presser entre ses bras, comme les plus chers de ses enfants, jusqu'à les faire asseoir à sa table, comme les hôtes préférés de sa maison.

LA MESSE DE L'ASSOMPTION

Les longues prières nocturnes du Saint lui valurent une faveur bien extraordinaire. Les pieux hagiographes du moyen âge se plaisaient à la raconter.

Dans la nuit qui précédait la fête de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, saint Bonnet priait en son église de Saint-Michel, dissimulé comme de coutume près de son pilier favori.

Il s'y était retiré à la fin de l'office canonial. Le gardien de l'église, après sa ronde habituelle, n'ayant pas remarqué l'évêque, avait fermé les portes, à la grande joie du Saint, heureux de satisfaire à loisir son attrait pour l'oraison.

Les heures s'écoulaient rapidement pour lui. Il était toujours prosterné, absorbé dans sa contemplation, quand un bruit inaccoutumé vint distraire son attention. Des accords mélodieux se firent entendre ; une vive clarté illumina le sanctuaire; le parvis résonna comme sous les pas d'une grande foule. En effet, le Saint voit bientôt apparaître, entourée d'une multitude d'anges lui faisant escorte, la Reine des cieux, belle et resplendissante comme au jour de son Assomption.

Le cortège s'avança à travers l'église, jusqu'au sanctuaire. La Vierge prit place sur un trône d'or et d'azur. Des anges s'empressèrent autour de l'autel, les uns allumaient les flambeaux, d'autres préparaient la matière du sacrifice et disposaient tout pour la célébration d'une messe.

Mais, quand tout fut prêt, une sorte de déception parut assombrir leurs traits. Il n'y avait personne parmi eux, pas même dans les rangs des Chérubins, qui fût digne d'offrir le Saint Sacrifice.

Alors la Vierge éleva la voix : « Nous avons ici, dit-elle, le pontife Bonnet; il est digne de faire l'oblation du Corps et du Sang de mon Fils

Bonnet, à ces mots, se sent pris de terreur. . »

Il tremble de tous ses membres, il s'acculе le plus possible au pilier qui l'abritait; et voici que la pierre s'amollit à son contact et conserve pour toujours son empreinte.

Cependant les anges le découvrent, le prennent par la main et l'amènent tout tremblant aux pieds de la Reine du ciel, puis à l'autel, où ils le revêtent eux-mêmes d'ornements d'une éclatante blancheur.

Il dut ainsi, pauvre mortel, célébrer les saints Mystères au milieu du recueillement de la céleste assemblée.

Quand il descendit de cet autre Thabor, il vit la Vierge lui sourire, comme pour lui marquer sa reconnaissance, et, en retournant aux cieux avec toute sa cour, elle lui laissa la chasuble dont il s'était servi.

Cette chasuble, d'un tissu léger et délicat, fut longtemps conservée dans l'église cathédrale de Clermont, comme une précieuse relique.

THAUMATURGE CHARITABLE

D'autres prodiges furent la récompense des sublimes vertus de l'évêque de Clermont. De même que les pauvres le quittaient toujours exaucés, les malades venus vers lui repartaient le plus souvent guéris.

Un jour qu'il revenait de voyage, un pauvre boiteux se trouva sur sa route, et, comme il ne pouvait atteindre la personne de l'évêque, il se mit à crier, comme autrefois à Jésus l'aveugle de Jéricho : « Homme de Dieu, ayez pitié de moi!

— Et que puis-je faire? dit Bonnet.

— Guérissez-moi en touchant mon mal. »

Le Saint ne voulut pas contrister le pauvre infirme : « Je vais vous contenter, mon ami, répondit-il en souriant, mais l'imposition de ma main n'a pas plus de vertu que l'attouchement du pied d'un bœuf. Vous allez en faire l'expérience. »

Ce disant, il trace le signe de la croix sur le membre malade; le boiteux voit se redresser subitement sa jambe brisée, et il rend mille actions de grâces à l'humble Saint qui en demeure confus.

SAINT BONNET ÉCHANGE LE TRONE ÉPISCOPAL CONTRE UNE CELLULE MONASTIQUE

En dépit de tant de marques de l'assistance divine, des troubles assiégeaient l'âme du vénérable pontife. Bien des fois, dans les dix années de son épiscopat, il s'était déclaré incapable et indigne des sublimes fonctions de son ministère. Il cherchait le moyen de s'y soustraire, et tandis que ses diocésains faisaient des vœux pour la prolongation de ses jours, lui, priait en secret pour que Dieu daignât mettre fin à son pèlerinage ici-bas.

Des doutes lui étaient survenus sur la régularité de sa promotion à l'épiscopat. Le clergé et le peuple l'avaient unanimement élu, mais c'était sur l'instigation de son frère Avit. Il craignit d'avoir péché contre les saints Canons; la recommandation qui avait influé sur les suffrages des électeurs viciait sans doute l'élection. Sa conscience délicate, ainsi mise à la torture, le poussait à se démettre de sa charge pastorale. Il consulta à ce sujet saint Tillon, ermite renommé dans l'Auvergne et le Limousin, et qui habitait alors une cellule près du monastère de Solignac, au diocèse de Limoges.

Sans doute, Tillon dut le rassurer sur la validité de son élection, mais saint Bonnet insista tellement sur son désir de se retirer dans une solitude pour se préparer à la mort, que l'ermite, après avoir consulté Dieu dans la prière, lui déclara qu'il pouvait suivre son attrait irrésistible.

Bonnet, voyant dans sa démission la solution de tous ses doutes, et la réalisation de ses plus chers désirs, voulut au plus tôt la présenter au roi Childebert III, la fit agréer, mit ordre aux affaires de son Eglise, choisit son successeur Norbert parmi les prêtres les plus dignes de son diocèse, assista à son élection, et, rempli d'une joie indicible, s'en vint humblement demander une cellule à l'abbaye de Manglieu.

Il y vécut comme le dernier des moines.

PÈLERINAGE A ROME ET SAINTE MORT

Bonnet, ayant réparé à Manglieu ses forces épuisées, voulut préluder au grand pèlerinage par la visite au tombeau des Saints Apôtres, vœu qu'il caressait depuis longtemps.

A raison de son grand âge, il fit ce voyage à petites journées, faisant bénir son nom dans tous les lieux où il s'arrêtait. A Lyon, il réconcilia l'archevêque Godon et le gouverneur de la province, depuis longtemps divisés et dont l'union semblait devenue impossible. A Agonne, dans le Valais, il vénéra les reliques des illustres martyrs de la légion Thébaine.

A Pavie, où il fut reçu avec beaucoup d'égards par Aripert, roi des Lombards, ses prières obtinrent au roi son hôte une éclatante victoire contre ses ennemis conjurés.

De Pavie, le Saint se dirigea vers la mer, et s'embarqua pour arriver plus tôt au terme du voyage, ce qui lui donna l'occasion d'apaiser miraculeusement une violente tempête. En un mot, sur tout le parcours, le noble vieillard semait l'édification, les bienfaits et les miracles.

Il arriva à Rome, où Jean VII le bénit. Il visita ensuite, avec une sainte émotion, les basiliques majestueuses élevées depuis Constantin, les catacombes, les arènes encore rougies du sang des martyrs. Il recueillit précieusement quelques parcelles de la poussière des catacombes et quelques gouttes de l'huile qui brûlait devant les tombeaux des Saints et il s'en servit pour opérer plusieurs prodiges.

Après de telles consolations, le Saint pouvait prononcer son *Nunc Dimittis*. Il vint le faire, non pas en Auvergne, où son humilité eût été blessée par les honneurs qu'on lui réservait, mais au monastère de Saint-Pierre de Lyon, où il vécut encore quatre ans dans la retraite la plus absolue.

Des accès violents et répétés l'avertirent de sa fin prochaine. Il fit venir l'évêque Norbert, son successeur sur le siège de Clermont, reçut de sa main les derniers sacrements, l'embrassa une dernière fois dans la paix du Seigneur, et, lui ayant donné rendez-vous dans la céleste patrie, il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 15 janvier de l'année 710.

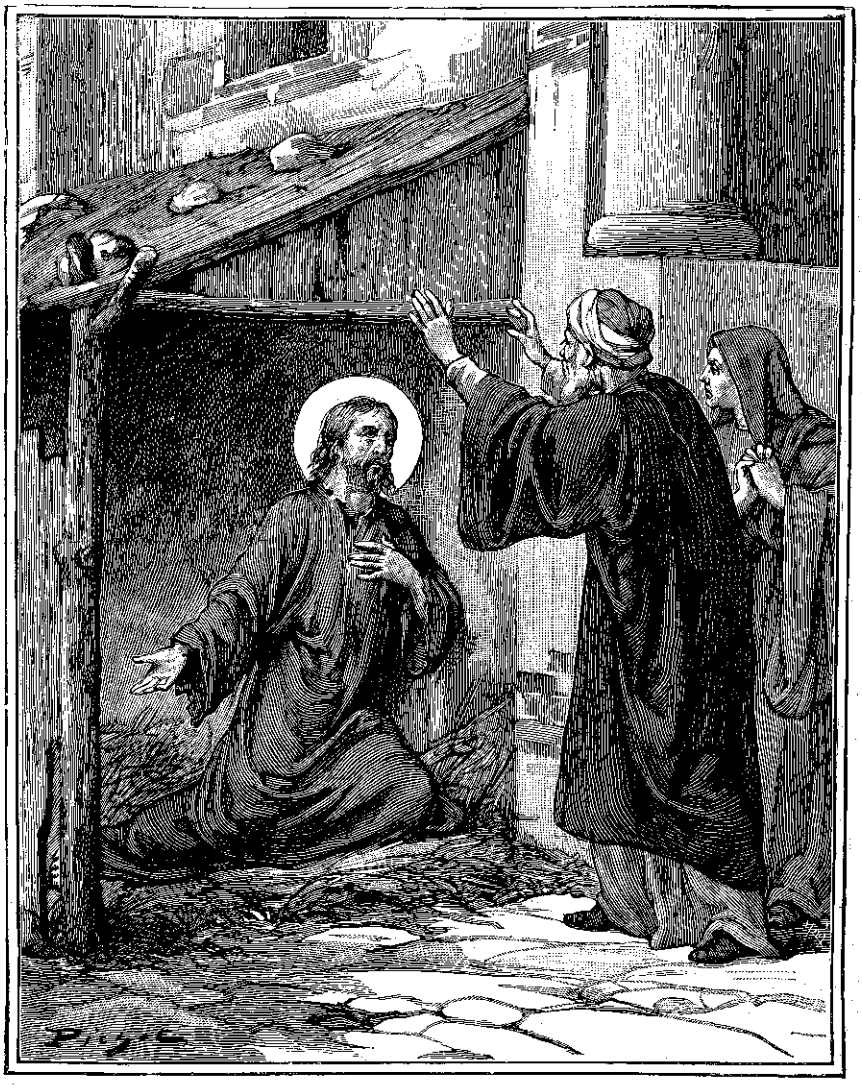
SOURCES CONSULTÉES

Les Saints d'Auvergne, par l'abbé S. M. Mosnier, en cours de publication (1899) chez Lethielleux, Paris. — *Les Saints militaires*, par l'abbé Profillet. — *Petits Bollandistes*, au 15 janvier. — *Histoire de Saint-Bonnet-le-Château* (Loire). — *Notice sur la chapelle de Saint-Bonnet* (Rhône).

SAINT JEAN CALYBITE,

ACÉMÈTE, RECLUS DE CONSTANTINOPLE

Fête le 15 janvier.



Saint Jean Calybite est reconnu par ses parents.

ÉVEIL D'UNE VOCATION

Saint Jean, surnommé Calybite (du mot grec *calybé* qui signifie *cabane*), à cause de la cabane où il vécut pauvre et inconnu au milieu de ses proches, « est moins, dit un hagiographe du XVIIIe siècle, un modèle pour ceux qui doivent aller au ciel par les voies communes qu'un exemple de la puissance de Dieu, ouvrant, à qui il veut et quand il le veut, des routes extraordinaires ».

Ce sont ces « routes extraordinaires » que nous allons retracer pour l'édification du lecteur, en nous servant des données fournies par des manuscrits grecs d'une respectable antiquité, et par les livres liturgiques encore en usage dans l'Eglise orientale.

Jean naquit à Constantinople, vers 426. Son père, Eutrope, général de l'armée impériale, et sa mère, Théodora, étaient de nobles patriciens de Byzance, qu'ennoblissait plus encore un christianisme ferme et convaincu. Jean, le plus jeune

des trois enfants donnés par Dieu à cette pieuse famille, fut plus spécialement l'objet des tendresses paternelles. Ses deux frères parvinrent de bonne heure à de hautes dignités; toute la sollicitude de ses parents se reporta sur leur dernier fils.

Un récit très ancien, traduit en latin dès le IXe siècle par le célèbre Anastase le Bibliothécaire et dédié par lui au pape Formose, assure qu'à douze ans notre Saint avait déjà une connaissance sérieuse des lettres, de la rhétorique et de la philosophie. Mais son étude préférée, ajoute-t-il, était celle des vérités de la foi, et Jean se montrait non moins assidu à fréquenter les églises que les écoles.

Un jour, un religieux d'un monastère des *Acémètes*, voisin de Constantinople, se rendant à Jérusalem, vint demander l'hospitalité à Eutrope et à Théodora, connus pour leur charité envers les pèlerins et les pauvres de Jésus-Christ. L'enfant, curieux comme on l'est à son âge, pressa de questions l'étranger sur son monastère, sa règle, sa vie. Le moine s'y prêta volontiers, répondit à tout, et ses explications produisirent une telle impression sur l'esprit de son jeune auditeur, qu'elles firent éclore en son âme le mystérieux germe de vocation que Dieu y avait déposé. Il supplia le moine-pèlerin de l'emmener avec lui au monastère, à son retour des Lieux Saints. La légende ancienne nous représente le pieux enfant baisant avec émotion la main du religieux et s'écriant: « Ecoutez-moi, mon Frère, et ayez pitié de moi. Mes parents et maîtres me chérissent plus que tous mes frères et veulent pour moi des dignités et des gloires humaines. J'abhorre ces vanités et désire, pour opérer mon salut, me vouer au service du Christ et vivre de votre vie. » Le moine promit. Il le fit même, dit l'hagiographe, avec serment, pour mieux rassurer l'enfant.

LE LIVRE DE CHEVET — LA FUITE

Avant d'entreprendre son grand voyage, Jean pria ses parents de lui procurer un exemplaire des Saints Evangiles. Il voulait faire du livre sacré son compagnon de voyage, et son livre de chevet.

Eutrope et Théodora, heureux des saintes dispositions de leur fils bien-aimé, s'empressèrent d'accéder à son désir. En parents fortunés et aimants, ils lui remirent un Evangile de prix, splendidement écrit et orné. Ce devait être là toute la richesse, tout le bagage de notre pieux pèlerin.

Jean porta désormais sur lui le livre sacré. Il le lut et le relut fréquemment, le médita et l'apprit par cœur. C'est dans ce contact quotidien de son âme avec le Verbe de vie qu'il puisa la force de ses héroïques renoncements.

Après quelques mois, le moine-pèlerin revint frapper à la porte hospitalière d'Eutrope et de Théodora. Grande fut la joie des deux époux chrétiens. Mais quelle ne fut pas celle de l'enfant qui soupirait après ce retour: « Père, dit-il au religieux, le temps est donc venu où je vais pouvoir vous suivre: je me sens appelé par Dieu. Mais il me faut partir sans en rien dire aux miens; nul ne sait mieux que moi leur tendresse extrême à mon égard; ma mère, en particulier, si elle venait à apprendre quelque chose de semblable, empêcherait par ses larmes l'exécution de mon dessein. Je vous en prie, partons sans bruit. — Le Seigneur réalisera votre désir, » répondit le moine, touché de trouver une telle décision dans l'âme d'un enfant.

Ils se hâtent vers le rivage. Une barque était là, prête à partir. Jean dit au nautonier, en lui glissant sans doute dans la main les quelques pièces d'or qu'il avait reçues pour d'innocentes récréations : « Frère, prête-nous le concours de ta barque, et conduis-nous le plus vite possible au monastère des Acémètes. »

A peine ont-ils franchi le seuil de l'enceinte bénie qu'ils se présentent à l'archimandrite ou supérieur du couvent. Le moine-pèlerin fait part à son abbé des circonstances providentielles qui ont manifesté au jeune fils d'Eutrope la grâce de sa vocation; il lui fait connaître aussi ses admirables dispositions. L'archimandrite écoute avec calme, les yeux fixés sur l'enfant; puis, d'une voix très paternelle : « Mon fils, vous êtes bien jeune encore, lui dit-il. Peut-être cependant sera-t-il possible de vous admettre à la tonsure monacale si, selon la coutume en vigueur chez nous, vous persévérez durant quarante jours à faire un sérieux essai de notre vie. »

Ces paroles furent une déception pour le cœur de Jean. Attendre quarante jours l'habit monastique! Si, dans l'intervalle, ses parents allaient le découvrir, non encore revêtu des saintes livrées, et le ramener à Constantinople au milieu des vanités qu'il avait voulu fuir! Il se jette aux genoux du vieillard : « Je vous en conjure par l'indéfectible Trinité, conférez-moi aujourd'hui même la tonsure monacale; j'ai un trop vif désir et une trop légitime impatience de porter cet habit angélique et d'adopter votre genre de vie. » Le généreux postulant dut sans doute exposer plus éloquemment encore à l'archimandrite les raisons de son impatience et les inconvénients d'un plus long délai. L'abbé se laissa toucher, bénit l'enfant, et lui accorda l'objet de ses vœux : la tonsure et l'habit monastique.

LES ACÉMÈTES OU MOINES « NON DORMANTS » LA DOXOLOGIE PERPÉTUELLE

Le bon archimandrite n'eut point à regretter sa condescendance. Jean Calybite se montra dès le premier jour un moine exemplaire. Avec l'ardeur d'une sainte joie, dit son biographe du IXe siècle, il s'appliquait aux observances du monastère, priant Dieu nuit et jour sans interruption.

Qu'étaient les Acémètes vers lesquels notre Saint avait été si providentiellement attiré?

Ces moines reconnaissaient pour fondateur un saint Alexandre qui, vers la fin du IVe siècle, avait réuni quatre cents cénobites dans un couvent établi sur la rive droite de l'Euphrate. Persécuté pour sa rigueur parfois un peu indiscrète et intempestive, l'archimandrite mésopotamien dut s'enfuir à Constantinople, où il organisa, près de l'église Saint-Ménas, un monastère selon ses vues. Là encore, il lui fallut céder devant les difficultés que lui suscitait son caractère trop ardent; il vint mourir (vers 430) à Gomon, « à l'angle Nord-Ouest de la Bithynie, sur le point de la côte où le Bosphore et la mer Noire se donnent la main ». (1)

« Une seule règle, au fond, commande toute la vie d'Alexandre, écrit le R. P. J. Pargoire : c'est la Bible et surtout l'Evangile..... Avoir l'Ecriture Sainte pour règle, rien de mieux en soi, rien de plus sage. Par malheur, Alexandre ne veut entendre l'Ecriture que dans son sens le plus étroit. » Ce fut là la cause des incessantes difficultés qu'eut à subir ce fondateur au zèle imprudent et exagéré.

« Une maxime de l'Evangile, prise dans son

(1) R. P. Pargoire, dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, art. *Acémètes*, t. Ier, fasc. II, col. 307-322.

sens littéral : Il faut prier toujours et ne cesser point, inspira le genre de vie que notre moine essaya d'introduire dans le monachisme. » Ce fut une application particulière de ce principe général qui fit donner plus tard à ses moines leur nom d'Acémètes, *ceux qui ne dorment pas*. « Dans les monastères de la fin du IVe siècle, continue le P. Pargoire, la psalmodie, tout en occupant une bonne partie des vingt-quatre heures, cessait d'une manière complète à certains moments du jour et de la nuit. Ce n'est point là, se dit Alexandre, observer l'*oportet semper orare et non deficere* (*Il faut prier toujours et ne jamais cesser*). » Mais comment l'observer vraiment? L'homme peut-il passer la journée entière, chacun de ses instants, à psalmodier? Alexandre, impuissant à changer la nature humaine, ne va point jusque-là; mais, ce qu'il ne saurait imposer à l'individu, il l'impose à la communauté. Que les moines quittent le chœur pour aller à table ou au lit, soit; mais que jamais dans le chœur ne se taisent les accents de la prière publique. Et le réformateur établit parmi ses religieux un roulement qui assure la perpétuité de la psalmodie. Là est le point capital de sa règle. Même hors du couvent, les membres de sa brigade apostolique sont tenus de s'y conformer dans une certaine mesure. Le biographe nous les montre à plusieurs reprises plongés dans le chant de leurs psaumes. Dès qu'ils ont de quoi loger, fût-ce de simples bains en ruines, comme à Antioche, ils s'empressent d'y instituer leur chère pratique de la prière sans fin. »

Les relations entre le monachisme oriental et le monachisme occidental devaient bientôt transmettre à l'Occident cette institution de la doxologie perpétuelle (*laus perennis*), rendue peu à peu plus pratique et plus viable. On la trouve pour la première fois en 515 à Saint-Maurice d'Agaune, puis à Saint-Denys et ailleurs.

Il n'est pas invraisemblable de supposer que ce caractère distinctif de prière liturgique perpétuelle avait dû frapper fortement l'esprit déjà sérieux du jeune fils d'Eutrope : il aimait passionnément la Bible et l'Evangile.

Le monastère à la porte duquel Jean vint frapper était situé sur la rive asiatique du moyen Bosphore, vis-à-vis de la baie de Sosthène, en un point que les Turcs d'aujourd'hui nomment Tchiboukli. Ce lieu s'appelait alors, à cause sans doute de sa tranquillité, *Irénœon* (*le lieu calme*). En s'y fixant, les émigrés de Gomon allaient en faire un des centres monastiques les plus célèbres de l'Orient, mais ils allaient aussi lui valoir, et cela dès leur arrivée, une dénomination nouvelle.

« C'était une chose curieuse et frappante que la pratique de la doxologie ininterrompue : à l'observer, la maison religieuse qui l'introduisait la première en un lieu devait nécessairement apparaître aux yeux des peuples comme une réunion d'hommes sur lesquels le sommeil n'avait aucune prise. Telle fut l'impression produite à Constantinople par les disciples d'Alexandre. De bonne heure, pour les distinguer des autres cénobites, on se mit à les appeler moines ἀκοίμητοι ou *non dormants*, et ce mot leur fut si généralement appliqué qu'il devint bientôt leur nom propre et leur titre officiel. Cette dénomination, l'higoumène Jean (successeur du fondateur) l'adopta au lendemain de son installation sur le moyen Bosphore, et le couvent de l'Irénœon n'eut plus désormais d'autre nom que celui de *monastère des Acémètes*. »

FERVEUR DU NOUVEL ACÉMÈTE — RAGE DU DÉMON

« De tous les Acémètes, dit encore le R. P. Pargoire, le plus illustre est l'higoumène saint Marcel », qui dirigea le couvent pendant la seconde moitié du Ve siècle.

Ce fut sans doute à lui que se présenta le fils d'Eutrope et de Théodora. Sous sa conduite, Jean vécut de cette vie de pénitence et de prière continuelle qui avait excité dès ses premières années les nobles enthousiasmes de son cœur. Il semblait, dit son biographe, ne se nourrir que de l'Eucharistie et de l'amour divin.

Sept années se passèrent ainsi dans l'exercice des plus saintes vertus. Satan, l'ennemi de tout bien, s'acharna alors contre cette âme innocente dont les graduelles ascensions vers Dieu excitaient souverainement sa rage. Il crut avoir trouvé dans le souvenir de la famille l'arme qui devait l'abattre. Il lui remit en mémoire la tendresse extrême de ses parents et les pénibles inquiétudes où son départ soudain les avait jetés, l'aisance dont ils jouissaient au sein de leur palais, entourés de nombreux serviteurs.

Le jeune moine ressentit tout à coup un profond ennui, un désir invincible de revenir vers les siens.

ADIEUX AU MONASTÈRE
UN MENDIANT A LA PORTE DU PALAIS D'EUTROPE

Dieu permettait cette tentation même pour ouvrir à notre Acémète des voies extraordinaires de renoncement et de sainteté.

Jean va donc trouver l'archimandrite, se prosterne à ses pieds, et le conjure de ne point s'irriter contre lui, mais de le laisser partir, selon la volonté de Dieu. « Vous me bénirez, Père, vous prierez pour moi : j'irai voir mes parents, et, avec le secours du Christ, je sortirai vainqueur de cette lutte redoutable; je foulerai aux pieds le monde et ses séductions. »

Le supérieur rassembla ses moines, et, dans une fervente prière commune, ils sollicitèrent la lumière du ciel. Tout à coup, au milieu de l'émotion générale, l'higoumène prononça d'une voix ferme et assurée ces paroles : « Allez, mon enfant, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; que le Christ vous accompagne et vous conduise selon sa volonté! » Jean se leva alors, parcourut les rangs de ses Frères, les embrassa tout en larmes, et se recommanda à leurs prières en disant : « Adieu, Frères bien-aimés! je suis indigne de vivre en votre société. »

Avec les bénédictions et les regrets de tous, notre Saint emportait son trésor, le livre des Evangiles. A mi-chemin de la capitale, il rencontra un mendiant, échangea son habit contre ses haillons afin d'achever, selon l'expression d'un hagiographe, « un déguisement que le progrès de l'âge et ses mortifications n'avaient déjà rendu que trop grand en lui exterminant les traits du visage ». A la vue de la maison paternelle, il se prosterna la face contre terre et mit toute la ferveur de son âme dans cette simple mais touchante prière : « Seigneur Jésus, ne m'abandonnez pas. » Puis il se releva et continua son chemin avec un nouveau courage.

Le voici au seuil du palais. La nuit étant déjà avancée, notre Saint s'étend à la porte; personne ne reconnaît le fils d'Eutrope et de Théodora sous ses dehors misérables.

Au matin, l'intendant du palais vient ouvrir la porte. A la vue du mendiant au visage pâle, aux vêtements sordides, il lui crie d'un ton rude : « Qui es-tu et comment as-tu osé venir ici en un tel état? Retire-toi de là, pour laisser passage à mes nobles

maîtres. — Je suis un pauvre, répond doucement l'étranger, je vous en conjure, ayez pitié de moi, et permettez-moi de rester dans un angle de l'atrium : je n'y ferai de mal à personne; et vous, vous pourrez espérer la récompense du Christ pour avoir ainsi soulagé un malheureux. » Touché de compassion, l'intendant le laissa.

TROIS ANS D'HÉROÏSME
« QU'ON ENLÈVE CE MALHEUREUX! »

La première fois que le saint reclus vit passer ses parents devant son étroite loge, son cœur se serra, et ses larmes coulèrent en abondance. Il se sentait pressé de désir d'aller se jeter dans leurs bras, de leur crier au moins : « Je suis Jean, je suis votre fils! » Il sut se contenir pourtant et sa douleur s'exhala en une sublime prière.

Une année s'écoula, puis deux, puis trois : l'amour divin triomphait héroïquement de l'amour filial, toujours pourtant aussi vivace au cœur de Jean. Eutrope et Théodora passaient et repassaient devant le mendiant décharné qui était leur enfant et qu'ils ne pouvaient reconnaître. Vrai martyr de son amour surnaturel, Jean persistait dans son silence, dans ses larmes insoupçonnées et, en tout cas, incomprises, dans ses haillons et ses souffrances, volontaire victime d'un des plus douloureux holocaustes que la grâce ait jamais demandés à un cœur de chair.

Eutrope, ému du pitoyable état de l'étranger, n'avait pas tardé à lui faire porter des mets de sa table. Le Saint acceptait avec reconnaissance; mais gardant à peine de quoi soutenir sa misérable existence, il distribuait la plus grande partie de ces aliments aux pauvres qui venaient chaque jour frapper à la porte du palais.

Quant à Théodora, malgré sa piété profonde et sa vive charité, elle ne pouvait se défendre d'un certain sentiment d'horreur et de dégoût à la vue de ce mendiant sordide.

Un jour même, elle laissa échapper ces dures paroles : « Enlevez ce malheureux et portez-le loin de mes regards! Je ne veux plus qu'il encombre les abords de notre palais. » On obéit, et Jean resta quelque temps dehors, chassé de l'étroit et obscur réduit qu'on lui avait laissé jusque-là dans un coin de l'atrium. Puis l'intendant se laissa de nouveau toucher, et le reclus retrouva son ermitage.

L'heure ne devait plus tarder où Dieu appellerait à la récompense cette âme de héros. Mais la justice et la vérité demandaient auparavant la suprême révélation.

TOUT SE RÉVÈLE

Les souffrances physiques et morales avaient depuis longtemps miné son pauvre corps : ce n'était plus qu'un squelette ambulant, dont on pouvait compter les os.

Le moment de la récompense approchait pour Jean Calybite. Une nuit, la voix divine se fait entendre au saint mendiant : « Tu as vraiment réalisé l'idée de ton nom, Jean. Tu as vraiment été *vierge*, car tu as tout quitté pour me suivre. L'épreuve est achevée. Dans trois jours, tu viendras auprès de moi goûter le repos de mes élus. » Jean, à son réveil, offrit à Dieu une fervente prière d'action de grâces pour lui-même et de touchantes demandes pour ses parents aimés.

Le lendemain, il fit appeler l'intendant et lui dit : « Annoncez à votre maîtresse que le mendiant la prie, au nom de Jésus-Christ, le Pauvre divin, de daigner venir un instant près de lui. » Théodora hésitait à se rendre à cette étrange invitation. Eutrope voulut la persuader par les sentiments de foi; mais la pauvre mère différait sa visite.

Jean lui envoya un nouveau message : « Je n'ai plus que trois jours à vivre. Si vous ne venez et ne me voyez, vous en éprouverez des regrets amers. » Ces paroles émurent vivement Théodora, et elle ordonna aux serviteurs d'apporter le malheureux dans une salle du palais.

Dès qu'il fut en présence de sa mère, Jean lui dit d'une voix presque éteinte : « Jésus vous donnera la récompense qu'il a promise à ceux qui font du bien aux plus petits d'entre ses serviteurs. Pour moi, dénué de tout, je veux cependant vous laisser en mourant une bénédiction. Mais je vous en conjure, promettez-moi d'abord d'observer ce que je vais vous dire. » Théodora consentit à prêter le serment demandé. « Eh bien! reprit le mendiant, voici la grâce que j'implore de vous. Après ma mort, ensevelissez-moi, revêtu de ces haillons, à l'endroit même de ma pauvre cabane. » Puis le moribond tira de ses vêtements l'Evangile qui ne le quittait pas, et le remit à Théodora : « Prenez ce livre : il sera pour vous et votre époux un consolateur dans la vie présente et un viatique pour l'avenir. »

Ce livre bien connu jeta le trouble au cœur de la pauvre mère. Elle fixa les traits du moribond mais ne put reconnaître son fils. Pourtant, cet Evangile était bien celui de Jean. Elle va le montrer à Eutrope, et tous deux de supplier l'étranger de leur dire d'où lui est venu ce livre. Cette fois, Jean ne peut réprimer le flot de ses larmes : « Je suis votre bien-aimé fils Jean, et ce volume est l'Evangile que vous m'avez donné un jour; par amour pour mon Roi le Christ, je me suis imposé son joug divin..... Adieu, ô mon père et ma mère bien-aimés! » Brisé et épuisé par ce suprême effort, le saint expire bientôt entre les bras de ses parents qui ne doutent plus maintenant, mais se jettent au cou de leur fils, le couvrent de baisers et l'inondent de leurs larmes. Les gens du palais partagent l'émotion de leurs maîtres.

La cabane de Jean Calybite, selon sa recommandation, devint son tombeau. Ses parents y élevèrent ensuite un oratoire.

Les restes sacrés du saint mendiant furent, dit-on, transportés à Rome au VIIIe siècle, et une église fut dédiée à saint Jean Calibyte dans une île du Tibre. Sa tête aurait été, après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, portée à Besançon par un des héros de la cinquième croisade. Il est certain que l'office du Saint fut, dès le XIIIe siècle, introduit dans le bréviaire bizontin; il se célèbre encore aujourd'hui le 15 janvier sous le rite simple. A cette même date, l'Eglise grecque honore aussi la mémoire du pieux Acémète devenu l'héroïque reclus, le saint *Calybite*.

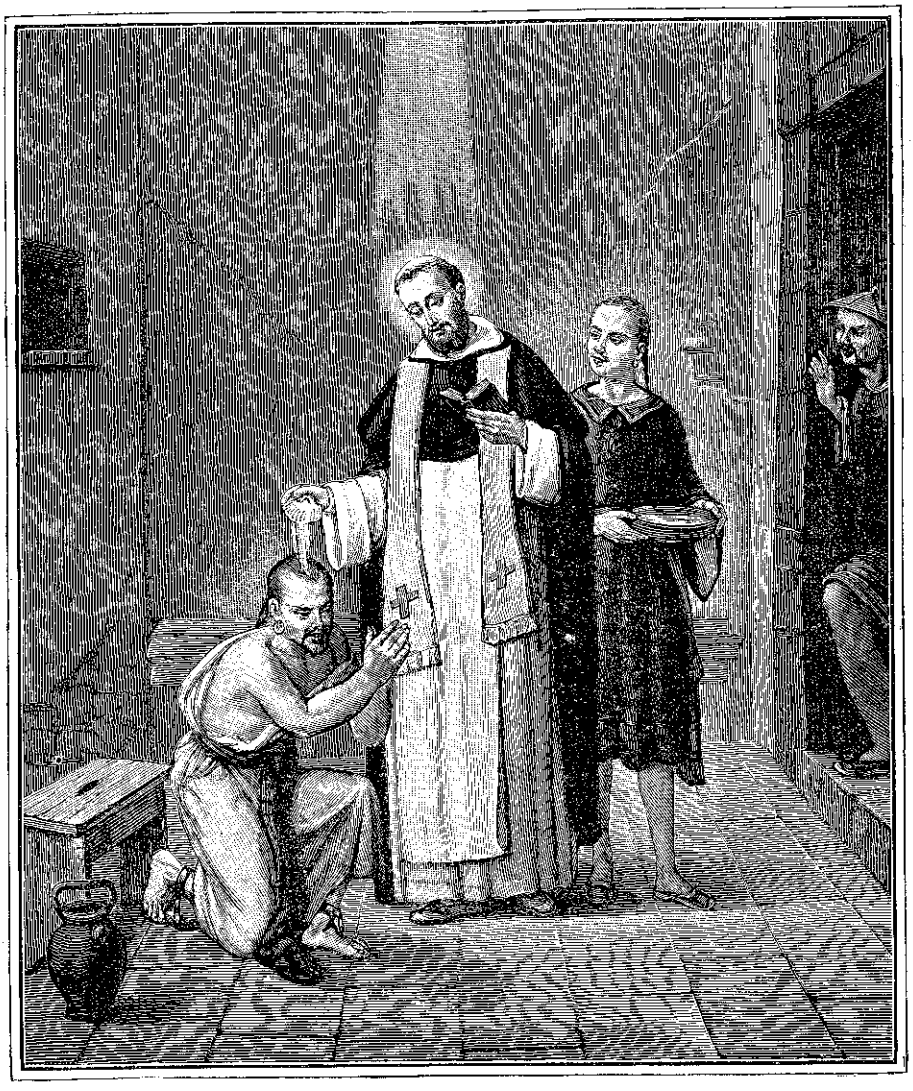
SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum t. II, p. 311-320; *Analecta Bollandiana*, t. XV, p. 257-267; BAILLET, *Vies des Saints*, t. II, p. 196-199; *saint Jean Calybite*, brochure de 41 pages, Desclée, 1893; *Dictionnaires de Théologie catholique*, d'*Archéologie chrétienne* et de *Liturgie* (Letouzey et Ané), au mot *Acémètes*.

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS-FERNANDEZ DE CAPILLAS

Martyr (1607-1648).

Fête le 15 janvier



Étant en prison, le Bienheureux administre le baptême à un de ses compagnons de captivité.

NAISSANCE — PREMIÈRES ÉTUDES — VOCATION

Le bienheureux François-Fernandez de Capillas naquit à Valladolid, le 14 août 1607; il eut le bonheur d'être baptisé le même jour dans l'église de Santa-Maria de Arvis, par son oncle maternel, François-Garcia de Capillas.

A dix ans, il commence ses études à l'Université de Palenza et unit à son travail un grand esprit de prière, de modestie et d'humilité. Il a déjà une si profonde estime pour la valeur du temps qu'il s'ingénie à ne laisser aucun moment inoccupé et qu'il ne comprend pas comment on peut gaspiller un semblable trésor en divertissements inutiles et en conversations oiseuses.

A seize ans, il se présente au couvent des Dominicains de Saint-Paul, à Valladolid, et y sollicite son admission comme postulant. Aussitôt, maîtres et élèves ne le désignent que sous le nom de « saint ». Toutes les vertus brillaient en lui, mais surtout une prompte et admirable obéissance aux moindres ordres. Il est à remarquer que la ferveur était très grande dans ce couvent de Saint-Paul, que la règle y était suivie par tous avec la plus absolue et minutieuse fidélité, que les études de philosophie, de théologie et de la

Sainte Ecriture y étaient très sérieuses et poussées fort loin. François de Capillas se trouvait là dans son véritable élément, et la ferveur de son noviciat fit l'édification de tous.

DÉPART POUR LES ÎLES PHILIPPINES
PÉNIBLES VOYAGES

S'étant offert à ses supérieurs pour l'évangélisation des îles Philippines confiée aux Dominicains, François, n'étant encore que diacre, s'embarque à Séville à destination du Mexique le 19 juin 1631. La traversée fut pour lui une véritable retraite dont tous les moments se passèrent en prière; il fut en mer, pour les religieux, ses compagnons de route, et pour les marins, « le saint », comme il l'avait été à l'Université et au noviciat. A Mexico, où il resta quelque temps pour se reposer, il édifia tout le couvent par son recueillement et ses vertus. Il ne quittait sa cellule que pour se rendre au chœur et aux autres exercices de la communauté; il y fit plusieurs prédications, au grand profit de tous ses auditeurs.

Après quelques mois, le Bienheureux et les autres religieux destinés à la mission de Manille implorent du supérieur, comme une précieuse faveur, de franchir à pied les quatre-vingts lieues qui séparent Mexico d'Acapulco, son port. Le Père vicaire leur fait prévoir les difficultés de ce trajet, mais, devant des instances aussi pressantes que réitérées, il accorde, quoique à regret, l'autorisation demandée. Le chemin était dur, il fallait franchir de hautes montagnes et des rochers escarpés: la température tropicale décuplait les fatigues du voyage. A l'exception de deux missionnaires dont la santé était de fer, tous furent malades et six d'entre eux moururent, tant durant ce trajet qu'en mer, épuisés qu'ils avaient été par cette marche pénible.

Pendant ces trois cent soixante kilomètres de route, le Bienheureux portait des cailloux dans ses chaussures afin d'augmenter ses souffrances. Nombreux étaient les ruisseaux que la petite caravane devait traverser: leur eau cristalline invitait à s'y désaltérer, mais François de Capillas ne cédait pas à ce qu'il regardait comme une tentation d'immortification : il s'arrêtait un instant, considérait le torrent et continuait sa route, en disant simplement: « Le petit âne (c'est ainsi qu'il désignait son corps), le petit âne aurait bien voulu boire. »

Au milieu de toutes ces fatigues, l'égalité de caractère de notre Bienheureux, sa gaieté sereine ne se démentirent pas un instant; son sourire était continuel, même lorsque la fièvre le tint terrassé bien des jours à Acapulco.

La traversée d'Acapulco à Manille était si pénible que les supérieurs la regardaient à bon droit comme la pierre de touche de la vertu de leurs subordonnés. Scrupuleux observateur de la règle, comme s'il se fût trouvé dans le cloître le plus reculé, François passe de plus toutes ses nuits en oraison sur le pont du vaisseau. Il y monte dès qu'il croit ses compagnons endormis pour revenir parmi eux avant l'heure du réveil. C'est le P. Louis du Rosaire, son voisin de couchette, qui nous donne ce touchant détail.

ORDINATION — MISSION DE NOUVELLE-SÉGOVIE

En 1632, probablement au mois de mai, le Bienheureux débarque à Manille où, le 5 juin suivant, il est ordonné prêtre, dans la chapelle de la sacristie contiguë à la cathédrale, par Don Pietro Arce, évêque de Cébu et administrateur apostolique de l'archidiocèse de Manille.

Peu de temps après, il est envoyé dans la mission de Cagayan, Nouvelle-Ségovie, station dure et difficile au delà de toute expression, où ne pouvaient résister que des natures fortement trempées et embrasées d'amour de Dieu.

Il parcourut en tous sens la province par le vent, la pluie, la chaleur, sous le soleil torride, avec un corps brisé de fièvre et accablé d'infirmités; rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de travailler pour les âmes et d'étendre le royaume de Dieu parmi elles.

Deux heures d'oraison mentale quotidienne, suivant la règle de la province du Rosaire, étant trop peu pour lui, il y consacrait encore tous les instants que lui laissaient ses occupations, ses études, son ministère. Ses délices étaient de se trouver au chœur de la chapelle et d'y prier le Seigneur: mais, afin d'éviter toute singularité, il quittait le chœur en même temps que les autres religieux, et revenait s'y perdre dans la contemplation dès que ses confrères s'étaient renfermés dans leur cellule.

HÔPITAL DE TOCOLANA
MORTIFICATIONS DU BIENHEUREUX

Les Dominicains avaient établi à Tocolana un hôpital pour les malades chroniques et incurables; dès que le Bienheureux vit cet établissement, il demanda au Père vicaire de lui permettre de s'en occuper, et celui-ci le lui accorda de grand cœur, devinant quel apostolat le P. François devait y exercer. Chaque matin, il se rendait à ce nouveau champ de labeur, où les pauvres gens l'avaient en grande vénération; il levait les malades, puis les recouchait après avoir fait leur lit, balayé leur chambre et avoir dit à chacun de réconfortantes paroles. Il se rendait du couvent à l'hôpital en portant les repas et les provisions des malheureux et dominait joyeusement l'humiliation qu'il en ressentait. Il soignait les plaies, les pansait, allant même jusqu'à les baiser, car, dit son historien, « il savait que sa langue les guérissait ».

La mortification du Bienheureux était aussi généreuse qu'universelle; partout il la cherchait, s'ingéniant à en multiplier les occasions. Imitateur du patriarche saint Dominique, il passait ses nuits en prière, tantôt à genoux, tantôt prosterné, ou les bras en croix, ou encore un pied appuyé sur l'autre. Au grand jeûne dominicain qui dure du 14 septembre à Pâques, et à ceux qui se rencontrent dans le cours de l'année, le P. de Capillas en avait ajouté une quantité d'autres. Il avait tellement diminué ses repas qu'il en était arrivé à ne manger presque plus; c'est à peine si, en quinze jours, il consommait quelques onces de nourriture qu'il arrosait d'un peu d'eau dans

laquelle avait cuit du riz. Il s'était confectionné une croix de bois sur laquelle il prenait son court repos.

Dans ce climat tropical des Philippines, on recherche les courants d'air, qui seuls permettent de respirer un peu. Notre Bienheureux, dans les journées les plus torrides, n'aérait jamais sa cellule; il y travaillait dans une vraie température de fournaise, ramenant encore son épais capuchon sur sa tête afin de souffrir davantage. Jamais il ne se servait de moustiquaire, il laissait son visage, ses mains, ses poignets exposés à la rapacité des insectes, qui, avides de sucer son sang, le piquèrent tellement que visage et mains semblaient être ceux d'un lépreux; son supérieur dut, au nom de l'obéissance, lui ordonner de se protéger contre les moustiques.

Un jour, dans une marche fatigante et lointaine, une pierre pénétra dans sa chaussure et s'incrusta dans la plante du pied; le Bienheureux, sans y prêter aucune attention, continua son voyage, et, comme pour ajouter à ses mortifications, il ne se déchaussait pas la nuit; une plaie ne tarda pas à se former et à amener une claudication qui attira l'attention du supérieur; il fallut transporter le Bienheureux à Lalo, en Nouvelle-Ségovie. Le chirurgien appelé, dut couper la chaussure, qu'il était impossible d'enlever autrement, et il ne comprit pas comment la plaie n'avait pas dégénéré en un chancre incurable, car elle avait rongé les chairs jusqu'à l'os. Le P. de Capillas supporta cette opération avec un calme et un courage tellement surnaturels qu'ils provoquèrent l'admiration des assistants. L'application des cautérisants lui fut aussi douloureuse qu'eût pu l'être celle de charbons ardents, mais elle ne lui arracha ni une plainte ni un soupir.

FATIGUES APOSTOLIQUES DU BIENHEUREUX IL EST ENVOYÉ EN CHINE

Il se rendait, sans jamais se lasser, de village en village pour catéchiser les Indiens; il allait par les chemins les plus escarpés et les plus rudes avec une telle rapidité que personne ne pouvait le suivre; son catéchiste et ceux qui le rencontraient s'en émerveillaient et disaient: « Il ne marche pas, il vole! » Jamais il n'emportait avec lui que son bréviaire; sa joie était d'arroser de ses sueurs les espaces qu'il franchissait.

En 1641, le Chapitre se réunit à Manille pour l'élection du provincial, et le P. François s'y rendit comme vicaire du couvent de Babuyanes. En allant à Manille, il s'arrêta avec ses compagnons dans un couvent d'Augustins qu'il édifia grandement par sa piété et ses paroles.

Nommé vicaire du couvent de Tuao, il reçut cette charge avec grande humilité et parla au Père provincial de ses brûlantes aspirations vers les missions de Chine ou du Japon; il lui fut répondu qu'on tiendrait compte de sa demande dès que ceux qui s'étaient déjà inscrits seraient partis.

Peu après, le Père provincial le désigna pour la mission de Chine, un de ceux qui l'avaient demandée s'étant retiré.

Avant de partir, le Bienheureux tomba si gravement malade que l'on craignit pour ses jours. Son état d'épuisement devint extrême, car il était dans l'absolue impossibilité ou de reposer ou de s'alimenter. Tous attendaient sa fin, seul le Père assurait qu'il ne mourrait pas de cette maladie, et qu'au contraire il serait guéri à temps pour prendre le premier bateau qui devait mettre à la voile pour Formose. Devant l'inefficacité des remèdes employés pour son soulagement, le supérieur, connaissant ses admirables sentiments, lui ordonna, au nom de la sainte obéissance, de prendre quelques biscuits avec un peu de vin; or, nous l'avons dit, le malade ne pouvait rien manger, mais, obéissant avant tout, il prit aussitôt le vin et les biscuits avec grande joie. Il en résulta une légère amélioration; le lendemain, le P. de Capillas se confessa et communia avec la plus grande ferveur; le troisième jour, il se leva si frais et dispos qu'il put se rendre au port d'Aparri.

Il y passa un mois, ne s'occupant que de son âme, pendant que ses compagnons disposaient tout pour la traversée; lui s'y préparait par la pratique constante de toutes les vertus, en passant, comme d'habitude, la nuit en prière, en multipliant les disciplines sanglantes et les jeûnes, en priant ardemment la Sainte Vierge et saint Dominique de bénir son nouvel apostolat.

SÉJOUR A FORMOSE — APOSTOLAT A FOGAN

Le 22 juillet 1642, le bienheureux de Capillas débarque à Formose, où il passe quelque temps dans une maison de son Ordre pour y attendre la fin de la mauvaise saison et un transport pour la Chine; il semble que le Seigneur ait permis cet arrêt afin qu'il pût embaumer ce cloître du parfum de ses vertus. Au printemps (1643,) le P. de Capillas arrive au terme de son voyage. C'est la ville de Fogan et ses environs, dans la province de Fo-Kien, qui seront le champ principal de son labeur. Il prend aussitôt le nom chinois de Xan, et au bout de fort peu de temps il sait la langue des mandarins dans la perfection.

La vie était dure dans cette province de Fo-Kien: au milieu des païens, les chrétiens ne formaient qu'un petit noyau. Persécutés, tracassés par les membres de leur propre famille, il leur fallait beaucoup de courage pour persévérer dans la foi et dans la pratique de la religion.

Les courses apostoliques du Bienheureux recommencent de plus belle; il court, il vole comme à Manille, quand il s'agit d'aller dire la messe ou de réconforter un agonisant. Il éprouve de grandes joies, car les communications sont fort difficiles, et il n'est jamais si heureux que lorsque les escarpements du chemin, le faisant tomber fréquemment, multiplient ses occasions de mérite.

Il forme des vierges chrétiennes qui résistent admirablement à toutes les persécutions qu'elles ont à endurer; elles pratiquent au milieu du monde les conseils évangéliques dans la règle du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Il se fait tout à tous, et, pendant deux ans, il est fréquemment terrassé par des accès de fièvre.

La moisson était abondante entre les mains de l'héroïque et mortifié missionnaire. On rapporte que, s'étant rendu à Len-Kiang, à trois jours de marche de Fogan, il y instruisit et y baptisa en fort peu de temps cent infidèles. Avant d'entrer dans une ville ou dans une bourgade, il se prosternait la face contre terre, demandant à Dieu de ne pas permettre que ses péchés fussent un obstacle à la bonne nouvelle qu'il venait annoncer. Durant sa mission à Xenning, à demi ruinée par les persécutions, il obtint par sa douceur et sa mansuétude le retour de nombreux apostats.

En 1644, commence une ère de paix relative : après une discussion contradictoire soutenue par trois lettrés et un catéchiste Dominicain, une sentence très favorable à l'Eglise est rendue par le juge, d'où fureur du peuple fanatique qui se précipite sur le Tertiaire et le maltraite si durement qu'il meurt au bout de peu de jours. Malgré le décret impérial et celui du visitateur, la foule excitée se rue sur la mission et la saccage; la ville de Fogan ne tarde pas à expier ce forfait; elle est envahie, mise à feu et à sang par les Tartares. La leçon ne profita pas et la persécution continua, mais la protection de Dieu se manifeste d'une manière admirable, car l'évangélisation se continue au milieu de toutes les tracasseries.

ARRESTATION DU BIENHEUREUX — SON MARTYRE

Le 13 novembre 1647, le bienheureux de Capillas administre deux malades dans la campagne ; au retour, il rencontre un mandarin tartare qui se rendait avec quelques soldats au temple des idoles. Interrogé, il répond qu'il est prêtre, qu'il vient de remplir son ministère, et il est emprisonné ainsi que son compagnon. A l'interrogatoire il répond très longuement, dans la pensée d'instruire ses juges, et, de fait, le mandarin accepte volontiers un catéchisme. A remarquer cette réponse du Bienheureux; après avoir parlé de sa vocation et de son apostolat, il s'écrie : « Ma maison, c'est le monde; mon toit, c'est le ciel; mon lit, c'est la terre, et Dieu me donne tout ce qui est nécessaire à ma vie. » Puis, le Bienheureux ayant été accusé, comme tous les missionnaires, de soulever le peuple contre le gouvernement, on lui impose le supplice des « tobillos »; c'est un déboitement, un écrasement des chevilles, qui cause de si intolérables douleurs qu'il amène parfois la mort; on le frappait en même temps de violents coups de bâton. Il ne proféra pas un cri, pas une plainte, et, s'étant soulevé suivant le désir du mandarin, il lui montra un visage calme et souriant. Il fut ensuite traîné autour du prétoire et enfin flagellé.

Le lendemain, le corps du martyr était horriblement tuméfié; ses compagnons de captivité, après lui être venus en aide de tout leur pouvoir, obtinrent du gardien de la prison que le bienheureux de Capillas fût délivré des ceps.

Le mandarin civil, n'ayant pas le pouvoir de faire décapiter le Bienheureux, avait ordonné de le laisser mourir de faim, mais des chrétiens dévoués vinrent lui apporter sa nourriture.

Toutes les journées du martyr se passaient en contemplation; il ne s'en arrachait que pour parler éloquemment du Sauveur à ses compagnons d'infortune, les convertir à la foi et leur administrer le baptême.

Des chrétiens généreux songèrent à le racheter à prix d'or, mais lui, craignant de voir s'éloigner les palmes du martyre, s'y refusa.

Bientôt eut lieu un autre interrogatoire, suivi d'autres supplices; ceux-ci rouvrirent les plaies non encore cicatrisées; le courage et la sérénité du martyr étaient si admirables que le juge fit chercher dans la cellule du confesseur de la foi s'il n'y cachait pas quelque onguent stupéfiant pour engourdir la souffrance.

Reconduit en prison, ses tourments y grandirent encore, sans qu'il reçût ni nourriture ni soulagement.

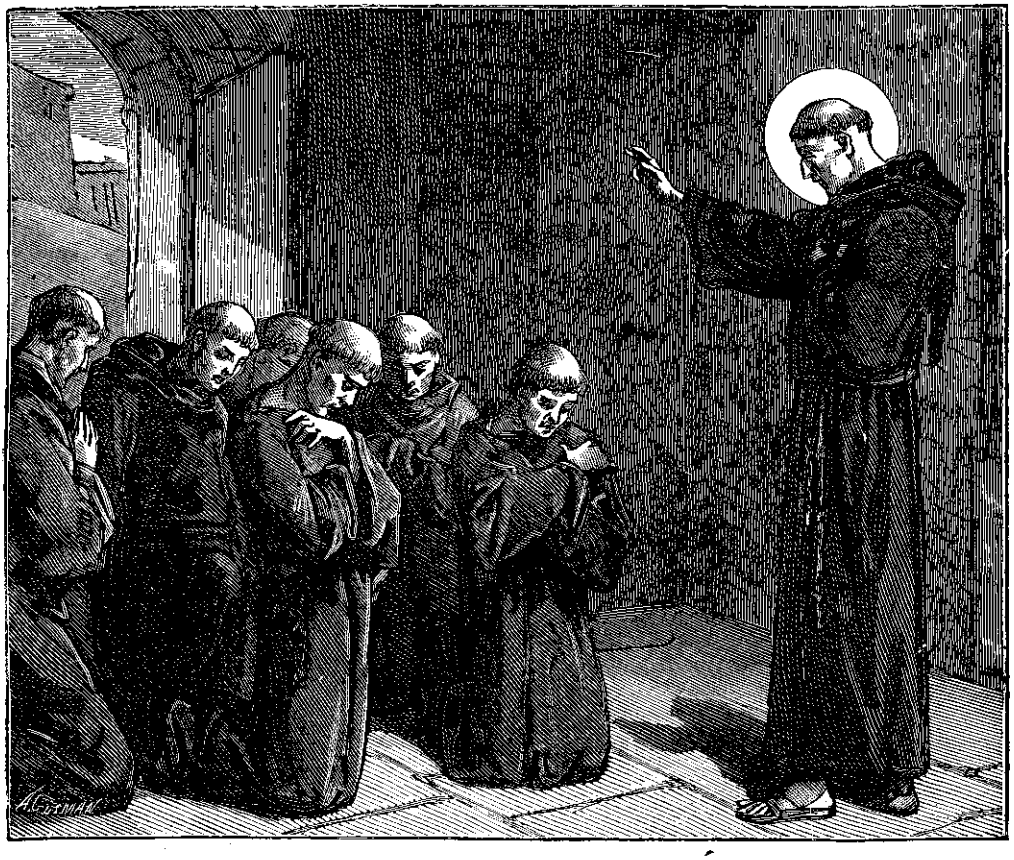
Enfin, le 15 janvier, 1648, en la fête du Saint Nom de Jésus, pour l'Ordre Dominicain, le bienheureux de Capillas eut la tête tranchée. Son corps, mêlé à ceux d'autres suppliciés, put être reconnu deux mois après, grâce au pantalon qu'il portait encore, car en le dépouillant de ses vêtements on n'avait pu le lui arracher, tant il était collé sur les plaies. Le corps du Bienheureux fut confié à un honnête païen dont on pouvait être absolument sûr. Peu de jours après, l'habitation de ce païen devint la proie des flammes, qui, ô prodige! épargnèrent le cercueil du Bienheureux et le laissèrent intact au milieu des ruines.

Pendant bien des années, ses reliques furent conservées pieusement par les fidèles, puis les païens s'en emparèrent, les firent disparaître, et il ne reste du martyr que son chef, conservé à Valladolid, sa patrie.

Ce généreux confesseur de la foi a été béatifié solennellement par Pie X, le 2 mai 1909, avec un grand nombre d'autres martyrs de l'Extrême-Orient. C. de L.

LES PREMIERS MARTYRS FRANCISCAINS

Fête le 16 janvier.



Saint François envoie les six Frères Vital, Bérard, Pierre, Othon, Accurse et Adjuto chez les Maures d'Espagne et du Maroc pour conquérir la couronne du martyre.

ADIEUX A SAINT FRANÇOIS

Saint François, voyant sa famille religieuse grandir tous les jours, crut enfin le moment venu de satisfaire la noble ambition qu'il nourrissait depuis si longtemps de conquérir le monde entier pour le soumettre à Jésus-Christ.

L'an 1219, après avoir envoyé par le monde bon nombre de colonies, il choisit six frères des plus vertueux pour les envoyer chez les Maures d'Espagne et de là au Maroc. C'était Vital qui fut nommé supérieur, Bérard, Pierre et Othon qui étaient prêtres, et deux Frères convers : Accurse et Adjuto : « Mes enfants bien-aimés, leur dit saint François, Notre-Seigneur m'a commandé de vous envoyer chez les Maures prêcher sa sainte foi et combattre les sectateurs de Mahomet. Préparez vos cœurs : soyez joyeux : armez-vous de courage, et que la volonté de Dieu se fasse. »

Et, comme des fils obéissants, ils croisèrent les mains sur la poitrine, inclinèrent la tête et dirent : « Père, nous sommes prêts à vous obéir en tout. »

François reprit alors : « Mes fils bien-aimés, avant de vous quitter, je veux vous recommander plusieurs points qui vous aideront à accomplir la volonté de Dieu plus parfaitement sur toutes choses : que la paix règne toujours parmi vous, et que la charité, scellée par les vœux de religion, ne fasse de vous tous qu'un seul cœur et qu'une seule âme. Soyez joyeux dans la persécution, humbles et partout et toujours, et avec cela vous triompherez nécessairement de l'ennemi commun. Rappelez-vous vos trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Prenez avec vous votre règle et votre bréviaire et récitez dévotement l'office divin.

» Sachez bien, chers fils, qu'en vous envoyant si loin de moi, je n'ai pour motif que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Jamais sans cela je ne consentirais à me séparer de vous. Dieu sait quelle peine je ressens en mon cœur en vous voyant partir, bien que votre obéissance si prompte me comble de consolation.

— Père, lui répondirent-ils, nous voulons tout ce que vous voulez; mais aidez-nous de vos

prières, car nous avons peu d'expérience, nous ignorons la langue des Maures, qui ne manqueront pas de nous tourner en dérision, surtout à la vue de notre misérable habit, et alors notre travail restera infructueux. »

Saint François ne put pas contenir ses larmes plus longtemps. Il leur donna libre cours et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il dit aux missionnaires : « Partez, chers fils, ayez confiance en Notre-Seigneur, puisque c'est lui qui vous envoie. Que la bénédiction de Dieu le Père, la charité de Dieu le Fils et la grâce du Saint-Esprit descendent sur vous, comme autrefois sur les apôtres. » Il les serra sur son cœur l'un après l'autre, et ils partirent à pied, sans chaussures, sans argent, sans sac, sans bâton, vêtus d'un seul habit pauvre, grossier et rapiécé.

VOYAGE — UNE ÉPREUVE

Ils arrivèrent en Aragon, exténués de fatigue. Le Frère Vital, supérieur de la pieuse troupe, ne put résister plus longtemps. Il tomba gravement malade et dut se faire porter à l'hôpital. Après quelques jours d'attente, il appela ses compagnons et leur dit : « Mes Frères bien-aimés, comme vous le voyez, ma maladie est grave, et je serai longtemps avant de pouvoir travailler. Laissez-moi donc dans cet hôpital, et appliquez-vous à la sainte œuvre de la conversion des peuples à laquelle le Seigneur vous a envoyés au nom de l'obéissance.

— Comment, répondirent-ils, pourrions-nous vous laisser seul ici au milieu de ce pays étranger? A Dieu ne plaise que nous agissions ainsi ! Nous resterons avec vous et nous attendrons la fin de votre maladie.

— Abandonnez, mes Frères bien-aimés, cette pensée. Si Dieu m'envoie cette épreuve, c'est qu'il me juge indigne de faire partie de votre sainte compagnie. Il faut donc se résigner, et, au nom de l'obéissance que vous a recommandée notre bienheureux Père, continuez votre voyage. Le Fr. Bérard sera votre supérieur. Adieu, et que Notre-Seigneur vous bénisse. »

A ces mots, les Frères fondirent en larmes. Ils prirent le Seigneur à témoin de la peine extrême qu'ils éprouvaient à abandonner ainsi leur compagnon et que l'obéissance seule pouvait les contraindre à un pareil sacrifice. Puis, serrant le malade dans leurs bras, ils le prièrent de demander au divin Maître de vouloir bien au moins les réunir au ciel. Le Fr. Vital demeura profondément attristé de ne pouvoir suivre ses religieux dans cette mission dont le terme devait être le martyre. Mais, grâce à la mort, ils ne furent pas longtemps séparés les uns des autres.

Les zélés apôtres se dirigèrent vers le Portugal et arrivèrent à Coïmbre, ville royale, où ils furent reçus par dona Uracca, épouse d'Alphonse II, dont ils connaissaient l'amour pour l'Ordre de saint François. Elle les accueillit avec une grande dévotion, leur demanda d'où ils venaient, où ils allaient, et leur procura toutes les facilités pour le temps qu'ils devaient rester dans son royaume. La reine fut tellement convaincue de leur sainteté qu'elle leur demanda de prier pour savoir quand elle devait mourir. Mais ils s'en excusèrent humblement, disant qu'ils étaient pécheurs. La reine insista cependant, et ils se mirent en prière. Dieu les exauça. Fr. Bérard, prenant la parole, répondit à la reine : « Le Seigneur bientôt vous appellera à lui. Voici à quoi vous reconnaîtrez que votre fin est proche : Dans peu de temps, nous serons martyrisés par les Maures, les chrétiens prendront nos corps, les amèneront à Coïmbre, et vous irez les recevoir avec honneur. Sachez alors que votre vie sera arrivée à son terme. »

Quelque temps après, ils partirent pour Alenquez, où l'infante dona Sancha les reçut avec bonté. Ils durent s'arrêter dans cette ville plusieurs mois, pour laisser pousser leur barbe et leurs cheveux, et rendre possible un déguisement sans lequel ils ne pouvaient pénétrer chez les infidèles. Avant de quitter ce lieu, ils se revêtirent d'habits laïques et s'embarquèrent à Lisbonne pour Séville alors au pouvoir des musulmans.

LES MISSIONNAIRES A L'ŒUVRE — UN AVANT-GOUT DU MARTYRE

A Séville, ils descendirent chez un chrétien fort riche et y demeurèrent huit jours, occupés à prier le Seigneur de leur donner le courage dont ils avaient besoin pour glorifier son nom; puis ils demandèrent conseil à leur hôte. Celui-ci, effrayé de leur dessein et redoutant la fureur des infidèles pour avoir hébergé dans sa maison de tels hommes, chercha par tous les moyens possibles à les détourner d'une tentative qu'il jugeait inutile et remplie de dangers.

Les Frères, enflammés de zèle, sans même daigner répondre aux raisons de la sagesse humaine, revêtirent leur habit franciscain et se dirigèrent vers la mosquée où les musulmans étaient réunis pour prier. Là ils se mirent à prêcher Jésus-Christ. Mais les Maures, furieux de l'audace de ces hommes au costume bizarre et au langage presque inintelligible, les accablent de coups, les chassent de la mosquée et les poursuivent de leurs moqueries et de leurs sarcasmes.

Les missionnaires remercièrent Dieu avec effusion de ces mauvais traitements et voulurent les jours suivants, aller au même lieu; l'entrée leur en fut interdite.

Le Fr. Bérard dit à ses compagnons : « Mes Frères, pourquoi lutter inutilement contre cette foule grossière et trop nombreuse pour prêter attention à nos paroles? Allons plutôt trouver le roi; cherchons d'abord à abattre le chef et nous serons ensuite plus facilement vainqueurs des membres. Allons sans crainte, allons avec joie lui annoncer les vérités de notre foi divine. Confessons courageusement en sa présence le Seigneur. Ce bon Maître nous attend pour nous donner la couronne du martyre, après nous avoir rachetés par son sang de la mort éternelle. »

Les saints missionnaires prirent le chemin du palais; aux portes, les gardes les arrêtèrent. Interrogés, ils répondirent : « Nous sommes Italiens, et nous avons à entretenir Sa Majesté de choses qui importent à sa personne et à son royaume.

— Mais avez-vous des lettres à remettre à ce sujet?

— Non, répondirent-ils, nous devons nous acquitter de vive voix de notre message.

— Alors, dit le ministre du prince, rendez-moi compte de tout sans crainte, et je ferai au roi un rapport fidèle.

— Non, ajoutèrent les religieux, introduisez-nous en sa présence et vous-même vous assisterez à notre entretien. »

Cédant à leurs instances, le ministre s'adressa au souverain, et ils furent introduits immédiatement.

Le musulman leur demanda quel était le but

de leur voyage et de la part de qui ils venaient.

Le Fr. Bérard répondit : « Nous sommes chrétiens, et nous venons d'Italie, de la part du Roi des rois, du Rédempteur du monde, Jésus-Christ, vous prêcher la sainte foi. Ce que nous vous proposons, c'est de sauver votre âme; et vous y arriverez, en renonçant à votre Mahomet, en croyant à Jésus-Christ et en recevant le baptême au nom de la Sainte Trinité. »

Le prince, qui s'attendait à toute autre chose, se crut insulté par les serviteurs de Dieu et entra dans une grande colère. « Insensés, dit-il, comment avez-vous l'audace de paraître en ma présence pour me tenir un tel langage ? Voudriez-vous, par hasard, me pervertir, moi et mon peuple ? Soyez à l'avenir plus réservés, et craignez ma colère, car je puis, quand je voudrai, vous livrer aux bourreaux, comme blasphémateur du grand Mahomet.

— O roi! répondirent d'un ton calme les missionnaires, c'est pour votre bonheur que nous parlons ainsi, car étant roi d'un grand peuple vous êtes responsable de leurs erreurs, et votre châtiment sera d'autant plus grand en enfer, que vous aurez eu plus de sujets. »

Le roi poussa un cri en se bouchant les oreilles : « Vous avez mis le comble à votre insolence, dit-il, vous n'avez plus, dorénavant, qu'un moyen d'éviter la mort, mort que vos insultes ont par trop méritée, c'est d'embrasser la loi du grand Prophète. Alors, non seulement vous aurez la vie sauve, mais encore vous serez comblés d'honneurs et de richesses.

— Les honneurs et les richesses, nous y avons renoncé volontairement; nous ne désirons que les richesses éternelles que Dieu seul, et non votre imposteur Mahomet, peut nous donner. »

Le prince, rendu encore plus furieux par ces discours, commanda d'emmener ces impies hors de sa présence et de leur trancher la tête.

Pleins d'allégresse, ils s'encourageaient les uns les autres. « Allons, disaient-ils, voilà le moment tant désiré, si ardemment appelé. Le Seigneur nous l'a donné, déjà nous touchons au port. Ranimons notre courage. Quelques heures de tourments encore, et puis..... le ciel. »

Ainsi, les serviteurs de Dieu marchaient d'un pas joyeux, au lieu où ils allaient recevoir le martyre. Le bourreau, touché de compassion, et les prenant pour des insensés, les exhortait à rentrer en eux-mêmes et à profiter des offres du roi; mais ils le remercièrent de sa pitié et de son intérêt.

Cependant le fils du prince, présent à tout l'entretien, conseilla à son père de modérer la rigueur de la sentence et d'essayer, par la prison, d'éteindre leur ardeur. Le temps lasserait leur constance et lui-même ne fournirait aucun prétexte de l'attaquer aux rois chrétiens, ses voisins. Autant par politique que par pitié, le roi céda à cet avis, et les fit enfermer dans une tour jusqu'à ce qu'il fût décidé de leur sort.

Ce changement constrista singulièrement les martyrs. « Le Seigneur, disaient-ils, ne nous a pas trouvés dignes de verser notre sang pour lui. Que sa sainte volonté soit faite, confions-nous en lui, et pour nous rendre dignes d'un bienfait qu'il nous refuse maintenant, accomplissons jusqu'au bout l'œuvre qu'il a confiée à notre faiblesse. »

A peine dans la tour, ils montèrent au sommet, et de là se mirent à annoncer aux passants les vérités de notre sainte foi. Instruit de ces tentatives nouvelles, le chef des Maures ordonna de les jeter dans une prison souterraine où, pendant cinq jours, ils s'employèrent à la prière et à la conversion des prisonniers qui étaient dans le même cachot.

Le roi les fit appeler de nouveau : « Avez-vous enfin reconnu votre erreur? leur dit-il. N'abusez pas davantage de ma clémence. Assez longtemps j'ai attendu votre retour à des sentiments meilleurs. Aujourd'hui, je vous manifeste ma dernière volonté : ou la mort la plus terrible, ou ma faveur avec des richesses et des honneurs.

— Déjà, répondirent les saints confesseurs, nous vous avons manifesté nos sentiments sur les richesses et les honneurs ; faites-donc, et bien vite, ce que vous avez à faire. Nous brûlons d'aller nous unir à notre Dieu. »

Ces paroles, répétées avec tant d'insistance par les missionnaires, firent quelque impression sur le roi, et, avant de prendre un parti, il voulut avoir l'avis de ses conseillers. Il fut résolu qu'au lieu de souiller ses mains dans leur sang, le souverain les ferait sortir de son royaume, comme des hommes dont la raison s'est altérée. Il profita d'un vaisseau qui partait alors et les embarqua pour le Maroc.

ILS PRÊCHENT AU MAROC

A leur arrivée au Maroc, ils furent reçus par don Alonzo, frère du roi du Portugal Alphonse II. Quant l'infant connut leur résolution, il les exhorta et même les supplia, au nom de la charité qu'ils devaient à leurs frères les autres chrétiens, qu'ils allaient compromettre, de renoncer à leur imprudente entreprise et de retourner en France où leur zèle serait plus utile. Mais ce fut en vain. Les missionnaires, sans s'inquiéter de l'avenir, quittèrent la maison du prince portugais et se dirigèrent vers le palais du sultan ou empereur du Maroc. Le souverain, alors absent, devait rentrer sous peu. Les religieux commencèrent à annoncer l'Évangile au peuple en attendant le retour du monarque. Le Fr. Bérard qui connaissait mieux l'arabe que les autres, déployait dans sa prédication toute l'ardeur de son zèle, et il invectivait contre le prophète imposteur de la Mecque, quand le prince musulman vint à passer. Surpris d'une telle insolence, il les fit chasser de la ville avec ordre de les embarquer pour les pays chrétiens.

Mais, arrivés à Ceuta, les missionnaires trouvèrent moyen d'échapper à la vigilance de leurs gardes et de revenir à la capitale.

Ayant appris que le sultan devait aller ce jour-là visiter les tombeaux de ses ancêtres, ils s'y rendirent avant lui, et, dès qu'il arriva, lui prêchèrent avec zèle la vérité du Christ comparée aux impostures de Mahomet.

Le prince, irrité de ce retour inattendu, les emprisonna dans un souterrain, avec défense de leur donner aucune nourriture; mais la Providence leur vint en aide et les sustenta miraculeusement.

Un fléau parut soudain, menaçant le pays de grands malheurs. Les Maures supplièrent le prince de rendre la liberté aux prisonniers.

Le sultan y consentit, et, les ayant fait venir en sa présence, fut très étonné de les voir, après quinze jours d'abstinence absolue, mieux portants qu'avant leur entrée dans la prison. Il demanda au Fr. Bérard qui leur avait donné à manger pendant ce temps. Bérard lui répondit que, s'il voulait embrasser la foi chrétienne, il saurait comment Dieu soutient ses serviteurs dans leurs épreuves.

Le prince, sans daigner leur répondre, les remit aux chrétiens de la ville, avec ordre de les reconduire à Ceuta et de les diriger vers le Portugal. Mais ils s'échappèrent encore une fois et revinrent continuer leurs prédications.

Don Pedro, craignant que leur zèle n'occasionnât quelque persécution violente contre les chrétiens, les tint enfermés dans son palais.

Quelque temps après, le sultan dut aller protéger ses frontières contre une invasion d'Arabes. L'infant fit partie de l'expédition et emmena avec lui, sous bonne garde, les missionnaires. La victoire couronna l'entreprise, mais l'armée victorieuse se trouva à son retour dans le plus grand danger de périr de soif au milieu d'un désert sablonneux. Au bout de deux ou trois jours, le désespoir et le désordre régnaient dans toute l'armée. Les Saints, laissés à eux-mêmes, parcouraient les groupes de soldats; ils tournaient en ridicule l'impuissance de Mahomet, incapable de soulager ses sectateurs dans leur détresse, et ils ajoutèrent que Jésus-Christ leur procurerait de l'eau s'ils consentaient à croire en lui. Le sultan, instruit de ce discours, prétendit que, si ses troupes étaient réduites à une telle extrémité, on devait l'attribuer à sa clémence envers des hommes coupables de blasphèmes envers le prophète. Bérard se chargea de lui répondre : Il se mit un moment en prière et, de son bâton, frappa le sable. Immédiatement il en jaillit une source abondante à laquelle toute l'armée put se désaltérer. On fit des provisions pour le reste du voyage, et la source tarit aussitôt.

Chrétiens et mahométans crièrent au miracle; seul, le sultan demeura endurci et plus irrité que jamais contre les serviteurs de Dieu.

LE MARTYRE

A peine de retour, ils recommencèrent à prêcher; mais le prince les remit à l'un de ses officiers avec l'ordre de les faire mourir au milieu des tourments les plus cruels,

Cet homme qui avait été témoin du miracle opéré dans le désert, se contenta de les mettre en prison; puis, le sultan étant sorti de la ville, il s'entendit avec l'infant pour les conduire à Ceuta. Ils trouvèrent encore un moyen d'échapper à leurs gardes et de revenir au Maroc, où ils annoncèrent de nouveau la foi sur les places publiques.

Le peuple, furieux de les entendre parler contre Mahomet, se jeta sur eux, les accabla de mauvais traitements, et les conduisit devant le magistrat chargé de la justice.

Le juge leur dit : « D'où venez-vous pour avoir une telle audace?

— Nous venons du Portugal, mais nous sommes Italiens.

— Qui vous envoie et qui vous a permis l'entrée de nos Etats ? »

Le Fr. Othon répondit : « Nous venons de la part de notre supérieur, le pauvre François, qui a partagé le monde entre ses frères. Et c'est Jésus-Christ, qui nous a permis d'entrer dans vos Etats, quand il a dit : Allez, enseignez toute nation. »

Le chef, irrité : « Nous avons déjà été trop bons, notre patience a été trop longue, vos crimes maintenant dépassent la mesure. Il faut choisir immédiatement entre ces deux choses : la mort ou la conversion à Mahomet. Je vous laisse le choix libre, mais il faut l'un ou l'autre.

— Nous voulons mourir, car la mort pour Jésus-Christ sera la vie, tandis que la vie pour Mahomet serait pour nous la mort. »

Le juge les livra alors aux bourreaux, qui les frappèrent cruellement de verges. Mais ces zélés sectateurs de Mahomet trouvèrent leur prophète trop peu vengé par ces tourments, et la rage du fanatisme les rendit ingénieux dans l'art de la torture; ils mirent d'abord sur les plaies du sel et du vinaigre, puis, se perfectionnant dans leur triste métier, ils firent bouillir de l'huile et en versèrent à plusieurs reprises sur les plaies béantes. Après cela, on les livra à la fureur populaire, afin que chacun pût venger les injures faites à la religion commune. On les promena pendant plusieurs heures à travers les rues de la ville, les abreuvant d'injures, puis on les traîna sur des morceaux de verres et de pots cassés. Enfin on les ramena demi-morts à la prison.

La tendresse miséricordieuse du Seigneur les y attendait pour les consoler et les préparer à de nouveaux combats. Pendant la nuit, une lumière éclatante remplit la prison et les pénétra d'une telle douceur qu'ils oublièrent leurs souffrances. Les gardes eux-mêmes, témoins du prodige, accoururent effrayés, croyant les martyrs en fuite.

Le matin, le sultan, averti des événements de la veille, les fit comparaître en sa présence.

« Eh bien ! leur dit-il, voulez-vous être mes ennemis, des rebelles, et mourir ainsi cruellement, ou bien mes amis les plus chers et les premiers de mon royaume?

— Prince, répondirent-ils, nous sommes vos amis en toute vérité, car c'est pour vous et pour votre peuple que nous sommes venus d'Italie au milieu de tous les dangers. C'est pour vous faire éviter l'enfer. »

Le rusé musulman eut l'idée d'amollir par les plaisirs ceux qu'il ne pouvait vaincre autrement.

A l'audience du lendemain, il fit retirer la foule et introduire des jeunes filles richement parées qu'il leur offrit, avec de grandes richesses et les premières places du royaume. A ces promesses, les Saints se bouchèrent les oreilles et ne répondirent pas.

Le sultan reprit alors avec fureur : « Puisque vous ne voulez pas comprendre mes bienfaits, vous verrez ce qu'on gagne à offenser mon prophète et ma couronne. Je serai vengé, et lui avec moi. » Il convoqua immédiatement le peuple dans la cour du palais et, tirant son cimeterre, il s'écria : « Je venge de mes mains notre prophète et l'injure faite à votre loi. » Puis il égorgea lui-même les martyrs, aux applaudissements de la foule ameutée.

A la même heure, les saints martyrs apparurent à dona Sancha, qui priait dans son palais d'Alenquez, et lui firent part de leur bonheur.

Les chrétiens du Maroc voulurent enlever les précieux restes des martyrs, mais les Maures les poursuivirent à coups de pierre, tuèrent deux écuyers de don Pedro et cherchèrent à brûler les corps des saints confesseurs; un orage soudain les empêcha d'allumer le bûcher et permit aux fidèles d'enlever les reliques que l'infant rapporta plus tard en Portugal, comme l'avait prédit le P. Bérard.

Le Fr. Vital, que nous avons laissé malade en Espagne, en apprenant leur glorieux martyre, fut illuminé d'un rayon de joie et mourut dans un transport d'allégresse.

Quand saint François, encore vivant, apprit cette heureuse nouvelle, il s'écria en pleurant de tendresse : « Je puis dire en toute assurance que j'ai cinq Frères Mineurs. »

SAINT HONORAT, ÉVÊQUE D'ARLES

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE LÉRINS

Fête le 16 janvier.

Saint Honorat traverse la mer pour aller visiter sa sœur. — A sa prière, de grandes vagues chassent de l'île les serpents qui l'infestaient. — Il fait jaillir une source miraculeuse. — Il meurt entouré de ses disciples.

Les deux îles de Lérins, jetées au sein des eaux, sur les côtes de Provence, comme deux nacelles remplies de verdure et de fleurs, ont été appelées par les poètes « la merveille de la nature, la perle des eaux, l'aigrette de la mer, le paradis des îles ».

Les îles de la Grèce pourraient revendiquer ces titres, mais Lérins a une gloire plus belle et que nulle autre ne partage, c'est d'avoir donné à l'Eglise soixante saints inscrits au martyrologe et plus de cinq cents martyrs.

Or, il est un nom qui plane au-dessus de ces souvenirs pleins de gloire : c'est le nom de saint Honorat.

Son histoire vraie nous a été racontée par saint Hilaire, son proche parent, son disciple et

son successeur sur le siège épiscopal d'Arles.

C'est en le suivant que nous allons esquisser à grands traits la vie du « grand saint Honorat ».

LE JEUNE PATRICIEN DE TOUL

La famille de saint Honorat habitait Toul, dans cette partie des Gaules qui s'appela plus tard la Lorraine. Elle avait compté parmi ses membres des consuls et des magistrats de l'empire. Au milieu du IVe siècle, à l'époque de la naissance de notre Saint, elle était dans tout l'éclat de sa gloire.

Honorat était le second de la famille, il avait un frère, Venance, plus âgé que lui, et une sœur, plus jeune, du nom de Marguerite.

Le père, païen convaincu, rêvait pour ses enfants des positions brillantes qui apporteraient une illustration nouvelle à sa race.

La mère, dont l'histoire ne parle pas, semble avoir été chrétienne. Marguerite fut la première à se convertir à la foi. L'innocence et la pureté de la religion chrétienne avaient charmé son cœur encore vierge.

Venance et Honorat l'imitèrent bientôt, malgré l'opposition de leurs parents et de leurs amis, et finirent par gagner leur père à la foi du Christ.

Les deux jeunes patriciens marchèrent bientôt à grands pas dans la voie des saints. En vain, leur père chercha à les engager dans le monde : « Cette vie plaît, mais elle trompe, » lui répondait respectueusement Honorat.

Le père multipliait les richesses entre leurs mains ; les deux frères distribuaient tout aux pauvres.

Combien leur charité fut agréable à Dieu ! Le trait suivant l'indique : on raconte qu'un soir, après avoir servi un grand nombre de pauvres à la porte du palais, Honorat voit venir un lépreux, il l'embrasse affectueusement et lui sert à manger. Aussitôt, le visage du lépreux s'illumine comme un astre, et il disparaît : Honorat avait reçu un ange ou le Roi des anges.

Cependant, un projet plus héroïque enthousiasme l'âme de Venance et d'Honorat : les récits de saint Athanase, exilé dans les Gaules, avaient appris à nos aïeux les merveilles de la vie de saint Antoine et de ses disciples dans les déserts de l'Egypte. Les deux frères veulent aller partager leurs prières, leur solitude, leurs austérités, et apprendre d'eux la route du ciel.

LES ADIEUX

Ce fut une explosion de douleur dans la maison paternelle, à l'annonce de cette résolution. « O bon Jésus, s'écrie saint Hilaire, quelle trame de conseils, de prières et de larmes ! Quels combats de foi et d'amour ne vit-on pas alors ! Qui ne mêla ses larmes à celles d'un père, pour ébranler la résolution des enfants ? »

Mais, la voix de Dieu s'était fait entendre. Les deux enfants prient le moine Caprais, vénérable par l'âge et la vertu, de leur servir de guide. Celui-ci veut bien y consentir, et tous les trois se dirigent vers la Méditerranée.

A Marseille, l'évêque Procule, charmé de leurs qualités, leur offre de les enrôler dans son clergé ; mais rien ne peut les retenir, et, montés sur une galère grecque, ils voguent vers l'Orient.

Une rude épreuve les attendait en Grèce. Venance mourut à Méthone. Toute la population, frappée de la vertu des saints voyageurs, vint à ses funérailles. Ce douloureux événement abrégea sans doute le pèlerinage d'Honorat, car il ne tarda pas à reprendre la route de sa patrie ; mais Dieu lui rendit un frère dans la personne de Jacques, ancien officier du roi de Perse, Sapor, qui était venu chercher sur le sol de l'empire romain la liberté de servir Dieu. Les pèlerins s'arrêtèrent quelque temps sur les côtes de Toscane ; car, près de là, dans ces îles de la mer Tyrrhénienne, rangées comme les perles d'un collier, selon saint Ambroise, s'étaient établis plusieurs monastères sur le modèle de ceux d'Egypte et de Palestine.

Honorat n'édifia pas moins ses hôtes qu'il n'en fut édifié lui-même. Puis, nos voyageurs reprennent la mer et viennent débarquer à Fréjus où l'évêque saint Léonce, originaire de Nimes, les reçoit comme un père. Désireux de retenir dans son diocèse de si saints personnages, il les conduit dans une solitude du cap Roux, en face de la mer.

Honorat croyait avoir trouvé enfin son ermitage tant souhaité, mais des visiteurs trop nombreux vinrent bientôt en troubler le silence. Alors, ses yeux se portèrent sur les îles Lérins, tranquillement assises là-bas, au milieu des eaux bleues de la Méditerranée, et il exprima au saint évêque le désir de s'y retirer.

Jadis, repaire redouté d'un fameux pirate nommé Léro, les îles Lérins étaient désertes au temps de Pline. Bientôt après, elles s'étaient peuplées de villas romaines et de temples aux dieux de la mer. Mais ces monuments, tombés sans doute sous le fer des barbares, n'étaient plus en ce moment qu'un amas de ruines solitaires infestées par les serpents.

Conduits par saint Léonce, saint Honorat et ses premiers disciples abordent dans cette nouvelle Thébaïde vers la fin de l'an 375. Honorat prie le Seigneur et les serpents disparaissent. La mer, dit une légende, élevant ses flots, balaya pour toujours les malfaisants reptiles, pendant que le saint moine, réfugié sur un palmier, glorifiait la puissance du Très-Haut.

Quelques cabanes de branchages et un oratoire, telle fut, sans doute, l'abbaye de Lérins, à ses premiers jours. Honorat, ordonné prêtre par saint Léonce, offrit le premier le divin sacrifice dans cet antique repaire de la rapine et de l'idolâtrie.

Mais, bientôt, le Seigneur lui envoie des disciples de divers points des Gaules, il faut construire un monastère. « Les anges le bâtissent en une nuit, » dit la poétique légende du *grand saint Honorat*, marquant par là la rapidité de cette fondation.

Tous ces nouveaux arrivants trouvent dans le saint moine un père, un guide et un modèle. Sous sa direction, Lérins devient une abbaye célèbre dans tout l'Occident.

Les peuples occidentaux sont moins portés à l'isolement et à la contemplation que les hommes de l'Orient ; aussi, les anachorètes y furent toujours une exception. Ce fut la vie commune qu'on mena à Lérins. Les moines habitaient sans doute des cellules séparées rangées autour de l'église ; mais les exercices religieux et les travaux se faisaient en commun.

Parmi les premiers compagnons d'Honorat, il en est un grand nombre dont les noms, symbole de science et de piété, ont laissé dans l'histoire de Lérins un souvenir plein de charmes. Le plus ancien, celui qui fut son guide, avant de devenir son compagnon, est saint Caprais.

A côté de lui apparaissent saint Maxime, son futur successeur dans la chaire abbatiale, saint

Jacques, l'apôtre de la Tarentaise, saint Loup qui sauvera Troyes de la fureur d'Attila, saint Eucher et ses deux fils Salonius et Véran qui deviennent tous trois évêques, saint Fauste de Riez, Salvien, surnommé le Jérémie de son siècle, et Vincent de Lérins, célèbres par leurs écrits littéraires et apologétiques, enfin, saint Hilaire, le parent, l'ami et le disciple bien-aimé d'Honorat.

LES TRAVAUX DE LÉRINS

La première occupation d'Honorat et de ses disciples fut la prière. Dans cette église, élevée par leurs mains, au milieu du silence de la mer, les religieux se réunissaient aux différentes heures de la journée pour y chanter l'office.

C'était un beau spectacle que de voir ces hommes, autrefois célèbres dans le monde, cachés sous leurs vêtements grossiers réunis au pied des autels pour y apprendre la prière et le travail!

La liturgie de Lérins devint bientôt célèbre et plusieurs églises des Gaules demandèrent à la suivre dans leurs offices.

Après la prière, le travail était la principale fonction des moines. Les historiens parlent de la Règle qu'Honorat donna à ses disciples, mais aucun document écrit ne nous en a transmis les détails. Il est à présumer toutefois qu'elle devait se rapprocher de celle des moines d'Egypte, puisque c'était leur vie qu'Honorat voulait introduire en Gaule. Le travail manuel y devait donc tenir une large place.

Dès lors, l'île changea de face. Les arbres sauvages firent place aux plantations destinées au service des moines qui devaient, autant que possible, se suffire à eux-mêmes.

A la prière du saint fondateur, une fontaine jaillit du sein d'un rocher, et cette eau limpide est aujourd'hui encore la seule qu'on trouve dans l'île.

Mais ce qui rendit surtout célèbre le monastère de Lérins, ce furent ses saints et ses savants. A cette époque troublée de la fin du IVe siècle, au moment où les Barbares, déchaînés sur l'Europe, incendiaient les églises et renversaient les écoles, la Providence semblait avoir préparé, dans cet îlot de la Méditerranée, un asile à la science et à la sainteté, pour en rendre ensuite le trésor aux contrées voisines.

Des barques légères, longeant les côtes de la Provence, déposaient des hommes et des enfants: ils venaient chercher auprès d'Honorat un asile pour leur vieillesse, un champ pour leurs travaux, une école pour leurs jeunes années. Le bruit du monde n'y arrivait que de loin, semblable aux vagues de la mer qui, par un jour calme, viennent mourir sans fracas sur ces grèves tranquilles.

L'école monastique de Lérins, placée sous la direction de Salvien et de saint Vincent au temps d'Honorat, devint bientôt célèbre dans le monde entier. On y enseignait, avec la théologie et l'Ecriture Sainte, la littérature et les sciences, suivant la division déjà reçue du *trivium* et du *quadrivium*.

C'était une véritable Académie de savants, en même temps qu'une école de sainteté.

Honorat était lui-même très versé dans la littérature, et saint Eucher, faisant allusion aux tablettes enduites de cire dont il se servait pour écrire : « Vous avez, disait-il, rendu à la cire ons miel délicieux ».

De temps en temps, le saint abbé prenait avec lui quelques religieux, et allait annoncer la parole de Dieu dans les vallées des Alpes.

Mais il nous reste à parler d'une gloire du patriarche de Lérins, plus humble, mais non moins heureuse pour le ciel.

L'ÎLE DES VIERGES — SAINTE MARGUERITE

A peine installé dans son île, Honorat, dit la tradition, avait vu accourir sa sœur Marguerite, désireuse comme lui de se donner à Dieu.

Honorat l'avait reçue et lui avait assigné pour demeure, l'île voisine de la sienne où s'étaient retirées déjà sainte Galla, la femme de saint Eucher et ses deux filles, sainte Consorce et sainte Tullie. Des jeunes vierges fuyant devant les Barbares, des matrones échappées au meurtre et au pillage ne tardèrent pas à venir les rejoindre. Il s'établit bientôt dans l'île de sainte Marguerite un monastère de religieuses, destiné, lui aussi, à voir fleurir les belles vertus de sacrifice et d'abnégation, plus touchantes et plus suaves encore dans le cœur timide de la femme que dans l'esprit assuré de l'homme.

Honorat était l'âme de cette fondation. Une fois établis dans leurs petits royaumes, séparés par un bras de mer, Honorat et sa sœur ne devaient plus se voir qu'une fois par an, à l'époque des cerisiers en fleurs.

Marguerite trouvait ce temps bien long; et plusieurs fois, elle avait demandé à son frère de venir la visiter plus souvent, mais Honorat demeurait inflexible. Marguerite, de son côté, ne pouvait aborder à l'île des religieux : la loi de la clôture lui en défendait l'entrée.

Dans sa confiante piété, dit une gracieuse légende, elle s'adressa à Dieu : et Dieu, plus sensible qu'Honorat, entendit la prière de la Sainte. Une fois par mois, un cerisier, planté sur le rivage de l'île, fleurissait à la demande de Marguerite. Honorat, alors, étendait son manteau sur la mer et venait parler à sa vénérable sœur, trop heureuse de l'entendre, des beautés du ciel et des voies qui y mènent.

HONORAT, ARCHEVÊQUE D'ARLES

Hélas! il fallut un jour dire adieu à ces solitudes embaumées des brises de la mer.

Parmi les barques nombreuses qui abordaient tous les jours au petit port de Lérins, pour y déposer des jeunes gens pleins d'ardeur ou des vieillards déjà mûris dans les combats de la vie, on vit arriver un jour une nacelle qui portait les magistrats et les notables de la ville d'Arles, la vieille capitale des Gaules.

Des divisions déplorables avaient éclaté au sein de cette Eglise. L'évêque Eros avait été chassé de son siège à la suite de troubles politiques et envoyé en exil ; il avait été remplacé par Patrocle. Mais les partisans de l'évêque dépossédé étaient nombreux ; ils soulevèrent une émeute dans laquelle Patrocle fut assassiné.

Pour calmer les esprits irrités, il fallait trouver un homme assez respecté de tous les partis pour ramener la paix. On jeta les yeux sur l'abbé de Lérins.

Le nom d'Honorat était populaire sur les rivages de la Provence et dans la Gaule entière. Ce choix ne pouvait manquer d'être agréé de tous. Dans cet espoir, les délégués de l'église d'Arles se rendirent à Lérins et supplièrent le saint moine de devenir leur pasteur.

Les saints ont toujours redouté les honneurs et la charge des âmes. Honorat hésitait. Il aimait sa chère solitude de Lérins. Mais la volonté du ciel était-elle d'accord avec les inspirations de sa tendresse ? Il consulta Dieu au pied des autels,

et il lui sembla qu'il fallait se sacrifier pour le bien de tout un diocèse, pour le bien de cette vénérable église d'Arles, fondée par saint Trophime, disciple de saint Paul, et l'un des berceaux de la foi dans les Gaules. Il accepta donc la difficile mission que Dieu lui confiait, et se déclara prêt à partir.

Il voulut assister lui-même à l'élection de son successeur, et remettre aux mains de saint Maxime, choisi par les religieux, la houlette abbatiale.

Puis, il adressa, au milieu de ses larmes, une dernière exhortation à ses fils spirituels.

Bientôt, une barque légère s'éloigna du rivage, emportant dans ses flancs étroits Honorat et Hilaire, son fidèle disciple.

On était à l'automne de 427. Honorat avait passé plus d'un demi-siècle à Lérins.

LES MERVEILLES D'UN SAINT

Saint Honorat fut à Arles ce qu'il avait été à Lérins : la personnification parfaite de la charité, à tel point que saint Hilaire disait : « Si la charité voulait se faire représenter, elle devrait emprunter les traits d'Honorat. »

Hélas ! l'église d'Arles ne devait pas le garder longtemps. Dieu ne le lui avait donné que pour deux ans. Mais, en deux ans, un saint a le temps d'opérer de grandes choses.

« Son premier soin, dit saint Hilaire, fut d'apaiser la discorde qui avait précédé son élection et de réunir tous les cœurs dans une sainte fraternité. Il cherchait à faire naître dans ses enfants l'affection plutôt que la terreur; il gagnait au devoir plutôt qu'il n'y obligeait. Bientôt, l'église d'Arles fut aussi florissante que le monastère de Lérins. »

LE DERNIER DISCOURS DE SAINT HONORAT A SON PEUPLE

L'usurpateur Patrocle avait amassé de grands biens, Honorat en profita pour secourir les malheureux avec sa charité admirable, et ne réserva que ce qui était nécessaire pour la subsistance des ministres des autels. A la nouvelle de son élévation à l'épiscopat, quelques-uns de ses parents accoururent pour le voir; il les reçut avec bonté comme il accueillait tout le monde, mais ne leur accorda rien de plus qu'aux autres, « et ne voulut en rien, dit saint Hilaire, relâcher les règles ecclésiastiques en leur faveur ».

Le saint archevêque se montra plein de zèle pour réprimer les abus qui s'étaient glissés dans les diocèses voisins.

Cependant, il n'oubliait pas sa chère Lérins. On raconte qu'il y revint une dernière fois peu avant sa mort. Il put contempler de ses yeux la floraison merveilleuse de l'arbre monastique planté par ses soins.

Beaucoup d'églises, jalouses de la fortune d'Arles, envoyaient des députés à Lérins, demander à la célèbre abbaye, des moines formés à l'école d'Honorat pour remplacer leurs évêques défunts.

De retour à Arles, Honorat prêcha une dernière fois le jour de l'Epiphanie. L'effort qu'il s'imposa, joint aux travaux nombreux qu'il avait entrepris, acheva de briser ses forces. Il ne put plus se rendre à l'église.

Les clercs, à la nouvelle de la maladie de l'évêque, se hâtèrent de venir auprès de lui. Le préfet des Gaules, en résidence à Arles, voulut être lui-même à la mort du Saint. Tous les assistants fondaient en larmes ; seul, le vieillard demeurait souriant, parlant à tous des beautés du ciel et des vanités de la terre.

Dominant sa faiblesse et déjà à moitié glacé par la mort, il leur disait : « Vous voyez combien cette demeure corporelle est fragile ! A quelque rang que nous soyons montés, la mort nous en fait bientôt descendre. Rien ne nous arrache à cette nécessité, ni les honneurs, ni les richesses; elle est commune aux riches et aux puissants, aux grands et aux petits.

» Ah! quelles actions de grâces nous devons à Jésus-Christ qui, par sa propre mort et sa résurrection, a animé notre mort de l'espérance de la résurrection. Il nous offre une vie immortelle et nous délivre des craintes de la mort éternelle.

» Vivez donc de manière à ne pas craindre la fin de la vie, que nous appelons la mort; attendez-la comme un passage à une autre vie. La mort n'est pas une peine quand elle ne mène pas au supplice. Sans doute, c'est une chose dure que la séparation de l'âme et du corps ; mais une chose bien plus dure, ce sera la séparation éternelle des damnés.....

» Si l'esprit, n'oubliant pas sa noblesse, sait déclarer au corps une guerre salutaire, au lieu de se laisser souiller par le corps, il le purifiera, et ces deux substances s'uniront dans le ciel dans une bienheureuse société. Les saints, dit l'Ecriture, seront exaltés dans la gloire et se réjouiront dans leurs demeures, c'est-à-dire dans leur corps, demeure des âmes. Suivez ces conseils, mes chers enfants, c'est l'héritage que vous laisse votre père et votre évêque Honorat; de son dernier souffle, il vous invite au royaume céleste.

» Ne vous laissez point séduire par l'amour du monde, il est bon de mépriser volontairement ce que la nécessité nous obligera un jour de quitter. Que nul d'entre vous ne soit esclave de l'argent ; que le vain éclat des richesses ne corrompe personne. Tout ce que Dieu nous offre sur la terre doit servir à notre salut, ce serait un crime de le faire servir à notre perte. »

Se tournant vers son disciple Hilaire, le bon vieillard dit avec tendresse : « Excusez-moi, je ne puis pas dire tout ce que je voudrais. »

Hilaire fondait en larmes : « Père bien-aimé, dit-il au saint évêque, je sais que vous ne m'abandonnerez pas et que vous serez mon protecteur au ciel; mais, ce sont vos cruelles souffrances présentes qui m'affligent. — Oh! répondit le malade, que sont les souffrances du moindre de tous les serviteurs de Dieu, en comparaison des douleurs que tant de saints ont endurées pour son amour ! »

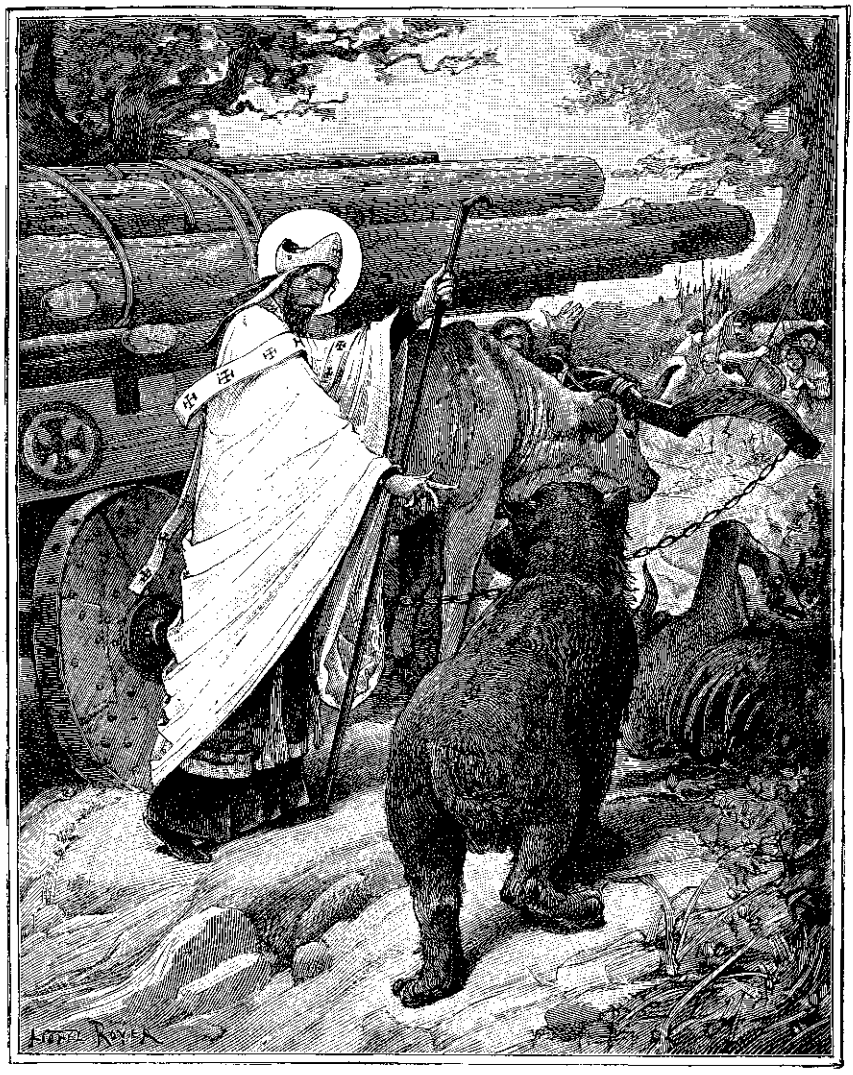
« Avant de partir, nous dit encore saint Hilaire, pour ne rien laisser inachevé et tout régler comme il se l'était proposé, il interrogeait chacun de nous, nous priant, s'il oubliait quelque chose, de le lui rappeler. »

Enfin, il s'endormit dans la paix du Seigneur, le neuvième jour après l'Epiphanie de l'an 429. Tous les habitants accoururent baiser une dernière fois son visage, sa main ou ses pieds. On l'ensevelit avec pompe au cimetière des Aliscamps, et cette nécropole devint célèbre, car beaucoup voulaient reposer, après leur mort, auprès des reliques miraculeuses de saint Honorat. L'an 1392, ce trésor fut tiré de l'église de Notre-Dame de Grâce, et rendu aux moines de Lérins. Grasse et Cannes en possèdent aujourd'hui une partie, et l'église de Lérins, longtemps délaissée, a retrouvé de nos jours ses hymnes saintes.

SAINT JACQUES

PREMIER ÉVÊQUE DE TARENTAISE

Fête le 16 janvier.



Un ours ayant déchiré un des bœufs de son attelage saint Jacques ordonne à l'animal de prendre sous le joug la place de sa victime.

SOLDAT ET CATÉCHUMÈNE

Nous n'avons sur la naissance, le pays, la profession de saint Jacques que cette phrase laconique de son vieil historien : « Sa profession était les armes; son pays, l'Assyrie; sa famille était noble et influente. » A ce moment, la bonne nouvelle de l'Evangile avait retenti à peu près dans tout l'univers.

Le christianisme avait fait en Arménie, en Assyrie, en Perse des progrès assez considérables, au IVe siècle, pour qu'on puisse supposer que la parole d'un confesseur de la foi ou le courage d'un martyr ait pu toucher l'âme du noble païen. Sous l'impulsion victorieuse de la grâce, Jacques rejeta cet habit militaire, source et insigne de gloire, pour suivre, pauvre, les vestiges du Christ, le premier des pauvres.

Mais, toute âme qui veut servir Dieu sent la nécessité d'un guide sûr pour l'éclairer, la soutenir et diriger sa marche. Jacques désirait ardemment trouver quelque part ce maître spirituel : Dieu le lui fit rencontrer dans le moine saint Honorat.

RENCONTRE DE SAINT HONORAT

Saint Honorat, avant de se fixer à Lérins, avait porté ses grecs vers l'Orient dans le dessein d'étudier les secrets de la perfection auprès des saints qui en illustraient les solitudes (1). Ce fut, au cours de ces pieuses pérégrinations, probablement en Grèce, qu'il rencontra Jacques d'Assyrie.

L'ancien soldat, devenu catéchumène, expiait sa vie passée et se préparait au baptême par les austérités d'une rude pénitence. Comment n'était-il pas allé s'ensevelir dans ces solitudes dont il avait dû entendre parler, auprès d'hommes comme Macaire, Pacôme, Paphnuce, et tant d'autres ! — Dieu fait bien ce qu'il fait. A cette heure, il distinguait dans un coin abrupt de nos Alpes le petit pays de Tarentaise, et du soldat devenu catéchumène, il voulait faire l'apôtre et le père des Centrons.

Les vœux de Jacques sont comblés : il a trouvé en saint Honorat le précepteur désiré de son âme. Il reçoit de lui le saint baptême et il l'accompagne à son retour de Grèce en Gaule.

A LÉRINS

En face de la jolie ville de Cannes, à peu de distance du rivage, on aperçoit, baignées par la Méditerranée, les îles de Lérins.

Honorat et Jacques, reconnaissant en elles un lieu très propice pour mener la vie monastique, y élevèrent un oratoire, y bâtirent des cellules, et là, résidant ensemble pendant plusieurs années, ils remplirent bientôt toutes ces régions de l'éclat resplendissant de leurs vertus et de leurs miracles : les mots expressifs du chroniqueur nous montrent tout le prestige de sainteté qui entourait les bons moines. De toutes parts, les disciples affluent, et ce lieu prédestiné devient le siège d'une communauté florissante qui, aujourd'hui encore, ajoute le biographe, y fait régner la règle monastique.

De nombreux disciples vinrent les rejoindre, et la renommée de leurs vertus se répandit dans la Gaule entière. Les Eglises réclamaient ces moines pour pasteurs, et le pape saint Célestin, dans une de ses lettres, pouvait appeler Lérins un collège de futurs évêques.

En faisant vivre saint Jacques d'une vie retirée, remplie autant par l'étude des Saintes Ecritures et des vérités révélées que par l'exercice des vertus apostoliques, Dieu voulait préparer son serviteur à la mission d'apôtre qu'il lui destinait.

EN MISSION DANS LES ALPES

Il était temps pour les religieux de Lérins de paraître dans l'arène du siècle et de combattre par la prédication de l'Evangile le bon combat de Jésus-Christ. De tous côtés, on les demandait. Aussi, nous voyons saint Honorat céder à cet appel du peuple qui semblait l'appel de Dieu.

S'arrachant quelques mois à leur chère solitude, ils allaient prêcher dans les vallées encore païennes, puis rentraient à Lérins. La tradition, relatée dans les leçons nouvelles du bréviaire romain, nous montre saint Honorat, saint Maxime, saint Jacques, se dirigeant vers les Alpes, et annonçant la bonne nouvelle à leurs habitants.

C'est vers l'an 420 que nos intrépides apôtres sont signalés pour la première fois en Tarentaise. Ils jetèrent les semences de la vraie foi dans les vallées d'Aime, de Bozel, de Beaufort, d'Albertville et s'établirent à Centron (1). Les semences ne tombèrent pas dans une mauvaise terre. Ces populations, d'aspect tout d'abord sauvage, comme la nature qui les entourait, avait des mœurs paisibles, un bon naturel. Le christianisme devait être bientôt accepté. Toutefois, les travaux des missionnaires furent entravés, et par les résistances désespérées des druides, et par les luttes que soutenaient alors les Romains pour disputer les Alpes aux Burgondes ariens. En 422 et 423, ces hérétiques encore barbares avaient pris pied en Tarentaise et commençaient à déboucher dans la vallée du Rhône. L'empereur Théodose dut bientôt leur reconnaître ces conquêtes. Dans ces conjonctures peu favorables, nos missionnaires, peut-être chassés par la violence, replièrent leurs tentes et rentrèrent à Lérins.

ÉPISCOPAT

L'abbé de Lérins, saint Honorat, nommé évêque d'Arles, emmena avec lui notre Saint ; mais il n'avait pas oublié les âmes de bonne volonté qu'il avait laissées sans pasteur dans les Alpes lointaines. Et, bien qu'il lui en coûtât de se séparer de son cher disciple, voyant son admirable sainteté, il reconnut en lui l'instrument dont Dieu voulait se servir pour ramener notre pays des ténèbres du paganisme à la foi du Christ.

Il fit donc part au Saint de son très vif désir de l'envoyer de nouveau vers cette ville de Centron où la moisson semblait promettre d'être si belle. Avec une soumission joyeuse, une humilité parfaite, Jacques se déclara prêt, avec l'aide du Seigneur, à consacrer ses forces à ce glorieux apostolat.

Honorat s'empressa de l'ordonner évêque (426), et lui ayant adjoint un groupe de prêtres auxiliaires, il l'envoya prêcher la parole de Dieu dans les vallées de la Tarentaise. Celles-ci n'avaient pas oublié le serviteur de Dieu : le bruit de son arrivée se répandit bientôt partout. Les cœurs avaient été remués par son éloquence et par ses vertus. D'autre part, plus de guerres. De sorte que le Saint, heureusement surpris, trouva en paix des âmes joyeuses de sa venue et ouvertes à l'action de la grâce. Remerciant Dieu dans l'effusion de son âme, il se hâta de profiter de ces excellentes dispositions. Avec une ardeur infatigable, il s'adonnait à la prédication de l'Evangile : un peuple innombrable se convertissait à sa parole entraînante, soutenue par des vertus austères et le prestige des miracles. Bientôt, presque tous les habitants de Centron étaient devenus chrétiens. Et, même en dehors, dans les vallées de Tarentaise, il ne resta qu'un noyau peu considérable d'infidèles, assez obstinés pour ne pas se plier sous le joug de la foi.

On conçoit combien de si merveilleux résultats devaient remplir de consolation le cœur du vénérable évêque. La foi était victorieuse, et le culte chrétien pouvait s'affirmer au grand jour. Les temples des faux dieux, abandonnés, se transformaient en églises et en lieux de réunions chrétiennes. Mais il convenait cependant d'élever un monument somptueux et vaste qui témoignât

(1) Cf. la *notice sur saint Honorat*, n° 681.

(1) Quelques chroniqueurs identifient Forum Claudii, Centronum, Tharentasia, Moûtiers, noms successifs d'une même ville ; d'autres le placent à Aime ou au bourg actuel de Centron.

davantage, en face du paganisme terrassé, de la vitalité et du triomphe de notre foi. Saint Jacques jeta donc les fondements d'une basilique qu'il voulut dédier à saint Etienne, premier martyr.

Précisément à cette époque, en 415, avait eu lieu à Jérusalem, à la suite de visions extraordinaires, l'invention des reliques de ce grand Saint (1). Cet événement produisit une sensation immense. Un prêtre, nommé Lucianus, en adressa le récit à toutes les Eglises du monde : celles-ci sollicitaient la faveur de posséder de ces reliques, et des miracles sans nombre se produisaient à leur contact. Au moment où cette heureuse découverte était faite, saint Jacques avait déjà depuis quelques années quitté l'Orient et suivi saint Honorat; mais la connaissance de ce fait, qui eut un retentissement si grand, dut certainement arriver jusqu'à lui, et on comprend maintenant pourquoi la première des églises élevées par lui en Tarentaise fut dédiée au premier des martyrs (2).

MIRACLES QUI ACCOMPAGNENT LA CONSTRUCTION DE LA BASILIQUE

Il s'agissait de réunir les poutres et les bois nécessaires pour la charpente de l'église de Saint-Etienne. Le transport devait offrir de réelles difficultés; car, en dehors de la voie romaine qui sillonnait la Tarentaise, en passant par Darantasia, Le Saix, Aime, etc., les routes étaient inconnues. Les vieux chemins de communication de ces contrées donnent l'idée d'une voie rapide mais très peu commode. Heureusement, les serviteurs et disciples de saint Jacques, les chrétiens de l'endroit, pleins d'ardeur et d'activité, n'hésitaient pas à aller couper les bois dans les forêts abruptes, et, à l'aide de leurs bœufs puissants, ils les amenaient à l'emplacement voulu.

Or, il arriva qu'un jour, sur le trajet, un ours, dont la férocité était excitée par la faim, sortant de sa tanière, se jeta sur un des bœufs de l'attelage et se mit à le dévorer. Les hommes, épouvantés, s'enfuirent et coururent annoncer à notre Saint ce triste accident.

Aussitôt, saint Jacques se lève, se dirige vers l'ours qu'il aperçoit, faisant son sanglant régal. Puis, élevant la voix : « Moi, Jacques, serviteur du Christ, s'écrie-t-il, au nom du Seigneur, je t'ordonne, bête cruelle, de concourir à l'œuvre que tu as entravée par ton méfait, et de plier la tête sous le joug à la place du bœuf que tu viens de dévorer. » Aussitôt, tout en rugissant, l'animal soumis se laisse mettre le joug, attacher par les liens nécessaires, et il conduit la poutre à destination. Surprise et saisissement de tous! Les vieillards admirent en silence; les jeunes, chez qui la peur fait place à une intrépidité un peu tardive et peu méritoire en face de l'ours rendu inoffensif, les jeunes, dis-je, prennent leurs armes et veulent tuer la bête. Mais l'homme de Dieu calme leur ardeur. « Mes enfants, cette bête n'a pas été prise à vos pièges; vous n'avez aucun droit sur elle; laissez-la saine et sauve s'éloigner de votre territoire. » Et le Saint, congédiant son ouvrier improvisé et d'aventure, lui ordonna de ne plus causer de dommages dans la vallée. L'ours ne tarda pas à s'enfoncer dans la forêt, et on ne le revit plus dans le pays.

Or, la poutre que l'ours, miraculeusement attelé avec le bœuf, avait amenée des escarpements voisins, n'avait pas la longueur voulue pour être utilisée. Elle était trop courte de cinq pieds. Saint Jacques l'asperge d'eau bénite, prie quelques instants devant la foule, et bientôt la poutre a la longueur demandée. Ces prodiges, en remplissant les chrétiens de vénération pour leur évêque, grandirent leur amour pour leur Créateur, et achevèrent de les détacher de toute idée païenne pour les établir fermement dans la vraie lumière et sur la pierre angulaire qui est le Christ.

EN ROUTE POUR LA COUR BURGONDE

Bien que dans la vallée de la Tarentaise il ne restât qu'un nombre assez limité de païens, il y avait lieu néanmoins de craindre une réaction violente inspirée par le démon, ennemi de tout bien, et soutenue par les druides, les prêtres des faux dieux dont le crédit avait été subitement ruiné par la parole des missionnaires chrétiens. En outre, la Tarentaise ne formait qu'une petite partie de ce royaume nouvellement fondé de la Burgondie. Or, les Burgondes étaient ariens, c'est-à-dire qu'ils niaient la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. N'ayant guère de chrétien que le caractère du baptême, ils avaient, dans un degré un peu adouci, les mœurs barbares de ces peuplades sauvages du Nord, qui envahissaient de tous côtés le sol de l'empire romain. Il y avait dans ce mélange de cruauté et de superstition un double danger pour les Centrons convertis. Il importait donc d'assurer autant que possible l'avenir de cette jeune Eglise.

Saint Jacques résolut d'aller trouver le prince des Burgondes, Gondicaire, afin d'en obtenir divers privilèges temporels et de le bien disposer en faveur du catholicisme. Ayant mis sur un âne ses bagages et son présent, il partit avec un disciple, nommé Jacques comme lui-même, et quelques serviteurs. Le présent était très modeste, et aussi très étrange : de la neige prise à Centron, que le missionnaire devait offrir miraculeusement conservée au prince arien. On remarqua en effet que, pendant que sur le parcours les rayons d'un soleil brûlant achevaient de fondre les neiges des montagnes et de dessécher les terres, la neige recueillie par le Saint demeura intacte sans recevoir les atteintes de cette chaude température.

Le voyage était long et pénible. Pour aller à Genève, qui semble avoir été la résidence du Burgonde Gondicaire, il est fort croyable que saint Jacques dut éviter la voie romaine, semée peut-être d'embûches et certainement trop longue. Il traversa en missionnaire les cols des montagnes (1). Dieu et ses anges veillaient sur la pieuse et humble caravane; elle devait arriver au but.

Cependant, Dieu voulait encore lui ménager une épreuve. Le disciple, Jacques, qui était cher au Saint moins par les liens de la parenté que par ceux de la vertu, fut subitement saisi par la fièvre et obligé de s'aliter. Malgré les soins empressés, malgré les prières ferventes, la maladie persistait et traînait en longueur. La Providence, en permettant ce contre-temps douloureux, en

(1) Voir le numéro 440 de nos *Vies des Saints*.

(2) Il n'entre ni dans le cadre ni dans le but de cette petite notice de chercher à préciser le lieu où fut bâtie cette basilique. Les uns la placent à Saint-Sigismond, au-dessus d'Aime, d'autres à Centron, ceux-ci à Salins ou à Darantasia, ceux-là à l'antique église de la Saulce, près de Brides, érigée sous le vocable de saint Etienne.

(1) Probablement le col du Jovet, puis celui du Bonhomme, selon M. Garin, auteur d'une *Chronique de la vallée de Bozel*.

différant d'exaucer son serviteur, voulait sans doute, par le miracle éclatant qui suivit, faire reluire au loin les mérites et la vertu de l'apôtre des Centrons.

Le Saint, voyant ses efforts inutiles, pressé d'arriver au terme de sa course, après avoir adoré les desseins insondables du Maître de la santé et de la vie, avait quitté son disciple affectionné; il l'avait recommandé aux bons soins des chrétiens, ses hôtes. Mais bientôt, hélas! le malade mourut. On juge de la douleur du Saint, à son retour de la cour burgonde, quand il apprit cette triste nouvelle. Comme le divin Sauveur, Jacques pleura son ami, se fit indiquer le lieu de sa sépulture, et là, s'étant mis en prières, il obtint, par l'ardeur de sa foi, que la mort rendît sa victime : son disciple était ressuscité. Ce miracle, le plus glorieux que la tradition nous rappelle, est consigné dans les leçons du Bréviaire romain. (*Office nouveau de saint Jacques.*) Il procura au Saint, aux yeux des chrétiens et des païens eux-mêmes, un crédit et une autorité que vinrent bientôt rehausser encore les faveurs et privilèges accordés par Gondicaire.

A LA COUR BURGONDE

Tout d'abord cependant, l'accueil du chef burgonde fut mauvais. Dès son arrivée, le serviteur de Dieu avait demandé à être admis en présence de Gondicaire. Après l'avoir salué avec déférence, il lui présenta la neige miraculeusement conservée et apportée de la Centronie. Si Gondicaire avait été un vrai et solide chrétien, il aurait vu dans ce présent un peu étrange une double signification : d'abord la sainteté du visiteur, la bonté de la mission qui l'amenait près de lui, puisque Dieu la consacrait en quelque sorte par un miracle évident, palpable; ensuite, la nature de l'empire simple et modeste que saint Jacques exerçait sur des vallées étroites et sur des âmes candides.

Mais le prince était arien : son orgueil et sa cupidité furent déçus. Aussi, criant à l'imposture, à l'hypocrisie, au maléfice, il refusa avec mépris et colère le présent de l'apôtre, et le congédia lui-même brutalement. Le Saint partit. Mais la punition de Dieu se fit sentir aussitôt à Gondicaire. Saisi de douleurs très violentes, il est bientôt en danger de mort, réclamant à cor et à cri un remède qui le sauve ou du moins le soulage.

La crainte de la mort est bonne conseillère. Gondicaire, reconnaissant ses torts envers le Saint, ordonna à ses serviteurs de courir après lui, et, l'ayant atteint, de se jeter à ses pieds et de le supplier humblement de vouloir bien venir lui-même le visiter. Ainsi fut fait. Le Saint, avec sa mansuétude ordinaire, revint sur ses pas, entra à la cour, se mit en prière, et bientôt le moribond fut sauvé. Le prince conjura alors saint Jacques de lui exposer ses requêtes, lui promettant de les exaucer : « Glorieux prince, répondit notre Saint, si, pour vous voir, j'ai affronté les fatigues d'un si long voyage, ce n'est pas pour obtenir de l'argent ou de l'or; mais le lieu de ma résidence et le petit troupeau confié à mes soins est resserré entre les étroites gorges des Alpes, et nous n'y pouvons habiter décemment et en sûreté. Je vous prie donc, par respect pour Dieu, notre commun Maître, par amour pour le bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, pour votre propre gloire, de m'accorder autour de ma pauvre Eglise des terres un peu spacieuses à notre usage et à celui de nos successeurs, et cela à titre définitif et indiscutable. » — Et comme Gondicaire acquiesçait à ses désirs, le Saint précisa ses vœux, et il obtint différentes faveurs temporelles, entre autres les hauteurs du mont Puppim à Saint-Marcel, près de Moûtiers (Tarantasia), qui pouvaient n'avoir pas grande importance pour Gondicaire, mais étaient précieuses pour la sauvegarde temporelle des évêques de Tarentaise, qui en firent assez longtemps le siège préféré de leur résidence.

EGLISE DE SAINT-PIERRE A SAINT-MARCEL — MORT

Dominant la voie romaine qui sillonnait la Centronie, commandant au défilé du Saix, inaccessible et taillé à pic sur plusieurs de ses faces, le roc Puppim offrait à saint Jacques, moyennant quelques travaux de fortification, un abri absolument sûr pour sa personne, son clergé, ses serviteurs, et aussi pour les livres, privilèges, chartes, reliques des saints et le trésor de son église. Saint Jacques fit donc en ce lieu des travaux de défense sommaires, qui furent complétés sans doute par ses successeurs.

Auparavant, il y avait construit une église dédiée au Prince des apôtres, saint Pierre. Témoignage frappant de la primauté de ce siège de Rome, auquel sentaient le besoin de se rattacher les Eglises naissantes, comme l'enfant nouveau-né déposé sur les genoux de sa mère!.....

On peut voir sur la pente boisée nord-est du roc Puppim, à quelques mètres au-dessus d'un précipice, un enfoncement, en partie creusé dans le roc, à demi-comblé et dont la voûte supérieure est cintrée : c'est la fontaine dite de saint Jacques, qui suinte aujourd'hui légèrement, mais d'où jaillissait encore, il y a quelque cinquante ans, un filet d'eau assez abondant. Or, la tradition, consignée par Besson, dit que, nouveau Moïse, saint Jacques, pour trouver l'eau nécessaire aux constructions et aux habitants du Puppim, la fit jaillir du rocher jusque-là aride.

Le vénérable évêque touchait à la fin de son court, mais fécond épiscopat. Il ne restait plus au bon serviteur, déjà avancé en âge, qu'à prendre le repos si bien mérité par ses labeurs apostoliques. Dieu allait le lui donner. Il le lui avait révélé sans doute, et, par un dessein de sa condescendante Providence, il voulut associer dans la récompense, le même jour, le maître et le disciple : Jacques et Honorat. Saint Jacques ayant donc confié son église de Tarentaise à saint Marcel, que ses vertus lui désignaient pour successeur, se hâta de se rendre auprès de l'évêque d'Arles, son métropolitain vénéré. C'était vers la fin de 428. Quelques jours après, le 16 janvier 429, Dieu les réunissait tous deux dans les saintes joies de son Paradis.

Par un indult du 9 mars 1896, la fête de saint Jacques a été élevée au rite double de 2e classe. En janvier 1897, un Comité était officiellement chargé par Mgr de Tarentaise de promouvoir l'érection d'un sanctuaire en l'honneur du premier évêque de cette contrée.

Puisse ce projet aboutir (1)!

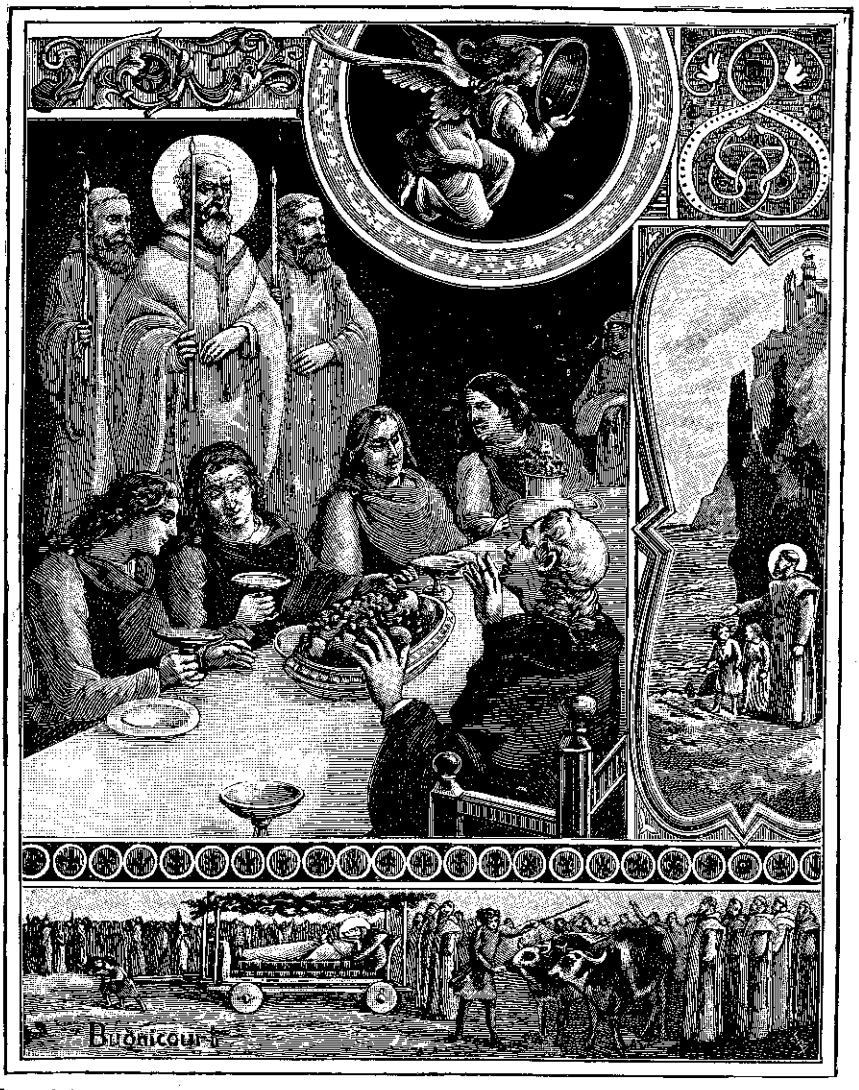
SOURCES

Acta sanctorum Boll., 16 janvier. — Besson. *Mémoires pour servir à l'histoire des diocèses de Tarentaise, d'Annecy, de Genève et d'Aoste* (publiées pour la première fois vers 1757). P. C.

(1) Les personnes qui s'intéresseraient à cette œuvre sont priées d'adresser leurs offrandes à M. le chanoine Brunet, à Moûtiers (Savoie).

SAINT FURCY, ABBÉ DE LAGNY

Fête le 16 janvier



La vision des trois lumières. — Les légendes du bâton et de la cloche. Translation miraculeuse des reliques.

Au début du VII^e^ siècle, l'Irlande se trouvait divisée en six royaumes : l'Ultonie, la Laginie, la Conacie, la Province centrale et les deux Momonies. La Momonie méridionale était alors gouvernée par un souverain du nom de Fingola. Un de ses fils, Fintan, épousa secrètement Gelgès, fille unique du roi païen Aedfind. Gelgès, qui était chrétienne, ne tarda pas à convertir son époux, plongé jusque-là, lui aussi, dans les erreurs du paganisme. Or, il advint qu'un jour, Aedfind apprit tout à la fois et le mariage et la religion de sa fille. Outré de colère, il la condamna au supplice du feu et voulut assister lui-même à l'exécution.

Gelgès était sur le bûcher : soudain, une pluie diluvienne survient, des sources surgissent, les flammes s'éteignent. En présence d'un tel prodige, Aedfind n'osa plus attenter aux jours de sa fille, il se contenta de la bannir. Gelgès se retira donc en compagnie de son époux auprès de saint Brendan qui gouvernait le monastère de Clunaferte, où vivaient près de trois mille religieux. L'illustre abbé les accueillit avec tout l'empressement et le respect dus à leur malheur.

On leur assigna pour résidence l'hôtellerie du couvent.

La nuit survenant, on vit la chambre qu'ils occupaient éclairée tout à coup par une lumière

d'un éclat intense, ce qui fit concevoir aux moines une haute opinion de la vertu des fugitifs.

NAISSANCE DE SAINT FURSY — SON ÉDUCATION

Peu de jours après, Gelgès mit au monde un fils; saint Brendan le baptisa lui-même et lui donna le nom de Fursy, que cet enfant devait plus tard rendre si illustre. Dès son bas âge, notre Bienheureux donna des preuves de la grande sainteté à laquelle Dieu l'appelait. Profondément versé dans la science du salut, il ne demeura pas étranger aux connaissances humaines dans lesquelles il fit de rapides progrès.

SON APOSTOLAT

Ayant fait profession de la vie monastique, saint Fursy employa toutes ses forces à la diffusion de l'Evangile. Dieu lui accorda la conversion d'un grand nombre d'infidèles et le retour de nombreux pécheurs.

A cette période de l'existence du Saint se rattache une légende qui ne s'appuie pas, semble-t-il, sur des documents irrécusables.

Néanmoins, quelques auteurs sérieux la citent dans leurs écrits. Voici comment elle s'y trouve rapportée:

« Or, il advint que le roi Brendin, qui gouvernait l'Ultonie méridionale, eut deux jumeaux, un fils et une fille qui moururent en même temps; de quoi furent attristés tous ceux du pays; on ne put les mettre en terre; les païens irlandais eussent voulu démembrer les cadavres pour les manger. Le roi Aedfind, par le conseil des sages, les confia à des écumeurs de mer pour les emmener de nuit et les faire enterrer en cachette. Mais ils ne parvinrent pas au lieu ou ils s'étaient proposé d'aller: il plut à Dieu qu'ils abordassent devant un ermitage que saint Fursy s'était construit près du monastère.

Le matin, quand le jour fut venu, le saint jeune homme Fursy s'en allait à l'église comme il avait coutume. Quand il ouvrit la porte, il vit les corps des deux enfants, de quoi il fut très surpris et commença à pleurer de pitié et pria Notre-Seigneur, en disant: « Beau sire Dieu, faites que les âmes reviennent dans ces corps. » A peine eut-il achevé sa prière que les enfants se levèrent tout joyeux, puis ils furent émerveillés. Le saint jeune homme Fursy eut pitié d'eux. Après leur avoir trouvé des vêtements convenables, il prit un bâton, le jeta en la mer, lui commanda de s'en aller droit au port d'où les enfants étaient venus et fit signe aux enfants de le suivre sans crainte.

Or, écoutez une chose qui doit émerveiller et qui doit être racontée pour la gloire de Notre-Seigneur: le bâton s'en alla devant, comme s'il eût eu de l'entendement. Les enfants marchèrent hardiment à sa suite, dans le sillage qu'il traçait, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent en leur pays et reconnurent leurs gens. »

SAINT FURSY, EN BUTTE AUX PERSÉCUTIONS, QUITTE SON MONASTÈRE

Le démon cependant, jaloux du bien que saint Fursy commençe à produire, s'efforce de l'entraver. Pour atteindre son but, il excite tout le monastère contre le Saint. Aveuglés par l'esprit des ténèbres, les moines ne voient plus en lui qu'un orgueilleux et un imposteur.

Le Bienheureux, chaque jour plus insulté ou plus maltraité, dut céder à l'orage. Quittant donc son monastère, il se retira avec la permission de saint Brendan, dans une île du lac d'Orbsen qui portait le nom de Ratimath. Dieu, toutefois, qui se plaît à tirer le bien du mal ne tarda pas à susciter d'innombrables disciples à son fidèle serviteur. Ils arrivaient de tous côtés, attirés par la bonne odeur de sa sainteté. Il leur construisit un nouveau monastère et, là, vivait au milieu d'eux comme un archange en compagnie des anges.

SAINT FURSY REÇOIT LA VISITE DE SES PARENTS IL TOMBE MALADE

C'est dans ce nouveau monastère que Fursy reçut un jour la visite des rois Brendin, Feradrach, et Aedfind; ce dernier s'agenouilla humblement aux pieds de son petit-fils et sollicita son pardon de la manière cruelle dont il avait voulu traiter sa fille, Gelgès; il manifesta ensuite le désir d'embrasser la religion chrétienne.

Quand ses hôtes s'en furent allés, saint Fursy redoubla de ferveur; il priait sans cesse, implorant de la miséricorde de Dieu la conversion des pécheurs et le salut des membres de sa famille. Quel ne dut pas être son bonheur en voyant ses deux jeunes frères Foillan et Ultan venir le rejoindre dans la solitude et embrasser sous sa conduite la vie monastique!

MALADIE DU SAINT — SES VISIONS

Le zèle dont saint Fursy se sentait dévoré pour la gloire de Dieu ne lui permettait pas de se sanctifier paisiblement au fond d'un cloître. Le Saint voulait évangéliser et, maintes fois, il quitta son monastère pour aller annoncer la bonne nouvelle aux païens.

Un jour qu'il allait ainsi commencer une de ses courses apostoliques, il tomba subitement malade. Ramené au milieu de ses moines, il eut alors une série d'extases et de ravissements dont le souvenir est demeuré célèbre. L'enfer se déroula sous ses yeux et la trace que ces visions imprimèrent en son esprit fut si profonde que jamais il ne put entretenir ses religieux des supplices des damnés, sans trembler et suer d'appréhension.

Un usurier qui était mort réprouvé se présenta, dit-on, à ses regards, se jeta sur lui, le brûlant à l'épaule et à la mâchoire. Dieu permit ceci pour punir le Saint d'avoir accepté un habit que cet usurier lui avait légué. Revenu complètement à la santé, notre Saint se donna tout entier à la prédication de l'Evangile.

Pendant douze années, il parcourut tour à tour l'Irlande, l'Ecosse et l'Angleterre, ramenant à Dieu une foule d'idolâtres. Sigisbert, roi de l'Est-Anglie, ou des Saxons orientaux, se convertit à sa parole et le combla de largesses, ce qui permit au saint missionnaire de construire à Cnobbersburg, aujourd'hui Burghcastle, dans le comté actuel de Suffolk, un grand monastère où bientôt affluèrent de nombreux disciples.

SAINT FURSY ET LES CLOCHES — MOISSON MIRACULEUSE

Sigisbert étant mort, le roi Anne, son successeur hérita avec son royaume de sa générosité à l'égard de saint Fursy. Cependant, en dépit de son bon vouloir, il ne put procurer une cloche à la nouvelle abbaye. Etait-ce à cause de l'embarras de ses finances, était-ce manque d'ouvriers habiles? Les historiens sont muets sur ce point; quelques-uns assurent seulement qu'un jour on

vit un ange traverser les airs en portant une cloche; il la déposa doucement dans le clocher de la nouvelle abbaye où l'on pouvait la contempler encore en l'an de grâce 1468.

Cette anecdote, si gracieuse soit-elle, ne saurait être avancée avec certitude, pas plus d'ailleurs que la suivante rapportée cependant par plusieurs auteurs : Un jour, les moines de Lismore, en Irlande, aperçurent une cloche voltigeant à travers les airs. Ces bons religieux, quelque peu surpris, interrogèrent leur Père abbé sur la cause de ce prodige. Celui-ci, qui n'était autre que saint Cuaime, leur apprit alors que saint Fursy ne pouvant pas, selon son désir, venir lui-même resserrer les liens qui l'unissaient au monastère de Lismore, avait envoyé sa cloche pour le représenter.

D'une inépuisable charité, saint Fursy donnait aux pauvres tout le superflu du monastère, quelquefois même le nécessaire, ce qui ne laissait pas de faire murmurer les moines qui, sans doute, craignaient de mourir de faim. Le Saint, pour les rassurer, fit ensemencer un vaste champ; quelques jours étaient à peine écoulés que la moisson se trouvait mûre et pouvait être récoltée.

SAINT FURSY VIENT EN FRANCE — SES MIRACLES

Après avoir gouverné quelque temps son monastère, saint Fursy voulut vivre dans une plus grande retraite. Ayant donc remis la charge d'abbé entre les mains de son frère saint Foillan, il se retira dans la solitude avec saint Ultan, son second frère. Penda, roi de Murcie, ayant envahi le territoire sur lequel s'était réfugié notre Bienheureux, il dut s'enfuir. Contraint de quitter la Grande-Bretagne, il se réfugia en France; c'était vers l'année 646.

Le premier miracle que le Bienheureux opéra sur notre sol fut accompli en faveur du duc Haymon. Ce seigneur, qui habitait alors le Ponthieu, perdit un de ses fils au moment où Fursy débarquait sur nos côtes. Déjà on se préparait à l'ensevelir lorsque le Saint parut. La douleur du père toucha le cœur du Bienheureux qui, ému de compassion, ressuscita l'enfant.

Poussé par la reconnaissance, le noble duc offrit au pieux missionnaire son domaine de *Mucerias*, aujourd'hui Mézerolles, mais, malgré ses instances, il ne put parvenir à le lui faire accepter. Haymon supplia alors le Saint de lui accorder une faveur, celle de revenir dans ses Etats, lui demandant, si la mort l'empêchait d'accomplir ce projet, de vouloir bien l'avertir par quelque signe de l'heure à laquelle il quitterait ce monde. Le Saint accepta et assura au duc Haymon qu'il lui apparaîtrait avec trois lumières, le jour de sa mort, ce qui arriva effectivement.

Fursy continuait sa route et se rendait à Authuille, sur la petite rivière d'Ancre, lorsqu'il fit rencontre d'un voleur qui le dépouilla de son manteau. De retour dans sa demeure, ce misérable offrit le vêtement à son épouse, mais aussitôt le démon s'empara d'eux, en même temps qu'il rendait leur jeune fille sourde et aveugle.

Le Saint, apprenant cette terrible punition, ne voit là qu'une occasion de faire le bien : il accourt à la maison des possédés, les délivre, les instruit, enfin il a la joie de leur conférer le baptême.

En passant près d'Arras, il demanda l'hospitalité à une dame de qualité nommée Ermanflède. Celle-ci ayant éconduit l'apôtre fut aussitôt possédée du démon et tomba dans un état déplorable. Les gens, effrayés, se mirent à la poursuite du Saint, qui ne voulut pas retourner en arrière, mais il envoya auprès d'Ermanflède un de ses disciples auquel il confia son bâton. Cette dame fut guérie et se rendit auprès du Saint pour lui témoigner sa reconnaissance; depuis elle demeura toujours très pieuse et fort hospitalière.

SAINT FURSY A LA COUR

Rien ne prouvant d'une manière indiscutable que saint Fursy ait poursuivi son voyage jusqu'à Rome, nous passerons sous silence le récit que font certains historiens de son séjour dans la Ville Eternelle. Ce qui demeure indiscutable, c'est qu'après plusieurs voyages, le pieux missionnaire étant arrivé à Paris fut présenté au roi Clovis II, frère de Sigebert, et à sainte Bathilde, son épouse. Tous deux lui rendirent de grands honneurs et le recommandèrent instamment à Erchinoald ou Archambaud, maire du palais.

Ce seigneur, plein de vénération pour le serviteur de Dieu, le pria instamment d'aller baptiser un de ses fils au château de Péronne. Le Saint, ayant acquiescé à cette demande, se rendit dans cette forteresse. Ayant rencontré dans les cachots six captifs qui le supplièrent d'intercéder en leur faveur, le Saint le leur promit et tint parole, mais Archambaud, croyant que les crimes de ces malheureux étaient trop énormes pour qu'il fût possible de les rendre à la liberté, ne voulut pas se rendre aux prières de Fursy. Le Bienheureux, loin de se décourager, déclara simplement qu'il ne se mettrait point à table avant d'avoir obtenu la grâce qu'il sollicitait. Au même instant, les captifs voyaient les chaînes tomber miraculeusement de leurs pieds et de leurs mains et ils vinrent se présenter à Archambaud, qui, frappé de stupeur, regretta sa sévérité et conçut pour le Saint une estime et une affection plus grande encore qu'auparavant.

Saint Fursy se retirait souvent pour prier dans une chapelle située sur le Mont-des-Cygnes. Il donna à ce sanctuaire les reliques de saint Béodan, de saint Meldan et de saint Patrice qu'il avait apportées d'Irlande.

SAINT FURSY FONDE LES MONASTÈRES DE LAGNY ET DE PÉRONNE

Archambaud ayant demandé à saint Fursy de choisir au milieu de ses terres un emplacement favorable pour la construction d'un monastère, notre Bienheureux accepta de préférence le territoire de Lagny-en-Brie dans le voisinage de Chelles. C'est là qu'il édifia vers 648, un couvent et trois chapelles dont l'une, plus tard, lui fut consacrée.

La générosité du maire du palais à l'égard du saint moine n'étant pas encore satisfaite, il lui fit bâtir un nouveau monastère aux environs de Péronne (1), et près de ce monastère érigea une église dont saint Eloy fit, dit-on, la consécration. Une colonie sortie de l'abbaye de Lagny vint peupler le nouveau monastère.

De retour à Lagny, saint Fursy y reçut divers religieux qu'il avait jadis dirigés en Irlande, entre autres Saint Emilien, et leur présence imprima un nouvel élan à la piété qui fleurissait déjà dans cette abbaye.

MORT DE SAINT FURSY

Saint Fursy, toutefois, n'oubliait pas les moines qu'il avait laissés au monastère de Cnobbersburg,

(1) C'est l'origine de l'abbaye du mont Saint-Quentin.

et il se mit en route pour aller les revoir, mais bientôt il tomba malade et mourut à Mézerolles, domaine qui, on s'en souvient, avait jadis été offert par le duc Haymon. Ayant appris que le Saint allait bientôt rendre son âme à Dieu, Clovis et Archambaud s'étaient empressés d'accourir à son chevet. Peut-être leur fut-il donné d'assister à ses derniers moments. Saint Fursy expira le 16 janvier de l'année 650. A l'heure même de son décès, le saint accomplit la promesse qu'il avait faite au duc Haymon quelques années auparavant. Le duc était à table, en compagnie de plusieurs convives, lorsque saint Fursy lui apparut revêtu d'habits sacerdotaux et accompagné de deux lévites ayant comme lui des cierges ardents à la main. Le noble seigneur fut seul témoin de la vision.

A la vue de ces trois lumières, il comprit que l'âme du saint abbé s'était envolée vers le ciel et partit aussitôt pour Mézerolles, où il trouva près du corps une grande affluence de clercs, de vierges et de gens du pays.

PLUSIEURS SEIGNEURS SE DISPUTENT LE CORPS DU SAINT

Bientôt trois compétiteurs se trouvèrent en présence, s'attribuant chacun des droits sur le corps du Bienheureux. Ils ne parlaient rien moins que de défendre ces droits les armes à la main.

Archambaud réclamait le corps du Saint au nom du roi, et une troupe de cavalerie appuyait ses prétentions. Le duc Haymon lui représenta alors que le Saint étant mort sur ses domaines et lui ayant autrefois ressuscité son fils, il avait bien quelque raison de vouloir conserver les précieuses reliques, il fit aussi comprendre au maire du palais combien il serait criminel de répandre le sang à propos d'un saint religieux qui, toute sa vie, n'avait enseigné que la paix et la miséricorde.

Archambaud se laissa convaincre et tous deux résolurent de s'en remettre à ce qu'on appelait alors le jugement de Dieu. Le corps de saint Fursy fut placé sur un chariot attelé de deux taureaux indomptés, puis les deux seigneurs convinrent que les reliques appartiendraient à celui sur les terres duquel s'arrêterait cet équipage d'un nouveau genre. Les animaux se mirent en route du côté de Péronne, mais tout à coup on signala la présence de Berchaire, comte de de Laon, qui s'avançait suivi d'un détachement de cavalerie. Suzerain du pays où était mort l'abbé de Lagny, bienfaiteur insigne des monastères fondés par saint Furcy, tels étaient les titres qui lui conféraient, pensait-il, des droits absolus sur le corps du Bienheureux. Toutefois, sur la demande des autres seigneurs, il consentit à accepter le jugement de Dieu et demanda simplement que les deux taureaux fussent remplacés par deux enfants, ce qui lui fut accordé. Une force surnaturelle s'empara d'eux et le chariot dut arriver sans encombre au Mont-des-Cygnes, pont l'église devait plus tard prendre le nom de Saint-Fursy, et devenir une des plus célèbres collégiales de la Picardie.

Le jugement de Dieu avait décidé en faveur d'Archambaud. Au comble de ses vœux, le riche seigneur fit aussitôt élever une tente magnifique en face de l'église qu'il faisait ériger en ce lieu et dont la construction n'était pas encore complètement achevée.

MIRACLES DU SAINT APRÈS SA MORT

Leutsinde, épouse d'Archambaud, était fort avare, et les grandes libéralités de son époux en l'honneur de saint Fursy n'étaient pas sans la contrarier vivement. Un jour qu'elle blasphémait le nom du Saint, Archambaud la reprit et lui conseilla de ne pas éveiller le courroux du Bienheureux. « Qu'ai-je à craindre, s'écria alors Leutsinde, d'un cadavre tombé en dissolution ? — Si ce corps est dans l'état que vous supposez, repartit Archambaud, je m'engage à vous rendre au centuple le prix de l'église que je fais édifier sur le Mont-des-Cygnes. »

Le 9 février, le cercueil fut ouvert en présence de saint Eloy, évêque de Noyon, et de saint Aubert, évêque de Cambrai. Leutsinde avançait curieusement la tête pour contempler les restes de l'abbé de Lagny, lorsqu'elle fut tout à coup frappée de cécité. Mais ce miracle qui fermait les yeux de son corps ouvrit ceux de son âme. Elle comprit son péché, implora la miséricorde de Dieu et la protection de saint Fursy; elle eut le bonheur de voir ses supplications exaucées, ses yeux s'ouvrirent de nouveau à la lumière et elle put contempler, avec la foule accourue de tous côtés, le corps du Bienheureux qui n'avait subi aucune altération.

CULTE DES RELIQUES DE SAINT FURSY

Le corps du saint abbé fut transporté dans l'église du Mont-des-Cygnes et placé derrière le grand autel dédié à saint Pierre ; de nombreux miracles s'accomplirent en ce lieu.

Ces saintes reliques purent échapper, grâce à un pieux fidèle, à la tourmente révolutionnaire. Elles furent rendues plus tard à la vénération de la ville de Péronne dont il est d'ailleurs le patron ; il n'a cessé d'y être honoré, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Saint Fursy est aussi le patron de Lagny-sur-Marne et de plusieurs autres paroisses.

Daigne ce grand Saint qui, durant sa vie, aima si fort la France, sa patrie d'adoption, continuer à bénir et à protéger notre pays.

SOURCES CONSULTÉES

Abbé Corblet, *Vies des Saints du diocèse d'Amiens.* — Surius, *Vitæ Sanctorum.*

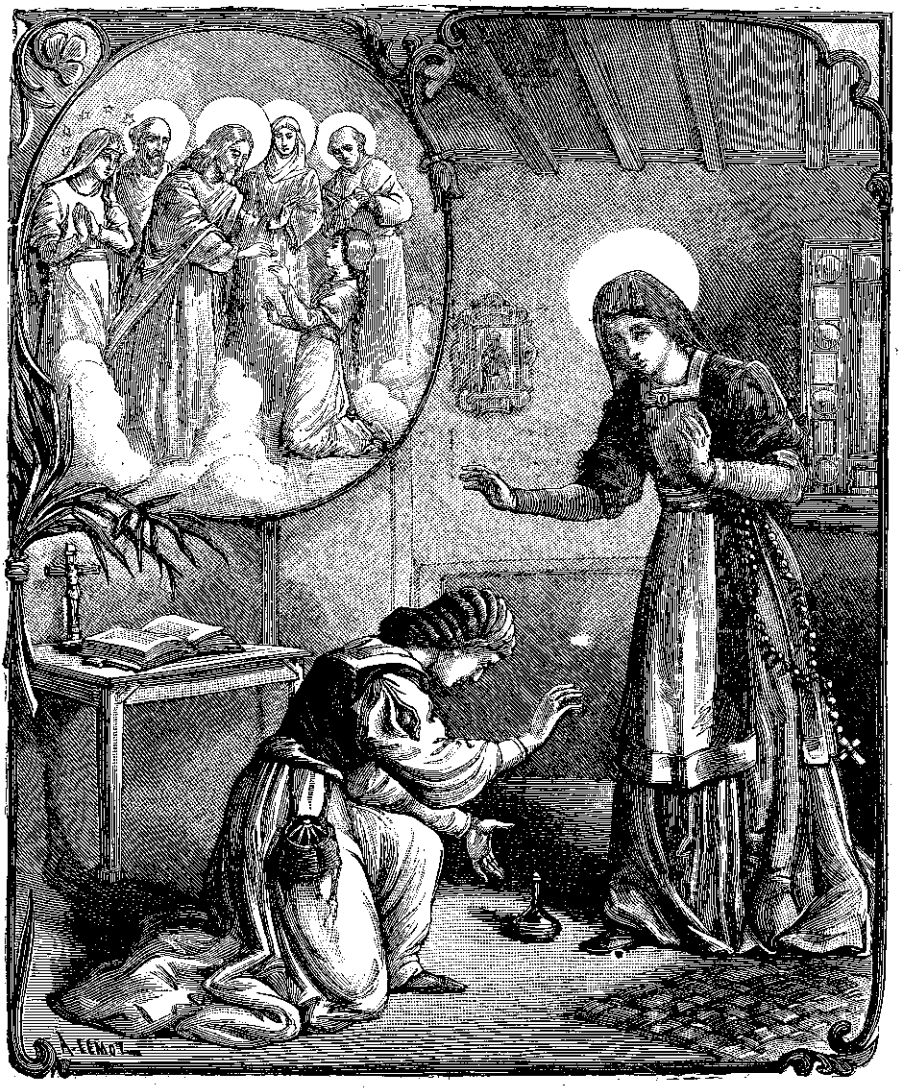
Voir pour les autres sources :

D. Piolin, *Supplément aux Petits Bollandistes*, au 16 janvier.

LA BIENHEUREUSE STÉPHANIE QUINZANI, VIERGE

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE (1457-1530)

Fête le 16 janvier.



La bienheureuse Stéphanie convertit une empoisonneuse Jésus-Christ lui apparaît, escorté de plusieurs saints, et lui remet un anneau précieux.

ENFANCE DE LA BIENHEUREUSE

Cette fille de saint Dominique naquit le 5 février 1457, à Orzinovi, petit village situé près de Brescia, en Italie. Ses parents, deux fervents chrétiens, Laurent Quinzani et Marie Sabina, quittèrent, six ans après, le village d'Orzinovi pour aller s'établir à Soncino.

Il y avait dans cette dernière localité un couvent de Dominicains, réformé depuis peu par la célèbre Congrégation de Lombardie, et on y comptait alors beaucoup de religieux éminents en doctrine, en éloquence et en sainteté. Un d'entre eux, célèbre par son zèle des âmes, le bienheureux Matthieu Carreri, de Mantoue, connaissait particulièrement la famille des Quinzani : il avait remarqué la petite Stéphanie et était demeuré frappé par les qualités de cette enfant. Il lui apprit la Salutation angélique ainsi que quelques prières. Un jour, il lui déclara qu'en mourant « il la ferait son héritière » ! L'enfant ne comprit rien à ces paroles, mais, quelques années plus tard, quand le bienheureux Matthieu mourut, la Sainte se sentit frappée au cœur

d'une blessure très douloureuse. Au même instant, le défunt lui apparut et lui apprit que cette blessure était l'héritage qu'il lui avait promis.

La souffrance devait être le partage de la bienheureuse Stéphanie : elle était destinée par Dieu à prendre rang parmi ces âmes privilégiées que sa divine sagesse conduit hors des voies communes et élève, par des moyens extraordinaires, jusqu'aux plus hauts sommets de la vie mystique. Leur existence est pleine d'enseignements, mais, par bien des endroits, elle échappe à notre imitation et ne saurait exiger de nous que le tribut de notre admiration.

ELLE SE CONSACRE A DIEU

Chez la bienheureuse Stéphanie, la grâce prévint la nature. Toute petite, elle entendait souvent au fond de son cœur comme une voix qui lui criait : « Charité, charité, charité ! » et qui la pressait ainsi d'aimer Dieu toujours davantage.

Sous cette impulsion intérieure, elle n'hésita pas à faire à Dieu le sacrifice complet d'elle-même, et, à l'âge de sept ans, en la fête de l'Assomption, elle se donna à lui sans réserve par les trois vœux de pauvreté, de virginité et d'obéissance : elle y ajouta même la promesse d'entrer plus tard dans un monastère, ou du moins de prendre l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Notre-Seigneur voulut aussitôt lui montrer combien sa générosité lui avait été agréable. Il lui apparut, accompagné de sa Très Sainte Mère, de saint Dominique, de saint Thomas d'Aquin et de sainte Catherine de Sienne, lui donna le titre d'épouse, et, comme gage de cette alliance, lui remit un anneau précieux. Tous ceux qui examinèrent cet anneau déclarèrent n'en avoir jamais vu d'aussi magnifique.

SON AMOUR POUR LA SOUFFRANCE ET SA PURETÉ

Cette vision fut pour la Sainte le point de départ de grandes lumières sur les choses de Dieu, en particulier sur le mystère de l'Eucharistie, et d'une nouvelle ferveur. Vers l'âge de dix à onze ans, elle sentit un vif attrait pour la souffrance. Elle comprit qu'elle devait suivre le Christ, son Epoux, sur le chemin du Calvaire. Un jour qu'elle assistait à un sermon sur saint André, en la fête de ce Saint, elle aperçut tout à coup l'apôtre qui se tenait dans les airs : lui montrant une grande croix, il lui dit : « Ma fille, voici le chemin du ciel : aimez Dieu, craignez Dieu, honorez Dieu, embrassez la croix, et fuyez le monde. » Ces paroles augmentèrent encore son désir de souffrir.

Aussi se mit-elle à pratiquer une rigoureuse mortification. On peut dire que son jeûne était perpétuel. La situation de sa famille l'obligeait à prendre part aux rudes travaux de la campagne : malgré ses fatigues, elle ne retranchait rien de ses austérités, en ayant soin qu'on ne s'en aperçût pas autour d'elle. Un cilice, qu'elle porta six ans sur sa chair, sans le quitter jamais, ni le jour ni la nuit, et une ceinture de cordes garnie de nœuds, meurtrissaient son pauvre corps. A l'exemple de saint Dominique, elle prenait la discipline trois fois le jour.

Que dire de son amour pour la pureté ? Ayant juré fidélité à Jésus-Christ, l'Epoux des vierges, Stéphanie refusa sans délai tous les partis qui se présentèrent. Elle n'était point belle de visage, mais, ce qui attirait l'attention sur elle, c'était sa magnifique chevelure. Elle s'en aperçut, et se hâta de couper entièrement ses cheveux pour signifier le divorce éternel qu'elle faisait avec le monde.

Vaincu de ce côté, le démon lui suscita de terribles tentations. Pour en triompher, la Bienheureuse eut recours à un remède énergique déjà employé par saint Benoît. Il y avait, par hasard, dans la cour de la maison de son père, deux charrettes remplies de ronces. Stéphanie s'y précipita une nuit, et, avec un courage intrépide, se roula sur les épines jusqu'à ce que l'excès de la douleur eût calmé les efforts de la tentation. Rentrée victorieuse dans sa petite chambre, elle se prosterne contre terre et supplie saint Thomas d'Aquin de lui obtenir de Dieu le don de pureté. Au même instant, des mains invisibles lui mettent une ceinture autour des reins, et une vive douleur lui fait pousser un cri.

Elle assura plus tard à son confesseur qu'à dater de ce jour elle n'avait plus connu aucune tentation contre la pureté.

JÉSUS-CHRIST L'ASSOCIE AUX DOULEURS DE SA PASSION

Vers l'âge de quinze ans, un Vendredi-Saint, elle était restée seule au logis, tandis que la famille s'était rendue à l'église pour entendre le sermon de la Passion. Comme elle méditait avec larmes sur les souffrances de son Sauveur, Jésus-Christ lui fit connaître beaucoup de choses touchant sa Passion, et il lui déclara que désormais elle aurait part à toutes ses douleurs, et que dans chacun de ses membres elle porterait une partie de ce que lui-même avait souffert. Ce fut là le commencement de ses grandes souffrances, qui allaient en faire une copie plus parfaite du divin Maître.

A partir de ce moment, chaque semaine, le vendredi, elle semblait reproduire dans son corps et dans son âme les mystères de la sanglante Passion. On la voyait dans une sorte d'agonie, pendant laquelle il lui sortait de tous les pores une sueur mêlée de sang. Puis on eût dit qu'on la déchirait de coups de fouet. Enfin, sa tête portait comme l'empreinte du couronnement d'épines. Beaucoup de personnes, parmi lesquelles son confesseur, le marquis et la marquise de Mantoue, la bienheureuse Osanne Andreasi, attestèrent par écrit, comme témoins oculaires, la réalité de ces faits merveilleux.

A ces souffrances corporelles venaient s'ajouter d'indicibles angoisses morales. Pendant quarante ans, la Bienheureuse dut passer à travers des ténèbres, des sécheresses, des impuissances et des délaissements terribles. Et ce martyre de l'âme était si effroyable qu'elle eût succombé sous la rigueur des épreuves, si des faveurs extraordinaires n'étaient venues la soutenir.

DIEU LA COMBLE DE FAVEURS EXTRAORDINAIRES

Son oraison était accompagnée de fréquentes extases. Alors son corps devenait froid, insensible et sans mouvement : on eût dit qu'elle était morte. Pendant ces extases, Dieu lui révélait les secrets du ciel. Une fois, il lui sembla que son âme était conduite à travers tous les chœurs des anges et des saints, et elle connut l'inégalité de leurs mérites par la différence de leurs rangs. Elle aperçut parmi les séraphins plusieurs âmes qu'elle avait connues sur la terre et demanda à l'ange

qui la conduisait par quelle vertu ces âmes s'étaient élevées à ce haut degré de gloire : il lui fut répondu que c'était par la grande conformité et parfaite union de leur volonté avec celle de Dieu.

Dans une autre extase, un ange lui dit : « Il y a plusieurs choses qui font monter une créature raisonnable au parfait amour de Dieu : mais une des principales, c'est la vie souffrante, toute détrempée dans la douleur et les amertumes, accompagnée néanmoins et suivie d'actions de grâces et de résignation à la volonté divine. »

« Quand l'homme, ajouta cet ange, marche par ce chemin de l'affliction et de la désolation, l'amertume qui remplit son pauvre cœur le dégoûte entièrement du monde et des appâts de cette vie. L'homme étant dégoûté de ce monde, goûte d'un autre côté son Dieu; goûtant Dieu, il s'attache à lui; s'attachant à lui, il embrasse toutes ses volontés; embrassant toutes ses volontés, il se conforme entièrement à lui ; se conformant entièrement au bon plaisir de Dieu, il se transforme en lui. Et ainsi l'affliction est le chemin du parfait amour et de la parfaite transformation. »

Au sortir de ces extases, la Bienheureuse revenait à elle-même, dit un de ses biographes, comme une personne qui « de la clarté d'un plein midi entrerait immédiatement dans les ténèbres d'un plein minuit : si obscures et ténébreuses lui semblaient les choses de ce monde, en comparaison des admirables qu'elle avait vues. »

Souvent, il lui semblait entendre une voix céleste qui lui criait : « Aime Dieu, aime celui qui t'aime, aime ce bien infini. N'aime point ce monde trompeur, n'aime point celui qui ne t'aime point. »

Notre Seigneur voulut un jour l'éclairer sur le mérite de l'obéissance. La Bienheureuse avait fait, par amour pour cette vertu, un abandon complet de sa volonté entre les mains de son confesseur. Le Sauveur lui apparut et lui dit : « Ma fille, parce que tu t'es généreusement dépouillée de ta propre volonté, pour l'amour de moi, demande tout ce que tu voudras, et je te l'accorderai. » Stéphanie n'hésita pas, elle répondit comme autrefois saint Thomas d'Aquin à une semblable demande : « Je ne veux pas autre chose, mon doux Seigneur, que vous-même. »

Dieu lui avait donné pour guide et patron spécial le grand apôtre saint Paul, qui l'instruisit des plus sublimes secrets de la théologie mystique. Aussi des théologiens distingués, comme le Bienheureux Jérôme de Vérone, un des plus pieux et des plus savants de son siècle, venaient-ils chercher auprès d'elle la solution de leurs difficultés.

Elle avait aussi reçu du ciel le don de lire dans les consciences et de pénétrer les secrets de l'avenir. Une femme, poussée par le démon de la vengeance, avait résolu d'empoisonner quatorze personnes. Elle se disposait à exécuter son crime, quand elle rencontra la Bienheureuse : « Gardez-vous bien, lui dit celle-ci, d'accomplir votre exécrable forfait : autrement, je me rendrai votre partie et votre accusatrice. » La malheureuse, confuse de se voir découverte, se jeta à ses pieds, lui remit le poison qu'elle avait préparé, et promit de s'amender.

Un avare avait suscité un procès à de pauvres orphelins pour s'enrichir de leurs dépouilles. La Bienheureuse alla le trouver et l'avertit d'avoir à cesser son injuste poursuite, sinon qu'il périrait le même jour où il mettrait la main sur leurs biens. Le misérable se moqua de cet avis, mais, le jour même où il gagna son procès, on le trouva mort dans son lit.

SON ADMIRABLE HUMILITÉ

Toutes ces faveurs du ciel lui venaient de sa profonde humilité. Stéphanie s'estimait la plus grande pécheresse de la terre. Seule dans sa petite chambre, elle s'anéantissait, pour ainsi dire, devant l'infinie majesté de Dieu et implorait avec larmes sa miséricorde. Elle demandait pardon au Seigneur de ne pas l'aimer comme il le méritait et sollicitait la grâce de vivre inconnue en ce monde.

Et, en effet, l'estime que les gens de bien avaient de sa vertu était pour elle une véritable torture. Ce fut le motif qui la porta à refuser les offres du duc de Ferrare. Ce prince lui avait fait préparer un appartement dans son palais. Elle l'en remercia : « Je suis née dans une pauvre maison, lui dit-elle, et je désire y mourir. »

La république de Venise voulait lui donner un palais magnifique pour y établir un couvent de l'Ordre dominicain, mais la Bienheureuse refusa une offre qui lui eût attiré les applaudissements des hommes. Elle opposa le même refus au marquis de Mantoue, qui lui avait proposé la plus belle de ses maisons, afin de l'avoir chez lui et de pouvoir conférer avec elle de son intérieur.

La Bienheureuse s'étonnait de ces attentions qui s'adressaient à sa personne, et les attribuait à l'ignorance que l'on avait de ses défauts. C'était pour elle un supplice lorsque ses supérieurs l'obligeaient à montrer son anneau et ses stigmates.

VIE EXTÉRIEURE DE LA BIENHEUREUSE

Selon son plus grand désir et la promesse qu'elle avait faite en son jeune âge, la bienheureuse Stéphanie avait revêtu l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, bien qu'on la pressât d'entrer dans celui de Saint-François. Notre-Seigneur lui ayant dit de se livrer non seulement à la vie contemplative, mais aussi à la vie active, elle s'adonna aux œuvres de miséricorde, à la visite des hôpitaux, au soin des malades et à l'assistance des pauvres. Elle-même était obligée de gagner chaque jour son pain par des travaux manuels, mais son zèle lui inspira de quêter des aumônes qu'elle distribuait ensuite aux nécessiteux avec bonté et discrétion.

Quoique vivant modestement dans une pauvre chaumière, elle ne put échapper aux calomnies du monde; on la traita d'hypocrite, on essaya même de ternir sa réputation, mais Dieu la soutint dans cette dure épreuve, et plusieurs fois même il manifesta par le don des miracles l'innocence et la sainteté de sa fidèle servante.

Stéphanie fit deux voyages à Lorette, et les habitants des villes qu'elle traversait se disputaient l'honneur de la recevoir et de lui donner l'hospitalité. Les princes eux-mêmes recouraient à elle. Le Sénat de Venise, ainsi qu'Hercule, duc de Ferrare, voulaient la retenir dans leurs Etats. François de Gonzague, duc de Mantoue, recommandait son peuple et sa famille à ses prières, et, non content de ces marques d'estime et de confiance, il lui accorda, par un diplôme, le droit de bourgeoisie de Mantoue. Ce diplôme, conçu en des termes très honorables, porte la date du 11 février 1519.

La Bienheureuse voulait établir un monastère à Soncino, qu'elle regardait comme sa seconde

patrie. Pour y arriver, elle rassembla d'abord dans sa pauvre demeure quelques jeunes filles qu'elle formait à la pratique des vertus religieuses. En 1510, avec l'approbation du pape Jules II, elle entreprit de bâtir un couvent sous le vocable de saint Paul. Dieu lui vint en aide, et, dès l'année 1519, une trentaine de jeunes filles des plus nobles familles y travaillaient sous sa direction à acquérir la perfection religieuse.

La réputation de ce monastère se répandit bien vite, et François Ier, roi de France, durant son séjour dans le Milanais, chargea le gouverneur de Soncino d'aller saluer de sa part la bienheureuse Stéphanie, et de lui annoncer qu'il accordait à ce monastère l'exemption de tout droit et impôt.

Elle reçut aussi dans cette maison la visite de sainte Angèle de Mérici, l'illustre fondatrice des Ursulines.

On raconte encore que Louis Sforza, duc de Milan, ayant voulu voir la Bienheureuse, se présenta à elle sous un habit emprunté, cachant soigneusement son nom et toutes les marques de sa dignité. Une inspiration intérieure lui fit aussitôt reconnaître ce prince : elle lui donna de sages avis et lui prédit que s'il n'écoutait pas favorablement les plaintes des veuves et des orphelins, les opprimés crieraient vers Dieu et qu'il perdrait ses Etats. L'événement ne vint que trop tôt justifier cette prédiction.

MORT DE LA BIENHEUREUSE

La servante de Dieu n'eut pas la consolation de terminer sa vie dans le monastère qu'elle avait fondé. Elle prédit à ses religieuses qu'elles seraient obligées d'en sortir, et que, pour elle, elle n'y retournerait plus. En effet, en 1529, une armée nombreuse et indisciplinée s'approcha de Soncino; la Bienheureuse crut prudent de faire sortir ses religieuses de leur couvent situé hors de la cité et sans défense : elle revint habiter dans l'intérieur de la ville la maison qui avait été son premier séjour. Elle y tomba malade au mois de novembre, et annonça que sa fin était proche.

En effet, le jour de Saint-Etienne, les forces lui manquèrent, et, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, il lui fut impossible de rien prendre que la Sainte Hostie qu'elle recevait à la Communion. Elle reçut le Saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une ferveur admirable et mourut le 2 janvier 1530, à l'âge de soixante-treize ans, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains! »

CULTE ET MIRACLES

A peine eut-elle rendu le dernier soupir que son corps, maigre et exténué par les jeûnes, les pénitences rigoureuses et la maladie, parut tout changé et avec la même fraîcheur qu'à l'âge de quinze ans. Ses membres gardèrent leur souplesse.

Dieu fit bientôt connaître la sainteté de sa servante par de nombreux miracles. Une dame, nommée Libera Fontana, ayant fait toucher son chapelet au corps de la Bienheureuse, le mit ensuite au cou de son petit enfant malade à l'extrémité : aussitôt l'enfant se leva, parfaitement guéri.

La Mère Prisca, qui avait succédé à la bienheureuse Stéphanie comme supérieure de la communauté, eut aussi des preuves de la faveur extraordinaire dont la défunte jouissait auprès de Dieu. Obligée de subvenir aux besoins du monastère, elle était tombée malade d'inquiétude. La Bienheureuse lui apparut éblouissante de clarté, et l'assura que Dieu inspirerait à un gentilhomme de lui venir en aide. Le jour même, ce gentilhomme arrivait au couvent, apportant une aumône considérable, qui tira les religieuses d'embarras.

Le pape Benoît XIV a approuvé, en 1740, par un décret du 10 décembre, le culte rendu à la bienheureuse Stéphanie Quinzani. Le monastère de Saint-Paul n'existe plus, mais cependant la mémoire de la fondatrice n'a pas disparu avec lui, et les habitants de Soncino regardent toujours leur sainte compatriote comme leur protectrice auprès de Dieu.

SOURCES CONSULTÉES :

L'Année dominicaine, tome de janvier, p. 517-534, d'après la vie de la Bienheureuse écrite par son confesseur.

SAINT FERJUS, EVÊQUE DE GRENOBLE ET MARTYR

Fête le 16 janvier.

Saint Ferjus, blessé à mort par des assassins, tandis qu'il annonce la parole de Dieu, est jeté dans un four ardent.

LE CHRISTIANISME A GRENOBLE

La ville de Grenoble était à l'origine un poste militaire fondé par les Romains, lorsqu'ils firent la conquête du pays des Allobroges.

Le christianisme s'y établit de bonne heure; cette Eglise naissante était gouvernée par des hommes apostoliques qui tenaient leur mission des évêques de Vienne.

Jusque-là, Grenoble s'appelait Cularo; cette ville ne devint un peu considérable qu'en 288, sous Maximien et Dioclétien. Ces deux empereurs relevèrent ses murs et donnèrent leur nom à deux de ses portes. L'une, sur la route de Vienne, fut nommée Jovienne en l'honneur de Dioclétien; l'autre, sur la voie romaine, fut appelée Herculéenne du surnom de Maximien.

Cent ans après, en 379, l'empereur Gratien, revenant d'Illyrie, passe dans les environs de la province viennoise et s'arrête à Cularo. Ce jeune prince, zélé pour le christianisme, agrandit cette ville et y établit un siège épiscopal. L'oppidum gaulois devenait cité romaine. C'est alors, qu'en reconnaissance des bienfaits de cet empereur,

Cularo prit le nom de ville de Gratien, *Gratianopolis*, d'où l'on a formé celui de Grenoble.

Son premier évêque fut Domnin, qui assista comme délégué des Eglises des Gaules, au Concile d'Aquilée, en 381, où furent condamnés Pallade et Secondien, convaincus d'arianisme.

RESTES DE PAGANISME

Si, à l'origine, l'Eglise de Grenoble ne fut point fécondée par le sang des martyrs, au VIIe siècle, en revanche, l'ère des persécutions contre la foi semble être revenue; parfois encore les méchants paraissent triompher.

A la mort de Clarus, évêque de Grenoble, qu'on voit figurer une dernière fois en 653, souscrivant à la donation de Clovis II en faveur du monastère de Saint-Denis, Ferréol ou Ferjus fut appelé à lui succéder sur ce siège épiscopal.

Les temps étaient difficiles; la mission à remplir était grande. L'ancienne société avait disparu, et de ses éléments, rajeunis et purifiés, allait bientôt surgir une société nouvelle. Mais que d'obstacles l'évêque n'avait-il pas à vaincre!

C'était la nature fière et indomptée des barbares à plier sous le joug de l'Evangile. Que de vertus, de travaux ne fallait-il pas pour discipliner leurs mœurs farouches et les façonner aux saintes règles de la morale chrétienne!

C'était encore une guerre incessante contre le paganisme et l'hérésie.

On le sait, les doctrines d'Arius, sous la protection des princes burgondes qui les professaient, rencontrèrent longtemps des prosélytes ardents et obstinés.

Le paganisme, frappé d'interdiction comme culte public, avait déserté les grandes villes, mais s'était réfugié dans les bourgades reculées, où il continua d'être exercé tantôt dans l'ombre ou le mystère, tantôt au grand jour, suivant qu'il trouvait tolérance ou faveur auprès des magistrats souvent sectateurs eux-mêmes des faux dieux.

C'est un fait hors de doute que les superstitions païennes étaient encore répandues et vivaces en plusieurs contrées pendant les VIe et VIIe siècles.

TROUBLES DANS LES ROYAUMES FRANCS

A ces éléments de discorde venaient s'ajouter les querelles politiques qui s'incarnent dans les noms de Brunehaut, de Frédégonde et d'Ebroïn, maire du palais de Bourgogne, qui fit peser un joug de fer sur ce malheureux pays.

Le sang des martyrs coule de nouveau.

L'évêque de Vienne, saint Didier, périt en 607, victime de la haine de Brunehaut. En 660, à Genève, Egoaldus est chassé de sa ville épiscopale par le roi Chilpéric III. A Viviers, c'est saint Arcons qui meurt assassiné. A Grenoble, c'est saint Ferjus, dont le nom et la mémoire sont encore l'objet d'un culte populaire.

UN GRAND ÉVÊQUE

Le saint évêque de Grenoble, que la vue de tant d'excès pénétrait de douleur, résolut de s'opposer comme une digue à ce torrent de licence qui ne connaissait plus de bornes.

Ce pontife avait une éloquente parole, un cœur d'apôtre et une fermeté à toute épreuve. Prenant en main la cause de Dieu, il osa résister à la violence des hommes. Avec l'autorité du caractère auguste dont il était revêtu, il éleva publiquement la voix pour flétrir les scandales, dénoncer les attentats sacrilèges contre la liberté de l'Eglise.

C'est un grand et beau spectacle à une époque où le droit était méconnu et la justice foulée aux pieds, de voir l'évêque lutter au nom de la religion et de la liberté!

Ce grand exemple était donné alors par Ferjus, évêque de Grenoble.

Réduits pour un temps à l'impuissance par l'inébranlable fermeté du pontife, mais frémissants de rage, ses ennemis, confondus par la véhémence et la vérité de ses reproches, le firent condamner à l'exil et expulser de sa ville épiscopale.

Du moins, quelques-uns disent que ce fut à l'instigation ou par les ordres du cruel Ebroïn, maire du palais royal, qu'il fut chassé et ensuite mis à mort.

Dans un Concile, Ferjus s'était fortement opposé aux injustes prétentions d'Ebroïn. Mais l'injustice et la violence ne sont pas vaincues pour si peu. Bientôt le tyran trouve le moyen de faire massacrer le saint prélat au moment où il enseigne l'Evangile.

PRÉDICATION DE SAINT FERJUS

Le peuple de Grenoble était alors plongé dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur, et vivait dans de grands désordres. Aussi Ferjus, qui possédait les vertus et les qualités d'un véritable évêque, la sainteté de la vie, la science, la sollicitude pastorale et le zèle pour la pureté de la foi, gémissait-il en voyant ses ouailles égarées par l'erreur et le vice. Sans relâche, il travaillait à les ramener par ses instructions et ses exemples à la connaissance de la foi véritable et à la pratique des œuvres chrétiennes.

Dans ce but, il avait fait dresser une chaire de bois, près de sa ville épiscopale, sur une haute colline qui s'appelait alors le mont Esson, et sur les flancs de laquelle s'étalait une petite et verdoyante terrasse dominant la rive droite de l'Isère (1).

Le pieux évêque trouvait ce lieu propice au ministère de la prédication et venait souvent y annoncer la parole de Dieu, expliquer les Saintes Ecritures et les mystères qui y sont renfermés.

Un jour, Ferjus, selon sa coutume, avait assemblé ses auditeurs sur cette petite élévation. Une foule considérable d'hommes et de femmes, fidèles et infidèles, était venue l'entendre.

L'homme de Dieu, pénétré de l'esprit du divin Maître que nous voyons dans l'Evangile gravir la montagne pour instruire la multitude, monte

(1) Aujourd'hui, la Bastille, sur le plateau où se trouve actuellement le fort Rabot.

dans sa chaire, et puise dans l'ardeur de sa foi d'éloquentes et persuasives paroles.

Longtemps il parla de la divinité et de l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, surtout de sa coexistence éternelle avec le Père et le Saint-Esprit, de sa naissance éternelle dans le sein du Père, et de sa naissance temporelle d'une Mère toujours vierge. Personne, ajouta-t-il, sans l'aide de Jésus-Christ, ne peut avoir accès auprès de la miséricorde de Dieu; personne non plus ne doit désespérer de son pardon, si de tout cœur et de toute âme on croit en Celui qui a dit : *C'est moi qui suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé et il trouvera des pâturages*, et qui a dit encore en un autre endroit des Saints Livres: *Personne ne vient au Père, sinon par moi.*

LE MARTYRE

Pendant que saint Ferjus faisait entendre ces discours pleins de foi et de charité, avec cette ardeur qui anime un pasteur fidèle, pieux, vigilant et tout dévoué à remplir les devoirs de sa charge, un des assistants, transporté de fureur et poussé par cette haine diabolique par laquelle la mort est entrée dans le monde, s'arma d'une branche de saule dans un bois voisin des eaux, en frappa d'une main sacrilège la tête vénérable de l'évêque et le renversa par terre à demi-mort.

A la vue de cet horrible attentat, le peuple fidèle s'enfuit épouvanté. Mais la rage des méchants n'était pas encore assouvie; d'autres complices d'une conjuration parricide accourent, ils enlèvent violemment le saint pontife et le jettent dans un four du voisinage qu'on chauffait par hasard pour y cuire du pain. Ils ne se retirent qu'après la consommation de leur crime impie. Les chairs du saint martyr furent promptement consumées, réduites en cendres, ses os carbonisés : mais son âme, décorée de la palme triomphale, s'envola vers le ciel. C'était le 12 janvier, vers 660.

***

Ainsi, défenseur intrépide des droits sacrés de la religion, l'évêque saint Ferjus fut victime de son zèle généreux et de la haine perverse des méchants.

Sans doute, il ne faut pas rejeter sur le peuple entier de Grenoble l'odieux de ce crime barbare. De quels rangs partait cette attaque audacieuse dirigée contre l'évêque? Quels ennemis assez sûrs de l'impunité pour oser l'assassiner en plein jour et en public?

Le peuple, si égaré ou si corrompu qu'il pût être, sentait bien qu'il n'avait pas de meilleur appui, de plus sûre garantie de son indépendance que cette autorité des évêques qui n'avaient pas abdiqué leur ancien titre de *défenseurs de la cité*.

Aussi a-t-on accusé Ebroïn et ses émissaires de la mort du saint évêque de Grenoble.

Si la justice humaine ne poursuivit pas les meurtriers, si l'iniquité parut quelque temps triomphante, bientôt la main de Dieu s'appesantit sur les coupables; maudits de tous, châtiés dès ce monde, ils périrent misérablement.

La légende du Saint ajoute qu'en punition de ce crime, quelques années plus tard, Grenoble, la ville aux cent tours, fut réduite presque à néant; ses citoyens furent expulsés, ses remparts abattus. Ce n'était plus qu'une petite bourgade déserte, aux rares habitants; et les alentours, aux vallées si fécondes, n'avaient plus de laboureurs pour les cultiver.

SÉPULTURE — ÉGLISE DE SAINT-FERJUS

Après le départ des meurtriers, les fidèles recueillirent avec un soin pieux les cendres et les ossements du saint martyr. Mais, ne voulant point les exposer à de nouvelles profanations, ils ne les apportèrent pas dans la ville.

Descendant la montagne du côté de l'Orient, et remontant le cours de l'Isère, l'espace d'environ deux mille pas, ils allèrent les ensevelir en un tombeau creusé dans le roc et sur lequel ils déposèrent une pierre de grande dimension.

A cet endroit même fut construite l'église de la paroisse de Saint-Ferjus qu'on appelle maintenant la Tronche.

Cette église, érigée sous le vocable de saint Ferjus, est aujourd'hui détruite; elle s'élevait près d'une ancienne route sur les bords de l'Isère, et sa fondation devait remonter à une époque peu éloignée de celle où périt le saint prélat, si toutefois elle ne remonte pas à cet âge même, car elle est rappelée dans plusieurs titres des XI^e^ et XII^e^ siècles.

Elle était déjà alors église paroissiale. On y trouvait une chapelle particulière sous l'invocation de saint Ferjus; une antique confrérie était sous son patronage, et un tableau représentait son martyre.

MIRACLES
TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT FERJUS

Pendant longtemps, dit la légende, Dieu opéra un grand nombre de miracles au tombeau de son serviteur, et même, ajoute-t-elle, il s'y en opérerait encore si, par la négligence des habitants, son église n'eût été délaissée et ses ossements enlevés.

L'historien dauphinois, Aymar du Rivail, qui vivait vers la fin du XV^e^ siècle et au commencement du siècle suivant, nous apprend qu'à son époque les restes de ce Saint étaient à Varacieux, près de Vinay, aussi du diocèse de Grenoble, où ils avaient été transférés de la Tronche.

Chaque année, au jour de l'Ascension, on faisait dans ce bourg une procession solennelle où l'on portait la châsse de saint Ferjus.

« J'implorai, dit l'historien, ces reliques pendant une fièvre opiniâtre et, par l'intercession de saint Ferjus, Dieu me délivra de cette fièvre; et je ne fus point le seul à éprouver la vertu miraculeuse du saint martyr, beaucoup l'ont ressentie avec moi. »

D'après le même auteur, à la procession des reliques de saint Ferjus, dans le bourg de Vara-

cieux, la châsse, fermée à clé, s'ouvrait d'elle-même sans le secours de personne.

Du Rivail écrivait en 1533, époque antérieure à celle des guerres de religion. Vingt-huit ou vingt-neuf ans après, les reliques du Saint et la châsse qui les contenait furent brûlées et jetées à la voirie par les huguenots au commencement de leurs dévastations.

CULTE DE SAINT FERJUS

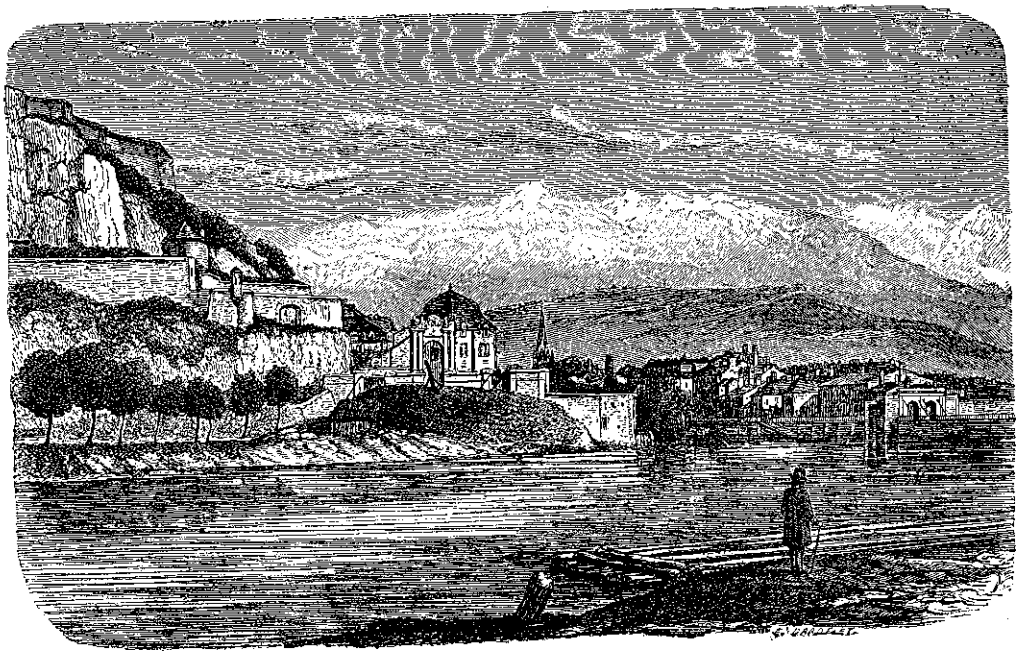
Le culte de saint Ferjus est immémorial dans le diocèse de Grenoble. Sa fête est marquée dans les anciens bréviaires, et, plus tard, elle fut même célébrée dans la province ecclésiastique de Vienne.

Le cardinal Le Camus avait fait peindre le portrait du Saint dans une salle de l'évêché de Grenoble avec une inscription relatant son martyre.

A la Tronche, où la nouvelle église paroissiale qui, en 1852, a remplacé l'ancienne, est toujours sous le même vocable, le culte du saint évêque est célébré d'une manière plus particulière. On y expose à la vénération des fidèles une parcelle des reliques du saint martyr dans une monstrance en forme de bras.

A l'époque récente du déplacement de l'église, on s'était engagé à rebâtir, dans le cimetière, une chapelle commémorative sur le tombeau du saint patron de la paroisse.

Cet engagement a été rempli, grâce à un généreux bienfaiteur; un édicule de style roman, surmonté de la statue du saint martyr, apparaît aux regards, sur les bords de l'Isère, et rappelle



Vue de Grenoble en 1860.

Bastille et fort Rabot. — Porte de France. — Eglise Saint-André. — Ancienne porte Randon.

le souvenir impérissable d'un de ces évêques qui ont obtenu le triomphe de la civilisation sur la barbarie.

ORAISON ANTIQUE DE SAINT FERJUS

Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui, glorifié par les nombreux miracles de votre martyr et pontife, le bienheureux Ferjus, donnez à vos serviteurs d'abondantes grâces pour parvenir jusqu'à vous; daignez, nous vous en supplions, nous accorder l'assistance des prières de celui dont nous célébrons la mémoire; par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne avec vous et le Saint-Esprit pendant les siècles des siècles.

ORAISON MODERNE

O Dieu qui, par l'admirable prédication de saint Ferjus, votre martyr et pontife, avez amené à la connaissance de votre nom votre peuple enseveli dans l'infidélité, accordez-nous, nous vous en prions, d'être instruits par ses exemples salutaires et d'être défendus par son secours contre tout danger. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

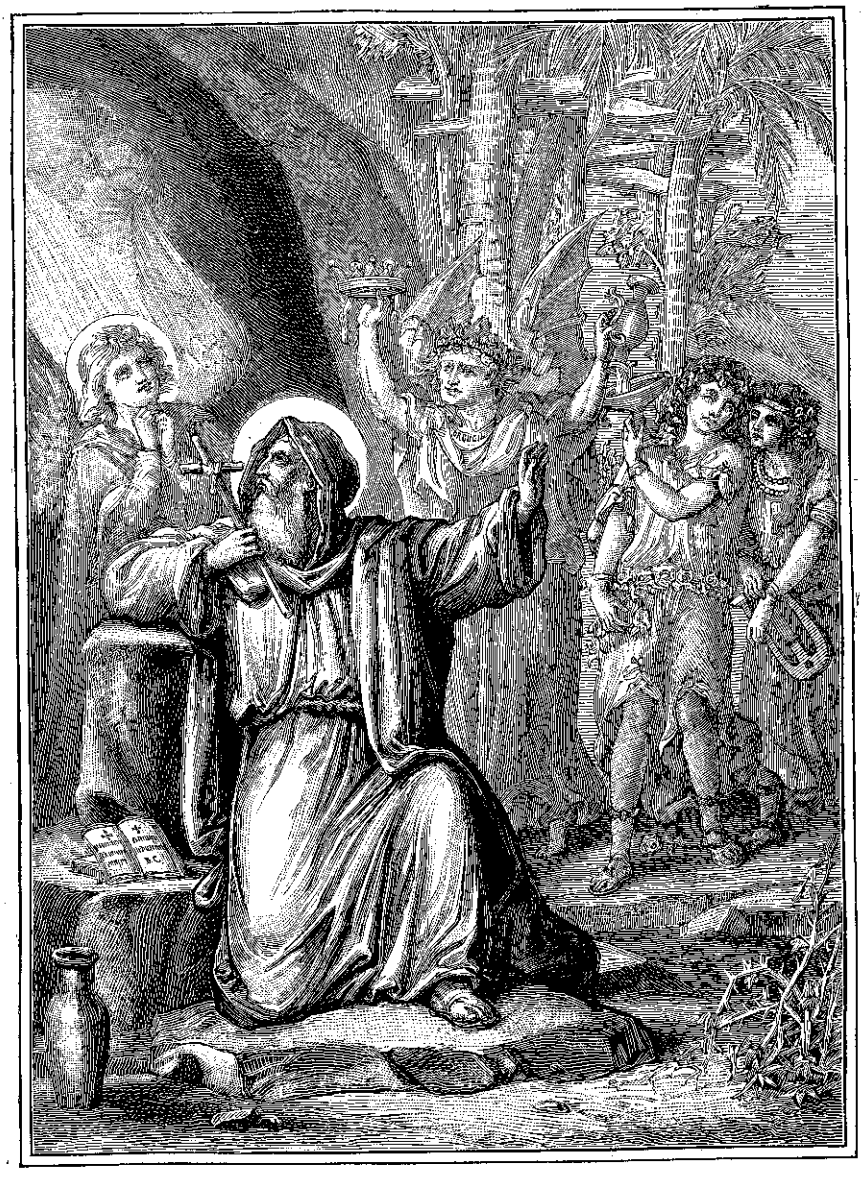
SOURCES CONSULTÉES

Légendes des bréviaires de Grenoble et de Vienne, 1513, 1783. — Offices propres de Grenoble, 1866. — Aymar du Rivail : *De Allobrogibus.* — Pilot : *Histoire de Grenoble*, 1829. — *Statistique de l'Isère*, 1846. — *Semaine religieuse du diocèse de Grenoble* : *Saint Ferjus*, articles de M. le chanoine Auvergne et de M. J. Pilot. — *Histoire de Grenoble*, par Prudhomme, archiviste de l'Isère, 1888. — Auvergne : *Chronologie des évêques de Grenoble*, 1900.

E. V.

SAINT ANTOINE

Fête le 17 janvier.



La tentation de saint Antoine au désert.
(Composition de Ciappori.)

SON ENFANCE

Saint Antoine naquit vers l'an 250, en Egypte, dans une famille riche des biens de ce monde, mais qui préférait le don de la foi à l'or et à l'argent. Son père et sa mère ne consentirent à se décharger sur personne du soin d'élever leur fils et de former son caractère, mais lui donnèrent eux-mêmes une éducation forte et sévère sans lui permettre de fréquenter les écoles corrompues du paganisme : Antoine ne quittait pas la maison paternelle sinon pour aller à l'assemblée des fidèles, et, pendant longtemps, il ne connut que sa demeure et l'église.

Les parents d'Antoine furent donc les artisans de sa sainteté, car ils le préparèrent, dès ses premières années, aux luttes contre le démon en l'exerçant au sacrifice; ils se plaisaient à lui apprendre à résister aux tentations de gourmandise qui assaillent dès l'enfance les fils d'Eve, et tout jeune encore, rapporte un auteur, il serait demeuré à jeun plutôt que de toucher aux mets de la table, ou seulement de les demander; il attendait qu'on les lui offrît.

A dix-huit ans, Antoine perdit ses parents et se trouva possesseur de deux fortunes : l'or et la bonne et forte éducation du chrétien. Nous allons voir comment il méprisa la première et comment il sut faire valoir la seconde, pour devenir un grand saint.

Il songea dès lors à se consacrer tout entier au service de Dieu. Préoccupé de cette pensée, il se rendait un jour à l'église, et chemin faisant, méditait le passage où l'Evangéliste raconte la vocation des apôtres, et nous montre ces derniers, quittant et méprisant tout pour suivre Jésus-Christ. La manière de vivre des premiers chrétiens, leur renoncement à toute propriété, la communauté des biens établie entre eux, lui revenaient également à la mémoire. A peine Antoine est entré dans l'église, qu'il entend lire les paroles adressées par Notre-Seigneur au riche dans l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en le prix aux pauvres, venez et suivez-moi, et vous aurez un trésor dans le ciel. » Le riche n'eut pas le courage d'accomplir ce sacrifice, et, pénétré de tristesse, s'éloigna de Notre-Seigneur. Mais Antoine s'appliqua le conseil du divin Maître comme s'il lui eût été adressé personnellement, et, au sortir de l'église, il partagea une partie de ses terres entre ses voisins, vendit le reste et ses meubles, en distribua le produit aux pauvres, ne se réservant qu'une faible somme pour l'entretien de sa sœur et le sien. Mais là ne devait point s'arrêter la vertu de notre Saint et Dieu l'appelait à une perfection plus haute.

Peu après, comme il écoutait la lecture de l'Evangile, cette autre parole vint frapper ses oreilles : « Ne vous mettez point en peine du lendemain. » Voyant qu'il n'avait pas accompli tous les conseils de Notre-Seigneur en réservant une faible part de ses richesses, il distribua aux pauvres ce reste de son ancienne fortune, confia sa sœur à une communauté de vierges et résolut de renoncer lui-même entièrement au monde.

IL QUITTE LE MONDE

Or, à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 270, l'Egypte ne possédait pas encore les nombreux monastères qui couvrirent son sol dans la suite, et la vie solitaire était presque inconnue. Quelques années auparavant, des monastères florissants, dont l'origine remonte à l'apôtre saint Marc, s'étaient élevés dans cette contrée : saint Julien avait fondé à Antinoüs un couvent et s'était trouvé à la tête de dix mille religieux. Mais, bientôt, un décret de persécution lancé par Dioclétien, qui voyait, comme nos gouvernements actuels, un péril social dans le catholicisme et la vie religieuse, dispersait ou mettait à mort tous ces moines. Dans la Thébaïde seulement, nous disent les auteurs, on compta quarante-quatre mille martyrs. Ceux qui aspiraient à la pratique des conseils évangéliques ne pouvaient donc trouver de retraite dans les monastères et ne pénétraient pas encore dans les déserts. Ils se contentaient de se retirer dans des ermitages assez rapprochés des villes ou des villages. Saint Antoine fit la rencontre de l'un d'entre eux, vieillard qui vivait là depuis son jeune âge, et se mit dès lors en devoir d'imiter son genre de vie. Il s'établit à une petite distance de sa demeure et commença l'apprentissage de la vie solitaire dont il devait être un des plus illustres représentants. Il partageait son temps entre le travail des mains, l'oraison et l'étude de l'Ecriture Sainte, développant ainsi son âme, son intelligence en même temps qu'il mortifiait son corps. Il visitait aussi les ermites des environs, afin de s'édifier de leurs bons exemples et s'attachait à reproduire en lui la vertu qui éclatait davantage dans chacun d'eux. En peu de temps, les progrès du nouveau solitaire furent si rapides qu'il devint le modèle de ceux qu'il était venu imiter et fut surnommé le *Deicole*, c'est-à-dire l'adorateur de Dieu, à cause de son éminente piété.

TENTATIONS DU DÉMON

Mais le démon n'avait pas vu d'un œil indifférent ce jeune homme quitter le monde et engager sa sœur dans la vie religieuse; il prévoyait aussi qu'une foule d'âmes, attirées par ces exemples, quitteraient le monde pour se livrer à la pratique des conseils évangéliques. Les saints, en effet, ont de tout temps exercé et exerceront toujours une attraction puissante et souvent irrésistible sur les âmes qui les entourent. Et si notre société avait au milieu d'elle quelques grands saints, nous ne la verrions pas languir dans les convulsions de l'agonie. Saint Antoine, à lui seul, devait peupler les déserts de la Palestine et de l'Arabie. Quoi donc d'étonnant si Satan s'acharne à le tenter et à le persécuter sous toutes les formes, pendant plus de quatre-vingts ans. Cette lutte démontre la vérité de cette maxime si consolante de la vie spirituelle : Que Dieu ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, ou en d'autres termes, qu'il nous accorde toujours le secours nécessaire pour résister à la tentation.

Le démon attaque tout d'abord saint Antoine sous la forme des trois concupiscences; c'est ainsi qu'autrefois il avait tenté Notre-Seigneur dans le désert. Il commence par lui représenter, d'un côté, les richesses qu'il a abandonnées et le bien-être dont il aurait pu jouir dans le monde, et de l'autre, les souffrances, la rigueur de la pauvreté auxquelles il s'était volontairement réduit, et la difficulté d'atteindre le but de la vie religieuse. Une prière ardente et pleine de foi chasse ces pensées de découragement et le désir des richesses que Satan cherchait à lui inspirer. L'ennemi des âmes attaque alors son adversaire du côté de la chair, s'efforçant de faire pénétrer dans son esprit des imaginations honteuses, et offrant à ses regards des visions propres à le troubler; le soldat de Jésus-Christ sort victorieux du combat, en employant les armes recommandées par Notre-Seigneur, pour chasser cette sorte de démons : la prière et le jeûne. Satan cherche enfin à réduire le serviteur de Dieu par l'orgueil : un jour, un petit nègre d'une laideur affreuse vint tout en pleurs se jeter aux pieds du solitaire, en disant : « J'ai trompé et séduit bien des chrétiens, mais je me vois vaincu par toi comme je l'ai été par les autres saints. » Saint Antoine, peu rassuré sur la valeur de cette cano-

nisation anticipée, demande au nain de décliner son nom, et, apprenant que c'était l'esprit de fornication, il le fait disparaître subitement en prononçant un texte des psaumes.

SES MORTIFICATIONS — COMBATS QUE LUI LIVRE SATAN

Loin de se reposer ou de se relâcher dans la ferveur, après cette première victoire, notre Saint ne songea qu'à se préparer à de nouveaux combats et s'adonna à la mortification avec une ardeur plus grande; une natte et un cilice, quelquefois la terre nue lui servait de couche, souvent il passait toute la nuit en prière; il ne mangeait qu'une fois par jour, après le coucher du soleil; du pain, du sel et un peu d'eau composaient son repas. Il passait fréquemment deux ou trois jours consécutifs sans prendre aucune nourriture et ne rompait le jeûne que le quatrième jour.

Jugeant que sa solitude n'était pas assez profonde, il résolut de se cacher dans un tombeau et n'indiqua sa nouvelle retraite qu'à un frère, chargé de lui apporter un peu de nourriture à des jours déterminés. Lorsque Antoine fut descendu dans ce sépulcre, le Frère en ferma l'entrée; mais, bientôt, Satan accabla le solitaire de tant de coups que celui-ci ne put de quelque temps faire un geste ni articuler une parole.

Un autre jour, l'ami du Saint, venant le visiter, trouve la porte du tombeau brisée, et dans l'intérieur, Antoine étendu sans mouvement sur le sol; il le charge sur ses épaules et le transporte au village. Les habitants s'assemblent pour rendre les devoirs funèbres à leur compatriote et passent la nuit auprès du corps, selon la coutume des premiers siècles. Mais, lorsqu'une partie de la nuit s'est écoulée, tous se laissent gagner par le sommeil. Antoine, à ce moment, revient doucement à lui, s'aperçoit que les assistants sont endormis, à l'exception du Frère qui l'avait apporté; il fait signe à ce dernier d'approcher et le prie de le reporter sans bruit et sans éveiller personne dans son tombeau.

Là, prosterné à terre, car il ne pouvait se tenir debout, le serviteur de Dieu priait et se raillait des efforts du démon.

« Me voici, disait-il, je suis Antoine; je ne me cache pas, je ne fuis pas; Satan, je te défie, et ta violence ne me séparera jamais de Jésus-Christ. »

Celui-ci, irrité de la constance d'Antoine, l'attaque avec une violence nouvelle; en un instant, le tombeau est rempli d'une multitude d'animaux féroces, ours, lions, loups, panthères, serpents, scorpions, taureaux, qui, tous, font un bruit épouvantable. Le corps d'Antoine est couvert de blessures et gémit sous les morsures de ces animaux, mais son âme reste dans le calme et la paix; il dédaigne ses ennemis et leur dit: « Votre nombre, vos efforts et votre bruit montrent votre faiblesse; impuissants à me vaincre, vous voulez m'effrayer; » puis il fait le signe de la Croix, et aussitôt, toute cette bande infernale s'évanouit. Levant alors ses regards vers le ciel, il voit une grande clarté; le tombeau, démoli pendant cette lutte terrible, est en même temps relevé et les douleurs de son corps disparaissent subitement. « Où étiez-vous, bon Jésus, s'écrie amoureusement Antoine, pourquoi ne m'avez-vous point secouru dès le commencement. — J'étais ici, répond une voix, mais j'ai attendu, afin d'être témoin de ta lutte, et maintenant, parce que tu as vaillamment combattu, je t'aiderai toujours et ferai connaître ton nom à la terre entière. »

IL SE RETIRE DANS LE DÉSERT

Saint Antoine avait alors trente-cinq ans. Désireux d'une solitude plus parfaite, il s'enfonça plus avant dans le désert. Sur son chemin, il trouve un plat d'argent; ne s'expliquant pas la rencontre d'un pareil objet dans le désert, il comprend que c'est encore un piège de Satan, et lui dit: « Que ton argent périsse avec toi », aussitôt, le plat d'argent disparaît; à quelques pas de là, il se voit en présence d'un monceau d'or, et, sans examiner d'où le précieux métal pouvait provenir, il s'en éloigne rapidement, comme d'une flamme dévorante, traverse le Nil, gravit une montagne au sommet de laquelle est un château en ruines. Il pénètre à l'intérieur et le trouve habité par une foule d'animaux sauvages: ceux-ci s'enfuient à son arrivée. Le solitaire prend avec lui de l'eau et du pain pour six mois et ferme l'entrée de cette masure.

Retranché comme dans une forteresse, il repoussa pendant vingt ans les assauts du démon, ne sortant jamais et ne voyant aucun être humain, si ce n'est les personnes qui venaient deux fois chaque année renouveler la provision de pain et d'eau et encore ne leur adressait-il aucune parole, lorsqu'elles faisaient descendre sa nourriture par une ouverture pratiquée dans le toit.

Un jour, il aperçut dans une vision toute la terre couverte de lacets et de pièges par la malice des démons. Et comme il se demandait en lui-même qui pourrait les éviter, une voix lui répondit: « Antoine, ce sera la seule humilité. »

Le soir, il se mettait à genoux pour méditer les souffrances et la mort de notre divin Sauveur. Toute la nuit se passait souvent dans la contemplation et les entretiens avec Dieu; et quand, le lendemain, le soleil venait le distraire par ses rayons et sa brûlante chaleur, le solitaire s'en plaignait parfois: « O soleil, disait-il, pourquoi viens-tu, par ta lumière, m'ôter la clarté de la véritable et éternelle lumière? »

IL QUITTE SA SOLITUDE ET FONDE DES MONASTÈRES

De nombreux visiteurs venaient pour s'entretenir de leur âme avec saint Antoine, mais celui-ci refusait de communiquer avec eux. Une fois, cependant, il rompit le silence pour rassurer plusieurs personnes que le spectacle de ses luttes avec le démon avait effrayées. La charité, en effet, est le plus grand et le premier de tous les commandements. Une autre fois, un grand nombre de personnes gravirent la montagne, pensant trouver Antoine mort; mais, en s'approchant, elles l'entendirent chanter les louanges de Dieu. Dans l'ardeur qu'elles avaient de le voir, et sans tenir compte des protestations d'Antoine, elles se mirent à démolir le mur. Le solitaire, voyant que toute résistance était inutile, sortit avec un visage radieux et plein de fraîcheur, malgré son âge, ses mortifications extraordinaires, et ses luttes avec le démon.

A partir de ce moment, saint Antoine dut renoncer à vivre dans la solitude. Des foules énormes accoururent désormais vers lui, et beaucoup demandèrent de l'avoir pour maître dans la vie religieuse et cénobitique. Le Saint reconnut la volonté de Dieu, quitta son ermitage pour aller fonder des monastères qu'il visitait souvent, fortifiant les âmes par ses exhortations, et leur dévoilant les artifices de Satan, qu'il connaissait si bien. « Les armes pour le chasser,

disait-il, sont surtout l'oraison, le jeûne, le signe de la Croix et le mépris. »

ON VIENT DE TOUTES PARTS POUR LE VISITER

A plusieurs reprises, saint Antoine tenta de se cacher dans le désert, mais toujours il fut découvert et contraint de renoncer à ses projets. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens qui venaient le voir, mais les païens eux-mêmes. Ainsi deux philosophes, comptant se jouer de sa simplicité, vinrent le trouver, engagèrent une discussion avec lui, et furent tout honteux de se voir confondus par celui qu'ils avaient estimé un ignorant. L'empereur Constantin lui envoya des messagers avec une lettre pour se recommander, ainsi que ses enfants, à ses prières. Saint Antoine ne s'enorgueillit pas de recevoir une pareille ambassade, et écrivit à l'empereur une lettre pleine de sages conseils pour le gouvernement de l'empire. L'autorité de ce patriarche de la solitude était si grande que saint Athanase le manda à Alexandrie pour combattre les hérétiques, en particulier les Ariens, et confirmer les catholiques dans la foi. Toutefois, on ne put le retenir longtemps dans la grande ville, parce que, disait-il, un moine loin de son monastère est comme un poisson hors de l'eau.

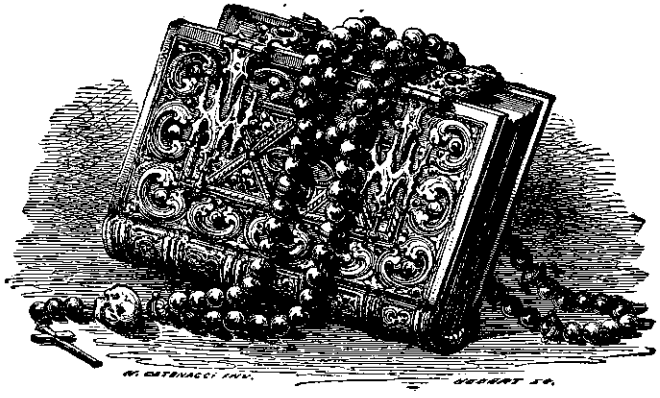
SES MIRACLES

Dieu, d'ailleurs, avait depuis longtemps récompensé sa sainteté, en lui accordant des faveurs merveilleuses et le don des miracles. A partir du moment où le Saint quitta sa solitude, sa vie fut une suite de prodiges : il délivra une quantité de démoniaques, guérit un nombre incalculable de malades, dont quelques-uns étaient éloignés de lui, fit jaillir des sources miraculeuses, dompta des animaux féroces. Il avait aussi le don de discerner l'état des consciences, et connaissait l'état des âmes dans l'autre vie.

SA MORT

Arrivé à l'âge de 105 ans, il sentit sa fin approcher, rassembla ses religieux, leur donna ses dernières instructions, leur défendant de rendre de grands honneurs à son corps, et de l'ensevelir à la manière des Egyptiens (ceux-ci gardaient dans leur maison, le visage découvert, le cadavre de leurs défunts). Il légua, par testament, une partie de ses vêtements à saint Athanase, une autre à l'évêque Sérapion, et la troisième aux moines qui l'entouraient, et s'endormit du sommeil des justes, au milieu du concert des anges.

Une partie de ses reliques repose à Saint-Antoine, près de Vienne, en France, depuis le x^e^ siècle. Au siècle suivant, elles ont guéri un grand nombre de personnes attaquées du *feu sacré*. On l'invoque pour les animaux domestiques, sans doute en considération du pouvoir qu'il exerça sur eux durant sa vie. Dans certains pays, le jour de sa fête, on bénit les chevaux et les bêtes de somme, de même que, dans d'autres contrées, on bénit les chiens le jour de Saint-Hubert. Le culte de ce grand Saint a toujours été célèbre dans l'Eglise, et l'histoire de sa vie, écrite par saint Athanase, a décidé beaucoup d'âmes à se donner au service de Dieu.



SAINTE ROSELINE DE VILLENEUVE

Fête le 17 janvier et le 16 octobre.

Pressée par son père de lui découvrir ce qu'elle porte en son tablier, Roseline obéit; mais les pains ont été soudain changés en roses.

AU CHATEAU DES ARCS — LE PREMIER BAISER D'UN PÈRE
LES ROSES DE LA CHARITÉ

Sur un riant plateau de la Provence orientale, auprès de la vieille cité romaine des Arcs (*arces, citadelles*) s'élevait, au treizième siècle, un château féodal, qui avait longtemps servi de refuge aux habitants durant les fréquentes incursions des Maures. Ses ruines en attestent la splendeur; et la tour du vieux manoir, solidement assise sur le flanc d'un rocher abrupte, demeure debout, comme un témoin du passé.

Dans cet asile aimé de Dieu, vivaient, en 1262, deux nobles rejetons de deux familles, que la croix et l'épée avaient également rendues illustres: — Géraud Arnaud II de Villeneuve, seigneur des Arcs, de Trans, de Flayosc, de la Motte et d'Esclars, avait épousé Sibylle Burgole de Sabran. Dieu bénit cette union; ils devinrent les patriarches d'une famille nombreuse, composée de six fils et de quatre filles. Tous apportèrent à la famille un lustre nouveau, dans la religion, les combats, la poésie ou les arts; mais la gloire la plus pure lui fut acquise par celle dont nous allons raconter la vie.

Roseline, l'aînée de cette phalange sainte, naquit aux Arcs le 27 janvier 1263.

Un premier miracle, plein de grâce et de poésie,

entoura son berceau. — Au moment où son père vint déposer sur le front de l'enfant son premier baiser, il y vit briller une flamme, pareille à l'éclat d'une étoile. — C'était l'image de la vie innocente et pure de sa fille. Il lui donna au baptême le nom gracieux de Roseline, petite rose. La joie fut grande dans la maison de Villeneuve, et la nouvelle chrétienne y fut reçue comme un ange venu du ciel.

Au jour de sa confirmation, à l'âge de sept ans, quand le pontife imposa les mains à la jeune vierge, une auréole de lumière vint de nouveau couronner sa tête. Il sembla que la grâce de l'Esprit-Saint, illuminant et embrasant son âme, rayonnait à travers son corps, et se reflétait sur son visage.

Sibylline de Sabran était une de ces douces et vaillantes mères chrétiennes, comme Blanche de Castille venait d'en offrir le modèle. Elevée sous les yeux de cette mère, dans la plénitude de la foi catholique, Roseline sentit bientôt jaillir de sa piété envers Dieu ce tendre amour des pauvres, qui caractérise les âmes vraiment nobles, formées à l'école du Divin Maître, le grand ami des petits et des humbles. Elle ne sortait point sans remplir son aumônière, toujours attachée à sa ceinture.

Les pauvres connaissaient leur petite châtelaine, et dès qu'elle apparaissait, ils se pressaient en foule autour d'elle. — Ils étaient nombreux, tous les matins à la porte du château. — La jeune fille venait elle-même les servir: dans son zèle empressé, elle leur portait tout ce qu'elle trouvait à la cuisine et aux offices. — Les serviteurs s'en plaignaient au père, qui d'abord les écouta peu. Mais leurs récriminations devinrent si pressantes que le châtelain voulut s'assurer par lui-même de la vérité. Il se cacha un jour sur le passage de sa fille et l'arrêta soudain, en lui demandant, d'un air courroucé, ce qu'elle portait dans son tablier. L'enfant interdite le déploya devant lui et, à sa grande surprise, il n'y trouva que des roses. — Les yeux pleins de larmes, Arnaud de Villeneuve embrassa sa fille, et se tournant vers les domestiques: « Désormais, dit-il, laissez-la faire. »

LA VOCATION

Une âme si belle, un cœur si pur ne pouvaient appartenir au monde: Dieu seul était digne de les posséder. Roseline avait entendu cette voix du ciel qui parle à l'enfant et l'appelle à la solitude du cloître.

Auprès d'elle d'ailleurs, elle trouvait des modèles. — Trois ans avant sa naissance, son père avait acheté, non loin des Arcs, le monastère de La Celle-Roubaud, fondé au neuvième siècle par un ermite et successivement occupé par des chevaliers du Temple et les religieuses de Saint-Benoit. Il y avait installé une Chartreuse pour les femmes, et sa sœur, Jeanne de Villeneuve, venue du monastère de Bertaud, en avait été nommée prieure. C'est là, en priant avec les religieuses, que Roseline conçut la première idée de sa vocation. C'est là qu'elle devait venir terminer ses jours.

En vain son père, fondant sur son mariage de brillantes espérances, lui offre-t-il la main d'un jeune chevalier, parent de la famille. Elle répond qu'elle cède volontiers ses droits à l'une de ses sœurs, Sanche, Uranie, Béatrix ou Mabile; pour elle, elle ne veut d'autre époux que Jésus. Ses parents reçurent avec larmes cette confidence, mais ils ne voulurent point ravir à Dieu son trésor.

LA CUISINE CHANGÉE EN ORATOIRE — PROFESSION

Quelques jours plus tard, Roseline, à peine âgée de quinze ans, embrassait une dernière fois ses parents, et au milieu des pleurs du château et des gémissements de la population « la petite châtelaine » quittait le manoir paternel.

Elle s'arrêta quelque temps auprès de sa tante, dame Gérarde de Sabran, abbesse de Sainte-Claire d'Avignon, et se dirigea ensuite vers Saint-André-de-Remiers, où devait commencer son noviciat de Chartreusine.

Suivant la coutume des Ordres monastiques, Roseline, oubliant son rang et sa naissance, partageait avec les Sœurs les offices les plus bas de la maison. Un jour, fête de saint Bruno, elle avait été chargée de préparer le repas des Sœurs. Obéissante, elle se met en devoir d'accomplir son emploi; et pendant que ses mains travaillent, son cœur s'élève vers Dieu. Mais voici que l'Esprit du Seigneur la ravit dans une contemplation extatique; ses mains s'arrêtent, les heures s'écoulent, la cloche sonne l'heure du repas et le feu n'est pas encore allumé. A ce moment, Roseline reprend ses sens, et toute confuse, se jette à genoux pour prier Dieu de la secourir et demande pardon à la Mère prieure. Mais en entrant au réfectoire, les religieuses trouvent le repas tout servi. Les anges avaient remplacé leur jeune sœur.

Saint-André-de-Remiers n'était pas le terme de son voyage. Elle devait, avant la fin de son noviciat, se rendre à la maison-mère de Bertaud, dans les Alpes. Ni l'âpreté du climat, ni l'éloignement de la patrie, ne détournèrent la généreuse novice. Une grande réputation de sainteté l'avait devancée en ce lieu; ses nouvelles compagnes la reçurent comme un ange protecteur. L'autorité de son nom, protégé par l'épée des Villeneuve, servit d'un puissant appui, non seulement à Bertaud, mais à toutes les Chartreuses.

Le temps du noviciat écoulé, Roseline n'aspirait plus qu'à l'honneur suprême de s'immoler pleinement à Dieu, par la profession religieuse, afin de contracter avec l'Epoux des vierges une union indissoluble.

Trois fois, le chapitre réuni a accueilli, à l'unanimité, la supplique de la novice. Le jour de Noël 1280, après le chant de l'Evangile à la messe, elle s'agenouille devant le chœur et chante trois fois ces paroles liturgiques: « Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole, afin que je vive et que je ne sois point confondue dans mon espérance ». Trois fois le chœur lui répond. S'avançant alors au pied de l'autel, elle lit à haute voix cette formule de consécration, écrite de sa main : « Moi, Roseline de Villeneuve, promets la stabilité, l'obéissance et la conversion de mes mœurs, en présence de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie, des Saints et de leurs reliques. » Puis elle baise la croix tracée par elle au bas de la formule, et dépose cette cédule sur l'autel. Elle reçoit alors le voile blanc des fiancées du Christ, age de sa consécration à la virginité.

LA CELLE-ROUBAUD

Roseline passa cinq ans dans cette douce paix, goûtée au milieu des gorges sauvages des Alpes. Elle n'eût jamais quitté sa chère solitude, si l'obéissance ne l'en eût éloignée. Mais il lui fallut un jour dire adieu à cet ermitage, à cette cloche solitaire qui lui rappelait ses fiançailles avec le Christ. Jeanne, sa tante, prieure de la

Celle-Roubaud, fléchissait sous le poids des années et des travaux ; elle demanda sa nièce pour la seconder. Ses supérieurs y consentirent et Roseline revint habiter sous le ciel azuré de la Provence. Elle embrassa, en passant, ses parents, toujours chers à son cœur. Les habitants tressaillirent de joie en voyant revenir leur « petite châtelaine » d'autrefois; mais dans le cloître qui allait la dérober aux regards du monde, une autre famille, non moins chère, l'attendait, c'était la société de ses Sœurs, filles de saint Bruno.

LE DIACONAT

Malgré l'éclat de sa naissance et le voisinage de sa famille, sœur Roseline resta au milieu d'elles un modèle parfait d'humilité, de charité et d'obéissance à la règle. La dernière partout, aux stalles de l'église comme aux emplois de la maison, elle était digne de l'antique consécration diaconale, la dignité religieuse la plus élevée que puisse recevoir une fille d'Adam sur la terre.

Le titre de diaconesses, conféré aux vierges chartreusines, est un dernier souvenir de la liturgie de la primitive Eglise. Cette dignité qu'on accordait, dans les premiers siècles, à un petit nombre de femmes, éminentes par leur vertu et leur apostolique charité, n'était pas, comme on pourrait le croire, une participation aux fonctions sacerdotales; ce n'était point un *ordre* correspondant au *diaconat* des lévites, c'est une consécration solennelle, donnée par l'Eglise à celles qui, renonçant au monde, pour se donner au service de Dieu d'une manière spéciale, se vouaient aux œuvres de charité, en particulier à l'instruction des femmes catéchumènes, à leur préparation au baptême, alors administré par immersion.

Roseline fut consacrée diaconesse par Bertrand de Favier, évêque de Fréjus, en 1288. Ses parents assistèrent à cette cérémonie et versèrent sans doute plus d'une larme d'émotion en voyant leur fille s'avancer vers l'autel.

— Voulez-vous persévérer dans votre résolution? lui demande l'évêque.

Voulez-vous garder une perpétuelle virginité?

Voulez-vous être bénie et consacrée, et vous donner pleinement à Jésus-Christ?

— Oui, de tout mon cœur, je le veux et je le promets, répond l'angélique fille de saint Bruno.

Elle se prosterne alors devant l'autel. Le pontife, au milieu du chant des litanies des Saints, la bénit solennellement et la consacre vierge.

Il lui remet ensuite les vêtements de ses noces mystiques : un voile noir figure de son mépris du monde; un anneau d'or, gage de sa fidélité au Christ; une couronne blanche, symbole de victoire que le Roi des rois donne aux reines ses épouses.

Puis il lui pose, au bras droit, le manipule, figure du travail pénible de la maison et des bonnes œuvres; il lui passe au cou l'étole blanche, image d'innocence et d'immortalité. A l'offertoire, la nouvelle vierge, revêtue de ses insignes, offre au pontife un cierge allumé, en action de grâces des fiançailles célestes.

Elle reçoit enfin, des mains de l'évêque, la croix et le livre d'office, les deux seuls trésors qui lui restent après sa consécration.

Cette cérémonie, imprégnée d'un parfum de poésie et d'onction céleste, attendrit tous les assistants. Roseline, en se relevant, paraissait rayonner de la beauté des anges. Son âme était au ciel, ses pieds semblaient à peine effleurer la terre. Livrée désormais tout entière à la pratique des vertus cartusiennes, elle devient a la gloire de son Ordre, après Bruno son fondateur.

LES TRAVAUX DU CLOITRE

La priere chantée n'occupe pas toute la vie à la Chartreuse; à la prière, la règle joint le travail des mains. Comme les abbayes bénédictines, chaque prieuré de Chartreusines devait avoir son *scriptorium*, vaste salle d'études, réservée aux copistes et aux dessinateurs.

Là se transcrivaient les bibles, les missels, les évangéliaires, les livres d'office, que le dessin enluminait de ces pieuses miniatures encore admirées aujourd'hui. Un chapitre des coutumes cartusiennes détermine tout ce que chaque Frère ou Sœur doit avoir pour ce genre de travail : un encrier, deux plumes, deux pinceaux, deux scalpels pour racler le parchemin, un sablier et une règle.

Roseline, héritière des talents où avait brillé sa famille avec Hugues et Béatrix, se livra elle aussi à la culture de la poésie et des beaux-arts. L'office terminé, l'austère diaconesse se hâtait de revenir transcrire les prières qu'elle avait chantées au chœur.

— Puisqu'il ne m'est pas donné de prêcher publiquement, disait-elle, je tâche au moins de propager ainsi la parole de Dieu.

L'ÉCONOMAT

Cependant le monastère de la Celle-Roubaud s'était peuplé d'un grand nombre de novices. A cette époque, un mouvement religieux extraordinaire, inauguré au siècle précédent par sainte Claire d'Assise, poussait les jeunes filles à entrer au couvent, pendant qu'il entraînait les chevaliers à aller combattre les infidèles, sur les plages d'Orient. La prière de ces vierges innocentes rendit plus d'une fois victorieuse l'épée des guerriers de la croix, ou la parole des prédicateurs de la vérité.

Jeanne de Villeneuve, avançant en âge, trouvait lourd le double fardeau de l'administration spirituelle et temporelle. Elle se déchargea sur sa nièce de la gestion des intérêts matériels.

Outre la surveillance journalière des travaux agricoles et des nombreux troupeaux destinés à fournir la laine des habits et la nourriture des Sœurs, l'économe avait encore à s'occuper de l'hospitalité offerte aux étrangers, et des aumônes à distribuer aux pauvres, devoirs spécialement sacrés pour les Chartreux.

Roseline se retrouvait avec ses amis d'autrefois, les pauvres du château des Arcs : c'était la plus agréable de ses occupations.

LE PRIORAT

Elle ne devait pas tarder à remplacer sa tante pour tout le reste. Au commencement du XIV^e^ siècle, Jeanne, que ses vertus ont fait appeler Bienheureuse, alla recevoir sa récompense au ciel. Le P. Boson, alors Général de la Chartreuse, imposa la charge de prieure à Roseline. Les religieuses accueillirent ce choix avec transport.

L'installation fut faite par Jacques d'Euse, évêque de Fréjus, devenu quelque temps après le Pape Jean XXII.

Roseline ne vit dans sa nouvelle charge que de nouvelles obligations. Elle augmenta encore ses prières et ses mortifications; ses communications avec Dieu devinrent plus intimes. Un

jour, le divin Sauveur lui apparut tout couvert de plaies : « O bon Maître, demanda la vierge, qui vous a mis dans cet état? — Ce sont les hérétiques, les nouveaux Manichéens qui, déchirant mon Église, renouvellent ma Passion. Veux-tu la partager avec moi? Veux-tu offrir à mon Père une courageuse réparation, et par de grandes souffrances obtenir la paix de l'Église? »

Avec quelle générosité Roseline répondit à cet appel! Ses paroles et ses exemples firent fleurir dans le monastère la plus grande régularité. Hugues de Villeneuve, son frère, provincial des Franciscains, nous a conservé quelques-unes des homélies adressées à ses filles : « Qu'il sera beau pour nous, leur disait-elle, d'entendre ces douces paroles de Jésus-Christ, à ses épouses fidèles : « Venez recevoir la couronne préparée ». Regardons-nous dans le miroir de notre conscience; malheur à nous, si nos négligences nous attiraient le terrible reproche adressé aux vierges folles : « Je ne vous connais point! »

Ce fut pendant son gouvernement que s'établit la clôture, à la Chartreuse. Boniface VIII, pour obvier à certains abus qui tendaient à s'introduire, décréta la clôture absolue, pour toutes les communautés de femmes : toute conversation, toute visite entre les moniales et les personnes du dehors, devait avoir lieu au parloir, à travers une grille, derrière un rideau.

Roseline ne regrettait qu'une chose, c'était de ne pouvoir désormais se retrouver avec ses pauvres. « En nous rendant invisibles, disait-elle à ses filles, le Pape nous élève à la dignité des anges, protecteurs du monde, cachés à ses yeux. »

LES FRUITS DE LA PRIÈRE

Elle ne restait pas d'ailleurs inactive dans son cloître. Elle s'était faite l'apôtre de sa famille. A sa prière, deux de ses sœurs, Sanche et Béatrix, s'étaient vouées à Dieu; Hugues avait revêtu la bure de Saint-François; Elzéar était entré dans les Ordres: il devint évêque de Digne; Hélion, le plus jeune, avait pris la croix des chevaliers de Rhodes: devenu grand maître de ces intrépides guerriers, il n'entreprenait jamais rien d'important sans venir s'inspirer auprès de sa sœur. Les prières de la Sainte furent souvent son bouclier dans ses perpétuels combats contre les Turcs. Enfin une de ses nièces, Marguerite, avait, elle aussi, quitté sa mère pour venir auprès de sa tante apprendre à servir Jésus-Christ.

Le pape Jean XXII était heureux des conquêtes de sa fille spirituelle: il n'avait jamais cessé d'entretenir des relations avec cette âme sainte. En 1329, il envoyait à la Celle une bulle où se trouvait l'éloge le plus délicat de Roseline. Le pape octroyait par cet acte, à la Chartreuse, les revenus du prieuré de Saint-Martin. Il accordait en même temps à la Sainte, à titre de faveur extraordinaire, la faculté de sortir de la clôture pour ses œuvres de miséricorde.

LA VISION DU CIEL

Autour de la sainte abbesse, accoururent bientôt, non seulement les pauvres et les infirmes, mais les savants et les guerriers; tous venaient la consulter.

La modestie de l'humble religieuse fut alarmée de cette affluence; elle résolut, malgré les instances des sœurs, de se démettre de sa charge; mais le jour de son dernier triomphe approchait. Ayant eu révélation de l'heure de sa mort, elle l'annonça à sa nièce Marguerite.

L'enfant, alarmée, se hâta de prévenir les Sœurs; elles furent bientôt réunies autour de leur Mère. Roseline, dans un discours plein de suavité et de douceur, adressa à ses filles ses dernières recommandations, et demanda, qu'on la laissât prier seule avec sa petite Marguerite.

A ce moment, trois Saints de l'Ordre des Chartreux, saint Bruno, saint Hugues de Grenoble et saint Hugues de Lincoln, lui apparurent, revêtus de leur habit de chœur, portant dans leurs mains des encensoirs d'or. Après eux venait la Sainte Vierge. Ils encensèrent le lit de la mourante et Marie leur ordonna de la conduire jusqu'au ciel.

— *Deo gratias*, répondit la Sainte, et s'adressant à sa nièce : « Adieu, Marguerite! adieu, je vais à mon créateur. » Et elle expira, le visage tourné vers le ciel, c'était le 17 janvier 1329: Roseline avait soixante-six ans.

LE TRIOMPHE DE ROSELINE

La nouvelle de la mort se répandit bientôt dans les environs. Le son triste des cloches, en l'annonçant au loin, réunit autour du monastère tous les habitants de la contrée. — Pour satisfaire leur dévotion, Roseline fut exposée dans l'église, revêtue des insignes de sa consécration: le voile et la couronne sur la tête; le manipule au bras, l'étole sur sa robe blanche, la croix sur la poitrine et le bréviaire dans les mains.

Elle fut inhumée dans le cimetière du couvent; mais cette tombe, marquée par une simple croix de bois, ne tarda pas à attirer les foules. Des miracles s'y opérèrent et le peuple réclama l'exhumation de la Sainte.

Cinq années s'étaient écoulées depuis la mort, quand l'évêque de Fréjus, Barthélemy Grassi, transmit au pape la demande populaire et le récit des miracles. Jean XXII y consentit volontiers, et par une délicate attention, il confia ce soin pieux au frère de la Sainte, Elzéar de Villeneuve, devenu évêque de Digne.

C'était le 11 juin 1334. Elzéar, revêtu des ornements pontificaux, suivi du clergé et des religieuses, au milieu des hymnes de l'église, fait fouiller la tombe. Le cercueil est bientôt retrouvé. Elzéar l'ouvre lui-même, et reconnaît sa sœur dans toute sa fraîcheur et sa beauté; elle semblait encore dormir sous sa couronne blanche.

Les religieuses transportèrent le corps à l'église et le déposèrent dans un caveau.

Ces reliques, placées au-dessus de l'autel, dans une châsse vitrée en 1344, furent successivement commises à la garde des Chartreusines et des religieux de Saint-François.

Elles reposent aujourd'hui à la chapelle de la Celle-Roubaud, près des Arcs, dans un élégant tombeau de marbre blanc; une grande ouverture vitrée laisse voir le corps de la Sainte, recouvert d'un voile de soie, brodé aux armes des Villeneuve.

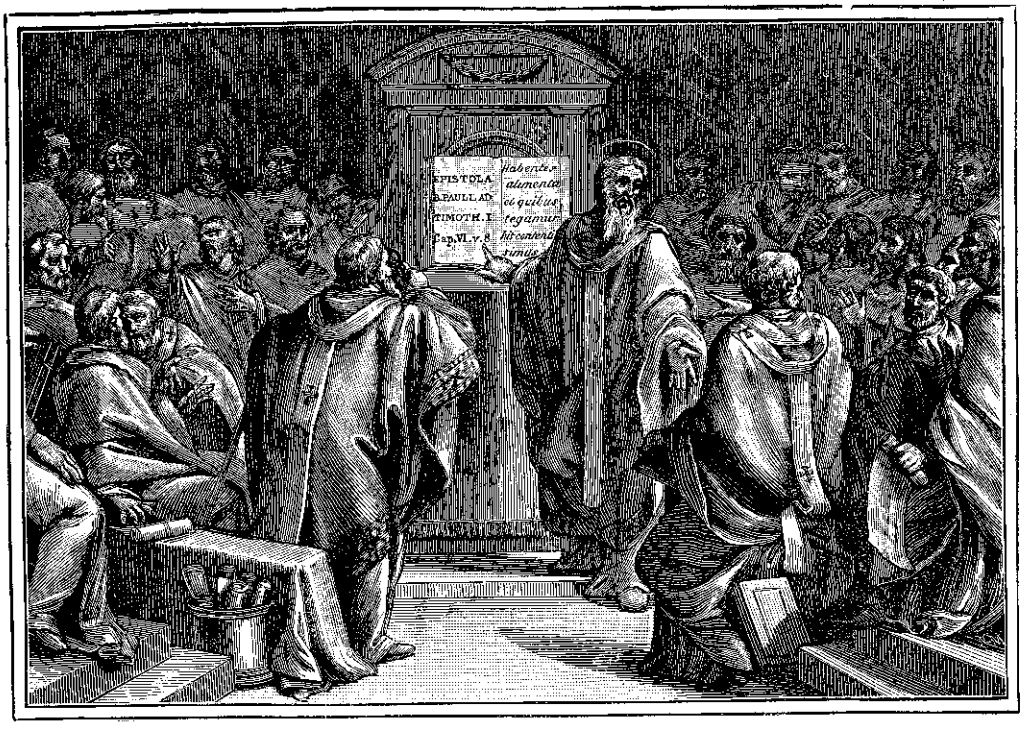
La Provence entière accourt chaque année auprès de sa protectrice. Des miracles s'y opèrent sans cesse; la Sainte semble sourire encore du haut du ciel à ses compatriotes.

Les Chartreux célèbrent sa fête le 16 octobre; le diocèse de Fréjus la place au 17 janvier. Les pèlerins viennent aussi vénérer notre Sainte les vendredis de carême et le 2 août. La famille de Villeneuve, héritière des vertus et des gloires de la Sainte, a reçu du pape le privilège de rendre, à la plus illustre de ses filles, un culte particulier dans le monde entier.

SAINT SULPICE LE PIEUX

ARCHEVÈQUE DE BOURGES

Fête le 17 janvier.



Saint Sulpice au milieu des évêques gaulois réunis en concile. Il les exhorte au zèle apostolique et au détachement des biens terrestres.

(Tableau peint par Philippe de Champagne, sur l'ordre de M. Olier, pour le Séminaire de Saint-Sulpice.)

Dans les dernières années du VI^e^ siècle, l'heureuse naissance d'un fils vint réjouir une noble famille gallo-romaine, du bourg de Vatan, en Berry.

L'enfant reçut au baptême le nom de Sulpice, que venait d'illustrer un grand évêque du pays, saint Sulpice Sévère, archevêque de Bourges, mort en 591.

Le jeune Sulpice se montra de bonne heure vertueux, intelligent, et surtout empreint de cet esprit de bonté et de douceur qui lui valut plus tard le surnom de *pieux* ou *débonnaire*.

L'ÉCOLE PALATINE

Ses parents, désireux de lui préparer une carrière élevée et de lui ouvrir le chemin des honneurs, conduisirent le jeune homme à la cour du roi de France Thierry II, et le confièrent à ce prince.

Cette démarche, qu'on appelait la *recommandation*, était un ancien usage des Germains et des Francs : beaucoup de familles nobles confiaient leurs fils au roi de leur nation, pour être élevés avec les fils du prince, et devenir ainsi ses amis, ses compagnons et ses fidèles. Ces jeunes seigneurs remplissaient ensuite diverses fonctions à la cour, et accompagnaient toujours leur prince, soit dans les fêtes, soit dans les chasses, soit dans les expéditions guerrières. Au temps de Charlemagne, on les appellera les *paladins ;* leur bravoure et leur dévouement sont restés célèbres dans les chansons de geste.

Quand les Francs se furent fixés dans les Gaules, et que l'Eglise eut commencé à les civiliser par la religion chrétienne, elle s'occupa avec une tendresse maternelle de ces nobles jeunes gens, enlevés si tôt aux douceurs de la famille, pour être livrés au service du prince et exposés à tous les dangers d'une cour encore trop souvent débauchée et barbare.

A ces adolescents, il fallait des maîtres, l'Eglise leur donna pour précepteurs des clercs, des prêtres et des moines. Et peu à peu, malgré les frémissements des passions humaines et les difficultés d'une civilisation encore peu avancée, de merveilleux résultats couronnèrent ses efforts. On vit des saints à la cour, soit parmi les maîtres, soit parmi les élèves et les conseillers des rois. Le programme des études, qui avait pour base les sept arts libéraux, ne manquait pas d'étendue et mérite d'attirer l'attention de l'histoire.

Le jeune Sulpice trouvait donc, à côté de grands périls, de précieux avantages à l'école palatine. Le directeur ou l'*abbé du palais*, comme

on le nommait, était alors saint Bétharius, qui mourut évêque de Chartres.

Sulpice, innocent et pur, et prévenu des grâces de Dieu, suivait ce sage docteur de préférence à toute sollicitation étrangère. Il montrait une maturité d'esprit, une élévation de sentiments, surtout une piété bien supérieures à son âge, et qu'on s'étonne de trouver dans une cour mondaine.

S'écartant le plus possible du tumulte du palais royal, il s'appliquait avec une ardeur incroyable à la lecture des Livres Saints. « Il aimait, dit son biographe, à passer les heures silencieuses de la nuit dans un oratoire désert; il s'y revêtait d'un habit de pénitent, il y veillait armé de saintes prières, triomphant du sommeil par les délices de la contemplation. C'étaient là ses premiers essais d'enfant et les jeux de son jeune âge. »

« Dès son début, continue le cardinal Pitra (1), traduisant comme nous ne saurions le faire un choix judicieux de passages du même biographe, dès son début, il mérita, par une vie exemplaire, de voir accourir auprès de lui de jeunes hommes et des vieillards qui venaient l'interroger sur la foi, et auxquels il donnait, avec la foi, le goût de la vie parfaite.

L'école du palais fut un beau théâtre où il put produire le don spécial qu'il tenait de Dieu pour attirer les âmes. Il mit pour fondement principal de sa vertu la virginité la plus irréprochable. »

A mesure que l'âge lui permettait d'étendre ses relations, il agrandissait aussi le cercle de ses bonnes œuvres. On voyait avec édification ce seigneur de la cour s'occuper de tous les besoins de l'Eglise et des pauvres. Il construisait des monastères, élevait des basiliques, réparait les églises ruinées, secourait les indigents, les prisonniers, les opprimés de tout genre.

Quels avantages dans une société, lorsque les hommes à qui la Providence a ménagé un rang élevé, au lieu d'en profiter pour dissiper leur jeunesse en coupables amusements, consacrent ainsi aux saintes joies de faire le bien les premières libertés de leur crédit et de leur fortune!

PUISSANCE D'UN CHRÉTIEN SUR LES DÉMONS

Dieu se plut dès lors à couronner de l'auréole des miracles le front de son serviteur. Bien que simple laïque, Sulpice exerçait un empire redoutable sur les démons.

Dans tous les temps, ces ennemis obstinés de Dieu et de l'humanité ont déployé les efforts de leur haine contre les peuples où le christianisme est moins bien établi. En ces temps voisins du paganisme, les manifestations infernales étaient fréquentes.

Une nuit, Sulpice se rendait à l'église, accompagné de deux jeunes enfants, lorsqu'il vit deux démons, masqués sous la forme d'hommes, au visage noir et hideux, qui s'efforçaient de les détourner.

Ne pouvant y parvenir, ils s'efforçaient de les emporter de vive force. Sulpice courut à leur rencontre, les subjugua par un seul signe de Croix et les mit en fuite couverts de confusion.

Longtemps ils s'en vengèrent, en accablant le saint jeune homme de ces tentations terribles, qui sont l'épreuve la plus pénible des âmes fidèles; mais ses mérites augmentèrent par l'énergie de sa résistance. Telle est la disposition providentielle de faire tourner à notre avantage toutes les attaques de l'ennemi; lorsque nous savons y résister, loin de nous souiller, elles nous purifient.

Sulpice acquit alors une grande puissance contre les anges déchus, et sa seule parole suffisait pour les chasser du corps des possédés.

Dès lors aussi, Dieu donnait à ses prières une efficacité propre à la prière de tous les saints, et ses biographes rapportent plusieurs exemples de maladies guéries par son intercession.

SULPICE ORDONNÉ PRÊTRE

Saint Austrégisile devenu, à cette époque, archevêque de Bourges, apprit avec joie les vertus dont un fils de son diocèse donnait l'exemple à la cour. Il mit tout en œuvre pour attirer auprès de lui le jeune seigneur et l'attacher à son diocèse par les liens de la cléricature. Sulpice souhaitait vivement se consacrer à Dieu, mais il se croyait indigne du sacerdoce. Cependant, le roi ayant consenti à le laisser partir, il vint à Bourges. Le saint évêque lui donna la tonsure cléricale et les Ordres mineurs. Un peu plus tard il l'éleva aux Ordres sacrés et lui conféra ensuite le sacerdoce.

En peu d'années le nouveau prêtre devint la merveille et la providence de la ville de Bourges. Sa principale fonction était la direction de l'école épiscopale, qu'il rendit très prospère, sa vertu lui attirant de nombreux et zélés disciples.

RECTEUR DE L'ÉCOLE PALATINE

Dieu ne tarda pas à le placer dans une situation où son influence devait être encore plus considérable; il lui réservait une part dans la formation de la France chrétienne, et il allait contribuer à conduire cette nation vers les hautes destinées que la Providence lui offrait dans le monde.

Le roi Clotaire II, qui régnait seul en France depuis l'an 613, se proposait, malgré l'esprit de barbarie dont il avait fait preuve contre Brunehaut vaincue, de réorganiser complètement la France, épuisée par les incessantes et sanglantes rivalités de Brunehaut et de Frédégonde, sa mère.

Plein de respect pour les magistrales institutions de l'Eglise, pour les moines et les évêques, à qui le peuple devait tant de bienfaits, la législation, tant de sages dispositions, et l'autorité royale tant de lumière et d'appui, Clotaire donnait une grande part à la puissance ecclésiastique dans ses décisions capitulaires.

Il tint à réorganiser principalement l'école du palais, et voulut la confier aux mains les plus capables d'y former à la fois une jeunesse instruite et vertueuse. Il réclama donc saint Sulpice, ancien disciple de cette même école, pour lui en donner la direction. C'est ainsi que le saint prêtre revint à la cour, avec le titre *d'abbé de la chapelle du roi* ou *abbé du palais*

Tel on l'avait vu autrefois, tel il reparut de nouveau au milieu des splendeurs du palais, mais avec des vertus plus solides encore, rehaussées par la dignité sacerdotale. On le revit ami de l'humilité et du recueillement, sans manquer pourtant aux devoirs de sa nouvelle charge.

L'amour des richesses n'avait point grandi dans son cœur; d'une vie austère et simple, il ne gardait pour son entretien que le tiers des revenus qu'il recevait du roi, et distribuait tout le reste aux pauvres.

(1) PITRA, *Histoire de saint Léger, évêque d'Autun*, p. 37.

On admirait en lui l'abstinence, la charité et l'oubli des injures, vertus si rares dans les cours.

Il était à la fois le maître et le père des jeunes seigneurs confiés à ses soins. Il savait par expérience combien nombreuses étaient les difficultés qu'ils devaient vaincre pour être de vrais chrétiens. Mais aussi quel avantage pour tout le peuple franc, si, à force de labeurs, on lui formait des chefs aussi vertueux que braves, aussi fidèles à leur Dieu qu'à leur prince, vraiment amis de la justice et du bien public!

SULPICE GUÉRIT LE ROI

Ce fut alors que Dieu porta au comble le prestige de son serviteur. Le roi Clotaire II, tombé dangereusement malade, était dans un état désespéré. La jeune reine Sichilde, qui succédait à la pieuse Bertrude, morte l'année précédente, déchirait ses vêtements, arrachait sa chevelure, se livrait au désespoir, lorsque la pensée de recourir à l'intercession de Sulpice lui rendit confiance. Le Saint se mit en prières, se privant de nourriture pendant cinq journées entières. Cependant, l'état du roi ne faisait qu'empirer.

« Inutile de vous tuer vous-même, disait-on à Sulpice, rompez votre jeûne, le roi va mourir.

— Non, non, répondit-il, je ne prendrai de nourriture que lorsque le roi lui-même en prendra, et ce sera le septième jour. »

L'événement justifia sa prédiction, et Clotaire eut encore quatre années entières de vie en parfaite santé.

SAINT SULPICE ARCHEVÊQUE DE BOURGES

L'an 624, l'archevêque de Bourges, saint Austrégisile, mourut et plusieurs ambitieux briguèrent sa succession; mais les gens de bien souhaitaient vivement pour pasteur le bienheureux Sulpice. Ils envoyèrent une députation à la reine Sichilde pour qu'elle disposât le roi en sa faveur. La princesse y réussit, et, grâce à l'intervention du roi, les évêques sacrèrent Sulpice archevêque de Bourges.

Ce fut une grande joie pour tout le peuple.

Pour Sulpice, ce fut une occasion de donner un nouvel élan à la vigueur de ses vertus privées autant qu'à l'activité universelle de sa charité et de son zèle.

Il n'eut pas plus la tentation de profiter à son avantage personnel de cette nouvelle dignité que de son ancienne situation près du prince. La considérant bien plutôt comme une charge que comme un honneur, et sachant combien son devoir l'obligeait à ne rien épargner pour obtenir du ciel les grâces nécessaires à ses ouailles bien-aimées, il accrut l'ardeur de ses prières, la sévérité de ses jeûnes, l'abondance de ses aumônes. Et, pour consacrer le plus de temps possible à son ministère, il abrégeait son sommeil, ne prenant son repos que sur une simple paillasse recouverte d'un cilice. Toujours il avait sacrifié, d'ailleurs, la mollesse énervante de ces couches voluptueuses si recherchées des hommes sensuels et souvent si périlleuses à la vertu.

Le principal devoir du ministre de Dieu est d'instruire les âmes : Sulpice se livrait à la prédication sans relâche. Et parmi les effets de son zèle, le biographe contemporain signale un trait bien digne de remarque : il délivra complètement la ville de Bourges du judaïsme, en convertissant au catholicisme les juifs qui s'y trouvaient établis.

Beaucoup de chrétiens entrèrent dans une vie plus fervente, et plusieurs, renonçant complètement au monde, embrassèrent la vie religieuse. C'est ce qui permit au saint évêque de fonder le monastère de la Nef, ainsi nommé parce qu'il fut construit près d'une station de bateaux. Plus tard, les moines construisirent eux-mêmes un pont qui remplaça les barques.

La vigilance apostolique du saint évêque s'étendait avec non moins de succès aux besoins généraux de l'Eglise de France. En 625, il occupait une des premières places au Concile de Reims et y prenait une part des plus actives.

Comme métropolitain il réunit plusieurs synodes de son propre clergé. Malheureusement, il ne nous reste aucune des décisions qui y furent arrêtées, mais nous pouvons juger, par analogie avec les nombreuses assemblées épiscopales qui se tenaient alors sur tous les points du territoire, combien celles-là furent utiles et fécondes pour la correction des vices populaires, des abus du pouvoir, des négligences du culte et des faiblesses du clergé. C'est l'ensemble de cette législation ecclésiastique, s'affirmant d'âge en âge avec plus d'autorité, se développant de Concile en Concile avec plus de sagesse, complétant, sanctionnant, corrigeant même parfois la législation civile, rudimentaire, défectueuse et impuissante, qui a, petit à petit, civilisé la France et en a fait cette glorieuse et féconde nation chrétienne dont les siècles suivants admirèrent le génie bienfaisant.

LE THAUMATURGE ET LE PÈRE DU PEUPLE

Pour implanter solidement la foi dans un peuple, surtout dans un peuple naissant, il faut des miracles. Dieu les multipliait par les mains de son serviteur. Sulpice rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux paralytiques, la parole aux muets, et jusqu'à la vie aux morts. Son biographe cite deux faits parfaitement historiques de ce dernier pouvoir, de tous le plus miraculeux. Trois fois il éteignit un incendie par le seul signe de la Croix.

Un jour, il sauva la vie d'un jeune homme en arrêtant dans les airs, au milieu de sa chute, un arbre de prodigieuse grosseur qui allait l'écraser.

On raconte qu'un gouffre de la rivière d'Yèvre, près de Vierzon, jadis honoré d'un culte idolâtrique par les païens, était resté au pouvoir des démons, et que ces esprits malfaisants nuisaient à ceux qui passaient par cet endroit. Sulpice les chassa en versant dans les eaux un peu d'huile sainte mêlée au chrême.

Le roi Dagobert Ier, fils et successeur de Clotaire II, ayant, à la sollicitation d'un avide courtisan, mis un impôt évidemment trop lourd sur le peuple de Bourges, Sulpice déploya tant d'instances et de prières dans l'activité de sa pitié paternelle, que le roi finit par révoquer son édit, et, comme ce courtisan persistait toujours dans la perversité de ses intentions, Dieu le punit d'une mort soudaine.

On conçoit l'impression que de tels exemples devaient produire à la cour.

Après dix-sept années de labeurs de tout genre, Sulpice se sentit épuisé sous le faix de l'épiscopat, il s'adjoignit un coadjuteur, afin d'avoir plus de temps pour se préparer à la mort.

Cependant, sa douceur et sa charité semblaient grandir avec l'âge : « Si nous voulions rapporter ses vertus et exposer la force invincible de sa constance, dit son historien, le temps et la parole nous manqueraient, et ceux-là seuls qui en furent les témoins oculaires pourraient y croire. »

Un larron, cherchant à s'introduire chez le

prélat pour le voler, tomba dans une fosse profonde et faillit y périr sous des ruines. On l'en retira, non sans peine, et le voleur confus vint demander pardon au Saint. Celui-ci, non content de pardonner, lui accorda une abondante aumône, afin que la misère ne le poussât plus désormais à dérober le bien d'autrui.

Le pieux vieillard se retirait souvent dans le monastère qu'il avait fondé, et s'y délassait de ses travaux en priant avec les religieux.

La tradition attribue aussi à sa charité la fondation d'un hospice, qui porta son nom et exista jusqu'au XVI^e^ siècle, près de la cathédrale. Sur la porte d'entrée, on lisait cette inscription, bien digne de *Sulpice le débonnaire :*

Deum time :	Crains Dieu.
Pauperes sustine :	Nourris les pauvres.
Memento finis :	Souviens-toi de ta fin.

Depuis son enfance, Sulpice se préparait à lui-même une fin bienheureuse : elle lui ouvrit les portes du ciel le 17 janvier 644.

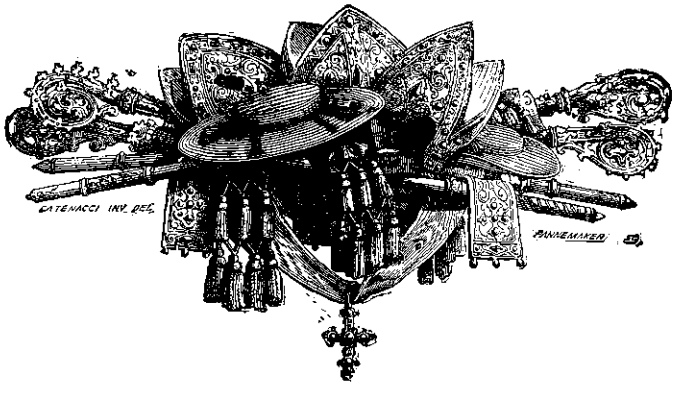
LE PATRON DE BOURGES

Son corps fut enseveli dans son monastère de la Nef, qu'on appela ensuite monastère de Saint-Sulpice. Une lampe brûlait devant son tombeau. Un jour, pendant les Vêpres, elle s'éteignit tout à coup, sans cause apparente. Bientôt, un éclair brillant, pénétrant à travers les vitres, la ralluma, au grand étonnement des assistants. Ce prodige fut le signal de nombreuses guérisons opérées par l'huile de cette lampe.

Les pèlerins venaient de fort loin au tombeau de saint Sulpice. On raconte qu'une dame aveugle, venant de la Haute-Allemagne, arriva un jour à Bourges. Après avoir passé plusieurs jours dans l'église du Saint, elle demandait quelque relique avant de s'en retourner. Un maçon, qui travaillait à réparer l'église, par un trait de plaisanterie grossière, lui jeta du mortier. Mais le rire fit place à la crainte et à l'admiration, quand l'aveugle, ayant porté cette substance à ses yeux, recouvra soudain la vue. Elle emporta en Allemagne l'instrument du miracle, et y fit construire un couvent qu'on appela *Saint-Sulpice du mortier.*

Depuis la Révolution, on ne possède plus que des fragments des reliques de saint Sulpice, mais son culte est toujours vivant, et tout le monde sait qu'une des principales églises de Paris lui est consacrée.

M. Olier, le fondateur de la célèbre Société des prêtres de Saint-Sulpice, destinée à l'éducation du clergé, a été curé de cette paroisse, et a placé son Séminaire sous le patronage du saint archevêque de Bourges.



NOTRE-DAME DE PONTMAIN

17 janvier 1871.

La Vierge de l'Apparition et les petits voyants.

Le 17 janvier prochain est le glorieux anniversaire de l'apparition de Marie à la France. Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis ce jour mémorable où la Vierge apportait à son royaume de prédilection un message d'espérance.

C'était à l'heure de nos désastres. Le bras vengeur de Dieu s'était armé contre nous, le sang de l'expiation coulait à flots sur les champs de bataille, le deuil et la mort planaient au-dessus de nos têtes, et la France meurtrie et désespérée semblait être sur le point de périr. Mais, ô prodige! dans la nuit du 17 janvier 1871, Marie apparaît à de petits enfants. Elle s'interpose entre le ciel offensé et notre patrie coupable; des étoiles merveilleuses scintillent au firmament, et un astre, sublime entre tous, *sublimis inter sidera*, rayonne dans l'azur comme l'arc-en-ciel qui brille après l'orage, comme au déclin d'une tempête s'ouvre l'éclaircie.

« L'apparition de Pontmain, écrit le P. Monsabré, est une des dernières étapes du chemin de merveilles sur lequel nous marchons depuis plus d'un demi-siècle, toujours poursuivis et devancés par l'amour maternel qui nous prépare un dernier refuge et un port de salut dans le Cœur miséricordieux de Jésus. Marie veut nous

sauver. Après les sinistres avertissements de La Salette, les pressantes invitations à la pénitence et à la prière qui se sont fait entendre à Lourdes, la Vierge de Pontmain nous sollicite encore et daigne nous avertir que *son Fils se laisse toucher*..... »

Il est bon, à l'heure actuelle, de rappeler cette merveilleuse intervention de Marie, et de faire connaître de plus en plus cette céleste apparition.

LE BOURG DE PONTMAIN

Le paisible hameau de Pontmain est situé sur les confins du Maine, de la Bretagne et de la Normandie, dans le diocèse de Laval.

Les vieilles chroniques locales et des traditions respectables nous apprennent que cette petite bourgade, qui compte six cents âmes, eut un passé glorieux dans les annales du pays. Les ruines d'un château-fort qui remonte au IX^e^ siècle et les vestiges d'une cité populeuse confirment ces données de l'histoire.

Dans les desseins de la Providence, Pontmain devait un jour recouvrer son antique splendeur. C'était, du reste, la pensée dominante et l'intime persuasion restée au cœur de ses habitants, comme le prouve ce dicton transmis de père en fils à travers les âges :

Quand Paris se brûlera,
Pontmain se relèvera.

De fait, au moment où la capitale, assiégée et bombardée par l'ennemi, flambait sous la torche incendiaire de la Commune, Pontmain, visité par la Reine du ciel, renaissait de ses cendres et chantait sa résurrection.

« Ce qui frappe à Pontmain, écrit l'auteur du *Parfum de Lourdes*, ce n'est ni la grandeur du paysage, ni la variété des sites qui servent de cadre à l'idéale apparition des Pyrénées. La nature, qui aime à donner son relief particulier aux œuvres de Dieu, s'épanouit autour de celle-ci, gracieuse et souriante, à travers une multitude de petites collines qui ondulent comme les eaux d'une mer agitée, mais déjà rentrant au repos. Çà et là, sur ce vaste plateau en mouvement, des prairies formant clairières, des touffes de hêtres pareilles à des dômes de verdure, des chênes, quelques rares sapins, beaucoup de haies d'aubépine ou d'églantiers, nids d'oiseaux et nids de rêves traversés par deux ruisseaux bleus, qui tantôt font l'école buissonnière et tantôt coulent sans bruit pour mêler plus loin leurs eaux vives : tel est, dans son ensemble, Pontmain, vu par la surface, avec son groupe de maisons paisibles et assises en pleins bocages, comme un Eden mystérieux. »

L'ÉVÉNEMENT

Tel est le théâtre où la Sainte Vierge, après La Salette et Lourdes, daigna manifester à la France les sentiments de sa maternelle tendresse.

Pourquoi choisit-elle de préférence ce coin de terre privilégié? La population y était si profondément chrétienne! La prière incessante, les actes de réparation quotidiens, la vertu épanouie comme nulle part ailleurs, grâce au zèle d'un saint curé, M. l'abbé Guérin, qui, depuis trente-cinq ans, prodiguait les soins les plus dévoués à son cher troupeau.

Une famille se faisait surtout remarquer par son admirable esprit de foi. La famille Barbedette était composée de cinq membres : le père, la mère et trois garçons. L'aîné était à l'armée depuis le 23 septembre. Les deux autres, beaucoup plus jeunes, n'avaient qu'une dizaine d'années. Ces deux derniers, Eugène et Joseph, donnaient à leurs petits camarades, l'exemple du travail, de la soumission et de la plus angélique piété.

Ce jour-là, le 17 janvier 1871, les enfants réveillés de bonne heure s'étaient levés avant l'aube, pour recommencer leur tâche habituelle : la prière du matin, puis le travail, puis le déjeuner, puis le chapelet et le chemin de croix pour les soldats, puis enfin la messe de sept heures, à laquelle assistaient bon nombre d'habitants du lieu, venus aussi à l'église pour prier. Le soir, après le petit goûter qui suivait la classe, ils s'étaient remis au travail comme de coutume, lorsque Jeannette Détais, entr'ouvrant la petite porte de passage de la grange, y trouva le père et les enfants, armés de lourdes mailloches, qui, à la lueur vacillante d'une chandelle de résine, pilaient des ajoncs pour la ration des animaux.

Il était environ cinq heures et demie du soir. La visiteuse adressa la parole au père Barbedette et le bruyant travail fut un instant interrompu.

Profitant de ce répit, Eugène s'avança vers la porte restée entr'ouverte.

« *J'allais*, dit-il, *pour voir le temps*. » Le ciel en effet méritait d'être vu ce soir-là.

La neige et le verglas couvraient au loin la terre. Dans les profondeurs du firmament bleu scintillaient des milliers d'étoiles.

L'enfant contemplait ce spectacle d'un œil distrait, lorsque subitement, il aperçut, en face de lui et tout proche, à quelques mètres apparents au-dessus de la maison Guidecoq, une Dame inconnue, qui se tenait immobile au milieu des airs.

LA VISION

La Dame souriait d'un sourire du ciel. Le costume simple et magnifique dont elle était revêtue ne ressemblait en rien aux vaines parures d'ici-bas. Une robe sans ourlet et sans couture, d'un bleu foncé comme l'indigo, lui tombait du cou sur les pieds, pointillée çà et là d'étoiles d'or. Les manches étaient larges et pendantes.

Aux pieds, la belle Dame portait des chaussons bleus de la même nuance que la robe. Un ruban d'or y était noué en forme de rosette. Un voile noir cachant entièrement les cheveux et les oreilles, retombait sur les épaules et descendait au milieu du dos. La couronne était semblable à un cône renversé, sans autre ornement qu'un petit liseré rouge situé à peu près au milieu.

Les mains, comme dans la médaille miraculeuse, étaient tendues et abaissées; la figure, d'apparence ronde, avait cependant une légère inflexion d'ovale d'une incomparable pureté. A la fraîcheur matinale du visage, à l'étonnante jeunesse de la physionomie, s'unissait la finesse des traits. Plutôt pâle que coloré, le teint avait aussi une exquise délicatesse, dont rien autre que la fleur, en nos ombres grossières, ne saurait donner une idée.

Baignés d'une tendresse virginale, les yeux de la vision restaient fixés sur l'enfant.

PHASES DIVERSES

Eugène éprouvait une joie suave à contempler la Dame mystérieuse, ne songeant ni à rentrer, ni à appeler. Un quart d'heure s'était écoulé, lorsque la visiteuse sortit.

« Jeannette, s'écria-t-il, regardez donc sur la maison d'Augustin Guidecoq, si vous ne voyez rien. »

Le ton de voix singulier avec lequel l'interrogation avait été posée avait particulièrement frappé le père Barbedette et Joseph, restés dans la grange.

Ils accourent. Seul, Joseph aperçoit aussi distinctement que son frère la Dame dont il fait la description détaillée.

Il faut lire le poignant récit de cette scène qui se déroula trois heures durant (1). La joie des enfants, leurs cris d'enthousiasme et de bonheur, leurs réponses aux témoins, tout ce qui s'est passé en cette mémorable soirée, offre le plus vif intérêt. Le cadre de notre travail ne nous permet pas de relater ici les diverses phases de l'apparition.

Deux petites filles de l'école des Sœurs, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé jouissent du même privilège que les petits garçons. Ces quatre enfants s'écriaient : « Oh! la belle Dame! la belle Dame! » La foule se rassemble sur la porte de la grange, les religieuses sont là, M. le Curé arrive à son tour, les prières commencent, lorsque les voyants constatent que quelque chose de nouveau se produit. Une croix rouge apparaît sur la poitrine de la vision, un grand cercle ovale bleu l'entoure, une banderole blanche se déroule sous ses pieds et une main invisible écrit lentement en lettres d'or : *Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps, mon fils se laisse toucher.*

Puis, l'apparition devient subitement grave, une expression de profonde tristesse se peint sur son visage, une croix rouge, haute de $0^{m},60$, sur laquelle est un Christ également rouge, vient se placer entre les mains de la Vierge qui semble l'incliner au-dessus de la foule, pendant qu'on chantait le cantique : *Mon doux Jésus.*

« Pendant tout ce cantique, écrit le P. Joseph Barbedette, la Sainte Vierge eut les yeux constamment baissés; elle regardait le Christ qu'elle nous présentait, ses lèvres remuaient, elle paraissait s'unir aux chants de pardon des assistants. L'expression de tristesse répandue sur son visage ne saurait être rendue; les larmes ne coulaient pas, mais la tristesse dépassait tout ce qu'on peut imaginer. J'ai vu ma mère, abîmée dans la douleur lorsque, quelques mois plus tard, mon père fut frappé par la mort. On sait ce qu'un tel spectacle dit au cœur d'un enfant, et pourtant, je m'en souviens, la tristesse de ma mère ne me parut rien en comparaison de la tristesse de la Très Sainte Vierge qui me revenait naturellement à l'esprit. C'était bien la Mère de Jésus au pied de la croix de son Fils. »

LE SOURIRE D'ADIEU

« Bien des larmes avaient coulé, continue le voyant, pendant le chant du cantique : *Mon doux Jésus.* Nous-mêmes, jusque-là si joyeux, nous avions participé à l'émotion commune, et, sans perdre le bonheur que nous procurait la vision, nous nous sentions le cœur serré. Lorsque le dernier couplet du cantique se fut élevé dans les airs, M. le Curé fit chanter l'hymne *Ave maris Stella.* Aussitôt le crucifix rouge disparut, les mains de la Sainte Vierge s'abaissèrent et reprirent la position qu'elles avaient au commencement.

» En même temps, deux petites croix blanches, de douze à quinze centimètres de hauteur, et sans Christ, parurent plantées debout, sur chaque épaule de la Sainte Vierge, dont la tête était ainsi, en quelque sorte, encadrée entre deux croix.

» Durant ce chant, la Sainte Vierge reporta sur nous ses regards et reprit son sourire.

« Mes amis, dit M. le Curé à ses paroissiens, nous allons faire ensemble la prière du soir. »

» Vers la fin de l'examen de conscience, au-dessous des pieds de la Sainte Vierge, et en dehors du cercle bleu, nous vîmes apparaître une sorte de voile ou drap blanc, qui, partant de là, montait peu à peu comme en se déroulant en avant de la Sainte Vierge. Elle avait alors retrouvé complètement son joyeux sourire.

» Ce voile, arrivé à la hauteur de la ceinture, s'arrêta quelques instants; on ne voyait que le buste de Marie.

» Le voile reprit sa marche pour s'arrêter de nouveau à la hauteur du cou. Nous n'apercevions plus que la tête souriante de Marie. Après un arrêt un peu plus long que le précédent, le voile continua à monter, cacha successivement les différentes parties du visage qui nous prodiguait ses derniers sourires et ses derniers regards de tendresse. Enfin, tout disparut subitement au moment où s'achevait la prière du soir.

« Voyez-vous encore? nous demanda M. le Curé.

— Non, répondîmes-nous, c'est tout fini. »

» Il était près de neuf heures. Peu à peu la foule se retira; mon frère et moi, nous nous couchâmes dans la grange, comme les autres jours, et, pour ma part, je dormis aussi bien que si rien n'était arrivé. »

LES ENQUÊTES

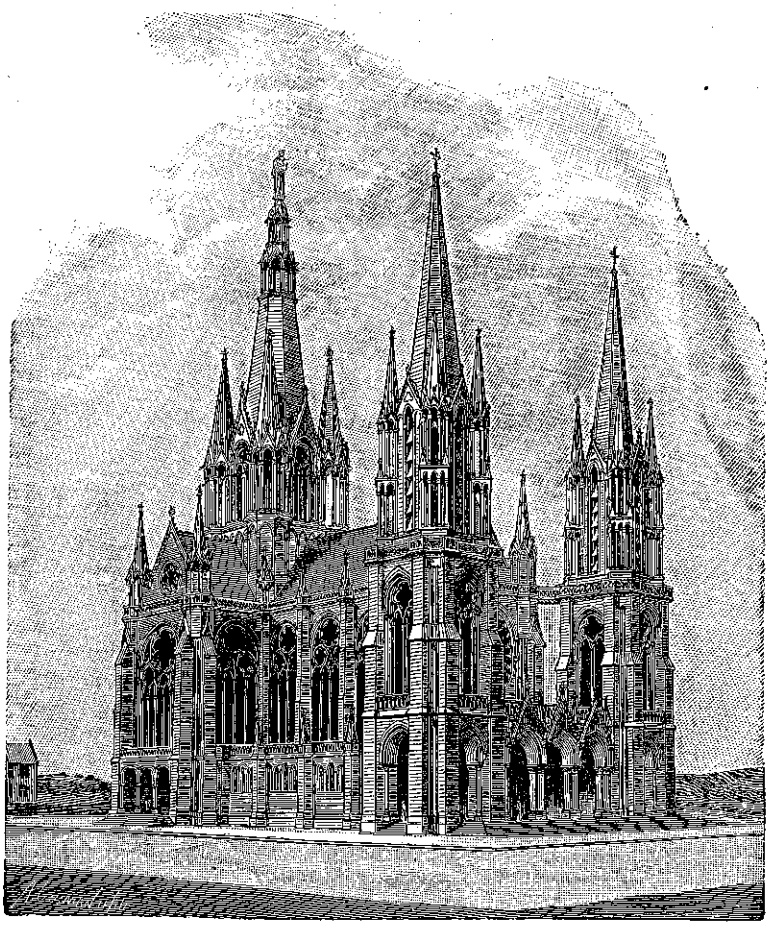
L'événement de Pontmain portait avec lui de tels caractères qu'il ne pouvait, une fois connu par le détail, soulever d'objections, même parmi les incrédules. Il constituait plus qu'une certitude historique, il était l'évidence même.

Le bruit s'en répandit aux alentours avec la rapidité de l'éclair. Les fidèles de toutes les bourgades limitrophes ne tardent pas à accourir. Tous les jours, la petite église de la paroisse s'emplit d'une foule de pieux pèlerins.

On récite le chapelet, on chante des hymnes et les cantiques chantés à la grange, au cours de l'apparition : c'est un entraînement irrésistible. L'émotion gagne de proche en proche, les actes de foi se multiplient. On tressaille là où les voyants ont tressailli, on pleure là où la foule a pleuré.....

L'évêché de Laval, mis au courant des faits par un récit aussi détaillé que possible de l'événement, en avait pris aussitôt connaissance. Avec la prudence qui caractérise l'Eglise en ces délicates matières, Monseigneur fit ouvrir enquêtes sur enquêtes. Des médecins furent chargés du soin d'examiner par le menu les enfants. Quatre fois de suite des ambassadeurs de l'évêché dressèrent leur tribunal. Interrogatoires, questions répétées sous toutes les formes, objections, rien ne fut ménagé pour faire jaillir la lumière. Le témoignage des voyants concorda de tous points avec les exigences de la critique la plus difficile. C'est à la suite de tant de témoins réunis, de tant de garanties accumulées sans une seule ombre, pas même la plus petite divergence, que

(1) *Récits d'un Voyant,* par le R. P. Joseph Barbedette.
L'Evénement de Pontmain, par M. l'abbé Richard.
Notre-Dame de Pontmain, par le R. P. Berthelon.



Sanctuaire de Pontmain.

Mgr Wicart déclara solennellement, dans un mandement, publié le 2 février 1872, que la Sainte Vierge était apparue à Pontmain, et qu'il autorisait dans son diocèse le culte de la Vierge Marie sous le vocable de *Notre-Dame d'Espérance de Pontmain.*

LES MERVEILLES DE PONTMAIN — CONCLUSION

Vingt-cinq ans se sont écoulés depuis l'apparition, vingt-cinq ans de paix à l'extérieur. La Vierge de l'Espérance continue sa puissante protection à notre pays. Elle a maintenu le bras de son Fils toujours prêt à s'appesantir sur cette France, si lente à revenir à sa mission providentielle. Vingt-cinq ans de miséricorde et de patience, parce que Marie est là, offrant ses prières avec nos faibles prières à son Fils qui se laisse encore toucher. Et aujourd'hui, en dépit des tristesses de l'heure présente, elle nous redit toujours, en nous montrant le labarum de l'avenir : Espérance !..... *In hoc signo vinces!*

Une magnifique basilique s'est élevée comme par enchantement au lieu même de l'apparition, grâce à la générosité du diocèse de Laval et des diocèses limitrophes. De style gothique rayonnant du XIII^e^ siècle, elle s'élance fièrement vers le ciel avec la transparence de ses grandes verrières, la richesse de ses décors, ses fleurs de granit artistement découpées, l'élégance de ses nombreuses et sveltes colonnes, la solennité de ses tours qui montent à 60 mètres dans les airs.....

Espérons que la France catholique, protégée visiblement, en l'année terrible, par la Vierge de Pontmain, enverra comme témoignage de gratitude une dîme royale à sa Libératrice.

Des milliers et des milliers de priants arrivent chaque année à ce rendez-vous des dévots serviteurs de Notre-Dame. Sans être aussi éclatantes que celles de Lourdes, les grâces de Pontmain sont de tous les jours et de tous les instants. L'histoire de ces faveurs et de ces guérisons serait aussi touchante que délicieuse (1).

Cette année, 1896, qui est celle des noces d'or du pèlerinage, s'annonce sous les plus consolants auspices. A la grande voix des foules qui chanteront les louanges de la *Vierge aux étoiles* s'unira, en une suave harmonie, le joyeux carillon des *vingt-cinq* cloches qui vont être installées dans les deux tours monumentales de granit.

Les Oblats de Marie Immaculée, qui desservent ce beau pèlerinage, travaillent activement à propager le culte de Notre-Dame de Pontmain. Ils publient, chaque mois, les *Annales* qui font rayonner au loin la douce image de Notre-Dame. Puisse leur zèle être couronné de succès !

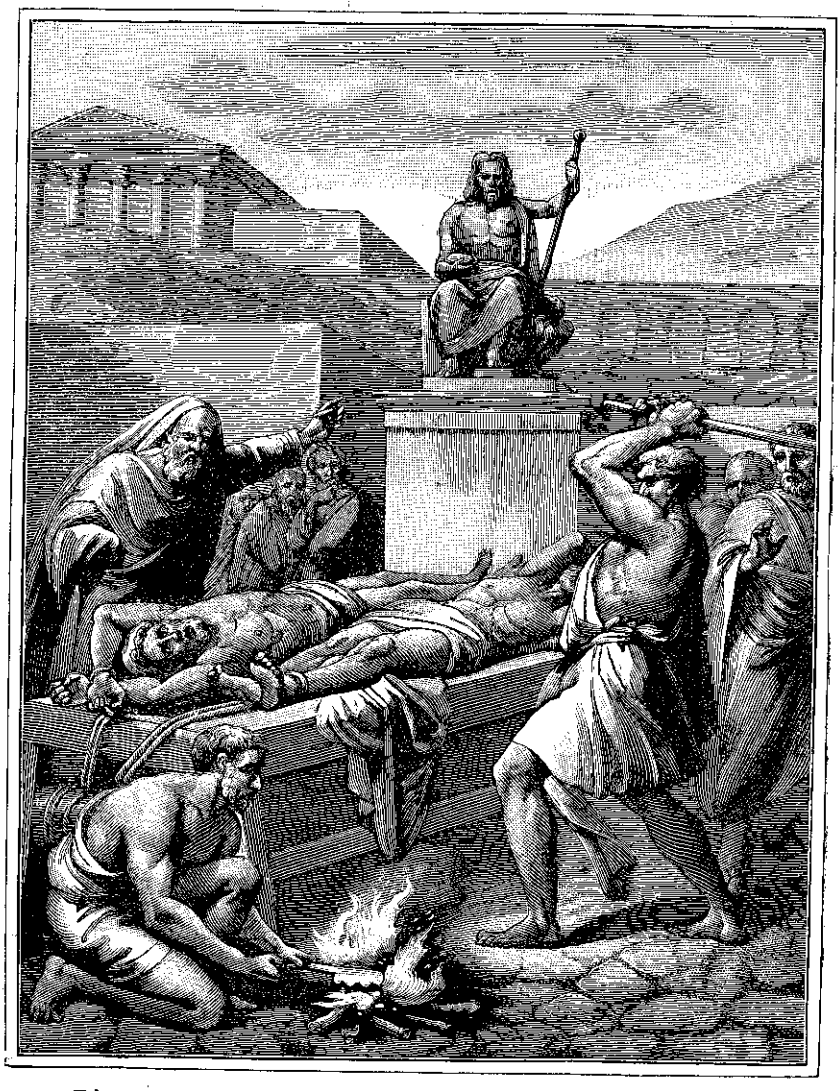
Le jour n'est pas éloigné où se réalisera pleinement la parole prophétique du P. Félix : *Pontmain, c'est le pèlerinage de l'avenir.*

(1) V. *N.-D. de Pontmain. Son message à la France,* par LOUIS COLIN. (Bloud et Barral, 4, rue Madame.)

SAINT GENULPHE OU GENOU

Premier évêque de Cahors (vers 250).

Fête le 17 janvier.



Le gouverneur Dioscorus fait frapper à coups de bâton saint Génulphe et saint Génit, afin de les contraindre à apostasier.

LES PREMIERS APÔTRES DU QUERCY

Le Quercy, ce pays aride, sec, rocailleux, qui forme le département du Lot actuel, fut, malgré le peu d'attraction qu'il semblait offrir, un centre d'habitations très important chez les Gaulois. Les nombreux dolmens et menhirs, que l'on retrouve dans les bois, prouvent bien que cette contrée fut peuplée dès la plus haute antiquité. Les habitants furent les derniers à se rendre devant l'invasion romaine, et une opinion des plus fondées montre à Murceins, non loin du village de Saint-Martin-de-Vers, l'ancienne Useellodunium, qui fut le dernier rempart de la résistance gauloise.

La défense héroïque des soldats de Vercingétorix avait été admirée au loin, et le Quercy, renommé pour le courage de ses habitants, était comblé de faveurs par les empereurs romains. Divona, sa capitale, s'était embelli des plus beaux monuments.

D'après une tradition très respectable, saint Martial, disciple de saint Pierre, vint le premier répandre dans ce pays les bienfaisantes clartés

de l'Evangile. Il eut certainement des disciples qui continuèrent son œuvre apostolique, mais leur nom n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Saint Génulphe (vers 250) est le plus ancien des évêques de Cahors dont le nom nous soit parvenu.

La vie de cet évêque fut écrite par saint Sébaste, trois années après sa mort, mais elle a été perdue. Le récit que nous allons donner est extrait de deux manuscrits publiés par les Bollandistes, dont les auteurs anonymes doivent être de la fin du xe siècle.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Au commencement du IIIe siècle vivait à Rome un chrétien fervent qui, par sa naissance illustre et ses vertus, était une des colonnes de l'Eglise aux temps troublés qu'elle traversait : il s'appelait Génit. Les persécutions sanglantes, dont il était le témoin et pouvait à chaque instant devenir la victime, n'avaient fait que confirmer sa foi : le sang généreux des martyrs coulait dans ses veines, et sa vie tout entière appartenait au Christ qu'il soulageait dans la personne de ses pauvres.

De son union avec Accia, une chrétienne de forte race, il n'avait pas eu d'enfant; c'était le deuil de leur vie. Le ciel enfin se laissa toucher par leurs prières et leurs bonnes œuvres; Accia mit au monde un fils qui fut regardé par toute la parenté comme l'enfant du miracle. Il reçut le nom de Génulphe et grandit sous l'œil vigilant de ses parents.

Vers l'âge de cinq ans, son père le confia à un prêtre de leur parenté qui devait plus tard occuper la chaire de saint Pierre sous le nom de Sixte II. Ce grand serviteur de Dieu, par ses paroles et ses exemples, jeta dans le cœur de son élève les fondements d'une piété solide que rien ne devait ébranler.

Génulphe, doué d'un esprit pénétrant, était passionné pour le travail; aussi ses progrès dans les lettres furent-ils rapides. L'Ancien et le Nouveau Testament n'eurent pour lui bientôt plus de secrets, et sa piété, alimentée à des sources si pures, nourrie par les exemples et les conseils de son précepteur, grandit en lui d'une façon merveilleuse.

Cependant Sixte ayant été élevé à la papauté, son élève, sur le désir qu'il en manifestait depuis longtemps, fut promu aux Ordres sacrés et reçut même bientôt la dignité suprême de l'épiscopat. C'est alors que Génulphe eut la douleur de perdre sa mère; ce fut pour lui une séparation cruelle, mais les consolations de la foi versèrent un peu de baume dans son âme endeuillée.

ARRIVÉE A CAHORS — PREMIERS MIRACLES

L'Eglise était alors agitée par une violente tempête. Valérien, tout d'abord favorable aux chrétiens, avait changé subitement de sentiments à leur égard et, en l'année 257, il lança contre eux de sanglants édits.

La huitième persécution commençait. Saint Sixte devait en être la plus illustre victime. Prévoyant les maux qui allaient fondre sur l'Eglise, il appela son disciple, lui conseilla de se refugier en Gaule avec son père. Saint Génulphe, obéissant au Souverain Pontife, partit pour ce pays avec son père Génit et choisit comme champ d'apostolat le pays des Cadourques. La capitale de cette contrée, Cadurcum ou Divona, était le centre d'une colonie romaine qui a laissé dans tout le Quercy des traces encore visibles de son séjour. La religion du Christ, prêchée par saint Martial, avait peu à peu disparu, et Génulphe arrivait au pays idolâtre pour recommencer l'œuvre ébauchée au Ier siècle. Après une longue et pénible marche, les deux saints voyageurs arrivèrent au terme de leur voyage.

Une veuve, dont le fils était possédé du démon, leur donna l'hospitalité. Génulphe ne fut pas plutôt entré dans la maison que, par la bouche de l'enfant, le démon s'écria : « Génulphe, pourquoi me persécutes-tu? » Toutes les personnes présentes se demandaient avec étonnement comment l'enfant pouvait savoir le nom de l'étranger. Alors, saint Génulphe, se tournant vers l'enfant : « Au nom du Dieu que je prêche, Satan, je te l'ordonne, sors du corps de ce malheureux. » Aussitôt, le démon sortit et l'enfant, poussant un grand cri, tomba par terre comme mort. Saint Génulphe le prit par la main, le releva et le rendit sain et sauf à ses parents. Toute la famille, qui, d'après les *Acta Sanctorum*, se composait de 28 personnes, se convertit à la vraie foi.

Le bruit de ce miracle se répandit dans la ville. Comme le Christ dans les plaines de la Galilée, Génulphe vit venir à lui les malades implorant la guérison. Un homme nommé Agilbertus vint se prosterner aux pieds du Saint et lui dit : « Je vous en conjure, Seigneur, venez guérir ma fille qui se meurt et je croirai en votre Dieu. » Saint Génulphe suivit le père désolé, et la jeune fille, à la parole du Saint, recouvra la santé. Le prix de la guérison fut le baptême de toute la famille.

DEVANT LE GOUVERNEUR

Cependant, toutes ces guérisons faisaient grand bruit, et des esprits jaloux et pervers dénoncèrent bientôt à Dioscorus, gouverneur de la ville, les deux magiciens venus de Rome. Le gouverneur envoya des soldats avec ordre d'amener les deux étrangers devant lui.

« Etes-vous ces magiciens, leur dit Dioscorus, qui troublez notre ville? — Nous ne sommes pas des magiciens, répondit saint Génulphe, mais bien des serviteurs de Jésus-Christ. — Sacrifiez aux dieux, reprit le gouverneur, et ramenez dans la bonne voie ceux que vous avez égarés, sinon vous mourrez dans les supplices. — Nous ne craignons que Dieu seul, ni vous ni vos tourments ne nous effrayent. » Alors le gouverneur furieux les fit frapper à coups de bâton. Mais les serviteurs de Dieu bénissaient le Seigneur qui les fortifiait. Constatant son impuissance, Dioscorus les fit jeter dans une fournaise embrasée; mais l'ange du Seigneur veillait, et les flammes n'effleuraient même pas le corps des saints martyrs Le peuple à cette vue s'écria : « Non, il n'y a de Dieu véritable que le Dieu des chrétiens. »

Dioscorus fit alors retirer les martyrs de la fournaise, et, chargés de chaînes, ils furent enfermés dans une prison obscure.

CONVERSION DU GOUVERNEUR

La nuit qui suivit le supplice des deux Saints, le fils du gouverneur mourut foudroyé par un mal inconnu. Dioscorus, tout en larmes, envoie aussitôt chercher les deux martyrs, et, s'adressant à Génulphe : « Ne me disais-tu pas, hier, que ton Dieu est le seul véritable et que quiconque croira en lui obtiendra tout ce qu'il lui demandera? — Mon Dieu est le seul vrai Dieu, répondit Génulphe, il a fait le ciel et la terre, il a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il a envoyé son Fils unique dans le monde afin de racheter l'humanité coupable; il a permis que ce Fils unique fût arrêté

par les Juifs, enchaîné, flagellé, crucifié et mis à mort; il est ressuscité le troisième jour afin de nous ouvrir par sa résurrection les portes du ciel. » Le gouverneur l'interrompant : « Si ce que tu dis est véritable, ressuscite mon fils et je croirai en ton Dieu avec tout mon peuple. — Si tu crois de tout ton cœur, dit le Saint, prends l'enfant par la main et dis-lui : « Au nom de Notre-Seigneur » Jésus-Christ, lève-toi et sois plein de vie. » Le gouverneur prend son fils, et au moment où il prononçait ces paroles, l'enfant ouvrit les yeux et revint à la vie.

A cette vue, Dioscorus, hors de lui, tombe aux pieds de saint Génulphe : « Pardonnez-moi, lui dit-il, le mal que je vous ai fait; accordez-moi le baptême, à moi, à ma famille et à tous ceux de mon peuple qui le demanderont; le Dieu des chrétiens est le seul vrai. »

Génulphe prescrivit un jeûne de trois jours durant lesquels il instruisit le peuple de Cahors et, le troisième jour, il baptisa le gouverneur et les nombreux convertis qui se présentèrent à lui.

Le Saint passa trois ans dans cette ville et y construisit deux églises, l'une en l'honneur de la Sainte Vierge et l'autre en l'honneur des Saints Apôtres.

UN REPAIRE DU DÉMON

Saint Génulphe, laissant alors des prêtres à la tête des églises qu'il avait bâties, partit avec son père Génit et se retira, dit une tradition, aux environs de Bourges près d'une rivière appelée Naon. Là il choisit comme résidence une antique demeure appelée dans le pays *cella dæmoniorum;* c'était un ancien temple de Diane où les sacrifices en l'honneur de la déesse avaient cessé depuis l'introduction du christianisme; les mauvais esprits y exerçaient toujours leur cruel empire.

Les habitants recommandèrent aux deux Saints de ne point passer la nuit en ce lieu, car il y avait du danger pour leur vie. Saint Génulphe consacra de l'eau bénite, en répandit dans la maison, s'arma du signe de la croix et se disposa à passer la nuit. Les habitants furent bien surpris, le lendemain, de retrouver les deux étrangers sains et saufs. L'antre des démons où Satan avait régné si longtemps devint bientôt une église en l'honneur des Saints Apôtres et fut le centre d'une nouvelle chrétienté. C'est là que saint Génulphe, avec son père et quelques disciples, acheva sa vie dans les labeurs de l'apostolat. Ses paroles, ses exemples touchaient le cœur des païens et maintenaient l'union parmi les chrétiens.

Génit quitta la terre d'exil le 27 octobre, et Génulphe, après lui avoir donné les larmes de la piété filiale, l'ensevelit avec honneur près de l'église de Saint-Pierre. Après la mort de son père, saint Génulphe continua sa vie d'évangélisation et convertit tout le pays à la foi du Christ. Il eut, pour l'aider dans son œuvre de nombreux disciples qui, désireux d'atteindre la perfection, se rendaient auprès de lui, et se consacraient complètement au service du Seigneur.

MORT DE SAINT GENULPHE

Cependant le jour de sa mort approchait. Il réunit autour de lui ses disciples, leur annonça sa fin prochaine et leur donna ses derniers avis. Il leur fit promettre de ne pas l'ensevelir dans l'église et d'envelopper son corps non pas dans des linges précieux, mais dans un cilice.

Les disciples, saisis de douleur, se mirent à pleurer et lui dirent : « O notre père, pourquoi nous quitter si tôt? entre les mains de qui laissez-vous vos disciples désolés? En vous perdant, nous perdons tout. »

Saint Génulphe, attendri : « Ne pleurez pas, mes chers fils, leur dit-il, ne vous attristez pas si je vous quitte, persévérez dans la foi. Le Christ sera votre Pasteur et votre Père. »

Comme le quatrième jour de sa maladie approchait, l'apôtre saint Pierre lui apparut et lui annonça que Dieu l'appelait. Il fit célébrer les Saints Mystères devant lui, reçut le corps et le sang du Sauveur, dit un dernier adieu à ses disciples et s'endormit dans le Seigneur le 17 janvier.

On entendit alors les concerts des anges dans les cieux. Les disciples lavèrent son corps, l'enveloppèrent de son cilice et l'ensevelirent auprès de Génit dans l'oratoire de Saint-Pierre.

Trois ans après sa mort, un de ses disciples appelé Léontius vint annoncer à saint Sébaste la mort de leur commun maître et tout le détail de sa vie. Ils vinrent à l'endroit où reposaient les corps des deux Saints et, au milieu d'un grand concours de peuple, ils les levèrent de terre et les placèrent dans l'église même de Saint-Pierre dans une crypte bâtie pour chacun d'eux; saint Génulphe à droite et saint Génit à gauche.

L'église de Cahors célèbre la fête de saint Génulphe le 17 janvier.

SOURCES

Acta Sanctorum et *Histoire des évêques de Cahors,* par l'abbé LAGARRIÈRE.

SAINT ISMIDON DE SASSENAGE

Évêque de Die.

Fête le 28 septembre et le 3 octobre.

ILLUSTRE NAISSANCE — PREMIÈRES ANNÉES

ISMIDON, appelé aussi Ismio, naquit au château de Sassenage, près de Grenoble, vers le milieu du XIe siècle.

Sa famille était, sans contredit, l'une des plus nobles et des plus anciennes du Dauphiné.

Son père s'appelait Hector et sa mère Cana ou Blanche. Ils découvrirent en leur fils, dès l'âge le plus tendre, les germes de toutes les vertus, qu'ils cultivèrent avec le plus grand soin.

Des progrès étonnants dans les études le rendirent l'objet de l'admiration de ses condisciples. Sa promotion aux saints Ordres fut la récompense de sa piété; et, avant même d'avoir reçu le sacerdoce, il fut pourvu d'un titre canonial dans l'église métropolitaine de Lyon, dédiée alors à saint Etienne.

CHANOINE ET ÉVÊQUE

Les chanoines de l'église de Lyon suivaient alors une règle austère et formaient une communauté de clercs séculiers qui se recrutaient parmi les plus nobles familles.

Ismidon trouva parmi eux des modèles de perfection, qu'il se fit un devoir d'imiter, et qu'il surpassa bientôt par son angélique ferveur. Ses talents, ses vertus, sa sainteté ne tardèrent pas d'attirer sur lui les regards et l'admiration du peuple et du clergé.

Il y avait alors sur le siège de Die un prélat vénéré à qui sa vieillesse ne permettait pas de garder plus longtemps le fardeau de la sollicitude pastorale. Bernard avait besoin d'un coadjuteur. Il jeta les yeux sur le jeune chanoine, dont il avait entendu maintes fois louer le zèle et l'éminente piété.

En vain, Ismidon s'efforça-t-il d'éloigner de sa personne un honneur dont il ne se croyait pas digne, on n'eut aucun égard aux alarmes de son humilité; l'archevêque de Lyon, Hugues, qui avait aussi été évêque de Die, le Souverain Pontife lui-même, furent obligés d'insister. « Il me serait agréable, écrivait Urbain II, que l'Eglise de Die eût déjà le pasteur qu'elle désire. » Peu après, c'est-à-dire vers l'an 1097, Ismidon consentait à recevoir la consécration épiscopale.

Le saint vieillard qui l'avait choisi pour coadjuteur ne songea plus qu'à se préparer à la mort, heureux du trésor incomparable dont il venait d'enrichir son Eglise. Ismidon le pleura comme un père; et aussitôt, aux applaudissements de la ville tout entière, prit possession de ce siège qu'il devait illustrer par tant de travaux et de prodiges.

Jamais prélat n'eut pour ses ouailles plus de sollicitude et d'amour. Sa foi, sa modestie, sa patience, sa douceur ravissaient tout le monde; son dévouement opérait des merveilles; ses exemples et ses discours touchaient les cœurs avec tant d'efficacité que bientôt la ville et le diocèse de Die eurent changé de face.

LA CROISADE

Vers le temps où notre saint évêque fut élevé sur le siège de Die, la plupart des seigneurs, barons et chevaliers français, avaient abandonné leurs châteaux et leurs familles pour guerroyer en Terre Sainte. La croisade avait été résolue dans le fameux Concile de Clermont, en 1095. Pierre l'Ermite et le pape Urbain II, par leur brûlante éloquence, avaient si bien électrisé notre valeureuse nation, que d'un bout de la France à l'autre on n'entendait plus retentir que le cri de: « Dieu le veut! »

Le Dauphiné fournit à cette expédition des soldats nombreux et des chefs illustres. On sait qu'Adhémar, de l'ancienne famille des seigneurs de Grignan, fut mis à leur tête et se distingua tellement au siège d'Antioche, que tous les croisés lui attribuèrent la gloire de la prise de cette ville.

Tous les regards alors étaient tournés du côté de la Palestine. Prêtres et évêques, seigneurs et vassaux, tous ambitionnaient l'honneur de s'enrôler sous l'étendard de la croix, et d'aller combler les vides que la peste et le fer avaient faits dans les rangs des chevaliers et des soldats chrétiens.

.....La croix sur la poitrine et leur glaive à la main,
Quand leur bras du Dauphin signalait la bannière,
Tes enfants belliqueux disaient ton nom, Isère,
En mourant aux bords du Jourdain,

Ismidon était encore jeune à cette époque, mais il eût entrepris le voyage d'outremer, si ses parents ne se fussent opposés à l'exécution de son dessein. Il fut contraint d'ajourner son projet; la prise d'Antioche et surtout celle de Jérusalem, qui eut lieu l'année après son sacre, excitèrent en lui un désir si ardent de prendre la croix et de visiter le Saint-Sépulcre, qu'il se prit à regretter d'avoir la conduite d'un diocèse.

Enfin, il lui fut permis d'accomplir son vœu de croisé. Hugues, archevêque de Lyon, venait de réunir le Concile d'Anse. Ce Concile avait spécialement pour objet le voyage de Jérusalem que l'archevêque de Lyon se proposait d'entreprendre.

Au mois d'avril de l'année suivante 1101, Hugues et Ismidon allèrent à Rome et repartirent ensemble pour la Terre Sainte.

Il est facile de se représenter le bonheur qu'éprouva notre saint évêque, lorsqu'il vit les lieux illustrés par tant de prodiges. Il visita le tombeau de Jésus-Christ, dont la délivrance avait coûté si cher aux croisés, et parcourut les bourgs de la Palestine, où il rencontrait à chaque pas tant de monuments religieux dont la vue rappelait une foule de souvenirs, si propres à toucher le cœur d'un évêque et à consoler sa foi.

Ismidon profita de son séjour dans ces lieux bénis, non pour cueillir des lauriers à la suite de l'armée chrétienne, mais pour chercher des trésors qui, à ses yeux, étaient d'un prix inestimable. Il obtint une grande quantité de reliques dont il enrichit plus tard son église-cathédrale, et en l'honneur desquelles il établit une fête qu'on célébrait autrefois à Die, le 7 du mois de septembre.

MIRACLES — LA MORT

Le retour du bienheureux évêque au sein de son troupeau fut un véritable triomphe. A dater de ce jour, son zèle et son dévouement paternels ne connurent plus de bornes; sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de travaux, de prières et de miracles.

Instruire son peuple, consoler et secourir les pauvres, visiter les monastères, pourvoir aux besoins des paroisses, exciter le zèle des pasteurs, telle fut, pendant vingt ans, la conduite de saint Ismidon. Aussi Dieu se plut-il maintes fois à manifester la sainteté de son serviteur par de nombreux prodiges.

Un jour, un loup furieux était descendu des montagnes voisines de la ville de Die; un enfant se rencontra sur son passage et allait en devenir la proie; déjà même le cruel animal s'en était emparé, lorsque Ismidon, par sa parole, mit en fuite le loup frappé de terreur.

Une autre fois, un assassin était entré furtivement dans le palais épiscopal, Ismidon vient tranquille au-devant de lui, et le voit tomber à la renverse frappé de mort subite.

Une vie si pleine de merveilles et de bonnes œuvres devait être couronnée par une sainte mort. Ce fut le 30 septembre 1115.

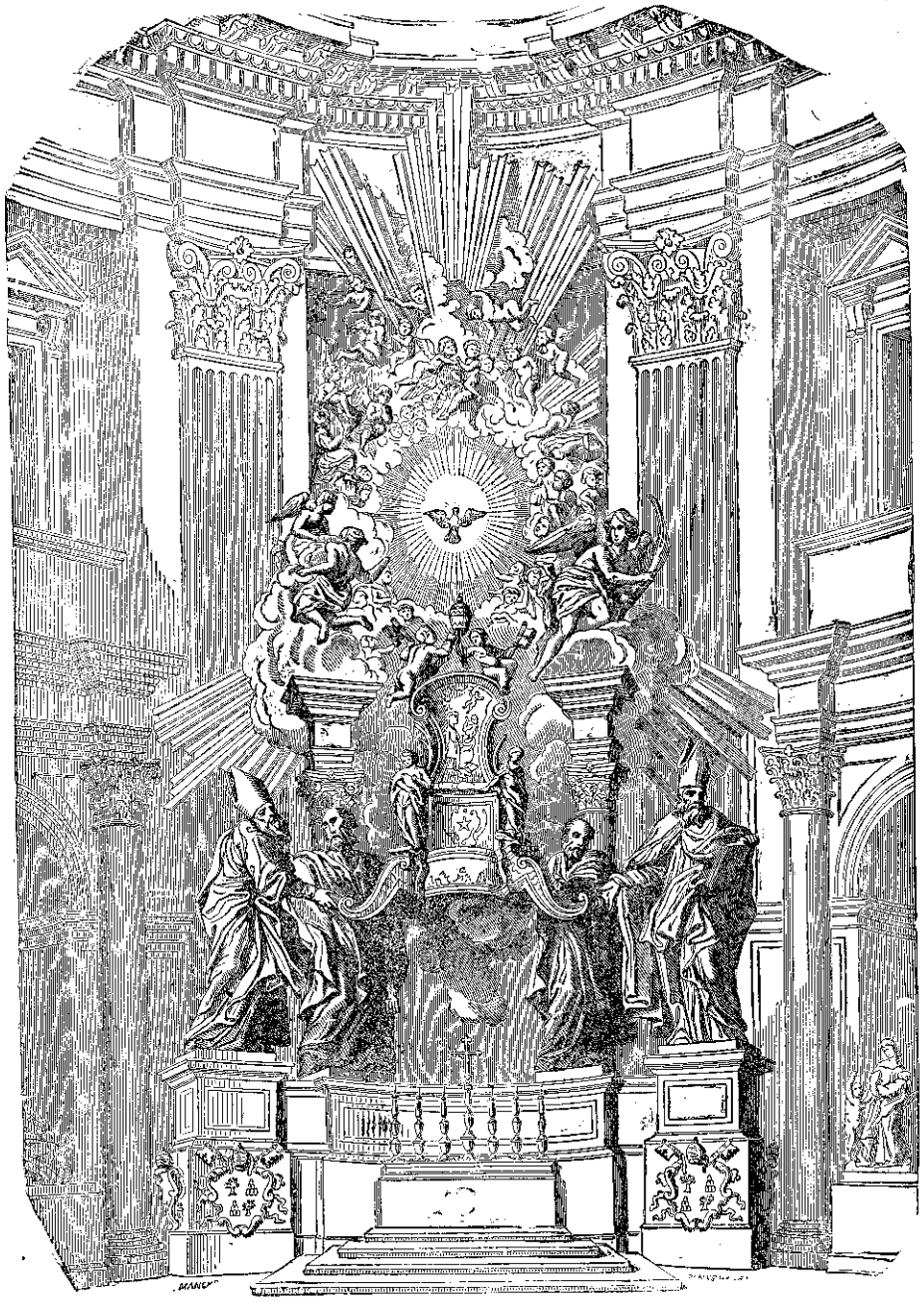
Au lendemain même de sa mort, Ismidon fut mis au nombre des saints et honoré d'un culte public, justifié par de nouveaux miracles. Un mort descendu dans son tombeau y retrouva la vie par un prodige semblable à celui qui s'opéra au sépulcre du prophète Elisée.

Die, justement fière d'un tel pasteur, se mit à célébrer sa fête le 28 septembre.

Tout récemment, à la demande du diocèse de Grenoble, Notre Saint-Père le Pape Pie X approuvait le culte immémorial rendu à cet illustre serviteur de Dieu.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE

Fête le 18 janvier et le 22 février.



Monument gigantesque élevé en l'honneur de la chaire de saint Pierre, dans l'abside de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Deux docteurs de l'Eglise latine (saint Ambroise et saint Augustin) deux de l'Église grecque (saint Athanase et saint Jean-Chrysostome) soutiennent une chaire en forme de fauteuil. Cette chaire, avec tous ses ornements, est en bronze doré, elle pèse plus de 10 900 kilos et a coûté 107 551 écus. Dans ce reliquaire colossal est renfermée la vraie chaire du Prince des Apôtres, représentée dans la gravure suivante

LA GRANDE AUMONE DE DIEU A LA RAISON HUMAINE

Pourquoi fêter une chaire? C'est que la chaire épiscopale (ou trône de l'évêque) est le symbole de l'enseignement et de l'autorité de l'évêque dans son Eglise.

Deux fêtes ont été instituées en l'honneur de la chaire de saint Pierre : la première, le 18 janvier,

célèbre le prince des apôtres fixant à Rome le siège définitif de son enseignement divin; la seconde, le 22 février, honore son apostolat en Orient et son séjour à Antioche.

Par cette double fête, l'Eglise catholique invite tous les chrétiens à remercier Dieu d'un des plus grands bienfaits dont sa Providence a honoré et enrichi l'humanité.

Ce bienfait admirable, qui mérite les plus vives actions de grâce de la part de tout homme aimant la vérité, c'est l'institution immortelle au milieu des hommes d'un docteur infaillible, assisté de Dieu pour enseigner aux hommes, ses frères, les vérités nécessaires à leur vertu, à leur bonheur et à leur salut éternel.

Hé quoi? Notre raison n'est-elle pas aussi un don de Dieu? — Assurément, et un don très noble; mais son domaine est étroit, mais l'orgueil le veut franchir et tombe dans les ténèbres; mais les passions, mais l'ignorance, mais le mensonge, mais les préjugés, dévastent ce domaine. Depuis Adam pécheur, jusqu'à Jésus-Christ, quatre mille ans se sont passés, et au bout de ce temps, l'humanité se trouvait dans un abîme d'incertitudes et d'erreurs, dont nulle puissance humaine ne pouvait la tirer.

Il y a plus. Le Dieu tout-puissant, notre Créateur, dans sa bonté infinie, a voulu traiter les hommes non comme ses esclaves et ses mercenaires, mais comme ses fils adoptifs, et les appeler à jouir à jamais de son propre bonheur dans les splendeurs éternelles du ciel. Or voilà une destinée *surnaturelle* (c'est-à-dire au-dessus de la nature), une destinée à laquelle la raison *naturelle* ne peut atteindre par ses seules forces. Il faut donc que Dieu ajoute à notre raison et à notre nature les lumières surnaturelles de la foi et la perfection surhumaine de sa grâce.

Adam prévaricateur avait perdu, pour lui-même et pour sa race, cette grâce de l'adoption divine; la lumière de la révélation primitive s'était obscurcie chez presque toutes les nations, à l'exception des Juifs, que Dieu enseignait par ses prophètes. Alors Dieu a envoyé aux hommes, non plus des prophètes, mais son propre Fils Jésus-Christ, Sagesse éternelle du Père et Fils de la Vierge Marie Immaculée, Jésus-Christ auteur de notre raison, et consommateur de notre foi, Jésus-Christ qui nous a instruits par sa parole et nous a rachetés par sa mort sur la croix.

JÉSUS-CHRIST ET SAINT PIERRE

Saint Pierre a puisé la vérité à cette source divine. « Saint Pierre a entendu les enseignements du Fils de Dieu fait homme, il a été témoin de ses miracles, de sa mort et de sa résurrection.

C'est Pierre qui a dit à Jésus : « *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* » Et une autre fois : « *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* » Alors Jésus dit à Pierre : « *Tu es bienheureux Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* »

Jésus, nouvel Adam, nouveau père de l'humanité, fonde son Eglise, son royaume, sa postérité spirituelle : l'immense famille des enfants adoptifs de Dieu, tirés du milieu de tous les peuples. Jésus-Christ donne à son Eglise la vérité et la grâce; il en est la Vie, le Père, la Tête, le Roi, le Législateur, le Pasteur, le Pontife et l'Epoux immortel. Mais Jésus remonte au ciel le jour de l'Ascension : or les hommes ne sont pas de purs esprits, leur âme vit dans un corps, un chef devenu invisible ne leur suffit plus, ils ont besoin d'un chef qu'ils puissent voir et entendre. Jésus, Sagesse divine, l'ignorait-il donc? Assurément il ne l'ignorait pas. Aussi (n'en déplaise aux hérétiques de tous les siècles) tout catholique sait, qu'avant de remonter au ciel, Jésus-Christ a constitué saint Pierre son vicaire, son représentant, son plénipotentiaire, en un mot le dépositaire visible de son autorité.

C'est *sur Pierre qu'il a bâti l'Eglise*, suivant sa propre parole. Tout l'édifice repose donc sur Pierre et, par ce fondement visible, repose sur le fondement invisible et divin qui est Jésus-Christ lui-même. Ainsi, en tant que Vicaire de Jésus-Christ, Pierre est véritablement le Père, la Tête, le Roi, le Législateur, le Pontife suprême, le Pasteur et l'Epoux de l'Eglise universelle.

Voilà pourquoi Jésus-Christ lui a promis l'infaillibilité, prérogative indispensable à ses fonctions : « *J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas... Confirme tes frères.* »

Toute juridiction dans l'Eglise vient de Pierre, Jésus-Christ ne la donne pas par un autre, car il ne s'est pas choisi deux vicaires, mais un seul. Toute la hiérarchie de l'Eglise repose sur Pierre. Et tout pasteur qui ne reçoit pas sa mission de Pierre est un faux pasteur : il ne vient pas du Christ, il vient de lui-même, il vient de Satan l'ennemi du Christ.

SAINT PIERRE A ANTIOCHE

Après la Pentecôte, les apôtres, sous la présidence de saint Pierre, se partagèrent le monde à évangéliser, suivant l'ordre de Jésus-Christ.

Le prince des apôtres, après avoir le premier rendu témoignage à Jésus-Christ dans Jérusalem d'abord, puis dans toute la Judée et la Samarie, après avoir laissé saint Jacques le Mineur, évêque titulaire de Jérusalem et apôtre plus spécial des Juifs, baptisa le centurion romain Corneille, le premier gentil entré directement dans l'Eglise, sans passer par la loi mosaïque.

Saint Pierre évangélisa ensuite la Syrie et l'Asie-Mineure. Antioche était alors la ville la plus importante de toute cette région de l'Orient; les disciples de Jésus-Christ s'y étaient multipliés si rapidement que, dans cette ville, on commença à les appeler *chrétiens* du nom du Christ notre Dieu. Saint Pierre prit la haute direction de cette chrétienté florissante, et Antioche devint pendant sept ans le centre de son apostolat et, par suite, le centre de l'Eglise catholique.

C'est en souvenir de ce fait que l'Eglise célèbre, le 22 février, la *fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche*, afin d'honorer le premier Pape comme docteur légitime et suprême de l'Orient aussi bien que de l'Occident.

Mais la Providence n'avait pas choisi la capitale de la Syrie pour être le siège définitif de la Papauté; le séjour de saint Pierre à Antioche n'était qu'une halte dans sa marche vers l'Occident.

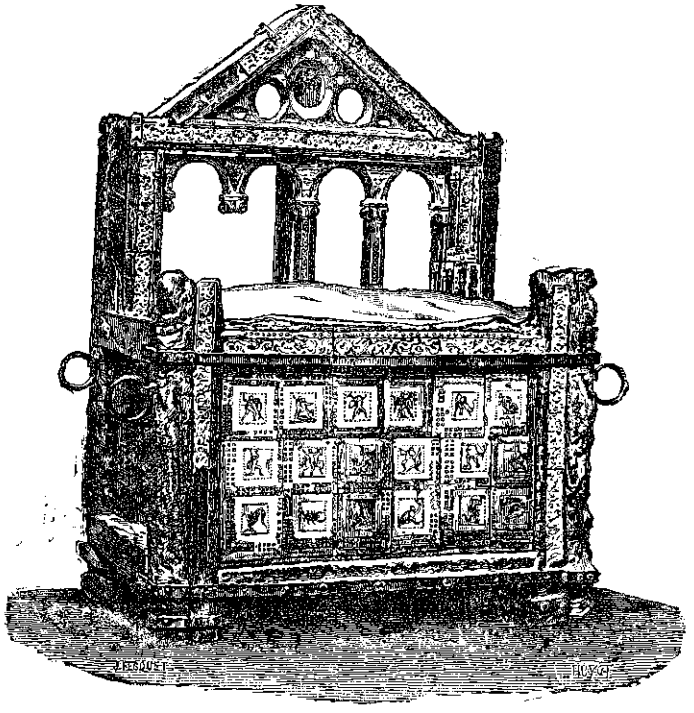
Antioche, jadis capitale d'un puissant royaume, n'était plus qu'un chef-lieu de province, dans l'immense empire romain. « La Providence divine, écrit dom Guéranger (1), avait préparé Rome pour servir de fondement à l'édifice du christianisme, lorsque le moment serait venu d'appeler tous les peuples à l'adoption céleste. » Ce moment était arrivé. Après plusieurs siècles de combats et de victoires, la ville de Rome avait peu à peu dompté et soumis à ses lois les nations de l'Occident et de l'Orient. La mer Méditerranée n'était plus qu'un vaste lac romain, et il n'y avait plus de barrières entre

(1) *Sainte Cécile et la Société romaine.*

les différents peuples qui vivaient sur ses rivages. Tous obéissaient au sceptre de Rome. C'est donc à Rome que le chef de l'Eglise devait fixer le centre de son activité apostolique.

« Quelle nation, en effet, ne comptait pas de nombreux représentants dans cette ville ? dit saint Léon-le-Grand. Quels peuples eussent jamais pu ignorer ce que Rome avait appris ? C'était là que devaient être écrasées les opinions de la philosophie ; là que devaient être dissipées les vanités de la sagesse terrestre ; là que le culte des démons devait être confondu ; là enfin devait être détruite l'impiété de tous les sacrifices, dans ce lieu même où une superstition habile avait rassemblé tout ce que les diverses erreurs avaient jamais produit. »

Après avoir porté la foi et fondé des chrétientés dans le Pont, la Galatie, le Cappadoce, la Bithynie, saint Pierre revint à la ville sainte de Jérusalem, Hérode Agrippa y régnait et, pour plaire aux Juifs, venait de faire mourir par le glaive l'apôtre saint Jacques le Majeur. Il arrêta de même saint Pierre, se proposant de lui faire subir le même sort, après les fêtes de Pâques. Toute l'Eglise, dans la plus vive angoisse, priait sans interruption pour la délivrance de son chef. On sait comment un ange tira miraculeusement de sa prison l'auguste captif, malgré les portes, les serrures et les gardes d'Hérode. Saint Pierre quitta Jérusalem et prit sa route vers l'Occident.



PREMIERE CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME

Chaire sur laquelle s'assit et prêcha saint Pierre à Rome. Elle a été ornée au moyen-âge d'incrustations d'ivoire et d'or empruntées pour la plupart à d'anciens monuments païens.

La seconde année du règne de l'empereur Claude, au printemps de l'année 42, saint Pierre arrivait pour la première fois aux portes de Rome. Il était accompagné de plusieurs disciples, parmi lesquels l'évangéliste saint Marc, saint Apollinaire, futur évêque de Ravenne, et saint Martial, futur missionnaire de la Gaule méridionale.

Voilà donc le prince des apôtres, cet homme sans puissance humaine, qui naguère encore ne songeait qu'à gagner obscurément sa vie en prenant des poissons dans un lac de Galilée, le voilà en présence de la forteresse du paganisme, forteresse qu'il doit conquérir à Jésus-Christ au prix de ses fatigues et de son sang, pour en faire la capitale du monde chrétien. Or, il est un point de l'histoire romaine qu'il ne faut pas oublier : si le vaste empire de Rome apportait certaines facilités et des cadres matériels à l'établissement du christianisme, il lui opposait du même coup des obstacles si nombreux et si formidables que si l'Eglise catholique n'avait pas été divine elle n'en aurait jamais triomphé.

Rome païenne, arrivée au faîte de sa puissance, était devenue le centre de toutes les erreurs, de toutes les superstitions, de toutes les passions et de tous les vices. La constitution même de l'empire reposait sur l'idolâtrie, c'est-à-dire le culte de Satan. L'empereur était souverain pontife de tous les cultes, et il était lui-même le premier dieu de l'empire, maître arbitraire des consciences, des biens, des âmes et des corps de ses sujets, disposant en un mot de la puissance la plus complète et la plus absolue qu'un homme ait jamais exercée sur ses semblables. Pendant trois siècles, l'enfer va déchaîner contre l'Eglise de Jésus-Christ toutes les ressources, toute la puissance de ce colossal empire, qui s'enivrera du sang des martyrs, mais la victoire restera à Jésus-Christ et à son Eglise.

L'arrivée de saint Pierre à Rome est l'un des événements les plus importants de l'histoire humaine (1).

Nous ne pouvons raconter ici tous les détails de l'apostolat de saint Pierre dans la capitale du monde ancien. Disons seulement, pour en signaler les principaux traits, que l'apôtre se rendit d'abord chez les Juifs ses compatriotes. Quelques-uns, sans doute, étaient déjà chrétiens. Le nombre des fidèles augmenta peu à peu parmi les Juifs et surtout parmi les Romains. Le centurion Corneille, baptisé en Palestine, était de la famille Cornélia, l'une des plus illustres de Rome ; saint Pierre baptise bientôt un autre membre de cette famille, le sénateur Pudens et son épouse Priscille, puis Pomponia Grœcina (Lucine), femme de Plautius, conquérant de la Grande-Bretagne, et protecteur de la famille Flavia. La branche cadette de la famille Flavia, victorieuse de Jérusalem avec Titus, montera bientôt sur le trône ; mais la branche aînée, plus heureuse encore, embrassera la religion chrétienne et donnera au Christ des saints et des martyrs : le consul saint Flavius Clémens, la vierge sainte Flavia Pétronilla, fille spirituelle de saint Pierre, la vierge sainte Flavia Domitilla et ses serviteurs Nérée et Achillée.

En effet, l'Eglise *catholique* s'adresse à toutes les classes de la société comme à tous les peuples de la terre, et dès le temps de saint Pierre, elle compta des fidèles dans tous les rangs de la hiérarchie sociale depuis le palais des empereurs et le sénat jusqu'aux prisons des esclaves.

L'Eglise romaine est fondée. Saint Pierre, écrivant

(1) Voir dans Mgr Gerbet, *Rome chrétienne, introduction*, le charmant dialogue qu'il imagine à la suite d'un Père de l'Eglise, pour peindre la situation de Pierre arrivant à Rome pour la première fois. Nous regrettons de ne pouvoir le reproduire ici, faute d'espace.

aux fidèles d'Orient, les salue au nom de cette Eglise. Les chrétiens de Rome ensevelissent leurs défunts dans une catacombe située près de la voie Nomentane, et connue sous les noms de *Cœméterium Ostrianum, ubi Petrus baptizabat.* Les fidèles s'y rendent aussi pour leurs réunions. Saint Pierre y baptise et y place sa chaire : *C'est la première chaire de saint Pierre à Rome.* — (Cette catacombe, oubliée plus tard, a été retrouvée de nos jours par Mgr Crostarosa).

Cependant, les Juifs incrédules s'irritent contre les fidèles, le repos public en est troublé : l'an 47, un édit de l'empereur Claude chasse tous les Juifs de Rome. Saint Pierre, Juif d'origine, est obligé de partir et retourne en Orient où il préside le concile de Jérusalem.

DEUXIÈME CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME

L'an 56, Claude meurt et Néron lui succède. Saint Paul arrive captif à Rome. Saint Pierre y revient à son tour. Il établit sa chaire dans la maison même du sénateur Pudens, au Viminal (1). Le christianisme prend un développement immense, malgré tous les obstacles.

Saint Pierre évangélise tout l'Occident, tant par lui-même que par les missionnaires qu'il envoie dans les diverses provinces. Saint Lin, saint Clet, saint Clément, d'origine patricienne, sont ordonnés évêques par lui et deviennent ses vicaires.

Mais voici la première persécution générale. Néron, le plus cruel des empereurs, incendie pour son plaisir la plus grande partie de Rome. Le peuple est furieux. Néron, pour se disculper, accuse les chrétiens, il en fait périr des milliers dans des supplices atroces et inouïs.

Pour varier les scènes de carnage et divertir le peuple, le tyran choisit, pour principal théâtre de l'exécution des chrétiens, ses jardins de la plaine vaticane qu'il ouvrit au peuple. « Là, on peut voir à son aise déchirer à belles dents par des meutes de chiens furieux les disciples du Christ cousus dans des peaux de bêtes. Mais ce n'était pas assez pour assouvir la férocité de Tigellin et de son maître ; il leur fallut des flambeaux vivants pour éclairer les jeux que l'empereur donnait dans son hippodrome. De longues files de martyrs dessinaient l'enceinte et le contour du cirque, éclairaient les avenues des jardins. Chacun était vêtu d'une tunique de papyrus enduite de cire et de poix. Un pal fiché en terre, et se terminant par une pointe aiguë, pénétrait la gorge du martyr, et l'obligeait à garder la tenue droite d'un flambeau. Au signal donné, les bourreaux mettaient le feu à la tunique incendiaire, et l'holocauste commençait. A la lueur de ces torches humaines, Néron lançait son char et mendiait par on adresse les applaudissements du peuple. » (*Dom Guéranger.*)

Après avoir fait un nombre immense de martyrs, cette première persécution se ralentit, mais saint Pierre et saint Paul en furent les dernières victimes : saint Pierre sur une croix et saint Paul sous le glaive donnèrent leur vie pour Jésus-Christ, l'an 67. Le troupeau massacré ou dispersé, le pasteur tué, le bercail du Christ ne devait-il pas rester à jamais désert ? Il n'en fut rien, car le Christ est Dieu, et après que les empereurs païens de Rome, pendant deux siècles et demi encore, auront rassemblé tout ce qu'ils ont de puissance, à neuf reprises différentes, contre la religion chrétienne, leur successeur, Constantin-le-Grand, demandera le baptême.

Aujourd'hui, la croix s'élève triomphante sur un obélisque antique, au milieu des anciens jardins de Néron, devenus la *place Saint-Pierre.* Sur le tombeau du prince des Apôtres, vénéré du monde entier, s'élève la plus incomparable et la plus vaste église qui soit au monde, de telle sorte qu'aucun homme depuis Adam n'a eu un tombeau aussi splendide que ce batelier galiléen dont il a plu à Jésus-Christ de faire son Vicaire sur la terre. A côté de la basilique se trouve le palais du Vatican, la demeure des Papes, car l'autorité de Pierre n'est pas morte avec lui ; elle est passée tout entière à ses successeurs, et subsistera jusqu'à la fin du monde.

PIERRE IMMORTEL DANS LA CHAIRE DE VÉRITÉ

« Qu'on ne dise point, s'écrie Bossuet, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finit avec lui. Ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs, Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine... Ainsi, l'Eglise romaine est toujours vierge, la foi romaine est toujours la foi de l'Eglise ; on croit toujours ce qu'on a cru, la même voix retentit partout ; et Pierre demeure, dans ses successeurs, le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit ; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole. »

« Pierre a parlé par Léon » disait le concile de Chalcédoine. « Pierre a parlé par Agathon », répétait le troisième concile de Constantinople. Et plus de mille ans après, de nos jours, le concile du Vatican proclame que « *Pierre a parlé et parlera toujours par le Pontife Romain* ».

Comme on le voit, le Pape n'est pas chargé d'inventer de nouvelles croyances ; les vérités révélées, objet de notre foi, viennent de Dieu, et c'est parce qu'elles viennent de Dieu que tous les hommes sont obligés de les croire ; mais le Pape a reçu de Jésus-Christ le dépôt sacré de ces vérités divines, avec la mission de les garder entières et pures et de les expliquer au monde sans erreurs. Dieu l'assiste dans cette fonction admirable, selon la promesse formelle de Jésus-Christ.

Ainsi, tout homme est obligé de croire à l'enseignement infaillible du Pape, en tout ce qui concerne la foi et la morale, sous peine de désobéir à Dieu et de s'égarer loin du chemin du salut.

Quel est l'homme dont la conscience n'ait le devoir d'être soumise à Dieu ? Or, le Pape est, dans le monde, l'interprète officiel et infaillible de la loi de Dieu, la conscience de tout homme vivant relève donc de l'autorité et de l'enseignement du Pape, la conscience de tout homme, disons-nous, quel qu'il soit : fidèle, prêtre, évêque, cardinal, maire, préfet, député, ministre, général d'armée, président de république, roi ou empereur.

Ainsi l'a voulu le Créateur et le Maître de tous les hommes.

Là est le chemin de la vérité et du salut.

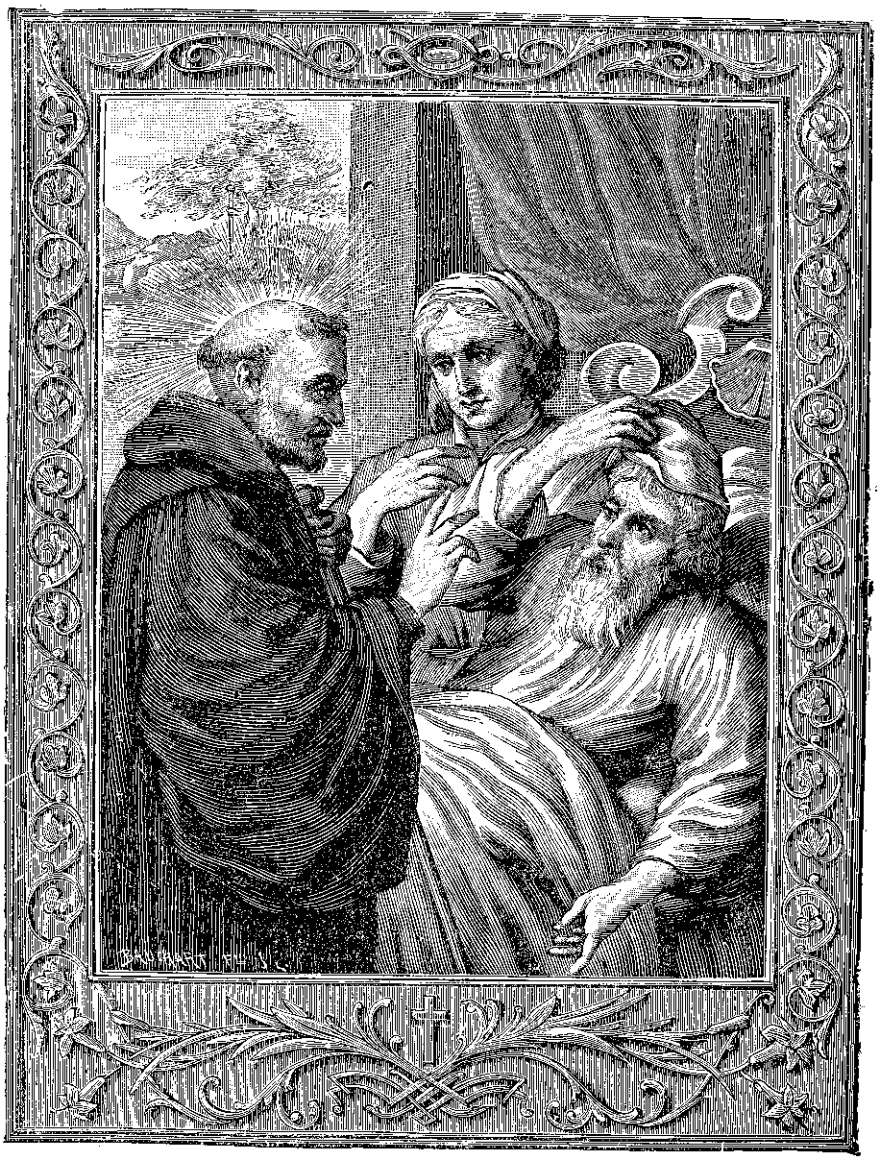
Prions Jésus-Christ de daigner, pour le bien du monde entier, réprimer par sa puissance les persécutions dont les ennemis de la vérité affligent aujourd'hui le Souverain Pontife, et remettre son Vicaire en possession du pouvoir temporel nécessaire à l'indépendance et à la liberté de son ministère sacré.

(1) C'est la seconde chaire de saint Pierre à Rome. Autrefois, on fêtait la première le 18 janvier et la seconde le 22 février. La première fête étant tombée en désuétude, le pape Paul IV ordonna, l'an 1558 que, le 18 janvier, on célébrerait la chaire de saint Pierre à Rome, et le 22 février, la chaire de saint Pierre à Antioche. La seconde chaire de saint Pierre à Rome a été conservée ; nos gravures reproduisent ici le dessein de cette relique et de son reliquaire monumental.

SAINT DESLE OU DÉICOLE

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE LURE

Fête le 18 et le 24 janvier.



A la priere de Berthilde, saint Desle bénit son ennemi Werfaire.

LES MOINES IRLANDAIS
LE SECRET D'ÊTRE TOUJOURS JOYEUX

Le tableau de la vie chrétienne en Irlande, aux VI^e^ et VII^e^ siècles, est une des belles pages de l'histoire de l'Eglise. C'est à cette époque que la verte Erin conquit son beau titre d'*Ile des Saints*. La science et la vertu illustraient ses nombreux monastères. A l'abbaye de Bangor, vraie cité monastique, trois mille moines retraçaient, aux extrémités de l'occident, une image de la Thébaïde orientale.

Parmi ces moines, l'on admirait, à la fin du VI^e^ siècle, saint Colomban. D'une noble famille, il s'était arraché aux séductions du monde, pour assurer son salut dans un cloître. Il avait uni l'étude à la prière et était devenu l'un des professeurs les plus distingués de l'abbaye,

lorsque, vers l'âge de trente ans, il sollicita de son abbé la permission d'aller travailler à la gloire de Dieu sur le continent. Le Seigneur inspira le même zèle à plusieurs autres religieux. Saint Commgall, abbé du monastère, bénit les nouveaux missionnaires et ils s'embarquèrent pour la France, sous la conduite de saint Colomban.

Ils étaient au nombre de douze et, parmi eux, brillaient saint Gall et saint Desle ou *Déicole* (nom qui signifie *serviteur de Dieu*).

Desle était plein d'ardeur et d'énergie comme saint Colomban son maître ; son cœur était parfaitement détaché de toutes les choses de la terre, et Dieu était tout son trésor.

« D'où vient, lui dit un jour saint Colomban, que votre visage est toujours rayonnant de joie et que rien ne trouble votre âme ?

— C'est, répondit saint Desle, que rien ne peut me ravir mon Dieu. »

FONDATION DE LUXEUIL

Les moines missionnaires que Dieu envoyait à la France s'avancèrent jusqu'aux pieds des Vosges, où ils fondèrent le monastère d'Anegrai. De nombreuses vocations vinrent bientôt augmenter cette famille spirituelle et la maison se trouva trop étroite.

Colomban, prenant avec lui une partie de ses disciples, parmi lesquels saint Gall et saint Desle, se dirigea vers l'Est jusqu'à la grande forêt de Luxeuil. Il s'arrêta dans un site marécageux où l'on voyait encore les ruines d'un *castrum* ou camp romain. Là, s'était élevée autrefois une station balnéaire florissante, mais, depuis les invasions des barbares, c'est-à-dire depuis deux siècles, ce n'était plus qu'un désert fréquenté seulement par les ours, les aurochs et les loups de la forêt.

Saint Colomban et ses disciples, bravant la pauvreté, les fatigues et les fièvres, fixèrent en ce lieu leur demeure, se construisirent des cellules et une chapelle, et, défrichant une partie de la forêt, se créèrent des champs et des prairies. Ainsi fut fondée l'abbaye de Luxeuil qui devint l'une des plus célèbres de toute l'Europe, et à l'ombre de laquelle s'est formée une ville qui compte aujourd'hui plus de 4000 habitants.

UNE EXPULSION — ADIEUX DE SAINT COLOMBAN

La renommée de saint Colomban était grande dans toute la France de l'Est ou Austrasie. Beaucoup venaient se recommander à ses prières. Le roi d'Austrasie et sa cour venaient parfois visiter l'abbaye. Mais Colomban, dans son zèle apostolique, n'hésitait pas à reprendre les vices qui régnaient à la cour et à rappeler au jeune prince les lois de la morale chrétienne. Ces reproches légitimes soulevèrent une tempête contre lui. Un jour, un officier, nommé Baudulphe, suivi d'une escorte de soldats, arrivait à Luxeuil ; il portait un décret du jeune roi Thierry et de la reine-mère Brunehaut, qui ordonnait à Colomban de quitter leur royaume.

Les moines d'origine irlandaise eurent la liberté de suivre leur maître. Saint Desle, malgré son grand âge, partit aussi, disant adieu à sa chère solitude de Luxeuil, témoin de tant de travaux.

Mais bientôt ses forces le trahirent et il reconnut qu'il ne pourrait aller plus loin. Se jetant alors aux pieds de saint Colomban, il le supplia de lui permettre d'achever sa vie en ce pays.

Le saint abbé, arrêtant sur lui un regard de tendresse et de compassion, lui dit: « Que le Seigneur tout-puissant, pour l'amour de qui vous avez quitté votre patrie et m'avez toujours obéi docilement, nous accorde la grâce de nous retrouver un jour en paradis. »

Puis ils s'embrassèrent, en versant beaucoup de larmes.

Enfin, Colomban donna sa bénédiction à son disciple, en disant: « Que Dieu te bénisse de la montagne de Sion, et que tu voies les biens de Jérusalem tous les jours de ta vie. » Et il continua sa route. (Il alla évangéliser les populations des bords du Rhin, puis se rendit en Italie où il fonda le célèbre monastère de Bobio.)

LA FONTAINE MIRACULEUSE — UN BATON ÉTABLI BERGER

Desle resta seul avec Dieu. Il se trouvait dans un endroit désert et couvert de broussailles. Ranimant ses forces, il s'avança à travers les taillis, à la recherche d'un refuge quelconque, qui pût lui servir d'ermitage.

Epuisé par la fatigue et la chaleur, le serviteur de Dieu éprouvait une soif ardente, et ne trouvait point d'eau pour se désaltérer. Plein de confiance dans la toute-puissante bonté de son divin Roi, il le pria de le secourir. Poussé par une inspiration céleste, il enfonça son bâton dans le sol, et voit jaillir aussitôt une eau fraîche et limpide.

Cette source continua de couler, et fut appelée par les populations la *Fontaine de saint Desle*. Elle se trouve dans un vallon solitaire entre Lure et Saint-Germain. Les personnes atteintes de maladies d'yeux allaient autrefois demander à cette source miraculeuse un soulagement à leur infirmité.

Après s'être désaltéré, Desle continua à explorer la région. Un berger, qui gardait un troupeau de porcs dans ces bois, voyant arriver lentement ce vieillard, à la haute stature, aux traits amaigris, revêtu d'un costume inconnu pour lui, fut saisi de frayeur.

Le bon moine le rassura d'une voix paternelle : « N'ayez pas peur, mon frère, lui dit-il, je suis voyageur et moine; je voudrais que, par charité, vous puissiez me montrer par ici une place où un homme pourrait habiter.

— Ici même, je n'en connais pas, repartit le berger ; il existe plus loin un endroit, appelé Lutra (Lure), un peu marécageux, il est vrai, mais où l'on pourrait s'établir commodément, grâce à l'abondance des eaux. Ce lieu fait partie des domaines d'un puissant seigneur nommé Werfaire.

— Pourriez-vous m'y conduire? demanda le moine.

— Volontiers, dit le berger, mais qui garderait mes pourceaux pendant ce temps-là?

— Soyez sans crainte, repartit avec gaieté le vieil Irlandais, si vous me rendez ce service de charité, Dieu saura bien veiller sur vos animaux. Voici mon bâton, je vais le planter là à votre place; je vous garantis que pas un de vos porcs ne s'en écartera, et que vous les retrouverez tous à votre retour.

— Soit ! dit le berger, gagné enfin par l'air de sainteté qui brillait sur le visage du vénérable étranger. »

Desle planta son bâton près du troupeau, et suivit son guide à Lutra.

Quand le berger revint, après plus d'une heure d'absence, il trouva ses porcs paisiblement couchés autour du bâton de saint Desle ; aucun ne manquait.

« O mérite du saint homme ! s'écrie à ce propos un vieux chroniqueur ; les animaux sans raison lui obéissent, parce que lui-même consacre toute sa raison au service de Dieu. »

LA CHAPELLE DE SAINT-MARTIN — INIMITIÉS VAINCUES UN PORTE-MANTEAU ÉCONOMIQUE

Saint Desle se construisit une modeste cellule à Lutra, et y reprit la vie de prière et de pénitence qu'il menait à Luxeuil.

Or il y avait, sur une colline voisine, une chapelle dédiée au patron de la France saint Martin. C'est là que le leude Werfaire, quand il était dans le pays, venait assister à la messe le dimanche, avec les gens de sa maison et les paysans du voisinage.

Le saint ermite devint l'un des hôtes assidus de cette chapelle. Souvent il s'y rendait pour prier soit le jour, soit la nuit. Si les portes étaient fermées, il invoquait le Seigneur, et des anges invisibles ouvraient les portes toutes grandes au serviteur de Dieu. Desle entrait et chantait des psaumes en action de grâces.

Cependant, le prêtre séculier, qui desservait cette chapelle, eut la faiblesse de céder à un sentiment de jalousie : « Voilà qu'un moine étranger, dit-il, vient me supplanter dans ce lieu. »

Un jour que les fidèles étaient réunis assez nombreux, il s'oublia jusqu'à dire : « Je crois que cet étranger est un magicien, j'ai beau fermer soigneusement portes et fenêtres, et amonceler des épines aux abords de la chapelle, cet homme trouve le moyen d'y pénétrer, sans difficulté aucune, au milieu des ténèbres de la nuit.

— Patientez encore un peu, dirent les paysans, jusqu'à ce que le seigneur Werfaire revienne : Ce moine inconnu est peut-être un grand serviteur de Dieu. Mais si c'est un imposteur et un homme dangereux, nous en ferons bonne justice. »

Dès que Werfaire fut de retour à sa ferme de *Villa-Callonis*, le desservant et ses amis vinrent lui dire : « Maître, votre intention est-elle que cet étranger conserve en paix l'église que vous avez bâtie et dont il s'est emparé audacieusement? »

Saisi de colère à cette nouvelle, Werfaire envoie immédiatement quelques-uns de ses fidèles avec ordre d'infliger à l'ermite un châtiment honteux et barbare. Mais la justice de Dieu fut plus prompte que la malice des hommes. Frappé à l'instant même d'une maladie d'entrailles ignominieuse et terrible, Werfaire se sentait mourir.

Ne trouvant aucun remède aux souffrances de son mari, sa femme Berthilde eut la franchise de lui dire : « Vous avez condamné ce serviteur de Dieu sans l'entendre, je crois que Dieu fait retomber sur vous le mal que vous vouliez lui causer. Je vais envoyer aussitôt d'autres serviteurs pour qu'on nous l'amène avec respect, et qu'il vienne prier pour nous. »

Les serviteurs partirent, mais avant leur arrivée à la cellule du moine, leur maître était mort.

On vint annoncer ce triste dénouement ; le saint vieillard voulut partir quand même, afin d'aller consoler la pauvre veuve.

Il fit la route à pied. Berthilde le reçut avec un grand respect. En entrant dans la maison, le serviteur de Dieu aperçut un rayon de soleil qui, passant par une lucarne, ressemblait à une poutre ; sans y regarder de plus près, dit le chroniqueur, il y jeta son manteau et s'assit.

Pendant qu'il parlait, les assistants regardaient avec stupeur ce manteau qui restait suspendu en l'air sans autre appui qu'un rayon de soleil.

Ce prodige acheva de gagner à l'homme de Dieu la vénération de tous.

FONDATION DU MONASTÈRE DE LURE

Berthilde se jeta aux genoux du saint vieillard et lui demanda pardon au nom de son époux. « Serviteur du Dieu souverain, disait-elle, ayez pitié de l'âme de mon mari défunt. Si affligée que je sois de sa mort, je suis encore plus tourmentée à la pensée des châtiments que la justice de Dieu lui inflige sans doute en l'autre vie. Nous savons tous que vous êtes un ami de Dieu ; je vous donne l'église de Saint-Martin, avec le terrain qui l'entoure et cette ferme-ci ; je veux offrir tout cela à Dieu par vos mains pour le repos de l'âme de Werfaire.

— Consolez-vous, répondit le Saint, j'ai l'assurance que Dieu, agréant le repentir tardif que vous avez suggéré à votre mari, l'a préservé de l'enfer, et que, grâce à vos bonnes œuvres, il le tirera promptement du purgatoire pour le mettre en possession du repos céleste. Ainsi se trouvera vérifiée, une fois de plus, la parole de l'Apôtre : « Le mari infidèle sera sauvé par la femme fidèle. »

Saint Desle, légalement mis en possession du territoire de Lutra, se mit à le parcourir en tous les sens, à la recherche de l'endroit le plus propre à la construction d'un monastère.

Enfin, s'étant arrêté au lieu où reposent aujourd'hui ses ossements, dit l'hagiographe, il s'écria avec le Psalmiste : *Voilà le lieu de mon repos à jamais ; c'est ici le lieu que j'habiterai, car je l'ai choisi.*

Les fidèles qui l'accompagnaient lui offrirent aussitôt leur concours et des ressources pour élever un couvent et deux chapelles ; l'une fut dédiée au prince des apôtres saint Pierre, l'autre à saint Paul.

Plusieurs disciples se groupèrent autour du serviteur de Dieu, qui les forma aux exercices de la vie religieuse, suivant la méthode ferme et austère de son maître, saint Colomban. En quelques années, saint Desle se trouva à la tête d'une communauté fervente, qui servait Dieu dans la pauvreté, le silence et le travail.

SAINT DESLE ET LE ROI CLOTAIRE

Le prince qui avait chassé de Luxeuil saint Desle et son cher maître Colomban, était loin de partager la paix dont le fondateur de Lure jouissait dans sa solitude. Vaincu par son rival, Clotaire II, il avait perdu son trône, et ses Etats étaient passés sous la domination du vainqueur. Celui-ci réunit sous son sceptre les trois royaumes français de Neustrie, de Burgondie et d'Austrasie.

Tout appliqué au service du Roi éternel qui ne perd jamais sa couronne, saint Desle était resté étranger à ces commotions politiques.

Un jour, la calme et silencieuse solitude de Lure fut troublée par le cri des chiens, les clameurs des hommes d'armes, le galop des cavaliers, et tout le tumulte enfin d'une chasse royale : une partie des bois et des collines voisines appartenaient à l'Etat, et le roi Clotaire s'y livrait avec les seigneurs de sa suite à une de ces chasses bruyantes, plaisir favori des rois mérovingiens.

Un sanglier, fuyant le javelot des chasseurs, se précipita du côté de l'humble couvent et vint se réfugier dans la cellule de saint Desle.

Le bon vieillard lui pose doucement la main

sur la hure et dit : « Tu es venu implorer la charité des moines, tu auras la vie sauve. »

Cependant les chasseurs, guidés par leurs chiens et poursuivant toujours leur proie, arrivent à leur tour et, apercevant le féroce animal doucement couché comme un chien fidèle aux pieds du saint moine, ils sont saisis d'admiration, et vont raconter le fait à Clotaire.

Clotaire voulut voir l'ermite.

Le puissant roi et l'humble moine se saluèrent avec un mutuel respect et, après avoir adressé ensemble une prière au souverain Seigneur de tous, Clotaire demanda au vieillard d'où il était et comment il était venu s'établir en ce pays.

Desle le satisfit en peu de mots. Le prince, apprenant qu'il était disciple de saint Colomban, qu'il avait honoré et protégé, s'enquit avec bonté des moyens de subsistance que le vieil abbé et ses compagnons pouvaient trouver dans cette solitude.

« Il est écrit, répondit le Saint, qu'il ne manque rien à ceux qui craignent Dieu. Nous menons une pauvre vie; mais elle nous suffit avec la crainte du Seigneur. »

Ces paroles augmentèrent la vénération du roi pour le saint abbé. Le prince fit don à la communauté naissante de toutes les forêts, pâturages et pêcheries que l'Etat possédait dans le voisinage de Lure.

Tel fut le résultat de l'entrevue de Clotaire II avec le disciple de saint Colomban. Il promettait à l'abbaye de Lure de longs siècles de prospérité.

SAINT DESLE AUX PIEDS DU PAPE

Cependant le saint fondateur, instruit par les derniers événements politiques de l'instabilité des pouvoirs humains, voulut mettre le patrimoine de la nouvelle abbaye sous la protection d'un pouvoir plus élevé et plus durable que celui du roi Clotaire. Malgré son âge et la difficulté des voyages en ces temps reculés, il partit pour Rome, dit l'hagiographe, et, après avoir satisfait sa dévotion au tombeau des saints Apôtres, il alla se jeter aux pieds du souverain Pontife. « Saint Père, dit-il, j'ai quitté ma patrie qui est l'Irlande, et la Providence m'a fait trouver un refuge dans la province des Gaules qu'on appelle la Burgondie. Avec le secours du seigneur roi Clotaire et d'un de ses vassaux, j'ai pu construire un monastère et deux oratoires, dédiés l'un à saint Pierre et l'autre à saint Paul. Mais je crains pour cette fondation la rapacité des habitants de la contrée; permettez-moi donc d'offrir le monastère et ses dépendances au bienheureux Pierre, prince des Apôtres, et en signe de dépendance, je m'engage, moi et mes successeurs, à payer chaque année au Saint-Siège un tribut en argent. »

Le Pape accueillit avec bienveillance la requête du vieux moine irlandais. Il lui donna des reliques pour son couvent, et une bulle par laquelle il mettait l'abbaye de Lure sous la protection du Saint-Siège. (Mais le texte authentique de cette bulle n'existait déjà plus au x[e] siècle : il avait sans doute péri dans l'incendie du monastère par les Hongrois.)

DERNIERS JOURS DE SAINT DESLE — SAINT COLOMBIN

De retour au milieu de la chère communauté dont il avait assuré l'avenir, saint Desle résolut de passer dans la solitude les dernières années qui lui resteraient encore à vivre, afin de mieux se préparer à paraître devant Dieu.

Il confia le gouvernement du monastère à son disciple saint Colombin, et se retira à peu de distance, dans un petit ermitage qu'il dédia en l'honneur de la Sainte Trinité. Il y passait ses jours dans la prière, et se contentait de pain et d'eau pour sa nourriture.

Pendant ce temps, la communauté continuait à prospérer sous la direction de saint Colombin. Irlandais et filleul de saint Desle, Colombin avait accompagné à Luxeuil son parrain et, après quelques années de séparation, était venu le rejoindre à Lure.

Ses vertus n'étaient pas moins admirables. Il vit beaucoup d'hommes, distingués par leur naissance et leurs richesses, quitter le monde pour embrasser, sous sa direction, une vie plus parfaite. Ainsi la vie religieuse réunissait dans une même famille de frères, nobles et paysans, seigneurs et serfs, riches et pauvres, devenus égaux pour l'amour de Jésus-Christ.

Sentant arriver sa dernière heure, saint Desle revint bénir une dernière fois ses enfants, et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 18 janvier 625.

Quelques années plus tard, saint Colombin alla le rejoindre au ciel, et les peuples unirent les deux saints dans une commune vénération.

Dans les premières années du x[e] siècle, l'abbaye fut pillée et incendiée par les Hongrois païens, mais les flammes respectèrent l'oratoire où reposaient les restes des deux saints.

Cependant l'abbaye en ruines resta abandonnée; un seigneur, nommé Eberhard, s'empara des terres monastiques et les laissa à son fils Hugues.

Mais Dieu veillait sur l'héritage de saint Desle.

Une nuit, les trois fils d'Hugues, à la veille d'une chasse, furent soudain frappés d'une grave maladie. Sur le conseil de leur vieux père, ils promirent à Dieu de rétablir l'abbaye, de lui rendre ses biens et d'y embrasser eux-mêmes la vie religieuse. Rendus à la santé, ils tinrent leur promesse. Le couvent fut reconstruit, et un saint ermite, nommé Baltran, fut invité à prendre la direction de la communauté naissante. L'empereur Othon confirma de son autorité la restitution des biens usurpés. L'abbaye de Lure redevint l'un des grands monastères d'Occident, et ses abbés siégèrent parmi les princes du saint empire romain.

Autour de l'abbaye s'est formée une ville, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement et peuplée de plus de trois mille habitants. La révolution a chassé les moines, mais l'église paroissiale conserve les reliques toujours vénérées du saint fondateur.

SAINT KANUT IV, ROI DE DANEMARCK ET MARTYR

Fête le 19 janvier.

Saint Kanut assiégé dans une église par les ennemis de Dieu, attend tranquillement la mort en priant devant l'autel.

Depuis longtemps déjà, l'Eglise faisait goûter aux peuples les fruits de la liberté chrétienne et de la civilisation, et la nation des Danois, féroce et superstitieuse, gémissait encore dans les ténèbres du paganisme. Au IXe siècle, l'apôtre du Nord, saint Anschaire, évangélisa ces peuples, mais les succès de son apostolat, entravés par les guerres, ne furent pas assez complets ni assez durables. La semence évangélique semblait rester en germe jusqu'en 1040. Alors apparut le premier fruit de sainteté du pays, le premier martyr du Danemarck, Kanut IV le Saint.

LE CHEVALIER

Kanut était fils de Suénon II. Le roi prit un grand soin du jeune prince son fils, et le confia à des maîtres habiles. Kanut avait reçu du ciel des dons excellents. Elevé dans la religion chrétienne, il l'embrassa loyalement et pleinement et y conforma courageusement sa vie, chose rare parmi les jeunes seigneurs de son entourage. Ses maîtres étaient ravis de ce brillant élève qui ne leur apportait que des consolations. Aux vertus du citoyen, il joignait les qualités qui font les grands rois. Dès que l'âge le lui permit, il montra quelle était sa bravoure. Comprenant qu'il est du devoir d'un prince de défendre ses sujets, il s'exerçait sans cesse au métier des armes, il se montra toujours supérieur aux jeunes seigneurs de la cour de son père ; et bientôt il devint un maître consommé dans l'art militaire. A la bataille il était le premier et il ne reculait jamais, il faisait envie aux plus valeureux. Dans la paix, il s'étudiait à habituer son corps à la fatigue, tellement que sa force

étonnait les plus rudes soldats. A voir les premiers exploits du jeune prince, les peuples s'écriaient déjà: « Il a hérité de la valeur de Kanut le Grand en même temps que de son nom. » On en eut plus d'une preuve.

De nombreux pirates infestaient alors les mers du Nord. Ils menaçaient à chaque instant de ruiner le Danemarck et les pays environnants. Insouciant des dangers qu'il pouvait courir et ne prenant pas garde à son âge peu avancé encore, Kanut résolut de les exterminer. Après de glorieux combats où il donna de sa personne, sa bravoure lui fit remporter sur les barbares une brillante victoire. Le peuple danois fut dans l'admiration, mais déjà on voyait des envieux jaloux de la gloire du jeune prince. C'étaient des gens dissolus, des voleurs, des assassins, qui cachaient tous les crimes derrière un grand nom. Ils voulurent écarter Kanut du trône parce qu'ils redoutaient ses vertus et l'austérité de ses mœurs.

LE MODÈLE DES PRINCES DÉTRONÉS

A la mort de Suénon II, méprisant la volonté du roi qui avait choisi Kanut pour successeur, les seigneurs, ennemis du jeune prince, ameutèrent le peuple, répandirent l'or à pleines mains pour s'assurer des partisans, et Harald, surnommé le Fainéant, homme doux et bon, mais sans énergie et sans activité, fut placé sur le trône. Ce prince était plus capable d'obéir que de commander. A ces hommes criminels, un fantôme de roi parut préférable à un chef courageux et ferme, mais qui censurerait leur conduite détestable. Se voyant abandonné de son peuple, Kanut équipa trois vaisseaux et se retira dans les derniers confins du Danemarck. Là, il reçut une ambassade de son frère qui l'invitait à venir partager la royauté avec lui; mais Kanut, craignant un piège de la part de ses ennemis, préféra s'éloigner du pays. Il reçut un asile en Suède. Kanut cependant ne gardait aucun ressentiment contre sa patrie, bien loin de là, il ne cessait de prier pour sa prospérité. Toute la noble vengeance qu'il tira fut d'agrandir les possessions du royaume et de porter au loin la renommée du peuple danois dans sa guerre contre les barbares orientaux. Il risqua sa vie dans cette lutte, mais il en sortit victorieux. En ce moment, Harald mourut.

ÉLECTION DE KANUT

Depuis deux ans le peuple gémissait de l'inertie de Harald, il appelait de tous ses vœux le vaillant Kanut. Harald étant mort en 1080, notre héros revint dans sa patrie où il ceignit la couronne de ses pères que le suffrage des peuples lui rendait. L'unique but du nouveau roi était la gloire de Dieu. La prospérité matérielle augmentait avec la justice du gouvernement. Il assure d'abord la paix extérieure en battant les Carètes, les Lembes et les Estons dont les incursions étaient pour sa patrie un fléau sans cesse renaissant. Il protège les missionnaires qui vont porter la foi dans la Courlande, la Samogitie et la Livonie encore païennes. Il s'agissait maintenant d'élever le peuple danois à la hauteur de la civilisation chrétienne. Rude tâche. Le pays était sans doute chrétien de nom, mais les mœurs et les coutumes étaient restées païennes. La cour et la noblesse étaient affreusement corrompues. Afin d'arriver à convertir la nation toute entière, Kanut commença par réformer les grands qui doivent donner l'exemple au peuple. C'était commencer par l'œuvre la plus féconde, mais aussi la plus difficile. Tous les efforts du prince venaient se heurter contre la mauvaise volonté des seigneurs danois comme devant un obstacle insurmontable. Cependant, en même temps qu'il exhortait par la parole, il ne cessait de donner lui-même les plus beaux exemples. Il finit avec la grâce de Dieu par soumettre à la foi et à la vertu un grand nombre de ces natures grossières et barbares. Mais comme nous le verrons, il resta encore assez de rebelles pour susciter plus tard une révolution.

Ami de la justice et du bien de ses sujets, le roi réglait les impôts et les diminuait; il veillait sur les trésors royaux, supprimait les dépenses superflues et réprimait tous les abus.

VERTUS DE KANUT

Au milieu de l'éclat et des splendeurs d'une cour royale, quel admirable spectacle de voir ce monarque honoré d'être l'humble serviteur de Jésus-Christ. Il comprenait que l'obéissance au Roi éternel était la seule et véritable grandeur, et il estimait peu sa couronne terrestre en comparaison de celle que la pratique de la vertu lui mériterait au ciel. La frugalité de sa table, la simplicité austère de ses habits contrastaient avec le faste et l'abondance du moindre seigneur de sa cour.

Cependant il savait, quand il le fallait, faire respecter sa dignité et en imposer à tous par sa majesté et par la crainte de sa juste autorité. En voici un exemple:

Un chef danois, nommé Eikill, avait rendu de grands services à Suénon et à Kanut lui-même; celui-ci pour le récompenser lui avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm. Mais l'orgueilleux Eikill trônait dans son île comme un roi et s'entoura d'un luxe et d'une pompe sans frein. De là des dépenses excessives, et pour combler le déficit de ses finances il ne rougit pas d'exercer le criminel métier de pirate et de brigand. Un jour, le roi de Danemarck apprend que son vassal, comme un vulgaire larron, avait capturé un vaisseau norwégien poussé sur les côtes de Bornholm, avait pillé les marchandises et massacré les malheureux naufragés. Sans retard, Kanut envoie son frère, le prince Benoît, s'emparer du coupable et l'amener à son tribunal. Il fut convaincu par ses propres aveux et condamné à mort malgré la noblesse de sa race et la puissance de sa famille. Plusieurs seigneurs de la cour, parents ou amis d'Eikill offrirent des sommes considérables au roi en le priant de révoquer la sentence. « Il n'en sera pas ainsi, répondit le prince, je ne veux pas participer à un pareil crime, il mourra. Si c'est un crime capital que de tuer un seul homme, quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre pour s'emparer de leurs biens. »

L'esprit doit commander au corps; mais celui-ci se révolte souvent et ses convoitises entraînent au mal; il faut donc l'habituer à obéir. Notre saint monarque l'assujettissait sans cesse par de terribles mortifications. Il jeûnait fréquemment; au milieu des festins royaux les plus somptueux, il faisait passer les plats à ses seigneurs, et lui se contentait d'un peu d'eau et de pain.

Quelquefois, après de longues et laborieuses journées, au lieu de prendre un repos mérité, Kanut passait la nuit dans l'oraison jusqu'à l'épuisement de ses forces. Le glorieux roi aimait surtout la prière liturgique de l'Eglise, et il faisait ses délices de la récitation de l'Office. On le voyait souvent chanter les louanges du Seigneur au milieu d'un chœur de moines. Notre saint Louis aura la même dévotion. Un roi qui passe une partie de sa nuit à dire l'office et à méditer, y trouve plus de lumières pour gouverner ses peuples que ceux qui consacrent ce même temps aux plaisirs et aux bals.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT SOUS SAINT KANUT

Kanut n'épargna rien pour relever aux yeux des peuples la dignité du clergé catholique. C'était accomplir un acte de foi, et en même temps faciliter l'influence civilisatrice de l'Eglise. Il ordonna que les évêques eussent toutes les prérogatives et tous les honneurs rendus aux ducs du royaume. Lui-même se plaisait à les honorer. Il considérait le prêtre comme l'ambassadeur de Dieu, et respectait grandement les ministres des autels. Il était plus susceptible pour leur honneur que pour le sien propre. Il châtiait sévèrement quiconque osait transgresser ses lois à ce sujet.

En même temps que notre glorieux roi travaillait à la conversion des âmes, sa sollicitude s'étendait aussi aux églises matérielles. Il dépensait ses trésors à la construction et à l'ornementation des temples saints. Il fit don de la couronne royale qui ornait sa tête, à l'église de Roskild en Zélande; Roskild était alors la capitale du royaume et son église sert encore aujourd'hui de sépulture aux rois de Danemarck. Pour tout dire en un mot, il apparaissait comme un saint au milieu du peuple de Dieu.

MARIAGE DU ROI — SA GRANDE CHASTETÉ

Cependant Kanut devait penser à choisir une épouse digne de la haute position de reine par son intelligence et ses vertus; il crut trouver ce qu'il cherchait dans Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandre et il s'unit à elle par un mariage chrétien. La maison royale parut alors un monastère plutôt qu'un palais mondain. Les deux époux se soutenaient mutuellement dans la pratique du bien. De ce mariage naquit saint Charles, surnommé le Bon, qui succéda à son grand-père maternel dans le comté de Flandre. Le parfum de la vertu charmait tous ceux qui approchaient du roi. Pour préserver ses oreilles de tout discours frivole et malhonnête, Kanut chassa loin de lui les seigneurs de mœurs dangereuses. Jamais une parole suspecte ne souillait ses lèvres teintes si souvent du sang de l'Agneau divin. Dieu, touché des efforts du saint roi, et de sa fidélité à la grâce, le conduisait dans le chemin des vertus parfaites.

LE CONSEIL ROYAL

Peu confiant dans ses propres lumières, le bienheureux Kanut résolut de se former un conseil sur lequel il put compter dans toutes les occasions. A cette époque, les laïcs ne songeaient guère à s'instruire solidement. Le roi assembla donc les ecclésiastiques les plus saints, les plus éclairés; leur exposa la mission qu'il voulait leur confier et dès lors il soumit à leur discussion tout ce qu'il ne croyait pas pouvoir résoudre par lui-même. Il écoutait leurs avis avec attention et déférence.

COMPLOTS ET TRAHISONS

Cependant, l'enfer ne dormait pas et si Jésus-Christ, le Roi des saints, a souffert, ses serviteurs doivent s'attendre à passer aussi par de nombreuses tribulations où ils éprouveront leur vertu et ajouteront à l'éclat de leur couronne. Kanut était assez vaillant pour les supporter. En attendant, la renommée portait au loin à l'admiration des peuples le nom du roi de Danemarck. On vantait ses vertus et l'on félicitait ses sujets qui jouissaient de la justice et de la prospérité sous un tel prince. Sur ces entrefaites, le danois Harold, devenu roi d'Angleterre et parent de notre pieux roi, voit ses états envahis par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. Rassemblant toutes ses forces, Harold livre à son adversaire la grande bataille d'Hastings et combat en désespéré, mais il est vaincu et reste sur le champ de bataille. A ces nouvelles, tristes pour le Danemarck, Kanut croit de l'intérêt de son pays de réclamer son droit d'hérédité à la couronne tombée du front d'Harold.

Conquérir l'Angleterre, où son grand oncle avait été roi, lui semble une entreprise aussi juste que glorieuse. Mais Guillaume le Conquérant prétendait de son côté avoir un droit légitime au royaume d'Angleterre; et il faut bien le reconnaître, ses raisons n'étaient pas vaines. Dans ce conflit, Kanut aurait donc mieux fait d'en appeler au jugement du Pape, le père commun des chrétiens. Cette démarche aurait sans doute prévenu la guerre et préservé sa patrie du grand malheur que nous allons raconter.

Mais ne doutant point de la justice de sa cause, Kanut ne songea qu'à préparer les moyens de la soutenir: l'armée avait perdu sa discipline sous Suénon II, il fallait d'autres hommes que ceux-là pour conquérir l'Angleterre. Le roi se mit aussitôt à l'œuvre, il reconstitua une flotte puissante au prix de mille fatigues et de mille sacrifices, il lui donna des chefs dignes d'elle.

Pendant ce temps, Olaus, le frère même du roi, le trahissait dans l'ombre. Il cachait son venin sous des apparences de respect et d'amour. Cette trahison lui était d'autant plus facile que Kanut, dont le cœur débordait de charité, ne pouvait soupçonner une si noire malice. Le plan du fraticide était de favoriser tous les projets du roi et puis de le rendre, par ces mesures qu'on dénaturerait, odieux à ses peuples. Ainsi, Olaus se verrait porté sur le trône, ou bien, pendant que le roi serait parti pour son expédition, il prendrait en main le sceptre de ses pères.

Le traître ne garda pas ses desseins pour lui, il réunit tous les mécontents, les gens perdus de vices et de dettes, tous ceux que la justice vigoureuse de son frère gênait, il en fit des conspirateurs. Il leur soufflait sa malice par les paroles enflammées et passionnées qu'il leur adressait dans de fréquentes réunions. On aurait pu croire que le démon présidait en personne ces assemblées, tellement il y avait de fureur, de colère, de haine, dans tous les projets que l'on tramait dans l'ombre. De grands seigneurs, désireux d'être plus libres dans leurs tyrannies et leurs vices, s'y donnaient rendez-vous.

PRÉPARATIFS

Cependant Kanut réunit tous ses vaisseaux dans la rade de Lymfiord. Le vent était défavorable, ce qui retarda le jour du départ; de plus, il fallait attendre Olaus qui s'était chargé d'amener la plus grande partie des troupes. Mais Olaus ne venait pas et tous ces retards n'étaient pas de nature à relever l'enthousiasme des guerriers inoccupés. Guillaume, l'adversaire de Kanut, préparait la lutte avec ardeur; profitant de tous ces contre-temps, il envoyait des émissaires qui fomentaient la division.

Déjà les troupes commençaient à se mutiner; elles ne voulaient plus obéir aux chefs. Sur ces entrefaites, Kanut apprend que son frère Olaus le trahissait. A la tête de quelques soldats fidèles, il vole à la forteresse où son frère organisait ses complots, le surprend au milieu de ses complices, le fait arrêter et juger, et l'envoie prisonnier en Flandre où il le confie à la garde de son beau-frère.

Mais pendant ce temps, une grande partie des troupes avait déserté, et l'expédition en Angleterre était manquée. Le roi jugea de son devoir de châtier les déserteurs par des impôts ou amendes

considérables. On commença à les payer dans quelques provinces, mais ailleurs les rebelles se soulevèrent entraînant dans leur révolte une partie des populations. Devant cet orage, Kanut se retire à Sleswig, d'où il envoie en toute hâte un message à la reine pour la supplier de se réfugier avec ses enfants en Flandre auprès de son beau-frère.

PERSÉCUTIONS

Son cœur de père et d'époux tranquillisé sur ce point, Kanut n'oublia pas son devoir de roi. Il ne tarda pas à reparaître à Odensée à la tête d'une petite armée, brave et fidèle. Les chefs des rebelles avaient des forces bien supérieures, mais craignant les talents militaires de leur maître ils n'osèrent l'attaquer. Un d'entre eux nommé Asbiorn s'en vint trouver le roi et lui déclara, avec force serments, que le peuple était rentré dans le devoir et réclamait son pardon. « Ne le croyez point, répliquait Benoît, frère du monarque, cet homme est un traître qui veut vous perdre » Mais Kanut dont l'âme était si droite, ne put croire à tant de perfidie, et malgré l'expérience des années précédentes, il ajouta foi au messager des rebelles et attendit en paix.

Bientôt il apprit que les chefs révoltés, au lieu de venir faire leur soumission, marchaient sur Odensée pour l'y surprendre

Pour comble de malheur, le traître Asbiorn, que le roi avait reçu à sa table et comblé de présents, avait profité de son séjour à Odensée pour nouer des intrigues en faveur de l'émeute. La résistance était donc impossible.

DERNIERS MOMENTS

Le glorieux prince se rendit selon sa coutume à l'église de Saint-Alban où il entendit la messe, il était accompagné de quelques guerriers restés fidèles et de ses deux frères, Eric et Benoît. Bientôt on entend venir des gens armés qui vocifèrent : « Mort à Kanut ! » Eric conseille à son frère de s'enfuir secrètement pendant que lui et ses amis défendront l'église comme s'il y était encore. « Non, non, répondit vivement le prince, je ne fuirai pas. J'aime mieux tomber entre les mains de mes ennemis que d'abandonner ceux qui me sont attachés, d'ailleurs on n'en veut qu'à ma vie. » Le roi reste en prière au pied de l'autel, offrant à Dieu le sacrifice de sa vie ; il confesse humblement ses péchés, déclare qu'il pardonne à ses ennemis, reçoit la sainte communion et récite des psaumes. Pendant ce temps, Eric et Benoît, entourés de leurs hommes d'armes, soutenaient vaillamment aux portes le choc des envahisseurs et s'efforçaient de repousser la force par la force, en faisant des prodiges de valeur.

Une pierre lancée d'une main furieuse, du haut d'une fenêtre, vole à travers l'église et vient frapper le roi à la tête. Kanut se contente d'appuyer la main sur la blessure d'où le sang s'échappait avec abondance et continue sa prière.

Le combat ne cessait pas, les chefs des rebelles s'impatientaient de la résistance des assiégés et aussi de la crainte de leurs propres soldats qui hésitaient à violer le lieu saint. Ils ont de nouveau recours à la trahison. Biffra, appelé aussi Blencon, se présente en parlementaire et demande à parler au roi. Le prince Benoît refusait de le laisser passer, mais Kanut, affligé de voir le sang couler à cause de lui, et souhaitant à tout prix la paix, donne ordre de l'introduire. Le traître s'avance à travers l'église jusqu'auprès du roi, s'incline profondément comme pour le saluer. En même temps, il tire un poignard de dessous son manteau et le plonge dans la poitrine de son maître qui s'affaisse sur les marches de l'autel.

Il cherche aussitôt à grimper à la fenêtre pour s'enfuir, mais Palmas, l'un des officiers, rejoint l'assassin et lui porte un vigoureux coup d'épée, la tête de Biffra tombe dans la rue et son corps ensanglante le pavé de l'église. A cette vue la foule des rebelles pousse des hurlements de fureur, on escalade les murs, on s'acharne aux portes, une grêle de briques et de pierres descend des fenêtres dans le sanctuaire, brisant et renversant les objets du culte et les reliques des saints. Kanut, les bras étendus devant l'autel, attendait la mort avec résignation, un javelot lancé du haut d'une fenêtre acheva son martyre. Son frère Benoît, après avoir combattu en héros, tomba à son tour percé de coups, avec dix-sept de ses compagnons. C'était en juin 1086. Saint Kanut avait régné six ans.

CULTE DU SAINT MARTYR

Ainsi mourut Kanut IV, victime de son zèle pour la justice et l'observation de la loi de Dieu. Non content d'avoir tué leur roi, les parricides voulurent encore ternir sa mémoire qui était restée chère à tous les gens de bien. Mais Dieu se chargea de manifester, par de nombreux prodiges, la sainteté de son serviteur. Après la mort de Kanut, le Danemarck tomba sous l'empire d'Olaus, le traître. D'autres malheurs, la peste, la famine, toutes les contagions désolèrent le pays. Les pauvres Danois mouraient en foule sous les fléaux vengeurs ; le roi lui-même n'avait plus rien à donner aux courtisans qui se pressaient à sa table. Tous se rappelèrent avec douleur l'abondance et la joie qui régnaient du temps du saint roi Kanut et on rendit justice à sa mémoire.

Quelque temps après le trépas de son bienheureux époux, la reine Adélaïde, revenue en Danemarck, aurait voulu emporter en Flandre les précieux restes de Kanut ; elle se rendit donc pendant la nuit au sanctuaire où il reposait ; mais lorsqu'elle approcha du tombeau, une lumière toute céleste se répandit dans le lieu saint, la reine en conçut une grande frayeur et résolut de laisser les reliques dans le tombeau. Le successeur d'Olaus II, le pieux Eric III, imitateur de Kanut, envoya des ambassadeurs à Rome pour présenter au Pape les procès-verbaux officiels des miracles opérés au tombeau de son héroïque prédécesseur. Le Souverain Pontife, après avoir mûrement examiné ces pièces et pris les informations nécessaires, autorisa le culte du bienheureux Kanut sous le titre de martyr. Ses reliques furent enfermées dans une châsse magnifique et exposées, dans l'église de Saint-Alban, à la vénération des fidèles.

Ce reliquaire, œuvre d'art remarquable, fut retrouvé le 22 janvier 1582, à l'occasion d'une réparation de l'église de Saint-Alban. On y lisait l'inscription suivante : « *Le glorieux roi Kanut*, trahi pour Jésus-Christ à cause de son zèle pour la religion et de son amour pour la justice, par Blancon, l'un de ceux qui mangeaient à sa table, eut le côté percé, et tomba contre terre devant l'autel, les bras étendus en croix. Il mourut pour la gloire de Jésus-Christ et reposa en lui, le vendredi, 7 de juin, dans la basilique de Saint Alban, martyr, dont il avait apporté les reliques d'Angleterre en Danemarck. »

SAINT OYEND

abbé de Condat (aujourd'hui Saint-Claude), mort vers l'an 510.

19 janvier.

Saint Oyend gouverne l'école de Condat. — **Saint Oyend guérit les malades en les oignant avec de l'huile sainte.**

(Scènes tirées des vitraux de la cathédrale de Saint-Claude.)

VISION DE SAINT OYEND — LE PETIT OBLAT

Aux environs de l'an 556, il y avait à Izernore, ville antique aujourd'hui disparue et située dans le département de l'Ain, un homme vertueux qui, dégagé des liens du mariage, dirigeait avec zèle cette chrétienté et élevait dans la crainte de Dieu son fils unique âgé de six ans. L'enfant était doué d'une rare intelligence et manifestait d'heureuses prédispositions à la vertu. Or, une nuit, celui-ci vit en songe deux moines vêtus de blanc qui le prenaient dans leurs bras, pendant que des étoiles nombreuses étincelaient dans un radieux firmament, puis une légion d'autres moines vinrent se joindre à eux, et il atteignit en leur compagnie les portes du ciel. Tel est dans ses grands traits le récit du contemporain auquel nous devons la vie du Saint, et qui vivait auprès de lui, le « saint prêtre » Pragmace. Le père interpréta le merveilleux songe dont son fils lui confiait le récit. Il comprit que Dieu le destinait à devenir le père d'une illustre famille monastique; puis, après mûre délibération, ayant reconnu dans les deux principaux personnages du songe les deux saints abbés de Condat, Romain et Lupicin, il n'hésita pas à seconder les desseins de Dieu sur son jeune enfant, en l'offrant comme Oblat à l'abbaye de Condat. Là, il grandirait en science et en vertu, à l'abri des dangers du monde.

Les saints Frères Romain et Lupicin connurent bientôt le trésor que Dieu leur avait confié. Ils apportèrent un zèle tout particulier à la formation du petit Oblat de sept ans. Et bientôt l'enfant servit de modèle aux plus anciens religieux, en même temps qu'il se distinguait dans les sciences sacrées et dans les lettres profanes, au point de posséder à fond la langue grecque.

Et ce n'était pas facile de se distinguer dans ce monastère où l'on vivait en une si sainte fraternité que les religieux ne possédaient en propre que leur nom. A leur tête, après les abbés saint Romain et saint Lupicin, venait le vieux Minause, qui leur succéda, lui aussi honoré comme saint.

AUSTÉRITÉ DU JEUNE MOINE — IL EST CHOISI COMME ABBÉ

Dès son enfance, Oyend paraît un prodige d'austérité. Même durant l'hiver, dans ce climat très rigoureux, il va toujours les pieds nus dans ses sabots de bois. Il jeûne toute l'année, même les jours où la règle en dispense les religieux; ce jour-là, cependant, il fait son repas au milieu du jour avec les Frères, au lieu d'attendre, comme c'était l'usage des jours de jeûne, dans la discipline de ce temps, et de prendre son unique repas vers les 5 heures du soir après les vêpres. Chaque nuit, il fait une station de prière dans le cimetière de l'abbaye et une longue méditation à l'église.

Vers l'âge de seize ou dix-sept ans, l'angélique enfant a resserré les liens qui l'attachaient au monastère. Saint Romain était déjà entré dans l'éternité bienheureuse, et saint Minause lui avait succédé à la tête de l'abbaye de Condat, saint Lupicin se réservant, avec le gouvernement spécial de celle de Lanconne, la haute direction sur toutes les abbayes de Jura. Après la mort de Lupicin, vers l'an 480, le vieil abbé Minause voulut désigner son successeur; afin de triompher de l'humilité du jeune profès, et en même temps de le désigner aux suffrages de ses Frères, il se le fit donner comme coadjuteur. Oyend eût résisté, s'il n'avait été décidé par une vision dans laquelle les deux Pères Romain et Lupicin lui apparurent et le revêtirent des insignes de la dignité abbatiale.

Deux ou trois ans plus tard, l'abbé Minause mourait comme un saint. Son court gouvernement ne laissait dans l'histoire de l'abbaye que le fait d'avoir enrichi son sanctuaire de précieuses reliques des apôtres Pierre, Paul et André, qu'il obtint de Rome, et d'avoir choisi pour son successeur celui qui allait consolider en la codifiant l'œuvre des fondateurs.

Le nouvel abbé avait environ trente-trois ans; c'était précisément l'âge auquel notre divin Sauveur avait couronné sa vie publique par sa glorieuse Passion; néanmoins, il se trouva parmi les moines de Condat quelques vieux compagnons des saints fondateurs qui, méconnaissant l'inspiration divine, estimèrent que ce n'était pas l'âge d'être abbé et de gouverner plusieurs centaines de religieux dont beaucoup encore l'avaient vu et connu petit enfant Oblat. Oyend avait d'ailleurs été prémuni par une vision contre le découragement que cette résistance aurait pu lui inspirer.

SAGESSE D'OYEND DANS LE GOUVERNEMENT DE SON ABBAYE

Lorsqu'il avait été, en vision, revêtu des insignes abbatiaux par les saints fondateurs, Oyend avait vu soudain dans le cortège plusieurs religieux éteindre, en les écrasant contre la muraille, les cierges qu'ils tenaient à la main. L'événement se vérifia lorsque Minause fut mort. Quelques vieux religieux quittèrent l'abbaye et cherchèrent par leurs discours à déconsidérer le nouvel abbé, tant parmi les Frères qu'au dehors. Mais Dieu se chargea de justifier son serviteur en le douant d'un pouvoir surnaturel si extraordinaire, que bientôt les foules accoururent à Condat implorer son secours.

Notre Saint s'était donné deux modèles, dont son biographe contemporain nous dit qu'il réussit admirablement à imiter les vertus, saint Antoine d'Egypte et saint Martin de Tours. Son humilité et sa douceur tenaient du prodige; il les mit en œuvre dans son gouvernement. Indulgent pour les vieillards, plein d'une tendre sollicitude pour les religieux en proie aux tentations ou à la tristesse, soigneux d'appliquer chacun à l'office qui lui convenait le mieux, prêchant d'exemple, n'ordonnant rien qu'il n'eût d'abord mis en pratique lui-même, il savait cependant user au besoin d'une grande fermeté.

La prospérité primitive de l'abbaye fut bientôt atteinte; les invasions des Alamans ruinèrent les petits établissements monastiques qui avaient été fondés sur le revers oriental du Jura; bientôt il devint périlleux d'envoyer des religieux chercher au dehors les provisions nécessaires. Enfin, un jour, un incendie accidentel embrasa les cabanes des premiers compagnons des fondateurs; toutes les constructions de l'abbaye disparurent. L'abbé montra dans ce désastre la mesure de son intelligence. Il encouragea les Frères, reconstruisit l'abbaye, et profita de cet accident pour faire disparaître quelques abus issus du caractère hâtif et occasionnel des premières constructions. Bientôt Condat sortit de ses cendres avec une splendeur que l'abbaye primitive n'avait pas connue, et que les successeurs de saint Oyend s'ingénièrent à augmenter encore. Une belle église dédiée aux saints Pierre, Paul et André, et qui, reconstruite au XVe siècle, est aujourd'hui la cathédrale de Saint-Claude, abrita ses précieuses reliques; des dortoirs remplacèrent les cabanes primitives.

Mais notre Saint ne borna pas là l'œuvre de ses trente ans de gouvernement. Il voulut prévenir les ruines morales après avoir relevé les ruines matérielles, et, dans ce but, il codifia les observances restées jusque-là traditionnelles.

LE LÉGISLATEUR DE CONDAT

Saint Romain et saint Lupicin, qui menaient la vie érémitique, avaient extrait les observances auxquelles ils s'étaient soumis des récits de la vie des Pères du désert et des œuvres de Cassien. Ils les avaient accommodées aux nécessités du tempérament des Gaulois, surtout sous un climat très rigoureux; la règle était cependant demeurée fort dure : A Condat, non seulement on observait le maigre perpétuel et on jeûnait la plus grande partie de l'année, mais les malades seuls pouvaient manger du poisson; joignez à cela l'office nocturne, la rigueur extrême du climat et le travail des mains très pénible, car ce sont les Condatins qui ont défriché et mis en valeur presque tout le haut Jura

Le travail ne cesse même pas la nuit; durant l'office, on s'occupe tout en chantant à des travaux assez silencieux pour ne pas troubler le recueillement, assez captivants pour tenir l'attention en éveil contre le sommeil.

Ce travail, dont on ne s'abstenait que le dimanche, était la taille en objets usuels, avec un couteau, des racines de buis, très communes alors dans la région. L'affluence des pèlerins donna l'idée de fabriquer pour eux des objets de piété. Les plus célèbres furent des manches de couteaux à figures de saints, et surtout des couronnes ou chapelets primitifs, célèbres encore au XVI[e] siècle sous le nom de « Patenôtres de Saint-Claude ». Telle est l'origine, dans ces montagnes, de l'industrie célèbre de la tournerie.

Saint Oyend codifia toutes les observances reçues en une règle écrite; cette règle, adoptée aussi dans la célèbre abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, lorsqu'une colonie de Condatins y fut envoyée par le roi saint Sigismond, vers le temps de la mort de saint Oyend, nous a été conservée par cette abbaye; c'est pour cela que, du nom ancien de Saint-Maurice d'Agaune, elle est appelée la règle de Tarnate.

La règle de saint Oyend semblait destinée à se répandre dans toutes les Gaules. Ce n'était point dans les desseins de Dieu, et à Condat même elle allait céder la place à la règle fameuse du patriarche des moines d'Occident, saint Benoît.

LES DISCIPLES DE SAINT OYEND

L'école monastique de Condat était, au temps de saint Oyend, un radieux foyer d'intelligence. A sa tête était saint Viventiole, qui mourut archevêque de Lyon et qui passait pour un des hommes les plus savants de son temps; on le consultait par correspondance, se fiant à sa connaissance parfaite des délicatesses de la poésie et de la littérature latines. Un de ses confrères, saint Romain, se distinguait par ses vertus au point qu'on venait le chercher dans le désert, où il était allé mener la vie érémitique au diocèse de Troyes, pour l'élever sur le siège archiépiscopal de Reims, où saint Remy venait de mourir; saint Valentin, diacre, et saint Antidiole, prêtre, puis abbé de Condat, brillaient par les vertus et le don des miracles; Pragmace enfin, qualifié saint par d'anciens témoignages, nous a laissé les vies des saints dont il avait admiré les vertus et qu'il écrivit avec un talent rare à cette époque barbare.

LE THAUMATURGE

Mais si saint Valentin et saint Antidiole avaient reçu de Dieu le pouvoir d'interrompre le cours des lois de la nature, si Condat était une véritable réunion de « saints à miracles », comme on disait jadis, l'abbé saint Oyend brillait au-dessus de tous les autres. Depuis l'âge de sept ans que son père l'amena à Condat, il n'a pas mis le pied hors de l'abbaye, sinon pour travailler avec ses frères au défrichement des forêts. Et cependant sa réputation s'est étendue au loin; les plus illustres personnages du temps s'honorent de rechercher son amitié. Saint Léonien, de Vienne, en gage d'amitié, lui envoie son cilice. Ce cadeau d'un saint à un autre saint n'est-il pas touchant?

De loin on accourt à Condat; ce sera un souci de pêcher dans la Bienne ou le Tacon assez de poissons pour nourrir tous ces hôtes, car à Condat les hôtes mangent maigre, mais peuvent user de poissons. Malades du corps et de l'âme viennent solliciter le secours du thaumaturge du Jura. Le contact d'une lettre de lui délivre un démoniaque. Le prêtre Pragmace rapporte en témoin autorisé et consciencieux les principales de ces merveilles.

Dès lors a commencé cette longue chaîne de pèlerinages qui suivra le Saint dans son glorieux tombeau.

LA RÉCOMPENSE

Dans toutes les grandes circonstances de sa vie, le saint abbé avait été avisé surnaturellement de l'avenir. Il avait connu la gloire future du diacre saint Valentin; il eut aussi la révélation du temps de sa mort. La maladie dura six mois, entraînant de violentes douleurs. Le Saint ne consent pas à adoucir la plus minime des observances, même de celles que sa dévotion privée lui a fait ajouter aux prescriptions de la règle.

Durant une révélation, il a connaissance que les prières de ses frères retiennent son âme dans son enveloppe terrestre et retardent l'instant où il jouira de la présence de Dieu. Il les supplie en larmes de le laisser partir, les bénit, leur recommande de rester toujours fidèles à l'observance régulière, et leur fait ses adieux. C'était le 31 décembre. Cinq jours après, le Saint, semblant s'endormir, exhala doucement son dernier soupir. On ignore l'année précise de la mort de saint Oyend, mais une lettre de saint Avit à saint Viventiole permet de la placer en l'an 510. Le Saint étant entré à l'abbaye avant la mort de saint Romain et y ayant passé cinquante-trois ans, il n'est guère possible de modifier sensiblement cette date du 4 janvier 510.

LE CULTE

Saint Oyend reçut la sépulture dans cette abbaye de Condat où s'était écoulée presque toute sa vie et qui bientôt n'est plus connue que sous le nom de Saint-Oyend de Joux. On l'avait inhumé dans le cimetière des religieux; mais il fallut bientôt contenter la dévotion des moines comme celle des pèlerins. Saint Antidiole, qui succéda au Saint dans la charge abbatiale, éleva une église sur son tombeau et plaça ses reliques sous l'autel principal; son nom fut inscrit, d'ailleurs, fort anciennement dans les martyrologes et notamment dans le martyrologe romain.

L'église dédiée par saint Antidiole à son prédécesseur, objet des visites incessantes des pieux pèlerins, se trouvait hors de la clôture. Les moines, voulant le vénérer plus aisément, le transportèrent dans l'église intérieure de l'abbaye.

Le pèlerinage de Saint-Oyend de Joux fut célèbre durant tout le moyen âge; Charlemagne combla l'abbaye de ses largesses; parmi les plus

illustres pèlerins, il faut relever saint Odilon, abbé de Cluny, qui y accomplit plusieurs miracles; l'impératrice sainte Adélaïde, et surtout, en 1157, l'archevêque saint Pierre de Tarentaise; une foule considérable était accourue pour jouir de sa présence; l'affluence était telle qu'on dut le faire monter au sommet d'une sorte de tour, les malades s'y rendaient par un escalier et descendaient après qu'il leur avait imposé les mains. A tous il recommandait d'aller s'agenouiller devant la châsse de saint Oyend et de le remercier de leur guérison.

L'importance du pèlerinage nous est aussi attestée par ce fait que beaucoup de familles ont retenu le nom patronymique de *saint Oyend*, sous les diverses orthographes dérivées de son nom latin *Eugendus*.

Dix paroisses ont saint Oyend pour patron, et son nom était jadis fréquemment donné dans la région aux enfants que l'on présentait au saint baptême.

L'église élevée par saint Antidiole sur le tombeau de saint Oyend, plusieurs fois reconstruite, reçut la sépulture de ses successeurs. C'est là qu'au XII^e^ siècle on releva intact après six siècles le corps de saint Claude. Les éclatants miracles qui se produisirent alors firent peu à peu passer au second plan le culte de saint Oyend. Saint Claude lui fut adjoint comme second titulaire de son église, et, peu à peu, l'abbaye et la ville prirent le nom du saint archevêque, qui ne fut guère officiel avant le temps où l'abbaye fut sécularisée et devint l'évêché de Saint-Claude (1743).

L'église des Saints Oyend et Claude tombait alors en ruines; la sécularisation de l'abbaye rendant accessible à tous la belle et vaste église intérieure devenue la cathédrale, l'antique église extérieure devenait à peu près sans utilité. On décida de ne pas la reconstruire, et, en 1754, le premier évêque de Saint-Claude, M^gr^ de Méallet de Fargues, procéda solennellement au transfert des reliques qui s'y vénéraient jusque-là.

Des circonstances heureuses permirent aux reliques de saint Oyend d'échapper aux destructions sacrilèges que les vandales de 1793 accomplirent dans toute la France. Elles ont été reconnues au rétablissement du culte. La dévotion du R. P. Dom Gréa, vicaire général du diocèse de Saint-Claude, les plaça dans une châsse, merveille de goût et d'archéologie.

On a retracé dans d'artistiques verrières, que nous reproduisons en gravure, les principaux traits de la vie de notre Saint. On le représente toujours, selon les saines traditions de l'histoire combinée avec les documents archéologiques, vêtu de blanc et entièrement rasé. On lui a donné en général comme attributs le livre de la règle, la crosse abbatiale et une ampoule ou burette de verre, en souvenir de cette ampoule de « l'huile de saint Martin » que le Saint eut la joie de retrouver intacte lors de l'incendie de l'abbaye, sous les ruines de la cabane de saint Antidiole. Quelques monographes peu avisés ont donné à saint Oyend les insignes du *sacerdoce*, oubliant que son humilité l'avait retenu au diaconat.

La fête de saint Oyend se célèbre dans le diocèse de Saint-Claude, le 19 janvier, sous le rite double de seconde classe.

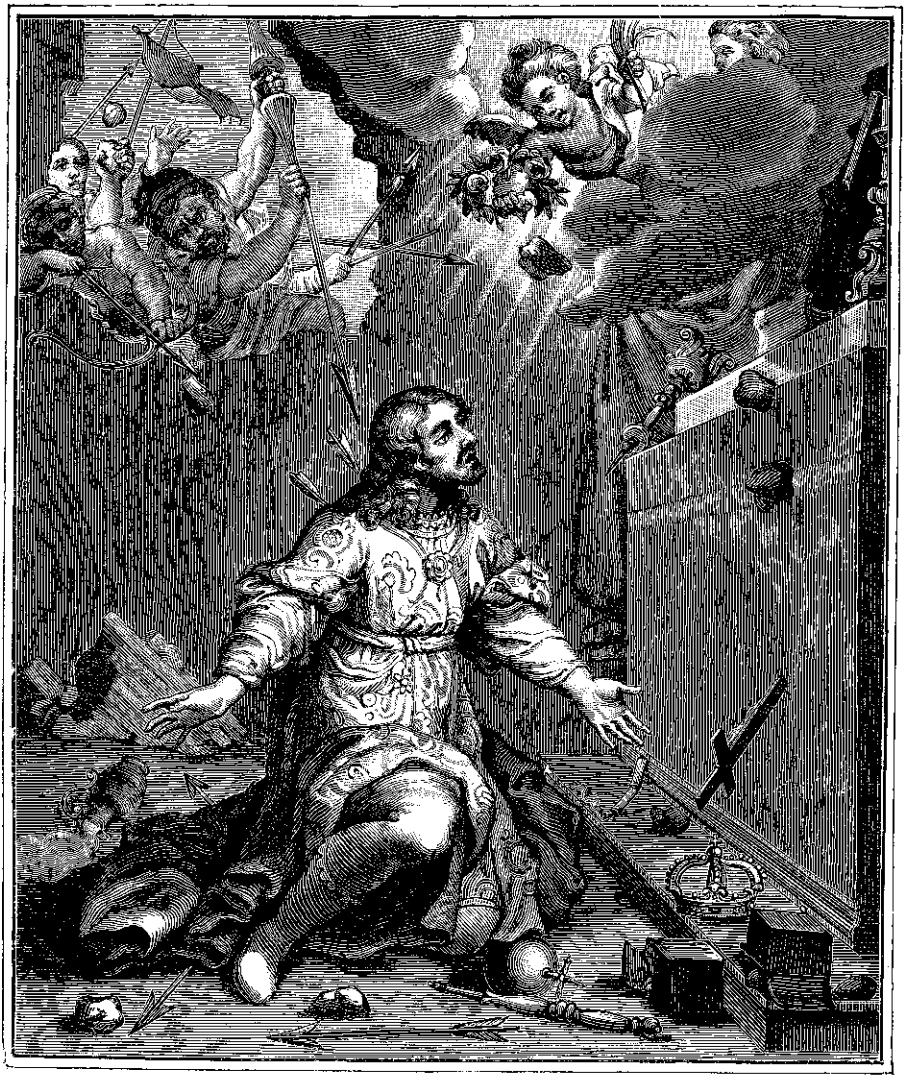
SOURCES CONSULTÉES

Dom P. Benoit, *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude*, t. I^er^. Montreuil, 1889. — P. A. Pidoux, *Vie des Saints de Franche-Comté*, t. II. Lons-le-Saunier, Gex et Guy, 1908, etc. A. P.

SAINT CANUT

Roi de Danemark (1080-1086) et martyr.

Fête le 19 janvier.



Saint Canut reçoit la mort au pied de l'autel.
(D'après une gravure de 1682.)

LA PÉNITENCE DE SUÉNON II

L'illustre saint Canut, quatrième de ce nom, soixante-huitième roi de Danemark, et le huitième des fils de Suénon II, devait, par sa vie sainte et sa mort héroïque, faire plus d'honneur à sa famille et à son pays que tous ses frères ensemble.

Dès ses plus tendres années, il donna des marques de la haute sainteté à laquelle il était appelé. On admirait surtout sa modestie, sa charité envers les pauvres et le soin qu'il prenait de fuir toutes les occasions de péché.

Comme la gloire des pères rejaillit sur les enfants, nous voulons raconter, au début de ce récit, l'exemple de repentir et de pénitence donné par le roi Suénon, après s'être rendu coupable du péché que le saint roi David avait pleuré avec des larmes de sang. Le crime de Suénon était plus grave encore, car c'est sous le portique même de la cathédrale de Roschild, sa capitale, qu'il avait fait mettre à mort celui dont il avait

violé les droits les plus sacrés. L'aveuglement de la passion l'empêcha de voir, dès l'abord, toute l'horreur de sa faute ; aussi eut-il l'audace, en un jour de fête, de se présenter au temple de Dieu dans le dessein de prendre part aux Saints Mystères, oubliant qu'il devait auparavant obtenir le pardon de son crime. Il avait compté sans le courage du saint évêque Guillaume, qui s'était tu jusque-là, attendant une occasion favorable pour essayer de faire rentrer le roi en lui-même et d'obtenir réparation du scandale. Il s'avança jusqu'au seuil de la cathédrale, revêtu des ornements pontificaux, dans toute la majesté d'un représentant de Dieu, et, repoussant le roi de son bâton pastoral, il lui dit, avec le courage de saint Ambroise arrêtant Théodose à l'entrée de l'église de Milan : « Arrête, ô roi Suénon, garde-toi de poser le pied dans cette église que tu as souillée de sang innocent, et n'espère jamais y entrer, si ce n'est après que tu auras lavé ta faute dans tes larmes. »

Au son de cette voix, à la vue de tant de grandeur et de majesté, aux éclairs qui jaillissaient de ses yeux, tous les assistants restèrent saisis de stupeur, et Suénon lui-même, tremblant et terrorisé, retourna dans son palais en se frappant la poitrine. Là, sans retard, il déposa ses insignes royaux, se revêtit d'un sac, ceignit ses reins d'une corde, couvrit sa tête de cendres et revint, pieds nus et tout en larmes, se présenter à la porte du saint lieu. On le vit alors, devant tout le peuple, se jeter la face contre terre et demander, avec des sanglots, le pardon de son crime. L'évêque accourut de nouveau, le releva, l'embrassa tendrement, lui fit apporter les insignes royaux et le conduisit, réconcilié, dans le sanctuaire pour y prendre part aux Saints Mystères.

CANUT ROI

Après la mort de Suénon, en 1074, ce ne fut pas une petite affaire que celle de lui donner un successeur. Le trône de Danemark étant électif, plusieurs seigneurs résolurent de donner la couronne à notre Saint, que ses vertus semblaient désigner pour une situation aussi élevée. Mais Canut, qui s'était déjà signalé par de brillants faits d'armes, à cause même de sa bravoure et de ses qualités guerrières, n'était pas assez bien vu de la multitude, plus amie du repos que des batailles. On élut donc pour roi son frère Harald, septième du nom, prince que l'on croyait d'humeur douce et pacifique, mais qui, à vrai dire, était l'esclave d'une mollesse honteuse. Il a mérité dans l'histoire le nom de *hein, le fainéant*. Canut se retira en Suède, auprès du roi Halstan, qui le reçut avec les plus vives démonstrations d'estime et d'amitié. Ce prince fit d'inutiles efforts pour l'engager à prendre les armes contre le Danemark ; mais Canut, loin de se montrer l'ennemi de sa patrie, chercha toutes les occasions de lui être utile. Une telle conduite lui gagna les cœurs des Danois, et ils l'élevèrent sur le trône en 1080, après la mort d'Harald.

Le nouveau roi avait à réagir contre une foule d'abus et le relâchement des mœurs qui s'était introduit, grâce à la faiblesse de Harald ; mais, avant d'entreprendre l'œuvre de réforme qui s'imposait, il voulut mener à bonne fin les expéditions militaires de son père. Son but, en cela, était de soumettre au joug du Christ les peuples voisins et de délivrer la mer du Nord des pirates qui l'infestaient. Après avoir assujetti les Sembes, les Estons et les Curètes, il fit porter la lumière de la foi dans la Courlande, la Samogitie, la Livonie. Ayant terminé heureusement ces campagnes, Canut fut reçu en triomphe à Roschild.

Considérant alors qu'il s'attacherait davantage l'affection de ses sujets et la puissance de la maison royale s'il avait des enfants qui pussent lui succéder, il prit le parti d'épouser une princesse digne d'une si illustre couronne. Il consulta le Sénat et, sur son avis favorable, demanda la main d'Adelaïde, fille de Robert, comte de Flandre. C'était une jeune personne douée des plus insignes qualités qu'on puisse souhaiter dans une épouse et une reine. Elle devait lui donner trois enfants : deux filles et un fils. Ce dernier nommé Charles, devint plus tard comte de Flandre et mérita l'épithète de *bon*. Il est inscrit au catalogue des saints.

SAINTES ENTREPRISES DE CANUT

Canut se consacra alors tout entier à réformer par de saintes lois l'état politique et religieux de sa nation. Le mal causé par l'incurie d'Harald était grand. On entendait à chaque pas dans les rues des blasphèmes et des paroles grossières ; l'ivrognerie, la débauche, l'assassinat, le vol, l'adultère habitaient la plupart des maisons. Les superstitions les plus honteuses avaient remplacé les pratiques du culte ; les églises étaient abandonnées, ou plutôt n'étaient le plus souvent que des rendez-vous mondains : le service des autels était négligé et les vocations sacerdotales faisaient défaut. Le saint roi trouva dans l'évêque Suénon, successeur de Guillaume, un collaborateur zélé et un ami fidèle. Sur ses conseils, il porta des édits sévères contre le blasphème, le sacrilège et les irrévérences commises contre les lieux saints et les prêtres. Il s'appliqua en même temps à multiplier le nombre des ministres sacrés, n'épargnant rien pour leur procurer des revenus honnêtes et des habitations convenables. Il bâtit des églises, les orna, les dota et fonda plusieurs évêchés et collégiales. Afin d'accroître le respect dû aux ecclésiastiques, il mit en vigueur les prescriptions des saints Canons, d'après lesquelles les hommes d'Eglise et les choses sacrées sont soustraites à la juridiction du pouvoir civil.

Canut aida de ses propres deniers l'évêque Suénon à mener à bonne fin la restauration de la cathédrale de Roschild. L'ancien édifice en bois fut remplacé par une merveilleuse construction en pierre d'une richesse et d'une splendeur inouïes. La dédicace se fit avec une grande solennité. A la fin de la cérémonie, le roi Canut, étant descendu de son trône, alla se jeter à genoux devant l'image de Jésus crucifié, détacha le précieux diadème tout brillant d'or et de pierreries qui ceignait son front et le déposa aux pieds du crucifix, accompagnant cette offrande de larmes abondantes. L'émotion du peuple ne fut pas moindre que la sienne lorsqu'on entendit le souverain s'écrier : « Seigneur, mon Dieu, je me reconnais indigne, à cause de mes péchés, de porter au front cette couronne. C'est pourquoi je la dépose aux pieds de mon Roi crucifié et la rends à celui qui me l'a donnée. »

CANUT ET LA FORMATION DU CLERGÉ SES RELATIONS AVEC LE SAINT-SIÈGE

Notre Saint ne borna pas à ce que nous avons dit ses marques de dévouement à l'Eglise,

Sachant que le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ sur la terre et véritable successeur de saint Pierre, est le père de tous les princes chrétiens, il lui envoya une ambassade chargée de mettre à ses pieds ses sentiments de filiale obéissance au Saint-Siège. Saint Grégoire VII, alors glorieusement régnant, accueillit les envoyés de Canut avec une affection toute paternelle et les combla de bénédictions. Ils représentèrent au saint Pontife le zèle ardent que déployait leur souverain pour conduire à la perfection désirée l'œuvre de christianisation de ses peuples et des nations voisines. Ils le suppliaient en même temps de daigner choisir dans la sainte cité, gardienne fidèle et unique maîtresse de la vérité, quelques ouvriers évangéliques remarquables par leur science et leur vertu. Le Pontife acquiesça de grand cœur à une supplique si digne d'un prince chrétien.

Les missionnaires de Rome firent merveille en Danemark, et leurs saints exemples, plus encore que leurs discours, firent bientôt refleurir la piété dans tout le royaume. Malheureusement, la rigueur du climat et la difficulté de la langue créaient des obstacles presque insurmontables aux ouvriers apostoliques. Il parut plus sage au Pape d'appeler à Rome de jeunes seigneurs danois, choisis entre tous, pour les former à la science sacrée et au saint ministère. Il fit part de son projet à Canut, qui le mit sans retard à exécution, et favorisa de tout son pouvoir ceux d'entre les jeunes gens qui se sentaient appelés au service de Dieu.

RÉFORMES JUDICIAIRES — CHATIMENT D'EIGILL

La réforme de la justice et des tribunaux s'imposait également au zèle du saint roi. Il s'y montra d'une énergie incomparable. Il porta des lois sévères, à la vérité, mais absolument indispensables pour faire exécuter les lois dans toute leur rigueur. Les meurtres et les autres crimes furent réprimés par la peine du talion. Supérieur à toutes les considérations humaines, il prit la défense des opprimés contre la tyrannie des grands. Le supplice du fameux pirate Eigill en est une preuve. Cet Eigill, fils d'un homme puissant, favori du roi Suénon II à cause de ses services, en avait rendu lui-même de très grands à Canut qui, pour le récompenser, lui avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm. Le faste excessif de ce seigneur l'ayant entraîné dans des dépenses énormes, il s'avisa, pour le soutenir, d'exercer le métier de pirate. Le roi n'en fut pas plutôt informé qu'il lui intima l'ordre de retrancher une partie de ses dépenses, persuadé qu'il remédierait au mal en en détruisant la cause. Eigill promit d'obéir, mais il n'en fit rien.

Il partit quelque temps après avec dix-huit vaisseaux pour aller piller les terres des Vandales; enfin, il mit le comble à tous ses crimes par l'action barbare qu'il commit sur les côtes de son île. Voici le fait. Un vaisseau de Norvège chargé de marchandises précieuses, après avoir passé le détroit du Sund et paru à la hauteur de l'île de Bornholm, vint échouer sur le rivage au moment du reflux. Eigill, qui était en embuscade avec son monde, s'avance, enlève les marchandises et brûle le vaisseau avec tous les matelots, de peur d'être dénoncé s'il restait quelque survivant.

Canut, par suite de diverses circonstances, eut connaissance de ce qui s'était passé, et ce fut pour s'en assurer qu'il chargea son frère Benoît d'aller se saisir du gouverneur coupable. Eigill se laissa conduire devant le roi sans faire aucune résistance, avoua tout et tâcha de se justifier par des raisons spécieuses. Le prince ne s'y trompa point, et comme les officiers de sa cour, qui, pour la plupart, étaient parents ou amis du coupable, offraient une somme d'argent afin de le sauver, il leur répondit : « Il n'en sera pas ainsi, je ne veux point tremper dans un pareil crime, il mourra. Si celui qui tue un homme est puni de mort, quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre pour s'emparer de leurs biens? » Personne n'osa répliquer. Le roi commanda qu'Eigill fût conduit dans la forêt pour y être pendu à un arbre. Il n'épargna point non plus ses complices, qui furent plus ou moins punis selon qu'ils étaient plus ou moins coupables.

PIÉTÉ DU SAINT ROI — SA MORTIFICATION

Pendant que Canut dépensait une telle activité à la réforme de son peuple, il n'oubliait pas l'œuvre la plus importante de toutes, celle de sa propre sanctification. Il employait à la prière de longues heures du jour et de la nuit, et, sachant que l'oraison est encore plus puissante quand elle est accompagnée de la mortification des sens, il se soumettait à des jeûnes rigoureux et presque continuels. Bien que sa table fût toujours abondamment et richement servie, il laissait à ses commensaux les mets recherchés, se contentant pour lui de quelques herbes et d'eau pure. Par suite de ces mortifications, il fut bientôt réduit à une maigreur extrême : aussi ses ministres et ses officiers lui faisaient-ils de vifs reproches, lui disant que de telles abstinences n'étaient point faites pour un prince, mais seulement pour des moines et des ermites.

Canut fut sourd à toutes leurs représentations. Ses exemples, d'ailleurs, ne manquèrent pas de susciter autour de lui des imitateurs, de sorte que, peu à peu, son palais sembla un monastère plutôt qu'une cour.

EXPÉDITION MANQUÉE CONTRE LES NORMANDS

Depuis 1066, Guillaume le Conquérant et ses Normands s'étaient rendus maîtres de la Grande-Bretagne. Or, notre Saint avait des droits sur cette nation dont son grand-père, Canut le Grand, avait porté la couronne. Il n'aurait pas pensé à les faire valoir si les nouveaux maîtres du pays avaient persévéré dans leur politique du début. Le Saint-Siège lui-même avait béni les premiers succès des Normands en Angleterre, parce que ceux-ci manifestaient hautement leur intention de travailler à la diffusion de l'Evangile parmi les idolâtres. Malheureusement, des abus criants et contraires à l'esprit de l'Eglise ne tardèrent pas à se manifester. Les habitants du pays furent dépouillés injustement de leurs biens, et les nobles eux-mêmes étaient contraints de chercher leur salut dans la fuite. Un grand nombre d'entre eux s'étaient réfugiés auprès de saint Canut pour implorer sa protection. Emu de compassion, notre Saint se décida à intervenir : son beau-père, le comte de Flandre, lui promettait aide et secours, et le roi de France, Philippe I[er], son appui moral.

En 1085, Canut leva une grande armée pour faire une descente en Angleterre. Il confia la plus grande partie de la flotte à son frère Olaf, alors duc de Sleeswig, et fit voile avec l'autre vers les côtes d'Angleterre. Vainement il attendit

que son frère vint le rejoindre. Tenter une descente avec la petite armée qui l'accompagnait, c'était courir au-devant d'un désastre assuré. D'autre part, ses gens commençaient à se mutiner. Le retour fut donc décidé, et Canut apprit avec désolation que l'armée d'Olaf n'existait plus : les retardements voulus de ce dernier avaient eu pour effet la désertion des troupes.

L'AFFAIRE DES DÎMES — LE MARTYRE

Canut voulut profiter de ces circonstances pour mener à bout une autre entreprise dans laquelle il avait toujours échoué : celle de procurer le payement régulier des dîmes ecclésiastiques.

Malgré la légitimité de cette redevance, les Danois, qui avaient perdu l'habitude de la payer sous le règne de Harald, refusaient opiniâtrement de s'y soumettre de nouveau. Canut crut le moment venu d'arriver à son but. Il ordonna qu'on payerait, en punition de la désertion, ou la dîme, ou une taxe considérable. Les Danois aimèrent mieux payer la taxe, quelque grande qu'elle fût, plutôt que s'assujettir aux dîmes. Le prince, mortifié de ce choix, voulut qu'on levât l'impôt avec une sorte de rigueur, dans l'espérance que ses sujets changeraient de résolution.

Les collecteurs commencèrent à faire cette levée dans la Fionie; ils passèrent ensuite dans la Jutie, puis dans la petite province de Wensyssel, à l'extrémité de la partie septentrionale de la Jutie. Cette province était alors la plus pauvre de tout le Danemark : elle avait deux préfets ou gouverneurs, Thor-Skor et Tolar-Welpill. Ils mutinèrent le peuple, se mirent à la tête des mécontents et levèrent l'étendard de la rébellion. Le roi, instruit de l'approche des rebelles, s'était retiré à Sleeswig, d'où il passa dans l'île de Fionie avec un corps de troupes assez considérable; de là, il manda à la reine de se retirer au plus tôt en Flandre, auprès de son père, et d'y mener ses enfants avec elle. Ayant été quelque temps dans la ville d'Odensée, capitale de l'île, il résolut d'aller chercher les rebelles pour leur livrer bataille; mais leurs chefs, quoique supérieurs en nombre, n'osèrent en venir aux mains avec des troupes bien disciplinées. Ils eurent donc recours à la perfidie pour l'empêcher de se mettre en campagne. Un d'entre eux, nommé Asbiorn, alla le trouver et lui dit que son peuple était rentré dans le devoir, ce qu'il assura par plusieurs faux serments. Le roi, qui n'avait que des intentions pacifiques, crut le fourbe et licencia ses troupes, mais il ne tarda pas à être détrompé, car il apprit que l'armée des rebelles marchait en toute hâte vers Odensée pour l'y surprendre. Cette nouvelle ne causa en lui aucun trouble; il se rendit, selon sa coutume, dans l'église de Saint-Alban où il entendit la messe. A peine fut-elle finie qu'on vint lui annoncer que les ennemis approchaient à grands pas. Le comte Eric lui ayant conseillé de prendre la fuite, il répondit : « Non, non, je ne fuirai pas. J'aime mieux tomber entre les mains de mes ennemis que d'abandonner ceux qui me sont attachés. D'ailleurs, on n'en veut qu'à ma vie. »

Le saint roi ne pensa plus qu'à se préparer à la mort; il alla se prosterner au pied de l'autel où, après avoir fait une humble confession de ses fautes et protesté qu'il pardonnait à ses ennemis, il communia avec la plus parfaite tranquillité; il prit ensuite le livre des Psaumes qu'il se mit à réciter. Cependant, les rebelles arrivent auprès de l'église et l'investissent de toutes parts.

Benoît, frère du roi, en défendait l'entrée avec quelques hommes qui lui restaient, mais, pendant qu'il faisait des prodiges de valeur, Canut reçut un coup de pierre au front, au-dessus du sourcil. Cette pierre venait du dehors et avait été lancée par une fenêtre de l'église. Le roi, loin d'interrompre sa prière, se contenta de porter la main à la blessure pour arrêter le sang qui coulait en abondance. Les rebelles, n'ayant pu forcer les portes de l'église, eurent encore recours à la trahison. Un de leurs chefs, nommé Egwind Bifra, demanda à parler au roi, sous prétexte de lui proposer des conditions de paix. Canut ordonna qu'on le laissât entrer; mais Benoît n'obéit qu'à contre-cœur, parce qu'il soupçonnait encore quelque nouvelle perfidie. L'événement prouva qu'il avait raison; car l'infâme Egwind, s'étant baissé profondément en la présence du roi, comme pour le saluer, tira, en se relevant, un poignard de dessous son manteau et le lui enfonça dans le sein. Le traître monta aussitôt sur l'autel pour se sauver par la fenêtre; mais, lorsqu'il n'était encore qu'à demi sorti, Palmar, l'un des principaux officiers du roi, le divisa en deux d'un coup de sabre, de sorte qu'une moitié de son corps tomba dehors et l'autre resta dans l'Eglise. Ce spectacle ranime la fureur des barbares; ils jettent des briques et des pierres à travers les fenêtres. Cependant, le Saint, les bras étendus devant l'autel, recommandait son âme à Dieu et attendait la mort avec résignation. Il était encore dans cette posture lorsqu'un javelot lancé par la fenêtre acheva son sacrifice. Son frère Benoît périt aussi, avec dix-sept autres personnes. Ceci arriva le 10 juillet 1086. Notre Saint avait régné plus de six ans. Il eut pour successeur son frère Olaf IV.

Dieu vengea la mort de son serviteur en affligeant le Danemark de diverses calamités, entre autres d'une cruelle famine. Le ciel attesta aussi la sainteté de Canut par plusieurs guérisons miraculeuses qui s'opérèrent à son tombeau. C'est ce qui fit qu'on exhuma son corps à la fin du règne d'Olaf pour le mettre dans un lieu plus honorable que celui où il était. Eric III, successeur d'Olaf, prince religieux, qui travailla avec succès à faire refleurir la piété dans ses Etats, envoya des ambassadeurs à Rome avec les preuves des miracles opérés au tombeau du bienheureux Canut. Le Pape, après avoir examiné les pièces, donna un décret qui autorisait son culte, avec la qualité de premier ou principal martyr de Danemark. On fit à cette occasion une translation solennelle de ses reliques qui furent déposées dans une très belle châsse. On trouva cette châsse à Odensée, le 22 janvier 1582, lorsqu'on travaillait à réparer le chœur de l'église Saint-Alban; elle était de cuivre doré et enrichie de pierres précieuses.

Saint Canut a un office particulier dans le Bréviaire romain, le 19 janvier.

SOURCES CONSULTÉES

Vita e morte gloriosa del serenissimo re e martire invittissimo San Canuto quarto, descritta da Annibale Adami, S. J. Roma, 1682. — *Grands Bollandistes*. Tome III. 10 juillet. — Aelnoth, moine de Cantorbéry, qui avait vécu vingt-quatre ans en Danemark, et qui écrivait en 1150, a laissé une *Vie de saint Canut* imprimée à Copenhague en 1502.

LA BIENHEUREUSE BÉATRICE II, D'ESTE

(1230-1270).

Fête le 19 janvier.

Portrait de la bienheureuse Béatrice II, d'Este.

NAISSANCE ET PREMIÈRE ÉDUCATION

BÉATRICE II, d'Este, naquit à Ferrare, probablement en 1230. Par son père, Azzo IX, elle descendait de l'illustre maison d'Este, alors une des plus puissantes du nord de l'Italie et aussi une des plus dévouées aux intérêts de l'Eglise et du Saint-Siège. Le marquis Azzo avait épousé Alice, fille de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, que Saladin fit décapiter en 1187 sur le Mont des Béatitudes, après la bataille dite de Tibériade.

Les pieux parents virent leur union bénie par la naissance de cinq enfants, deux garçons et trois filles. De bonne heure, l'aîné renonça à la carrière des armes pour se consacrer à Dieu. Il mourut en 1249. L'Eglise le vénère sous le nom de saint Contard. Le cadet succéda à son père dans le gouvernement de la maison d'Este. Deux des trois filles firent des mariages illustres. La plus jeune reçut au baptême le nom de Béatrice, nom déjà porté, peu d'années auparavant, par une tante paternelle de l'enfant, élevée, elle aussi, aux honneurs des autels.

Les différentes guerres que le marquis Azzo dut soutenir, quarante années durant, contre des ennemis jaloux de sa gloire et de sa fortune, obligèrent sa digne épouse à se charger seule de l'éducation des enfants. Béatrice ne tarda guère à mettre à profit les conseils et les exemples de sa tendre et vertueuse mère. Dès son bas âge, la fillette donna des preuves de ce mépris des vanités du monde qui devait caractériser sa vie. Si elle avait peu d'attraits pour les jeux et les amusements de l'enfance, en retour, elle

éprouvait une joie très grande à faire la charité aux pauvres.

Béatrice grandit ainsi dans la maison paternelle, sérieuse, insensible aux futilités, aux cadeaux et aux amitiés mondaines. En ce moment déjà, si nous en croyons les historiens, deux grandes dévotions se partageaient son cœur : un amour immense pour Jésus crucifié, dont elle méditait presque continuellement les souffrances, et un culte tout filial envers la Très Sainte Vierge, à laquelle elle avait confié de bonne heure le lis immaculé de sa virginité. Elle était d'autant plus attentive sur ce dernier point que, de l'avis de tous ses contemporains, Dieu l'avait ornée et de la beauté du corps et des dons les plus brillants de l'esprit.

Ainsi vécut Béatrice, au milieu des dangers et des séductions de la cour, consacrant la meilleure partie de ses journées à la prière et à la pratique des bonnes œuvres. Elle était bien résolue à dire bientôt un adieu définitif au monde, quand Dieu, par la voix de ses parents, parut l'appeler à une autre destinée.

MARIAGE
MORT IMPRÉVUE DE GALÉAS MANFREDI

Suivant en cela l'exemple de son frère aîné, saint Contard, Béatrice avait depuis longtemps choisi Jésus-Christ pour unique époux. Mais Dieu la voulait soumise aux volontés paternelles. Aussi, quand Azzo IX parla à sa fille d'une alliance terrestre, Béatrice donna son consentement, après avoir consulté le Seigneur dans la prière et le jeûne.

Le marquis avait cherché pour sa dernière enfant un parti digne de son rang et de ses qualités. C'était Galéas Manfredi, chevalier de naissance illustre et alors général des armées du duc de Mantoue. Ce choix, dicté avant tout par les nobles qualités de Galéas, servait aussi les desseins politiques du chef de la maison d'Este. Le mariage fut conclu par procuration à Modène, le 24 juin 1249, sans que Béatrice eût jamais vu son époux : elle venait de commencer sa vingtième année.

Un mois plus tard, la jeune femme quittait Ferrare, après avoir reçu la bénédiction de ses parents. Accompagnée d'une suite nombreuse et brillante, elle devait remonter le cours du Pô jusqu'à Milan. Là aurait lieu la rencontre des deux époux. Le voyage ne fut qu'une longue succession de fêtes et de réjouissances, auxquelles Béatrice prit assez peu de part. Retirée et silencieuse, elle semblait avoir oublié le grand événement qui venait de s'accomplir, et répondait à peine aux félicitations et aux souhaits de ses compagnes. Son cœur, détaché des vanités du siècle, n'aspirait qu'à une union plus intime avec son Créateur.

Cependant la navigation touchait à son terme. Encore quelques heures et l'on serait à Milan. On vit alors une barque se diriger vers le petit bateau qui portait Béatrice. Ce fut pour annoncer que Galéas Manfredi venait de succomber dans un combat meurtrier engagé contre le fils de l'empereur Frédéric. Béatrice redevenait donc maîtresse de sa destinée.

Le retour à Ferrare fut décidé, et on prévint sans retard le marquis. Béatrice, encore plus solitaire qu'à l'aller, se soumit humblement à la volonté divine, qui la voulait dans un autre état que celui du mariage. Elle consacra de nouveau à Dieu sa virginité et résolut de quitter le monde pour une vie plus parfaite et plus mortifiée.

BÉATRICE
SE RETIRE A SAINT-LAZARE DI CAMPO MERCATO

Peu de jours après, favorisé par le courant qu'il redescendait, le navire qui portait Béatrice fut en vue de Ferrare, mais, au lieu d'aborder à la ville même, il s'arrêta non loin de là, à une île nommée Saint-Lazare di Campo Mercato.

Béatrice avait besoin de solitude ; de plus, elle désirait se soustraire aux visites inévitables de sa famille et de la cour. Aussi se retira-t-elle dans le château d'Este, qui s'élevait dans l'île, et où ses parents et la cour ne tardèrent pas à venir la rejoindre. Aux félicitations d'un heureux retour, ils joignirent leurs condoléances pour le malheureux événement.

Béatrice passa donc les quelques mois de deuil obligatoire à Saint-Lazare di Campo Mercato. La prière, la méditation presque constante de la Passion du Christ, la visite et les soins procurés aux malades de l'hôpital absorbèrent la plus grande partie de son temps. Vers la fin de cette année 1250, le marquis Azzo, qui projetait pour sa fille une nouvelle alliance, lui fit part de son projet. Mais bien différente était la pensée de Béatrice. Elle annonça à son père qu'elle avait résolu de se retirer dans un cloître. Le marquis lui fit observer que sa santé délicate et précaire ne pourrait jamais s'accommoder des rigueurs de la vie religieuse ; il ne pouvait donc donner son consentement à un dessein qui, pour le moment, lui paraissait irréalisable.

Béatrice ne se tint point pour battue. Elle mit ses demoiselles d'honneur au courant de sa généreuse résolution : toutes voulurent la suivre dans cette nouvelle voie. En l'apprenant, le marquis y reconnut le doigt de Dieu, et laissa dès lors sa fille entièrement libre. Il quitta avec sa cour le château de Saint-Lazare di Campo Mercato, où Béatrice et ses compagnes s'installèrent pour y mener une vie commune consacrée à la prière et aux œuvres de charité. Afin de rendre la séparation d'avec le monde plus complète, elles revêtirent l'habit monastique.

AU MONASTÈRE DE SAINT-ÉTIENNE DELLA ROTA

Les miasmes pestilentiels qui s'échappaient de l'hôpital incommodaient fort les solitaires du château d'Este ; ils ne pouvaient qu'abréger une vie que ces saintes filles désiraient passer dans la pénitence et l'observance religieuse. Béatrice et son tendre père s'émurent de ces graves conséquences. Comme il n'était guère possible de transformer le château en monastère définitif et que les vocations s'annonçaient nombreuses, le marquis Azzo, de concert avec sa fille, chercha un emplacement plus sain et plus propice à l'établissement d'un couvent.

A cette époque, le Pô, non endigué, for-

mait dans son cours sinueux, autour de Ferrare, une série d'îlots couverts de palais, de monastères, d'églises. Un de ces îlots appartenait aux ermites de Saint-Augustin. Ils y avaient un couvent et une église dédiée à saint Etienne. Le lieu, merveilleusement situé à tous égards, convenait bien à la communauté naissante. On en décida donc l'achat. En 1252, Béatrice et ses compagnes prirent possession du monastère, de l'église et de l'îlot tout entier.

C'est à cette époque que les religieuses de Saint-Etienne adoptèrent l'habit et la règle de saint Benoît. Béatrice, avec le consentement du Souverain Pontife, demanda aux enfants de saint François de se charger du gouvernement spirituel de la communauté. Elle-même, malgré les vœux, les désirs, les supplications, les larmes de ses compagnes, refusa la charge d'abbesse. On ne put vaincre son humilité et sa constante préoccupation d'être partout la dernière.

Arriva la date fixée pour la profession religieuse. On voulut donner à la cérémonie le plus grand éclat possible. Le 25 mars 1252, fête de l'Annonciation, l'évêque de Ferrare célébra pontificalement la messe. Le marquis Azzo avec sa cour, beaucoup de gentilshommes des environs et des représentants des grands Ordres, assistaient à la profession perpétuelle de Béatrice et de ses plus anciennes compagnes.

Le Pape, ainsi que la plupart des seigneurs de Ferrare, tinrent à honneur d'assurer par de riches dotations l'existence matérielle de la communauté naissante. Les dons de la maison d'Este furent aussi généreux qu'importants. Ils consistaient en une vaste étendue de terrains dont le monastère percevrait à perpétuité les revenus.

Innocent IV, comme témoignage de l'amour qu'il portait à ses nouvelles filles, surtout à Béatrice, leur accorda plusieurs faveurs spirituelles et reliques insignes, parmi lesquelles un morceau considérable de la « vraie Croix ». Il envoya aussi une image de la Sainte Vierge, richement ornée suivant le goût du temps.

Délivrées de tout souci temporel, Béatrice et ses filles s'adonnèrent à la pratique des vertus et des observances monastiques. La fondatrice se fit toujours l'humble servante de ses compagnes, ne craignant pas de s'occuper de la cuisine, de balayer, de servir à table, heureuse de pouvoir apaiser son grand amour pour l'humilité et la mortification.

Et cependant le rôle que lui avait assigné la Providence était loin d'être rempli. Une nouvelle fondation se préparait.

FONDATION DU MONASTÈRE DE SAINT-ANTOINE

La conduite si généreuse de Béatrice suscita dans la ville de Ferrare plusieurs vocations. Mais le monastère de Saint-Etienne n'était pas en mesure d'abriter un grand nombre de personnes. Il fallut donc chercher un autre emplacement. Non loin de l'église Saint-Etienne, dans le même îlot, se trouvaient une chapelle dédiée à saint Antoine et un hospice destiné aux pèlerins de Terre Sainte. Le marquis Azzo, qui exerçait déjà un certain patronat sur ces deux édifices, s'en rendit acquéreur.

On soumit le projet de transfert au pape Alexandre IV, qui l'autorisa par un Bref du 22 mars 1258. Les travaux de construction, commencés aussitôt, durèrent dix ans. La translation n'eut lieu que le 5 octobre 1268, sous Clément IV. Béatrice et ses compagnes s'installèrent alors dans le nouveau monastère, très vaste, qui subsiste encore aujourd'hui, ainsi que l'église.

Tous les privilèges accordés à la première fondation passèrent à la seconde. En 1401, Boniface IX ajoutera la faculté de pouvoir gagner, moyennant certaines conditions, une indulgence plénière de la même nature que celle de la Portioncule, le jour de la fête de saint Antoine, abbé.

VERTUS DE LA BIENHEUREUSE

Dans sa nouvelle résidence, Béatrice continua d'être le modèle et, pour ainsi dire, le miroir le plus parfait des vertus religieuses. Tous les biographes de la Bienheureuse louent à l'envi sa prodigieuse humilité, qui lui fit toujours fuir et refuser le plus petit honneur, la moindre supériorité sur ses compagnes du cloître.

A la vertu d'humilité, elle joignait un grand esprit d'oraison. Sa vie était une prière continuelle. Et qui dira son amour pour Jésus crucifié ? Elle ne pouvait voir un morceau de bois sans penser immédiatement à la Passion du Sauveur. Sans parler des jeûnes, des mortifications sans nombre dont elle crucifiait son corps virginal, elle se dévouait sans mesure aux pauvres, aux malades. Son affection, ses soins à leur endroit étaient en rapport avec le degré de souffrance de ces malheureux.

Les diverses infortunes de la maison d'Este, les querelles intestines qui désolaient alors l'Italie, n'arrivaient pas à troubler la paix et la sérénité de l'âme de la Bienheureuse. Selon elle, c'étaient là des occasions offertes par Dieu d'exercer la vertu de patience.

La mort du marquis Azzo survint en 1264. La grande douleur qu'en ressentit Béatrice ne troubla pas cependant sa tranquillité, habituée qu'elle était à se servir des événements de ce monde pour arriver jusqu'à Dieu tout-puissant et tout miséricordieux. Désirant avoir comme protecteur au ciel celui qu'elle avait eu comme père sur la terre, elle redoubla de prières, de jeûnes, de mortifications.

A cause de ses grandes et héroïques vertus, Béatrice était tenue en grande estime même en dehors du cloître. On l'avait surnommée la « mère des pauvres », tant sa charité était grande. A l'intérieur du cloître, les religieuses s'efforçaient d'imiter selon leurs forces les vertus de leur sainte fondatrice.

SA MORT

Dans les derniers jours de 1269, Béatrice fut prise inopinément d'une fièvre intermittente aux suites assez pernicieuses. La Bienheureuse vit dans cette épreuve l'annonce de la prochaine délivrance. Dans cette pensée, elle manifesta le désir d'être munie des derniers sacrements de l'Eglise, qu'elle reçut

avec une piété et une foi extraordinaires. Puis elle appela l'abbesse et les religieuses, leur demanda pardon des scandales et mauvais exemples donnés, leur recommanda la famille d'Este et promit d'être auprès de Dieu leur interprète.

Peu de jours après survint une fièvre plus maligne que la précédente. La malade perdit presque toutes ses forces ; mais l'âme resta t unie à Dieu. Désolées, les religieuses multiplièrent les prières et les mortifications pour obtenir la guérison de leur fondatrice. Cette dernière, entièrement soumise à la volonté divine, éprouva un mieux sensible, qui fut d'ailleurs de courte durée. Les souffrances redevinrent ensuite plus aiguës, sans pouvoir arracher à l'héroïque patiente un seul cri de plainte. Comme on voulait, pour la soulager, la changer de côté :

— Laissez-moi, répondit-elle, mourir en regardant le ciel.

Lors d'un dernier et suprême assaut du tentateur, elle s'écria :

— Que me veux-tu, méchante bête ? il n'y a en moi rien qui t'appartienne. J'espère jouir bientôt de la gloire de mon bien-aimé Epoux.

C'est en prononçant les paroles du Psalmiste : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains », que Béatrice rendit le dernier soupir, le 18 janvier 1270. Elle était âgée de quarante ans et en avait passé près de vingt dans la vie religieuse.

PRODIGES EXTRAORDINAIRES QUI S'ACCOMPLISSENT A SON TOMBEAU — CULTE

Le bruit de la mort de Béatrice se répandit rapidement dans la cité de Ferrare. On vint en foule au monastère pour voir la dépouille mortelle de celle que l'on nommait déjà « la Sainte », et aussi pour obtenir et garder comme relique quelque objet qui lui eût appartenu.

Les religieuses lavèrent le corps, le revêtirent des habits religieux et le déposèrent dans le tombeau qu'on avait préparé dans un cloître attenant à l'église du monastère. Plusieurs membres de la maison d'Este assistaient aux funérailles. L'eau employée fut ensuite distribuée au peuple : elle opéra un certain nombre de guérisons et contribua ainsi à affermir le culte que l'on commençait à rendre à la bienheureuse Béatrice. Ce culte augmenta avec les années. Le lieu où se trouvait le tombeau fut ensuite transformé en chapelle, avec un autel pour célébrer le Saint Sacrifice.

On remarqua dès lors la suave odeur qui se dégageait du tombeau, odeur qui calmait les douleurs et indiquait peut-être, selon la remarque d'un biographe, combien Béatrice avait pour agréables les prières qu'on lui adressait.

Voulant connaître l'origine d'un pareil phénomène, les religieuses ouvrirent le cercueil. La corruption n'avait pas touché le corps de la vierge, dont la fraîcheur ne laissait pas soupçonner le passage de la mort.

Depuis, chaque année, au 18 janvier, on retirait du sépulcre ce corps intact, on le lavait, on l'exposait sur l'autel à la vénération des fidèles. L'eau et les linges employés étaient donnés aux hôpitaux ; ils guérirent, ou tout au moins ils soulagèrent les infirmes. Sur le conseil du directeur spirituel de la communauté, cette cérémonie fut interrompue plusieurs années durant. Elle reprit en 1512 pour cesser définitivement en 1527. Voici dans quelles circonstances.

Sous le pape Jules II, le 25 décembre 1512, le cercueil de Béatrice fut de nouveau ouvert. On n'y vit plus qu'un squelette exhalant un parfum agréable. On lava ces ossements et les prodiges eurent lieu comme auparavant. Malheureusement, pour satisfaire les pieuses demandes des fidèles, on distribua avec des images plusieurs ossements de la Bienheureuse. Les religieuses s'aperçurent trop tard de leur imprudence. Pour en empêcher le retour, on retira un des os de la main, on le fixa dans un riche reliquaire placé à perpétuité sur un autel dédié à Béatrice. Le reste du corps fut mis dans une châsse en fer, scellée sous un autel voisin.

Un culte public et régulier, autorisé par l'Eglise, fut, à partir de ce moment, rendu aux restes mortels de la fille du marquis Azzo. Mais Béatrice, de son côté, ne pouvait oublier ceux qu'elle avait plus spécialement aimés sur la terre : les pauvres, ses filles spirituelles et la maison d'Este. Elle obtint de Dieu le miracle suivant :

Chaque année, depuis le 5 octobre, fête de saint Placide, jusqu'à la fête de saint Benoît, le 21 mars, une eau limpide suintait abondamment de son tombeau. Ce prodige ne cessa que deux fois, lors d'une grande inondation du Pô, et en 1709, quand Ferrare fut assiégée par l'armée allemande. Cette eau, distribuée aux malades et, dans certains cas, aux bestiaux, guérissait les uns et les autres. Elle se conservait d'ailleurs fort longtemps, mise dans un vase très propre et en lieu décent.

Dieu lui-même autorisait donc par des miracles la confiance que les religieuses, le peuple de Ferrare, avaient dans l'efficace intercession de Béatrice. Cette dévotion alla en augmentant dans le cours des siècles et franchit les limites de la ville de Ferrare pour se répandre dans toute l'Italie du Nord.

Aussi, en 1774, par un décret, le pape Clément XIV reconnut et autorisa le culte immémorial rendu à la bienheureuse Béatrice. L'année suivante, il accorda une messe et un office propres. La Sacrée Congrégation des Rites fixa la fête liturgique au 19 janvier.

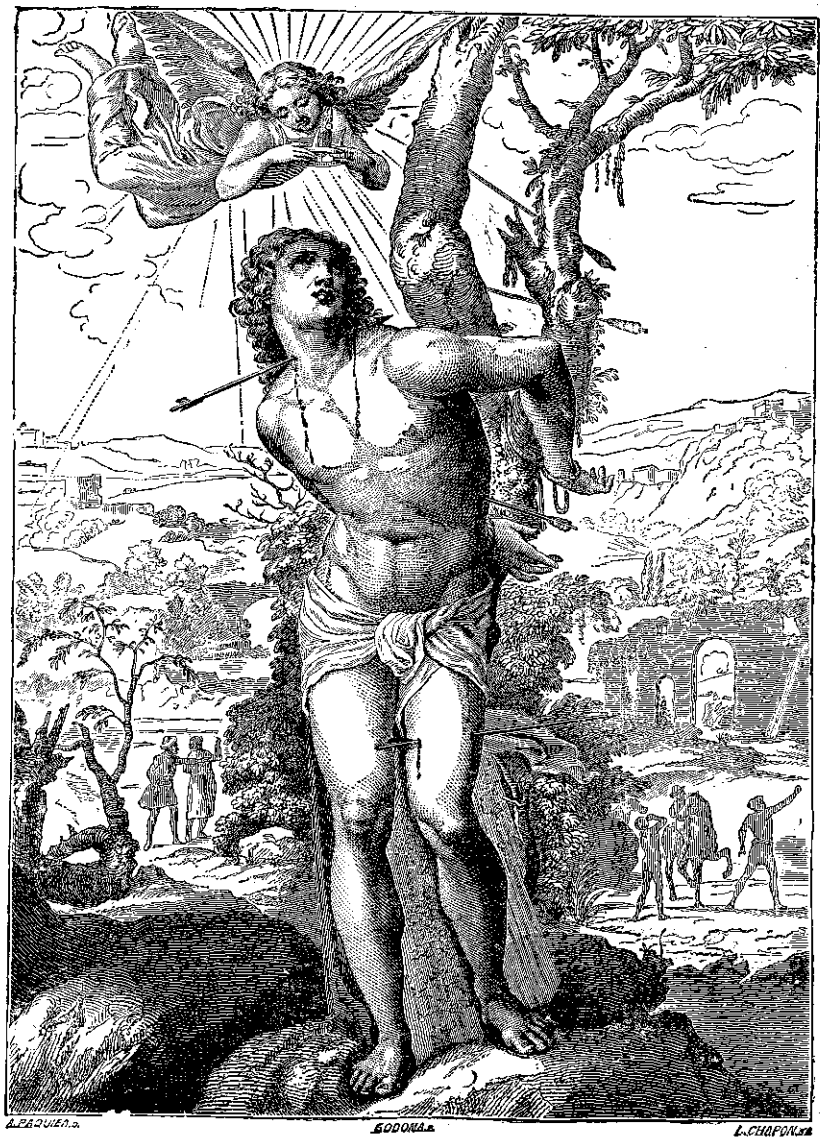
PRATIQUE : Si nous sommes nous-mêmes fidèles à notre vocation, Dieu saura enlever tous les obstacles qui s'opposent à ce que nous la suivions ; l'exemple de la bienheureuse Béatrice en fait foi.

SOURCES CONSULTÉES

G. BARUFFALDI, *Vita della B. Beatrice seconda d'Este.* Ferrare, 1796.

SAINT SÉBASTIEN

Fête le 20 janvier.



Saint Sébastien attaché au but des archers, accepte cette mort ignominieuse dans une prière ardente.

(Tableau du Sodoma.)

Narbonne et Milan se disputent la gloire d'avoir vu naître ce héros chrétien. On peut dire qu'il appartient à la fois à ces deux illustres villes, car son père était un noble gaulois, originaire de Narbonne, et sa mère, une Milanaise.

Il reçut à Milan une éducation d'autant meilleure qu'elle fut plus chrétienne.

Il embrassa la carrière militaire sous le règne de l'empereur Carinus, et ne tarda pas à se distinguer par sa loyauté, son intelligence et sa bravoure.

Sous le règne de Dioclétien, il parvint au grade de capitaine au premier bataillon de la garde impériale.

LE DÉFENSEUR DES CHRÉTIENS

Les brillantes qualités de Sébastien l'avaient rendu cher à l'empereur, et il habitait généralement le palais du prince. Celui-ci ignorait que le capitaine était chrétien. Sébastien gardait ce secret, non

par manque de courage, mais pour être en mesure de secourir plus facilement ses frères les chrétiens, emprisonnés pour la foi. En effet, l'an 303, une grande tempête s'éleva contre les disciples de Jésus-Christ. Sébastien, profitant des prérogatives attachées à son grade, s'introduisait sous divers prétextes dans les prisons et il ne se passait pas de jour qu'il ne vînt consoler les captifs et raffermir leur foi.

Au plus fort de la persécution, deux frères d'une famille sénatoriale, Marc et Marcellien, refusèrent de sacrifier aux idoles et furent condamnés à mort. Les parents des deux confesseurs, qui étaient encore païens, obtinrent du préfet de Rome, Chromace, un sursis de trente jours pour les faire revenir sur leur décision. Les condamnés furent donc confiés à la garde du premier greffier de la préfecture, Nicostrate, et ils eurent à soutenir des assauts incessants contre toute leur famille conjurée. La lutte fut terrible.

Déjà les deux combattants, ébranlés par les larmes de leur père, de leurs femmes et de leurs enfants, commençaient à faiblir, lorsque Sébastien parut dans la prison. Sa parole pleine de feu ranima le courage des deux captifs, et elle produisit une profonde émotion sur toute l'assistance, étonnée d'entendre louer le Christ par un officier impérial.

Sébastien n'avait pas achevé son discours que la femme du greffier Nicostrate, Zoé, se jetait à ses pieds, et par ses gestes lui faisait comprendre qu'elle implorait son secours. Elle était muette depuis six ans. Sébastien fit le signe de la croix sur sa bouche et elle employa aussitôt la parole recouvrée à publier qu'elle professait la foi de Sébastien.

A la vue de ce miracle, Nicostrate, lui aussi, se jette aux pieds du Saint. Demandant pardon aux deux chrétiens dont il a reçu la garde, il les débarrasse de leurs chaînes et déclare bien haut qu'il veut partager leur martyre. La famille elle-même qui, quelques instants auparavant, s'efforçait d'arracher aux confesseurs un acte d'apostasie, renonce au culte des idoles, et toute l'assemblée, fondant en larmes, rend grâces au Seigneur et déplore son infidélité. Le démon était vaincu au moment où il croyait remporter la victoire, et son œuvre de perdition se transformait en œuvre de salut.

Nicostrate protestait qu'il n'accepterait aucune nourriture avant d'avoir reçu le baptême, mais Sébastien, modérant son ardeur, l'engagea à emmener les prisonniers dans sa propre maison et lui-même partit en toute hâte pour aller chercher le prêtre Polycarpe caché aux environs.

Nicostrate, sous prétexte d'effrayer les prisonniers par la vue des instruments de torture, les fit venir dans sa demeure. Le geôlier Claude s'étonnait fort de cette mesure inopinée; le greffier le prit à part et lui raconta ce qui s'était passé. Claude avait deux enfants malades. Il les amena aussitôt à la maison de Nicostrate et il supplia les néophytes de les guérir.

« Le baptême seul peut accomplir ce miracle, » répondent les convertis; et Claude, touché par la grâce, se met avec ses deux enfants dans les rangs des catéchumènes.

La cérémonie du baptême fut célébrée par le prêtre Polycarpe dans la maison de Nicostrate et Sébastien servit de parrain aux nouveaux chrétiens.

Les enfants de Claude furent plongés les premiers dans l'eau régénératrice; ils en sortirent pleins de force, guéris en même temps dans leur âme et dans leur corps.

Le père des deux confesseurs de la foi, Tranquillin, était depuis onze ans sujet à de violents accès de goutte, et on était obligé de le porter. Il éprouva de grandes douleurs quand on le déshabilla, et comme le prêtre, pour soutenir son courage, lui demandait s'il croyait que Jésus-Christ pouvait le guérir en lui remettant ses péchés:

« Je crois, répondit-il, que mon Sauveur peut m'accorder le salut du corps et le salut de l'âme; mais je n'implore que la rémission de mes péchés. Je suis heureux d'offrir mes douleurs au Christ. »

Les assistants fondaient en larmes et ils demandaient à Dieu de récompenser la foi de son serviteur.

Polycarpe, s'adressant une seconde fois à Tranquillin:

« Croyez-vous au Père, au Fils et au Saint-Esprit?

— Oui », répondit le vieillard, et il descendit d'un pas ferme dans la fontaine.

Il était guéri.

CONFIANCE ET COURAGE
CONVERSION DU PRÉFET DE ROME

Les nouveaux baptisés demeurèrent dix jours dans la maison de Nicostrate; sous la direction de Polycarpe et de Sébastien, ils chantaient les louanges du Christ et se préparaient au combat. Embrasés de l'amour de Jésus-Christ, ils demandaient à Dieu la grâce du martyre. Les femmes et les enfants rivalisaient avec les hommes de confiance et de courage.

Cependant, le sursis de trente jours s'était écoulé et Chromace fit comparaître Tranquillin devant son tribunal. Le sénateur le remercia:

« Le délai que vous m'avez accordé, dit-il, a conservé les enfants au père et rendu le père aux enfants. »

Chromace ne comprenait point le sens de ces paroles, et, croyant que Tranquillin avait triomphé de la constance de ses fils, ordonna d'apporter de l'encens afin que Marc et Marcellien pussent sacrifier aux idoles.

Mais Tranquillin, se redressant, dissipa les illusions du préfet, déclara qu'il était chrétien et raconta le miracle dont il avait été l'objet.

Chromace était, lui aussi, atteint de la goutte; mais comme une nombreuse assistance remplissait le prétoire, il n'osa pousser plus loin ses interrogations, et, faisant arrêter Tranquillin, il annonça qu'il examinerait sa cause à la prochaine audience.

Le soir, il envoya chercher secrètement le vieillard, et, lorsque Tranquillin fut introduit dans ses appartements, il le supplia de lui révéler le remède qui avait procuré sa guérison. Il essaya même de le tenter par l'appât de grosses sommes d'argent.

« C'est la toute-puissance du Très-Haut qui m'a guéri, répondit le sénateur, et le Christ seul a le pouvoir de vous accorder le même soulagement. »

Le préfet demanda aussitôt à voir le prêtre qui l'avait baptisé; il espérait obtenir, comme les catéchumènes, sa complète guérison.

Tranquillin vint trouver en toute hâte saint Polycarpe et le mena chez Chromace. Le préfet renouvela ses offres et promit même de donner la moitié de sa fortune si l'on parvenait à le guérir.

« Ce serait un trafic criminel pour nous deux, répondit le Saint; mais Jésus-Christ peut éclairer vos ténèbres et guérir tous vos maux, si vous croyez en lui de tout votre cœur. »

Après un jeûne de trois jours, Polycarpe et Sébastien retournèrent auprès de Chromace et, prenant sujet des douleurs qu'il endurait, ils lui parlèrent des supplices éternels. Le préfet effrayé demanda aussitôt à être inscrit sur la liste des catéchumènes (aspirants au baptême).

Cependant sa demeure était remplie d'idoles domestiques. Sébastien représenta qu'il ne pouvait

servir à la fois Dieu et les démons, et il l'engagea à faire disparaître tous les vestiges du culte des faux dieux. Le préfet y consentit et voulut envoyer ses gens pour accomplir cette œuvre. Mais Sébastien l'arrêta.

« Vos serviteurs sont encore païens; ils sont sous la puissance du démon; vos dieux peuvent encore leur nuire; c'est à nous, disciples du Christ, qu'il appartient de briser vos idoles. »

Il se mit en prière, et, plein d'une force surnaturelle, il alla dans le palais et renversa toutes les idoles qu'on y adorait. Elles étaient au nombre de deux cents.

Quand il revint, le préfet ne ressentait aucun soulagement.

« Il vous reste quelque chose à briser, s'écria Sébastien, votre foi n'est pas encore entière. »

Chromace avoua qu'il avait un cabinet plein d'instruments d'astrologie. Ils avaient été légués par ses ancêtres à sa famille et on les conservait avec un respect religieux. Sébastien s'éleva contre cette nouvelle superstition, et son langage plein d'énergie et de vigueur décida le préfet à renoncer à tous ces objets qui empêchaient sans doute sa guérison.

Chromace avait à peine donné son consentement, que Tiburce son fils se précipitait comme un furieux dans la salle.

« J'ai fait allumer deux fours, s'écria-t-il d'une voix vibrante de colère, et je jure d'y jeter Sébastien et Polycarpe si mon père n'est pas guéri. »

Avec cette foi sublime à laquelle Dieu ne refuse rien, les deux chrétiens acceptèrent l'épreuve qu'on leur proposait, et sur l'heure, ils se mirent à détruire ces derniers signes de la superstition. A ce moment, un jeune homme éclatant de lumière apparut à Chromace.

« Le Christ m'envoie, dit-il, pour vous guérir. »

A peine avait-il prononcé ces paroles que la goutte disparaissait complètement. Le préfet se leva et, dans l'élan de sa reconnaissance, il voulut baiser les pieds du mystérieux médecin. L'inconnu l'arrêta:

« Vous n'êtes pas digne de toucher l'ange du Seigneur, vous qui n'avez pas été régénéré par l'eau du baptême. »

A ces mots, Chromace se jeta aux pieds de Polycarpe et de Sébastien et il les supplia de ne pas différer plus longtemps son baptême.

Sébastien répondit qu'il devait se préparer à recevoir un sacrement si auguste par le jeûne et la prière. Il lui fit également comprendre qu'il allait être obligé de sacrifier sa charge de préfet, l'une des premières dignités de Rome. En ces tristes temps, un préfet devait présider des cérémonies païennes et persécuter les chrétiens, pour obéir à l'empereur: un chrétien ne pouvait accepter de telles conditions. Chromace se montra prêt à tous les sacrifices.

Après plusieurs jours passés dans la prière et la pénitence, le préfet fut enfin jugé digne d'être reçu au nombre des enfants de l'Eglise. Toute sa maison et la plupart de ses nombreux esclaves suivirent son exemple, et Sébastien servit de parrain à ces *quatorze cents* convertis. Chromace donna la liberté aux esclaves, mais la plupart voulurent rester à son service.

LA GRANDE PERSÉCUTION

Cependant la persécution augmentait en fureur de jour en jour; par ordre de l'empereur, on ne pouvait plus vendre ou acheter sans être obligé d'offrir de l'encens aux idoles.

Chromace avait donné sa démission de préfet; son vaste palais servait de lieu de réunion aux chrétiens. Il possédait en outre de grandes propriétés en Campanie; il offrit d'y donner asile à ceux des chrétiens de Rome qui voudraient s'y réfugier en ces jours de tourments et d'angoisse. Le Pape saint Caïus désigna le prêtre Polycarpe pour les y accompagner.

Tiburce, fils de Chromace, devenu un chrétien admirable, et Sébastien demeurèrent à Rome. L'officier, toujours sur la brèche, ne s'occupait que de visiter et d'encourager les combattants, et il parcourait les prisons, portant partout des paroles d'encouragement et de salut.

Après le départ de Chromace, les chrétiens, traqués de toutes parts, trouvaient un refuge chez Castule, au palais même de l'empereur. Castule était l'intendant des bains et des étuves.

Depuis quelque temps déjà, les fidèles tenaient leurs réunions dans le plus grand secret, à l'abri de la police, lorsqu'un faux frère surgit au milieu d'eux. Il portait le nom de Torquat. Tout en affectant les dehors de la piété, il menait cependant une vie bien différente de celle des autres chrétiens: son élégance, sa mollesse, sa gourmandise contrastaient avec les jeûnes et les austérités de ses frères. On le reprit sévèrement de ses défauts. L'hypocrite promit de se corriger, mais il jura de se venger de cet affront, et, nouveau Judas, il n'eut pas honte de recourir à la trahison.

Grâce à ses artifices, les chrétiens furent surpris dans une réunion. Castule, Tiburce, Marc et Marcellien furent arrêtés, et le traître, pour se dérober aux soupçons, se laissa conduire en prison avec les martyrs.

Au milieu de ces tristes conjonctures, Sébastien redoubla de zèle pour visiter ses frères captifs. Fortifiés par ses exhortations, les confesseurs supportèrent sans faiblir les tourments les plus atroces. Tiburce, conduit hors de la ville, eut la tête tranchée, Castule fut enterré vivant sous un monceau de sable; Marc et Marcellien, attachés à un poteau, demeurèrent un jour et une nuit exposés aux outrages de la populace ameutée. On les acheva à coups de lance.

Tranquillin, leur père, ainsi que Nicostrate, Claude et trois autres chrétiens, Castor, Victorin et Symphorien, furent noyés à l'embouchure du Tibre. Sainte Zoé, femme de Nicostrate, fut pendue à un arbre par les cheveux; on alluma sous ses pieds un feu de fumier, jusqu'à ce qu'elle fût étouffée.

MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

Sébastien, qui avait soutenu les athlètes du Christ au milieu de ces rudes assauts, avait été épargné. Mais son heure était proche, et Dieu qui avait béni ses travaux allait lui donner la couronne.

Les délateurs poursuivirent leur œuvre et Sébastien fut dénoncé à son tour. L'empereur Dioclétien, qui avait une grande affection pour le brillant officier, refusa d'abord de croire aux accusations dont on le chargeait; mais sur les instances des courtisans, il fit comparaître le chef de ses gardes en sa présence.

Sébastien comprit que l'heure du grand combat sonnait pour lui.

« On vous accuse d'être chrétien, dit le prince; est-ce-vrai ?

— Oui, répondit le Saint, j'ai toujours cru qu'il y avait de la folie à implorer l'appui d'une pierre inerte que l'homme peut briser impunément. »

A ces mots, l'empereur bondissant sur son siège, s'écria:

« Je vous ai toujours chéri et distingué parmi les principaux personnages de ma cour, et voici que

vous désobéissez à mes ordres et insultez les dieux!

— J'ai toujours invoqué Jésus-Christ pour votre salut et la conservation de l'empire, et j'ai toujours adoré le Dieu qui est au ciel. »

Le tyran, écumant de rage, jura de punir sur-le-champ le courageux athlète du Christ. Mais Sébastien était populaire dans l'armée, et Dioclétien eut peur de soulever les soldats en les chargeant de l'exécution du chef qu'ils chérissaient.

Or, il y avait en ce moment à Rome, une troupe d'archers Numides (Kabyles) à la solde de l'empereur, étrangers aux sentiments qui remplissaient l'armée, et capables des coups de mains pénibles aux autres. Dioclétien eut recours à ces barbares.

Ils obéirent sans scrupules aux ordres du souverain, et ils enchaînèrent comme un malfaiteur, le brillant officier de la garde, sans avoir égard à son grade ; puis ils le conduisirent hors du palais, le dépouillèrent de ses vêtements, et l'attachèrent pour s'en servir comme d'une cible.

Sébastien, calme et intrépide, levait les yeux vers le ciel et rendait grâces à Dieu en priant pour ses bourreaux.

Au signal de leur chef, les Numides le criblèrent de flèches et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'il leur parut mort.

Pendant la nuit, la veuve de Castule, Irène, vint enlever le corps transpercé. Sébastien respirait encore. La courageuse chrétienne l'emporta secrètement chez elle. Or, elle demeurait dans le palais de l'empereur. Grâce à des soins assidus Sébastien recouvra la santé.

Tout le monde le croyait mort, et il pouvait sans peine se dérober à la rage des persécuteurs. Mais le noble officier avait assez longtemps combattu et il ne voulait pas laisser échapper la palme de la victoire. Dans l'ardeur de son zèle, il conçut le généreux dessein de se dévouer une dernière fois pour ses frères et de reprocher à l'empereur l'injuste cruauté qu'il déployait à l'égard des chrétiens.

Aussi malgré les instances des fidèles, il alla se placer sur l'escalier du palais, à l'heure où Dioclétien avait coutume d'y monter.

Effrayé par cette apparition inattendue, l'empereur croyant voir se dresser devant lui l'ombre vengeresse de Sébastien recula épouvanté.

Il se remit cependant de son émotion, et, interpellant celui qu'il prenait encore pour un fantôme :

« N'êtes-vous pas Sébastien, que je condamnai, il y a peu de temps, à être percé de flèches ?

— Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a rendu à la vie ; je viens en son nom vous reprocher tous les maux dont vous accablez les chrétiens. »

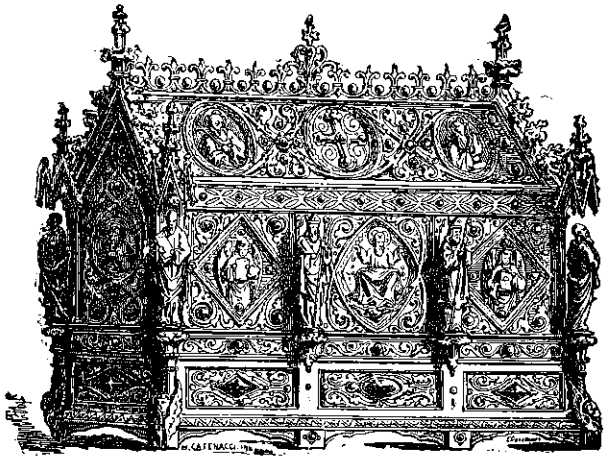
Transporté de fureur, Dioclétien ordonne d'arrêter l'insolent qui vient réveiller ses remords et de le conduire immédiatement à l'hippodrome où il est assommé à coups de bâton.

Pour empêcher les chrétiens de vénérer les reliques du martyr, on jeta avec mépris son corps sanglant dans un cloaque, où il resta suspendu à un clou.

Mais Jésus-Christ voulut glorifier son héros deux fois martyr. Il permit que Sébastien apparut lui-même en songe à une sainte dame de Rome, nommée Lucine ; il lui révéla l'endroit où était son corps et lui ordonna de le faire ensevelir près de la catacombe où reposaient les restes des Souverains Pontifes. Cette noble chrétienne exécuta fidèlement cet ordre, et la catacombe où fut inhumé l'officier martyr est connue sous le nom de Saint-Sébastien.

Sur son tombeau s'élève l'une des sept grandes basiliques de la ville éternelle. Près du cloaque où son corps avait été jeté, se trouve la belle église de Saint-André-della-Valle, où une chapelle lui est dédiée. Saint Sébastien est invoqué avec saint Roch contre les épidémies.

Au palatin, au milieu des ruines du fameux palais des empereurs romains, dont la puissance n'est plus qu'un lointain souvenir, une chapelle attire la vénération des fidèles, elle est dédiée à Saint Sébastien, et occupe la place où il fut criblé de flèches. — Ainsi disparaissent les ennemis de Dieu et ses amis sont dans la gloire sans fin.



SAINT EUTHYME LE GRAND

ABBÉ DES MONASTÈRES DE PALESTINE

Fête le 20 janvier.

NAISSANCE MIRACULEUSE DE SAINT EUTHYME

L'empereur Julien l'Apostat venait de rendre son âme au diable en s'écriant : « Galiléen, tu as vaincu ! » Valens, son successeur, s'étant fait baptiser par les Ariens, reprenait sous une autre forme la persécution contre les catholiques. Les évêques étaient envoyés en exil ou mis à mort, les religieux chassés de leurs monastères et soumis aux plus cruels traitements. Les barbares étaient sur toutes les frontières de l'empire, prêts à l'envahir ; saint Jérôme, dans sa douleur, s'écriait : « Le monde romain s'écroule ! »

Ce fut dans ces temps de désolation (377) que saint Euthyme vint au monde. Sa naissance fut miraculeuse. Son père Paul et sa mère Denyse étaient comptés parmi les citoyens les plus nobles de la ville de Mélitène, en Arménie. Chrétiens fervents, leur vie était partagée entre la prière et l'aumône. Une chose cependant venait troubler leur bonheur, ils n'avaient point d'enfants. Les prières ferventes qu'ils adressaient à Dieu semblant demeurer stériles, ils s'adressèrent au martyr saint Polyeucte, pour obtenir par son intercession ce que les prières seules ne pouvaient point obtenir. Une nuit qu'ils étaient en prières dans une église dédiée à ce saint martyr, ils entendirent une voix qui leur disait :

« Prenez courage, Dieu va vous donner un fils, vous l'appellerez Euthyme ; sa vie sera sans reproche et sa naissance sera un gage de la paix que le Seigneur veut rendre à son Église. »

La prédiction ne fut point vaine. Denyse mit au monde un fils. Elle le nomma Euthyme, et cinq mois seulement après la naissance de cet enfant béni, l'empereur Valens fut brûlé par les barbares près de la ville d'Andrinople, et sa mort mit fin à la persécution.

Agé de trois ans seulement, Euthyme perdit son père. Son oncle maternel, appelé Eudoxe, se chargea de son éducation, et le présenta à l'évêque de Mélitène, Otrée, pour qu'il le reçût au nombre de ses clercs. Comme Eudoxe avait placé l'enfant aux pieds de l'évêque, celui-ci, dans une vue prophétique de l'avenir, s'écria :

« Vraiment, l'Esprit de Dieu reposera sur cet enfant. »

Puis il le baptisa et le mit au nombre des lecteurs.

Lorsqu'il eut l'âge d'étudier, l'évêque le confia à deux maîtres habiles et saints pour le former aux sciences et à la pratique de toutes les vertus. Euthyme s'adonna avec tant d'ardeur à l'étude, que les progrès qu'il fit devinrent un sujet d'admiration pour tous ceux qui en entendaient parler. Les divines Ecritures surtout étaient l'objet continuel de ses méditations. Il les lisait nuit et jour et apprenait de mémoire les passages qui avaient le plus touché son cœur. Il voulait imiter les saints dont on lui faisait lire la vie, non seulement dans leur science, mais encore dans la pratique de leurs vertus et de leurs austérités. Il ne mangeait jamais rien de superflu ; il assistait aux offices divins avec un tel recueillement, qu'on l'aurait pris pour un ange. Toujours occupé, il savait cependant trouver du temps pour s'entretenir avec Dieu dans la prière. Il sortait toujours de l'oraison avec de nouvelles lumières pour l'étude et de nouvelles forces pour se maintenir et faire des progrès dans la pratique de toutes les vertus.

IL EST ORDONNÉ PRÊTRE
SON AMOUR POUR LA SOLITUDE ET LE SILENCE

Lorsqu'il eut terminé ses études, il fut ordonné prêtre. Sa science prodigieuse et son incomparable sainteté le firent choisir pour diriger les nombreux monastères situés dans la ville de Mélitène. Euthyme accepta par obéissance la lourde tâche qu'on lui imposait. A l'âge de vingt-neuf ans, croyant que la sollicitude de tant de monastères l'empêchait de songer à son âme, il quitta secrètement la ville, et se mit en route pour la Palestine, afin d'y visiter les lieux témoins de la Passion de notre divin Sauveur.

Après avoir accompli son pèlerinage, il alla visiter les monastères voisins de Jérusalem appelés *laures*, parce que les cellules y sont séparées les unes des autres de manière à former une espèce de village. La vie austère et silencieuse que menaient les religieux de ces monastères redoublent son amour pour la retraite ; il résolut de s'établir dans la laure de Pharan, située à six milles de Jérusalem. Il devint bientôt un des solitaires les plus fervents : il ne mangeait que le dimanche, et tressait des nattes pour en distribuer le prix aux pauvres. On ne le vit jamais se coucher sur un lit ; mais, quand il ne pouvait plus résister au sommeil, il s'appuyait contre le mur se soutenant avec une corde suspendue au plafond. Malgré cela, dès qu'il sentait qu'il allait s'endormir, il se disait à lui-même ces paroles de saint Arsène :

« A quoi penses-tu donc, lâche et misérable? »

Ayant appris qu'un moine nommé Théoctiste menait une vie semblable à la sienne, il alla le trouver et se lia d'amitié avec lui. Tous les ans, après l'octave de l'Epiphanie, ils se rendaient tous deux dans la solitude de Cutile, afin que, séparés du commerce de leurs Frères, ils pussent se livrer entièrement à l'oraison jusqu'au dimanche des Rameaux. Après avoir mené cette vie pendant cinq ans, ils s'enfoncèrent plus avant dans le désert, et Dieu leur montra près d'un précipice une grande caverne, où ils habitèrent longtemps inconnus, n'ayant pour toute nourriture que des herbes sauvages. Mais Dieu, qui, dans sa providence, les destinait à être pour beaucoup un moyen de salut, permit qu'ils fussent découverts par des bergers d'un village voisin. Deux religieux de la laure de Pharan, Marin et Luc, ayant appris leur retraite, vinrent se mettre sous leur direction et firent de tels progrès dans la vertu qu'ils furent choisis par Dieu pour être les maîtres spirituels du grand saint Théodose, chef et fondateur de beaucoup de monastères en Palestine. Un grand nombre d'autres moines vinrent aussi chercher près de saint Euthyme l'aliment de leurs âmes et lui découvrir leurs plus secrètes pensées. En habile médecin des âmes, Euthyme savait donner à chacun les remèdes dont il avait besoin. La pauvreté, l'obéissance et l'humilité étaient les vertus qu'il chérissait le plus dans ses disciples. Il leur recommandait aussi le silence et le travail des mains.

CONVERSION D'UNE TRIBU DE SARRASINS

Le chef d'une tribu de Sarrasins, nommé Aspébète, avait un fils paralytique du nom de Térébon. Comme il n'avait que ce seul fils, il cherchait tous les moyens pour obtenir sa guérison, mais tout avait été inutile. Une nuit, Térébon, réfléchissant en lui-même, se dit :

« Quelle utilité ai-je retirée des arts magiques et de la médecine ? A quoi m'ont servi les prestiges des astrologues et les histoires fabuleuses de nos superstitions ? »

Se rappelant alors le courage des chrétiens persécutés par le roi de Perse, il s'écria :

« Dieu des chrétiens, accordez-moi la guérison que ne peuvent pas me donner mes dieux, et je me ferai chrétien. »

S'étant endormi après cette prière, il vit un moine aux cheveux blancs qui lui demanda quelle était sa maladie.

« J'ai la moitié du corps paralysé, répondit Térébon.

— Es-tu résolu, reprit le moine, d'accomplir la promesse que tu as faite au Dieu des chrétiens? »

Sur la réponse affirmative de Térébon, le moine continua :

« Je suis le solitaire Euthyme; j'habite dans une caverne, à six milles de Jérusalem. On s'y rend par le chemin qui conduit à Jéricho. Si tu veux être guéri, rends-toi dans cette solitude. »

La vision disparue, Térébon se réveilla et raconta à son père ce qui venait de lui arriver, et ils se rendirent tous deux, suivis d'une troupe nombreuse de Sarrasins, à la caverne indiquée. Ils y trouvèrent Euthyme qui, faisant le signe de la Croix sur le corps du paralytique, le guérit à l'instant. Les Sarrasins, émerveillés d'une telle puissance, demandèrent immédiatement le baptême. Euthyme, jugeant que la conversion était sincère, les baptisa. Aspébète reçut le nom de Pierre et devint plus tard évêque des Sarrasins soumis à sa domination. Il en convertit un grand nombre par ses prédications et ses exemples, et mourut saintement.

Ce miracle attira vers Euthyme un grand nombre de malades; mais le Saint, effrayé d'un tel concours, se retira dans le désert de Ruban, près de la mer Morte, désert où Notre-Seigneur permit au démon de venir le tenter. Il monta ensuite sur la montagne de Mardes, où le démon transporta le Sauveur pour lui montrer tous les royaumes de la terre. Bientôt après, il fut obligé d'abandonner cette solitude, un grand nombre de personnes accourant vers lui, parce qu'il avait chassé le démon du corps d'un possédé. Il retourna dans sa première solitude, près de Théoctiste et de ses anciens religieux. Sous sa direction, la laure devint en peu de temps aussi grande et aussi peuplée que celle de Pharan.

SES PRÉDICTIONS ET SES MIRACLES

Anastase, le custode des vases sacrés de Jérusalem, enflammé d'un grand désir de voir Euthyme, vint à la laure avec l'évêque Phidon et le gardien de la Croix, nommé Cosmas. Quoique le Saint n'eût pas été averti, il sut qu'ils arrivaient par révélation; il appela l'économe Chrysippe et il lui ordonna de préparer les choses nécessaires pour recevoir les hôtes que Dieu leur envoyait. Il ajouta même : « Le patriarche de Jérusalem est avec eux. » Lorsqu'Anastase et ses compagnons furent près du Saint, celui-ci, saisi de l'Esprit de Dieu, se mit à converser avec Anastase comme s'il se fût adressé au patriarche de Jérusalem. Comme on lui faisait remarquer qu'Anastase était vêtu plus somptueusement que n'avaient coutume d'être vêtus les patriarches de Jérusalem, il répondit en s'adressant à Anastase :

« Croyez-moi, mon fils, je vous ai vu revêtu de la robe blanche de patriarche, Dieu ne m'a point trompé, vous serez patriarche de Jérusalem. »

En effet, peu de temps après, Anastase montait sur le siège patriarcal de Jérusalem.

Un de ses religieux, nommé Domnus, avait pour oncle Jean, patriarche d'Antioche. Celui-ci, s'étant laissé surprendre par les partisans de Nestorius, Domnus demanda à Euthyme la permission de se rendre à Antioche, afin de ramener son oncle à la religion catholique.

« N'y allez pas, mon fils, lui répondit le Saint; il ne vous est pas avantageux de vous éloigner du monastère. Dieu ne veut pas se servir de vous pour retirer votre oncle de son erreur. Si vous sortez d'ici, vous serez saisi d'un désir de vaine gloire, on vous proclamera patriarche; mais, bientôt après, vous serez dépossédé du patriarcat et réduit au rôle le plus humiliant. »

Le religieux ne se rendit pas aux avis de son abbé et partit pour Antioche. Tout ce qu'Euthyme lui avait prédit se vérifia. Revenu à lui-même, contrit et humilié, il vint se jeter dans les bras d'Euthyme, lui demanda pardon, et passa le reste de sa vie à faire pénitence.

Non seulement saint Euthyme lisait dans l'avenir, mais encore dans les consciences. C'est par ce don précieux qu'il confirma dans leur vocation deux religieux qui avaient la tentation de retourner dans le monde. Il délivra un autre religieux du démon d'impureté par qui il avait été saisi pour avoir donné son consentement à une mauvaise pensée.

Il voyait souvent, pendant qu'il célébrait la Sainte Messe, des milliers d'anges qui venaient s'unir au Saint Sacrifice. D'autres fois, en distribuant la Sainte Communion, il voyait les uns recevoir la vie, et les autres manger leur propre condamnation.

Nous avons raconté déjà quelques miracles de saint Euthyme; en voici d'autres qui nous montrent combien était grande auprès de Dieu la puissance de notre Saint. Dans un temps de sécheresse, les citernes de la laure se trouvant vides, les moines et le peuple des environs accoururent au grand Euthyme pour le supplier de demander au Seigneur qu'il leur envoyât de la pluie. Le Bienheureux, refusant par humilité d'adresser au Seigneur une telle prière, tous les Frères et un grand nombre de personnes des villages voisins se mirent en procession, en chantant de cœur encore plus que de bouche le *Kyrie eleison*, et se rendirent près d'Euthyme. Le saint abbé, touché de compassion, leur adressa ces paroles: « Mes enfants, ma foi en Dieu n'est pas assez grande pour que j'aie la témérité de m'adresser à lui. Qui suis-je, moi, sinon le plus pécheur de tous? Mais comme Dieu est bon et clément, et qu'il ne demande qu'une occasion pour verser plus abondamment sur nous tous les trésors de sa miséricorde, prosternés devant sa Majesté, prions-le avec ardeur. — Père saint, répondirent les Frères d'une commune voix, priez-le vous-même pour nous, car le Seigneur a dit qu'il accomplirait toujours la volonté de ceux qui le craignent. » Alors, le bienheureux Euthyme, prenant avec lui quelques moines, entra dans un oratoire et, se prosternant la face contre terre, il priait avec abondance de larmes. Il n'avait pas encore achevé sa prière quand on entendit tout à coup le tonnerre gronder et la pluie tomber avec tant d'abondance que la terre en était inondée.

Un autre jour, quatre cents Arméniens qui descendaient de Jérusalem vers le Jourdain s'étant égarés, vinrent à la laure pour y demander l'hospitalité. Le Saint n'avait pas de quoi nourrir les Frères pendant un jour; malgré cela, il fit appeler l'économe et lui ordonna de donner à manger aux hôtes qui venaient d'arriver. Celui-ci se rendit à la boulangerie pour prendre les quelques pains qui restaient, mais il ne put ouvrir la porte. Alors, il l'enleva en la faisant sortir des gonds. Mais quelle ne fut pas sa surprise de trouver la boulangerie remplie de pain jusqu'au plafond! Le vin et l'huile se trouvèrent aussi avoir été multipliés, de telle sorte qu'on put nourrir cette nombreuse caravane.

Marchant un jour dans un désert aride avec deux autres religieux, et les voyant à demi morts de soif, il creusa un peu la terre avec une bêche et aussitôt il en sortit de l'eau en abondance.

SON ZÈLE POUR LA DÉFENSE DE LA FOI

Saint Euthyme n'a pas seulement reçu le nom de Grand, à cause de ses nombreux miracles, mais aussi à cause de son zèle ardent à combattre les hérétiques et à maintenir ses Frères dans la foi orthodoxe.

L'humilité et la douceur étaient les deux vertus dominantes du grand Euthyme; mais, quand il s'agissait de combattre les hérétiques et de défendre les intérêts de l'Eglise, sa douceur se changeait en un zèle ardent. On aurait pu lui appliquer cette parole : *Dulcius melle, fortius leone.* Plus doux que le miel, plus fort que le lion.

Les manichéens, les origénistes, les ariens et les sabelliens ne furent pas épargnés; il eut le bonheur de voir un bon nombre de manichéens revenir à la vraie foi.

Les deux hérésies d'Eutychès et de Nestorius furent celles qu'il combattit avec le plus de succès. Euthyme était âgé de soixante-quinze ans, quand se tint à Chalcédoine le concile qui condamna les erreurs d'Eutychès. Plusieurs Pères du concile ne voulurent point souscrire à la définition de foi proposée sans avoir demandé l'avis du grand abbé, ce qui nous prouve combien était grande l'estime que des évêques mêmes avaient de sa science et de sa vertu.

Son approbation aurait persuadé tous les religieux et solitaires de la Palestine, si un moine du nom de Théodose, animé d'un esprit infernal, ne s'était mis à parcourir les monastères, enseignant que le concile de Chalcédoine avait renouvelé les erreurs de Nestorius. Ce moine indigne sut gagner les bonnes grâces de l'impératrice Eudoxie qui se trouvait alors en

Palestine, usurpa le siège de Jérusalem et de là répandit ses erreurs dans toute la Palestine. Euthyme et ses religieux furent les seuls qui résistèrent à l'intrus et ne voulurent d'aucune façon communiquer avec lui.

Cependant, plusieurs évêques écrivent à l'impératrice Eudoxie pour lui montrer les mensonges de Théodose et la supplier de revenir à la foi catholique. Eudoxie différait toujours d'accéder à leurs prières, lorsqu'elle apprit que son gendre avait été tué et que sa fille avait été prise par les ennemis et conduite à Carthage. Ce triste événement fut pour elle le coup de la grâce; elle envoya consulter saint Siméon le Stylite pour apprendre ce qu'elle avait à faire. Le Saint lui répondit : « Pourquoi vous adresser à moi ? vous avez près de vous le divin Euthyme, vous n'avez qu'à suivre sa doctrine et ses conseils et vous ferez sûrement votre salut. »

Eudoxie se rendit immédiatement dans la solitude où se trouvait Euthyme, y fit construire une tour à trente stades de la laure, afin de pouvoir jouir sans aucun empêchement des entretiens du Bienheureux. Lorsque la tour fut terminée, Eudoxie s'y rendit et fit prier Euthyme de vouloir bien venir la voir. Le saint abbé se rendit à ses vœux. Dès qu'Eudoxie l'aperçut, elle se mit à genoux et s'écria, remplie de joie : « Maintenant, je sais que le Seigneur m'a visitée. » Le Saint lui donna sa bénédiction, la fit relever et lui dit : « Prenez garde, ma fille, et soyez plus prudente à l'avenir. Parce que vous avez favorisé les erreurs de Théodose, de grands maux fondront sur vous. Mais, ayez confiance en Dieu. Recevez les quatre conciles œcuméniques et rentrez dans la communion de Juvénal, patriarche de Jérusalem. »

Après ces paroles, Euthyme pria pour l'impératrice et se retira. Eudoxie accomplit à la lettre toutes les recommandations qui venaient de lui être faites, et, par son exemple, entraîna un nombre considérable d'hérétiques à rentrer en communion avec l'Eglise catholique.

Eudoxie, pour expier sa faute, fit bâtir en Palestine un nombre immense d'églises et de monastères. Un jour, elle vint de nouveau trouver saint Euthyme pour s'entretenir avec lui, avec la pensée secrète de lui fournir des secours pour ses monastères. Lorsque le Saint fut près d'elle, il lui dit : « Ma fille, votre sortie de ce monde est bien proche. Pourquoi vous occuper de tant de choses étrangères au salut de votre âme? Pour ce qui est des secours à laisser à nos monastères, n'en soyez pas inquiète; Dieu saura pourvoir à nos besoins. » Quatre mois après cet entretien, la princesse rendit son âme à Dieu.

L'impératrice Eudoxie ne fut pas la seule que saint Euthyme eut le bonheur de ramener à la vraie foi. On compte encore un anachorète d'une vertu très haute, nommé Gérasime.

SA MORT

Dieu, qui avait révélé à son serviteur la mort de tant d'autres, ne voulut pas lui cacher l'heure où il viendrait le chercher pour lui donner la récompense de ses travaux. La veille de la fête du grand saint Antoine, réunissant les prêtres après l'office de la nuit, il leur dit : « Mes frères, c'est la dernière vigile que je passe avec vous. Dieu va bientôt m'appeler à lui. » Le lendemain, tous les religieux accoururent pour le voir une dernière fois et il leur adressa ses dernières recommandations.

« Mes pères, mes frères et mes fils, leur dit-il, me voici sur le point de mourir. Vous montrerez que vous m'aimez véritablement si vous gardez fidèlement les règles que je vous ai données. Tâchez surtout d'acquérir la vertu de charité, qui est le lien parfait de toutes les vertus. Ce que le sel est au pain, la charité l'est aux autres vertus. Elle est plus grande que l'humilité, car c'est par charité que Notre-Seigneur a voulu s'humilier et se faire comme l'un d'entre nous. Voici ma dernière recommandation : Que votre porte ne soit jamais fermée aux pèlerins et aux étrangers; mais, au contraire, qu'il y ait toujours dans vos monastères un endroit convenable pour les recevoir. »

S'adressant alors à tous les religieux, il les pria de vouloir bien lui désigner celui d'entre eux qu'ils désiraient avoir pour supérieur après sa mort. Tous ayant répondu d'une voix unanime qu'ils voulaient Domitien, son compagnon le plus intime. « Cela ne se peut, répondit-il, Domitien ne me survivra que sept jours. »

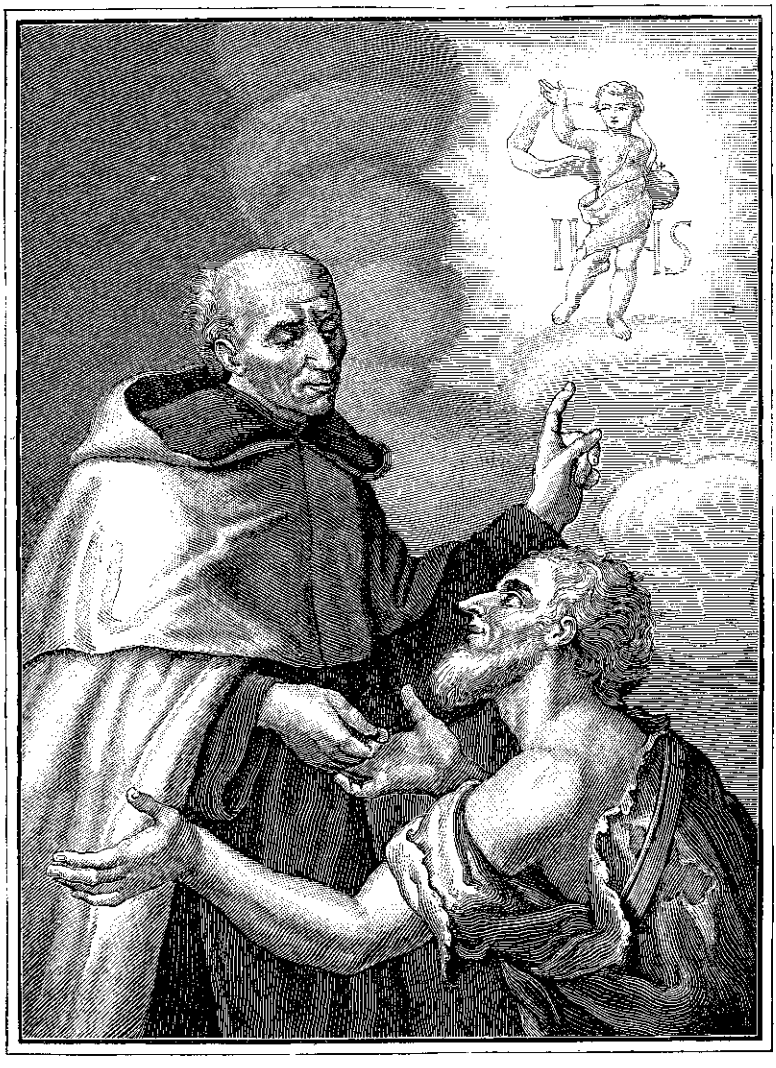
Les Frères choisirent alors le moine Elie, originaire de Jéricho. Le Saint, se tournant alors vers l'élu : « Voilà, dit-il, que tous les Pères vous choisissent pour être leur pasteur et leur supérieur. Votre devoir est de vous sanctifier et de les sanctifier avec vous. » Puis, s'adressant une dernière fois à tous les Frères, il leur dit : « Si je trouve grâce auprès de Dieu, je lui demanderai comme première faveur que son Esprit-Saint demeure toujours avec vous et avec vos successeurs. »

Après ces paroles, il renvoya tous les religieux, ne retenant près de lui que Domitien avec qui il passa les trois jours suivants. Le samedi dans la nuit, il passa de cette terre à la béatitude éternelle, plein de jours et de bonnes œuvres devant Dieu et devant les hommes.

LE VÉNÉRABLE ANGIOLO PAOLI

DE L'ORDRE DES CARMES

1er septembre 1642 — 20 janvier 1720.



Portrait du vénérable Angiolo Paoli. (D'après une ancienne gravure.)

NAISSANCE

Le vénérable Angiolo Paoli naquit le 1er septembre 1642, à Argigliano, petit village de l'évêché de Sarzane, en Toscane. Il reçut au baptême le nom de François, qu'il échangea à son entrée en religion contre celui d'Angiolo.

Ses parents, Angiolo Paoli et Santa Morelli, étaient pauvres et eurent de la peine à subvenir aux frais de l'éducation de leurs huit enfants, cinq garçons et trois filles. Cette éducation fut des plus chrétiennes, et deux des fils, François, notre Vénérable, et son frère Thomas entrèrent dans l'Ordre du Carmel.

Dès l'enfance, François s'adonna avec ferveur aux pratiques de la charité chrétienne. Son amour des malheureux était tel qu'il se privait pour eux de sa nourriture. Pauvre lui-même, il se fit mendiant en faveur de plus indigents que lui. « Pour sûr, disaient dès lors les habitants d'Argigliano,

le petit François sera un nouveau *Père des pauvres.* »

A dix-huit ans, peu après avoir perdu sa mère, il manifesta le désir d'embrasser l'état ecclésiastique. Son père, chrétien de grande foi, n'y mit aucun obstacle, et lorsque, peu après avoir reçu la tonsure et les Ordres mineurs, le jeune homme, poussé à une perfection plus haute, lui confia ses attraits pour le Carmel, le vieillard considéra cette vocation comme une récompense de l'éducation chrétienne donnée à ses enfants. François, béni par son père, s'achemina bientôt vers le couvent de Fivvizano ; son frère Thomas voulut l'accompagner, et tous deux revêtirent le saint habit du Carmel, le 3 octobre 1660, quelques jours seulement après leur arrivée.

NOVICIAT — ÉTUDES — SACERDOCE

L'obéissance envoya les deux frères au couvent de Sienne pour l'année de probation. Angiolo, c'est sous ce nom que nous le connaîtrons désormais, prononça ses vœux solennels le 18 décembre 1661 et vint étudier la philosophie au couvent de Pise. Puis, ordonné diacre, il poursuit ses études à Florence. Au scolasticat comme au noviciat, il est ce qu'il sera toute sa vie : un prodige de mortification. Jeûnes, nourriture de pain et d'herbes, flagellations sanglantes, longues veilles en prière, il ne néglige aucun des grands moyens employés par les saints pour se rendre moins indigne du caractère sacerdotal.

Prêtre à la fin de l'année 1666, il célébra sa première Messe le 7 janvier 1667. A cette Messe, on le crut en extase, tant sa ferveur était grande, et toute sa vie il recevra au Saint Sacrifice de ces faveurs extraordinaires. Il était admirable dans sa préparation et son action de grâces ; il se levait au milieu de la nuit pour se disposer par une cruelle discipline et par l'oraison prolongée à mieux célébrer, et il faisait ses actions de grâces dans sa cellule afin d'éviter toute cause de distraction. Il lui arrivait de faire attendre longtemps d'illustres visiteurs en leur donnant pour excuse qu'il était occupé à remercier un personnage plus élevé en dignité que tous les grands de la terre.

MALADIE DU P. ANGIOLO — LE MAÎTRE DES NOVICES

Bientôt, cependant, les austérités exténuèrent le serviteur de Dieu. Il tomba malade, et, sur le conseil des médecins, ses supérieurs l'envoyèrent prendre quelque repos au sein de sa famille ; mais, pour le P. Angiolo, le repos consistait dans un redoublement de prières et de mortifications.

Il profita de ses vacances forcées pour visiter les hôpitaux et les prisons, et sa charité pour les malades fut accompagnée de prodiges. Un vigneron lui avait d'abord refusé l'aumône de quelques grappes de raisin. « C'est pour mes malades, lui dit le Vénérable. Croyez-moi, si vous me l'accordez, la récolte n'en sera que plus abondante. » Le vigneron se laissa persuader, et, à la fin de l'automne, jamais les raisins n'avaient été aussi abondants ni aussi savoureux ; la prédiction s'était réalisée à la lettre.

Malgré ses imprudences, le P. Angiolo revint à la santé et il put remplir au couvent de Florence la charge de maître des novices. Il en profita pour communiquer la charité qui le dévorait. Souvent il engageait ses novices à sacrifier, en faveur des pauvres, une part de leur nourriture. D'autres fois, aux jours de promenade, il les introduisait dans la demeure des malheureux et dans les hôpitaux pour ouvrir leur cœur à une sainte compassion.

Très sévère pour lui-même, il était bon et condescendant pour les autres, se prêtant volontiers, durant la récréation, aux innocentes familiarités de ses novices. Un jour, ceux-ci, sans malice aucune, s'amusaient à lui remplir le capuchon de petits cailloux. Il se contenta de leur dire en riant : « Allons, chargez le baudet. » Toutefois, cette condescendance était sans préjudice de son autorité sur les âmes. Il avait d'admirables industries pour corriger les coupables. Si une pénitence n'était pas acceptée de plein gré, il disait : « C'est bien, je la ferai moi-même. » Et il tenait parole, à la grande confusion des coupables.

Le P. Angiolo ne demeura pas longtemps maître des novices. Le renom de sa sainteté se propagea dans les autres monastères de l'Ordre et chacun d'eux réclama bientôt la faveur de s'édifier au spectacle de ses vertus ; ses supérieurs savaient que l'obéissance religieuse pouvait sans crainte disposer de lui, et ils l'envoyèrent successivement dans les différents couvents de la province.

Au mois de décembre 1676, il fut désigné comme desservant de l'église paroissiale de Corniolo qui n'était autre que celle du couvent des Carmes. A Sienne, où l'obéissance l'envoya ensuite, il fut ce qu'il avait été partout ailleurs : l'homme de la mortification et de la charité. Il se retirait la nuit dans une grotte souterraine, où personne ne pouvait le surprendre, pour y martyriser plus librement son corps par de longues et sanglantes flagellations. Il ne mangeait que le strict nécessaire pour ne pas mourir d'inanition, et le fruit de ses privations, joint aux secours qu'il obtenait des autres religieux et des personnes charitables, lui permettait de soulager un grand nombre de pauvres.

En 1680, le couvent de Montecatini, au diocèse de Pistoie, le reçoit comme humble professeur de grammaire, et lorsque, deux ans plus tard, le *Père Charité*, on ne l'appelait plus d'un autre nom, fut envoyé au couvent de Pise, il dut profiter des ténèbres pour échapper aux manifestations populaires de la ville désolée et gagner sa nouvelle destination. Bientôt il fut appelé à Fivvizano, où il exerça l'emploi de sacristain dont il s'acquitta avec délices.

ROME — LA « MANCHE DE LA PROVIDENCE »

Le zèle du P. Angiolo devait bientôt s'exercer sur un plus vaste théâtre. En 1687, le général des Carmes, le P. Paul de Saint-Ignace, voulut faire du couvent des Saints-Martin et Sylvestre un modèle d'observance religieuse, et, dans ce but, il appela à Rome des diverses provinces les religieux les plus estimés de l'Ordre. Le P. Angiolo était du nombre. Vainement le prieur de Fivvizano essaya de le retenir, il lui fallut céder aux injonctions

formelles de l'obéissance, et ce fut avec les plus vifs regrets qu'il se sépara du serviteur de Dieu.

Celui-ci gagna à pied sa nouvelle résidence, où il fut de nouveau nommé maître des novices ; mais comme son cœur l'inclinait de plus en plus à s'occuper des pauvres et des malades, on le déchargea bientôt de ses fonctions pour lui permettre de se consacrer tout entier à leur service.

Depuis longtemps la charité du P. Angiolo était proverbiale. Partout où il avait séjourné il s'était fait la providence des pauvres et des malheureux. Pour eux, il se dépouillait de tout ce qu'il possédait. Ses repas, nous l'avons vu, passaient presque en entier aux indigents. La nuit, il leur cédait sa cellule et son lit, se contentant pour lui de la terre nue, dans un misérable réduit au fond d'un jardin.

La renommée de ses largesses se répandit rapidement dans tous les quartiers de Rome. C'est de ses mains que les nombreux pauvres soutenus par les Pères Carmes reçurent désormais la nourriture quotidienne. Ils l'escortaient chaque fois qu'il passait dans les rues : ils savaient bien que dans les longs plis de sa tunique il y avait pour eux toujours un peu d'argent ou du pain en réserve.

Un soir, à son retour au couvent, le P. Angiolo rencontra près de l'église Saint-Martin une pauvre femme tout en larmes. « Ayez pitié de moi, suppliait-elle, mes enfants meurent de faim. » Hélas ! le Vénérable n'avait plus rien à donner..... La malheureuse insistait cependant. « Je suis une pauvre veuve, Père, il faudrait si peu de chose pour rendre la vie aux miens ! » Le serviteur de Dieu leva les yeux au ciel, puis se pencha pour ramasser un pli déposé là comme par hasard. Il contenait plusieurs pièces d'or. « Prenez-les, dit-il à celle qui pleurait, c'est le Seigneur qui vous les envoie », et la pauvre femme s'en retourna heureuse, bénissant la Providence et son ministre.

Un miracle souvent constaté fut celui de la multiplication du pain et des vivres. Le P. Castelli, général des Servites de Marie, dit avoir été le témoin du fait suivant. Le Vénérable était venu le visiter dans son couvent ; avant de se retirer il lui demanda quelques secours pour ses pauvres. Comme le Père Servite ne savait trop que lui offrir, Angiolo ouvrit une armoire et recueillit quelques morceaux de pain. Le tout pesait une livre à peine. Selon sa coutume, il mit ces provisions en réserve dans la manche de sa robe.

Le P. Castelli et un autre religieux voulurent l'accompagner à son couvent. Sur la route, des pauvres accoururent et le serviteur de Dieu commença la distribution. Les indigents se multipliaient sans que rien pût mettre un terme à sa générosité. Les deux témoins du prodige s'en revinrent émerveillés, convaincus plus que jamais que le P. Angiolo était un saint.

Le prêtre Angiolo Santinelli l'assistait souvent dans ses distributions. Un jour, le Vénérable le pria de compter les pains dont il pouvait disposer en faveur des pauvres. Santinelli compta, il y en avait au juste cinquante-quatre petits et quatre moitiés. Arrivés dans la cour, il se trouva que les pauvres étaient près de trois cents. « Comment allons-nous faire, demanda Santinelli, pour donner à chacun sa portion ordinaire ?... Il faudra aujourd'hui diminuer les parts si l'on veut que tous aient quelque chose ! — Ayons confiance, lui répondit le serviteur de Dieu, le ciel y pourvoira, faisons aux pauvres l'aumône accoutumée. » Et, de fait, il distribua un pain entier aux hommes et aux femmes, et, contre son habitude, les enfants eux-mêmes reçurent cette fois une portion égale à celle des grandes personnes. Santinelli n'en pouvait croire ses yeux. « Père, dit-il de retour au couvent, mais à quel four puisiez-vous donc pendant la distribution et quel boulanger multipliait ainsi vos pains ?

— Mon four est celui de la Providence, lui fut-il répondu. Quand je n'ai rien à donner aux pauvres, je m'adresse avec confiance au Seigneur, et il m'envoie toujours ce dont j'ai besoin. Je l'ai expérimenté si souvent ! »

Des circonstances toutes naturelles, semblait-il, mais non moins admirables en réalité, le tiraient souvent d'embarras. Plus de quatre cents pauvres attendaient, un matin, dans la cour du couvent, et le P. Angiolo était sans ressources. Il les range cependant comme pour la distribution ordinaire et leur demande de se mettre en prière. Bientôt on annonce un riche visiteur. C'était le prince Ruspoli. « Soyez le bienvenu, lui dit le Vénérable ; tous ces pauvres attendent de vous la charité. » Le prince lui remit aussitôt une somme d'argent, et son aumône suffit aux besoins de ce jour-là.

Un ami essayait un jour de le détourner de ses charitables entreprises. « Un religieux, pauvre comme vous, lui dit-il, a tort d'entreprendre des œuvres qui effrayeraient le plus riche banquier. — Tu le crois, répondit celui-ci, parce que tu te règles sur les mesures de la prudence humaine. Sache cependant que le dernier petit religieux qui se confie en Dieu est plus riche que tous les banquiers du monde. »

Dans une foule de circonstances, et toujours devant de nombreux témoins, on vit se multiplier entre ses mains des fruits, des pâtisseries, de la viande, des œufs, du pain, des amandes, de l'argent et jusqu'à des objets de piété Il tirait tout cela, dit le P. Cacciari, son historien, postulateur de sa cause, de la manche de sa robe, au point que la foule en vint à appeler cette manche : la « manche de la divine Providence », ou encore « l'arche de Noé ».

FÊTES DE CHARITÉ — L'ORGANISTE DES INFIRMES

Le Vénérable avait pour les malades des hôpitaux une tendresse et des attentions toutes maternelles. Non content de leur porter les consolations de la religion et de les servir lui-même, il s'ingéniait à les récréer de toutes façons. Le premier jeudi du mois, grâce au P. Angiolo, était pour eux un jour de réjouissance, une véritable fête de charité, différente cependant de nos mondaines « fêtes de charité », car ici les riches ne se réjouissaient pas en faveur des malheureux, mais se dévouaient pour réjouir les malheureux. Des musiciens étaient chargés de les divertir, et les plus riches familles se faisaient une joie de venir distribuer aux infirmes des douceurs et des rafraîchissements. La journée

se terminait par une collecte toujours abondante en faveur des malades.

Le P. Angiolo touchait l'orgue avec habileté : son talent lui était une occasion d'exercer encore sa charité. Au réfectoire de l'hôpital des femmes, il fit construire un orgue afin de réjouir les infirmes au temps de leurs repas. Lui-même jouait parfois et profitait ensuite de la circonstance pour adresser à son auditoire quelques paroles de consolation.

APOSTOLAT — DON DE PROPHÉTIE

Les riches se sanctifiaient par l'aumône et les exemples du P. Angiolo ; les pauvres et les malades revenaient à Dieu par ses exhortations, car il avait le don de toucher les cœurs ; c'est ce qu'affirment unanimement les confesseurs des hôpitaux qu'il visita.

Il lui arrivait souvent de pénétrer les secrets de l'avenir. Au chevet des malades, on devinait de suite à son attitude et à ses paroles quelle serait l'issue de la maladie ; sur ce point, les témoignages du procès de béatification sont innombrables. Un prêtre, Don Raymond Battistini, dépose que le Vénérable lui a prédit la mort prochaine de sa mère, alors que celle-ci était encore en pleine santé, prédiction qui bientôt se réalisa. Le même témoin raconte que le serviteur de Dieu dit à un certain Cancelli, gravement malade : « Vous êtes guéri ! levez-vous. » Et à cette parole le malade se lève parfaitement remis. Puis le serviteur de Dieu, s'adressant à une dame, Anne-Marie Costanzi, dont la santé paraissait florissante, lui dit : « Dame Anne-Marie, mettons ordre à nos affaires, nous sommes en route pour le paradis. » Quelques semaines après, la jeune femme avait paru devant Dieu.

Son esprit de prophétie se manifesta avec éclat lors du siège de Belgrade, en 1716. Le P. Angiolo annonçait à Rome la victoire des chrétiens sur les Turcs le jour même de l'événement, dix jours avant que la nouvelle en pût parvenir aux oreilles du Pape.

LE COLISÉE — L'HOSPICE DES CONVALESCENTS

Parmi les œuvres du Vénérable, certaines eurent des conséquences inappréciables. C'est lui qui le premier proposa aux autorités romaines de faire murer les arcades inférieures du Colisée. Les mille réduits du monument étaient devenus un lieu de rendez-vous nocturne des plus dangereux. Le Pape, non seulement donna l'autorisation, mais encore voulut fournir lui-même la somme nécessaire aux travaux. Trois croix furent érigées à l'intérieur de l'édifice : le Colisée redevint un lieu respecté, fréquenté désormais par les seuls fidèles qui y vénérèrent le souvenir des saints martyrs.

Mais l'entreprise la plus populaire du P. Angiolo fut la fondation de l'hospice des convalescents. A leur sortie des autres hôpitaux, ceux-ci ne trouvaient pas chez eux les soins nécessaires au rétablissement complet de leur santé. Cette œuvre couronnait dignement une vie si bien remplie.

PRENEZ-MOI TEL QUE JE SUIS

L'humilité du Vénérable nous livre le secret de sa fécondité. En voici quelques traits. Le gouverneur de Rome venait de condamner aux galères un certain nombre de malfaiteurs. « Ah ! s'écria l'homme de Dieu, si le gouverneur savait qui je suis, il m'y enverrait, moi aussi ! » Aux louanges que provoquait la vue de ses œuvres il répondait : « Je ne suis qu'un bon à rien, ceux qui m'estiment ne savent pas le misérable que je suis. »

Quand on lui présentait des malades à bénir, il se contentait de poser sur leur tête l'extrémité de son scapulaire en leur disant de se recommander à Dieu qui seul pouvait les guérir. « Si je les bénissais, disait-il à ceux qui lui demandaient raison d'une telle conduite, ils m'attribueraient leur guérison, et je ne suis, moi, qu'un misérable pécheur. »

Ses supérieurs, pour l'éprouver, le traitaient parfois de « gyrovague », reproche apparemment fondé, si l'on tenait compte des fréquentes sorties du Vénérable. Mais on sait à quel point ces sorties intéressaient le prochain et la gloire de Dieu. Il répondait alors : « Père Prieur, souffrez-moi en patience. Je le sais bien, je suis un vagabond et pis encore, mais qu'y faire ? Prenez-moi tel que je suis. »

SAINTE MORT

Le Vénérable avait atteint l'âge de soixante-dix-huit ans. A plusieurs reprises, il avait annoncé sa mort prochaine. Le 1er janvier 1720, il s'était jeté aux pieds de Clément XI qui le vénérait comme un saint. « Très Saint Père, lui avait-il dit, accordez-moi l'absolution de mes péchés et la bénédiction apostolique *in articulo mortis*, car je vais entreprendre un long voyage et je n'en reviendrai pas. » A la fête de l'Epiphanie, il avait été invité à dîner par Dom Frosini (abbé du monastère « delle Viperesche » que le Vénérable dirigeait depuis des années). A la fin du repas, le serviteur de Dieu embrassa le prélat avec une particulière tendresse. « Seigneur abbé, lui dit-il, préparons-nous à partir, il est temps de nous en aller rendre compte de notre vie passée. — Père Angiolo, répondit l'abbé, priez Dieu pour moi. — Eh bien, seigneur abbé, reprit le Père, je veux que nous mourions ensemble. » C'était une prédiction : le 20 janvier, l'un et l'autre paraissaient devant Dieu.

Le 14 janvier, un accès subit de fièvre avait saisi le P. Angiolo. On s'efforçait cependant de le rassurer. « Oui, oui, répondait-il, samedi mon âme aura quitté sa cage. » Il reçut les derniers sacrements, et, dans la nuit du vendredi au samedi, il avait commencé avec ses frères la récitation du *Dies iræ*, lorsqu'à ces mots : *Oro supplex et acclinis*, il expira doucement.

Ses funérailles furent un triomphe. Innocent XI dut envoyer la garde-suisse pour protéger le corps contre l'enthousiasme de la foule.

La dépouille mortelle du P. Angiolo Paoli repose à Rome, dans l'église de Saint-Martin-des-Monts, devant l'autel de saint Angiolo, martyr, en attendant qu'il devienne lui-même un autre saint Angiolo.

OUVRAGES CONSULTÉS

Della vita e virtu del Venerabile Servo di Dio Padre Angiolo Paoli, du Fr. Pierre-Thomas Cacciari, postulateur de la cause du Vénérable, Rome, 1756. — Compendium de l'ouvrage précédent, par Arturo Sterni, Rome, 1883.

SAINT MEINRAD

ERMITE ET MARTYR

Fête le 21 janvier.

Saint Meinrad, ermite et martyr, fondateur du sanctuaire Notre-Dame d'Einsiedeln, en Suisse.

SA NAISSANCE — SON ÉDUCATION

Au temps de Charlemagne, un prince allemand nommé Berthold, de la famille des Hohenzollern, avait épousé la fille du comte de Sulchen, et il vivait avec son épouse dans un château-fort situé sur la rivière du Neckar. Un enfant qu'ils demandaient au Seigneur dans la prière et dans les larmes leur fut donné. Ils l'appelèrent Meginrad, qui signifie *excellent conseil*, d'où, plus tard, on a fait *Meinrad*. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, ses parents l'envoyèrent à la célèbre abbaye de Reichenau pour y faire ses études, sous la direction de son oncle, qui en était alors Abbé. L'enfant grandit sous l'œil de Dieu, avec la science et la vertu.

Le moment de choisir un état arriva pour Meinrad; il résolut de se consacrer au service des autels et fut ordonné diacre en 821. Mais il était appelé à une vocation plus parfaite. La vie religieuse lui apparaissait pleine de délices, il voulut en goûter les douceurs, et, en 822, il embrassait cette nouvelle vie sous la règle de saint Benoît.

MEINRAD RELIGIEUX

« Il semble parfait dès ses premiers pas, » dit un historien de son temps. Obéissant, mortifié, pieux, infatigable dans l'exercice de la charité, plein de douceur et de zèle, autant de vertus qui faisaient rejaillir sur son extérieur la joie, le calme et la pureté de son âme. Il avait, en outre, une science peu commune des Saintes Ecritures.

Dans une lettre adressée à l'Abbé de Reichenau, Charlemagne lui disait : « Pour enseigner les belles-lettres, il faut choisir des hommes qui aient la volonté et le pouvoir d'apprendre et le désir d'instruire les autres, car nous désirons que vous soyez (comme il convient à des soldats de l'Eglise) pieux au dedans, doctes en dehors, réunissant à la pureté d'une sainte vie la science d'un beau langage. » Nul mieux que Meinrad ne possédait les qualités d'un maître, tel que l'Empereur le voulait. L'Abbé lui fit enseigner d'abord l'Ecriture Sainte, ensuite la philosophie.

Un jour, ses élèves les plus avancés lui dirent : « Cher maître, nous vous avons souvent entendu répéter que la philosophie est la science qui enseigne toutes les vertus, qu'elle est le seul trésor durable ici-bas. Mais, comment ferons-nous pour atteindre ce trésor? Nous sommes encore si jeunes, si faibles, que, si vous ne nous tendez la main, jamais nous ne pourrons réussir.»

Le Saint leur répondit : « Si vous cherchez la vérité par amour de la vérité, pour plaire à Dieu, pour enrichir votre âme et lui conserver sa beauté, sa pureté, je vous le répète, il vous sera facile de suivre le chemin qui vous y conduira; désirez, étudiez la vérité pour un noble but, et non pour obtenir la gloire de ce monde, une grandeur passagère, des richesses périssables, des jouissances mensongères. »

La réputation de sa science s'étendit au loin, et le monastère de Bollingen, sur le lac de Zurich, ayant demandé un maître distingué, ce fut sur notre Saint que tomba le choix.

DÉSIR DE LA SOLITUDE

Cependant, l'amour divin, qui brûlait dans son cœur, l'entraînait dans la solitude. A peine était-il établi dans son couvent qu'il songea à s'en éloigner.

Un jour, il prit avec lui quelques Frères, et traversant le lac de Zurich, il s'enfonça dans le désert qui longe le bord. Il alla jusqu'au pied des Alpes Pennines, et s'arrêta enfin au village de Chama, dans le but, disait-il, de se livrer à la pêche, mais plutôt pour prendre connaissance du désert. Après un peu de temps, ils continuèrent leur marche et arrivèrent sur les bords d'une rivière qui parcourt cette solitude. Là, tandis que ses compagnons étaient occupés à pêcher, le Bienheureux plongeait ses regards sur ces lieux sauvages, objet de ses désirs et de ses amours.

Après s'être délecté dans cette contemplation de la nature, il revint vers les Frères et les trouva chargés de poissons. « Remercions Dieu, s'écria-t-il aussitôt, qui, dans sa miséricorde, nous a comblés de si grands dons. » Puis il ajouta : « Il me semble maintenant, mes frères, qu'il est temps de retourner au couvent. » Ils se mirent donc en route et s'arrêtèrent encore au village de Chama. Une veuve généreuse leur donna l'hospitalité. Ils se reposèrent de leurs fatigues et prirent une sobre nourriture, afin de donner au corps de nouvelles forces pour le reste du chemin. Le serviteur de Dieu, voyant dans cette femme si attentive aux moindres besoins de ses frères, si empressée pour les servir, une grande crainte de Dieu, lui dévoila les secrets de son âme par ces paroles : « Femme chère au Christ, écoutez-moi, mais gardez le dessein que je médite dans le silence de votre cœur. Le désert me charme plus que toutes les autres richesses de ce monde. Je me sens attiré vers lui. Je désirerais y construire une petite demeure pour pouvoir me donner plus entièrement à la prière et m'unir ainsi plus intimement à mon Dieu; mais, pour cela, il me faudrait trouver quelqu'un qui, par amour pour Dieu, me procurât la nourriture nécessaire à ma subsistance. Je n'ai encore trouvé personne, aussi je vous demande de ne rien dévoiler de mes désirs. »

Cette femme, inspirée de Dieu, répondit : « Je ne révélerai ce secret à personne; mais, si vous persistez dans votre projet, sachez que je m'engage à vous fournir tout ce dont vous aurez besoin. » Le Saint la remercia et revint au couvent avec ses frères, louant et bénissant le Seigneur.

MEINRAD ERMITE — SA PUISSANCE SUR LE DÉMON ET LA NATURE — DON D'HILDEGARDE

Peu de temps après, poussé par la grâce, il quitta une seconde fois son monastère et ses disciples et vint à Chama s'informer si son hôtesse voulait accomplir ce qu'elle avait promis. Sur son affirmation, le Saint s'enfonça dans la forêt et fixa sa demeure dans un endroit non loin du village. Il n'eut d'abord pour abri que les branches touffues des arbres qu'il entrelaça et une espèce de mur qu'il construisit avec les pierres détachées du rocher.

Mais la sainte veuve de Chama ne voulut point laisser le serviteur du Christ exposé aux intempéries du temps et à la rigueur du froid. Elle lui fit bâtir un petit oratoire, où il vécut pendant sept ans, priant et conversant avec Dieu et les anges. Bientôt, son désert devint un lieu de pèlerinage.

Meinrad, qui ne désirait rien tant que de rompre entièrement avec le monde, fit venir un Frère de son monastère et, prenant les objets indispensables à ses besoins, il s'enfonça dans des lieux inaccessibles. Chemin faisant, le Frère, ayant aperçu un nid sur la branche d'un arbre, y porta la main et trouva deux petits corbeaux qui semblaient vouloir prendre l'essor. Meinrad, remerciant Dieu de cette rencontre, les prit avec beaucoup de douceur, les adopta pour ses frères, et ils furent désormais les compagnons de sa solitude. Ce fut au milieu d'une forêt immense et ténébreuse qu'il établit sa demeure. Cette terre était sous l'empire de Satan. Le signe de la croix la lui ravissait; mais, avant de la céder, il voulut engager un suprême combat.

Un jour que le Saint était en prière, il se trouva tout à coup environné d'une si grande multitude de démons, qu'il lui était impossible de voir la clarté du jour. Ils proféraient les plus affreux blasphèmes contre Dieu et prenaient les formes les plus hideuses pour terrifier le saint ermite. Mais lui demeura calme et serein. Alors, un ange envoyé du ciel lui apparut, et tandis que, par un sourire, il consolait Meinrad, d'un geste, il précipita les malins esprits dans leurs sombres abîmes.

Le Saint n'avait pas seulement la puissance sur les démons; la nature entière lui était sou-

mise comme au premier homme avant son péché. Ses deux corbeaux venaient se reposer sur ses épaules, les ours et les loups accouraient à lui pour le caresser. Pendant l'hiver, alors qu'il était enseveli sous les neiges, la chaleur de son âme réchauffait son corps. Mais, quand le printemps apparaissait, c'est alors qu'il ne pouvait plus retenir les élans de son cœur. Tous les matins, au lever du soleil, la voix du solitaire s'élevait, grave et sainte, dans le silence. Aussitôt, les oiseaux accouraient, et avec quel bonheur il unissait ses actions de grâces à l'hymne que ces petites créatures chantaient à leur Créateur! Le soir, et bien souvent durant la nuit entière, les mêmes concerts retentissaient dans le désert et allaient s'unir aux concerts angéliques.

Cette retraite était trop sanctifiée pour qu'elle restât inconnue. La foi et la piété surmontent tous les obstacles. Ces montagnes inaccessibles furent bientôt connues des pèlerins. Des foules innombrables allaient visiter notre solitaire et le combler de présents qu'il ne recevait que pour les distribuer aux pauvres.

La renommée de ses vertus s'étendit au loin. Hildegarde, fille de Louis le Germanique, en fut tellement touchée qu'elle fit bâtir à Meinrad une petite chapelle consacrée à la Mère de Dieu. Elle lui fit don d'une statue de la Vierge Marie, image chère au cœur de Meinrad. Telle fut l'origine de Notre-Dame des Ermites.

La vie du Saint touchait à son terme; mais le Seigneur, avant de l'appeler à lui, voulut lui prouver une fois de plus son amour en le visitant par de nouvelles grâces. Un religieux de Bellingen étant venu le voir, le Bienheureux le reçut avec beaucoup de déférence, lui rendant tous les honneurs dus à son caractère sacré.

Lorsque le soir fut venu, les deux religieux se mirent en prière dans le recueillement et le silence. Ils terminèrent leur veille par le chant de Complies; chacun alla ensuite puiser dans le sommeil les forces nécessaires au soutien du corps. Mais, bientôt, Meinrad se leva et revint à l'oratoire pour y prier encore. Tout à coup apparut un enfant, âgé d'environ sept ans, vêtu de blanc, d'une beauté admirable. Il s'avança vers Meinrad agenouillé sur les degrés de l'autel, prit le livre des prières, et unit sa voix à celle du Saint. C'était l'Enfant Jésus.

MARTYRE DE MEINRAD — SUPPLICE DES MEURTRIERS

L'heure était venue où, en récompense de ses vertus, la couronne de gloire allait être disposée sur son front. Il y avait vingt-cinq ans que Meinrad se préparait à la mort dans sa solitude. Deux hommes: l'un né dans le pays des Grisons et qui s'appelait Pierre, l'autre, né en Souabe, qui s'appelait Richard, résolurent de l'assassiner pour voler ses trésors. Dans ce but, ils se réunirent à Endigen sur le lac de Zurich, et y passèrent la nuit. Le lendemain, au lever du jour, ils partirent afin d'exécuter leur criminel projet; à leur approche de l'ermitage, les deux corbeaux poussèrent des cris perçants qui retentirent dans toute la forêt, comme s'ils avaient eu le pressentiment du crime qui allait se commettre. Cependant, les assassins ne furent point ébranlés par ces signes providentiels. Ils entrèrent dans l'Eglise et trouvèrent le Saint qui, livré à ses prières accoutumées, venait d'offrir les Saints Mystères. Devinant leur projet, Meinrad s'enferma dans sa cellule pour offrir à Dieu ses dernières prières et se préparer à mourir. Il recommanda sa mort à la Sainte Vierge et aux Saints. Puis il se présenta à ses meurtriers, les saluant par ces paroles:

« Chers compagnons, pourquoi êtes-vous venus si tard? Quelques heures plus tôt, vous eussiez pu assister à la Sainte Messe; je l'aurais offerte pour vous à notre commun Seigneur. Entrez dans le sanctuaire, venez un instant prier Dieu et ses Saints pour vous les rendre propices, puis, je vous donnerai ma bénédiction et vous pourrez alors accomplir le dessein qui vous amène dans ces lieux. » A peine avait-il achevé de prononcer ces paroles, que les deux meurtriers, craignant de voir échapper leur victime, s'élancèrent sur lui. Le Saint les arrêta de sa main et, donnant à l'un sa tunique, à l'autre son manteau, il dit:

« Mes frères, écoutez mes dernières volontés: Quand vous m'aurez mis à mort, vous prendrez tout ce que vous voudrez. Mais, auparavant, je vous demande une grâce. Lorsque mon corps sera tombé sous vos coups, placez ces deux cierges qui sont là, l'un à la tête, l'autre aux pieds, et puis fuyez au plus vite, de peur d'être découverts par les nombreux pèlerins qui viennent me visiter et qui vous feraient expier votre crime. »

Insensible à tant de bonté et de charité, Richard, après avoir lié les mains du saint solitaire, le saisit par le milieu du corps, le frappa à coups de bâton, tandis que son compagnon le battait de verges. Le martyr, méprisant tous ces tourments, levait les mains au ciel pour demander le pardon de ses bourreaux. Le sang, coulant de tous ses membres, inondait le sol. Pierre, impatient de le voir mourir, dit à son compagnon: « Pourquoi tant de lenteur? frappe donc à la tête, afin qu'il reçoive le coup mortel. Puisque tu hésites, je vais le faire sans tarder. » Et, prenant le bâton, il le frappa sur la tête à coups redoublés. Meinrad tombe respirant encore. Les meurtriers se précipitent sur lui et l'étouffent. Au moment où il rendit le dernier soupir, un parfum doux et suave, s'échappant de son corps, remplit toute la cellule. Son âme, si belle, si pure, monta au ciel le 21 janvier 861.

Leur forfait achevé, les deux brigands le dépouillent de ses vêtements, ils étendent son cadavre sur un lit d'herbes sèches au coin de la cellule, après l'avoir recouvert d'une toile grossière et d'une natte de jonc, Puis, plaçant l'un des cierges à la tête, ils vont allumer l'autre à la lampe du sanctuaire. Mais, ô surprise! quand ils revinrent, le cierge brûlait auprès du martyr. Saisis par la crainte, ils prennent la fuite. Les deux corbeaux se mettent à leur poursuite, remplissant la forêt de cris menaçants. Ils se jettent sur eux et s'efforcent de leur crever les yeux. Bientôt, un charpentier qui se rendait au monastère, reconnaissant les corbeaux de Meinrad, eut le soupçon de quelque vol ou de quelque crime. Il accourut à l'ermitage et trouva le Saint baigné dans son sang. Le cierge qui brûlait à ses pieds avait fini par mettre le feu à la natte, mais la flamme avait respecté son corps sacré. Revenu de sa première frayeur, le charpentier répand la nouvelle du crime et se met lui-même à la poursuite des fuyards. Il ne tarda pas à les rencontrer. Arrivé à Zurich, il vit les corbeaux qui voletaient autour d'une maison et frappaient les vitres à coups de bec pour qu'on leur ouvrît. Le charpentier reconnut que les criminels étaient cachés là. Il les dénonça à la justice qui les saisit aussitôt. La sentence fut portée. Ils furent condamnés

à être roués et brûlés vifs, pour expier à la fois et leur crime et leur sacrilège. Ce fut la Limmat qui reçut leurs cendres.

L'Abbé de Reichenau envoya deux religieux pour ramener le corps du saint martyr au monastère de l'Ill. Arrivés à l'endroit où Meinrad avait vécu pendant sept ans, ils ne purent aller plus loin; personne ne pouvait soulever le saint fardeau.

Le ciel leur suggéra un moyen qui devait les tirer d'embarras. Ils déposèrent le cœur du Saint dans la petite chapelle, et ils purent ensuite transporter son corps sacré à Reichenau. Il fut déposé dans la grande chapelle construite en son honneur.

NOTRE-DAME D'EINSIEDELN

En 906, Bennon, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, vint en pèlerinage aux lieux sanctifiés par la retraite de Meinrad; il y établit un couvent d'ermites. Devenu évêque de Metz (926), il dut souffrir de violentes persécutions pour la justice; il eut même les yeux crevés. Il revint alors dans son cher ermitage, et ce fut là qu'il s'endormit dans le Seigneur.

Eberhard, qui avait suivi Bennon, acheta la forêt après la mort de ce dernier, fonda un couvent de Bénédictins et fit bâtir une grande église dans laquelle fut enclavée la chapelle de Notre-Dame. La consécration eut lieu en 948. Conrad, évêque de Constance, fut prié de venir consacrer la nouvelle église. Il arriva, accompagné de princes et de pèlerins, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Dès minuit de ce jour, Conrad s'unit aux prières des religieux pour l'office nocturne. Pendant que son âme était plongée dans la méditation, il entendit des voix mélodieuses qui chantaient dans l'église les prières prescrites pour les consécrations solennelles. Tout à coup, il aperçoit Jésus-Christ, pontife suprême, revêtu d'ornements violets, qui célébrait au pied de l'autel. Il était assisté de saint Pierre, de saint Grégoire, de saint Augustin, de saint Etienne et de saint Laurent. Sur un trône d'or, en face de l'autel, était assise l'Auguste Mère de Dieu. Tout autour, une multitude d'anges, environnés de lumière, chantaient successivement le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* en modifiant ainsi le texte : « O Dieu! dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la glorieuse Vierge Marie, ayez pitié de nous. Béni soit le Fils de Marie, qui descend ici, lui qui règne dans les siècles éternels. Agneau de Dieu, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, ayez pitié des fidèles trépassés qui reposent dans la sainte espérance, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, donnez la paix aux vivants et aux morts qui règnent avec vous dans l'éternité bienheureuse, donnez-nous la paix. »

Cependant, les heures s'écoulaient. La foule, impatiente, fit avertir Conrad, ravi en extase. Revenu à lui, il raconta sa vision, mais on le crut sous l'illusion d'un songe. Pressé de commencer les cérémonies de la consécration, il se rangea avec tous les religieux au pied de l'autel: aussitôt, une voix mystérieuse se fit entendre qui répéta par trois fois ces paroles :

« Cessez, mon frère, cessez, la chapelle a été consacrée divinement. » La foule, émue, crut à la vision, et, le front dans la poussière, elle adora Jésus-Christ en silence.

Seize ans plus tard, Conrad, suivi d'Ulric, évêque d'Augsbourg, et d'un grand nombre de princes, vint à Rome faire le récit de cet événement miraculeux au Pontife romain Léon VIII. Le Pape en confirma la véracité en défendant à tout évêque de renouveler jamais la consécration de la chapelle.

Depuis ce temps, les miracles n'ont cessé de s'opérer à Notre-Dame d'Einsiedeln.

Les pèlerins y accourent en foule porter à Marie leurs peines, leurs afflictions et leurs douleurs. Ils reviennent de ce sanctuaire vénéré, chargés de grâces et de bénédictions. Pour donner une idée de ce pèlerinage, nous dirons que, dans les trois derniers siècles, on a compté en moyenne, dans la sainte chapelle d'Einsiedeln, *cent cinquante mille communions par an*. Ce pèlerinage est desservi par un monastère de Bénédictins.

« Puisse cette notice, consacrée à saint Meinrad et au sanctuaire de Marie, conduire quelques fidèles où se sont déjà agenouillés sainte Elisabeth de Hongrie, saint Nicolas Flue, saint Charles Borromée, saint Benoît-Joseph Labre et tant d'autres serviteurs de Dieu ! »

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 21 janvier.

(Traduction libre d'une Vie attribuée à saint Ambroise.)

Sainte Agnès sur le bûcher.

Agnès, l'une des quatre grandes vierges de l'Eglise romaine, triompha par le martyre à l'âge de treize ans.

Elle revenait un jour d'une des écoles où les jeunes filles étaient élevées (il y avait déjà à Rome des écoles pour les chrétiens); rencontrée par le fils du préfet de la ville, celui-ci en fut épris, et pour la séduire, il lui envoya des bijoux; celle-ci les repoussa comme chose très vile. Le jeune homme revint à la charge, lui faisant présenter les pierreries les plus précieuses, et lui proposa, par ses amis, des palais, des villas, une fortune immense.

On dit qu'Agnès lui fit répondre : « Retire-toi de moi, source de péché, entretien de crime, aliment de mort, je suis déjà aimée par quelqu'un dont les joyaux sont autrement beaux que les tiens; il m'a engagée à lui par l'anneau de sa foi, et sa noblesse, sa race, sa dignité l'emportent de beaucoup sur toi. Il a posé son signe

sur mon front, je n'accepterai jamais d'autre amant que lui. Déjà, la chambre nuptiale est prête; les concerts déjà se font entendre, et les chants en sortent d'une société de vierges. Sa Mère est vierge, son Père ne connaît aucune épouse; les anges le servent, les astres l'admirent; ses parfums ressuscitent les morts: à son toucher les malades guérissent. Je lui garde ma foi; je me suis donnée à lui avec un immense amour. En l'aimant, je reste chaste; en l'embrassant, je suis toujours pure; en le prenant pour époux, je serai toujours vierge. Après, j'aurai des fils enfantés sans douleur, et ma famille s'accroîtra chaque jour. »

A cette réponse, le jeune homme se sent saisi d'une aveugle passion; il en est dévoré, il en tombe malade. Les médecins viennent dire à son père la cause de son mal. De nouvelles propositions sont faites à la vierge du Seigneur. Agnès les repousse et déclare que rien ne lui fera rompre ses engagements avec son premier fiancé. Le père, convaincu que rien ne pourrait résister à sa dignité, s'enquit par ses espions, appelés parasites, qui pouvait être le fiancé d'Agnès. On lui apprit qu'elle était chrétienne et, dès son enfance, sous le charme de procédés magiques qui la forcent à dire que Jésus-Christ est son époux.

Ravi de cette nouvelle, le préfet lui envoie de nombreux appariteurs pour la sommer de comparaître devant son tribunal. Il fait en secret les plus belles promesses, à quoi succèdent d'horribles menaces. La vierge du Christ ne se laisse séduire ni par les douces paroles, ni par les discours effrayants; son visage reste imperturbable. Que le préfet cherchât à l'attendrir ou à la terrifier, elle le regardait avec une sorte d'ironie.

Symphronius, se voyant ainsi méprisé, mande les parents d'Agnès; mais comme ils étaient nobles et qu'il ne pouvait leur faire aucune violence, il leur parle de leur profession de chrétiens et les renvoie.

Le jour suivant, il mande Agnès, la fait comparaître devant son tribunal, et voyant sa persévérance:

« Tu veux, lui dit-il, conserver ta virginité? Eh bien! tu vas être obligée d'aller dans le temple de Vesta, et là tu offriras les vénérables sacrifices le jour et la nuit. » Agnès répondit: « Si j'ai refusé ton fils, homme vivant et doué d'intelligence, comment peux-tu croire que je m'inclinerai devant des dieux privés de vie? — J'ai pitié de ton âge, répliqua le préfet Symphronius; réfléchis, et ne t'expose pas ainsi à la colère des dieux. »

Et Agnès: « Dieu ne regarde pas les années, mais les sentiments de l'âme. Mais je vois que tu cherches à m'arracher ce que tu n'obtiendras jamais de moi. Essaye donc tout ce que tu peux faire envers moi. »

Symphronius, le préfet, dit: « Choisis: ou sacrifie avec les vierges de Vesta, ou bien je t'envoie avec les courtisanes dans une maison publique. Tu n'y trouveras pas les chrétiens qui t'ont ensorcelée avec leur magie. Ou bien donne-toi au culte de Vesta, ou bien accepte l'ignominie de ton supplice qui va rejaillir sur tes parents. »

Agnès, avec une grande énergie: « Si tu connaissais mon Dieu, tu ne t'exprimerais pas ainsi. Je connais la puissance de Jésus-Christ, mon Souverain, et je me ris de tes menaces. J'ai foi que je ne sacrifierai pas à tes dieux, et je ne serai profanée par aucune souillure étrangère. J'ai pour gardien de mon corps l'ange même du Seigneur. Le fils unique du Dieu que tu ignores est mon inexpugnable rempart; il m'est une sentinelle toujours vigilante, un défenseur sans défaillance. Tes dieux d'airain sont de vrais vases, comme des marmites, et quant à tes dieux de pierre, il faudrait les étendre dans les rues pour éviter la boue. La divinité n'habite pas dans des pierres inutiles, mais dans les cieux. Quant à toi et à tes semblables, si vous ne changez de chemin, vous serez tous condamnés au même châtiment, et, de même qu'on jette le métal au feu pour fondre les statues, de même vous serez condamnés au feu éternel, où vous subirez une éternelle confusion. »

A ces mots, le préfet ordonna de la dépouiller de ses vêtements et de la conduire dans une maison publique, précédée d'un crieur annonçant que la vierge Agnès, sacrilège envers les dieux, était condamnée à la prostitution. A peine dépouillée, elle avait défait sa chevelure, et voilà que, tout à coup, ses cheveux, poussant avec abondance, la couvrirent tout entière, et leurs franges la protégeaient plus que ces vêtements mêmes.

Entrée dans ce lieu de honte, elle y trouva l'ange du Seigneur prêt à la recevoir et à la protéger en l'enveloppant d'une lumière si éclatante que les yeux en étaient éblouis et que l'apercevoir était impossible: c'était comme le soleil dans sa splendeur.

S'étant prosternée pour invoquer le nom de Dieu, elle aperçut une robe très blanche; elle s'en revêtit aussitôt en disant: « Je vous remercie, mon Seigneur Jésus, vous qui, me comptant au nombre de vos servantes, m'avez envoyé ce vêtement. » En effet, il était si bien adapté au petit corps de la jeune vierge qu'on croyait qu'il avait été préparé par la main des anges.

La maison de crime était transformée en une maison de prière. Quiconque y pénétrait était forcé d'adorer cette manifestation lumineuse de la puissance divine. Le fils du préfet, auteur de ces abominations, voulut venir à son tour avec un certain nombre de ses compagnons de plaisir, espérant pouvoir insulter la vierge et satisfaire sa criminelle passion. Mais il trouve les jeunes gens, entrés avant lui, changés, de furieux qu'ils étaient, en admirateurs. Il leur adresse des reproches, les accuse de lâcheté; il entre en se moquant au lieu où la vierge priait, il voit la lumière qui l'entoure; il n'en rend pas hommage à Dieu, il s'élance dans la lumière même; mais avant d'avoir pu toucher Agnès, il tombe étouffé par le démon et il expire. Un de ses intimes familiers, trouvant qu'il reste bien longtemps, veut entrer

pour le féliciter de son succès et trouve ce malheureux sans vie. Aussitôt, il se met à crier : « Très pieux Romains (oh! la belle piété!), cette fille publique, par ces enchantements, a fait périr le fils de notre préfet. »

Cette nouvelle attira au théâtre près duquel était la maison de débauche une foule immense de peuple. Les uns disaient : « Cette fille est une sorcière. » Les autres : « Non, elle est innocente. »

Le préfet, apprenant la mort de son fils, accourut, lui aussi, au théâtre, et, étant entré dans l'endroit où gisait le corps inanimé de son fils, il se mit à vociférer contre Agnès : « O la plus cruelle des femmes! est-ce ainsi que tu as voulu faire sur mon fils la preuve de ton art sacrilège? » Agnès répondit : « Celui dont il voulait accomplir la volonté, Satan, s'en est pour toujours emparé. Pourquoi les autres qui ont voulu s'approcher de moi sont-ils en parfaite santé? Parce qu'ils ont tous honoré le puissant Dieu qui m'avait envoyé son ange protecteur, m'avait couverte du vêtement de sa miséricorde et gardé mon corps offert et consacré au Christ presque dès mon berceau. Ils voyaient la gloire du Christ, ils adoraient et se retiraient sains et saufs. Ce jeune impudent, à peine arrivé, est entré en fureur; mais, au moment où il étendait vers moi une main criminelle, l'ange du Seigneur lui a infligé la mort des damnés, comme tu le vois.

— On verra bien que tu ne t'es pas servie de maléfices, si, par tes prières, tu rends mon fils à la vie. » Et la bienheureuse Agnès : « Bien que votre absence de foi ne mérite pas une telle faveur, il est bon que la puissance du Christ se manifeste. Sortez tous, afin que je puisse faire mes prières accoutumées. »

On sortit, en effet, et la vierge priant avec une grande ferveur, l'ange du Seigneur apparut de nouveau, lui donna un très grand courage et ressuscita le jeune homme. Celui-ci, à peine rendu à la vie, se mit à crier : « Il n'y a qu'un seul Dieu, Maître du ciel, de la terre et des mers; les temples ne sont rien; les dieux qu'on y adore sont vains et ne peuvent absolument donner à personne aucun secours. »

Entendant de pareils discours, les prêtres païens et les aruspices s'émeuvent et soulèvent parmi le peuple une nouvelle sédition. On criait de tous côtés : « A mort la magicienne! A mort la sorcière qui bouleverse les idées et rend fous les esprits! »

Le préfet, voyant toute cette agitation, était dans la stupeur; mais, craignant d'être compromis s'il faisait quelque acte contre les prêtres et s'il prenait la défense d'Agnès, il remit l'affaire à son vicaire Aspasius et se retira.

Aspasius fit aussitôt préparer un grand bûcher et ordonna qu'on y jetât la jeune vierge au milieu des flammes. A peine l'ordre accompli, les flammes se séparèrent en deux parts. Elles brûlaient le peuple révolté; quant à Agnès, aucune ne l'atteignit. On attribuait encore le prodige non à la protection du ciel, mais aux enchantements de la vierge, et l'on poussait d'incessantes vociférations.

Au milieu des flammes, Agnès s'écriait : « O Dieu tout-puissant, adorable, digne de tout culte terrible, je vous bénis de ce que, par votre Fils Jésus, j'ai échappé au danger; par lui, j'ai foulé aux pieds les souillures des hommes et les attaques du démon. Voilà que, par votre Saint-Esprit, une rosée rafraîchissante est tombée sur moi; le feu ne m'a pas consumée, et l'ardeur de l'incendie se retourne contre ceux qui l'ont allumé. Le feu s'éteint à côté de moi, les flammes se séparent. Je vous bénis, ô Père digne d'être annoncé partout, de ce que vous me permettez d'arriver avec intrépidité vers vous à travers ces flammes. Voilà, que, déjà, je vois ce que j'avais cru, je possède ce que j'avais espéré; ce que j'ai désiré, je l'embrasse. Je vous confesse avec mes lèvres, je vous désire de tout mon cœur et du fond de mes entrailles. Ah! je viens vers vous, ô Dieu unique qui, avec votre Fils Jésus et le Saint-Esprit, vivez et régnez au siècle des siècles. Amen. »

Cette prière finie, le feu était si bien éteint, qu'on ne ressentait pas la moindre chaleur. Alors Aspasius, ne pouvant vaincre la sédition populaire, ordonna qu'on lui perçât la gorge avec un glaive, et c'est ainsi que le Christ se consacra Agnès, comme épouse et comme martyre, avec le sang virginal qu'elle répandit.

Ses parents, sans aucun regret, avec joie au contraire, transportèrent son corps à leur villa, près de la ville, sur la voie Nomentana, et comme la multitude de chrétiens y accourait, on eut à subir les attaques des païens.

Presque tous, voyant le peuple infidèle arriver avec des armes, prirent la fuite : quelques-uns, pourtant, ne s'échappèrent point sans avoir reçu des coups de pierre. Cependant, Emérentienne, sœur de lait d'Agnès, voulut rester immobile au milieu des coups. Cette vierge très sainte, quoique seulement catéchumène, disait aux païens : « Misérables, cruels, vous tuez ceux qui adorent le vrai Dieu et vous massacrez des hommes innocents pour la défense de vos dieux de pierre. » Tandis qu'elle prononçait ces paroles et d'autres semblables, elle fut lapidée et rendit l'âme près du tombeau de la bienheureuse Agnès. Et l'on peut croire que, étant seulement catéchumène, elle fut baptisée dans son sang, répandu pour la gloire de Dieu et la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au même moment éclata un orage si violent que la foudre tua un certain nombre de ces hommes impies qui avaient donné la mort à Emérentienne. La nuit suivante, les parents d'Agnès vinrent avec des prêtres et donnèrent la sépulture à cette nouvelle martyre près du tombeau de leur fille.

Or, ces mêmes parents venaient souvent passer des nuits entières auprès du tombeau sacré. Pendant une de ces nuits, ils aperçurent une légion de vierges, vêtues de robes tissues d'or, s'avancer, entourées d'une éclatante lumière. Au milieu d'elles se trouvait Agnès, avec un vêtement d'un éclat merveilleux, et à côté d'elle un agneau plus blanc que la neige. Ses parents

étaient dans une stupeur profonde, lorsque Agnès, ayant prié ses compagnes de s'arrêter un peu, dit à ceux-ci : « Gardez-vous de me pleurer comme si j'étais morte. Réjouissez-vous plutôt et félicitez-moi de ce que, avec toutes ces vierges, j'ai reçu un trône de lumière. Au ciel, je suis unie à celui que, sur la terre, j'ai aimé de toute la puissance de mon cœur. » Ayant ainsi parlé, elle s'en alla.

Cette vision était publiée tous les jours par ceux qui en avaient été les témoins. Après un certain nombre d'années, elle fut rapportée à la princesse Constance, vierge très sage, mais dont le corps était couvert de plaies de la tête aux pieds. On lui conseilla, pour rétablir sa santé, de venir au tombeau de la Sainte, ce qu'elle fit pendant la nuit. Et bien qu'encore païenne, mais déjà la foi dans l'âme, elle répandait d'ardentes prières devant le tombeau béni. Cependant, elle est saisie par un sommeil très doux, et elle voit en songe la vierge Agnès qui lui dit : « Agis constamment, Constance, et crois que Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, est notre Sauveur; par lui, tu recevras la guérison de toutes tes plaies. » A ces paroles, Constance se réveilla entièrement guérie et il ne restait plus la moindre trace de son mal.

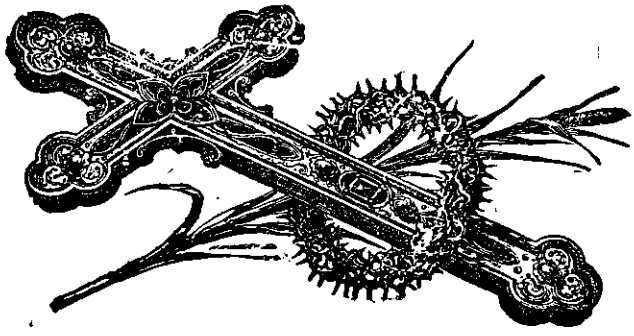
Rentrée au palais, elle raconta le prodige à Constantin Auguste, son père, et aux Césars, ses frères. La joie fut universelle; l'impiété des païens était confondue, la foi des chrétiens était dans l'allégresse. Cependant, Constance prie son père de faire construire une basilique à l'endroit de la sépulture d'Agnès, afin qu'elle-même y fasse préparer son tombeau tout auprès.

La foi des chrétiens assurait que ceux qui, malades, venaient au sépulcre d'Agnès, étaient guéris. Qui peut douter, en effet, que le Christ ne rende la santé à ceux à qui il lui plaît?

Constance resta vierge, et elle entraîna par son exemple une foule de jeunes Romaines à se consacrer au Seigneur.

Les religieuses de Sainte-Agnès sont encore aujourd'hui chargées de soigner les agneaux dont la laine sert à préparer les palliums que les Souverains Pontifes font remettre aux archevêques comme signe de leur juridiction sur les évêques de leur province ecclésiastique. Ces agneaux sont bénis le 21 janvier dans la basilique de la vierge martyre.

E. D'ALZON.



SAINT MEINRAD, ERMITE

ET LE PÈLERINAGE DE NOTRE-DAME DES ERMITES A EINSIEDELN (SUISSE)

Fête le 21 janvier.

Le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites.

EINSIEDELN

En 1576, saint Charles Borromée écrivait à son cousin, le cardinal de Hohen-Ems : « J'aurais mille choses à vous dire de mon voyage, et je ne vous en dirai qu'une : j'arrive de Notre-Dame des Ermites; après la maison de la Sainte-Famille, qu'on dit avoir été transportée sous d'autres cieux par la main des anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsiedeln, enflammée de célestes ardeurs. »

Einsiedeln est, en effet, un de ces lieux privilégiés où le voisinage du ciel se fait le plus sentir. On y retrouve, à chaque pas, les vestiges des saints; les voûtes antiques de sa chapelle semblent résonner encore sous les derniers échos des mélodies angéliques qu'elles entendirent en une nuit mémorable, et la Vierge Marie ne cesse d'y affirmer sa maternelle et royale bonté.

Le village d'Einsiedeln, jeté au milieu des rochers sur un plateau élevé du canton de Schwyz, doit son origine à une magnifique abbaye de Bénédictins. Le monastère lui-même naquit au x^e^ siècle de la dévotion populaire envers la Sainte

Vierge, et ce fut un saint ermite du nom de Meinrad qui apporta, le premier, sur ces hauteurs, le culte de Marie.

BERCEAU ET ÉDUCATION DE SAINT MEINRAD

Meinrad ou Meginrad était né au château de Sülchen, en Souabe, sous le pontificat de saint Léon III, vers l'année 797. En lui, Dieu donnait à la terre « un de ces hommes sublimes comme il en faisait naître en ce temps-là, fleurs de vertus modestes et douces, qu'on voyait éclore, tout à coup, parmi les orgueils sauvages; pures et vives intelligences qui recueillaient et conservaient le savoir humain au milieu de la barbarie; exemples d'humilité profonde au sommet de tout ce qui peut rendre fier, la science et le rang; vivantes leçons, modèles saints, glorieux anneaux destinés à transmettre aux siècles la tradition des vertus chrétiennes aussi intactes que les apôtres l'ont reçue de Dieu (1). »

L'enfant était fils de Berthold, des princes de Hohenzollern, et allié dès lors aux premières maisons de l'Europe. Après dix ou onze ans passés sous la tutelle de sa pieuse mère, la fille du comte de Sülchen, il fut confié aux moines bénédictins de la célèbre abbaye de Reichenau. Deux de ses parents y occupèrent successivement la dignité abbatiale, et le second, l'abbé Erlebald, prit soin très spécialement de son éducation. Sous cette habile et savante direction, Meinrad fit de rapides progrès dans les sciences divines et humaines. Bientôt, on put remarquer en lui une science peu commune, une connaissance approfondie de l'Ecriture Sainte et une éloquence qui charmait ses auditeurs. A ces qualités de l'esprit, il joignait les plus belles vertus, la promptitude de l'obéissance, l'austérité de la vie, l'ardeur de la prière, une charité toujours prévenante et infatigable.

LE MOINE BÉNÉDICTIN — LE PROFESSEUR

Quand le moment de choisir un état fut venu pour Meinrad, le jeune homme n'hésita point : il se consacra au service de Dieu, fut ordonné diacre en 821 et bientôt après élevé à la prêtrise. Mais déjà dans son cœur surgissaient des désirs de vie plus parfaite. Meinrad lisait avec avidité, surtout dans Jean Cassien, la vie des ermites célèbres et des premiers Pères du désert. Du sang dont il était et savant comme il avait su le devenir, il eût pu prétendre à un rôle brillant dans le monde : il demanda et reçut à Reichenau l'habit de Saint-Benoît. C'était une précieuse acquisition pour l'Ordre bénédictin. Aussi Meinrad fut-il désigné pour enseigner à de nombreux élèves les belles-lettres et la philosophie. Le nouveau professeur s'acquitta de sa charge avec zèle, cherchant à faire pénétrer dans les âmes de ses disciples l'amour de la divine sagesse : « Si vous cherchez la vérité par amour de la vérité, leur disait-il, pour plaire à Dieu, pour enrichir votre âme et lui consacrer sa beauté, sa pureté, il vous sera facile de suivre le chemin qui vous y conduira : étudiez, demandez la vérité pour un noble but, et non pour obtenir la gloire de ce monde, une grandeur passagère, des richesses périssables, des jouissances mensongères. » Et il ajoutait : « Nous lisons dans le livre de la Sagesse que la sagesse s'est bâtie un temple à sept colonnes. Par les sept colonnes, Salomon désignait les sept dons du Saint-Esprit ou les sept sacrements de l'Eglise, ou même encore les sept arts libéraux, car c'est par eux que les jeunes gens s'ennoblissent, qu'ils deviennent plus grands que les princes et les rois et qu'ils s'acquièrent une gloire éternelle. C'est par eux que les Pères de l'Eglise ont défendu leur foi et que les docteurs ont combattu victorieusement toutes les erreurs. »

La réputation de science de Meinrad croissait en même temps que la renommée de sa sainteté. Il vint à vaquer une chaire de professeur à Bollingen, petit monastère au bord du lac de Zurich, dépendant de l'abbaye de Reichenau. Le jeune religieux y fut envoyé pour la remplir et pour y présider à la direction générale des études. Il s'acquitta de cette nouvelle fonction aux applaudissements de tous.

SEPT ANNÉES SUR LE MONT ETZEL

Cependant, dit son historien, l'amour de Dieu qui brûlait dans son cœur l'entraînait vers la solitude. De l'autre côté du lac de Zurich s'élevait le mont Etzel, dont les flancs escarpés portaient de sombres et épaisses forêts. Que de fois, du fond de sa cellule, Meinrad avait contemplé ces cimes pleines de retraites inconnues qui lui offraient la solitude ! Il manifesta à ses supérieurs les secrets désirs de son âme, et, muni de leur consentement, il se retira au mois de juin 828 dans la montagne, n'emportant avec lui qu'un livre de messes, un recueil d'instructions sur l'Evangile, la règle de saint Benoît et les œuvres de Cassien. L'endroit où il se fixa dominait toute la contrée : « A ses pieds et devant lui, le lac de Zurich, dont les eaux étincelaient au soleil; derrière lui, la ténébreuse horreur de la forêt; plus loin, de hautes montagnes bleues et blanches; puis les glaciers se perdant dans les nues, et enfin, autour de lui, un silence solennel, interrompu seulement par le cri lointain de quelque animal sauvage ou le craquement subit d'un vieux sapin agité par le vent (1). »

De ses nobles et savantes mains, il se bâtit une hutte de branchages et de pierres. Mais bientôt une pieuse veuve d'Altendorf lui fit construire une meilleure cabane et un petit oratoire où il célébrait le Saint Sacrifice. Hélas ! même en ce lieu, le monde le poursuivait encore. Les pèlerins apprirent le chemin jusque-là ignoré du mont Etzel, et marchèrent en foule vers l'étoile de sainteté qui venait de se lever dans ce désert. Les hommes d'alors, moins grossiers et moins fous dans leur ignorance que nous le sommes dans notre vanité, se confiaient volontiers en leurs projets comme en leurs peines à ces solitaires qui ne voulaient plus pour remplir leur vie que la prière et la charité (2).

LA FORÊT SOMBRE — NOTRE-DAME D'EINSIEDELN

Sept années durant, Meinrad avait été, sans quitter sa cellule, l'apôtre du désert. Il soupirait après une demeure plus close où sa prière ne serait plus interrompue par les pas et le tumulte des visiteurs. Derrière la montagne, plus loin de toute habitation, s'étendait « dans un vallon mêlé de collines, une forêt de sapins si noire et si profonde, que les chasseurs en craignaient les

(1) L. Veuillot, *Pèlerinage en Suisse.*

(1) P. Dom Charles Brandes, traduction des *Petits Bollandistes.*

(2) L. Veuillot.

aventures, et qu'on l'appelait la *Forêt sombre*, dans cette contrée de sombres forêts. »

Le saint ermite y pénétra sans avertir personne. Une source très pure, qui jaillissait au pied d'une colline, fixa d'abord son attention. Puis, sur une branche de sapin, il découvrit un nid de corbeaux; deux petits y étaient couchés; Meinrad les adopta pour compagnons de sa solitude. Il se bâtit une nouvelle cellule de branchages, et Hedwige, abbesse d'une petite communauté de femmes à Zurich, remplaçant la veuve d'Altendorf, prit soin de sa subsistance.

Dans cette retraite, Meinrad fut en butte aux attaques des démons dont la bande noire tourbillonnant autour de lui, lui cachait parfois la clarté du soleil; mais il recevait aussi la visite des anges. Un soir, à minuit, l'un des religieux de Reichenau qui venait parfois à l'ermitage suivit de loin l'ermite jusqu'à la petite chapelle où il allait réciter l'office du soir : tout à coup, cette chapelle éclata de lumière; le moine s'approcha, et sur les degrés de l'autel où Meinrad était agenouillé, il vit un jeune enfant au front céleste qui récitait l'office avec lui.

Cette chapelle, Meinrad la devait à la munificence d'Hildegarde, fille de Louis le Germanique, nommée en 853 par son père abbesse du monastère de Zurich. Et, en effet, la retraite du Saint avait livré son secret. Déjà les visiteurs remplissaient les sentiers de la forêt, et Meinrad, se résignant à ce que Dieu semblait exiger de sa charité, continua d'accueillir et d'instruire ceux qui venaient.

Hildegarde lui avait fait présent d'une petite statue de la Sainte Vierge; il la plaça sur l'autel et la fit vénérer à ses visiteurs. La Mère de Dieu ne tarda pas à récompenser leur ferveur par des miracles, et l'ermitage fut appelé le *lieu de grâce*. Telle est l'origine du pèlerinage de Notre-Dame d'Einsiedeln. C'est encore aux pieds de cette statue noire que les pèlerins vont s'agenouiller aujourd'hui en si grand nombre.

LE SAINT EST ASSASSINÉ PAR DEUX VOLEURS

Qui aurait cru qu'une telle vie dût finir par le martyre? Meinrad avait passé vingt-six ans dans la solitude et chaque jour il se préparait à la mort. Voici de quelle sorte elle lui arriva.

Deux hommes, l'un nommé Pierre et l'autre Richard, conçurent le noir dessein de l'assassiner pour s'emparer des richesses qu'ils croyaient en sa possession. Partis d'Endigen, aujourd'hui Rapperwill, près du lac de Zurich, ils escaladent l'Etzel le 21 janvier 861, et arrivent à la porte de la chapelle.

Le Saint avait célébré le Sacrifice de la Messe devant l'autel de la Vierge, et Dieu lui avait révélé dans une extase que sa délivrance était proche. Il alla ouvrir lui-même aux deux meurtriers : « Vous auriez dû venir plus tôt, leur dit-il avec douceur, afin d'assister à ma Messe pour conjurer les saints de vous être propices à votre dernière heure. Venez partager d'abord les petites provisions qui me restent; vous accomplirez ensuite le projet qui vous a amenés près de moi. »

Les meurtriers entrèrent quelques instants dans l'oratoire, mais la crainte de voir la victime leur échapper les ramena promptement dans la cellule.

Le Saint vint à leur rencontre et leur offrit les mets frugaux dont il pouvait disposer. Puis il donna à l'un son manteau et à l'autre sa tunique. « Recevez ceci, leur dit-il, comme souvenir de moi et quand vos desseins seront accomplis, vous prendrez ce que vous voudrez. Je sais que vous êtes venus pour me mettre à mort. Quand vous m'aurez tué, je vous recommande d'allumer ces deux cierges, l'un à ma tête, l'autre au pied de ma couche. Après cela, fuyez au plus vite, vous pourriez être trahis par ceux qui me viennent voir. »

Et ces malheureux l'avaient tué à coups de massue. Au lieu de trésors, ils ne trouvèrent que le cilice du Saint et ses livres. Ils étendirent le corps de leur victime sur un lit d'herbes sèches, au coin de la cellule, et le recouvrirent d'une toile grossière et d'une natte de jonc. Comme ils oubliaient les dernières recommandations de l'ermite, ils virent tout à coup les cierges s'allumer et des mains invisibles les placer comme il l'avait demandé. Saisis de terreur, les meurtriers prirent la fuite.

Mais voici que les deux corbeaux, fidèles compagnons du Saint, s'attachent à leurs pas et remplissent la forêt de leurs cris menaçants. Ils s'acharnent contre les assassins et les poursuivent jusqu'à Zurich. Déjà les habitants de Wollrau ont constaté le meurtre. Les cris furieux des deux corbeaux qui voltigent près des fenêtres d'une maison et frappent les vitres à coups de bec leur indiquent le lieu où se cachent les fuyards.

Interrogés par les autorités de Zurich, les meurtriers avouèrent leur crime et firent connaître les circonstances qui avaient précédé et accompagné la mort du Saint. Ils furent roués et brûlés, et on jeta leurs cendres dans la Limmat et la légende allemande raconte qu'au moment du supplice on vit encore deux corbeaux voleter et planer au-dessus de l'échafaud.

Jusqu'en ces dernières années, l'auberge de Zurich où furent arrêtés les malfaiteurs avait pour enseigne : *Aux deux corbeaux.*

Les reliques du Saint furent transportées à Reichenau et Dieu opéra par leur moyen de grands miracles. La cellule, la fontaine de Meinrad et l'image devant laquelle il avait si souvent prié devinrent célèbres dans toute la contrée.

FONDATION DU MONASTÈRE (948)

Quarante-quatre ans s'écoulèrent après la mort de saint Meinrad, et la cellule, sanctifiée par ses vertus et par sa mort, était toujours inhabitée; toutefois, les populations d'alentour l'avaient en grande vénération : on y venait sans cesse en pèlerinage pour y prier la Sainte Vierge et honorer la mémoire du Saint.

En 906, le désert d'Einsiedeln reçut une illustre visite; saint Bennon, prince du sang des rois de Bourgogne, et alors chanoine de la cathédrale de Strasbourg, attiré mystérieusement vers ce lieu déjà célèbre s'y établit avec quelques compagnons. Son but était d'imiter la vie austère et fervente de Meinrad. Il fit restaurer l'oratoire et travailla à défricher la forêt. Bientôt la renommée des vertus de Bennon se répandit au loin, et le roi d'Allemagne, Henri I^er^, le nomma, en 926, évêque de Metz. Le Saint, en quittant Einsiedeln, y laissait son cœur. Bientôt son zèle dans les fonctions de l'épiscopat lui attira de violentes persécutions. Cerné dans son palais par de haineux et implacables adversaires, il tomba entre leurs mains et eut les yeux crevés. Le saint prélat revint en 929 chercher le calme et la paix dans son cher ermitage et il y mourut en 940. On déposa son corps devant l'autel de la Vierge.

Le désert d'Einsiedeln était alors habité par quelques ermites, dévots à Marie et à saint Meinrad. C'est de ces premiers ermites, ainsi que de la chapelle dédiée à la Sainte Vierge, que cet endroit a reçu le nom de Notre-Dame des Ermites. Au nombre de ces solitaires était saint Eberhard, grand-prévôt de la cathédrale de Strasbourg et compagnon de saint Bennon. Jusque-là, les ermites avaient habité des cellules dispersées dans la forêt; saint Eberhard, aidé de quelques puissants seigneurs et sacrifiant sa fortune personnelle qui était considérable, acheta la *forêt sombre* et y fit construire un couvent régulier et une église dans laquelle fut enclavée la chapelle de Notre-Dame. Les ermites s'installèrent dans les nouveaux bâtiments et y suivirent la règle de saint Benoît sous la direction du Saint qui fut leur premier abbé.

LA DÉDICACE MIRACULEUSE

Les constructions achevées, saint Eberhard pria Conrad, évêque de Constance, de venir consacrer l'église nouvelle et la chapelle. Le prélat répondit aussitôt à ce désir : il arriva le 13 septembre 948, accompagné du saint évêque d'Augsbourg, Ulric, et d'un grand nombre de gentilshommes et de pèlerins.

La cérémonie était fixée pour le lendemain, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Vers le milieu de la nuit, Conrad et quelques religieux descendirent dans l'église pour y réciter l'office. Tout à coup, le pontife entendit des voix harmonieuses qui remplissaient la nef de leur douce mélodie. Il leva les yeux et aperçut un chœur d'anges, présidé par l'archange saint Michel : ils chantaient des hymnes prescrites par l'Eglise pour les fêtes et les consécrations solennelles. Jésus-Christ, divin Pontife de la nouvelle alliance, revêtu d'ornements violets et assisté des quatre évangélistes, célébrait à l'autel l'office dédicatoire. Des anges répandaient mille parfums à droite et à gauche du divin Célébrant : autour de lui, on voyait saint Pierre, saint Grégoire, saint Augustin, saint Etienne et saint Laurent. Devant l'autel, sur un trône éclatant de lumière, était assise l'auguste Mère de Dieu. Conrad rapporte lui-même, en son livre *De secretis secretorum*, que les anges modifièrent ainsi le texte du *Sanctus* : « O Dieu! dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la glorieuse Vierge Marie, ayez pitié de nous. Béni soit le Fils de Marie, qui descend ici, lui qui règne dans les siècles éternels. »

A l'*Agnus Dei*, les voix angéliques répétèrent trois fois : « Agneau de Dieu, ayez pitié des vivants qui croient en vous, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, ayez pitié des fidèles trépassés qui reposent dans la sainte espérance, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, donnez la paix aux vivants et aux morts qui règnent avec vous dans l'éternité bienheureuse, donnez-nous la paix. » A ces paroles : Que le Seigneur soit avec vous (*Dominus vobiscum*), les anges répondirent : « Le Seigneur est porté sur les ailes des séraphins, il pénètre les profondeurs des abîmes. »

Cette vision merveilleuse jeta l'évêque dans l'extase, il demeura plongé dans sa prière jusqu'à la onzième heure du jour. L'heure de la consécration était passée : les prêtres, les religieux, la multitude des pèlerins s'impatientaient; on ne s'expliquait pas la cause de ce retard. Enfin, on va avertir le pontife : Conrad, sans se déranger, raconte avec simplicité ce qu'il a vu et entendu. Il trouve ses auditeurs incrédules, et, pressé de vives sollicitations, il se décide à commencer les cérémonies de la consécration. Mais, tout à coup, dans la vaste enceinte, retentit une voix inconnue et tous les assistants perçoivent distinctement ces mots dans la langue de l'Eglise :

« Cessez, mon frère, cessez; la chapelle a été consacrée divinement. »

Seize ans plus tard, Conrad, Ulric et d'autres témoins oculaires de l'événement, en présence de l'empereur Othon, de l'impératrice Adélaïde, et du pape Léon VIII, en rendirent un témoignage solennel, qu'ils confirmèrent par écrit. Après toutes les informations juridiques, le Pape accorda une Bulle pour donner au fait une plus grande publicité. Le document raconte le prodige opéré en faveur de l'ermitage de Meinrad et défend à tout évêque de renouveler jamais la consécration de la chapelle.

Cette Bulle fut confirmée par la plupart des Souverains Pontifes depuis Léon VIII jusqu'à Pie VI.

LE PÈLERINAGE

Les importantes faveurs spirituelles accordées par les Papes au sanctuaire d'Einsiedeln donnèrent au pèlerinage de Notre-Dame des Ermites une extension considérable. De son côté, la Vierge Marie se plaisait à récompenser par des miracles signalés la foi ardente des pèlerins.

En outre, ce qui attire encore les foules dans cette solitude, c'est le zèle et le dévouement des Pères Bénédictins qui desservent la chapelle. De tout temps, le monastère d'Einsiedeln a été une école de science et de vertu. Plusieurs de ses religieux sont honorés comme saints, plusieurs ont été élevés à l'épiscopat, comme saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. Jusqu'à la récente transformation de l'empire germanique, les abbés d'Einsiedeln jouissaient du titre de princes de l'empire.

L'abbaye, avec ses immenses bâtiments, offre un imposant aspect.

Au milieu, l'église élève vers le ciel ses deux tours carrées d'une hauteur de 53 mètres.

On y accède par une élégante place dont la forme demi-circulaire est marquée par des galeries en arcades, surmontées d'une balustrade, et au centre de laquelle jaillit la fontaine de Notre-Dame.

La petite chapelle qui renferme l'image miraculeuse a été plusieurs fois détruite par les révolutions et restaurée, mais la statue elle-même est toujours celle de saint Meinrad.

Sa couleur noire et sa structure en révéleraient déjà l'antiquité si elle n'était d'ailleurs constatée par la tradition et les témoignages les plus authentiques.

C'est devant elle que se sont agenouillés saint Ulric, saint Charles Borromée, le bienheureux Nicolas de Flüe et saint Benoît-Joseph Labre, le pauvre mendiant.

De nos jours encore, on accourt à Einsiedeln de toutes les contrées du monde, et les foules viennent se prosterner et prier aux pieds de la statue miraculeuse.

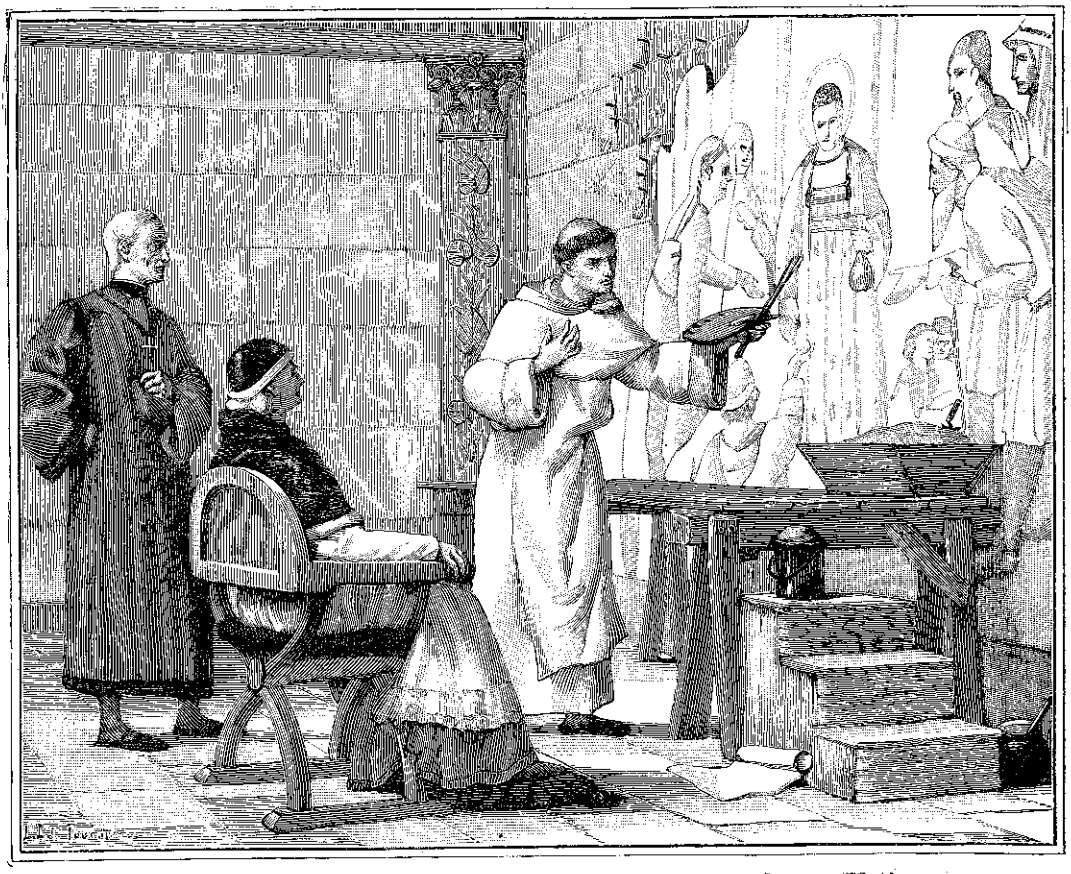
En 1861, le millième anniversaire de la mort de saint Meinrad attirait à Einsiedeln des foules considérables, et depuis cette mémorable année la dévotion à Notre-Dame des Ermites n'a rien perdu de sa splendeur.

Notre-Dame des Ermites, priez pour nous!

LE BIENHEUREUX JEAN DE FIESOLE

Autrement dit : Fra Angelico (1387-1455)

Fête le 21 janvier.



Le Bienheureux décorant la chapelle de Saint-Nicolas au Vatican.

NAISSANCE — ÉPOQUE TROUBLÉE

Le Bienheureux dont nous allons raconter la vie est généralement connu sous le nom de Fra Angelico, qui lui vint de son angélique piété. Florence l'appelle encore aujourd'hui, comme par excellence, *il Beato*, et Montalembert n'hésite pas à saluer dans cet humble moine « le plus grand des peintres chrétiens comme il en fut le plus saint ». Quiconque a vu ses chefs-d'œuvre en a gardé, dans son âme, un souvenir ineffaçable. C'est l'art chrétien dans ce qu'il a de plus pur, avec ses envolées célestes, et la beauté idéale contemplée dans la prière et dans l'extase.

Il naquit probablement vers l'année 1387. Au baptême, il fut appelé Guidolino, et, comme son père portait le nom de Pietro, on le désigna lui-même sous le nom de Guidolino di Pietro.

Sa patrie n'est pas exactement connue ; on pense qu'il vint au monde à Vichio, près de Florence ; c'était un de ces *castelli* ou forteresses que les Florentins avaient élevées tout exprès et placées en sentinelles avancées pour défendre leurs libertés menacées par les Gibelins.

Il fut bercé au récit des batailles, des meurtres et aventures tragiques auxquels donnaient lieu, en Italie, les luttes entre Guelfes et Gibelins, c'est-à-dire entre les partisans de l'indépendance nationale et ceux qui favorisaient la domination des empereurs d'Allemagne.

Un spectacle qui dut frapper vivement aussi sa jeune imagination, ce furent les longues théories de pèlerins qu'on a nommés les *Pénitents Blancs*. A l'âge de douze ans, il put les voir passer avec leurs grandes robes de laine blanche et leurs capuchons qui leur couvraient le visage, ne lais-

sant voir que les deux yeux. Ces pèlerins en marche venaient d'au delà des Alpes, de la Germanie sans doute; c'étaient comme les *Grandes Compagnies* du règne de Charles V, mais des Compagnies pieuses et pacifiques. En route, elles recrutaient un grand nombre d'adhérents de toutes les langues. Ces foules criaient sans cesse : *Miséricorde, paix!* et chantaient des cantiques en langue vulgaire. Parmi elles, point de désordre ni de pillage. Toutes les villes où elles passaient et où régnait la discorde entre citoyens se réconciliaient. Les historiens disent que 40 000 Florentins se mirent à leur suite durant plusieurs jours. On conçoit combien ces pieuses phalanges durent faire impression sur l'âme sensible de Guidolino.

UN ANGE
(Tableau de la Vierge des marchands de chanvre.)

FILS DE SAINT DOMINIQUE

Le monde se préparait à lui sourire et à lui faire fête. « La fortune, comme le dit Vasari, auteur d'une *Histoire de la peinture*, ne lui manquait pas, et son talent précoce pouvait aisément satisfaire tous ses désirs, mais le jeune homme préféra faire son salut à l'ombre du cloître, et il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, avec son frère Benedetto-Guidolino. » Il donnait ainsi à Dieu la fleur de sa jeunesse et le parfum de son talent naissant, car il devait avoir environ vingt ans lorsqu'il se présenta au couvent des Dominicains de Fiesole en Toscane.

Le célèbre Jean Dominici l'accueillit avec bonté et, en lui donnant l'habit, changea son nom en celui de Fr. Jean. Sans doute, il prit ce nom pour signifier que le but de sa vie, comme celui de l'Apôtre bien-aimé, serait de pénétrer le plus avant possible dans l'intimité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, beauté éternelle et source de toute beauté créée.

C'est dans le couvent de Fiesole qu'il passa les plus belles années de sa vie. Sous la robe et le scapulaire blancs, ce fut un religieux exemplaire, car son historien nous apprend « qu'il évitait avec soin toutes les intrigues du monde et se montrait l'ami des pauvres. On ne le vit jamais se mettre en colère; il se bornait, à l'occasion, à reprendre ses amis avec douceur et en souriant. Son obéissance était parfaite; jamais il n'accepta aucun travail sans avoir obtenu l'autorisation de son prieur. Il faisait toujours, continue son biographe, cette réponse charmante : « Ayez l'agrément du » prieur, et je ferai tou» jours ce qui pourra vous » faire plaisir. »

L'EXIL

Cependant, Fr. Jean ne fut pas longtemps en paix à l'ombre de son cloître de Fiesole. On vivait alors à une époque profondément troublée : le grand schisme d'Occident désolait la chrétienté (1378-1417). Ce fut une épreuve douloureuse pour l'Eglise et pour notre jeune peintre aussi. Les Dominicains de Fiesole tenaient pour le pape Grégoire XII contre Alexandre V qui venait d'être élu par le Concile de Pise (9 juin 1409). Cette conduite leur valut d'être persécutés par les partisans de ce dernier. Il fallut quitter le monastère et la Toscane. Les religieux se dirigèrent vers l'Ombrie à petites journées et à pied. Ils s'arrêtèrent à Foligno, où l'évêque Frederico Frezzi les reçut comme un père; peut-être même, connaissant leur détresse, les avait-il appelés, car c'était un ami de Jean Dominici. Cet exil, s'il fut amer au cœur du religieux, devait avoir une influence féconde sur son talent d'artiste.

A Foligno comme à Fiesole, Fr. Jean étudia avec ardeur les sciences sacrées. Lorsqu'il s'était présenté au monastère, il devait déjà avoir une certaine instruction. « Les Dominicains, dit un ancien historien, n'admettent à la profession comme clercs que ceux qui savent lire et expli-

quer passablement leur bréviaire. Ils peuvent, avec la grâce de Dieu, changer le cœur d'un scélérat et en faire un grand saint, mais ils ne peuvent pas, de même, donner de l'esprit à ceux qui n'en ont pas, et d'un ignorant faire un docteur encore moins un docte. »

La science théologique apparait comme écrite dans ses fresques, à tel point qu'on a pu dire : « Si l'on pouvait les grouper toutes en une galerie, on aurait comme une sorte de Somme théologique dont la gloire, quoique différente, ne le céderait pas à celle de l'Ange de l'école. »

Cette prédication par les tableaux du Bienheureux n'a rien perdu de son éloquence. N'a-t-on pas vu, à Florence, des protestants qui revenaient à une religion capable d'inspirer de pareils chefs-d'œuvre? On peut dire que la théologie de Fra Angelico a été une des sources de son génie, une des causes de sa gloire. Et cependant, la gloire ne le tenta jamais. C'est ainsi qu'il passa plusieurs années à décorer les pauvres cellules du couvent de Saint-Marc, à Florence. La clôture y était strictement observée et la curiosité mondaine venait échouer devant ces portes et ces cloitres fermés.

Il travaillait pour la piété de ses frères. Chacun d'eux avait, dans sa pauvre cellule étroite et éclairée d'une lucarne cintrée, une scène pieuse à méditer. Souvent, le jeune peintre y ajoutait un saint ou une sainte pour augmenter la dévotion de ses frères.

UN ANGE
(*Tableau de la Vierge des marchands de chanvre.*)

LE PEINTRE

Ce n'est pas à Fiesole que Fr. Jean apprit la peinture, comme nous l'apprend Vasari. Il dut commencer tout jeune à fréquenter, à Florence, quelques-unes de ces *botteghe* ou ateliers de peinture alors si nombreux en Italie. Mais il se perfectionna dans le cloître. Son prieur, Jean Dominici, recommandait cet art « comme un moyen d'élever l'âme et de développer les saintes pensées du cœur ». C'est une réponse topique contre les assertions de ceux qui ne voient, dans les Ordres religieux, que des foyers d'obscurantisme. Personne n'aime autant les arts et le beau en général que les saints, car ils y voient un moyen de s'élever plus facilement à Dieu, beauté éternelle.

Le talent du jeune artiste se perfectionna durant son séjour dans l'Ombrie, où florissait déjà l'*Ecole ombrienne* de peinture, simple et naïve, et les églises de Foligno étaient toutes couvertes de fresques dues au pinceau de Giotto; « il y admira les ravissantes figures peintes par Cimabué; il eut sous les yeux toute la tradition de l'art chrétien représentée par les œuvres de ces deux grands maitres ».

A l'étude de ces modèles, Fr. Jean ajouta celle de la nature. L'Ombrie, ce pays enchanteur, dont la lumière est si pure, l'air si transparent et les eaux si limpides, enthousiasma le jeune artiste. Aussi rencontre-t-on, surtout dans ses premiers tableaux, des paysages d'une grande fraicheur, des fleurs copiées avec amour. C'est ainsi que, pour les saints, la nature est comme un moyen d'aller au Créateur.

Fr. Jean allait chercher ses inspirations dans la prière. Michel-Ange, qui s'y connaissait, s'écria un jour devant une de ses fresques : « Cet homme n'a pu voir ces figures qu'au ciel. » Ses tableaux sont des actes de foi, d'espérance et d'amour fixés sur la toile.

C'est à genoux qu'il esquissait les traits de Jésus-Christ ou de la Vierge Marie. Son âme s'envolait sur les ailes de la prière et atteignait des hauteurs que les sens ne peuvent gravir : il en rapportait des attitudes et des figures toutes célestes.

On dit que le Bienheureux ne retraça jamais la scène du Crucifiement sans verser d'abondantes larmes. A la place de la signature, il a écrit une fois aux pieds d'un beau Christ en croix, ces paroles embrasées d'amour :

« Salut, Sauveur du monde; salut Sauveur Jésus; je voudrais m'attacher à votre croix si chère. »

Il eut toujours à l'égard de la Sainte Vierge, un amour filial et tendre. En cela, il était un vrai disciple de saint Dominique, dont les fils, au début de l'Ordre, ne s'appelaient pas autrement que les Frères de la Vierge Marie, à cause des faveurs spéciales qu'ils en reçurent. Les vieilles chroniques de l'Ordre racontent « qu'elle leur donna elle-même leur habit, dont elle revêtit plusieurs miraculeusement et que, tous les soirs, elle venait après Complies jeter de l'eau bénite sur les Frères».

Fra Angelico a mis dans ses Madones toute l'ardeur de sa foi et la pureté de son cœur. Leurs figures font comprendre ce que saint Thomas disait de la beauté de la Sainte Vierge : « que sa vue purifie les sens au lieu de les troubler ». Il a réussi à sanctifier et à faire prier devant elles, suivant le désir qu'il en manifestait :

« Quand vous passerez devant la Vierge pure, n'oubliez pas de murmurer un *Ave*. »

Il avait mis sous une Annonciation le mot d'Adam de Saint-Victor : « Je vous salue, ô Mère, et digne tabernacle de toute la Trinité, Marie. » Le mot *Marie* a été presque effacé sous les baisers innombrables de ceux qui sont venus se prosterner devant la Madone.

Nous avons dit qu'il n'alla jamais au-devant de la gloire. Il ne signa aucune de ses fresques. Si son nom a passé à la postérité, c'est que ses œuvres ont elles-mêmes plaidé leur immortalité.

Fr. Jean passa la plus grande partie de sa vie au couvent de Saint-Marc de Florence, qu'il vint habiter après la fin du grand schisme d'Occident. Pendant que son propre frère, Fra Benedetto, ornait de miniatures incomparables les livres de chœur du nouveau monastère bâti par les Médicis; lui-même multipliait les fresques dans l'église. dans la salle du Chapitre et jusque dans les moindres cellules. Elles font encore aujourd'hui l'admiration des visiteurs.

Nous n'entrerons pas dans la description des merveilles de son génie; notre tâche étant d'étudier le Saint plus que le peintre. Il connut, à Florence, le pape Eugène IV, qui avait demandé asile à la République, et assista au célèbre Concile (1438-1445), rassemblé pour l'union des Grecs. Ce fut une tentative généreuse, qui échoua par la faute des Orientaux.

Jamais Florence n'avait contemplé pareil spectacle. Dans les rues, on ne voyait que princes, ambassadeurs et prélats. L'empereur grec, Jean Paléologue, s'y trouvait avec Joseph, patriarche de Constantinople, et l'illustre Bessarion, archevêque de Nicée, ainsi que d'autres évêques. C'était un ravissement de voir les costumes brillants des Grecs se confondre avec les étoffes chatoyantes de l'Ethiopie, de la Syrie, etc.

Il est certain que Fr. Jean fut frappé par la bigarrure de ces costumes et l'étrangeté de ces mœurs. On en retrouve des traces dans ses tableaux. Il devait contempler toutes ces merveilles avec ses yeux d'artiste, afin d'en faire profiter son pinceau. Quelque temps après, c'est-à-dire durant l'année 1443, Eugène IV revint à Rome après un exil de dix ans. Il emmena avec lui Fr. Jean, dans le but de lui faire décorer le palais du Vatican.

(*A suivre.*)

La mort de la Sainte Vierge.

La Vierge Sainte s'endort dans une paix et une sérénité toute célestes. Notre-Seigneur la bénit et semble lui dire : « Veni, coronaberis. *Viens recevoir la couronne.* » — *Les douze apôtres l'entourent dans des attitudes recueillies. Quelques anges sont présents, balançant leurs encensoirs ou tenant leurs chandeliers.*

LE BIENHEUREUX JEAN DE FIESOLE

Autrement dit : Fra Angelico (*Suit*

Le couronnement de la Sainte Vierge.
(Galerie des offices à Florence)

Jésus-Christ trônant sur les nuées couronne sa mère. Deux chœurs d'anges sont les témoins émerveillés de cette scène. Au premier plan à gauche, des saints en extase. A droite, un groupe de vierges. Les rayons de gloire projettent sur le tableau une vive lumière.

A ROME

Le bon Frère jouit toujours de l'amitié du pape Eugène IV, qui affectionnait les religieux et menait lui-même une vie très austère. On raconte qu'il allait volontiers le surprendre au milieu de son travail et que, charmé de sa simplicité, en même temps qu'édifié de ses vertus, il eut l'intention de l'élever à la dignité d'archevêque de Florence. « Lorsque le bon religieux l'eut appris, dit Vasari, il supplia Sa Sainteté de faire un autre choix, parce qu'il ne se sentait pas appelé à gouverner les peuples, mais il dit qu'il y avait, dans son Ordre, un Frère passionné pour les pauvres, très savant, habile à gouverner et rempli de crainte de Dieu, qu'il vaudrait bien mieux lui donner cette dignité, et c'est ainsi que devint archevêque de Florence, Fr. Antonin, des Frères Prêcheurs, illustre par sa science, plus encore par sa sainteté et qui mérita d'être canonisé par le pape Adrien VI. »

Fra Angelico travailla à l'ornementation de deux chapelles du Vatican. Celle du Saint-Sacrement a été détruite, sous Paul III, par les fervents de la Renaissance ; la seconde, dédiée aujourd'hui à saint Etienne et à saint Laurent, avait été d'abord le cabinet de travail de Nicolas V. C'est dire combien ce pape estimait l'œuvre de notre Bienheureux, puisqu'il souhaitait de l'avoir tou-

Fragment du couronnement de la Sainte Vierge.

Dans une prairie en fleurs qui représente l'entrée du ciel, des anges viennent chercher les bienheureux Ils s'embrassent et paraissent se féliciter comme des frères qui se retrouveraient après une longue séparation.

:ours sous les yeux afin de s'édifier. Au XVIe siècle, on la mura et elle resta ainsi ignorée jusqu'au XVIIIe siècle. Ce ne fut pas sans peine qu'on la retrouva, grâce aux indications de Vasari : il fallut y pénétrer au moyen d'une échelle et en passant par la fenêtre.

Pendant que le Bienheureux exerçait son talent au Vatican, Nicolas V, qui avait succédé à Eugène IV, mort le 23 février 1447, venait lui aussi le visiter, et comme le saint religieux était naturellement gai, le Pontife aimait à converser avec lui.

Vasari nous a laissé une anecdote, qui montre tout à la fois et l'ingénuité du moine artiste et son amour de la règle : « Fra Giovanni était, dans sa vie, d'une simplicité et d'une sainteté très grandes. Il le montra un matin que le pape Nicolas V voulut le faire dîner; il se fit scrupule de manger de la viande sans la permission de son prieur, ne songeant pas que l'autorité du Souverain Pontife pouvait très bien y suppléer. »

FRÈRE JEAN VA PEINDRE A ORVIETO — SA MORT

A cette époque, le Chapitre d'Orvieto l'engagea à venir exécuter des travaux dans la cathédrale. Il s'y rendit durant les mois d'été, époque où la canicule rend le séjour de Rome insupportable, et il y peignit une partie de la voûte, qui représente le Christ jugeant les hommes, au milieu de ses anges. L'année suivante, il ne revint pas reprendre son travail, on ne sait pour quelle raison.

Peut-être retourna-t-il à Fiesole, afin de dire un dernier adieu à son frère Benedetto. Ce fut, en effet, à cette époque, durant l'été de 1445, que le compagnon de toute sa vie, celui qui était doublement son frère par le sang et par le Christ, fut atteint de la peste et rendit saintement le dernier soupir.

Fr. Jean ne lui survécut que quelques années. Il s'éteignit doucement en 1455. « La mort envieuse, dit une vieille chronique, brisa son pinceau, et sa belle âme s'envola parmi les anges, pour rendre plus joyeux le paradis. »

Le pèlerin qui visite Rome ne manque pas d'aller faire une prière à l'église qui s'élève sur les ruines du temple païen de la Minerve. Parmi les tombeaux célèbres qui la décorent, on remarque à peine, entre la sacristie et l'abside, une pierre très simple sur laquelle est sculpté un moine qui repose dans la paix du Seigneur. On y lit cette inscription : « Ici repose le vénérable peintre Jean de Florence, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. » Puis on remarque deux distiques attribués au pape Nicolas V. En voici la traduction :

« Que l'on ne me rende pas gloire parce que

Fragment du couronnement de la Sainte Vierge.

Groupe angélique de droite dans le tableau du couronnement. Les anges de Fra Angelico ont toujours des visages purs d'adolescents et dans leurs traits quelque chose d'extatique.

j'ai été comme un autre Apelle, mais parce que, ô Christ, je donnais à tes pauvres tout ce que je gagnais, car il est des œuvres qui vivent sur la terre et d'autres qui vivent dans le ciel.

» Je m'appelle Jean. La ville qui m'a porté est la fleur de l'Etrurie. »

Fra Angelico restera comme le peintre religieux par excellence. Il aura montré au monde qu'on peut être un grand artiste en allant puiser ses inspirations dans les beautés de la religion et des mystères chrétiens. Que n'a-t-il eu plus d'imitateurs! Quelle force et quelle puissance aurait acquis le développement de l'art si, au lieu d'aller chercher ses conceptions dans le paganisme et la Renaissance païenne, il fût resté fidèle à cette noble tradition des siècles de foi.

O vous que la renommée appelle le bienheureux Angélique, à cause de votre amour de Dieu et de la piété que vous avez manifestée dans toutes vos œuvres, obtenez-nous, nous vous en supplions, de contempler dans l'éternité les divins modèles que nous admirons dans vos chefs-d'œuvre.

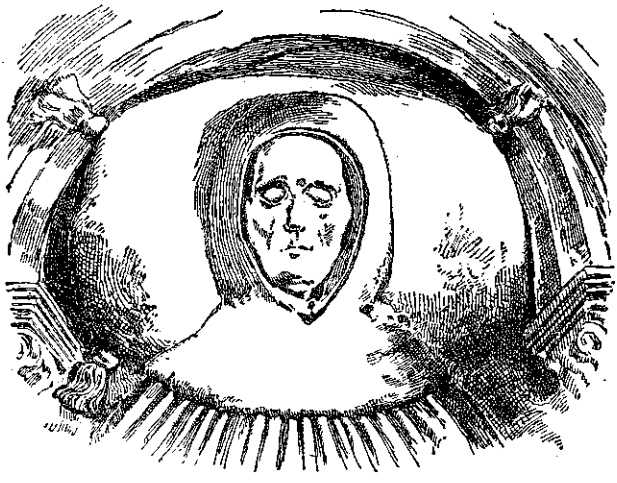
Mariage de la Sainte Vierge.

Un des chefs-d'œuvre du Beato. Le grand-prêtre unit les mains de saint Joseph et de Marie. La verge de Joseph a fleuri. L'attitude de la Sainte Vierge est empreinte d'une noble majesté. L'ensemble est plein de naturel et de piété.

Fra Angelico jouissait du titre de bienheureux bien avant le décret porté par Urbain VIII en 1634. Les Pères Bollandistes ont constaté, en 1661, que ce titre lui était donné depuis longtemps par le peuple de Florence et par les Dominicains. Dans le couvent de Fiesole, un tableau de 1590 le représente avec les rayons qui sont la caractéristique du culte public. Dans un manuscrit du P. Cerva (XVIIIe siècle) sur les saints dominicains, Fra Angelico est appelé bienheureux. De nos jours, le culte public est admis à Florence et à Fiesole. Une demande au Saint-Siège a été faite, en mai 1904, par le Chapitre général des Dominicains, afin que le titre de bienheureux lui fût confirmé.

BIBLIOGRAPHIE

Le Mois littéraire et pittoresque, année 1889, p. 566. Article de CHRISTIAN. — *Le bienheureux Fra Giovanni Angelico de Fiesole*, par HENRY COCHIN. Paris, Lecoffre, 1906. — *Année Dominicaine*, 1866. Notice extraite du savant ouvrage de M. E. Cartier. — *Histoire des peintres illustres*, de VASARI.



Tombeau du Bienheureux.

SAINT VINCENT, DIACRE ET MARTYR

PATRON DES VIGNERONS

Fête le 22 janvier.

Les anges soignent les blessures de saint Vincent dans sa prison, et lui présentent la palme. Le geôlier est saisi d'étonnement à la vue de ce prodige.

POURQUOI SAINT VINCENT FIT DE RAPIDES PROGRÈS DANS LES SCIENCES

La ville de Huesca, en Espagne, se glorifie d'avoir vu naître Vincent, que toute l'Eglise vénère depuis tant de siècles à cause de son glorieux martyre. Il est certain toutefois qu'il fut élevé dans la ville de Saragosse.

Ses parents, vrais chrétiens, songèrent avant tout à conserver à Dieu l'enfant qu'ils lui devaient. Pour se faciliter la tâche, ils le remirent de bonne heure entre les mains de leur évêque. Ainsi préparé et sauvegardé par une vie innocente, l'enfant fit de rapides progrès, son intelligence virginale s'ouvrit sans peine à la vérité, et il n'avait pas encore vingt-deux ans que, déjà,

il siégeait parmi les maîtres. Il montra, du reste, qu'il en était vraiment digne en renonçant aux frivolités de ce monde pour s'attacher au seul bien solide : le service de Dieu.

Le pasteur qui l'avait nourri en fit son diacre, et se déchargea sur lui du soin de rompre au peuple le pain de la parole de Dieu.

A l'exemple des Apôtres, notre Saint fit germer par ses sueurs, et plus tard par son sang la foi de Jésus-Christ qu'il avait semée dans les âmes par ses discours.

C'était au commencement du IVe siècle; les deux empereurs qui régnaient alors, Dioclétien et Maximien, jurèrent d'exterminer du monde entier la religion chrétienne.

LA FOURBERIE ET LA CRUAUTÉ SE LIGUENT CONTRE VINCENT

Le grec Dacianus avait mérité, par son aversion et sa haine du christianisme, le proconsulat d'Espagne.

« C'était un suppôt de l'enfer, dit Siméon Métaphraste, que Satan avait pétri d'astuce et de sauvage impiété. »

Loup cruel, il était venu dans sa province altéré du sang des brebis innocentes du Christ. Il s'attaqua d'abord aux bergers, afin de pouvoir ensuite anéantir le troupeau tout entier.

Saint Vincent et son évêque furent arrêtés des premiers.

Expérimenté déjà dans l'art des persécuteurs, Dacianus ne voulut pas les livrer sur l'heure au supplice.

« Si je ne commence pas, se dit-il, par user leur force et leur volonté dans des travaux accablants, je suis sûr de ma défaite. »

Il fit donc charger ses captifs de lourdes chaînes, et voulut qu'on les menât à pied jusqu'à Valence. Les soldats qui les conduisaient devaient encore ajouter à leurs souffrances celle de la faim, de la soif et des mauvais traitements.

Au terme de ce laborieux pèlerinage, le tyran n'était pas encore satisfait. L'évêque, épuisé, ne semblait vivre que pour avoir le temps de poser sur ses cheveux blancs la couronne du martyre.

Vincent, dans la force de l'âge, avait résisté davantage, et Dacianus n'osait pas encore se mesurer avec lui. Aussi ordonna-t-il d'enfermer les vaillants confesseurs dans une obscure prison, de les resserrer dans des liens étroits et de redoubler leurs privations.

UN LONG MIRACLE — SOUFFRIR ET NE PAS MOURIR

Le proconsul ne voulut pas laisser périr ses victimes sans leur infliger de nouveaux tourments. Il se fit donc ramener les captifs quand ils les crut assez accablés. Cruelle déception ! les deux saints sont pleins de force et de santé ! Comme pour Daniel, le jeûne a été pour eux plus salutaire que les festins !

« Pourquoi donc, demande le juge en fureur, a-t-on nourri ces criminels dans l'abondance? »

C'est en vain que les geôliers protestent de leur entière obéissance, l'impiété forme pour Dacianus un nuage qui lui dérobe la splendeur du miracle. Mais il n'était plus temps de reculer.

« Que fais-tu, dit-il à l'évêque, que machines-tu contre l'Etat sous prétexte de religion? Ceux qui méprisent les décrets impériaux méritent la mort, ne le sais-tu pas? Puisque nos maîtres ordonnent que tu offres des libations aux divinités augustes qui président à ce tribunal, obéis sur l'heure et que les chrétiens apprennent par ton exemple à respecter nos souverains?

» Pour toi, Vincent, que ta naissance et ta brillante jeunesse me rendent si cher, crois à mes sages avis. Allons, quel parti prenez-vous, répondez? Les plus grands honneurs récompenseront une prompte soumission, sinon les tourments vaincraient toute folle résistance. »

L'évêque se tut, car, malgré sa profonde sagesse, il avait toujours été d'une grande candeur et simplicité, et, de plus, la vieillesse avait presque glacé sa langue.

« Si vous le permettez, mon Père, lui dit alors Vincent, je repousserai en votre nom ces suggestions impies?

— Autrefois, bien-aimé fils, reprit le Pontife, je t'avais confié le soin de répandre la foi, je t'arme aujourd'hui pour la défendre. »

Plein de la pensée de l'immortalité qui l'attendait, le bienheureux diacre répondit à Dacianus:

« Tu as pris trop de peine pour nous faire apostasier. Renoncer à sa foi, blasphémer son Dieu pour sauver sa vie, c'est une prudence qui nous est inconnue. Sans aller plus loin, je te déclare que nous resterons chrétiens, serviteurs et témoins du vrai Dieu, qui vit dans tous les siècles, et qui nous aide par sa grâce à mépriser tes promesses, tes menaces et tes supplices. Nous mourrons joyeusement pour la vérité, car de telles souffrances nous vaudront le diadème des élus; le trépas nous ouvrira la véritable vie. Que cette chair mortelle serve donc de pâture à ta rage infernale? Notre âme restera toujours fidèle à son Créateur.

» C'est Satan l'homicide insatiable qui vous pousse à nous persécuter. Non content d'avoir ravi aux hommes la paix de l'immortalité, il voudrait encore leur enlever la béatitude que le Christ est venu leur offrir. Hélas ! il ne réussit que trop près de vous ! il s'est fait votre idole, car il ne voulait pas qu'une humble obéissance vous ramenât au Dieu dont son orgueil l'a éloigné. Mais, tandis que vous l'adorez, nous le chassons honteusement du corps des possédés et il ne vous soulève contre nous que pour venger ses humiliantes défaites. »

Dacianus a peine à se contenir tant il est furieux.

« Qu'on emmène l'évêque en exil, s'écrie-t-il, mais, quant à ce rebelle qui nous vient outrager jusqu'en public, appliquez-le à la torture ! Pour prélude de ce que je lui réserve, étendez-le sur le chevalet et brisez tous ses membres. »

Tandis que, sous l'action des cordes et des roues, tous les nerfs du martyr se rompaient, tous ses os se disjoignaient, le gouverneur répétait ironiquement :

« Eh bien ! Vincent, dis-moi quelle est ta foi, maintenant?

— Tu réalises aujourd'hui, répond le généreux athlète, le plus ardent de mes vœux, tu m'es le plus cher des amis. Toi seul réponds à mes désirs, et tu m'élèves au-dessus de tes princes sacrilèges pour lesquels tu me donnes l'occasion de manifester mon mépris. Je t'en conjure, ne diminue pas mon triomphe; je suis prêt à tout pour l'amour de mon Dieu. Laisse-toi donc emporter par ton zèle, laisse libre cours à ta rage; avec l'aide du ciel, la patience de la victime fatiguera la malice du persécuteur même. Tes fureurs me conduisent à la gloire, aussi ma résignation c'est ma vengeance. »

Le tyran, exaspéré, saisit des verges et flagelle ses licteurs : « Vous êtes trop lâches et trop timides dans votre besogne », leur disait-il.

Alors Vincent regardant doucement son juge :

« Je vous remercie du service d'ami que vous me rendez, de frapper ceux qui me frappent et de maltraiter ceux qui me maltraitent. »

C'était jeter de l'huile sur le feu.

Des cris de bête fauve s'échappent de la bouche du magistrat. Il grince des dents et déchire le martyr de ses coups, tandis que ses satellites, furieux du châtiment qu'ils ont reçu, redoublent eux-mêmes d'acharnement.

Enfin, ceux-ci s'arrêtent tout essoufflés, à bout de forces, ruisselants de sueur et tellement oppressés qu'on les eût plutôt pris pour des patients que pour des bourreaux.

Pâle, tremblant lui-même, les yeux étincelants, Dacianus s'écrie :

« Non, je ne vous reconnais plus ! Vous avez triomphé des homicides, vous avez forcé les parricides et les magiciens à dévoiler leurs complots, les adultères n'ont pu vous cacher leurs secrets honteux, et vous qui contraignez ainsi les autres criminels à confesser ce qui doit les conduire à la mort, vous ne pouvez faire taire un chrétien ! Reprenez donc votre haleine un instant, mais recommencez bientôt à déchirer avec des ongles de fer cet ennemi des dieux, et faites enfin changer ses bravades en plaintes et en gémissements. »

Souriant encore, Vincent répondit :

« Oui, certes ! les impies ont des yeux, mais ils ne voient pas ; ils entendent, mais ils ne comprennent pas. Quoi ! l'on me persécute parce que je confesse Jésus-Christ, fils unique du Père tout-puissant, qui ne forme avec Lui et le Saint-Esprit qu'un seul et même Dieu ? Voudriez-vous que je cache la vérité ? Je comprendrais vos supplices si je mentais, si j'adorais vos empereurs. Mais non, continuez, je vous prie ; ma constance vous prouvera, malgré vous, la sublimité de ma foi et le néant de vos divinités. Vos idoles ne sont que bois et que pierre. Esclaves de la mort, servez, si vous voulez, ces simulacres inanimés ; pour moi, qui vis par le Christ, je ne sacrifie qu'au Dieu vivant, qui est béni dans tous les siècles. — *Amen*. »

C'en est trop ! Dacianus ressemble à un tigre. De son regard enflammé, il cherche sur le corps du martyr un endroit où il puisse frapper encore ! C'est en vain : comme son divin Maître, le serviteur n'est plus qu'une plaie « et de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a plus en lui un endroit qui soit sain », ses entrailles sont à découvert : on aperçoit tous ses os rompus et disjoints, et son sang coule à flots.

Un tel spectacle paraît toucher le tyran lui-même : « Aie pitié de toi, Vincent, ne méprise pas ainsi la jeunesse dans sa fleur ! Tu n'es encore qu'à l'entrée de la vie, n'abrège pas ta route ! cède enfin ! épargne-toi de plus durs châtiments ».

Le Sauveur avait dit : « Quand vous paraîtrez devant les tribunaux pour la gloire de mon nom, l'Esprit-Saint lui-même parlera par votre bouche. » La réponse du bienheureux diacre fit comprendre aux chrétiens présents, que cette promesse s'était réalisée pour lui.

« Langue de vipère, s'écria-t-il, pourquoi tenter davantage mon Seigneur et mon Dieu ? Je crains plus ton poison que toutes les tortures ! Punis-moi donc ! épuise sur moi les dernières ressources de ta cruauté, je te montrerai que la foi du chrétien lui communique une force invincible, et change pour lui les amertumes en consolation. N'avons-nous pas pour nous soutenir ces paroles du Rédempteur : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent rien sur l'âme ? » N'épargne donc rien, afin que tu puisses avoir la honte d'avoir été vaincu jusqu'au bout.

— Oui, reprend Dacianus, donnons-lui tout ce qu'il mérite, et si sa vie résiste à ces dernières épreuves, brisons-lui au moins jusqu'au dernier des membres.

— Quelle allégresse ! répond Vincent. Ces menaces m'annoncent un triomphe d'autant plus grand ! Oui, Dacianus, plus tu veux être cruel envers moi, plus tu deviens doux et miséricordieux. »

Le gouverneur se retira pour éviter ces invectives qui le couvraient de confusion.

Cependant, on a préparé un immense gril de fer, dont les barres sont autant de scies aux pointes acérées. On le place sur un brasier ardent, et bientôt il lance des étincelles comme un charbon enflammé. Les bourreaux détachent leur héroïque victime du chevalet. Avant qu'ils aient pu la saisir, elle se précipite d'elle-même sur ce lit de tourments inexprimables. Ce n'est pas tout encore : on promène des lames rougies au feu, sur le côté de son corps qui ne touche pas à l'instrument du supplice, et les verges des licteurs font voler les chairs brûlées.

Tandis que le sang et la graisse du martyr excitent la flamme, on jette encore du sel dans ses plaies, et le sel, sous l'action du feu, va porter la souffrance jusqu'au plus intime de son être. Les blessures s'ajoutent aux blessures, mais l'homme de Dieu reste toujours souriant, immobile et les yeux fixés au ciel. Il se réjouit sans doute d'éviter par là les purifications mille fois plus aiguës de l'autre vie.

Dacianus suivait toutes les péripéties de ce drame et, à chaque instant, il se faisait rapporter les paroles ou les actes de Vincent.

« Nous avons essayé tous les tourments en usage, lui dirent à la fin ses soldats consternés, le chrétien cependant, toujours ferme et joyeux, continue à confesser Jésus-Christ.

— Qu'importe, nous ne sommes pas encore vaincus, répondit le tyran. Cherchez le réduit le plus étroit, le plus bas, le plus obscur, le plus fétide, la prison des prisons en un mot. Semez-la de débris de pots et de verre et jetez-y ce rebelle. Qu'il ne puisse pas faire un mouvement sans se déchirer, qu'il n'évite une douleur que pour retomber dans mille autres. »

On obéit sur l'heure, et bientôt l'invincible athlète est étendu dans le plus horrible des cachots. Sans crainte de le voir échapper, ses gardes se laissent aller dès la première nuit aux douceurs du sommeil.

Mais, déjà, les tribulations de Vincent tournent à sa gloire. Une brillante clarté dissipe les ténèbres qui l'enveloppent, ses liens se rompent, sa couche devient douce et moelleuse, et il se met à chanter des psaumes et des hymnes d'allégresse. Les voix des anges s'unissent à la sienne, et, au milieu de ce concert divin, le bienheureux diacre entend ces mots : « Réjouis-toi ! celui qui t'a soutenu dans la lutte a préparé ta couronne. Bientôt, ton âme, libre du joug de la chair, va prendre place parmi nous. »

Au bruit de cette harmonie céleste, les geôliers se réveillent effrayés. La lumière déborde à travers les fentes de la porte qu'ils ont refermée sur le captif, et ils le voient, quoique couvert de blessures, chanter et marcher sans entraves. Son antre obscur est devenu un foyer lumineux et, sous ses pieds, les fers brisés sont changés en un tapis verdoyant. Atterrés par ce prodige, ils se jettent aux pieds du Saint, lui demandent pardon d'avoir contribué à ses souffrances, abju-

rent le paganisme et confessent que le Dieu des chrétiens est le seul et vrai Dieu. Merveilleuse fécondité ! le grain de froment n'était pas encore jeté en terre, et déjà il avait porté ses fruits.

Ces heureuses nouvelles attirèrent les fidèles et, après les premières effusions de la joie, ils entonnèrent un cantique d'actions de grâces...

« Oui, réjouissez-vous ! répétait Vincent pour les animer. Louez le Christ, toujours vainqueur dans ses Saints ! »

OU SOUFFRIR OU MOURIR

Au bruit de tant de miracles, Dacianus tomba presque étouffé de rage. Torturer son captif, c'était travailler à sa gloire. Il le comprit, aussi voulut-il recourir aux bienfaits. « La douceur, pensait-il, domptera peut-être l'orgueil de ce misérable. »

Changeant de méthode, il fit placer le martyr dans un lit moelleux, l'entoura de médecins et de remèdes. Mais, à peine Vincent eut-il senti cet adoucissement que son âme victorieuse s'envola dans les cieux. Elle refusait d'animer plus longtemps un corps que l'on ne voulait plus par la souffrance faire servir à la gloire de Jésus-Christ.

Ce trépas inattendu, qui décevait une fois de plus les espérances du tyran, redoubla sa fureur et sa folie.

« Si pendant sa vie, s'écria-t-il, cet homme m'a toujours humilié, je veux au moins me venger sur son cadavre. Qu'on le jette hors des murs de la ville, qu'il devienne la pâture des bêtes fauves et des oiseaux de proie. »

UN ARGUMENT DIVIN CONTRE CEUX QUI NIENT LA SAINTETÉ DES RELIQUES

Les précieuses reliques furent donc abandonnées dans la campagne et quelques soldats veillèrent à ce qu'on n'allât point les enlever.

Mais la sagesse de Dieu se rit des complots des méchants. Un corbeau vint s'abattre sur le corps de l'illustre victime et s'en fit le défenseur. Il s'attaquait vaillamment aux vautours, aux aigles, et les chassait à force d'audace et de coups. Bien plus, il se précipita même un jour sur un loup et lui déchira tellement la tête que la bête cruelle s'enfuit ensanglantée. Mais elle cédait moins à la force miraculeuse de son faible ennemi qu'au regard menaçant d'un ange qui se tenait tout près de là armé d'un glaive étincelant.

« Quoi donc ! s'écria le gouverneur, ce chrétien me poursuivra même après sa mort ? Ensevelissez-le au fond des eaux ! Qu'il soit enfermé dans un sac comme un parricide et jeté à la mer ! »

Le courtisan Eumorphius, aussi cruel et impie que son maître, se chargea de trouver des matelots que la vue de l'or ferait consentir à cet infâme sacrilège.

Les restes de Vincent furent placés dans une barque et précipités dans les flots après une journée de navigation au large.

Les marins revenaient tout joyeux dans l'attente d'une haute récompense, et ils célébraient leur victoire dans des propos ironiques et impies. Mais quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils retrouvèrent, en mettant pied à terre, le corps de celui qu'ils croyaient avoir submergé pour toujours.

La main du Christ l'avait ramené afin de réclamer pour lui les honneurs de la sépulture.

Déjà, en effet, le bienheureux Vincent avait révélé à un chrétien l'endroit où l'on trouverait sa dépouille mortelle. Celui-ci, craignant la colère de Dacianus, n'osait pas recueillir ce dépôt sacré.

Une veuve, d'un grand âge et d'une grande vertu, se montra plus courageuse. Elle courut à la plage et trouva les restes du martyr au lieu qui lui avait été indiqué dans une extase. Elle les enveloppa dans son manteau et, grâce sans doute à un secours divin qui la dérobait aux yeux des hommes, elle put aller les ensevelir dans une église chrétienne et les offrir à la vénération des fidèles.

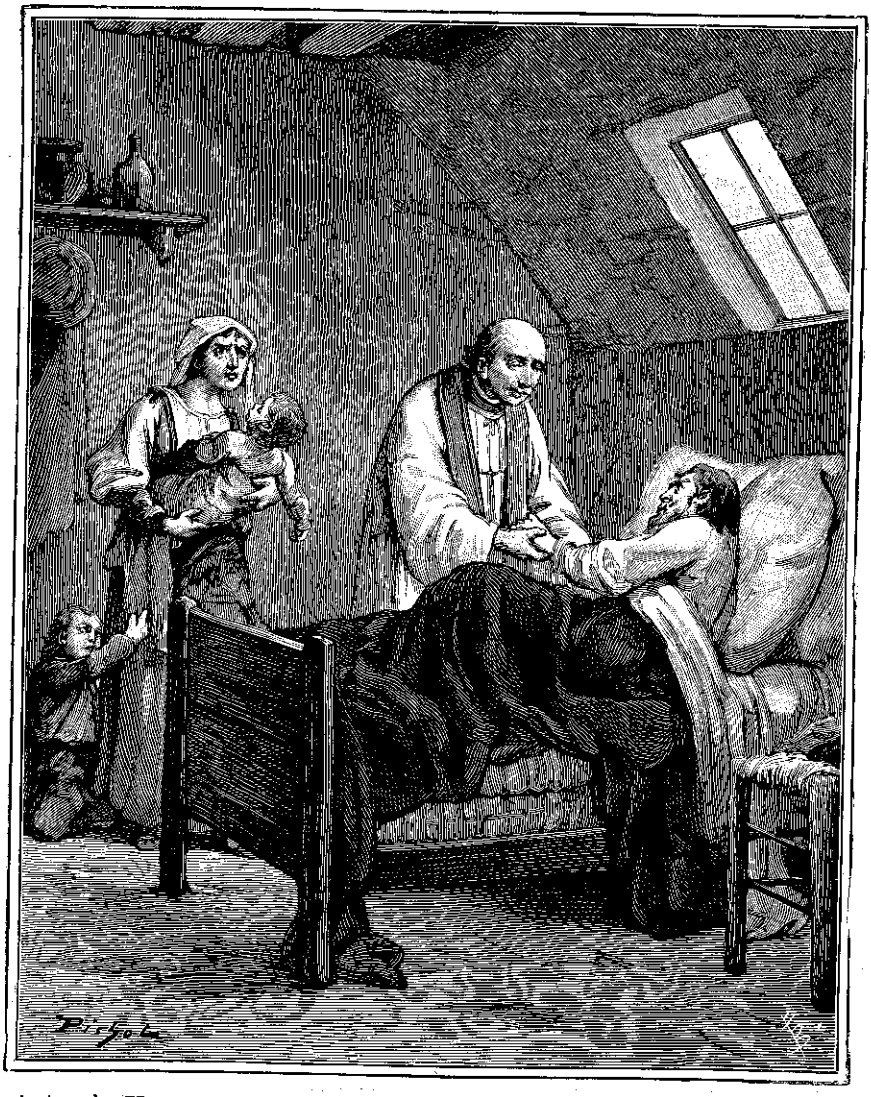
Au VI^e^ siècle, les rois de France Childebert et Clotaire, allant en Espagne délivrer leur sœur Clotilde la jeune, persécutée par les Wisigoths hérétiques, s'emparèrent de Saragosse et rapportèrent à Paris une bonne partie des reliques du saint martyr. Childebert construisit une église et un monastère, où il déposa la tunique et un bras de saint Vincent (cette église s'appela plus tard Saint-Germain-des-Prés) ; la tête du martyr fut donnée à saint Domnole, évêque du Mans. Metz, Castres, Besançon, Vitry-le-Français reçurent aussi plus tard des reliques de saint Vincent.

Ce glorieux martyr a toujours été très vénéré dans l'Eglise ; saint Augustin et saint Grégoire ont célébré ses louanges. — Les vignerons l'ont choisi pour patron ; Vincent y avait quelque droit, puisqu'en sa qualité de diacre, il présentait à l'autel le vin du sacrifice ; et lui-même, sous le poids écrasant des supplices, comme une grappe sous le pressoir, il a versé tout son sang pour l'amour de Jésus-Christ, notre Dieu, à qui soit louange, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

LE VÉNÉRABLE VINCENT PALLOTTI

FONDATEUR DE LA « PIEUSE SOCIÉTÉ DES MISSIONS », A ROME

21 avril 1795 — 22 janvier 1850.



Le vénérable Vincent Pallotti se dévoue au soin des malades atteints du choléra.

Romain de naissance, Vincent Pallotti, que la voix populaire a surnommé le « nouveau Philippe de Néri », a consacré toute sa vie aux œuvres de charité, si nombreuses et si en honneur dans la Ville Eternelle.

Il était d'une famille distinguée, qui ne donna pas moins de cinq cardinaux à la Sainte Eglise. Le dernier d'entre eux, le cardinal Louis Pallotti, revêtu de la pourpre par le pape Léon XIII en 1887, était le neveu du Vénérable.

Vincent naquit à une époque troublée. Il assista, témoin sans doute encore inconscient, aux derniers orages de la Révolution. C'est en 1798 que les troupes françaises envahirent les Etats du Saint-Siège, détrônèrent le vénérable pontife Pie VI et proclamèrent à Rome même la République romaine. Le Pape fut traîné en exil, les cardinaux dépouillés et emprisonnés. Dix ans plus tard, Pie VII avait à subir le même sort.

Les souffrances de l'Eglise eurent dans la jeune

âme de Vincent Pallotti un retentissement profond et furent pour beaucoup dans sa vocation. Pieux et pur, il se sentit porté, dès l'enfance, à exhorter, soit ses frères, soit les petits vignerons de Frascati, campagne voisine de Rome où ses parents allaient passer la chaude saison. Il leur faisait réciter avec lui le chapelet et leur parlait du bon Dieu.

Conduit aux *Ecoles Pies* de Saint-Pantaléon, que dirigeaient les fils de Saint-Joseph Calazans, il fit d'abord peu de progrès, et ses maîtres disaient de lui : « C'est un petit saint, c'est grand dommage qu'il ait si peu de talent. » Une neuvaine qu'il fit au Saint-Esprit, à l'instigation de sa mère, parut décisive ; son intelligence s'éveilla tout à coup, et il connut le succès, apprit même le grec, devint avec le temps docteur *in utroque*, et, ordonné prêtre en 1818, il fut reçu comme membre de l'Académie théologique à l'Université de Rome.

VIE AUSTÈRE — CAPUCIN MANQUÉ

Tout jeune encore, Vincent se signalait par d'effrayantes austérités qui désolaient sa mère. Il se donnait la discipline si cruellement, que son père vint un jour demander au confesseur de l'enfant d'user d'autorité pour modérer de tels excès. « Je ne puis rien sur Vincent, aurait répondu le prêtre. Prenez-vous-en au ciel : son directeur est là-haut. » Ces austérités furent, de l'aveu même de ses parents, le seul déplaisir que l'enfant leur ait jamais causé.

Un moment, il pensa entrer chez les Capucins. Son confesseur l'en dissuada, à cause de sa faible santé. Du moins, Vincent s'efforça-t-il de vivre en religieux et d'observer les pratiques de mortifications en usage dans l'Ordre. Jean Pallotti, le frère du Serviteur de Dieu, a déposé au procès de béatification que, pendant quinze ans, Vincent dormit sur la terre nue, tout habillé, revêtu de l'habit de Capucin qu'il ne lui était pas possible de porter le jour. Depuis l'âge de seize ans jusqu'à la fin de sa vie, il observa rigoureusement les trois Carêmes des Capucins.

Ajoutons, puisque nous en sommes au chapitre des mortifications, qu'il fécondait son ministère par toutes sortes de duretés envers lui-même. Il se flagellait avec des disciplines de cuir et de fer munies de boules et de crochets aigus ; il portait un cilice et s'entourait la taille d'une ceinture armée de pointes : il en faisait usage surtout pour écarter le sommeil pendant les longues heures qu'il passait au confessionnal, le soir et la nuit. Un de ses pénitents raconte avoir remarqué qu'à chaque péché dont il s'accusait, le Serviteur de Dieu pressait fortement les coudes sur les hanches, et que ses traits prenaient à chaque fois l'expression d'une souffrance aiguë. « Je compris, ajoute-t-il, qu'il s'enfonçait pour moi les pointes du cilice ou de la ceinture dans les chairs ; ce geste et ce soupir, pourtant dissimulés, m'arrachèrent des larmes. »

LE CONFESSEUR — DOM PALLOTTI CHEZ LUI

On pourrait dire de Vincent Pallotti, presque au même titre que du curé d'Ars, qu'il confessait jour et nuit. Des gens de tout âge, de toute condition, venaient déposer à ses pieds le fardeau de leurs péchés. Il en arrivait chaque soir de fort loin. Souvent, des ouvriers, après leur journée de travail, assurés de le trouver à son poste de dévouement, venaient prendre place auprès de son confessionnal et y attendre patiemment leur tour.

Un peu avant minuit, il en sortait pour faire donner à ces pauvres gens un peu de nourriture, afin qu'ils pussent ensuite rester à jeun et communier le matin.

Habituellement, il confessait à l'église *del Suffragio* ou à celle de *San-Spirito*, ou à *San-Salvatore in Unda*, maison-mère de l'Institut dit des « Pallottins ».

Il confessait aussi beaucoup chez lui. Le récit fidèle d'un témoin oculaire va nous permettre de pénétrer un instant dans la cellule du serviteur de Dieu.

« Arrivé à Rome, raconte le P. Paul de Geslin, un de mes premiers soins fut de chercher la demeure du Vénérable. Je n'eus pas de peine à la trouver : elle était aussi connue que celle du Pape, mais elle était loin de l'égaler en splendeur.

» En passant derrière la petite église de *San-Spirito dei Napolitani*, sise dans la via Giulia, on arrivait, après avoir suivi une ruelle dite San-Elizio, à une espèce de terre-plein où s'élevait, près du Tibre, une maison à deux étages qui n'était rien moins qu'un palais. C'était la demeure de Vincent Pallotti.

» Devant la porte, stationnait la voiture d'un cardinal, reconnaissable aux pompons rouges qui ornaient la tête des chevaux : c'était ni plus ni moins l'équipage de S. Em. le cardinal Lambruschini, secrétaire d'Etat de S. S. Grégoire XVI.

» ..... Au second étage, après avoir traversé un couloir étroit, j'entrai dans une chambre assez vaste dont il me semble utile d'ébaucher la description. Cette pièce était carrée et entourée de bancs de bois, où, entre deux fenêtres, trônait dans une armoire vitrée une Madone de grandeur naturelle, vêtue d'une robe de soie blanche ornée de paillettes d'or : ce n'était certes pas une œuvre d'art. Aux murs de la chambre, des gravures représentaient les douze Apôtres.

» Une vingtaine de pauvres gens, dont quelques-uns en haillons, occupaient les bancs. Devant la Madone, sur un prie-Dieu, était agenouillé le cardinal Lambruschini, alternant avec le prêtre qui l'accompagnait les versets du Bréviaire. Il n'était pas le seul du Sacré-Collège qui fût le pénitent de Dom Vincent Pallotti.

» Je pris place dans un coin et fis comme le cardinal, laissant passer ceux qui m'avaient précédé et regardant, non sans intérêt je l'avoue, un spectacle si nouveau pour moi. Mon tour vint enfin. Je pénétrai dans la cellule, où le serviteur de Dieu, en surplis et en étole, attendait, recevait et absolvait ses pénitents. A l'entrée de la cellule se trouvait, dans un enfoncement du mur, un grand crucifix en bois et peint au naturel, c'est-à-dire avec le corps couvert de sang, de déchirures et de taches bleuâtres. Au pied de la croix, à droite et à gauche, deux têtes de mort dont les orbites creux étaient braqués sur le pénitent qui se tenait agenouillé

devant cette représentation austère. A droite du prie-Dieu, le P. Pallotti assis sur une simple chaise.

» Avant de demander à dom Vincent le secours de son ministère, je crus devoir lui présenter une lettre de recommandation que j'avais apportée de Lorette, et, tandis qu'il la lisait, je pus à loisir considérer sa personne.

» Il était de très petite taille, un peu voûté, vif d'allures, mais sans empressement; chacun de ses gestes semblait dire qu'il trouvait la vie bien courte et qu'il n'en voulait perdre aucun instant. Sa tête déjà chauve laissait s'épanouir un beau front large et blanc comme l'ivoire, ses traits étaient fins, et ses yeux noirs avaient une expression profonde où se lisait surtout la douceur.

» Tel m'apparut le prêtre vénérable que je voyais alors pour la première fois. »

Le plus illustre des pénitents de ce confesseur tant couru fut sans contredit Pie IX, qui faisait appeler Dom Pallotti, en l'absence de son confesseur ordinaire.

LA « PIEUSE SOCIÉTÉ DES MISSIONS »

Le contact intime et journalier avec les âmes permit au serviteur de Dieu de toucher du doigt les plaies dont souffrait la société qui l'entourait: l'incrédulité, l'égoïsme, les vues humaines. Il crut à bon droit qu'une Congrégation religieuse nouvelle, toute dévouée à la conversion des pécheurs, contribuerait à ressusciter la foi d'un grand nombre et irait porter cette même foi jusque parmi les infidèles; il fonda la Pieuse Société des Missions.

Le 9 janvier 1835, en la fête de saint Pierre d'Alcantara, envers qui il avait une grande dévotion, après avoir célébré le Saint Sacrifice dans l'église de *Regina Cœli*, à Rome, il conçut le plan de la Pieuse Société. Il devait y enrôler trois groupes d'apôtres.

Tout d'abord, les *ouvriers :* c'étaient des prêtres séculiers vivant en commun sous une même règle, mais sans faire de vœux. Puis les *coadjuteurs spirituels,* armée de suppliants qui multipliaient les prières pour les œuvres de la Pieuse Société. En tête de cette cohorte figuraient des Sœurs fondées par le Vénérable et chargées d'œuvres pour les jeunes filles. Enfin, les *coopérateurs*, tous les fidèles de bonne volonté, qui de leur argent ou de leur personne viendraient en aide à la sainte entreprise.

Parlant des règles qu'il dressa pour son Institut, le Vénérable disait plus tard: « Je ne sais comment j'ai composé les règles de notre Pieuse Société, mais un soir je me suis mis à genoux, j'ai commencé à écrire..... » L'écrit ainsi rédigé comme sous l'inspiration de l'Esprit divin était si bien adapté aux besoins de l'époque, que, à peine fondée, la Pieuse Société excita l'admiration générale. Des séminaires, des collèges, des communautés, des chapitres, des cardinaux mêmes demandèrent à être inscrits parmi ses membres. Les dévouements affluèrent, et les « Pallottins » — c'était le nom donné aux fils de Vincent Pallotti — essaimèrent bientôt en Angleterre et dans les deux Amériques.

Installée d'abord dans l'église du Saint-Esprit, via Giulia, la pieuse Association obtint en 1845, de Grégoire XVI, l'église *San-Salvatore in Unda*, avec le couvent y attenant, sur la rive gauche du Tibre, non loin du *Ponte Sisto.* Le Vénérable terminera dans cette maison sa sainte vie, et son corps repose aujourd'hui dans cette même église.

L'estampe divine, l'épreuve, ne manqua pas de marquer les débuts de l'œuvre. Ni les contradictions ni les calomnies ne furent épargnées à Vincent. Elles allèrent si loin, qu'un jour, le Serviteur de Dieu reçut du Souverain Pontife un décret qui déclarait dissoute la Pieuse Société. Quand on lui apporta cette néfaste dépêche, le Vénérable se trouvait, en présence de cardinaux, à une réunion de l'œuvre de la Propagation de la foi à Rome, que lui-même avait établie. En lisant l'arrêt de suppression, l'homme de Dieu ne parut nullement troublé; il n'exhala aucune plainte. Il leva seulement les yeux au ciel comme pour offrir à Dieu son sacrifice et reprit aussitôt avec le plus grand calme la discussion entamée. Le décret n'eut point de suites: le Saint-Siège, mieux informé, se hâta de le rapporter: le Vénérable eut ainsi tout le mérite de son sacrifice, sans toutefois en subir les fâcheuses conséquences.

A TRAVERS LE CHAMP DES ŒUVRES

Si nous voulons suivre le Vénérable dans ses diverses œuvres, il nous faut arpenter en long et en large les rues de la ville de Rome, courir d'un hôpital à un autre, des casernes aux prisons, des asiles d'orphelines aux collèges et aux séminaires. Partout, en effet, nous retrouvons la trace de Vincent Pallotti.

Deux ans après la fondation de son Institut, le Vénérable créa deux pieux asiles pour les orphelines, l'un au bourg Sainte-Agathe, l'autre à Saint-Onufre. Un membre de la *Pia Società,* riche et zélé, avait entrepris de recueillir et d'élever à ses frais quelques enfants abandonnées qu'il confiait aux soins d'une pieuse matrone. Le nombre des jeunes filles s'étant accru, Dom Pallotti établit l'œuvre sur un plus large pied et la remit aux mains de ses *coopérateurs.* Ceux-ci se firent mendiants pour trouver les ressources nécessaires, et enfin, des Dames, Tertiaires de Saint-François, voulurent bien s'occuper de l'éducation des orphelines.

En janvier 1848, une épidémie sévissait cruellement dans l'un des deux asiles, celui du bourg Sainte-Agathe. On était à la veille de la retraite que Dom Pallotti devait prêcher, et la plus grande partie des enfants étaient au lit, gravement atteintes. Le Vénérable s'annonça et dit à la Supérieure de préparer toutes choses pour commencer la retraite: « Il parlera donc devant des bancs vides! » s'écrièrent les médecins. Pourtant, au jour fixé, Dom Vincent arrive et il exprime le désir que toutes les malades descendent pour la première instruction. Tout le petit monde se leva, et, dès qu'on fut réuni à la chapelle, chacune se sentit instantanément guérie: fièvre, toux, maux de gorge, tout avait disparu. Le docteur Lazzarini et le chirurgien Buraffi attestèrent par écrit cet incident miraculeux.

Après l'enfance abandonnée, c'est la jeunesse du Collège des Nobles, du Séminaire romain et du

Collège de la Propagande, c'est celle des cercles ouvriers qui aura ses soins assidus. Ici et là, il est le directeur spirituel, il prêche et il confesse sans se ménager. Un soir, il prend à part un jeune ouvrier des plus ardents et lui dit : « Mon fils, si jamais vous avez besoin de mon ministère, n'hésitez pas à me faire appeler, à quelque heure que ce soit. » L'ouvrier le promet et s'en retourne chez lui. La nuit suivante, saisi soudain de violentes douleurs, il se souvient des paroles du Vénérable, l'envoie chercher, reçoit les derniers sacrements et expire aussitôt après.

Que n'eût pas tenté Dom Vincent pour ses chers artisans ! Il établit en leur faveur dans trois ou quatre quartiers de Rome des écoles du soir. Ils y apprenaient à lire, à écrire, à compter, et surtout ils y recevaient l'instruction religieuse. En outre, le Vénérable organisa pour eux des réunions du dimanche, fonda plusieurs écoles gratuites d'agriculture pour les enfants des paysans de la campagne romaine, donna une nouvelle vie aux corporations, s'occupant tour à tour des cordonniers, des cochers, des boulangers, leur prêchant des retraites, rédigeant des statuts qui ramenassent dans la corporation son antique ferveur.

Son zèle s'étendait aux adultes et aux hommes de toutes conditions. Il s'associa des prêtres brûlant comme lui de l'amour des âmes, et leur fit prêcher des missions aux différents corps des troupes pontificales. Grâce au bienveillant appui des autorités militaires, chaque caserne eut bientôt son apôtre; les soldats furent instruits et purent s'approcher des sacrements. On vit des vétérans remplir les fonctions de chantres et de sacristains. Si par les rues ils rencontraient notre Vénérable, ils s'approchaient pour lui baiser la main.

Les prisonniers, les condamnés à mort surtout, étaient l'objet de ses plus tendres sollicitudes. Pour ces derniers, il n'épargnait, ni labeur, ni larmes, ni prières; il passait avec eux la nuit entière qui précédait le supplice, et toujours il les amenait à confesser sincèrement leurs péchés et à offrir à Dieu le sacrifice de leur vie. Aussi fut-il établi chapelain spirituel des condamnés à mort.

En un mot, pas une œuvre de zèle à Rome dont il ne fut ou l'initiateur ou l'auxiliaire le plus dévoué.

DÉVOUEMENT AUX MALADES

Pendant que le Serviteur de Dieu glorifiait ainsi son divin Maître, le Seigneur daignait de son côté le favoriser des dons qui sont, sinon la condition, du moins le sceau extraordinaire de la sainteté : extases, don de prophétie, pouvoir miraculeux, bilocation et autres faveurs semblables.

Voici l'une des guérisons relatées au procès de béatification. La vénérable Elisabeth Sanna, pénitente de Dom Pallotti, s'était cassé le bras si malheureusement que la gangrène avait gagné la blessure et nécessitait l'amputation. Avant l'opération, Dom Vincent vint voir la malade et la trouva tout éplorée. Il la consola, pria, bénit avec la petite Madone qu'il portait toujours sur lui le bras malade et partit. Quand les médecins arrivèrent, ils ne purent que constater la disparition du mal. Plus de gangrène ni d'enflure : le bras était entièrement guéri.

Maint prodige de ce genre s'accomplit à *San-Spirito*, l'immense hôpital dont le Pape confia la direction aux fils de Dom Pallotti. Le Vénérable y allait journellement; il avait pour les malades de tels égards qu'il ne s'approchait d'eux que la tête découverte, car il voyait en eux la personne même de Jésus-Christ souffrant.

En 1837, le choléra promenait ses ravages dans Rome. Le Serviteur de Dieu se multiplia pour secourir les victimes du fléau ou les préparer à la mort. Au soir de ces écrasantes journées, lorsqu'il rentrait harassé dans sa pauvre cellule, il ouvrait son bréviaire devant lui sur sa table, il le récitait les bras en croix et prolongeait ensuite sa prière jusque bien avant dans la nuit. Il faillit contracter le terrible mal. Les symptômes avant-coureurs du choléra se déclarèrent : la Providence daigna toutefois l'épargner et lui permettre de poursuivre ses charitables courses à travers les hôpitaux.

RÉVOLUTION A ROME — VINCENT POURSUIVI — SA MORT

L'an 1846, Jean Mastaï Ferretti, élu Pape sous le nom de Pie IX, pensa pouvoir, par une série de mesures libérales, enrayer le mouvement révolutionnaire. L'amnistie politique, le rappel des proscrits, l'organisation municipale à Rome, tant de bienfaits prodigués par le Pontife aboutirent hélas ! à la Révolution de 1848 : Rossi, ministre du Pape, fut assassiné, Pie IX réduit à prendre la fuite, Mazzini triomphant fit célébrer le Saint-Sacrifice le jour de Pâques, à Saint-Pierre, par des prêtres apostats. Seize curés de Rome payèrent de leur vie leur fidélité au Pape.

Durant cette tourmente, Vincent continua son apostolat. Il se savait poursuivi, sa mort était décidée; mais il ne redoutait pas le trépas. Pourtant, des ordres supérieurs le contraignirent à chercher un refuge au collège irlandais. Les révolutionnaires l'y traquèrent bientôt; toutes les cellules furent visitées, l'on perquisitionna partout; un seul appartement fut oublié, celui où se tenait l'homme de Dieu. C'est par un vrai miracle qu'il échappait à ses ennemis.

Mais dans ce même temps il donnait à plusieurs intimes l'assurance qu'il mourrait bientôt. Il tomba malade au moment où l'armée du général Oudinot ramenait Pie IX à Rome. Il mourut le 22 janvier 1850, et il apparut aussitôt, tout rayonnant de gloire, à la vénérable Elisabeth Sanna, à qui il avait prédit en termes précis le temps de son départ pour le ciel. On trouva dans ses papiers un billet renfermant, comme dernier gage de sa profonde humilité, ces mots : « Je ne suis pas digne que mon corps reçoive la sépulture ecclésiastique après ma mort. Mais j'espère que la bonté divine inspirera aux prêtres de notre Congrégation de m'obtenir d'être enseveli au cimetière des criminels, à *Saint-Jean Décapité*, et qu'ils prieront pour moi. »

* * *

D'après *le vénérable Vincent Pallotti*, par J.-T. de Belloc. Paris, typographie Morris, 1895.

BIENHEUREUX GAUTHIER DE BRUGES

Franciscain, évêque de Poitiers (1225-1307).

Fête le 22 janvier.

Reproduction d'une gravure représentant le saint évêque en habits pontificaux.

Au sommet : Sacre de Gauthier par le pape Nicolas III.
Clément V vient prendre connaissance du mémoire rédigé par Gauthier.

PREMIÈRES ANNÉES — ÉTUDES

L'HISTOIRE est presque muette sur l'origine de ce grand serviteur de Dieu. Elle nous dit seulement qu'il naquit à Bruges, dans les Flandres, vers l'an 1225.

Déjà, quoique à peine institué, l'Ordre des Frères Mineurs s'était répandu au loin, et, dès 1226, le noble seigneur de Ram avait doté sa patrie d'une maison de cet Ordre. Ce fut dans ce couvent, situé à Bruges même, mais en dehors des murs, que le futur évêque de Poitiers répondit à l'appel de Dieu et revêtit l'habit de saint François, en disant au monde un adieu éternel.

L'Université de Paris était alors à l'apogée de sa gloire. On y accourait de toutes parts pour y entendre les maîtres célèbres, prendre les grades académiques et porter ensuite au loin le rayonnement de la science et de la vertu.

Les Franciscains de Bruges reconnurent bien vite que Gauthier ne serait pas déplacé dans un

tel milieu : ils l'envoyèrent, jeune encore, à l'Université de Paris.

L'événement prouva qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leurs prévisions : Gauthier fit de rapides progrès dans les études sacrées et profanes ; bientôt il reçut le bonnet de docteur et le titre de *doctor bonus*, que lui a conservé l'histoire.

Désormais, au lieu d'occuper le banc des élèves, Gauthier montera sur la chaire du maître ; il ouvrira à cette jeunesse intelligente et studieuse les vastes horizons de la science.

Qu'il l'ait fait d'une manière remarquable, il n'est pas permis d'en douter, puisque la renommée de son talent parvint jusqu'aux oreilles d'Alexandre IV. Ce pape avait tant d'estime pour le savoir du jeune docteur, qu'il lui ordonna d'écrire ses leçons.

Est-ce à cet ordre du Pape que nous sommes redevables des ouvrages de Gauthier qui sont arrivés jusqu'à nous ? On ne saurait le dire au juste, mais il est certain que ses divers traités, presque oubliés maintenant, ont été très utiles et très appréciés alors. Ses *Thèses* ou questions témoignent d'une perspicacité peu commune ; son *Traité de la pénitence* fait penser aux Canons disciplinaires que l'évêque de Poitiers publiera plus tard dans ses Synodes ; ses *Sermons* enfin sont bien conçus et écrits dans un style clair et même élégant. Il les a comme résumés dans les *Rudiments pour les prédicateurs*, ouvrage que l'on peut encore consulter avec fruit ; enfin son travail sur les *noms propres* de la Bible, qu'il explique au point de vue étymologique, historique et moral, ne manque pas de valeur et d'intérêt. Rien d'étonnant, après cela, que saint Antonin, archevêque de Florence, ait placé Gauthier parmi les hommes les plus savants de cette époque.

LA RÈGLE DES FRÈRES MINEURS

Il y avait un demi-siècle environ que saint François d'Assise était allé recevoir au ciel la récompense de ses vertus. L'Ordre qu'il avait institué s'était développé d'une façon merveilleuse ; mais si, parmi les disciples du séraphique Père, un grand nombre voulaient rester fidèles à la règle et à l'esprit de leur saint fondateur, il y en avait aussi qui voulaient interpréter largement cette règle et n'en gardaient guère l'esprit. De là, dans l'Ordre des Frères Mineurs, des discussions et des divisions.

Le pape Nicolas III résolut d'y mettre un terme.

Il avait connu saint François, dit-il lui-même, il avait été intimement lié avec plusieurs de ses premiers compagnons, plus d'une fois il s'était entretenu avec eux de sa vie et de ses aspirations ; il pouvait donc parler en connaissance de cause.

Cependant, il voulut s'entourer encore d'autres précautions. Appelant auprès de lui le Général de l'Ordre, Bonagratia, ainsi que Gauthier, alors provincial de Touraine, il composa, avec quelques cardinaux, ce qu'on appellerait maintenant une Commission solennelle en vue d'étudier la règle de saint François.

Quelque temps après, le 24 août 1279, fut publiée la Bulle *Exiit qui seminat*, dans laquelle le Vicaire de Jésus-Christ compare le nouvel Ordre à la bonne terre, dans laquelle la semence répandue par le divin Semeur de la parabole rapporte trente, soixante et jusqu'à cent pour un. « Cela n'a pas empêché, continue le Pape, que les Frères Mineurs aient rencontré bien des détracteurs, bien des ennemis. On a été jusqu'à dire que leur genre de vie était impossible ; qu'il était contre nature de renoncer, comme prétendent le faire ceux qui l'embrassent, à toute possession terrestre, tant en commun qu'en particulier.....

» Au contraire, Nous qui, dès nos plus tendres années, avons donné à cet Ordre notre affection, Nous qui avons grandi parmi les Frères et Nous sommes entretenu avec eux de la règle et des saintes intentions du bienheureux François lui-même, Nous déclarons, après mûre délibération, que cette religion est vraiment pure et immaculée aux yeux de Dieu. Elle descend en quelque sorte du Père des lumières ; son Fils l'a transmise aux apôtres par son exemple et par sa parole ; l'Esprit-Saint enfin l'a inspirée au bienheureux François et à ses disciples. Cette religion contient donc en elle-même le témoignage de la Trinité tout entière, et personne désormais ne peut la molester, puisque le Christ l'a confirmée par les stigmates de sa Passion, dont il a merveilleusement décoré son instituteur. »

ÉVÊQUE DE POITIERS

Cependant, Hugues de Châteauroux, évêque de Poitiers, était mort depuis quelque temps. Selon l'usage de l'époque, les chanoines de la cathédrale s'étaient réunis pour procéder à l'élection d'un successeur, mais ils n'étaient pas parvenus à s'entendre sur le choix à faire. On résolut de s'en remettre au Souverain Pontife.

Nicolas III, en traitant la question dont on vient de parler, avait été en relation avec Gauthier, ministre de la province des Franciscains de Touraine ; plus d'une fois il avait eu occasion d'apprécier sa science et ses vertus ; il songea à lui pour l'évêché de Poitiers.

Par trois fois, l'humble Frère Mineur opposa aux intentions du Pontife une résistance respectueuse, mais ferme ; à sa prière, le Ministre général, Bonagratia, supplia le Pape de ne pas le priver d'un provincial dont le concours lui était si précieux en France : tout fut inutile. Nicolas III imposa sa volonté et Gauthier dut s'incliner.

En annonçant au roi de France le choix qu'il avait fait, le Pape disait qu'il n'avait trouvé personne de plus digne que Gauthier pour occuper le siège de Poitiers ; qu'il méritait à tous égards cette charge « par sa science, sa prudence, son habileté dans le maniement des affaires tant spirituelles que temporelles, et surtout par ses vertus et sa sainteté éminentes ; comme preuve de ma particulière bienveillance, j'ai voulu, ajoutait le Pape, lui donner moi-même la consécration épiscopale ».

Gauthier, devenu évêque, ne changea pour ainsi dire pas sa manière de vivre. Simple religieux, étudiant, professeur, provincial, il avait aimé et pratiqué sa règle ; dans ses nouvelles fonctions, il continua à l'observer autant que les circonstances le lui permettaient.

Mais, élevé comme il l'était sur le chandelier, sa vertu resplendit encore d'un plus vif éclat, et plus d'une fois Dieu la confirma par des miracles.

C'est ainsi, lisons-nous dans une vie du saint évêque écrite par Pierre, chanoine de Poitiers, qu'il n'était pas rare, pendant qu'il célébrait la Sainte Messe, de voir apparaître une blanche colombe qui semblait se reposer sur sa tête.

D'une générosité sans égale en faveur des pauvres, il leur distribuait sans compter les revenus de son église. On peut dire qu'il dépas-

sait même les limites de la prudence en recourant à des emprunts qui mettaient en fort mauvais état le budget de son évêché. Dieu se réserve de récompenser les œuvres de miséricorde dans l'autre vie, mais il manifeste parfois dès cette terre à quel point il les tient pour agréables. Une fois entre autres on le vit pour le charitable évêque de Poitiers.

Dans un moment critique, les besoins ayant été plus nombreux et plus grands, il avait contracté une grosse dette pour soulager ses chers pauvres. Mais ses aumônes journalières absorbaient ses revenus habituels; comment se libérer de cette dette ?

Un jour, un inconnu se présente au créancier et lui remet la somme au nom de l'évêque, qui n'avait mandé personne et ne savait rien de la chose.

Le peuple avait une telle estime de la vertu de Gauthier qu'il n'hésita pas à y voir une intervention directe de la Providence : un ange de Dieu était venu payer les dépenses faites pour les pauvres de Jésus-Christ.

Il aurait manqué quelque chose aux mérites du pasteur s'il n'avait, comme son Maître, souffert persécution pour la justice.

A la recherche de la brebis égarée, il parcourait les villes et les campagnes de son diocèse, enseignant, exhortant, corrigeant, selon le conseil de l'Apôtre. Ordinairement, ses prédications, qu'appuyaient la pratique des vertus et le don des miracles, étaient reçues avec amour et produisaient des fruits abondants de salut. Parfois cependant, des cœurs endurcis dans le mal ne pouvaient supporter cette parole apostolique. C'est ainsi que, dans une visite pastorale à Vihiers, les habitants le reçurent fort mal ; non contents de ne pas prêter l'oreille à ses exhortations paternelles, ils l'accablèrent de mauvais traitements avec les quelques personnes de sa suite, tellement que Gauthier dut se retirer en gémissant.

LE GRAND GAUTHIER

Pour mieux faire connaître les qualités administratives de notre Saint, nous n'hésitons pas à parler un peu en détail d'une de ses œuvres.

Dans le courant du XIIIe siècle, il y avait à l'évêché de Poitiers un *pouillé* ou registre du diocèse qui énumérait en détail les titres de cette vaste Eglise, mentionnait les obligations de chaque titulaire, sans parler d'un inventaire complet des actes concernant les domaines de l'évêché, les droits divers réservés à l'évêque, etc.

On comprend sans peine à quel point des renseignements de cette nature étaient utiles, surtout à l'époque où nous nous trouvons. Cependant, ils pouvaient gêner certains désirs peu avouables. On accuse, en tout cas, un certain André, doyen de Talmont, d'avoir fait disparaître ce pouillé pendant la vacance du siège qui précéda la nomination de Gauthier.

Mais celui-ci, jaloux de conserver, pour lui-même et pour ses successeurs, des documents si précieux, résolut d'en rechercher les preuves, sans laisser au temps le loisir d'en détruire la moindre partie.

A force de soins, de démarches et d'investigations de toute nature, il parvint à reconstituer ce monument. Pour l'authentiquer, il écrivit en première page une lettre à son successeur, lui faisant connaître l'histoire de ce livre, comment il avait disparu et comment lui, Gauthier, évêque, s'était donné la peine de le refaire.

Il affirme que tout y est conforme à la vérité et qu'on doit s'en rapporter à cette reproduction, faite sous ses yeux, comme à l'original lui-même.

Cet ouvrage a survécu à toutes les révolutions qui ont bouleversé la France et plus spécialement le Poitou. Au commencement du XIXe siècle il tomba, on ne sait par suite de quelles circonstances, entre les mains d'un connaisseur qui le garda précieusement jusqu'à sa mort. Ses héritiers, en 1841, le cédèrent à la bibliothèque de Poitiers.

DÉMÊLÉS AVEC BERTRAND DE GOTH

Nous avons déjà vu que le saint prélat avait eu à souffrir pour la cause de Dieu dans l'accomplissement des devoirs de sa charge ; sa vertu va paraître davantage encore dans les complications et les ennuis de l'administration.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer dans cette notice, Gauthier eut des difficultés avec Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux.

Qui avait tort ? Qui avait raison? Nous laissons aux érudits le soin de trancher la question, nous contentant de faire remarquer, pour ceux de nos lecteurs qui pourraient être surpris de ces malentendus entre princes de l'Eglise, qu'il n'y a rien en cela qui doive nous étonner.

A cette époque, beaucoup plus que de nos jours, les Eglises particulières, c'est-à-dire les évêchés, les diocèses, avaient leurs droits, leurs privilèges, leurs revenus, etc. En prenant possession de son siège, au jour même de sa consécration, chaque évêque promettait, comme maintenant encore d'ailleurs, de sauvegarder les droits de son Eglise. Il pouvait donc y avoir conflit entre des prélats sans aucune faute de leur part ; bien plus, si, en ce point comme dans les autres, ils ont fait leur devoir, quoi qu'il pût leur en coûter, ils sont plutôt dignes d'éloge et d'admiration.

C'est le cas de notre Bienheureux et de l'archevêque de Bordeaux.

Mais les choses prirent une tout autre face au mois de juin 1305, quand Bertrand de Goth monta sur le trône de saint Pierre et devint le pape Clément V.

Peu après son élection, il demanda à l'évêque de Poitiers de renoncer à son siège.

Le coup fut rude, sans doute, pour Gauthier, mais n'était-ce pas le Vicaire de Jésus-Christ qui parlait? L'expression de sa volonté, d'un simple désir même, ne devait-il pas être comme un ordre sacré ? Ce fut ainsi, du moins, que le pensa notre saint évêque, et il s'inclina respectueusement.

Loin de désirer la dignité épiscopale, il l'avait refusée autant qu'il était en son pouvoir ; il avait fallu un ordre formel du Pape pour le faire accepter. Maintenant que les circonstances ont changé et qu'un autre Pape lui impose de renoncer à sa charge, il se soumet sans murmure, plutôt avec joie, heureux de rentrer dans le couvent d'où il n'aurait jamais voulu sortir, heureux de redevenir en réalité ce qu'il avait toujours été de cœur, humble Frère Mineur.

Du reste, il avait environ quatre-vingts ans. Les austérités de la vie religieuse et les fatigues de son épiscopat avaient épuisé ses forces; il sentait que l'heure de la mort ne devait pas tarder à sonner, et il se réjouissait de pouvoir se préparer dans le silence et la prière à ce moment suprême.

Dans ces heures de solitude, Gauthier passa en revue sa longue vie. Plus spécialement, sans nul

doute, il examina devant Dieu les difficultés qu'il avaient eues avec son métropolitain et ce qui en avait été comme la conséquence. Se crut-il coupable et voulut-il en quelque sorte se présenter au tribunal de Dieu tenant en main l'aveu de sa faute? Se proposa-t-il, au contraire, d'affirmer publiquement qu'il était innocent et voulut-il laisser cette affirmation par écrit? On ne saurait le préciser, mais l'histoire dit qu'il rédigea une espèce de mémoire sur sa vie, et spécialement sur les circonstances dont nous avons parlé.

Avant de quitter cette terre, il demanda qu'on mit entre ses mains, quand il descendrait dans le tombeau, le parchemin sur lequel il avait écrit ce mémoire.

Peu après (21 janvier 1307), Gauthier s'endormait doucement dans le Seigneur.

Aussi bien, quoiqu'il eût passé le reste de ses jours dans l'obscurité du cloître, l'ancien évêque de Poitiers n'avait pas été oublié. On le vit clairement dans ce seul fait que les bourgeois de la ville, le maire, les échevins et les magistrats se cotisèrent pour élever un monument à sa mémoire.

CLÉMENT V A POITIERS

C'était le temps où déjà entre Philippe le Bel et Clément V était entamée la grande affaire des Templiers. Pour en conférer plus à l'aise, le Pape et le roi de France étaient convenus de se rencontrer à Poitiers. Celui-ci n'y arriva que dans le courant du mois de mai; Clément V s'y était rendu deux mois plus tôt. Il était descendu dans ce couvent des Cordeliers où avait vécu et où était mort celui qu'il avait frappé. Impossible qu'il ne s'en souvînt pas; impossible surtout que la renommée des vertus de l'évêque déposé ne parvînt à ses oreilles. Du reste, malgré le respect dont on entourait le Vicaire de Jésus-Christ, n'était-il pas tout naturel qu'on lui parlât du mémoire que Gauthier avait écrit et emporté dans la tombe?

Clément V voulut en avoir le cœur net. Il ordonna qu'on ouvrit le tombeau du serviteur de Dieu et qu'on lui apportât le fameux parchemin. Un chanoine de la cathédrale, archidiacre du diocèse de Poitiers, fut chargé de cette mission. Mais c'est en vain qu'il voulut prendre la cédule tant désirée: Gauthier, dont le corps apparaissait dans un état de conservation parfaite, ne consentait pas à s'en dessaisir.

A cette nouvelle, le Pontife descend lui-même dans le caveau. Mais il doit constater de ses propres yeux la vérité du fait: la main du défunt refuse de céder le parchemin. Ce n'est qu'après avoir fait la promesse de le lui rendre quand il en aura eu connaissance que le Pape peut enfin prendre et lire les lignes tracées par Gauthier.

Contenaient-elles autre chose qu'un simple exposé des faits? Comme d'aucuns l'ont prétendu, l'évêque mourant citait-il le Pape au tribunal de Dieu? Etant donnée la vertu de Gauthier, cette supposition est peu probable. Ce qui est certain, c'est que Clément V resta profondément impressionné de cette lecture.

Par son ordre, un magnifique tombeau fut élevé dans la nef de l'église des Franciscains, en face du maître-autel, et il y transféra lui-même les restes sacrés du serviteur de Dieu.

Dès avant ce témoignage de vénération donné au saint évêque par le Vicaire même de Jésus-Christ, on recourait à son intercession, et des miracles nombreux, des grâces spirituelles et temporelles répondaient à la confiance des fidèles. Le jour même de ses funérailles, un possédé du démon avait été entièrement délivré après avoir imploré sa protection.

Les historiens remarquent que son intervention s'est fait sentir surtout en faveur des malades qui souffraient de la fièvre quarte, et que, souvent aussi, les infortunés atteints du mal caduc ont trouvé sur son tombeau la guérison de leur triste infirmité.

Ce tombeau, du reste, était devenu un but de pèlerinage pour Poitiers et toute la contrée, ainsi que la modeste cellule que le serviteur de Dieu avait habitée et qu'on appelait « la chambre de saint Gauthier ».

DEPUIS 1307 JUSQU'A NOS JOURS

Pendant le cours de ces six cents ans, bien des événements se sont écoulés. Les hérétiques du XVI^e^ siècle, à Poitiers comme dans bien d'autres villes, ont marqué leur passage par la dévastation et la ruine. Le tombeau que Clément V avait élevé à la gloire de Gauthier n'est plus qu'un souvenir. Cependant, les saintes reliques ont échappé à la profanation; à la place où était ce tombeau, une pierre tumulaire porte cette courte inscription: *Hic jacet S. Gualterius.*

Au début du XVII^e^ siècle, François de Seza, Ministre général de l'Ordre des Frères Mineurs, ouvrit cette tombe. Il baisa lui-même avec amour et présenta à la vénération de ceux qui l'accompagnaient les précieux ossements; avant de refermer le tombeau, il prit l'anneau pastoral qui était resté au doigt du saint évêque et l'envoya au pape Clément VII, qui le reçut avec respect et le garda comme un trésor.

Dans une vie des saints du Poitou, ouvrage dédié au cardinal Pie, C. de Chergé disait, vers le milieu du siècle dernier, que l'Église de Poitiers faisait autrefois mémoire du bienheureux Gauthier, en même temps que de ses autres saints évêques, le 20 janvier.

Son souvenir reste vivant dans le Poitou; les Pays-Bas, qui lui ont donné le jour, n'ont garde de l'oublier; les calendriers religieux portent communément son nom; à Rome, on est en instances auprès du Souverain Pontife pour faire autoriser, dans le diocèse qu'il a gouverné et dans l'Ordre de Saint-François, le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Gauthier de Bruges, évêque de Poitiers.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, Boll. III. WADDING, *Annales Minorum.* — *Histoire générale du Poitou*, chan. AUBER, 1893, etc. — BEAUCHET-FILLEAU: *Pouillé, du diocèse de Poitiers.* Niort, 1868. — *Gallia christiana (nova)*, t. II. — D. CHAMARD: *Saint Martin et l'abbaye de Ligugé.* Poitiers, Paris, 1873. — CHEVALIER: *Répertoire des sources historiques.*

MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE

Fête le 23 janvier.

LE MARIAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

D'après le tableau de Raphaël. — Saint Joseph tient en sa main la verge fleurie qui l'a désigné au choix du grand prêtre. Auprès de lui, Agab, dans son dépit, brise sa verge restée aride, et va cacher sa vie dans les grottes du Carmel.

Pour célébrer avec l'Eglise les fêtes de Marie, il nous a paru utile de les introduire dans la série de nos Vies des Saints. *Nous présentons aujourd'hui un chapitre de la vie de la Très Sainte Vierge dû à la plume du savant chanoine de Poitiers, M. U. Maynard, extrait du grand ouvrage publié par lui à la librairie Didot.*

Après la mort de ses parents, Marie a dû être confiée à des tuteurs de race sacerdotale; et comme, par sa mère, elle était de race sacerdotale elle-même, probablement on choisit dans sa famille et on la remit aux soins de Zacharie, époux d'Elisabeth.

Cependant, le temps s'était écoulé. Elle venait d'entrer dans sa quatorzième année, âge nubile pour les jeunes filles juives. Le grand prêtre avertit donc les vierges du temple, parvenues à cet âge, de s'en retourner chez leurs parents et de se choisir un époux.

Toutes obéirent, à l'exception de Marie.

A l'étonnement du grand prêtre, elle répondit, prenant à témoin ses tuteurs, qu'elle avait été vouée au service du temple dès avant sa naissance; qu'elle avait ratifié elle-même sa consécration, désormais irrévocable; et, pressée davantage, elle ajouta qu'elle avait fait vœu de virginité, et que rien ne la pourrait arracher à l'alliance du Seigneur.

Une telle déclaration jeta le grand-prêtre dans un trouble extrême. Tout, ici, était inouï, et le vœu de virginité, et la demeure prolongée d'une fille nubile dans le temple. Que choisir entre la violation d'un vœu et la violation d'une coutume sacrée, entre l'aliénation à un mortel de la propriété du Seigneur, et l'inconvenance qui allait jusqu'à une sorte de profanation de son sanctuaire?

Une occasion favorable vint au secours de son embarras. On était à la veille de la dédicace, solennité qui attirait les Juifs à Jérusalem. Le grand prêtre convoqua alors les princes du peuple, les vieillards, les docteurs de la loi et aussi les plus proches parents de Marie, et il leur soumit la question; tous convinrent qu'il fallait, en affaire si délicate, consulter le Seigneur. Ils se mirent donc en prières. Le grand prêtre s'approcha de l'autel pour y recevoir la lumière du Très-Haut. Tout à coup, ou un ange, ou une voix du Propitiatoire proféra ces paroles : « Il est temps que s'accomplisse l'oracle d'Isaïe, disant: Il sortira une tige de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette tige. Que tous les membres de la famille de David déposent une baguette d'amandier dans le temple: celui dont la baguette sera trouvée fleurie, et sur laquelle l'esprit de Dieu viendra se reposer sous forme de colombe, deviendra l'époux de la Vierge. »

La voix mystérieuse circonscrivait le sort dans la famille de David, parce que Marie, comme fille unique, était héritière de tous les biens paternels. Or, d'après une loi de Moïse, ayant pour but d'empêcher l'aliénation ou la dispersion des héritages, toute fille héritière était tenue de se marier avec un homme de sa tribu et de sa famille. L'ordre du Seigneur fut publié par des hérauts, au son de la trompette sacrée, dans tout le pays de Juda, et tous les jeunes gens de la famille de David accoururent en nombre. Après que chacun eut déposé sa baguette près de l'autel du Propitiatoire, on offrit des sacrifices au Dieu qui fit fleurir la verge d'Aaron, et on le pria de renouveler le prodige.

Le lendemain, aucune baguette n'ayant fleuri, le grand prêtre consulta de nouveau le Seigneur, et il lui fut répondu, comme autrefois à Samuel, qu'il y avait encore un fils de David qui ne s'était pas présenté à la convocation. En effet, il apparut bientôt qu'il existait un membre de la famille de David, nommé Joseph, qui, plus âgé que les autres prétendants, caché, d'ailleurs, dans une humble condition, et pour quelque autre motif encore, que seule Marie saura avant le monde chrétien, n'avait pas osé venir disputer l'honneur et l'avantage des noces proposées.

Forcé de se mettre enfin sur les rangs, Joseph, à son tour, déposa près de l'autel la baguette du sort. Le lendemain, elle était toute couverte de fleurs, et une blanche colombe descendue du ciel, après l'avoir touchée un instant de son aile, venait se reposer sur la tête de l'élu de Dieu. Symbole charmant et plein de sens, dont personne, excepté peut-être la seule Marie, n'eût alors l'intelligence!

Joseph était donc l'époux réservé par le Seigneur à la Vierge. Tous les jeunes prétendants se résignèrent à leur sort défavorable, hormis un nommé Agab, jeune homme qui, à sa haute naissance, à ses alliances avec les plus puissantes familles de Judée, joignait les avantages d'une fortune considérable. Frustré dans ses espérances, froissé dans son orgueil en se comparant à l'homme de condition si chétive que lui avait préféré un sort, en apparence aveugle et injuste, il brisa sur ses genoux sa baguette aride, dans un transport de désespoir, et courut s'enfermer dans une des grottes du Carmel avec les disciples d'Elie. Dans ce lieu, consacré bientôt à Marie, il prit le culte de la Vierge dont il perdait la main, et se distingua par sa foi et sa sainteté chrétiennes.

Marie, aussitôt appelée, accepta sans hésitation l'époux que lui désignait le ciel. On s'étonna d'une acceptation si prompte et si facile, après la déclaration qu'elle avait faite de son vœu de virginité, et le refus absolu qu'elle avait fait à toute offre de mariage. Nul ne pouvait savoir que ces deux âmes, qu'une mutuelle pureté rendait transparentes l'une à l'autre, s'étaient pénétrées d'un seul regard, et qu'il leur avait été à peine besoin d'une parole furtive pour se donner l'assurance réciproque que leurs deux virginités ne couraient aucun risque en se livrant l'une à l'autre et, qu'au contraire, elles s'accroîtraient et s'embelliraient encore dans ce commerce tout angélique.

Que leur fut-il dévoilé en ce moment de leur glorieuse mission? S'ils avaient pu la pénétrer et l'embrasser tout entière, ils auraient vu qu'il fallait que le Messie sortît à la fois d'une virginité inviolable et d'un mariage réel.

Adam avait été formé d'une terre encore vierge; d'une Vierge devait naître le nouvel Adam. Seul mode de naissance qui, suivant notre manière de voir, fût convenable au Verbe incarné, au régénérateur de l'humanité déchue! Verbe, fils unique du Père, il ne pouvait avoir d'autre père que ce Père céleste, et un père sur la terre lui semble aussi répugnant qu'une mère au ciel. Verbe Rédempteur, sa génération virginale devait être l'image de notre régénération spirituelle, où la volonté et l'action de la chair n'entrent pour rien. La virginité, sorte de milieu entre l'esprit et le corps, était le seul instrument du mystère de l'Incarnation, qui est l'union de Dieu et de l'homme, de la divinité et de la chair. Et c'est pourquoi nous avons vu toutes les prophéties, toutes les figures, tous les emblèmes, tous les mythes, unir dans une corrélation, comme

nécessaire, la virginité et l'Incarnation rédemptrice. Virginité, Incarnation, deux idées qui s'appellent et s'enchaînent l'une l'autre ! Vierge-Mère, Homme-Dieu, deux formules en quelque sorte synonymes, et termes correspondants de l'équation divine !

Et, en même temps, cette maison virginale devait être cachée sous l'ombre protectrice d'un mariage réel.

Il le fallait pour la Mère, il le fallait pour le Fils...

Il le fallait pour la Mère : pour l'honneur de sa chasteté, ainsi mise à l'abri même d'un soupçon; pour la sécurité de sa vie, que la loi de Moïse exposait au risque de la lapidation; pour l'assistance et la protection que réclamait déjà son âge si jeune et si délicat, et qu'exigeraient plus impérieusement certaines phases de son existence; pour l'éclatante manifestation de sa virginité elle-même et de son enfantement virginal, dont le témoignage de Joseph donnera l'irrécusable certitude; pour la paix et la jouissance tranquille de son humilité, n'ayant plus à dévoiler le secret glorieux de la maternité divine, ni à le cacher sous quelque explication embarrassante; enfin, pour l'achèvement en elle du type de la femme dans toutes les conditions de vierge, d'épouse, de veuve: et, sinon de Vierge-Mère — privilège incommunicable, — au moins d'épouse vierge, comme il est arrivé plus d'une fois et jusque sur le trône, dans certains mariages désireux de reproduire le virginal mariage de Nazareth.

Il le fallait pour le Fils : pour son honneur, à lui aussi, pour que sa naissance fût garantie de toute apparence, de tout soupçon d'illégitimité; pour qu'à l'interrogation méprisante : « N'est-ce pas là le fils de l'ouvrier ? » on n'eût pas à ajouter une interrogation plus flétrissante au sujet de sa Mère; pour la protection également, le soutien et l'entretien de son enfance; pour la mise en relief de sa descendance royale, qui, d'après l'usage des Juifs dans la confection de leurs généalogies, ne pouvait être constatée que par le mariage de sa Mère avec un descendant de David; enfin, pour cacher aux démons le mystère de sa naissance miraculeuse et messianique jusqu'au temps où il jugeait convenable de subir leurs assauts et de leur déclarer la guerre.

Mariage nécessaire; mariage réel et valide, quoique virginal et dans l'intention première des deux époux, et dans l'usage qu'ils en firent toujours.

MARIE — SA BEAUTÉ

Pendant que les deux époux sont en regard l'un de l'autre et se disposent à leurs saintes fiançailles, contemplons-les nous-mêmes et tâchons d'en garder une belle et fidèle image.

Marie est belle, d'une beauté qui ne sera dépassée que par la beauté de son Fils. Elle est belle pour qu'il soit beau lui-même, ce Fils fait à sa seule image, comme de sa seule substance. Elle est belle du reflet resplendissant de beauté, que ce Fils, son original avant d'être sa copie, envoie sur elle pour le reprendre ensuite, le réaliser sur sa propre personne en une perfection suprême, et le lui renvoyer avec ce quelque chose d'achevé, qu'il aura pris au foyer de toute beauté visible et invisible. Entre ces deux réflecteurs, Jésus et Marie, c'est le même flux et reflux de splendeur qu'entre les deux réflecteurs éternels et infinis qu'on appelle le Père, foyer et type de toute beauté, et le Verbe, miroir sans tâche et empreinte fidèle de sa substance; avec cette différence favorable à Marie, que le Verbe substantiel, en renvoyant tout au Père, ne peut rien ajouter à sa beauté infinie, tandis que le Verbe incarné, en réfléchissant la beauté de sa Mère, la lui rend avec un éclat surajouté. Aussi, belle à dépasser toute imagination au jour des fiançailles, Marie sera plus belle encore au jour de l'Incarnation et de la maternité divine.

Telle qu'elle apparut la première fois à Joseph, Marie — si nous osons décrire avec les traits vulgaires cette beauté unique, — était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Son port avait de la noblesse, son maintien de la dignité et de l'aisance, sa démarche quelque chose de flexible et de ferme, d'onduleux et de grave. Son visage était d'un bel ovale; son teint de la couleur du froment qui commence à mûrir, mais pur et nuancé de rose. Elle avait le front ouvert et uni, les sourcils bruns et nettement arqués, les yeux d'une teinte où se fondaient le bleu tendre et le vert pâle, le regard d'une vivacité tempérée par une douceur sereine, le nez droit avec des narines légèrement dilatées, la bouche moyenne et gracieuse, les lèvres minces et vermeilles, le menton d'une forme suave et parfaite. Ses cheveux blonds et abondants flottaient librement sur ses épaules, à peine retenus au front et aux tempes par une bandelette. Son pied emplissait à peine une étroite sandale, et sa main délicate montrait, en se déployant, des doigts longs et déliés.

Tout cet ensemble s'accentuait, s'animait et s'exprimait par un doux et habituel sourire, par une voix harmonieuse et sympathique, par un air affable, candide et modeste, par une parole cadencée, calme et pénétrante. Rien qu'à la voir et qu'à l'entendre, on était sous l'empire d'une admiration simple et d'un charme religieux. Saint Denys l'Aréopagite, qui la vit longtemps après, et toujours belle, assure que, s'il n'eût été éclairé alors des lumières de la foi, il l'eût prise pour une de ces belles divinités qu'adorait Athènes.

SAINT JOSEPH

Joseph nous offre un éclat plus voilé, mais il attire et charme par son ombre même.

Il transmettait son origine davidique et son droit royal à Jésus, Fils de son épouse Marie, son Fils aussi, par une adoption au moins tacite et voulue, sinon solennelle et légale.

Sa mission, sa dignité sont si hautes et si exceptionnelles, qu'il a dû être prédestiné avec toutes sortes de grâces et de prérogatives. Aussi, croit-on qu'il a été purifié et sanctifié dès le sein maternel et qu'il a conservé toute sa vie cette innocence originelle.

Il était « juste », ce qui, dans l'Ecriture, exprime l'assemblage de toutes les vertus.

Mais, destiné à tout couvrir, à tout cacher, et la virginité de Marie, et la coopération du Saint-Esprit, et la grandeur du Fils, et le secret du Père, il est obscur et caché lui-même; c'est un nuage, une ombre; l'ombre, a-t-on dit, du Père éternel.

Fils de David, il cache son origine royale dans l'obscurité d'une profession manuelle : il est charpentier, ouvrier quelconque, en bois. Sans doute, il y avait une belle convenance entre cet état et sa fonction de maître de Jésus, qui voulait, en travaillant trente années sur le bois, se préparer au grand ouvrage qui se consommerait sur le bois de la croix; sans doute, aux yeux de Dieu,

l'ouvrier suprême de l'univers, l'architecte de l'arche et du tabernacle, il n'y avait rien de bas dans ce métier; mais aux yeux du monde, la noblesse et de l'homme et de son ministère ne pouvait percer l'ombre de l'atelier de Nazareth.

Son ministère si haut, que lui-même si élevé est au-dessous, puisqu'il commandera à ce qui est infiniment et incomparablement au-dessus de lui, il semble ne le remplir que comme agent impersonnel. Sa personnalité ne s'exprime et ne se révèle ni par les paroles, puisqu'on n'en connaît pas une seule de lui, ni par les actions, puisqu'il n'agit jamais avec initiative ni en pleine possession de sa liberté, qu'il est toujours plus passif qu'actif, il agit moins qu'on ne le fait agir.

Et néanmoins, en vertu de l'antithèse divine, qui est tout le fond du christianisme, sa splendeur sort de son obscurité même; son élévation, de son abaissement; sa gloire, du mépris où les hommes le tiennent.

Cette virginité de Marie, qu'il doit couvrir, il en est aussi, comme époux, le gardien, le possesseur; et par l'apport qu'il y ajoute de sa virginité personnelle, il acquiert un nouveau droit au fruit qui en sortira.....

Il a, en quelque sorte, contribué, non pas à la première formation, mais au développement successif de la chair de Jésus, qu'il a nourrie de son travail et de sa sueur jusqu'à ce qu'elle arrivât au plein accroissement de victime rédemptrice. Oui, on peut dire qu'il y a de la sueur de Joseph dans l'eau vivifiante qui sortit du Cœur de Jésus, sous la lance du soldat.

Enfin, ombre du Père, il est aussi son lieutenant. Il le remplace avec une pleine autorité, et ni Marie, ni même Jésus, ne font rien que sur son ordre et sous sa conduite. Toutes ces ténèbres et toutes ces clartés font à Joseph une atmosphère indéfinissable, où l'on découvre bien des abîmes de sainteté, mais sans rien voir distinctement. Joseph est comme un milieu, un sommet où aboutit et s'accumule toute la sainteté de l'Ancien Testament, dont il fait hommage à Jésus en sa seule personne, et d'où part toute la sainteté du Nouveau, tellement accumulée encore en lui seul, qu'il ne saurait être dépassé que par Jésus et Marie. Qu'on songe, en effet, qu'il avait à sa libre disposition la source et le canal de toute grâce en son épouse, et en son Fils putatif, qui lui étaient, de plus, obligés par justice et par reconnaissance! Qu'on mette alors en regard les services rendus, et la solvabilité, la générosité de ses débiteurs, et on se trouvera en présence d'un monde de grâce, dont les hauteurs, l'immensité, se peuvent bien entrevoir, mais dont les détails presque infinis échappent!

Dans l'époux désigné par le sort divin, l'œil virginal et surnaturalisé de Marie découvrait mieux que nous tant de richesses et de beautés, et c'est pourquoi encore elle accepta si aisément et si vite. Mais son œil de chair ne voyait-il en lui que l'artisan brisé par le travail et par l'âge que nous représentent une certaine tradition et un certain art?

Il est incontestable que Joseph était beaucoup plus âgé qu'elle; mais il n'était pas le vieillard presque caduc qu'on se figure quelquefois. Vieillard, il n'aurait pu couvrir la maternité de Marie, ni, par conséquent, sauver son honneur et sa vie; loin de là, il n'aurait apporté, par son âge disproportionné, qu'un ridicule à la jeune et velle Vierge. Vieillard, pas davantage il n'aurait pu, même dans la vie ordinaire, à plus forte raison dans les voyages et en dangers, remplir auprès de la Mère et de l'Enfant son office de nourricier.

• Il est donc à croire qu'il était dans la maturité de l'âge, aux environs de la quarantième année; et, de plus, qu'il était doué, lui aussi, d'une beauté peu commune; qu'il ne le cédait pas en cela à son figuratif et à son homonyme, le fils de Jacob, dont la Genèse a dit: « Il était beau de visage et ravissant à voir; » que son visage, par conséquent, où Jésus devait si longtemps attacher son regard complaisant et coller ses lèvres aimantes, avait du charme et de l'attrait; que sa stature était majestueuse, son attitude distinguée; toute sa personne, en un mot, en rapport avec son origine, sa destinée et sa fonction.

C'est à Jérusalem, dans le temple même, le 21 novembre, jour anniversaire de la Présentation de Marie, onze ans auparavant, que fut célébrée la cérémonie des fiançailles. La jeune Vierge, donnant la main à Joseph, se présenta devant le grand prêtre, qui, après avoir reçu leur mutuel consentement, inscrivit leurs noms révérés sur les tables annuaires. Joseph mit alors au doigt de sa fiancée un anneau d'améthyste, symbole d'une fidélité qui ne devait être que virginale.

Les deux fiancés revinrent ensemble à Nazareth. Là, ils se séparèrent, en attendant le jour nuptial, et chacun rentra dans sa modeste demeure. Suivant une aimable légende, le grand prêtre avait donné pour compagnes, à Marie, sept jeunes vierges élevées avec elle dans le temple, et leur avait confié à toutes une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre, qu'elles devaient filer pour le service des autels. Elles convinrent de tirer au sort, entre ces divers travaux, celui dont chacune aurait la tâche. La pourpre échut à Marie : « La pourpre ne tombe qu'aux souverains », s'écrièrent en riant les jeunes filles, et elles appelèrent aussitôt Marie, la Reine des Vierges. « Vous ne saviez pas si bien dire, leur répliqua un ange descendu au milieu d'elles, et votre parole sera l'accomplissement de toutes les prophéties. » A la voix et à l'aspect de l'ange, les vierges tombèrent prosternées de terreur, le visage contre terre; mais, en se relevant, elles ne virent plus que la douce figure de Marie, qui priait avec ferveur.

Deux mois s'écoulèrent. Le 23 janvier, date consacrée par la commémoration de l'Eglise, deux cortèges, précédés d'un chœur de musiciens, sortirent à la fois, l'un de la maison de Joseph, l'autre de celle de Marie. Outre les dix jeunes gens, amis de l'époux, et les dix jeunes filles, tenant à la main des lampes allumées, qui accompagnaient officiellement le fiancé et la fiancée, un grand nombre de parents, entre autres tous ceux nommés dans l'Evangile, et, selon l'usage du pays, beaucoup d'amis et de voisins, grossissaient chaque cortège. Les deux fiancés, richement vêtus et couronnés de fleurs, se réunirent sous le dais nuptial. Là, un rabbin prit la main droite de Marie, la mit dans la main droite de Joseph et dit : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, soit avec vous! Que lui-même vous unisse, et qu'il répande sur vous l'abondance de ses bénédictions! »

Tous étaient dans l'admiration, mais le ciel seul avait le secret d'un tel mariage. Aussi, est-il à croire que les anges se chargèrent de le chanter, et qu'ils répétèrent sur les deux époux les paroles du Cantique, épithalame de toutes les noces divines.

SAINT RAYMOND DE PEGNAFORT

DE L'ORDRE DE SAINT DOMINIQUE

Fête le 23 janvier.

Il étend son manteau sur l'eau, et son bourdon à la main il pose résolument le pied sur son radeau ; il relève un pan du manteau et l'attache à son bâton pour en faire une voile. Les matelots le regardent avec étonnement voguer en pleine mer vers Barcelone.

BRILLANTS SUCCÈS DE SES PREMIÈRES ANNÉES
LE PROFESSEUR

Saint Raymond de Pegnafort, disciple du glorieux patriarche saint Dominique et troisième général de son Ordre, naquit en Catalogne, au château de Pegnafort, près de Barcelone, de parents riches et nobles, issus des anciens comtes de Barcelone, et dignes rejetons de la famille royale d'Aragon. Dès sa plus tendre enfance, le petit Raymond laissa paraître les meilleurs indices d'une éminente sainteté. Il parcourut avec un si grand éclat le cours de ses premières études que tout jeune homme, à vingt ans, il fut chargé d'enseigner dans sa ville natale la philosophie et les arts libéraux. Il s'acquitta de ses fonctions, dont il avait compris la haute importance, avec un dévouement admirable. Il sut joindre à son enseignement l'exemple d'une vie irréprochable ; la formation du cœur le préoccupait bien plus que celle de l'esprit : de là ce zèle à inspirer une solide piété à tous ses disciples. Le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations ordinaires, il l'employait à secourir les malheureux et à terminer les différends dans la ville. Ainsi, l'on conserve aux archives de Barcelone un traité d'accommodement fait, en 1204, entre deux chanoines, par la médiation de maître Raymond de Pegnafort.

Résolu de s'adonner à des études plus élevées et de faire un cours de droit civil et canonique, à trente ans, il quitta sa patrie et vint s'établir à Bologne pour entendre les leçons des célèbres professeurs qui enseignaient dans cette ville. Il prit en très peu de temps le grade de docteur en l'un et l'autre droit, et la première chaire de droit-canon lui fut dévolue avec acclamation de toute l'école. D'une générosité, d'un dévouement égal à sa science, il distribuait chaque jour le pain de la vérité sans jamais vouloir recevoir la moindre rémunération. Le sénat de Bologne, admirant ce vertueux désintéressement, et aussi

avec la secrète intention de le retenir dans l'Université, désira lui assigner des appointements sur les deniers publics. Raymond consentit à ne pas quitter l'Université, mais ne reçut les secours pécuniaires que pour en faire bénéficier le curé de sa paroisse et les pauvres de Jésus-Christ.

Les talents, les vertus du pieux docteur le faisaient considérer comme un des plus beaux ornements de cette fameuse école, et sa réputation s'était déjà répandue dans les pays éloignés lorsque l'évêque de Barcelone, Béranger de Palon, revenant de Rome, passa par Bologne (1219). Le dessein du prélat était d'obtenir de saint Dominique quelques-uns de ses disciples et de solliciter Raymond de Pegnafort afin qu'il retournât avec lui en Catalogne. Le saint patriarche, à qui la Providence envoyait tous les jours de nouveaux sujets, fut bientôt en état de le satisfaire. Mais le professeur, déjà accoutumé à sanctifier son travail par la charité, ne paraissait guère disposé à quitter un pays où il travaillait si utilement pour la gloire de Dieu.

Pour l'attaquer par le côté le plus faible, l'évêque lui représenta les besoins de l'Eglise de Barcelone, l'obligation particulière où il était à ne pas se refuser à sa patrie, et le danger qu'il devait craindre de s'écarter de la voie de Dieu en ne suivant que sa volonté propre. Enfin, il lui fit appréhender l'éclat même de cette réputation qui lui attirait de si grands applaudissements. A la fin, Raymond se laissa persuader. D'après le rapport de plusieurs auteurs, aux instances de Béranger, le Pape Honorius III ajouta son commandement, obligeant le serviteur de Dieu à se rendre incessamment en Espagne pour veiller sur l'éducation du jeune roi d'Aragon, Jacques Ier, comme il avait été réglé par l'assemblée nationale de Lérida.

RAYMOND, CHANOINE ET ARCHIDIACRE DE BARCELONE

Ce ne fut cependant pas à la formation de ce prince, mais au service des autels que Raymond voulut d'abord s'appliquer. Pourvu d'un canonicat et bientôt après de la dignité d'archidiacre dans l'Eglise de Barcelone, il se rendit le modèle des ministres du Seigneur par l'innocence de sa vie, sa régularité et son exactitude à tous les offices.

De nouveaux revenus le mirent en état d'augmenter ses libéralités envers les pauvres qu'il appelait « ses créanciers. » Le zèle de la maison de Dieu le dévorait et lui faisait saisir toutes les occasions pour apporter dans le service divin plus de décence et de majesté. La fête de l'Annonciation était alors fort négligée dans les Eglises d'Espagne. Par ses pieuses importunités, le saint prêtre obtint enfin de l'évêque et du Chapitre de Barcelone qu'on célébrerait désormais cette grande fête avec office solennel. Une partie de ses revenus fut consacrée à cette fondation, et au profit des chanoines qui devaient donner l'exemple à tous les ecclésiastiques du diocèse.

Toujours prêt à partager son bien avec l'indigent et à communiquer ses lumières à tous ceux qui venaient le consulter, Raymond de Pegnafort ne se refusait à personne, et il se faisait aimer de tous. Son nom était connu et son mérite également respecté des petits et des grands. Sa tendre piété, sa modestie exemplaire et sa charité sans bornes avaient fait impression sur les esprits et les cœurs. L'éclat de ses vertus contribua plus à la réforme du Chapitre que toute l'autorité dont l'avait revêtu son évêque.

RAYMOND ATTIRÉ PAR LA SAINTETÉ DE SAINT DOMINIQUE

Mais le secret désir de mener une vie plus parfaite, plus pénitente et moins exposée aux yeux des hommes dont il craignait les louanges, le portait à changer d'état. Professeur à Bologne, il avait été témoin des grandes vertus de saint Dominique et des miracles que Dieu opérait par ses mains. Il voyait alors avec le même plaisir la vie tout angélique de ses premiers disciples établis depuis peu à Barcelone. Comme s'il eût entendu la voix de Dieu qui l'appelait à la retraite pour le préparer à l'apostolat, il résolut de devenir l'imitateur et le frère de ceux qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer. Il demanda humblement l'habit et le reçut le vendredi 1er avril 1222, huit mois après la mort du saint fondateur. Son exemple attira dans le même Ordre plusieurs grands personnages encore moins distingués par leur naissance que par leur doctrine. Rien n'édifiait davantage que la profonde humilité et la simplicité vraiment angélique du nouveau religieux. Il était dans sa quarante-septième année, et jamais on ne le vit ni moins soumis que le plus jeune des novices, ni moins ardent à embrasser tous les moyens nécessaires à l'acquisition des vertus religieuses. Pour se rendre semblable au grand modèle de tous les saints, et pour imiter l'humilité et l'obéissance de l'Homme-Dieu, il voulut dépendre en toutes choses des conseils d'un directeur. Ce fut sur une parfaite abnégation de lui-même qu'il construisit l'édifice de sa sainteté. Les grâces qu'il recevait dans l'oraison augmentèrent toujours en lui la soif de se mortifier et de se rendre utile au prochain. Les supérieurs profitèrent sagement de ces dispositions pour faire fructifier ses talents. Il avait demandé qu'on lui imposât une sévère pénitence afin d'expier, disait-il, les vaines complaisances qu'il avait eues en enseignant dans le monde. On lui ordonna de composer dans cet esprit une somme des cas de conscience pour la commodité des confesseurs de l'Ordre. Raymond entreprit ce travail et l'exécuta avec cette exactitude que l'on admire d'autant plus qu'il a travaillé sans modèle. Son ouvrage, « également utile aux pénitents et nécessaire aux confesseurs, » selon l'expression de Clément VIII, est le premier du genre.

L'auteur y résout toutes les difficultés, et décide les cas presque toujours par l'autorité de l'Ecriture Sainte et des Canons, ou par la doctrine des Pères et les décrets des Papes, rarement par ses lumières particulières. Le zèle du salut des âmes ne lui permit pas de se borner à prier et à écrire. Il devait commencer par l'oraison et la retraite. L'obéissance lui mit la plume à la main. A une occupation si sainte et déjà si utile au prochain, il ajouta bientôt les autres fonctions de la vie apostolique, et les remplit toutes avec le succès que promettaient ses saintes dispositions.

IL PRÊCHE LA CROISADE CONTRE LES MAURES

En 1229, le pape Grégoire IX envoya en Espagne le cardinal Sabin pour des affaires de grave importance, et surtout dans le but spécial d'exhorter les princes de la contrée à poursuivre vaillamment la guerre contre les Maures. Arrivé à Barcelone, le cardinal, qui connaissait déjà saint Raymond, le choisit pour son premier assistant et coadjuteur dans la charge de légat. Contraint par l'obéissance de s'arracher à la vie calme de son couvent, témoin de ses entretiens familiers avec Dieu, le

Bienheureux accepta ce lourd fardeau avec la joie et le désintéressement d'un véritable apôtre. Il voulut constamment marcher à pied avec son compagnon, et, malgré les plus rudes fatigues, ne consentit jamais à s'écarter du régime de sa communauté. A chaque station, il devançait le prélat d'une ou de deux journées, annonçait son approche, prêchait l'indulgence de la croisade, écoutait les confesssions et disposait habilement les cœurs à l'arrivée du cardinal, qui trouvait des esprits préparés et résolus, des instruments dociles aux moindres désirs du Souverain Pontife. Aussi conçut-il pour le Saint la plus vive reconnaissance. Il aurait voulu le ramener avec lui à Rome, mais il ne put, cette fois, vaincre sa résistance.

RAYMOND, CONFESSEUR DU PAPE

Une telle lumière ne devait plus longtemps demeurer sous le boisseau. A son retour, le légat ne manqua pas de conférer avec Sa Sainteté des mérites du Saint, des importants services rendus par lui à l'Eglise et du zèle apostolique qu'il avait déployé pour le prompt succès de la mission. Le Pape, touché d'un aussi entier dévouement au Saint-Siège et affectionné à l'Ordre de saint Dominique, fit venir Raymond à Rome et le prit pour son chapelain, pénitencier et confesseur. En qualité de confesseur, l'homme de Dieu imposait comme pénitence au Pape d'expédier charitablement et sur-le-champ les causes des pauvres gens sans protecteur. Sa Sainteté, émue, se soumettait volontiers à la pénitence et enjoignait à l'homme de Dieu de les expédier lui-même. A cette occasion, il l'appelait « le père des pauvres. »

Pendant le séjour du Bienheureux à Rome, l'archevêché de Tarragone vint à vaquer par la mort d'Esparague, métropolitain de la couronne d'Aragon. Le Souverain Pontife le lui conféra avec ordre de l'accepter à bref délai. Saint Raymond, profondément attristé, le supplia de ne pas le charger d'un fardeau trop lourd pour lui. Devant l'insuccès de ses supplications, il tomba dangereusement malade. Grégoire IX, dans la crainte de perdre un ministre si utile à l'Eglise, céda; mais le Saint dut lui-même nommer le futur archevêque.

Peu après, exténué par ses oraisons, ses veilles, travaux et macérations, Raymond retomba dans un état qui inspira de sérieuses inquiétudes. Les médecins lui conseillèrent de retourner en Espagne. Il prit donc congé de Grégoire IX, affligé de le voir s'éloigner; il sortit de Rome comme il y était entré, sans bénéfices ni pensions, sans rien de ce qui aurait pu ternir la pauvreté de sa vie religieuse et démentir sa constante humilité. Accompagné de quatre religieux, il choisit la voie de mer et débarqua à Tossa, à douze lieues de Barcelone.

SAINT RAYMOND DE RETOUR A BARCELONE UNE DE SES JOURNÉES

Rentré dans son couvent de Barcelone, il reprit l'observance en tous les points de la règle, avec une rigueur digne de sa vertu, et crut dès lors le moment venu pour lui de se recueillir et de se reposer en Dieu. Mais sa réputation de doctrine et de sainteté était si répandue que bientôt on accourut de toutes parts demander au pénitencier du Pape la solution des cas de conscience les plus difficiles. Comme il aimait avant tout la vie intérieure et fuyait les visites incompatibles avec ses saints exercices, il résigna humblement la majeure partie de sa charge et ne se réserva les pouvoirs qu'en faveur des religieux de son Ordre et de celui de saint François. Sur la demande de plusieurs évêques, il ne put refuser de composer le cérémonial à observer dans la visite des églises et de tracer aux commerçants la ligne de conduite à tenir pour ne pas offenser Dieu dans les affaires du négoce, en leur indiquant les cas où ils sont tenus à restitution. C'est en cent endroits de sa vie qu'il se montre ainsi l'admirable docteur du sacrement de Pénitence. L'Eglise, en l'oraison de sa fête, lui fait décerner ce titre par la bouche de ses enfants et attire leur attention sur cette mission spéciale du Bienheureux dans l'Eglise.

Mais la grande préoccupation de saint Raymond était toujours de se sanctifier afin de pouvoir sanctifier les âmes. Indulgent pour les autres, il était, comme tous les serviteurs de Dieu, d'une rigueur extrême pour sa personne. Tous les jours, sauf le dimanche, il ne prenait qu'une légère collation, et la nuit de sanglantes disciplines. Après Complies et Matines, il visitait tous les autels de l'église et faisait à chacun une profonde prostration et révérence. Sa prière était continuelle et presque toujours accompagnée d'abondantes larmes. Il assistait aux heures canoniales avec la ferveur d'un séraphin. Notre-Seigneur lui avait même donné pour familier un de ses anges. Un peu avant que la cloche du couvent sonnât Matines, ce céleste compagnon lui servait d'excitateur et le conviait à venir faire oraison. Après l'office de Matines, il avait peine à s'arracher aux charmes que son âme prenait à s'entretenir avec Dieu dans le profond silence de la nuit et prolongeait sa prière jusqu'à ce que son corps épuisé vînt lui imposer impérieusement un peu de repos. Bientôt commençait sa dévote préparation au saint sacrifice de la messe. Il ne montait jamais à l'autel sans avoir confessé ses plus légères fragilités. Il disait souvent lui-même : « Les jours où de graves empêchements m'ont privé de la sainte messe ont été pour moi des jours de deuil et d'affliction. » Sa conversation était douce, affable, et chacun de ses entretiens une école de vertu pour son entourage; il ne laissa jamais paraître l'ombre d'une impatience et n'eût pas toléré le moindre murmure devant lui; les esprits détracteurs et méchants trouvaient en lui un censeur, et les absents un éloquent avocat.

SAINT RAYMOND ET L'ORDRE DE LA MERCI

L'un des plus beaux témoignages de son zèle ardent, l'un des plus éclatants rayons de sa gloire immortelle est sans contredit la grande part qu'il prit à l'institution de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs, fondé sous le roi Jacques Ier le Conquérant, grâce à une révélation d'en haut, faite simultanément dans le cours d'une même nuit au monarque, à notre Bienheureux et à Pierre Nolasque, son fils spirituel, saint gentilhomme français, précepteur du roi Jacques. Notre-Dame leur apparut à tous trois et leur révéla que la fondation d'un Ordre dont les religieux s'obligeraient par vœu particulier à s'employer au rachat des chrétiens retenus captifs chez les Sarrasins serait en ce moment spécialement agréable à son adorable Fils.

Pierre Nolasque, vivement touché du sort de ces infortunés chrétiens, prenait déjà les mesures nécessaires pour exécuter cette œuvre de miséricorde. Il fut frappé de la coïncidence : comme il ne faisait rien sans consulter son père spirituel,

saint Raymond, il vint lui communiquer sa vision. Sa surprise augmenta en apprenant que son directeur avait vu la même chose et reçu de la Vierge Marie commandement de le fortifier dans son dessein. Dès lors, sûrs de la volonté de Dieu, les deux saints songèrent aux moyens d'exécution. Il fallait le consentement du roi et de l'évêque. Ils allèrent d'abord trouver le prince. Celui-ci les écouta avec une joie d'autant plus sensible que la même nuit il avait été favorisé d'une vision semblable à celle de ses interlocuteurs; il offrit de grand cœur à la sainte entreprise le concours de son autorité et de ses trésors, et se chargea même de faire agréer la proposition par l'évêque. Ils conférèrent ensemble sur la triple apparition de la Sainte Vierge et l'érection du nouvel Ordre fut résolue en vertu d'un induit spécial que les rois d'Aragon avaient reçu du Saint-Siège.

Le jour de saint Laurent, 10 août 1223, fut choisi pour l'institution solennelle. Le roi, accompagné de toute sa cour et des magistrats de Barcelone, se rendit dans l'église cathédrale dite Sainte-Croix de Jérusalem. L'évêque Béranger officia pontificalement. Saint Raymond monta en chaire et protesta devant tout le peuple que Dieu avait miraculeusement révélé au roi, à Pierre Nolasque et à lui-même sa volonté touchant l'institution de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, pour la rédemption des captifs. A l'issue de l'offrande, le roi et saint Raymond présentèrent le nouveau fondateur à l'évêque qui le revêtit de l'habit de l'Ordre. Pierre Nolasque le donna à son tour à treize gentilshommes dont les deux premiers étaient Guillaume de Bas, seigneur de Montpellier, et son cousin Arnaud de Carcassonne. La messe achevée, le prince conduisit saint Pierre Nolasque, avec ses religieux, à son propre palais, dans le quartier qu'il leur avait fait préparer pour leur servir de monastère.

Plus tard, le pape Grégoire, sur les instances de notre Saint, confirma solennellement l'Ordre naissant, à Pérouse, le 16 janvier 1235. Doué d'une merveilleuse intuition sur les vues du Seigneur et désireux de voir la volonté de Dieu s'accomplir sur la terre comme elle s'accomplit dans le ciel, saint Raymond employa dès lors le reste de sa vie à répandre, à favoriser la famille de saint Pierre Nolasque, car il savait combien elle serait profitable aux intérêts de la chrétienté. Ses espérances ne furent pas trompées ; l'histoire ecclésiastique en fait foi. L'Ordre, en effet, n'a pas seulement envoyé à une foule innombrable de chrétiens captifs des sauveurs, aux Maures eux-mêmes de zélés apôtres, mais il a fourni plusieurs saints, de grands serviteurs de Dieu, de glorieux martyrs, d'intrépides confesseurs de la foi et d'illustres prélats.

LE SERVITEUR DE DIEU S'EMBARQUE SUR UN MANTEAU

Les princes les plus chrétiens sont toujours hommes et d'autant plus exposés à de fréquentes chutes que leur pouvoir est plus absolu, leurs convoitises moins contrôlées et leurs plaisirs plus faciles. Dans un voyage à Majorque, dans les îles Baléares, Jacques Ier se fit accompagner par le Bienheureux, et, oubliant un moment le respect qu'il lui témoignait d'ordinaire, fit clandestinement embarquer avec eux une courtisane.

A Majorque, Raymond, averti, le pressa de la renvoyer. Il le lui promit, mais ne tint pas sa promesse. Le Saint, mécontent, demanda la permission de retourner à Barcelone ; le roi la lui refusa et défendit secrètement, sous peine de mort, à tous les mariniers de la côte, de le laisser embarquer.

Le Bienheureux, ignorant la défense, une nuit, après Matines, demanda la bénédiction du prieur du couvent, et prit le chemin du port pour monter avec son compagnon à bord d'un navire qui remettait à la voile pour Barcelone. Repoussé par tous, il gagna le port de Sedelier, à trois lieues de là, où il trouva des barques chargées prêtes à partir. Nul ne voulut le recevoir. Alors, il s'empara du manteau de son compagnon, vint sur la pointe d'un petit promontoire, disant: « Un roi de la terre nous ferme le passage; le roi du ciel y suppléera. » A ces mots, avec la foi d'Elie et d'Élisée, il étendit son manteau sur les flots, prit son bourdon à la main, fit le signe de la croix et posa résolument le pied sur son radeau. Il pria son compagnon de le venir rejoindre après avoir fait un nouveau signe de croix, mais celui-ci sentit sa foi défaillir et préféra la sécurité du port aux hasards d'une telle embarcation. Le Saint releva en haut la moitié du manteau pour en faire une voile et l'attacha au nœud du bourdon planté au milieu en guise de mât. Un vent favorable ne tarda pas à se lever et le poussa en pleine mer pendant que les matelots du rivage se regardaient, muets d'étonnement. Six heures après, saint Raymond, en vue de Barcelone, avait parcouru 23 lieues marines. Il débarqua dans le port, se revêtit de son manteau, aussi sec que s'il l'eût tiré de l'armoire, et reprenant son bourdon, se dirigea droit vers le couvent. Les portes en étaient fermées; néanmoins il entra, apparut soudain au milieu de ses frères et aux pieds du prieur pour lui demander sa bénédiction. Ce prodige inouï se répandit bientôt dans toute la ville. Plusieurs personnes avaient assisté à son débarquement. Le roi, informé de ce qui s'était passé, rentra en lui-même, et suivit depuis plus fidèlement les avis du Saint.

ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES — SA MORT

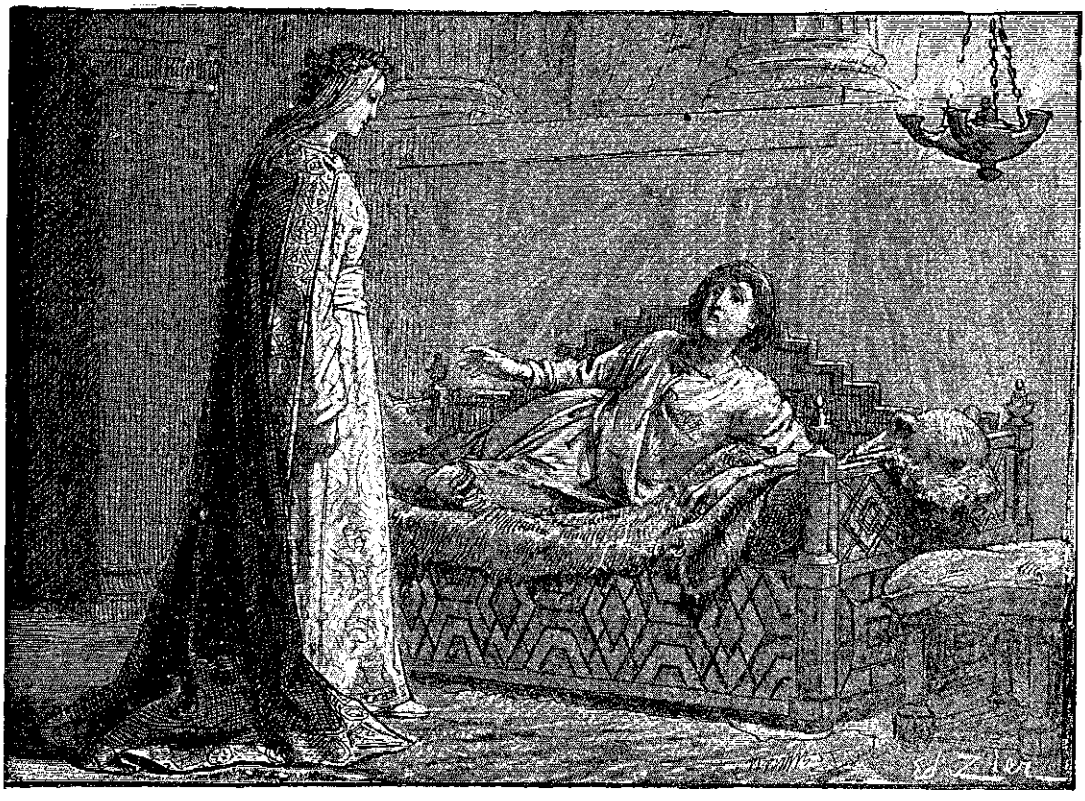
Saint Raymond sut, par révélation, que Dieu désirait employer ses frères à la conversion des infidèles, des Maures et des Juifs dont l'Espagne et l'Afrique étaient alors infectées. Il établit immédiatement des cours d'hébreu et d'arabe à Tunis et à Murcie pour donner aux religieux de son Ordre versés dans ces langues, la faculté d'adresser avec fruit la parole de Dieu à ces âmes égarées. Encouragements, exemples, aumônes, il n'oublia rien pour assurer le succès de la généreuse entreprise. Le ciel féconda ses efforts, et, en 1256, il pouvait écrire lui-même à son général que 10 000 Sarrasins avaient reçu le baptême. Comme l'orgueilleuse classe des savants ne voulait pas se rendre, il pria saint Thomas d'Aquin de réfuter leurs erreurs. Le docteur angélique obéit, composa sa « Somme contre les Gentils ».

Les trente-cinq dernières années de sa vie, Raymond les consacra à ces œuvres apostoliques, car, malgré tant de travaux et d'austérité, il parvint à une extrême vieillesse, tant il est vrai que Dieu rend toujours au centuple le peu de force dépensé à son service. Sans autre maladie que celle de son grand âge, saint Raymond de Pegnafort s'endormit doucement dans les bras du Seigneur, le 6 janvier, jour de l'Epiphanie 1275, sur les 6 heures du matin. Dans ses derniers moments, les rois de Castille et d'Aragon le visitèrent avec leur cour et s'estimèrent heureux de recevoir sa suprême bénédiction.

SAINT JEAN L'AUMÔNIER

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

Fête le 23 janvier.



Apparition de la Miséricorde à saint Jean l'Aumônier, enfant.

JEAN DANS L'ILE DE CHYPRE

Jean, que sa miséricordieuse et inépuisable charité fit surnommer l'Aumônier, naquit dans l'île de Chypre, pendant la seconde moitié du VI^e^ siècle. Son père, qui s'appelait Epiphane, avait reçu le gouvernement de l'île célèbre; et plus d'une fois, en contemplant le berceau de son fils, rêva-t-il pour lui les honneurs que l'empereur de Constantinople destinait au premier magistrat de Salamine; mais Jésus-Christ le destinait à de plus grandes choses et à une gloire plus durable et plus pure.

En attendant, Jean reçut une éducation brillante et surtout chrétienne; il en profita merveilleusement. Puis, son père songea à lui faire contracter un mariage en rapport avec sa haute condition, mais le jeune homme ne se sentait pas d'attrait pour cet état de vie. Epiphane insista, et Jean, dans un esprit de respect et d'obéissance pour son père, crut devoir céder. Il se maria, et, quelques années après, il était devenu le père de plusieurs enfants. Comme époux et comme père, sa vie pouvait servir de modèle à ses concitoyens; mais c'était dans une autre carrière que Dieu le voulait. Il lui enleva ses enfants qui moururent tous au bout de peu de temps; bientôt après, il perdit sa femme et demeura seul.

Rejetant tout ce qui pouvait y avoir encore de trop mondain dans sa manière de vivre, il entra comme dans une existence toute nouvelle, et, au lieu de femme et d'enfants, il adopta pour famille les pauvres qui devinrent les véritables propriétaires de ses biens, et lui n'en paraissait que l'administrateur et le dispensateur.

JEAN SUR LA CHAIRE DE SAINT MARC

Le nom du charitable ami des pauvres ne tarda pas à devenir célèbre en Chypre, en Egypte, à Constantinople, et jusqu'auprès de l'empereur Héraclius. Or, en ce temps, la ville d'Alexandrie perdit son patriarche Théodore Scribon, qui fut massacré par les hérétiques (609). Dans ces douloureuses conjonctures, elle envoya une députation à Constantinople pour exposer à l'empereur son désir d'avoir un homme du mérite de Jean pour pontife et pour pasteur, et le supplier de lui prêter son puissant concours dans cette affaire.

Héraclius envoie un messager à Chypre ; Jean, mandé à la cour, se hâte de venir, l'empereur lui fait connaître le choix de l'Eglise d'Alexandrie, et s'efforce par tous les moyens possibles d'obtenir son consentement. Mais il fallut les instances réunies du patrice Nicétas et de l'empereur pour forcer l'humilité de Jean, qui finit par accéder à leurs désirs.

Jean commença par défendre l'intégrité de la foi contre les factions hérétiques qui dévastaient son troupeau. Par ses soins, les églises, oratoires et autres lieux consacrés au culte catholique, peu nombreux à son arrivée, s'élevèrent bientôt à soixante-dix. Il proscrivit énergiquement du sein du clergé l'odieuse lèpre de la simonie. Enfin il se multiplia pour ramener au sein de la vénérable Eglise les malheureux fidèles qui s'étaient laissés séduire par les artifices de l'hérésie.

LES SEIGNEURS DU PATRIARCHE — UN INFATIGABLE MENDIANT

L'influence du patriarche d'Alexandrie était grande en Egypte. Jean s'empressa de la mettre tout entière au service du bien, de la vérité et du salut des âmes, à la défense des pauvres et des faibles. Mais ce dont il ne pouvait se rassasier, c'était de faire l'aumône ; on se serait fatigué à la demander plutôt que lui de la donner. Il fit construire des hospices pour les étrangers et les pèlerins, des hôpitaux pour les malades, des asiles pour les mendiants, et leur assigna des revenus. Il fit établir sept maisons, toutes meublées à cet effet, pour que les pauvres femmes pussent y être soignées au temps de leurs couches.

Tel était le nouveau successeur de saint Marc. A son arrivée dans sa ville métropolitaine, à peine avait-il pris possession de son siège, qu'il avait réuni les intendants et les secrétaires du patriarcat : « Avant toutes choses, mes frères, leur dit-il, il faut rendre au Christ les services qu'il attend de nous. Allez donc par la cité tout entière et inscrivez soigneusement les noms de tous mes seigneurs. » Les intendants ne comprenaient point : « Et quels sont donc les seigneurs du patriarche ? » demandèrent-ils. « Ce sont ceux que vous appelez pauvres et mendiants, repartit l'archevêque, moi je les nomme mes seigneurs et mes protecteurs ; c'est par eux que j'espère conquérir une place au royaume des cieux. »

Quand les envoyés revinrent de leur mission, ils avaient relevé les noms de sept mille cinq cents indigents ; le prélat régla sur-le-champ l'aumône qui serait distribuée tous les jours à chacun.

Un étranger entendant raconter aux habitants de la cité les merveilles de charité de leur saint évêque, ne voulut point croire pareil récit, et il voulut en faire l'expérience.

Le voilà donc qui se revêt de haillons, donne à toute sa personne un aspect sordide et misérable, et va se placer sur le chemin de Jean l'Aumônier. « Seigneur, lui dit-il, quand il le vit passer, ayez pitié d'un pauvre captif vendu comme esclave. »

L'archevêque lui fait remettre aussitôt six pièces d'argent. Le faux mendiant s'incline avec une reconnaissance simulée, s'échappe par une rue voisine, échange immédiatement son costume contre un autre non moins misérable, et va attendre l'homme de Dieu un peu plus loin. « Seigneur, dit-il encore à la vue du prélat, ayez pitié d'un pauvre malheureux. » Le patriarche ordonne de lui donner six pièces d'argent. L'intendant obéit ; mais ensuite il s'approche de son maître et lui dit à l'oreille : « C'est le même que tout à l'heure. » Une troisième fois le solliciteur, déguisé d'une autre façon, se présente : « Mais c'est encore le même, » dit l'intendant : « Donnez-lui douze pièces, repartit le patriarche, qui sait si ce n'est pas Jésus-Christ qui veut me tenter? »

DÉLICATESSE INGÉNIEUSE ET PATERNELLE

On avait informé l'Aumônier de l'état précaire où se trouvait le fils d'un chrétien très charitable. Son père avait coutume de donner aux pauvres tout ce qu'il gagnait, et, quant à son fils, il le recommandait à la Bienheureuse Vierge Marie, car il avait en elle beaucoup de confiance, et passait une partie de ses jours et de ses nuits à prier dans une église qui lui était dédiée.

Cet homme venait de mourir, laissant son fils dans une grande pauvreté. « Je dois le tirer de cette situation, pensa le patriarche, mais comment le faire sans humilier le jeune homme en ayant l'air de lui faire l'aumône comme à un mendiant vulgaire? »

Il réfléchissait un peu : « Nous sommes tous frères selon la nature par Adam et Noé, et selon la grâce par Jésus-Christ, » se dit-il ; il fait donc appeler un notaire de ses amis nommé Théopemptus : « Prenez un vieux parchemin, lui dit-il, et dressez une pièce témoignant que le père de ce jeune homme et moi, nous étions cousins ; puis faites-la connaître au fils et qu'il vienne me trouver sans crainte. »

Le jurisconsulte suivit la consigne en tout point. Le jeune Alexandrin, très flatté d'apprendre qu'il était parent du patriarche, vint se présenter à lui, accompagné de Théopemptus. Le prélat reçut « son cousin » à bras ouverts, l'embrassa comme un fils et lui fit les dons les plus magnifiques.

Peu de temps après, le ciel, favorisant la chose, il réussit à lui faire épouser une riche héritière d'Alexandrie ; la situation du fils se trouva ainsi au-dessus de ce qu'avait été jadis celle de son père. « Je veux, disait le patriarche, voir se réaliser la parole de l'Ecriture : *Je n'ai pas vu le juste abandonné, ni sa race cherchant du pain.* »

LES ÉCONOMES TROP ÉCONOMES — DIEU REND EN PROPORTION DE CE QU'ON LUI PRÊTE

Un jour, le successeur de l'évangéliste saint Marc se rendait à l'Eglise selon sa coutume ; un noble Egyptien s'approche de lui et implore sa tendresse. Il y a peu de jours encore, riche citoyen, il s'était vu dépouillé par des voleurs, et réduit à la dernière misère. « Donnez-lui quinze livres d'or, » dit le pontife à son intendant. Ce dernier, cédant à une tentation de désobéissance, ne remit au malheureux spolié que la somme de cinq livres.

Comme le patriarche sortait de la basilique, après les divins offices, une veuve très riche s'approche à son tour et dépose entre ses mains un acte de donation par lequel elle offrait à l'Eglise la somme de cinq cents livres.

Le pontife reçoit le billet, et pendant qu'il en prend connaissance, une lumière intérieure lui révèle que son ordre avait été mal exécuté.

Il appelle les distributeurs de ses aumônes : « Avez-vous donné à cet homme les quinze livres d'or? demanda-t-il. — Oui, seigneur, » répondent-ils tous ensemble. Il insiste ; ceux-ci persistent dans leur mensonge. Séance tenante, il fait venir le pauvre. « Mon fils, combien vous a-t-on donné? — Cinq livres, » dit le pauvre. Confusion des intendants. « Eh bien! reprit le patriarche

en leur montrant l'acte de donation qu'il venait de recevoir, en punition de votre peu de foi, Dieu vous prive de mille livres; si vous aviez donné à ce malheureux quinze livres, comme je l'avais ordonné, le Seigneur, par la main de cette généreuse veuve, vous aurait rendu quinze cents livres. »

Et comme preuve de ses paroles : « Faites appeler cette pieuse femme, » dit-il. Celle-ci se hâta d'accourir apportant la somme promise. « Dites-moi, lui demanda le patriarche, est-ce bien là ce que vous aviez résolu dès le commencement de donner à Dieu?

— A la vérité, seigneur, répondit celle-ci, tout effrayée de voir le Saint au courant d'une chose qui n'avait eu qu'elle seule pour témoin, j'avais d'abord écrit mille cinq cents, mais peu de temps après, ayant ouvert de nouveau le billet, je trouvai que le mot mille avait été effacé; j'en conclus que Dieu ne voulait pas que j'en donnasse plus de cinq cents. »

A ces mots, les économes, saisis de crainte, se jettent aux pieds de l'archevêque en demandant pardon de leur désobéissance, pendant que celui-ci, après avoir prié Dieu de combler de ses bénédictions cette veuve amie du Christ, la renvoie dans sa maison.

LA CHARITÉ DE L'AUMONIER S'ÉTEND AU LOIN

Au mois d'avril 614, la grande armée des Perses commandées par Rasmiz, surnommé Serbar (sanglier royal), après s'être emparée de Damas, encouragée par les juifs, envahit toute la Palestine.

Jérusalem fut emportée d'assaut; la ville entière fut mise à sac : les moines, les religieuses, les habitants, poursuivis de toutes parts, furent égorgés dans leurs cellules, dans les rues, dans les églises; le massacre dura trois jours. Les églises furent rasées jusqu'aux fondements.

Vingt mille chrétiens captifs prirent la route de l'Orient à la suite de la vraie Croix, prisonnière, elle aussi, des païens.

En ces tristes conjonctures, on vit arriver en Egypte une foule de fugitifs échappés au glaive. Saint Jean l'Aumônier se multiplia pour subvenir à tant de misères.

Il n'oublia point ceux qui étaient restés dans leur pays ravagé, il se hâta d'envoyer sur les lieux un pieux chrétien, nommé Crésippe, avec beaucoup d'argent, de blé, de provisions diverses et des vêtements, portés par une grande caravane de bêtes de somme. Les monastères de Palestine, Jérusalem, toutes les villes de Syrie ressentirent les effets de sa charité.

Dès que le pieux abbé Modeste se mit à l'œuvre pour en relever les ruines, saint Jean l'Aumônier lui envoya mille pièces d'or, mille sacs de froment, mille sacs de légumes, mille livres de fer, mille charges de poisson sec, mille vases de vin et mille ouvriers égyptiens avec une lettre où il disait : « Pardonnez-moi si je ne vous envoie rien qui soit digne des temples du Christ; je voudrais aller moi-même travailler à la maison de sa sainte résurrection. »

LES INTENDANTS PARCIMONIEUX — COMMENT L'ANGE DE LA MISÉRICORDE RÉVEILLA SAINT JEAN L'AUMONIER — JÉSUS-CHRIST LUI REND LE CENTUPLE

Les intendants du patriarche vinrent un jour se plaindre de certains solliciteurs : « Il y a, dirent-ils au Saint, parmi les réfugiés arrivés de Palestine, de jeunes personnes bien mises, le cou orné d'un collier, qui viennent demander leur part des distributions faites aux indigents; faut-il leur donner aussi? »

A cette question, le visage si doux du prélat changea soudain d'aspect.

« Si vous voulez être les ministres, si vous voulez être les distributeurs des aumônes de l'humble et pauvre Jean, ou plutôt du Christ lui-même, obéissez à ses ordres et donnez à ceux qui vous demandent. Si vous croyez ne devoir secourir aucun solliciteur sans une enquête préalable, sachez que ni le Christ ni l'humble Jean n'ont besoin de ministres curieux. Si ce que nous distribuons nous appartenait, nous pourrions avoir la main moins large, mais puisque tout cela est à Dieu, donnons-le comme il veut que nous le donnions. »

Il continua à parler de la sorte, cherchant à réveiller leur foi et leur confiance en la bonté du Père céleste, et voyant qu'il y avait réussi, il leur raconta le trait suivant :

« Quand j'avais quinze ans et que j'habitais encore l'île de Chypre, ma patrie, je vis en songe une vierge d'une beauté si merveilleuse, que nulle langue humaine ne saurait la décrire; ses vêtements étaient splendides et sur sa tête brillait une couronne d'olivier. Elle s'approcha, se tint debout près de moi, et, me poussant du bras, elle me tira de mon sommeil; ouvrant alors les yeux, je la vis très réellement devant moi. Ce n'était plus un rêve.

« Qui êtes-vous, lui dis-je, d'où venez-vous? comment avez-vous osé vous approcher de moi pendant mon sommeil? »

» Un sourire céleste rayonna sur son visage, et d'une voix douce et suave, elle me dit :

« Je suis la première des filles d'un grand roi, et si tu sais m'avoir pour amie, je te ferai entrer dans son intimité. Nul autant que moi ne possède sa confiance. Quand il descendait sur la terre, et qu'il y prenait une chair mortelle, c'est moi qui le lui conseillais. »

» Et, achevant ses mots, elle disparut.

» Pour moi, ayant repris l'usage de mes sens, je pensais à ce que je venais de voir et d'entendre. C'est la miséricorde, me disai-je; n'est-ce pas grâce à elle que Dieu est venu sur la terre, et qu'il s'est montré aux hommes comme l'un d'entre eux?

» Je me levai et je pris le chemin de l'église. Le jour commençait à poindre, je rencontre un pauvre à peine couvert de quelques haillons et tremblant de froid. Aussitôt, me dépouillant du manteau dont je m'étais enveloppé, je le lui donne en me disant à moi-même : Je vais voir maintenant si ce que j'ai vu est vrai, ou si ce n'est qu'une illusion. Je n'avais pas encore atteint l'église quand un homme, aux vêtements blancs, arriva près de moi : « Cher ami, dit-il, recevez ceci. » En même temps, il déposait dans mes mains une bourse contenant cent pièces d'or. J'acceptai d'abord avec plaisir, mais un instant après je m'en repentis, car enfin, je n'en avais pas besoin. Je me retournai donc pour les rendre, mais l'inconnu avait disparu. Je compris alors que ma vision n'avait pas été un effet de mon imagination, mais une vision véritable. A partir de ce jour, toutes les fois que je donnai quelque chose : Voyons, me disais-je, si Notre-Seigneur va me rendre le centuple, suivant sa promesse. J'ai fait cela mille fois, et jamais mon attente n'a été trompée. Cesse, me suis-je dit alors, de vérifier ainsi la bonté de Dieu, donne sans calculer. Jusqu'à quand tenteras-tu celui qu'on ne peut tenter?

» Eh bien! après cela, comment pourrais-je m'associer aux sentiments d'hésitation d'aumôniers défiants et parcimonieux? »

GRANDES VERTUS DE SAINT JEAN L'AUMONIER

Suivant un usage établi autrefois par saint Paul le grand apôtre, saint Jean mettait un soin tout particulier à juger les différends qui s'élevaient entre chrétiens. Il se plaisait à écouter les humbles et les petits, les pauvres et les malheureux; et toujours il les renvoyait satisfaits. Un jour, le patriarche n'avait eu aucune occasion de procurer l'aumône spirituelle à ses enfants. Personne ne s'était présenté à son tribunal; et le soir il revint à sa demeure l'âme remplie de tristesse; et comme on lui en demandait la cause : « Hélas! répondit-il doucement, le pauvre Jean n'a reçu aujourd'hui un bienfait de personne, et il n'a pu offrir au Christ aucune expiation pour ses grands et nombreux péchés.

— Hé! très bienheureux seigneur, reprit son interlocuteur, n'est-ce pas au contraire un grand sujet de joie que vous ayez établi, au sein du peuple confié à vos soins, une telle entente et une telle paix; que toute dispute et tout procès ayant cessé, les fidèles vivent sur la terre dans une concorde semblable à celle des anges dans le ciel? » Cette réflexion rendit la joie au doux pasteur, qui rentra dans sa maison en bénissant Dieu.

LES ÉPREUVES DANS LES BONNES ŒUVRES

Saint Jean était d'une constance admirable au sein des épreuves. Ainsi, les treize navires que possédait l'Eglise d'Alexandrie furent surpris par une tempête sur l'Adriatique; tout ce qu'ils portaient devint la proie des flots en fureur; les matelots purent à peine échapper au naufrage, et ramener au port les vaisseaux vides et avariés. Epouvantés de leur responsabilité, ils coururent se réfugier dans une église sous la protection du droit d'asile dont elle jouissait.

Dès que le patriarche apprit le désastre : « Soyez béni, mon Dieu, dit-il, en cela comme en tout le reste! » et il écrivit sur-le-champ aux malheureux matelots une lettre aussi courte que touchante : « Mes frères, le Seigneur nous l'avait donné, le Seigneur nous l'a ôté. Sortez et soyez sans crainte, Dieu pourvoira aux nécessités de demain. »

L'aumônier ne tremblait pas devant les puissances séculières, quand elles voulaient violer les droits de l'Eglise. Ainsi, Nicétas, son ancien ami, étant venu à Alexandrie pour grossir les revenus du fisc, sacrifia la justice à l'arbitraire et à la vexation; et il fit saisir par ses satellites toutes les ressources du patriarcat, à l'exception de cent livres d'or. Le patriarche avait inutilement protesté, mais Dieu se chargea de le récompenser. On vint, en effet, apporter au Saint deux amphores de miel, mais quand il les ouvrit, que vit-il? Non plus du miel, mais des pièces d'or. Saint Jean envoya l'une des amphores à Nicétas, qui comprit la leçon et vint demander pardon au pontife de Jésus-Christ de son audace téméraire.

Saint Jean employait tout le temps que lui laissaient les prières et les obligations de sa charge à l'étude de l'Ecriture Sainte. Il était admirable dans ses conversations : il avait en horreur la médisance et la calomnie.

Il aimait les moines et les honorait tout particulièrement. Ayant élevé deux chapelles, l'une à la Sainte Vierge, l'autre à saint Jean, il voulut en faire deux centres de vie religieuse et il y fonda deux monastères.

DERNIERS JOURS DE SAINT JEAN L'AUMONIER SON TESTAMENT — SA MORT

Dieu fixa pour Jean, son serviteur, l'heure de la récompense parmi des jours d'épreuve et de douleur qui devaient achever de donner à ce cœur d'or sa jolie ciselure et son dernier éclat.

En 616, les Perses poussèrent leurs excursions dévastatrices jusqu'en Egypte, et le doux pontife se vit obligé de chercher, jusque sur les flots, un asile contre l'épée des païens. Son ami, le patrice Nicétas, le fit monter avec lui sur un navire qui faisait voile pour Constantinople.

Une nuit, une violente tempête agitait le navire ; le patrice succombant à la fatigue s'endormit. Il vit en songe le saint patriarche entouré d'un groupe de pauvres; tantôt ils faisaient ensemble le tour du navire, et tantôt ils levaient les mains au ciel, implorant la miséricorde de Dieu sur les passagers.

Le calme revint, et le vaisseau voguait paisiblement sur les ondes dans la direction de l'île de Rhodes. Le Saint eut une vision. Un personnage resplendissant lui apparut ; il était revêtu comme les serviteurs du palais impérial. Dans ses mains brillait un sceptre; il s'approcha et dit à l'évêque : « Le Roi des rois vous appelle. » Ces mots retentissaient encore à l'oreille du prélat, et déjà le célèbre messager avait disparu.

« Seigneur, dit Jean à Nicétas, vous vous êtes efforcé de m'amener à celui qui règne sur la terre, mais celui dont l'empire s'étend sur le ciel, la terre et toutes choses, a prévenu votre invitation. » Nicétas fondit en larmes, mais il fallait se résigner. Jean sentait déjà les signes avant-coureur de sa dernière maladie; on dut le déposer en Chypre, lui dire au revoir en paradis, et continuer sans lui le voyage.

Le Saint put regagner Amathonte, sa ville natale, où il ne tarda pas à s'apercevoir que son dernier jour était venu. Il appela un secrétaire pour lui dicter son testament. Il fut court.

« Jean, humble serviteur des serviteurs de Dieu, libre en ce moment, par une faveur du Christ, de la charge de l'épiscopat. Je vous rends grâces, Seigneur, mon Dieu, parce que vous m'avez jugé digne de vous rendre ce qui est à vous; je vous rends grâces, car de tous les biens de la terre il ne me reste que le tiers d'un sou d'or; j'ordonne qu'il soit aussi donné aux pauvres, mes frères dans le Christ..... J'ai tout donné à Jésus-Christ, à qui maintenant je remets aussi mon âme. » Il mourut bientôt après, son âme fut reçue au ciel entre les bras de Dieu. Il avait gouverné pendant dix ans l'Eglise métropolitaine d'Alexandrie. Il mourut le 11 novembre, mais l'Eglise célèbre sa fête le 23 janvier, jour de la translation de ses reliques.

LES MORTS RENDENT HOMMAGE AUX MORTS

Il fut enseveli dans la chapelle du bienheureux Tychon, dans un caveau où reposaient déjà deux évêques.

Or, quand la dépouille mortelle du patriarche d'Alexandrie approcha du caveau, les deux cercueils, sans que personne y touchât, s'écartèrent respectueusement de chaque côté, et lui firent une place au milieu d'eux. Les reliques du saint évêque furent déposées entre ses deux collègues.

SAINT CLÉMENT D'ANCYRE (ANGORA)

EVÊQUE ET MARTYR

Fête le 23 janvier

Saint Clément d'Ancyre,
immolé sur les degrés de l'autel, où il achevait le divin sacrifice de la Messe.

FAMILLE DE SAINT CLÉMENT — SES PREMIÈRES ANNÉES

Saint Clément d'Ancyre naquit dans la ville de ce nom, en Galatie, de parents nobles et riches; son père était païen; sa mère, Sophie, était au contraire une de ces ferventes chrétiennes des premiers siècles de l'Eglise. Comme elle ne pouvait parvenir à vaincre la dureté de cœur de son mari, toutes ses affections et tous ses soins se reportèrent sur son fils dont elle se promettait de nourrir, avant tout, la jeune âme du lait de la plus pure doctrine chrétienne. Dieu lui vint visiblement en aide dans accomplissement de cette œuvre. En effet, le père de Clément, s'obstinant à rester enfoncé dans la boue de l'idolâtrie, aurait été pour l'enfant un sujet de scandale, et peut-être l'aurait-il entraîné dans le paganisme. Dieu voulut laisser à Sophie la liberté nécessaire pour lui former un saint selon son désir, et la mort vint frapper le païen, alors que Clément était encore au berceau.

Dès que l'intelligence de l'enfant fut assez développée pour commencer à comprendre, sa mère s'efforça de l'instruire des vérités de la foi, et de lui inspirer une vive piété. Clément n'avait pas

encore atteint sa douzième année, que déjà il brûlait des ardeurs de l'amour divin : le monde ne lui paraissait que mensonge et vanité, et il en rejetait au loin les délices trompeuses pour s'unir plus intimement à son Dieu, dans le recueillement de la retraite et de la prière.

PREMIER APOSTOLAT A L'AGE DE TREIZE ANS

A treize ans, il eut l'immense douleur de perdre sa mère, elle rendit le dernier soupir entre ses bras, mais Dieu veillait sur l'orphelin : une noble dame chrétienne, sans enfants, l'adopta pour son fils.

Cette nouvelle mère s'appelait Sophie, comme la première; c'était une consolation de plus pour le jeune Clément. Il y avait peu de temps qu'il avait été accueilli par elle, lorsqu'une dure famine éprouva la Galatie. Les païens abandonnaient leurs enfants sur les chemins et les laissaient ainsi périr de faim. Les chrétiens profitaient de ces tristes circonstances pour exercer leur charité.

Le fils adoptif de Sophie ne se montra pas le moins empressé à secourir ces pauvres délaissés; il allait les recueillir lui-même au milieu des rues, il les menait à la maison de sa seconde mère, et tous deux se faisaient un plaisir en même temps qu'un devoir, de soulager les misères de leur âme tout en soulageant celles de leur corps affaibli. C'est ainsi que le jeune Clément gagnait déjà des cœurs à Notre-Seigneur; beaucoup de ces enfants, devenus chrétiens, eurent le courage, en ces temps de persécutions, d'arroser de leur sang la semence de la parole de Dieu qu'un enfant de leur âge avait jetée dans leur cœur.

ORDINATIONS ET ÉPISCOPAT

Comme un bel arbre grandit en s'affermissant avec les années, ainsi les vertus de Clément se développaient avec l'âge et la maturité. Les chrétiens d'Ancyre, pleins d'estime pour lui, le jugèrent digne d'être élevé au service des autels, et lui-même ne souhaitait rien tant que de se consacrer tout entier à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Il fut successivement ordonné clerc, diacre et prêtre; deux ans seulement après son ordination sacerdotale, l'évêque d'Ancyre étant mort, Clément fut unanimement choisi pour lui succéder et reçut le sacre des pontifes. Tant d'honneurs furent impuissants à vaincre son humilité et, se souvenant de ses premières œuvres de charité, il combla de ses soins paternels les petits orphelins qu'il faisait recueillir et préparer au Baptême; ce furent là les prémices de son sacerdoce, comme elles l'avaient été de sa vie chrétienne.

COMMENCEMENT DE LA PERSÉCUTION

Or, vers ce temps-là, il y eut dans l'empire romain une recrudescence de persécution contre les chrétiens. Les souverains, pour exciter le zèle de leurs ministres, avaient promis les plus belles récompenses et la faveur de leur amitié à ceux qui feraient apostasier le plus de chrétiens. En conséquence, les préfets envoyaient des émissaires et des espions pour surprendre les chrétiens obligés alors de se cacher dans les catacombes pour la célébration des offices divins. La Galatie, province romaine d'Asie-Mineure, ne fut pas épargnée: le zèle de l'ardent évêque de cette contrée ne pouvait demeurer longtemps inaperçu des amis de l'empereur. Il fut dénoncé, arrêté et conduit au préfet.

Le magistrat l'accueille avec bonté; ce ne sont que caresses et louanges sur la beauté de ses traits, la pureté de ses mœurs, sa bienfaisance; puis il lui promet, de la part de Dioclétien, les plus grands honneurs, s'il consent à renoncer à Jésus-Christ pour sacrifier aux idoles.

« Juge, répondit le Saint en souriant, nos sentiments à l'égard des richesses sont tout à fait différents des vôtres, car nous les méprisons, nous les regardons comme une ignominie et une servitude; les injures, au contraire, les supplices, les menaces, voilà nos délices, car ces souffrances nous unissent à Dieu, pour l'amour duquel nous les endurons. Si donc vous croyez nous détourner de lui par de belles promesses ou des tortures, détrompez-vous. »

Alors le préfet éclate en fureur. Il appelle les bourreaux, leur livre le prisonnier; ceux-ci l'attachent à un poteau et, sous leurs coups redoublés, les chairs du martyr tombent en lambeaux. Lui, calme et tranquille, semblait ne pas faire attention à ce qui se passait, il paraissait insensible; pas un cri, pas une plainte. Et cependant les licteurs fatigués font place à d'autres bourreaux, qui usent leurs forces inutilement. Le préfet vaincu ordonne de détacher saint Clément : il n'y avait plus de forme humaine dans cette masse ensanglantée, si ce n'est le visage.

Dans cet état on ne pouvait plus lui infliger aucun supplice, le juge l'invite encore une fois à apostasier, le mourant refuse, et le préfet donne ordre de le reporter dans son cachot. Mais à ce moment, Clément se lève de lui-même et marche d'un pas ferme à la prison.

Le préfet fut dans la stupeur. Voyant qu'il avait affaire à un homme extraordinaire, il l'envoya à l'empereur.

SAINT CLÉMENT DEVANT DIOCLÉTIEN — VANITÉ DES RICHESSES

Dès son arrivée à Rome, saint Clément est présenté à l'empereur; les traits pleins de charme du jeune évêque frappent le prince, il l'en félicite; il le complimente également sur son courage et sa force d'âme lui faisant toutefois observer que mal lui en prendra s'il ne les met mieux à profit que précédemment. « Montrez-vous pieux envers les dieux, conclut Dioclétien, et les dieux vous combleront de richesses et d'honneurs.

— Que vos dieux périssent avec vous, » réplique le martyr.

Cette réponse pique vivement l'empereur. Montrant les instruments de supplice apportés près du tribunal : « Tu vois, dit-il, voilà pour ceux qui refusent d'obéir.

— Si vous pensez, ô empereur, que ces tortures passagères soient terribles et insupportables, combien plus difficiles à endurer seront les supplices éternels et inexorables réservés aux méchants. Mais au contraire, quels biens infinis pour ceux qui auront fidèlement servi Dieu ! Lui-même nous le dit dans nos saints Livres : ces biens sont tellement grands que l'intelligence ni le cœur de l'homme n'ont jamais pu en concevoir l'immensité. Cet or et cet argent que vous me présentez, qu'est-ce, sinon une matière vile et méprisable, dont le fer et le feu peuvent modifier la forme et que les voleurs peuvent nous ravir? Ces vêtements de soie et de pourpre sont la production de misérables vers et l'invention d'hommes étrangers à l'empire romain. Si en eux-mêmes ils sont une marque d'honneur, celui qui s'en revêtirait par une lâche soumission à vos sollicitations impies, se rendrait plus vil que le ver même qui les a produits. »

CE QU'ÉTAIENT LES DIEUX PAIENS — SUPPLICE DE LA ROUE

« Clément, reprit Dioclétien, tes paroles sont remplies de sagesse, mais tu te trompes sur le but à atteindre; tu parles d'immortalité et cependant ton espérance repose sur un être mortel. Votre Christ, en effet, après des flagellations et des tortures nombreuses de la part des Juifs, a succombé à la mort sur la croix. Nos dieux, au contraire, sont immortels et ne peuvent souffrir aucun dommage.

— Il y a certes quelque chose de vrai, répliqua le martyr, dans ce que vous venez de dire en dernier lieu. Et comment auraient donc pu mourir des dieux qui n'ont jamais vécu ! Et comment maintenant des blocs de bois ou de pierre pourraient-ils ressentir de la douleur? Cependant les coups n'ont pas manqué à ces dieux pendant que le sculpteur les façonnait. Ils sont bien obligés de se laisser faire au caprice de l'artiste; et quand ils sont enfin achevés, ils ignorent leur propre existence. Mais notre Christ, il est Dieu, immortel, créateur de toutes choses, et quand les Juifs l'ont fait mourir, il est ressuscité le troisième jour par sa Toute-puissance. »

La colère empêche l'empereur de répondre; un geste aux bourreaux supplée à ses paroles. Clément est attaché à une roue que les bourreaux tournent avec violence en même temps qu'ils le frappent de verges. Les chairs du martyr sont bientôt en lambeaux et ses os brisés, mais au milieu de ces horribles tourments il ne profère aucune plainte; il prie pour ses persécuteurs, demande la constance pour lui-même, heureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

CONVERSIONS — UN ANGE APPORTE LE PAIN ET LE VIN POUR LA CÉLÉBRATION DES SAINTS MYSTÈRES

Le sang ruisselait en abondance quand les bourreaux s'arrêtèrent; au même instant, la santé la plus parfaite fut rendue au martyr; les spectateurs, témoins de ce miracle, se convertirent en grand nombre, aussi l'empereur se hâta-t-il d'interrompre l'interrogatoire et d'envoyer le saint évêque en prison avec plusieurs des nouveaux convertis; ils furent baptisés pendant la nuit.

Bientôt ils se voient tous environnés d'une éclatante lumière au milieu de laquelle se trouvait un jeune homme au visage souriant et revêtu d'une robe écarlate. Il s'approche de Clément, lui remet un calice et un pain et disparaît. Le Saint comprend l'objet de cette apparition, il consacre le pain et le vin au corps et au sang de Notre-Seigneur et communie les nouveaux baptisés.

UN BRASIER ARDENT APPARAIT SUR L'AUTEL PENDANT UNE MESSE DE SAINT CLÉMENT

Les fidèles venaient visiter avec un grand respect les martyrs du Christ et leur nombre augmentant de jour en jour la prison était comme changée en une église. Les gardiens en avertissent l'empereur, et saint Clément comparaît de nouveau devant le tribunal impérial; soumis immédiatement à une violente flagellation, il semble impassible aux déchirures des ongles de fer comme aux coups de verges; Dioclétien lui-même s'en étonne, il n'ose plus continuer la lutte et envoie le martyr à Nicomédie où se trouve Maximien.

Saint Clément s'embarque donc pour sa nouvelle destination; le navire qu'il monte jette l'ancre à l'île de Rhodes. L'évêque du lieu vient lui-même prier saint Clément de célébrer les divins mystères; une foule nombreuse de fidèles y assiste. Pendant que le Saint offrait le sacrifice, un brasier ardent apparaît sur l'autel et des anges planent au-dessus Le bruit de ce prodige se répandit bientôt; des païens accourus en grand nombre se convertissent et, dans leur zèle, ils veulent délivrer le martyr; mais les matelots pour échapper à la foule mettent à la voile et se hâtent de gagner la haute mer.

Un vent favorable fit bientôt aborder le navire à Nicomédie. Maximien prit connaissance des lettres de Dioclétien au sujet du serviteur de Dieu. Ce que lui en disait son collègue à l'empire effraya Maximien; il n'osa pas interroger lui-même saint Clément et prétexta ses occupations militaires pour remettre l'affaire entre les mains du président Agrippin.

LONGUES ANNÉES DE MARTYRE — TRIOMPHE

Agrippin ne trompa nullement la confiance de son maître. Après deux interrogatoires, trouvant le confesseur de la foi inébranlable, il le fait suspendre à une potence et frapper de verges. Le Saint partage ce supplice avec un autre chrétien, nommé Agathange, qui devient dès lors son compagnon d'armes. Le préfet reconnut bientôt l'impuissance de cette flagellation, et fit conduire les martyrs en prison. Là, leur vie semblait déjà appartenir au ciel, leur prière était interrompue et leur commerce presque continuel avec les esprits bienheureux qui leur apparaissaient visiblement. A ce spectacle, les autres prisonniers se jetèrent à leurs pieds, et les prièrent de leur faire connaître Jésus-Christ, afin de pouvoir, eux aussi, se déclarer ses adorateurs. Les Saints passèrent la nuit à les instruire, puis ils les baptisèrent. Alors saint Clément se mit en prières; les portes de la prison s'ouvrirent, et il renvoya les nouveaux convertis contents et joyeux : lui seul demeura avec Agathange.

Quand Agrippin apprit la fuite des prisonniers, il voulut se venger sur ceux qui étaient restés. Il les fit exposer aux bêtes féroces; celles-ci, moins cruelles que les persécuteurs, léchaient les pieds et les mains des martyrs sans leur faire le moindre mal.

La douceur de ces animaux ne corrigea pas la cruauté du préfet. De longues alènes rougies au feu, furent enfoncées entre les doigts et sous les bras des deux victimes. Les spectateurs frémirent d'horreur, mais, en même temps, saisis d'admiration pour le courage surhumain qui donnait la force de supporter de telles douleurs, ils s'écrièrent : « Que le Dieu des chrétiens est grand ! » Ils voulaient lapider le préfet, qui n'eut que le temps de fuir.

Les deux martyrs, abandonnés par leurs bourreaux, se retirèrent sur les montagnes voisines. Agrippin les fit bientôt chercher. Les soldats les ramenèrent. Le tyran les fit écraser entre deux tables de pierres; on les retira tout palpitants et respirant encore, on les enferma chacun dans un sac auquel on attacha un gros poids, et on les jeta à la mer.

Le préfet croyait bien qu'il ne serait plus jamais question d'eux. Mais quelques jours après, des chrétiens aperçurent les sacs que les ondes portaient sur le rivage; ils s'approchèrent pour recueillir les reliques des martyrs. Quelle ne fut pas leur surprise, en ouvrant les sacs, de trouver les deux héros miraculeusement guéris et conservés; ils étaient pleins de force et de vie.

Le préfet ne tarda pas à l'apprendre, mais il n'osa plus recommencer un combat dans lequel il ne pouvait prévoir qu'une nouvelle défaite. Maximien s'était éloigné de Nicomédie à la tête de ses armées, Agrippin lui envoya un rapport sur les événements que nous venons de raconter. Mais le prince ne voulut pas se charger de cette affaire. « Il est juste,

répondit-il, que la ville qui les vit naître soit aussi témoin de leur châtiment; qu'on les renvoie donc au gouverneur d'Ancyre, Curius. »

Curius n'eut pas plus de courage que Maximien, et confia les martyrs à l'un de ses ministres, nommé Domitien.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de saint Clément s'était bientôt répandue dans toute la ville, et la première personne qui accourut aux prisons fut sa mère adoptive, suivie de ces hommes que nous avons vus, dans leur enfance, recueillis, baptisés et enseignés par le saint évêque d'Ancyre. La mère, heureuse de le voir revenir avec la brillante couronne des confesseurs de la foi et la palme des martyrs, lui faisait mille questions sur ses combats, ses victoires, ses voyages, et en rendait gloire à Dieu.

Quand le matin fut venu, Domitien envoya des satellites à la prison avec ordre de lui amener les deux captifs. Mais les chrétiens qui les y avaient précédés entouraient les martyrs, et tenaient embrassés leurs bras et leurs pieds, empêchant les soldats d'approcher et les martyrs de marcher. Les ordres étant inutiles, les soldats mirent la main sur leurs armes et immolèrent plusieurs chrétiens, pour s'ouvrir un passage. Grâce à cette cruauté, ils restent maîtres du terrain et emmènent les prisonniers.

A la vue des nouveaux combats qui les attendent, les deux athlètes du Christ demandent humblement à Dieu les forces nécessaires, et comparaissent devant leur juge. Celui-ci lui fait de belles promesses.

« L'or et l'argent que vous nous offrez, disent les deux chrétiens, ne sont que vanité et poussière; les souffrances et la mort pour le Christ, voilà ce que nous aimons, car, par elles, nous recevrons une vie éternelle et des biens incomparables. »

Comme les deux martyrs s'encourageaient l'un l'autre au milieu des supplices, Domitien crut les vaincre avec plus de facilité en les séparant; les Saints n'en demeurèrent pas moins fermes dans la foi, car, éloignés de corps, ils restaient unis de cœur et d'âme par la prière et l'amour de Dieu.

Le juge ordonna de les jeter dans une citerne remplie de chaux vive, qu'il fit garder par des sentinelles pour empêcher les chrétiens de venir les délivrer. Mais, comme les trois enfants dans la fournaise ardente, ils ne ressentent aucune douleur. Pendant la nuit, une lumière céleste les environne : deux des soldats, témoins de ce miracle, se jettent d'eux-mêmes dans la chaux vive et confessent la foi chrétienne ; ils sont aussitôt mis en croix, et vont recevoir la récompense des élus.

Quant à saint Clément et à saint Agathange, Domitien redouble de cruauté à leur égard. Un bûcher est allumé, et ils sont jetés dans les flammes ; ils y ont disparu depuis un assez long temps déjà, ils doivent être consumés par le feu ; le juge ordonne d'éteindre la flamme pour jeter les restes des corps des martyrs dans le fleuve. Mais, ô merveille ! quand on les retire, ils paraissent plongés dans un doux sommeil. Ah ! c'est que Dieu les avait visités, et, dans leur bonheur, ils oubliaient la terre et ses souffrances. Jésus-Christ leur était apparu, accompagné de milliers d'anges : « Ne craignez rien, leur avait-il dit, je suis avec vous », et, au milieu des flammes, ils étaient comme dans un lit moelleux, entouré de fleurs odoriférantes.

A cette même époque, Maximien, de retour de ses expéditions, passait par Ancyre, et Domitien, à bout de ressources contre les deux Saints, les lui remettait. Clément et son compagnon durent suivre l'armée. Comme ils traversaient des plaines arides et désertes par des chaleurs très fortes, on éprouva une soif ardente, mais, à la prière des Saints, Dieu fit jaillir une source d'eau limpide à laquelle toute l'armée vint se désaltérer.

Saint Clément, touché de la bonté de Dieu à son égard, désirait de plus en plus s'unir à ce souverain Seigneur : « Mon Dieu, s'écriait-il, accordez-moi de souffrir toutes sortes de maux pour la confession de votre saint nom, et de vous sacrifier ce corps afin de le retrouver un jour environné d'une gloire éternelle. » Le Saint entendit une voix du ciel lui répondre : « Clément, ce que vous demandez vous sera accordé. Maintenant déjà vous combattez vaillamment, et vous combattrez de la sorte pendant longtemps encore avant de recevoir la palme du martyre. »

Cette révélation combla de joie saint Clément qui ne désirait qu'une chose : mourir martyr pour son Dieu.

Cependant l'armée de Maximien était arrivée à Tarse en Cilicie. L'empereur essaie vainement de vaincre les serviteurs de Dieu par les caresses d'abord et les belles promesses, puis par les menaces et les tortures; enfin, il les condamne à quatre ans de prison. Là, les martyrs continuent leur apostolat auprès de leurs compagnons de captivité, ils transforment leur cachot en une maison de prière, et le temps de la détention expiré, ils en sortent aussi inébranlables qu'auparavant.

Saint Clément et Agathange sont successivement livrés à un prêtre des idoles, à un général et à un courtisan ; ce dernier les condamne à une prison perpétuelle dans les cachots d'Ancyre. Les martyrs entendent joyeusement la sentence et en supportent également les effets. Il n'en est pas de même des soldats préposés à leur garde. Après deux ou trois ans, il ne s'était encore produit aucune altération dans la santé de leurs prisonniers. « Ils sont immortels », disent-ils à l'empereur, et celui-ci fait tenter un dernier assaut par le gouverneur Lucius. Agathange comparaît seul et le premier devant le tribunal; ses longs combats avaient mérité la récompense du martyre, et il en cueillit la palme ce jour-là.

Saint Clément connut alors que Dieu voulait également l'appeler à lui. La première fois qu'il parut devant le juge, il fut condamné à recevoir cent cinquante coups de verges sur la tête, mais la nuit suivante les anges le guérirent complètement.

Quelques jours après, sa mère adoptive s'introduisit secrètement dans la prison et le délivra. Le dimanche suivant, comme saint Clément achevait le sacrifice divin, une troupe de soldats se précipita dans l'église et trancha la tête du saint évêque sur les degrés de l'autel.

La pieuse Sophie recueillit le corps sanglant de son fils adoptif et l'inhuma au lieu même de son martyre ; assise au pied du tombeau, et les yeux baignés de larmes, elle disait : « Mon fils, j'ai déposé votre corps en ce lieu secret, mais Dieu révèlera votre grandeur; il vous donnera le repos éternel après toutes les souffrances que vous avez supportées par amour pour lui, et moi, mon âge avancé me dit qu'il m'appellera bientôt en votre compagnie. Mon fils, priez pour moi qui vous ai servi de mère, afin que longtemps unie à vous sur cette terre, je n'en sois pas séparée pendant l'éternité. »

Les reliques du saint évêque furent plus tard portées à Constantinople, où l'on éleva deux églises en son honneur, l'une auprès du palais impérial, l'autre dans le faubourg appelé aujourd'hui Péra. Au XIIe siècle, les Croisés, devenus maîtres de Constantinople, apportèrent à Paris le crâne de saint Clément. Au XVIIe siècle, la reine Anne d'Autriche le donna à l'Abbaye du Val-de-Grâce, rebâtie par ses soins.

SAINT ILDEFONSE, ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE

Fête le 23 janvier.

Apparition de la Sainte Vierge à saint Ildefonse.

MOINE ET ARCHEVÊQUE

Saint Ildefonse, né à Tolède, capitale du royaume des Visigoths d'Espagne, compte parmi les plus grands serviteurs de la Sainte Vierge. C'est par l'intercession de Marie qu'Etienne son père et Luce sa mère, obtinrent, en 606, cet enfant de bénédiction, le 8 décembre, jour consacré depuis à l'Immaculée Conception. Déjà la Reine du ciel prenait ses complaisances en celui qui devait défendre avec tant de zèle sa virginale maternité.

Ildefonse reçut d'abord, pendant douze ans, les leçons de saint Isidore de Séville. Puis, revenu vers sa ville natale, il entra au monastère d'Agali, vraie pépinière de saints et de Docteurs. Au bout de quelques années, l'abbé du monastère étant mort, on jeta les yeux sur notre Saint pour cette importante charge. Son humilité s'effraya, mais tout le recommandait aux suffrages des religieux, et, d'une voix unanime, on le désigna.

Dieu le destinait à de plus hautes fonctions; bientôt il dut courber les épaules sous le fardeau de l'épiscopat. Le siège de Tolède étant devenu vacant, le clergé et le peuple s'unirent pour acclamer le moine d'Agali. L'éclat de sa vertu resplendit dès ce moment dans toute l'Espagne, et il devint le saint le plus populaire de cette époque.

C'est alors qu'il eut occasion de manifester son

amour pour la Sainte Vierge, et c'est à ce titre surtout qu'il s'attira les sympathies du peuple espagnol. Un certain Elvidius, très oublié aujourd'hui, prétendit attaquer la virginité de celle que Dieu s'est choisie pour Mère. On vit alors se lever contre lui l'intrépide archevêque, et Marie daigna récompenser elle-même le zèle qu'il déploya pour sa cause.

SAINTE LÉOCADIE LUI APPARAIT

Depuis longtemps, on ignorait où avaient été déposées les reliques de sainte Léocadie, jetées trois siècles auparavant par-dessus les murailles de Tolède, pour devenir la proie des chiens et des corbeaux, mais recueillies par les chrétiens. Le jour de la fête de cette sainte, Ildefonse la priait de l'aider à retrouver son corps précieux, lorsque la vierge-martyre sortit du tombeau et lui découvrit ainsi le lieu de sa sépulture. Puis, elle dit en présence de tout le peuple : « Ildefonse, c'est toi qui as maintenu sur terre l'honneur de ma Souveraine qui règne dans les cieux. » Elle allait se retirer, quand l'archevêque, saisissant la dague du roi Héreswinthe qui l'accompagnait, coupa une portion du voile de sainte Léocadie. A la demande de tous les assistants, cette précieuse relique fut placée dans l'église de Tolède.

LA SAINTE VIERGE VISITE ELLE-MÊME SON SERVITEUR

Saint Ildefonse propagea avec zèle la fête de l'Expectation de l'enfantement de la Bienheureuse Vierge Marie. Or, avant Matines de ce jour, il se leva à l'heure habituelle pour aller chanter ses louanges; les clercs et le peuple, rangés en procession, suivaient à la lueur des flambeaux. Au moment où le cortège arrivait devant la porte de l'église, les assistants aperçurent une lueur si brillante que leurs yeux ne la pouvaient supporter.

Tous prirent la fuite, tant l'éclat extraordinaire de cette lumière les avait effrayés. Ildefonse, resté seul avec les ministres sacrés, fit ouvrir la porte de l'église; un spectacle merveilleux s'offrit alors à sa vue. Sur le trône épiscopal, éblouissant de lumière, était assise la Vierge Marie entourée des anges et d'une troupe de vierges qui exécutaient sur la terre des cantiques du Paradis. Marie fit signe à son serviteur d'approcher, et, le regardant avec bienveillance, lui dit : « Ildefonse, vous êtes mon chapelain et mon fidèle défenseur, recevez cette chasuble que mon Fils vous envoie de ses trésors. Puis elle l'en revêtit de ses mains virginales, en lui recommandant de s'en servir aux fêtes qu'il célébrerait en son honneur. Cette apparition est reconnue avec toute la certitude possible, si bien qu'un Concile de Tolède, pour en perpétuer la mémoire, institua sous le rite double de 2e classe une fête qui se célèbre encore aujourd'hui le 21 janvier; c'est la fête de la *Descente de la Sainte Vierge et de son apparition* à saint Ildefonse. Chose remarquable, on la trouve au même jour chez les Cophtes, en Egypte.

Quant à la chaire illustrée et sanctifiée par la Reine des anges, la tradition rapporte que jamais, dans la suite, aucun des archevêques de Tolède n'osa s'y asseoir, par respect pour celle qui avait daigné s'y montrer. Un seul d'entre eux s'avisa un jour de le faire, et, par une permission du ciel, il fut bientôt destitué de ses fonctions et envoyé en exil.

MORT DU SAINT PONTIFE
SES RELIQUES RETROUVÉES APRÈS DE LONGS SIÈCLES

La Sainte Vierge avait ajouté, en remettant à saint Ildefonse le vêtement précieux : « Puisque tu as toujours eu les yeux fixés sur moi, afin d'exécuter toutes mes volontés, et que tes lèvres, toutes pénétrées de grâce et de douceur, ont répandu mes louanges avec suavité dans le cœur des hommes, dès cette vie tu seras orné des vêtements de la Sainte Eglise, et dans l'autre tu seras éternellement rassasié des suavités célestes dans les parvis que je réserve à mes enfants de prédilection. » Et elle disparut; mais, fidèle à sa parole, elle voulut mettre le comble à ses faveurs en venant chercher son serviteur le jour même où l'Eglise célèbre la fête que saint Ildefonse avait tant contribué à faire établir, c'est-à-dire huit jours avant Noël.

Son corps, d'abord enseveli avec honneur dans l'église de Sainte-Léocadie, fut, au moment de l'occupation de l'Espagne par les Maures, transporté à Zamora, où, dans la suite des temps et à cause de la difficulté pour les fidèles à venir l'y vénérer, il tomba bientôt dans un profond oubli. Mais Dieu, qui veille sur les restes de ses saints, sut au temps marqué faire de nouveau triompher son serviteur. Quand le royaume d'Espagne fut revenu aux mains de monarques pieux, Zamora fut reprise aux Maures. Un jour, un pauvre berger de Tolède entra dans l'église de Saint-Pierre et vint trouver le prêtre qui en était chargé, en lui disant que saint Ildefonse lui avait ordonné, de la part de Dieu, de remettre en honneur ses reliques oubliées : « Aie soin d'agir avec énergie, lui avait-il dit, car c'est l'ordre du Seigneur. » On se rendit à l'endroit désigné au berger par saint Ildefonse, et bientôt, en effet, on découvrit, sur une pierre, le nom du serviteur de Marie; une odeur délicieuse sortait de son tombeau, et de nombreux miracles confirmèrent la vérité des paroles du berger. Les reliques furent placées sur l'autel principal de l'église de Saint-Pierre de Zamora où on les vénère encore aujourd'hui.

La maison où saint Ildefonse était né fut donnée aux Pères Jésuites, après avoir longtemps appartenu aux comtes d'Orgas. Ces religieux firent élever une église magnifique sur l'emplacement de la maison et remirent en honneur la mémoire de ce grand Saint.

SAINT MAUR, ÉVÊQUE DE CÉSÈNE

Fête le 20 janvier.

Il est, non loin de Rome, une montagne où Dieu s'est plu à exalter les vertus d'un de ses plus fidèles serviteurs et que la piété des chrétiens a honoré du titre de « mont de Saint-Maur. »

C'est là que reposent, en effet, les cendres vénérées de saint Maur, évêque de Césène.

Avant de commencer le récit de sa vie, nous exprimons le regret de ne pouvoir faire connaître dans toute son intégrité l'histoire de ce saint confesseur. La multitude et l'éclat des miracles accomplis à son tombeau proclament assez haut son éminente sainteté; mais, par un dessein caché de la divine Providence, les monuments destinés à redire ses actions aux siècles à venir ont été la proie des flammes. Voici les principaux faits que saint Pierre Damien a pu recueillir, d'après la tradition.

SAINT MAUR, ÉVÊQUE

Saint Maur vivait vers le milieu du VII^e^ siècle. Il était neveu du pape alors régnant, probablement Martin I^er^ ou Eugène I^er^. Lorsque le siège de l'antique et illustre Césène vint à être vacant, le Souverain Pontife, frappé des éminentes qualités de saint Maur, n'hésita pas à l'élever à la dignité du sacerdoce. L'humilité du jeune homme dut en souffrir; cependant, de plus grands honneurs l'attendaient encore. Il fut bientôt après consacré évêque de Césène.

CONDUITE DE SAINT MAUR PENDANT SON ÉPISCOPAT

Maur envisagea cette redoutable fonction sous son véritable jour. Il ne se dissimulait point combien était grande la responsabilité qu'il assumait; mais le zèle des âmes, l'amour de l'obéissance et la pensée de faire aimer Dieu davantage imposèrent silence à toutes les répugnances personnelles. Comme tout homme vraiment animé de l'esprit de Dieu, il pensa que, pour assurer la fécondité à ses efforts, il devait faire reposer sa vie entière sur la prière.

On le vit donc s'adonner à l'oraison chaque fois que les occupations de sa charge lui laissaient un moment de répit. Les consolations célestes, dont Dieu le favorisait durant ces heureux instants, le dégoûtèrent bientôt de toutes les satisfactions humaines. C'était précisément à la suite des journées les plus pénibles et les mieux remplies par les œuvres de son saint ministère qu'il accordait plus de temps à cet exercice spirituel, où son âme, dégagée de tout souci terrestre, s'entretenait cœur à cœur avec Notre-Seigneur.

Comme on lui représentait parfois qu'il devrait donner à son corps plus de repos : « Et quel délassement sur la terre peut être comparé à celui qu'on trouve dans la prière? s'écriait-il. D'ailleurs, que sert à un homme de parler éloquemment de Dieu, de transporter même ses auditeurs d'enthousiasme et d'admiration, si la grâce divine n'agit en même temps sur les cœurs? Une telle semence, privée de la rosée nécessaire, demeurera stérile. »

Sa vie tout entière fut une preuve éclatante de cette vérité. Le cœur rempli de la divine charité, il communiquait, au sortir de sa prière, les abondantes lumières qu'il venait de recevoir. L'onction divine qui accompagnait chacune de ses paroles touchait si profondément le cœur de ses auditeurs qu'il n'était pas rare de voir des pécheurs endurcis, après avoir vainement essayé de comprimer leur émotion, éclater soudain en sanglots.

VIE SOLITAIRE — MORT

De pareils succès étaient, certes, bien capables de consoler un cœur de pasteur et de père. Maur s'en réjouissait et rapportait à Dieu seul la gloire de tant de merveilles. Dans son bonheur, il ne cessait de s'écrier : « C'est vous qui avez tout fait, Seigneur, je vous rends grâces pour tous vos bienfaits. »

Cependant, le commerce avec le monde lui était à charge, et, malgré les succès de son apostolat, son attrait invincible pour la vie contemplative excitait de plus en plus dans son âme le désir de la retraite. Il savait déjà par expérience comment Dieu se révèle à l'âme, quand les vains bruits du monde n'y trouvent plus d'écho. « Qui me donnera, s'écriait-il, de trouver un lieu retiré où je puisse, à mes heures de loisir, oubliant tout ce qui est de la terre, vaquer au service de Dieu seul ». Bientôt la Providence va combler ses vœux.

Il y avait, sur les domaines du Souverain Pontife, un petit promontoire isolé de toute habitation. On l'appelait « le saut de Spatien. » Terminé d'un côté en sommets abrupts et sauvages, de l'autre il semblait presque faire suite à la plaine, tant sa pente était insensible, ce qui permettait aux voyageurs de la gravir sans fatigue, et de pouvoir, arrivés à mi-côte, promener leurs regards sur les fertiles campagnes, qui se déroulaient à leurs pieds.

Notre Saint, à la vue de cette retraite, crut avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis si longtemps. Son premier sentiment fut de remercier Dieu de l'avoir exaucé, et, avec la même dévotion que s'il eût gravi le Mont des Oliviers, il s'écria avec le prophète : « Seigneur, je me souviendrai de vous dans la terre du Jourdain près d'Hermon, et de la petite montagne qui me sert de retraite. »

Sans plus tarder, Maur demanda et obtint du pape la permission d'aller prier et passer une partie de son temps dans cette solitude. Il y bâtit, de ses propres mains, une cellule et une petite chapelle. Il y passait le Carême dans la prière, la pénitence et le jeûne, et pendant l'année, il aimait à venir s'y reposer de ses labeurs quotidiens. Il l'appelait le lieu de son festin, la source de ses consolations, le bain salutaire de son âme. Avait-il, dans ses rapports avec les hommes du monde, contracté quelque légère souillure, il venait aussitôt dans son habitation favorite les expier au milieu de larmes abondantes.

Longtemps il mena cette vie à la fois pénitente et active, apostolique et solitaire.

Quand il mourut, ses restes furent ensevelis avec grand honneur en cette terre si souvent témoin de ses prières et de ses larmes.

ABANDON DE SON TOMBEAU — COMMENT IL FUT MIRACULEUSEMENT RETROUVÉ — SES PREMIERS MIRACLES

Les hommes perdent vite le souvenir de ceux qui ne sont plus. Il en fut ainsi pour notre illustre Saint, et si, un siècle après sa mort, nous eussions visité la colline qui porte maintenant son nom, nous aurions pu croire que le Seigneur avait exaucé les désirs de son serviteur : rester humble et caché dans la tombe comme durant la vie. Le monument funèbre qui recélait ses cendres, abandonné depuis longtemps par les nouvelles générations, disparaissait sous les ronces et les épines. L'herbe croissait aux alentours et les reptiles seuls fréquentaient ces lieux.

Un jour, cependant, un pieux pèlerin qui se rendait à Rome vint à s'égarer dans les environs. La dévotion qu'il avait pour la Mère de Dieu lui inspira la pensée de s'adresser à elle dans ce moment critique. Il se mit donc à réciter les litanies en gravissant la montagne qui se présentait devant lui. Il arriva ainsi jusqu'à mi-côte. Là, ravi du splendide spectacle de cette plaine riante et fertile, il s'arrêta un moment pour la contempler, puis, remarquant près de lui une énorme pierre, il y posa le pied pour lier les cordons de ses sandales. Mais, ô stupeur! quand il voulut reprendre sa marche, il fit de vains efforts pour remuer le pied, une force invisible semblait l'avoir cloué à la pierre. Le pauvre patient, ainsi retenu, sans pouvoir se tenir debout ni se coucher, se mit à appeler au secours. Bientôt des laboureurs survinrent et, à l'aide de marteaux et de pics, parvinrent à délivrer le pèlerin. « Evidemment, se dirent-ils, il y a ici quelque chose d'extraordinaire; creusons le sol. » A peine avaient-ils achevé ces mots que survint un vieillard. Pleurant d'émotion, il assura être venu dans son enfance prier dans ce lieu, sur le tombeau de saint Maur.

Le bruit de ce prodige se répandit bientôt, et, deux jours après, une foule immense se dirigeait vers la montagne de saint Maur. Des cris d'allégresse s'échappaient de toutes les poitrines, et les cantiques retentissaient nombreux en l'honneur du saint évêque trop longtemps méconnu.

Dès cette époque, les fidèles, après avoir donné au monument un aspect plus digne de celui qu'il gardait, vinrent souvent l'y invoquer.

Saint Maur ne se montra pas insensible à ces témoignages de respect et d'amour, et confirma par d'éclatants miracles la confiance qu'on avait en lui.

Un moine, vieillard vénérable, du nom de Tenzo, avait été atteint d'une fièvre violente. Les médecins avaient vainement épuisé toutes les ressources de l'art. Déjà, le pauvre malade, étendu comme un cadavre sur son lit de douleur, ne laissait place à aucun espoir de salut. Cependant, une nuit, pendant que les amis s'agitaient autour du moribond, saint Maur apparut à la tante du religieux, qui était elle-même consacrée à Dieu, et lui dit : « Si vous voulez que votre neveu revienne à la santé, allez, dites-lui de faire élever une croix sur mon tombeau, et de célébrer chaque année une fête solennelle en mon honneur. »

A peine la première condition fut-elle remplie que Tenzo, saisi d'abord de violentes douleurs d'entrailles, se sentit tout à coup comme soulagé d'un poids énorme. Il était guéri.

Plein de reconnaissance, le pieux miraculé publia partout la faveur dont il avait été l'objet. Dès ce moment, les malades se faisaient apporter en foule sur cette tombe vénérée et s'en retournaient guéris, en bénissant Dieu.

HONNEURS PUBLICS — TRANSLATION DE SES RELIQUES

NOUVEAUX MIRACLES

La renommée de saint Maur grandit ainsi de jour en jour, et se répandit jusque dans les villages les plus reculés de la contrée. Alors, tous les évêques des villes voisines crurent devoir lui donner un témoignage solennel de leur respect et de leur vénération. Ils firent transporter ses reliques de l'humble mausolée où elles reposaient depuis si longtemps, et les placèrent dans l'église nouvellement construite en son honneur. Cette translation se fit avec la plus grande solennité, en présence d'une multitude innombrable accourue de tous les points de l'Italie. La foi de ces populations se manifesta en cette circonstance d'une façon extraordinaire : hommes, femmes, enfants, vieillards, tous n'avaient qu'une voix pour acclamer le serviteur de Dieu et chanter en son honneur de joyeux cantiques. Des incrédules, venus pour satisfaire leur curiosité, sentirent leur cœur s'émouvoir à ce spectacle, et s'en retournèrent sincèrement convertis. Ces pèlerinages se continuèrent pendant plusieurs siècles. Bientôt, un monastère s'éleva près de la chapelle de Saint-Maur.

Dieu seul connaît le nombre de guérisons spirituelles et corporelles qui continuèrent durant plusieurs siècles à illustrer ces lieux bénis. Qu'on nous permette de citer quelques exemples :

C'était vers 982. Une mère de famille, plus soucieuse de la prospérité matérielle de son ménage que de l'accomplissement de ses devoirs religieux, n'avait pas craint de vanner du blé un jour de fête.

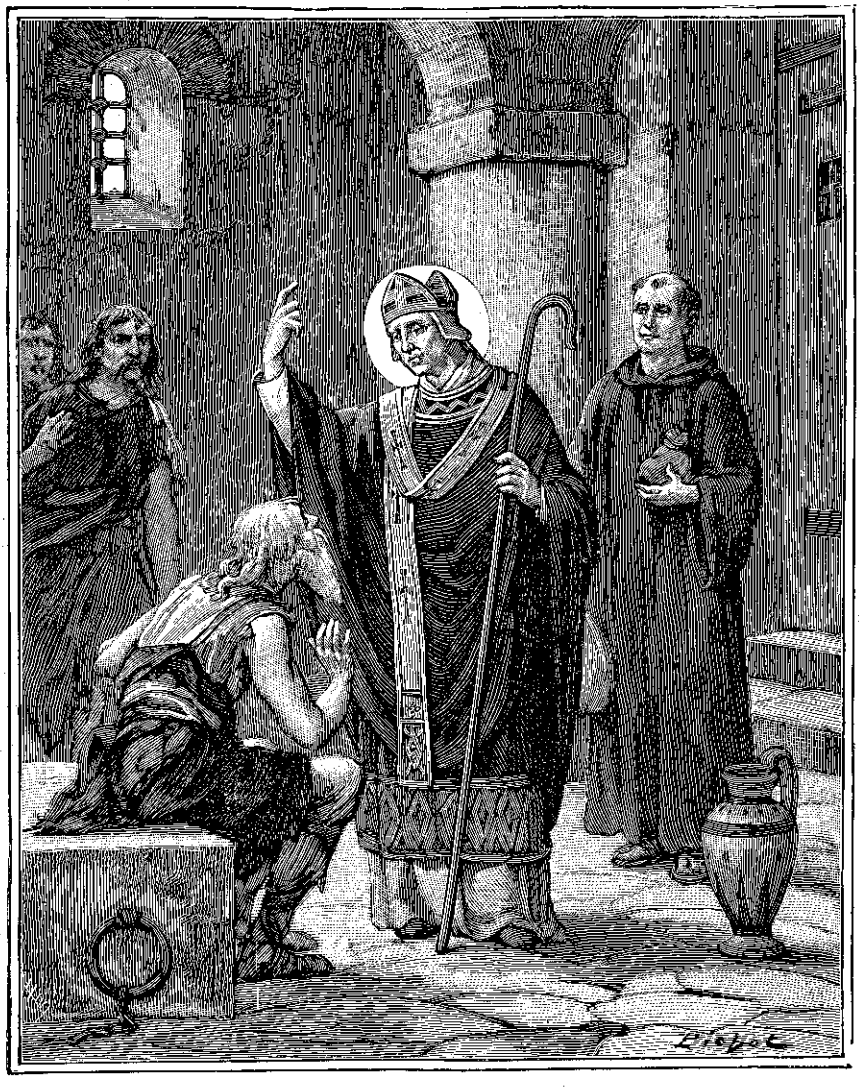
Soudain, elle vit ses bras se contracter, comme saisis par un froid très intense, et tout son corps agité de secousses violentes. Sa première pensée fut de demander pardon à Dieu de sa faute, puis, pleine de confiance, elle alla implorer le secours de saint Maur. A peine eut-elle touché son autel, que ses membres revinrent à leur état normal.

Une autre, semblable à celle dont parle l'Evangile, était atteinte d'un flux de sang et déclarée incurable. Réduite à toute extrémité, la pieuse Meldoza recouvrit, en effet, la santé en plaçant sur le tombeau de notre Saint un voile, fruit de ses modiques ressources.

Quelque temps après, un jeune Français, atteint de cécité dès sa plus tendre enfance, fut conduit, selon ses désirs, près des reliques de saint Maur. Dès le jour de son arrivée, des écailles tombèrent de ses yeux et, dans sa joie, il s'écria : « Je vois, je vois ! Merci; bon saint Maur, merci. » Cependant, le miracle n'était que commencé, et, l'aveugle, encore presque incapable de se conduire, regarda ce premier soulagement comme un signe certain de sa guérison complète. Sa foi ne fut pas trompée. Au bout de quelques jours passés dans la prière, il put contempler à loisir la lumière du jour.

SAINT BARNARD, ARCHEVEQUE DE VIENNE

Fête le 23 janvier.



Saint Barnard visitant les prisonniers.

ENTRAVES A LA VOCATION

Barnard naquit vers 778, d'une ancienne et noble famille du Lyonnais. Son père s'appelait Bernard et sa mère Hélirde. Dès la plus tendre jeunesse, on lui fit faire les études les plus en rapport avec le rang qu'il semblait destiné à occuper dans le monde.

Il avait dix-huit ans, quand une épreuve terrible vint frapper tout à coup sa chrétienne famille. Ses frères moururent presque en même temps, et comme il songeait alors à embrasser l'état monastique, son père s'était écrié : « C'en est fait, nous serons bientôt sans enfants; la mort nous a enlevé les premiers; le cloître va nous ravir le seul qui nous reste! »

Unique rejeton de la famille, Barnard fut forcé, pour obéir à son père, de s'enrôler sous les drapeaux de Charlemagne. Aux sollicitations du père étaient venues se joindre les instances maternelles. On pensa que la dissipation des camps et l'éclat de la gloire militaire détourneraient du désir de la solitude ce fils de tant d'espoir. Il poussa même la condescendance aux volontés de ses parents jusqu'à s'engager dans les liens du mariage, en acceptant pour épouse une jeune fille

accomplie, il est vrai, sous tous les rapports, mais au choix de laquelle il était resté complètement étranger.

Barnard avait environ vingt ans lorsqu'il parut à la cour de Charlemagne. Il y vécut comme il aurait fait dans un désert. La distinction qu'il s'acquit sous les armes dans ses campagnes contre les Saxons, les joies de la famille qu'il goûta bientôt avaient persuadé ses parents que pour toujours l'attrait de la solitude avait disparu de son cœur.

Quelques années se passèrent; son père et sa mère étaient morts, le jeune soldat se trouva seul, possesseur d'une immense fortune. C'est alors qu'il résolut de quitter le service afin de suivre librement son penchant pour la retraite.

Il avait remarqué dans le Bas-Bugey un lieu éminemment solitaire, appelé Ambronay, et qui appartenait à l'abbé de Luxeuil (1); Barnard l'échangea contre une portion de son héritage.

Il y avait eu, en ce même endroit, une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, ruinée lors des invasions sarrasines; Barnard la fit relever, rétablit l'ancien monastère, y plaça des moines et leur donna des biens considérables.

Lui, cependant, était encore retenu dans le monde, loin de la solitude tant désirée, par les liens du mariage, par une femme, par des enfants. Les pauvres, les orphelins, les veuves, les faibles, les opprimés trouvaient en lui un miséricordieux consolateur et un infatigable appui.

Il se plaisait à apaiser les discordes, rendant justice à chacun, ne refusant secours à personne, et mettant à recevoir les pèlerins une telle sollicitude, qu'il ne pouvait se consoler le jour où il n'avait pu les servir lui-même. A ces actes de charité, Barnard joignait les exercices qui les inspirent et les vivifient: il était assidu à l'église et y passait même une partie de la nuit à prier.

MOINE, ABBÉ, ARCHEVÊQUE

Enfin, avec le consentement de son épouse, Barnard dit un jour adieu à ce qu'il avait de plus cher. Cette héroïque immolation de lui-même, l'illustre gentilhomme, jeune encore, riche et tendrement aimé, eut le courage de l'accomplir.

Ainsi allait le monde dans les siècles de foi, et, malgré les railleries de ceux qui n'ont pas la force de comprendre cette abnégation, ce mépris des richesses et des joies profanes, on n'en doit pas moins admirer le noble seigneur qui donnait cet exemple.

Barnard, retiré au monastère d'Ambronay, y fut un modèle de toutes les vertus religieuses. Le premier au chœur et aux divers exercices de communauté, il y apportait une ferveur et une dévotion admirables. D'ordinaire, il s'employait à recevoir les étrangers, les accueillant avec bonté, leur lavant les pieds, leur rendant toutes sortes de services; malgré cela, s'estimant comme un serviteur inutile, se regardant comme le dernier des Frères, sans jamais tirer vanité de son titre de fondateur de l'abbaye.

A la mort de l'abbé, Barnard fut nommé à sa place, d'une voix unanime, malgré ses larmes et sa résistance.

Le zèle des Saints n'est pas moins industrieux que la fausse prudence des enfants du siècle; chargé de l'administration du monastère, Barnard sut y maintenir la ferveur et la régularité. Le bruit s'en répandit dans les provinces voisines, et l'on vit bientôt une foule de jeunes gens venir se jeter aux pieds de l'abbé d'Ambronay, se ranger sous sa conduite et lui demander une cellule.

Trois ans s'étaient écoulés depuis son élection en qualité d'abbé, lorsque, à la mort de l'archevêque Volfère, en 810, Barnard fut choisi pour le remplacer sur le siège métropolitain de Vienne.

On était réuni pour demander à Dieu un digne pasteur, un saint évêque, mais les suffrages étaient partagés, lorsque, au milieu de l'assemblée, un enfant de douze ans s'écria: « Barnard, abbé d'Ambronay, évêque élu de Dieu! » Il n'y eut qu'un cri pour applaudir à cette voix. Semblable à celle de saint Ambroise, l'élection du nouvel archevêque paraissait tenir du prodige; on ne pensa plus qu'à envoyer des députés pour lui faire part de sa promotion à l'épiscopat.

L'humble abbé ne se doutait guère des assauts qu'il allait subir.

Il reçut les députés avec affabilité; mais sa surprise fut inexprimable lorsqu'il sut quel était l'objet de leur mission. La défiance qu'il avait de lui-même ne lui permit pas d'accepter une charge aussi pesante; Barnard resta inflexible à leurs prières et aux vœux des fidèles de Vienne qui l'attendaient avec impatience.

Pour vaincre ses résistances, on eut recours à Charlemagne: « Si l'empereur me connaissait, il ne m'adresserait pas une semblable invitation! » répondit-il aux messagers impériaux.

Il fallut un ordre exprès du Souverain Pontife Léon III pour triompher d'un refus que l'autorité de Charlemagne n'avait pu vaincre; Barnard fut sacré par Leydrade, archevêque de Lyon.

ADMIRABLE ÉPISCOPAT

Barnard avait trente-deux ans lorsqu'il reçut la consécration épiscopale, dans la célèbre basilique de Saint-Maurice, aux applaudissements de la ville et de tout le diocèse de Vienne.

Dès les premières années de son administration, il reconnut que son prédécesseur n'avait pas recouvré tous les biens de son Eglise, et que plusieurs laïcs en retenaient encore. Barnard se rendit à la cour de Louis le Débonnaire pour obtenir que ces biens lui fussent restitués. L'empereur accorda à l'archevêque la confirmation des privilèges du siège de Vienne, et le remit en possession de l'hospice de Saint-Symphorien en la terre de Feysin, dont les revenus devaient être employés à l'entretien des pèlerins et des pauvres. Louis ne s'en tint pas à cet acte de justice. Plein

(1) Ambronay se trouve dans le département de l'Ain; ce bourg doit son origine à l'abbaye fondée par saint Barnard vers 802. Au XVIIIe siècle, elle appartenait aux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Les bâtiments du monastère furent vendus en 1792; l'église, l'un des plus beaux monuments de la contrée, sert d'église paroissiale.

d'estime pour les vertus de Barnard, il ajouta à la mense de son Eglise deux monastères; l'un appelé monastère d'En-Haut; dédié à saint André; l'autre monastère du milieu, dédié à saint Nizier, avec défense aux commissaires royaux de tenir leurs audiences et de percevoir aucun droit dans ces mêmes lieux (815).

Souvent consulté par Louis sur les affaires de l'Etat, Barnard reçut de ce prince une nouvelle marque de faveur : c'étaient cinq grands bateaux dont l'empereur lui fit présent, pour les trajets et les transports nécessaires à son Eglise, sur le Rhône et la Saône, avec exemption de tout péage.

Plus tard, l'archevêque obtint encore la restitution du monastère d'En-Bas, dédié aussi à saint André, qui pendant les troubles s'était soustrait à l'autorité de l'Eglise de Vienne.

L'éloquence et l'érudition de notre Saint parurent avec éclat dans la composition des *Capitulaires*. Les *Capitulaires*, on le sait, contiennent les lois mi-civiles, mi-ecclésiastiques édictées par les rois de la seconde race, qui pour les compléter et les coordonner, convoquèrent souvent des Plaids et des Conciles. « Parmi les évêques qui se distinguèrent le plus dans ces assemblées, dit le savant Mabillon, il faut mettre en première ligne Barnard, archevêque de Vienne. »

Saint Agobard, archevêque de Lyon, était très lié avec notre prélat. Ils se donnaient rendez-vous dans une maison de campagne située sur les limites des deux diocèses, et là, ils s'édifiaient et s'instruisaient mutuellement. C'est à ses pieux entretiens que nous devons plusieurs beaux ouvrages que publia Agobard, entre autres, son livre du *Privilège et du droit du Sacerdoce*.

Il l'avait composé pour venger le clergé du mépris où il tombait, et apprendre aux prêtres ce qu'ils doivent faire pour honorer leur sacerdoce, aux laïcs quel respect ils doivent aux ministres de la religion.

On a du même archevêque de Lyon des lettres sur les *Superstitions des Juifs*. Elles sont écrites en son nom et en celui de Barnard de Vienne. Les prélats demandaient à l'empereur qu'il ne fût pas permis aux Juifs d'empêcher le baptême de leurs esclaves.

Le zèle et la science de Barnard reçurent une insigne récompense : le 5 décembre 817, le Pape Pascal Ier lui envoyait le *Pallium* avec une lettre confirmant tous les droits de son Eglise.

EN LUTTE AVEC LE DÉBONNAIRE

Quelques auteurs ont reproché à saint Barnard sa conduite à l'égard de Louis le Débonnaire. Cet empereur avait partagé ses Etats entre ses trois fils dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle. Puis, s'étant remarié et ayant de sa seconde femme un quatrième enfant, Charles le Chauve, il voulut pour le doter revenir sur ce premier partage.

Barnard de Vienne et Agobard de Lyon prirent fait et cause en faveur de Lothaire, proclamé et couronné empereur par le Pape; ils furent du nombre de ces évêques qui, à Compiègne, condamnèrent Louis à une pénitence publique.

Nos historiens modernes ont mieux compris le rôle des deux prélats. La charte du Débonnaire, présentée sous son véritable jour, donne un sens tout différent à l'ancienne histoire de France, et dans le cas présent, elle réhabilite le pieux Barnard.

L'instabilité de tous ces partages, le mépris pour les arrangements convenus, la violation de tous les serments qui devaient leur servir de garantie, causèrent un mécontentement universel.

Lorsque Louis le Débonnaire fut rétabli, une année après sa déposition, l'archevêque de Vienne et Agobard se retirèrent en Italie auprès de Lothaire. Dans une assemblée à Tramoye, au territoire de Lyon, les deux évêques furent sur le point de perdre leurs sièges, mais après la réconciliation de Louis avec ses fils, ils revinrent paisiblement dans leurs diocèses.

FONDATION DE L'ABBAYE DE ROMANS

Le désir de se dérober au tumulte et de reprendre la vie solitaire d'Ambronay poursuivait sans cesse le pieux archevêque. Il découvrit, sur les bords de l'Isère, un endroit favorable à ses desseins; il en fit l'acquisition d'une noble veuve qui, n'ayant pas d'héritier, lui céda une partie de son patrimoine. Ce lieu est aujourd'hui la ville de Romans « dont l'aspect ressemble tellement à Jérusalem, écrit Mgr Depéry, qu'on y a fait construire, il y a plusieurs siècles, un Calvaire en tout semblable à celui des Lieux Saints ».

Lorsque l'église fut construite, Barnard assembla un grand nombre d'évêques et la consacra en l'honneur des Saints Apôtres et des trois martyrs viennois, Séverin, Exupère et Félicien, dont il avait fait transférer les reliques à Romans.

Sa joie était de venir dans le monastère attenant à cette église qui plus tard, par reconnaissance, prit le nom de son fondateur. Elle s'appelle encore aujourd'hui église de Saint-Barnard.

Dès que les affaires publiques lui faisaient craindre d'être appelé hors de son diocèse, il se retirait dans sa chère abbaye de Romans, semblable à la colombe qui se réfugie dans son nid pour éviter la tempête. Là, éloigné du monde, errant seul dans d'épais bocages ou sur les bords du fleuve, il goûtait d'ineffables douceurs, se rappelant les jours heureux et tranquilles d'autrefois.

Epris de l'amour de la solitude, il avait souvent la pensée de quitter son siège, et il eût cédé à cet attrait s'il n'eût craint de déplaire à Dieu. Une fois pourtant, il s'en ouvrit à quelques intimes : leurs prières et les ordres du prince le retinrent. Comme pour se dédommager de cet insuccès, il redoubla de charité et de zèle, visitant les prisons et les hôpitaux, parcourant les plaines du Dauphiné, gravissant les montagnes escarpées du Vivarais, mettant à profit pour le ciel un temps qu'il savait devoir être fort court.

LES DERNIERS JOURS

Le Saint était occupé à ces exercices apostoliques, lorsque Dieu lui donna connaissance de sa fin prochaine. Il assembla son clergé et son peuple

dans l'église de Vienne, et leur parla de sa mort imminente, sous l'image d'une pérégrination. « Je suis sur le point de faire un grand voyage qui me privera longtemps du bonheur de vous voir. Prions le ciel de nous réunir tous un jour. »

A peine le saint évêque fut-il arrivé à Romans, qu'il s'enferma dans une grotte profonde, où il passa trois jours dans la prière et le jeûne. Le quatrième jour, il se vit entouré soudain d'une céleste clarté, et entendit une voix qui lui disait: « Viens, car tu es attendu. »

Et comme ses moines le priaient de se relever du cilice sur lequel il était gisant, et de prendre un peu de nourriture, il leur répondit: « Le pain qui me reste à prendre, mes frères, c'est celui sans lequel on ne vit ni dans ce monde, ni dans les cieux, ce pain dont la saveur réjouit les anges, nourrit les apôtres, fortifie les saints et ne permet pas que celui qui en mange meure à jamais. Apportez-moi le Sacrement divin, afin que, muni de ce Viatique, je prenne la voie de toute chair et parte pour ma patrie. »

Il passa doucement à Dieu, le 22 janvier 842, dans la soixante-quatrième année de son âge et la trente-deuxième de son épiscopat. Comme sa vie avait été pleine de merveilles, elles ne devaient pas cesser à sa mort. A peine eût-il expiré, qu'on entendit les cantiques d'une troupe de bienheureux, qui, le conduisant en triomphe, s'applaudissaient de la conquête dont le ciel allait s'enrichir. Une douce odeur se répandit de toutes parts, et de brillants éclairs remplirent la chambre d'une étincelante lumière.

Le lendemain, Dunctran, évêque de Valence, arriva pour rendre les honneurs funèbres à son métropolitain, mais la cérémonie était achevée et le Saint, enseveli sans distinction, au bas de la nef de l'église. Dunctran en fit des reproches à l'abbé. Celui-ci s'excusa sur la crainte du désordre occasionné par la foule, et sur la dernière volonté de Barnard qui avait demandé à être inhumé sans nul appareil.

Bientôt, la douleur et les larmes se changèrent en admiration, et le peuple, inconsolé tout d'abord d'avoir perdu un si bon et généreux pasteur, se mit à l'invoquer et à ressentir les effets de son patronage. Son tombeau, embelli par les monuments de la piété et de la reconnaissance, devint plus illustre que les plus superbes mausolées.

LA CHASSE MIRACULEUSE

Son corps fut levé de terre le 23 avril 944, au milieu d'un concours immense de fidèles accourus de toutes les contrées voisines. Ses ossements sacrés furent placés dans une châsse enrichie d'or et de pierreries. De miraculeuses guérisons eurent lieu et ne firent que se multiplier avec la foule des pèlerins.

« J'ai appris, dit saint Adon, successeur médiat de Barnard, ce que je vais dire, de ceux mêmes qui en furent témoins: Le jour des Rameaux, les ecclésiastiques de Romans portaient à la procession le corps de leur saint fondateur, lorsqu'un aveugle demanda à haute voix qu'on le laissât approcher des reliques du Saint. A peine les eut-il touchées, qu'il ouvrit les yeux et qu'il entonna avec tout le peuple des cantiques d'actions de grâces. »

Ce miracle donna occasion à un autre; le jour de l'Ascension, on portait avec pompe le corps du saint évêque; un jeune homme, inspiré par la piété, alla cueillir des fleurs qu'on appelle glaieuls et les jeta sur la châsse. Après la procession, ces fleurs furent ramassées avec soin, et elles opérèrent des guérisons et des merveilles surprenantes.

Une femme recouvra la parole par son incessante importunité auprès des reliques de saint Barnard, le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul qui, chaque année, attirait une foule immense à Romans; sa langue se délia, et elle put se joindre aux voix qui chantaient l'hymne de Vêpres.

Ces merveilles se répandirent jusqu'aux pays les plus éloignés; des populations entières réclamèrent l'assistance de saint Barnard; les princes, les rois même vinrent accomplir des vœux sur son tombeau. Au XVIe siècle, les calvinistes s'emparèrent de la ville de Romans; parmi les horreurs dont ils souillèrent leur victoire, il faut compter la profanation du corps du saint évêque dont les fidèles ne purent sauver qu'une partie des vertèbres, une rotule et l'os d'un bras.

Echappées de nouveau à l'impiété révolutionnaire, ces précieuses reliques sont exposées chaque année à Romans, le jour de la fête du Saint.

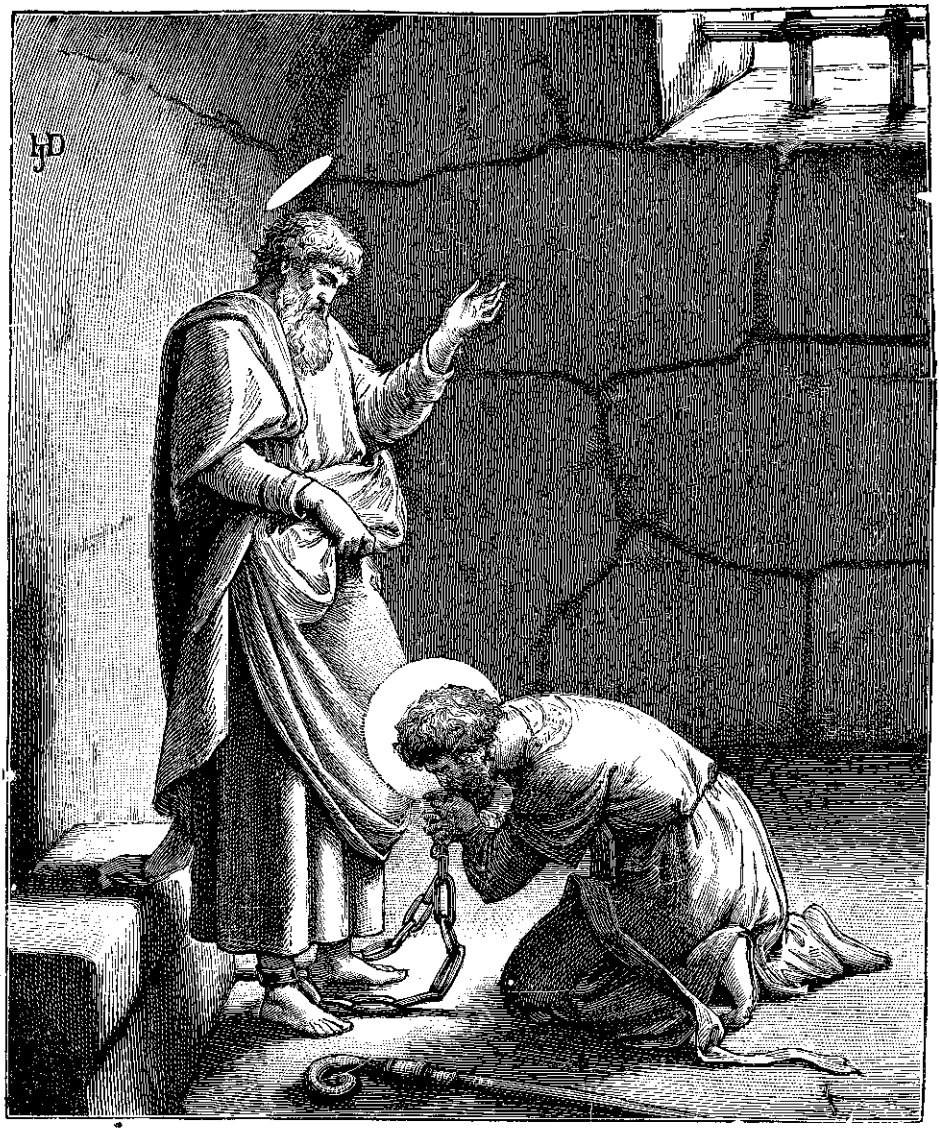
La fête de saint Barnard est observée dans les diocèses de Lyon, de Belley, de Valence, de Grenoble. Dans cette ville et les environs, le saint archevêque est honoré comme un des protecteurs de l'agriculture. Plusieurs églises lui sont dédiées; la plus célèbre, Saint-Barnard de Romans, est un des édifices les plus remarquables du midi de la France.

D'après l'*Histoire hagiologique du diocèse de Valence,* par l'abbé NADAL. — AUTRES SOURCES CONSULTÉES. — FLEURY-TERNAL, S.-J., *Vie de saint Barnard,* 1732. — GUICHENON, *Histoire du Bugey.* — BOLLANDISTES, t. II. — *Bréviaires de Vienne,* 1522, 1678. — MAUPERTUY, CHARVEL, COLOMBET, *Histoire de l'Eglise de Vienne.* — GODESCARD, *Vies des Saints.* — ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Eglise.* — Mgr DEPÉRY, *Histoire hagiologique de Belley.*

SAINT TIMOTHÉE

DISCIPLE DE SAINT PAUL, PREMIER ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE ET MARTYR

Fête le 24 janvier.



Saint Timothée vient à Rome visiter saint Paul, prisonnier pour Jésus-Christ et, se jetant à ses pieds, il baise ses chaînes.

Timothée était né en Asie-Mineure, probablement à Lystres, en Lycaonie; son père était idolâtre, mais sa mère était juive. L'enfant fut élevé dans la connaissance et la crainte du vrai Dieu par sa mère Eunice et sa grand'mère Loïde, femmes pieuses et fidèles, dont saint Paul a plus tard loué l'instruction religieuse et les vertus. Mais il ne connaissait pas encore la venue du Messie, quand deux envoyés du divin Sauveur Jésus-Christ, apportant à l'Asie-Mineure la bonne nouvelle du salut, arrivèrent à Lystres.

Ces deux messagers étaient saint Paul et saint Barnabé. Ils commencèrent aussitôt à annoncer l'Evangile aux juifs et aux païens de cette ville. On sait comment Dieu confirma leurs paroles par un éclatant miracle. Paul, par la puissance du nom de Jésus-Christ, guérit un homme perclus de ses pieds dès sa naissance et qui n'avait jamais pu marcher; la foule, témoin de cette merveille, prit les deux apôtres pour des dieux, et voulait absolument leur offrir des sacrifices. Ils eurent beaucoup de peine à l'en empêcher. « Que faites-vous? disaient-ils, nous aussi nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, qui vous exhortons à quitter toutes ces choses vaines pour le Dieu vivant qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment... Ce Dieu, ajoutaient-ils, tout en laissant les hommes marcher dans leurs voies, pendant ces derniers

siècles, n'a pas laissé de nous donner des témoignages de son existence et de sa bonté, en répandant du ciel ses biens, en dispensant les pluies et les saisons fécondes, en nous donnant la nourriture en abondance et en remplissant nos cœurs de joie. »

Que le peuple des villes est changeant et facile à tromper ! Quelque temps après, cette même foule qui voulait adorer les apôtres comme des divinités, trompée et ameutée par des juifs perfides survenus d'Antioche et d'Iconium, chassa à coups de pierres les saints messagers du Rédempteur, et saint Paul, tombé sous leur fureur, fut laissé pour mort aux environs de la ville. Dieu le sauva.

Mais ce sang ne fut pas répandu en vain, et la semence que les apôtres avaient eu le temps de jeter en ce pays ne devait pas être stérile : un assez grand nombre de personnes s'étaient converties à la foi de Jésus-Christ, entre autres Timothée et sa famille.

SAINT TIMOTHÉE ASSOCIÉ A L'APOSTOLAT DE SAINT PAUL

Plus tard quand saint Paul, accompagné de Silas, revint à Lystres, il remarqua Timothée, à la foi et aux vertus duquel tous les chrétiens de Lystres et d'Iconium rendaient témoignage. Il résolut de se l'associer dans l'apostolat malgré sa jeunesse. L'admirable jeune homme sacrifia avec joie toutes les espérances terrestres, et consentit à quitter sa famille pour se donner tout entier à Dieu et au salut des âmes.

L'un des premiers sacrifices que le grand Apôtre demanda à la générosité de son nouveau disciple, fut de se soumettre à l'initiation judaïque de la circoncision : cette cérémonie n'était plus obligatoire, depuis l'institution du baptême de Jésus-Christ, mais elle n'était pas encore prohibée; or en s'y soumettant, Timothée écartait l'obstacle que sa qualité de fils de païen aurait mis à son libre accès auprès des juifs. Imitant donc son maître qui savait *se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ*, il accepta cette douloureuse initiation.

Timothée, ordonné diacre, suivit saint Paul à son départ de Lystres et parcourut avec lui le reste de l'Asie. Quels progrès ne dut-il pas faire dans la science sacrée et les vertus apostoliques à l'école d'un si grand maître, dans le commerce quotidien d'une amitié si intime avec l'incomparable Apôtre des Gentils!

L'an 52 de l'ère chrétienne, il s'embarque avec saint Paul pour l'Europe, prêche l'Evangile avec lui en Macédoine, à Philippe, à Thessalonique, à Bérée, partageant les fatigues, les travaux, les privations, les persécutions, les périls de l'Apôtre des Gentils. Obligé de quitter Bérée devant la fureur des juifs, saint Paul laisse en cette ville Silas et Timothée pour affermir la foi des nouveaux convertis. Arrivé dans Athènes, l'Apôtre envoie un message à Timothée pour le prier de venir le rejoindre dans la capitale de la Grèce. Sur ces entrefaites, apprenant que la persécution est déchaînée sur les chrétiens de Thessalonique, il s'empresse de leur envoyer son disciple pour soutenir leur courage.

On voit quelle confiance saint Paul témoignait déjà à Timothée; il n'avait pas tardé en effet d'apprécier son zèle et ses vertus et il l'avait pris en singulière affection.

Le bienfait de la paix ayant été rendu aux Thessaloniciens, le fidèle disciple courut en Achaïe sur les traces de son maître pour lui annoncer cette bonne nouvelle, et le retrouva à Corinthe. Ce fut alors que saint Paul écrivit aux Thessaloniciens ses deux épîtres, qui commencent ainsi : « *Paul, Silvain et Timothée, à l'Eglise de Thessalonique...* »

SAINT TIMOTHÉE ACCOMPLIT LE PÈLERINAGE DE JÉRUSALEM — ASSOMPTION DE MARIE

Saint Timothée accompagna ensuite l'Apôtre dans son long voyage jusqu'à Jérusalem. C'était sans doute la première fois que le saint jeune homme avait la joie de voir cette ville fameuse, où se sont accomplis les mystères de notre rédemption. Avec quelle émotion il dut se faire conduire par les chrétiens de Jérusalem, témoins oculaires de la passion, de la mort, de la résurrection de Jésus-Christ, sur tous les lieux sanctifiés par le Fils de Dieu.

Mais quel souvenir de notre divin Sauveur pouvait-il trouver à Jérusalem plus merveilleux et plus touchant que l'incomparable Vierge qui avait donné le jour au Fils de Dieu fait homme! Voir Marie sur la terre, encore vivante parmi les hommes, mais sur le point d'aller rejoindre son divin Fils dans les splendeurs du royaume éternel! Entendre de sa bouche le récit des premières années et de la mort de Jésus! Contempler ce chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint que le ciel enviait à la terre, témoigner à cette Mère si douce et si puissante son respect et sa tendresse, saluer au nom de ses enfants lointains la Mère de toute la grande famille chrétienne, peut-on imaginer rien de plus consolant et de plus doux? Combien grande dut donc être la joie du disciple de saint Paul durant ce séjour à Jérusalem! On place généralement la mort de la Très Sainte Vierge l'an 54 de l'ère chrétienne; or Paul et Timothée arrivèrent à la Ville Sainte avant la fin de l'an 53.

Mais le bonheur du jeune prédicateur de l'Evangile et de toute l'Eglise de Jérusalem devait être suivi d'une profonde douleur, mêlée elle-même d'une grande consolation, puisque l'an 54 vit la mort et l'Assomption de Marie. Quelle tristesse de perdre la compagnie de la Sainte Vierge! quelle consolation de savoir ses plus ardents désirs comblés auprès de son divin Fils dans la gloire éternelle! Quelle joie de voir tous les apôtres réunis à Jérusalem dans cette circonstance! Qui dira les émotions de saint Timothée au milieu de tous ces événements! Un autre disciple de saint Paul, le célèbre saint Denys, les lui rappelait plus tard dans son livre des *Noms divins*, adressé à Timothée:

« Hiérothée, notre maître sublime (1), dit-il, brillait entre les pontifes inspirés, comme vous l'avez vu, quand vous et moi, au milieu d'un grand nombre de frères, nous vînmes contempler le corps vénérable qui avait produit la vie et porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des théologiens. Alors tous les pontifes voulurent, chacun à sa manière, célébrer la toute puissante bonté de Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les apôtres, notre illustre maître surpassa les autres pieux docteurs; tout ravi et transporté hors de lui-même, profondément ému des merveilles qu'il publiait et estimé par tous ceux qui l'entendaient et le voyaient, qu'ils le connussent ou non, comme un homme inspiré du ciel et comme le digne panégyriste de la Divinité. Mais à quoi bon vous redire ce qui fut prononcé en cette glorieuse assemblée? Car, si ma mémoire ne m'abuse, il me semble avoir entendu souvent de votre bouche des fragments de ces divines louanges; tant vous déployez toujours une pieuse ardeur en ce qui concerne les choses saintes. Mais laissons ces mystiques entretiens, qu'on ne

(1) Quelques écrivains se sont demandé si, par ce nom d'*Hiérothée*, l'auteur des *Noms divins* ne désigne pas saint Paul lui-même; c'est possible. D'autres cependant pensent qu'Hiérothée était quelque docteur des temps apostoliques comme étaient Apollo, Denys et d'autres semblables.

doit pas divulguer aux profanes, et que d'ailleurs vous connaissez parfaitement (1). »

TRAVAUX DIVERS EN MACÉDOINE ET EN GRÈCE

Mais il fallait reprendre à travers le monde la grande œuvre de la conversion des âmes. S'arrachant donc au bonheur d'habiter près des chers souvenirs de Jérusalem, l'âme remplie de lumières nouvelles et d'une ardeur plus grande après tout ce qu'il avait vu, après avoir connu les apôtres témoins du Christ, et avoir constaté lui-même l'Assomption de la Très Sainte Vierge, saint Timothée repartit en compagnie de saint Paul.

L'Apôtre des Gentils vint prêcher à Ephèse, capitale de l'Asie-Mineure, et y resta deux ans. Son cher disciple ne demeura pas tout ce temps auprès de lui, car le maître le chargea de diverses missions de confiance. Il l'envoya avec Eraste visiter les Eglises de Macédoine et recueillir, de la charité des fidèles, des aumônes pour les chrétiens pauvres de Jérusalem.

Ecrivant vers cette époque aux Corinthiens, Paul leur disait : « Si Timothée va vous voir, ayez soin qu'il n'ait rien à craindre chez vous, puisqu'il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur. Que personne donc ne le méprise, mais conduisez-le en paix, afin qu'il vienne me trouver, car je l'attends, lui et nos frères. »

Dans un autre passage, il appelle Timothée « mon fils bien-aimé et fidèle dans le Seigneur. »

Pendant ce temps l'Apôtre eut de grandes tribulations et de grandes tristesses à Ephèse. Echappé aux fureurs des païens, il repassa en Macédoine, où Dieu le consola par l'arrivée de Tite, un autre de ses disciples, vrai frère de Timothée par la foi et le zèle. Tite lui apportait d'excellentes nouvelles des Corinthiens, surtout du repentir où ils étaient de divers abus qui avaient affligé le cœur de leur Père dans la foi. Timothée avait-il accompagné son collègue Tite dans cette circonstance ? Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est qu'il se trouvait de nouveau en ce moment auprès de saint Paul; celui-ci en effet commence en ces termes sa seconde lettre aux Corinthiens : « *Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Timothée son frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, et à tous les saints* (fidèles) *qui sont dans toute l'Achaïe. Grâce à vous et paix par Dieu notre Père et par Notre-Seigneur Jésus-Christ.* »

ÉPISCOPAT DE SAINT TIMOTHÉE — PREMIÈRE ÉPITRE QUE LUI ADRESSE SAINT PAUL

Sur une révélation de l'Esprit-Saint, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, (I *Tim.* I. 18, et IV 14) saint Paul avait conféré à Timothée la consécration épiscopale, mais nous ignorons en quelle année. Sans doute il était déjà évêque au moment de cette seconde épître de saint Paul aux Corinthiens. Au reste il était digne à tous égards de cette charge par sa science, son éloquence, son zèle et sa sainteté.

L'Apôtre descendit de Macédoine en Grèce. De là, il comptait s'embarquer pour la Syrie; mais un complot des Juifs, qui lui dressaient des embûches sur le chemin, l'obligea à regagner la Macédoine. Est-ce à cette époque qu'il confia à Timothée l'importante Eglise d'Ephèse? C'est probable. Quoi qu'il en soit, le jeune évêque accompagna encore l'Apôtre des Nations à Troade et en Asie-Mineure. Peut-être le quitta-t-il seulement à Milet, quand saint Paul reprit la route de Jérusalem.

Pour le diriger dans ses importantes fonctions archiépiscopales, le disciple de saint Paul reçut de son incomparable maître une lettre pleine de tendresse paternelle, riche de nombreux et admirables enseignements :

« *Paul, apôtre de Jésus-Christ, selon le commandement de Dieu notre Sauveur, et du Christ Jésus notre espérance, à Timothée, son fils chéri dans la foi. Grâce, miséricorde et paix par Dieu le Père, et par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Comme je t'en ai prié, en partant pour la Macédoine, demeure à Ephèse, afin d'avertir certaines personnes de ne point enseigner une autre doctrine... Voici la recommandation que je te fais, mon fils Timothée, c'est que, suivant les prophéties faites de toi autrefois, tu combattes, en les accomplissant, le bon combat, etc...* »

Tel était le début de cette épître. L'Apôtre avertissait l'évêque d'Ephèse des erreurs qu'il devait combattre, l'invitait à la prière, source des bénédictions de Dieu, insistait sur les vertus à faire régner parmi les fidèles confiés à ses soins, traçait le tableau des qualités nécessaires à ceux qu'il élevait au sacerdoce, en particulier à ceux qu'il aurait à sacrer évêques des villes voisines. Enfin, il lui rappelait tous les points sur lesquels doit se porter la sollicitude d'un saint évêque. — Le monde avait vu jusque-là, bien de prétendus sages confiant à des hommes le gouvernement d'autres hommes, mais quand ces sages avaient-ils jamais donné à leurs mandataires des conseils aussi sublimes et aussi parfaits que les apôtres à leurs disciples, sous l'inspiration de Dieu ?

Les austérités du jeune évêque d'Ephèse, unies à ses travaux, avaient altéré sa santé; saint Paul s'en préoccupe : « *Use d'un peu de vin,* lui écrit-il, *à cause de la faiblesse de ton estomac.* »

« *Que personne ne méprise ta jeunesse,* dit-il encore; *mais sois l'exemple des fidèles, dans les discours, dans la manière d'agir, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. Jusqu'à ce que je vienne, applique-toi à la lecture, à l'exhortation, à l'enseignement. Ne néglige pas la grâce qui est en toi, qui t'a été donnée en vertu d'une prophétie avec l'imposition des mains des prêtres. Médite ces choses, sois-y tout entier, afin que ton avancement soit connu de tous. Veille sur toi-même et sur la doctrine ; veilles-y sans relâche. Car en agissant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent.* »

DEUXIÈME ÉPITRE — TIMOTHÉE PERD SON MAITRE BIEN-AIMÉ

Deux ans après, le grand Apôtre était captif à Rome, où il resta deux ans prisonnier. Saint Timothée alla l'y rejoindre, soit de son propre mouvement, soit sur l'invitation de saint Paul lui-même (1). Il est certain qu'il se trouva à Rome auprès de son maître, car Paul associe de nouveau le nom de Timothée à son propre nom dans ses lettres aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon, écrites à cette époque. Digne imitateur de l'Apôtre, Timothée eut, lui aussi, à souffrir les chaînes pour la foi, ainsi qu'Epaphras, évêque des Colossiens; mais il fut délivré et saint Paul l'annonçait avec joie dans son épître aux Hébreux : « *Sachez,* leur disait-il, *que notre frère Timothée est en liberté. S'il arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui.* »

Saint Paul vit en effet briser aussi ses chaînes, et, après divers voyages apostoliques, visita les Eglises d'Orient.

L'an 66, l'Apôtre des Gentils était de nouveau à

(1) *Dionys. Areop.* cap. III. — Traduction de Mgr Darboy.

(1) Plusieurs pensent en effet que la seconde épître de saint Paul à Timothée fut écrite pendant la première captivité de l'Apôtre; mais il paraît plus exact de la rapporter à sa seconde captivité, à cause des paroles bien connues : *Ego enim jam delibor et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi.*

Rome où Néron venait de déchaîner la plus effroyable persécution contre les chrétiens. Paul, arrêté à cause des conversions qu'il avait opérées jusque dans le palais impérial, comparut devant le tyran ; il échappa encore pour le moment à la mort, mais son heure ne devait pas tarder.

C'est alors qu'il écrivit la seconde épître à Timothée, qui est comme le testament de l'Apôtre et où son grand cœur se dévoile tout entier. Elle commence en ces termes :

« *Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, selon la promesse de vie qui est dans le Christ Jésus, à Timothée, son fils bien-aimé, grâce, miséricorde et paix, par Dieu le Père et par le Christ Jésus Notre-Seigneur.* »

Il lui déclare qu'il prie sans cesse pour lui, reprend et développe sous une autre forme les admirables conseils déjà donnés dans sa lettre précédente; lui apprend comment il a comparu au tribunal de Néron, lui parle des difficultés de sa situation présente, de sa confiance inébranlable en Dieu. Enfin il lui annonce sa mort prochaine, et le prie de venir à Rome promptement afin de lui donner la joie de le voir une dernière fois. « *Hâte-toi de venir avant l'hiver... Apporte avec toi, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et les livres, et surtout les parchemins.* » Telle était la pauvreté et la simplicité du grand Apôtre. Et il ajoute : « *Eubulus, Pudens, Linus, Claudia et tous nos frères te saluent.* » Linus fut le successeur immédiat de saint Pierre et le second pape, Claudia était de la famille impériale.

Tychicus, messager de cette lettre, en porta une autre adressée aux Ephésiens, sans doute la même année.

Si saint Timothée put s'embarquer sans retard et accomplir heureusement son voyage, nous avons lieu de penser qu'il put embrasser encore sur la terre son maître vénéré, qui couronna sa vie laborieuse par un glorieux martyre, en même temps que saint Pierre, le 29 juin de l'an 67.

Quelle perte immense pour l'Eglise, en particulier pour Timothée, que la mort de saint Paul !

SAINT TIMOTHÉE ET SAINT JEAN — DERNIERS COMBATS — LE MARTYRE

Mais l'Apôtre pouvait-il oublier, dans le repos glorieux du ciel, son fils spirituel et le compagnon de ses travaux sur la terre ?

Une douce consolation restait d'ailleurs au disciple bien-aimé de saint Paul : c'était l'amitié et la présence fréquente du disciple bien-aimé de Jésus, l'apôtre saint Jean. Cet évangéliste était alors le Père et la lumière des Eglises d'Asie et avait choisi Ephèse pour lieu de son séjour habituel.

Mais quelques années après, nouvelles épreuves ; la persécution de Domitien prive l'évêque d'Ephèse de son second maître. Saint Jean conduit prisonnier à Rome, est condamné à boire du poison et se voit jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Il sort de ce double supplice plus sain et plus vigoureux et on l'exile à Pathmos, petite île de l'archipel grec.

L'âme de Timothée faiblit-elle un instant devant ces épreuves et se relâcha-t-elle un peu de sa première ferveur ? C'est ce qu'on se demande, à la lecture d'un passage de l'*Apocalypse* que saint Jean écrivait alors à Pathmos, sous le souffle de l'Esprit-Saint. Voici ces paroles :

« *Ecris à l'ange* (l'évêque) *de l'Eglise d'Ephèse : Voici ce que dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or* (les sept Eglises ou les sept évêques d'Asie-Mineure). *Je sais tes œuvres, et ton travail et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants ; tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont point et tu les as trouvés menteurs.*

« *Tu es patient, et tu as souffert pour mon nom, et tu n'es point découragé. Mais j'ai contre toi que tu es déchu de ta charité première. Souviens-toi donc d'où tu es tombé ; fais pénitence et reprends tes premières œuvres, sinon je viendrai bientôt à toi ; et si tu ne fais pénitence, j'ôterai ton chandelier de sa place.*

« *Mais tu as cela, que tu hais les actions des Nicolaïtes* (hérétiques), *que moi aussi je hais.* (*Apoc. II*, 1 etc.) »

Peut-être ces paroles s'adressent-elles moins à l'évêque personnellement qu'à l'Eglise d'Ephèse qu'il représentait; peut-être encore s'appliquent-elles à Onésime, successeur de Timothée. Plusieurs cependant pensent qu'elles concernent aussi Timothée lui-même ; d'ailleurs, si elles contiennent un blâme, les éloges n'y manquent point.

Mais s'il est vrai que le disciple de saint Paul, que nous avons vu si héroïque et si saint, se soit relâché un moment, avec l'âge, de sa ferveur première, il la reprit bientôt. Soutenu par la grâce de Dieu, sans laquelle les âmes les plus fortes ne sont que faiblesse et qu'impuissance, il termina sa carrière par un courageux martyre.

La ville d'Ephèse était célèbre dans tout l'Orient par son superbe temple de Diane et le culte qu'on y rendait à cette prétendue déesse. Un jour, les païens célébraient l'une de leurs cérémonies les plus solennelles à la gloire de Diane, la fête de la *Catagogie,* ainsi appelée parce qu'on y portait les idoles en procession, procession digne des démons qui en recevaient les honneurs. Une multitude confuse de gens de toute classe, exaltée par le vin et la débauche, accompagnait les idoles à travers les rues en poussant des cris sauvages et remplissant les airs de chansons idolâtriques. Beaucoup allaient, le visage couvert d'un masque, et tenant des casse-têtes dont ils frappaient les passants qu'ils tuaient ou blessaient. Ces cruautés étaient dans le programme de la fête.

A la vue d'une superstition si stupide et si barbare, le saint évêque d'Ephèse ne put retenir son indignation.

Il se jette au milieu de ces païens, et s'efforce de leur faire comprendre tout ce que leur conduite avait d'insensé. Mais ses paroles pleines de douceur et de sagesse ne servent qu'à les exaspérer davantage; ils se précipitent sur le courageux prédicateur, l'accablent de coups de pierres et de massues et le traînent dans les rues.

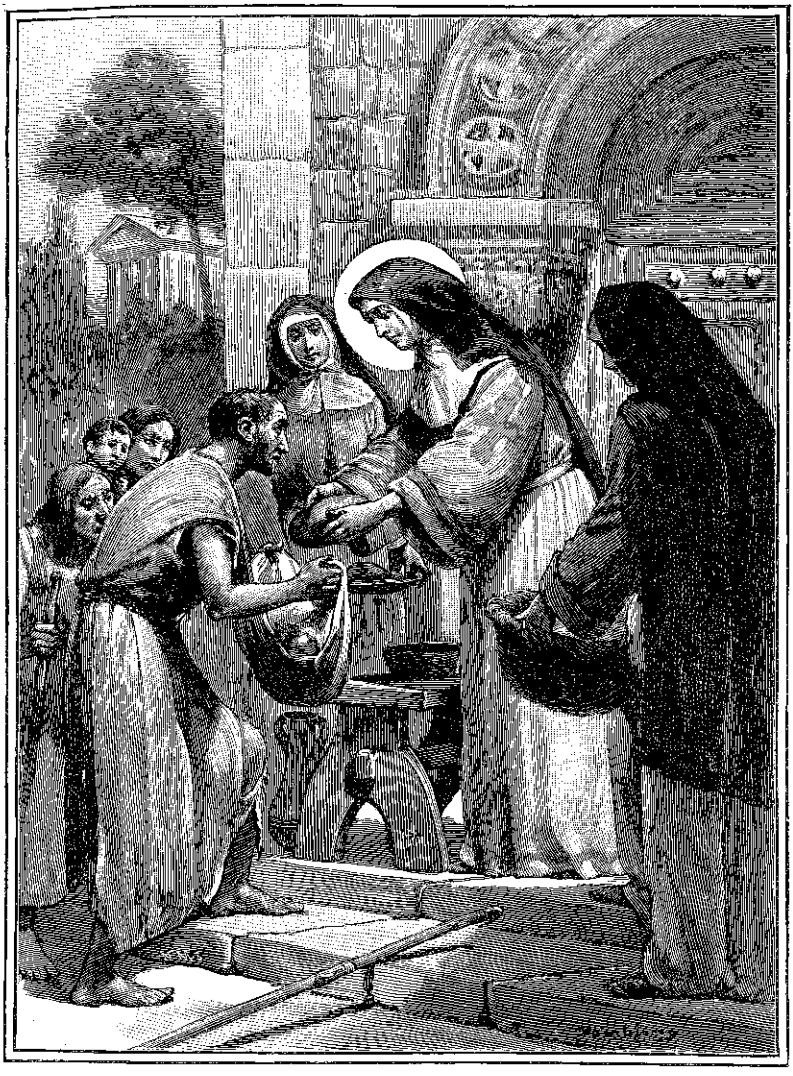
Les chrétiens le relevèrent à demi-mort et le portèrent sur une montagne voisine où il ne tarda pas à expirer entre leurs bras. Son âme héroïque était allée rejoindre au ciel l'âme victorieuse de saint Paul. C'était le 22 janvier de l'an 97.

On construisit plus tard une église sur son tombeau. Mais au IV^e^ siècle, ses reliques furent portées à Constantinople, par ordre de l'empereur Constance, et déposées, près des restes de saint André et de saint Luc, dans la grande basilique des Apôtres. Cette translation fut illustrée par divers miracles, et saint Jean Chrysostôme affirme que les démons quittaient en rugissant le corps des possédés que l'on conduisait au tombeau de saint Timothée.

De nos jours, le Pape Pie IX a élevé la fête de saint Timothée au rite double, pour l'église universelle : « C'est, disait le Souverain Pontife, pour rendre plus d'honneur à ces saints qui, établis sur le fondement même des apôtres, ont organisé, fortifié et éclairé l'Eglise naissante par leurs saintes leçons, les règlements qu'ils lui ont laissés et le sacrifice même de leur vie. »

SAINTE EUSÉBIE OU XENI, VIERGE DE ROME

Fête le 24 janvier.



En sa qualité de diaconesse, sainte Eusébie s'appliquait au service des pauvres.

POUR RESTER VIERGE

« La sainte damoyselle que les historiens appellent Eusèbe l'estrangère quitta Rome, sa patrie, et, s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre-mer, et passa en Alexandrie, et de là en l'isle de Cô, où, se voyant en asseurance, elle reprint les habits de son sexe, et se remettant sur mer elle alla au pays de Carie en la ville de Mylassa, où le grand Paul, qui l'avait treuvée en Cô et l'avoit prise sous sa conduite spirituelle, la mena, et où par après, estant devenu evesque, il la gouverna si saintement qu'elle dressa un monastère et s'employa au service de l'Eglise, en l'office qu'en ce temps-là on appeloit de diacresse, avec tant de charité qu'elle mourut enfin toute sainte, et fut reconneüe pour telle par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habitz du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsy déguisée au voyage avec des hommes, cela est non seulement au-delà, mays contraire aux règles ordinaires de la modestie chrestienne (1). »

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, l. VIII, ch. XII.

Cette Sainte, dont l'évêque de Genève trouve les « inspirations plus admirables qu'imitables », naquit à Rome d'une famille illustre. Fiancée de bonne heure à un optimat de la ville et désireuse malgré tout de garder la virginité, elle ne voulut rien dire à ses parents de peur de les contrister, car elle était l'unique héritière de leur nom et de leur fortune; mais elle s'ouvrit de son projet à deux jeunes filles qu'on avait placées à ses côtés dès l'âge le plus tendre et qui avaient grandi avec elle. Leur concours discret permit à ses mains de verser furtivement dans le sein des pauvres tous les trésors dont elle disposait.

Cependant, le jour du mariage était proche : Eusébie devait, ou déclarer ouvertement ses intentions, ou se dérober par la fuite. Ce dernier parti lui parut le meilleur. Elle revêtit ses deux compagnes de vêtements d'homme, se déguisa de même, et, profitant d'un instant où tout le monde autour d'elle s'adonnait aux préparatifs de ses noces, elle quitta la maison paternelle précipitamment.

Les trois fugitives se dirigèrent vers Ostie et montèrent sur le premier navire en partance. C'était un navire alexandrin qui les déposa quelques jours plus tard à son port d'attache, entre l'île de Pharos et les palais du Bruchéion. Elles ne s'y crurent pas en sûreté : la capitale égyptienne étant en continuelles relations d'affaires avec l'Italie, quelque Romain de leur connaissance pouvait fort bien les rencontrer un jour ou l'autre et les trahir. Elles prirent donc la mer une seconde fois et vinrent débarquer dans l'île de Cos (1).

Là, délivrées de toute crainte, nos trois voyageuses résolurent de se fixer. Elles dépouillèrent leurs habits d'emprunt et firent l'acquisition d'une maisonnette retirée, où elles commencèrent sur-le-champ à mener la vie religieuse suivant leur propre inspiration, en attendant qu'il plût au Seigneur de leur envoyer un guide expérimenté. Entre temps, Eusébie avait changé son nom en celui de Xéni qui veut dire étrangère, et ses deux compagnes s'étaient engagées à ne jamais dévoiler ni sa famille ni sa patrie.

Le guide inconnu

Le guide imploré du ciel ne tarda pas à se présenter. Un jour que les trois vierges étaient sorties de leur demeure, elles aperçurent dans la rue du port un vieillard vénérable qui se dirigeait vers la mer; son costume et sa démarche trahissaient un moine. Elles s'approchèrent, et aussitôt s'engagea entre la Sainte et lui un dialogue que le biographe anonyme nous a rapporté en ces termes :

— Ne méprise pas une étrangère, imite l'apôtre Paul, sois notre guide et notre maître, comme Paul le fut de Thécla.

— Que voulez-vous que je fasse pour vous?

— Après Dieu, deviens notre guide et notre maître; nous sommes des étrangères et nous ne savons où aller.

— D'où êtes-vous et pourquoi voyagez-vous ainsi toutes seules?

— Nous sommes des étrangères, nous avons décidé ensemble de quitter notre patrie et de venir habiter ces régions.

— Je suis moi-même étranger dans cette île : je viens de prier dans un sanctuaire, et maintenant je retourne dans mon pays.

— D'où est donc ta Sainteté?

— Je suis Carien, et de la ville de Mylasa.

— J'en prie ta Sainteté, quelle est ta charge?

— Je suis prêtre et de plus abbé du monastère de l'apôtre André : je me nomme Paul.

— Je t'en prie, serviteur de Dieu, ne nous abandonne pas.

— Ici je ne puis rien; mais si vous venez à Mylasa, je prendrai soin de vous.

Les trois étrangères s'embarquèrent et suivirent Paul.

A cette époque, la vieille métropole de la Carie plaisait aux yeux, belle encore dans sa parure gréco-romaine. Elle se jouait dans l'éblouissante lumière du soleil asiatique, étalant avec orgueil, près du golfe creusé par la mer Egée les ors et les marbres variés de ses édifices. Trois bourgs : Olymos, Labranda et Euromos avaient disparu, sacrifiés à sa grandeur. Halicarnasse et Milet continuaient au contraire à fleurir auprès d'elle. Des temples, qui se dépeuplaient de plus en plus, mais qui gardaient toute leur magnificence architecturale, embellissaient en grand nombre la cité : quelques-uns d'entre eux rivalisaient presque de splendeur avec certains monuments de Rome.

Je doute fort que la jeune patricienne se soit longtemps laissé captiver par la beauté et le luxe de ces divers sanctuaires. Le moine Paul devait être peu incliné à admirer des splendeurs architecturales qui représentaient un culte vieilli, impuissant à donner le salut. Le cœur de Xéni elle-même était tourné vers d'autres réalités : Xéni avait quitté son pays avec les idées de Paula et d'Eustochium, elle brûlait du seul désir d'atteindre aux sommets de la perfection chrétienne.

Xéni diaconesse a Mylasa

La perfection chrétienne fleurissait déjà, au moins en partie, parmi la population de Mylasa. Une grande basilique s'élevait dans un coin de la cité et l'apôtre saint André y patronnait un monastère dont le moine Paul était le supérieur.

A peine arrivées, ses trois filles spirituelles achetèrent un emplacement auprès de l'Eglise épiscopale. Pour commencer, elles y bâtirent une chapelle dédiée au premier martyr Etienne, puis elles fondèrent un couvent où les jeunes chrétiennes vinrent en foule se réfugier. Xéni fut leur supérieure. Elle vécut dans la pratique de toutes les vertus, édifiant le peuple de Mylasa qui la croyait toujours originaire de Cos et contribuant beaucoup par ses exemples au

(1) Une des Cyclades, à 15 milles d'Halicarnasse, ville de la Carie.

triomphe complet du christianisme. Paul, devenu le successeur de Cyrille sur le siège épiscopal de la cité, l'ordonna diaconesse ou diacresse, comme dit saint François de Sales.

En cette qualité, Xéni était appliquée au service de l'Eglise et des pauvres. Elle aidait, selon la mesure de son pouvoir, les prêtres et les diacres dans leur saint ministère. Elle se chargeait d'instruire, de préparer au baptême les catéchumènes de son sexe; elle distribuait aux indigents les aumônes qui lui étaient remises à cette fin par l'abbé du monastère ou par d'autres prêtres. Tel était en effet le rôle des diaconesses dans les premiers siècles de l'Eglise : se livrer sous la direction et le contrôle des hommes d'église à toutes les œuvres de miséricorde.

C'est là, de toute la vie de Xéni à Mylasa, le seul détail qui soit parvenu jusqu'à nous. L'histoire, avare de renseignements sur tout le reste, n'a daigné nous conserver que les circonstances de sa mort.

FUNÉRAILLES DE XÉNI

Un jour, la population chrétienne s'était transportée tout entière au bourg de Lefki, où reposaient les reliques d'Ephrem, ancien pasteur de Mylasa. A midi, tandis que Paul et ses fidèles fêtaient la mémoire du saint évêque, une lueur traversa tout à coup les cieux, des étoiles disposées en forme de couronnes et surmontées d'une croix se mirent à briller dans les airs. Malgré l'éclat du soleil « tout le monde vit le prodige », déclare l'hagiographe, mais tout le monde ne le comprit point. Il fallut que l'évêque Paul expliquât le sens de cette vision. « C'est l'âme de Xéni, dit-il, qui s'envole au ciel ».

Au retour de Lefki, la foule trouva le couvent plongé dans le deuil : la supérieure était morte à l'heure du miracle, dans l'oratoire de saint Etienne, sous les yeux de ses religieuses. Sans plus de retard, l'évêque et les prêtres chargèrent le corps de la vierge sur leurs épaules. On entonna des hymnes, on organisa des lampadophories, (procession aux flambeaux) et c'est avec cette pompe triomphale que les saintes reliques furent portées sur le forum où elles restèrent exposées à la vénération publique. La couronne d'étoiles et la croix brillaient toujours. Non contentes d'éclairer cette levée du corps, elles resplendirent durant la veille solennelle qui tint les fidèles en prière toute la nuit et durant les funérailles définitives qui eurent lieu le lendemain à Sykénios, près de la porte sud-est de Mylasa.

Paul ne devait pas survivre longtemps, et ses restes étaient destinés à tranformer en lieu de pèlerinage l'église de son ancien monastère.

Telle est, en résumé, l'histoire de sainte Xéni. Son biographe anonyme fut sans doute un mylasien, soit un moine de Saint André, soit un clerc de l'église épiscopale. Certains détails qu'il donne sont plutôt d'un témoin oculaire. D'ailleurs, sa narration débute ainsi : « De nos jours, un mystère admirable est apparu dans le ciel. Je le mets par écrit et je crois en avoir l'obligation afin de le rendre célèbre parmi les générations futures ».

UNE VISITE A MYLASA

Mylasa existe toujours, mais ce n'est plus qu'un village appelé Mélasso, où quelques centaines de Grecs orthodoxes conservent parmi les ruines le souvenir de sainte Xéni (1). Un voyageur qui visita naguère Mélasso en parle ainsi :

« La cité de Mylasa, devenue Mélasso, est veuve de ses portiques et de ses temples. Elle n'a gardé, ni le palais où naquit le satrape de Carie, Hécatomnos, ni le sanctuaire où se dressait l'effigie du Baal Carien, Zeus Labraundeus, dieu guerrier, armé de la lance et de la double hache, ni les bains, ni les théâtres de marbre qu'avaient bâtis les conquérants venus de Macédoine. Les Turcs ont laissé tomber le temple d'Auguste et de Rome, mais la langue grecque sonne encore là..... Et l'on admire une fois de plus, en regardant la haute montagne qui domine les toits du quartier musulman, l'exactitude du consciencieux Strabon..... Ici encore, je vérifie que les Grecs presque seuls sont demeurés vivants dans ce cimetière d'Asie. Il y a, chez ces raïas, de la joie, de l'entrain, beaucoup d'impertinence obséquieuse à l'égard de leurs vainqueurs..... Ils ont bâti, près de la mosquée et du konak, leurs deux forteresses nationales, une église et une école..... La petite église byzantine est gaie, lumineuse, avec des absides coloriées d'anges et de saints. Elle est dédiée à sainte Xéni (l'étrangère), personne très vénérée par l'Eglise d'Orient. L'archimandrite Philarète, pasteur d'un troupeau d'ouailles assez dociles, voulut nous emmener en pèlerinage à une vieille basilique, fondée par cette Sainte et dédiée à saint Etienne le protomartyr. Près de cette chapelle ruinée, non loin d'un vieil aqueduc byzantin dont la caducité chancelle, il y a un turbé où repose un saint musulman. Ce spectacle composite et triste donnait je ne sais quelle grandeur à la foi tenace de l'archimandrite Philarète, racontant parmi ces décombres l'histoire édifiante de sainte Xéni, pareille aux exilés, ses ancêtres, qui se consolaient de tout, parce qu'ils emportaient dans leurs périlleuses odyssées le trésor intact de leurs espérances et de leurs religions.

« Je la connaissais bien, l'histoire de sainte Xéni ; je la savais pour l'avoir lue jadis dans le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales. Et, dussé je offenser mon ami, l'archimandrite Philarète, je préfère à son récit très diffus la brève narration du bon apôtre savoyard (2) ».

A. CALMELS. (Dans les *Echos d'Orient*).

---

(1) Avec toute l'Eglise grecque, ils célèbrent sa fête le 24 janvier.

(2) G. DESCHAMPS : *Sur les routes d'Asie*, Paris, 1894, p. 324.

SAINTE EUPHROSYNE

A la vie quelque peu tourmentée de sainte Xéni, il nous plaît d'ajouter ici un abrégé de la vie non moins extraordinaire de sainte Euphrosyne, vierge d'Alexandrie.

Les actes grecs qui le rapportent ne sont pas sans inspirer quelque défiance. Cependant de savants auteurs en ont fait cas, qu'il nous soit permis de la suivre, sans prétendre aucunement proposer à l'imitation les faits que nous allons retracer.

Sous le règne de Théodore II, fils d'Arcadius, vivaient à Alexandrie deux époux désolés de n'avoir point d'enfants. Enfin pourtant, leurs ardentes supplications touchèrent le ciel, les aumônes de Paphruce — c'était le nom du mari — aux monastères voisins, rendirent efficace sa prière, et il lui naquit une fille que dans sa joie, il appela *Euphrosyne* (mot qui signifie *allégresse*,)

A l'insu de son époux la pieuse mère consacra sa fille au Seigneur. Dieu après cette offrande mit au cœur d'Euphrosyne des désirs de vie solitaire et recueillie au service de Dieu.

Quand vint pour elle l'âge de prendre un époux ou de suivre résolument sa vocation, à la vie monastique, Paphruce, sans soupçonner les goûts religieux de sa fille, voulait lui ménager une alliance humaine, et ne négligeait dans ce sens aucune démarche. Qu'allait faire Euphrosyne? Privée de l'appui de sa mère, que la mort lui avait ravie quelque temps auparavant, elle n'osait aller ouvertement contre les vues de son père qu'elle aimait et qu'elle craignait de contrister.

Sur ces entrefaites, un moine, l'un de ceux que Paphruce entretenait par ses générosités, se présenta. Le père était absent, Euphrosyne le reçut avec charité, et l'interrogea longuement sur les conditions d'admission, sur les coutumes, les règles, les pratiques du monastère qu'il habitait. Elle apprit ainsi qu'on y parlait pas, qu'on vivait retiré chacun dans sa laure pour ne se voir qu'à de rares intervalles et chanter ensemble les louanges de Dieu.

Ce genre de vie lui parut compatible avec le dessein qu'elle méditait, et qui consistait ni plus ni moins à revêtir l'habit d'homme et à solliciter son admission au monastère, tout cela, afin de prouver intacte la virginité qu'elle avait vouée à l'Epoux divin.

Il n'entre pas dans notre plan de décrire par quelles merveilles d'habileté Euphrosyne mit à exécution un si étrange projet et réussit à déguiser son sexe, sa jeunesse et sa beauté au point d'être admise au nombre des moines.

Sans doute, la vie silencieuse et retirée des solitaires de l'Orient prêtait plus que nos couvents latins à de semblables méprises. Sans doute aussi, Dieu favorisait les desseins de sa jeune vierge et fermait les yeux de ceux qui l'entouraient. Toujours est-il que l'abbé du monastère accueillit ses ouvertures avec bienveillance, crut au nom de Smaragde (Emeraude) qu'Euphrosyne mit en avant pour taire sa véritable condition, lui donna un maître pour l'instruire plus à fond des règles de la vie monastique, enfin, lui indiqua une cellule à part, où elle vécut dans la pratique constante du jeûne et de la prière.

C'était tout ce qu'elle avait désiré. En peu de temps, sa sainteté fut connue de tous les moines.

Cependant Paphruce, contrarié et attristé, faisait partout les plus actives recherches pour retrouver sa fille. Plusieurs fois, il vint confier sa peine à l'abbé du monastère et celui-ci s'efforçait de verser le baume sur la blessure toujours saignante.

De longues années s'écoulèrent ainsi. Les veilles et les austérités avaient rendu Enphrosyne méconnaissable.

Un jour que le père désolé renouvelait près de l'abbe ses doléances, celui-ci, après réflexion lui dit : « J'ai là un moine d'une sainteté éprouvée : allez le voir, dites-lui votre peine, et, j'en suis persuadé vous trouverez auprès de lui force et consolation. »

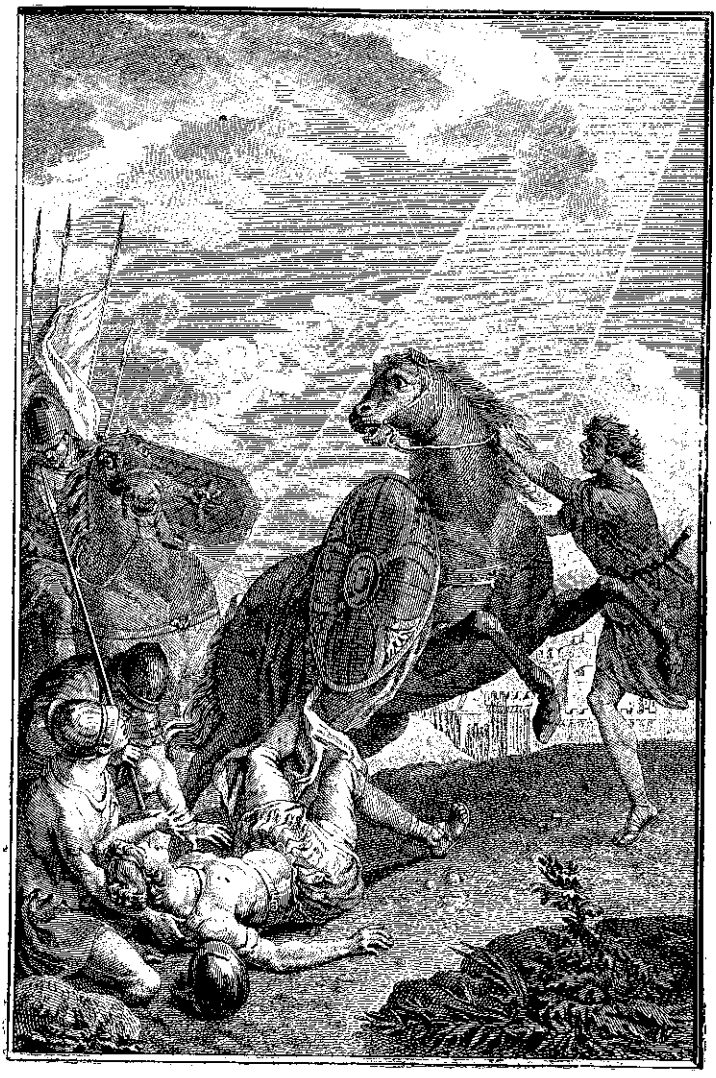
Paphruce fut donc amené à la cellule de sa fille qu'il ne reconnut pas. Celle-ci, voyant son père accablé, trouve dans son cœur les paroles surnaturelles les plus capables de le consoler; elle l'exhorte à aimer Dieu par-dessus tout, à souffrir pour l'amour de lui toutes les amertumes d'ici-bas; elle le fit avec tant de force que Paphruce se retira d'auprès d'elle résigné et presque aussi heureux que s'il eût retrouvé sa fille.

Sur le point de mourir, Euphrosyne découvrit à son père ses pieux déguisements et les motifs de sa vie extraordinaire. Celui-ci pleura de joie comme Jacob, lorsqu'il revit son fils Joseph. Lui-même l'ensevelit, donna au monastère le reste de ses biens, se fit moine, et pendant dix ans encore, vécut religieusement auprès des restes vénérés de sa sainte fille.

(D'après les *Petits Bollandistes.*)

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

Fête le 25 janvier.



Saul, le persécuteur, environné soudain de lumière et renversé de cheval, entend la voix de Jésus qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

Saint Grégoire le Grand et saint Thomas d'Aquin s'accordent à dire que le plus grand miracle que Dieu puisse faire, c'est de rendre la vie surnaturelle de la grâce à une âme morte par le péché ; la conversion d'un pécheur, cette transformation merveilleuse, qui fait d'un loup une brebis, d'un esclave de Satan un enfant de Dieu, d'un homme destiné aux flammes éternelles un héritier du paradis, est une opération divine où brille davantage la toute-puissance miséricordieuse de Dieu que dans la création de l'univers.

Quand le Créateur fit le monde, il n'eut qu'à le vouloir. Il dit : *Que la lumière soit.* Et *la lumière fut.* Mais il a donné à l'homme le libre arbitre, il ne l'en prive point pour le convertir et le sauver, d'où il résulte que le bon plaisir de sa sainte volonté trouve souvent de la résistance de la part de la volonté parfois perverse de l'homme.

Le salut d'une âme pour l'éternité est une œuvre plus belle et plus durable que la terre entière et que le firmament étoilé. Aussi, Notre-Seigneur nous enseigne que la conversion d'un seul pécheur cause une immense joie dans l'Eglise du ciel.

Quelle fête durent donc célébrer les anges au jour de la conversion si extraordinaire et si miraculeuse de saint Paul!

Et l'Eglise de la terre, à qui Jésus-Christ fit en

ce jour un si magnifique présent, en la délivrant d'un persécuteur acharné pour lui donner l'incomparable Apôtre des nations, s'associe avec beaucoup de raison à l'Eglise du ciel pour offrir au Seigneur de solennelles actions de grâces, pour fêter le grand Apôtre et inviter quiconque a besoin de conversion à ne point douter de la bonté et de la puissance de Dieu, mais à changer courageusement et sincèrement de vie comme celui qui devint saint Paul.

Il y a un mois, jour pour jour, l'Eglise célébrait la naissance de Notre-Seigneur. Qu'il est consolant de voir la puissance de cet Enfant divin abaisser devant sa crèche les cœurs les plus impétueusement rebelles!

SAUL LE PERSÉCUTEUR « BENJAMIN LUPUS RAPAX » LA PRIÈRE DU PREMIER MARTYR

Saul était né à Tarse, en Cilicie (Asie-Mineure), d'une riche famille juive de la tribu de Benjamin. Les habitants de cette ville, par concession spéciale, jouissaient du titre de citoyens romains, qualité fort enviée alors et qui donnait droit à certains privilèges. Mais Saul regardait comme un titre de noblesse bien plus grand d'être de la race d'Abraham et fidèle à la loi de Moïse.

Il vint à Jérusalem et étudia les Ecritures sous la direction du célèbre docteur juif Gamaliel.

Parmi ses condisciples se trouvait Barnabé, son futur compagnon dans l'apostolat chrétien; il y voyait aussi Etienne, qui devait être un jour le premier des diacres et des martyrs. Gamaliel lui-même finit plus tard par tirer la vraie conséquence de ses propres leçons en reconnaissant la divinité de Jésus-Christ. Mais, en attendant, son maître était Moïse, et Saul, son brillant et impétueux disciple, aurait regardé comme le plus grand des crimes d'en suivre un autre.

Saul était entré avec ardeur dans le parti qui, extérieurement du moins, paraissait le plus zélé pour la loi et le plus rigide observateur des traditions nationales; il était, comme il l'a dit lui-même, « pharisien et fils de pharisien. » Il avait à peu près le même âge que Notre-Seigneur, sauf peut-être une année de plus; toutefois, il ne semble pas avoir connu personnellement le divin Maître durant sa vie mortelle, et ne paraît pas s'être trouvé à Jérusalem au moment de la passion et de la mort du Sauveur.

Mais dès les premières années qui suivent la Pentecôte, tandis que son condisciple saint Etienne, rempli de la grâce et de la force de l'Esprit-Saint, fait l'admiration de l'Eglise primitive, la secte pharisaïque n'a pas à opposer aux disciples de Jésus-Christ de plus implacable adversaire que Saul, le citoyen de Tarse. Il leur résiste par la parole et par l'action; il déploie dans cette lutte toute l'activité et toute la violence de son ardente jeunesse. Il ne fut pas sans doute étranger à l'orage qui coûta la vie au premier martyr, et, tandis que les juifs, furieux, lapident le prétendu blasphémateur de la loi, Saul garde leurs vêtements, comme s'il voulait le lapider par les mains de tous.

Mais saint Etienne expirant pardonne et prie pour ses bourreaux : « Seigneur, dit-il de sa voix mourante, ne leur imputez pas ce péché. »

Jésus-Christ entendit et exauça son martyr, et, par un trait ineffable de la bonté divine, c'est sur le plus acharné, c'est sur Saul que le sang d'Etienne retombera comme une pluie de grâces plus abondantes. L'Eglise naissante que la mort du premier diacre privait d'un incomparable missionnaire en va retrouver un autre non moins admirable : « Etienne avait prié, dit saint Augustin, et l'Eglise devait avoir saint Paul. »

Lorsque Jacob, sur son lit de mort, avait béni ses fils et prononcé diverses prophéties sur leurs destinées, il avait dit de Benjamin : « *Benjamin lupus rapax, mane comedet prædam et vespere dividet spolia* : Benjamin est un loup ravisseur, le matin il enlève la proie, mais le soir il distribue la nourriture. » Ce loup ravisseur, c'était Saul, le descendant de Benjamin; au matin de sa vie, il ravage l'Eglise, mais, le soir, il distribue aux âmes le pain de la vérité et leur ouvre les trésors de la grâce.

Toutefois, ce matin terrible de la vie de Saul durait encore. Le supplice d'Etienne, loin d'assouvir la rage des juifs, n'avait fait que l'augmenter. « Une grande persécution s'éleva dans l'Eglise de Jérusalem, écrit saint Luc, et tous les fidèles de cette ville furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie. »

Saul, en effet, pénétrait à main armée dans les maisons, et quiconque était reconnu pour disciple de Jésus-Christ était chargé de chaînes et traîné en prison. « Hélas! dira plus tard l'Apôtre, dans les accents d'une touchante humilité, malgré tant de travaux, de souffrances et de victoires pour le salut des âmes : « Je ne suis pas digne d'être appelé un apôtre, car j'ai persécuté l'Eglise de Dieu! »

« SAUL, SAUL, POURQUOI ME PERSÉCUTES-TU ? »

Non content d'avoir porté la dévastation dans le bercail de la Ville Sainte, le loup furieux de Benjamin aspirait à poursuivre au loin les brebis de Jésus-Christ.

A une cinquantaine de lieues de Jérusalem, sur les bords du Chrysorrhoas, s'élevait l'ancienne capitale de la Syrie, Damas, déjà célèbre au temps d'Abraham, supplantée depuis par Antioche, mais encore florissante. Les juifs y étaient nombreux et déjà, sous la direction de son premier évêque Ananie, il s'y était formé une chrétienté, rapidement augmentée par les disciples fugitifs de Jérusalem.

Saul résolut d'atteindre jusque-là ses victimes.

L'entreprise n'était pas sans difficultés ni même sans danger : Damas était alors soumise au sceptre d'Arétas, prince arabe, vassal des Romains, allié au roi d'Edesse Abgar, et comme lui ennemi de Jérusalem. N'importe, Saul trouve digne de son courage d'affronter ces périls pour ce qu'il croit l'honneur de la loi de Moïse. Il comptait d'ailleurs sur l'appui des synagogues établies dans cette ville; les Romains, en effet, avaient laissé aux juifs une certaine autonomie ou indépendance, même en dehors de la Palestine; ils continuaient à relever, au point de vue religieux, du grand Sanhédrin de Jérusalem, dont les décrets avaient pour eux force de loi, et qui avait droit d'arrestation et d'emprisonnement pour les causes religieuses.

Saul sollicite donc des lettres du grand prêtre Caïphe, et, muni de ses ordres, part pour Damas avec une escorte, « afin, écrit saint Luc, que, s'il y trouvait quelques disciples du Seigneur, hommes ou femmes, ils les amenât chargés de chaînes à Jérusalem. »

..... Déjà, il approchait de Damas, lorsqu'il fut soudain environné d'une lumière du ciel. Tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait :

« Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?

— Qui êtes-vous, Seigneur? » demanda-t-il.

Et la voix répondit : « Je suis Jésus que tu per-

sécutes. Il est dur pour toi de regimber contre l'aiguillon. »

Tremblant, saisi d'effroi, Saul dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Le Seigneur reprit : « Lève-toi, entre dans la ville, là, on te dira ce qu'il te faut faire. »

Or, les compagnons de Paul restaient debout, plongés dans la stupeur; ils entendaient la voix, sans apercevoir personne.

Saul se releva et ouvrit les yeux, mais il ne voyait plus. Ses compagnons le prirent par la main et le firent entrer à Damas (1). Il y demeura trois jours dans une cécité complète, et ne prit aucune nourriture, ni aucune boisson.

Il se préparait ainsi, par la pénitence et la prière, aux ordres de Dieu, et il est probable que, pendant ce temps, Notre-Seigneur commença à l'instruire par révélation de beaucoup de choses. — O modèle de conversion franche et parfaite, avec quelle droiture il s'attache à la vérité dès qu'il la connaît !

BAPTÊME ET CONFIRMATION

LE LOUP CHANGÉ EN AGNEAU ET PUIS EN PASTEUR

Or, continue l'historien sacré, il y avait à Damas un disciple nommé Ananias. Le Seigneur lui parla dans une vision : « Ananias ! lui dit-il.

— Me voici Seigneur, répondit celui-ci.

— Lève-toi, dit le Seigneur, va dans la rue droite, à la maison de Juda, et demande un étranger, né à Tarse, et nommé Saul. Il est en prières. »(Or, en ce moment même, Saul avait une vision où lui apparaissait un homme nommé Ananias, qui entrait dans la maison et lui imposait les mains pour lui rendre la vue.)

Cependant, Ananias répondit au Seigneur : « J'ai appris, par de nombreuses personnes, tout le mal que cet homme a fait à vos saints dans Jérusalem. Et il vient avec un mandat des princes des prêtres pour arrêter et charger de chaînes tous ceux qui invoquent votre nom.

— Va sans crainte, reprit le Seigneur, car cet homme est pour moi un vase d'élection qui portera mon nom devant les gentils, les rois de la terre et les enfants d'Israël. Et je lui montrerai tout ce qu'il faut souffrir pour mon nom. »

Ananias alla donc et vint à la maison indiquée. « Saul, mon frère, dit-il en lui imposant les mains, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur la route à votre arrivée, m'a envoyé pour que vous retrouviez la vue et soyez rempli de l'Esprit-Saint. »

Aussitôt, on vit comme des écailles tomber des yeux de Saul; il recouvra la vue, et, se levant, il reçut le baptême. Ensuite, il prit de la nourriture et recouvra ses forces. Il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas.

Et, immédiatement, il se mit à prêcher dans les synagogues, proclamant que Jésus est le Fils de Dieu. Or, tous les juifs, stupéfaits en l'écoutant, disaient : « N'est-ce pas cet homme qui persécutait à Jérusalem ceux qui invoquent ce nom? N'est-il pas venu ici dans l'intention de les arrêter et de les conduire, chargés de chaînes, aux princes des prêtres? »

Mais Saul, redoublant d'énergie et de courage, confondait les juifs qui étaient à Damas, proclamant que Jésus est le Messie.

TROIS ANS DE VIE CONTEMPLATIVE

SAINT PAUL VA VOIR PIERRE

Si nécessaire que parût l'entrée immédiate d'un tel ouvrier dans le champ du Seigneur, couvert d'une moisson si abondante, malgré tant d'âmes qui attendaient leur apôtre, Dieu veut que cet apôtre prenne le temps de se bien préparer à son incomparable mission, et, dans une sorte de noviciat ou de retraite de trois ans, il se sanctifie beaucoup lui-même avant de travailler à la sanctification des autres et devienne un docile et digne instrument entre les mains de l'Esprit-Saint. Car c'est l'Esprit-Saint qui convertit les âmes, et non l'ardeur humaine toute seule. Saint Paul nous apprend lui-même qu'il se retira durant trois ans en Arabie.

Dans ces déserts, où il retrouvait les souvenirs de Moïse et d'Elie, Paul, avant de parler aux hommes, s'entretient seul avec Dieu, il y est instruit directement par Jésus-Christ de la science de l'Evangile, des mystères du Nouveau Testament et de leurs relations avec la loi ancienne, et de toute cette doctrine enfin qu'il exposera plus tard dans un langage d'une sublimité qu'on n'a jamais dépassée. C'est évidemment pendant ces extases et ces révélations qu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel et y apprit des choses qu'une langue humaine ne saurait raconter. C'est ainsi que saint Paul, comme les autres apôtres, reçut sa mission et sa doctrine directement du divin Maître lui-même.

Puis il revint à Damas, où il reprit ses prédications. « Mais, écrit saint Luc, les juifs de Damas se concertèrent dans une assemblée pour faire mourir Saul. Les embûches qu'ils lui tendaient vinrent à sa connaissance. Ils avaient aposté, aux portes de la ville, des gardes qui veillaient jour et nuit avec ordre de le tuer. Cependant, les disciples le descendirent la nuit, dans une corbeille, du haut des remparts. »

Ayant si heureusement échappé à ses ennemis au nom du Seigneur, Saul vint à Jérusalem *pour voir Pierre*, ainsi qu'il s'exprime lui-même. « Le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisait lui-même par une révélation si expresse, dit Bossuet, mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre, » c'est-à-dire le Pape.

Il entra donc dans la Ville Sainte, où il n'avait pas reparu depuis le jour qu'il l'avait quittée, l'âme si pleine de menaces, emportant les lettres persécutrices du grand prêtre. Les fidèles de Jérusalem, qui ne l'avaient plus revu et n'avaient pu vérifier encore ce qu'ils avaient entendu dire d'une conversion si inattendue, demeuraient

---

(1) Le lieu où saint Paul fut renversé par la voix céleste, dit Mgr Mislin, est à dix minutes de la porte du Midi. C'est maintenant le cimetière des chrétiens de Damas. Autrefois, on y avait construit une église. Il n'en reste plus qu'une douzaine de tronçons de colonnes, qui sont tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est tout à côté du chemin, est un peu élevé, il paraît être un monticule de décombres. Les chrétiens s'y rendent chaque année processionnellement le jour de la Conversion de saint Paul.

« De là, saint Paul entra dans la ville, et alla dans la rue qu'on appelle *Droite*, dans la maison de Jude. La porte de saint Paul (Bab-Douma) est appelée porte Orientale par les habitants. L'ancienne porte est encore très reconnaissable. Elle avait trois arcs qui reposaient sur des piliers très forts. Au-dessus, s'élevait une tour. » (Les *Saints-Lieux*, tome I, page 479.)

« La rue *Droite*, où demeura saint Paul, était dans le quartier des juifs. Elle porte encore le même nom aujourd'hui. » (*Ibid.* p. 466.)

sur leurs gardes. Toutes leurs maisons, toutes leurs assemblées lui restaient interdites, jusqu'à ce que saint Barnabé, son ancien condisciple, qui connaissait mieux la droiture de cette âme, le reçût dans sa demeure. Bientôt, il put le présenter à saint Pierre, le chef de l'Eglise, et à saint Jacques, l'évêque de Jérusalem, à qui l'illustre converti exposa les merveilles de la miséricorde divine à son égard.

Avec quelle émotion et quelle tendresse Pierre, à l'âme si paternelle, dut presser sur son cœur, en lui donnant le baiser de paix, cet adversaire acharné d'hier que Dieu lui donnait maintenant pour frère d'armes!

« Cette entrevue de Pierre et de Paul « la forme des siècles futurs, » est un des moments les plus solennels de l'histoire de l'Eglise, écrit M. l'abbé Darras. Entre le premier baiser des deux apôtres et leur dernier adieu sur la voie d'Ostie, quand ils se séparèrent pour aller au martyre, les deux frères auront fondé Rome chrétienne et fait adorer le nom de Jésus-Christ par tout l'univers. »

Le nouvel apôtre, désormais reçu en toute confiance par les fidèles de Jérusalem, commença aussitôt sa mission. « Il parlait avec les gentils et disputait avec les juifs de langue grecque, » dit saint Luc, c'est-à-dire avec ceux dont il faisait naguère partie, avec ceux dont il avait partagé et excité les passions haineuses.

Mais ceux-ci, tournant contre lui la fureur dont saint Etienne avait été la première victime, cherchaient l'occasion de le mettre à mort. « Un jour que je priais dans le temple, dit-il lui-même, mon esprit fut ravi en extase. Je vis le Seigneur et il me dit : « Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem, car ils ne recevront point le témoignage que tu portes de moi. — Seigneur, répondis-je, ils savent bien que j'emprisonnais autrefois et que je traînais dans leurs synagogues ceux qui croyaient en vous. Et pendant qu'on versait le sang d'Etienne, votre martyr, j'étais là, je m'associais de cœur à son supplice et gardais les manteaux de ses meurtriers. » Jésus me dit alors : « Va, parce que je veux t'envoyer aux nations lointaines. »

Les fidèles, instruits des complots des juifs, escortèrent Saul jusqu'à Césarée, d'où il s'embarqua pour la Syrie; de là, il passa en Cilicie et vint à Tarse, sa patrie.

Tarse avait envoyé un disciple à l'école pharisienne de Gamaliel, Jésus et saint Pierre lui renvoyaient un apôtre.

Saint Barnabé ne devait pas tarder à aller le chercher de nouveau, et alors commencèrent ses immenses travaux apostoliques dans l'Asie-Mineure et l'Europe jusqu'au jour de son martyre à Rome.

O glorieux apôtre Paul! Docteur des nations, convertissez les ennemis de l'Eglise et obtenez-nous à tous d'entrer franchement et résolument dans la vraie pratique de la vie chrétienne.

SAINTE SYNCLÉTIQUE

ABBESSE AU DÉSERT D'ÉGYPTE

Fête le 25 janvier.

Ermitage improvisé dans une solitude d'Egypte. — Synclétique médite la sainte Ecriture. A gauche, le monastère.

Alexandrie avait vu sortir de son sein le patriarche des moines d'Orient, le grand saint Antoine; Dieu lui réservait une nouvelle gloire, celle de donner au monde la mère des Vierges solitaires, sainte Synclétique, qui peupla les déserts d'Egypte d'une lignée incomparable de saintes.

Païenne, Alexandrie avait été la plus fière rivale de la cité des Césars; chrétienne, elle tint aussi le premier rang après la cité de Pierre. Le prince des apôtres semble avoir eu pour elle une prédilection toute spéciale. Ne pouvant s'y rendre lui-même, il lui avait envoyé son interprète et son disciple, l'évangéliste saint Marc. Le siège épiscopal de Rome est le premier en dignité dans toute l'Eglise, mais celui d'Alexandrie est le second.

Sous l'active direction de saint Marc et de ses successeurs, l'église d'Alexandrie devint l'un des foyers les plus ardents de la vie intellectuelle comme de la sainteté chrétienne. Ses évêques, ses docteurs, ses martyrs, la piété de ses habitants, le voisinage des Pères du désert, et les héroïques travaux de saint Athanase pour la défense de la foi contre les Ariens, répandirent sa renommée dans le monde chrétien. C'était un centre où l'on venait s'édifier et s'instruire.

Parmi les fidèles accourus dans ce but dans la capitale de l'Egypte, au commencement du quatrième siècle, on remarquait une pieuse famille, venue du fond de la Macédoine. Dieu lui donna une fille qu'on nomma Synclétique (la *sénatrice*), enfant de bénédiction qui devait vraiment présider un jour un sage *sénat* de vierges, à la cour du Roi Jésus-Christ.

Voyez-la toute petite enfant, elle n'apprend, sur les bras de sa mère, que les leçons de la plus tendre piété. Ses préoccupations ne s'arrêtent pas au soin de son corps; elle ne songe qu'à son âme, en observe tous les mouvements, et cherche avec une grande vigilance tous les moyens de plaire à Dieu. Si elle s'occupe de son corps, c'est pour en mortifier les inclinations mauvaises. Elle ne lui accorde qu'à regret la nourriture qu'elle ne peut lui refuser sans le rendre incapable de servir l'âme : car elle se souvient de cette parole de l'Apôtre : « *Plus l'homme extérieur s'affaiblit, plus l'intérieur se fortifie en moi* ». L'abstinence épuise ses traits, mais l'ardeur de la charité donne à son esprit une vigueur nouvelle; à mesure que le teint fleuri de son visage s'étiole dans les jeûnes, les fleurs ravissantes de la virginité s'épanouissent en son âme.

On conçoit dès lors ce que devaient être aux yeux de Synclétique ces brillantes parures, ces bijoux, ces joyaux, dont les jeunes filles font d'ordinaire tant de cas, comme si le mérite et la valeur d'une personne venaient de ces vains objets et non de ses vertus. Le grand saint Athanase, qui a écrit la vie de Synclétique, raconte que l'éclat des riches habits et des pierres précieuses ne fascinait point son regard; la pourpre de Tyr ne lui faisait point envie, les instances du monde et la compassion trop humaine de sa famille ne réussissaient point à amollir son cœur, ni à la détourner de la pénitence et du service de Dieu. Les passe-temps agréables aux gens inoccupés, comme les charmes des instruments de musique, ne lui ravissaient pas un temps précieux; elle évitait la société du monde, ne voulant avoir que peu de rapports avec les femmes, encore moins avec les hommes. Mais ses délices étaient de chercher, dans le recueillement et la prière, les entretiens du céleste Epoux des âmes pures, son cantique était la parole de l'Ecriture : *Mon Bien-aimé est à moi et je suis à lui.*

Elle aimait les discours de piété, les conversations saintes, et gardait précieusement dans sa mémoire ce qu'elle avait appris à ce sujet de plus instructif et de plus édifiant. D'une profonde humilité, elle craignait les louanges, cachait ses pénitences et ses austérités autant qu'elle pouvait; oublieuse d'elle-même et du monde, elle ne cherchait en toutes ses actions qu'à plaire à Dieu.

Cependant, malgré le soin qu'elle avait de se cacher, ses vertus ne pouvaient manquer d'être connues, dans une certaine mesure, autour d'elle. Sa bonne réputation, la candeur et la douceur de son âme virginale qui rehaussaient les charmes naturels de son visage, son dévouement et son activité dans le travail lui attiraient l'estime et l'affection de ceux qui la voyaient. Quand elle fut en âge de choisir un parti, de brillantes propositions furent faites de divers côtés à sa famille.

Ses parents la pressaient d'autant plus vivement de se marier qu'ils n'espéraient plus voir leur famille se perpétuer que par elle. Synclétique avait eu deux frères et une sœur; l'un de ses frères était mort en bas âge; l'autre, parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, était sur le point de se marier et tout était déjà prêt pour ses noces, quand il tomba subitement malade et mourut; enfin sa sœur était devenue aveugle. Mais tous les efforts du monde et de sa propre famille ne purent changer les dispositions de Synclétique; vraie disciple de sainte Thècle, dit son historien, désireuse comme elle de suivre les conseils de l'apôtre saint Paul, elle avait résolu d'appartenir tout entière à Jésus-Christ et de ne pas partager son cœur avec d'autres. Elle refusa de prêter l'oreille à toute proposition d'alliance terrestre.

Ses parents voyant l'extrême répugnance de leur fille pour le mariage et les saints désirs de son âme pour Dieu, n'insistèrent plus et la laissèrent libre de suivre l'appel de la grâce. La jeune chrétienne remercia le Seigneur, et s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la conquête de la perfection chrétienne.

SYNCLÉTIQUE DANS LA SOLITUDE

Quelque temps après, Dieu rappela à lui ses vertueux parents. Cette mort fit au cœur de la vierge chrétienne une cruelle blessure; mais en même temps elle brisait tous les liens qui la retenaient dans le monde.

Après avoir rempli les derniers devoirs de la piété filiale, poussée par une nouvelle inspiration de l'Esprit-Saint, elle coupe sa belle chevelure, cette parure si aimée des Egyptiennes, marquant ainsi qu'elle renonce à toute superfluité mondaine; comme saint Antoine, elle vend tous ses biens et en donne le prix aux pauvres; ensuite, prenant avec elle sa jeune sœur aveugle, qui désire partager son genre de vie, elle quitte la ville. Non loin de la cité, elle trouve une construction solide qui avait servi de tombeau et appartenait à un de ses parents; les deux sœurs, désormais mortes au monde, y fixent leur demeure.

Alors, transportée d'allégresse de se voir ainsi toute à Dieu, Synclétique tombe à genoux dans sa cellule improvisée et ne peut retenir sur ses lèvres ce cri d'action de grâce : « Je viens d'être décorée d'un titre vraiment royal! Que pourrais-je rendre à Celui qui me l'a donné? Si les mondains ne craignent pas d'épuiser toutes leurs richesses pour acheter de vains honneurs, n'est-il pas juste que je sacrifie à mon Dieu non seulement ce que le monde considère comme des richesses, mais encore toute ma vie? Que dis-je, donner à Dieu ma vie, mes biens? Puis-je rien lui offrir qui ne soit à lui? Tout lui appartient comme le chante le roi prophète : *La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur.* »

Dès les premières semaines, la jeune solitaire égala les vétérans de la vie monastique. Les veilles et les oraisons prolongées, les saintes lectures, le travail des mains, les jeûnes rigoureux et les austérités terribles que l'on rencontre à chaque page dans la vie des Pères du désert ne l'effrayaient point. Déjà elle s'y était exercée dans la maison paternelle.

Toujours humble et recueillie, elle sortait le moins possible et évitait la conversation des hommes. Elle veillait avec soin sur les premiers mouvements de son âme, afin de n'être jamais surprise et de réprimer, dès son apparition, toute tendance mauvaise. C'est là une grande marque de sagesse : car il est bien plus facile de repousser l'ennemi quand il frappe encore à la porte que lorsqu'il a déjà pénétré au cœur de la place. La tentation est généralement moins violente à ses débuts; heureux qui s'empresse de la repousser dès qu'il l'aperçoit et avant de lui avoir donné prise contre lui.

Du pain d'orge et de l'eau étaient sa seule nourriture, le sol lui servait de lit.

Le démon ne la laissa pas en repos; il l'attaqua par des tentations furieuses, mais la solitaire armée de la foi, de l'amour de Dieu, de la prière et de la pénitence, soutenait courageusement ses assauts. Plus la tentation était violente, plus elle augmentait ses austérités, semblable au matelot qui, dans les heures de tempête, multiplie les plus héroïques efforts pour sauver son navire du naufrage, sans écouter ni fatigue, ni faim, ni sommeil, jusqu'à ce que le péril ait cessé, alors seulement il songe au repos.

Ainsi, quand la Sainte avait remporté la victoire, elle reprenait son règlement ordinaire, et donnait à son corps les soulagements dont il avait besoin. C'est que la sagesse et la discrétion furent toujours un des caractères distinctifs de son esprit; elle blâmait ceux qui, par une ferveur indiscrète et sans conseil, ruinent leurs forces à contre-temps, se rendant ainsi faibles et abattus pour le reste de leur vie, incapables de soutenir les combats futurs.

SYNCLÉTIQUE MAITRESSE DES RELIGIEUSES

Malgré le soin qu'elle prenait de se cacher, après plusieurs années de cette vie admirable, la bonne renommée des vertus de la Sainte se répandait comme un parfum salutaire parmi les chrétiens d'Egypte. Elle vit accourir à sa cellule de nombreuses

vierges, qui la priaient de leur servir de guide dans les voies de la perfection chrétienne. En entendant vanter sa sagesse et ses vertus, l'humble solitaire est effrayée et craint un piège de Satan. Elle, qui s'était toujours regardée comme la plus ignorante et la plus imparfaite des religieuses, va-t-elle être obligée maintenant d'enseigner les autres? Un jour, Dieu lui demandera compte des conseils et des décisions qu'elle va donner, elle devra répondre des âmes qui se sont confiées à ses lumières. A cette pensée, elle pousse un soupir et ses larmes sont sa seule réponse.

Mais les vierges insistent, elles réitèrent leur demande, elles supplient. Alors Synclétique s'excuse par ces paroles de l'Ecriture : *Ne faites point violence au pauvre parce qu'il est pauvre* (1). Les vierges ne s'avouent pas vaincues. Elles s'arment à leur tour des Livres Saints : *Donnez-nous*, lui disent-elles avec l'Evangéliste, *donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement* (2). Prenez garde de cacher le talent que Dieu vous a confié, car vous subiriez le châtiment du mauvais serviteur.

La modestie de Synclétique ne peut se rendre encore : « Pourquoi avez-vous une si bonne opinion de moi, pauvre pécheresse? Ai-je jamais rien fait ou rien dit de bon? Pourquoi me choisir pour maîtresse, nous n'avons toutes qu'un seul maître, Jésus-Christ, et la parole de Dieu, inscrite dans les Saintes Ecritures, est une source inépuisable de lait et de miel pour la nourriture de nos âmes. — Oui, répondent les vierges, mais il convient que ceux qui sont déjà avancés dans leur bonne voie indiquent le chemin à ceux qui commencent. Ne nous refusez point cette charité que Jésus-Christ a tant recommandée. »

La charité venant ainsi au secours de l'humilité, Synclétique consentit, pour l'amour de Jésus-Christ, à se dévouer à l'instruction spirituelle de ces âmes.

Bientôt d'autres vierges vinrent se joindre aux premières, et une nombreuse communauté se constitua sous la direction de notre Sainte. Dieu lui avait donné pour cette mission une sagesse et des lumières admirables, qui firent d'elle une des grandes maîtresses de la vie spirituelle. Beaucoup de religieuses, qui vivaient en particulier ou dans d'autres communautés, venaient aussi lui demander conseil, et s'en retournaient instruites par ses exemples autant que par ses paroles. Son influence fut grande en Egypte, et ses enseignements, résumés par écrit par un auteur contemporain (probablement saint Athanase), continuèrent son apostolat même après sa mort. Aussi l'a-t-on comparée à saint Antoine le Grand, et surnommée la *Mère des religieuses*. Ce qui ne veut point dire que saint Antoine et sainte Synclétique aient inventé la vie religieuse : beaucoup l'avaient pratiquée avant eux, soit en particulier, soit même en communauté, car cette institution remonte à Jésus-Christ qui, par ses conseils, en a tracé les lois ; mais ces deux âmes saintes reçurent la mission de guider dans cette voie parfaite des multitudes de fidèles.

Synclétique recommandait avant toute chose à ses filles spirituelles l'amour de Dieu et du prochain, car c'est là, disait-elle, le premier précepte du Seigneur ; c'est là le commencement et la fin de toute vraie sainteté. Sans la charité, qui consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses et son prochain comme soi-même, tout le reste sera inutile. Remarquez, au contraire, ajoutait-elle, que cette charité nous éclaire sur ce qu'il y a de plus parfait, et nous y fait aspirer avec une sainte ardeur.

Elle disait encore :

On ne saurait arriver au sommet de la perfection du premier pas, il faut avancer peu à peu. Avant de renoncer à tous ses biens pour vivre dans la pauvreté monastique, il faut d'abord s'exercer aux vertus d'humilité, d'austérité, de renoncement et de confiance en Dieu, nécessaires pour supporter sans faiblir la parfaite pauvreté. Mais quels avantages les âmes ne retirent-elles pas de ce dépouillement? Autant elles sont dégagées des biens de ce monde, autant aussi portent-elles leurs affections vers les biens du ciel. Elles sont établies sur le solide fondement d'une foi vive et d'une entière confiance aux soins de la Providence. La cupidité des biens de la terre est la source de tous les maux, et le démon s'en sert pour troubler l'âme des gens du monde. Quel trésor de paix dans la pauvreté volontaire !

L'Evangile, dans la parabole du semeur, parle des terres qui produisent les unes trente pour un, les autres soixante, d'autres cent pour un. Les femmes qui vivent dans la chasteté conjugale sont semblables aux terres qui rapportent trente pour un ; les vierges qui vivent dans le monde, d'ailleurs avec beaucoup de vertu, sont comme la terre qui produit soixante ; enfin, les vierges qui renoncent au monde pour se vouer à Dieu dans la vie monastique ont choisi la meilleure part qui rapporte le cent pour un.

Il ne faut jamais reculer dans le chemin de la sainteté, ni descendre du plus parfait au moins parfait, mais il faut toujours avancer, suivant le mot de saint Paul : « Oubliez ce qui est derrière vous, et efforcez-vous de faire davantage. » Pour cela, consacrons-nous sans réserve à Notre Sauveur.

Ne cessons jamais de veiller sur nous-mêmes si nous ne voulons pas être surpris par l'ennemi. Il ne suffit pas d'avoir fui les pièges du monde, il nous reste encore deux adversaires : les mauvais penchants de notre nature déchue et les tentations du démon.

Plus vous voudrez tendre à la perfection, plus vous devez compter que le démon s'efforcera de vous en empêcher. Armez-vous contre lui de toutes vos forces. Veillez au dedans et au dehors ; veillez sur vos sens extérieurs : ce sont comme les portes et les fenêtres par où les voleurs cherchent à entrer dans la maison ; préservez votre langue et vos oreilles de la médisance, vos yeux du manque de modestie ; subjuguez tous vos sens par la mortification, par le jeûne, le travail, un lit dur et d'autres pratiques laborieuses.

N'ayez pas moins de vigilance sur votre imagination, sur vos pensées et les mouvements de votre cœur, afin de repousser victorieusement toute tentation dès qu'elle commence.

Ne négligez pas les petites choses sous prétexte qu'elles ont peu d'importance, car celui qui ne sait vaincre dans les petits combats, comment pourra-t-il se promettre la victoire dans les grands?

Si la maladie vous empêche de jeûner ou vous prive de quelque autre mortification, ne vous troublez pas, la maladie y supplée ; ce qu'il faut faire alors, c'est de supporter la maladie avec patience et d'en rendre grâce au Seigneur.

Vous qui vivez dans un monastère, préférez l'obéissance aux austérités du corps ; car celles-ci peuvent vous inspirer la présomption, et l'obéissance conduit à l'humilité.

Quelquefois, le démon, ne pouvant nous attaquer de front, a recours à un moyen détourné et présente la tentation sous un faux aspect de piété. Ne vous laissez pas tromper. Surtout, prenez garde à la

(1 *Prov.* XXII. 22.
(2) Matth. X. 8.

présomption et à l'orgueil. Oh ! combien ce funeste glaive a fait périr d'âmes que le démon n'avait pu vaincre par d'autres armes. Au commencement, il les avait attaquées par la gourmandise, la volupté et les autres plaisirs des sens, et il n'avait rien gagné sur elles ; ensuite, il les avait tentées par l'amour des richesses et n'avait pas réussi ; enfin, après tant de défaites, cet inventeur de toute malice a usé d'un moyen plus pernicieux que tous les autres : il a étalé dans leur imagination tout ce qu'elles ont pu faire de bonnes œuvres, il leur a fait oublier leurs fautes passées, et il leur a inspiré des pensées d'estime d'elles-mêmes et de mépris des autres ; et, par ce fatal poison, il est arrivé à les perdre complètement. Qu'il est lamentable de périr par orgueil dans la vie solitaire, quand d'autres se sauvent dans le monde par l'humilité et le repentir.

L'humilité doit nous servir comme d'un rempart impénétrable pour défendre les autres vertus que nous pratiquons ; elle doit les couvrir et les serrer étroitement de peur que la vanité ne les détruise. Il n'est pas moins impossible de se sanctifier sans l'humilité, que de conduire sûrement un vaisseau sans gouvernail. Enfin, telle est la perfection de l'humilité, que le démon, qui feint quelquefois d'imiter les autres vertus, ne peut imiter celle-là : car il ne saurait même la comprendre.

Mais à quoi reconnaître si l'on est vraiment humble ? On est vraiment humble lorsqu'on souffre patiemment les reproches, les injures et tout ce qui blesse l'amour-propre.

Enfin il ne faut jamais se décourager, mais aller toujours de l'avant, comme un marchand qui cherche toujours à augmenter sa richesse, et s'il lui arrive de subir parfois quelque perte, il redouble d'activité pour la réparer et continuer ses bénéfices. Dans le service de Dieu, il faut s'attendre à des combats et à des peines, mais ces peines sont suivies de consolations qu'on ne peut exprimer.

Regardons la céleste Jérusalem comme notre mère et notre patrie. Appelons Dieu notre père. Vivons de telle sorte sur la terre que nous méritions de vivre éternellement.

Tels étaient les solides enseignements que Synclétique développait à ses filles spirituelles ; elle en donnait bien d'autres encore qu'il serait trop long de résumer ici ; les vierges éprouvaient une telle joie de l'entendre qu'elles ne pouvaient se rassasier de ses paroles, et cette divine semence produisait dans leurs âmes des fruits admirables.

HÉROIQUE PATIENCE DE SYNCLÉTIQUE DANS LES MALADIES

La vénérable Mère persévéra ainsi dans la pratique des vertus et des bonnes œuvres, et la conduite des religieuses jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Alors, dit son historien, Dieu, qui avait permis à Satan d'éprouver la patience de Job, le laissa s'acharner aussi contre Synclétique, afin qu'elle pût, dans ce combat, achever de se purifier et d'orner la couronne de son éternelle victoire. La phtisie attaqua ses poumons et fut le signal d'une fièvre ardente et aiguë, qui la brûlait intérieurement et la minait peu à peu, sans lui donner la moindre relâche ni le jour ni la nuit. Les trois dernières années de sa vie furent un continuel et terrible martyre. Mais son âme semblait prendre de nouvelles forces à mesure que son corps était accablé d'infirmités et de maux. Elle continuait à instruire les Sœurs, encourageant les faibles, reprenant celles qui s'écartaient de la voie droite, éclairant celles que le démon cherchait à troubler de ses illusions.

Cependant ses souffrances allaient en augmentant. Elle éprouva de grandes douleurs de dents, la carie se communiqua à toute la mâchoire et en consuma les os ; la gangrène se mit aux gencives, et finit par dévorer aussi les chairs de la bouche et des joues. L'odeur infecte qui s'échappait de ces plaies en putréfaction devint presque aussi insupportable que la maladie elle-même.

Les Sœurs appelèrent un médecin pour voir s'il y avait quelque espoir de guérir un tel mal. Quand la malade l'aperçut, elle dit doucement aux Sœurs : « Pourquoi voulez-vous m'arrêter dans un combat si avantageux ? Pourquoi faire attention au mal qui paraît au dehors et oublier le bien que mon âme peut en retirer ? Pourquoi tant de sollicitude pour ce que je souffre, au lieu de jeter les yeux sur Celui qui me fait part de sa croix ? — Je ne viens pas essayer de vous guérir, ni d'adoucir vos souffrances, répondit le médecin, mais je voudrais diminuer la mauvaise odeur de vos plaies, qui incommode beaucoup les personnes qui vous assistent. » Alors, par compassion pour ses filles, elle consentit à recevoir les soins du médecin, car la charité de la Sainte n'était pas moindre que sa patience. L'homme de l'art essaya d'embaumer ses plaies avec un mélange d'aloès, de myrrhe et de myrte, macéré dans du vin, comme on l'employait en Egypte pour embaumer le corps d'un défunt. Cette opération diminua sensiblement la mauvaise odeur, mais sans guérir la malade.

La Sainte vécut encore trois mois, soutenue plutôt par la puissance divine, que par les forces d'un corps usé, incapable de prendre de la nourriture et privé de sommeil par la douleur.

Enfin, le terme du combat approchant, Dieu voulut consoler sa servante par un avant-goût des joies du triomphe. Ravie en extase, elle aperçut des anges qui l'entouraient comme une escorte d'honneur, et un groupe de vierges brillantes l'invitaient à monter avec elles dans l'incomparable splendeur du ciel qu'elles lui montraient de loin. Revenue à elle-même, Synclétique dit aux religieuses : « Dans trois jours, à telle heure, je quitterai ce monde. » Puis elle les exhorta une dernière fois à persévérer avec courage dans leur sainte vocation.

Le troisième jour, à l'heure qu'elle avait prédite, son âme quitta cette terre, pour aller à jamais auprès de l'Epoux céleste, jour du bonheur et de la paix qu'elle avait si bien mérités.

SAINT POPPON, ABBÉ BÉNÉDICTIN

Fête le 25 janvier.

Saint Poppon ressuscite un berger qu'un loup avait emporté et tué dans les bois.

NAISSANCE DE POPPON

Le diocèse d'Arras a été le berceau de saints illustres, qui, semblables à des astres éclatants, illuminaient tout le pays des Morins de leurs rayons bienfaisants.

Cependant il y avait deux siècles déjà que ces lumières n'étaient point apparues, et la contrée tout entière semblait souffrir de l'absence de ces foyers qui la réchauffaient jadis, quand, au XI^e^ siècle, arriva dans la cité des Atrébates un homme, ou plutôt un ange, que la Providence semble avoir disposé d'une manière spéciale, pour être donné en exemple aux divers états qui composent la société chrétienne.

Poppon vint au monde sur les bords de la Lys dans le pays de Flandre, en l'année 978.

Il était fils de sainte Alderwife et de Tizckins. Cinq semaines après la naissance de Poppon, Tizckins partit pour le pays de Hasbains ou Haspengaw, dans le Brabant, sur les limites du Liégeois, où les comtes de Flandre et de Hainaut se faisaient la guerre. Tizckins se distingua dans les combats sanglants qui furent livrés près de Liège, et perdit la vie dans une bataille.

ALDERWIFE CONSACRE SA VIDUITÉ A DIEU — ENFANCE DE POPPON

Alderwife était encore bien jeune quand son mari Tizckins mourut ; elle souffrit cette immense épreuve avec patience et générosité, et tournant ses regards vers le ciel, consacra dès lors sa viduité au Seigneur, et fit son unique affaire de l'éducation de son fils. Plus tard, on verra la sainteté de cette généreuse veuve jeter un tel éclat, que l'Eglise déclarera ses vertus héroïques et l'inscrira au Catalogue des Saints.

Alderwife, en instruisant son fils, ne tarda pas à s'apercevoir que dans cet enfant Dieu lui avait confié un trésor. Ce fut un motif de plus pour elle de cultiver avec un dévouement infatigable les précieuses qualités dont la grâce divine avait jeté les germes dans cette jeune âme.

Elle inspira à Poppon l'amour des choses surnaturelles dont elle expliquait les beautés à son intelligence enfantine ; en même temps, elle lui apprenait le grand art de la prière fervente et assidue, et le formait ainsi à une piété solide, fortement basée sur les convictions profondes de la foi.

A l'âge de quatre ans, les préoccupations de l'enfant étaient celles d'un saint. Sa joie était de s'entretenir avec l'Enfant Jésus et les saints ; il leur dressait de petits autels, et trouvait là ses délices. On remarquait en lui un attrait prononcé pour la prière, la solitude, la mortification, et cet amour devait aller croissant toute sa vie. Ses exercices de piété étaient nombreux, et il s'en acquittait avec la ferveur d'un ange.

Heureux enfant ! par son admirable fidélité à la grâce, il se préparait à traverser pur le siècle présent, et à emporter sans tache au ciel l'innocence de son baptême.

POPPON EMBRASSE LA CARRIÈRE DES ARMES

Poppon atteignait sa dix-huitième année ; il avait été au foyer domestique le plus parfait modèle de la piété filiale ; il quitta sa famille pour porter les armes, et il se montra dans cette carrière un guerrier sans peur et sans reproche.

Il entra dans les armées de Théodoric, et fut regardé comme le meilleur soldat de toutes les troupes impériales ; d'ailleurs, le souvenir du courage et de la bravoure de Tizckins, son père, faisait présager aux généraux la valeur non moins grande du fils.

Poppon, non moins courageux devant l'esprit du monde que devant l'ennemi, conserva intacts dans la vie militaire les sentiments de piété que lui avait donnés sa sainte mère. Fidèle à la prière, il y puisait les forces dont son âme avait besoin. Il se séparait de ses compagnons moins pieux que lui, et venait dans les jours libres prier dans une église, et répandre ses oraisons et ses larmes au pied de l'autel du Dieu des armées.

Bientôt, cependant, les mauvais exemples de ses camarades, le blasphème, la débauche, la rapine et tous les vices auxquels ils voulaient l'entraîner, finirent par rendre à Poppon cette société insupportable. Il quitta donc l'épée et résolut d'embrasser une vie nouvelle où il pourrait servir son Dieu avec moins de périls et d'obstacles.

IL SE FAIT PÈLERIN

En quittant la carrière militaire, Poppon entreprit le pénible voyage de Jérusalem en esprit de pénitence.

Il visita d'abord le Saint-Sépulcre, et arrosa de ses larmes ces lieux sanctifiés par le Sauveur ; quand il eut satisfait sa dévotion dans cette ville bénie, il revint en Flandre avec des reliques précieuses de la Terre Sainte. Il enrichit de ces reliques le pèlerinage de Notre-Dame de Denyse, petite ville de Belgique sur la Lys, entre Gand et Courtrai dans la Flandre orientale. Ensuite, il alla à Rome prier sur le tombeau des Apôtres ; il menait avec ses compagnons une vie très austère, mendiant son pain sur la route et passant les nuits dans le creux des rochers ou au fond de quelque écurie.

A son retour, Baudouin, comte de Flandre, surnommé Belle-Barbe, voulut le retenir à sa cour et l'attacher à sa personne. Poppon le remercia, mais refusa ; il ambitionnait désormais l'unique service du Rois des rois. Baudouin lui proposa la main d'une personne très riche, la fille de Frumoldus, un des dignitaires du royaume. Poppon fut sur le point d'accepter, mais le Saint-Esprit, parlant à son cœur, lui inspira de renoncer au mariage et à tous les autres liens du siècle. Notre Saint comprit et résolut de tout quitter pour Dieu. — Héros de la pénitence, il moissonnera un jour la palme de la virginité, en gardant sans tache jusqu'à la mort le lis de l'innocence baptismale.

POPPON SE FAIT MOINE

Animé par les exemples et les exhortations du bienheureux Gilbert, son ami (frère de saint Gérard, évêque de Cambrai) qui fut depuis abbé de Marillac, Poppon échange contre l'humilité du cloître les grandeurs du siècle. Dans cette nouvelle milice, il deviendra un invincible athlète de Jésus-Christ, et s'attachera avec un héroïque amour à l'étendard de son chef. Il triomphe du siècle et de son orgueil, et se passionne, comme nous le verrons, pour les saintes humilités de la Croix.

Poppon étudia les Saintes Ecritures et les constitutions monastiques sous Gilbert, et mérita par sa piété angélique de prononcer bientôt ses vœux. Ce fut près de Reims, entre les mains de l'abbé du monastère de Saint-Thierry, que le nouveau religieux fit sa profession.

COMMENT IL CHÉRISSAIT LES PAUVRES — IL GUÉRIT UN LÉPREUX

L'abbé du monastère mit Poppon au service des pauvres : notre Saint remplit cette charge avec humilité, avec joie. Il aimait les pauvres comme ses frères, et fut toujours auprès d'eux d'une charité que rien ne lassait, de sorte qu'il pouvait dire avec Job : « Je n'ai jamais mangé seul mon pain, je l'ai toujours partagé avec l'orphelin. » Il demandait à son supérieur la permission de se priver de quelque plat aux repas, pour donner sa propre part aux pauvres qu'il appelait « ses frères ». Quelquefois même, il demandait à l'abbé du monastère de prendre son repas avec les mendiants réunis à la porte du couvent ; on le vit manger dans la même écuelle qu'un pauvre, s'estimant très heureux de pouvoir s'humilier ainsi auprès de Notre-Seigneur lui-même, caché dans la personne des pauvres.

Parmi ceux qu'il soignait avec un intérêt plus grand, se trouva un jour un vieillard couvert d'une lèpre tellement hideuse, que son aspect n'offrait presque plus rien d'un homme. C'est pour cela que Poppon l'aima d'un amour tout particulier et lui prodigua les soins les plus délicats.

Le voyant vêtu d'habits en lambeaux qui ne le couvraient qu'à moitié, Poppon craignit que les froids des nuits ne lui fissent mal. Déjà la lèpre lui était une assez grande douleur, et il semblait que

le saint religieux ressentît les souffrances de son « pauvre préféré ».

Poppon lui donna donc, avec la permission de l'abbé, sa propre couverture pour se réchauffer. Le lendemain, le lépreux se présenta à son bienfaiteur, complètement guéri. Poppon resta interdit à la vue de ce miracle, et conjura le pauvre homme de n'en point parler; son humilité eût trop souffert d'entendre divulguer ce prodige.

POPPON A L'ABBAYE DE SAINT-VANNE — IL DONNE LE VOILE A SA MÈRE

L'humilité de notre Saint était très grande : partout il se mettait au dernier rang et se regardait comme le plus indigne de ses frères. Cet amour de la dernière place fut toute sa vie l'ambition et l'attrait de son cœur.

Cependant, Richard ayant connu les talents et le mérite de Poppon, l'obtint, non sans peine, de l'abbé de Saint-Thierry, et l'emmena dans son abbaye de Saint-Vanne, à Verdun.

Là, comme à Reims, il édifia la communauté par ses élans de piété et d'amour ardent, de zèle et de sacrifice.

Il était une vraie lumière qui brillait au loin et qui charmait par sa clarté bienfaisante; et les hommes, à la vue de ses bonnes œuvres, étaient invités à marcher sur ses traces, à suivre ses exemples et à glorifier le Père Céleste.

D'après ses pieux avis, sa mère Alderwife prit le voile à Verdun, où elle vécut recluse jusqu'à sa mort, dans une cellule proche de l'église de Saint-Vanne. Elle se fit une grande réputation par sa sainteté et ses miracles.

Poppon lui-même dirigeait sa pieuse mère, et ne cessa de l'encourager à persévérer dans la sainte voie qu'elle avait embrassée, jusqu'à ce qu'enfin elle quittât ce monde pour aller jouir en paix de la gloire qui lui était préparée par ses nobles vertus.

POPPON EST NOMMÉ PROCUREUR, PUIS PRIEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-VAAST A ARRAS

Le comte de Flandre ayant chassé de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras l'abbé Folrad, homme scandaleux, que son impiété et ses crimes avaient fait excommunier par l'Eglise, obligea Richard de prendre le gouvernement de ce monastère pour y rétablir la discipline. Richard amena avec lui Poppon à Arras et le nomma procureur de Saint-Vaast. Il s'acquitta de cette charge avec un succès merveilleux, faisant rentrer tous les biens de l'abbaye aliénés par les désordres de la guerre et par ceux de Folrad.

Il se concilia si bien l'estime et l'affection de ses frères les religieux que, d'une voix unanime, ils l'élurent prieur de l'abbaye. Dans cette charge, il pénètre la communauté tout entière de l'esprit qui l'anime, de sa ferveur dans le service de Dieu, de son zèle pour la règle et la discipline monastique, de sa charité pour les pauvres. « Ses vertus sont comme un bon levain qui, de sa communauté, se communique à la ville et y fortifie, améliore cet esprit chrétien qui a civilisé nos ancêtres. »

On le charge d'une importante mission auprès de l'empereur saint Henri; c'est dans ce voyage qu'il obtient du prince l'abolition des spectacles où des hommes couverts de miel combattaient affreusement contre des ours.

La charge de prieur lui imposait l'obligation de veiller à la sûreté de son monastère, ce qui l'obligeait souvent à traiter avec les grands du monde, avec les hommes de guerre « dont la justice est au bout de leur épée ». Il mettait dans ces relations une douceur et une patience, une politesse et une fermeté qui forçaient les esprits à rendre hommage à ses vertus comme à la justice de ses réclamations.

POPPON RÉFORMATEUR DE MONASTÈRES

Mais le trait principal qui caractérise la vie de notre Saint, c'est la mission qu'il reçut de Dieu pour visiter et réformer les monastères.

Le saint empereur Henri était de plus en plus charmé des vertus qui brillaient dans l'âme de saint Poppon. A la mort de Bertrand, abbé de Stavelo, l'empereur usa de tous les moyens pour faire élire Poppon son successeur. Mais Richard, abbé de Verdun, ne voulut point envoyer le Saint, qui lui rendait d'immenses services dans le maintien des monastères placés sous sa direction.

Henri fit intervenir les saints évêques de Cologne et de Liège, et Richard dut céder.

Poppon vint humblement prendre la direction de cette immense abbaye de Stavelo à laquelle était jointe celle de Malmundar. Elles avaient été fondées à quelques kilomètres l'une de l'autre, dans les Ardennes, par saint Rémacle, plus tard évêque de Maëstricht. — Ceci se passait en l'an 1020. Deux ans plus tard, Poppon se vit nommé abbé d'une troisième abbaye aussi considérable que les deux précédentes. C'était le monastère de Saint-Maximin de Trèves, qui demeurait vacant par suite de la démission de l'abbé Hécrichon, parti vénérer les Lieux Saints en Palestine.

L'esprit monastique avait absolument disparu de toutes ces maisons : la vie commune n'y était plus pratiquée, le respect des saints engagements des vœux n'y était plus même un point d'honneur. Poppon arriva dans ces couvents et rappela aux religieux la sublimité de leur vocation; il convertit ceux qui avaient besoin de conversion; il dit aux justes de travailler à le devenir plus encore, il dit aux saints de se sanctifier davantage. Grâce aux soins de la miséricordieuse Providence de Dieu, Poppon vint en ces lieux comme un astre tutélaire qui paraît à l'horizon; puissant en action et en parole, joignant la pratique aux conseils qu'il donnait aux moines, sa présence produisit dans ces trois abbayes le plus salutaire effet. On ne saurait dire quels furent ses travaux et ses luttes, ses persécutions et ses peines, mais son humilité, sa patience en même temps que son énergie triomphèrent de tous les obstacles. Les religieux pleurèrent leur conduite et promirent de changer : et bientôt, en effet, on voyait dans ces maisons revenir l'esprit de Dieu.

SES RELIGIEUX SONT PROTÉGÉS PAR DES BOUCLIERS INVISIBLES CONTRE LES COUPS DES ASSASSINS

Le démon, jaloux des progrès qui s'accomplissaient dans des monastères qui, auparavant penchaient peu à peu vers lui, suscita contre le saint abbé d'infâmes suppôts. Mais Dieu soutint miraculeusement son serviteur et les bons religieux. A Stavelo, des assassins ne rougirent pas d'entrer dans le monastère et de pénétrer même jusque dans le chœur l'épée à la main. Poppon ne fut pas plus occupé de ce qui se passait que si rien n'était, et les moines suivant l'exemple de leur abbé, continuèrent l'office sans prêter attention aux brigands. Ceux-ci s'avancèrent vers les religieux pour les égorger, mais, ô prodige, les coups d'épée ne portaient aucune blessure et s'arrêtaient subitement sur les chairs des religieux qui restaient intactes. Les anges du Seigneur défendaient miraculeusement les Saints et opposaient aux coups des assassins,

des boucliers invisibles sur lesquels venaient s'émousser les armes barbares. — Ainsi Dieu prenait-il soin des abbayes où il était adoré, aimé et servi en esprit et en vérité. — Les méchants usèrent encore d'autres moyens pour ôter la vie à Poppon, ils employèrent les maléfices et les poisons, mais le Saint, plein de confiance en Dieu, prenait sans hésiter le breuvage et la nourriture empoisonnée et n'en ressentait aucun mal.

Dans une vision, Dieu lui fit savoir qu'il vivrait encore vingt ans : le Saint les employa à réformer d'autres abbayes, à instruire ses religieux, à réconcilier les princes, et à assurer la paix dans l'Eglise.

POPPON RESSUSCITE UN MORT

Le Saint dans ses voyages semait un grand nombre de miracles. Un jour, fatigué d'une longue course, il s'arrêta dans un lieu charmant pour y prendre quelque nourriture. A peine était-il assis sur l'herbe, qu'il vit un loup s'enfoncer dans les bois emportant un berger. Poppon fut ému de compassion et se mit en prières en invoquant le Seigneur, et confiant en sa bonté, il proteste qu'il ne prendra aucune nourriture, avant que la bête féroce ne lui eût rendu sa victime. Alors il met ses compagnons à sa poursuite, les traces de sang lui indiquent le chemin à suivre. Enfin, ils trouvent dans un épais taillis le pauvre berger étendu par terre ; ils le rapportent à l'abbé qui le ressuscite par ses prières, et qui ensuite l'invite à manger avec lui. « Le berger, » dit l'historien du Saint, a toujours conservé sur » son cou les marques des dents du loup ; beaucoup » de personnes le virent, et c'est sur la foi de leurs » paroles que je raconte ce miracle pour prouver la » sainteté de Poppon. »

UN RELIGIEUX DU MONASTÈRE NE VEUT PAS MOURIR SANS LA PERMISSION DE SON SUPÉRIEUR

Un des religieux de Stavelo était gravement malade ; il avait reçu le Saint Viatique et se préparait à paraître devant Dieu. Ses frères l'entouraient et lui suggéraient de bonnes pensées : le moribond sentait sa fin approcher. Il reçut un matin la sainte Communion et après avoir fait son action de grâces, demanda à voir son supérieur, l'abbé Poppon. Celui-ci arriva bientôt près de son religieux qui lui dit : « Père, je vais mourir bientôt, je voudrais » remplir ce dernier acte de ma vie par obéissance. » Père, commandez à mon âme d'aller vers son Dieu. » — Oui, mon fils, répondit le Saint, partez en » l'autre monde goûter la vie des Bienheureux, et » priez là-haut pour vos frères d'ici-bas : mon fils, » volez vers Dieu... » Et à l'instant, l'âme du religieux obéissant quitta ce monde pour monter au ciel.

POPPON REFUSE L'ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG

Il existait un différend entre Conrad, successeur de l'empereur Henri, et Henri, successeur de Robert de France : Poppon sut gagner la confiance des deux princes et les réconcilia.

Tout le monde voulait voir un prêtre si remarquable monter sur un siège épiscopal : Conrad fut l'interprète de tous, en priant l'humble abbé d'accepter l'évêché de Strasbourg ; notre Saint s'en excusa et ne voulut point accepter. Conrad, édifié de tant d'humilité, ne força point Poppon, mais le chargea encore de réformer plusieurs autres monastères.

POPPON ABBÉ DE SAINT-VAAST A ARRAS

A la mort de l'abbé Jean, Baudoin, comte de Flandre, demanda Poppon à l'abbaye de Saint-Vaast, à Arras. Il fut reçu avec grande joie par les moines qui le connaissaient et l'aimaient depuis longtemps. Il lui fut facile de faire refleurir dans ce monastère la discipline monastique, ainsi que dans le couvent de Marchiennes, dont il était aussi chargé. Ce fut là que ses fatigues, ses austérités, ses mortifications et pénitences effrayantes, le firent tomber dans une maladie mortelle.

MORT DE SAINT POPPON

Le saint abbé sentant approcher la mort fit étendre à terre son rude cilice, lui-même y descendit pieds nus et commença l'antienne : *Subvenite sancti, occurrite angeli* (1). Puis, après les litanies des agonisants et les diverses prières auxquelles tous les assistants répondaient en pleurant, il dit : « Seigneur, si je suis véritablement converti, donnez-m'en une marque, en m'appelant à vous le jour de la conversion de saint Paul qui sera demain. » Il fut exaucé et mourut le 25 janvier 1048, à l'âge de soixante-dix ans. Son corps fut transporté en grande pompe en son abbaye de Stavelo, où il avait désiré reposer après sa mort. Il fut couché dans sa tombe avec ses habits sacerdotaux et tenant un calice sur la poitrine. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, par lesquels Dieu manifesta aux foules, combien grande avait été la sainteté de son serviteur.

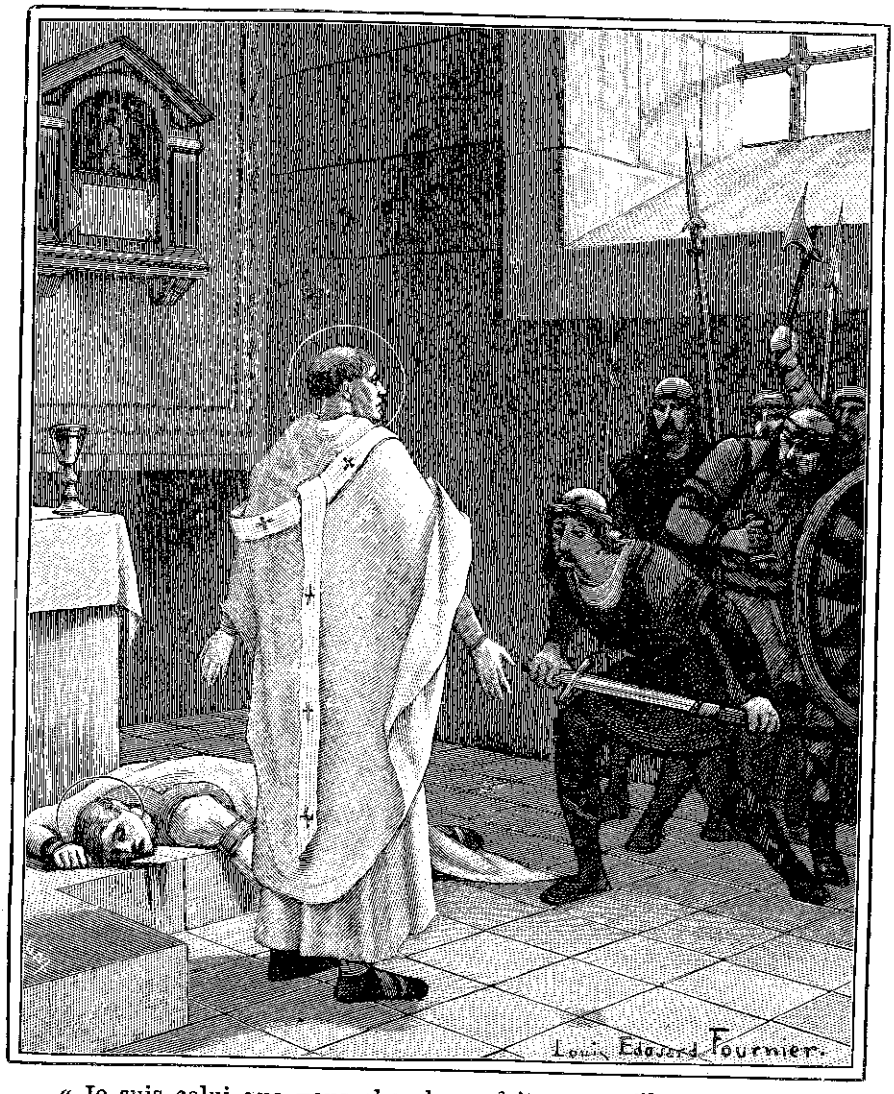
---

(1) « O saints, venez; anges accourez. »

SAINT PRIEST OU PRIX, ÉVÊQUE DE CLERMONT

ET SES COMPAGNONS, AMARIN ET ÉLIDE, MARTYRS

Fête le 25 janvier.



« Je suis celui que vous cherchez : faites ce qu'il vous plaît. »

SAINT PRIEST ÉTUDIANT
UN MOYEN D'APPRENDRE A BIEN CHANTER

Sept localités se font un honneur de porter le nom de ce Saint. Il est vénéré en beaucoup de provinces, mais sous différentes dénominations : Lyon l'appelle saint Priest; la Saintonge saint Preils; Sens, saint Prest; Paris et la Picardie, saint Prix; ailleurs encore, on le nomme Prié, Prict ou Préject, dérivations diverses d'un même mot latin : *Præjectus*.

Saint Priest naquit en Auvergne, au commencement du VII^e^ siècle, au lieu dit de Gondol, sur l'Allier, de parents catholiques et fidèles serviteurs de Dieu, Gondelin et Elidie. Il fut prévenu, dès avant sa naissance, des bénédictions célestes : sa mère, avant de le mettre au monde, le vit en songe déjà baigné de l'eau baptismale et couvert de sang; un saint personnage lui dit que cette vision présageait les gloires sanglantes du martyre.

De bonne heure, Priest fut envoyé à Issoire pour y faire ses premières études sous la direction des religieux de saint Austremoine. De là, comme il donnait des signes évidents de vocation ecclésiastique, il passa sous la discipline de saint Genès, alors archidiacre, devenu plus tard évêque de Clermont.

Le jeune homme profita pleinement des leçons

d'un maître si savant si saint; il progressa rapidement dans les connaissances divines et humaines.

L'étude du chant ecclésiastique, alors en grand honneur dans l'éducation des clercs, avait pour lui des attraits particuliers, il s'y adonna avec succès. On cite à ce sujet un trait charmant:

Les progrès comme les vertus de Priest lui suscitaient des envieux parmi les clercs moins doués ou plus tièdes : quelques-uns résolurent, dans un sentiment d'étroite et mesquine jalousie, de faire essuyer à cet étudiant trop brillant pour eux, capable de les éclipser, un échec public, en lui présentant à chanter au chœur une antienne très difficile, qu'il n'avait pas préparée. C'était en un grand jour de fête; l'assemblée des fidèles était nombreuse. Priest ne faisait que commencer ses études de chant; l'échec était inévitable, et les malins triomphaient déjà de sa confusion. Le chantre novice sentit bien qu'il allait se troubler: aussitôt, il eut intérieurement recours à Dieu et à son glorieux patron saint Julien, martyr; « ensuite de quoy, dit le chroniqueur, il fit couler cette antienne si doucement dans l'âme des assistants, qu'il tira quantité de larmes de leurs yeux et plusieurs élans de dévotion de leurs poitrines par la douceur et l'harmonie de sa voix et par le sens de ses paroles, ce qui convertit l'envie de ses ennemis en admiration ».

Priest se recommandait plus encore par son austérité, sa modestie aimable, sa charité, son recueillement dans la prière, son exactitude à remplir tous ses devoirs.

SAINT PRIEST, RÉDACTEUR DE VIES DES SAINTS

Genès, charmé de si belles qualités, accorda au jeune clerc toute sa confiance, et le constitua, avant même qu'il ne fût diacre, aumônier des pauvres de son église. Cette charge allait bien à l'âme charitable et délicate de saint Priest.

Les occupations matérielles ne lui faisaient cependant pas négliger le soin de ses études : il cherchait à se perfectionner de jour en jour, non seulement dans la connaissance du chant, mais encore dans celle de l'Ecriture Sainte et de l'histoire ecclésiastique. Il y prit goût, au point de rédiger ensuite, d'après ses propres recherches, plusieurs biographies de saints : il mit ainsi en lumière l'histoire des saints Cassi, Victorin, Antholien et de quelques autres martyrs mis à mort en Auvergne et à Clermont même, dès le premier siècle de l'Eglise. Leurs exemples l'enflammaient. Il s'éprit, au cours de ce travail, d'un ardent désir de les imiter, de les suivre dans leurs souffrances, et d'exposer, comme eux, sa vie pour la cause de Dieu.

Ces écrits ne nous sont point parvenus.

Il nous reste, néanmoins, la vie de saint Austremoine, premier apôtre de l'Auvergne, l'un des prédécesseurs de saint Priest sur le siège de Clermont. Le biographe ne s'est pas contenté de relater les exemples de zèle apostolique de saint Austremoine, il les a gravés dans son cœur, réalisés dans sa vie, et plus d'un trait de la biographie du premier évêque de Clermont pourrait se retrouver dans celle de son digne successeur.

PASTEUR DE L'ÉGLISE D'ISSOIRE — SUPÉRIEUR D'UN MONASTÈRE

Quand saint Genès fut devenu évêque, il garda près de lui son ancien distributeur d'aumônes, le fit diacre de son église et le prit pour conseiller dans l'administration de son diocèse.

Bientôt même, il le jugea capable de gouverner l'Eglise d'Issoire et lui en remit la conduite. La chose peut paraître surprenante; on sait néanmoins que l'office des diacres avait encore à cette époque une grande importance : ils baptisaient, distribuaient le calice, portaient le corps du Seigneur aux malades, aux prisonniers, annonçaient les diverses parties de la liturgie eucharistique, lisaient l'évangile et parfois prêchaient.

Le seul fait de placer ce jeune diacre à la tête d'une Eglise témoigne bien de la haute estime en laquelle le tenait son évêque.

Le successeur de saint Genès, saint Félix, manifesta à Priest la même confiance et le chargea, vers l'an 662, d'administrer l'abbaye de Candedain ou Champdain qu'on a cru n'être pas différente de celle de Chantoën, changée depuis en église paroissiale et devenue dans ces derniers siècles un couvent de Carmes Déchaussés. Le Saint rétablit un ordre parfait dans ce monastère de religieux. Non moins apte à conduire les âmes dans les voies de la perfection qu'à régir les biens temporels, il ramena une prospérité et une ferveur telles qu'on accourait de toutes parts se ranger sous sa conduite.

Un de ses grands moyens de succès était le silence. Il en avait puisé l'amour en étudiant la vie des Saints, et, à partir de ce moment, il ne parlait plus qu'avec des ecclésiastiques. En temps de Carême, son austérité sur ce point était encore plus absolue; il se faisait une règle de ne converser avec personne, dans le but unique de s'unir à Dieu d'une manière continue par la prière, la méditation et le recueillement intérieur. La solitude de Chantoën favorisait bien ce genre de vie.

COMMENT SAINT PRIEST DEVINT PRÊTRE, PUIS ÉVÊQUE

Un miracle de saint Priest détermina l'évêque Félix à lui conférer le sacerdoce, malgré les résistances de son humilité. Pendant que Priest dirigeait son monastère, un pan de mur s'écroula, ensevelissant sous ses ruines le corps d'un ouvrier; on se lamentait sur le sort du malheureux; chacun le croyait mort. Le Saint se mit en prières et commanda qu'on retirât le corps de dessous les décombres; le corps fut trouvé aussi sain que si rien ne lui était arrivé.

Tant de vertus, jointes à l'éclat des miracles, attiraient tous les regards sur ce nouveau prêtre. L'évêque Félix, étant à quelque temps de là passé à une vie meilleure, en l'année 665, le clergé et le peuple songeaient déjà à saint Priest pour lui succéder.

A cette époque, l'évêque était élu, on le sait, en certaines provinces du moins, par le vote populaire, c'est-à-dire par le clergé de la ville avec le consentement de la communauté chrétienne : ce mode d'élection laissait le champ assez large aux intrigues.

L'archidiacre Gayroald ambitionna la place vacante, et, servi à plaisir par l'humilité du bienheureux Priest, réussit à l'emporter: il avait acheté son élection à prix d'argent.

L'évêque indigne ne jouit pas longtemps des fruits de son usurpation: quarante jours après son élévation à l'épiscopat, il mourut, non sans avoir reconnu ses torts et les avoir réparés par la pénitence la plus exemplaire.

Le siège épiscopal était une seconde fois vacant. On jeta les yeux sur Genès, comte d'Auvergne, c'est-à-dire gouverneur ou premier magistrat de

la principale ville d'Auvergne : c'était un homme de grande vertu ; mais il jugea trop lourd pour ses faibles épaules le fardeau de l'épiscopat, et s'excusa sur ce, qu'étant laïque, les Canons ne lui permettaient pas de s'en charger. Lui-même proposa saint Priest comme le personnage le plus digne de ces redoutables fonctions, et fit si bien, qu'on alla, en effet, le demander à Childéric II, roi d'Austrasie, à qui l'Auvergne prêtait obéissance.

Tous les obstacles étant ainsi levés, saint Priest fut créé du consentement du roi, le vingt-huitième évêque de Clermont, à la grande joie de tout le peuple, qui reconnaissait en lui les qualités du véritable pasteur.

Priest, placé à la tête d'un troupeau si considérable, se choisit un coadjuteur. Il appela près de lui un abbé de Manlieu, Evode, religieux illustre par les conversions qu'il avait opérées, et il en fit son bras droit, l'associant à ses lourdes responsabilités et à l'œuvre de salut qu'il projetait pour son Eglise. Les deux apôtres travaillèrent de concert avec le plus grand succès : Evode apportait le concours de ses prédications ; Priest édifiait par ses exemples et ses soins de bon pasteur.

REVENUS BIEN EMPLOYÉS

Le comte Genès, de son côté, secondait leurs travaux de son autorité et de ses richesses. N'ayant pas d'enfants, il fit l'Eglise d'Auvergne son héritière. Sur l'invitation de saint Priest, il fonda près des faubourgs, à Chamelière, un monastère de religieuses qui reçurent de leur prélat des Constitutions inspirées des Règles de saint Benoît, de saint Césaire d'Arles et de saint Columban. Avec une grande sagesse, il adaptait aux besoins des temps, des lieux et des personnes les prescriptions de ces antiques Règles.

Une dame très pieuse, nommée Gondelène, prit la direction du nouveau monastère, et Evode, le saint coadjuteur, en devint le père spirituel.

L'évêque ne s'arrêta pas à cette fondation, et les couvents de femmes, inconnus jusque-là en Auvergne, prirent naissance sur ce sol et s'y multiplièrent. Une seconde maison de religieuses fut établie aux abords de la ville, sur la propriété d'une dame pieuse nommée Césarie. Enfin Priest fit construire sur son propre domaine, dans un lieu appelé Colombier, un grand hôpital où il mit des médecins et assigna des revenus pour l'entretien perpétuel de vingt malades.

Les dames nobles, entraînées par les prédications et les exemples du saint évêque, édifiées de le voir consacrer aux œuvres de charité non-seulement les biens du comte Genès, mais ses propres revenus, étaient portées à seconder son zèle et lui ménageaient généreusement les ressources nécessaires. Le diocèse devint alors si florissant, que jamais on n'y avait vu tant de religieux et si peu de pauvres.

MIRACLES — GUÉRISON D'UN DIACRE ÉPILEPTIQUE

Plusieurs miracles du serviteur de Dieu vinrent confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Il guérit un paralytique infirme depuis quinze années.

La renommée de son pouvoir surnaturel s'étendit au loin. Chrodebert, évêque de Tours, lui envoya son diacre atteint du mal caduc. Priest le fait asseoir à sa table. A peine le malheureux convive a-t-il pris en main la coupe placée devant lui, qu'il est saisi de son affection ordinaire.

L'évêque était ému de pitié devant cet épileptique grinçant des dents au cours d'un douloureux accès : il adjurait, par la vertu du Saint Suaire, l'esprit malin de ne pas occuper plus longtemps un corps consacré à Jésus-Christ. Sa prière fut exaucée. L'accès frénétique cessa et le diacre fut pour toujours guéri de sa cruelle infirmité.

Priest le renvoya à son évêque, en lui confiant les *eulogies*, petits pains sanctifiés par une bénédiction spéciale et que les évêques avaient coutume de s'offrir mutuellement en signe de communion ecclésiastique.

Le Saint découvrit un jour par sa prière le larcin d'un de ses domestiques qui lui avait dérobé un vase d'argent.

Les années de l'épiscopat de saint Priest furent peu nombreuses, mais fécondes en miracles et en bonnes œuvres ; elles se signalent surtout par des actes éclatants de justice contre la concussion et la fraude. Ce pasteur zélé aima la justice et eut en horreur l'iniquité. Audacieux, comme le sont les Saints, il ne craignit pas de reprendre ouvertement le vice, au péril même de sa vie.

C'est pour ce motif qu'il devint martyr, à la manière de Jean-Baptiste.

VEXATIONS PRÉLUDANT AU MARTYRE

Une dame de qualité, nommé Claudia, crut pouvoir disposer d'une partie de ses biens en faveur des pauvres et de l'hôpital fondé par saint Priest. Après la mort de cette dame, le patrice Hector, gouverneur de Marseille, seigneur violent et débauché, enleva l'orpheline sans défense, au scandale de toute la province, et craignant par-dessus tout les reproches du saint évêque, s'enfuit à la cour du roi Childéric II. Il espérait, tenant caché le crime de son rapt, échapper aux coups de la justice humaine. Il ne s'arrêta pas là.

Il prétendit avoir droit aux possessions de Claudia, la généreuse bienfaitrice de l'Eglise d'Auvergne, et persuada au roi que les terres concédées par elle à l'hôpital de saint Priest avaient été données à son préjudice. « Il n'est pas permis à une mère, disait-il, de déshériter sa fille, fût-ce en faveur d'une Eglise. »

C'était accuser l'évêque de détenir injustement les biens de Claudia.

Le roi envoya ordre à saint Priest de se rendre sur-le-champ à Autun, ville importante de la monarchie, où il était venu avec sa cour pour les solennités pascales, et d'y défendre sa cause. Le prélat se mit en chemin, malgré la répugnance qu'il éprouvait à être absent de son Eglise le saint jour de Pâques.

Dès son arrivée, le matin même du Vendredi-Saint, il fut introduit au palais, confronté avec le patrice Hector, et appelé à s'expliquer. Son plaidoyer fut court, il refusa d'abord de répondre : « Les lois romaines, dit-il, aussi formelles sur ce point que les Canons eux-mêmes, interdisent toute action publique ou privée durant les quinze jours de la solennité pascale. »

Comme on le pressait vivement, il se contenta de dire à Childéric que les terres de son Eglise étaient sous la protection de la reine Hymnehilde, veuve de Sigebert, et comme le roi estimait beaucoup cette princesse dont il avait épousé la fille, cette simple déclaration arrêta toute la procédure.

Dans la nuit de Pâques, saint Priest dut, pour complaire au roi, célébrer devant lui l'office du Samedi-Saint dans l'église de Saint-Symphorien ; Childéric II, en effet, à la suite de malveillantes

délations, avait pris en aversion l'évêque saint Léger et refusait d'assister aux solennités de la cathédrale; il reçut des mains de l'évêque d'Auvergne la communion pascale.

L'innocence et le bon droit de saint Priest furent enfin reconnus. Le patrice Hector, convaincu d'imposture et accusé en outre de conspirer contre le roi, fut poursuivi et mis à mort, tandis que l'évêque de Clermont, après avoir fait sans peine confirmer par l'autorité royale les donations contestées à son Eglise, s'en revint comblé d'honneurs.

INCIDENT DE VOYAGE

En route, il s'était détourné quelque temps pour visiter un monastère pauvre des Vosges construit au milieu d'une des plus belles vallées de l'Alsace, connue depuis sous le nom de vallée de saint Amarin. L'abbé, nommé Marin ou Amarin, était dangereusement atteint d'une fièvre pernicieuse; il ne pouvait faire un pas, ni prendre d'autres aliments qu'un peu d'eau. Le serviteur de Dieu, Priest, pour soulager l'abbé, recourt à son remède habituel : il se met en prière, fait sur le malade le signe de la croix. Bientôt la fièvre se dissipe et l'abbé se relève guéri. Priest, le prenant par la main, l'introduit au réfectoire, au milieu des actions de grâces et des félicitations de tous les Frères.

Plein de reconnaissance, Amarin s'attache aux pas de son sauveur, et, à son retour, l'accompagne jusqu'à son diocèse.

C'est au martyre qu'il court à la suite de saint Priest.

LE MARTYRE

De retour à Clermont, l'évêque est accusé d'être l'auteur de la mort du patrice. Les parents de cet homme détestable, seigneurs tout-puissants de la ville, excités par un certain Agricius, résolurent de se venger.

Priest s'était retiré avec Amarin, son inséparable compagnon, à Volvic, village situé à deux lieues de Clermont. C'est là que les assassins jurèrent de le surprendre.

Agricius se mit donc à la tête d'une troupe de satellites, marchant armés, au son des trompettes, comme pour une guerre ouverte, à l'assaut de la maison de l'évêque.

Quand saint Priest eut entendu les trompettes et les menaces de mort, il s'agenouilla et se mit en prière avec Amarin. La plupart des serviteurs prirent lâchement la fuite. Un seul, un acolyte nommé Elidius, fut fidèle à son maître jusqu'à la mort.

Cependant, Amarin, saisi de frayeur, commençait à faiblir : « Seigneur, dit-il au saint évêque, abandonnons-leur la place si vous le trouvez bon : peut-être que le Seigneur nous délivrera. » L'évêque, le prenant par la main, répondit : « Mon cher frère, ne parlez pas ainsi, parce que si vous laissez aujourd'hui échapper cette couronne, vous ne la retrouverez plus. »

Ils continuèrent à prier. Les satellites étant entrés, égorgèrent d'abord Amarin, qu'ils prirent pour l'évêque.

Puis, comme les archers semblaient sur le point de s'en retourner, estimant leur mission remplie, saint Priest, tremblant de voir la couronne lui échapper, leur cria au milieu de sa prière : « Me voici, je suis celui que vous cherchez. Faites ce qu'il vous plait. »

Aussitôt, l'un d'eux, nommé Ratdbert, lui perça la poitrine d'un coup d'épée : « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, car ils ne savent pas ce qu'ils font », dit le martyr en s'affaissant. Un second coup porté à la tête fit jaillir la cervelle. La palme était conquise, et, quelques instants après, le Saint rendait son âme à Dieu. En même temps, l'acolyte Elidius, le seul serviteur demeuré fidèle, était égorgé par les cruels soldats. C'était le 25 janvier 673.

L'Eglise décerne à ces glorieux combattants le titre de martyr, parce qu'ils ont souffert pour la défense de leur Eglise, pour la justice outragée par la tyrannie et les violences des seigneurs. La multiude des miracles que Dieu opéra dans la suite en leur faveur détermina le Pape à les placer sur les autels. On célèbre leur mémoire au 25 janvier.

GLOIRE POSTHUME

Aussitôt après leur mort, le tombeau des trois martyrs devint célèbre par plusieurs prodiges. Saint Avit, successeur de saint Priest, fit bâtir à Volvic, sur le lieu de leur dernier combat, un monastère et une église qui prit le titre de Saint-Symphorien. Un parent de l'évêque martyr, Gordon, en fut l'abbé.

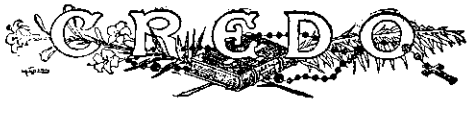
La Providence ne laissa pas impuni le crime des assassins de saint Priest. Celui qui lui avait donné le coup de la mort, l'impie Ratdbert, fut, de son vivant, rongé de vers. Un autre eut le corps brisé par une chute de cheval; vaincu par la douleur, il reconnut que cet accident était le juste châtiment de son forfait, revint à de meilleurs sentiments et fut guéri en faisant couler sur ses membres meurtris un peu de l'huile qui brûlait devant le sépulcre du Saint.

Le culte de saint Priest s'étendit rapidement, non seulement dans l'église de Clermont, mais par toute la France, et jusqu'en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Partout le grand évêque est proposé aux premiers pasteurs des Eglises comme un modèle de sainte fermeté en face des vices et des violences des grands.

Volvic conserve, au moins dans leurs parties les plus précieuses, le corps des trois saints martyrs. Leur culte est toujours vivace parmi ce peuple de travailleurs. Souvent, les tailleurs de pierre invoquent saint Priest dans les dangers que leur fait courir cette exploitation : ils ont recours à sa protection pour eux et pour leurs enfants mêlés journellement à leurs travaux et en obtiennent une visible assistance.

SOURCES CONSULTÉES

Petits Bollandistes, au 25 janvier. — *Histoire générale de l'Eglise*, par l'abbé DARRAS. — *Le culte des Saints de France*, études et adaptations nouvelles, par les abbé C. FLAMENT et PAUL HAGNE (1895). — *Histoire de l'Eglise catholique en France*, par M. l'abbé JAGER. — *Les vies des Saints avec l'histoire de leur culte*, édition de 1739. — *Grande vie des Saints*, par COLLIN DE PLANCY.



LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE GHISONE

de l'Ordre des Frères Mineurs (1777-1832).

25 janvier

Le Vénérable demande au baron de Tournon, préfet de Napoléon à Rome, l'autorisation de rentrer dans son couvent.

PREMIÈRES ANNÉES

Le serviteur de Dieu dont nous allons raconter la vie est généralement connu en Italie et dans l'Ordre Franciscain sous le nom de « Franceschino », petit François, diminutif italien dont nous n'avons pas de correspondant en notre langue. Nous l'appellerons donc simplement François.

Il naquit en Corse, le 17 décembre 1777, à Ghisone, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Corte. Ses parents, Martino Mucchielli et Anna Gregori, étaient foncièrement chrétiens, mais il eut le malheur de perdre son père alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Sa mère veilla sur son petit François avec une tendresse pleine d'esprit de foi, n'ayant en quelque sorte qu'une seule préoccupation, celle de le voir rester pur, et de faire de lui un vrai chrétien.

Elle fut aidée, dans cette noble tâche, par les Franciscains qui avaient un couvent très près de là. Au fur et à mesure que l'enfant grandissait, la pieuse mère l'envoyait de plus en plus fréquemment, bientôt même tous les jours, auprès de ces religieux, afin qu'il apprit à leur école, avec les rudiments des sciences et des lettres, les connaissances bien plus importantes de la piété et de la crainte du Seigneur.

D'ordinaire, l'enfant se prêtait avec joie aux intentions maternelles; quelquefois, cependant, il montra de la répugnance; il aurait fait volontiers, comme on dirait maintenant, l'*école buissonnière*. Mais sa mère, bonne sans doute, mais ferme aussi, ne craignait pas de recourir à la

verge pour le faire obéir. « Bénie soit ma mère! disait plus tard François; bénie soit-elle de m'avoir ainsi corrigé et obligé à faire ce qui était mon devoir! »

Du reste, à part ces mauvais moments très passagers, l'enfant se faisait remarquer par sa douceur, sa modestie, sa dévotion. Il était un modèle vivant pour ses petits camarades, ne les édifiant pas moins par son amour pour l'étude que par sa piété. Il n'aimait pas beaucoup le jeu et les divertissements de son âge; sa joie la plus grande, on pourrait dire son seul bonheur, était de se trouver avec les religieux pour prendre part aux exercices de la communauté. Servir la messe, chanter au chœur l'office divin, aider le Frère sacristain à balayer l'église et à y mettre tout en ordre, on dit même se donner la discipline avec les Frères, aux jours indiqués par les Constitutions de l'Ordre, voilà ce qu'il aimait par-dessus tout.

Evidemment cela faisait voir que le Seigneur avait sur lui des desseins particuliers, qu'il le voulait à son service sous le patronage de saint François d'Assise. Mais, alors qu'il avait à peine douze ans, une terrible épreuve le frappa et parut compromettre à jamais son avenir. Sa pieuse mère lui fut ravie, et comme il n'avait qu'une sœur, plus âgée que lui et déjà mariée, l'enfant fut un peu abandonné.

Sans doute, les Franciscains continuèrent à veiller sur lui; mais les troubles politiques de cette époque (c'était le moment de la grande Révolution) vinrent y mettre comme un obstacle insurmontable.

Le jeune homme avait beaucoup de goût et certaines dispositions naturelles pour la peinture. La sève et les sucs qu'il tirait de diverses plantes lui tenant lieu de couleurs, il peignait de son mieux des images pieuses dont il tapissait les murs de sa petite chambre.

Voyant cette inclination, sa sœur résolut de l'envoyer à Rome, auprès d'un oncle paternel qui y exerçait la médecine, afin que, dans cette ville, il pût satisfaire son goût pour la peinture. C'était en mai 1798; François avait vingt ans accomplis. Ce parent, au lieu de favoriser les dispositions de François, le plaça chez un fabricant de chapeaux, et bientôt après, on ne sait pourquoi, chez un ébéniste. Ce genre de travail était plus en rapport avec les inclinations du jeune homme, aussi, dès le début, se montra-t-il très habile. Il se fit une petite croix, parfaitement travaillée, qu'il porta plus tard attachée à sa *couronne franciscaine*, et qu'on garde actuellement comme une relique.

Il ne changea rien, d'ailleurs, au genre de vie qu'il avait menée jusque-là, et tous les moments libres que lui laissait son métier, il les consacrait aux exercices de piété. Il se retirait dans les églises, plus habituellement à Saint-André *delle Fratte*, où il servait la messe, chantait les louanges de Dieu, s'adonnait à l'oraison. Un jour, non sans une disposition particulière de la Providence, il se rendit à l'église des Clarisses de Saint-Laurent *in Panisperna*, pour faire à un de ces compatriotes, le P. Pierre de Venaco, aumônier de ces religieuses, sa confession sacramentelle et lui confier la direction de sa conscience. Le P. Pierre, homme de haute vertu et de grande prudence tout à la fois, eut bien vite reconnu, dans le jeune homme qui s'adressait à lui, une âme privilégiée; aussi, pour le faire monter plus haut, lui parla-t-il bientôt de la vie religieuse.

Avec quelle joie François entendit cette proposition, on se le figurera sans peine. Sur la recommandation du P. Pierre, il fut admis sans difficulté dans la Province romaine, et, avec le consentement de son oncle, il se dirigea vers le petit couvent de Civitella, à dix kilomètres au sud de Subiaco. C'était ce qu'on appelle encore aujourd'hui un *ritiro* ou couvent de retraite, fondé par saint François lui-même, dans une solitude complète, au milieu d'un bois de châtaigniers. Bon nombre de saints religieux y ont habité, s'y sont exercés à la pratique des plus héroïques vertus, tels le bienheureux Thomas de Cori, le bienheureux Théophile de Corte, le vénérable Philippe de Velletri. Quoi d'étonnant que ce couvent et ses pacifiques habitants soient en grande estime dans le pays? Celui qui vient d'y arriver (octobre 1800) contribuera, pour sa bonne part, à entretenir et à augmenter encore cette vénération des habitants de la contrée, car, pendant plus de trente ans, il va les édifier par ses vertus; pendant sa vie comme après sa mort, il sera pour eux consolation et force dans les peines.

Dès qu'il eut revêtu les livrées séraphiques, le jeune homme se trouva au comble de ses vœux. Il se montra, pour ses confrères du noviciat comme pour les plus anciens religieux, un modèle accompli de perfection.

OCCUPATION DES ÉTATS DU PAPE
VIOLENCES CONTRE PIE VII

Cependant, des événements graves se préparaient pour l'Italie et les Etats pontificaux. Le 2 février 1808, Napoléon fait occuper Rome et distribue les possessions de l'Eglise en deux départements : celui de Trasimène et celui du Tibre. Le 10 juin 1809, une consulte extraordinaire se réunit et proclame la déchéance du Souverain Pontife. Le soir même, Pie VII répond par une Bulle d'excommunication qui fut affichée aux portes des principales églises de Rome. Elle y fut lue par de nombreux fidèles et causa la plus vive émotion.

Pour réduire le Pape au silence et se venger de la Bulle, l'empereur résolut de porter une main sacrilège sur Pie VII. Voici comment un auteur moderne, dans un ouvrage récent, raconte cette scène impressionnante : « Un détachement considérable de la garnison romaine se porta en silence vers le Quirinal et l'investit de toutes parts dans la nuit du 5 au 6 juillet, vers 2 h. 1/2 du matin, tandis que des agents escaladaient les murs du jardin ou pénétraient dans la partie du palais occupée par les serviteurs du Pape. Après une heure de tentatives violentes, assaut, rupture des portes et désarmement des gardes suisses, les soldats, guidés par un traître, entrent au Quirinal, ayant le général Radet à leur tête. Ils montent précipitamment à l'appartement du Pape. Radet pénètre avec des officiers dans la chambre où Pie VII se tenait calme et patient, sans paraître effrayé par le tumulte de la soldatesque ni par le bruit des haches et des crosses de fusil qui défonçaient les portes. Revêtu du camail, du rochet et de l'étole, ayant au doigt l'anneau du Pêcheur, le Pape était assis à son bureau. Auprès de lui se trouvaient le cardinal Pacca et le cardinal Despuig. Radet s'approche, ôte son chapeau et veut, non sans un trouble évident, faire signer à Pie VII le papier qui contenait la levée de l'excommunication et l'acceptation d'une pension annuelle de deux millions. Le Pape l'écarte d'un geste : « Pourquoi venez-vous me troubler dans ma demeure, demande-t-il, et que me voulez-vous? »

A ces mots, les officiers et soldats, qui étaient

restés couverts, ôtent leurs chapeaux, Radet répond à Pie VII que s'il veut accepter les propositions du gouvernement français, il pourra rester à Rome. Sinon, il devra le suivre.

Le Saint-Père, levant les yeux au ciel et le montrant de la main, lui dit : « Je n'ai agi en tout » qu'après avoir consulté l'Esprit-Saint, et vous me » taillerez plutôt en pièces que de me faire rétrac» ter ce que j'ai fait.... — En ce cas, réplique Radet, » j'ai ordre de vous emmener loin de Rome! » Alors Pie VII se lève, et, sans prendre autre chose que son bréviaire qu'il met sous son bras, s'avance vers la porte en donnant la main au cardinal Pacca..... » (1) On emmena le Pape prisonnier à Savone.

On conçoit que si Napoléon traitait ainsi le Saint-Père, il ne devait pas avoir de ménagement pour les prêtres et les religieux. En effet, ceux-ci furent presque tous dispersés et obligés de quitter leurs paisibles demeures, comme cela se pratique encore de nos jours. Il y avait à Rome environ 14 000 religieux et religieuses faisant vivre de leur clientèle et de leurs aumônes la moitié de la population. Dès le mois d'août 1810, le général Miollis avait *liquidé* 10 000 individus. Radet écrivait qu'en travaillant ferme il *déblayait* nonnes et frocards. On les renvoyait dans leur village d'origine.

Dans ces conjonctures difficiles, le Fr. François eut assez d'énergie pour se rendre auprès du préfet de Rome, le baron de Tournon, et lui demander l'autorisation de rentrer dans son couvent. Cette permission lui fut accordée, mais avec la réserve de ne pas porter l'habit religieux.

Quand les Français se furent retirés de Rome, en 1814, la communauté se reconstitua, et François reprit ses études, en ayant bien soin, comme le recommande d'ailleurs la règle de saint François, « de ne pas laisser éteindre en lui l'esprit de la sainte oraison et de la dévotion, auquel toutes les choses temporelles doivent servir ».

Bientôt il reçut la tonsure cléricale et les Ordres mineurs, et presque en même temps ses supérieurs l'avertirent de se préparer à monter plus haut.

Mais notre Saint eut peur des responsabilités du sacerdoce; se tournant vers la Très Sainte Vierge Marie, il la supplia d'obtenir de Dieu un obstacle qui l'empêchât de monter au saint autel.

O puissance de la prière humble et confiante! Sans que rien jusque-là dans la vie du saint religieux eût pu le faire prévoir, voilà que des crises d'épilepsie de plus en plus fréquentes viennent enlever à ses supérieurs même la pensée de le présenter aux Ordres sacrés. Aux yeux du monde, cette maladie serait regardée comme un malheur: dans la pensée d'un saint comme Fr. François, c'est un immense bienfait. Aussi offre-t-il à Dieu de ferventes actions de grâces qui dureront toute sa vie.

PRINCIPALES VERTUS — SON HUMILITÉ

C'est l'opinion commune des docteurs que l'humilité est la racine en même temps que la gardienne des autres vertus. François eut toujours pour cette vertu un amour de prédilection.

Pendant plus de vingt ans, il exerça l'office de sacristain dans le couvent de Civitella. Cette charge le mit nécessairement en relation avec un certain nombre d'étrangers, tant prêtres que laïques, qui venaient au couvent, soit pour y célébrer la sainte messe, soit pour y faire quelques jours de retraite. Tous s'en retournaient édifiés des exemples d'humilité que leur avait donnés le serviteur de Dieu. S'il avait à leur parler, il ne le faisait qu'avec le plus profond respect; il leur demandait pardon des scandales qu'il leur avait donnés; il leur disait, avec un accent de sincérité inimitable, qu'il était la croix de la communauté, que la patience avec laquelle les religieux le supportaient serait pour eux une cause de grand mérite.

Et, avec les religieux ses frères, les sentiments de notre Saint n'étaient pas différents, sa conduite en était une preuve continuelle.

Un jour, raconte l'un d'eux, pendant que je faisais mes études à Civitella, j'avais lu la règle au réfectoire, comme c'est l'usage. Après le repas, François m'aborde et me dit doucement : « Mon Frère, ne savez-vous pas qu'on lit en communauté la règle traduite en langue vulgaire, afin que les Frères convers la comprennent? Vous avez fait cette lecture si rapidement qu'ils n'ont rien pu saisir; une autre fois, je vous en prie, lisez plus lentement. » A peine a-t-il prononcé ces paroles qu'il se met la corde au cou, se prosterne devant moi en sanglotant et me prie de le fouler aux pieds. Comme je m'y refusais, il me prit un pied avec force et le mit sur sa bouche, pour se punir de la petite observation qu'il m'avait faite, observation que j'avais bien méritée, du reste. Une humilité si grande me ravit et me confondit tout à la fois. »

Par suite, peut-être, de l'infirmité dont il était atteint, mais, sans nul doute, par une permission spéciale du ciel, il eut beaucoup à souffrir de ses frères en religion. « Ce n'était pas, dit très justement un prêtre séculier dans le procès de béatification, qu'ils y missent de la méchanceté, mais ils avaient, sur son compte, des idées fausses; ils interprétaient mal ses meilleures actions. Bref, il n'y eut pas de mépris, d'injures, de mauvais traitements même qu'ils ne se permissent de lui infliger. Par exemple, en le voyant venir, la tête inclinée, les yeux baissés, les mains dans les manches : « Ah! le voici, disaient-ils en riant, voici notre entêté qui vient! voilà le Frère qui ne veut jamais rien faire comme les autres! » Et lui, confus, humilié, s'en allait en silence. Ou, si parfois il ouvrait la bouche, c'était pour s'humilier encore davantage, demandant pardon à ceux qui le traitaient si mal, les priant de le punir comme il le méritait.....

Dans les pièces du procès de canonisation, on lit la déposition d'un ouvrier maçon qui travailla dans le couvent et qui affirme avoir été témoin plus d'une fois de scènes semblables. « Moi-même, ajoute-t-il, je n'ai pas agi différemment envers le serviteur de Dieu. Je n'ai pas craint de le traiter d'hypocrite, d'imposteur; je lui ai dit qu'il n'était qu'une bête, un têtu..... » Et jamais François ne s'est mis en colère, jamais il n'a paru troublé. Bien plus, souvent il se mettait à genoux, faisait d'humbles excuses comme s'il était le coupable, suppliait ses insulteurs d'avoir patience avec lui, que le bon Dieu saurait les en récompenser.

Et il le manifestait souvent par ses paroles : « Frères, disait-il, Dieu nous voit! Ce grand Dieu qui sera notre juge! Il ne voit pas seulement nos actions; il connaît nos pensées, nos sentiments..... »

Comme conséquence de cette foi vraiment pratique, il s'acquittait des devoirs de sa charge avec une scrupuleuse exactitude, parce qu'il voyait, dans ces devoirs, fussent-ils quelquefois insigni-

(1) *Le Pape et l'empereur*, par H. WELSCHINGER, Paris, Plon.

fiants en eux-mêmes, l'expression de la volonté divine, et aussi parce que, ayant l'emploi de sacristain, il s'occupait de l'église, de l'autel, des ornements sacrés. Il tenait la maison de Dieu dans une grande propreté, ne se ménageant pas pour balayer, épousseter, etc.

Ce qui avait un rapport plus direct au sacrement de l'Eucharistie lui tenait à cœur par-dessus tout.

Autant que ses forces le lui permirent, il servait chaque jour plusieurs messes; sa plus grande consolation, dans les moments où il pouvait avoir un peu de liberté, était de se tenir prosterné devant le tabernacle. Il s'entretenait familièrement avec le Dieu caché dans l'Hostie sainte, et, plus d'une fois, on l'a surpris dans une espèce d'extase, n'entendant et ne voyant rien de ce qui se passait autour de lui..

Et si, en sa présence, quelqu'un manquait tant soit peu aux convenances dans le lieu saint, malgré son humilité, il ne craignait pas de reprendre le coupable.

— Je me souviens, dit à ce sujet don Luigi Maturi, que, me trouvant un jour à l'église avec le serviteur de Dieu, je m'étais assis sur un banc en face de l'autel, et, selon mon habitude, je m'étais croisé les jambes. Fr. François m'en reprit, me disant que cette manière de me tenir n'était pas convenable devant le Saint Sacrement. De quoi je fus très mortifié et très édifié en même temps, ajoute le bon prêtre.

N'était-ce pas encore une preuve de sa foi, de son esprit de foi, que sa dévotion au *chemin de la croix?* Tous les jours, il faisait en particulier ce pieux exercice, et, sans nul doute, s'il a porté si généreusement la lourde croix de ses infirmités, c'est qu'il avait sans cesse sous les yeux Jésus montant au Calvaire.....

Sa charité n'était pas moins grande que sa foi. « Pendant tant d'années que j'ai vécues avec lui, dit le P. Bernardin de Saint-Jean, je n'ai pu surprendre dans sa conduite la plus petite infidélité aux commandements de Dieu et de l'Eglise, aux préceptes de notre Règle ou aux constitutions du *Ritiro :* il a rempli toutes ses obligations avec une scrupuleuse exactitude. Je dis *scrupuleuse*, non qu'il s'inquiétât inutilement, mais pour montrer jusqu'où allait sa délicatesse de conscience. Pendant plusieurs années, il s'est adressé à moi pour la confession : je n'ai jamais pu trouver en lui la moindre faute délibérée, même vénielle; ne voyant pas de matière à l'absolution, je lui donnais ma bénédiction et le renvoyais. »

Un jour, vinrent à Civitella deux personnes de distinction attirées par le renom de ses vertus. Le P. Gardien fait appeler le serviteur de Dieu dans la pièce où il se trouvait avec les visiteurs.

— Voici, dit-il sans autre préambule, quand il se présenta, voici un paresseux qui mange sans rien faire le pain de nos bienfaiteurs; pourquoi ne tenez-vous pas cet appartement plus propre? Prenez de suite le balai et faites vite!

François se met aussitôt en mesure d'exécuter l'ordre reçu, mais il ne trouve pas le balai..... Il revient, embarrassé, au P. Gardien, qui reprend avec une espèce de mauvaise humeur :

— Alors, servez-vous de votre langue!

Le bon Frère se prosterne aussitôt et aurait exécuté cet ordre si on ne l'avait arrêté.

SA BIENHEUREUSE MORT

Sur la fin de l'année 1831, les crises du mal terrible dont il souffrait devinrent plus fréquentes. Bientôt, elles ne lui laissèrent pour ainsi dire plus de repos et l'obligèrent à garder le lit. Il fut évident alors pour tous ses Frères qu'il ne devait plus rester longtemps sur cette terre. Lui-même, par la joie extraordinaire qu'il manifestait, par une patience plus grande encore dans ses souffrances, laissait bien voir qu'il s'attendait à échanger bientôt l'exil contre la patrie.

Ce fut donc sans aucune tristesse, sans la moindre surprise même, qu'il entendit le P. Gardien du couvent lui parler des derniers sacrements.

Mais, pour recevoir son Dieu une dernière fois ici-bas, il voulut faire un suprême effort et descendre à l'église. Ce fut le 20 janvier 1832. Soutenu par deux Frères, il se rendit à la chapelle du bienheureux Thomas de Cori, celle-là même où il aimait à se retirer pour faire oraison aussi longtemps que ses occupations le lui permettaient.

Le P. Gardien célébra la sainte messe; Fr. François l'entendit à genoux, avec ferveur, et reçut, pour la dernière fois, le Pain des anges.

Il paraissait lui-même, dirent ensuite les témoins de cette scène, plutôt un ange qu'un homme.

Le pauvre infirme, dont les forces physiques n'avaient jamais été bien grandes, qui les avait encore épuisées par toutes sortes de mortifications volontaires, ne semblait plus de la terre; son corps, presque anéanti, paraissait surnaturalisé : on aurait dit un séraphin descendu du ciel pour adorer le Dieu de l'Eucharistie.....

Cinq jours après, ayant reçu le sacrement de l'Extrême-Onction avec une grande piété, ayant demandé pardon aux religieux qui entouraient sa couche, des scandales qu'il leur avait donnés, il sembla se recueillir pour attendre la mort. Comme pour le laisser partir en paix, les crises avaient cessé, et le Bienheureux était là, sur sa pauvre couche, les yeux baissés, les mains croisées sur sa poitrine, comme il avait été pendant presque toute sa vie religieuse.

A la question que lui posa son supérieur :

— Quand voulez-vous mourir?

— Quand vous voudrez, mon Père, répondit-il simplement.

Alors, le P. Gardien commença à réciter le psaume *Lætatus sum :* « Je me suis réjoui dans ce que l'on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Le Bienheureux, prenant ces paroles pour l'expression du commandement qu'il attendait, ouvrit les yeux pour les refermer presque aussitôt.....

C'était le 25 janvier 1832; le serviteur de Dieu avait cinquante-quatre ans et en avait passé plus de trente dans la vie religieuse.

Il a été déclaré *vénérable* par Pie IX, au mois de septembre 1848; on poursuit actuellement, en cour de Rome, le procès de béatification.

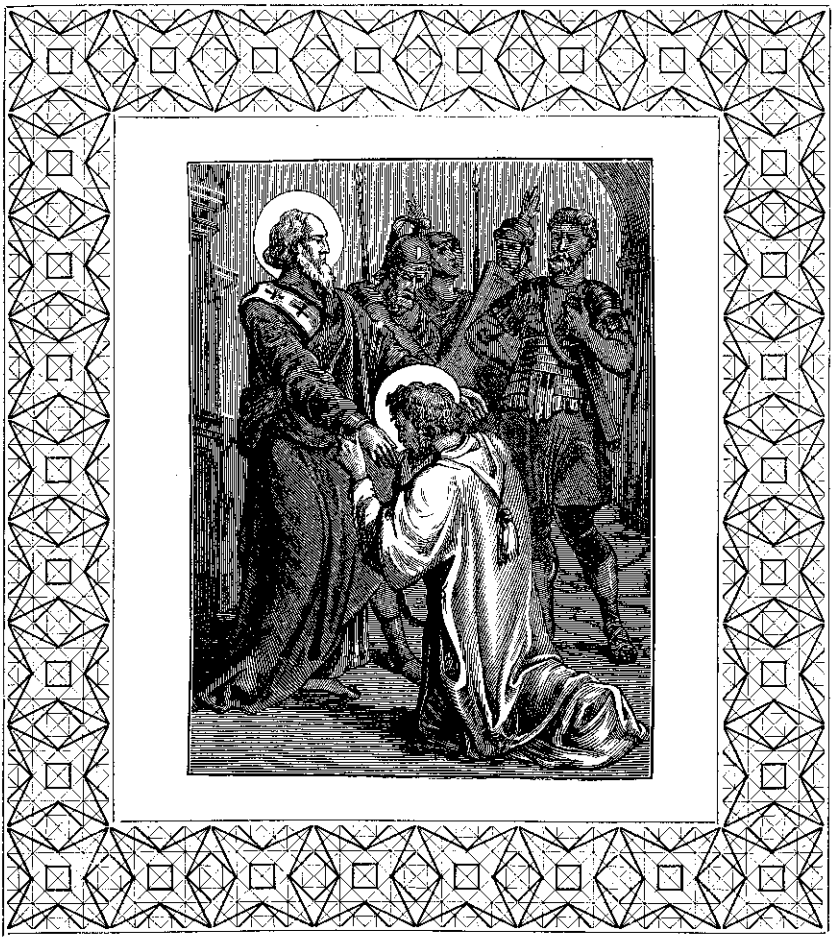
SOURCES

Pièces du procès réunies et publiées en 1890, par le T. R. P. Candido Mariotti, post. gén. de l'Ordre des Frères Mineurs. Genova, tipogr. arcivescov.

SAINT POLYCARPE

ÉVÊQUE ET MARTYR

Fête le 26 janvier.



Comme saint Ignace d'Antioche, conduit à Rome pour y être condamné aux bêtes, passait à Smyrne, saint Polycarpe, évêque de cette ville, vint avec respect baiser les fers du martyr. (Composition du chanoine Lambert.)

Semblable à ces colonnes à demi cachées par l'herbe, mais qui n'en soutiennent pas moins l'édifice, ainsi nous apparaît, au milieu de l'Eglise naissante, et parmi ses plus fermes soutiens, Polycarpe, le grand évêque de Smyrne. Sa vie, d'abord environnée de ténèbres, nous oblige à considérer tout de suite sa noble figure de vieillard sans avoir pu le contempler dans la fleur de son adolescence.

LE DISCIPLE DE SAINT JEAN

En dehors des circonstances de son martyre, l'histoire n'a recueilli que quelques traits de sa vie, mais qui suffisent à embaumer de son parfum plus d'une âme chrétienne.

Il était le disciple de saint Jean l'Evangéliste, le bien-aimé du Sauveur, celui dont la tête, reposant un jour sur le Cœur de Jésus, lui avait permis d'approfondir à son aise les mystères d'amour qui y étaient renfermés, tout en y puisant pour lui-même la charité qui le distingue. Aux leçons d'un tel maître, Polycarpe apprit plus qu'aucun autre à aimer Celui dont il n'avait, disait-il, reçu que du bien.

Il y puisa en même temps cette haine profonde de l'hérésie qui le caractérise. Devenu évêque de Smyrne par l'autorité de saint Jean lui-même,

il aimait à raconter ce trait du plus doux des apôtres : « Un jour, dit-il, qu'appuyé sur ses disciples, le maître s'était rendu aux bains, on lui apprit qu'un hérétique du nom de Cérinthe se baignait en même temps que lui. A cette nouvelle, pâlissant d'horreur et d'indignation, il s'écria avec effroi : « Mes enfants, sortons vite » d'ici, de peur que cet édifice ne s'écroule sur » nous, pour nous ensevelir sous ces ruines avec » Cérinthe l'ennemi de la vérité. »

A l'exemple des apôtres, Polycarpe interdisait aux chrétiens tout commerce avec les hérétiques : « Mon Dieu, mon Dieu, disait-il parfois en apprenant les blasphèmes de ces derniers, à quels temps affreux avez-vous réservé ma vieillesse ! »

SAINT POLYCARPE A ROME

Mais ce fut un beau spectacle lorsqu'on vit un jour ce vieillard, poussé par l'amour de la paix, s'acheminer vers Rome, malgré la longueur du chemin, pour aller conférer avec le pape sur la question qui agitait alors tous les esprits, la question de la célébration de la Pâque.

Suivant la tradition établie à Rome par saint Pierre, presque toutes les églises d'Occident célébraient la fête de Pâques le dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune de mars. Mais l'Orient, suivant la coutume des juifs que saint Jean, par condescendance pour les nouveaux convertis, n'avait pas voulu interdire, la célébrait le jour même de la quatorzième lune.

Saint Anicet occupait alors la chaire de saint Pierre ; plein d'égard pour Polycarpe, il le reçut avec toute sorte d'honneurs, les fidèles accoururent en foule pour voir le disciple de saint Jean et apprendre de lui la vraie doctrine qu'essayaient alors de corrompre les deux hérétiques Valentin et Marcion. Marcion lui-même, attiré par je ne sais quelle vertu secrète qui s'échappait du grand évêque, s'avisa un jour de lui demander s'il le connaissait : « Je ne te connais que trop, répondit celui-ci en détournant la tête, tu es le prenier-né de Satan. »

On dit que l'hérétique n'en demanda pas davantage.

Cependant, Polycarpe eut la douleur de retourner à Smyrne sans avoir pu conclure la question de la Pâque. La coutume des Eglises d'Asie avait l'inconvénient de faire confondre les chrétiens avec les juifs et la Pâque ancienne avec la Pâque de la nouvelle loi. C'est pour cela que saint Pierre avait changé la date de cette fête. Mais il était difficile d'introduire ce changement en Asie. Après bien des débats de part et d'autre, le pape et Polycarpe s'étaient vus contraints de décider que le plus sage était, pour le moment, de laisser l'Orient et l'Occident suivre leurs coutumes respectives.

A LA RECHERCHE D'UN PRISONNIER

Mais le temps est venu où Dieu va récompenser les longs travaux de son serviteur en couronnant ses cheveux blancs de l'auréole du martyre. Un jour, saint Ignace d'Antioche, conduit à Rome pour y être jeté en pâture aux lions, s'arrêta à Smyrne, et Polycarpe, pleurant d'amour et de joie, baisa avec envie les chaînes qui retenaient son ancien condisciple et son ami. Le temps est venu où ces bienheureuses chaînes, qu'il estimait plus que l'or, vont lui être accordées à son tour. Mais laissons parler l'Eglise de Smyrne qui, veuve de son bien-aimé pasteur, exhale sa douleur dans une lettre émouvante qui faisait pleurer d'admiration des ennemis de l'Eglise tels que le fameux critique protestant Joseph Scaliger.

« Nous avons déjà écrit, Frères, au sujet de nos martyrs (1); aujourd'hui c'est le bienheureux Polycarpe qui a consommé lui-même son témoignage; et par sa mort, comme par un sceau providentiel, il a mis fin à la persécution.

» A l'exemple du Seigneur, il attendit, sans la provoquer ni la prévenir, l'heure où il serait livré aux bourreaux.

» Touché des instances de son peuple, il consentit cependant à s'éloigner de Smyrne, et à se retirer avec quelques disciples dans une campagne voisine. Jour et nuit, il restait en prières, et, selon sa coutume, il offrait au Seigneur de ferventes supplications pour toutes les Églises et pour le monde.

» L'avant-veille de son arrestation, il eut une vision divine : la planche sur laquelle il reposait lui parut tout enveloppée de flammes; se tournant alors vers ses compagnons, il leur dit : « Je serai brûlé vif. »

» Or, les soldats qu'on avait lancés à sa poursuite étaient sur le point de l'atteindre. Polycarpe chercha un refuge dans une autre villa. Il venait à peine de quitter sa première retraite quand la troupe y arriva et, ne trouvant point l'évêque, se saisit de deux serviteurs; elle s'empressa de les conduire à l'officier chargé de la police et qui se nommait Hérode. On les appliqua à la question pour les forcer à révéler où était leur maître. L'un d'eux, nouveau Judas, se laissa vaincre par les tortures et trahit le secret.

» Désormais, Polycarpe ne pouvait plus échapper aux persécuteurs. Hérode, d'ailleurs, avait hâte de conduire dans l'amphithéâtre cette victime réclamée par la rage du peuple.

» Le jour du Vendredi-Saint de l'année 166, des cavaliers, armés de lances, ayant à leur tête le lâche dénonciateur, sortirent de Smyrne comme s'ils fussent allés à la poursuite d'un voleur. Aux premières heures de la nuit, ils arrivèrent au lieu indiqué par le traître.

» Polycarpe était dans une salle de l'étage supérieur et se disposait à rompre le jeûne par une collation frugale. Averti de l'approche des soldats, il aurait eu encore le temps de se sauver. On l'y exhortait, mais il ne voulut point y consentir et répondit : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

» Descendant alors, il se présenta à cette troupe d'hommes armés et leur adressa quelques paroles.

» A la vue de ses cheveux blancs et de son calme plein de douceur et de sérénité, ils se disaient les uns aux autres : « Fallait-il déployer tant d'efforts et de peines pour arrêter cet auguste vieillard. »

» Polycarpe ordonna qu'on lui servît à manger et les pria de lui accorder cette dernière heure pour prier en liberté. Ils y consentirent. Le saint évêque commença à haute voix sa prière en leur présence, et, plein de la grâce céleste, la prolongea durant deux heures consécutives. Les soldats qui l'entendaient ne purent dissimuler leur émotion et plusieurs témoignèrent leurs regrets d'avoir été choisis pour arrêter ce vénérable vieillard, ami de Dieu.

» Polycarpe acheva sa prière, après avoir nominativement fait mémoire de tous ceux qui avaient

---

(1) Traduction de l'abbé Darras. *Histoire générale de l'Eglise*, t. VII, ch. III.

eu quelques rapports avec lui, petits et grands, obscurs ou illustres, et recommandé au Seigneur toutes les chrétientés de la catholique Eglise, dans le monde entier.

» Le moment du départ était venu, on fit monter le saint évêque sur un âne, et l'escorte qui le conduisait reprit le chemin de la ville.

» L'aube du grand sabbat allait paraître. En approchant de Smyrne, un char somptueux vint à leur rencontre. C'étaient Hérode, l'officier de la police, et son père Nicétas, qui, prévenus du succès de l'expédition, accouraient au-devant de leur prisonnier.

» Ils lui firent prendre place à leurs côtés dans le char; et, chemin faisant, ils lui disaient : « Y a-t-il donc si grand mal à jurer par la divinité de César et à lui offrir des sacrifices ? Or, il ne faut que cela pour sauver ta vie. »

» Polycarpe ne répondit pas d'abord ; ils redoublèrent donc leurs instances, et le saint vieillard, rompant enfin le silence, dit simplement : « Jamais je ne ferai ce que vous me conseillez. »

» L'accent de noble assurance et d'héroïque détermination avec lequel il prononça ces mots exaspéra ses deux interlocuteurs. Ils l'accablèrent d'injures et le repoussèrent brusquement du char. Dans la chute, le saint évêque se froissa la jambe ; mais, se relevant aussitôt, il continua la route à pied.

» Son visage ne témoignait aucune émotion et la vivacité de sa démarche, l'allégresse de sa physionomie étonnaient les soldats. On arriva ainsi à l'amphithéâtre.

POLYCARPE DANS L'AMPHITHÉATRE

» La nouvelle s'était promptement répandue dans la ville, une foule immense encombrait les gradins. L'agitation tumultueuse et confuse de ces milliers d'hommes ressemblait au grondement d'une mer en furie.

» Au moment où le prisonnier entrait dans l'arène, une voix céleste, dominant les bruits de la multitude, prononça distinctement ces mots: « Courage et force, Polycarpe! » Ceux d'entre nous qui étaient présents entendirent cette exclamation; mais nul ne put voir celui qui l'avait proférée. Les païens ne parurent pas l'avoir entendue, et la vue du saint évêque redoubla parmi eux la confusion et le désordre.

» Cependant, le vieillard fut amené en face de la tribune du proconsul.

« Es-tu Polycarpe? demanda le magistrat.

— Oui, répondit-il.

— Aie pitié de tes cheveux blancs, » reprit le proconsul, et il ajouta toutes les exhortations qu'ils ont coutume de faire en pareil cas. Il termina ainsi : « Jure par la fortune de César, et crie avec nous : *Tolle atheos !* (A mort les athées!) »

» Polycarpe, promenant alors sur toute cette assemblée de scélérats réunis dans le stade un regard d'indignation et de sévère majesté, étendit les deux bras sur ces idolâtres; puis, levant les yeux vers le ciel, il poussa un profond soupir et dit : « *Tolle atheos !* »

» Le proconsul insiste : « Prononce le serment, maudis le Christ, et je te mets en liberté. »

» Le saint vieillard répondit : « Il y a 86 ans que je le sers et il m'a comblé de faveurs; comment pourrais-je maudire mon Sauveur et mon Roi?

— Du moins, reprit le proconsul, jure par la fortune de César.

— Vous insistez pour que je prononce ce serment, dit Polycarpe, comme si vous ignoriez qui je suis. Je vous le déclare donc : je suis chrétien ! Si vous désirez apprendre à quoi ce titre m'oblige, prenez un jour où je puisse vous faire connaître notre doctrine, et je vous l'exposerai sincèrement.

— Tu peux parler, dit le proconsul; commence donc et essaye de convertir tout ce peuple à ta doctrine.

— C'est avec vous, répondit Polycarpe, que je veux en conférer. Notre foi nous enseigne à rendre aux princes et aux autorités établies par Dieu l'honneur qui leur est dû. Quant à cette foule, elle est indigne d'entendre ma parole, et je ne lui reconnais pas le droit de me juger.

— Songe donc, s'écria le proconsul, que, d'un signe, je puis lâcher sur toi les bêtes.

— Faites-le, dit Polycarpe, c'est par les tourments que je puis monter à la gloire.

— Si tu ne crains pas les bêtes, je te ferai brûler vif.

— Que sont les flammes dont vous me menacez? dit Polycarpe, elles brûlent une heure, mais les feux que la justice divine réserve aux impies sont inextinguibles. Pourquoi donc tarder si longtemps ? ordonnez contre moi le supplice que vous voudrez. »

» En parlant ainsi avec un accent de confiance et de foi célestes, son visage paraissait illuminé des rayons de la grâce. Les menaces du magistrat n'altéraient en rien la sérénité de ses traits. Le proconsul, au contraire, paraissait terrifié.

» Il donna l'ordre au héraut de se placer au milieu de l'arène et de proclamer à trois reprises différentes cette formule solennelle : Polycarpe a confessé qu'il était chrétien!

» Aussitôt, du milieu de cette foule de païens et de juifs s'éleva une tempête de clameurs et de vociférations. « A mort le père des chrétiens, le docteur d'athéisme, le destructeur des dieux, à mort! »

» On interpellait l'asiarque, c'est-à-dire celui qui était chargé d'organiser les jeux sacrés en l'honneur des dieux; on le sommait de faire aussitôt lâcher un lion contre Polycarpe.

» Mais l'asiarque s'y refusa, parce que, disait-il, le temps légal consacré au combat des bêtes était expiré. La foule se mit alors à crier d'une voix unanime : « Polycarpe au bûcher! qu'il soit brûlé vif! »

POLYCARPE SUR LE BUCHER

» En un clin d'œil, la foule se précipite dans les officines et les établissements de bains du voisinage, s'empare de tous les morceaux de bois qui se trouvent sous sa main.

» Les Juifs, selon leur coutume, se montraient les plus ardents à cette besogne.

» Bientôt, un immense bûcher s'éleva au milieu de l'amphithéâtre.

» Cependant, Polycarpe détachait ses vêtements et sa ceinture; il essaya même de se déchausser, ce qu'il n'avait pas coutume de faire lui-même auparavant, car les fidèles se disputaient l'honneur de lui rendre cet office.

» On apporta tous les instruments en usage pour le supplice; mais, au moment où l'on voulait fixer ses mains dans les claveaux de fer pour les maintenir au poteau, il dit : « Laissez-moi; le Dieu qui me donne le courage d'affronter le supplice du feu saura bien me maintenir sans cela immobile sur le bûcher. »

» Sans insister, les bourreaux renoncèrent à fixer ainsi ses mains, et se contentèrent de les

Saint Polycarpe monte sur le bûcher au milieu de l'amphithéâtre, mais la flamme ne l'atteint pas.

(Composition du chanoine Lambert.)

lui attacher derrière le dos et de lier solidement son corps au poteau.

» En cette attitude, pareil à une victime d'agréable odeur, prête à être immolée pour son Dieu, il leva les yeux au ciel et dit : « Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, votre Fils adorable qui nous a appris à vous connaître, Dieu des anges et des vertus, Souverain de l'univers, Père de l'assemblée des justes perpétuellement vivants sous votre regard, je vous bénis de m'avoir appelé en ce jour et à cette heure à partager la couronne de vos martyrs et le calice de votre Christ pour ressusciter à la vie éternelle dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Recevez-moi aujourd'hui en votre présence dans l'assemblée des bienheureux, comme une victime depuis longtemps préparée au sacrifice que vous avez daigné lui prédire, vous, le Dieu de vérité. Gloire à vous, honneur et louange en Jésus-Christ votre Fils bien-aimé et en union avec votre Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen! »

» Il achevait à peine sa prière, que les bourreaux mettaient le feu au bûcher.

» La flamme s'élança aussitôt; mais une merveille dont nous fûmes témoins, nous qui sommes chargés de transmettre ce récit à nos frères, se produisit alors. Semblable à la voile d'un navire qui se gonfle au souffle du vent, la flamme se recourba en arc autour du corps du martyr, l'enveloppant, sans l'atteindre, d'un cercle embrasé. Au lieu de l'horrible odeur des chairs consumées, un parfum d'encens et d'aromate se répandit dans les airs.

» Et le saint évêque, intact au milieu du brasier, nous paraissait rayonnant comme l'argent ou l'or dans une fournaise.

» Les païens attendirent longtemps sans que le phénomène cessât. Désespérant enfin de voir le saint évêque consumé par les flammes, un bourreau monta sur le bûcher et plongea son poignard dans le cœur de la victime.

» Le sang jaillit de la plaie en telle abondance qu'il éteignit le feu, tandis que l'âme du grand martyr allait rejoindre au ciel Jean, son maître bien-aimé, ainsi que le Maître bien-aimé de Jean. »

Ses fidèles disciples, parmi lesquels était celui qui nous a laissé ce récit, recueillirent précieusement ses restes pour les conserver à la vénération des chrétiens.

Paris se glorifiait encore après la Révolution d'en posséder de nombreux fragments.

SAINTE PAULE, VEUVE

Fête le 26 janvier.

Mort de Torquatus. — Départ de Paula pour les Lieux Saints. — Elle vit en communauté. Elle meurt assistée de saint Jérôme.

LA MATRONE ROMAINE

Saint Jérôme, retraçant l'histoire de Paula pour consoler le deuil de sa fille Eustochium, commence ainsi : « Quand tous les membres de mon corps se changeraient en autant de langues et prendraient autant de voix, je ne pourrais rien dire encore qui fût digne des vertus de la vénérable Paula. »

Les ancêtres de sa mère, les Gracque, les Scipion, les Paul avaient rempli les annales romaines de leurs hauts faits. Son père appartenait à une ancienne famille de la Grèce, qui prétendait descendre en ligne directe du fameux Agamemnon. « Mais le mérite, comme le dit encore saint Jérôme, n'est point d'avoir des aïeux célèbres et des domaines immenses, le mérite est de mépriser l'éclat du sang et des richesses pour l'amour de Dieu. » Paula le comprit, nous le verrons bientôt.

Elle naquit en 347, au sein d'une famille qui, à toutes ses gloires, avait ajouté celle d'être chrétienne. Mais le calme qui succéda aux sanglantes persécutions introduisait alors le relâchement

dans l'Eglise. Paula s'en ressentit : elle fut élevée dans le luxe et la délicatesse, et plus tard, quand elle fut mariée au riche Torquatus, elle ne sut point se préserver de la mollesse générale. Craignant de poser le pied dans la boue des rues, elle se faisait porter par ses esclaves dans une litière dorée; l'inégalité du sol l'incommodait, une robe de soie lui était un pesant fardeau, le rayon du soleil qui se glissait à travers les rideaux lui semblait un incendie, elle se peignait le visage de rouge et de céruse et ne se refusait pas les délices du bain.

Mais Dieu, qu'elle n'oubliait pas pourtant au milieu de cette opulence, la frappa d'un coup terrible qui fut pour son âme une grâce et une lumière.

LA VEUVE CHRÉTIENNE

Tout souriait à la jeune patricienne : épouse aimée, mère heureuse qui voyait à ses côtés cinq enfants pleins de grâce et d'intelligence, la fleur des matrones romaines par sa distinction et surtout par l'intégrité de sa chasteté conjugale. Ce fut le moment que Dieu choisit : une maladie enleva subitement Torquatus à son amour. Paula fut d'abord accablée sous le poids de la douleur; elle pleura tellement qu'elle fut en danger de mourir.

Mais, après cette première explosion, elle se releva pleine de force. Elle avait prié Dieu, et la grâce avait découvert à ses regards le prix du sacrifice et de la vertu. Paula, docile à cette inspiration d'en haut, résolut de passer le reste de ses jours dans le veuvage, dont elle prit dès lors les insignes austères. Elle avait d'ailleurs à côté d'elle, au milieu de la société patricienne si corrompue, des modèles et des soutiens : c'étaient Marcella, Albina, Léa, qui avaient transporté dans leurs palais le désert et les austérités de la Thébaïde.

Paula entra généreusement dans la même voie. La prière, la pénitence, les offices de la charité se partagèrent tous les instants de sa vie. Ses esclaves affranchis devinrent ses frères et ses sœurs. Les visites auxquelles sa condition l'obligeait lui furent à charge, parce qu'elles troublaient sa prière et son recueillement.

Un événement qui arriva à cette époque vint encore accroître dans son âme le désir de la perfection. Deux évêques orientaux, anciens moines du désert, dont on proclamait partout la sainteté, vinrent à Rome pour un Concile convoqué par le pape saint Damase : c'étaient Paulin, évêque d'Antioche, et Epiphane, évêque de Salamine. Paula logea ce dernier dans son palais, et l'autre fut aussi en réalité son hôte, tant elle fut assidue auprès de lui. Elle les pressait de questions sur la vie des Pères du désert, et recueillait avec une sorte d'avidité toutes les paroles qui tombaient de leurs lèvres. Leurs vertus et leurs récits l'enflammaient au point que, oubliant sa maison, ses enfants, sa famille, ses domaines, tout ce qui, en un mot, pouvait la retenir dans le siècle, elle aurait voulu courir sans retard au désert des Antoine et des Paul.

LA VIE MONASTIQUE DANS UN PALAIS

Le Concile terminé, les deux moines évêques repartirent pour l'Orient, mais ils laissèrent à Rome une colonne du désert, un ascète à l'âme de feu, saint Jérôme, que le Pape avait retenu pour lui servir de secrétaire. Notre Sainte s'empressa d'entrer en relations avec lui, et voulut être son disciple dans la vie spirituelle. Jérôme ne fut pas longtemps à comprendre qu'il avait devant lui une âme d'élite, appelée à s'élever sur les sommets de la perfection, et il la poussa résolument dans le chemin où elle avait commencé de marcher.

Les couches moelleuses et les robes de soie firent place au cilice, et les viandes délicates aux mets grossiers. Sa fortune devint, plus encore que par le passé, le patrimoine des misérables. Elle recueillait le vagabond sans toit, donnait des vêtements au pauvre en haillons, portait des aliments et des remèdes au malade alité. Bien plus, cette noble patricienne allait à la recherche des indigents au milieu des pauvres quartiers de Rome, disant que les autres lui faisaient tort quand ils la devançaient dans quelque réduit misérable. Ses proches blâmaient ces largesses qui diminuaient l'héritage de ses enfants : « Quel héritage plus magnifique puis-je leur laisser que la divine miséricorde ? »

Mais Jérôme ne voulait pas d'une piété étroite et inintelligente, de cette rusticité qui met une profonde ignorance à couvert sous le manteau de la sainteté, et qui ne peut être utile qu'à elle-même. Aussi prescrivait-il à Paula l'étude des Livres Sacrés. « Aux vaines parures, disait-il, aux robes de soie, préférez les Saints Livres; ne cherchez pas dans les exemplaires les dorures, les peintures, les riches parchemins de Babylone : Choisissez les textes les plus corrects : ce sont les meilleurs. »

Pour pénétrer plus avant dans la science des Ecritures, notre Sainte, avec un incroyable courage, se mit à apprendre la langue hébraïque, dont l'étude aride et rebutante avait presque découragé saint Jérôme. Bientôt elle put chanter les psaumes dans l'idiome sacré où ils ont été composés. C'est aussi pour satisfaire son ardeur que le saint docteur composa la plupart de ses commentaires.

Les sollicitudes de Paula avaient encore d'autres objets : elle était mère, elle ne l'oubliait pas. Elle gémissait sur Blésilla qui, déjà engagée dans les liens du mariage, excitait ses alarmes par une vie légère et dissipée; elle cherchait un époux chrétien à Paulina, la seconde; Eustochium, la perle des filles de Paula, avait pris le voile des vierges et ne se séparait jamais d'elle; enfin, elle veillait soigneusement sur l'éducation de Ruffina et de Toxotius, qui étaient jeunes encore.

PÈLERINAGE AUX LIEUX SAINTS

Cependant, le désert et ses habitants étaient toujours présents à sa mémoire; l'Orient n'avait pas cessé de l'attirer. Plusieurs circonstances vinrent hâter l'exécution de son héroïque projet, d'abord la mort édifiante de Blésilla, ramenée par les larmes et les prières de Paula dans la voie des vertus chrétiennes, puis les continuels reproches et les procédés indélicats dont ses parents païens l'accablaient, enfin le départ de Jérôme lui-même, qui avait résolu de se soustraire par sa retraite aux calomnies grossières que les chrétiens lâches et les faux moines répandaient contre lui, et au dégoût profond que le spectacle de la corruption romaine inspirait à son âme austère.

Rien, d'ailleurs, n'arrêtait plus notre Sainte. Toxotius, qui avait grandi, était hors de tout danger; Ruffina restait aux mains et à la garde de Paulina, qui avait épousé le religieux Pammachius; quant à Eustochium, elle voulait accompagner sa mère.

Le jour du départ arriva. Paula, suivie de ses

parents, de ses amis, et, ce qui était plus douloureux, de ses enfants, espérant encore triompher, par un dernier effort, de son amour maternel, descendit au port romain.

Quand on fut sur le rivage, elle serra dans ses bras ces êtres si chers qu'elle ne devait plus jamais revoir peut-être; elle étreignit longtemps et pressa sur son cœur avec une énergie et une tendresse incomparables ses enfants qui la baignaient de leurs larmes. Puis elle monta sur le vaisseau. Lorsque le vent et les rames commencèrent à pousser le navire au large, le jeune Toxotius se mit à tendre ses bras vers sa mère en la suppliant de ne pas l'abandonner; Ruffina, déjà fiancée, semblait la conjurer par ses pleurs silencieux d'attendre au moins le jour de ses noces.

Cependant, Paula avait les yeux fixés au ciel, elle oubliait qu'elle était mère pour penser qu'elle était la servante du Christ. Mais ce n'était point cette fière insensibilité qui avait caractérisé les vieux Romains. « Non, ses entrailles, nous raconte saint Jérôme, étaient déchirées; il semblait qu'on lui arrachait les membres, elle luttait héroïquement avec la douleur, et sa victoire fut d'autant plus admirable qu'elle eut à subjuguer un plus grand amour. Cependant, le navire sillonnait les flots; tous les passagers avaient les regards attachés aux rives chéries qu'ils quittaient. Seule, Paula détournait les yeux pour ne point voir ceux dont l'aspect serait maintenant pour son âme un déchirement nouveau. » Après ce touchant récit, saint Jérôme ne craint pas d'ajouter qu'il n'y avait certainement pas de mère qui aimât aussi tendrement ses enfants.

Le vaisseau glissait rapidement sur la mer, mais les vents lui semblaient tardifs, et toute vitesse était lenteur à son gré. On s'arrêta d'abord à Salamine, où la pieuse Paula put se prosterner aux pieds de saint Epiphane, mais elle ne prit aucun repos, car elle visita tous les monastères des environs, laissant partout des témoignages de sa charité inépuisable. Puis elle débarqua à Antioche, où elle retrouva saint Jérôme à qui le vénérable évêque Paulin donnait l'hospitalité.

On était alors au plus fort de l'hiver, mais les glaces n'avaient point refroidi l'ardeur de sa foi; elle brûlait de voir au plus tôt Jérusalem. Il fallut donc organiser la caravane qui devait se rendre en Palestine, et l'on se mit en marche : l'intrépide Paula, cette matrone si délicate qui était autrefois portée sur les bras des esclaves, cheminait sur un âne, et c'est dans cet appareil aussi modeste que pénible que Paula traversa les montagnes neigeuses du Liban et le pays de la Judée.

Enfin, après avoir vénéré tous les souvenirs sacrés qu'elle trouva sur sa route, elle entra dans la Ville Sainte avec une émotion difficile à décrire. Le proconsul, averti de son arrivée, avait envoyé une escorte à sa rencontre, et lui avait préparé une demeure splendide; mais Paula, déclinant ces offres, préféra une humble maison.

Dès lors, toute son occupation fut de visiter les Lieux Saints; elle ne consentait à s'arracher à celui-ci que pour courir à celui-là. Le Calvaire attira tout d'abord son cœur et ses regards : prosternée devant la Croix qu'on avait exposée à sa vénération, elle adorait Notre-Seigneur, comme si elle le voyait suspendu à ce bois sacré. De là, elle descendit au Sépulcre, et couvrit de ses baisers cette pierre que l'Ange avait roulée, et surtout l'endroit même où le corps du Sauveur avait reposé. Que de larmes, que de gémissements, quelle douleur! Jérusalem tout entière en fut témoin.

Après la Ville Sainte et ses précieux souvenirs, ce fut Bethléem qui l'attira. Elle pénétra avec une inconcevable piété dans la grotte bénie où naquit le Sauveur. « Oui, disait-elle à Jérôme avec des larmes de joie, je vois, des yeux de la foi, l'Enfant enveloppé de langes, le Seigneur vagissant dans la crèche; je vois les Mages qui l'adorent, l'étoile qui resplendit au-dessus de l'étable; je vois la Vierge Mère, je vois son fidèle nourricier. » Puis son émotion grandissait, son enthousiasme éclatait en exclamations brûlantes : « Salut, Bethléem, s'écriait-elle, maison du pain, où naquit le pain descendu des cieux! Salut, Ephrata, région très fertile, dont le fruit fut Dieu lui-même! Et moi, pécheresse misérable, je puis baiser la crèche où le petit Jésus fut couché, prier dans cette grotte où la Vierge mit au monde le Seigneur. Oui, c'est ici le lieu de mon repos, car c'est la patrie de mon Dieu; j'y habiterai, parce que mon Sauveur lui-même l'a choisie! »

Hébron, Jéricho, le Jourdain, Tibériade furent tour à tour témoins de la piété de notre Sainte. « Le jour me manquerait, ajoute saint Jérôme, plutôt que la parole, si je voulais rappeler tous les lieux que notre Paula parcourut avec une foi incroyable. Je passerai maintenant en Egypte. » Suivons donc ces infatigables pèlerins dans leurs courses nouvelles.

VISITE AU DÉSERT

Après les souvenirs de Jésus-Christ, Paula voulait considérer de ses propres yeux les habitants du désert, dont on lui avait dit tant de merveilles. Elle visita Nitrie : là, un saint et vénérable évêque, confesseur de la foi, Isidore, vint à sa rencontre avec une troupe innombrable de moines. Paula s'humiliait de ces honneurs, dont elle s'estimait indigne, mais elle tressaillait d'allégresse en voyant que Dieu était ainsi glorifié dans les solitudes. Elle visita les Macaire, les Arsène, les Sérapion et les autres colonnes du désert; elle allait, sans trêve ni repos, se prosterner aux pieds de ces grands ascètes, considérer leur genre de vie, examiner leurs habitations. Oubliant son sexe et sa débile santé, elle aurait voulu s'établir avec ses vierges dans le désert, elle aurait même exécuté ce désir, si le souvenir de Bethléem ne l'avait retenue.

AUPRÈS DE LA CRÈCHE

Profitant des vents favorables qui soufflaient, elle revint en toute hâte à son cher Bethléem, avec l'intention d'y demeurer toujours. Son premier soin fut de bâtir à côté de la grotte un monastère pour ses vierges et un autre pour Jérôme et ses compagnons. Ces constructions achevées, elle fit élever un hospice pour les pèlerins. « Au moins, disait-elle en souriant, si Marie et Joseph revenaient se faire inscrire dans la cité de leurs pères, ils trouveraient une hôtellerie pour y passer la nuit. »

Elle se mit ensuite en devoir de réaliser les merveilles de sainteté qu'elle avait vues dans les déserts de l'Egypte. Elle commença par distribuer tout ce qui lui restait de ses anciennes richesses et de l'héritage d'Eustochium. Saint Jérôme s'efforçait de modérer ses libéralités en lui disant que Notre-Seigneur avait recommandé

à celui qui avait deux tuniques d'en donner une seule aux indigents. « Je voudrais, répondit-elle, mourir mendiante, de sorte que je n'eusse plus une pièce d'argent ni même un linceul qui m'appartînt. »

Elle ne cessait de pleurer ses moindres fautes avec une telle amertume qu'on l'eût cru coupable de quelque crime énorme. Jérôme lui disait de ménager ses yeux, que les pleurs affaiblissaient, et de les réserver pour lire la Sainte Ecriture. « A quoi bon, répondait notre Sainte, avoir soin d'un visage que j'ai fardé trop souvent de céruse et d'un corps qui a nagé si longtemps dans les délices? » Ses abstinences étaient effrayantes, elle dépassa même la mesure en ce point, et mérita les reproches de Jérôme. Etant tombée malade pendant les grandes chaleurs de l'été, elle fut bientôt réduite à l'extrémité. Une fièvre affreuse la brûlait, et de plus les médecins redoutaient une hydropisie. On voulut donc lui défendre de boire de l'eau, suivant sa coutume, et la faire consentir à réconforter son corps affaibli par l'usage d'un peu de vin. Paula refusa. Jérôme, en désespoir de cause, fit venir saint Epiphane, qui était alors à Bethléem, pour qu'il la priât et l'obligeât même à se relâcher de ses austérités ordinaires. Mais Paula devina la ruse de Jérôme, elle sourit et dit au saint évêque : « Oh! je sais bien qui vous a soufflé cela! » Et quand Epiphane revint au monastère de Jérôme : « Eh bien! lui dit celui-ci, avez-vous réussi? — Réussi, répondit Epiphane, bien au contraire; elle a presque persuadé à un vieillard comme moi de ne ne plus jamais goûter de vin. » Ce qui était un petit défaut chez Paula, dit Jérôme à ce sujet, serait chez nous une grande vertu.

Mais si elle était si austère pour elle-même, elle était pour ses vierges, surtout pour les malades, une mère pleine d'égards et de soins. Elle ne se distinguait d'elles ni par l'habit, ni par la voix, ni par la démarche, mais uniquement par sa plus grande sainteté. Comme elles, elle épluchait les légumes, allumait le feu, balayait le monastère, les provoquant au sacrifice par ses exemples plutôt que par des paroles dures et menaçantes. On chantait tous les jours le Psautier; Paula exigeait que ses filles sussent les psaumes de mémoire. Enfin, pour garder plus sûrement le trésor de la vertu, elle poussait les jeunes Sœurs à la pratique fréquente du jeûne, disant qu'elle préférait les voir souffrir de l'estomac plutôt que de l'âme.

LE CALVAIRE AUPRÈS DE LA CRÈCHE

La crèche du Sauveur était une source de délices spirituelles pour Paula, mais la croix ne lui manqua pas sur la fin de sa vie.

Ses austérités et ses libéralités excitaient l'envie. Un jour même, un paysan, croyant la flatter, vint lui rapporter naïvement que sa trop grande ferveur la faisait passer pour folle, et qu'on disait à Jérusalem que son cerveau avait besoin d'être traité. Paula, qui puisait toute sa force dans la méditation des Saintes Lettres, répondit par ce passage : « Nous sommes insensés pour le Christ, mais ce qui est folie aux yeux des hommes est sagesse aux regards de Dieu. »

Une polémique violente s'était élevée aussi entre Jérôme et Rufin au sujet de l'origénisme. L'évêque de Jérusalem, qui favorisait le parti de ce dernier, alla jusqu'à défendre quelque temps aux solitaires de Bethléem l'entrée de la grotte sacrée.

Bien plus, les hérétiques essayèrent de faire tomber Paula dans leurs pièges et de l'attacher à leurs doctrines. Un origéniste rusé pénétra dans son monastère, sous prétexte de la visiter, et lui proposa, dans le cours de la conversation, des questions habilement préparées pour la circonvenir et l'embarrasser. La foi de Paula, sans être ébranlée, fut quelque peu troublée. Jérôme apprit bientôt cette misérable tentative. Sur-le-champ, il va trouver, comme il dit, cette vipère funeste et cette bête dangereuse, et lui pose des questions courtes et claires auxquelles l'origéniste ne put répondre.

A la même époque, des deuils répétés frappèrent le cœur si aimant de Paula : Paulina mourut et fut suivie de près par Toxotius. Elle versa des larmes amères sur ces deux tombes inopinément ouvertes, et seule la méditation des Ecritures put faire luir en son âme un rayon de joie et de consolation.

Toutes ces épreuves la perfectionnaient et la mûrissaient pour le ciel. Le temps était venu de la cueillir.

MORT DE SAINTE PAULA

Elle tomba malade vers la fin de l'année 403. Tout le monde, dans le monastère, fut en proie à la consternation la plus cruelle, surtout Eustochium, qui déploya, dans cette circonstance, toutes les tendresses de son amour.

Cependant, Paula sentait la mort approcher : déjà une partie de son corps était glacée. Elle murmurait encore quelques versets des psaumes. Tout à coup, elle se tut. On lui fit alors quelques interrogations, elle ne répondit rien. Saint Jérôme lui demanda pourquoi elle ne voulait point répondre et si elle avait quelque chagrin : « Non, non, dit-elle en grec, je n'ai pas de peine, je sens, au contraire, une immense tranquillité. » Puis, elle ferma les yeux, comme si elle n'eût plus rien voulu voir des choses de ce monde et se mit à murmurer quelque temps encore des versets de la Sainte Ecriture, mais d'une voix tellement affaiblie qu'on la distinguait à peine. Son doigt traçait continuellement le signe de la Croix sur ses lèvres.

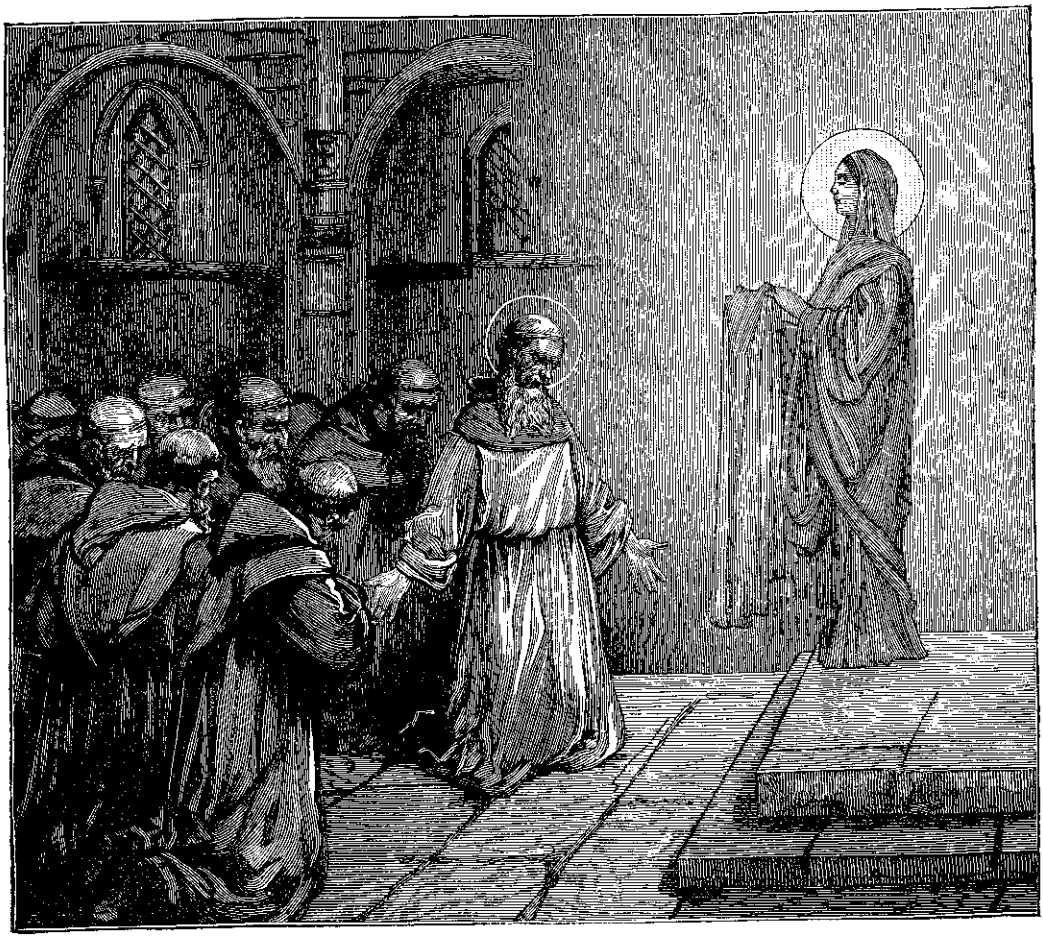
Enfin, l'agonie commença. Son âme, brûlant de s'échapper, faisait une prière et une louange de ce dernier soupir qui termine la vie. Autour de son lit funèbre, on voyait des évêques, des prêtres, des clercs, les deux monastères de moines et de vierges qui récitaient des psaumes. Soudain, elle entendit l'appel du divin Epoux : « Lève-toi, viens, ma bien-aimée, ma colombe, car l'hiver et ses pluies sont passés. » Et, toute joyeuse, elle s'écria : « Les fleurs ont apparu sur notre terre, le temps de la cueillette est venu. Je crois voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants. » Puis elle expira doucement.

Quelques évêques transportèrent de leurs propres mains son cercueil dans l'église, pendant que d'autres tenaient des flambeaux et que les moines chantaient des psaumes. Toute la Palestine accourut à ses funérailles, les solitaires eux-mêmes sortirent de leurs retraites, les pauvres et les veuves, montrant les vêtements qu'ils avaient reçus de ses mains, publiaient qu'elle avait été leur mère. On déposa son corps dans une grotte attenante à la crèche où les pèlerins de Bethléem peuvent encore vénérer son tombeau.

SAINT ALBÉRIC

DEUXIÈME ABBÉ DE CITEAUX

Fête le 26 janvier



Saint Albéric, abbé de Cîteaux, reçoite un manteau blanc des mains de la T. S. Vierge.

NAISSANCE ET ÉDUCATION

Albéric naquit vers l'an 1030. Sa famille et ses premières années ne nous sont pas connues. Il semble que la Providence ait jeté à dessein le manteau de l'obscurité sur l'enfance de ce grand Saint, pour nous apprendre qu'une naissance illustre, une grande fortune, ne sont pas des motifs suffisants pour déterminer son appel. Cependant Dieu, qui le destinait à de grandes choses, le combla de tous ses dons et de toutes ses faveurs. Tout lui assurait un brillant avenir dans le monde. Mais, prévenu par la grâce, Albéric, jeune encore, aspirait à des biens plus solides et plus durables.

PREMIER APPEL — ALBÉRIC AU MONASTÈRE DE MOLESMES

Docile à l'appel d'en haut, Albéric entra dans la vie religieuse sous la conduite de saint Robert de Molesmes. Le saint abbé le reçut avec tous les témoignages de la plus paternelle affection. Bientôt il reconnut dans son jeune disciple une âme marquée du sceau de la plus haute sainteté. Animé de l'esprit des saints anachorètes et des Pères du désert, Albéric s'appliqua à retracer leur vie sainte et pénitente. Les Antoine, les Paul, les Pacôme semblaient revivre dans les disciples de Robert, et la solitude de Molesmes ne le cédait en rien aux déserts de la Thébaïde. Pour toute habitation, des cellules faites de branches d'arbres,

pour lit, la terre nue, pour nourriture, l'herbe de la forêt et l'eau claire d'un ruisseau. Heureux et contents, les solitaires passaient leur vie à louer, à contempler, à servir Dieu, et quand le sommeil, fermant leurs paupières, venait exiger d'eux le repos que réclame la nature, ils quittaient avec peine les exercices de la prière, qui sont sur la terre un faible écho du chant de louange, de l'Hosanna des séraphins dans le ciel. Tel fut le noviciat de saint Albéric.

RELACHEMENT A MOLESMES

Tant de vertus et tant de sainteté ne peuvent rester longtemps dans l'ombre, la lumière ne doit pas rester sous le boisseau. De riches seigneurs, frappés des merveilles de pénitence et des souffrances des serviteurs de Dieu, veulent leur venir en aide. Les riches aumônes arrivent de toutes parts. Bientôt, à la place des huttes de feuillage, on voit s'élever un magnifique monastère; une nourriture plus forte et plus délicate remplace les herbes et les racines. Mais, hélas! à la faveur de l'abondance, le perfide tentateur se glisse dans le monastère. Il leur fait adroitement savourer les charmes d'une vie moins dure, leur inspire une plus grande préoccupation des choses de la terre. Plusieurs s'y laissent prendre. Bref, la première ferveur se refroidit peu à peu.

DEUXIÈME APPEL DE LA GRACE
SAINT ALBÉRIC QUITTE MOLESMES AVEC SAINT ROBERT

Robert, le saint abbé du monastère, fit tous ses efforts pour réagir contre la décadence de la sainteté, résultat trop fréquent de l'inconstance humaine. Tout fut inutile. Poussé par l'esprit de Dieu, il résolut de quitter le monastère et d'aller chercher une autre retraite où le Seigneur serait mieux servi. Ses plus fervents disciples, Albéric, Etienne Hardings, et plusieurs autres le suivirent. Où trouver un refuge, où trouver des ressources pour vivre dans un autre séjour? Ils s'en remettaient pour ce soin à la Providence divine. Leur espoir ne fut pas trompé. Le légat apostolique, Hugues de Lyon, au nom de l'autorité pontificale dont il était revêtu, leur permit de se fixer partout où ils voudraient pour servir le Seigneur et pratiquer avec ferveur la règle de leur patriarche saint Benoît.

FONDATION DE CITEAUX

Or, le lieu que la Providence avait marqué pour être le centre d'où rayonneraient plus tard, comme d'un foyer ardent, la vie et la ferveur monastique, s'appelait Cîteaux. Il était situé dans une gorge profonde, couverte de grands arbres, de ronces et de branchages touffus. Le pied de l'homme ne l'avait jamais foulé. Les bêtes farouches seules en étaient les tranquilles habitants. Le puissant duc de Bourgogne, Eudes Borel, en était le possesseur. A la demande de Robert, il en fit don aux disciples du Christ : « Choisissez, leur dit-il, dans mes États le lieu qui conviendra le mieux à votre solitude; je ne vous demande en retour que le secours de vos prières. »

C'est ainsi que les riches seigneurs des âges de foi aimaient à honorer le Christ dans ses plus parfaits imitateurs.

PRISE DE POSSESSION DE CITEAUX

Le dimanche des Rameaux 1098, les religieux s'acheminèrent vers leur nouveau séjour. Le ciel était serein, le soleil éclairait la terre de ses plus beaux feux, la nature entière semblait prendre part au bonheur des moines. Ils s'avancent deux à deux, la croix à leur tête et font retentir l'air de leurs chants mélodieux. A l'exemple du Sauveur, ils prenaient possession de cette Jérusalem où ils allaient consommer le sacrifice d'une vie offerte pour le salut de leurs frères. Quel magnifique spectacle et de combien de grâces cette prise de possession ne fut-elle pas la source!

SAINT ROBERT QUITTE CITEAUX — ALBÉRIC EST ÉLU ABBÉ

Mais, après le jour, la nuit et ses sombres ténèbres ne tardent pas à venir; après les joies et les douceurs de la fête, viennent les peines et les larmes. Il y avait peu de temps que saint Robert était à Cîteaux quand, sur l'ordre du Pape, il dut quitter sa solitude et retourner à son monastère de Molesmes dont les moines réclamaient leur père, promettant d'être plus dociles à l'avenir. (Ils tinrent parole et reprirent sous la direction de leur saint abbé leur ferveur primitive.) Mais Robert ne laissa pas orphelins ses enfants de prédilection. Il choisit parmi eux celui en qui revivait le plus son esprit. Il jeta les yeux sur Albéric, et comme autrefois Pharaon avait fait pour Joseph, il l'établit prince de sa maison. En apprenant cette nomination, dont lui seul se croyait indigne, Albéric se jette aux pieds de Robert : « Oh! Père, lui dit-il, ayez pitié de ma faiblesse, ne chargez pas mes épaules d'un fardeau si lourd. » Mais la voix de Dieu s'était fait entendre. Les suffrages réunis de tous les frères confirmèrent le choix de saint Robert. Albéric fut élu et sacré par l'évêque de Châlons, dans le diocèse duquel se trouvait Cîteaux.

PREMIERS TRAVAUX — FONDATION DU « MONASTERIUM NOVUM »

Restait à bâtir un monastère. Fort de la protection du ciel, Albéric commença les travaux. Comme le dernier des Frères, il creusait les fondements, portait les pierres et le sable. Pendant ce dur labeur, on l'entendait réciter les psaumes et chanter les louanges de Dieu. Les paroles sacrées enflammaient si fortement son âme, que son visage resplendissait comme celui d'un séraphin, et ses yeux répandaient des torrents de larmes. La nuit elle-même, en interrompant ses travaux, ne mettait pas un terme à sa prière qui se prolongeait jusqu'à l'heure de Matines.

Grâce aux efforts persévérants et à la sage direction du Saint s'éleva, autour d'une église consacrée à Marie, un monastère pauvre, mais vaste, qu'on appela Monastère neuf, *Monasterium novum*. La

Reine du ciel voulut récompenser elle-même ceux qui se mettaient sous sa protection.

LA SAINTE VIERGE DONNE L'HABIT BLANC AUX RELIGIEUX DE CITEAUX

En quittant Molesmes pour Cîteaux, disent les actes, les religieux portaient le costume noir des Bénédictins. Or, une nuit, le bienheureux Albéric et ses religieux chantaient au chœur l'office de Matines. Tout à coup l'église s'illumine et se remplit d'un parfum d'une agréable odeur. Les religieux lèvent la tête. O merveille! la Vierge Mère de Dieu leur apparaît entourée d'une phalange d'esprits célestes. Marie portait dans ses mains un manteau blanc resplendissant comme la neige. Elle s'avance vers le vénérable abbé, lui présente le manteau, accompagnant ce don du plus aimable sourire. La vision disparaît; et les religieux, à leur grande joie, se virent tous vêtus d'habits blancs. La Vierge plus pure que le lis des vallées venait, en leur donnant ses livrées, de les mettre au nombre de ses serviteurs les plus chers.

SAINT ALBÉRIC DONNE DES RÈGLES A CITEAUX

Appuyé sur la protection de la Reine du ciel, Albéric voulut donner des règles à son Ordre. Il s'appliqua d'abord à faire revivre la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Il en retrancha les abus qui, par suite de circonstances particulières, s'y étaient introduits. Pauvreté absolue, travail sans relâche, mortification continuelle, renoncement complet à tout ce qui est du monde, grand esprit de prière, telles furent les bases sur lesquelles le Saint voulut élever l'édifice qui devait traverser les siècles. Tel fut l'esprit dans lequel il rédigea les constitutions de Cîteaux.

MORTIFICATIONS ET PÉNITENCES D'ALBÉRIC

Les nouveaux règlements furent bien accueillis. D'ailleurs, le saint abbé n'imposait pas aux épaules de ses frères de fardeaux dont il n'eût lui-même senti le poids. Ses mortifications étaient incroyables : les veilles, les jeûnes, les souffrances du corps étaient comme le besoin de sa vie. Il s'associait de toute l'énergie de ses forces et de son grand cœur aux souffrances de notre divin Sauveur pour le salut des âmes.

Son amour pour les pauvres était immense. Il avait voulu que la troisième partie des biens du monastère leur fût distribuée. Un de ses plus grands bonheurs et son unique délassement était de les servir à table. Il les honorait comme les amis particuliers de Jésus-Christ et leur rendait les services que Marthe et Marie avaient rendus au divin Maître. Il lavait leurs pieds, pansait leurs ulcères, et bien souvent, appliquant ses lèvres sur les plaies de ces malheureux, il les rendait à la santé.

LETTRE DE SAINT ROBERT A L'ABBÉ DE CITEAUX

Le bruit de tant de sainteté se répandit au loin. Saint Robert, émerveillé au récit des grandes choses que Dieu opérait à Cîteaux, écrivit à ses fils bien-aimés : « Si la plume pouvait se faire langue, si l'encre pouvait suppléer aux larmes et le papier refléter le cœur, vos oreilles, vos yeux, tous vos sens, votre cœur tout entier seraient émus pour moi d'une immense commisération. »

MARIE PROTECTRICE DE L'ORDRE DE CITEAUX UN SEUL NOVICE AU NOVICIAT

Cependant, l'Ordre de Cîteaux, malgré l'approbation du Pape et de sympathiques encouragements venus des plus grands prélats, se recrutait difficilement. Une vie si austère effrayait la pauvre nature humaine. Le manque de novices et les persécutions qu'il subissait alors semblaient vouloir l'éteindre dès son berceau. Un jour Albéric en prière demandait au Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa vigne. Il invoquait surtout Marie, la reine des apôtres et la protectrice de l'Eglise naissante. La Vierge-Mère lui apparut : « Ne crains pas, lui dit-elle ; cet Ordre est appelé à une fécondité merveilleuse. Je le protégerai et le défendrai moi-même jusqu'à la fin des siècles. » Albéric se relève le cœur rempli d'une sainte espérance. La prédiction de Marie allait s'accomplir.

A quelque temps de là, un jeune clerc achevait le cours de ses études. Une nuit, dans une vision admirable, il vit une cité merveilleuse, telle que l'on décrit avec ses inénarrables splendeurs la Jérusalem céleste. Le jeune homme aurait voulu l'atteindre, mais un fleuve large en gardait les abords. Tout à coup, il aperçoit douze pauvres lavant leurs tuniques dans les eaux du fleuve. Au milieu d'eux se trouvait un jeune homme aux vêtements d'une éclatante blancheur. Cet inconnu s'approchait tour à tour des pauvres et les aidait dans leur humble travail. Le clerc l'aborde. « Quels sont, demande-t-il, ces hommes que je vois là? — Ce sont de pauvres pénitents, reprend l'inconnu, ils lavent leurs péchés dans les eaux du repentir et de la pénitence; et moi je suis le Christ; sans mon secours, ni ceux-ci ni personne ne peuvent faire le bien. Cette belle cité que tu contemples est le paradis où je règne. Ceux-là seuls qui ont lavé leurs fautes par la pénitence y sont admis. Tu connais la voie qui conduit au ciel. Il n'y en a point d'autre. »

Frappé de cette vision, le clerc résolut de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse. Il vint frapper à la porte de Cîteaux. A ce signal, le portier ouvre et s'incline profondément devant lui. Quel ne fut pas l'étonnement du jeune homme; il reconnaît dans ce Frère un des douze pauvres de la vision. Il demande à parler à l'abbé, Albéric le reçoit en présence de la communauté. L'étranger reconnaît dans chacun des religieux les douze pauvres qu'il avait vus sur les bords du fleuve. Aussitôt il tombe aux pieds du Saint, lui raconte comment la main de Dieu l'a conduit, et le conjure de le recevoir au nombre de ses fils. Ce fut le seul novice qu'Albéric admit au noviciat.

JOIES ET CONSOLATIONS

Si de nombreux disciples ne venaient pas consoler son cœur de fondateur et de père, Albéric cependant goûtait les consolations du ciel. Marie, pour laquelle le Saint avait un amour tendre et filial, se plaisait à venir le visiter, le consoler, et se montrer envers lui la plus tendre des mères.

MORT DE SAINT ALBÉRIC

Déjà la dernière heure avait sonné, la couronne était prête au ciel. Le Christ allait donner à son serviteur la palme de la victoire. Étendu sur la terre nue qui lui servait de couche, Albéric reçut les derniers sacrements. Autour de lui, ses fils éclataient en sanglots. Seul, au milieu des larmes et de la tristesse, le Saint gardait un visage calme et souriant. « Oh ! mes Frères, leur dit-il, qu'il est bon le Dieu de miséricorde ! comme il sait magnifiquement récompenser ses serviteurs. S'il vous était donné de contempler le spectacle du ciel, la vie présente vous serait en horreur. »

Le Saint mourant entonne le symbole des apôtres qu'il récite d'une voix forte et vibrante ; il commence ensuite les litanies de la Sainte Vierge. Dès qu'il a prononcé l'invocation « Sainte Marie, priez pour nous », son visage s'illumine comme le soleil, ses yeux se ferment doucement et sa belle âme s'envole au ciel, portée dans les bras de sa Mère, 26 janvier 1109.

ÉLOGE DE SAINT ALBÉRIC

APPARITIONS APRÈS SA MORT

Le bienheureux Étienne, disciple et successeur d'Albéric, fit ainsi son éloge en présence des Frères : « Pourquoi pleurons-nous ? Heureux est son sort ! plus heureux est celui qui l'a mérité. Mille fois heureux nous-mêmes d'avoir été élevés par lui à une telle gloire. Notre Père a reçu la récompense, le prix de ses travaux, la couronne de ses combats. Ne pleurons pas sur ce généreux vainqueur, pleurons sur nous qui luttons encore dans la mêlée. »

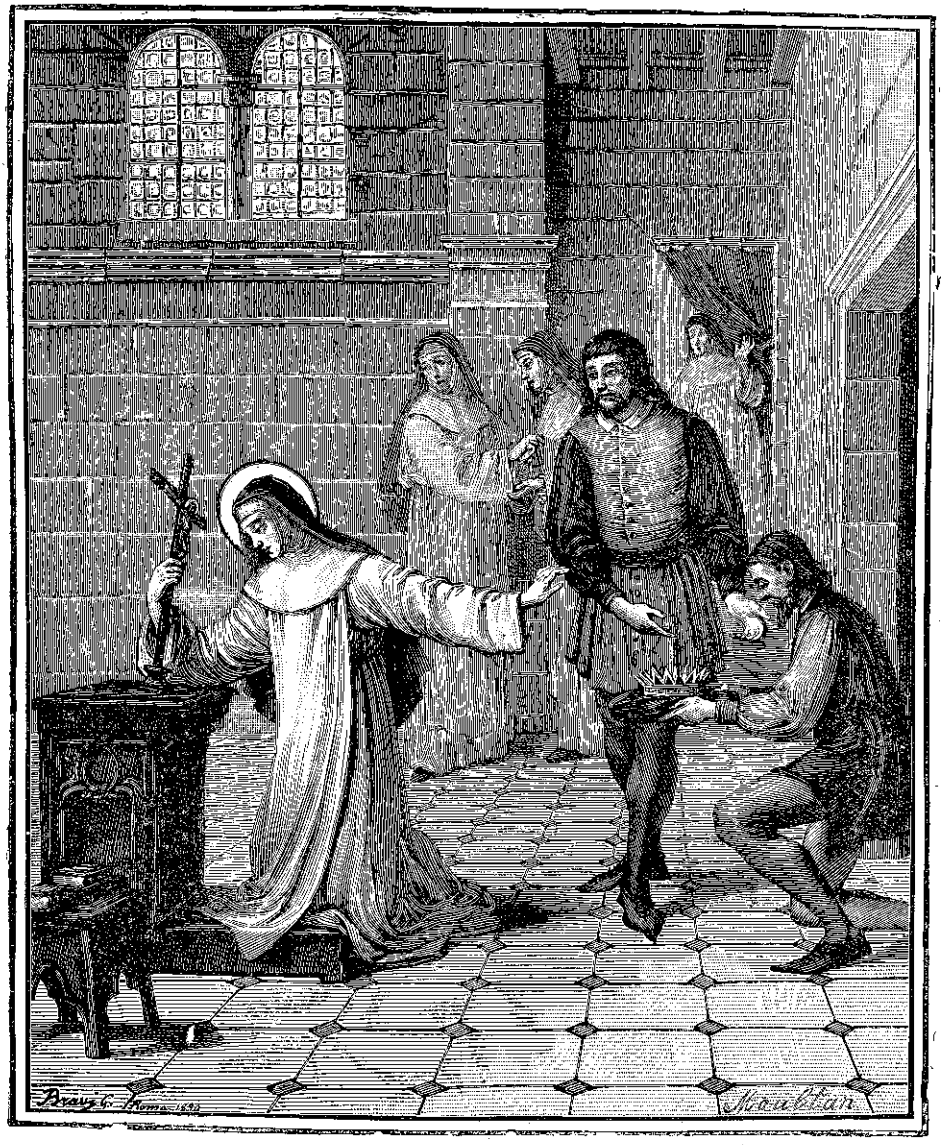
Après sa mort, saint Albéric apparut bien des fois à ses frères ; il les consolait et les encourageait à marcher dans la voie de la perfection qu'il leur avait tracée.

Les sueurs, les souffrances et les peines de saint Albéric portèrent leurs fruits après sa mort. Ses successeurs recueillirent dans la joie ce qu'il avait semé dans la douleur. Saint Étienne Hardings, qui fut chargé après lui de gouverner la communauté, dut continuer quelques années encore les ardentes prières de son prédécesseur ; mais un jour Dieu lui envoya un jeune gentilhomme de Bourgogne, suivi de trente compagnons qu'il avait lui-même arrachés au monde : ce jeune homme était saint Bernard. A partir de ce moment, l'Ordre prit une extension inouïe et finit par compter jusqu'à dix-huit cents monastères ; il fut à la tête du mouvement religieux en Europe au XII^e^ siècle.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE HONGRIE

VIERGE DOMINICAINE, NIÈCE DE SAINTE ÉLISABETH

Fête le 26 janvier.



La Bienheureuse proteste à son père qu'elle aime mieux être religieuse que reine de Bohême.

LA RANÇON DE LA PATRIE
UNE RELIGIEUSE DE QUATRE ANS — FONDATION ROYALE

L'an 1242, une formidable armée de Tartares ravageait la Hongrie, portant partout le meurtre, le pillage et l'incendie. Béla IV, roi de Hongrie, et son épouse Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur des Grecs, promirent à Dieu, s'il délivrait leur royaume de ce fléau, de consacrer à son service, dans un monastère dominicain, l'enfant dont ils attendaient la naissance. Les Tartares se retirèrent enfin, et le prince et la princesse rendirent grâces à la Providence.

L'enfant promis au Seigneur fut une fille qui reçut au baptême le nom de Marguerite. Dès son berceau, Dieu montra qu'il avait agréé le don de cette enfant, en la prévenant de grâces merveilleuses. Marguerite n'avait que deux ans quand elle prédit à son père une victoire sur le duc d'Autriche. La reine Marie chargea la comtesse Olympiade, vertueuse veuve, de l'aider dans l'éducation de sa fille. La pieuse comtesse accepta cette fonction comme une grande faveur, et ne quitta plus Marguerite.

La petite princesse était la joie et la perle du palais; mais son père et sa mère, fidèles à leur

vœu, n'hésitèrent pas à se priver de sa douce présence : dès qu'elle eut atteint l'âge de trois ans, la reine Marie, comme autrefois Anne, mère de Samuel, alla l'offrir au Seigneur dans le couvent de Sainte-Catherine de Vesprim. La comtesse Olympiade, qui souhaitait quitter le monde, fut heureuse d'entrer dans le cloître avec sa jeune élève. La reine déposa un baiser mêlé de larmes sur le front de son enfant, et, après l'avoir recommandée aux religieuses et à la bonne comtesse, retourna au palais.

Dès les premiers jours, la petite Marguerite étonna les religieuses par la précocité de son intelligence, sa piété, son obéissance, et la joie qu'elle témoignait d'être au couvent. En six mois, elle apprit l'office de la Sainte Vierge, rien qu'en l'entendant réciter aux Sœurs. Sa joie était de prier avec les religieuses, d'imiter leurs exercices, et d'entendre la parole de Dieu. D'autres jeunes filles nobles étaient élevées dans le monastère, parmi lesquelles, Elisabeth, fille de la comtesse Olympiade ; quand celles-ci pressaient Marguerite de venir jouer avec elles: « Allons d'abord à l'église, leur disait l'enfant, allons saluer la Sainte Vierge, en récitant un *Ave Maria,* puis nous irons nous amuser. »

Voyant les Sœurs entourer de leurs hommages une croix, elle en demanda l'explication. On lui raconta l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur qui donna sa vie pour nous, en versant son sang sur la croix. Aussitôt Marguerite, tout émue de reconnaissance et d'amour, courut à la croix et la couvrit de baisers, en disant: « Seigneur, je me donne et m'abandonne à vous pour toujours. »

L'année suivante, elle supplia les Sœurs de lui donner l'habit religieux. On voulut la contenter; elle reçut ce saint habit avec un respect, une gravité qui jeta tout le monde dans l'admiration. Elle s'efforçait d'imiter en tout les religieuses, autant qu'on le lui permettait, voulait être appelée Sœur Marguerite, et non princesse royale; refusait de porter une robe plus belle que celle des autres, et, à l'âge de sept ans, elle obtint, à force d'instances, la permission d'user quelquefois du cilice et de la discipline, pour mortifier son corps.

En présence de telles dispositions, il était facile de prévoir qu'arrivée à l'âge nubile, la princesse ne demanderait pas à rentrer dans le monde, et n'userait de sa liberté que pour se consacrer elle-même à Dieu d'une manière définitive. Déjà, elle refusait la main de Charles d'Anjou, roi de Naples. Ses nobles parents voulurent donc lui faire construire un monastère, qui s'éleva bientôt dans une île du Danube, appelée *Ile de la Vierge,* non loin de la ville de Buda.

Quand la royale fondation fut terminée, une partie des religieuses et des élèves de Vesprim, accompagnées de Marguerite, alors âgée de dix ans, vinrent en prendre possession. L'an 1254, la princesse, ayant achevé sa douzième année, prononça ses premiers vœux, entre les mains du bienheureux Humbert de Romans, supérieur général de l'Ordre de Saint-Dominique, en présence de son père et de sa mère. Le roi et la reine avaient eux-mêmes invité le vénérable religieux à présider cette cérémonie, et à cette occasion ils enrichirent de dons royaux la sacristie du nouveau monastère.

Sœur Marguerite était au comble de ses désirs. Comme si elle n'eût encore rien fait pour Dieu jusqu'alors, elle s'adonna avec une immense ferveur à tous les exercices de la vie religieuse, et à tout ce qui pouvait la conduire à la plus haute sainteté. Oubliant sa royale origine, elle était la plus humble et la plus pauvre des Sœurs; sa robe était d'étoffe grossière, souvent raccommodée ; parfois elle s'en faisait une nouvelle avec deux vieilles. Elle était la plus dévouée à servir les Sœurs, et les malades n'avaient pas de plus charitable infirmière. Son amour de Jésus crucifié lui rendait non seulement facile, mais désirable, tout ce qui gêne et fait souffrir la nature ; aucune peine ne la rebutait; les mortifications de la Règle ne suffisant pas à son ardeur, elle en ajoutait d'autres; elle portait un rude cilice qu'elle serrait avec une ceinture de fer contre son corps virginal, se flagellait jusqu'au sang, ménageait des pointes dans l'intérieur de sa chaussure, de manière à ne pouvoir faire un pas sans douleur. Ainsi, elle gardait intact le lis de sa pureté, et s'offrait à Dieu en victime pour sa patrie. Vers la fin de sa vie, n'ayant pas la force de se flageller elle-même, elle priait quelquefois une Sœur de lui rendre ce service sans pitié.

La renommée de ses vertus, s'étendant au loin comme un agréable parfum, attirait souvent au monastère des jeunes filles de haute naissance et de nobles dames désireuses de recevoir ses conseils, de se recommander à ses prières, ou même de renoncer au monde à son exemple, pour se donner à Dieu sans réserve, dans la pauvreté et l'obéissance monastiques.

MARGUERITE AIME MIEUX ÊTRE RELIGIEUSE QUE REINE DE BOHÊME

Marguerite ne songeait qu'à se rendre chaque jour plus agréable à Jésus-Christ, dans la paix du cloître, lorsqu'une furieuse tempête s'éleva inopinément contre sa vocation.

En 1260, le roi de Bohême victorieux, après avoir signé un traité de paix avec le roi de Hongrie, Béla, père de notre Bienheureuse, voulut, avant de retourner dans ses Etats, rendre visite à la princesse religieuse. Il vint au couvent, accompagné des parents de Marguerite. La princesse, alors âgée de dix-huit ans, brillait de tous les dons dont l'avaient ornée la nature et la vertu. Le roi de Bohême en fut tellement charmé qu'il la demanda en mariage à ses parents, non seulement sans dot, mais en offrant de lui céder ses droits héréditaires sur le royaume de Bohême. Les parents de la sainte princesse refusèrent d'abord, affirmant qu'ils l'avaient donnée à Dieu, et qu'elle-même s'était engagée irrévocablement dans l'Ordre de Saint-Dominique. « Je me charge d'obtenir du Pape toutes les dispenses nécessaires, repartit le prince ; si je les obtiens, donnerez-vous votre consentement? »

Le roi et la reine de Hongrie, considérant les grands avantages politiques qui résulteraient de cette alliance, donnèrent leur parole. Le roi de Bohême entra immédiatement en négociations avec le Pape, et réussit à obtenir les dispenses qu'il sollicitait.

Marguerite eut alors à soutenir les plus vives instances de la part de ses parents et du roi de Bohême. Ils multipliaient leurs visites et leurs efforts, mais la servante de Dieu restait inébranlable. Un jour qu'en présence de la reine, son père insistait davantage, elle répondit avec autant de fermeté que de respect: « Cher père, je vous en prie, cessez des tentatives inutiles; ne me parlez plus de mariages terrestres. Ne m'avez-vous pas vous-même donnée à Dieu autant que cela dépendait de vous?... Pour moi, j'ai embrassé la vie religieuse, et je ne l'abandonnerai jamais.

J'ai consacré au Roi des rois ma virginité, je tiendrai ma parole... Non, non, bien-aimé père, ne cherchez plus à ébranler ma résolution. J'estime bien davantage le royaume du ciel et le bonheur inconcevable de posséder Jésus-Christ, que la couronne si gratuitement offerte par le roi de Bohême. Je vous le dis, j'aimerais mieux mourir que de renoncer à ma sainte vocation.

— Mais ne sommes-nous pas vos parents, reprit le roi, et l'Evangile ne commande-t-il pas d'obéir à son père et à sa mère?

— Oui, répondit la princesse, je reconnais l'autorité de père et de roi, de mère et de reine, que vous avez sur moi, et je ne manquerai jamais de respecter cette autorité quand il s'agira de choses agréables à Dieu et tout à sa gloire; mais s'il faut déplaire à Dieu pour vous obéir, j'oublierai ces noms de père et de mère, de roi et de reine, qui me sont maintenant si chers et si vénérables; car le Souverain Maître dit, dans l'Evangile: « *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* »

Un autre jour, la noble princesse dit à une des Sœurs : « En vérité, mes parents veulent-ils m'obliger à me couper les lèvres et à me crever les yeux, pour me rendre un objet d'horreur, et me mettre ainsi à l'abri des recherches du monde? »

Enfin, pour prévenir toute nouvelle tentative, Marguerite supplia le P. Marcel, supérieur provincial des Dominicains en Hongrie, de l'admettre à renouveler ses engagements envers Jésus-Christ par une profession solennelle. La cérémonie eut lieu dans l'octave de la Pentecôte, en présence de l'Archevêque de Strigonie et de plusieurs prélats. Trois autres religieuses, parentes de notre Bienheureuse, y prirent part, et, avec elle, se consacrèrent à Dieu pour toujours.

HUMILITÉ ET CHARITÉ — UNE PRINCESSE SERVANTE ET INFIRMIÈRE POUR L'AMOUR DE DIEU — LA PRIÈRE

Au milieu de ces combats qui lui valurent une si belle victoire, sœur Marguerite de Hongrie avait redoublé d'ardeur pour la prière et pour toutes les vertus religieuses. Son humilité et sa charité étaient admirables. Cette sainte princesse que beaucoup vénéraient comme la gloire du monastère, se considérait elle-même comme la plus imparfaite et la plus vile des Sœurs; elle servait avec empressement non seulement les religieuses, mais les servantes de la maison ; on la voyait tour à tour aider à la cuisine, laver les écuelles, balayer les salles, les corridors et l'église; elle servait au réfectoire et ne mangeait qu'après les autres. Le jeudi saint, avec la permission de la Mère Prieure, elle lavait les pieds aux Sœurs et aux servantes. Jamais elle ne parlait de sa noblesse; jamais elle ne jugeait téméraire-ment qui que ce fût. Les louanges qu'on lui adressait l'humiliaient et lui paraissaient une dérision. Jamais on n'entendait sortir de sa bouche une parole d'aigreur et d'impatience; et si elle croyait avoir causé du désagrément à quelque Sœur, elle se jetait à ses pieds pour lui demander pardon.

Elle était si bonne et si compatissante, que la seule vue des malheureux lui arrachait des larmes. Elle aurait voulu les soulager tous, et demandait pour eux l'aumône à la supérieure. Recevait-elle de ses parents quelques dons, de l'or, de l'argent et d'autres choses précieuses, elle priait le P. Marcel de tout distribuer aussitôt aux églises, aux couvents et aux pauvres.

Une Sœur était-elle affligée ou malade, Marguerite était sa consolatrice : « Ma bonne Sœur, disait-elle, que je voudrais que cette affliction me soit arrivée plutôt qu'à vous. » Nulle ne pouvait l'égaler en dévouement dans le service de l'infirmerie, soit la nuit, soit le jour. Dans cette charitable fonction, elle surmontait ses répugnances et ses dégoûts avec un courage vraiment héroïque. Une servante fut atteinte d'un cancer qui répandait une odeur infecte. La royale infirmière se chargea de la soigner ; elle lavait la plaie, la pansait et rendait à la pauvre malade les services les plus pénibles. Elle lavait aussi elle-même les linges qu'une autre aurait eu trop de répugnance à toucher.

La servante de Dieu cherchait avant tout et en toute chose la perfection de l'amour divin, dans lequel se résume la vraie sainteté; mais elle savait aussi se servir sagement des diverses pratiques de dévotion et des différents moyens par lesquels cet amour se manifeste et s'accroît. C'est ainsi que les images et les statues de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge excitaient sa piété douce et expansive. Chaque fois qu'elle passait devant une de ces pieuses représentations, si pressée qu'elle fût, elle saluait avec un profond respect le Sauveur ou sa sainte Mère. Elle portait jour et nuit, sur elle, une petite croix dans laquelle était enchassé un fragment de la vraie Croix du divin Maître. Elle baisait avec amour, sur son crucifix, les cinq plaies de Notre-Seigneur. Elle vénérait pieusement les reliques des Saints. C'est au pied d'une image de Marie qu'elle aimait à saluer la Reine du ciel par la formule répétée de l'*Ave Maria*. Elle avait une dévotion spéciale pour les saints noms de Jésus et de Marie; elle les invoquait souvent. Comme saint Bernard, elle trouvait insipide une conversation dans laquelle ces noms aimés ne paraissaient point. Quand elle les entendait prononcer, elle s'inclinait en signe de profond respect.

Elle lisait ou écoutait lire avec avidité la vie des Saints, surtout de ceux qui avaient illustré sa noble famille: saint Etienne, premier roi et apôtre de la Hongrie; son fils, l'angélique saint Emeric; saint Ladislas qui avait défendu sa patrie contre les infidèles, enfin sa propre tante, la chère sainte Elisabeth de Hongrie, dont elle s'efforçait de reproduire les vertus.

Elle nourrissait aussi son âme de la lecture assidue des autres livres de piété, spécialement des *Conférences* de Cassien. Elle écoutait les sermons avec tant d'attention qu'elle les retenait parfois tout entiers; et cela avec d'autant plus de profit qu'elle ne cherchait jamais, dans les lectures et les sermons, la satisfaction de la curiosité ou de la vanité, mais uniquement le bien de son âme. Les conseils de son directeur spirituel, le vertueux P. Marcel, lui étaient très précieux. Ce saint religieux lui avoua un jour qu'il avait demandé longtemps à Dieu, par de ferventes prières, de lui faire connaître par quelle voie les saints Pères étaient parvenus à une si grande sainteté; or, une nuit, réveillé subitement, il vit un livre écrit en lettres d'or, et entendit une voix qui disait: *Frère, lève-toi et lis.* Marcel se leva et lut: *La voie de la perfection des anciens Pères fut celle-ci: Aimer Dieu, se mépriser soi-même, ne mépriser ou juger personne.*

Marguerite prit ces paroles pour règle de sa propre conduite et parvint ainsi à une grande perfection.

Elle dit à son tour à sœur Catherine, qui lui demandait de lui apprendre à bien prier: « Ma

Sœur, offrez à Dieu votre corps et votre âme ; que votre cœur soit toujours près de lui, sans que ni la tribulation, ni la mort, ni rien d'ici-bas puisse l'en détacher : ainsi vous prierez bien. »

C'est ce qu'elle pratiquait elle-même ; et on peut dire que sa vie était une perpétuelle prière. Quand au milieu de la nuit, la cloche résonnait pour appeler les Religieuses à Matines, notre Sainte était déjà à genoux près de son lit, depuis plus ou moins longtemps, répandant son cœur devant Dieu. La première, elle arrivait au chœur, récitait l'office avec un grand recueillement ; et, après Matines, elle restait en oraison jusqu'au lever du jour.

Tout le temps que lui laissaient libre son travail et le service des Sœurs était donné à la prière. « Jamais, dit un de ses historiens, cette bienheureuse épouse du Christ ne se lassa de l'oraison. » Aussi Notre-Seigneur se plaisait à l'attirer à Lui ; parfois les Sœurs la virent avec étonnement, ravie en extase, élevée d'une coudée au-dessus de terre, et le visage rayonnant comme celui d'un Séraphin.

La veille de Noël, elle récitait mille fois le *Pater*, le jour de la Pentecôte, mille fois le *Veni Sancte Spiritus*, la veille des quatre principales fêtes de la Sainte Vierge, mille fois la Salutation Angélique. Elle mêlait à ces prières beaucoup de génuflexions et d'inclinations profondes. Pendant toute la quinzaine du temps de la Passion, elle restait absorbée par la méditation des souffrances de Jésus-Christ, dans une désolation et un amour inexprimables. Que de larmes lui arrachaient le chant de la Passion du dimanche des Rameaux, et l'ostension de la Croix, le Vendredi Saint ! Elle se considérait elle-même comme l'unique cause des souffrances de son divin maître, par son ingratitude et ses péchés ; parfois sa douleur devenait si grande qu'elle tombait en défaillance et que les Sœurs craignaient de la voir expirer.

La Sainte Eucharistie, ce précieux et doux souvenir de la passion de Notre-Seigneur, fut toujours l'aliment et la joie de sa ferveur. A la Sainte Messe, depuis la consécration jusqu'à la communion, elle était souvent ravie en extase. Elle se préparait à ses communions avec une indicible ferveur ; et que de fois, après avoir jeûné durant le jour au pain et à l'eau, il lui arriva de passer en prière toute la nuit qui précédait l'heure bénie où il lui serait donné de recevoir son Bien-Aimé. — Voilà ce que je ne puis faire, quand même je le voudrais, dira plus d'un lecteur. — Soit, et personne ne nous demande de faire ce qui nous est impossible ; mais soyons sincères, comment réalisons-nous ce qui nous serait possible et ce que la grâce de Dieu nous demande ? Comment nous préparons-nous à l'inestimable visite de Notre Sauveur dans la Communion ? Que de fruits perdus par notre négligence !

Quelques religieuses trouvaient que sœur Marguerite en faisait trop. Elle répondit : « Que les personnes qui sont assurées de passer encore de longues années dans cet exil attendent plus tard, si elles le veulent, pour s'enrichir de bonnes œuvres ; pour moi je suis du nombre de celles qui, incertaines du temps qu'il leur reste encore à vivre, ne pensent pas en avoir à perdre. »

UNE VRAIE FILLE DE L'EGLISE — L'ÉTERNELLE PATRIE

Avide du bien des âmes, elle profitait des visites de ses parents ou des gens du monde pour leur donner les meilleurs conseils.

Son amour de Jésus-Christ engendrait dans son cœur un immense amour pour l'Eglise ; aussi ressentait-elle vivement les maux qui la frappaient à cette époque. Parfois ses Sœurs s'en étonnaient : « Pourquoi tant vous affliger, lui disaient-elles ; en quoi tout cela vous touche-t-il ? — Eh ! quoi, répondait en gémissant cette âme vraiment apostolique, l'Eglise n'est-elle pas la mère de chaque chrétien ? Cette mère est violemment attaquée, on lui arrache ses membres et vous me demandez en quoi cela me touche ? Ne suis-je pas fille de la sainte Eglise ? Ne m'a-t-elle pas engendrée aux fonts sacrés du baptême ? Et ses douleurs me laisseraient indifférente !... » Par ces paroles et d'autres semblables, elle invitait ses Sœurs, à s'offrir avec elle en victime d'expiation pour l'Eglise. C'est ce qui renouvelait sans cesse son ardeur pour la pénitence et la prière. Avide de moyens d'expiation, elle imagina de se fabriquer, avec la peau de deux hérissons, une horrible ceinture garnie de pointes qu'elle porta longtemps autour de ses reins.

Le divin Maître, la jugeant digne de la couronne, voulut répondre aux désirs de son cœur, en abrégeant les années de son exil sur la terre. Le 8 janvier 1270, quoique bien portante, elle dit à quelques religieuses : « Je mourrai dans dix jours. » Elles en furent affligées, car elles savaient que Dieu la favorisait parfois du don de prophétie.

Peu de jours après, notre Bienheureuse fut prise d'une fièvre violente et dut se mettre au lit. Elle envoya aussitôt prévenir le P. Marcel, se confessa, demanda le saint viatique et l'Extrême-Onction. Puis elle fit ses adieux à la communauté, réunie autour de son lit, exhortant les Sœurs à l'amour de Dieu, au mépris du monde et à l'espérance des biens éternels que Dieu réserve à ses élus. Dès ce moment, elle ne voulut plus s'entretenir qu'avec le Bien-Aimé de son âme, pour lequel elle avait quitté ses parents, renoncé à la couronne royale et foulé aux pieds les espérances mondaines. A mesure qu'approchait l'heure des noces éternelles, les élans de son cœur devenaient plus véhéments et plus ardents ; enfin elle dit avec le Sauveur : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, et s'envola vers la patrie, le 18 janvier. Elle avait 28 ans.

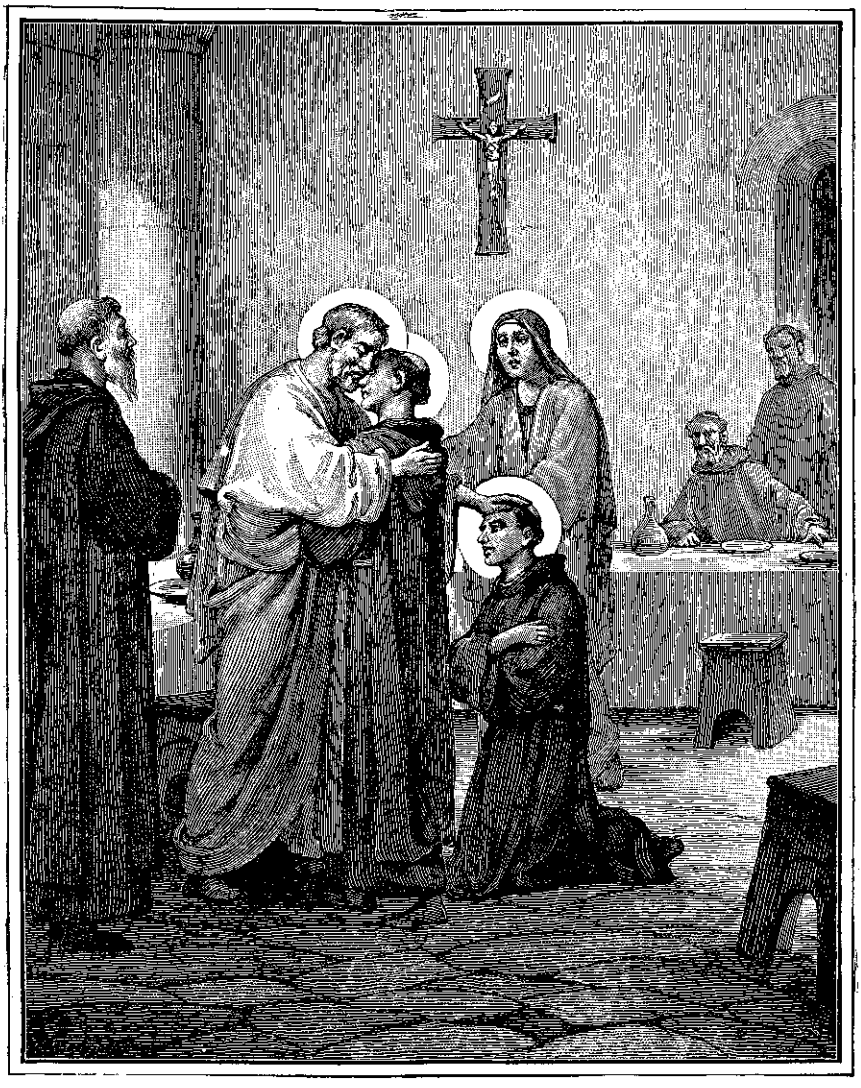
Aussitôt après sa mort, son visage, défiguré par la pénitence et la maladie, resplendit d'une beauté merveilleuse, et son corps répandit un céleste parfum. A ce spectacle, l'archevêque de Strigonie dit aux religieuses éplorées : « Cessez, cessez de pleurer cette fille du Roi immortel. Réjouissez-vous plutôt avec celle qui jouit visiblement de la gloire des Bienheureux. » Le roi, la reine, des prélats, des princes, des seigneurs, une multitude immense se pressa à ses funérailles. Quand on l'eut déposée dans son sépulcre, on ne put se résigner à le fermer. Pendant quatorze jours, cette sainte dépouille resta exposée dans son tombeau, creusé près du maître-autel ; l'église était remplie d'une suave odeur. Enfin, on ferma le tombeau avec une large dalle ; mais de nombreuses guérisons continuèrent à y attirer les fidèles.

Au moment du trépas de la servante de Dieu, une religieuse de l'Ordre de Prémontré vit une magnifique étoile monter vers les cieux et des anges lui dirent : « C'est Marguerite, fille de Béla, qui laisse la terre pour le ciel. » — Le pape Pie VII a permis à tout l'Ordre de Saint-Dominique de célébrer la fête de la bienheureuse Marguerite de Hongrie.

LES SAINTS XÉNOPHON, MARIE SON ÉPOUSE

et leurs enfants, Jean et Arcadius (Ve siècle).

Fête le 26 janvier.



Saint Xénophon et sa femme, sainte Marie, retrouvent leurs enfants dans un monastère

UNE FAMILLE GRECQUE DE NOBLE RACE

XÉNOPHON vivait à Constantinople au Ve siècle. Cette cité, fondée comme on sait vers 330 par Constantin sur l'emplacement de l'antique Byzance, était alors dans tout son éclat. Placée sur les deux rives du Bosphore, presque à mi-chemin d'un détroit fameux, elle était devenue vraiment le centre de la civilisation grecque. La religion chrétienne y était aussi très florissante, malgré de funestes hérésies qui furent la cause de regrettables divisions.

Xénophon occupait un rang considérable parmi ses concitoyens et jouissait même du titre de sénateur. Sa femme, nommée Marie, était, elle aussi, de noble rang. Malgré leur grande fortune, qui leur permettait de briller dans le monde, ils eurent surtout à cœur de pratiquer les vertus chrétiennes et de venir en aide aux malheureux.

Dieu bénit leur union en leur accordant

deux fils : Jean et Arcadius, qu'ils élevèrent dans l'amour de Dieu et la pratique des vertus. Ils eurent à cœur également de leur faire donner une éducation en rapport avec la position élevée qu'ils occupaient. Lorsque les jeunes gens furent suffisamment instruits des beautés de la langue grecque et des subtilités de la philosophie, on résolut de leur faire approfondir le droit romain. Cette étude était indispensable à quiconque voulait exercer les grandes charges de l'État.

LA SÉPARATION — LE NAUFRAGE

La ville de Béryte ou Beyrouth, en Phénicie, possédait alors des maîtres très versés dans la jurisprudence, et, de toutes les parties de l'empire, une foule de jeunes gens y accouraient pour étudier le droit. Xénophon résolut d'y envoyer ses deux fils, malgré la douleur qu'il éprouvait à s'en séparer. Ils prirent passage sur un bateau qui se dirigeait vers les côtes de l'Asie Mineure.

Les deux frères abordèrent sans difficulté et purent se livrer à leurs études juridiques. Avant que la durée de leurs cours eût pris fin, leur père tomba gravement malade, et l'on manda aux enfants de venir recevoir les recommandations qu'on croyait suprêmes. Mais le malade guérit, et les deux étudiants se rembarquèrent.

La traversée fut d'abord heureuse ; mais bientôt il s'éleva une des plus violentes tempêtes qu'on eût essuyées dans ces mers, et qui mit le vaisseau dans le plus grand danger ; la fureur de l'orage déchira les voiles, brisa les mâts, et le vaisseau fut abandonné au gré des vents.

Tous les voyageurs se crurent perdus : les deux frères, désespérant de leur salut, s'embrassèrent pour la dernière fois, se firent les derniers adieux en déplorant leur sort et en disant : « Hélas ! Quelle mortelle douleur sera celle de nos parents ! » Ils se recommandèrent à Dieu, et à l'instant même le vaisseau s'enfonça et fut englouti.

LE SALUT PROVIDENTIEL
GÉNÉREUSE RÉSOLUTION

Jean, l'aîné des frères, se prit à une planche et se laissa aller à la merci des flots ; le cadet, à son exemple, saisit aussi comme il put une autre épave, seule ressource dans ce malheur. Leur confiance en Dieu ne fut pas trompée ; conduits par la Providence, ils abordèrent sur les côtes de Phénicie, sur le rivage de Tyr, mais séparés l'un de l'autre.

Chacun d'eux était moins consolé de sa propre conservation qu'affligé de la perte de son frère. Jean, se voyant sur ce rivage désert, fit les plus sérieuses réflexions sur le néant des choses humaines.

— Voilà, se disait-il, où vont aboutir les félicités de ce monde. Le Seigneur sans doute a permis ce funeste naufrage pour m'apprendre à mépriser toutes les choses de la terre. Pourquoi donc retournerais-je dans ma patrie ? Pour posséder des biens qui me seront bientôt ravis ? Ne serait-il pas plus sage à moi de m'aller jeter dans quelque saint monastère, pour ne penser plus qu'aux biens de l'éternité.

Alors, se prosternant à genoux, il pria le Seigneur de bénir son dessein, le conjurant d'en inspirer un semblable à son frère, s'il vivait encore. Occupé de ces grandes pensées, il fut conduit par son bon ange vers une maison de saints solitaires. On le présente à l'abbé, vieillard respectable, qui, le recevant avec bonté, lui demande qui il est, d'où il vient et ce qu'il désire.

— Je suis un pauvre pèlerin, répondit-il, qui ai fait naufrage et ne désire autre chose que le bonheur d'être reçu parmi vous.

A cet air de modestie et d'humilité qui respirait quelque chose de céleste, l'abbé se sentit touché et comme inspiré de Dieu ; il consola le pèlerin, l'embrassa tendrement et le reçut au nombre de ses religieux.

Le sort d'Arcadius, par une providence spéciale de Dieu, fut à peu près le même. Jeté sur une autre partie du rivage de Tyr, il se mit aussitôt en prière pour rendre grâces à Dieu de l'avoir ainsi miraculeusement conservé, et lui recommanda son frère, s'il avait eu le bonheur d'échapper au naufrage. Ensuite, délibérant sur le parti qu'il avait à prendre dans le triste état où il se trouvait, il se dit à lui-même :

— Que deviendrai-je ? Retourner chez mes parents ? Quelle douleur sera-ce pour eux d'apprendre de si tristes nouvelles ? Rester dans ce pays inconnu pour y mener une vie misérable ? Hélas ! mon père nous faisait si souvent de si grands éloges de la vie solitaire des saints anachorètes ; ne ferais-je pas mieux de l'embrasser comme la voie qui mène sûrement au ciel ?

Il s'y résolut sans délai.

Mais auparavant il voulut avoir la consolation d'aller visiter les Lieux Saints de la Palestine. Après quoi il entra sans le savoir dans le monastère où avait été reçu son frère. Ils vécurent sans se connaître, parce que les solitaires étaient isolés les uns des autres et ne se voyaient guère. Le supérieur seul, à qui ils avaient fait part de leurs aventures, savaient qu'ils étaient frères, et, pour leur faire pratiquer un plus grand détachement, il leur laissa ignorer qu'ils fussent ensemble.

LA VIE AU DÉSERT
AUSTÉRITÉ DES MOINES DE PALESTINE

L'historien n'indique pas dans quel monastère les deux jeunes gens furent admis, mais comme leurs parents les retrouvèrent plus tard sur les bords du Jourdain, il est probable qu'ils étaient entrés au monastère fondé par saint Gérasime vers le milieu du Vᵉ siècle.

Cette fondation n'était ni une laure ni un couvent, mais elle participait aux avantages de tous les deux. Soixante-dix cellules s'élevaient dans la plaine, et chacune d'elles possédait un moine plus avancé en perfection ; au milieu se dressait un monastère proprement dit, où l'on menait la vie commune qui était destinée aux débutants.

Après leur noviciat, Jean et Arcadius furent admis à mener la vie solitaire. Nous aurons une idée des austérités qu'ils pratiquèrent, malgré leur jeune âge et malgré les délicatesses au milieu desquelles ils avaient été élevés à Constantinople, par ce fait que leurs parents ne purent les reconnaître en les revoyant.

J'emprunte au R. P. Vailhé, dans sa biographie de *Saint Euthyme le Grand* (p. 47 s.), la description de la vie religieuse que l'on menait à la fondation de Saint-Gérasime.

« Pendant cinq jours de la semaine, du lundi au vendredi, le religieux reste maître de sa destinée et de son temps qu'il dispose selon son bon plaisir ; il vaque dans sa cellule ou dans sa grotte à la prière et au travail des mains, comme bon lui semble. Le samedi, dans l'après-midi, il sort de son refuge et s'achemine, avec ses compagnons, vers l'église pour assister à l'office de la nuit et à la messe ; après quoi, il passe la journée du dimanche avec ses confrères, mange au réfectoire et dort dans une salle commune. Il rend compte en même temps au supérieur et à l'économe de l'emploi de son temps, renouvelle ses provisions de bouche, sa portion d'eau, de branches de palmier et de joncs qui lui serviront à tresser des nattes et des corbeilles, puis il regagne sa cellule le dimanche soir.

» Il est interdit aux religieux de Saint-Gérasime d'allumer du feu ou de travailler, le soir, à la clarté de la lampe dans leurs cellules, sous peine de devoir retourner à un autre monastère. De même, on ne les autorise que le samedi et le dimanche, lorsqu'ils sont réunis en communauté, à manger des aliments cuits et à goûter un peu de vin ; ce qui n'est jamais permis dans les cellules. Les autres jours de la semaine, ils doivent se contenter de pain, d'eau, de légumes crus et de quelques dattes. Quelques moines ayant demandé à saint Gérasime la permission de faire chauffer leur eau, de manger des légumes cuits et de lire le soir après le coucher du soleil, il le leur interdit formellement en disant : « Si vous voulez » vivre de la sorte, vous n'avez qu'à vous » retirer dans un monastère, car je ne le » souffrirai jamais de la part d'anacho- » rètes. »

» Pour tout ameublement, la cellule comprend une natte qui sert de lit au religieux, un traversin en paille ou en joncs, une couverture pour se couvrir la nuit et une cruche d'eau pour boire et attendrir les palmes et les tiges des joncs. Personne ne possède d'habit de rechange, et le vêtement qui revient à chacun est des plus pauvres et des plus modestes. De plus, il est enjoint à tous de laisser toujours la porte de la cellule ouverte, au moment de leur sortie, afin que les étrangers puissent s'édifier au spectacle de leur pauvreté, et leurs confrères emporter l'eau ou les palmes qui leur seraient nécessaires. »

Telle est, en quelques mots, la règle de vie que les deux frères Arcadius et Jean devaient pratiquer.

RECHERCHE DES PARENTS — LEUR AFFLICTION

Il y avait déjà quelque temps qu'ils menaient ainsi la vie érémitique à l'insu l'un de l'autre, lorsque Dieu voulut sans doute récompenser leur générosité à son service par un événement remarquable.

On conçoit que leurs parents infortunés, restés à Constantinople, fussent dans la plus grande des afflictions. Ne recevant aucune nouvelle de leurs chers enfants, ils députèrent un exprès en Phénicie ; mais celui-ci, après avoir cherché et s'être informé de tous côtés, ne put jamais en rien apprendre. Il ne pensa plus qu'à s'en retourner par un autre chemin. Le hasard, ou plutôt la Providence, le conduisit dans une hôtellerie, où il rencontra un serviteur qui avait accompagné les deux frères dans leur voyage, et il apprit de lui qu'ils avaient eu le malheur de faire naufrage. Accablé de douleurs, il hésita un instant à s'en retourner chez ses maîtres ; cependant, il crut devoir s'y rendre pour obéir aux ordres qu'il en avait reçus.

Il arriva, ayant la tristesse peinte sur le visage. La mère, impatiente d'apprendre des nouvelles de ses enfants, l'interrogea et lui demanda ce qu'il avait appris. Celui-ci ne répondit que par des soupirs et des larmes ; enfin, étant vivement pressé :

— Hélas ! Madame, lui dit-il en soupirant, que puis-je vous dire ? Vos fils ont malheureusement fait naufrage, et ils ont péri sur mer.

A ces mots on peut penser quel glaive de douleur perça le cœur de cette mère affligée. Cependant, comme elle était remplie de sentiments de piété, elle se prosterna devant Dieu, en prononçant les paroles de Job :

— Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés ; que son saint nom soit béni !

Xénophon, son époux, était alors à la cour de l'empereur. Elle lui envoya un exprès pour le prier de revenir au plus tôt, car elle voulait le ménager en lui annonçant elle-même la triste nouvelle.

— Hélas ! mon cher époux, lui dit-elle, adorons les desseins de Dieu ; nous n'avons plus d'enfants ; ils ont fait naufrage.

La douleur ne lui permit pas d'en dire davantage.

A ces paroles, Xénophon fut frappé comme d'un coup de foudre ; mais à l'instant, appelant toute la religion à son secours, il offrit généreusement son sacrifice en disant :

— Que Dieu soit à jamais béni de tout ! Soumettons-nous, ma chère épouse, au Seigneur qui ne nous abandonnera pas sans secours dans notre vieillesse ; passons cette nuit en prières pour conjurer le Père des miséricordes de nous faire connaître si nos fils sont effectivement morts, ou si, par quelque trait de sa divine Providence, ils auraient été conservés.

UN SONGE HEUREUX A LA RECHERCHE DE LEUR FILS

Tous deux passèrent donc la nuit en prières ; enfin, accablés par le sommeil, ils eurent l'un et l'autre un songe dans lequel ils crurent voir à Jérusalem leurs enfants pleins de vie, couronnés de gloire devant le trône de Jésus-Christ. Et s'étant communiqué leur vision mutuelle, ils prirent la résolution d'aller visiter les Lieux Saints, espérant avoir quelque nouvelle de leurs chers enfants.

Ayant donc pris une grande quantité d'or et d'argent pour les distribuer en aumônes, ils arrivèrent heureusement à Jérusalem, et, après y avoir satisfait leur piété dans la visite des Lieux Saints, ils se transportèrent sur les rives du Jourdain pour soulager avec leur fortune les monastères, qui étaient en grand nombre dans cette contrée.

Là, ils s'adressèrent à un saint abbé ; c'était celui-là même qui avait reçu leurs fils et qui, rempli tout à coup d'un esprit prophétique, les appela par leur nom et leur dit :

— Xénophon et Marie, allez avec confiance achever vos visites et la distribution de vos aumônes, ensuite revenez ; j'espère de la bonté de Dieu qu'il vous donnera des nouvelles de vos chers enfants.

UN FESTIN DANS LE DÉSERT

Les deux nobles Grecs furent grandement étonnés de s'entendre appeler ainsi par leur nom, et infiniment consolés de l'espérance qu'on leur donnait. Ils achevèrent de parcourir les monastères et vinrent avec empressement retrouver le saint abbé qui, les recevant avec bonté, leur dit :

— Je vous prie par la charité que vous avez pour nous de vouloir bien aujourd'hui nous donner un petit repas ; j'ai deux de mes religieux qui, épuisés par un long jeûne, ont besoin d'adoucissement.

Avant le repas, l'abbé fit faire aux deux frères leur reconnaissance. Nulles paroles ne sauraient exprimer leur joie et leurs transports d'allégresse. L'abbé leur dit alors :

— Nous aurons aujourd'hui à dîner deux pèlerins de grande considération ; je vous recommande instamment, à l'un et à l'autre, la plus grande réserve et la plus exacte modestie des yeux, de peur de les mal édifier. Et quelque sentiment que vous puissiez éprouver dans le cœur, je vous défends absolument d'en rien témoigner ; j'ai des raisons de vous le recommander spécialement.

En attendant, les deux pèlerins avaient ordonné de préparer un festin en rapport avec la circonstance. On se mit à table ; les grandes austérités avaient tellement modifié l'extérieur des deux jeunes religieux que leurs parents ne les reconnurent point. Durant le repas, où tout se passa dans la plus grande édification, Xénophon dit à l'abbé :

— Mon Père, vous nous aviez fait espérer d'apprendre des nouvelles de nos enfants, daignez nous donner cette consolation. Ah ! qu'ils auraient été heureux s'ils avaient eu un sort semblable à ces deux religieux que nous avons sous les yeux, et dont nous admirons la modestie, la piété et les bons sentiments !

HEUREUSE RECONNAISSANCE L'ACTION DE GRACES

Alors, l'abbé commanda à Arcadius de raconter les aventures de sa vie et tout ce qui lui était arrivé. Il obéit et commença ainsi :

— Je suis né à Constantinople, de parents nobles. En allant en Phénicie avec mon frère que voilà, nous fîmes naufrage ; mais par une protection spéciale de la Providence, m'étant accroché à une planche du navire, j'eus le bonheur d'aborder au rivage. Dégoûté des choses du monde, j'ai embrassé ce saint état, et par surcroît de bonheur j'ai eu la consolation d'y trouver mon frère.

— Et comment s'appelait votre père ? dit alors Marie, interrompant vivement le narrateur et commençant à se douter de quelque chose.

— Il s'appelait Xénophon, et ma mère Marie, répondit-il.

A ces mots, Xénophon ne se possède plus, et, tout hors de lui :

— Ah ! ce sont mes fils ! s'écrie-t-il avec transport.

Alors il se lève, les embrasse, les arrose de ses larmes, tantôt l'un, tantôt l'autre ; on ne peut les arracher d'entre ses bras.

Pour la tendre mère, qui par un excès de joie était d'abord tombée évanouie, il serait impossible d'exprimer les différents mouvements qui s'élevaient dans son cœur.

A peine les uns et les autres en croyaient-ils leurs yeux. Tous, de concert, bénirent mille fois le Seigneur, adorèrent son ineffable bonté, firent éclater leur juste reconnaissance.

Mais Xénophon et Marie voulurent la témoigner à Dieu d'une manière plus méritoire. Dès lors, ils renoncèrent au monde, distribuèrent leurs biens aux pauvres et entrèrent chacun dans un monastère séparé, où ils passèrent le reste de leur vie dans la pratique des vertus religieuses, pendant que leurs enfants restaient dans leur solitude.

L'Eglise honore la mémoire des parents et des enfants et les a mis tous les quatre au nombre des saints, en célébrant leur fête le 26 janvier.

Pratique. — Dieu est le Maître absolu de nos biens et de nos personnes, acceptons de lui avec résignation et, si possible, avec joie les biens et les maux qu'il voudra bien nous envoyer.

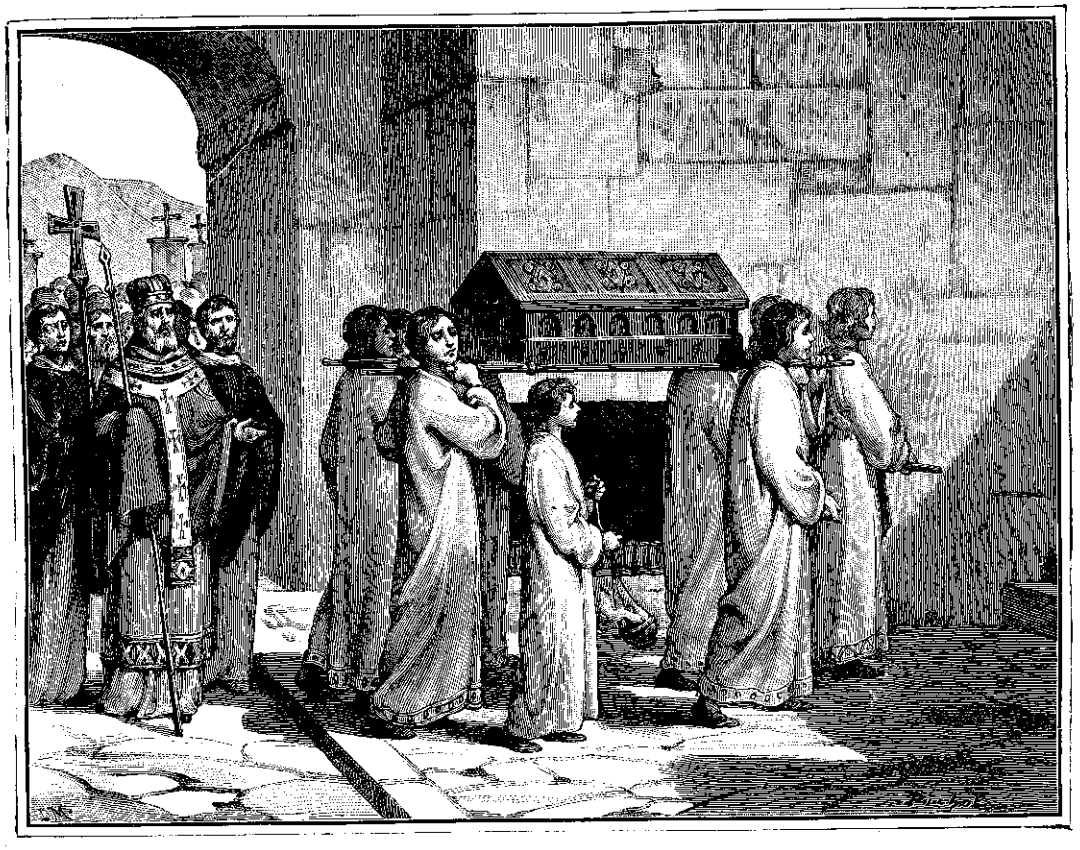
D. H.

SOURCES CONSULTÉES

Acta Sanctorum, t. II de janvier ; *Analecta bollandiana*, t. XXII, p. 377-394 ; *Revue augustinienne*, t. III, p. 459-464 ; Migne, P. G., t. CXIV, col. 1 014-1 044.

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT THÉODORE STUDITE
et de saint Joseph de Thessalonique en 844.

Fête le 26 janvier.



Translation des restes des saints Théodore et Joseph.

UNE FAMILLE DE MOINES
UNE CÉRÉMONIE TOUCHANTE
UNE MÈRE DE SAINTS

Une vêture singulièrement émotionnante avait eu lieu en l'année 781. Une famille de riches fonctionnaires édifiait alors Constantinople par sa piété. Là, sous les yeux de leurs parents, Photin et Théoctiste, sous les yeux aussi de leurs trois oncles paternels, quatre enfants épanouissaient toutes les grâces de la jeunesse et de la vertu : Théodore touchait à ses vingt-deux ans, Joseph en avait dix-neuf, Euthyme était un enfant de quatorze ans, au-dessus de qui souriait une jeune fille dont l'histoire n'a point conservé le nom.

Soudain, quittant son monastère de Bithynie, un moine vint à ce foyer. C'était saint Platon, le frère de Théoctiste. Platon brûlait d'amour pour la vie religieuse ; il répandit cet amour autour de lui, et bientôt, les dispositions du milieu étant excellentes, tous les habitants de la maison résolurent d'embrasser le monachisme simultanément.

Cette entrée en religion d'une famille entière ne laissa pas que de causer quelque émoi dans la capitale, surtout à la cour de l'impératrice Irène, où Photin et Théoctiste occupaient de très hauts emplois. Aussi, célébrée dans la ville même, la prise de voile de Théoctiste et de sa fille attira-t-elle une grande affluence de monde. Ce n'était pas chose banale, en effet, même chez les pieux Byzantins, que ce spectacle d'une femme se donnant à Dieu avec sa fille en présence de son mari, de ses trois fils et de ses trois beaux-frères, la veille même du jour où ce mari, ces trois fils et ces trois beaux-frères allaient à leur tour renouveler le même sa-

crifice. Emouvante à ce titre, la cérémonie le fut surtout par la scène imprévue qui la termina. Il faut laisser Théodore de Stoudion raconter lui-même cette scène :

« Nous étions là, dit-il, avec Platon, ne sachant trop si c'était pour une fête ou pour un deuil. Nous perdions notre mère ; déjà nous ne pouvions plus ni l'approcher ni lui parler avec la liberté de la veille. La pensée de l'imminente séparation nous serrait le cœur, car nous devions partir peu après afin de revêtir le froc, nous aussi, avec notre père. J'avais, en ce qui me regarde, atteint l'âge d'homme : aussi, malgré le chagrin et les sanglots que l'on comprend, je mêlais un sentiment d'action de grâces à ma douleur.

» Au contraire, le plus jeune de mes deux frères était encore tout enfant : quand sonna l'heure du départ, quand éclata l'instant suprême, avec des adieux, et des souhaits, et des cris, et des larmes, et des embrassements il courut à ma mère, se blottit contre son sein, s'attacha à elle désespérément, et il suppliait qu'elle le gardât encore un peu de temps à ses côtés, promettant qu'ensuite il obéirait docilement à ses désirs. Vous pensez que ce cœur de diamant fléchit, mollit, se brisa devant les supplications éplorées de l'enfant ? Mais point du tout. Ecoutez plutôt la réponse de la sainte femme. Victorieuse des sentiments qui tyrannisent le plus les entrailles des mères, elle prit un front sévère : « Mon enfant, dit-elle, si tu ne t'en » vas pas tout de suite de ton plein gré, c'est » moi qui te porterai de mes mains sur le » bateau. » L'enfant céda, nous nous quittâmes. Dans cette circonstance, si je ne m'abuse, ma mère venait de reproduire ce que l'histoire des quarante martyrs nous rapporte de cette chrétienne qui, voyant son fils survivre au supplice, s'empressa de le prendre et de le mettre elle-même sur la charrette en partance pour le bûcher. »

Telle était la mère de Théodore et de Joseph. A la grande leçon de courage donnée le jour de sa vêture, on devine sans peine tout ce qu'elle avait, durant ses leçons précédentes, versé de noblesse et d'énergie au cœur de ses enfants. Les deux aînés, plus en âge d'en tirer profit, ne devaient jamais cesser de montrer par leurs travaux et par leurs luttes qu'ils avaient été formés à une école d'intrépidité et de dévouement. Courageux et dévoués, ils étaient destinés à vivre sur les plus hauts sommets de l'héroïsme et à mériter ainsi les honneurs du triomphe que la capitale byzantine leur décerna, le 26 janvier 844.

LES CHEFS DES STUDITES EN 843
LE TOMBEAU PROVISOIRE DE SAINT THÉODORE

Ce triomphe, pour réussir, avait besoin d'organisateurs ; il les trouva dans Naucrace et dans Athanase.

Saint Naucrace était le chef des Studites et des Saccoudionites. Tandis que saint Théodore subissait l'exil et la prison, il l'avait suppléé en qualité d'économe ; lorsque saint Théodore était mort, il lui avait succédé en qualité d'abbé. Quant au moine Athanase, dès longtemps premier prêtre de Stoudion, il avait tenu compagnie à saint Joseph dans l'île de son internement, et maintenant il aidait Naucrace à porter le poids de ses responsabilités en le représentant à Saccoudion.

Des hommes de cette valeur et si dévoués à leur famille religieuse n'étaient évidemment pas d'humeur à ne rien faire pour glorifier les saints dont leur double monastère tirait tout son éclat et dont eux-mêmes avaient si longtemps reçu exemple et conseil.

Théodore avait rendu le dernier soupir le 11 novembre 826 au cap Acritas, sur la rive septentrionale du golfe de Nicomédie. Tenu hors de Stoudion durant sa vieillesse, il n'avait pu y pénétrer après sa mort. Ses disciples, impuissants contre le mauvais vouloir de l'empereur Michel II, s'étaient vus dans l'obligation de ne l'ensevelir qu'à mi-chemin de Constantinople, dans cette île de Prinkipo qui sert de reine à l'archipel des Princes. Et, depuis, le corps bien-aimé restait en ce lieu, objet de visites nombreuses quand le pouvoir se montrait moins ombrageux, objet de visites discrètes quand la persécution battait son plein.

LE SORT DES RESTES MORTELS DE SAINT JOSEPH

Joseph, de son côté, ne jouissait pas d'un sort meilleur. Il avait succombé le 15 juillet 832 au fond de la Thessalie, dans un coin de terre inhospitalier. Soit barbarie des iconoclastes, soit toute autre cause, son cadavre était resté sans les suprêmes honneurs de la sépulture, dédaigneusement abandonné sur le sol en un lieu boisé et marécageux.

Les plantes qui poussaient en cet endroit et les terres qu'y entraînaient les fortes pluies avaient eu vite fait de le recouvrir à moitié et de le consumer. Des chairs, des os, de tout ce qui naguère composait ce corps, il ne restait plus rien, presque plus rien, lorsque des mains pieuses avaient pu tenter furtivement de réparer l'outrage posthume. Qu'avaient-elles réussi à recueillir ? Un petit lot d'ossements, quelques pincées de cendres à peine. Encore, par crainte de la persécution, ces précieux débris se conservaient-ils dans une cachette lointaine.

Un acte éclatant de réparation s'imposait à l'égard de saint Théodore et de saint Joseph. Attachés comme ils l'étaient aux gloires de leur famille monastique, les chefs studites ne pouvaient que s'employer avec zèle à l'œuvre de cette réparation.

LES GLOIRES DES DEUX FRÈRES THÉODORE ET JOSEPH — LEURS ACTIONS ET LEURS SOUFFRANCES

Que les saints studites fussent dignes d'une solennelle translation, Naucrace et Athanase n'avaient point tort de le penser. Il est en effet très peu de caractères aussi vaillants, très peu d'âmes aussi hautes dans les fastes de l'Eglise byzantine. Nul chrétien, s'il n'est un lâche, ne peut les connaître sans les admirer. Sur tous les champs de labeur où se déploie leur activité, sur tous les champs de bataille où flotte leur drapeau, fleurit comme à plaisir la leçon qu'il faut prendre, l'exemple qu'il faut suivre, la vertu qu'il faut imiter.

Restaurateurs du monachisme, Théodore

et Joseph prennent une part très large au renouveau de vie religieuse qui marque, dans l'Orient byzantin, le règne de l'impératrice Irène et de ses premiers successeurs. En 781, ils suivent leur oncle au pied de l'Olympe de Bithynie, et ils y fondent avec lui le monastère de Saccoudion : par leurs soins, toutes les causes de relâchement en sont bannies, toutes les occasions de rapports avec le monde en sont exclues. En 799, à la demande d'Irène, ils s'établissent à Constantinople, dans le monastère de Stoudion ; grâce à eux, le nombre des moines, qui était à peine de huit ou neuf, se trouve porté, en quelque dix ans, à près d'un millier.

Vengeurs de la morale évangélique, Théodore et Joseph se dressent contre des têtes couronnées plutôt que de paraître jouer le rôle de complices. Le jeune empereur Constantin IV a divorcé, en 795, pour mettre sur le trône la cubiculaire Théodote, qui est leur propre cousine : ils repoussent les offres de cet homme et les caresses de cette femme, ils se font incarcérer au fort de Cathares en 796, ils se font jeter dans un cachot de Thessalonique en 797. Plus tard, quand l'empereur Nicéphore Ier multipliera ses faveurs aux partisans de ce mariage maudit, ils lui résisteront avec la même ardeur, au prix des plus grands sacrifices.

Défenseurs de la discipline ecclésiastique, Théodore et Joseph tiennent tête par deux fois à toutes les autorités civiles et religieuses de Constantinople. Ils goûtent les rigueurs de la colère impériale en 806. Pourquoi ? Parce qu'ils ont dit bien haut que Nicéphore Ier est allé contre les saints canons en donnant pour successeur au patriarche Taraise un simple laïque.

En janvier 809, ils subissent les condamnations d'un Concile et les persécutions de la cour. L'un, abbé de Stoudion, est privé de sa charge ; l'autre, archevêque de Thessalonique, est déposé de son siège ; tous deux, avec leur oncle, sont incarcérés, tour à tour, en trois ou quatre prisons, puis confinés séparément durant une trentaine de mois sur les îlots de l'archipel des Princes. Pourquoi ? Parce qu'ils ont refusé d'accepter la sentence anticanonique qui vient de réadmettre à l'autel le prêtre coupable d'avoir béni l'union adultère de Constantin VI.

Prédicateurs de la doctrine catholique, Théodore et Joseph se montrent les inlassables adversaires des iconoclastes, en dignes neveux de ce Platon qui a prononcé le discours d'ouverture du Concile de Constantinople en 786, et qui a figuré parmi les conseillers du patriarche Taraise au Concile œcuménique de Nicée en 787. Quand Léon V l'Arménien rétablit officiellement l'hérésie, ils supplèent le patriarche saint Nicéphore, déposé pour sa foi, et rallient ouvertement toutes les résistances orthodoxes.

Ils payent leur audace par des flagellations, par des emprisonnements, par des relégations lointaines, traînés de fort en fort et d'exil en exil. Même après la fête de Noël 820, qui voit périr Léon V, ils souffrent encore, forcés de vivre loin de chez eux, sous les yeux d'une police exigeante. Ils souffrent jusqu'à la fin, jusqu'au jour où la mort vient prendre l'abbé, en 826, et l'archevêque, en 832.

Organisateurs du culte liturgique, Théodore et Joseph consacrent les rares accalmies de leur carrière monastique à régler la marche générale et les divers détails des offices propres au temps du Carême. Ils amendent parfois les pièces préexistantes et les coordonnent ; plus souvent, ils sollicitent les inspirations de la grâce et, poètes de la prière, composent les magnifiques hymnes par où l'Eglise grecque ne cessera jamais de célébrer au chœur les mystères douloureux du Christ en marche vers le Golgotha.

Auteurs d'écrits religieux, Théodore et Joseph prêchent par leur plume ce qu'ils prêchent par leur conduite et par leurs actions. L'abbé est polémiste dans ses réfutations de l'iconoclasme, il est guide spirituel dans ses instructions monastiques, il est orateur dans ses panégyriques divers ; il est tout cela simultanément dans l'inappréciable recueil de ses lettres. L'archevêque, moins fécond, se recommande pourtant par ses discours ; il se recommande aussi par les iambes vengeurs que sa muse darde en se jouant contre les partisans de l'adultère et de l'iconoclasme.

Tels sont les titres d'honneur que l'histoire nous montre dans les deux illustres frères. Tels étaient les titres qui pressaient Naucrace et Athanase d'agir activement pour eux en 843.

TRIOMPHE DE L'ORTHODOXIE EN 843

En 843, comme dit un auteur byzantin, l'hiver de l'hérésie venait de finir, le printemps de la vérité ouvrait des fleurs et promettait des fruits.

Jusque-là, tantôt sournois et tantôt violent, le règne de l'iconoclasme s'était prolongé. Il n'eût pas fait bon, lui régnant, glorifier des martyrs de l'orthodoxie en transportant leurs restes. D'ailleurs, où les transporter ? Stoudion, vide à peu près de moines, languissait aux mains des hérétiques ; Saccoudion aussi. Les disciples les plus dévoués ne pouvaient qu'attendre, pour honorer leurs maîtres, des jours meilleurs.

Théophile ayant rendu l'âme, le 20 janvier 842, sa veuve Théodora gouvernait. Or, Théodora était pieuse, elle aimait les saintes images. Doucement, de manière à ménager la mémoire de son mari, de manière aussi à écarter l'un après l'autre tous les obstacles, elle avait gagné les soldats mal disposés, conquis les politiques peu favorables, dépossédé le patriarche hostile, rendu possible la grande révolution religieuse chère à son cœur. Et, en mars 843, la vérité avait triomphé : au début du mois, saint Méthode avait pris la place de l'iconoclaste Jean VII au patriarcat ; le 11, premier dimanche du Carême, une fête de toute solennité avait consacré le triomphe définitif de l'orthodoxie. L'heure donc paraissait tout indiquée pour ramener dans leur couvent les illustres victimes de la persécution iconoclaste.

POURPARLERS EN VUE DE LA TRANSLATION DES SAINTS STUDITES

Sans retard, Naucrace et Athanase entamèrent des négociations dans ce but auprès de l'impératrice et du patriarche. Ces deux

personnages, comme bien l'on pense, ne pouvaient que souscrire en principe au désir des chefs studites ; mais il était de leur devoir, parce que responsables au point de vue politique et religieux, d'enlever tout caractère provocateur à la manifestation projetée.

L'esprit studite, il faut bien le dire, n'avait pas que des admirateurs. Dans les milieux vaguement amis de la vérité, où l'on se piquait de libéralisme, et dans ceux, fertiles en lâchetés, où l'on parlait de tolérance, les moines de Stoudion faisaient scandale par l'intransigeance de leur doctrine et la hardiesse de leurs entreprises. Peut-être, à vrai dire, avaient-ils parfois oublié que le zèle ardent ne doit jamais manquer de prudence et de modération. Théodore et Joseph avaient eu raison, vu les circonstances, de mener bataille contre toutes les compromissions qui les entouraient ; mais peut-être leurs disciples de 843, sous prétexte de les imiter, dépassaient-ils un peu la mesure.

Cet état de chose devait donner à réfléchir au saint patriarche Méthode et à la sainte impératrice Théodora. Un autre sujet de réflexion résidait dans ce fait que beaucoup interpréteraient le triomphe des saints studites comme une condamnation des saints patriarches Taraise et Nicéphore. Ces deux prélats avaient leurs partisans dévoués, et ils le méritaient pour l'éclat de leurs vertus et de leurs services. Ils étaient morts, l'un et l'autre, pleins d'amour et d'admiration pour les Studites ; mais enfin, à deux ou trois reprises, leur politique de conciliation s'était durement heurtée à la politique d'énergie suivie par saint Théodore et par saint Joseph.

Il s'ensuivit un peu de lenteur dans la marche des pourparlers engagés par Naucrace et Athanase. A la fin, pourtant, leurs efforts furent couronnés de succès, et l'annonce de la prochaine translation se répandit aux quatre coins de Constantinople.

FÊTES DE LA TRANSLATION ET DE LA DÉPOSITION DES RELIQUES

La grande cérémonie eut lieu le 26 janvier 844. Elle comporta l'entrée simultanée à Stoudion des précieuses reliques de saint Théodore et de saint Joseph, car les promoteurs de la fête voulurent, comme il fallait s'y attendre, donner en même temps les mêmes honneurs à ces deux frères qu'avait toujours animés le même amour de la vérité et de la vertu.

L'aîné arriva par mer de l'Orient ; le cadet arriva par terre de l'Occident.

A Prinkipo, dans le tombeau où il reposait depuis dix-huit ans, le corps de l'higoumène saint Théodore était apparu intact, parfaitement conservé. Quelle joie pour ses disciples de le retrouver ainsi, tout à coup, avec l'air de calme beauté répandu sur lui par la mort, avec ses traits austères et doux tout ensemble ! Tous les Studites, tous les Saccoudionites étaient accourus pour le contempler. Avec eux, avec aussi des moines étrangers et d'autres amis, Athanase et Naucrace avaient fait la glorieuse levée de ce trésor. Le déposer dans une embarcation au milieu des lumières et de l'encens, l'escorter sur les flots parmi les hymnes et les acclamations, le débarquer sur le rivage occupé par les vignes de Stoudion, telle avait été la première partie de la fête. Maintenant le corps précieux était là, prêt à pénétrer dans l'enceinte conventuelle.

D'autre part, du lieu sûr qui les recélait, les restes non moins précieux de l'archevêque saint Joseph avaient été apportés dans une châsse, à proximité des portes du couvent. Ils étaient prêts, eux aussi, à franchir le seuil dès que sonnerait l'heure définitive du triomphe.

L'heure sonna. Devant l'immense foule accourue de tous les quartiers et de tous les faubourgs, devant l'armée des prêtres et des moines recrutée en mille églises et en mille couvents, Théodore et Joseph firent leur entrée solennelle à Stoudion, simultanément, fraternellement.

Ils furent exposés dans le narthex. Ainsi l'exigeaient les sentiments d'amoureuse dévotion qui restaient inassouvis et qu'il fallait satisfaire. Deux jours durant, devant eux, le flot des pèlerins s'écoula. L'impératrice Théodora voulut envoyer de riches offrandes. Le patriarche Méthode tint à venir en personne.

C'est le patriarche qui présida lui-même, avec tout son clergé, à la cérémonie finale de la déposition. Dépouillé de son vieux costume de moine, qui avait beaucoup souffert dans la tombe, le corps de saint Théodore venait d'être revêtu d'ornements nouveaux. Il fut descendu, avec les restes de saint Joseph, dans le caveau sanctifié où les reliques de saint Platon dormaient leur dernier sommeil depuis bientôt trente ans.

Riche de ce triple trésor, l'église de Stoudion l'a-t-elle toujours conservé ? Elle existe encore aujourd'hui, avec des murs refaits plus tard, il est vrai, mais avec ses fondations anciennes, sous le nom de mosquée de Mir-Akhor Djami. Il se pourrait même que l'Institut archéologique russe de Constantinople ait retrouvé les précieuses reliques dans les fouilles qu'il a accomplies récemment et sur lesquelles il n'a pas encore donné de rapport détaillé.

SOURCES CONSULTÉES

Vie et œuvres de saint Théodore Studite, dans MIGNE, *Patrologie grecque*, t. XCIX ; *Translation des saints Théodore et Joseph*, discours grec inédit.

SAINTE DÉVOTE, VIERGE ET MARTYRE

PATRONNE DE MONACO

Fête le 27 janvier.

Le corps de sainte Dévote, vierge et martyre, déposé dans une barque, au milieu des fleurs, par les chrétiens de Corse, est dirigé par une blanche colombe vers les rivages de Monaco.

UN NOUVEAU PARFUM

Cinq siècles avant Jésus-Christ, des navigateurs phéniciens, sillonnant la Méditerranée sur leurs barques légères, établirent, au lieu où s'élève aujourd'hui Monaco, un riche comptoir qu'ils placèrent sous la protection d'Hercule, et l'appelèrent « sa demeure unique ou préférée, *Monos-oïkos* ».

Sa position favorable et la fertilité de son territoire y attirèrent bientôt une colonie nombreuse, les oliviers s'étalèrent sur ses coteaux et, près de la plage, les essences les plus variées répandirent leur parfum.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, saint Nazaire, envoyé de Rome en Ligurie, y vint porter, pendant son séjour à Cimiez, près de Nice, les premières semences de la religion du Christ.

Au IVe siècle, une chrétienté florissante s'y était formée. Bien des fidèles ont dû paraître devant César et confesser leur foi en versant leur sang pour Jésus-Christ, sur cette terre privilégiée. Monaco, en effet, n'était pas loin de la voie Cornélienne que suivirent souvent les empereurs en se rendant à Rome, à Arles et à Lyon. Malheureusement, l'histoire ne nous a pas transmis leurs noms.

Monaco a pris pour patronne une jeune sainte qui, probablement, n'avait jamais foulé son sol, mais que le ciel semble lui avoir envoyée après sa mort pour le protéger.

Vers les premiers jours du printemps de l'année 303, les habitants virent arriver dans leur port un esquif sans voiles, poussé par le vent et conduit par une blanche colombe qui voltigeait à sa proue. C'étaient les reliques de sainte Dévote qui venaient se reposer au milieu des fleurs de l'antique cité maritime. A partir de ce jour, Dévote devint la patronne de la ville, et Monaco compta un parfum de plus sur ses rivages, le plus suave et le plus durable de tous, le parfum de la sainteté.

LES PREMIÈRES FLEURS

Sainte Dévote était née en Corse, vers l'année 283 de l'ère chrétienne. Quelques historiens ont voulu placer son berceau à Nice, non loin de Monaco; mais le plus grand nombre la disent originaire de Mariana, vieille cité romaine, construite sur la plage orientale de la Corse.

Cette ville, aujourd'hui détruite, était alors la résidence du gouverneur. L'île, appelée avec la Sardaigne « la nourrice de Rome », était tout entière aux mains de riches patriciens qui la faisaient cultiver par leurs esclaves. La foi chrétienne y avait pénétré de bonne heure.

Les parents de notre Sainte, très riches en possessions territoriales, étaient cependant encore païens. La jeune enfant, selon l'usage toujours en vigueur chez les patriciennes de Rome, fut confiée par sa mère à une nourrice. Celle-ci, instruite dans la foi chrétienne, éleva l'enfant, et, dès que Dévote commença à pouvoir comprendre quelque chose, elle lui enseigna les premières vérités de la religion véritable. Par une inspiration de la Providence, elle osa même (ce qui ne pourrait pas être imité en toute circonstance) faire baptiser la jeune fille avant de la rendre à ses parents, et elle lui donna le nom chrétien de Dévota, « consacrée à Dieu. »

Dieu féconda ces premières semences jetées dans le cœur de l'enfant, et les anciens Actes nous la montrent, toute jeune encore, adonnée à l'étude de l'Ecriture Sainte et à la pratique de la prière.

Elle infligeait à sa chair délicate des mortifications terribles. Son abstinence était si rigide que, pendant longtemps, elle ne rompit le jeûne que le jour de Pâques. C'est en s'entourant ainsi d'épines, selon le conseil de l'Ecriture, qu'elle gardait la fleur de sa virginité et de son innocence.

LES ÉPINES

Ce genre de vie et d'autres indices nous autorisent à croire qu'elle avait perdu de bonne heure ses parents et qu'elle vivait ainsi, dans la maison de ses pères, en compagnie de quelques jeunes filles qu'elle formait à la pratique de la vertu. Nous les verrons, après le martyre de la Sainte, venir embaumer le corps de leur maîtresse et s'éloigner de la plage en pleurant quand la barque qui emporte les précieuses dépouilles abandonne la Corse.

Quelques années plus tard, nous trouvons notre Sainte dans le palais d'Eutichius, appelé par les Actes « sénateur et président, homme de grande autorité ». C'était peut-être un de ses parents. Eutichius était, lui aussi, païen, mais laissait à Dévote toute liberté de pratiquer sa religion.

Cependant, effrayé des continuelles mortifications de la Sainte et du dépérissement qui en résultait, il chercha à lui persuader de mitiger quelque peu son genre de vie; mais elle lui répondit avec une éloquence si douce et si persuasive qu'Eutichius n'osa plus insister.

Un jour même, il vit la figure de la Sainte devenir si lumineuse pendant qu'elle lui répondait, qu'il ne put en fixer l'éclat. Les reproches du sénateur se changèrent dès lors en louanges, et la prière que Dévote fit en mourant semblerait indiquer qu'il se convertit à la foi chrétienne avant de quitter ce monde.

Mais ces épreuves volontaires n'étaient rien, en comparaison des souffrances plus cruelles qui allaient fondre sur Dévote.

L'ORAGE

Depuis longtemps, un orage terrible menaçait d'éclater. L'empereur Dioclétien avait toujours résisté aux réclamations de ses collègues qui voulaient de nouveaux décrets de persécution : « Les chrétiens, disait-il, ne demandent qu'à mourir. » Il céda cependant à la fin. A l'instigation du César Galère, qui mit deux fois le feu à son palais de Nicomédie, pour en accuser les chrétiens, l'empereur envoya consulter l'oracle d'Apollon à Milet. La Pythonisse se plaignit d'être muette sur son trépied : « Les justes répandus sur la terre m'empêchent de dire la vérité », répondit l'oracle, et les prêtres déclarèrent que ces justes étaient les chrétiens. La persécution fut résolue, terrible cette fois. L'empereur était décidé à exterminer le nom chrétien. L'ère des martyrs, comme on a justement appelé cette époque, s'ouvrit en Orient et s'étendit sur tout le monde romain.

LA PREMIÈRE MOISSON

Maximien Hercule, empereur d'Italie et d'Espagne, reçut avec joie les courriers dépêchés par Dioclétien pour lui porter les décrets de persécution. Il exécuta ses ordres avec la férocité d'un sauvage de la Dacie; il envoya aussitôt dans les provinces de nouveaux gouverneurs chargés de rechercher et de mettre impitoyablement à mort tout ce qui portait le nom de chrétien.

Alors commence cette moisson de tendres épis au milieu desquels notre Sainte brille d'un éclat particulier. Agnès, la jeune fleur romaine, le modèle des vierges, est fauchée à treize ans avec Emérentiana, sa sœur de lait; Eulalie, ce parfum des Espagnes, s'envole dans sa douzième année; Lucie, la bonne odeur de Sicile, meurt au sortir de l'adolescence. De son île de Corse, notre Sainte, dans la fleur de la jeunesse, s'élance à son tour à la suite de l'Agneau et va rejoindre ses compagnes dans les jardins embaumés de l'Epoux.

Barbarus, nouveau gouverneur envoyé par Maximien, aborda en Corse vers la fin de l'année 302.

C'était, ainsi que son nom semble l'indiquer, un de ces Daces à demi sauvages que Maximien, leur compatriote, avait amenés à sa suite des rives du Danube.

A peine débarqué dans l'île, Barbarus, selon l'usage romain, ordonna un sacrifice aux dieux protecteurs de la province. Il réunit au temple tout ce que Mariana renfermait de patriciens et d'officiers de l'empire. Eutichius y fut invité, et y vint avec toute sa famille.

Le sacrifice fut suivi d'un banquet où le raffinement du goût romain se trouva mêlé aux grossières habitudes introduites à la cour vers la fin de l'empire. La joie fut brillante et l'on vint à parler des chrétiens et de leurs progrès dans l'île. Barbarus, s'adressant aux amis des dieux réunis autour de lui, se promettait une victoire facile, jurant qu'au prochain sacrifice, les temples verraient sous leurs portiques tous ces sectateurs ignorants d'une religion abhorrée.

LA PRIÈRE D'UNE SAINTE

Les invités répondirent en promettant leur concours pour cette œuvre de régénération sociale. Les dénonciations commencèrent. Une des premières victimes signalées au gouverneur fut notre Sainte.

Eutichius, interrogé sur sa conduite envers Dévote, refusa de répondre. Bien plus, blessé dans son honneur par les paroles de quelques délateurs avides de récompenses, il prit, en présence de tous les invités, la défense de la Sainte, qu'il avait recueillie dans son palais.

Barbarus fut profondément blessé de cette résistance qu'il rencontrait dans Eutichius; il connaissait d'ailleurs l'autorité dont jouissait le noble patricien à Mariana. Il dissimula cependant; mais, quelques jours après, Eutichius était trouvé mort dans sa demeure. Un poison subtil avait eu raison de sa fermeté.

Ce fut la première victime de Barbarus. Le sénateur mourait presque martyr de la foi, puisqu'il succombait pour défendre les adorateurs de Jésus-Christ. Les prières de Dévote lui obtinrent peut-être la grâce du salut, car nous voyons la Sainte, au moment d'expirer, adresser à Dieu cette prière : « O Dieu des vertus, qui scrutez les cœurs et sondez les reins, qui avez créé toute chose par une seule parole, écoutez la prière de votre humble servante! Recevez au nombre de vos élus votre serviteur Eutichius, mis à mort à cause de moi, par un impie adorateur des démons. »

LA LUTTE

A peine débarrassé d'Eutichius, le persécuteur envoya ses cohortes au palais du patricien et s'empara de la jeune Dévote. La vierge chrétienne comptait à peine dix-neuf ans; les jeûnes et les mortifications avaient exténué son corps et changé son visage ; mais, sous ces traits de la pénitence, un éclair de beauté céleste brillait encore. Sa noble origine se reflétait dans son attitude ferme, et la grâce de son maintien imposait à tous un religieux respect. Semblable à ces roses qui baissent la tête sous l'effort de la tempête, mais conservent leur fraîcheur et leur beauté, la vierge chrétienne parut sans s'effrayer devant le gouverneur. La prière l'avait préparée à la lutte. Pendant qu'on la conduisait à Barbarus, elle ne cessait de répéter le psaume que chantait David dans ses afflictions : *Seigneur, venez à mon aide, Seigneur, hâtez-vous de me secourir!*

Arrivée au tribunal du gouverneur, elle reçut l'ordre d'apostasier : « Sacrifie aux dieux! lui dit le préfet.

— J'offre tous les jours un sacrifice de louanges au vrai Dieu, répondit la jeune fille.

— Sacrifie aux dieux, reprit Barbarus.

— Vos idoles de métal et de pierre, je les méprise et je les déteste. »

Le juge, furieux, ordonna qu'on lui meurtrît la bouche, comme aux blasphémateurs. La vierge souriait aux anges qui assistaient à son martyre et chantait toujours. On lui lia ensuite les pieds et les mains, et on la traîna longtemps sur un terrain semé de pierres aiguës. Mais la victime souriait et chantait encore : « O Seigneur, je vous rends grâces de me rendre digne de la couronne du martyre. »

UN NOUVEAU SUPPLICE

Ce calme et cette sérénité de la jeune chrétienne exaspéraient Barbarus; il ordonna qu'elle fût étendue sur le chevalet.

Le chevalet était un instrument de supplice composé d'une longue pièce de bois arrondie, supportée par des pieds; aux deux extrémités étaient placées deux roues autour desquelles venaient s'enrouler deux cordes. Le patient, étendu sur le terrible instrument, avait les pieds attachés à l'une des deux roues, pendant que les mains, réunies au-dessus de la tête, étaient liées à l'autre.

Au signal du juge, les bourreaux mettaient en mouvement les deux roues, et le corps du supplicié était ainsi tiré en sens contraire. Les douleurs causées par cette dislocation lente et continue étaient horribles.

Notre Sainte y fut placée et, sous l'étreinte des cordes, son corps délicat fut ainsi torturé pendant plusieurs heures. Aux souffrances causées par la rupture des nerfs et la dislocation des os, venait s'ajouter, pour la jeune fille, la honte de se voir ainsi exposée aux regards de toute cette soldatesque éhontée.

LA COURONNE

Dévote, cependant, souriait encore. Elle priait toujours, et l'amour de son divin Epoux soutenait le courage de cette martyre de vingt ans. Une dernière fois, elle ouvrit la bouche pour faire monter vers le ciel cette prière : « O Seigneur, ô mon Jésus, recevez mon âme, c'est pour vous que j'endure ces tourments. »

Son âme s'envola avec cette prière auprès de son céleste Epoux. Une blanche colombe sortit de sa bouche et prit son vol vers les cieux. C'était l'image de son âme, innocente comme la colombe et comme elle, soupirant après son bien-aimé.

C'est, à ce qu'on croit, le 26 janvier de l'année 303. Dévote était à peine entrée dans sa jeunesse et déjà elle avait parcouru une longue carrière. Elle recevait la palme et la couronne des vainqueurs.

AUTOUR DE SON CORPS

Dieu a promis dans l'Ecriture de ne point laisser périr, abandonnés, les ossements de ses justes, mais de les faire germer comme la semence jetée dans un champ fertile. Aussi, ne voulut-il point laisser aux mains des persécuteurs les restes de sa bien-aimée.

Barbarus avait ordonné que le corps de la Sainte, après être resté tout un jour exposé aux insultes de la populace, fût brûlé le lendemain et les cendres jetées au vent. C'était le dernier affront infligé à un supplicié, car d'ordinaire, la

loi romaine permettait aux parents et aux amis de réclamer le corps du criminel.

Mais, pendant la nuit, deux envoyés de Dieu, le prêtre Bennatus et le diacre Appollonius vinrent avec les anciennes compagnes de la Sainte et obtinrent des gardiens le corps de la martyre. Les jeunes filles l'embaumèrent avec des parfums et le déposèrent dans un riche cercueil, enveloppé dans les étoffes précieuses qu'elles avaient apportées.

Mais, hélas! ce trésor qu'elles eussent voulu garder toujours allait s'éloigner de la patrie.

UNE COLOMBE POUR PILOTE

Bennatus et Appollonius craignaient, non sans raison, la fureur de Barbarus quand il apprendrait l'enlèvement du corps. Désespérant de sauver des mains des soldats les précieuses reliques, ils les déposèrent à la hâte dans une barque appartenant à un chrétien du nom de Gratien. Ils quittèrent le rivage avant la fin du jour, laissant dans la douleur les compagnes de la jeune martyre, et gagnèrent la haute mer, pour se rendre en Afrique.

Vers le soir, une violente tempête les assaillit; la barque fut endommagée et les pieux voyageurs semblaient sur le point de périr avec leur précieux dépôt, mais Dieu veillait sur la dépouille mortelle de sa servante.

Gratien, après avoir travaillé toute la nuit, au lever de l'aube remit le gouvernail entre les mains du prêtre. Brisé par la fatigue, il s'endormit au plus fort de la tourmente. Pendant son sommeil, il crut voir la vierge martyre lui indiquer un autre chemin et lui promettre le calme s'il dirigeait son esquif vers les plages de la Gaule. Une colombe devait lui servir de guide.

Il se lève aussitôt et achemine vers l'Europe sa frêle embarcation. A l'instant, la mer se calme, et une blanche colombe, s'échappant de la bouche de la martyre, voltige à l'avant du bateau. La barque glissait rapide sur les ondes dans la direction de Monaco.

Joyeux, les voyageurs entonnent des cantiques et aperçoivent bientôt une baie paisible protégée par deux légers promontoires. La petite barque, toujours guidée par la colombe, s'engage dans l'anse et vient toucher terre.

Les chrétiens de Monaco, attirés au port par la colombe symbolique, reçurent le corps de la Sainte avec transport.

Au fond du golfe, une charmante vallée plantée d'orangers et de fleurs s'ouvre entre deux collines. C'est à l'entrée de ce vallon, appelé Gaumates, qu'ils déposèrent la martyre.

LA PREMIÈRE CHAPELLE

Des branches d'olivier et d'oranger furent le premier abri de sainte Dévote dans sa nouvelle patrie. Mais, après les persécutions, une église ne tarda pas à s'élever sur son tombeau. Des miracles récompensèrent la foi des fidèles qui y venaient prier. Un peu plus tard, on construisit à côté de l'église un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, pour veiller à la garde du précieux trésor.

La pieuse cité de Monaco, visiblement bénie par Dévote, n'avait pas tardé à la prendre pour patronne. Dieu semblait l'avoir envoyée de Corse pour veiller sur la petite chrétienté. Cette protection de la Sainte devait se faire sentir plus d'une fois d'une manière frappante dans la suite des siècles.

LES GRIMALDI ET SAINTE DÉVOTE

La position délicieuse occupée par Monaco n'était pas sans attirer l'attention des peuples de la Méditerranée.

Soumis d'abord à Clovis, après avoir été longlemps au pouvoir des Romains, il fut enlevé à ses successeurs vers 574 par les Lombards et plus tard par les Arabes. Charlemagne suivit plus d'une fois le littoral méditerranéen pour se rendre en Italie; il en chassa les ennemis et y fonda un grand nombre d'églises. Sans doute, il vint s'agenouiller sur le tombeau de la martyre du Christ: le grand roi avait coutume de visiter les reliques des saints des pays qu'il traversait dans ses expéditions guerrières.

Mais, après la mort de Charles, les Sarrasins, un moment retenus, se précipitèrent de nouveau comme un torrent dévastateur sur ces riantes contrées. En 891, une de leurs bandes, débarquée en Provence, passa l'Estérel et ravagea tout le littoral. La défense s'organisa partout; la féodalité était déjà puissante à cette époque, et les comtes de Nice, les seigneurs de Castillon et de Roquebrune, fièrement perchés sur leurs rochers, résistèrent en braves.

Mais les plus vaillants furent les Grimaldi, établis à Monaco même. Gibelino Grimaldi les chassa entièrement en 968 et fut confirmé dans la jouissance de tous ses fiefs. Prince religieux et brave, il avait appelé à son secours la patronne de la cité et elle l'avait rendu victorieux. Les Grimaldi devinrent, dès ce jour, les gardiens et les protégés de sainte Dévote.

Cette tradition s'est perpétuée à travers les âges et, plus d'une fois, la Sainte récompensa par la victoire le zèle de ses pieux gardiens. En 1509, 1549 et 1584, pendant les longues guerres d'Italie et les guerres de religion, Monaco, assiégé par les ennemis, se vit délivré par sainte Dévote. Elle apparut au-dessus de la ville et repoussa les assaillants.

La famille des Grimaldi s'éteignit dans la descendance masculine en 1731; l'héritière porta ses droits dans celle de Matignon, qui conserva le nom et les terres des Grimaldi. Les nouveaux princes, jusqu'à Charles III et son fils Albert Ier, conservèrent pour la Sainte l'amour et la religion de leurs ancêtres.

Les reliques de sainte Dévote reposent aujourd'hui dans l'église cathédrale reconstruite avec magnificence, grâce aux libéralités de Charles III et au zèle de l'aimable Mgr Theurot, le premier évêque titulaire de la principauté.

L'ancien oratoire de Gaumates, où reposa d'abord la Sainte, a été remplacé, en 1870, par une élégante chapelle; on retrouva à cette époque, dans les murs de la crypte, deux cercueils en plomb; renfermant deux corps, probablement ceux de Bennatus et d'Appollonius, les deux compagnons de Dévote.

Tous les ans, le 27 janvier, une procession générale se rend à la cathédrale, à l'ancienne chapelle de la Sainte, en suivant les contours sinueux du chemin bordé de fleurs qui mène au château seigneurial. Le prince, entouré de sa cour, y assiste avec toutes les autorités de la Principauté.

Sainte Dévote, du haut du ciel, semble sourire à cette fête. La grâce de l'enfant, la pureté de la vierge, l'héroïsme de la martyre, la majesté de l'épouse du Christ, dominent toute cette scène, élevant jusqu'au ciel les imaginations et les cœurs.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 27 janvier.

Jean, que son incomparable éloquence fit surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire *bouche d'or*, était né à Antioche, l'an 344, de parents chrétiens et de noble condition. Son père, appelé Second, officier distingué de l'armée de Syrie, mourut prématurément, laissant dans les larmes sa jeune femme Anthusa et son fils Jean, à peine sorti du berceau.

Veuve à l'âge de vingt ans, riche des dons de la nature et des grâces de la vertu, Anthusa refusa de convoler à de nouvelles noces, pour se consacrer au service de Dieu, à l'éducation de son fils et à la mémoire de son époux. Le fameux rhéteur païen Libanius ne put s'empêcher de dire un jour, en parlant d'elle : « Quelles femmes il y a parmi les chrétiens! »

Libanius était le plus célèbre professeur des belles lettres de son siècle; Jean fut son élève et il dépassa tous ses condisciples. Il reçut aussi des leçons de philosophie d'Adragantius; et, à vingt ans, il débuta dans la carrière du barreau. Les discours du jeune avocat firent l'admiration de Libanius et de tous les amateurs d'éloquence.

DEUX AMIS

Cependant, par un regrettable abus, trop fréquent alors, Jean n'était pas encore baptisé. Flatté par les applaudissements du monde, séduit par des rêves de gloire humaine, il aimait les théâtres, et sa vie, que Dieu voulait

Saint Jean Chrysostôme
(D'après une fresque de Fra Angelico, dans la chapelle de Saint-Nicolas, au Vatican.)

rendre si utile à son Eglise, semblait devoir s'écouler dans la vanité.

Heureusement, parmi les nombreux condisciples, amis du jeune orateur, il s'en trouvait un, plus cher et plus intime que tous les autres, qui se nommait Basile : c'était un chrétien non moins vertueux qu'aimable et instruit. « Vint un jour, dit Chrysostôme, où Basile, ce bienheureux serviteur de Jésus-Christ, résolut d'embrasser la vraie philosophie de l'Evangile, la vie monastique... mais comme il était bon par excellence, il s'obstina à rester mon ami. » L'exemple et les exhortations de Basile déterminèrent peu à peu son ancien condisciple à s'instruire sérieusement de la religion chrétienne, plus belle que toutes les philosophies païennes; et, à l'âge de vingt-cinq ans, Jean reçut le baptême des mains de saint Mélèce, évêque d'Antioche.

« Depuis ce jour, dit son historien Paladius, je défie qui que ce soit de prouver que Jean Chrysostôme ait prononcé une parole de blasphème, de médisance ou de mensonge, se soit livré à un seul moment de colère, ou ait souffert qu'on tînt devant lui, même sous forme de plaisanterie, des propos injurieux contre le prochain. » C'est sans doute aussi à cette époque que le nouveau chrétien fit le pèlerinage de Jérusalem.

Malgré de si rapides progrès dans la vertu,

Basile n'était pas encore satisfait : il aurait voulu entraîner son ami à sa suite dans la voie parfaite des conseils évangéliques. Après bien des résistances, Jean, mesurant la vanité des choses de ce monde par la grande pensée de l'éternité, résolut de quitter Antioche pour aller se faire moine au désert. « Mais les touchantes instances de ma mère, dit-il, me privèrent du bonheur que Basile voulait me procurer... Elle me prit la main, me conduisit dans son appartement, et m'ayant fait asseoir près du lit où elle m'avait donné le jour, elle se mit à pleurer. Puis, en sanglotant, elle me dit des choses plus attendrissantes encore que ses larmes. » Elle lui rappela la mort prématurée de son père, tout ce qu'elle avait sacrifié et souffert pour son éducation; elle le supplia enfin avec tant d'instances de ne point la rendre veuve une seconde fois, en l'abandonnant, lui, son unique consolation en ce monde, que Jean se résigna à se faire, pour le moment, une solitude dans la maison paternelle, et à ne s'engager d'abord que dans les rangs du clergé séculier.

Il fut ordonné *lecteur* par saint Mélèce : c'était le plus important des Ordres mineurs. Pendant trois ans, il vécut dans l'intime société de ce saint prélat, modèle de douceur et de patience. Mélèce s'éprit d'une grande amitié pour un si beau génie; et, prévoyant ses futures destinées, il se plaisait à l'instruire dans les sciences sacrées. Jean l'aidait dans ses travaux et lui servait de secrétaire. Mais, l'an 372, l'empereur Valens, protecteur des hérétiques ariens, et persécuteur de l'Eglise catholique, envoya saint Mélèce en exil. Mélèce partit, laissant le troupeau fidèle à la garde du prêtre Flavien, que Jean aida avec un grand zèle dans ces tristes épreuves. Celui-ci gagnait même à Jésus-Christ plusieurs de ses anciens condisciples, entre autres Maxime qui fut plus tard évêque de Séleucie.

Jean et Basile, ces deux parfaits amis, s'encourageaient l'un et l'autre dans le chemin de la sainteté; le premier avait trente ans, quand le bruit se répandit tout à coup dans Antioche que deux villes voisines les avaient choisis pour évêques. Jean, comprenant tout le bien que Basile pourrait faire à la tête d'un diocèse, l'envoie aussitôt chercher ; mais, lui-même s'enfuit et se cache, pendant que l'on s'empare de son ami, pour le sacrer évêque de Raphanée. Basile se plaignit vivement à Chrysostôme de ce qu'il appelait sa trahison. A cette occasion, Jean composa son beau traité du *Sacerdoce;* l'auteur y développe, d'une manière admirable, la grandeur et les devoirs d'une si auguste fonction dont il se croyait indigne.

MOINE ET PRÊTRE

Jean venait d'échapper à l'épiscopat, mais tout laissait présager que ses admirateurs reviendraient à la charge; il n'hésita pas à courir au désert. Sa mère, d'ailleurs, venait de mourir. Ce n'était pourtant pas sans craintes et sans révoltes de la nature que l'humble fugitif prenait la courageuse détermination d'aller rejoindre les solitaires du mont Casius. « Je me demandais à moi-même, raconte-t-il naïvement, comment je ferais pour avoir mon pain frais tous les jours; je m'effrayais à la pensée qu'il me faudrait peut-être n'avoir d'autre huile à manger que celle dont on se servirait pour ma lampe. Et comment me réduire à n'avoir d'autre alimentation que de détestables légumes? On me forcera peut-être à quelque dur travail, bêcher la terre, fendre du bois, porter de l'eau et toutes les viles fonctions d'un mercenaire. »

Mais, en dépit des effrois de la nature, Jean Chrysostôme venait embrasser la règle religieuse avec une volonté si sincère, si énergique, si loyale, que, dès le premier soir de son séjour au monastère, Dieu remplit son âme de célestes consolations. Il ne souhaita plus qu'une chose: achever sa vie dans cette sainte retraite.

Nul n'a aimé la vie religieuse avec autant d'enthousiasme que Chrysostôme. Avec quel amour il en chante les beautés dans son livre intitulé : *Comparaison d'un roi et d'un moine.* L'empereur Valens, ayant ajouté à tous ses crimes un décret qui ordonnait d'enrôler dans ses armées les moines catholiques, Jean protesta avec une éloquente indignation dans ses *Trois livres contre les ennemis de la vie monastique.* Il déclarait aux parents que nulle école ne valait le monastère pour former les jeunes gens à la vie chrétienne et surtout à la vie sacerdotale.

Depuis quatre ans, Jean était le modèle des moines du mont Casius par son assiduité à la prière, à la méditation des Ecritures, à la pénitence et au travail, quand ses Frères voulurent le choisir pour abbé. Il refusa et se retira dans une grotte voisine, d'où il ne sortait que le dimanche. C'est là qu'il acheva d'apprendre toute la Bible par cœur. Mais en même temps, il s'y livra à des austérités au-dessus de ses forces. Au bout de deux ans, une grave maladie d'estomac, compliquée de rhumatismes dus à l'humidité de sa caverne, obligèrent le saint ermite à venir se faire soigner à Antioche.

Dès qu'il fut un peu rétabli, saint Mélèce, revenu de l'exil, s'empressa de l'attacher à son Eglise en lui conférant l'Ordre du diaconat; cinq ans après, son successeur, saint Flavien, élevait Jean Chrysostôme au sacerdoce.

Le nouveau prêtre avait quarante-deux ans. Pendant douze années consécutives, il fut l'apôtre de la ville d'Antioche. Une grande partie des admirables discours qu'il nous a laissés, entre autres ses Homélies sur l'Evangile de saint Matthieu et sur les Epitres de saint Paul, datent de cette époque féconde de sa vie sacerdotale.

Avec une fermeté et une netteté admirables, avec une richesse toujours inépuisable de langage, il exposa tous les grands points de la morale évangélique; il se fit l'avocat infatigable des pauvres; il attaqua sans faiblesse l'orgueil, le luxe, la mollesse d'une société frivole et avide de plaisirs.

A propos d'un nouvel impôt imposé par l'empereur Théodose, la ville d'Antioche se révolta, maltraita les officiers du prince, traîna ses statues dans la boue. Le premier moment d'effervescence passé, toute la ville tomba dans la consternation à la pensée des châtiments terribles par lesquels l'empereur allait punir la cité rebelle.

On n'entendait partout que gémissements. Déjà plusieurs avaient été jetés en prison. Tous tremblaient, beaucoup fuyaient. L'évêque Flavien partit pour Constantinople, afin d'aller implorer la clémence impériale. Pendant tout le temps que dura son absence, ce fut Chrysostôme qui réunit le peuple au pied des autels; les festins, les jeux, les théâtres étaient abandonnés : on passait pour ainsi dire les journées entières à l'église. Le saint prêtre, se surpassant lui-même dans une série d'incomparables discours, soutenait tous les cœurs dans le repentir et la prière, dans le calme et l'espérance. Enfin l'évêque arriva, porteur du pardon de Théodose; la foule le porta en triomphe.

Dans tout l'empire, on parlait de la vertu et de l'éloquence du saint prêtre d'Antioche. L'an 397, mourut Nectaire, évêque de Constantinople, et l'on se réunit pour lui choisir un successeur. A peine Eutrope, ministre de l'empereur Arcadius eut-il prononcé le nom de Jean Chrysostôme, que le clergé et le peuple l'acclamèrent d'une seule voix.

Restait à arracher à la population d'Antioche son prédicateur bien-aimé : une émeute terrible était à craindre; d'autre part, comment vaincre les humbles résistances de l'élu? On recourut à la ruse. Astérius, comte d'Orient, vint, sans escorte, trouver Chrysostôme dans sa demeure, et l'invita à l'accompagner dans une promenade aux environs de la ville : il avait à l'entretenir de divers sujets. Jean le suivit sans défiance; un pèlerinage à quelque oratoire de martyr semblait devoir être le but de la promenade. Une fois hors de la ville, Astérius fit monter son compagnon dans son char. Alors, fouettant vigoureusement ses chevaux, le comte conduisit son prisonnier jusqu'à la ville de Parga, où il le remit aux officiers de l'empereur.

Jean fut amené à Constantinople; le ministre Eutrope y avait convoqué un grand nombre d'évêques, entre autres le patriarche d'Alexandrie, Théophile, qui, malgré ses propres répugnances, sacra l'élu de Dieu, au milieu de l'allégresse universelle. C'était le 26 février 398.

Les difficultés étaient immenses pour un évêque, dans la capitale de l'Orient. Le nouveau pontife s'appliqua tout d'abord à ramener le clergé aux pures et austères vertus de sa sainte vocation; il s'informait de la conduite de chacun de ses prêtres; il avertissait, corrigeait et, au besoin, chassait de l'église.

Lui-même donnait l'exemple d'une vie tout apostolique. Sa pauvreté était celle d'un moine. Tout mets un peu recherché était banni de sa table; il ne mangeait qu'une fois le jour et ne prenait jamais de vin, sauf au temps des grandes chaleurs. Il ne donnait au sommeil que trois ou quatre heures par nuit. Le Saint avait une foi très vive au sacrement de l'Eucharistie, et saint Nil nous apprend qu'il vit parfois des anges entourer l'autel pendant le Saint Sacrifice.

Il réorganisa la pieuse Société de ces veuves consacrées au Seigneur qui, sous le nom de diaconesses, s'occupaient d'œuvres de zèle et de charité. Il mit à leur tête sainte Olympie, dont on disait à Constantinople : « L'impératrice Eudoxie reçoit les adulations de l'univers, mais la veuve Olympie entend les soupirs et les bénédictions de l'univers. » D'une haute noblesse, et veuve à vingt-trois ans, Olympie avait refusé de se remarier pour consacrer sa vie et sa fortune au service de Dieu et des pauvres. Ses aumônes étaient prodigieuses. C'est elle qui fournissait les secours nécessaires aux missionnaires que le saint évêque envoyait en Phénicie, en Syrie, chez les Goths et chez les Scythes.

Grâce à elle et à d'autres âmes généreuses, grâce à ses propres largesses, Jean Chrysostôme multiplia dans Constantinople les asiles de charité et secourut des milliers d'indigents.

Le zélé pontife prêchait plusieurs fois par semaine et quelquefois sept jours de suite, malgré sa santé presque toujours débile. Le peuple quittait les cirques et les théâtres pour se presser autour de sa chaire. On ne se lassait pas de l'entendre; souvent on l'interrompait, malgré lui, par des acclamations et des battements de mains. La piété refleurit dans Constantinople, et l'on vit des âmes généreuses s'élever, sous la direction du saint évêque, à une haute perfection. Il y eut des conversions nombreuses, même parmi les hérétiques et les païens. Afin de combattre les ariens, Chrysostôme composa, pour les fidèles, des cantiques populaires, qui eurent un grand succès.

Le ministre Eutrope, tombé du faîte des honneurs et sur le point d'être massacré par la foule furieuse, se réfugia dans l'église, où Chrysostôme lui sauva la vie en apaisant le peuple ce jour-là.

Un général goth, nommé Gaïnas, à qui l'empereur avait confié son armée, parut sur les hauteurs de Chalcédoine, à la tête de milliers de barbares Goths et Greutongues, menaçant de livrer Constantinople au pillage, si on ne lui envoyait trois des principaux patriciens de la capitale, qu'il voulait faire périr. La cour aux abois ne pouvait opposer aucune résistance. Saint Chrysostôme s'offrit pour accompagner les trois prisonniers; il toucha le cœur du barbare, qui fit agenouiller devant lui ses enfants et pardonna aux patriciens.

Dans une autre circonstance, ce même Gaïnas réclamait impérieusement de l'empereur une des églises de Constantinople pour les hérétiques ariens ses coreligionnaires. L'empereur, n'osant refuser, priait Chrysostôme de la désigner; mais le saint évêque résista seul au général barbare et ne consentit jamais à livrer une église catholique aux sectateurs de l'hérésie.

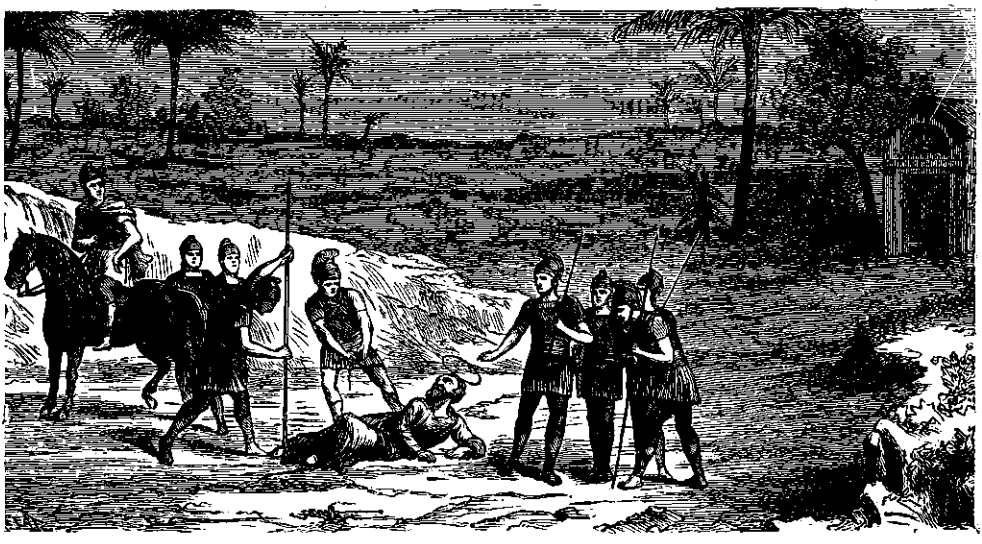
PERSÉCUTION — EXIL ET MORT

Cependant, la liberté apostolique avec laquelle Chrysostôme reprenait les vices des grands commença à lui attirer des ennemis. L'impératrice Eudoxie, avide de richesses, dépouilla injustement plusieurs de ses sujets, entre autres la veuve Théognoste, dont elle vola la vigne. Les victimes supplièrent le saint évêque d'intercéder en leur faveur; Jean Chrysostôme osa adresser des remontrances paternelles à l'impératrice, qui s'en montra profondément irritée.

En même temps, le courageux pontife accueillait avec bonté les quatre principaux supérieurs des monastères de Nitrie en Egypte, injustement persécutés et chassés par l'indigne patriarche d'Alexandrie, Théophile. Or, peu après la fondation de Constantinople qu'on aimait à nommer la *Nouvelle Rome*, le concile général de Nicée avait formellement déclaré que l'évêque de l'ancienne Rome, successeur de saint Pierre, restait toujours le premier des patriarches et le chef de l'Eglise. Innocent I^er^, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, ordonna qu'un concile se réunirait à Constantinople, sous la présidence de ses légats, assistés de Jean Chrysostôme, et que Théophile irait y répondre de sa conduite envers les moines de Nitrie.

Théophile, de concert avec Eudoxie, en profita pour perdre Chrysostôme. A leur descente du navire, les légats du pape furent arrêtés secrètement et envoyés en exil. Un conciliabule réuni dans l'église du *Chêne*, près de Chalcédoine, sous la présidence de Théophile, cita Jean Chrysostôme lui-même pour répondre à une série d'accusations calomnieuses. Le Saint, avec raison, refusa de s'y rendre. On le déclara coupable et indigne de l'épiscopat.

A la nouvelle que son évêque bien-aimé allait être envoyé en exil, toute la population de Cons-



Saint Jean Chrysostôme meurt sur la route de l'exil

tantinople se souleva. Pendant trois jours, elle défendit héroïquement son pasteur. Le saint évêque, pour éviter l'effusion du sang, se livra lui-même aux soldats qui l'emmenèrent au rivage durant la nuit, le visage caché sous un manteau, et l'embarquèrent pour l'Asie.

Mais le lendemain, apprenant son départ, le peuple se précipita en masse vers le palais impérial en poussant des cris d'indignation. Déjà les portes du palais cédaient sous les efforts de mille bras. L'impératrice, éperdue, s'écria toute en pleurs : « C'en est fait de nous ! Qu'on ramène Jean, ou l'empire nous échappe ! »

En ce moment, comme si le ciel lui-même eût pris parti pour l'innocence persécutée, un orage épouvantable, accompagné de secousses de tremblements de terre, éclata sur la cité.

Aux lueurs sinistres de l'orage, Eudoxie écrivit de sa propre main au Saint exilé pour le supplier de revenir.

Au retour du vénéré pontife, tout Constantinople se porta au-devant de lui ; on baisait les franges de son habit et la trace de ses pas ; tous voulaient le voir et l'acclamer. Arrivé à l'église, Jean fut porté à la chaire sur les bras de la foule, et, au milieu de ses larmes d'attendrissement, il dut adresser à son peuple fidèle un de ces discours qui ravissaient les âmes.

Chrysostôme écrivit au Pape Innocent Ier pour le prier de déclarer nulle la sentence portée contre lui par Théophile ; le clergé de Constantinople écrivit aussi, pendant que Théophile envoyait, de son côté, les *actes* de son faux concile. Le Pape, après avoir examiné le procès et interrogé quatre évêques venus exprès d'Orient, répondit à Chrysostôme et au clergé de Constantinople pour condamner tout ce qu'avait fait le conciliabule du Chêne.

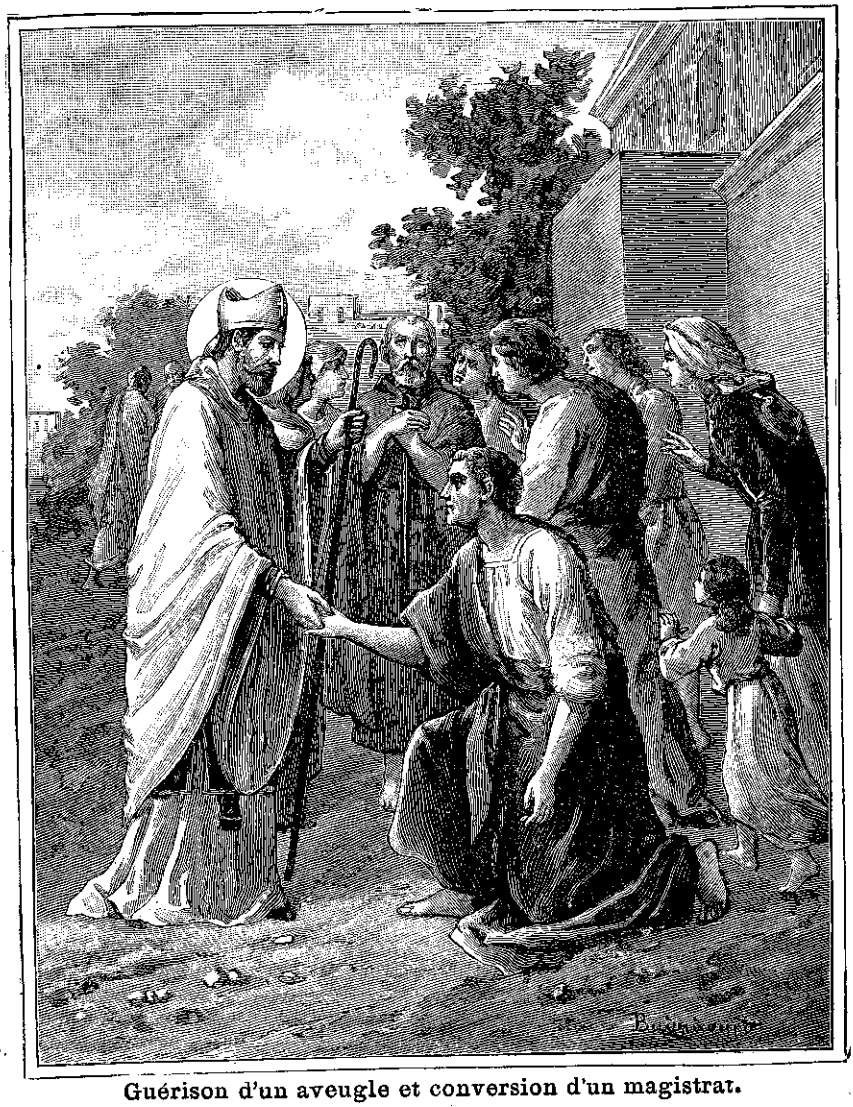
Mais à l'arrivée de ces lettres, Chrysostôme n'était plus à Constantinople. Exilé de nouveau par la haine de l'impératrice et de ses autres ennemis, on l'avait traîné à Cucuse, sur les frontières de l'empire, où il eut mille privations à souffrir. On espérait qu'il serait massacré par les barbares du voisinage. Mais l'héroïque pontife écrivait à sainte Olympie : « Mon cœur goûte une joie inexprimable dans les souffrances ; il y trouve un trésor caché. Vous devez vous en réjouir avec moi et bénir le Seigneur qui m'accorde à un tel degré la grâce de souffrir pour lui. »

L'an 407, des soldats conduisaient à Comane le saint vieillard épuisé de fatigues ; logé pour une nuit, dans un oratoire dédié à saint Basilisque, Jean vit apparaître ce saint martyr qui lui dit : « Courage, mon frère, demain nous serons ensemble. » Le lendemain, Chrysostôme tomba épuisé sur la route, et expira le même jour, après avoir reçu la Sainte Communion.

Atticus lui avait succédé à Constantinople, mais le Pape refusa de le reconnaître jusqu'à ce qu'il eût inscrit le nom de Jean Chrysostôme sur les diptyques de son Eglise, parmi ceux des légitimes évêques. Les reliques du saint docteur reposent aujourd'hui à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre. Les catholiques de Constantinople en possèdent aussi quelques fragments.

SAINT JULIEN, PREMIER ÉVÊQUE DU MANS

Fête le 27 janvier.



Guérison d'un aveugle et conversion d'un magistrat.

PREMIÈRES MISSIONS EN GAULE
ORIGINE DE SAINT JULIEN

Le Sauveur des hommes, au moment de remonter vers son Père, donna à ses disciples l'ordre formel d'aller annoncer son Evangile à toutes les nations. Les apôtres n'eurent pas de désirs plus ardents que celui d'obéir à leur divin Maître. Fortifiés par l'Esprit-Saint et revêtus d'une force surnaturelle, ils se répandirent par toute la terre. Nous les voyons, dès le principe, prendre pour collaborateurs les 72 disciples, et à mesure que les conversions se multiplièrent, s'accrut aussi le nombre des prédicateurs.

Les premiers missionnaires qui abordèrent en Gaule furent les saints Lazare et Maximien, sainte Marthe, sainte Marie-Madeleine et quelques autres. Ils venaient directement de la Palestine, d'où ils avaient été chassés par les Juifs. Mais les apôtres que Dieu destinait spécialement à l'évangélisation des Gaules devaient nous venir de Rome. Ils furent envoyés par saint Pierre lui-même ou par saint Clément. C'est parmi ces missions que les anciens documents nous relatent celle de saint Julien. On croit généralement qu'il fut envoyé par saint Clément vers la fin du premier siècle.

Une tradition voudrait que saint Julien fût ce Simon le lépreux dont il est fait mention dans l'Evangile, et chez qui le Sauveur daigna se repo-

ser. Nous ne prétendons pas rejeter cette pieuse tradition. Cependant, nous suivrons l'opinion la plus probable qui fait de saint Julien un Romain d'origine patricienne. Son éducation fut conforme à la noblesse de sa naissance, mais, par une grâce particulière, il eut le bonheur de recevoir en même temps les enseignements de la foi. Cette double instruction, grâce à l'application et à l'intelligence de notre Saint, porta les plus heureux fruits. Il se rendit célèbre par son éloquence et ses vertus.

SAINT JULIEN DANS LES GAULES — SES PREMIERS TRAVAUX

Saint Clément qui destinait Julien à l'évangélisation des Gaules lui conféra la plénitude du sacerdoce et lui adjoignit, pour l'aider dans son ministère, les saints Thuribe et Pavace qui, après avoir partagé ses travaux et ses épreuves, lui succédèrent sur le siège épiscopal du Mans et méritèrent de partager sa gloire dans le ciel.

Le pays des Cénomans (Cenomani), comme tout le reste de la Gaule, subissait le joug des Romains depuis l'an 36 avant Jésus-Christ. Les grandes cités des Gaules avaient copié plus ou moins la métropole. Le luxe et le raffinement du paganisme se mêlaient aux mœurs sombres et austères du druidisme gaulois. Ainsi, les apôtres de notre pays rencontrèrent deux grands obstacles à renverser : le paganisme dans les cités et le druidisme dans les campagnes.

Saint Julien et ses deux compagnons, fortifiés par l'Esprit-Saint, traversèrent toute la Gaule et arrivèrent enfin sous les remparts de la ville qui devait être le principal théâtre de leurs travaux. Ils en trouvèrent les portes fermées. Les Cénomans, alors en guerre avec une nation voisine, avaient à craindre une surprise. Les saints apôtres, ne pouvant remplir aussitôt dans la ville le but de leur mission, se répandirent dans les campagnes et y annoncèrent le vrai Dieu. La nouveauté de leur doctrine excita chez ces peuples l'étonnement et même les railleries. Pour les convaincre alors, le saint pontife accomplissait de nombreux prodiges. Il chassait les démons, purifiait les lépreux et opérait toutes sortes de merveilles. Les malades affluèrent. Le saint apôtre leur annonça la doctrine chrétienne et leur rendit, avec la santé du corps, celle bien plus précieuse de l'âme.

LA SOURCE MIRACULEUSE

Cependant, tout en travaillant à la conversion des peuples de la campagne, saint Julien cherchait l'occasion d'annoncer l'Evangile aux habitants de la ville. A cette fin, il séjourna quelque temps dans une pauvre hutte près des remparts de la cité. C'est dans ce misérable réduit, couvert de paille et de terre, qu'il passait les nuits en prières, et, pendant la journée, il parcourait les campagnes environnantes à la recherche des brebis égarées. Il lui tardait cependant de pouvoir entrer dans la ville. Dieu exauça enfin les prières de son fidèle serviteur.

La ville manquait d'eau. Les habitants se portèrent en foule en dehors d'une des principales portes. Julien vole à leur rencontre, leur annonce Jésus-Christ et enseigne sa doctrine; puis, comme preuve de la vérité de son discours, il leur promet un prodige éclatant. Il enfonce dans la terre le bâton qu'il porte, et, levant les yeux au ciel : « Seigneur notre Dieu, dit-il, vous qui, dans le désert, avez désaltéré votre peuple, écoutez la prière de vos serviteurs. Ouvrez les trésors de votre infinie miséricorde, et ordonnez qu'une source d'eau vive jaillisse de la dureté du sol, afin que ceux qui sont ici présents vous reconnaissent pour le seul vrai Dieu qui avez envoyé votre Fils au monde, pour qu'il introduise dans la véritable terre promise ceux qui croient en vous. » Le Saint avait à peine terminé sa fervente prière qu'une source d'eau jaillit du sol et montra la puissance du Dieu qu'il annonçait.

GUÉRISON D'UN AVEUGLE — CONVERSIONS ÉCLATANTES CHARITÉ DU SAINT

A la suite de ce prodige, une foule de personnages de distinction embrassèrent la religion chrétienne.

Mais la conversion la plus remarquable fut celle du *défenseur* de la cité. La charge que remplissait ce magistrat était la première des dignités municipales. Le défenseur réunissait en lui le pouvoir administratif et judiciaire, ce qui lui donnait une grande influence, surtout chez le peuple aux intérêts duquel il était spécialement chargé de veiller. Cet homme illustre et puissant, frappé de la nouveauté du prodige que l'on publiait, fit mander chez lui le saint évêque. Celui-ci se rendit à la prière du magistrat. Comme il approchait du palais, Dieu lui fournit l'occasion de prouver par un nouveau prodige la divinité de sa mission. Il rencontra sur son chemin un aveugle, dont l'infirmité était connue de tous les habitants, et qui le suppliait de lui rendre la vue. Julien invoque le nom de Jésus-Christ et l'infortuné se trouve subitement guéri.

Ce nouveau miracle fut bientôt connu du défenseur. Il accourt au-devant de l'homme de Dieu, se jette à ses pieds et lui demande humblement ce qu'il doit faire pour participer, lui aussi, à la vie éternelle. Le saint évêque profita des bonnes dispositions du magistrat pour développer devant lui le but de sa mission et les vérités du christianisme. Ces instructions achevèrent de convaincre le magistrat et la foule qui l'entourait, déjà émus par tant de merveilles. Le défenseur et sa famille, ainsi qu'un grand nombre de personnes, renoncèrent au paganisme pour embrasser la religion chrétienne.

Désirant manifester sa reconnaissance pour le grand bienfait de la foi qu'il venait de recevoir, le pieux défenseur céda une des plus grandes salles de son palais au saint évêque, qui la consacra au service de Dieu. Julien put ainsi s'adonner plus facilement à l'oraison et au soin des âmes. Dieu bénissait les travaux de son serviteur en multipliant chaque jour le nombre des néophytes. Selon toute apparence, parmi ces nouveaux convertis, il y en avait un grand nombre qui n'étaient pas abondamment pourvus des biens de la terre. Le pieux évêque s'adressa au défenseur comme au plus riche et aussi comme au plus fervent néophyte. Celui-ci mit ses richesses à la disposition du Saint, et Julien, tout en distribuant aux pauvres le pain matériel, ne négligeait jamais de leur rompre en même temps le pain de la parole. Cependant, pour n'être pas à charge à ses ouailles, et suivant en cela l'exemple de saint Paul, il travaillait encore de ses propres mains pour subvenir à son existence.

LE SAINT RESSUSCITE UN MORT

La charité de saint Julien ne s'exerça pas seulement envers les chrétiens, mais elle s'étendit

encore jusqu'aux infidèles. Un grand nombre étaient touchés et se convertissaient. Parfois cependant, pour les décider à renoncer à leurs fausses divinités, il fallait des prodiges éclatants. C'est par ce seul moyen que Julien put convertir un homme fort riche du nom d'Anastase. Son fils venait de mourir. Accablé de douleur, le malheureux père était accouru vers l'homme de Dieu en poussant des cris de désespoir. « Julien, disait-il, Julien, serviteur de Dieu, vous qui nous annoncez que le Christ est le seul vrai Dieu, je vous en prie, au nom de celui que vous prêchez, rendez-moi mon fils. — Anastase, lui répondit le pontife ému, si vous croyez en la divinité de Celui que je prêche, il vous rendra non seulement votre fils, mais vous obtiendrez encore de sa miséricorde les joies de la vie éternelle. » Anastase jura qu'il voulait croire si son fils revenait à la vie. Le saint évêque se rendit au lieu où gisait le corps inanimé. Déjà une foule nombreuse l'y avait précédé. Il prit la main de l'enfant, et dit en levant vers le ciel ses yeux mouillés de pleurs: « Seigneur Jésus, qui avez ressuscité le fils de la veuve en présence d'une grande multitude, qui avez rappelé d'entre les morts Lazare déjà au tombeau depuis quatre jours, rendez la vie à cet enfant, afin que cette résurrection corporelle soit pour un grand nombre la cause d'une résurrection spirituelle. Que ceux qui m'entourent reconnaissent enfin que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, et que vous avez sauvé le monde sur l'ordre de votre Père, vous à qui nous rendons de justes actions de grâces dans tous les siècles des siècles. » Le saint évêque avait à peine terminé sa fervente prière que l'enfant se leva plein de vie.

SAINT JULIEN PORTE LA FOI CHEZ LES NATIONS VOISINES NOMBREUX MIRACLES — NOUVELLES CONVERSIONS

Dès que le saint évêque eut affermi l'église de la cité, il s'adonna de nouveau au ministère de la campagne. Il parcourut, en annonçant la bonne nouvelle, les pays voisins du Mans, et établit de nombreuses et ferventes chrétientés chez les Arviens, les Diablintes, les Ambibares et les autres nations limitrophes. Aussi peut-il être regardé comme l'apôtre de ces pays. Les obstacles cependant ne manquèrent pas au saint missionnaire et à ses compagnons. Ils se trouvaient là en présence du druidisme, religion bien plus mystérieuse que le paganisme des cités, et partant plus vivace dans l'esprit et les mœurs des habitants. Aussi durent-ils déployer un zèle infatigable. Mais le prestige de leurs miracles et de leur sainteté parvint à triompher des plus opiniâtres résistances.

Un jour, dans une de ses courses apostoliques, Julien rencontre un convoi funèbre que suit une foule nombreuse. Le défunt était un adolescent, fils d'un homme de distinction qui s'appelait Jovinien. Le Saint s'approche, fait arrêter le convoi, puis, après avoir imposé silence à la foule, s'adressant au père du mort, il lui dit: « Jovinien, le Christ que j'annonce s'est fait homme pour nous sauver. Par sa parole puissante il a ressuscité les morts, chassé les démons, opéré toutes sortes de prodiges pour montrer aux hommes sa divinité. Si vous abandonnez le culte des vaines idoles pour croire que le Christ est vraiment Dieu, vous aurez à vous réjouir, et de votre propre salut, et de la résurrection de votre fils. » Jovinien et tous les assistants se jettent au pied du Saint et le supplient avec larmes de leur accorder une aussi grande faveur. Ils jurent d'embrasser la religion que le saint évêque leur annonce s'il rend à la vie celui qu'ils pleurent. L'apôtre, rempli de foi et de confiance, s'agenouille, et, les yeux et les mains levés au ciel, il adresse à Dieu une fervente prière. A peine a-t-il achevé que le jeune homme se lève comme au sortir d'un profond sommeil et s'écrie au milieu de l'admiration générale : « Il est vraiment grand, le Dieu des chrétiens que nous annonce Julien. Jusqu'ici nous avons vécu loin du vrai Dieu, dit-il à son père ; ceux que nous adorons ne sont que des démons que j'ai vus dans l'enfer et dont les tourments ne cesseront jamais. » Tout le peuple alors publie d'une commune voix la grandeur du Christ. Tous confessent qu'il est vraiment Dieu; puis, en signe d'adoration, ils se prosternent au pied du Saint qui s'efforce en vain d'éviter ces honneurs. Des conversions nombreuses s'opérèrent à la suite de ce miracle, et Julien eut la joie d'offrir au Christ un grand nombre d'âmes régénérées dans les eaux du baptême.

L'apôtre ressuscita encore un enfant à *Proliacus*, aujourd'hui Pruillé-l'Eguillé, et délivra à Ruillé-sur-Loir une jeune fille possédée du démon.

PERSÉCUTIONS — IDOLE RENVERSÉE

Cependant notre Saint, qui passait en faisant le bien, eut à subir de pénibles épreuves. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, et, comme le divin Sauveur, Julien fut en butte à de nombreuses persécutions. Les miracles qui éclairaient les uns ne faisaient qu'affermir les autres dans leurs erreurs. Ces derniers, prévenus par les prêtres du druidisme contre le Saint accusé de magie, n'éprouvaient pour lui que de la répulsion et même de la haine. Ils avaient juré de chasser de leur pays ce destructeur de leurs idoles.

Mais loin de se laisser effrayer par ces menaces, Julien résolut d'attaquer l'idolâtrie avec plus de vigueur encore. Il y avait au village d'Artins, près de Ruillé-sur-Loir, un temple visité par de nombreuses populations qui venaient y adorer entre autres idoles une énorme statue de Jupiter. Par ses miracles et ses prédications, l'infatigable missionnaire avait ouvert les yeux à la foule qui se préparait à renverser elle-même son propre temple. Mais, au moment où ce pieux dessein allait être mis à exécution, une troupe d'hommes furieux se soulèvent, injurient l'homme de Dieu, le menacent et s'arment pour la défense de leurs vaines idoles impuissantes à se protéger elles-mêmes. Le Saint, impassible, entre dans le temple au milieu de cette foule de gens ameutés. Il invoque Jésus-Christ et, par la seule puissance de ce nom, la statue de Jupiter est renversée et réduite en poussière.

Le miracle ne se borna pas là. Dieu voulait complètement désillusionner ce peuple insensé et lui montrer ce qu'il adorait dans ses vaines idoles. De la statue brisée s'élance tout à coup un énorme serpent qui se jette sur ses propres adorateurs et en fait périr un grand nombre. Epouvantée, la foule qui, tout à l'heure, proférait contre le Saint des injures et des menaces, se jette à ses pieds et le supplie de la défendre contre son propre dieu. Le Saint fait le signe de la croix et commande au serpent d'aller s'ensevelir dans les profondeurs des déserts, loin de toute habitation humaine. Le reptile obéit. La conversion de ce peuple est

désormais assurée. Il renverse de ses propres mains le temple de l'erreur et demande au saint pontife d'être instruit de la vraie foi. Le souvenir de ce prodige n'est point encore effacé de la mémoire des populations. Sur les ruines du vieux temple s'est élevée une église bâtie en grande partie au XVe siècle.

Ce ne fut pas la seule victoire de notre Saint sur le démon. Dans le bourg de Poncé (Ponciacus), il délivra une femme possédée, qui, en reconnaissance de cette insigne faveur, lui céda son domaine. Plus tard, on y érigea une église que l'on plaça sous le patronage du thaumaturge.

RETOUR AU MANS — PLUSIEURS CAPTIFS SONT MIRACULEUSEMENT DÉLIVRÉS A LA PRIÈRE DU SAINT

Missionnaire infatigable, le saint apôtre était allé porter la bonne nouvelle chez les nations voisines. Mais le défenseur, à la prière des Manceaux, vint trouver saint Julien et lui exposa les besoins de l'Eglise du Mans, besoins qui nécessitaient le retour de l'évêque. Julien lui promit de se rendre à ses prières; mais, en attendant, Dieu permit l'occasion d'un nouveau miracle pour raffermir la foi des fidèles.

Un jour qu'il parcourait la campagne, suivi comme de coutume d'une foule nombreuse et accompagné du défenseur, il rencontra un malheureux enfant qu'un horrible serpent avait enlacé dans ses anneaux. Ce spectacle affreux épouvanta la foule. Le Saint, toujours calme, s'approcha de l'enfant et invoqua le nom de Dieu. Au même instant, le serpent creva par le milieu du corps et laissa l'enfant sain et sauf.

Au Mans, le retour du pasteur au milieu de ses ouailles fut célébré avec enthousiasme. Mais son séjour ne fut pas de longue durée.

Après avoir pourvu aux besoins de son Eglise, il reprit avec une nouvelle ardeur ses travaux accoutumés.

Cependant, malgré le zèle du saint apôtre et de ses disciples, il restait encore beaucoup d'idolâtres. De plus, les fidèles conservaient de leur ancienne religion quelques coutumes superstitieuses, comme de vénérer les rochers et les bois. Pour remédier à ce mal, Julien fit le voyage de Rome, afin d'en rapporter quelques reliques. Il désirait, par ces signes vénérables, bien qu'extérieurs, attacher l'esprit des populations nouvellement converties. En outre, il voulait obtenir du Souverain Pontife la confirmation de ses œuvres et l'érection canonique du siège épiscopal du Mans.

De retour en son diocèse, il s'occupa de la formation d'un clergé pieux et savant qui pût l'aider en son ministère et lui succéder. Il fonda des écoles catéchismales où se formaient les clercs destinés à enseigner la doctrine du salut.

MORT DE SAINT JULIEN — NOUVEAUX PRODIGES

Cependant, la fatigue d'un si long apostolat avait affaibli les forces du saint apôtre. Enfin, sentant le terme s'approcher, il voulut se préparer à sa dernière heure dans la solitude et l'oraison. Il nomma, pour lui succéder sur le siège du Mans, saint Thuribe, le fidèle compagnon de ses travaux, puis se choisit une retraite dans le bourg appelé aujourd'hui Saint-Marceau, situé sur les bords de la Sarthe, à une demi-journée de la ville. Il y passa quelque temps. Mais bientôt saisi d'une fièvre lente, Julien comprit que le moment désiré approchait. Il fit appeler près de lui un certain nombre de ses enfants spirituels, leur recommanda une grande union entre eux et l'obéissance à son successeur, puis il les bénit. Il leva ensuite les yeux au ciel et resta un instant en prières rendant grâces à Dieu. Enfin sa belle âme se détacha doucement de son corps pour aller recevoir là-haut la récompense qu'elle avait méritée. La chambre fut remplie d'un céleste parfum et l'on entendit les anges chanter la gloire du serviteur de Dieu.

Cependant, le défenseur était absent à l'heure où le Saint rendait le dernier soupir. Soudain, les yeux de son intelligence s'ouvrirent. Il vit venir à lui saint Julien revêtu de ses ornements pontificaux et accompagné de trois diacres portant chacun un cierge allumé qu'ils déposèrent sur une table. La vision disparut quelques instants après. Le défenseur dit alors aux personnes qui l'entouraient : « N'avez-vous pas vu notre père Julien? Voici qu'il est apparu accompagné de trois diacres portant des cierges. Le visage rayonnant de joie, il nous a bénis et nous a laissé les trois flambeaux. Je comprends à ce signe que notre père vient de quitter ce monde, mais que cependant il ne cessera de nous obtenir de la divine miséricorde les plus abondantes bénédictions. Levons-nous donc et hâtons-nous d'ensevelir notre bienheureux père, afin que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui qui nous enseigna la vérité sur la terre. » Ces paroles du défenseur jetèrent les assistants dans l'admiration. Ils se levèrent aussitôt et s'empressèrent d'accourir à la solitude de notre Saint. Une foule nombreuse, venue de tous les points de la région, y était déjà réunie. On plaça la vénérable dépouille sur un chariot et le cortège s'avança en chantant des hymnes pieuses. Mais bientôt il se trouva dans la nécessité de traverser la Sarthe grossie par les pluies de l'hiver. Dieu manifesta alors la sainteté de son serviteur par un prodige éclatant. Les chevaux qui conduisaient le chariot s'avancèrent sur l'eau comme sur la terre ferme, tandis qu'auprès d'eux les autres avaient de la peine à résister au courant qui les entraînait.

Le corps du glorieux pontife fut inhumé avec toute la pompe possible dans le cimetière des chrétiens et probablement dans l'oratoire que le Saint avait lui-même érigé en l'honneur des Apôtres. A partir de ce jour, cette basilique devint doublement chère aux populations évangélisées par notre Saint. Jusqu'à l'époque de la grande Révolution, elles s'y transportèrent en foule, et des miracles nombreux attestèrent la puissance de l'apôtre des Cenomani.

Son culte se répandit bien vite, non seulement en France, mais encore en Italie, en Espagne, en Allemagne. Ses reliques furent plusieurs fois solennellement transportées, et chaque translation fut signalée par de nombreux miracles. Mais, comme tant d'autres restes vénérés, elles souffrirent des horreurs de la Révolution. La châsse qui contenait les précieuses reliques du Saint fut vendue à vil prix. On put cependant sauver quelques ossements que l'on vénère encore avec le plus grand respect dans l'église du Mans dont il est le patron.

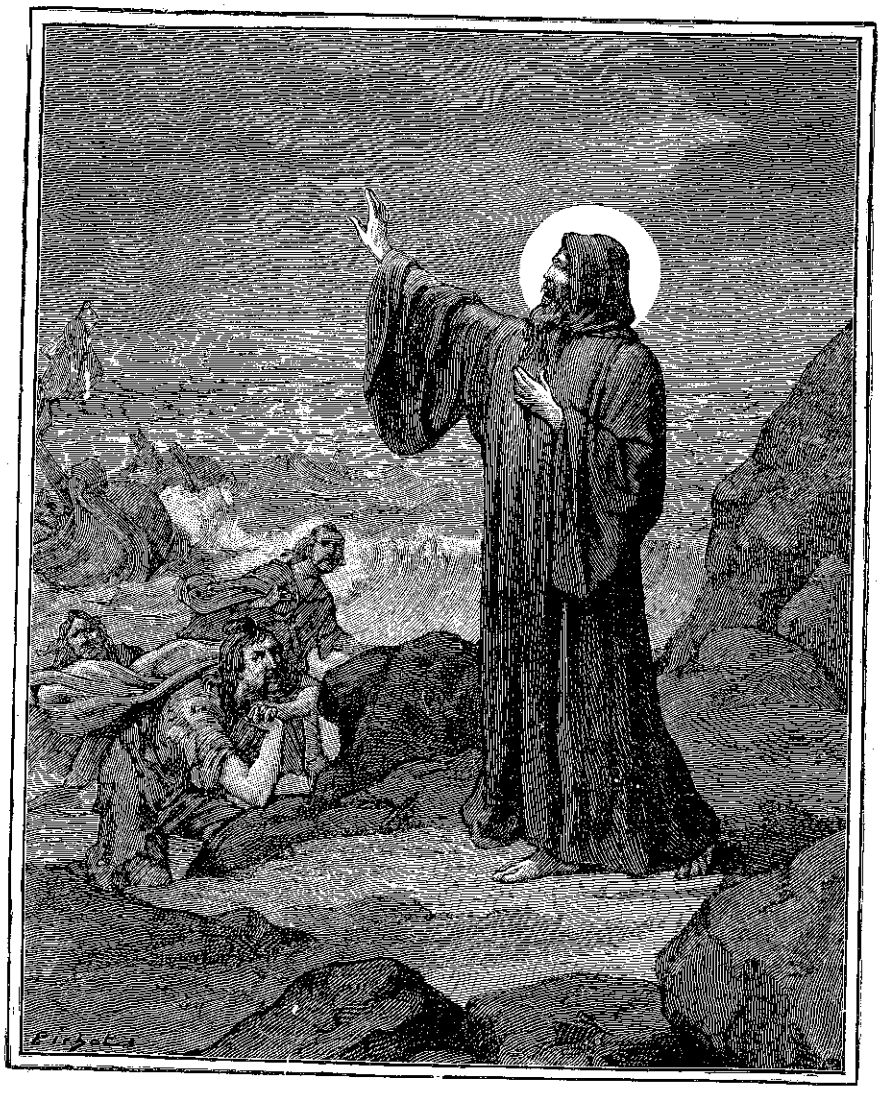
SOURCES CONSULTÉES :

Histoire populaire de saint Julien, premier évêque du Mans, par le R. P. Dom Paul Piolin, Paris, Maison de la Bonne Presse. — *Acta sanctorum*, t. III.

SAINT GOUSTAN

MOINE DE SAINT-GILDAS, EN BRETAGNE

Fête le 27 janvier et le 27 novembre.



A la prière de saint Goustan, les vents changent et les navires arrivent au port.

UNE INFIRMITÉ ARRACHE SAINT GOUSTAN AUX MAINS DES PIRATES

Gulstan, plus connu en Bretagne sous le nom de Goustan, naquit en 974, dans la Cornouaille insulaire.

L'histoire, muette sur les premières années de ce Saint, ne nous le présente que dans la fleur de son adolescence, lorsqu'il atteint l'âge de dix-huit ans. Nous le voyons alors ravi à sa famille par des pirates qui ravageaient les côtes de la Grande-Bretagne.

Employé aux manœuvres du navire et aux services les plus pénibles, l'aimable jeune homme ne perdit rien de sa sérénité. Il se résigna courageusement à son sort et puisa dans l'oraison les forces qui lui étaient nécessaires.

Après plusieurs années de cette vie, ses prières instantes pour être arraché à la funeste servitude dans laquelle le tenaient ses ravisseurs furent

enfin exaucées. Dieu prit en pitié son fidèle serviteur; il lui envoya au pied une infirmité qui le rendit incapable de tout service. Le membre enfla démesurément, au point que le capitaine des pirates se décida à laisser à terre le mousse devenu inutile et il le débarqua dans l'île d'Ouessant.

Le 26 août et le 14 septembre 1896, raconte la *Semaine religieuse de Vannes*, une Commission ecclésiastique, sous la présidence de Mgr Bécel, évêque du diocèse, a procédé à l'ouverture du tombeau du Saint et à la vérification des ossements qu'il contenait.

Le procès-verbal dressé en cette circonstance indique minutieusement tous les débris retrouvés et prouve que le corps était presque complet. En faisant l'examen des os du pied droit, les docteurs remarquèrent les traces d'une ankylose.

L'un des docteurs, qui n'avait pas lu la légende du Saint, s'écria tout surpris : « C'est étrange: voici trois ossements qui semblent bien appartenir au même membre, et pourtant, la soudure est irrégulière, on croirait qu'il y a eu une lésion. »

Au même instant, l'un des témoins cita ces lignes d'une vieille biographie de saint Goustan: « Dieu, voulant le retirer de la compagnie des pirates, lui envoya une infirmité. Un de ses pieds enfla démesurément et le mit hors de service. »

Cette lecture fit impression sur l'assistance. On était heureux de voir, après huit cents ans, un détail, insignifiant en apparence, attester l'authenticité du saint corps et corroborer le témoignage de l'histoire.

L'ERMITE DE L'ILE D'OUESSANT

Ouessant, l'île solitaire sur laquelle était jeté Goustan, sans autre appui que celui de la Providence, ne manquait pas, même alors, de célébrité. Elle fut d'abord, sous un autre nom, le refuge des druidesses qui y accomplissaient leurs rites nocturnes.

Convertie au commencement du VIe siècle par saint Pol Aurélien, il lui donna pour nom l'une de ses invocations favorites : Dieu saint, *Doué sant*.

Depuis lors, elle devint le séjour de vénérables cénobites qui y vivaient dans le recueillement, l'abstinence et la prière.

C'est à l'un d'eux, saint Félix, qui vivait dans les ruines du monastère fondé par saint Pol Aurélien, que la main divine amena Goustan. Sous la conduite de ce Saint, il oublia bientôt son ancienne profession, mais il apprit à veiller longuement, à passer les heures en prières, à pratiquer une abstinence rigoureuse.

Ces moyens de perfection avaient toujours été l'attrait du jeune ascète. Il fit de si rapides progrès dans cette voie, que saint Félix jugea bon de le laisser seul continuer une vie si admirable, et il le quitta pour devenir religieux du monastère de Fleury-sur-Loire.

Nous n'essayerons pas de pénétrer le secret qui couvre la plus longue période de la vie de saint Goustan, ermite dans l'île d'Ouessant jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans.

La tradition rapporte qu'il sortit un jour de sa solitude pour un long et fructueux pèlerinage aux Lieux Saints.

Ce difficile voyage était très en honneur à cette époque, et bon nombre de compatriotes de Goustan alla au-devant de toutes les fatigues et de tous les périls plutôt que d'y manquer.

Au bout de ces nombreuses années d'une vie de pénitence et de prière, saint Goustan entra au monastère de Rhuys, fondé par saint Gildas au VIe siècle.

MOINE DE SAINT-GILDAS

Grande fut sa joie d'y retrouver son ancien maître, saint Félix. Celui-ci y venait pour la seconde fois, chargé par l'abbé de Fleury-sur-Loire de travailler à la restauration du monastère de Saint-Gildas. Grâce à ses vertus, la communauté était nombreuse et fervente, les vocations affluaient.

Une école célèbre, continuant les traditions de celle fondée au même lieu par saint Gildas, cinq siècles auparavant, vint s'ajouter au monastère. Rhuys fut de nouveau le rendez-vous des enfants des seigneurs bretons et des meilleures familles de la contrée. La sainteté refleurit sur cette terre de bénédiction.

Saint Goustan, par ses vertueux exemples, contribua plus que tout autre à ce rétablissement de l'antique ferveur dans l'abbaye de Saint-Gildas.

Ce religieux, écrit son biographe, était toujours en prière. Il répétait sans se lasser, avec une ardente dévotion, les oraisons et les psaumes qu'il avait appris par cœur. Il était si occupé de Dieu que souvent il ne donnait au repos que trois heures, hiver ou été, même à un âge avancé.

C'était pour lui un bonheur de rendre service à ses frères. Chargé d'allumer et d'entretenir les lampes de l'église, il s'acquittait avec zèle de ces humbles fonctions; il était pour le sacristain l'aide le plus dévoué.

Sa charité s'étendait à tous, mais elle s'exerçait de préférence envers les malades. Il les entourait de tant de soins que plusieurs d'entre eux, gravement atteints, recouvrèrent la santé, moins par l'effet de remèdes humains, dit-on, que par celui de ses prières.

RETRAITE A HOEDIC — UN DÉMON MÉCONTENT

Saint Goustan, heureux au milieu des moines de Rhuys, regrettait pourtant les avantages de son ancienne vie. Il pria saint Félix de lui rendre sa liberté, afin qu'il pût, dans la retraite et la solitude, pratiquer une perfection plus haute. Félix le lui permit.

L'île d'Hœdic qui, de temps immémorial, avait appartenu à l'abbaye, demeurait déserte à cause de sa stérilité. Goustan la choisit et s'y retira, en compagnie d'un autre religieux nommé Rioc.

La vie de silence et d'oraison qu'ils y menèrent ne fut cependant pas une vie inactive. Les deux moines défrichèrent peu à peu leur île. Rioc y établit même plus tard un prieuré dont il fut le premier titulaire.

Cette sainte demeure et surtout ses deux habitants ne plaisaient pas au démon. Il ne négligea rien pour leur faire quitter l'île qu'ils sanctifiaient ainsi. Il leur apparut plusieurs fois sous forme de spectre hideux, de fantôme horrible, afin de les épouvanter. Nos deux Saints faisaient alors le signe de la croix, et le diable prenait la fuite.

Saint Goustan ne s'en tint pas à ce premier acte de foi; mais, prenant l'offensive, il fit le tour de l'île, un bénitier à la main, projetant partout l'eau sainte, dont la vertu spéciale est de chasser les démons.

Satan, s'il faut en croire la légende et l'histoire, dont les dires s'entremêlent en ce récit, lui apparut alors sous forme humaine, et persuada au serviteur de Dieu de quitter sa vie austère pour s'accorder un peu de repos.

Comme ses insinuations n'avaient aucune prise sur Goustan, le malin esprit, irrité, leva le masque et s'écria :

« Quoi! n'est-ce point assez pour vous, moines, de nous avoir chassés de tout le reste du monde? Faut-il encore que vous veniez nous persécuter jusque dans les îles les plus sauvages et les plus stériles? »

Sans lui donner le temps de continuer, le Saint lui ordonna au nom de Jésus-Christ de se retirer. Il disparut aussitôt.

Satan ne s'avoue pas aisément vaincu. Un jour que Goustan, assis à la porte de sa cellule, faisait une pieuse lecture, un cheval, traînant son licol, vint à passer près de lui. Des ouvriers défrichaient alors l'île sous la conduite de Rioc : sans autre réflexion, Goustan crut qu'un des chevaux qu'ils employaient à ce travail leur avait échappé. Il le saisissait déjà par le licol afin de le capturer, mais le diable, car c'était lui qui avait pris cette forme, disparaissant soudain, s'élança si brusquement qu'il blessa le bras du Saint.

SAINT GOUSTAN PATRON DES MATELOTS

Dans cette île d'Hœdic, Dieu accorda à saint Goustan d'accomplir plusieurs miracles et ce fut presque toujours en faveur des marins. Aussi, les matelots de cette contrée le considèrent comme leur patron spécial, comme le témoigne cette ronde que chantent encore aujourd'hui les femmes des marins du Croisic :

Saint Goustan,
Notre ami,
Ramenez nos maris.
Saint Goustan,
Notre amant,
Ramenez nos parents (1).

Plusieurs navires du comté de Cornouailles ou de la Normandie, faisant voile un jour vers l'embouchure de la Loire, furent forcés par le mauvais temps de relâcher à la rade de l'île d'Hœdic. Les vents contraires persistaient, les vivres s'épuisèrent, la position devenait critique.

(1) Citation de Montalembert dans : *Les Moines d'Occident*, t. II, p. 321.

Dans cette extrémité, les capitaines se rendent auprès du Saint, le supplient de prier Dieu pour eux et lui promettent de venir le visiter au retour.

A la prière du moine, les vents changent et deviennent si favorables que, en l'espace d'une marée, tous les navires peuvent gagner la rade de Saint-Nazaire.

Dans leur reconnaissance, les marins s'empressèrent de faire l'emplette d'un habit qu'ils se proposaient d'offrir à l'ermite de l'île d'Hœdic, mais, en route, admirablement favorisés par le vent, ils jugèrent peu opportun de toucher terre pour une simple visite. Mal leur en prit. Dieu aime qu'on se montre reconnaissant des bienfaits reçus.

A peine eurent-ils dépassé la hauteur de l'île de saint Goustan qu'une furieuse tempête obligea les navigateurs à rebrousser chemin et à descendre à Hœdic. Le capitaine comprit sa faute, demanda pardon à Dieu et à son serviteur et remit le drap acheté pour faire à l'ermite l'habit qu'il lui avait destiné. Le voyage s'acheva heureusement.

MISSION DE SAINT GOUSTAN A BEAUVOIR — SA MORT

Quand saint Félix mourut, Vital, son successeur, rappela Goustan au monastère de Rhuys, et le chargea d'une entreprise délicate et difficile. Pour l'accomplir, le Saint, malgré des infirmités et un âge avancé, se rendit à Beauvoir, en Poitou. Il mena les négociations avec une prudence et une sagesse consommées, et s'acquitta de sa mission à la complète satisfaction de tous.

Le moine de Rhuys qui nous fait connaître ces détails ne laisse aucunement soupçonner quelle fut cette dernière mission confiée à saint Goustan. Il ajoute seulement, qu'après l'avoir achevée, le Saint se préparait à reprendre la route de son monastère, lorsqu'il fut saisi par une fièvre maligne qui le conduisit bientôt aux portes du tombeau. Il reçut l'Extrême-Onction avec grande ferveur, puis, les yeux tournés vers le ciel, il rendit l'âme à Dieu, le 27 novembre 1048, dans le prieuré de Saint-Pierre-les-Champs, dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre-de-Maillezais, et fondé à Beauvoir sur la fin du siècle précédent.

La mort du saint moine, connue soudain des habitants de la petite ville, fut le signal d'un vrai deuil public. Ils vinrent en foule au prieuré pour y contempler encore les traits de celui que l'on regardait déjà comme un Saint.

Les regrets unanimes firent bientôt place à des sentiments d'allégresse véritable, à la vue de ce corps que Dieu semblait déjà glorifier. Les gens de Beauvoir traduisaient leurs sentiments par les démonstrations les plus touchantes. La foi leur montrait, triomphant au ciel, ce pauvre et modeste moine dont ils avaient, pendant son court séjour au milieu d'eux, connu et apprécié les vertus. On peut dire qu'il fut canonisé la nuit même de son trépas par la voix unanime du clergé et des fidèles de ce pays.

UN TRÉSOR ENVIÉ

Les moines du prieuré de Saint-Filibert, fondé à Beauvoir, vers 684, par des religieux de Noirmoutier, ne voyaient pas sans une certaine envie bien explicable l'affluence des fidèles autour du saint corps. Dans leur désir de posséder au moins quelque temps la relique convoitée, ils persuadèrent au peuple, par tous les moyens, de la transporter chez eux.

Les religieux de Saint-Pierre-les-Champs leur résistèrent : ils tenaient à garder la dépouille de Goustan jusqu'à ce qu'ils eussent l'occasion de la faire transporter en sa légitime demeure, au monastère de Rhuys. Mais, pressés par l'intérêt autant que par la piété, les moines de Saint-Filibert ameutèrent la foule, enlevèrent de force le corps et le portèrent à leur église, où, pendant trois jours, ils le laissèrent exposé avant de l'enterrer.

Enfin, Vital, abbé de Rhuys, informé de ce qui se passait, vint à Beauvoir pour réclamer le précieux dépôt et le ramener à Rhuys. Les moines de Saint-Filibert ne voulurent rien entendre. Il fallut que Vital eût recours à l'évêque de Poitiers, Isambert 1er, qui cita devant lui les abbés des divers monastères en cause.

Chacun plaida ses intérêts, et, sur la décision de l'évêque, le corps de saint Goustan revint aux religieux de Rhuys, fut transporté sans retard à Saint-Gildas, et enterré dans la chapelle du nord de l'église, à quelques pas du tombeau de saint Félix.

Plusieurs miracles s'y opérèrent par son intercession, et contribuèrent à rendre son tombeau de plus en plus glorieux.

Cependant l'oubli se fit, et le culte de saint Goustan s'éteignit, pour un temps du moins, même dans sa propre église.

Des fouilles pratiquées en 1619 amenèrent l'heureuse découverte du corps entier du Saint et ravivèrent la dévotion du peuple envers lui.

Aujourd'hui, l'on vient encore s'agenouiller sur les dalles antiques de ce tombeau, entouré d'une simple grille de fer. Des marins vont y prier avec confiance.

LA CHAPELLE DU CROISIC — COUTUMES POPULAIRES

« Il y a dans le diocèse de Nantes, dit M. Pol de Courcy, au Croisic, une vieille chapelle qu'on nomme toujours chapelle de Saint-Goustan, bien qu'elle serve aujourd'hui (et cela est déplorable) de magasin d'artillerie. Elle passe pour un des plus anciens édifices religieux de la Bretagne ; ses portes et ses fenêtres présentent les caractères du gothique primitif, et l'opinion la plus probable en fait remonter la construction au XIIe siècle.

» Cette chapelle s'élève à l'ouest de la ville, sur le bord de la rade. Par une bizarrerie que la légende explique seule, son pignon occidental est bâti sur une roche qu'il coupe en deux parties, dont l'une est restée en dehors, l'autre en dedans de la chapelle.

» Saint Goustan, jeté, dit-on, sur la côte du Croisic par une affreuse tempête, peut-être lorsqu'il se rendait à Beauvoir, ne tarda pas à s'endormir. Son lit était le rocher nu. Mais pour l'empêcher d'être balayé par les vagues qui bondissaient jusque sur le roc, la légende veut que la pierre se soit amollie et creusée pour protéger le Saint, et depuis, elle conserva toujours l'empreinte miraculeuse de son corps.

» Lorsque, plus tard, les Croisicais voulurent élever à saint Goustan une chapelle commémorative de son passage sur leur terre, ils eurent grand soin d'enfermer la pierre dans l'enceinte de l'édifice, mais tout leur travail fut détruit en une nuit. Les bons habitants y virent l'expression d'une volonté divine. Ils se remirent à l'œuvre, en prenant, cette fois, la précaution de mettre la pierre en dehors. Le lendemain, même prodige, ou plutôt même destruction. Alors on se décida pour la disposition actuelle, seule entreprise que le ciel ait permis d'accomplir.

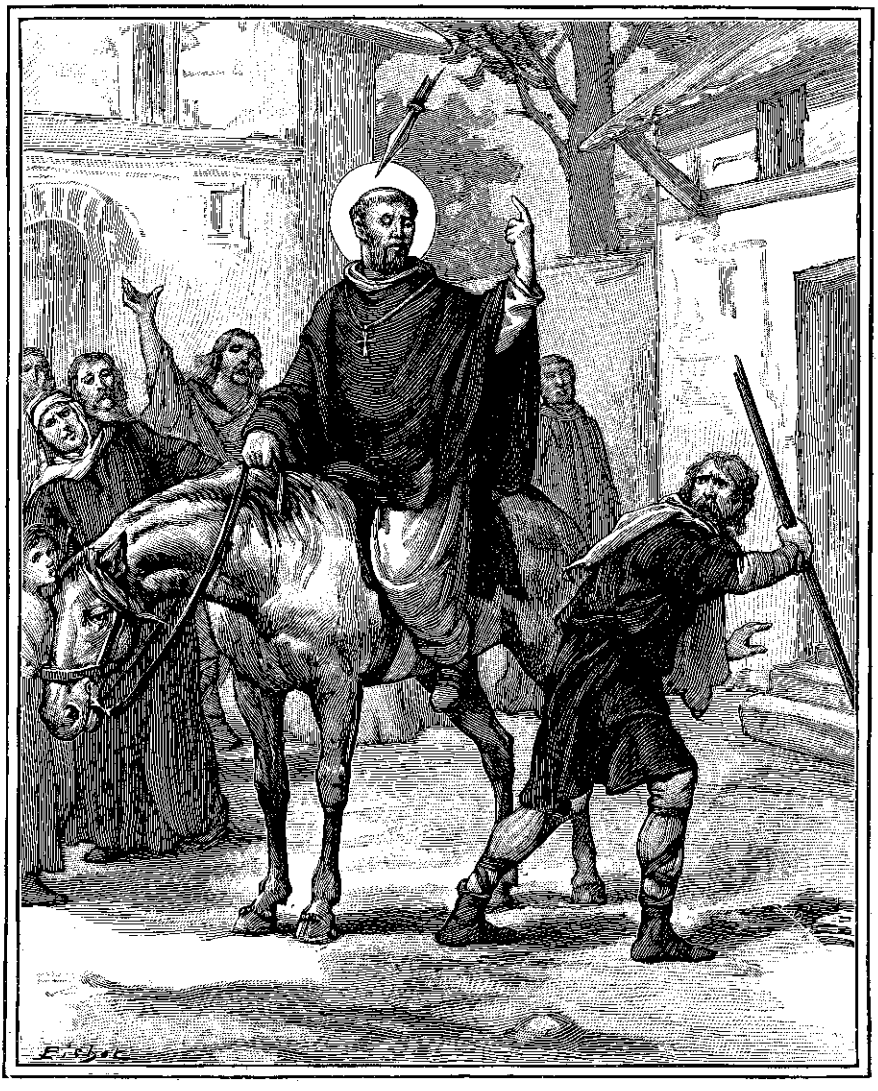
» Cette chapelle n'est plus livrée au culte, mais de nombreux pèlerins viennent encore demander des guérisons au Saint. Quelques personnes portent les petits enfants malades et leur font toucher la partie du rocher qui fait saillie extérieurement. Le lundi de Pâques, la population environnante y vient en foule; on dit aussi qu'un certain nombre de pêcheurs ont l'habitude de réciter le *Pater* et l'*Ave* quand ils passent devant cette chapelle, dont le clocher leur sert en ces parages de point de repère. »

SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES : récit du *Moine anonyme de Rhuys*. — *Histoire de saint Gildas de Rhuys*, par l'abbé LUCO, Vannes. — *Saint Goustan*, par AMÉDÉE GALLET, 1865. — *Vies des Saints du Poitou*, par C. DE CHERGÉ. — *Guide de Nantes à Lorient*, par POL DE COURCY. — *Les Moines d'Occident*, par MONTALEMBERT.

LE BIENHEUREUX JEAN, ÉVÊQUE DE THÉROUANNE

Fête le 27 janvier.



Le fer de la lance d'un assassin reste suspendu au-dessus de la tête du saint.

JEAN DE WARNÊTON

Warnêton est une petite ville de la Belgique, située près de la frontière française. En jetant les yeux sur la carte de la Flandre occidentale, on aperçoit au Sud « un angle formé par la Lys et la Douve : c'est le territoire de l'ancienne ville et paroisse foraine de Warnêton ».

« D'un côté, les riantes prairies de la Lys, de l'autre des champs bien cultivés et un sol légèrement accidenté, offrent en été un aspect fort agréable. »

C'est là que le bienheureux Jean naquit vers le milieu du XIe siècle. Ses parents craignaient Dieu et menaient une vie exemplaire. Son père se nommait Guillaume et sa mère Phagala.

Jean de Warnêton montra dès son enfance les plus heureuses dispositions. Il commença avec succès ses premières études littéraires. Les jeux de son âge ne l'intéressaient guère. Il était appliqué au travail, il assistait aux offices de l'église et obéissait à ses maîtres.

Les poètes païens et leurs grossières fictions lui inspiraient une vive répulsion. La sainte Bible était le livre qu'il préférait à tous les autres.

Ce goût de la science sacrée qu'il possédait à un si haut degré lui fit entreprendre de longs et pénibles voyages. Le jeune étudiant visita

plusieurs villes et parcourut plusieurs provinces. Rien ne l'arrêtait, ni le froid, ni la faim, ni la fatigue. Comme beaucoup d'autres jeunes gens de son temps, il alla suivre les leçons de Saint Yves, à Saint-Quentin de Beauvais.

Jean de Warnêton est le plus illustre élève de cette école de l'abbaye de Saint-Quentin. L'un de ses condisciples et amis intimes, Lambert de Guines, devait bientôt recevoir les honneurs et la charge de l'épiscopat.

Le bienheureux Jean avait formé dans son cœur le ferme propos de renoncer aux richesses et aux séductions du monde. Lille fut sa première étape dans sa marche vers la vie religieuse. Il devint chanoine de la collégiale de Saint-Pierre et mena la vie de communauté.

Plusieurs de ses collègues aimaient trop les fêtes profanes et les jeux. Acteurs en certaines circonstances, ils se donnaient eux-mêmes en spectacle au public. Le bienheureux Jean, au contraire, s'occupait beaucoup plus de son âme que du monde et de ses vanités. Il lisait, priait et restait enfermé dans sa chambre. Il n'en sortait jamais, sinon lorsqu'il devait se rendre à l'église. Lui arrivait-il alors de rencontrer des spectacles sur son chemin, il refusait de les regarder; il passait outre avec gravité et accélérait sa marche.

Tant de réserve lui avait gagné la vénération de ses collègues.

MOINE, PUIS ARCHIDIACRE

Jean de Warnêton voulait mener une vie plus austère encore et plus parfaite. C'est dans ce but qu'il embrassa la règle de saint Augustin au couvent du Mont Saint-Eloi, près d'Arras. L'abbé le reçut avec une joie extrême, car il estima que l'arrivée du nouveau chanoine lui serait d'une grande utilité pour le maintien de la discipline dans le monastère.

Le bienheureux Jean ne trompa point les espérances de son supérieur. Il fut au Mont Saint-Eloi ce qu'il avait été à Lille : le modèle toujours imité, le conseiller toujours écouté.

Le Pape Urbain II rétablit à cette époque l'évêché d'Arras. Lambert de Guines, l'ancien compagnon d'études du bienheureux Jean, fut élevé à ce siège en 1093 et il fut sacré à Rome des mains du Souverain Pontife le 19 mars 1094.

Son premier soin en arrivant dans son diocèse fut de choisir des auxiliaires qui l'aideraient à porter le fardeau de l'épiscopat. Il nomma Jean de Warnêton archidiacre d'Arras.

Le bienheureux Jean refusa d'abord de quitter la retraite bénie qu'il avait si longtemps cherchée et où il aimait tant goûter les joies suaves de la méditation et de la solitude. Pour vaincre sa résistance, l'évêque eut recours aux censures ecclésiastiques et jeta l'interdit sur tout le monastère du Mont Saint-Eloi. Jean de Warnêton se soumit alors et accepta la charge d'archidiacre. Il s'en acquitta avec beaucoup d'équité et de désintéressement. En 1095, il assista avec son évêque au célèbre Concile de Clermont qui décida la Croisade.

SON ÉLECTION A L'ÉVÊCHÉ DE THÉROUANNE

Le diocèse de Thérouanne, voisin de celui d'Arras, ne jouissait pas de la même tranquillité. La mort de l'évêque Drogon, en 1078, y avait été le point de départ de vingt années de troubles et de scandales. Humbert, son successeur, avait reçu une grave blessure et s'était réfugié dans le monastère de Saint-Bertin à Saint-Omer. Un intrus, Lambert de Bailleul, s'empara de l'évêché de Thérouanne, brisa les portes de l'église pour y pénétrer et chassa les clercs qui refusaient d'entrer en communion avec lui. Deux ans après, des bandits, ses anciens complices, lui coupèrent la langue et les doigts de la main droite. Gérard fut mis à sa place. Accusé à son tour de simonie, il abandonna l'administration de son diocèse et alla pleurer ses fautes dans le monastère du Mont Saint-Eloi.

La confusion était à son comble dans l'église de Thérouanne. Les archidiacres et le clergé de la cathédrale se réunirent et choisirent d'abord pour évêque un chanoine de Saint-Omer, nommé Erkembode, qui refusa énergiquement; ils élurent ensuite un chanoine d'Amiens, Aubert d'Helchin.

Cette double élection déplut aux abbés et surtout à Lambert, abbé de Saint-Bertin. Ils se réunirent à leur tour, invoquèrent le Saint-Esprit, et formulèrent ainsi leur décision : « Nous choisissons Jean, archidiacre d'Arras, pour le mettre à la tête de cette sainte Eglise de Dieu. Sa vie est irréprochable; sa science est éminente : il est vraiment capable de bien s'acquitter d'une administration si difficile. ».

Les laïques présents adhérèrent aussitôt à cet avis; mais les partisans d'Aubert firent de bruyantes protestations. L'affaire fut déférée au jugement du Souverain Pontife.

Il y avait en ce moment un Concile général assemblé à Rome (1099). La cause de Thérouanne y fut examinée et l'élection de Jean de Warnêton solennellement confirmée.

Toutes les négociations avaient eu lieu à l'insu du bienheureux Jean; on craignait trop qu'il ne prît la fuite. Un courrier de Rome lui apporta, au moment où il y pensait le moins, une lettre du pape Urbain :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son cher fils Jean, archidiacre d'Arras, salut et bénédiction apostolique.

» Nous avons appris que vous avez été élu dans l'église des Morins par le commun suffrage des hommes religieux, aussi bien du clergé que du peuple, et Nous Nous en réjouissons beaucoup. Nous confirmons et Nous ratifions cette élection par l'autorité du Siège apostolique. C'est par la même autorité que Nous vous défendons de vous soustraire à cette charge, sous quelque prétexte que ce soit. »

Jean de Warnêton fut atterré à la lecture de cette lettre. Il aurait préféré la mort à l'épiscopat. L'état lamentable du diocèse de Thérouanne augmentait son effroi. Toutefois, lorsqu'il eut bien examiné les dangers qu'une désobéissance lui ferait courir, il prit la sage résolution de se soumettre à la volonté de Dieu qui lui était mani-

festée si clairement par le Souverain Pontife.

Jean n'était pas encore prêtre. Il fut ordonné le 4 juin 1099. Le 17 juillet suivant, il fut sacré évêque dans la ville de Reims par l'archevêque Manassès. Il fit son entrée solennelle à Thérouanne au milieu d'un peuple ivre de joie.

VIE EXEMPLAIRE

Le nouvel évêque justifia toutes les espérances. Sa piété était sincère. On le voyait toujours occupé à la prière, à la méditation, à la lecture des livres saints, ou à des conversations sur le mépris du monde et l'amour du prochain.

Il arrivait le premier aux veilles de la nuit et aux offices du matin. Quand il devançait l'heure de la prière en commun, il prenait soin, en se levant, de ne pas troubler le repos de ses clercs par le moindre bruit. Il priait et lisait jusqu'à l'heure de Primes. Après Primes, il faisait de même jusqu'à Tierce. Il célébrait ensuite la sainte messe.

A sa table, on faisait chaque jour une lecture pendant le repas. Il ne mangea jamais de viande jusqu'à une extrême vieillesse. Trois ans seulement avant sa mort, un prêtre cardinal, légat du Saint-Siège, alla le visiter et le trouva si affaibli par ses privations qu'il pouvait à peine marcher et célébrer les saints mystères. Il le pria très instamment de se nourrir de viande, au moins de temps en temps. Le bienheureux Jean refusa de suivre ce conseil et il fallut lui donner un ordre formel au nom de Dieu et des Saints Apôtres. Depuis lors, il prit quelquefois de la viande, mais en très petite quantité.

Au début de son épiscopat, il rebâtit en grande partie l'église de Sainte-Marie de Thérouanne.

Il fit aussi de grands efforts pour rétablir dans son diocèse la discipline ecclésiastique. Il appela auprès de lui tous les clercs savants et de bonne mœurs qu'il put trouver et qui n'avaient pas encore de bénéfices. Il leur donna des pensions convenables, prises sur les revenus de son Eglise.

DANGERS AUXQUELS L'EXPOSE SON ZÈLE

Que de peines il s'imposa pour ramener à une vie régulière les ecclésiastiques de son diocèse qui avaient suivi depuis longtemps « les voies larges du siècle et les désirs de la chair ». La simonie était la grande plaie de cette époque; il résolut de la combattre par des moyens énergiques. Quand il se vit, comme à Ypres et à Formeselles, dans la nécessité d'enlever des églises à des prêtres simoniaques et intrus, il n'hésita pas à le faire par les voies canoniques.

De telles réformes ne s'exécutent pas sans susciter de violentes colères. Jean faillit en être victime.

Il traversait un jour un petit village; son passage y était annoncé. Tout à coup, un misérable courut sur lui, la lance au poing, et chercha à le frapper. L'évêque se retourna et attendit l'assassin. Il lui était pourtant facile de fuir, puisqu'il était à cheval et son ennemi à pied. Sa foi fut récompensée, car le fer de la lance se détacha et resta miraculeusement suspendu en l'air au-dessus de la tête du Pontife. Le scélérat s'enfuit tout confus et le Saint empêcha ses amis de le poursuivre. Dieu se chargea lui-même de punir le coupable.

Le bienheureux Jean échappa aussi presque miraculeusement à un accident qui aurait pu lui coûter la vie. Vers l'an 1115, comme il parcourait son diocèse pour y administrer le sacrement de confirmation, il arriva à un village appelé Merckem, situé entre Dixmude et Ypres. Il y avait à côté du parvis de l'église un ouvrage de fortification très élevé, sorte de château-fort, que le seigneur du pays avait bâti depuis longtemps. Un fossé large et profond faisait le tour du château; pour communiquer avec le reste du village, il fallait traverser un pont de bois qui s'appuyait de distance en distance sur de grosses poutres. L'évêque avait reçu l'hospitalité au château. Il voulut en sortir pour aller bénir un cimetière. Au moment où il passait avec son escorte, le pont fléchit et céda. Le prélat tomba d'une hauteur de trente-cinq pieds et beaucoup de personnes furent entraînées avec lui dans le fossé, au milieu des poutres, des planches et des plâtras. Un nuage de poussière couvrait cette scène terrible. On crut un instant que l'évêque était mort sous les débris; mais bientôt il apparut le visage gai et souriant: il était sain et sauf avec tous ceux qui l'accompagnaient; l'eau ne lui montait que jusqu'aux genoux. Il sortit du fossé et se mit à rendre grâces à Dieu en disant: « Le diable a voulu empêcher l'œuvre de Dieu, mais il ne prévaudra pas, Dieu nous aide en tout! » Après avoir prononcé ces mots, il s'en alla joyeusement, sans plus de retard, bénir le cimetière.

ACTES DE SON ÉPISCOPAT — SOUFFRANCES ET MORT

L'évêque de Thérouanne prit une part active aux principaux événements religieux de son temps; il fit un voyage à Rome, assista à plusieurs Conciles provinciaux, fonda, réforma ou dota un si grand nombre de monastères qu'il serait trop long de les énumérer.

Voici, à titre d'exemple, l'un des derniers actes de son épiscopat.

Le bienheureux Jean intervint en 1128 dans une affaire contentieuse entre le Chapitre de Saint-Pierre, à Lille, et le comte Guillaume le Normand qui avait défendu aux chanoines de lever une aide sur leurs vassaux. Une cour féodale fut convoquée à Lille à ce sujet. L'évêque de Thérouanne s'y rendit comme délégué de l'archevêque de Reims et présida l'assemblée des barons de Flandre. Après avoir entendu les deux parties, « il fut jugé par le commun accord des barons du pays que les chanoines avaient sur leurs « hôtes » le même pouvoir que les autres seigneurs de la terre, et qu'en cela aucun prince ne devait leur faire violence. Le comte, convaincu par la raison et par un jugement public, reconnut le droit de l'Eglise, demanda pardon de la transgression dont il s'était rendu

coupable, et, après avoir promis de s'amender, reçut remise et absolution de sa faute ». (Cf. Hautcœur.)

En portant et en promulguant cette sentence, l'évêque de Thérouanne jugeait selon la justice en faveur du faible contre le fort. Un acte de fermeté épiscopale n'était pas sans mérite à une époque où les violences et les meurtres se multipliaient et restaient impunis.

Le biographe Gautier rapporte, en effet, que le Bienheureux eut de grandes tribulations à supporter pendant les trois dernières années de sa vie. « Il était chaque jour témoin de choses qu'il ne pouvait voir sans une profonde tristesse, Car, après la mort du glorieux serviteur de Dieu, le marquis Charles le Bon, comte de Flandre et martyr, la terre fut abandonnée aux mains de l'impie, selon la parole de l'Ecriture. Il n'y avait plus que vols et brigandages, rapines et incendies, combats et homicides. » Le saint évêque en était douloureusement affligé.

Deux mois avant sa mort, il éprouva un grand dégoût pour la nourriture : il ne prenait plus qu'un peu de lait. La maladie s'étant aggravée, il voulut se confesser, communier et recevoir l'Extrême-Onction. Il donna à tous les prêtres qui l'entouraient le baiser de paix et la bénédiction, puis il les congédia afin de prier plus librement. Il distribua aux pauvres tous ses biens et légua à l'église de Thérouanne ses manuscrits, ses vêtements et ses vases sacrés.

Cependant, une foule considérable était accourue de la ville de Thérouanne et des parties les plus éloignées du diocèse. Hommes et femmes de tout rang attendaient très humblement à la porte qu'il leur fût permis de voir une dernière fois l'évêque et de recevoir sa bénédiction. Le mourant en eut connaissance : il fit signe d'admettre ceux qui se présentaient. Ils entrèrent dans le plus grand silence; l'évêque leva la main, les bénit et les renvoya. Beaucoup d'autres personnes vinrent ensuite et furent reçues de la même manière.

Le Bienheureux avait les yeux presque toujours fermés. Ses douleurs étaient très vives, mais elles ne parvenaient pas à lui arracher une plainte. Il passa ainsi quatre jours, jouissant du plein usage de la raison et de tous ses sens.

Enfin, il entra en agonie le lundi 27 janvier, à la première heure du jour. Alors, pour exécuter l'une de ses recommandations, on l'étendit sur un cilice recouvert de cendre. Les portes du palais furent ouvertes, les clercs et les moines accoururent et se mirent à réciter des psaumes. Les larmes et les sanglots des assistants couvrirent plusieurs fois la voix des prêtres. On lut deux fois l'office de la recommandation de l'âme.

Jean de Warnêton mourut l'an de l'Incarnation 1130, le 27 janvier, à la troisième heure du jour. Il avait gouverné l'Eglise de Thérouanne trente ans, six mois et trois jours.

Le corps du défunt fut lavé selon la coutume. On le revêtit des habits sacerdotaux et on lui mit les insignes du Pontificat; puis il fut déposé dans l'église cathédrale, en face de l'autel de Notre-Dame.

GLORIFICATION

Dieu se plut à répandre sur son visage une éclatante blancheur qui ne ressemblait en rien aux pâles couleurs de la mort. La lumière qui s'en dégageait était si vive, qu'elle paraissait être, dans cette chair inanimée, comme un prélude de la résurrection glorieuse.

Le mercredi 29 janvier, l'évêque d'Arras, Robert, arriva avec son clergé afin de célébrer les funérailles du prélat. Lorsque la messe fut terminée, un archidiacre s'avança pour parfumer le corps. Le baume qu'il portait dans un vase d'argent s'accrut miraculeusement.

Pour placer le sépulcre, on avait percé le mur de l'église, derrière l'autel principal de la Sainte Vierge. Le sarcophage qui se trouvait là avait été préparé auparavant pour un autre évêque et on l'avait abandonné. On savait qu'il était trop petit et ne pouvait servir que pour un enfant. Par un nouveau prodige, le sarcophage se serait élargi et allongé au point de pouvoir contenir très aisément le corps du Pontife.

On offrit à Dieu de ferventes actions de grâces et on déposa le saint évêque en cet endroit qui lui convenait d'autant plus qu'il était fort retiré. En effet, le Bienheureux avait maintes fois demandé à être enterré dans un lieu écarté, afin que personne ne pût marcher sur sa tombe. C'était un honneur qu'il réclamait pour tous les prêtres : il pensait que des membres consacrés au Saint Mystère des autels ne devaient pas être foulés aux pieds.

On célèbre la fête du bienheureux Jean dans le diocèse de Bruges, et à Lille dans la basilique de Notre-Dame de la Treille.

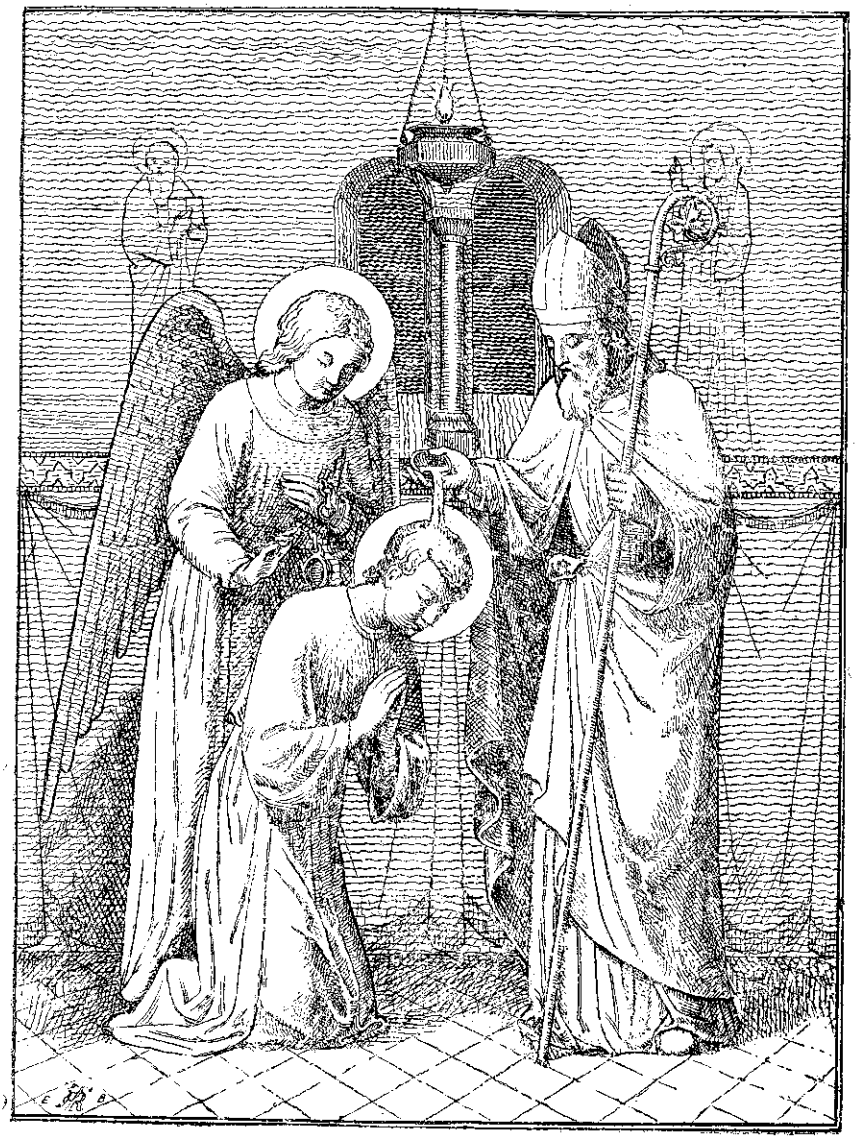
F. Ducatel.

OUVRAGES CONSULTÉS

Monumenta Germaniæ historica, t. XV. — *Acta Sanctorum*, au 27 janvier. — *Mémoires* lus à la Sorbonne, par Duchet, en 1867. — *Vie de saint Jean*, par Van Drival. — *Vie du bienheureux Jean de Warnéton*, par Courouble — *Hagiographie nationale*, par De Ram. — *Hommes remarquables de la Flandre occidentale*, t. IV. — *Histoire des Saints de la province de Lille*, par Martin Lhermite. — *Vies des Saints des diocèses d'Arras et de Cambrai*, par Destombes. — *Les Cartulaires*, etc. F. D.

SAINT THYRSE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Fête le 28 janvier.



Un ange, après avoir brisé les chaînes de Thyrse, le conduit à l'évêque Phileas. Thyrse reçoit le baptême et s'empresse de revenir à sa prison.

C'était en 253, au diocèse du Pont, sous l'empereur Dèce et le gouverneur Combrutius. Ce dernier, homme brutal et sans mœurs, était surtout grand adorateur des faux dieux : son zèle outré le poussa même à s'en faire l'apôtre.

Etant un jour de passage à Césarée de Cappadoce, il sacrifiait, à son ordinaire, aux divinités de l'endroit, quand un courageux chrétien, nommé Lucius, osa troubler sa prière : « Penses-tu donc être vu ou entendu de ces idoles, lui dit-il, c'est le démon que tu adores et c'est le vrai Dieu que tu outrages. »

Cette parole met le feu aux poudres : sans plus tarder, le gouverneur couche Leucius sur le chevalet et lui fait arracher les ongles. Le supplice achevé. « Je veux davantage, dit placidement le martyr, achève, il me faut la couronne. » Il est exaucé, à quelques pas de là, le gouverneur lui fait trancher la tête.

Le tyran croit triompher; on va voir qu'il se trompe. Comme il sort par la porte de la ville dite de l'*Hellespont*, il s'entend saluer avec respect : « — Salut ! illustre gouverneur ! » C'était un athlète de cirque de haute stature.

« — Salut ! fidèle ami des dieux ! » répond le gouverneur avec bienveillance.

— Me permets-tu de te donner un conseil?

— Volontiers.

— Eh bien, si tu crois à mon amitié, je te le dis, assez de sang comme cela. Lucius avait raison ; tout à l'heure encore, je croyais comme toi; je vois bien maintenant ce que sont nos prétendus dieux! un chrétien peut s'en moquer impunément, tandis qu'il aime son Dieu jusqu'à mourir pour Lui. »

Combrutius bouillonne : « — Quelle audace! crie-t-il. — Si je mens, montre-le moi.

— C'est toi, Thyrse, toi, un païen, qui parle ainsi?

— Oui, mais un païen sage et dont la sagesse vient de faire un chrétien.

— Sacrifie ou meurs.

— Eh bien, je mourrai et ce sera pour la vérité. »

Aussitôt les fouets garnis de plomb sifflent et retentissent sur les robustes épaules de l'athlète : « — C'est justice, dit-il, et ces quelques coups ne payeront jamais tous ceux que j'ai donnés en ma vie.

— Tu n'es pas au bout de tes peines.

— Je ne crains que les peines éternelles et tu t'y condamnes en m'y faisant échapper.

— Qu'on lui brise les jambes! »

Les bourreaux s'épuisent; vains efforts. Le dépit du gouverneur radoucit son langage : « — Si tu souffres, c'est bien toi qui l'as voulu.

— Sans doute, tu le sens pour moi, car moi je ne sens rien : il m'a suffi pour cela d'invoquer le nom de Jésus.

— Vil sorcier, il ne se taira que quand j'aurai donné sa chair en pâtée aux chiens de la rue! Qu'on le suspende par les pouces! prenez des cordes fines et résistantes qui lui coupent les chairs! »

C'est fait; mais Thyrse n'est pas près de se rendre : « — A d'autres supplices maintenant ; le temps presse et j'en ai tant encore à subir!

— Espères-tu le martyre? n'y compte pas; il faut du sang chrétien et tu n'es qu'un païen comme moi.

— Erreur, tyran, je suis martyr à cette heure, sinon à tes yeux, du moins devant Dieu, et cela suffit. »

On lui arrache les paupières : « — Tu n'empêcheras pas mon âme d'y voir clair des yeux de la foi et de l'espérance.

— J'en atteste ces divinités que tu renies, tu resteras sous les coups!

— Tu en retireras plus de confusion que moi de souffrance, moyen comme un autre de prêcher la vérité! te voilà prédicateur malgré toi.

— Soldats! où sont vos bâtons de fer? brisez-lui les bras. » Ils obéissent : Thyrse pense à Dieu et regarde le Ciel; les coups retentissent; il paraît insensible.

Les bourreaux sont las : « Voyez, dit-il, ce que vous avez fait : » et de ces bras que les bourreaux croyaient rompus, le martyr déroule devant eux un superbe geste dont ils admirent l'aisance et la grâce. Le serviteur du Christ semble rendre grâces à son Maître avec ses bras miraculeusement préservés. « — Si vos dieux avaient quelque pouvoir, dit-il aux persécuteurs, auraient-ils besoin de vous pour se venger? Combrutius, tu viens de voir la puissance de mon Dieu.

— Fables et inventions ridicules, que ta doctrine, répond le magistrat.

— Non, dit le martyr, c'est un enseignement divin.

— Alors te voilà, depuis un instant, dépositaire des secrets de la divinité?

— D'autres le furent, de qui je tiens cette croyance

— Ils l'ont inventée.

— Comme toi, sans doute, les ordres que tu transmets au nom de ton empereur?

— Quoi, tu oses comparer de vils imposteurs à mon auguste empereur, *souverain maître de l'univers!*

— S'il est maître souverain de l'univers, qu'il commande donc aux vents et aux tempêtes, au soleil, à la lune ou aux étoiles!

— Oui, il commande à tout ce qui est sous le soleil!

— Espérons qu'alors, à son commandement, les ronces et les épines vont rentrer sous terre, les roses et les moissons en sortir!

— Ironie de sorcier!

— De Dieu, plutôt, car c'est Lui qui m'inspire; avoue que ton empereur ne peut même commander à une mouche.

— Il lui suffit de gouverner les hommes.

— Mais il ne gouverne pas la conscience d'un chrétien!

— Quiconque résiste à l'empereur, mérite la mort.

— Grâce à Dieu, je suis prêt! »

Combrutius l'est aussi.

Il couche Thyrse sur la face et lui verse sur le dos une abondante quantité de plomb fondu; le liquide coule inoffensif sur le martyr et rejaillit sur les bourreaux en bouillons impétueux et brûlants; plusieurs ne tardent pas à en mourir. Cependant Thyrse loue Dieu et Combrutius mêle ses rugissements aux cris des bourreaux expirants : « — Que faire d'un pareil sorcier? hurle-t-il aux valets survivants.

— Il faut le couper en morceaux! » L'un d'eux lève le glaive, le coup frappe la muraille et le fer vole en éclats!

— Arrêtez, dit une voix tremblante; encore un coup et c'en est fait de nous! les dieux aveuglent ceux qui, sans droit, manient le glaive.

— Eh bien, mandez des soldats.

— En voici » : ils lient les pieds, les mains et le cou du martyr, et tirent l'épée! Soudain un tremblement de terre les renverse et délivre Thyrse de ses liens.

Revenus de leur frayeur, ils le jettent en prison : des anges viennent le consoler; il a peur : « — Ne crains point, disent-ils, courageux serviteur ; lève-toi et va demander le baptême.

— Je suis enchaîné et sous les verrous; même si j'étais libre, où trouver ici un ministre de Dieu?

— Secoue tes chaînes et suis-moi. »

Thyrse obéit; l'ange le conduit à la porte de l'évêque Philéas : « Ouvrez, dit-il, c'est un ange qui vous amène un chrétien. » L'évêque était à demi-informé ; Thyrse achève son histoire et sollicite le baptême : il était prêt, Dieu l'avait instruit. L'évêque le baptise, le communie, en vue de ses prochaines et nouvelles luttes et complète en lui le chrétien en lui donnant, avec l'Esprit-Saint, le caractère de soldat de Jésus-Christ : « Allez maintenant, lui dit-il, vous avez été victorieux quand vous pouviez être vaincu, comment ne vaincriez-vous pas maintenant que vous êtes invincible? » Et Thyrse

ainsi muni retourne à ses chaînes et à sa prison, capable de défier tous les Combrutius du monde.

Le nôtre cependant trouvait difficile de gouverner et de persécuter à la fois. Pour suffire à tout, il s'adjoint un persan du nom de Sylvain, âme basse et cruelle au niveau de la sienne et qui ne s'engage, qu'à la condition exclusive de lui servir de dénicheur de chrétiens et de pourvoyeur des supplices.

Thyrse comparaît devant lui. Combrutius préside. « — Pourquoi, dit Sylvain, n'adores-tu point les dieux ?

— Lesquels?

— Jupiter, Junon, Minerve, Apollon, etc., c'est-à-dire les dieux qui gouvernent le monde.

— *Celui* qui gouverne le monde, tu ne le connais pas; ceux que tu viens de nommer sont d'insignes criminels, morts depuis longtemps, et qui, à l'heure présente, expient aux enfers la peine de leurs crimes; à moins qu'il ne s'agisse de leurs statues, qui, elles, ne gouvernent pas non plus le monde, il faut bien en convenir, puisque tu ne parviens à les préserver des voleurs qu'en les entourant de bons chiens de garde.

— Tes parents n'étaient-ils point païens?

— S'ils étaient aveugles ou podagres serais-je obligé de l'être ?

— Assez raisonné; menez-le devant Apollon... Adore, maintenant.

— Qui ? ces dieux de terre, de pierre ou de bois ?

— Adore, te dis-je !

— Eh bien, j'adore... *un seul Dieu Tout-puissant.*

— Tu adoreras Apollon, » réplique Sylvain, la rage aux lèvres. Thyrse se recueille et prie. Apollon s'écroule en mille pièces; il en ramasse négligemment les débris: « Voyez, dit-il, ce que mon Dieu vient de faire du vôtre. »

Sylvain va prendre sa revanche: il enchaîne Thyrse avec de gros câbles de fer; les câbles se brisent d'eux-mêmes. On le suspend la tête en bas dans une cuve qu'on va remplir d'eau, pour être flagellé dans cette posture; on verse l'eau, la cuve éclate et le martyr est sur pied : « Jetez-le du haut de cette muraille, commande Sylvain ! » Une main invisible paralyse tous les efforts; un valet complaisant espère mieux faire, il monte et pousse brutalement Thyrse; son pied glisse et c'est lui qui descend et va se briser le crâne sur le pavé. Sylvain, comprendra-t-il enfin? non, la haine l'aveugle. Pourtant il faut en finir, de pressantes affaires l'appellent ailleurs : « Combrutius, dit-il, que faire de cet homme? « Garrottons-le, il nous suivra partout et servira d'épouvantail aux fanatiques de son espèce. » Adopté. On part pour Apamée.

Mais en route, Sylvain éprouve tout à coup de violentes douleurs et se sent paralysé de la moitié du corps : impossible d'aller plus loin. Combrutius le console « Que les dieux te soient propices, Esculape te guérira ! » Comme il parlait, il éprouve, lui aussi, de violentes et subites douleurs qui le couchent à côté de Sylvain ; ses dieux avaient sans doute mal entendu. Vainement on appelle des médecins, les deux scélérats expirent, après quatre jours d'atroces douleurs, mêlant leurs cris désespérés.

Leurs cadavres aussitôt empestent le voisinage; Combrutius semble carbonisé et Sylvain fourmille de vers : on veut se hâter de les jeter en terre ; la terre refuse de les recevoir et les rejette à sa surface : les oiseaux de proie ne veulent même pas s'en nourrir, et ces cadavres puants et nauséabonds infectent la contrée de germes pestilentiels : il faut, pour arrêter l'épidémie, qu'on obtienne par les prières de Thyrse que la terre veuille bien se refermer sur eux.

Baudus recueille intégralement leur héritage de gouverneur romain et de persécuteur des chrétiens. S'inspirant de leurs derniers actes, dont il vient de lire le procès-verbal; il mande Thyrse à son tribunal; il est frappé du contraste de son état florissant avec le récit des tourments qu'il vient d'endurer :

« — Le rapport est faux, s'écrie-t-il, j'ai là devant moi non la victime d'un excès de supplices, mais d'un excès d'embonpoint.

— Depuis tant de jours, lui fut-il répondu, il n'a eu d'autre aliment que les tortures, les chaînes et la prison; mais il a prié son Dieu.

— Alors, Thyrse, ce sont nos dieux qui veulent s'offrir la joie de voir prolonger ton martyre; ils seront satisfaits, si tu les adores.

— Pauvre gouverneur ! où sont Combrutius et Sylvain? veux-tu finir comme eux?

— Je te jetterai au fond de la mer.

— Et toi tu descendras au fond des enfers.

— Chien de chrétien ! réplique Baudus prenant, à la Pilate, un air de potentat indigné, oses-tu parler ainsi à moi qui puis, si je le veux, te faire couper en morceaux ?

— *Chien !* c'est en effet ce que signifie en grec, le nom *Baudus,* tu peux continuer d'aboyer, je ne ferai qu'en rire. »

Le gouverneur le fait sceller dans un sac et jeter à la mer : soudain ! des anges apparaissent; les scellés sont rompus et le martyr revient au rivage, en marchant sur les eaux et mêlant sa voix aux voix des anges ! Baudus n'en peut croire ses yeux : « — Indigne sorcellerie ! s'écrie-t-il avec rage.

— Non, reprend Thyrse, c'est la puissance de mon Dieu, ce Dieu qui submergea Pharaon et qui t'attend où vont tous les persécuteurs, tes dieux ne t'en préserveront pas.

— Impudent ! ils te préservent toi-même de la mort ! Mieux vaudrait te couper la langue que de proférer de pareils blasphèmes !

— Nous verrons bientôt qui des deux a raison, je t'attends aux arènes ! »

Le cruel gouverneur, en effet, faisait, bientôt après, jeter sa victime en pâture à plusieurs ours et léopards de l'amphithéâtre, lâchés tous à la fois après trois jours de jeûne; mais, à sa vue, les fauves sont comme apprivoisées et viennent en signe d'affection lui prodiguer leurs caresses : « Fatalité ou supercherie ! s'écrie Baudus qui refuse encore de comprendre, conduisez-le au temple de Bacchus, broyez-le sous les coups, si vous ne pouvez autrement arriver à le fléchir. » L'ordre s'exécute : Thyrse fait un signe aux bourreaux, comme pour leur dire : « Arrêtez !... un mot !... je veux parler. » Les bourreaux s'arrêtent : le patient serait-il enfin vaincu?... Le martyr lève les mains et les yeux au ciel et prie. Sa prière achevée : « Ecoute, Baudus, j'ai brisé la statue d'Apollon; elle n'était, il est vrai, que de verre et celle-ci est de bronze; n'importe, Apollon serait

jaloux de Bacchus et mon Dieu a tout autant de puissance. Il a réduit Apollon en éclats, il va réduire Bacchus en poussière. » Il dit et le dieu s'écroule avec fracas, projetant ses débris sur la foule qui fuit en désordre à la suite de son *vaillant* gouverneur : « — Cet homme fait mon désespoir, crie-t-il avec rage, mais qui es-tu donc?

— Est-ce au nom de tes dieux que tu m'interroges? — Non, tu les a vaincus; mais dis-moi comment? — Penses-tu qu'ils m'aient fourni des armes contre eux?

— Que veux-tu dire?

— Le diable est l'âme de vos dieux, peux-tu supposer que je tienne de lui le pouvoir de les détruire?

— Peu m'importe, d'où sors-tu toi-même?

— J'ai une double origine, l'une de la terre et que tu connais, l'autre du ciel que tu ne connais pas, ni ne peux connaître. »

Nouvelle défaite, nouvelle honte du tyran; mais il s'en vengera. Il reconduit le martyr en prison, pour méditer sa revanche à loisir. Il décide de quitter Apamée et part pour Apollonie escorté de sa victime, qu'il conduit, aussitôt arrivé, au temple d'Apollon.

Là, il s'acharne sur elle avec de nouvelles rigueurs, le sang coule abondamment sous les verges. Thyrse en recueille quelques gouttes mêlées de lambeaux de chairs et les présente au tyran : « — Ce sang, lui dit-il, c'est ma gloire, en même temps que pour toi une flétrissure irrémédiable.

— Eh bien! comblons la mesure. »

Et il le fait suspendre par les pieds et les mains, avec des câbles retenus violemment aux quatre angles de l'édifice. C'est le supplice en permanence de l'écartellement : « Enfin, crie-t-il, mes dieux sont vengés, que le tien te délivre! » Thyrse murmure une prière et soudain le temple est ébranlé de fond en comble, les débris des dieux jonchent le pavé. Thyrse est sur pied et Baudus se roule dans d'affreuses convulsions.

« — A ton tour, Baudus, que tes dieux te délivrent.

— Ils me punissent de tes sorcelleries.

— Pauvre aveugle! » Puis se tournant vers la foule : « Voyez vos dieux! Il n'y a qu'un seul Dieu qu'on doive adorer et c'est le mien. »

Beaucoup le reconnaissent et se convertissent, parmi lesquels le prêtre idolâtre Callinique qui avait résisté jusque-là à tant de merveilles opérées sous ses yeux.

Ce nouveau chrétien essaye de convertir à son tour Baudus : « — Thyrse a raison, dit-il, puisqu'il a vaincu nos dieux prétendus invincibles.

— Te voilà donc ensorcelé, toi aussi!

— Ne vois-tu pas leurs débris épars? On ne peut nier l'évidence.

— C'est moi leur vengeur.

— Alors c'est toi qu'il faut adorer, puisqu'ils ne peuvent ni se venger, ni se relever eux-mêmes.

— Vil chrétien!

— Que ne l'ai-je été plus tôt!

— Tu finiras, comme tu le mérites!

— Un chrétien ne craint point la mort, mais avant, Thyrse, apprends-moi une prière. »

Et les deux martyrs épellent ensemble les articles du *Credo*.

Quatorze prêtres idolâtres en sont témoins. Le gouverneur craint de nouvelles défections : « Prêtres, leur dit-il, je vous confie Callinique, votre ancien collègue, vous m'en répondrez sur vos têtes! »

Ils le conduisent au temple d'Esculape et s'épuisent vainement en insinuations : « Comment! vous quittez ces dieux dont vous êtes le souverain pontife! vous, dont le nom est sur toutes les lèvres et l'image en honneur parmi les dieux domestiques! Vous, devant qui, prêtres et soldats fléchissent le genou! De plus pourrez-vous souffrir de voir profaner cette barbe et cette chevelure vierges, sur lesquelles Baudus est résolu de passer le rasoir et qui, maintenant encore, rayonnent avec tant de grâce et de dignité autour de votre chef auguste et vénérable! » Callinique répond en deux mots : « Que pourriez-vous apprendre à celui qui vous a tout appris? Je ne sers plus que le Dieu qui a vaincu nos dieux. »

Le gouverneur lui fait raser la tête. Callinique recueille les touffes qui tombent et les jetant dédaigneusement à la face d'Esculape : « Imposteur, dit-il, reçois les emblèmes de ton imposture! oui, je te renie et ne suis plus que le serviteur de Jésus-Christ dont la Toute-Puissance va bientôt mettre à jour aussi ton imposture. » Et il invoque le nom de Jésus.

L'efficacité de sa prière ne se fit pas longtemps attendre; on put bientôt voir Esculape tomber avec fracas. Pour les quatorze prêtres, ce fut le coup de grâce; ils se convertirent comme Callinique.

Baudus et ses dieux sont vaincus sur toute la ligne, mais il l'avoue moins que jamais. Pour en finir avec ces prêtres dont il redoute de nouveaux malheurs, il leur fait trancher la tête. Quant à Thyrse il lui réserve une mort plus tragique.

Il le conduit à Milet pour s'épargner une dernière honte en cas d'insuccès, et là l'enferme en une caisse qu'il fait scier en deux comme on scie un bloc vulgaire de chêne ou de hêtre : mais la chair du martyr émousse l'instrument : « Tire fort, Sabinus. — Rude travail! répond Vitalius. » Et trois heures durant ils usent les dents de leur scie, jusqu'à en tomber de fatigue, mais inutilement. Tout à coup la caisse s'entr'ouvre, Thyrse apparaît rayonnant : « Seigneur, dit-il, j'achève enfin ma course, recevez mon âme! » Une voix céleste répond : « *Après la lutte, le repos, après le combat, la victoire, après la victoire, la couronne!* » Et Thyrse expire en louant Dieu! Baudus, pris d'un nouvel accès, ne tarda pas à expirer aussi, mais bien différemment, c'est-à-dire en maudissant ses victimes et blasphémant ses dieux sourds et impuissants. C'était Dieu qui rendait à chacun selon ses mérites. Son amour payait les victimes et sa justice le bourreau.

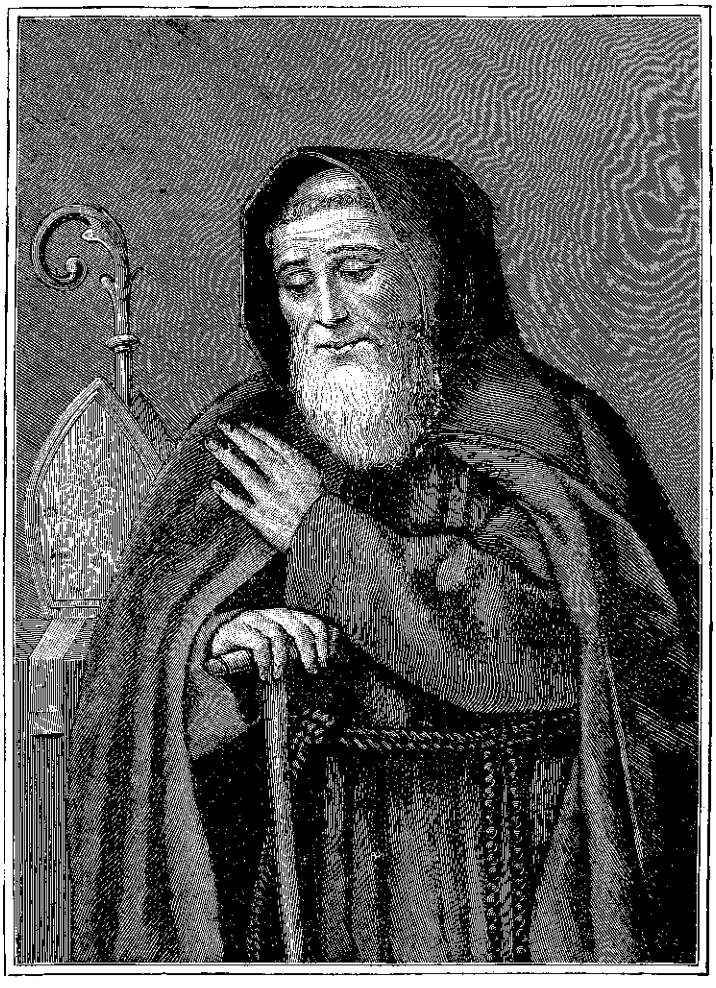
Louange, honneur et gloire, éternellement, à cet amour et à cette justice, Amen!

LE VÉNÉRABLE JÉSUALD DE REGGIO, CAPUCIN

APPELÉ « LE MARTEAU DE LA FRANC-MAÇONNERIE »

(1725-1803)

28 janvier



Portrait authentique du vénérable Jésuald de Reggio.

NAISSANCE ET JEUNESSE

Reggio, en Calabre, la ville aux plantes aromatiques et aux fleurs variées, est saintement fière d'avoir donné le jour au P. Jésuald, religieux capucin.

Il naquit le 18 octobre 1725 de la noble famille des Malacrino, établie à Reggio depuis quelques années, et plus distinguée encore par ses sentiments religieux que par sa noblesse. Joseph fut le nom qu'il reçut au baptême.

La piété, l'obéissance et les autres vertus pratiquées d'une manière extraordinaire pour un enfant annonçaient que Dieu avait sur lui des vues spéciales et le destinait à une meilleure vocation que celle de briller parmi les grands de la terre.

Il était beau de voir ce jeune homme modeste, grave et de noble race, assister tous les jours à la Sainte Messe, communier aussi tous les jours dès qu'il fut en âge de le faire, visiter les prisonniers, les malades des hôpitaux et des maisons particulières et les assister par tous les moyens en son pouvoir.

DÉVOTION A MARIE

Son plus grand bonheur était de prier la Très Sainte Vierge, d'aller s'agenouiller devant ses autels. Dès lors, déjà, il ne savait l'appeler que

par ce mot : « O ma Mère ! Mamma mia ! » La vue d'une statue ou d'une image de la Vierge remplissait son âme d'une sainte joie qui paraissait sur son visage, et il ne pouvait contenir les élans de son cœur. Il ne tarda pas à implorer la faveur de servir dans une église dédiée à la Mère de Dieu.

VOCATION

Il était évident aux yeux de tous que le jeune Malacrino n'était pas fait pour le monde. Lui-même aspirait à servir Dieu d'une manière plus parfaite. Il demanda et obtint de porter l'habit des clercs au Séminaire, selon l'usage alors établi. Toutefois, son ardent amour pour Dieu et sa rare piété réclamaient un milieu plus parfait pour s'épanouir et atteindre leur complet développement. Joseph priait le Seigneur de l'éclairer, et la grâce de lumière qu'il demandait ne se fit pas attendre. Voici comment.

C'était durant les chaleurs caniculaires, à un de ces jours où le soleil darde ses rayons les plus ardents, et rend presque impossibles dans certaines contrées les voyages en plein jour.

Rentrant à la maison paternelle, Joseph Malacrino rencontra des religieux Capucins qui, venus en ville pour secourir les malades, retournaient à leur couvent, silencieux, modestes et absorbés par la prière. Cet extérieur le frappa. Déjà il se sentait attiré vers cette vie de sacrifices. La rencontre s'étant encore renouvelée, le jeune homme n'y tint plus et voulut à tout prix ressembler à ces religieux et devenir le fils du pauvre d'Assise, du séraphin embrasé d'amour de Dieu, comme l'appelle le Dante.

Loin de s'opposer à ce projet, comme le font trop souvent les riches et les grands qui se croiraient déshonorés de voir un de leurs enfants porter la soutane ou la bure, les parents de Joseph lui en exprimèrent une vive satisfaction.

DÉBUTS DANS LA VIE RELIGIEUSE

Le jeune homme avait alors quinze ans. En revêtant le saint habit religieux, au couvent de Fiumara di Muro, il reçut le nom de Fr. Jésuald.

Le couvent de Fiumara occupait une position ravissante : d'un côté, on y jouissait d'une vue admirable sur le détroit de Messine, et de l'autre l'œil se reposait sur des massifs touffus et une vraie couronne d'orangers et de citronniers, d'oliviers et de vignes.

Dès les premiers mois du noviciat, le Fr. Jésuald surpassait les autres religieux par sa ferveur et sa régularité à se rendre aux offices, soit le jour, soit la nuit. Sa profession solennelle eut lieu le 5 novembre 1741. Il reprit ensuite le cours de ses études littéraires, historiques et scientifiques. Bientôt les langues étrangères, les mathématiques, la dialectique et la philosophie n'eurent plus de secrets pour lui.

Ses études terminées longtemps avant l'âge requis pour le sacerdoce, le Fr. Jésuald, sur l'ordre de ses supérieurs, occupa dans son couvent une chaire de philosophie auprès de laquelle se rendirent les meilleurs étudiants de la province de Reggio.

PROFESSEUR ET ÉCRIVAIN

A vingt-cinq ans, le P. Jésuald était ordonné prêtre et nommé professeur de théologie.

Deux ou trois ans plus tard, ses supérieurs l'envoyèrent compléter ses études à l'Université de Bologne, et s'y former à l'art oratoire. Le célèbre Père de Césena, qui professait cette branche de la science, écrivait au Provincial de Reggio : « Vous m'avez trompé, car ce n'est pas un disciple, mais un maître que vous m'avez envoyé dans la personne du P. Jésuald; plus je l'étudie, plus je l'admire. »

De retour dans sa province, après trois ans passés à Bologne, Jésuald est nommé professeur de théologie et de philosophie, puis de littérature italienne, latine, grecque, hébraïque, au couvent de Sainte-Marie de la Consolation et au séminaire épiscopal de Reggio.

Mais il ne se contente pas d'instruire ceux qui viennent près de lui, il songe encore aux autres âmes et surtout à celles de l'avenir. Pour elles, il compose de nombreux ouvrages ascétiques, historiques et apologétiques.

Signalons, parmi les ouvrages les plus remarquables :

Un *Cours de théologie* en cinq volumes in-4°.

Des *Institutions philosophiques* en deux volumes in-folio.

Un ouvrage intitulé *Centone*, divisé en quatre parties : la première est un traité d'*anthropologie*, dans lequel l'auteur réfute d'avance toutes les ridicules faussetés de Darwin sur l'origine de l'homme, et signale les dangers croissants du matérialisme. Dans la seconde, le P. Jésuald combat les prétentions hérétiques du clergé gallican, les erreurs de Fébronius. La troisième est dirigée contre la secte maçonnique : nous en reparlerons plus loin. Enfin, la quatrième met à néant quelques erreurs enseignées par un évêque d'Italie, l'évêque de Pistoie.

Le P. Jésuald composa même deux grammaires volumineuses, une grecque et l'autre hébraïque.

LE P. JÉSUALD ET LA FRANC-MAÇONNERIE

L'un de ses meilleurs ouvrages, nous l'avons vu, concerne la Franc-Maçonnerie. Jeune professeur, il avait étudié et connu l'esprit et le but de cette satanique Société, et il jura de la combattre de toutes ses forces. C'est chose digne de remarque que de voir avec quelle sûreté de coup d'œil il sonde la perversité de la secte et la démasque, pour ainsi dire, dès le berceau, malgré les ténèbres dont elle s'entourait déjà.

Dans son ouvrage, il dévoile le dessein de la Franc-Maçonnerie : Eloigner les âmes de l'Eglise, du Pape, et, au règne de Jésus-Christ substituer celui de Satan.

Bientôt il put enseigner de vive voix ce qu'il avait écrit, quand ses supérieurs lui confièrent le ministère de la prédication.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LE PEUPLE

Au peuple surtout, le P. Jésuald signalait les complots des révolutionnaires maçonniques qui, alors comme aujourd'hui, flattaient le peuple par l'appât des biens et des plaisirs, s'en servaient pour arriver au pouvoir et l'écraser ensuite par la tyrannie. « Ne les croyez pas, ces francs-maçons, disait le P. Jésuald, ils vantent leur *philanthropie*, ce n'est pas de la charité et du dévouement, mais de l'hypocrisie. Ne les écoutez pas, ils sont vos ennemis. »

Il ne manquait pas d'énumérer les dangers que font courir à la foi les doctrines et le contact des francs-maçons dont la devise, disait-il encore, est celle-ci : « Ni trône, ni autel. »

FRANCS-MAÇONS CONVERTIS

Un grand nombre renoncèrent à la secte.

Un jour, un chef de Loge, le signor Prato, était à son lit de mort et voulait mourir impénitent. Le curé de la paroisse l'avait en vain exhorté au repentir; désespéré, il eut recours au P. Jésuald qui avait su déjà captiver l'admiration du malade. Le Père le convertit et lui fit faire une mort très édifiante.

Un jeune homme plus malheureux encore avait donné son âme au démon, et, de son propre sang, avait écrit et signé l'acte de donation qu'il laissa entre les mains de l'infernal ennemi. Un jour, bourrelé de remords, effrayé de son malheur, il ne savait que devenir. Le P. Jésuald, à qui il s'en ouvrit, lui prescrivit des prières et des mortifications, promettant, s'il y était fidèle, que le démon lui rendrait le maudit écrit. La prédiction se réalisa, et le pauvre jeune homme, auparavant si tourmenté, retrouva une tranquillité et une paix dont il n'avait jamais joui jusqu'alors.

PRÉDICATEUR

Son ardeur pour le salut des âmes lui faisait désirer de parcourir l'univers entier à la manière des disciples du Sauveur; mais son ministère dut ordinairement se limiter à la Calabre, dont il fut proclamé le père et l'apôtre.

D'une parole instruite, il prêchait simplement, trop simplement même, lui dirent un jour des personnes de haut rang. On le pria d'adresser à ces foules qui accouraient à lui quelque discours de haute envolée, et sur un sujet extraordinaire. Quelqu'un demanda même à l'archevêque de le lui imposer par obéissance. Le religieux obéit, et, dans le but de satisfaire la classe élevée, il traita devant un immense auditoire des devoirs des riches. Avec son éloquence habituelle, il prouva que les riches ne sont que les dépositaires de leur fortune, et qu'ils doivent en donner le superflu aux nécessiteux. Les pauvres, nombreux dans l'auditoire, sortirent de l'église tout triomphants, et, avec des allures arrogantes, coururent sous les fenêtres du palais du baron de Blasio, et se mirent à crier : « Donnez-nous notre bien! Rendez notre bien! » Le prédicateur fut obligé de faire un nouveau discours sur les devoirs des pauvres; il leur démontra qu'ils devaient être, à l'exemple de Jésus-Christ, patients et résignés à la volonté de Dieu, qui distribue les dons matériels d'une manière inégale; que l'égalité en fortune est impossible ici-bas, et, par conséquent, qu'il ne leur est pas permis de s'attaquer aux riches en aucune manière.

C'est par ces procédés que le P. Jésuald maintenait l'union entre les pauvres et les riches, entre le peuple et la bourgeoisie.

Un des arguments qu'il aimait à répéter dans ses prédications et qui, frappant singulièrement les esprits, les portait à la conversion, était celui-ci : « Pourquoi, ô impie, disait-il, pourquoi refuses-tu de croire? Quel profit retires-tu de ton incrédulité? Aucun. D'autre part, la foi te cause-t-elle quelque dommage? Aucun. Crois donc. »

GUERRE A LA LAICISATION

Qui le croirait? Dociles à la Franc-Maçonnerie, les révolutionnaires voulaient déjà chasser Dieu de la société, en exclure l'idée de toutes les institutions. Le P. Jésuald s'éleva contre ces projets, et surtout contre les hospices purement laïques. « C'est la perte des âmes en même temps que celle des corps, disait-il; c'est une profanation de la bienfaisance. »

Alors, comme aujourd'hui, la Franc-Maçonnerie, inspiratrice de la révolution, cherchait à s'emparer de la jeunesse et à l'élever dans les principes antichrétiens. Le P. Jésuald le disait sans cesse aux jeunes gens, leur apprenait les vrais principes chrétiens, et ne dédaignait pas, lui, le grand orateur, de faire le catéchisme aux pauvres et à tous les déshérités de la fortune.

LE SUPÉRIEUR ET SES VERTUS

Le P. Jésuald remplit successivement toutes les fonctions usitées dans son Ordre, gardien définiteur, provincial. Les vertus de l'humble religieux prirent encore un nouvel éclat chez le supérieur. Son austérité était proverbiale; il se contentait du strict nécessaire pour réparer ses forces. Dur envers lui-même, il avait la tendresse d'une mère pour ses inférieurs, et surtout pour les nécessiteux. Maintes fois, ces derniers épuisèrent les provisions du couvent, comme nous allons le voir.

MIRACLES

Un jour, entre autres, il ne reste plus rien. C'est bientôt l'heure du dîner et le Frère réfectorier, hors de lui-même, court vers le P. Jésuald. « Que faut-il servir aujourd'hui? » Sans paraître inquiet, le Père se rend au réfectoire avec la communauté, et chacun se met à sa place, et..... attend. Tout à coup, on sonne à la porte. On accourt, et l'on trouve quatre mulets chargés de pain, de pâtés, avec des aliments tout apprêtés que le mystérieux conducteur apporte de la part d'une pieuse dame dont il tait le nom.

Une autre fois, c'était en pleine sécheresse et au mois de juillet; il n'y avait pas un brin d'herbe au jardin. A l'heure du dîner, on n'avait rien à mettre sur la table. « Allez au jardin, dit le P. Jésuald au Frère cuisinier, et recueillez des herbes pour nous faire un bon potage. » Le Frère obéit, tout en secouant un peu les épaules, et souriant de la naïveté du supérieur. Mais tout à coup le jardin reverdit, et permet de recueillir sur-le-champ d'excellentes herbes.

Pendant qu'il était gardien au couvent de Terranova, une dame vint un jour lui faire part d'un grand chagrin. Son mari refusait de reconnaître comme sien son premier enfant et l'accablait de traitements barbares. Le père dit à cette jeune mère de venir le voir le lendemain avec son mari et d'apporter son enfant. A l'heure du rendez-vous, le thaumaturge bénit l'enfant et lui demande quel est son père. Aussitôt le petit nouveau-né tend les bras vers le mari en disant : « C'est lui qui est mon père. »

Il devait prêcher un jour à Messine, en Sicile. Au jour désigné, une tempête furieuse s'éleva dans le détroit, et les matelots déclarèrent qu'il était impossible de se mettre en mer. A Messine, on pensait de même et l'on se résignait à ne pas avoir de sermon à la cérémonie. A l'heure indiquée, le P. Jésuald arriva : il avait jeté son manteau sur les eaux et s'en était servi comme de canot. Tous crièrent au miracle.

Ce prodige eut lieu une seconde fois. Un jour, des mariniers, entre Gallico et Catona, voulurent exiger du Vénérable un prix exorbitant pour le

passage du détroit. Alors, le P. Jésuald étendit son manteau sur la mer et monta sur ce chétif esquif qui partit au souffle de la brise. Les mariniers, stupéfaits, crièrent au miracle et supplièrent le Vénérable d'entrer dans leurs barques. « Laissez-moi partir, répondit le P. Jésuald, car je suis pressé; vous viendrez plus tard. »

Ils le suivirent et accostèrent, en effet, longtemps après lui au rivage opposé, où ils annoncèrent partout le prodige dont ils avaient été témoins.

HUMILITÉ

« La gloire véritable est toujours précédée de l'humilité », dit l'adage. C'est à cette vertu que le P. Jésuald devait son empire souverain sur la nature. Quoique savant, et l'un des plus érudits de son époque, il cherchait à passer pour ignorant.

Issu de famille noble, il affectait d'être le dernier de tous et portait toujours des habits déjà usés.

Son humilité parut surtout dans sa persistance à refuser l'épiscopat. En 1791, Ferdinand IV et Mgr Capobianco proposèrent au Souverain Pontife Pie VI de le nommer à un évêché. La nomination fut aussitôt signée et proclamée au Consistoire. Cette nouvelle fut la cause d'une allégresse universelle. Un seul s'en lamentait, c'était l'élu. Se croyant indigne, incapable, il refusa constamment, malgré les exhortations et les supplications de ses amis et de ses supérieurs qui durèrent les trois années de la vacance du siège.

DON DE PROPHÉTIE

Dieu seul, qui est le principe et la fin de toutes choses, et qui voit tout à la lumière de son immuable éternité, connaît les événements futurs; mais il se plaît à faire participer ses Saints à cette connaissance. Le P. Jésuald montra en de nombreuses circonstances que l'esprit prophétique s'était reposé sur lui.

En 1799, quand l'archiduc Charles chassa de Naples les troupes françaises, on vint annoncer cette nouvelle au P. Jésuald : « C'est vrai, répondit celui-ci, les Français sont partis, mais ce n'est pas pour longtemps, car ils reviendront à la charge, s'empareront de toute l'Italie, et, quand je serai mort, vous les verrez dans les rues de Reggio. »

Il mourut en 1803, et les Français se rendirent maîtres de la Calabre en 1806. La prédiction se trouvait justifiée.

Le vénérable serviteur de Dieu annonça aussi à l'avance le tremblement de terre de 1783. Il prêchait un jour dans l'église de Sainte-Agathe, quand un certain tumulte se produisit parmi les auditeurs. Le P. Jésuald, quand le silence se fut rétabli, s'écria sur un ton prophétique et avec des larmes dans la voix : « Encore un peu de temps, et vous expérimenterez la justice de Dieu. » Puis il prédit clairement la future catastrophe dont les ruines subsistent encore.

TREMBLEMENT DE TERRE

Ce tremblement de terre qui fut d'une violence inouïe ravagea la Calabre, renversa toutes les maisons, laissant des milliers de personnes ensevelies sous les décombres, et répandit partout la désolation et la misère.

L'archevêque de Reggio, Mgr Capobianco, de l'Ordre de Saint-Dominique, donna aux nécessiteux tout son argent et une partie de son mobilier. Il se fit accompagner du P. Jésuald, son *bras droit*, comme il l'appelait, et tous les deux allèrent au milieu des cabanes, des huttes improvisées; l'un répandait l'or materiel et l'autre versait dans les cœurs l'or plus précieux de la confiance, de la résignation et de l'amour de Dieu.

RÉVOLUTION

L'année suivante, le maréchal Pignatelli vint, au nom de Ferdinand IV, exercer les fonctions de lieutenant-général de la Calabre. Il signala son début par une guerre infâme aux religieux. Avec l'approbation du roi, les couvents furent fermés. Ce fut une douleur très vive pour le P. Jésuald de se voir expulsé du couvent de Notre-Dame de la Consolation, où il aimait à venir se reposer aux pieds de Marie; où tant de fois, encore enfant, il avait adressé à la Sainte Vierge cette ardente prière : « O ma consolatrice! O ma mère! Mamma mia! » Il fallut céder à la force brutale et songer à l'exil.

L'archevêque de Reggio ne voulut pas laisser partir celui qui était son ami et son soutien. Il obtint du roi une exception en sa faveur. Le P. Jésuald alla, avec un frère laïque, habiter une pauvre cabane où il dut rester jusqu'à la restauration du royaume des Deux-Siciles. C'est là qu'il recevait les grands et les princes de la terre; c'est de là qu'il continuait à porter des paroles de salut et de paix aux fidèles de la Calabre.

MORT

L'aurore du XIXe siècle permit aux religieux de rentrer dans leurs couvents. Les exilés revirent avec une joie indescriptible leurs chères cellules depuis si longtemps abandonnées et songèrent à élire un provincial. L'unanimité des suffrages se porta sur le P. Jésuald. Le vénérable religieux conjurait ses confrères, en sanglotant, d'avoir compassion de son indignité, de son âge, ajoutant qu'il n'arriverait pas à la fin de sa charge. Ce fut inutile : le choix fut maintenu. Mais la prédiction ne se réalisa que trop vite.

Le vendredi 28 janvier 1803, le bienheureux P. Jésuald mourait comme un saint, arrachant à tout le monde ce cri spontané : « Le Saint est mort ».

Le corps du Vénérable repose dans l'église du couvent de Notre-Dame de Consolation, à Reggio, en attendant les honneurs de la béatification.

Cf. Rocco Cotroneo : *La vita del P. Gesualdo, da Reggio, Cappucino*. (Siena. 1894.)

SAINT AMÉDÉE, ÉVÊQUE DE LAUSANE (1110–1150)

(Fête le 28 janvier.)

Les seigneurs de Savoie supplient Amédée d'accepter la tutelle du jeune Humbert III, comte de Savoie. Il en fait un saint.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES

Amédée naquit vers l'an 1110 au château de Chatte, près de Saint-Marcellin et de Saint-Antoine-de-Viennois (Isère). Il était fils d'Amédée de Clermont, seigneur d'Hauterive et de plusieurs autres bourgs ou châteaux; neveu de Guigues, comte d'Albon, et parent des empereurs d'Allemagne Conrad, Henri et Frédéric. Sa mère, Pétronille, quitta le monde quand son époux se fit religieux; elle prit l'habit de la pénitence dans le couvent de Notre-Dame de Bonnecombe, à Saint-Paul-d'Izeaux, et fonda l'abbaye cistercienne de Laval-Bressieu. Sa fille, sœur d'Amédée, se sanctifia dans ce monastère.

Amédée d'Hauterive, le père de notre Saint, brillait parmi les seigneurs ses voisins; il était intrépide dans les combats, gai, affable, d'un visage gracieux, d'un taille élevée, aimable envers les siens, terrible à ses ennemis. Malgré ces avantages, loin de se laisser séduire par la gloire terrestre, il prêta l'oreille au langage intérieur de la foi, qui lui annonçait les années éternelles, et il résolut d'abandonner ce qu'il possédait pour entrer dans l'Ordre de Cîteaux.

C'était l'époque où saint Bernard quittait le

monde avec trente compagnons. Amédée d'Hauterive, entraîné vers la vie de renoncement, ne voulut pas lui non plus l'embrasser seul.

L'archevêque de Vienne, Guy de Bourgogne, plus tard Pape sous le nom de Calixte II, venait alors d'élever dans le Dauphiné la célèbre abbaye cistercienne de Bonnevaux (1117). Ce fut dans ce monastère qu'en 1119 se présenta Amédée avec seize chevaliers et son fils, le futur évêque de Lausanne. Tous furent admis comme novices, à l'exception du jeune Amédée, alors âgé de neuf ans. On le garda cependant à l'abbaye pour l'appliquer à l'étude des lettres.

AMBITION PATERNELLE

Le noble seigneur d'Hauterive avait trouvé à Bonnevaux le repos loin du monde. Ce repos ne fut pas complet; l'ambition, non pour lui-même, mais pour son fils, n'était pas encore éteinte dans son cœur. Il craignait que dans une obscure abbaye le jeune Amédée ne fût privé de maîtres instruits et capables. Sa tendresse, imprégnée de soucis mondains, oubliait que le Seigneur est le Maître des sciences et que le Christ seul donne la lumière.

C'est ce que lui répétait le saint abbé Jean, plus tard évêque de Valence, auquel il adressait ses plaintes : « Un apprenti du Christ ne doit pas être imbu des récits dangereux et menteurs des philosophes. Si le jeune élève est pur des taches du péché, l'onction de l'Esprit Saint lui en apprendra plus en un instant que mille philosophes et mille maîtres ne lui en pourraient enseigner durant plusieurs années. »

De nos jours encore, bon nombre de chrétiens ne veulent point comprendre tout ce que cette réponse du saint abbé contient de vérité.

Oublieux de ces principes surnaturels tant de fois réalisés dans la vie des saints, on en a vu naguère imputer à l'ignorance du bienheureux curé d'Ars les maux dont souffre en ce moment l'Église de France!..... Ils doivent en vouloir à Jésus-Christ d'avoir confié à douze bateliers incultes la conversion du monde.

Amédée cependant s'obstinait dans son opinion; il voulait à tout prix procurer au jeune élève des connaissances scientifiques, en rapport avec son rang, il est vrai, mais certainement peu accommodées à son âge.

Fermant l'oreille aux raisons aussi justes que pieuses dont on se servait pour le convaincre, il prit son fils, quitta Bonnevaux et se retira à Cluny.

A son arrivée dans cet opulent monastère, Amédée d'Hauterive fut entouré des plus grands honneurs. Sur-le-champ, on lui fit quitter l'habit rude et grossier de Cîteaux pour le revêtir de celui de ses nouveaux frères. Le jeune Amédée, cause innocente de tout ce qui venait d'avoir lieu, fut envoyé à la cour de l'empereur d'Allemagne, son parent. Celui-ci le reçut comme s'il eût été son propre fils, et confia le soin de ses études aux maîtres les plus habiles.

Une pieuse nostalgie, le cri de sa conscience aussi, ramenèrent bientôt le Cistercien fugitif à Bonnevaux, il se soumit aux pénitences prescrites par la règle, et obtint comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison. Le comte d'Albon, son oncle, vint le voir un jour et le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière qu'il ne fut point aperçu de lui. Il quitta Bonnevaux, pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux.

VOCATION DU JEUNE AMÉDÉE

Amédée, ce fils aimé trop humainement, était pour son père le sujet d'une vive inquiétude. La destinée du jeune gentilhomme semblait l'appeler à la carrière militaire; il accompagna l'empereur dans quelques expéditions et y donna des preuves de sa précoce bravoure; mais le ciel avait sur lui d'autres desseins. La pensée de la mort avait déterminé son père à quitter le monde, elle lui fit prendre une semblable résolution. Le décès de l'empereur Henri V lui ouvrit les yeux, il comprit le néant des choses terrestres, abandonna la cour et, âgé de dix-sept ans à peine, il entra au monastère de Clairvaux.

La générosité avec laquelle le pieux adolescent avait renoncé au monde lui mérita de recevoir au centuple les biens spirituels. Le fervent jeune homme s'acquit rapidement une grande réputation de science et de sainteté. Bientôt il fut jugé digne de diriger ses frères et saint Bernard lui-même le choisit pour abbé d'Hautecombe.

L'ABBAYE D'HAUTECOMBE

Ce monastère, fondé vers 1135 sur les bords du lac du Bourget, dans l'ancien diocèse de Genève, devait plus tard devenir le Saint-Denis des princes de Savoie; mais il était alors loin d'être florissant. Récemment établi, ce couvent était pauvre, et sa position dans un lieu désert et stérile mettait obstacle à sa prospérité.

Amédée, père du saint abbé, vint le voir à Hautecombe et fut effrayé des difficultés que la nouvelle abbaye rencontrait. Il conseilla à son fils de quitter cet emplacement si désavantageux, resserré entre une montagne et un lac.

Témoin du vol des récoltes par des habitants grossiers et pillards, il dit à son fils :

— Cherchez un autre pays ou retournez à Clairvaux, car lorsque vos labeurs incessants auront contraint cette terre ingrate à vous donner quelques fruits, des voisins rapaces s'en empareront et vous aurez peiné en vain.

— Mon père, lui répondit en fidèle disciple de saint Bernard l'abbé d'Hautecombe, si ces gens nous enlèvent les biens temporels, ils ne peuvent nous ravir les biens éternels, et puisque c'est à ces biens seuls que nous aspirons, nous ne pourrions trouver un endroit et des voisins plus favorables à notre entreprise.

Une telle réplique étonna agréablement le vieillard. Il comprit que Dieu lui-même guidait son fils. Venu pour l'aider de ses conseils, il se plaisait dès lors à le consulter et à profiter de ses lumières dans la science du salut.

L'administration du jeune abbé fut bénie d'une manière visible. « Cherchez le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît », avait dit le Sauveur; sa promesse se réalisa à la lettre dans le nouveau monastère; les biens temporels vinrent avec les bénédictions célestes.

L'ÉVÊCHÉ DE LAUSANNE — LA CITÉ DE LAUSANNE DOT DE LA VIERGE MARIE

Saint Amédée ne gouverna que cinq ans Hautecombe; bientôt il fut appelé à une dignité plus éminente. Guy de Marlanie résigna l'évêché de Lausanne et Amédée fut élu à sa place. Le clergé et le peuple accueillirent cette élection par des acclamations unanimes. L'étendue du diocèse, les violences et les usurpations alors si fréquentes exigeaient dans l'évêque un haut degré d'activité,

de courage et d'abnégation. A ces qualités, Amédée joignait la piété et la prudence.

L'humble disciple de saint Bernard était loin de partager l'allégresse des diocésains de Lausanne; se croyant indigne d'un pareil honneur, il refusait cette charge redoutable. Il fut intronisé malgré sa résistance, et, pour lui enlever tout moyen d'abandonner son église, on demanda au Souverain Pontife de confirmer son élection. Le Pape, qui connaissait les vertus d'Amédée, lui ordonna de se soumettre et n'admit aucun motif de refus.

Son sacre eut lieu le 21 janvier 1145, en la fête de sainte Agnès. Ce jour, d'après une tradition, était pour notre Saint un jour privilégié; il fut successivement celui de sa naissance, de son application à l'étude des lettres, de son entrée dans la vie monastique, de sa bénédiction abbatiale et de son élévation à l'épiscopat.

Aussi avait-il pour la jeune martyre romaine une dévotion signalée, et il ordonna de célébrer sa fête dans son diocèse sous le rite double.

Dès sa promotion, le nouvel évêque donna libre essor à son zèle. Une éloquence onctueuse rendait ses prédications agréables. Il visitait régulièrement les nombreux districts de son diocèse. Quelques-uns, situés dans les contrées alpestres, étaient d'un difficile accès. A Grindelwald, dans l'Oberland, à une hauteur de 1 170 mètres au-dessus du niveau de la mer, il consacra une église construite avec les bois des forêts voisines.

Sa prière implorait la bénédiction divine sur ses travaux, et toujours il eut pour la Sainte Vierge Marie une dévotion vraiment filiale.

Manrique, son biographe, nous le représente dans l'exercice de sa charge : Amédée, élevé sur le siège épiscopal, méditait attentivement cette parole de l'apôtre : il faut qu'un évêque soit irrépréhensible. Il se souvenait aussi de cette sentence d'un docteur : plus les dons augmentent, plus le compte qu'il faudra rendre sera sévère. Chaque jour, il examinait ses actions et se dirigeait lui-même, ainsi que ses diocésains, avec autant de sollicitude que s'il eût dû paraître à l'instant devant Dieu.

Il était juste dans ses jugements, prévoyant dans ses entreprises, fidèle à sa parole. Il défendait les veuves, soutenait les orphelins, consolait les prisonniers, prenait soin du bien des pauvres, punissait l'injustice, détestait l'envie, chérissait la justice et la chasteté et était partisan d'une sage économie. On admirait son zèle pour les veilles et les jeûnes, son assiduité à visiter les malades et les pauvres, sa modération dans les réprimandes, la ferveur de sa piété.

Nous trouvons les mêmes éloges de saint Amédée dans une lettre qu'il reçut, peu après son élection, de Nicolas, alors moine de Cluny et plus tard de Clairvaux, où il fut secrétaire de saint Bernard. Cette lettre nous montre que le saint évêque avait conservé le goût de l'étude au milieu des occupations pastorales. Nicolas lui envoie le Traité du Saint-Esprit par maître Anselme.

Le père d'Amédée eut la consolation de voir son fils élevé à la dignité épiscopale. Il mourut vers 1150, laissant dans l'Ordre de Cîteaux la réputation d'un saint.

L'année même où saint Amédée était promu à l'évêché de Lausanne, Eugène III, comme lui précédemment moine de Clairvaux et disciple de saint Bernard, prenait possession de la chaire pontificale à Rome; Amédée fut honoré par ce nouveau chef de l'Eglise d'une confiance particulière.

Bien plus, le Souverain Pontife vint visiter son ancien frère en religion dans cette admirable ville de Lausanne qui, d'après la charte de franchises accordée par Amédée lui-même, était, *tant la cité que le bourg, la dot et l'alleu de la Bienheureuse Vierge Marie.*

Hélas l'hérésie calviniste y a défiguré le culte du Christ et détruit celui de sa Mère.

SAINT AMÉDÉE TUTEUR D'HUMBERT III, COMTE DE SAVOIE

Pendant son séjour à Hautecombe, l'évêque de Lausanne s'était acquis l'amitié et l'estime de son parent, le comte Amédée III de Savoie. Ce prince, au moment de partir pour la Croisade que saint Bernard venait de prêcher à Vézelay, recommanda son fils Humbert à saint Amédée et lui remit le soin de ses Etats de Savoie et de Piémont.

A son retour de Terre Sainte, le comte Amédée mourut à Nicosie en 1149. Son fils Humbert lui succéda. Trop jeune encore pour gouverner seul, les seigneurs de Savoie supplièrent l'évêque Amédée d'accepter la tutelle de leur futur seigneur. « Si nous choisissons, lui dirent-ils, un duc, un baron, un juge séculier, au lieu d'un tuteur fidèle, nous n'aurons peut-être qu'un homme méchant et cupide qui cherchera son propre avantage pour ne laisser à son pupille qu'un héritage ruiné. »

Pressé par ces sollicitations et par l'intérêt du jeune prince dont le père avait été son ami, le saint évêque accepta cette mission difficile et délicate.

Plus tard, Humbert III fut mis par l'Eglise au nombre des Bienheureux; sa fête se célèbre le 13 mars.

PERSÉCUTION ET EXIL

Vers la fin de sa carrière, notre Saint eut part au calice d'amertume que Dieu présente à ses amis avant de les placer dans la gloire céleste.

Le comte du Genevois était alors l'avoué ou défenseur de l'Eglise de Lausanne. Il avait joui du même titre sous les deux évêques précédents, avait eu avec eux de graves démêlés et s'était permis de coupables empiétements. Pendant son épiscopat, saint Amédée eut à subir de sa part les mêmes persécutions avec des circonstances plus odieuses.

A la partie supérieure de la ville, cet ambitieux fit bâtir un château-fort d'où il pût la dominer. Ensuite, se déclarant ouvertement opposé à son seigneur, il entraîna dans sa révolte une partie des sujets de l'évêché.

Notre Saint dut s'éloigner d'un lieu où il n'était plus en sûreté et se retira au bourg voisin de Moudon. Là encore, sa vie fut en danger. Chassé et dépouillé de tout, il dut s'enfuir, nu-pieds, et prendre le chemin de l'exil.

Vers le temps du Carême, il écrivit à ses chers fils de l'Eglise de Lausanne. Sa lettre contenait le récit de ses épreuves et aussi ses recommandations paternelles. « Oubliant notre suzeraineté et les serments prêtés tant de fois, disait-il, ils ont attenté à notre vie, et sous nos yeux ils ont fait couler le sang d'un innocent. Ils crient vers vous, Seigneur, ces insignes pontificaux lacérés et ces mains teintes du sang d'un ami frappé entre mes bras! »

Pour la salutaire correction des coupables, cet écrit prononçait l'interdit contre la ville de Moudon, félonne envers son pasteur. Le saint évêque exprimait encore son ardent désir de voir le comte revenir à de meilleurs sentiments : « J'aime le comte, mais je n'aime pas son péché; Je voudrais par mon sang effacer ses fautes, et jamais je ne cesserai de prier pour lui. »

On ne sait combien dura la séparation du pas-

teur et de ses ouailles. Le cartulaire de Lausanne rapporte que la prudence et l'esprit de conciliation de saint Amédée amenèrent l'avoué à raser lui-même les fortifications qu'il avait bâties.

AMÉDÉE CHANCELIER DE L'EMPIRE ET PROTECTEUR DES MONASTÈRES

Les rapports d'Amédée avec les empereurs nous disent assez le bon souvenir qu'il avait laissé à la cour d'Allemagne. Conrad III honora notre Saint d'une affection singulière. A peine connut-il sa promotion au siège épiscopal de Lausanne, qu'il concéda à son ami tout ce qui avait appartenu à Rodolphe de Rheinfelden entre la Sarine, le mont Saint-Bernard, le pont de Genève, le Jura et les Alpes.

Après Conrad, Frédéric surnommé Barberousse accorda sa confiance au pieux Amédée auquel l'unissaient, d'ailleurs, des liens de famille.

Plusieurs fois, nous voyons le saint évêque figurer parmi les dignitaires de la cour de cet empereur. En 1153, il passe quelque temps auprès de ce prince et l'accompagne dans son voyage en Bourgogne. On le rencontre plus tard à Spire et à Roncaglia dans les Diètes impériales. Bien plus, Frédéric lui donna une preuve éclatante de son estime en le nommant chancelier du royaume de Bourgogne, avec le droit de citer à son tribunal, en qualité de vicaire de l'empire, non seulement les clercs, mais encore les barons laïques, et cela « en considération de la probité de cet évêque et de la dignité de l'antique Eglise de Lausanne ». Ces prérogatives élevaient Amédée au rang des feudataires immédiats de la couronne.

D'ailleurs, nous trouvons notre Saint présent d'une manière active aux principaux événements de son époque.

Il assiste en 1146 à l'assemblée de Spire avec saint Bernard; en 1147, il accompagne Eugène III à Trèves, où, le 13 janvier suivant, à la dédicace de l'église Saint-Mathias par le Pape, Amédée consacre deux autels. Au mois de mai, Eugène passait à Lausanne avec une suite de quatorze cardinaux.

De nombreuses fondations monastiques avaient été créées dans son diocèse. Amédée, religieux dès l'enfance, avait gardé pour elles une affection reconnaissante. L'abbaye cistercienne de Hautcrêt, dans le canton de Vaud; celle de Moutheron, les couvents des Prémontrés de Fontaine-André, près Neuchâtel; l'abbaye d'Hauterive, près Fribourg, et, dans la Gruyère, celle d'Humilimont furent tour à tour l'objet de la générosité du saint prélat.

Les services que les moines ont rendus à nos pays disent assez que la sollicitude du pieux pontife n'était pas déplacée. Voici comment les juge un écrivain protestant peu suspect de sympathies exagérées envers les institutions catholiques : « On aime à faire des recherches sur ces Sociétés religieuses qui, les premières, ont éclairci nos forêts, ensemencé nos plaines, planté des vignes sur nos coteaux..... On se plaît à les voir attirer par l'oraison les bénédictions sur leurs labeurs et mériter en travaillant que le ciel exauce leurs prières..... Et, en remontant à travers les siècles écoulés, on porte à leur mémoire le tribut de respect et de reconnaissance que leur doit la postérité, riche de leurs peines et de leurs sueurs. »

MORT, SÉPULTURE ET CULTE DU SAINT ÉVÊQUE

Amédée ne vécut qu'un demi-siècle. Durant la maladie qui devait le conduire au tombeau, les médecins lui conseillèrent, en vue de sa guérison, de recourir à un moyen contraire aux vœux prononcés lors de sa profession religieuse. L'évêque préféra la mort à la honte de violer ses promesses sacrées.

Près de rendre le dernier soupir, entouré de son clergé et de son peuple, il releva de l'excommunication tous ceux qui l'avaient encourue de sa part, excepté Humbert, seigneur d'Aubonne, qu'il assigna au jour du jugement, à cause des injustices dont il était coupable envers l'église de Saint-Livre.

Puis il rendit à Dieu sa sainte âme, le 27 août 1159.

Suivant le cartulaire de Lausanne, on inhuma son corps dans la nef de la cathédrale, devant le crucifix, et la chronique de Moudon ajoute que ce fut entre trois pierres élevées, soit sous celle du milieu. Voilà tout ce que disent les vieilles annales, puis l'histoire garde un silence absolu. Les iconoclastes protestants qui, en 1536 dévastèrent la cathédrale de Lausanne, respectèrent-ils le tombeau de notre saint?

On l'ignore; les fouilles récentes pratiquées dans l'antique église n'ont fait découvrir aucun vestige de cette dépouille sacrée.

Comme souvenir de son attachement à l'Eglise de Lausanne, Amédée lui avait légué un anneau d'or orné d'un très beau saphir: ses successeurs devaient s'en servir aux offices solennels, mais la cathédrale en gardait la propriété.

Il laissa un trésor plus précieux; c'étaient huit homélies sur la Sainte Vierge. La coutume s'établit ensuite de les lire dans l'église de Lausanne le samedi à Matines.

La Congrégation de Saint-Bernard, de la province de Rome, était autorisée, dès 1702, à célébrer l'office de saint Amédée; cette même faveur fut accordée en 1752 par Benoît XIV, au diocèse de Lausanne. Au XVIIe siècle, les paroisses du canton de Vaud le choisissent pour patron de leur décanat. A Assens on trouve un autel sous son vocable. Son nom est inscrit dans une prière du catéchisme. Dans quelques presbytères, on voit un tableau de saint Amédée; c'est une reproduction de celui qui est conservé au palais épiscopal de Fribourg; le Saint apparaît debout avec ses armoiries et ses insignes de chancelier de l'empire.

A cause de sa dévotion envers Marie, il est aussi quelquefois représenté à genoux devant une image de Notre-Dame et recevant des mains de sa sœur les gants que lui envoie la Mère de Dieu en récompense de l'avoir louée et exaltée devant son peuple.

Tout récemment, à la demande de l'évêque de Grenoble, le culte de saint Amédée a été confirmé, le 9 décembre 1903, par S. S. le pape Pie X.

C'est le 28 janvier, jour de la deuxième fête de sainte Agnès, qu'est célébrée la fête de saint Amédée dans les diocèses de Grenoble et de Lausanne.

E. V.

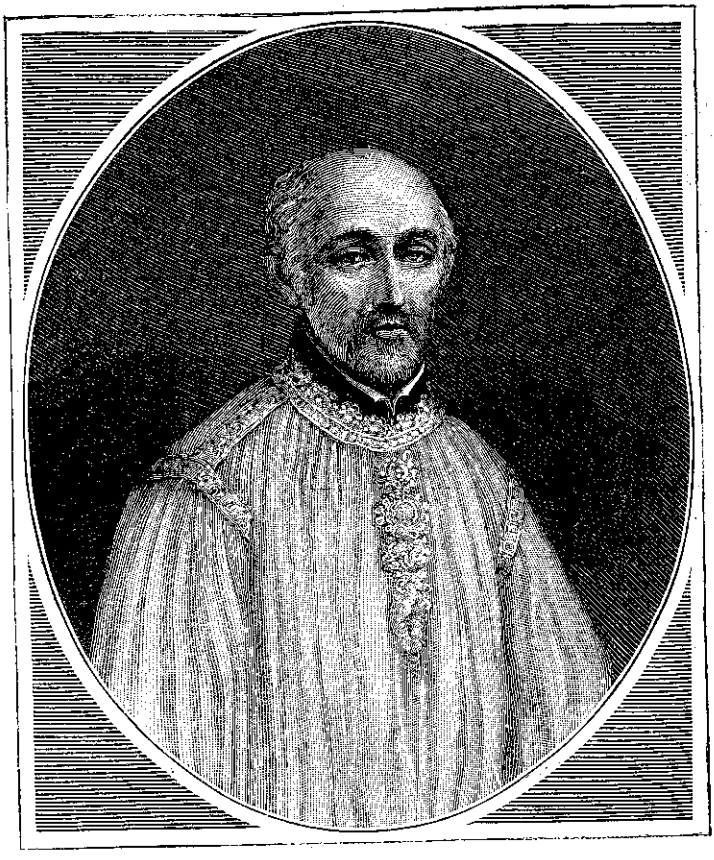
OUVRAGES CONSULTÉS

GREMAUD, professeur au Collège de Fribourg, *Notice sur saint Amédée*, en tête des *homélies du Saint*, 1866. — A. COMTE, *Vie de saint Amédée*, Grenoble, 1877. — GENOUD, *les Saints de la Suisse française*, t. II, Fribourg, 1897. — MANRIQUE, *Annales cisterciennes*. — Dom MARTÈNE, *Novus Thesaurus*. — *Histoire littéraire de la France*. — L. COUSIN, *Histoire des saints des maisons de Tonnerre et de Clermont*. — CHORIER, *Etat politique du Dauphiné*. — PIERRE LE NAIN, *Essai de l'histoire de l'Ordre de Cîteaux*. — Nombreuses références citées dans les ouvrages précédents.

LE VÉNÉRABLE JULIEN MAUNOIR S. J.

apôtre de la Basse-Bretagne (1606-1683).

28 janvier



Portrait authentique du Vénérable

NAISSANCE — LA VOCATION DE MISSIONNAIRE

Le P. Maunoir naquit le 1er octobre 1606, à Saint-Georges-de-Reintembault, au diocèse de Rennes, où ses parents tenaient un petit négoce. Il fit ses études au collège des Jésuites de Rennes, et, quand il le quitta en 1625 pour entrer au noviciat de Saint-Germain, il y laissait le souvenir d'un élève pieux et travailleur qui avait exercé la plus heureuse influence sur ses condisciples. Dès le noviciat, le jeune religieux se traçait un règlement qu'il devait suivre toute sa vie, et prenait pour devise ces mots qui révèlent déjà chez lui un haut degré de perfection : *Le plus grand contentement de Dieu et son plus grand amour.* Après quelques années d'études, le Fr. Maunoir fut envoyé comme professeur de cinquième au collège de Quimper. Il y devait entendre les premiers appels à une vocation spéciale.

Jusqu'ici, dans ses projets d'apostolat, le Vénérable avait porté ses regards sur la Mission française du Canada, très florissante à cette époque; jamais il n'avait songé à évangéliser les campagnes de la Basse-Bretagne, où l'œuvre des missionnaires était peut-être aussi nécessaire qu'au pays des Hurons et des Iroquois. L'état misérable de cette province au point de vue spirituel avait ému un religieux de ce même collège de Quimper, le P. Pierre Bernard. Trop âgé pour commencer l'évangélisation des Bretons dont il ignorait la langue, il crut voir dans son jeune confrère l'apôtre que le ciel destinait à cette œuvre. Le Fr. Maunoir hésita longtemps avant de se rendre aux pressantes exhortations de son vénérable ami; il lui en coûtait de renoncer à son cher Canada; mais Dieu lui manifesta sa volonté par un miracle. En quelques jours, le Frère, qui s'était mis à l'étude du bas-breton, parlait aisément cette langue si difficile. Il avait commencé le dimanche de la Pentecôte. « Le ciel, atteste-t-il lui-même, se montra si favorable à mes premiers efforts que, soutenu par la puissance et la bonté de Dieu, je pus le mardi suivant faire le catéchisme au peuple. Six semaines plus tard, je commençais à prêcher sans avoir besoin d'écrire un seul mot, grâce que Dieu m'a conservée jusqu'à ce jour. » Pendant deux ans,

on le vit tous les dimanches et les jours de fête catéchiser les paroisses voisines, sans négliger toutefois aucun de ses devoirs auprès de ses deux ou trois cents élèves. Mais ce surcroît de travail avait gravement altéré sa santé : il dut s'éloigner de Quimper au mois d'août 1633.

ÉTAT RELIGIEUX DE LA BRETAGNE

Le départ du jeune apôtre chagrina beaucoup le P. Bernard; néanmoins, il ne désespérait pas de son retour. Il en avait pour garant les prédictions multiples d'un saint missionnaire, Dom Michel le Nobletz, alors avancé en âge, à qui Dieu avait révélé les merveilles d'apostolat que le P. Maunoir devait opérer dans toute la Bretagne. Nous sommes tentés aujourd'hui de taxer d'exagération les historiens qui nous font de l'état de cette province au XVII[e] siècle le plus triste tableau. Rien de plus vrai que leurs récits empruntés, pour la plupart, au *Journal des Missions*, écrit en latin par le Vénérable. Nous y trouvons des détails qui font frémir d'épouvante sur le culte véritable que l'on rendait au démon, culte appelé par le saint missionnaire l' « iniquité de la montagne ». « Qu'il y eût en Bretagne des adorateurs du démon, écrit le P. Séjourné, qui pourrait s'en étonner, quand ils étaient répandus en si grand nombre à cette époque dans d'autres parties de la France et dans les divers Etats de l'Europe?..... Porté comme il l'était aux superstitions, vivant depuis longtemps dans une ignorance profonde des vérités de la foi, le peuple breton subissait donc aussi, en maints endroits, cette tyrannie infernale. Le sabbat était le rendez-vous non pas d'un petit nombre, mais d'une multitude considérable. On y voyait des gens de tout rang et de toute condition : des hommes, des femmes, des jeunes filles et des enfants que leurs parents avaient voués au démon dès leur naissance. Le lieu où ils se réunissaient n'était pas toujours le même; mais, le plus souvent, c'était une lande immense, sablonneuse, qu'on appelait la lande ou le carrefour des Sept-Voies; on la disait située sur les confins de l'évêché de Vannes. Là, éclairée par des torches de poix ou de résine qui donnaient la clarté du jour, une foule bruyante s'adonnait à toute sorte de jeux de hasard, qui aux dés, qui aux cartes, pendant que d'autres dansaient autour d'un trône qui semblait doré et où siégeait un monstre horrible. C'était le roi de cet empire des ténèbres. Il fallait, avant toute chose, lui prêter hommage de fidélité. En retour, il promettait un bonheur qui durerait autant que la vie. L'adorer, lui donner de honteux baisers, se donner à lui corps et âme, tels étaient les hommages qu'il réclamait d'abord. Après quoi, il exigeait qu'on reniât Dieu et Jésus-Christ son Fils, la Très Sainte Vierge, les Sacrements, la Sainte Eglise, qu'on abjurât la foi de son baptême, qu'on renonçât au culte des Saints, et particulièrement de sainte Anne et de saint Corentin..... Les affidés prenaient mille prétextes et mille moyens pour attirer les simples et les faibles. Tantôt c'était la persuasion, tantôt la menace, et presque toujours leurs démarches diaboliques n'étaient suivies que d'un trop réel succès. »

L'impiété eut pour conséquence immédiate et naturelle le développement de tous les vices : l'ivrognerie, la luxure, le brigandage..... A d'aussi grands maux, un homme essaya de remédier; c'était Dom Michel le Nobletz, mais de cruelles infirmités l'obligèrent, après quelques années, à renoncer aux missions. Il se soumit humblement à la volonté de Dieu, heureux d'avoir tracé la voie au grand apôtre, qui devait si brillamment continuer et perfectionner son œuvre.

PREMIÈRES MISSIONS

Après une absence de sept années, au cours desquelles il avait achevé ses études et reçu les Ordres sacrés, le P. Maunoir revenait à Quimper en 1640. Il obtint de l'évêché les permissions nécessaires, trouva dans le P. Bernard un fidèle compagnon d'apostolat, et réunit des bienfaiteurs qui assurèrent les secours matériels (1). Le Vénérable inaugura son apostolat par la mission de Douarnenez. Il était impatiemment attendu dans cette ville, où Dom Michel le Nobletz l'avait annoncé à ses amis comme son successeur et son disciple bien-aimé. Cette première mission remplit de joie le cœur du nouvel apôtre : ses fatigues y furent récompensées par un succès extraordinaire qui était d'un heureux présage pour l'avenir. C'était un champ immense qui, dès lors, était livré à l'activité de son zèle.

Les évêchés de Léon, de Tréguier, de Quimper, de Saint-Brieuc, de Dol, de Vannes et de Rennes entendront sa voix : il y sèmera les miracles, ravivera dans le cœur des Bretons la foi de leurs ancêtres, et fera de cette province une des plus chrétiennes de la catholicité. Il nous serait impossible de suivre l'ardent apôtre pour relater en détail ses innombrables missions; on peut juger de leurs résultats par le simple compte rendu de l'année 1669, qui ne fut pas la plus féconde : 80 000 personnes sont évangélisées et 1 800 confessions générales assurent de sérieuses conversions.

Un seul homme n'aurait pu suffire à tant de travaux; pour atteindre plus facilement les âmes, le P. Maunoir pensa à fonder une association de prêtres zélés qui deviendraient ses collaborateurs; c'était, croyait-il avec raison, le seul moyen d'établir fermement l'œuvre des missions en Bretagne. Dès qu'elle fut connue, son idée fut accueillie avec enthousiasme par le clergé régulier et séculier. Au bout de quelques années, le Vénérable était à la tête d'une véritable armée de missionnaires, parfaitement disciplinés. On en comptait plus de mille, vivant en temps ordinaire dans leurs paroisses ou leurs couvents. Quand une mission avait été décidée, le P. Maunoir envoyait à quarante ou à cinquante d'entre eux une lettre, leur indiquant l'endroit où ils auraient à se rendre. Au jour fixé, pas un ne manquait à l'appel. On comprend aisément le bien immense qui résulta de cette institution : les prêtres trouvaient là de multiples occasions d'exercer leur zèle et le moyen de se conserver dans la ferveur; les fidèles, témoins du dévouement des missionnaires, sentaient croître leurs sentiments d'amour et de respect à l'égard du clergé.

CE QU'ÉTAIT UNE MISSION DU P. MAUNOIR

La veille au soir, le serviteur de Dieu lisait aux fidèles la Bulle des indulgences qu'ils pourraient gagner et leur montrait l'importance et les avantages de la mission. Puis il recommandait au sonneur de la paroisse d'être exact à faire entendre la grosse cloche dès 4 heures du matin, pendant un quart d'heure. A ce signal, les habitants

(1) Le cardinal de Richelieu se chargea de payer lui-même les frais des quatre premières missions.

accouraient en foule à l'église. La prière, faite en commun, était suivie de la méditation et de la sainte messe. Un missionnaire expliquait du haut de la chaire, à mesure qu'elles se déroulaient, les cérémonies du Saint Sacrifice. Puis, avait lieu une conférence, faite par le P. Maunoir; c'était une sorte de conversation qu'il engageait avec ses auditeurs. Cette méthode lui permettait de se rendre exactement compte du degré d'ignorance ou d'instruction de la paroisse, et aussi, des superstitions et des désordres qui l'affligeaient. Il savait, dès lors, quels sujets il devait spécialement développer dans le sermon qui suivait cette conférence. Pendant le catéchisme de l'après-midi, il multipliait les interrogations, désignant chacun avec sa baguette blanche ; hommes et femmes, enfants et vieillards pouvaient s'attendre à être interrogés. Les réponses témoignaient souvent d'une ignorance profonde. « Combien y a-t-il de personnes en Dieu? demandait-il un jour au notaire de l'endroit. » L'autre, qui passait dans le pays pour l'un des plus instruits, ne put cependant pas répondre. Une autre fois, il pose à un vieillard cette question : « Combien y a-t-il de dieux? — Douze. — Mais non, riposte une vieille femme, il n'y en a que sept.

Durant les moments libres de la journée, plusieurs missionnaires apprenaient au peuple les cantiques spirituels, composés par le Vénérable et renfermant en abrégé la doctrine catholique touchant les principaux mystères, les sacrements, les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Le Père avait encore, au service de son zèle, un autre moyen de faire pénétrer plus profondément dans les âmes les vérités de la foi. C'était ce qu'on appelait les *Tableaux énigmatiques*. Ces peintures représentaient, sous des formes allégoriques, les vices et les vertus, le ciel, l'enfer, etc. Grâce aux explications des missionnaires, les enfants eux-mêmes pouvaient facilement comprendre la laideur et les funestes conséquences du vice, la beauté et les récompenses de la vertu. Cette idée d'instruire le peuple par l'image a été reprise de nos jours et heureusement facilitée par l'édition du catéchisme en images et l'œuvre des projections. Après le sermon du soir, le Saint Sacrement était solennellement exposé et l'on récitait la prière.

Le dernier jour de la mission avait lieu la communion générale pour les trépassés, dévotion si chère aux Bretons. « Quand le jour de cette communion était fixé, raconte le P. Boschet, on le faisait annoncer dans toutes les paroisses, six lieues à la ronde. Il arrivait ainsi, suivant la situation des lieux où travaillaient les missionnaires, qu'on l'apprenait en même temps dans plusieurs diocèses. Ce fut le cas pour Landivisiau, qui se trouvait sur les confins des évêchés de Léon, de Quimper et de Tréguier. Dès lors, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, vieillards, ne pensaient plus qu'à ouvrir les portes du ciel à quelqu'un de leurs amis ou de leurs proches. Dès la veille du grand jour, les cloches de toutes les chapelles, de toutes les églises des environs faisaient entendre leurs glas funèbres. Les accents douloureux du cantique des âmes du Purgatoire retentissaient sur les grands chemins, dans les rues des villages, à travers les bois ou les landes de la contrée. A ce premier appel, dans les maisons et les chaumières, la famille entière se mettait en route pour prendre part à la grande fête des Trépassés, car il n'était personne qui eut voulu manquer à un si saint rendez-vous. Tous les chemins et tous les sentiers se couvraient bientôt d'une foule immense, qui se rendait par groupes au lieu de la mission en récitant le chapelet ou en chantant d'une voix lamentable : « Frères, parents, amis, au nom de Dieu, écoutez-nous; au nom de Dieu, priez! priez.....

La dévotion fut si grande, que l'on compta à Landivisiau, en ce seul jour, plus de trente mille communions en faveur des âmes du Purgatoire.

Le soir, on clôturait la mission par une immense procession, préparée longtemps à l'avance, et qui devait laisser dans la mémoire des spectateurs un souvenir ineffaçable, tant par la beauté des sujets représentés que par le bon ordre et la piété qui y régnaient, comme du reste dans tous les exercices de la mission. Le récit de celle qui se déroula à Lamballe, le 31 juillet 1678, nous donnera une idée de ces belles manifestations de foi qui, toutes, avaient à peu près les mêmes caractères de dévotion et de simplicité dans la représentation des mystères de la vie du Christ. Nous en empruntons les détails aux archives de la paroisse : « C'est sur les douves du château que se réunirent d'abord tous ceux qui avaient un rôle à remplir dans la procession. Le Vénérable assigna à chacun d'eux la place qu'ils devaient y occuper. Le P. Maunoir marchait en tête de la procession. Après lui, s'avancèrent successivement les groupes des douze prophètes, des douze apôtres, des quatre docteurs, des soixante-douze disciples, la Sainte Famille, les bergers et les rois mages. Derrière eux, entre la Sainte Vierge et saint Joseph, on apercevait dans sa pauvre crèche l'Enfant-Dieu, précédé de son ange gardien, qui tenait à la main une épée nue. A quelques pas de là, marchait fièrement le roi Hérode, entouré de ses satellites. Mais quand ceux-ci, de temps à autre, se précipitaient en avant pour occire le petit Jésus, l'ange préposé à sa garde les repoussait aussitôt de sa redoutable épée. Venaient ensuite les mères des saints Innocents, portant leurs enfants sur leurs bras. Tel fut l'ordre dans lequel la procession descendit jusqu'à la Croix verte, près du carrefour du Pont-Grossard, et pénétra dans un vaste champ nommé les Tertres. Là, fut représentée, à la vue d'une foule immense, l'arrestation de Jésus au Jardin des Olives. Quand il eut été appréhendé par les bourreaux, lié avec des cordes et vigoureusement garrotté, on le revêtit d'une robe de pourpre, on le couronna d'épines et on le chargea d'une longue et pesante croix. La procession continua alors sa marche et gravit le chemin qui monte à l'église Notre-Dame. L'Homme-Dieu, courbé sous le poids de sa Croix, prit son rang derrière les femmes de Bethléem, et, à sa suite, on vit apparaître la Mère des Douleurs, les trois Marie, la Véronique que suivaient les filles de Jérusalem. Puis commença le long défilé des religieuses du Tiers-Ordre, ayant à leur tête leur abbesse, la crosse à la main. Sainte Ursule et ses compagnes, portant le vêtement avec les insignes des martyres..... Après avoir traversé les ravines de Langouan, la procession se développa dans un champ immense, qui appartenait à la terre de la Moglais, et qui s'est appelée depuis « la pièce où Dieu s'assit ». On y avait dressé un magnifique reposoir, où l'on plaça le Saint Sacrement, et une estrade, du haut de laquelle le vénérable P. Maunoir adressa aux fidèles un émouvant discours. Il y avait, dit-on, de douze à treize mille auditeurs, mais disposés en si bon ordre, que tous purent entendre la parole du saint vieillard, alors âgé de soixante-douze ans. »

« Le lendemain de chacune de ces processions,

ajoute le biographe du Vénérable, le P. Maunoir visitait, s'il ne l'avait fait auparavant, les maisons de la paroisse ou du bourg. Il ménageait ainsi les grâces de la mission aux pauvres malades et aux abandonnés. Près d'eux, sa parole devenait plus miséricordieuse et plus persuasive, s'il était possible; et ils sont nombreux ceux qu'il a sauvés dans cette visite suprême du découragement ou du désespoir. Aussi restait-il toujours après son passage comme un doux parfum de consolation et d'espérance. »

L'ENFER MÉCONTENT

Les succès du vaillant missionnaire excitaient la rage de l'enfer: chaque converti était une victime de moins pour Satan, qui se plaignait amèrement à ses adorateurs, pendant les assemblées nocturnes, de « ces Jésuites maudits, dont la Femme qui règne au ciel s'était faite la protectrice ». Sous le coup de menaces fréquemment renouvelées s'ils venaient à trahir les secrets du sabbat, les affidés ne s'approchaient pas du tribunal de la Pénitence ou, s'ils venaient se confesser de temps à autre pour ne pas trop attirer l'attention, ils disaient rarement un mot de leur triste état. Néanmoins, avec le temps, le Vénérable fut parfaitement au courant de toutes les infamies qui se commettaient, et des pactes criminels par lesquels de malheureuses âmes se livraient à leur plus cruel ennemi. Voulant faire profiter les confesseurs de son expérience sur une question aussi difficile, il composa à leur usage une méthode qui devait servir à l'interrogatoire de ces grands pécheurs et provoquer leurs aveux. Cette méthode, approuvée par plusieurs évêques, fut d'un utile secours pour la lutte contre le démon, non seulement en Bretagne, mais dans d'autres provinces de France et même dans les missions lointaines.

Les faits miraculeux abondent, qui nous montrent l'intervention directe du ciel pour arracher au démon ses pauvres victimes. Dans chacune de ses missions, le Vénérable est l'heureux témoin de ces prodiges, qu'il enregistre dans son journal. En voici quelques-uns, tels qu'ils sont rapportés par son biographe.

« En 1648, une jeune fille était en route pour se rendre à la mission quand, près de l'étang de Poulancre (à Saint-Gilles, trève de Saint-Mayeux), elle se rencontra face à face avec un cavalier qui l'aborde en ces termes: « Tu es résolue, je le » sais, à te confesser au P. Maunoir: garde-toi bien » de le faire. Cet homme n'est qu'un misérable » magicien. Si tu te confesses à lui, tu es sûre de » tomber en enfer..... » Dans sa stupeur, l'enfant lui répond: « Qu'ai-je à démêler avec vous? » Mais lui, d'un ton plus audacieux, lui réplique: « Veux-tu aller au ciel? jette-toi dans cet étang. » A ces mots, l'enfant tombe à genoux en s'écriant: « Jésus, Marie, Joseph, saint Corentin, assistez-» moi maintenant et à l'heure de ma mort. » Comme s'il eût été terrassé par cette prière, le cavalier est précipité à bas de son cheval, tournoie quelques instants dans la poussière, pousse des cris sauvages, et, remontant sur sa bête, s'enfuit à travers l'étang. L'enfant était persuadée qu'elle avait eu affaire au démon. La nuit suivante, sous les traits d'une dame vénérable, la Sainte Vierge lui apparut pour la consoler. Elle l'exhorta à faire une bonne confession et lui promit son secours. Le lendemain, la jeune fille se confessait et n'eut plus à subir les attaques de son ennemi. »

« Un malheureux avait avoué au missionnaire qu'il n'avait jamais osé se confesser de s'être donné au démon corps et âme, donation qu'il avait signée de son sang. Bien des fois déjà, le tyran des enfers l'avait menacé de le tuer s'il se confessait jamais. Mais la Sainte Vierge tenant son divin Fils entre ses bras venait de se montrer à lui en compagnie de saint Elouan. L'Enfant Jésus alors l'avait appelé par son nom et lui avait dit: « Souvenez-vous donc que c'est moi qui vous » ai créé et racheté de mon sang. Si vous faites » pénitence, je vous pardonnerai. Si vous vous » confessez, vous obtiendrez miséricorde. Si vous » vous amendez, je vous promets mon amour, car » j'ai un paradis pour vous y recevoir. Mais si » vous ne renoncez pas au vilain maître auquel » vous vous êtes donné, n'oubliez pas que j'ai un » enfer où vous brûlerez pendant toute l'éternité. » Et il s'était rendu à la grâce. »

MORT DU VÉNÉRABLE

Le 28 janvier 1683, vers les 8 heures du soir, une immense lueur, qui fut aperçue de fort loin, éclairait soudain le ciel au-dessus du village de Plévin. Les habitants, étonnés, ne savaient à quelle cause attribuer ce phénomène; ils devaient en avoir bientôt l'explication. Ce prodige annonçait la bienheureuse mort de l'apôtre intrépide de la Basse-Bretagne, qui s'éteignait doucement à cette heure même dans le presbytère du village. Le saint vieillard était âgé de soixante-dix-sept ans. La mort le prenait pendant une tournée de mission, chez l'un de ces prêtres dévoués, héritiers de son zèle apostolique, qui devaient longtemps encore continuer son œuvre.

Les Pères du collège de Quimper obtinrent de recueillir dans leur chapelle le cœur du Vénérable. Son corps fut inhumé à Plévin. Sur son tombeau, les miracles se multiplièrent au point que le P. Le Roux éditait, en 1715, un livre intitulé: *Recueil des vertus et des miracles du P. Maunoir*, dans lequel il énumérait près de trois cents prodiges.

La cause de la béatification du Vénérable P. Maunoir, interrompue lors de la Révolution française, a été reprise le 5 avril 1875, jour où il a été déclaré Vénérable. L'enquête sur les miracles a eu lieu en septembre 1900.

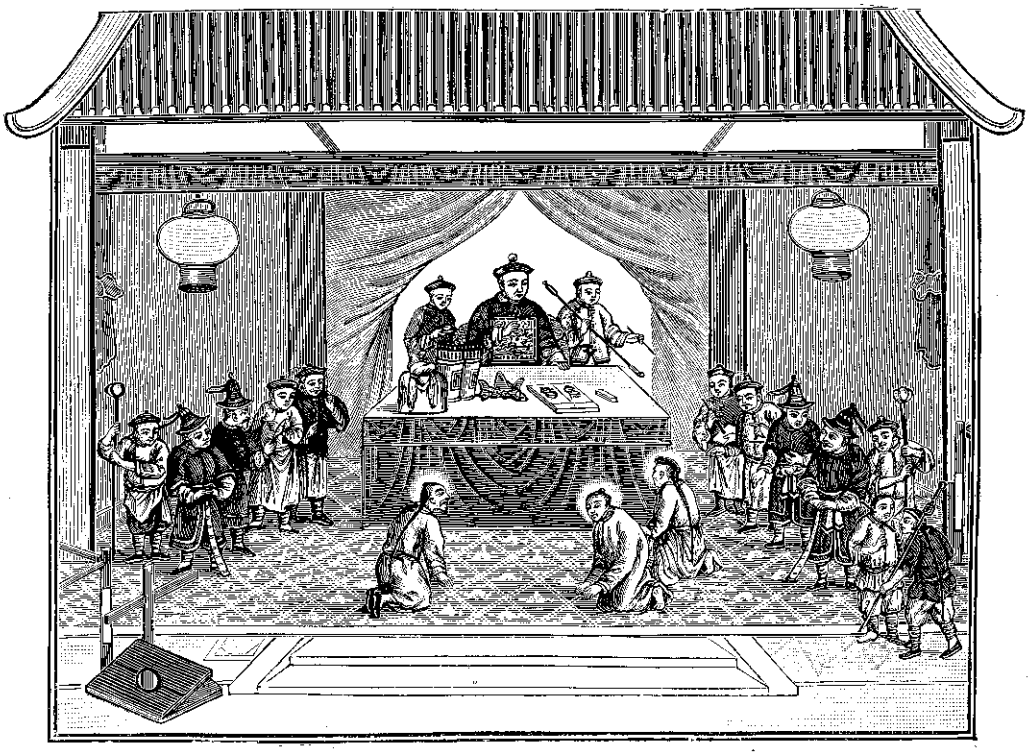
SOURCES CONSULTÉES

Histoire du vénérable serviteur de Dieu Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus, par le P. X. A. Séjourné, S. J., Oudin, Poitiers. 2 volumes, 1895.

BIENHEUREUX JÉROME LOU TIN-MEY, LAURENT OUANG ET AGATHE LIN,

Martyrs chinois (1858).

Fête le 28 janvier



Les trois confesseurs sont interrogés par le mandarin.
(*Spécimen de gravure chinoise.*)

Parmi les nombreux martyrs béatifiés par le pape Pie X le 2 mai 1909, cinq seulement étaient d'origine européenne, tous les autres furent des indigènes convertis au christianisme; leur vie mérite d'être connue, car elle nous montrera que, dans tous les milieux, Dieu sait se choisir des âmes fortes et généreuses qui ne craignent pas d'aller jusqu'à l'effusion du sang pour lui rester fidèles et lui prouver leur amour.

Jérôme Lou était né en 1810 ou 1811 à Maokéou, bourg important de la province chinoise de Kouy-tchéou. C'était un lettré intelligent et délicat, mais surtout un caractère droit et profondément honnête. Il avait appartenu, avant sa conversion, à une de ces nombreuses Sociétés secrètes qui pullulent en Chine et qui, presque toutes, se rattachent à la grande Société du *Nénuphar blanc*, dont le but, dit-on, est de renverser la dynastie régnante.

Ayant eu quelques ouvrages chrétiens d'apologétique entre les mains, Jérôme fut frappé de la vérité de la religion catholique et, la grâce aidant, il résolut d'abandonner les erreurs de Confucius. Il reçut le baptême et la confirmation en 1853, sous le nom de Jérôme, et devint, dès lors, un propagateur d'autant plus apprécié de la vérité qu'il jouissait auprès de ses compatriotes d'un renom plus considérable.

Les missionnaires qui l'ont connu ont fait de lui ce portrait : « Sa haute taille et son embonpoint donnaient à son attitude et à sa démarche un air imposant qui inspirait le respect. Qu'il parlât la langue des Chinois ou celle des indigènes, il s'exprimait avec netteté. Sa voix sonnait haute et claire, mais les inflexions ne manquaient pas de douceur. Ses épaules robustes soutenaient bien un visage aux traits accusés et, selon une expression chinoise, « élargi comme un cadre ». Le front était haut, proéminent; les yeux, grands, reflétaient l'intelligence et la volonté; des sourcils noirs, très épais, rendaient parfois sévère l'expression du visage, qui était toujours sérieuse. La bouche, d'un dessin élégant, était surmontée d'une petite moustache noire, peu fournie; des oreilles longues, faisant saillie, ajoutaient à tant d'avantages un des traits les plus appréciés de la beauté chinoise. En un mot, l'ensemble de sa personne respirait la fermeté, le courage, et peut-être, parfois, avec son teint brun, comme tanné, Lou Tin-Mey eût-il pu être pris pour un mandarin militaire en congé ou en retraite (1).

Sa sagesse reconnue lui faisait confier par ses compatriotes leurs petites affaires; il était un

(1) *Les trente-cinq vénérables serviteurs de Dieu*, par Adrien Launay.

arbitre écouté de tous et s'était rendu d'autant plus populaire qu'il n'acceptait jamais d'honoraires pour ses consultations, fait encore plus extraordinaire en Chine où les entremetteurs s'enrichissent toujours aux dépens de leur clientèle.

Deux de ses parents, qu'il avait convertis, s'étant faits à leur tour dans leur village les propagateurs de la doctrine chrétienne, demandèrent à Jérôme, dont l'éloquence était persuasive, de venir achever leur œuvre en instruisant les néophytes qui étaient plus de deux cents. Celui-ci n'eut garde de manquer une si belle occasion et se rendit dans cette nouvelle chrétienté.

Sur ces entrefaites, M. Chapdelaine, des Missions étrangères de Paris, qui n'attendait qu'une occasion de pénétrer dans la province de Kouang-si, à laquelle il était destiné, jugea l'occasion favorable et vint rejoindre le catéchiste Jérôme. Malheureusement, les lois en vigueur contre les chrétiens et, en particulier, contre les missionnaires européens n'étaient pas abrogées. Le bruit de l'arrivée de l'étranger s'étant répandu, le sous-préfet de l'endroit envoya des soldats avec ordre de l'amener, ainsi que Jérôme. M. Chapdelaine a raconté une partie de l'interrogatoire qu'on fit subir au catéchiste :

« Le mandarin lui adresse d'abord plusieurs questions d'un ton de voix élevé et menaçant; mais, voyant l'accusé lui répondre avec autant d'assurance que de franchise, il descend de son tribunal, et, s'approchant de lui pour le considérer de près, il ajoute :

» — Vous êtes mahométan, vous ne mangez pas de viande de porc?

» — Je ne suis pas mahométan, je suis chrétien, et non seulement les chrétiens mangent la viande de porc, mais encore toute nourriture qui est sur la terre, Dieu ayant tout créé pour l'usage de l'homme.

» — Pourquoi êtes-vous allé dans les villages prêcher la religion au pauvre peuple qui n'a pas le loisir de vous entendre et qui manque d'intelligence pour comprendre les vérités sublimes? Pourquoi n'êtes-vous pas plutôt venu à la ville, où les habitants sont plus libres de vous écouter et plus capables d'apprécier votre enseignement?

» — Je suis allé en premier lieu dans les villages, parce que c'est là qu'habitent mes parents; je suis ensuite venu à la ville où, pendant l'espace d'un mois, j'ai prêché à ceux qui voulaient m'entendre.

» — Combien comptez-vous de familles chrétiennes dans la campagne?

» — Quarante-cinq à cinquante. »

Le sous-préfet se montra bien disposé envers les deux captifs et les relâcha après quelques mois, mais le bienheureux Chapdelaine devait être repris et décapité en 1856.

On aura une idée de la vertu de Jérôme par le trait suivant : Un de ses amis l'ayant trouvé fumant du mauvais tabac, quand il aurait pu facilement s'en procurer du bon, lui en demanda le motif : « C'est, répondit-il, parce que je l'ai vu faire au P. Chapdelaine; croyez-moi, il ne faut pas négliger même les petites vertus. »

Comme son maître, Jérôme ne devait pas tarder à être arrêté de nouveau à Mao-kéou, en compagnie de deux autres catéchistes que nous allons faire connaître.

LAURENT OUANG

Ce futur martyr appartenait à une famille de confesseurs de la foi. Il n'avait que trois ans lorsque ses parents, en 1814, furent condamnés à l'exil en Tartarie, où ils moururent de misère quelque temps après. A vingt ans, Laurent s'était marié à une jeune chrétienne de dix-sept ans, dont il eut plusieurs enfants. Il exerçait le commerce des œufs fermentés qui, en Chine, doit être rémunérateur, puisqu'il lui permit de se faire une petite fortune,

La dignité de sa vie lui avait valu d'être nommé chef d'un groupe de chrétiens. Les principales obligations de cette charge consistaient à veiller sur la conduite des fidèles, à visiter les malades, à présider les funérailles, etc. Son amabilité l'avait fait surnommer « *Gay-Jeu* », *aimant le prochain*. Quand on lui demandait un service, il répondait toujours : « Je suis à vous. » Sa piété était solide; il ne manquait jamais ses prières quotidiennes. Il savait par cœur beaucoup de formules pieuses qu'il récitait avec ferveur. Souvent il exprimait le désir d'être martyr : « Ah! plaise à Dieu que je meure pour lui! »

Cependant Dieu lui envoya quelques épreuves cruelles. Ayant voulu renoncer au commerce des œufs pour faire celui des chevaux, il fut presque ruiné d'un seul coup par les conducteurs, qui lui volèrent ses animaux. Sa femme, comme celle de Job, l'accabla alors d'amers reproches : « Mon frère, disait-il à un de ses amis, ma femme me maudit et ne cesse de murmurer, et cependant, à quoi bon se plaindre? J'ai perdu beaucoup, mais les choses que j'ai perdues, je les avais reçues de Dieu..... Dieu me les avait données, Dieu me les a enlevées, que sa volonté soit faite. »

Cependant l'heure du martyre n'allait pas tarder à sonner pour un homme si détaché des biens de la terre. Il était allé à Pou-gan-tin, aux approches du premier de l'an, pour prêcher la religion. Or, à cette époque, les tribunaux étant fermés, et la police en vacances, beaucoup de crimes se commettent. Des voleurs, croyant que Laurent était encore riche, formèrent le dessein de le piller. Le bruit en était venu aux oreilles de son hôte.

« Maître, lui dit celui-ci, avec la politesse coutumière aux Chinois, les voleurs viendront certainement bientôt vous piller dans ma maison. On les a entendus dire que vous étiez riche, puisque vous passez votre vie sans faire de commerce, sans exercer de métier, et que parfois, spécialement le dimanche, vous vous nourrissez de viande..... Veillez à votre sécurité et aussi à la mienne en choisissant une autre demeure. »

Laurent partit donc pour Mao-kéou, où se trouvait Jérôme Lou, dont nous avons parlé précédemment et dont il était l'ami. Celui-ci le retint pour les fêtes, ne se doutant pas qu'il le destinait ainsi au martyre.

AGATHE LIN

Cette vierge chrétienne était née, elle aussi, dans la province du Kouy-tchéou, vers 1817, de parents catholiques et très honnêtes. Son père, qui faisait le commerce du sel, avait même été emprisonné, exilé et à demi-ruiné pour avoir confessé courageusement sa foi. La petite Agathe, qui avait appris à lire, ce qui est rare en Chine, où l'éducation des jeunes filles est négligée, avait été fiancée à son insu, toute jeune encore, à un jeune homme chrétien. Quand elle eut dix-huit ans et qu'elle apprit qu'on avait disposé d'elle sans la consulter, elle supplia ses parents de rompre l'engagement et consacra à Dieu sa virginité.

Les missionnaires de la province, frappés de son air intelligent et de sa piété profonde, résolurent d'en faire une maîtresse d'école et une caté-

chiste pour les petites filles et les personnes désireuses de se convertir. Elle s'y prêta de bonne grâce et se mit à visiter les stations de la Mission sans jamais se plaindre, bien que les routes ne soient pas commodes en Chine, surtout pour les femmes aux petits pieds serrés dans des bandelettes.

Elle avait de si belles qualités que Mgr Albrand la proclamait « la première de toutes les jeunes Chinoises qu'il connaissait, et il disait n'avoir jamais rencontré, en Chine, une personne qui ressemblât davantage à nos bonnes filles de France ».

Ceux qui la connurent à cette époque ont tracé d'elle ce portrait : « Elle se tenait très droite, avait le port noble, un peu fier, quoique de manières simples et aisées; sa démarche était grave sans être compassée; son visage, légèrement allongé, presque blanc; ses traits fins et réguliers; ses yeux noirs et doux, sous d'épais sourcils, achevaient de lui donner un air de grande distinction. »

Sa mise était modeste, comme il sied à une vierge chrétienne; elle portait sur la tête un voile blanc, ses vêtements n'étaient pas en soie, mais en coton et de couleur sombre, excepté les jours de fête. « Les ornements, disait-elle souvent, ne conviennent pas aux personnes consacrées à Dieu. » Sa charité était remarquable; elle consacrait ses petits revenus aux pauvres, et M. Lions, missionnaire de ce district, avait coutume de dire aux chrétiens qui venaient de loin pour recevoir les sacrements : « Si le riz que vous avez apporté ne vous suffit pas, prenez-en dans le grenier de la vierge Agathe, qui vous le permettra avec plaisir. » Elle jeûnait fréquemment, et sa table était si frugale qu'elle ne dépensait pas plus de vingt francs par an, « craignant, disait-elle, de prodiguer l'argent de l'Eglise, qu'elle savait provenir des aumônes des chrétiens d'Europe ».

Sa modestie était si parfaite qu'elle évitait de parler aux hommes et surtout aux jeunes gens. « Je suis convaincu, écrivait M. Lions, qu'elle a toujours conservé son corps et son cœur purs, sans avoir jamais contracté de graves souillures contre la belle vertu de chasteté..... » Elle avait une grande habileté et une patience parfaite pour enseigner les lettres et la doctrine chrétienne. Bien que les verges soient en Chine d'un usage ordinaire, elle ne s'en servait pas et préférait employer la persuasion.

Lorsque le bienheureux Chapdelaine arriva en Chine, ce fut elle qui lui enseigna les premiers éléments de la langue si compliquée du pays. En retour, elle profitait des leçons du missionnaire. Celui-ci ayant vu dans la maison de la vierge un beau cercueil comme les Chinois aiment à en posséder longtemps avant leur mort, il dit, en le lui montrant de la main : « A quoi bon cela? » Agathe répondit : « C'est la bière qui servira à ma sépulture quand Dieu me rappellera du milieu des vivants. — Si vous voulez souffrir plus longtemps dans le purgatoire, soit; pour moi, quelques légères planches suffiront. » La vierge comprit et vendit le cercueil 9 taëls (environ 72 francs). « Quand je mourrai, dit-elle, un cercueil de 700 sapèques (4 francs) me suffira. »

Elle fut envoyée comme catéchiste à Mao-kéou pour y instruire les personnes désireuses de se faire chrétiennes et logea dans la maison de Jérôme Lou; c'est là qu'elle devait être arrêtée.

Nous raconterons brièvement les détails si édifiants de l'interrogatoire auquel on les soumit et de leur mort glorieuse.

L'INTERROGATOIRE

Les deux catéchistes Jérôme et Laurent, ainsi que la vierge Agathe, se trouvaient donc réunis à Mao-kéou pour les fêtes du premier de l'an chinois (1858). Ils profitèrent de cette circonstance pour discuter un projet depuis longtemps caressé : celui de l'érection d'un oratoire. On décida de l'élever sur un emplacement resté libre non loin du temple des anciens. Quelques païens, parents de Jérôme, ayant appris cette résolution, en conçurent une vive indignation, sous prétexte que la petite église allait éclipser le temple des ancêtres, et allèrent dénoncer les catéchistes au sous-préfet. Ce dernier se transporta alors à Mao-kéou, dans le but de commencer une enquête et se fit amener les deux catéchistes. S'adressant d'abord à Jérôme :

— A quelle secte appartenez-vous?

— A la religion du Seigneur du ciel.....

. . . . . .

— Vous déraisonnez, vraiment. Puisque vous êtes un homme intelligent, pourquoi ne m'imiteriez-vous pas afin de devenir préfet? Dans le monde, il y a seulement trois religions vraies : celle des lettrés, pour devenir parfaits; celle des laboureurs pour avoir de quoi manger, et celle des marchands. En dehors de ces trois religions, comment croyez-vous qu'il puisse y avoir une religion du Seigneur du ciel? Ne voyez-vous pas que c'est stupide?..... Voulez-vous vous rétracter ou être puni?

— Si vous voulez me punir, je m'inclinerai; si vous voulez que je me rétracte, moi, pauvre homme, je ne le puis.

Le fonctionnaire pose ensuite quelques questions à Laurent, et renvoie les deux prévenus chez eux, en disant à son assesseur : « Il est regrettable que ce Lou Tin-mey, qui est doué d'une si grande science, soit devenu l'adepte d'une telle secte, car il n'y a pour nous aucun espoir qu'il consente à la quitter. »

On s'est demandé dans quelle pensée le sous-préfet les laissa en liberté provisoire; peut-être, les trouvant innocents, avait-il l'intention de leur permettre de fuir. Les deux catéchistes, voulant éviter à la petite chrétienté, qu'on aurait rendue responsable de leur disparition, la persécution et les tracasseries, préférèrent rester à leur poste et affronter seuls l'orage qui grondait.

Le lendemain matin, les deux catéchistes furent ramenés devant le sous-préfet, qui siégeait dans l'auberge du village. Entre autres questions, il posa à Jérôme celle-ci :

— Est-ce que vous vous repentez enfin de suivre cette religion? Si vous ne voulez pas y renoncer, le magistrat vous condamnera à mort! Comprenez-vous? Ne le saviez-vous pas?

— Moi, pauvre et humble, je ne puis me repentir. En embrassant la religion chrétienne, je n'ai rien fait qui ressemble à une rébellion; je n'ai rien admis qui ne soit bon; j'ai voulu devenir un homme de prières; est-ce qu'il n'est pas bon de s'adonner à la prière? Je ne me repentirai jamais.....

Le magistrat adressa également quelques questions à Laurent, entre autres celle-ci :

— Je vais vous interroger encore une fois : voulez-vous enfin vous repentir?

— Je ne me repens pas..... ma religion est l'hommage suprême de tous les êtres au souverain Principe. Comment pourrais-je renoncer à une telle religion?

Le sous-préfet s'écria alors avec colère :

— Vous ne vous repentez pas! Eh bien! vous

êtes condamné à mort. Ne le comprenez-vous pas? Ne l'aviez-vous pas compris?

Cependant, on avait aussi dénoncé la vierge Agathe. « Il y a encore ici, dirent les païens, une femme chrétienne venue pour faire l'école..... »

Le mandarin se la fit amener. On la trouva en prières dans sa salle de classe vide, car les enfants s'étaient enfuis.

— Pourquoi vous êtes-vous dispensée du mariage? lui demanda le sous-préfet.

— Moi, pauvre et humble femme, je garde la virginité.

— Vous gardez la virginité! Tout le monde doit se marier.....

Le magistrat lui demanda alors de se repentir.

— Je ne me repens pas. Le grand homme m'ordonne de renoncer à ma religion; comment le pourrais-je? Je l'ai reçue de mes ancêtres. Pauvre et humble femme, j'adore le suprême Esprit, souverain Principe de tous les autres. Je ne puis renoncer à ma religion.

Le mandarin, après l'avoir injuriée, prit son pinceau et traça cette sentence :

La femme appelée Lin, prêchant et pratiquant la religion du Seigneur du ciel, sera punie de mort.

Le même jugement fut porté contre les deux catéchistes. Jérôme s'écria alors : « Jésus, sauvez-nous! »

LE MARTYRE

La sentence allait être exécutée immédiatement.

Comme on avait prévu l'issue du procès, les trois bourreaux étaient déjà sur les bords du fleuve, aiguisant nonchalamment leurs sabres sur les pierres.

Laurent et Jérôme avaient les mains liées derrière le dos par une de ces grosses ficelles dont les Chinois se servent pour enfiler leurs sapèques; on avait fixé la tresse de leurs cheveux à leurs poignets, ce qui les forçait à rejeter fortement la tête en arrière. Agathe, au contraire, était libre de ses mouvements, mais ses petits pieds mutilés lui permettaient difficilement de suivre le cortège qui se hâtait.

Plus de mille païens étaient accourus pour voir mourir les trois martyrs et s'alignaient sur la berge du fleuve qui roule des eaux jaunâtres.

On avait marché si vite que le mandarin était resté en arrière. Enfin il arriva.

Les trois martyrs étaient en prières sous un grand arbre. Jérôme avait Laurent à sa droite et Agathe à sa gauche. Une triple sonnerie de trompettes se fit alors entendre; c'était le signal de l'exécution.

Un des bourreaux s'avança vers Jérôme et lui dit :

— Ne m'imputez pas votre supplice, je suis forcé par le mandarin.

— Je ne vous accuse pas, répondit le catéchiste, aujourd'hui vous m'apportez une grande joie.

Les bienheureux Jérôme et Laurent furent décapités successivement sans aucun incident. Quand le troisième bourreau voulut trancher la tête d'Agathe, il le fit si maladroitement qu'il l'atteignit successivement au visage, puis à l'épaule. Il voulut alors découvrir le buste, mais la vierge s'y opposa énergiquement en disant :

— Plutôt souffrir cent coups; je ne permettrai pas que vous m'enleviez mes vêtements,

Le bourreau se le tint pour dit, mais il continua à frapper si maladroitement que la tête ne fut détachée qu'au neuvième coup. C'était le 28 janvier 1858, vers 9 heures du matin.

Une triple sonnerie de trompettes annonça que l'exécution était terminée; les bourreaux levèrent leurs sabres ensanglantés et dirent au sous-préfet : « Nous livrons la vie de ces condamnés et leur mort au grand homme. »

Le mandarin répondit : « Moi je les confie au ciel. » Puis il ajouta : « Il est regrettable que Lou Tin-mey, qui était le meilleur des hommes et doué d'une grande intelligence, m'ait forcé, par son entêtement, à le faire mourir. »

Les soldats et les bourreaux se précipitèrent sur les corps des martyrs pour les dépouiller de leurs vêtements et se les approprier. On ne laissa à Agathe que ses chaussures, témoignage spécial de la pudeur chinoise. Leurs têtes furent enfermées dans de petites cages de bambou et attachées à un piquet, avec une planchette où était écrite la sentence capitale. Elles restèrent ainsi exposées durant sept ou huit jours, sous la surveillance de gardiens.

On raconte qu'un païen ayant admiré la belle chevelure d'Agathe voulut se l'approprier et alla la couper pendant la nuit. Quelques jours après, plusieurs personnes passant près de la tête entendirent une voix qui disait : « Celui qui m'a volé mes cheveux me les rendra. » L'auteur du larcin lui-même entendit la voix, et, dans sa frayeur, rapporta la chevelure sur la cage où se trouvait la tête de la martyre.

Les corps des trois Bienheureux furent recueillis par les chrétiens et ensevelis honorablement à Mao-kéou. En 1861, on les déposa dans la chapelle du tombeau de Mgr Albrand, premier vicaire apostolique de la province du Kouy-tchéou. Ils ont été béatifiés par le pape Pie X, le 2 mai 1909, en même temps que Théophane Vénard et un grand nombre d'autres martyrs des Missions étrangères.

SOURCE A CONSULTER

L'ouvrage intéressant de M. A. Launay, de la Société des Missions étrangères : *Les trente-cinq vénérables serviteurs de Dieu,* etc., chez Lethielleux.

SAINTE LIVRADE

Vierge et martyre d'Aquitaine (IIe siècle).

Fête le 28 janvier.

La Vierge reçoit le coup fatal qui lui procurera une gloire éternelle.

DÉVELOPPEMENTS MERVEILLEUX DU CHRISTIANISME
COMMENT SAINTE LIVRADE ARRIVE A LA VRAIE FOI

A la fin du IIe siècle, les chrétiens étaient répandus en tout lieu; on en trouvait dans tous les rangs de la société, au point que Tertullien (160-245) avait raison de dire aux païens : « Nous sommes d'hier et nous remplissons vos cités, vos maisons, vos places fortes, vos municipes, les Conseils, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le Sénat, le Forum; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, vous seriez effrayés de votre solitude, d'un silence qui paraîtrait la stupeur d'un monde mort. » La Gaule, au point de vue du nombre des chrétiens, n'était pas la moins privilégiée des provinces romaines.

C'est dans l'Aquitaine, sur les bords du Lot, que naquit, vers le milieu du IIe siècle, sainte Livrade (*Liberata*). Les Actes ne nous disent ni le lieu précis ni l'année de sa naissance. Ces Actes, tout en n'étant peut-être pas un document

contemporain, ne sont pas pour cela dénués d'autorité, puisqu'ils reproduisent certainement les traditions locales recueillies par les écrivains postérieurs.

Le père de Livrade exerçait la charge de proconsul. C'était non seulement un païen convaincu, mais encore un ennemi acharné du nom chrétien.

L'enfant fut confiée, suivant la coutume de l'époque, à une nourrice étrangère. Celle-ci s'appelait Silvia et était une fervente chrétienne.

C'est le moyen dont Dieu se servit fréquemment, à l'origine de l'Eglise, pour faire pénétrer dans les familles nobles la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Il est remarquable, en effet, combien nombreux sont, parmi les illustres martyrs nés de familles païennes, ceux qui durent la grâce de devenir les élus de Dieu à la première éducation donnée par une nourrice chrétienne. Les matrones romaines se déchargeaient volontiers sur d'autres de la première éducation de leurs enfants, afin de se livrer elles-mêmes aux plaisirs et aux vanités. Mais le Maître du monde, qui se joue des projets et des craintes des hommes, et « qui choisit les plus faibles pour confondre les forts », tirait le bien du mal en permettant que leur insouciance maternelle donnât naissance à ce ferment de vie qui devait régénérer les hautes classes de la société, les faire entrer, elles aussi, dans l'Eglise et les sauver de la corruption du monde païen.

Les pieux soins dont Livrade fut l'objet de la part de Silvia, sa nourrice, portèrent leurs fruits: bientôt la douce enfant s'attacha de tout son cœur à la pratique de la perfection. Silvia avait découvert en elle les germes précieux d'une généreuse nature qui ne demandaient qu'à être développés. Elle eut à cœur de n'en laisser périr aucun. Epiant le premier éveil de son intelligence et de son cœur, elle préserva l'une et l'autre de toute atteinte funeste et les dirigea vers Dieu.

Elle lui révéla de bonne heure le Sauveur venu au monde et mort pour le salut des hommes, lui redit ses plus belles paroles, lui raconta les plus nobles traits de sa vie.

L'aimable petite fille se nourrissait ainsi de christianisme en même temps qu'elle naissait à la raison. C'est de la bouche de sa nourrice qu'elle connut l'histoire de ces jeunes saintes dont la renommée s'étendait partout à cause de leur amour de la virginité et de leur constance au milieu des tourments.

Du reste, tandis que la parole de Silvia résonnait au dehors, la voix de Jésus-Christ se faisait entendre au dedans d'elle-même et lui demandait de lui conserver la fleur de sa virginité.

A quatorze ans, la jeune fille renonça à recevoir un époux sur cette terre et, plaçant son cœur dans le ciel, elle voua sa foi au Christ. Fiançailles divines que devait sceller le martyre !

RETOUR A LA MAISON PATERNELLE

Lorsqu'elle fut parvenue à l'âge de l'adolescence, son caractère revêtit une fermeté virile qui en fit la conseillère écoutée de toutes ses compagnes. Toutes se disputaient son affection et cherchaient à lui plaire par un dévouement de tous les instants. Elle était d'une rare beauté. Sa foi si ardente, l'élévation de ses pensées, la modestie de son regard ajoutaient à ses traits si purs un éclat qui n'avait rien d'humain.

Au milieu d'une conversation, durant son travail, ses yeux s'animaient tout à coup d'un feu étrange et, se fixant sur un point du ciel, semblaient contempler un objet merveilleux, invisible pour tout autre qu'elle-même.

Les dieux du paganisme ne lui inspiraient que du dégoût, car non seulement ils ne répondaient en rien aux besoins de son âme, mais tout en eux froissait la délicatesse et la pureté de sa conscience.

Livrade vint, au seuil de son adolescence, reprendre sa place à la maison paternelle. Elle vécut en étrangère dans ce milieu païen si nouveau pour elle. Obligée de participer aux fêtes données par son père, elle y paraissait, dédaigneuse de ce faste et de cet éclat mondain dont elle était entourée.

Les habitués du palais s'étonnèrent d'abord de trouver dans une si ravissante jeune fille un tel éloignement pour les plaisirs. L'un d'eux, qui appartenait à une des plus riches familles de la ville, s'éprit bientôt de sa beauté et mit tout en œuvre pour obtenir sa main.

Ses démarches, ses sollicitations échouèrent devant la fermeté de la jeune vierge qui, par vœu, s'était promise à Dieu seul. Le jeune homme, déçu dans ses espérances, ne douta pas qu'elle ne fût chrétienne, et, comme on était en pleine persécution, il résolut de vaincre sa résistance ou de venger le mépris de ses avances.

De solliciteur il devint dénonciateur et accusa Livrade d'être chrétienne devant son propre père, proconsul de la ville.

LA PERSÉCUTION DE MARC-AURÈLE

On était alors sous le règne de Marc-Aurèle, l'empereur philosophe. Les dix-neuf années où il fut à la tête de l'empire sont les plus troublées et les plus cruelles que l'Eglise ait encore traversées. Les violentes, mais rapides tempêtes qui l'assaillirent sous Néron et Domitien, les fréquents assauts qu'elle subit sous Trajan, Hadrien et Antonin, firent couler le sang chrétien avec moins d'abondance que le gouvernement du doux et méditatif auteur des *Pensées*.

A l'époque où nous sommes, les chrétiens sont obligés de se défendre à la fois contre chacune des forces qui, jusqu'à ce jour, les avaient successivement attaqués. La superstition, surexcitée par les malheurs publics, est à son comble; elle emporte tout, empereur et peuple; naturellement, c'est contre les chrétiens qu'elle va exercer ses fureurs; c'est au milieu d'eux que le peuple cherche des victimes capables de désarmer le courroux des dieux. « Les chrétiens, comme le dit spirituellement Tertullien, doivent être la cause de tous les désastres, de toutes les calamités publiques. Si le Tibre inonde Rome, si le Nil n'inonde pas les campagnes, si le ciel est fermé, si la terre tremble, s'il survient une famine, une guerre, une peste, un cri s'élève aussitôt : Les chrétiens aux lions! A la mort, les chrétiens! »

La haine intellectuelle, la jalousie philosophique, éveillées depuis le moment où le christianisme a osé parler en public et, par la voix des apologistes, revendiquer un rang parmi les doctrines, n'hésitent plus à dénoncer, à leur tour, ces importuns compétiteurs dans la direction des esprits.

Les calomnies populaires, vingt fois réfutées, toujours renaissantes, continuent pendant ce temps à s'acharner contre les fidèles. Enfin, l'autorité impériale se prononce de nouveau contre eux, par un rescrit de Marc-Aurèle confirmant les règles juridiques posées par ses prédécesseurs,

et déclarant, une fois de plus, le christianisme illicite, quelle que soit l'innocence de ceux qui le professent (1).

C'est sous Marc-Aurèle qu'en Afrique sainte Félicité meurt héroïquement avec ses sept fils, et qu'à Rome sainte Cécile, jeune fille de haute noblesse et de famille sénatoriale, fut arrêtée et frappée du glaive. Dans les Gaules surtout, la persécution (177) sévit avec une grande violence. Lyon, qui était devenue à cette époque la métropole administrative, politique et financière de trois provinces, eut l'honneur de donner au Christ un grand nombre de martyrs. D'autres Actes racontent le supplice de saint Marcel qui fut exécuté à Châlons, de saint Valentin qui périt dans le même temps à Tournus, de saint Bénigne à Dijon, etc.

Le moment était arrivé pour Livrade de descendre, elle aussi, dans la lice et de lutter avec gloire.

ENTRE LE PÈRE ET LA FILLE

Le magistrat romain, qui aimait passionnément sa fille, fut au désespoir en apprenant qu'elle était chrétienne, et, comprenant que la vie de son enfant était en danger et sa position à lui compromise, il se décida à mettre tout en œuvre pour l'amener à renier sa foi et à sacrifier aux dieux.

Il la fit venir en sa présence. « J'ai appris avec une vive peine, lui dit-il, que tu avais embrassé une religion qui n'est point celle de tes parents ni de ton pays. Je pense que, repoussant les pratiques des chrétiens, tu reviendras au culte de nos dieux; ce n'est qu'à cette condition que j'aurai pour toi les sentiments d'un père. — Mon père, répondit aussitôt Livrade, je vous dois, il est vrai, la vie temporelle, et je ne l'oublie pas; mais si vous abandonnez le culte des idoles pour embrasser la foi du Christ qui est la mienne, vous serez alors mon véritable père dans le Seigneur. »

Cette réponse blessa profondément le païen dans son orgueil et dans son impiété. Il dissimula cependant sa colère et représenta à sa fille la noblesse de son origine, l'heureux avenir qui serait le sien si elle consentait à revenir aux dieux de ses pères. Voyant que les promesses n'avaient aucune prise sur son âme, il lui peignit le sort affreux que lui attirerait une folle résistance : tortures cruelles, mort ignominieuse, et surtout désolation de toute sa parenté.

La jeune vierge répondit avec une telle fermeté que son père vit bien qu'il serait incapable de l'ébranler. Alors il devint furieux et, sacrifiant son amour paternel à sa charge de proconsul, il résolut de livrer sa fille au bourreau. Cet exemple de barbarie paternelle n'est pas rare dans les premiers siècles de l'Église, où l'on vit fréquemment des parents dénaturés livrer eux-mêmes leurs enfants aux persécuteurs pour ne pas être accusés de complicité avec eux.

LA FUITE — SUR LES RIVES DU LOT

Livrade, enfermée dans une obscure prison, devait le lendemain sacrifier aux dieux ou mourir. Pour épargner à son père le crime horrible de donner lui-même l'ordre de sa mort, elle réussit à s'enfuir avec quelques compagnes. Des esclaves qu'elle avait toujours entourés de soins facilitèrent son évasion.

Durant les heures silencieuses de cette nuit qui devait précéder son martyre, elle chemina sans fatigue par des routes inconnues, tantôt à travers des plaines marécageuses, tantôt à travers des collines abruptes où les ronces et les épines ensanglantaient ses pieds.

Ce voyage, qui pour elle était bien celui de la terre promise, continua les jours suivants. Les populations qu'elle trouvait sur sa route l'accueillaient comme une envoyée du ciel; en retour, elle leur annonçait la doctrine de Jésus-Christ et opérait parmi elles de nombreuses conversions.

Elle fixa enfin son séjour sur la rive gauche du Lot, dans un désert formé de terres incultes et d'épaisses forêts que la tradition locale nous montre encore aujourd'hui dans une plaine appelée *la Lande*, au sud-est de la vieille cité gallo-romaine devenue plus tard Sainte-Livrade.

C'est dans ce lieu solitaire que l'héroïque vierge se cacha pour se soustraire à la colère de son père. Là, avec ses compagnes et quelques chrétiens, elle vaquait à la prière, au service de Dieu, et travaillait de ses mains pour subvenir aux besoins de la communauté.

Elle se préparait ainsi au dur combat qu'elle prévoyait très prochain. Le martyre avait été le rêve de sa jeunesse. Aussi aspirait-elle à en cueillir la palme sanglante pour la présenter à son divin Epoux au jour des noces éternelles.

Quelques jours s'écoulèrent dans ce désert devenu un véritable paradis terrestre. Cette paix, hélas! ne devait pas durer.

A LA POURSUITE DE LA FUGITIVE — DEVANT LE JUGE

La disparition de Livrade avait été pour son père comme un coup de foudre; c'était à la fois un trésor perdu pour son cœur et une vengeance pour son orgueil.

Il donna l'ordre à ses hommes d'armes de rechercher sa fille, de la retrouver à tout prix et de l'amener auprès de lui si elle voulait abjurer le christianisme, ou de la livrer au bourreau si elle restait obstinée dans ses erreurs.

Dans ce malheureux père, la nature perdait ses droits et l'affection se transformait en une indicible fureur.

Les émissaires du gouverneur parcoururent alors les villes et les bourgades des environs et finirent par découvrir la retraite de la fugitive. Leur chef, dont la tradition nous a livré le nom, Modérius, donna l'ordre à ses licteurs de la saisir et de l'emmener dans la ville voisine.

La courageuse vierge comparut immédiatement devant le juge, mais on la vit aussi intrépide devant lui qu'elle avait été forte en face de son propre père. Sommée de renoncer à Jésus-Christ et d'accepter l'époux qui avait demandé sa main, elle répondit qu'elle était chrétienne et qu'elle voulait demeurer vierge. Toutes les instances n'obtenant aucun succès, elle fut conduite, sous les yeux de la populace, au lieu des exécutions.

LA MORT — LE LYS EMPOURPRÉ

Sur les bords du Lot, on montre le plateau de Momyart (mont du martyr) comme ayant été le théâtre des derniers combats de la jeune martyre.

La vierge se rendit au supplice, intrépide et calme, le visage resplendissant d'un éclat surnaturel. Une foule immense l'accompagnait, attirée par un spectacle aussi nouveau. C'est, en effet,

---

(1) *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, par P. Allard, t. Ier.

qu'on voyait mourir souvent des malfaiteurs, des citoyens victimes des discordes civiles, des gladiateurs qui vendaient follement leur vie pour quelques applaudissements, mais jamais encore cette foule n'avait vu de victime si belle, si jeune et si noble expirer par la main du bourreau, donnant sa vie pour le droit de servir Dieu et de se garder vierge.

La foule, impressionnée par sa jeunesse et son innocence, se mit à crier grâce dès qu'elle fut aperçue. Alors l'intendant qui avait dirigé les recherches résolut d'en finir et ordonna au bourreau d'abréger le supplice en la frappant de son glaive.

Livrade empourpra ainsi glorieusement le lys de sa virginité. Ses reliques, à la suite des révolutions qui ont transformé le pays, reposent en partie à Siguenza en Espagne, à Bouillac et à Sainte-Livrade, dans le diocèse de Montauban.

Un monastère important de l'Ordre de Saint-Benoît fut construit sur le tombeau de sainte Livrade. Il n'avait néanmoins que le titre de prieuré et il dépendait de l'abbaye de Notre-Dame de la Daurade à Toulouse.

Il y eut une translation solennelle des reliques de sainte Livrade en 1342, le 23 février, jour où elle est également honorée.

SOURCES CONSULTÉES

Etude historique et critique de la vie et du martyre de sainte Livrade, par M. l'abbé CASTEX, curé de Sainte-Livrade d'Agenais. — *Acta Sanctorum Boll.*, 20 juillet. — *Gallia christiana*, t. III. — *Revue des Sociétés savantes* (1873).

LE BIENHEUREUX FREDERIC DE RATISBONNE

de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, † 1329.

Fête le 29 novembre.

LA COMMUNION APPORTÉE PAR LES ANGES
L'OBÉISSANCE RÉCOMPENSÉE

Cet humble religieux naquit à Ratisbonne (Bavière), dans la seconde moitié du XIIIe siècle. De bonne heure il résolut d'entrer chez les Augustins, qui avaient un couvent dans cette ville, et, comme il ne se recommandait pas par l'étendue de son savoir, il fut admis comme simple Frère convers. Sa générosité dans le service de Dieu, son amour profond de la prière et de l'oraison, son exactitude à observer les vertus religieuses, l'ardeur qu'il déployait à remplir les offices les plus vils, le conduisirent rapidement à une haute perfection. Aussi ne tarda-t-il pas à être comblé par Dieu des faveurs les plus extraordinaires.

On raconte qu'un matin, étant occupé par obéissance à fendre du bois pour le service de la communauté et ne pouvant aller se présenter à la sainte Table comme il en avait l'habitude, son esprit se reportait vers le tabernacle où Notre-Seigneur était présent et qu'il avait un vif désir de recevoir dans la sainte communion. Or, tandis qu'il était dans ces sentiments de profonde adoration, un ange lui apparaît, apportant le Pain de vie qu'il reçoit avec grande dévotion.

« Heureuse obéissance, s'écrie Melensius, religieux Augustin, en racontant ce trait, qui fait des anges les serviteurs de ceux qui obéissent. »

Le fait suivant montrera encore plus clairement combien grande était sa soumission aux ordres de ses supérieurs et combien Dieu l'avait pour agréable.

Fr. Frédéric se trouvait à la cave, occupé à tirer du vin pour le repas de midi, lorsqu'il s'entendit appeler par le prieur. Dans sa précipitation et son ardeur à obéir, il mit la cannelle dans sa ceinture, oublia de fermer le tonneau de vin et se présenta devant le supérieur. Celui-ci, ayant vu le robinet, se douta de la distraction du bon Frère. Il descendit alors à la cave, croyant que toute la provision de vin devait être perdue. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que le tonneau, bien que resté ouvert, n'avait rien perdu de son contenu. Il comprit alors que Dieu avait voulu récompenser la promptitude d'obéissance de son serviteur.

UNE AUMÔNE AGRÉABLE A DIEU — SERVI PAR LES ANGES

Sa charité et son amour des pauvres avait quelque chose de touchant. Il s'efforçait, par tous les moyens en son pouvoir, de secourir ces derniers et d'adoucir leurs souffrances. Un jour qu'il était allé chercher à la dépense plusieurs pains afin de les distribuer, il rencontra le supérieur qui s'enquit de ce qu'il portait. Il ouvrit alors son tablier, qui ne contenait que des morceaux de bois ; mais, ô merveille ! lorsqu'il fut en présence des pauvres, il put leur faire une abondante distribution de pains véritables.

Telle était son union habituelle à Dieu dans toutes ses actions, qu'il jouissait fréquemment de la présence corporelle des anges qui s'entretenaient familièrement avec lui. C'est ainsi qu'étant occupé à orner l'autel à la veille d'une grande fête, ceux-ci lui apportèrent, bien qu'on fût au cœur de l'hiver, des roses magnifiques et d'un parfum très agréable.

Un autre jour qu'il prodiguait ses soins à un pauvre infirme et qu'il s'était endormi à cause de l'excès de fatigue, il vit en songe un ange qui le remplaçait et veillait attentivement sur le malade. Or, ce qu'il avait cru n'être qu'un songe était devenu une réalité. En effet, en se réveillant, il trouva son malade parfaitement guéri et rempli d'une joie d'autant plus grande qu'il avait conscience d'avoir été soulagé par son céleste visiteur.

Après avoir ainsi rempli de longues années, et avec une simplicité touchante, ses devoirs de Frère convers, le bienheureux Frédéric s'éteignit doucement le 29 novembre 1329, vigile de la fête de saint André.

Son culte commença dès lors à se répandre dans la ville de Ratisbonne ; son tombeau, du reste, fut le théâtre de nombreux miracles. Ce culte a été reconnu par le pape Pie X le 12 mai 1909.

LA VÉNÉRABLE
CAROLINE-BARBE COLCHEN-CARRÉ DE MALBERG

Fondatrice de la Société des Filles de Saint-François de Sales, 1829-1891.

28 janvier

Portrait de la Vénérable.

ENFANT ET JEUNE FILLE

« *Vive Jésus à tous nos dépens !* » Choisir une telle devise et la suivre avec fidélité, c'est avoir l'intelligence et la volonté de la sainteté. Caroline-Barbe Colchen, plus tard Mme Carré de Malberg, naquit à Metz le 8 avril 1829. Trois jours après, elle était baptisée dans l'église Saint-Martin. Ses parents, François-Dominique Colchen et Élisabeth-Charlotte Simon, appartenaient à l'aristocratie du pays messin. Distingués par leur origine, ils l'étaient aussi par leur fortune, mais plus encore par la ferveur pratique de leur vie chrétienne. Ils assistaient tous deux à la messe chaque jour et souvent ils y communiaient.

On devine combien profondément religieuse fut l'éducation que Caroline-Barbe reçut de tels parents. Aussi, à douze ans, c'est avec des dispositions extraordinaires de piété ardente et éclairée qu'elle fit sa Première Communion. Ce jour-là, en pleine connaissance de cause, elle se donna tout entière à Jésus comme Lui s'était livré à elle. La confirmation assura le progrès des vertus nourries dans son âme par l'Eucharistie. Elle a souvent redit que, « par ce sacrement, elle s'était sentie tout envahie et possédée par l'Esprit-Saint. »

Quelques mois après cette double grâce, en 1841, elle entrait au collège de la Visitation. Elle y fut une élève brillante et sérieusement chrétienne. Aussi fut-elle bientôt la présidente de la « Congrégation de la Sainte Vierge », dans laquelle, seules, les meilleures jeunes filles étaient admises.

Après cinq ans de pensionnat, elle revint à la maison paternelle. Son temps y fut partagé entre le dévouement aux siens et les exercices de piété, dont la méditation et la messe quotidienne, avec la Communion fréquente, étaient les principaux.

ÉPOUSE ET MÈRE

Le capitaine Carré de Malberg, cousin des Colchen, était un des familiers de la maison. Il demanda, quand elle eut ses vingt ans, la main de Caroline-Barbe. Les parents l'agréèrent en laissant toute liberté à leur fille pour la décision définitive. Elle pria, consulta son confesseur et comprit que Dieu voulait cette alliance, malgré les vagues aspirations qu'elle avait ressenties pour la vie religieuse. C'était dans le monde et non

dans le cloître qu'elle devait mener la vie de piété intense qui l'attirait.

La nouvelle épouse, devenue Mme Carré de Malberg, tout en vaquant à ses nouveaux devoirs avec la conscience et l'enjouement qu'elle apportait à tout, avait au cœur une grave préoccupation : le retour à la foi chrétienne de son mari, qui était libre penseur. Elle y travaillait devant Dieu par ses prières constantes, auprès de M. de Malberg par ses habiles exhortations et ses sacrifices. Elle retraçait, sur ce dernier point, sa propre conduite quand, en 1873, elle donnait à une amie, placée dans les mêmes conditions qu'elle, les conseils suivants :

Nous ne saurions faire trop de concessions à nos maris, quand la gloire du bon Dieu n'a pas à souffrir. Il y a certaines natures qu'on ne ramène qu'à force d'affection et de concessions. En général, pour ramener les hommes à la foi, pour sauver les âmes, il faut plus que des discours si concluants, si entraînants qu'ils puissent être. Il faut des prières, des larmes, les angoisses de l'holocauste. Plus une âme souffre pour une autre, plus elle hâte le moment de son retour à Dieu.

Ses efforts furent couronnés de succès. M. de Malberg promit à sa femme qu'il l'accompagnerait à la Sainte Table le jour où, en action de grâces, elle s'y présenterait elle-même pour ses relevailles. Il avait déjà la foi. C'était sa prière pour obtenir, à son foyer, la joie d'un berceau. Dieu l'entendit. En 1852, Mme de Malberg donnait le jour à une petite fille, qui fut baptisée sous le nom d'Eugénie. Le bonheur des parents fut de courte durée. L'enfant ne vécut que trois jours seulement. La pauvre mère croyait avoir perdu à la fois son enfant et l'âme de son mari, désormais révoltée par l'épreuve. Il n'en fut pas ainsi. Le capitaine était vraiment converti et il communia à côté de sa femme dès qu'elle put reprendre son assistance journalière à la messe. Depuis lors, il resta toujours chrétien pratiquant, malgré les deuils déchirants que la Providence lui infligea. Mais ses convictions religieuses n'arrivèrent pas à le délivrer de ses exigences et de ses rudesses de soldat. Chez lui, il commandait un peu comme à la caserne, et sa compagne avait à en souffrir. Elle supporta tout en silence et avec douceur, et la paix de sa maison ne fut pas troublée.

DEUILS RÉPÉTÉS

En 1855, Dieu donna un fils aux époux consolés. Il reçut le nom de Paul. Le seul grand chagrin qu'il causa à ses parents fut celui de sa mort survenue à l'âge de vingt-neuf ans. Elle fut occasionnée par une chute de cheval à l'Ecole de guerre, où il était entré après une brillante carrière. Il ne parut devant Dieu, qu'il avait, du reste, toujours servi fidèlement, qu'après avoir reçu les sacrements. Dans l'énergie de sa foi, sa mère eut le courage de le préparer elle-même à ses derniers moments, qui furent ceux d'un prédestiné.

Après Paul naquirent Léon et Marie-Thérèse. A cette époque, voici ce que l'heureuse mère écrivait dans son journal :

Une mère de famille sait-elle assez que c'est entre ses mains que repose bien souvent l'avenir de ses enfants ? Est-elle vraiment vertueuse, ils le seront aussi ; c'est à elle de les façonner à l'exemple de ses vertus. L'enfant imite facilement et le bien et le mal. C'est une terre féconde dans laquelle toute semence porte son fruit. Mais à quel prix une mère arrivera-t-elle à établir le règne de Dieu dans sa famille ? Au prix de l'immolation et du sacrifice. Oh ! les deux grands mots ! Si chaque mère le comprenait bien, la terre serait bientôt peuplée de saints. Mais pour s'immoler chaque fois que le bien de sa famille le réclame, il faut aimer Jésus, il faut n'avoir en vue que sa gloire et sa volonté, il faut être détaché de toute recherche de soi-même.

Ses enfants avaient à peine quelques mois que Mme de Malberg leur répétait :

— Dis Jésus, mon ange, dis Jésus !

Elle voulait que ce nom fût le premier qui sortît de leurs lèvres. Pleins d'amour pour ce Dieu dont leur mère leur parlait si souvent, Léon et Marie-Thérèse en arrivèrent à deviner la présence de la Sainte Eucharistie dans les églises. Dans ses jours de Communion, Mme de Malberg était embrassée plus longuement et plus tendrement par sa fille.

— C'est pour le Saint Sacrement qui est venu en toi, expliquait-elle, que je t'embrasse davantage.

Un jour, Léon interrompt ses jeux pour se jeter sur les genoux de sa mère en soupirant :

— Je voudrais aller voir le bon Jésus !

Renvoyé à ses amusements, il revient deux fois avec la même demande. Mme de Malberg y vit un avertissement du ciel, et l'âme bouleversée elle offrit à Dieu le sacrifice qu'elle pressentait. Quelques semaines plus tard, l'enfant s'alitait et mourait rapidement. Il n'avait que quatre ans. Au même âge, Marie-Thérèse s'envola à son tour.

Après tous ces deuils, Mme de Malberg écrivait à une amie :

J'espère que la douloureuse épreuve..... donnera le coup de mort à ma nature. Pour être vraie, je dirai que c'est fait ; et Notre-Seigneur me persuade qu'il n'y aura de consolation pour moi que dans le travail sérieux et durable qui me rendra enfin ce que je devrais être depuis si longtemps : *cadavre souple et aimable.*

L'ABBÉ CHAUMONT

Cependant, M. de Malberg était promu colonel. Il avait son rang à tenir, des relations à cultiver. Sa femme l'aidait admirablement. Elle administrait son intérieur avec tant de savoir-faire que, malgré la modicité de la fortune et de la solde du mari, la maison avait tout ce qu'exigent les convenances pour un officier supérieur. Dans son salon, qu'elle présidait avec aisance, elle exerçait, sans qu'on s'en aperçût, un véritable apostolat. Aussi fut-elle très regrettée à Metz quand elle suivit le colonel, envoyé en garnison à Paris. Ils s'établirent sur la paroisse Sainte-Clotilde.

Il y avait là un vicaire : l'abbé Chaumont, dont le confessionnal était très fréquenté des personnes pieuses.

Mme de Malberg s'adressa à ce prêtre, qui devait la diriger pendant tout le reste de

sa vie et faire d'elle une fondatrice. Lui aussi était imbu de l'esprit de saint François de Sales. Il avait tiré de l'*Introduction à la vie dévote* un règlement de vie destiné aux personnes du monde vraiment désireuses de se sanctifier. Mgr de Ségur et Mgr Mermillod l'avaient étudié et approuvé. Ils pressaient l'auteur d'en faire l'application. Celui-ci attendait que Dieu lui envoyât une âme capable de l'aider. Il la trouvait dans sa nouvelle pénitente. Après une complète ouverture de conscience et une retraite de huit jours, Mme de Malberg reçut le règlement de M. Chaumont et le suivit exactement.

Dans ses nouvelles relations, elle distingua bien vite les âmes qui, comme la sienne, voulaient servir Dieu avec ferveur. Outre les réceptions d'apparat, elle eurent ensemble des entrevues intimes. Le règlement salésien y fut accepté par plusieurs. Ces généreuses chrétiennes s'assemblèrent toutes les semaines pour le méditer, résoudre les difficultés pratiques qui se présentaient pour chacune et surtout pour prier en commun. Mme de Malberg, dans une docilité très grande à son confesseur, dirigeait les réunions. Elle animait ses compagnes par sa devise favorite : « Vive Jésus à tous nos dépens. »

Une épreuve nationale, la guerre de 1870, atteignit particulièrement la naissante famille spirituelle qu'elle dispersa. Le colonel obligea sa femme à se retirer dans le Midi, tandis qu'il allait faire son devoir sur les champs de bataille. La souffrance, généreusement acceptée, favorisa le développement de la sainteté en celle qui vivait dans de perpétuelles angoisses pour la vie de son mari et n'avait plus le soutien de ses amies. Elle écrivait alors :

Notre-Seigneur me fait la grâce de trouver toute ma consolation et ma force dans l'amour de sa volonté. C'est là mon unique retranchement, en dehors duquel je ne veux rien voir, rien raisonner. Qu'il conduise donc toute le reste de ma vie selon son bon plaisir..... Mon Dieu, je veux donc la conservation de ma petite fortune ou la pauvreté à votre choix ; je veux la prolongation de mon exil ou la réunion de tous les chers miens, avec une égale indifférence. Je veux la santé ou la maladie, la vie ou la mort ; pourvu que l'état dans lequel je serai vous glorifie, ô mon Dieu, c'est tout ce que je désire.

Par lettres, l'abbé Chaumont continuait sa direction et ne ménageait pas les reproches et les humiliations à sa pénitente, qu'il voulait humble et forte. Elle marcha résolument dans cette voie. Aussi quand elle rentra à Paris, bénissant Dieu d'y retrouver son mari sain et sauf, son confesseur lui permit de se consacrer à Dieu suivant la formule tracée dans l'*Introduction à la vie dévote*. C'était un acheminement vers le but définitif. Les pieuses réunions d'autrefois furent reprises. Elles groupaient quelques femmes, décidées, suivant l'esprit et les méthodes de saint François de Sales, à se sanctifier personnellement et à être des apôtres dans la société.

LA FONDATRICE

Cependant, l'abbé Chaumont se rendait à Annecy pour y prier auprès des tombeaux de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Des circonstances providentielles y amenèrent aussi Mme de Malberg et l'une de ses compagnes. Après avoir vénéré avec elles les reliques des saints fondateurs, le prêtre les conduisit dans la maison où le grand docteur avait installé les premières Filles de la Visitation. Puis il leur révéla le fond de sa pensée. Il les choisissait pour être les premières recrues d'une association de chrétiennes ferventes qui, dans le monde et dans la mesure de leurs devoirs d'état, pratiqueraient les conseils évangéliques et travailleraient au salut du prochain. Saint François de Sales serait leur patron, sa doctrine et ses méthodes les leurs. A Annecy même, il leur dicta le règlement spécial de leur Société. Il établissait ainsi, avec elles, les bases d'une œuvre nouvelle dans l'Eglise. Les trois fondateurs étaient comme épouvantés de leur audace. Cependant, la confiance dominait dans leurs cœurs parce que c'était la grâce qui les avait poussés là.

Le 15 octobre 1872, les Filles de Saint-François de Sales se réunissaient à Paris dans une pauvre mansarde. Ce fut leur premier sanctuaire. Elles y venaient une fois par semaine pour des exercices de piété, des comptes rendus sur la marche de leur œuvre, la répartition des œuvres d'apostolat. Pour ce travail, elles restent dans le rôle que l'Eglise assigne à la femme et se font les humbles auxiliaires du clergé. Les prêtres leur signalent les leçons de catéchisme à donner, les malades à visiter, les groupes à présider et à diriger, les quêtes à faire. L'abbé Chaumont a voulu que les membres de son association fussent aux ordres des prêtres dans les paroisses pour les aider dans leur difficile ministère, et sa volonté est fidèlement respectée.

Cependant, le nombre des affiliées croissait peu à peu. Mme de Malberg, la première de toutes admise à prononcer publiquement sa consécration à Dieu, formait, comme maîtresse des novices, ses compagnes à l'esprit et aux œuvres de la petite famille. Elue, par les conseillères, d'abord présidente pour un an, elle le fut ensuite pour sa vie durant. Plusieurs fois, elle eut à chercher des locaux plus spacieux pour les réunions, car les cadres de la Société se dilataient sans cesse, bien que le mérite des affiliées, et non leur nombre, fût recherché par les fondateurs. Tout un appartement fut loué rue de Breteuil. Des demoiselles, des veuves indépendantes y prirent résidence et en furent les gardiennes. Cette présence était nécessaire pour la jouissance d'un grand privilège accordé par Mgr le cardinal de Paris. Il avait autorisé la célébration du Saint Sacrifice et la garde de la sainte Eucharistie dans l'oratoire des Filles de Saint-François de Sales, canoniquement approuvées dans son diocèse. La première messe fut célébrée le 9 décembre 1875. La fondatrice n'avait pas la joie d'assister à cette fête si douce. Son mari exerçait alors à Rouen des charges importantes et elle l'y avait suivi pour remplir avant tout ses devoirs d'état. C'est par ses lettres et par de rapides visites à Paris qu'elle dirigeait ses enfants.

Enfin, après une absence de cinq ans, elle put revenir prendre son poste dans la capitale. Un de ses premiers soins fut de chercher un emplacement définitif pour son œuvre. Un hôtel fut acheté rue de Bourgogne, et, sous le nom de « maison du bon Dieu », il devint le centre de l'association. De là partirent des essaims successifs pour des fondations dans plusieurs diocèses de France. Des Filles de Saint-François de Sales furent demandées pour les Missions étrangères, et Mme de Malberg, pleine d'un saint enthousiasme, commença à préparer celles qui devaient partir les premières. Ce n'est qu'après sa mort qu'elles se mirent en route pour l'Extrême-Orient.

DERNIÈRES ÉPREUVES

Au milieu de ces progrès extérieurs de son œuvre, la fondatrice passait par les épreuves intimes qui sont l'apanage ordinaire des saints. Son âme recherchait Dieu chaque jour davantage, et Dieu semblait se dérober à elle. La sécheresse, l'abandon la torturaient. La souffrance physique vint s'ajouter à ces maux. Un cancer se déclara et priva bien des fois la malade de son unique consolation : la sainte Communion. Dans cet état, elle répétait avec énergie son « Vive Jésus à tous nos dépens », et l'épreuve purifiait, fortifiait, embellissait son cœur. Pour essayer d'arrêter le mal, les médecins l'envoyèrent respirer l'air natal à Lorry-les-Metz. Ce fut en vain. Quand tout espoir de la sauver fut perdu, l'abbé Chaumont vint lui administrer les derniers sacrements. Ils apportèrent un certain soulagement physique à la malade, et l'on se reprit à espérer. Son confesseur lui demanda de s'associer à une neuvaine pour sa guérison.

— Je ne refuse pas la vie, répondit-elle, mais je ne refuse pas non plus la mort.

— Désirez-vous l'une plus que l'autre ?

— Non, mon Père.

— Au moins désirez-vous quelque chose ?

Elle s'examina et répondit simplement, après quelques instants :

— J'aime si uniquement l'adorable volonté de Dieu que je ne sens pas même le désir de désirer autre chose.

Lorsque, dans la sincérité de son âme, on peut parler ainsi, la sainteté est atteinte ici-bas. Mme de Malberg en était arrivée à cette hauteur.

LA MORT

Après quelques mois d'assoupissement, l'horrible chancre reprit sa marche de dévastation dans le pauvre corps qu'il martyrisait. Dans un moment où elle croyait mourir, la sainte malade s'écria :

— Mon Jésus, je meurs de toute mon âme, je vous ai tout donné.

Enfin, le 28 janvier 1891, juste la veille de la fête de saint François de Sales, elle rendit le dernier soupir. Pour la pleurer, il y avait, avec son mari, les 4 000 filles qu'elle avait formées, et dont l'association fut canoniquement approuvée à Rome deux mois plus tard.

Le cancer avait fait son œuvre de décomposition en exhalant la mauvaise odeur qui lui est ordinaire. Aussitôt que Mme de Malberg fut morte, toute senteur désagréable disparut, et sa figure émaciée, jaunie, devenait d'une beauté radieuse. Ce double prodige fut très remarqué des nombreux fidèles qui vinrent faire toucher à la dépouille de celle qu'ils regardaient comme une sainte des chapelets et des médailles. Les funérailles ressemblèrent à un triomphe. Sa tombe est devenue un lieu de pèlerinage, et l'on parle de grâces signalées obtenues par ceux qui l'ont visitée. Même au loin des guérisons subites sont attribuées à l'invocation de la sainte fondatrice. Pour ces motifs, un procès canonique a été instruit à Metz sur la renommée de sainteté et les vertus héroïques de Caroline-Barbe Colchen-Carré de Malberg. La Congrégation des Rites l'a approuvé et proposé au Pape la cause de béatification et de canonisation. Le 23 juin 1909, Pie X a signé le Décret qui confère à la pieuse morte le titre de Vénérable.

SOURCES CONSULTÉES

1° Décret pour l'introduction de la cause de béatification et canonisation de la vénérable servante de Dieu Caroline-Barbe Colchen-Carré de Malberg. — *Vie* de la même. Imprimerie Lorraine, 14, rue des Clercs.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Fête le 29 janvier.

(Portrait authentique du saint, d'après le tableau de Philippe de Champaigne.)

Ce grand et aimable Saint naquit le 21 août 1567, au château de Sales, en Savoie. Sa pieuse mère l'avait consacré à Dieu avant qu'il vît le jour, et il devait être la plus grande gloire de sa noble famille. Baptisé le lendemain de sa naissance, dans l'église paroissiale de Thorens, il reçut les noms de François-Bonaventure.

Les premiers mots qu'il balbutia furent ceux-ci : « Le bon Dieu et maman m'aiment bien. »

« Son visage était gracieux, dit le P. La Rivière, ses yeux doux, son regard aimant et son petit maintien si modeste, que rien de plus : il semblait un petit ange. »

A sept ans, François commença ses études au collège de la Roche, et fut ensuite envoyé au collège d'Annecy. Sa piété et sa modestie impressionnaient vivement ses camarades. Dès qu'ils le voyaient arriver : « Soyons sages, disaient-ils,

voici le Saint. » Si l'un d'eux se permettait un mensonge ou quelque mauvaise parole, le saint enfant le priait si affectueusement de cesser que le coupable n'osait plus recommencer. On craignait d'ailleurs de lui faire de la peine, car on l'aimait: sa bonté était si grande, qu'un jour il s'offrit à recevoir le fouet à la place de son cousin.

A dix ans, il fit sa première Communion et reçut le sacrement de Confirmation, dans l'église des Dominicains d'Annecy. Dès ce moment, il résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique.

ÉTUDES A PARIS — TENTATION

Le jeune seigneur savoisien fut envoyé à Paris, pour y étudier la rhétorique et la philosophie. Un sage précepteur l'accompagnait. La grande ville ne put dissiper son âme : « Notre-Seigneur, disait-il, est mon maître dans la science des Saints; je vais souvent à lui afin qu'il me l'apprenne, car je me soucierais fort peu d'être savant si je ne devenais saint. »

Il s'affilia avec bonheur à la *Congrégation* de la Sainte Vierge, établie au collège des Jésuites, dont il suivait les cours. La dévotion à la Reine du ciel était la grande force de son âme. Marie était la confidente de ses joies et de ses peines: « Ah! qui pourrait ne pas vous aimer, ma très chère Mère? s'écriait-il souvent; que je sois éternellement à vous, et qu'avec moi, toutes les créatures vivent et meurent pour votre amour. »

Les tentations ne lui manquèrent pas, mais, avec l'aide de Marie, François échappa à tous les pièges de l'ennemi infernal. Le démon essaya alors de le jeter dans le découragement et le désespoir. La tentation fut si violente que le saint jeune homme se croyait déjà au nombre des damnés: ce fut une douloureuse agonie intérieure ; son corps même allait dépérissant. Dans ces mortelles angoisses, François recourut à sa douce Consolatrice. Prosterné devant une image de Marie, dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès, il dit à Dieu : « O mon Dieu, si je suis assez malheureux pour ne pouvoir vous aimer et vous honorer pendant l'éternité, je veux au moins vous servir en ce monde et employer pour votre gloire tout le temps que vous me donnerez à vivre. » Et après avoir récité le *Souvenez-vous* à Marie, il prononça le vœu de chasteté perpétuelle. A l'instant, la paix rentra dans son âme (1).

Après six ans d'études à Paris, le jeune seigneur revint en Savoie et fut envoyé par son père à l'Université de Padoue, en Italie, où il étudia la jurisprudence et la théologie. Là encore, il fut victorieux des plus dangereuses tentations, et, tombé gravement malade, il revint peu à peu à la santé, à l'étonnement des médecins. Après de brillants examens, il reçut le bonnet de docteur des mains de l'évêque de Padoue, et quitta cette ville savante, au milieu d'un concert unanime de louanges et de bénédictions.

François fit ensuite le pèlerinage de Rome et de Lorette. A peine eut-il fléchi les genoux, dans ce dernier sanctuaire, qu'il se sentit embrasé d'amour de Dieu comme s'il fût entré dans une fournaise. Il se confessa, communia et renouvela son vœu de chasteté.

(1) La statue devant laquelle le jeune Saint pria en cette circonstance se trouve aujourd'hui dans la chapelle des Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres. On la vénère sous le vocable de *Notre-Dame de Bonne Délivrance*.

SACRIFICE DU MONDE ET ORDINATION

François de Sales rentrait en Savoie à l'âge de vingt-cinq ans: c'était le plus accompli des jeunes seigneurs de son temps. Justement fier d'un tel fils, son père fondait sur lui les plus brillantes espérances. Le duc de Savoie lui offrait la dignité de sénateur au Sénat de Chambéry; d'autre part, le marquis de Sales, son père, voulait le marier à la fille du seigneur de Végy, qui, à une grande fortune, joignait les plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Mais François refusa tous ces avantages: il était résolu de se consacrer à Dieu.

En vain, son père s'opposa de toutes ses forces à son dessein; en vain, il multiplia ses propositions et ses instances, François resta inébranlable dans son sacrifice. Il se jeta aux pieds de son père pour le conjurer de ne plus contrarier les desseins de Dieu, et lui fit connaître son vœu de chasteté.

François entra donc dans l'état ecclésiastique, fut nommé prévôt du chapitre de Genève, et ordonné prêtre à Annecy, le 18 décembre 1593. En lui imposant les mains, le vénérable évêque de Genève ne put retenir ses larmes; il lui semblait voir à ses pieds un séraphin plutôt qu'un homme. L'émotion gagna toute l'assistance, et la cérémonie s'acheva au milieu des sanglots.

Peu de jours après, le nouveau prêtre inaugura son ministère avec un zèle digne des apôtres. Il prêchait souvent, avec une simplicité, une onction, une doctrine qui gagnaient les esprits et les cœurs. Il passait une partie de ses journées au confessionnal, ne se lassant jamais d'accueillir les pécheurs et les pauvres.

MISSIONS DU CHABLAIS

Une notable partie de la Savoie, le Chablais, situé sur les bords du beau lac de Genève, avait été envahi, dès l'an 1536, par les protestants bernois, qui y avaient implanté la religion de Luther à coups de sabre. Genève y avait fait régner le calvinisme, et les nouvelles générations, élevées dans ces erreurs, étaient très attachées à la secte.

Le duc de Savoie, redevenu maître du Chablais, voulut y rétablir la religion catholique, et demanda des missionnaires à l'évêque de Genève. C'était une œuvre difficile s'il en fut; il fallait chaque jour exposer sa vie aux fureurs des Calvinistes.

François de Sales n'hésita pas à s'offrir. Sa pieuse mère versa beaucoup de larmes, mais estimant que son fils appartenait à Dieu avant d'être à elle, cette femme chrétienne ne dit pas un mot pour le détourner de son glorieux devoir.

Le marquis de Sales fut moins héroïque : espérant décourager son fils par le manque de ressources, il lui refusa tout argent. Mais François trouva un compagnon dans la personne de son cousin, Louis de Sales. Les deux missionnaires se préparèrent par une fervente retraite et une confession générale, et ils partirent, n'emportant que le strict indispensable.

En mettant le pied sur le territoire du Chablais, François et Louis saluèrent l'ange gardien de la province. Plus tard, apercevant, du haut de la forteresse des Allinges, toute la contrée avec ses églises et ses presbytères en ruines, les gibets à la place des croix, des villages brûlés, des châteaux démantelés, partout la désolation et le ravage, indices d'une ruine plus lamentable encore, celle des âmes, François ne put retenir ses larmes. Il exhala sa douleur, en rappelant

les accents de Jérémie pleurant sur Jérusalem. « Cette terre autrefois si belle, s'écria-t-il, a été désolée parce que ses habitants ont violé la loi de Dieu et rompu son alliance. Les voies de Sion pleurent, parce qu'il n'y a personne qui vienne à ses solennités; l'ennemi a mis la main sur ce qu'elle avait de précieux, les pierres du sanctuaire ont été dispersées... O Jérusalem ! ô Chablais ! ô Genève, convertis-toi au Seigneur ton Dieu et que ta contrition devienne grande comme la mer. »

François allait chaque jour à Thonon, c'était là le siège de l'hérésie, la place forte qu'il fallait conquérir. Il allait aussi dans les villages et les campagnes. Ni la pluie, ni la glace, ni la neige, ni les orages les plus terribles ne pouvaient l'arrêter. Parfois le verglas rendait les chemins si impraticables qu'il devait s'aider des mains et des genoux, et les crevasses de ses talons et de ses doigts rougissaient la neige de taches de sang. Il allait, priant, jeûnant et souffrant. Une nuit, il fut surpris dans un bois par des loups courant à travers la neige. Pour leur échapper, il dut se réfugier sur un arbre, et pour ne pas tomber durant son sommeil, il s'y attacha avec sa ceinture. La nuit fut si froide que le lendemain les paysans le trouvèrent à demi-mort.

Une autre fois, le saint missionnaire fut poursuivi non par un loup de la montagne, mais par un protestant armé qui avait juré de le tuer. Ces tentatives d'assassinat se renouvelèrent souvent; le gouverneur des Allinges supplia François d'accepter une escorte de soldats, mais celui-ci n'y voulut jamais consentir, et se confia en la protection de Dieu qui le préserva toujours.

Enfin, après de longs efforts, les âmes commencèrent à s'ébranler, la grâce de Dieu fut victorieuse et, peu à peu, le pays tout entier revint à la foi de ses pères. Le zèle intelligent du duc de Savoie aida puissamment le saint missionnaire. L'Eglise tressaillit d'allégresse en recevant dans ses bras ces milliers d'enfants naguère égarés.

Pour assurer le triomphe de la vérité, saint François de Sales fonda à Thonon, sous le titre de *Sainte-Maison*, une sorte d'université où devaient être enseignés tous les métiers et toutes les sciences.

Le saint prédicateur eut plusieurs conférences particulières avec le fameux calviniste Théodore de Bèze; celui-ci fut très ébranlé, mais le respect humain et des liens impurs l'empêchèrent de rompre avec le protestantisme.

Citons encore un fait qui eut un grand retentissement.

Il y avait à Thonon une femme calviniste qui, parfaitement convaincue par les discours de François, remettait cependant toujours le moment de se convertir. Elle eut un fils et négligea de le faire baptiser : l'enfant mourut. Inconsolable, elle le portait elle-même au cimetière; mais, sur son chemin, elle rencontre François, et se jetant à ses genoux :

— Rendez-moi mon enfant, mon cher Père, rendez-moi mon enfant, au moins assez de temps pour qu'il soit baptisé. (Voir la gravure.)

François mêle ses larmes à celles de la mère, il tombe aussi à genoux, et sa prière n'était pas finie que l'enfant ouvrit les yeux. On le baptisa aussitôt; il vécut encore deux jours, pendant lesquels tous ceux qui le voulurent voir purent s'assurer du miracle. La mère et toute la famille se firent catholiques et beaucoup d'autres suivirent leur exemple.

L'EVÊQUE ET LE DOCTEUR

Frappé de tant de vertu, l'évêque de Genève voulut s'adjoindre François comme coadjuteur, et, après avoir vaincu non sans peine les résistances de son humilité, il le laissa partir pour Rome, et y régler tout ce qui concernait la mission du Chablais. Avant sa préconisation, François subit, en présence du pape, un examen théologique qui lui valut ces paroles du souverain pontife :

« Aucun de ceux que nous avons examinés jusqu'à ce jour ne nous a satisfait d'une façon aussi complète, » et il ajouta cette sentence des Proverbes : « *Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne et de la source de votre puits; faites que l'abondance de vos eaux se répande sur toutes les places publiques, afin que tous puissent en boire et s'en désaltérer.* »

Le vœu du pontife fut exaucé. François répandit largement les fleuves de science ecclésiastique qu'il avait recueillis; et, de nos jours, le grand pape Pie IX, confirmant le jugement de son prédécesseur, l'a inscrit au nombre des Docteurs de l'Eglise.

Nommé coadjuteur en 1599 et devenu, en 1602, par suite de la mort de Claude Granier, évêque titulaire de Genève, François redoubla de zèle dans ses travaux apostoliques.

Impossible de raconter ici, même en abrégé, ses œuvres innombrables, soit comme directeur, soit comme pasteur des âmes. Qui ne connaît ses écrits, remplis d'une piété si suave et d'une doctrine si sûre, en particulier son *Introduction à la vie dévote* et son *Traité de l'amour de Dieu* ?

Son dévouement s'exerçait également auprès de tous, et dans les voyages qu'il fit à Paris pour les affaires religieuses de la Savoie, la cour aussi bien que la noblesse, la bourgeoisie et le peuple eurent part à ses largesses spirituelles.

Il conduisait chacun selon son état; estimant que la vraie piété consiste, avant tout, à faire la volonté de Dieu, en étant fidèle à tous les devoirs de son état; et qu'ainsi il n'y a pas de condition ni de vocation où l'on ne puisse et où l'on ne doive s'employer au service de Dieu.

La comtesse de Ville-Savin disait du saint évêque : « C'est de lui que j'ai appris à servir Dieu à la *franche gauloise*, » c'est-à-dire avec simplicité, rondeur et sans scrupule.

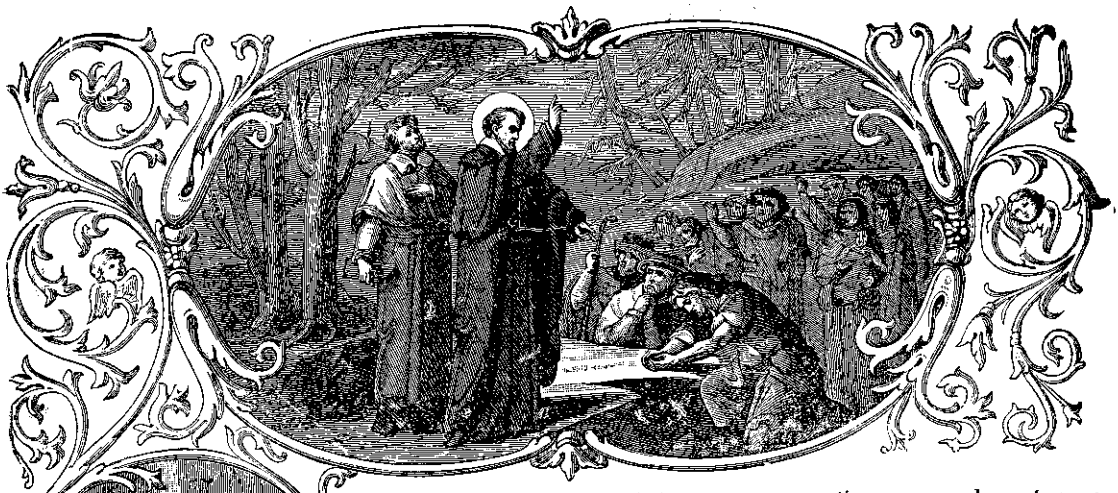
Ainsi Dieu préparait à l'avance le remède au jansénisme.

SAINTE JEANNE DE CHANTAL ET LA VISITATION

François prêcha le carême de l'année 1604 à Dijon. La Providence l'y avait conduit pour la sanctification d'une pieuse veuve, la baronne de Chantal.

Quand cette âme forte et ardente se mit sous la conduite de notre Saint, l'éducation de ses quatre petits enfants la retenait encore dans le monde; mais, lorsqu'elle eut amplement pourvu à tous ses devoirs maternels, François lui dévoila les desseins plus hauts que Dieu avait sur elle, et il l'établit première supérieure de la Visitation, cet Ordre célèbre qui a donné tant de saintes âmes à l'Eglise.

Saint François de Sales songeait depuis longtemps à établir une congrégation de femmes, dont la vie moins austère que celle des autres couvents, permettrait d'y recevoir les veuves, les filles âgées, et même les infirmes. Il voulut que les austérités corporelles fussent en partie



remplacées par une obéissance si minutieuse, que la nature y ait tout à souffrir et la grâce tout à gagner. De plus, sa première pensée avait été de ne pas établir de clôture, et que les filles de Sainte-Marie allassent visiter les malades. De là, le nom de Visitandines, et leur dévotion spéciale au mystère de la Visitation. Mais, plus tard, les obstacles apportés à ce dessein parurent à saint François des indices suffisants de la volonté de Dieu; ses filles échangèrent donc l'œuvre de Marthe contre celle de Marie, et c'est ce qui lui faisait dire agréablement : « On m'appelle fondateur d'Ordre, et cependant j'ai fait ce que je n'ai pas voulu, et je n'ai pas fait ce que je voulais. »

FORCE ET DOUCEUR

Dieu avait donné à François un pouvoir absolu sur les esprits immondes, qu'il chassait souvent par la seule imposition des mains: de même, il guérissait les malades, et souvent, par des faveurs extraordinaires, Dieu fit éclater aux yeux des hommes la sainteté de son serviteur. Un jour, il parut en chaire tout environné de lumière; une autre fois, un globe de feu céleste tomba sur son oratoire pendant qu'il priait, et l'environna d'étincelles brillantes qui l'éclairaient sans le brûler. Pendant qu'il préparait un sermon, il sentit son cœur s'enflammer d'amour de Dieu, et il vit deux colonnes de feu se mettre à ses côtés et le suivre à travers sa chambre. Son entendement ne fut pas moins éclairé que ses yeux, car cette apparition fut accompagnée d'une admirable connaissance de la beauté et de la clarté des mystères de notre sainte foi.

Nous aurions tracé un portrait bien incomplet de saint François de Sales, si nous ne disions pas un mot de sa douceur et de sa bonté si connues; pourtant, il tenait de la nature un caractère vif et emporté; mais il sut si bien le soumettre au joug de l'humilité, qu'il devint le plus doux des hommes, ce qui faisait dire à saint Vincent de Paul : « Que Dieu doit être bon puisque M. de Genève, son ministre, est si bon. »

Dans les affronts, au milieu des impies, François était d'une patience sans bornes. Un jeune homme l'injuriait un jour grossièrement :

« Monsieur, dit le Saint, vous m'obligeriez beaucoup de me dire tout bas les injures qu'il vous plaira, je vous proteste que je les porterai au pied du crucifix, et que personne n'en saura rien. »

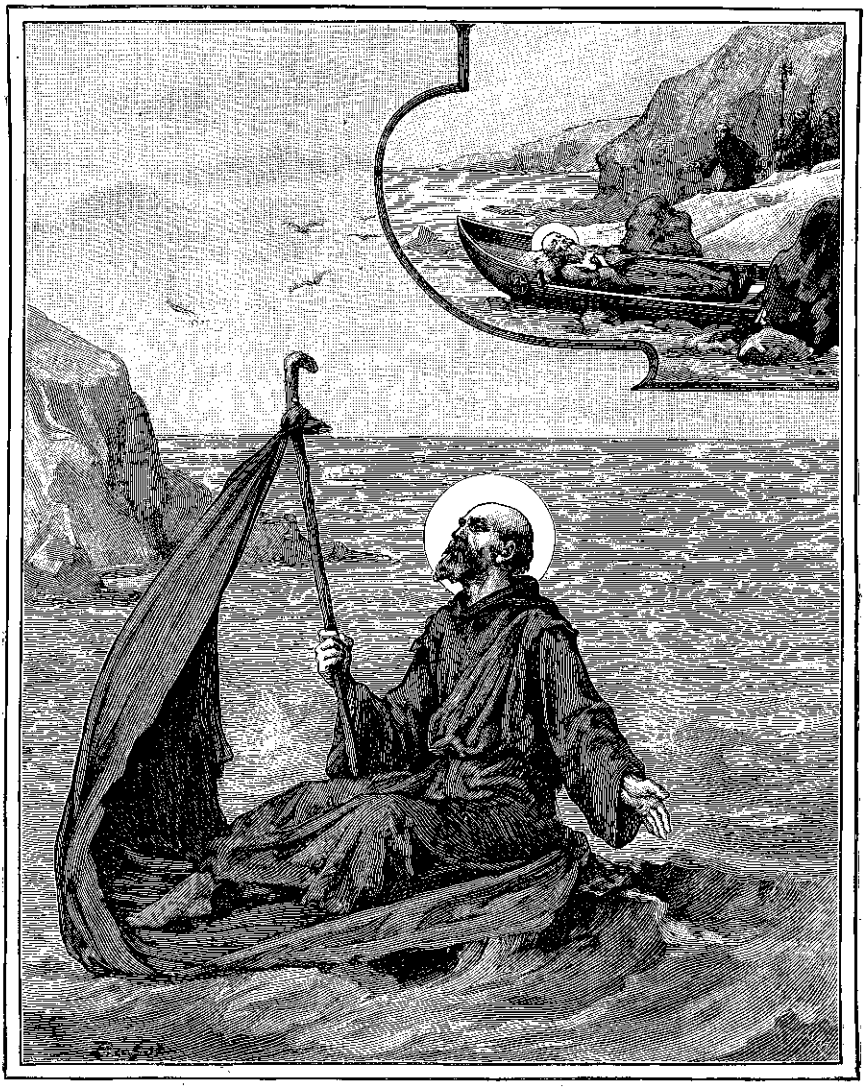
De même, dans les croix, dans les afflictions, sa soumission était inaltérable :

« Oh! disait-il, que nous soyons à jamais attachés à la croix, et que cent mille coups de flèches transpercent notre chair, pourvu que le dard enflammé de l'amour de Dieu ait auparavant pénétré notre cœur! Que cette divine blessure nous fasse mourir de la sainte mort qui vaut mieux que mille vies! »

Le 28 décembre, fête de saint Jean l'Evangéliste, saint François de Sales tomba malade à Lyon. Il mourut le jour des Saints-Innocents. Il avait cinquante-six ans. Suivant ses dernières volontés, son corps fut transporté à Annecy dans l'église de la Visitation; on l'y vénère encore aujourd'hui. Son cœur fut donné au premier monastère de la Visitation de Lyon.

SAINT GILDAS LE SAGE, ABBÉ DE RHUYS

Fête le 29 janvier.



Saint Gildas vogue sur son manteau vers le monastère de saint Philibert. Le corps du Saint, exposé dans une barque, à Houat, est reçu par les moines de Rhuys.

GILDAS NAIT DANS UNE FAMILLE DE SAINTS

Gildas naquit en 493, à Arcluid, aujourd'hui Dumbarton, dans la Grande-Bretagne.

Caunus, son père, était chef d'un petit Etat de l'Albanie (Ecosse). La tradition et l'histoire se taisent sur la vertu des parents de notre Saint. Mais ne peut-on pas juger de l'arbre à ses fruits? Les quatre frères et la sœur de Gildas, dernier-né de la famille, sont reconnus comme Saints. Il est permis de croire qu'ils ont trouvé au foyer paternel les germes de perfection si admirablement développés dans le reste de leur vie.

Gildas ne reçut le baptême que dans sa septième année. C'était la coutume à cette époque d'attendre l'âge de raison pour conférer ce sacrement aux enfants qui n'étaient pas en danger de mort. L'abbé Philibert, un prêtre gaulois que saint Germain d'Auxerre avait amené avec lui et laissé dans le pays, lors de son second voyage en Grande-Bretagne, le lui administra.

UNE FOI A TRANSPORTER LES MONTAGNES

Ses parents, voulant lui donner une éducation aussi chrétienne et aussi relevée que possible, envoyèrent leur fils au pays de Galles, au monastère de Saint-Iltut, où semblaient s'être réfugiées, devant les Barbares Scots, Pictes et Anglo-Saxons, la religion et la science.

L'école de Saint-Illut brillait alors de son plus vif éclat : Gildas y eut pour condisciples saint Pol Aurélien, premier évêque de Léon; saint Samson, plus tard évêque de Dol, et saint Magloire, futur successeur de saint Samson; David, évêque des Bretons non soumis.

Le fils de Caunus se fit remarquer par sa sagesse précoce, accompagnée d'une piété sincère et d'une grande humilité, autant de vertus qui ne préjudiciaient en rien chez lui à la gaieté et aux agréments de la jeunesse.

Modèle de ses condisciples, il avait toutes les sympathies de ses maîtres.

Dès le temps de ses études, il se distinguait déjà par une foi à toute épreuve. Le monastère de Saint-Illut était situé sur une étroite langue de terre, battue presque de tous côtés par les flots. Souvent, malgré les digues qu'on lui opposait, la mer inondait la presqu'île. Confiant dans les promesses de Notre-Seigneur, Gildas vient trouver son abbé, et lui dit : « Que ne priez-vous donc Notre-Seigneur, mon bon maître, de dilater les bornes de cette presqu'île et d'en rendre la terre fertile? »

Saint Illut, admirant la foi de son disciple, pria avec tous ses enfants, et la mer se retira aussi loin qu'ils le voulurent, laissant à sec une grande plaine, qui devint cultivable et fertile à force de travail et de soins.

On y sema du froment. La moisson promettait d'être abondante, mais les oiseaux de mer s'abattaient sur la récolte et menaçaient de tout détruire. Saint Illut dut charger ses disciples de surveiller l'enclos à tour de rôle, afin d'en chasser les oiseaux rapaces. Quand vint le tour de saint Pol, ces derniers devinrent si nombreux, firent tant de dégâts, que, n'étant plus maître de la situation, il appela à son secours Gildas et Samson.

Ayant invoqué le nom de Jésus, les trois disciples cernent cette troupe sauvage, la poussent devant eux comme de dociles agneaux, et l'amènent dans la cour du couvent devant saint Illut, qui lui rend la liberté à condition de ne plus reparaître dans l'enclos du monastère. Les oiseaux ne revinrent plus.

LE PARFAIT ÉTUDIANT — PROFESSION ET SACERDOCE

Gildas était considéré par ses maîtres comme le plus bel esprit de l'école. Illut, prévoyant le bien que son élève était appelé à faire, l'envoya en Irlande, dans une des écoles de haute science établies par saint Patrice.

Semblable, dit le biographe ancien, à l'abeille qui sort au temps des fleurs, Gildas sortait, au printemps de sa vie, pour aller recueillir, en cette île, dans les exemples et les instructions des solitaires, le suc céleste dont il devait former son miel.

Ses études achevées, il revint auprès de saint Illut, et en reçut l'habit religieux. Sa vie dès lors fut celle d'un pénitent adonné à toutes les austérités. Il portait continuellement la haire et le cilice, s'infligeait de rudes disciplines, s'abstenait de vin et de toute autre boisson enivrante, au point de mériter le surnom d'*Aquarius*, ou de buveur d'eau, réduisait sa nourriture à trois repas par semaine, et si légers, qu'ils étaient à peine suffisants pour soutenir ses forces. La terre nue lui servait de lit, et, pour reposer sa tête, il n'avait qu'une pierre.

La pénitence ne le rendait pas maussade; il était, au contraire, doué d'une grande douceur et affabilité, supportait facilement les défauts d'autrui, n'offensait personne et se plaisait à rendre service à tous.

Vers l'année 518, après douze mois de noviciat, il fut admis aux vœux et se prépara, sur les instances de son maître, à la réception des Saints Ordres. Il fut promu au sacerdoce à l'âge de vingt-cinq ans, par dispense, car à cette époque, il était encore défendu de conférer la prêtrise aux clercs qui n'avaient pas trente ans.

MISSIONS — SUCCÈS ET INSUCCÈS

Le nouveau prêtre eut pour premier champ de mission la Grande-Bretagne et l'Irlande. Parmi les Bretons, il y avait des hérétiques pélagiens à ramener au sein de la vérité. Quant aux Anglo-Saxons et aux autres barbares qui avaient envahi la Grande-Bretagne, ils étaient presque tous païens.

Sur l'ordre de son supérieur, saint Gildas visita les clans sauvages de l'Ecosse et de la Cambrie. Sa doctrine et ses miracles renouvelèrent la face de ces régions; les conversions furent nombreuses; les idoles et les temples des faux dieux furent renversés, et l'on fit surgir en leur place des sanctuaires catholiques.

Encouragé par ces premiers succès et poussé par l'esprit de Dieu, Gildas parcourut ensuite les côtes occidentales de la Grande-Bretagne, depuis l'Ecosse jusqu'à la Cornouaille. Il y séjourna quelque temps, répandant partout la bonne semence.

Dans le même temps, un prince d'Irlande, Ammeric, supplia par ambassade le saint prêtre de passer dans son royaume, de prêcher et de ramener au devoir son peuple, qui commençait à abandonner la religion introduite par saint Patrice et ses disciples.

Gildas n'eut garde de manquer l'occasion d'exercer son zèle apostolique. Il passa la mer et vint en Irlande, mais sa prédication ne rencontra partout que des entraves suscitées par le démon. Il fut obligé de secouer la poussière de ses pieds et de quitter l'île, sans y avoir rien fait. Il y laissa néanmoins une réputation de sainteté qui prédisposait les esprits à mieux écouter sa parole, lorsqu'il reviendrait au milieu d'eux.

VOYAGE A ROME

Pour satisfaire un désir cher à son cœur, et suivant l'exemple de beaucoup de moines bretons, notre Saint entreprit le voyage de Rome. On éprouvait, en ces temps bénis, une véritable passion pour les lointains pèlerinages de Rome et de Jérusalem, et l'on s'y rendait, en dépit d'obstacles dont nous n'avons plus l'idée.

En quittant l'Irlande, Gildas, alors âgé de vingt-neuf ans, passa par la Grande-Bretagne pour visiter ses parents et ses amis. Pendant son séjour en la Ville Eternelle, la légende nous le montre opérant plusieurs miracles et édifiant tous les fidèles par sa grande piété. Dès l'aube, après avoir assisté, dans la basilique de Saint-Pierre, aux offices de la nuit, il s'en allait seul visiter les autres églises et implorer les suffrages des martyrs qu'on y honorait.

A son départ de Rome, le pèlerin voulut passer par Ravenne, afin de se mettre aussi sous la protection du martyr saint Apollinaire, premier évêque de cette ville, et d'y vénérer ses reliques.

Au retour de ce pèlerinage, il fut inspiré de

passer par l'Armorique ou Petite-Bretagne, où ses compatriotes et ses condisciples étaient descendus nombreux, franchissant le détroit et cherchant un pays plus hospitalier que leur pays d'origine.

COMMENT GILDAS EST APPELÉ A FONDER LE MONASTÈRE DE RHUYS

Dieu réservait Gildas à la conversion de l'Armorique. Les propres goûts du saint religieux pour la solitude le déterminèrent à demeurer en ces contrées. Il se retira d'abord dans une île inhabitée, Houat, entre Belle-Isle et la presqu'île de Rhuys, et se construisit un ermitage dans un petit vallon nommé *Len-er-Hoëd* (l'étang du bois).

Des pêcheurs l'y découvrirent un jour, et, stupéfaits à la vue de cet ermite, étonnés des privations qu'il s'imposait, ils proclamèrent aussitôt aux pays d'alentour sa sainteté et firent connaître sa retraite.

Les habitants des côtes voisines affluèrent à l'ermitage pour y apprendre les voies du salut. La petite île de Houat devint le rendez-vous d'un si grand nombre de disciples, que, dans l'impossibilité d'y trouver les ressources nécessaires à leur subsistance, il fallut songer à s'établir ailleurs.

A trois lieues de là se trouvait Rhuys, belle presqu'île, primitivement soumise à la domination romaine et enrichie en conséquence de camps, de villas et de voies dont on découvre aujourd'hui les vestiges. Guérach, le chef du pays, offrant à saint Gildas un *castrum* ou ancien fort dont il était possesseur, celui-ci vint s'y fixer avec sa communauté naissante.

Le site, bien qu'un peu sauvage, ne manquait pas de charmes, et la terre était une des plus fertiles de l'Armorique. Gildas y voyait comme principaux avantages la solitude et la vaste étendue dont il avait besoin pour sa communauté : à l'aide des libéralités de Guérach, il convertit le castrum en monastère, y établit de nombreuses cellules et y ajouta des cloîtres.

Alors, les disciples accoururent de tous les points de l'horizon; il en vint même de la Grande-Bretagne. Gildas leur donna pour règle celle qu'il avait suivie au couvent de saint Iltut : c'était celle des moines d'Orient, sagement modifiée en quelques points, suivant les exigences locales, et à peu près telle que la formula saint Colomban pour l'abbaye de Luxeuil.

Le costume des moines de Rhuys différait de celui des autres religieux d'Occident; il était fait de peaux de chèvre : une tonsure qui dénudait le devant de la tête et avait la forme d'un demi-cercle à sa partie postérieure achevait de les distinguer.

Ils s'occupaient de travaux manuels et d'études. A ces pratiques, ils ajoutaient la psalmodie du jour et de la nuit, de grandes privations dans la nourriture, des jeûnes fréquents et prolongés. Ce genre de vie s'observa jusqu'au IX^e^ siècle.

NAVIGATION EN COMPAGNIE DE QUATRE DÉMONS

La bonne odeur de Jésus-Christ répandue autour d'eux par les moines de Rhuys, les miracles, les prédications de leur saint abbé convertirent les populations des alentours. Elles apportaient au monastère leurs malades qui s'en retournaient guéris.

Le démon fut jaloux de tant de bien et jura de se défaire de Gildas. Au dire du légendaire de Saint-Gildas-des-Bois, voici comme il s'y prit.

Il dépêcha au Saint quatre démons, accoutrés en moines, soi-disant disciples de saint Philibert, son premier maître, qui venait de mourir. Ils invitaient saint Gildas aux funérailles et le suppliaient de s'embarquer au plus tôt dans un navire qu'ils avaient amené.

Gildas se rendit d'abord à l'église, selon sa coutume, pour consulter Dieu dans la prière, et Dieu lui fit savoir par révélation ce qu'étaient ces faux moines. Le Saint dissimula néanmoins, et, ayant pris le livre des Evangiles dans une petite cassette cachée en son sein, à l'insu de ses compagnons, il s'arma encore de son livre d'heures, de son bourdon, de son manteau, et s'embarqua.

Les ancres une fois levées, le vaisseau louvoya, puis prit le large. Quant on eut perdu la terre de vue, à l'heure de Prime, Gildas invita ses faux frères à réciter l'office avec lui. Ils refusèrent, et l'un d'eux, outré de colère, lui dit brusquement : « Ah ! tu nous romps la tête avec tes Primes ! » Le Saint, se jetant à genoux, commença le *Deus in adjutorium* et aussitôt, voiles, mâts, navires, démons, tout disparut, et Gildas se trouva seul sur les vagues. Sans se troubler, il se recommande à Dieu et achève tranquillement Prime. Puis il étend sur les flots son manteau, se met dessus, en attache l'un des bouts à son bourdon pour lui servir de voile et vogue heureusement vers le monastère de saint Philibert, son premier éducateur, qu'il est heureux de revoir en santé parfaite. Tous deux rendirent grâces à Dieu. Le Saint n'avait perdu, dans cet étrange voyage, que la cassette renfermant le précieux livre des Evangiles écrit de sa main.

L'INSUCCÈS RÉPARÉ

Après avoir passé quelque temps en la compagnie de saint Philibert, il repart pour l'Armorique, mais les vents le rejettent sur les côtes d'Irlande. Il erre à l'aventure, cherchant à utiliser son séjour dans l'île. Un paralytique se présente sur le chemin, il le guérit. Celui-ci publie les louanges de Gildas qui fuit aussitôt un peu plus loin.

Traversant une ville, il reconnaît, parmi plusieurs reliquaires placés sur l'autel d'une église où il était allé prier, la cassette avec le livre des Evangiles perdue dans le naufrage. Il ne peut retenir des larmes de joie à la vue de ce trésor recouvré; comme on lui en demande avec curiosité la cause, il est forcé de se faire reconnaître, et est présenté au même roi Ammériс, qui l'avait autrefois appelé sur la terre d'Irlande, et poussé à une mission si infructueuse.

Cette fois encore, le roi prie le Saint de vouloir bien évangéliser à nouveau cette contrée, prêcher au peuple, apprendre au clergé le droit ecclésiastique, et surtout établir dans l'église d'Irlande la liturgie de Rome. Gildas se met à l'œuvre immédiatement, visite l'île entière, semant la divine parole dans les bourgs et les campagnes, créant des monastères et des collèges pour l'instruction de la jeunesse.

L'île revit les beaux jours de saint Patrice et fut rendue à ses anciennes croyances et à sa religion. Alors seulement le Saint repassa, aux vifs regrets du roi et de toute l'Irlande, en Grande-Bretagne, puis en Armorique.

EN SOLITUDE

Le monastère de Rhuys avait beaucoup souffert de son absence. Mais Gildas ramenait avec lui huit fervents auxiliaires, et la maison recouvra bientôt son ancienne prospérité.

Après dix ans environ de séjour, le Saint, incommodé par l'affluence considérable des étrangers qu'attirait sa renommée, confia le gouvernement de la communauté à un de ses religieux, et se mit en route avec saint Bieuzy, son fidèle compagnon, en quête d'une solitude.

Ils trouvèrent sur les bords du Blavet, à 4 lieues de Pontivy, une grotte naturelle, sous le flanc d'un énorme roc. Les deux Saints la creusèrent afin de l'agrandir, élevèrent, pour la fermer, une muraille allant du sol à la proéminence du rocher et en firent un petit oratoire.

Dans ce sanctuaire, les deux saints ermites avaient chacun leur autel pour la célébration de la messe. Les rares habitants des environs étaient admis à y assister, et l'heure des offices leur était annoncée au son des deux grandes pierres que les Saints faisaient résonner en les frappant avec d'autres pierres.

On conserve, dans l'oratoire actuel de saint Gildas, l'une de ces cloches; elle rend encore un son très net, mais les pieux larcins des pèlerins l'amoindrissent chaque jour.

Gildas et Bieuzy vivaient là dans toutes les pratiques de la plus austère pénitence et les douceurs d'une sainte amitié. Le moine anonyme, historien de saint Gildas, rapporte de nombreux miracles accomplis par son héros dans son séjour au Blavet. Pour mieux recevoir des hôtes, il convertit l'eau en un vin excellent. Son regard suffit à immobiliser des voleurs venus pour le piller, et il ne leur rendit la liberté que sur leur promesse de se convertir. Dans le rocher se voit encore une crevasse qui s'ouvrit pour laisser passage au saint abbé, un jour que la foule le harcelait un peu trop.

COMMENT ON SE DÉBARRASSE DES PIRATES

« Sur la presqu'île de Rhuys, entre le village de *Penvins* et le rivage de l'Océan, il y avait au VI^e^ siècle un vaste étang recevant les eaux de la mer par une étroite embouchure, et dans lequel stationnaient toujours à flot des navires de pirates, qui dépouillaient les passants et pillaient les villages des environs. Habiles marins, ces voleurs étaient insaisissables, car, dès qu'on voulait les poursuivre jusque dans leurs navires, ils levaient l'ancre et gagnaient le large.

» Ruinés par eux et ne pouvant s'en défaire, les habitants du pays eurent recours à saint Gildas. Il eut pitié d'eux, se rendit à l'entrée du lac, et pria Dieu de fermer cette embouchure.

» Aussitôt, la mer, en bouillonnant, jeta là un si énorme banc de sable qu'il fit échouer les navires des pirates. Abandonnant leurs barques, les larrons s'éloignèrent sans pouvoir revenir au même lieu, car la mer ne reprit que plusieurs siècles après le sable qu'elle y avait déposé. »

PRÉCIEUSE MORT DU SERVITEUR DE DIEU

Saint Gildas termina ses jours dans sa chère île de Houat, sa première solitude. Comme il se sentait incliner vers la tombe, il s'y était rendu, après s'être déchargé du gouvernement de sa communauté. Un ange, dans une vision, lui annonça sa fin prochaine. Le pieux abbé, sur cet avertissement céleste, appela à lui ses disciples de Rhuys et des autres localités, et leur donna ses dernières instructions tout empreintes de charité et d'humilité.

Huit jours après sa vision, il reçut les derniers sacrements, et, prévoyant les difficultés qui devaient surgir relativement à la possession de son corps, il demanda qu'on voulût bien déposer son cadavre sur une barque abandonnée à la merci des flots, et qu'on y reposât sa tête sur la pierre qui lui avait longtemps servi de chevet. « Dieu veillera, dit-il, à ma sépulture. »

Il expira doucement au milieu de ses disciples, plein de jours et de mérites, le 29 janvier 565. Il avait soixante-douze ans.

Selon son désir, il fut exposé sur un esquif, qu'on laissa librement errer sur les vagues. Les religieux, venus des bords du Blavet, projetant de s'approprier ces précieux restes, suivaient des yeux la direction de la barque, quand tout à coup elle disparut à leurs yeux, et ils en cherchèrent en vain la trace.

Tandis qu'ils regagnaient leur couvent, découragés de leurs inutiles recherches, les moines de Rhuys, eux, priaient et jeûnaient pour que Dieu ramenât vers eux le corps de leur père. Ils furent exaucés.

Etant allés en procession à la chapelle d'Erost, aujourd'hui *Croisty*, le 11 mai, ils aperçurent, entre deux rochers, dans la baie voisine, laissée à sec par la marée, la barque contenant, parfaitement conservée, la relique tant désirée.

Ils la transportèrent à Rhuys, au chant des hymnes et des cantiques, et son tombeau devint un lieu de pèlerinage.

L'ABBAYE DE RHUYS

L'histoire de l'abbaye de Rhuys, après la mort de son fondateur, reste dans l'ombre jusqu'au X^e^ siècle. Durant les invasions normandes, sa position l'exposait à être souvent visitée par les barbares.

C'est à la suite de l'une de ces incursions que l'abbé Daoc, après avoir caché sous l'autel de l'église huit des principaux ossements de saint Gildas, son bâton et son livre des Evangiles, prit la fuite avec ses moines, emportant la moitié du chef du Saint et le reste de ses reliques pour s'établir à Déols, dans le Berry.

L'abbaye de Rhuys dut sa restauration à saint Félix, originaire du Léon, moine de Fleury-sur-Loire, qui fut chargé par son abbé, dans les premières années du XI^e^ siècle, de relever de ses ruines l'ancien monastère de saint Gildas. Une nouvelle église fut construite, et lorsque les reliques du fondateur y eurent été réunies, saint Félix rétablit les fêtes d'autrefois. Les populations revinrent et les miracles recommencèrent comme au temps du saint abbé.

Le monastère donna naissance à plusieurs prieurés des environs, et mieux encore, il produisit des Saints, saint Ehoarn, saint Gingurien, saint Gulstan et d'autres, demeurés inconnus.

Les religieux de Rhuys se dispersèrent devant les orages imminents de la Révolution, au commencement de l'année 1791.

Aujourd'hui l'église de l'abbaye est revenue l'église paroissiale.

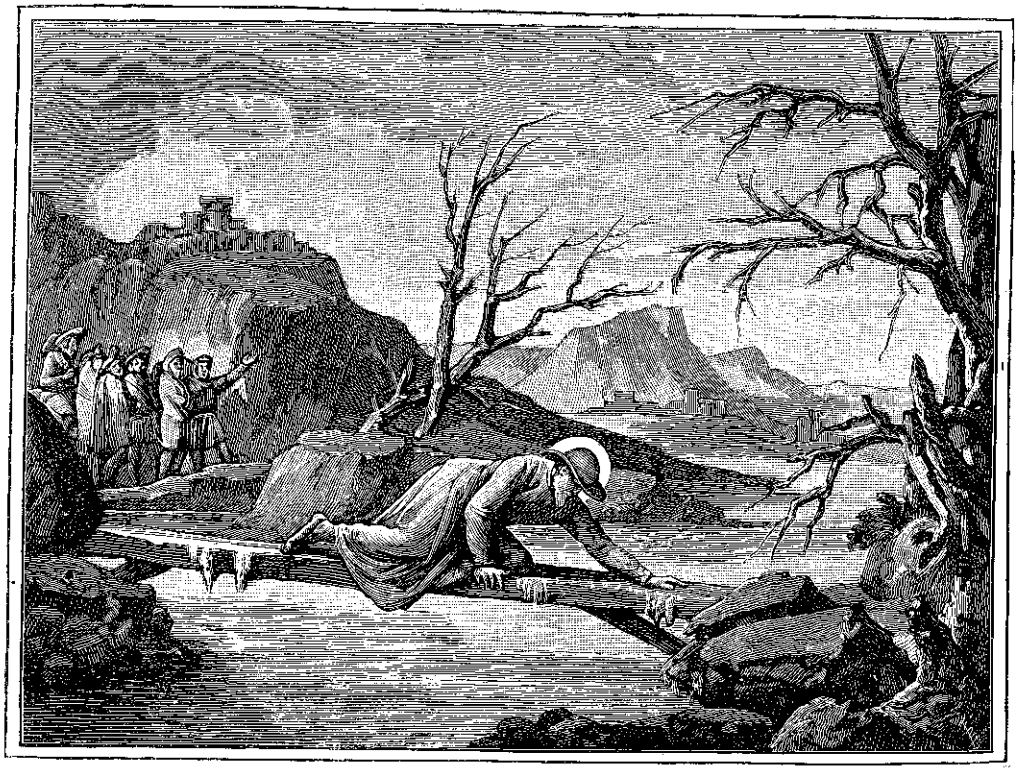
Saint Gildas, vaillant ouvrier du Christ en Armorique, vous qui avez fait triompher son culte sur celui des divinités celtes, obtenez que ce pays si cher à votre cœur demeure fidèle à son passé, à sa foi, à son Dieu.

SOURCES CONSULTÉES

GRANDS BOLLANDISTES, récit du moine anonyme de Rhuys. — *Histoire de saint Gildas de Rhuys*, par l'abbé LUCO. — *Les Saints de Bretagne*, par le Fr. ALBERT DE MORLAIX, etc.....

SAINT FRANÇOIS DE SALES
ET LA CONVERSION DU CHABLAIS

Fête le 29 janvier.



Saint François de Sales passe la Drance sur une planche couverte de verglas.

FRANÇOIS DE SALES ACCEPTE LA MISSION DU CHABLAIS

« Le Chablais, province de Savoie, est ce massif montagneux qui s'élève sur la rive méridionale, aujourd'hui française, du lac de Genève, depuis Hermance à l'Ouest jusqu'à Saint-Gingolf à l'Est. »

Avant l'an 1535, aucune hérésie n'avait infecté de son venin cette paisible contrée. Elle appartenait aux princes catholiques de la maison de Savoie et vivait heureuse sous leur domination, lorsque les protestants de Berne, ses voisins, l'envahirent tout à coup, profitant de dissensions fâcheuses survenues entre le duc de Savoie et le roi de France, François Ier.

Dès lors, une ère de désolation s'ouvrit pour elle. L'exercice du culte catholique y fut proscrit ; les hérétiques firent abattre les croix et les images, vendirent ou démolirent un grand nombre d'églises, bannirent les prêtres qui refusèrent d'apostasier, expulsèrent les communautés religieuses, confisquèrent leurs biens, et, dans toutes les paroisses, remplacèrent les curés par des ministres protestants. Cet état de choses dura près de soixante ans.

Pendant cet intervalle, l'hérésie put en liberté exercer ses ravages; en 1593, le catholicisme avait presque totalement disparu de la contrée. Sur ces entrefaites, le duc Charles-Emmanuel triompha enfin de la longue résistance des Bernois et rentra en possession du territoire du Chablais.

Qu'allait-il tenter pour réparer de telles ruines? Il comprit que son premier devoir de prince chrétien était de favoriser le retour de ses sujets à la foi catholique, et demanda des missionnaires à l'évêque de Genève, Claude de Granier. Saint François de Sales, alors âgé de vingt-six ans, récemment ordonné prêtre, se présenta le premier à son évêque et lui dit :

— Monseigneur, si vous me jugez capable de cette mission et que vous m'ordonniez de l'entreprendre, je suis prêt à obéir, et je serai heureux de votre choix. *Sur votre parole, je jetterai le filet.*

Le pieux vieillard, à cette réponse, versa des larmes de joie. « A votre défaut, ajouta-t-il, je me serais cru obligé, malgré mon peu de force et de santé, de prendre moi-même ce fardeau; je vous remercie de m'en décharger. »

RÉSISTANCES PATERNELLES

« J'avais, dit saint François de Sales, le meilleur père du monde, mais qui avait passé une

grande partie de sa vie à la cour et à la guerre, dont il savait mieux les maximes que celles de la théologie. »

Le bon M. de Boisy, vieilli dans les camps où il avait laissé une part de son cœur, ne s'était résigné qu'à grand'peine à voir son cher fils renoncer à la carrière des armes, héréditaire dans la famille, pour embrasser l'état ecclésiastique. Quand il apprit sa résolution de partir pour la mission périlleuse du Chablais, ce fut pour le pauvre père comme un coup de poignard. Il se trouvait en ce moment au château de Sales. Sans perdre un instant, il fait seller un cheval, et, oubliant ses 72 ans, court à Annecy, résolu à tout faire pour empêcher *cette folie.*

Il essaie près de son fils les remontrances les plus vives et les plus touchantes. Le prévôt de Sales, profondément ému, s'efforce de relever le courage de son père, l'exhorte doucement au sacrifice, mais demeure, en face des instances faites pour le détourner de son dessein, inébranlable comme un roc.

Désolé, M. de Boisy entraîne son fils chez l'évêque.

— Monseigneur, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, j'ai permis à mon fils aîné, l'espoir de ma maison, l'appui de ma vieillesse, de se vouer à l'Eglise pour être *confesseur*, mais je ne puis consentir à ce qu'il soit *martyr*, et que vous l'envoyiez à la boucherie, comme une victime, pour être déchiré par les loups.

L'évêque aimait et respectait beaucoup M. de Boisy. Le langage si déchirant de ce père éploré lui alla au cœur, et il eût peut-être cédé à ses supplications, si saint François de Sales, avec une énergie tout apostolique, ne se fût écrié : « Tenez ferme, Monseigneur. Quoi! vous voulez donc me rendre indigne du royaume de Dieu! J'ai mis la main à la charrue, voulez-vous que je regarde en arrière par des considérations humaines? »

Puis, s'adressant à son père :

— O mon père, dit-il, faites-moi seulement la grâce de m'encourager par votre bénédiction.

— Mon fils, j'ai souvent reçu votre bénédiction à la sainte messe, au confessionnal et à vos sermons. Dieu me préserve de vous donner jamais de malédiction. Mais soyez sûr que vous n'aurez de moi ni bénédiction ni consentement pour votre entreprise.

Ce fut son dernier mot sur ce douloureux sujet, et l'apôtre dut se résigner à se mettre en route sans être béni par son père.

STÉRILITÉ DES PREMIERS EFFORTS

Le prévôt partit avec son cousin, le chanoine Louis de Sales, le 14 septembre 1594, fête de l'Exaltation de la sainte Croix, à pied, sans serviteurs, presque sans argent. Il trouva bon accueil près du baron d'Hermance, retiré au château des Allinges, avec une garnison de soldats catholiques au nom du duc de Savoie.

Le baron conseilla à ses hôtes de passer toutes les nuits dans la forteresse et de s'abstenir de célébrer la messe dans un lieu hérétique, où ils ne seraient pas en sûreté.

François de Sales et son compagnon suivirent fidèlement ce conseil. Le matin, ils célébraient la messe dans la citadelle des Allinges; puis ils se rendaient à la ville de Thonon, située à 6 kilomètres de là. Il n'y avait dans Thonon que sept familles catholiques, formant au plus un groupe de quatorze ou quinze personnes, fort tremblantes. Rassemblé à grand'peine, ce petit troupeau apprit que Dieu lui envoyait un pasteur dans la personne du prévôt, et, encouragé par ses exhortations, promit de former le premier noyau de son auditoire.

Les deux missionnaires commencèrent à prêcher dans la ville et les villages avoisinants, trois ou quatre fois le jour, marchant à pied, un bâton à la main.

Leurs sermons n'eurent d'autre effet apparent que de soulever contre eux les clameurs et la rage des adversaires. Les ministres hérétiques les présentèrent à leurs coreligionnaires comme des séducteurs hypocrites, des sorciers avec lesquels on ne pouvait avoir de rapports sans se déshonorer. D'autres, plus violents, parlèrent de chasser à coups de fouet ces papistes.

Les rigueurs de l'hiver ajoutèrent de nouvelles difficultés à cette mission. Rien cependant n'empêcha le Saint de faire à Thonon sa tournée habituelle, et de revenir chaque soir aux Allinges. Lorsque le verglas rendait les chemins impraticables, il mettait des crampons à ses souliers; quand, malgré cela, il ne pouvait marcher, il s'aidait des mains et des genoux, et l'on pouvait voir le sang couler de ses talons et de ses doigts tout crevassés par les engelures, et rougir les neiges par lesquelles il passait.

Surpris par la nuit dans une de ses pénibles excursions aux environs de Thonon, il fut sur le point d'être déchiré par les loups et ne trouva son salut qu'en grimpant sur un arbre. Il s'attacha par la ceinture à l'une de ses branches et s'endormit : le matin venu, des paysans calvinistes le trouvèrent à demi mort de froid, et, saisis de pitié, ils l'emportèrent à leur demeure, et lui prodiguèrent tous les soins dont ils étaient capables. L'apôtre remercia beaucoup ces bonnes gens, et, en retour de leur charité, déposa dans leurs âmes le germe de leur future conversion.

Si les nuits étaient parfois affreuses, le jour apportait au missionnaire d'autres amertumes. Aucun protestant ne venait l'écouter. On lui fermait l'entrée des maisons, on lui refusait même à manger, tant les préventions étaient grandes contre lui.

Comment atteindre ceux qui ne venaient pas l'entendre? Le Saint imagina de courts écrits destinés à exposer clairement la vérité catholique et à réfuter une à une les principales objections des hérétiques.

A mesure qu'il avait achevé, dans un de ses rares loisirs, quelqu'une de ces feuilles, il en faisait faire à la main de nombreuses copies, qu'il glissait ensuite sous les portes, distribuait dans les rues, affichait sur les murs. Ces feuilles éparses, écrites à des moments perdus, pendant l'espace de quatre années, furent recueillies et ont formé le livre des *Controverses*, véritable arsenal pour la foi catholique.

Mais le dévouement infatigable, les courses incessantes malgré le froid et la neige, les *tracts* éloquents distribués dans les familles protestantes, semblaient de nul effet pour la conversion de la contrée.

Au bout de sept mois, le saint missionnaire n'était parvenu à se faire entendre que de trois ou quatre protestants, venus en cachette à quelques sermons, et, pour bien lui montrer qu'il perdait son temps et sa peine, les principaux bourgeois de Thonon se lièrent par l'engagement mutuel de ne jamais assister à ses prédications. D'autre part, ni le duc de Savoie, ni les magistrats catholiques ne songeaient à prêter au Saint appui et protection à son œuvre.

Lui, cependant, poursuivait sa mission sans jamais se troubler. « Les fruits un peu tardifs, disait-il simplement, se conservent mieux que les printaniers. Bien serait-il dommage qu'un autre qui pourrait faire plus de fruit ailleurs employât ici sa peine pour néant. Mais moi, je ne suis encore bon pour prêcher autres que les murailles, comme je fais en cette ville. »

ENNEMIS VAINCUS — SERMONS SUIVIS DE CONVERSIONS

Enfin, on s'émut de si beaux exemples de dévouement et d'intrépide persévérance. Quelques-uns eurent envie de connaître ce qu'un homme si entêté pouvait bien avoir à dire. Ils bravèrent la défense générale de venir à ses prédications et s'en retournèrent touchés de ce qu'ils avaient entendu. Au sermon suivant, ils revinrent plus nombreux, et crurent d'autant plus facilement aux paroles du Saint, que sa douceur, son amabilité, sa vie exemplaire, ses écrits de controverse les avaient prédisposés en sa faveur. Bref, ils se convertirent.

Il y eut alors grand émoi dans le camp protestant. Les ministres, effrayés, s'assemblèrent et conclurent qu'il fallait à tout prix se débarrasser du missionnaire catholique.

Des assassins furent apostés sur la route des Allinges, avec ordre de le tuer à son prochain passage. François revenait de Thonon à son heure accoutumée, quand il vit deux brigands sortir d'une embuscade et s'élancer vers lui l'épée nue. Roland, le fidèle serviteur que M. de Boisy avait envoyé pour veiller sur les jours de son fils, se jette entre lui et les meurtriers; le Saint l'écarte, va droit à ses ennemis, les dompte et les arrête par sa fière contenance, les apaise par la douceur de ses paroles et finit par les faire tomber à ses pieds, repentants et vaincus.

Le plus effrayé en cette circonstance avait été, sans contredit, le bon serviteur Roland. Il s'empressa d'informer M. de Boisy de l'incident et retraça les péripéties de ce drame sous des traits si sombres que le vieillard, de plus en plus inquiet pour la vie de son fils, lui intima l'ordre de revenir sur-le-champ au foyer paternel.

François de Sales, par le même courrier, lui transmit ces nobles paroles : « Monsieur et très honoré père, si Roland était votre fils, comme il n'est que votre valet, il n'aurait pas eu la lâcheté de reculer pour un si petit choc que celui où il s'est trouvé, et il n'en ferait pas le bruit d'une bataille. Sans doute, les hérétiques nous en veulent, mais aussi on nous fait tort quand on doute de notre courage. » Un si fier langage toucha le vieux soldat; il lui sembla que son fils portait encore l'épée; il comprit que la place de ce brave était sur le champ de bataille, et il cessa d'exiger son rappel.

Le missionnaire vint bientôt, en dépit des périls, se fixer à Thonon, place forte de l'hérésie. Le spectacle de sa vie fut pour les protestants la plus éloquente des prédications. Il faisait à tous le plus aimable accueil, soulageait toutes les misères, avait toujours une bonne parole pour l'affligé, et une aumône pour l'indigent. Il prêchait chaque jour, quel que fût le nombre de ses auditeurs.

Un jour, il n'avait à son sermon que sept personnes. On lui représenta qu'il ne devait pas se déranger pour un si maigre troupeau. Sans s'arrêter à ces considérations, saint François de Sales monte en chaire et fait un discours plein de doctrine sur le culte des Saints, avec la même ardeur et la même force de logique que s'i s'adressait à une multitude. Tout à coup, il est interrompu par des soupirs et des sanglots. Il s'arrête, croyant que l'un de ses auditeurs se trouve mal, et il lui offre de suspendre l'instruction. « Non, non, mon père, s'écrie celui-ci, continuez, je vous prie, à prêcher : votre sermon est précisément le remède qu'il me faut. »

L'interrupteur n'était autre que le procureur de Thonon, récemment converti à la foi catholique. A peine le discours fini, il se jeta aux pieds du Saint et lui dit : « Monsieur le prévôt, Monsieur le prévôt, vous avez sauvé mon âme aujourd'hui ! » Il raconta ensuite devant toute l'assistance qu'un ministre protestant lui ayant fait croire que le culte des Saints était une idolâtrie, il était décidé à abjurer le catholicisme pour la seconde fois. Venu à l'église dès qu'il avait entendu sonner le sermon, et n'y voyant que quelques paysans, il s'était dit : Si monsieur le prévôt ne prêche que pour Dieu, il fera tout de même son instruction; mais, s'il prêche pour sa propre gloire, il dédaignera un si petit auditoire, il ne prêchera point, et ce sera une preuve qu'il n'est qu'un charlatan débiteur de mensonges. La conduite du prédicateur l'avait donc grandement édifié; mieux encore, elle l'avait converti à jamais.

La nouvelle de cet événement conquit à l'apôtre beaucoup de sympathies parmi les habitants de la ville. Les préventions tombèrent. On se montra disposé à l'écouter, et il en vint à pouvoir prêcher, monté sur une chaise, au milieu même du marché de Thonon; là, pendant deux heures de suite, il développait les arguments de la foi catholique avec tant d'éloquence et d'intérêt que le peuple cessait toute négoce pour l'écouter en silence. Chaque exhortation était suivie de nouvelles conversions.

DÉFIS PORTÉS AUX HÉRÉTIQUES

Le missionnaire, devant ces progrès consolants de la foi catholique, résolut de tenter un grand coup. Il annonça un sermon où il prouverait par les Saintes Ecritures la vérité du dogme catholique avec une évidence qui forcerait l'assentiment de tous ses adversaires. Les ministres regardèrent justement cette proclamation comme un défi à leur adresse.

Réunis en assemblée générale, pour aviser aux mesures à prendre dans une circonstance si critique, ils pensèrent intimider l'apôtre en lui proposant une conférence publique où il aurait à lutter, seul, contre tous les ministres ensemble. Quels ne fut pas leur étonnement et leur déconvenue d'apprendre qu'il acceptait.

Ils ne pouvaient reculer sans étonner leurs coreligionnaires et sans s'avouer vaincus. Tout d'abord, ils tentèrent de régler entre eux le programme d'attaque et de rédiger une profession de foi commune. On ne put jamais s'accorder. Autant de ministres, autant d'opinions différentes.

Ils eussent volontiers étouffé cette affaire. Mais le seigneur d'Avully, l'une des têtes du protestantisme, ébranlé par plusieurs sermons du prévôt, et désireux de s'éclairer, insista pour que l'on prît jour. Ils le firent; à la date fixée, toute la ville accourut au lieu de la dispute. François de Sales fut ponctuel au rendez-vous. Il n'en fut pas de même des ministres. Un seul osa se présenter, ce fut pour déclarer au nom de ses collègues qu'une conférence publique ne se pouvait tenir sans l'autorisation du duc de Savoie.

— Qu'à cela ne tienne, dit François de Sales, je me fais fort de l'obtenir.

Il l'obtint, en effet, au bout de peu de jours, mais les ministres se dérobèrent de nouveau de la façon la plus humiliante, et leur retraite fit passer dans le camp des catholiques bon nombre de calvinistes, qui n'attendaient pour prendre leur parti que la conférence proposée. A leur tête fut le baron d'Avully. Il fit avec éclat son abjuration solennelle, le 4 octobre 1596.

Le Saint porta ses efforts jusque dans Genève, où il défia le ministre La Faye, l'un des chefs de la secte, qui, après s'être vanté de le confondre à Thonon, s'était prudemment esquivé. Poussé à bout, ce dernier dut accepter un débat public sur la principale place de Genève. Il prit un ton très assuré et formula pendant trois heures les objections les plus en cours : serré de près par la logique implacable de son adversaire, battu successivement sur tous les points, il rompit enfin la conférence par une bordée d'injures.

Mort de saint François de Sales dans la loge du jardinier de la Visitation de Lyon (1622).

FOI, PATIENCE ET CHARITÉ DU SAINT

Seule, la sainteté de François de Sales explique le succès de son apostolat dans le Chablais.

Il puisait dans le Saint Sacrifice une énergie supérieure à tous les obstacles; aussi tenait-il à l'offrir tous les jours, et comme il ne pouvait célébrer dans Thonon, il passait chaque matin la rivière de la Drance pour se rendre à l'église St-Etienne, près du bourg catholique de Marin.

Au mois de janvier 1596, l'une des arches du pont jeté sur la rivière ayant été emportée par une crue extraordinaire des eaux, le prêtre n'eut d'autre moyen de la traverser qu'une étroite pièce de bois jetée provisoirement d'une arche à l'autre. Survinrent les neiges et les grands froids: la planche se couvrit de verglas; y poser le pied était s'exposer à rouler au fond d'un précipice affreux. Rien n'arrête François de Sales : il s'agit d'offrir à Dieu le Saint Sacrifice.

Sans hésiter, il se traîne sur le ventre, s'aidant des pieds et des mains, le long de la planche glacée, et la repasse de même au retour, avec une intrépidité calme et confiante qui surmonte tous les obstacles.

Qui dira sa ferveur dans la célébration de la messe? Il descendait de l'autel, le visage en feu, le cœur tout brûlant de saints désirs, l'âme débordante d'une charité qui s'épanchait ensuite dans ses relations avec les hérétiques.

Il était envers eux d'une patience inaltérable. Parmi ses nombreux visiteurs était une dame protestante, assez avancée en âge : elle venait le trouver trois et quatre fois le jour, lui exposer en de longues séances et avec des flots de paroles d'invariables objections. Le Saint, malgré ses occupations accablantes, la laissait parler tant qu'elle voulait et répondait à tout, sans témoigner ni impatience ni humeur de ses perpétuelles redites. La dame se tint enfin pour convaincue; une seule difficulté l'arrêtait encore : elle ne pouvait admettre le célibat des prêtres.

— Mais enfin, lui repartit le saint apôtre à bout d'arguments, si les prêtres avaient une famille, comment auraient-ils le temps de rendre au public les services que réclame leur ministère? Moi-même, madame, si j'étais marié, chargé du soin temporel d'une maison, redevable de mon temps à une femme et à des enfants, aurais-je pu recevoir aussi fréquemment vos visites et employer un si long temps à résoudre vos difficultés?

Cet argument fut comme un trait de lumière pour la dame. Sans plus de retard, elle abjura ses erreurs.

RÉSULTAT FINAL

Le temps de la moisson arriva. L'évêque de Genève put enfin visiter, en pasteur et en père, ces populations si rebelles quatre ans auparavant. Il y présida les solennités des Quarante Heures, en 1598, et y donna la confirmation à un grand nombre de convertis.

Vint ensuite le duc de Savoie. Il put en personne constater, dans les provinces remises à son autorité, les progrès consolants de la religion. Mais sa venue était pour les protestants un sujet de terreur. N'allait-il point punir leur longue rebellion? Le duc se préparait à sévir, lorsque l'évêque et son conseiller, qui n'était autre que François de Sales, implorèrent et obtinrent la grâce des coupables.

Cet acte de mansuétude gagna à la cause catholique les hérétiques les plus endurcis.

Pour affermir l'œuvre de conversion si heureusement poursuivie par saint François de Sales, il ne manquait plus qu'à rendre à la religion catholique dans le Chablais la liberté dont elle jouissait jadis. Le duc de Savoie y pourvut par un traité conclu avec les Bernois. Dès lors, les églises furent restituées au culte catholique; l'exercice du culte protestant interdit sur tout le territoire, les livres hérétiques brûlés, les ministres expulsés; quant au reste de la population, elle fut traitée avec tant de ménagement que saint François de Sales, aidé désormais par de nombreux auxiliaires, la conquit tout à fait. It put dire quelques années après : « Quand nous arrivâmes, il n'y avait pas plus de quinze catholiques dans le Chablais; aujourd'hui, il n'y a pas plus de quinze calvinistes. »

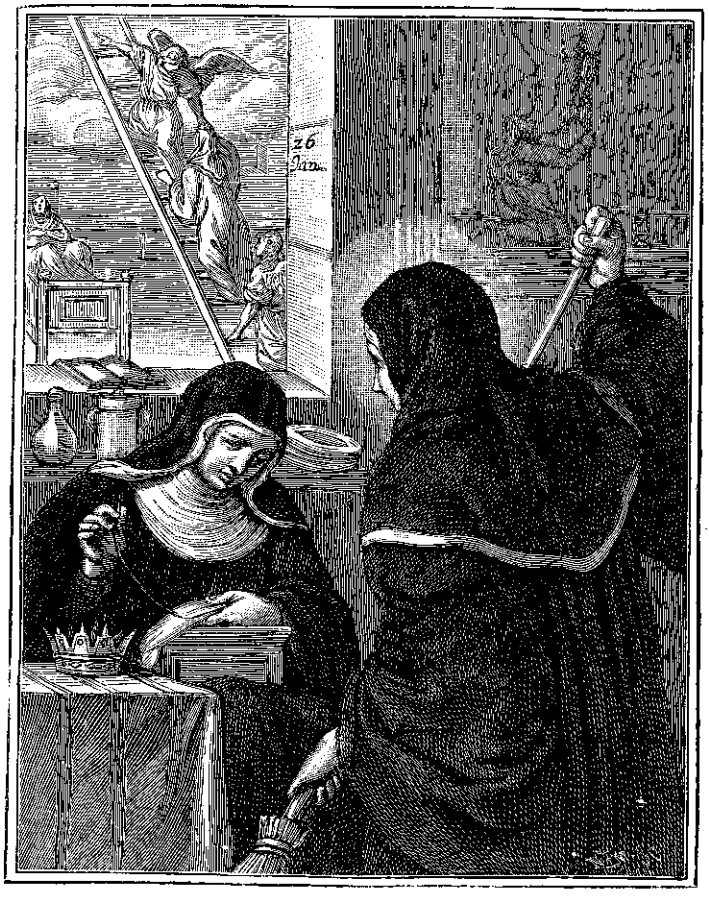
SOURCES CONSULTÉES

Saint Francois de Sales (collection Lecoffre), par M. AMÉDÉE DE MARGERIE, 1899. — *Vie de saint François de Sales*, par un curé de Saint-Sulpice, 1858. — Etudes sur saint François de Sales, par l'abbé T. B., 1844.

SAINTE BATHILDE

REINE DE FRANCE

Fête le 30 janvier.



Après avoir gouverné sagement et saintement la France pendant la minorité de ses enfants, sainte Bathilde se retira au monastère de Chelles, près Paris. Elle y recherchait avec empressement les offices les plus bas de la communauté, aimant à servir à la cuisine, à balayer le couvent, etc. Pendant sa dernière maladie, elle fut fortifiée par une vision dans laquelle les anges la faisaient monter à une échelle dont le pied était posé sur l'autel de la Vierge, et dont le sommet touchait le ciel.

UNE PRINCESSE VENDUE COMME ESCLAVE

D'origine anglo-saxonne, Bathilde fut dans sa jeunesse ravie à l'affection de ses parents à la suite d'une de ces guerres locales, si fréquentes alors dans la Grande-Bretagne. La noblesse de son origine ne la sauva pas de la servitude. Les pirates qui s'en étaient emparés, ainsi que d'un grand nombre de pauvres Anglais, l'emmenèrent en France où elle fut vendue comme esclave à un leude neustrien, appelé Erchinoald.

Celui-ci s'attacha vite à l'infortunée captive que ses malheurs, joints à ses éminentes qualités, lui rendaient plus chère. Non seulement elle gagna le cœur de son maître, mais sa douceur, sa modestie, et surtout son affabilité la firent aimer de tous ceux avec qui elle était en rapport. Elle joignait à la candeur de l'enfant une distinction d'allure et de tenue qui faisaient soupçonner une illustre origine. En effet, on découvrit dans la suite qu'elle était issue d'une des premières familles de l'Angleterre. Néanmoins, elle se com-

portait en toutes circonstances avec une humilité qui la rendait aimable à tout le monde.

Erchinoald l'honora entre tous ceux de sa maison, et à la mort de son épouse, il rechercha l'alliance de Bathilde. Mais la Sainte chérissait la virginité par-dessus tout; elle ne fut plus en repos qu'elle n'eût trouvé une retraite pour échapper à ses instances.

« Lors donc, dit son historien, qu'elle fut appelée à cet effet par son maître, comme une vierge pleine de sagesse, elle se cacha dans un coin du grenier et se couvrit de hardes grossières, si bien que personne n'aurait deviné qu'il pût y avoir quelqu'un de caché dans cet endroit. »

La Providence divine, qui la réservait à de plus hautes destinées, permit qu'elle ne fût point découverte jusqu'à ce que Erchinoald eût contracté une autre alliance.

Peu de temps après, celui-ci fut appelé à succéder à Ega comme maire du palais. Bathilde le suivit au palais mérovingien, où le jeune roi Clovis II couronna la captive, et la fit monter, en 649, sur le trône des Francs. Il était juste que cette âme généreuse, arrachée à sa patrie, qui avait accepté sans murmure la plus humble condition parmi les esclaves, fût exaltée sur un trône digne de sa naissance et de ses vertus. Instruite à l'école des souffrances, elle saurait soulager avec amour toutes les misères et toutes les infortunes.

BATHILDE REINE DE FRANCE

Par cette grâce de prudence que Dieu lui départit, après s'être montrée, dit son biographe, la servante docile du roi son seigneur, elle fut, avec une délicate attention, une mère pour les princes, une humble fille des pontifes, une excellente nourricière des jeunes Francs du palais, également agréable à tous, aimant les évêques comme ses pères, les religieux comme ses frères, et comme ses enfants les pauvres qu'elle comblait d'aumônes, conservant l'honneur des leudes et recueillant à propos leurs conseils, exhortant vivement les jeunes Francs aux études religieuses, et déjà, bien que sous le vêtement du siècle, très désireuse de servir le Christ.

Les grandeurs du trône ne lui firent point oublier l'humilité de son ancienne condition; aussi voulait-elle qu'on donnât aux étrangers la plus bienveillante hospitalité, et jamais elle ne souffrit qu'on en renvoyât aucun sans l'avoir satisfait. Elle se faisait, auprès du roi, l'avocate des malheureux, et surtout des veuves et des orphelins. Grâce à ses instances, plusieurs églises obtinrent d'abondantes libéralités.

Tant de bonnes œuvres lui attirèrent les bénédictions du ciel. Elle fit de rapides progrès dans la perfection, car elle reçut dès lors dans l'oraison des lumières qui, en lui montrant de plus en plus la grandeur de Dieu, la portaient à se dégager d'elle-même et du monde. Tout son bonheur aurait été de le quitter, pour prendre un libre essor vers les délicieuses retraites de la prière et du recueillement.

Mais la mort prématurée de son époux lui imposa bientôt de nouvelles sollicitudes. Elle se vit à la tête de trois royaumes, qu'elle dut administrer jusqu'à ce que les trois princes, ses enfants, fussent en âge d'en prendre le commandement.

RÉGENCE DE BATHILDE

C'est alors qu'on vit s'épanouir dans tout son éclat le don merveilleux du commandement que Dieu lui avait départi. Elle appela à son conseil les plus vertueux évêques ou abbés de la nation, et ce fut sous leur influence bénie qu'elle agit en toutes circonstances pour procurer le bien de son peuple. Il suffit de citer les noms de saint Landry, de saint Chrodebert, de saint Eloi, de saint Ouen, de saint Chamond, de saint Génésius, de saint Lambert, de saint Mauront, de saint Ansbert, de saint Herbland, et de l'illustre martyr saint Léger, pour donner une idée de ce que dut être le gouvernement de la France. On comprend alors comment, inspirée aux sources pures de la lumière surnaturelle, la politique de sainte Bathilde fut vraiment nationale et chrétienne.

« Tout y tendait, dit le cardinal Pitra, à l'exaltation du règne de Dieu par la grandeur de la France. Or, la grandeur de la France était fondée sur trois moyens principaux, employés concurremment : la réhabilitation et l'affermissement de la royauté mérovingienne; l'affranchissement et l'éducation sociale du peuple; et surtout la prospérité de l'Eglise indissolublement liée au bonheur d'un peuple chrétien. »

Pour atteindre ce triple but, elle commença par proclamer, du consentement de tous les évêques, son fils aîné Clotaire, seul roi des Neustriens, des Austrasiens et des Burgondes. Son intention était de fortifier par l'unité le royaume de France.

Elle s'appliqua aussi à diminuer les impôts qui pesaient sur le peuple. La pieuse reine, dit l'hagiographe, ou plutôt le Seigneur par elle, mit fin à une coutume abominable et impie. Dans les campagnes, un grand nombre d'habitants étouffaient leurs enfants au berceau, aimant mieux les tuer que les nourrir, tant ils voyaient les impôts croître avec leur nombre, les charges s'aggraver et absorber toutes leurs ressources.

Un autre décret suffirait à rendre à jamais célèbre la sainte reine : c'est celui par lequel elle interdit dans toutes les provinces du royaume de vendre désormais des esclaves chrétiens. Auparavant, le propriétaire pouvait vendre ses esclaves comme un vil bétail; désormais, les serfs resteront de père en fils sur le sol qui les a vus naître et qu'ils ont arrosé de leurs sueurs. Ce fut un grand pas dans l'abolition progressive de l'esclavage.

Bathilde donnait de larges aumônes pour racheter les captifs, et quand elle les avait ainsi affranchis, elle leur procurait une honnête position dans le monde, ou, le plus souvent, leur inspirait le désir d'entrer dans la vie religieuse. Car elle avait reçu de Dieu une grâce merveilleuse pour gagner des âmes au service de Jésus-Christ, et ses insinuations entraient si avant dans les âmes, qu'il leur était comme impossible de se soustraire à l'attrait divin. « Il n'y a pas de doute, dit encore son biographe, que Dieu ne l'ait admise à jouir de cette gloire éclatante dont l'ange donna une idée à Daniel quand il lui dit que ceux qui enseignent à un grand nombre les voies de la sagesse, brilleront comme des étoiles dans les splendeurs de l'éternité. »

FONDATIONS DE MONASTÈRES

Mais ce qui caractérise surtout la régence de sainte Bathilde, c'est l'ardeur avec laquelle elle s'employa à faire bâtir des monastères de religieux et de religieuses. Elle comprenait qu'elle ne pouvait mieux travailler au bonheur de ses sujets, qu'en leur ouvrant ces pieux asiles, où

ils trouvaient, avec les bienfaits de la civilisation, une instruction suffisante et des exemples toujours féconds de travail et de vertu. Aussi, telle fut toujours la grande préoccupation de sa vie.

Sainte Clotilde avait fait bâtir, sur les bords de la Marne, en un lieu appelé Cala (Chelles), un monastère de religieuses. Mais le relâchement s'y introduisit peu à peu, après la mort de la Sainte. Bathilde reprit cette fondation sur un plan plus vaste, et quand tout fut achevé, un grand nombre de jeunes filles de la plus haute noblesse vinrent y prendre l'habit, sous la direction de Bertile, sainte religieuse que la pieuse régente avaient demandée à sainte Telchide de Jouarre pour en faire l'abbesse du nouveau couvent. Bathilde elle-même se proposait de venir terminer ses jours dans cette retraite dès que son fils Clotaire pourrait prendre les rênes du gouvernement. Plusieurs princesses anglaises vinrent se faire religieuses à Chelles.

L'abbaye fut dotée de magnifiques propriétés qui devaient, chaque année, lui permettre de soulager une foule de misères. Afin de rendre cette donation plus solennelle et d'en assurer l'effet, Bathilde signa de sa propre main et fit signer à ses fils l'acte suivant : « Au nom de la Très Sainte Trinité et en considération du dernier et redoutable jugement, nous défendons à quiconque aura, dans la suite des âges, autorité sur cet endroit, de mettre la main sur quoi que ce soit des propriétés dont nous avons fait donation à ce monastère; nous défendons aussi qu'on prélève sur ces biens aucun impôt. Que si quelqu'un a la témérité de contrevenir à nos ordres, qu'il sache qu'un supplice sans fin lui est réservé dans l'enfer avec le traître Judas, en punition de ses iniquités et de son avarice. »

L'histoire a constaté que ces malédictions contre les spoliateurs des biens de l'Eglise et des couvents ont souvent eu leur effet, même ici-bas, par des châtiments nombreux.

La fondation de Chelles était destinée aux jeunes vierges; celle de Corbie établit près d'Amiens une pépinière de religieux que leur sainteté éleva souvent, malgré eux, à l'épiscopat. Les premiers moines de Corbie vinrent de Luxeuil sous la conduite de Théodofrède, dont on admira plus tard les vertus épiscopales. Quant au monastère, Bathilde le fit tout entier construire à ses frais et le dota de propriétés qui devaient en assurer l'existence; aussi, la mémoire de la Sainte y fut toujours en bénédiction tant que les pieux accents des moines sanctifièrent ce lieu béni.

En un mot, dit l'abbé Darras, la trace de ses bienfaits est marquée dans les archives de toutes les grandes abbayes de son temps: Luxeuil, Jumièges, Fontenelle, Jouarre, Saint-Denys, Saint-Germain et Saint-Vincent de Paris, Saint-Médard de Noyon, Saint-Père de Chartres, Saint-Martin de Tours, Saint-Aignan d'Orléans, Saint-Faron de Meaux.

« Un jour, continue l'historien, à Fontenelle, saint Wandrégisile fut averti par le cellérier que les provisions étaient épuisées, et que, le lendemain, les quinze cents travailleurs, enrôlés sous la direction des neuf cents moines de l'abbaye, allaient se trouver sans un morceau de pain. Or, durant la nuit, des chariots pleins de blé, de farine, de provisions de toute sorte arrivaient au monastère. Bathilde, avertie en songe de la détresse des serviteurs de Dieu, leur envoyait ce subside inespéré et se constituait leur providence visible.

» Saint Frobert, dans son abbaye de Moutier-la-Celle, à Troyes, reçut fréquemment de pareils subsides.

» Curbion, ou le Moutier-Saint-Lomer, près d'Alençon, fut doté de la grande villa de Nogaret. Bathilde lui donna encore des sommes importantes, des joyaux et jusqu'à son écharpe de reine; « car, dit son biographe, elle abandonnait tout avec un visage aimable et débonnaire, selon le mot de l'Ecriture : *Dieu aime qui donne joyeusement.*

» Sa charité ne s'arrêtait point aux limites du royaume. Ses aumôniers parcouraient les côtes d'Irlande, d'Italie et d'Espagne, pour racheter partout les captifs, victimes malheureuses des guerres de cette époque. Bathilde envoyait de royales offrandes aux basiliques de Rome; elle venait en aide au trésor pontifical, épuisé lui-même par les secours à distribuer aux malheureux Siciliens dont le territoire était ravagé par les musulmans. »

SA RETRAITE A CHELLES

Mais, pendant qu'elle réussissait ainsi à détourner du monde les âmes qu'elle avait éclairées sur ses vanités, elle se sentait elle-même éprise d'un désir toujours plus ardent de le quitter pour aller partager les douceurs de la retraite avec ses saintes filles de Chelles. On peut dire qu'elle n'appartenait plus au monde que de corps, car son cœur ne les quittait plus depuis bien longtemps.

Mais les seigneurs du royaume et les grands de la cour mettaient obstacle à ses desseins, heureux qu'ils étaient de jouir de ses conseils et de voir les affaires du royaume en si bon état sous sa direction.

Cependant, un incident fâcheux changea bientôt leurs dispositions. Ils ne pouvaient supporter l'orgueil de Sigoberrand, qui avait succédé au prince Chrodebert sur le siège de Paris, et, dans un moment de fureur, ils le mirent à mort.

« La pieuse reine s'était opposée à cet attentat; les leudes craignirent sa vengeance. Jusque-là, elle les avait inutilement priés de consentir à sa retraite, mais, cette fois, ils allèrent au-devant de ses vœux, et lui permirent de quitter le palais des rois pour s'enfermer dans sa chère solitude de Chelles. »

Mais saint Ouen nous donne un autre motif de la retraite de Bathilde :

« Je crois pouvoir divulguer, dit-il, un fait miraculeux, qui survint peu de temps après la mort du bienheureux Eloi. L'homme de Dieu apparut dans une auréole de gloire à un officier du palais, lui ordonnant de prévenir sans délai la reine Bathilde qu'elle eût à déposer les insignes royaux, ses ornements d'or et de pierreries.

» Deux fois, cette vision se renouvela, sans que le message fût accompli. Une troisième fois, Eloi apparut encore; il réitéra ses ordres d'un ton plein de menaces, mais l'officier n'osa toujours pas rompre le silence. Alors, il fut saisi d'une fièvre ardente, et la pieuse reine l'étant venue visiter, il lui révéla tout.

» Une guérison subite suivit cette confession. Bathilde, de son côté, n'hésita plus : elle envoya au tombeau de saint Eloi ses bracelets d'or, ses joyaux les plus précieux, son manteau royal; distribua aux pauvres le reste de son trésor, et laissant le gouvernement de l'Etat aux mains de son fils Clotaire III, alors âgé de quatorze ans,

elle se remit elle-même sous la direction de sainte Bertile au monastère de Chelles. »

SES VERTUS RELIGIEUSES, VISION QUI PRÉCÈDE SA MORT

Sainte Bathilde s'était montrée grande sur le trône; elle ne le fut pas moins dans l'humble retraite qu'elle avait choisie pour y être oubliée du monde.

Ce fut avec une joie inexprimable que les religieuses de Chelles reçurent une reine qu'elles considéraient déjà comme une sainte. Mais Dieu, qui voulait la sanctifier plus complètement par les épreuves, permit qu'à l'enthousiasme avec lequel elle avait été accueillie, succédât bientôt une indifférence voisine du mépris.

Elle fut pendant quelque temps l'objet de soupçons et de procédés peu charitables. Ses sœurs ne lui ménageaient pas les réprimandes, et il semblait qu'elles eussent pris à tâche de l'humilier en toutes rencontres. Mais la Sainte en louait Dieu, et le remerciait de lui avoir donné ces occasions de mérite.

Elle n'en continua pas moins de vivre dans la plus profonde humilité. Les moindres signes de la volonté de l'abbesse étaient pour elle comme des lois, et, bien loin de se faire imposer l'obéissance, elle mettait tous ses soins à en prévenir même les désirs. Elle, qui avait autrefois vécu dans une telle opulence, sollicitait maintenant comme une faveur d'être employée au service de ses sœurs à la cuisine, et de remplir les fonctions les plus rebutantes du couvent.

Pendant qu'elle mettait tout son bonheur dans ces offices d'humilité, Dieu la jugea digne d'aller recevoir au ciel la récompense de ses travaux. Elle fut atteinte d'une maladie qui, en peu de jours, la conduisit au tombeau. Tout le monde admira sa douceur et sa patience pendant ces douloureux instants. Elle recommanda à l'abbesse d'avoir toujours la même charité dans le soin des pauvres et des étrangers.

Craignant pour une jeune fille nommée Radegonde, encore pleine d'innocence et qu'elle avait levée des fonts du baptême, le souffle contagieux du monde, elle obtint que cet ange de pureté la précédât au ciel.

Dieu la favorisa alors d'une vision remarquable. Il lui semblait voir une échelle dressée sur l'autel de la Sainte Vierge, dont le sommet touchait au ciel. Des anges la prirent et lui en firent monter tous les degrés : plus elle avançait, plus elle était inondée de clartés. Cet avant-goût du ciel la remplit d'une telle consolation qu'elle oublia toutes ses souffrances pour se recueillir uniquement en son Bien-Aimé; elle allait enfin entrer en possession du trésor que lui avaient acquis son humilité et sa charité.

Ne voulant point, par cette révélation, jeter dans la tristesse l'abbesse et les religieuses, elle défendit aux Sœurs qui l'assistaient, et qui avaient été témoins de la vision miraculeuse, d'en rien raconter jusqu'à ce qu'elle eût rendu l'âme.

Lorsqu'elle vit que le moment de sa délivrance était arrivé, elle joignit les mains, leva les yeux au ciel, et, dans une fervente prière, remit son âme entre les mains de Dieu.

Aussitôt, une lumière éclatante entoura son lit, et les Sœurs qui étaient présentes virent son âme monter au ciel au milieu des plus suaves concerts.

La royale abbaye de Chelles avait été reconstruite à neuf par l'abbesse, la princesse Louise-Adélaïde d'Orléans, au siècle dernier; la barbarie révolutionnaire l'a renversée. Mais les reliques du monastère, en particulier les restes de sainte Bathilde, de sainte Bertile, et de la jeune sainte Radegonde, ont été sauvées et sont vénérées aujourd'hui dans l'église paroissiale. — Puisse cette sainte reine, qui a tant aimé la France, continuer à la protéger du haut du ciel.

SAINTE ALDEGONDE, VIERGE

Fête le 30 janvier.

Sainte Aldegonde passe la Sambre à pieds secs.

NAISSANCE D'ALDEGONDE

Vers l'an 630 de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous le pontificat d'Honorius, Dagobert Ier gouvernant tout le royaume de France, naquit la vierge Aldegonde, au village de Coursolre, comté du Hainaut, « fortunée province qui a eu l'honneur de pouvoir faire esclore ce noble bouton de rose qui, s'épanouissant, embaumera tout ce grand univers de l'odeur de ses vertus. »

Le père d'Aldegonde se nommait Walbert, et sa mère, Bertilie, tenait par sa naissance au trône de Thuringe.

Walbert et Bertilie descendaient des rois mérovingiens.

Plusieurs années s'étaient écoulées, et le ciel n'avait point encore béni l'union de Walbert et de Bertilie, ni réjoui leur cœur au parfum « de quelque rose naissante dans les espines du mariage ». Mais ils firent tant par leurs prières, accompagnées d'aumônes et autres saintes œuvres, qu'enfin le Seigneur leur octroya une enfant de bénédiction, Valdétrude (sainte Vaudru), qui sera « l'honneur de la noble ville de Mons, en Hainaut ».

Née vers l'an 642, Valdétrude resta longtemps l'enfant unique des pieux châtelains de Coursolre.

Mus par un sentiment peut-être trop humain, Walbert et Bertilie eurent de nouveau recours aux prières pour obtenir un fils qui pût être l'honneur de leur vieillesse, l'appui de leur maison et l'honneur de leur race. Aux prières des deux époux, Dieu accorda Aldegonde qui perpétuera leur nom et leur sainteté à travers les siècles, enfantera des armées de vierges et fera resplendir au firmament céleste plus de saints personnages que le firmament de ce monde n'est diapré d'étoiles.

« Cette petite créaturette était belle comme le jour et agréable comme un ange du paradis. Ses parents la firent élever avec un tendre soin durant sa jeunesse et versèrent plus de vertus que de lait dans sa bouche enfantine, prenant garde qu'on ne montrât à cette colombe rien qui pût troubler son imagination et graver quelque chose mauvaise dans la délicatesse de son cœur virginal. L'aube naissante indique la beauté du jour, et l'Orient se parant d'écarlate, présage les doux rayons d'un soleil sans nuages; de même, ces petits rudiments de la jeune vierge et ces premiers essais de perfection nous prédisent la beauté de sa vie qui sera toute dorée de l'or fin de la charité, toute rayonnante d'une sainteté admirable. »

SA PREMIÈRE ÉDUCATION

Par sa rare modestie, la simplicité de ses manières, la bonté de son naturel, Aldegonde ravissait tous les cœurs. Sous l'or et les pierres précieuses dont brillaient ses vêtements, elle s'humiliait dans le cilice et dans la cendre, « et n'estimait rien de grand, sinon d'être bien petite. »

Toute enfant, elle brûlait déjà d'un vif amour pour les pauvres et, ne pouvant satisfaire au besoin de son jeune cœur de donner et de donner toujours, elle se dépouillait avec joie, en leur faveur, de ces menus objets dont une fille mondaine aime tant à parer sa jeunesse et sa beauté, et la pieuse enfant donnait d'une si douce façon et avec tant de sainte libéralité que la valeur du don disparaissait, en quelque sorte, devant la délicatesse qu'elle mettait à l'offrir. On raconte que les pauvres, émus de tant de charité, pleuraient de joie en la voyant, au matin de sa vie, répandre, comme l'aurore d'un beau jour, sur la terre aride, une abondante rosée.

La grâce divine opérait merveilleusement sur cette enfant. Dédaignant tout livre et toute science qui ne lui parlaient point de Dieu, Aldegonde s'instruisait dans les Sacrées Ecritures : vrai parterre où se rencontrent tant de fleurs et de fruits, fruits et fleurs qui réconfortent et embaument notre âme et lui apportent d'inappréciables jouissances.

Cette hermine eût mieux aimé mourir que de ternir sa blancheur; ce rayon eût mieux aimé s'éclipser que de ternir son éclat. Pour conserver ce trésor si délicat, la vierge sage s'armait d'un âpre cilice, se nourrissait de jeûnes et de prières et couchait souvent sur la dure. Par ces pieuses austérités, elle combattait tout ce qui pouvait altérer la pureté de son corps innocent. De là vient que les anges se complaisaient dans leurs communications familières avec la fidèle servante du Seigneur, et l'un d'eux lui apparaissant un jour tout brillant d'un éclat incomparable, Aldegonde lui dit : « O Père de mon âme, pourquoi tant de splendeur et de magnificence? » L'ange lui répondit : « J'ai entendu une voix dans Jérusalem, et cette voix prédisait que vous seriez un jour consacrée au service du Seigneur. » Puis, élevant les yeux au ciel : « O vierge, fleur bénie que féconde la rosée du ciel, si vous connaissiez la récompense que Dieu le Père vous réserve dans son paradis, le monde ne serait plus pour vous qu'une vaine et fugitive apparence. » Enfin, accentuant sa parole avec une énergie particulière : « Aldegonde, vous n'aurez point d'autre époux que le Seigneur Jésus. » A ces mots, la vierge a tressailli d'une joie profonde et se prosternant : « Qu'il me soit fait selon votre parole. »

Dans la nuit qui suivit l'apparition que nous venons de raconter, après la prière du matin, au moment où, repassant en son cœur les paroles de l'ange, Aldegonde fondait en larmes de consolation, elle voit soudain devant elle un aimable enfant, d'une beauté singulière, beau entre tous les enfants des hommes; une robe aux plis flottants, découpés, semble-t-il, dans l'azur du firmament, revêt ses membres délicats, et son visage reflète toutes les grâces du ciel. Aldegonde est hésitante; un sentiment inconnu, une joie qui n'est pas de ce monde ont envahi toutes les puissances de son âme. Quel est ce nouvel envoyé du Seigneur? Mais voici que retentit la parole d'un ange : « Celui-ci est le Christ, Fils du Dieu vivant, froment des élus qui en parlant de lui-même, a dit : « Je suis le pain descendu du ciel..... » Et la vierge reçoit, des mains de son céleste Epoux, une robe d'une blancheur éclatante et une couronne non tressée par la main des hommes, mais que le divin Ouvrier avait façonnée de ses propres mains.

SON REFUS D'ÉPOUSER LE PRINCE EUDON

La fille du comte Walbert entrait dans les années de l'adolescence. Son visage s'éclairait de la beauté de son âme; mais une virginale modestie réglait tous ses mouvements dans une décence pleine de réserve et d'amabilité.

La renommée de sa beauté, de ses qualités, s'était répandue dans les régions voisines; elle avait même franchi les mers. Eudon, fils de l'un des rois de l'Heptarchie anglaise, sollicitait la faveur d'une alliance que lui disputaient plusieurs jeunes seigneurs et, de tous côtés, on attendait la décision d'Aldegonde.

Il est vrai qu'elle apportait en dot et qu'elle aurait en héritage de riches domaines, de vastes champs, des forêts étendues, les meilleures vignes de la Champagne, d'autres plantées sur les bords du Rhin, au pays des Francs Ripuaires, un nombre presque infini de villages et de moulins, une grande partie de la vallée de la Sambre.

Mais Aldegonde ne se pressait pas de manifester sa volonté.

Un soir, notre pieuse vierge, oublieuse de la terre et tout abandonnée au bonheur de converser avec le ciel, avait prolongé plus que de coutume sa prière, lorsque parut devant elle une jeune fille : elle a toutes les grâces de l'enfance, son regard est empreint d'une indicible tendresse; elle parle et sa parole s'exhale pleine d'harmonie. « Aldegonde, dit-elle, sœur bien-aimée, la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ m'envoie vers toi pour te demander d'exprimer un souhait, promettant de l'exaucer aussitôt; dis-moi donc ce que tu désires? » Aldegonde n'a point hésité, avec l'impétuosité d'une âme aimante : « Ce que je désire, ô fille du ciel, rose cueillie parmi les roses qui embaument le jardin du Seigneur, ce que je veux, c'est Jésus-Christ. Tel est l'unique objet de mes désirs, aimable et pure enfant, doux fruit détaché de la vigne céleste, que ta bouche en reporte l'expression à

la Reine des anges. » La fidèle messagère disparut; d'un vol rapide, elle remonta vers le ciel.

Mais le moment approchait où Aldegonde devait manifester sa volonté devant les hommes. Bertilie ne pouvait plus tarder à l'apprendre. Mère inquiète des projets de son Aldegonde, elle la mande près d'elle et la presse affectueusement de ne lui point céler plus longtemps ses projets. « Je puis hâter, dit-elle, la fête de vos noces, ma fille, et votre père y veut convier tous nos amis. Voici que notre âge décline, et il est temps d'assurer les possessions de notre famille. » Puis elle fait briller aux yeux de son enfant la grandeur de ses richesses; elle lui rappelle la vaste étendue de ses domaines, la multitude de ses vassaux, le nombre de ses serviteurs; les revenus de leurs biens ont rempli d'or la maison paternelle; les perles et les pierres précieuses orneront la fiancée d'Eudon, si Aldegonde veut bien consentir à sa demande.

Ainsi parlait Bertilie, mêlant à ses paroles les maternels baisers. Mais Aldegonde lui répondit: « O vous qui m'avez donné la vie, mère très aimée, où sont vos désirs, et dans vos caresses que cherchez-vous de votre enfant? Pourquoi, par vos paroles qui pénètrent mon âme, voulez-vous l'appesantir comme sous un fardeau? Mais non, le projet que j'ai conçu, le désir que j'ai réchauffé dans mon cœur, je vais le manifester. O mère, je veux un fiancé dont les richesses soient impérissables, dont les domaines s'étendent aussi loin que la terre et les cieux; il me faut pour époux un puissant potentat, dont toute la terre ne soit que le marchepied, le cristal du ciel son lambris, toute la nature son domaine, l'éternité la durée de sa vie. Si vous connaissez, mère, ce fiancé, vous pouvez me le proposer, c'est lui que je souhaite, lui seul, je ne veux point d'un homme pécheur, qui flétrirait mon innocence; je ne veux point d'un époux terrestre, fils de la mort et destiné à la mort, dont la vie n'est qu'un moment, le domaine une poignée de terre, son or un peu de poussière, sa beauté une fleur d'un jour. »

Alors la pauvre mère, aveuglée par l'esprit du monde, menace sa fille des plus grands châtiments; elle lui ordonne de se rendre dans ses appartements et d'y préparer de ses mains les vêtements de ses futures fiançailles; des étoffes de prix et les plus fins tissus lui sont remis à cet effet.

Aldegonde obéit en silence et se retire dans son oratoire. Alors, animée d'un nouveau courage, elle prend en main les tissus envoyés par sa mère, et qui doivent servir à la parer pour l'autel, elle en forme ces robes blanches que revêtent, comme un signe de leur innocence, les petits enfants que l'eau sainte a régénérés.

Bertilie, comprenant que les menaces étaient vaines; dissimula ses projets, autorisa sa fille à retirer dans le refuge qu'elle s'était choisi, et la laissa vaquer plus librement à la prière et aux pieux exercices de sa charité envers les pauvres.

ELLE QUITTE LA MAISON PATERNELLE

Pendant qu'Aldegonde s'adonnait aux œuvres de piété et de charité, le silence que l'on gardait au château de Coursolre servait à cacher de funestes projets. Le prince Eudon, averti par les parents, accourait joyeux pour contracter une union d'autant plus désirée qu'elle avait été inopinément retardée. Des courriers, porteurs de riches présents, l'avaient devancé pour hâter les préparatifs du mariage; lui-même les suivait à deux jours de marche.

La jeune vierge, avertie, soit par un ange, soit par une suivante dévouée, gagne la forêt voisine, et le Seigneur, la couvrant de son ombre, la soustrait à tous les regards. Parfois son oreille perçoit au loin les cris tumultueux de la foule s'excitant à sa poursuite; mais la chère Sainte avait mis tout son cœur dans le cœur de Dieu, et elle goûtait une paix profonde; jamais elle n'avait eu le courage plus ferme, le pas plus assuré ni l'âme plus satisfaite. Qui craint Dieu n'a plus rien à craindre.

Désireuse de rencontrer quelque retraite profonde, inaccessible aux hommes, Aldegonde continua son chemin à travers les sentiers perdus de la forêt. Rose printanière qui va croître parmi les épines, elle se glisse, en déchirant ses vêtements, au milieu d'un épais hallier de ronces et de plantes sauvages. Ce lieu lui semblait désigné par le ciel. Il est présumable que quelques jeunes vierges vinrent secrètement la rejoindre et se mettre sous sa conduite. C'était vraiment l'époque où le désert fleurissait et le monde était abandonné pour la solitude. De tous côtés s'élevaient, avec le parfum de l'encens, de saints cantiques, et le feu des autels ne s'éteignait plus.

MORT DE WALBERT ET DE BERTILIE

Pendant qu'Aldegonde vivait retirée dans la solitude, son père mourut, et Bertilie, demeurée seule, languissait et vivait dans une amère tristesse. Mais Dieu changea son chagrin en joie en permettant que la retraite où s'était réfugiée son Aldegonde fût découverte. A cette nouvelle, l'heureuse mère se rend avec une suite nombreuse auprès de sa fille, la tient longtemps pressée contre son cœur, et les accents de sa tendresse tirent des larmes de tous les yeux.

Comprenant que sa fille avait suivi la meilleure voie, elle lui demanda pardon de s'être si longtemps et si follement opposée aux desseins du ciel.

Après avoir passé quelque temps auprès de sa fille, Bertilie retourna à Coursolre, répara les églises, visita les malades, consola les affligés; mais, devenue gravement malade, elle fit appeler sa fille, lui légua tous ses biens et s'endormit entre ses bras.

ELLE TRAVERSE LA RIVIÈRE DE LA SAMBRE A PIED SEC

La renommée fit connaître bientôt en Angleterre le trépas de la princesse Bertilie. Cette nouvelle ranima les espérances d'Eudon, il crut triompher plus facilement d'une jeune fille privée de tout appui et il résolut de se mettre encore une fois à la merci des flots, et de courir les dangers d'un grand voyage.

Soudain le bruit se répand à Coursolre que le prince arrive en toute hâte. Le danger est imminent, il n'y a pas de temps à perdre, et Aldegonde, inébranlablement assurée de la protection divine, s'échappe une seconde fois du palais. Sa course précipitée l'a conduite à trois lieues de Coursolre, au haut d'une colline baignée par les eaux de la Sambre; elle s'arrête, harassée de fatigue et dévorée d'une soif ardente; mais c'est en vain qu'elle cherche dans ce lieu aride et désolé une source où elle puisse étancher sa soif. Alors, de son cœur s'élève une prière fervente, et voici qu'à ses pieds jaillit une fontaine dont les eaux la désaltèrent et la fortifient. Puis la jeune vierge s'étend sur la terre nue, demandant à un peu de repos de refaire ses membres épuisés.

Cependant Eudon, trompé dans son attente,

s'emporte en imprécations et jure de tirer une éclatante vengeance d'un tel mépris de sa personne. Ses gens se répandent dans la campagne; on dirait une meute acharnée à la poursuite de quelque bête féroce. Bientôt ils approchent de l'endroit où repose Aldegonde. Leurs voix retentissantes ont réveillé la pauvre enfant; elle a compris le péril et retrouve sa vigueur. Elle se dérobe, elle fuit; mais, hélas! elle n'a pas eu le temps de reprendre sa chaussure, quittée un instant pour laisser reposer ses pieds endoloris; un pied est resté nu, les ronces du chemin le déchirent, on la suivra peut-être à la trace du sang qui en découle. De sauvages clameurs l'avertissent que ses ennemis vont l'atteindre.

Aucun chemin, dans cette extrémité, ne s'offre à ses regards. Eperdue, elle descend rapidement la côte; mais un obstacle imprévu lui barre le passage : la Sambre, que lui cachait un rideau de verdure, roule devant elle ses eaux profondes. Se penchant sur le bord extrême, Aldegonde interroge l'horizon; point de passerelle, pas une seule barque; aucun secours à espérer; aucun, sinon de celui qui sait affermir les flots sous les pas de ses serviteurs. Puisqu'elle n'a plus d'asile, Dieu sera son refuge. Marquant son corps entier du signe de la Trinité, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, elle s'avance, et la Sambre n'ose même toucher la frange de ses vêtements. Deux anges, à sa prière, étaient descendus du ciel, et, soutenue par leur aide, la vierge, souriante et tranquille, franchissait le fleuve.

Eudon et ses gens furent les témoins de ce miracle; mais leurs flèches restèrent dans le carquois, et leur éperon ne pressa point leurs chevaux de franchir le fleuve. Ce jeune prince, dit le P. Triquet, vit bien que ce serait perdre son temps de poursuivre la Sainte, puisque le ciel épousait sa cause, et que les éléments changeaient de nature pour favoriser ses desseins.

Les anges qui avaient aidé la jeune Aldegonde à franchir les eaux de la Sambre, étaient retournés au ciel, et la pieuse vierge, errante et seulette, ne sachant où elle était ni où aller, s'enfonce dans la forêt pour y chercher un abri. Un taillis plus épais semble lui offrir un refuge, au moins momentané; elle s'y retire, et appelle Malbodium ce lieu qui sera plus tard la ville de Maubeuge. Confiante en la bonté de Dieu, elle s'y construit une petite cabane de feuillage et s'y tient cachée pendant quelques jours.

Mais ne sachant pas si elle devait retourner dans la maison de ses pères ou vivre dans les bois, elle alla pieds nus jusqu'à l'abbaye d'Hautmont consulter les saints évêques Amand et Aubert. Ceux-ci lui conseillèrent de prendre le voile des vierges et ils fixèrent un jour pour le lui donner.

Une foule nombreuse se pressait dans la chapelle de Saint-Waast. L'office divin est commencé. Aldegonde a déposé les parures mondaines et pris l'humble habit de la profession religieuse, vêtement de justice et de sainteté, symbole de la pureté et de la mortification. Abîmée dans sa prière, la jeune vierge répandait son cœur en effusions d'amour et de reconnaissance. Sur l'autel, on avait étendu le voile de la consécration, lorsqu'une colombe, ou plutôt l'Esprit, sous la forme d'une colombe, descend du ciel. Lentement, les ailes étendues, la colombe plane sur l'autel, elle prend le voile que les évêques ont béni, puis, s'aidant du bec et des pieds, elle l'étend comme un pavillon et s'élève pour rendre le peuple témoin du miracle. Quand tous ont admiré le prodige, la colombe descend, couvre du voile le front d'Aldegonde et disparaît dans l'azur.

ELLE FONDE UN MONASTÈRE — SES MIRACLES

L'acte si glorieux et si solennel de sa consécration terminé, Aldegonde était revenue, le cœur inondé de joie, à son ermitage de Malbodium. Libre maintenant de suivre toutes les inspirations de son zèle, elle avait hâte de mettre à exécution les conseils des saints évêques. La forêt qu'elle habitait faisait partie du patrimoine de sa famille, et elle se mit à l'œuvre. C'était un pays sauvage, couvert de ronces et de broussailles, solitude jusqu'alors respectée. Aldegonde ordonne à ses serviteurs d'y jeter les fondements d'un double monastère pour les serviteurs et les servantes de Dieu; la cognée frappe sans relâche le tronc des arbres séculaires, les fossés se creusent, les cloîtres s'élèvent, ouvrant leurs cellules autour de trois églises édifiées au nom de la Sainte Trinité.

Les délices de notre Sainte étaient d'habiter au milieu de ses filles, et Dieu se plaisait à manifester à leurs yeux la sainteté de leur mère.

Le pêcheur du monastère retira vivant de la Sambre un beau poisson qu'il porta à sa maîtresse Aldegonde. Celle-ci ordonna qu'on le mît dans un vivier où il grandirait; elle voulait le réserver pour l'offrir, quand l'occasion se présenterait, à quelque pèlerin, serviteur de Dieu. Mais il advint qu'en se jouant, ce poisson s'élança hors de l'eau et retomba loin du bord. Hélas! quelque temps il se débattit pour se replonger dans le vivier. Vains efforts; ses sauts allaient diminuant, et déjà la mort était proche, lorsque des corbeaux, perchant non loin de là, s'abattent de tous côtés, agitant leurs ailes et poussant des croassements aigus; encore un instant, ils auront fait leur curée du pauvre animal.

Mais, ô merveille! le plus jeune agneau d'un troupeau, qui paissait l'herbe dans un voisinage, arrive en toute hâte et défend le poisson contre ses voraces ennemis. Luttant de toutes ses forces, de la tête et des pieds, il a pu tenir les corbeaux à distance. Mais les filles d'Aldegonde ont aperçu de loin ce combat d'un nouveau genre; elles accourent, et, trouvant le poisson sain et sauf, elles le reportent au monastère. L'agneau les suivit jusqu'à ce qu'elles eussent présenté le trophée de sa victoire à la bienheureuse vierge.

MORT D'ALDEGONDE

Répandant autour d'elle les miracles et les prodiges, notre Sainte poursuivait le cours de son pèlerinage, mais le terme en approchait.

Le moment vint, en effet. Les filles d'Aldegonde et sa sœur Valdétrude entourent son chevet, et, à cette heure de la nuit où la lune, ayant parcouru la moitié de sa carrière, déclinait sur l'horizon, une grande clarté parut dans le ciel : il se fit comme un chemin lumineux, voie glorieuse tracée par les anges, et que devait suivre Aldegonde pour marcher à la rencontre de son fiancé.

Quand la nuée disparut, Aldegonde avait secoué les chaînes de la mortalité, et, joyeuse dans la lumière qui descend vers elle, son âme s'était élancée à la lumière sans aurore et sans déclin. C'était un samedi, le 30 janvier, 686.

(Extrait de la vie de sainte Aldegonde, par Edmond Leroy, à Paris, chez Vic, rue Cassette. Prix, 6 francs.)

SAINTE HYACINTHE DE MARISCOTTI, VIERGE

RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE RÉGULIER DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 30 janvier et le 6 février.

Sainte Hyacinthe, au milieu de ses pénitences, ravie en extase, entend les anges chanter une suave mélodie.

La vie de la Sainte dont nous allons résumer l'histoire se divise en deux parties bien distinctes. Nous y verrons comment une âme désireuse de se sauver peut être transformée sous l'influence de la grâce divine : que ce soit pour nous un encouragement dans l'œuvre de notre conversion et de notre sanctification.

VANITEUSE ET MONDAINE

Hyacinthe, ou plutôt Clarice (qui fut son premier nom), vint au monde l'an 1585, à Vignanello, à quelques lieues de Rome. Son grand-père, le comte Sforza Mariscotti, avait été envoyé à Rome par Charles-Quint pour y traiter d'affaires importantes; il s'acquitta si bien de cette mission que le pape Paul III voulut se l'attacher et lui fit épouser sa nièce Hortense Farnèse. Leur fils, Marc-Antoine Mariscotti, épousa Octavie Orsini. De ce mariage, naquirent trois filles : Ginèvre, l'aînée, se fit religieuse franciscaine à Viterbe sous le nom de sœur Innocence; Clarice, la cadette, fut notre Sainte; la troisième, Hortense, épousa le marquis de Capizuchi

Ces trois enfants reçurent une excellente éducation, car les parents étaient aussi pieux que riches,

mais en profitèrent diversement. Celle qui se montra la plus rebelle fut Clarice. Infatuée du haut rang où la Providence l'avait fait naître, elle laissa paraître dès l'enfance une vanité et un orgueil insupportables ; elle était dure pour les domestiques, intraitable dans ses caprices; ses jours se passaient dans de dangereuses rêveries, et la meilleure partie de son temps était donnée à la toilette.

Jouant un jour au bord d'une citerne, elle y tomba et se fut infailliblement noyée si une force surnaturelle ne l'eût soutenue au-dessus de l'eau. Une protection si merveilleuse de Dieu ne fit aucune impression sur cette enfant volage; l'entrée de sa sœur aînée dans un couvent ne la toucha pas davantage; au contraire, elle songeait avec plaisir qu'il lui resterait ainsi une plus grande part dans l'héritage paternel.

Ses parents, justement inquiets de l'avenir de cette enfant, pensèrent modifier ses tendances mondaines en l'éloignant quelque temps de leur palais, pour la mettre en pension dans le couvent de sa sœur aînée. Les exhortations d'Innocence, ses exemples, sa bonté, eurent peu d'influence sur la jeune pensionnaire; son corps était au couvent, mais son esprit était tout ailleurs. Elle n'aspirait qu'à rentrer dans le monde, et multiplia ses instances jusqu'à ce que son père vint la retirer.

Une amère déception salua son retour au palais paternel. Tout y était prêt pour le mariage de sa plus jeune sœur, Hortense, avec le marquis Paul Capizucchi. Le choix était parfait, et les fêtes furent brillantes. Clarice séchait de jalousie et de dépit : qu'on eût songé à établir sa jeune sœur avant elle lui paraissait une injustice inqualifiable. Cependant elle dissimulait et se taisait, autant par fierté que par obéissance à ses parents. Mais bientôt sa mauvaise humeur ne perdit aucune occasion de s'afficher ; rien ne lui plaisait, elle devenait à charge à elle-même et à toute la maison. Son père n'avait pas tardé à percer le motif de son mécontentement ; mais, sans doute par une disposition spéciale de la Providence qui avait ses desseins sur Clarice, aucun prétendant digne de sa condition ne se présentait. Le noble comte finit par s'arrêter à un projet qui surprendra le lecteur : il proposa tout simplement à sa fille d'entrer dans un couvent comme sa sœur aînée, qui s'y trouvait si contente au service de Dieu. A cette proposition inattendue, Clarice, dominant avec énergie les émotions de son orgueil froissé et déçu, ne parut ni surprise ni étonnée : « Eh bien, soit! mon père, répondit-elle, je veux être religieuse, et dès demain. Mais n'espérez pas que j'imite l'humilité d'Innocence; moi, j'entends vivre dans le couvent avec la dignité qui convient à une personne de ma naissance et de mon rang. » Le comte ne répondit pas.

Au reste, après avoir signalé les défauts de Clarice, nous serions injustes si nous ne parlions pas de ses qualités : par un effet de la grâce de Dieu et de la bonne éducation qu'elle avait reçue, malgré son amour de la parure, elle ne manquait jamais de retenue et de modestie, et ses mœurs furent à l'abri de tout soupçon ; un ordre de ses parents la trouvait toujours obéissante ; enfin, elle avait une grande force de volonté et un grand fond de foi, dont Dieu devait se servir plus tard pour son salut.

RELIGIEUSE PAR DÉPIT AUTANT QUE PAR VERTU

Clarice avait alors dix-neuf ans; elle était dans tout l'éclat de sa jeunesse et d'une beauté très remarquée. Elle alla rejoindre sa sœur au couvent du Tiers-Ordre de Saint-François à Viterbe, et prit le nom de sœur Hyacinthe. Quand elle parut à l'église du monastère, quand elle s'avança à l'autel, devant une assistance nombreuse, quand on la vit elle-même se dépouiller de ses brillantes parures, un frisson courut dans la foule, chacun admirait son courage et son sacrifice ; son père, le comte Marc-Antoine, tomba en défaillance, et il fallut l'emporter loin de ce spectacle attendrissant. Seule, Hyacinthe n'était pas émue; en changeant d'habit elle ne changeait point les dispositions de son cœur. Elle le fit bien voir quand son père, remis de son émotion du matin, vint dans la soirée la visiter au parloir; elle lui répéta avec hauteur ce qu'elle lui avait déjà dit : « Me voilà religieuse, mon père, mais j'y veux vivre selon ma condition »!

On devine bien que son noviciat ne fut pas fervent, elle s'acquittait des devoirs extérieurs de la règle, mais hélas! elle n'y trouvait aucune consolation. Elle aurait cru déroger à son rang en se contentant d'une simple cellule comme les autres religieuses : elle exigea que son père lui en fît bâtir une exprès pour elle. Dédaignant la nourriture commune, elle se faisait préparer au dehors des repas choisis.

Au bout d'un an, elle prononça ses vœux, mais sa profession ne changea rien à sa vie. Dégoûtée de la chambre que son père lui avait bâtie, elle exigea qu'il lui fît construire une habitation complète dans le jardin du couvent. Elle la meubla avec un luxe princier : des tentures splendides, des tableaux de prix, des bijoux étalés sur une table de marbre, sa robe précieuse, son voile de soie, montraient que *Sœur Hyacinthe* était toujours *Clarice*. Sa vie était celle d'une grande dame dans une honnête et paisible retraite, le monde n'aurait rien eu à lui reprocher ; mais, est-ce là le chemin de la perfection monastique? Dix ans se passèrent ainsi.

L'HEURE DE DIEU — CONVERSION SURPRENANTE

Cependant, Dieu attendait toujours cette âme. Sœur Hyacinthe tomba dangereusement malade. Peu rassurée sur l'état de sa conscience, elle demanda le confesseur du couvent. Le Père Antoine Bianchetti, homme d'une vertu austère, remplissait depuis peu de temps ces fonctions, il s'empresse de venir. On le conduit à la cellule de la malade. Quand il se voit dans ce salon de princesse, il reste un moment stupéfait, puis, jetant un regard sévère sur la religieuse, il dit : « Je n'ai rien à faire ici, le ciel n'est pas pour les orgueilleux et les superbes ». Et il se retourne pour sortir.

« Mon père! s'écrie la religieuse saisie d'effroi, suis-je donc damnée! Dieu ne peut-il plus avoir pitié de moi! » Et un torrent de larmes inonde son visage. La grâce avait enfin triomphé de son cœur. « Oui, reprit le moine, l'enfer attend ceux qui abusent de la grâce de Dieu, et mènent la vie du monde jusque dans le cloître. Cependant il est temps encore pour vous d'obtenir miséricorde, repentez-vous, changez de vie, soyez humble, pauvre et mortifiée, oubliez le monde pour ne plus songer qu'au Ciel. » Ceci dit, il s'en va.

Il revint le lendemain, sœur Hyacinthe fit sa confession générale avec tant de repentir que les sanglots entrecoupaient sa voix. Le confesseur, ému, admire la bonté de Dieu sur cette âme, il la console et l'encourage, et lui conseille en même temps de réparer publiquement ses mauvais exemples. Elle promet tout.

Quand le Père s'est retiré, la religieuse surmontant la faiblesse de son corps malade, se revêt d'une pauvre robe de bure et va au réfectoire. C'était l'heure du repas des Sœurs. Quelle n'est pas la surprise de celles-ci, quand elles voient entrer sœur Hyacinthe: elle se met à genoux au milieu de la salle, et, armée d'une discipline, commence à se flageller rudement, et à demander, en pleurant,

pardon des scandales qu'elle avait donnés. Les Sœurs, profondément touchées d'une conversion si soudaine, la consolent et lui promettent de l'aider de leurs prières. On conçoit tout ce qu'un acte d'humilité aussi héroïque avait dû coûter à l'âme, hier encore si hautaine, de la fille des comtes Mariscotti.

Ce ne fut pas non plus sans de douloureux efforts qu'elle arriva à se défaire des objets de luxe, des meubles précieux, des mille futilités auxquelles son cœur avait été jusque-là si attaché par une longue habitude. Ce n'est que plusieurs mois après, à la suite d'une nouvelle maladie, en face de l'éternité où elle s'attendait à entrer peut-être bientôt, qu'elle prit absolument son parti de se vouer à la pauvreté parfaite d'une fille de Saint-François: « Seigneur, c'en est fait, dit-elle enfin, je renonce à tout ce que je possède. Vous êtes, et vous serez mon unique bien ! » Et se tournant vers une image de sainte Catherine de Sienne, qui était fixée au mur: « O vierge glorieuse, dit-elle, soyez ma protectrice, et obtenez-moi la grâce d'accomplir ma promesse. » Une voix répondit clairement: « Entre franchement dans cette voie de sacrifice et je te protégerai toujours. »

En effet, le sacrifice fut désormais complet, irrévocable. Elle remit entre les mains de la Supérieure tout ce qu'elle avait contrairement à l'esprit de la règle. La robe la plus usée, la cellule la plus pauvre et la moins commode, voilà désormais l'objet de son ambition. Elle balayait les corridors, prenait pour elle les fonctions les plus répugnantes du couvent, et s'en aquittait à genoux quand cela était possible. Elle se couchait parfois sur le seuil d'une porte, suppliant les Sœurs de passer sur elle comme sur un objet digne de tout mépris; d'autres fois, une corde au cou comme une criminelle, elle baisait les pieds des Sœurs. Pour tout dire, en un mot, elle devint plus patiente qu'elle n'avait été irritable, et plus humble qu'elle n'avait été orgueilleuse.

Elle avait beaucoup aimé les visites et fait vanité de la noblesse de sa famille terrestre; elle consentit à ne plus voir ses parents et ses amis que sur un ordre exprès de la Supérieure. Elle se choisit dans le ciel une nouvelle famille en harmonie avec ses aspirations spirituelles: elle prit saint Augustin pour son père, et la célèbre pénitente sainte Marie Egyptienne pour sa mère; son frère fut saint Guillaume, autrefois duc d'Aquitaine, pécheur converti par saint Bernard, et fameux par ses austérités; sa sœur fut sainte Marguerite de Cortone, pénitente et tertiaire de Saint-François; elle prit pour oncle l'apôtre saint Pierre et pour neveux les trois enfants dans la fournaise de Babylone.

AUSTÉRITÉS TERRIBLES

Ce qui est effrayant, ce sont les mortifications dont elle fit désormais sa vie. Elle semblait éprouver le besoin de réparer les années perdues. Elle planta dans sa cellule une grande croix qui allait jusqu'au plafond, et chaque soir elle s'y faisait suspendre avec une grosse chaîne de fer qu'elle tenait d'un forçat de Civitta-Vecchia. Parfois, la nuit se passait sans autre lit que cet instrument de supplice. Quand la nature réclamait absolument un peu de repos, elle dormait sur un fagot de sarment avec une pierre pour oreiller.

Elle se flagellait avec sa discipline jusqu'à ensanglanter le plancher de sa cellule. Tous les vendredis, en mémoire de la soif de Jésus sur la croix, elle se mettait une poignée de sel dans la bouche Elle ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain très dur qu'elle laissait sécher tout exprès afin d'y trouver moins de goût. Pendant l'avent et le carême elle vivait de salade et de racines cuites à l'eau.

En un mot elle fuyait tout ce qui pouvait caresser les sens et cherchait tout ce qui, en la faisant souffrir, lui permettait d'expier ses fautes passées, et de témoigner sa reconnaissance et son amour pour Jésus crucifié, son libérateur et son unique bien. Loin de s'enorgueillir de ses pénitences, elle comptait tout cela pour rien et continuait à se regarder comme la plus indigne des religieuses du couvent

ÉPREUVES ET TENTATIONS

Le démon n'avait pu voir sans rage cette âme d'élite se réveiller si énergiquement du sommeil perfide et coupable où il la retenait, il n'épargna rien pour abattre son courage. Le côté faible de Clarice avait été l'orgueil, Satan s'en souvenait; or, rien ne coûte tant à l'orgueilleux que de se voir véritablement méprisé. Le tentateur inspira à quelques Sœurs des doutes sur la sincérité de la convertie, dont l'héroïsme semblait un reproche à leur tiédeur. Elle n'avait fait que changer de rôle pensaient-elles : ne pouvant plus s'attirer les louanges par son luxe, elle jouait maintenant à la sainte, ce n'était qu'une hypocrite qu'il fallait corriger en lui montrant qu'on ne se laissait pas prendre à ses artifices. Aussi, elles ne se gênaient pas pour le lui donner souvent à entendre, tantôt par des paroles railleuses, tantôt par des procédés blessants. Quelques-unes se croyaient plus charitables en pensant qu'elle était devenue plus ou moins folle, et riaient de ce qu'elles appelaient ses extravagances. Sœur Hyacinthe supportait avec joie ces humiliations; il lui restait d'ailleurs des amies fidèles et l'appui de la Supérieure.

Mais voilà que l'ennemi s'efforce de la jeter dans le trouble, la tristesse et le désespoir. Il lui souffle la pensée que toutes ses pénitences et toutes ses prières ne lui serviront de rien : elle a trop abusé de la patience de Dieu, qui l'abandonnera; elle ne persévérera pas; elle sera certainement damnée. Quoi ! être à jamais condamnée à ne plus aimer Dieu, à ne pas le voir, à brûler en compagnie des démons et de tous les malfaiteurs impénitents que la terre a portés, et cela pour toujours ! Quelle perspective! Malgré les efforts de sa foi en la bonté de Dieu, cette pensée désolante la poursuit, l'obsède : tentation terrible dont le jeune saint François de Sales a éprouvé, lui aussi, les angoisses.

Un jour que la pauvre religieuse était plus affligée et qu'elle cherchait dans une prière fervente consolation et force, elle entendit une voix qui disait : « Non, ma fille, espère : tu n'es point damnée, au contraire, tu es très proche de Dieu. »

Des tentations intérieures, Satan passait aux attaques ouvertes. Une fois, comme elle descendait l'escalier du couvent, le démon la précipita violemment en bas, et le coup fut tel qu'elle ne put se relever qu'avec l'aide des Sœurs venues à son secours.

L'ennemi lui tendit bien d'autres pièges, mais la fiancée du Christ trouvait toujours force et victoire dans l'amour de Dieu, la prière, les saintes lectures, la méditation des souffrances du Sauveur, et aussi dans son obéissance à l'abbesse et aux directeurs de sa conscience. Au lieu de la décourager, le démon ne réussissait qu'à lui faire augmenter ses austérités.

Elle pria une sœur converse, douée d'une force considérable, de lui rendre un service que le monde trouvera singulier. C'était de lui donner la discipline pendant des heures entières. La converse s'y refusa longtemps, mais la servante de Dieu l'en

conjurait avec tant de persévérance, qu'elle finit par céder à son désir. A l'exemple de saint Louis, roi de France, qui, dit Joinville, se faisait donner la discipline par son confesseur et cela assez longtemps et sur ses épaules nues, notre Sainte, dans le silence et l'obscurité de la nuit, attachée à un poteau et les épaules découvertes, tenant dans sa main le crucifix, recevait les coups que lui appliquait vigoureusement la converse, soit avec des verges, soit avec une discipline armée de pointes de fer. Quand le sang coulait, quand la pauvre converse, attendrie, la suppliait de lui permettre de cesser, la Sainte, de son côté, la priait de continuer, lui promettant de l'associer à tous les mérites qu'elle pouvait acquérir.

CHARITÉ ADMIRABLE — ZÈLE POUR LA CONVERSION DES AMES — INFLUENCE IMMENSE

L'amour de Dieu animait toutes ses actions et allait sans cesse grandissant dans son cœur. Parfois cette divine flamme l'empêchait de dormir. Elle passait alors ses nuits dans des transports qui ne sont pas de la terre.

Sa charité la porta à surmonter toutes les répugnances de la nature. Il y avait dans le couvent une pauvre religieuse qui avait au sein un cancer horrible et tellement infect que les infirmières avaient successivement perdu courage à la soigner. Hyacinthe demanda comme une faveur de prodiguer ses soins à cette malheureuse abandonnée. Elle le fit avec une tendresse qu'une mère eût à peine trouvée pour son enfant, et qu'une sainte pouvait seule pousser à ce degré d'héroïsme. Pour se vaincre elle-même tout d'abord et surmonter toute répugnance d'un mal si horrible, elle commença à embrasser la malade et lui demanda à baiser cette plaie hideuse et infecte. Elle le fit et continua de la soigner jusqu'au bout.

Cette charité de Hyacinthe la portait surtout à désirer le salut des âmes; sa prière était incessante pour les pécheurs. Il y avait à Viterbe un homme qui scandalisait le pays par ses vices. Notre Sainte ayant entendu parler de lui, en fut touchée de compassion et commença pour son âme des prières et des mortifications qui durèrent quarante jours; puis elle le fit adroitement venir au parloir du couvent.

A peine ce libertin eut-il entendu la voix de Hyacinthe que la grâce pénétra dans son âme; dès les premiers mots qu'elle lui adressa, il se mit à fondre en larmes et résolut immédiatement de changer de vie. Le jour même, il alla se confesser à un Père Carme et retourna vers la Sainte recevoir ses conseils et un plan de vie nouvelle.

Elle le fit revêtir d'un simple sac de toile, et, le dimanche suivant, ce jeune homme, connu par toute la ville par ses déportements, vint à l'église des Carmes communier dans cet humble costume devant presque tous les habitants de Viterbe. Les uns admirèrent ce courage, la plupart s'en moquèrent et crurent qu'il était fou; mais lui, peu soucieux du jugement des hommes, heureux de suivre les conseils de notre Sainte et de réparer ses scandales, entra dès ce jour dans le chemin des parfaits. Son occupation principale fut dès lors de soigner les pauvres de l'hôpital, se contentant des restes de leurs repas.

Impossible de raconter dans cette courte notice la multitude de conversions analogues qu'elle opéra, surtout auprès de ces malheureuses qui vendent leur âme avec leur corps pour leur honte en ce monde et leur malheur en l'autre. Son couvent n'étant pas cloîtré, elle allait visiter les pauvres dans leurs réduits, y amenant avec elle la paix, la joie, l'espérance et le soulagement. Elle réorganisa des confréries, contribua à la réforme et la fondation de plusieurs couvents. Mais nul ne profita autant de ses conseils et de ses exemples que son propre monastère. Toutes ses sœurs avaient fini par l'entourer d'estime et d'affection, et l'avaient choisie, malgré elle, pour vicaire de l'abbesse et maîtresse des novices, fonctions qu'elle exerça longtemps pour la sanctification de beaucoup d'âmes.

SES EXTASES — DON DE PROPHÉTIE — SA MORT

A mesure que cet astre descendait vers son déclin, sa lumière était plus vive et son action plus étendue. Son oraison était continuelle, ni les offices de sa charge, ni ses œuvres de charité, ni les maladies cruelles que Dieu lui envoya ne furent capables de diminuer l'ardeur de sa prière, rien ne pouvait la séparer de l'amour de Jésus-Christ. Elle avait lu et relu la vie de sainte Thérèse, pour laquelle elle professait autant d'admiration que de tendresse, et souvent les religieuses l'entendirent converser familièrement avec la séraphique réformatrice du Carmel.

La Sainte Vierge lui apparut un jour dans le jardin du couvent et cette apparition combla la Sainte de délices. Sa vie ne semblait plus se passer sur la terre. Un jour Lucie Aggravi, n'étant encore qu'élève au couvent, entra dans la cellule d'Hyacinthe pour lui offrir quelques fruits; elle la trouva les bras en croix, immobile, ne paraissant pas respirer. L'enfant surprise de ce spectacle se mit à genoux derrière la Sainte et y demeura plus d'une heure, sans que celle-ci fît un seul mouvement; seulement, une odeur très agréable s'échappait autour d'elle. Plusieurs fois elle fut ravie en extase devant toute la Communauté, et on la vit élevée à deux et trois pieds de terre, les yeux fixés vers le ciel, perdant l'usage des sens extérieurs et tout absorbée en Dieu.

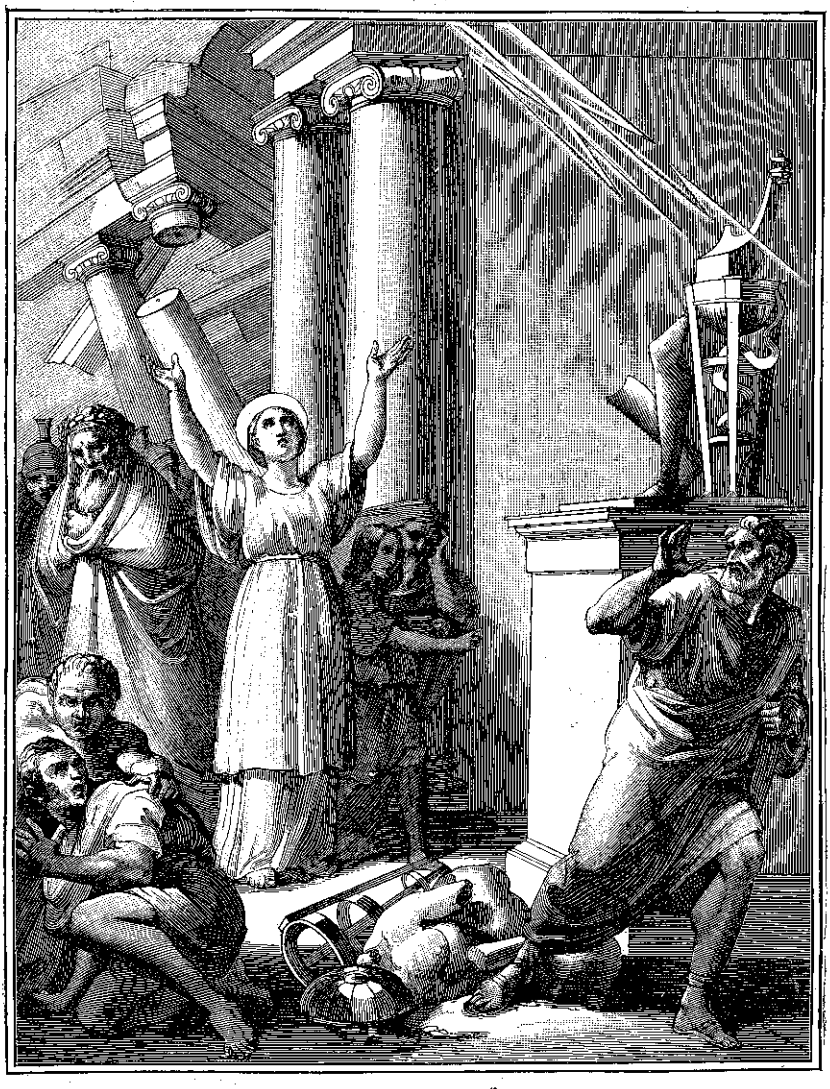
En plusieurs occasions, elle prédit l'avenir avec des circonstances si précises que personne, à Viterbe, ne doutait de ses communications avec Dieu. Une dame ayant eu la douleur de voir sa petite fille, âgée de deux ans, horriblement brûlée, vint trouver Hyacinthe qui lui dit : « Consolez-vous, votre enfant guérira et recouvrera même sa beauté, mais peu après Dieu vous en demandera le sacrifice ». La pauvre mère fut remplie de tristesse à cette nouvelle et la Sainte ajouta : « N'en ayez pas trop de chagrin, car Dieu vous donnera un fils qui sera prêtre et vous assisterez à sa messe. » Ce qui se vérifia à la lettre.

Terminons par un trait charmant. Un jour, son frère, le comte Sforza Mariscotti, vint la voir avec ses trois fils, Marc-Antoine, François et Galéas et lui dit en riant : « Ma Sœur, on parle de votre sainteté partout, mais je vous en prie, ne vous avisez pas d'être sainte, car le procès de votre canonisation nous ruinerait. » Hyacinthe répondit à cette plaisanterie avec humilité, disant qu'elle n'était qu'une grande pécheresse, puis elle ajouta simplement : « Ne vous en tourmentez pas, monsieur mon frère, Galéas y pensera. » Or, ce fut plus tard ce petit Galéas, devenu cardinal, qui poursuivit le procès de la canonisation de sa tante.

Ce fut de la bouche d'un crucifix que la Sainte reçut l'avis de sa mort. Cette mort fut simple et tranquille ; elle s'éteignit doucement le 30 janvier 1640, âgée de cinquante-cinq ans. Il y en avait vingt-quatre qu'elle était convertie. Sitôt que sa mort fut connue dans Viterbe, chacun voulait avoir quelque souvenir d'elle. De nombreux miracles eurent lieu près de son corps, nous ne pouvons les rapporter ici. L'histoire de cette Sainte a été écrite en italien par le P. Annibal de Latera, et traduite en français par M. Allibert, vicaire général de Lyon.

SAINTE MARTINE, VIERGE ET MARTYRE

Fête le 30 janvier.



A la prière de sainte Martine, les idoles se brisent et le temple païen s'écroule.

MARTINE, VIERGE FIDÈLE

Entre toutes les villes, Rome se distingue par le culte de prédilection qu'elle rend à ses vierges martyres. Elle a recueilli avec un soin jaloux les actes de leur suprême combat, elle a dressé des autels sur leurs tombeaux, leur a élevé de superbes églises, a établi en leur honneur des fêtes dont les prêtres du monde entier redisent chaque année les beaux offices. Cécile, Agnès, Martine sont les plus illustres de ces patronnes de la Ville Eternelle.

Martine, vierge romaine, naquit au début du IIIe siècle, de parents illustres, honorés des premières dignités. Son père avait été trois fois consul. Ce qui est mieux encore, il se montrait plein de miséricorde envers les pauvres et ardent défenseur de la foi en la très sainte Trinité. Elle devint de bonne heure orpheline, et exposée, dans l'épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté, aux séductions d'un monde qui devait tout faire pour l'attirer à lui. Ses grandes richesses lui assuraient un rang distingué, elle pouvait prétendre aux plus nobles partis. Mais Dieu lui

inspira de renoncer aux joies mondaines, de distribuer aux pauvres une partie de ses biens et de conserver intacte sa virginité.

La fidélité de la jeune vierge ne tarda pas à être soumise à de terribles épreuves.

LA PERSÉCUTION

Le César d'alors était Alexandre Sévère, successeur d'Héliogabale. Il se montrait assez favorable au christianisme. Dans le Panthéon de son palais, il honorait, dit-on, parmi les statues des dieux et celle des empereurs ses ancêtres, l'image du Christ, et il lui offrait de l'encens comme à l'un des grands bienfaiteurs de l'humanité.

Ce prince, d'un caractère naturellement doux et pacifique, voulut qu'on gravât sur les murs de sa demeure royale cette maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. »

Sous lui, l'Eglise jouit d'une paix relative.

Cependant, les martyrs ne manquèrent point à son règne.

Les décrets sanguinaires portés par ses prédécesseurs n'ayant pas été abrogés, les chrétiens étaient toujours à la merci des proconsuls, qui, selon les caprices de leur humeur, se constituaient tour à tour leurs protecteurs ou leurs bourreaux.

Plusieurs d'entre eux, et surtout le préfet de Rome, Ulpien, amenèrent l'empereur à ordonner une recherche très exacte des chrétiens, pour les contraindre à agir comme tout le monde, à sacrifier eux aussi aux idoles, et pour les condamner, s'ils refusaient, aux peines les plus sévères.

C'est ainsi que Martine reçut, un jour qu'elle était en prière, la visite de trois officiers. Ils s'appelaient Vital, Caius et Cassius. La jeune chrétienne, prise sur le fait, ne chercha pas à se dérober.

— Suivez-nous, lui dirent les officiers. L'empereur vous ordonne d'offrir de l'encens devant la statue d'Apollon.

— Laissez-moi seulement me recommander à Dieu et prendre congé de mon évêque. Dans un instant je suis à vous.

Les envoyés lui accordèrent ce qu'elle demandait, persuadés qu'ils avaient obtenu gain de cause auprès d'elle et l'avaient décidée à sacrifier. Elle les suivit d'un pas allègre et d'un visage serein.

PREMIER INTERROGATOIRE ET PREMIERS TOURMENTS

Fiers de leur conquête, les trois officiers firent connaître à l'empereur que Martine, l'illustre Romaine, n'avait pas hésité à les suivre et se rendait au temple d'Apollon.

L'empereur, heureux de cette nouvelle, voulut interroger par lui-même la jeune vierge et se la fit amener.

— Tu es de noble race, lui dit-il. Sacrifie à Apollon et je te comblerai d'honneurs.

La vierge ne se laissa pas effrayer par l'appareil de la puissance impériale. A toutes les instances, elle déclara fermement ne vouloir sacrifier qu'au vrai Dieu et jamais aux idoles qui sont l'ouvrage de l'homme.

Cependant, Alexandre ordonne de la conduire au temple, afin d'ébranler sa résolution. Martine, avant d'entrer en ce palais du démon, s'arme du signe de la croix, et invoque le nom du Dieu véritable. Dans le même temps, un tremblement de terre fit sentir ses commotions et remplit de frayeur tous les assistants; la statue de l'idole fut renversée et se brisa.

Loin de voir en cet événement la main de Dieu, Alexandre crut y reconnaître l'effet de quelque art magique pratiqué par la jeune fille et jura de le lui faire expier.

La série des longs supplices imaginés pour la torturer commença par des coups de poing redoublés. Puis les ongles de fer firent leur œuvre : quatre bourreaux se lassent à cette horrible besogne. Mais que peuvent-ils? Eux-mêmes avouent qu'ils aperçoivent quatre anges soutenant la victime, la fortifiant, versant un baume sur ses plaies.

L'empereur, auquel ils font part de cette remarque, au lieu d'y ajouter foi, se prend à leur reprocher leur lâcheté, et fait appeler d'autres bourreaux, pour que la torture ne chôme pas.

Ceux-ci suspendent la martyre par la main, la font retomber lourdement sur des fragments de vases brisés. De nouveau, les ongles de fer labourent son visage et tout son corps.

Mais l'ingénieuse malice des hommes est déjouée par la puissance de Dieu. Si l'on en croit les actes de la martyre, rapportés par saint Maxime de Trèves, une fois de plus se renouvela le prodige inouï qui convertit les bourreaux en confesseurs. Huit de ceux qui torturaient sainte Martine, vaincus par sa constance et par la grâce d'en haut, embrassent le christianisme et deviennent peu après martyrs de Jésus-Christ.

Ils furent égorgés le 28 octobre, au dire de Baronius.

PLAIES INNOMBRABLES — VARIÉTÉ DES SUPPLICES

Le prodige, c'est que la vierge vécut encore après tant de tourments. Dieu la conservait pour de nouveaux supplices.

Depuis plus de deux siècles, le génie inventif des persécuteurs en avait imaginé une grande variété. La plupart furent essayés sur le corps de la jeune patricienne romaine.

L'un des plus cruels fut d'avoir le sein déchiré d'une si étrange manière qu'il fut couvert de

plaies. A chaque coup des peignes de fer, le bourreau lui disait en guise d'insulte : « Que ton Dieu te délivre de nos mains. »

Le juge, croyant qu'elle allait expirer, commanda de la laisser, mais, peu après, la retrouvant en vie, il lui dit :

— Martine, ne veux-tu pas sacrifier aux dieux et te préserver des supplices qui te sont préparés?

— J'ai mon Seigneur Jésus-Christ qui me fortifie, repartit la Sainte, et je ne sacrifierai point à vos démons.

Transporté de fureur, il la fit détacher du poteau auquel elle était liée, et commanda aux soldats de la porter à la prison, parce qu'il ne pensait pas qu'elle eût assez de force pour faire d'elle-même le trajet. Elle s'y rendit néanmoins sans le secours de personne.

Un parent de l'empereur, nommé Euménius, trouva moyen d'ajouter encore aux affreux tourments déjà subis par la martyre en répandant sur ses plaies quelques gouttes d'huile bouillante. Sa cruauté reçut un juste châtiment. Le lendemain, tandis qu'on avait essayé vainement de lancer contre Martine un lion furieux qui s'était couché paisiblement à ses pieds sans lui faire aucun mal, Euménius fut égorgé par ce même lion que l'on ramenait en cage.

A tous les tourments, Martine opposa sa constante confession de foi : « Je crois en Dieu. »

Diane, après Apollon, fut proposée à ses adorations. Elle s'en détourna avec le même mépris.

On n'avait pas encore essayé sur elle le supplice du feu. Celui-ci ne réussit pas; le bûcher que l'on alluma s'éteignit sous les torrents d'une forte pluie qui survint très à propos.

Restait le glaive, dernier recours des bourreaux quand tous leurs efforts avaient échoué. Auparavant, l'empereur, qui ne savait à quel sortilège attribuer le pouvoir surhumain de la vierge, crut un instant que sa force résidait dans sa chevelure; il la fit raser, mais ce procédé, qui réussit autrefois aux ennemis de Samson, fut de nul effet sur la personne de Martine.

Le jeûne strict auquel elle fut soumise, plusieurs jours durant, n'eut pas plus de succès. Urbain VIII nous apprend, dans l'hymne qu'il composa à la gloire de Martine, que la douce victime reçut dans sa prison la visite des anges qui la munirent d'une nourriture céleste.

Insinue-t-il par là que l'Eucharistie lui aurait été miraculeusement offerte, ou seulement l'aliment destiné à réparer les forces corporelles? Toujours est-il que Dieu soutint merveilleusement sa fidèle servante jusqu'à l'heure marquée dans ses desseins pour lui conférer la palme. A sa mort, plusieurs adorateurs des idoles revinrent au culte du vrai Dieu.

Les martyrologes assignent au 1er janvier la date de ce triomphe de sainte Martine, en la quatrième année de l'empire d'Alexandre Sévère.

URBAIN VIII ET LE CULTE DE SAINTE MARTINE

Les restes précieux de la vierge restèrent quelque temps exposés sur la place publique. On rapporte que deux aigles, au lieu de les déchirer, s'employèrent à les défendre de toute profanation, jusqu'à ce que l'on eût pu les recueillir et leur donner une sépulture convenable.

En 1634, sous Urbain VIII, le corps de sainte Martine fut découvert, avec ceux des martyrs Epiphane, Concorde et ses compagnons, dans la crypte d'une ancienne église, voisine de la prison Mamertine, au pied du mont Capitolin. Il y avait été apporté sous le pape S. Anthère. Cette invention causa une grande joie au peuple de Rome.

Urbain VIII restaura magnifiquement l'église de sainte Martine, et l'élévation qu'il fit des reliques de la martyre fut l'occasion de solennités extraordinaires.

Une fête annuelle, du rite semi-double, fut instituée pour rappeler l'heureuse invention des ossements de sainte Martine et la dédicace de son sanctuaire. Le Pape voulut contribuer lui-même à la composition d'un office propre en son honneur.

On sait les goûts littéraires et les talents poétiques du Florentin Maffeo Barberini, plus connu sous le nom d'Urbain VIII; il dédia à celle qui illustrait particulièrement son pontificat plusieurs hymnes, vrais chefs-d'œuvre d'élégance classique, touchant hommage de pieuse vénération.

« O Martine, dit-il, de tes autels sur lesquels l'encens s'élève, montent vers toi nos prières assidues. Protège le sol qui t'a vue naître, garde la ville de Rome. »

Puis, par un spirituel rapprochement de mots, il met en parallèle les deux noms de Mars et de Martine. L'église dédiée à cette héroïque vierge se trouvait construite précisément sur l'emplacement d'un ancien temple de Mars, dieu de la guerre. Mars semblait aux guerriers qui l'invoquaient avant le combat un nom de bon augure.

« Ton nom, ô Martine, est pour nous de bien meilleur augure, dit le Pontife. La puissance du dieu Mars était vaine et illusoire, comme celle des autres idoles du paganisme. Mais ton intercession, ô vierge martyre, est pour nous pleine d'efficacité. »

***

« La crypte de sainte Martine, écrit Louis Veuillot dans les *Parfums de Rome*, est une des merveilles souterraines de la Ville Eternelle. Pierre de Cortone, artiste abondant et magnifique, en a été l'architecte, le décorateur et le donateur.

» Dans ce travail somptueux, on sent l'amour qui croit n'avoir jamais fait assez. Pierre s'était

épris d'amour pour cette vierge dont Dieu faisait reparaître les ossements.

» Il prodigua les marbres, l'or et les pierres précieuses sur les restes qui lui inspiraient ce noble amour, et il prit là son tombeau, à l'entrée de la crypte, comme un serviteur à la porte de son maître. »

PROJET DE CROISADE

Une préoccupation suprême agitait en cette même année 1634 l'esprit du Pape. Il songeait à une croisade contre les Turcs.

Ces conquérants, depuis la prise de Constantinople, étaient pour les contrées chrétiennes de l'Occident une perpétuelle menace.

Au jour de la fête de sainte Martine, Urbain VIII réunit autour de son autel les ambassadeurs de tous les princes chrétiens, afin de les enrôler, s'il le pouvait, sous l'étendard de la croix, et de les envoyer au secours de la chrétienté en péril.

Si des intérêts politiques empêchèrent l'entente des princes et retardèrent une entreprise si digne d'un grand Pape, Urbain VIII n'en conserve pas moins l'honneur de cette noble initiative, qu'il plaça sous les auspices de sainte Martine.

« Rassemble, ô Martine, dit-il encore dans son hymne, rassemble tous les rois avec leurs hommes de guerre sous le drapeau de la croix : délivre Jérusalem et renverse à jamais le rempart de l'ennemi. Refoule le Sarrasin jusqu'aux confins de la Thrace. »

Urbain VIII avait bien compris le danger qui menaçait l'Europe. Un demi-siècle plus tard, en 1683, le péril était plus pressant que jamais : deux cent quarante mille Turcs passaient le Danube, et si Sobieski, roi de Pologne, n'eût arrêté l'envahisseur sous les murs de Vienne, c'en était fait de la chrétienté.

Chaque année, l'Eglise adresse à sainte Martine la même prière pour la délivrance de Jérusalem.

Ces supplications, Dieu les exaucera quand l'heure en sera venue. Mais elles peuvent s'appliquer à une autre Jérusalem, trop souvent captive, soumise en quelque manière au joug des passions et du péché.

Cette Jérusalem spirituelle, c'est notre âme. Puisse la vaillante martyre lui communiquer quelque chose de sa constante patience et de son invincible héroïsme.

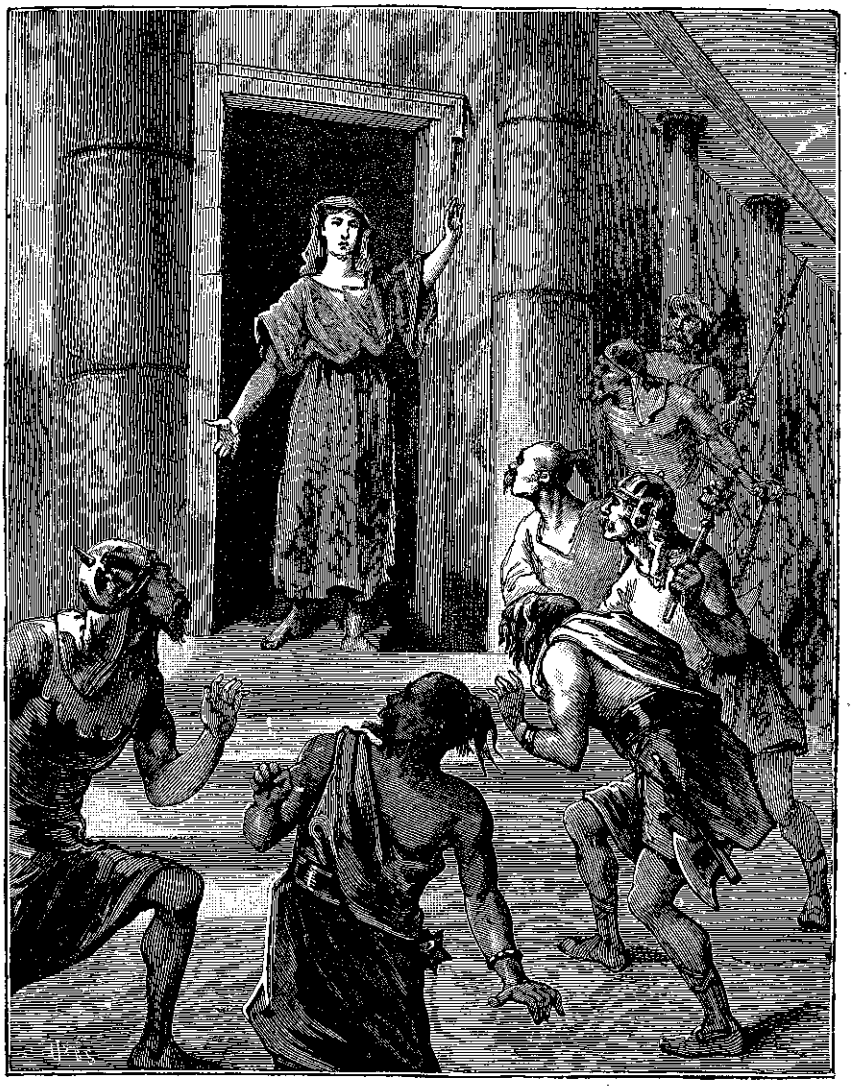
Sainte Martine, priez pour nous.

SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES, au 30 janvier. — Office de sainte Martine, au *Bréviaire romain*. — SURIUS : *Historiæ seu vitæ sanctorum*. — *Vie des Saints*, par le P. GIRY. — *Histoire de l'Eglise*.

SAINTE MARCELLE, VEUVE ROMAINE

Fête le 31 janvier.



Sainte Marcelle inspire le respect aux barbares.

SAINTE MARCELLE, MODÈLE DES VEUVES

Sainte Marcelle, noble romaine, était d'une illustre race qui avait donné à la République des sénateurs, des proconsuls et des préfets. Dans sa première jeunesse et pour obéir à sa mère, elle épousa un patricien, digne en tout point d'obtenir sa main, mais qui mourut après sept mois de mariage.

L'âge de la jeune veuve, l'illustration et l'antiquité de sa famille et surtout sa remarquable beauté, jointe à une pureté de mœurs et à une régularité de vie parfaites, lui attirèrent de nombreux prétendants. L'un d'eux, le consul Céréalis, nourrissait le plus d'espoir. Pour faire oublier ses cheveux blancs, il promettait à Marcelle de la rendre héritière de ses immenses richesses. Albina, mère de la jeune fille, souhaitait vivement procurer à sa maison l'appui d'un homme si puissant : « Je suis bien âgé, dit un jour Céréalis à la jeune veuve, je veux vous traiter en fille chérie plutôt qu'en épouse. Venez vivre avec moi et je vous laisserai la succession de tous mes biens.

— Si je n'avais point résolu de pratiquer la chasteté chrétienne, et si je voulais me marier, repartit Marcelle, je chercherais un mari, non un héritage. »

Piqué au vif, le consul répondit : « Rappelez-vous qu'un vieillard peut vivre longtemps, tandis qu'un jeune homme peut mourir à la fleur de l'âge. » Marcelle supporta patiemment cette allusion à la mort prématurée de son époux, et répliqua, avec une douce ironie : « Il est vrai qu'un jeune homme peut rencontrer la mort au début de la vie, mais il est aussi certain qu'un vieillard ne saurait tarder à être frappé par elle. » L'exemple de Céréalis, ainsi éconduit, désespéra tous les prétendants, et Marcelle put librement se consacrer à Dieu dans l'état de viduité.

La société de Rome était alors composée, en grande partie, de ce qu'il y avait de plus corrompu dans toutes les nations du monde. Et il était presque impossible à une vierge, à une veuve, de ne pas voir attaquer sa réputation. Jamais cependant ces hommes, qui prenaient plaisir à noircir de leurs médisances les personnes les plus honorables, n'osèrent rien tenter contre l'honneur de Marcelle.

Elle fut, au jugement des contemporains, la première qui confondit le paganisme en faisant voir à tout le monde ce que doit être, dans son costume et ses mœurs, une veuve chrétienne.

Rome avait besoin de ce spectacle d'éclatante vertu. Les veuves païennes, en effet, aussitôt après la mort de leurs époux, ne songeaient qu'à redoubler de luxe et de mollesse. Au milieu de ces excès, elle feignaient de pleurer leur mari, mais elles dévoilaient la joie qu'elles éprouvaient d'être délivrées de leur domination, en en cherchant d'autres qu'elles pourraient assujettir à tous leurs caprices.

Sainte Marcelle fut la première chrétienne qui osa contrecarrer directement ces mœurs païennes. Elle se servait de ses vêtements pour se préserver du froid, non pour se parer. Elle se défendit complètement l'usage de l'or, aimant mieux l'employer à nourrir les pauvres que l'enfermer dans ses coffres.

Elle était souvent obligée de recevoir des ecclésiastiques ou des moines, mais jamais elle ne consentit à les voir sans témoins.

Toutes ses suivantes étaient des vierges et des veuves de grande vertu, car le monde sait qu'on se plaît en compagnie de ceux qu'on aime, et il juge souvent d'une personne par celles dont elle est entourée.

En outre, dès les premiers temps de son veuvage, elle commença à avoir pour la Sainte Ecriture cet amour vif et ardent qui sera comme le pivot de sa vie spirituelle. Les Livres Saints étaient l'objet de ses méditations continuelles. Mais son activité ne pouvait se contenter de réflexions plus ou moins vagues et infructueuses. Elle s'efforçait de mettre en pratique les préceptes divins, sachant bien qu'aucune science, si relevée qu'elle soit, ne pourrait nous empêcher de rougir de honte quand notre conscience nous reproche le peu de conformité qu'il y a entre notre conduite et nos connaissances. C'est pourquoi elle s'adonnait avec ardeur à la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ne pouvant, sans exposer gravement sa santé, jeûner autant qu'elle l'eût voulu, elle se dédommageait par l'abstinence complète de toute chair. Elle était d'ailleurs d'une telle sobriété, qu'elle pouvait s'appliquer à l'oraison et à la lecture après le repas, sans que l'esprit trouvât un obstacle dans l'appesantissement du corps.

En outre, elle paraissait peu en public et évitait particulièrement de fréquenter les dames de condition, de peur d'être obligée de voir chez elles ce qu'elle avait méprisé. Elle visitait souvent les basiliques des Apôtres et des martyrs pour y prier, mais en secret et au moment où la foule n'y affluait point.

Elle était si soumise envers sa mère, que, pour lui obéir, elle agissait souvent contre ses propres désirs. Albina aimait extrêmement ses proches, et, se voyant privée elle-même de postérité, elle reportait toute son affection sur les enfants de son frère et voulait leur faire part de tous ses biens. Marcelle préférait les pauvres, mais, pour ne point contredire sa mère, elle donna ses pierreries et une partie de ses richesses à ses parents. Ceux-ci n'en avaient nul besoin ; la Sainte aima mieux perdre tout cela que de contrister le cœur de sa mère.

SAINTE MARCELLE SE FAIT RELIGIEUSE

Mais Dieu appelait sainte Marcelle à une destinée autrement grande et belle, et à laquelle la préparait cette pratique énergique des vertus les plus humbles. Il avait résolu d'opposer cette femme, comme une digue infranchissable, aux flots de la corruption païenne, qui menaçaient de submerger le monde chrétien, même après la chute des idoles. Sainte Marcelle, la première, se rangea avec ardeur sous la bannière de la vie religieuse; elle y entraîna par son exemple un grand nombre de nobles patriciennes, qui régénérèrent la société. Elle commença, sous l'inspiration de Dieu, un des plus admirables mouvements de restauration chrétienne que l'histoire connaisse.

Mais elle reçut la première impulsion du grand docteur de l'Église, saint Athanase, patriarche d'Alexandrie. Ce défenseur intrépide de la vérité catholique contre les erreurs ariennes fut trois fois exilé et chassé de son siège par les ennemis de l'Eglise. Chaque fois, il vint à Rome chercher un refuge auprès du Siège Apostolique.

Dans l'un de ces voyages, Albina, la mère de sainte Marcelle, eut le bonheur de recevoir cet hôte illustre. Pour payer une hospitalité si généreusement donnée, Athanase édifiait les âmes par le récit des merveilles opérées par Dieu dans les déserts de la Thébaïde.

L'âme ardente de Marcelle, naturellement portée aux grandes choses, reçut de la vue et des entretiens du saint évêque une impression extraordinaire, qui eut sur tout le reste de sa vie une influence décisive. Son ardeur s'enflammait en entendant raconter les prodiges de vertu qui éclataient au désert dans les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, et elle résolut de mettre en pratique un genre de vie dont saint Athanase lui avait révélé l'excellence.

Elle se fit de son palais du Mont Aventin une solitude où elle vivait dans la prière, les austérités et les bonnes œuvres. Elle fit plus, et s'élevant courageusement au-dessus du préjugé patricien, qui attachait comme une honte à la profession monastique et à l'habit plébéien et grossier que portaient les hommes consacrés à Dieu, elle osa, la première de toutes les matrones, prendre cet habit méprisé et imiter la vie des anachorètes.

On se récria d'abord contre cette singularité; on se tut enfin devant cette vertu, et bientôt, son exemple devenant contagieux, lui suscita en foule des imitatrices qui étonnèrent Rome par leurs exemples de sacrifice et d'austérité.

Parmi celles qui entrèrent dans cette voie généreuse, les unes continuèrent à rester dans leurs demeures comme les vierges et les veuves

des premiers siècles; d'autres sentirent le besoin de se rapprocher et de se réunir, et commencèrent sans règle déterminée, des essais de vie commune; les couvents naissaient ainsi à Rome dans les palais des patriciennes. Le centre principal et la grande excitatrice de tout ce mouvement, c'était Marcelle, qui tenait plus que toute autre, de sa forte et ardente nature, les qualités qui attirent et entraînent. De jeunes vierges et des veuves plus avancées en âge vinrent habiter avec elle, et former au Mont Aventin une petite communauté dont elle était la mère.

Ce renouvellement de vertu chrétienne était puissamment encouragé et soutenu par le pieux Pontife qui occupait alors la chaire de saint Pierre, le pape saint Damase. Le but principal qu'il proposait à ses efforts était de maintenir parmi les fidèles le pur esprit du christianisme, et de lutter énergiquement contre l'invasion des mœurs romaines et païennes dans l'Eglise.

Aussi était-il le protecteur et l'admirateur le plus déclaré des saintes veuves; il avait, en outre, publié des écrits en prose et des poésies pour exalter la virginité et y appeler les âmes d'élite.

SAINT JÉROME DEVIENT LE DIRECTEUR DE CES VEUVES

Mais saint Damase fit plus pour elles, il leur donna un directeur. En 382, il convoqua à Rome un Concile où se rendirent plusieurs évêques d'Orient. Parmi eux se trouvait saint Epiphane de Salamine, qui amena avec lui dans la Ville Eternelle un homme déjà illustre par sa grande science sacrée et profane, et sa vie extraordinairement sainte au désert : c'était saint Jérôme. Ce grand docteur assista au Concile dont il fut secrétaire, puis il resta dans la capitale du monde chrétien pour travailler avec saint Damase à une édition latine de la Bible.

Il ne tarda pas à remarquer les nobles et pieuses femmes qui pratiquaient, au milieu du luxe de la vie romaine, les plus austères vertus. Marcelle, la mère de tout le petit cénacle de l'Aventin, avait attiré ses regards. Mais, dans sa réserve un peu farouche, il se tenait complètement à l'écart. Les saintes veuves désiraient ardemment profiter des lumières de ce moine austère, en qui elles pressentaient un appui nécessaire pour leur genre de vie, déjà si combattu, et un maître incomparable dans la science et dans la vertu.

Marcelle fit auprès de Jérôme les premières démarches. Elles les fit avec son ardeur ordinaire. Jérôme résista longtemps, Marcelle redoubla ses instances; et enfin le docteur se décida à venir donner à l'Aventin un commentaire des Saints Livres. La joie fut grande à cette nouvelle parmi toutes les vierges et les veuves, disciples ou amies de Marcelle. Celles qui n'étaient point à l'Aventin y accoururent, et Jérôme commença ses leçons devant ce cercle d'élite, s'efforçant d'expliquer le sens littéral, qui lui servait de fondement pour l'explication mystique et les ingénieuses applications qu'il en faisait à la vie chrétienne.

Sa grande érudition, sa vive et impétueuse éloquence, son visage austère, amaigri par la pénitence et bruni par le soleil de l'Orient, son regard animé, son geste brusque, tout donnait à sa parole un ascendant extraordinaire sur les âmes qu'il dominait et dirigeait vigoureusement vers Dieu.

Ses disciples le suivirent ardemment dans cette voie, bien plus, elles l'excitaient lui-même à des études plus approfondies en le pressant chaque jour par des questions nouvelles : « Ce que je voyais en elles, écrivait-il plus tard, d'esprit de pénétration, en même temps que de ravissante pureté et de vertu, je ne saurais le dire. »

La plus ardente à suivre le maître dans les voies de la science et de la sainteté solide dont elle est le fondement, était sans contredit sainte Marcelle. Son esprit et son cœur, perpétuellement en contact avec la Bible, source de toute lumière et de toute grâce, devinrent comme un temple qui faisait les délices du Roi du ciel. Sa piété était grande, forte et éclairée.

Tout le temps qui n'était point occupé par l'étude ou la prière, Marcelle l'employait au travail des mains, afin de fuir l'oisiveté et éviter l'ennui, autant que pour exécuter la sentence divine notifiée à Adam après son péché, et gagner de quoi faire l'aumône.

Elle profita à un tel point des leçons de saint Jérôme, qu'après le départ de Rome du grand docteur, s'il arrivait des contestations touchant des passages de l'Ecriture, on s'en remettait à son arbitrage. Mais elle répondait avec tant de modestie aux questions qu'on lui faisait, qu'elle présentait tout ce qu'elle disait comme l'ayant appris de Jérôme.

Cependant, elle souffrait d'être éloignée de celui dont Dieu s'était servi pour l'initier à la connaissance et à la pratique de sa parole. Elle entreprit de rapprocher les distances et d'entretenir une correspondance active entre Rome et Bethléem, où Jérôme s'était retiré pour vaquer en paix à la contemplation et à l'étude des Livres Saints.

SAINT JÉROME ESSAYE D'ATTIRER SA DISCIPLE A BETHLÉEM

Sur ces entrefaites, vers 386, Albina, la mère de notre Sainte, mourut. Marcelle écrivit à Jérôme une lettre baignée de ses larmes, où elle lui annonçait cette mort si douloureuse. L'illustre docteur, cherchant quel baume il pourrait mettre sur cette blessure, eut la pensée d'offrir à Marcelle la consolation qu'il estimait la meilleure et la plus conforme aux aspirations de cette âme forte, la consolation des Saintes Ecritures.

Dans cette pensée, il se remit avec ardeur à son commentaire de l'Epître aux Galates qu'il avait commencé, et quand il l'eut terminé, il l'envoya à Marcelle. Celle-ci, touchée de cette attention, remercia saint Jérôme avec effusion, et trouva un remède à sa douleur dans la méditation de ce travail.

Mais le saint directeur ne se contenta point de ce résultat, il avait attiré près de lui quelques disciples de Marcelle, entre autres sainte Paule; il se joignit à elles pour essayer d'enlever notre Sainte au tumulte de Rome, pour la faire venir en Judée.

En conséquence, Marcelle reçut bientôt de ses amies une lettre pressante où on l'invitait à faire comme Abraham, à sortir de sa patrie pour aller dans la terre promise, sanctifiée par l'attente, la venue, la vie, la passion et la mort du Verbe de Dieu incarné.

Sainte Marcelle n'avait pas besoin d'être tant pressée. Son cœur était à Bethléem, mais la communauté qu'elle dirigeait à Rome réclamait impérieusement sa présence, elle dut faire céder ses désirs personnels devant un bien plus grand, et rester au milieu d'une ville dont les mœurs corrompues étaient si peu en rapport avec sa vie austère.

SAINTE MARCELLE FAIT CONDAMNER RUFIN ET L'ORIGÉNISME

Dieu la fit rester dans la Ville éternelle pour secourir l'Eglise dans une tempête qui la menaçait.

L'Orient était déjà depuis longtemps divisé à propos d'Origène et de ses erreurs. Saint Jérôme s'y montrait le défenseur acharné de la doctrine catholique contre Rufin, qui avait été longtemps son ami, mais qui soutenait l'origénisme. Celui-ci, vaincu en Orient, changea de tactique; il vint à Rome et y publia une traduction du *Périarchon* d'Origène, où le docteur alexandrin avait condensé toute sa doctrine. Mais le traducteur avait eu soin de supprimer de son travail les erreurs trop manifestes; il ne laissa subsister que celles qui étaient plus subtiles et n'avaient pas été directement condamnées dans les grands Conciles.

Grâce à ce stratagème, Rufin surprit la simplicité de nombreux chrétiens, et put, de ses pieds tout bourbeux, selon l'expression de saint Jérôme, remplir de fange la source très pure de la foi, l'Eglise romaine.

Sainte Marcelle démasqua toutes ses habiletés; elle écrivit à saint Jérôme pour lui demander la vraie traduction du *Périarchon*. L'ayant obtenue, elle se rendit auprès du pape pour faire poursuivre et condamner l'hérétique. Elle arriva à son but et fut cause de nombreuses rétractations.

PRISE DE ROME — MORT DE SAINTE MARCELLE

Ce fut sa dernière victoire. Il était temps que les Romains s'unissent dans une seule et même foi, car beaucoup d'entre eux devaient mourir sous les coups des barbares.

En 410, Alaric, roi des Goths, étaient aux portes de Rome. Il promettait, au prix d'une énorme rançon, la vie sauve aux habitants. On le crut, et on lui livra toutes les immenses richesses de la Ville éternelle. Ces prodigieux amas d'or augmentèrent la soif des barbares au lieu de l'éteindre. Trois jours après, au mépris de la foi jurée, les Goths rentrèrent dans la ville pour la livrer au pillage. Plusieurs d'entre eux pénétrèrent sur le Mont Aventin, dans le palais de Marcelle. Ils comptaient trouver de l'or dans cette maison splendide, et, n'en rencontrant point, ils en demandaient à grands cris. Marcelle se présenta intrépidement aux barbares. Ses richesses s'étaient écoulés en aumônes, mais il lui restait à défendre un trésor autrement précieux : c'était la jeune patricienne Principia, seule vierge de la communauté qui n'eût point fui à l'approche des envahisseurs : « Que voulez-vous, demanda la Sainte aux barbares? — Donnez-nous tout votre argent, répondirent-ils. »

Et la sainte veuve, leur montrant le vêtement grossier qui la couvrait, repartit : « De l'argent? une femme vêtue comme moi n'en a pas. »

Les barbares s'irritèrent, ils la renversèrent par terre et la frappèrent cruellement : « Faites de moi, s'écria-t-elle, tout ce que vous voudrez. Prenez, d'ailleurs, tout ici est à vous. » Puis, se relevant avec énergie, et serrant dans une étreinte désespérée la jeune Principia : « Mais celle-ci, cria-t-elle aux envahisseurs avec un irrésistible accent de mère, celle-ci, au nom de Dieu, ne la touchez pas. »

Dans ce grand désastre que n'avait point conjuré la majesté de la Ville Eternelle, une autre majesté protégeait Rome et en imposait aux barbares, la majesté des saints apôtres Pierre et Paul, dont Rome gardait les tombeaux. Par un respect religieux des Goths à demi chrétiens, les basiliques des deux apôtres étaient devenues un asile qu'Alaric n'osa violer. Marcelle et Principia furent conduites à la basilique de Saint-Paul par les envahisseurs de leur demeure.

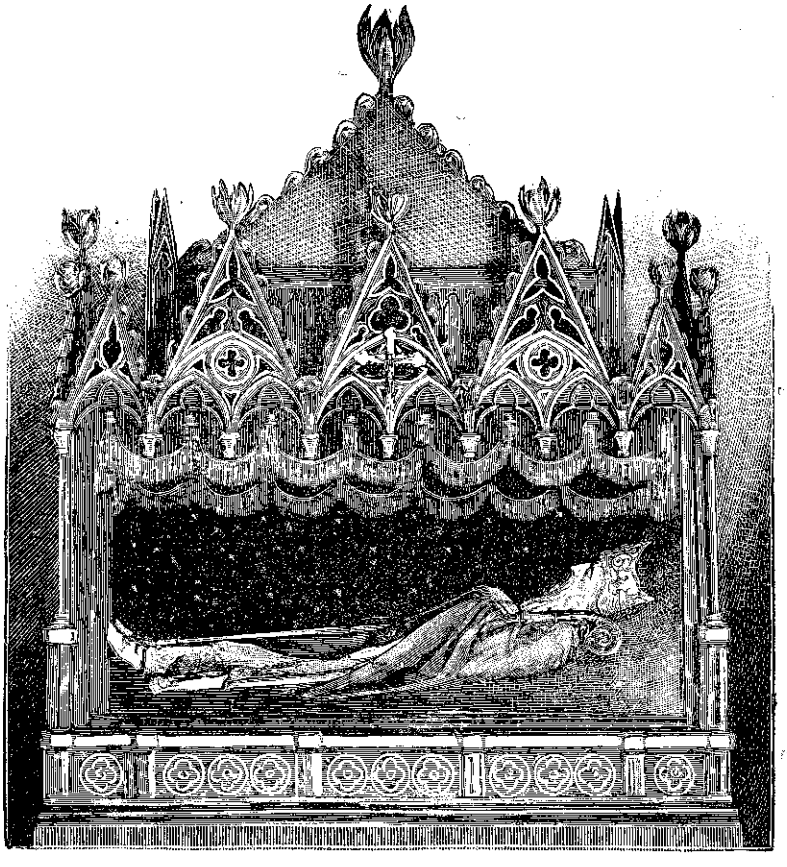
En y arrivant, Marcelle rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait sauvegardé la vertu de sa compagne et qu'il avait elle-même réduite à un tel état de dénuement qu'elle pouvait dire avec Job : « Je suis sortie nue du sein de ma mère, j'entrerai nue dans le tombeau. La volonté du Seigneur a été accomplie. Que son saint nom soit béni! »

Peu après, en effet, épuisée par de si fortes émotions, elle rendait sa grande âme à Dieu, le 31 janvier 410, âgée d'environ quatre-vingts ans.

SAINT GAUD, ÉVÊQUE D'ÉVREUX

DONT LE CORPS REPOSE A SAINT-PAIR-SUR-LA-MER

Fête le 31 janvier



Tombeau de saint Gaud, dans l'église de Saint-Pair.

Le bienheureux saint Gaud
Guérit de tous maux.
Ancien adage.

UN MAITRE ET SON ÉLÈVE
LES PREMIERS DÉSIRS D'UN GRAND CŒUR

Saint Waldus ou Gaudus, plus tard appelé saint Gaude et connu enfin, en basse-Normandie, sous le nom de saint Gaud, naquit au commencement du v^e^ siècle, dans la cité d'Evreux. Ses parents qui étaient chrétiens élevèrent cet enfant avec un grand soin et confièrent son instruction religieuse à un fidèle serviteur de Jésus-Christ, nommé Léonce par les anciennes chroniques.

L'Eglise d'Evreux avait reçu la foi de saint Taurin. Ce Pontife était, dit-on, de la famille de saint Clément, pape et martyr. Mais à la suite des invasions barbares qui ravagèrent si souvent la Gaule au v^e^ siècle, l'idolâtrie avait repris le dessus dans le pays, et dans certains villages, c'était à peine si l'on rencontrait encore quelques familles chrétiennes disséminées parmi les païens.

Saint Gaud, plein d'amour pour Dieu et pour les âmes de ses concitoyens, comprit bientôt, malgré sa jeunesse, combien c'est un grand malheur pour une population d'avoir perdu l'indispensable et divin trésor de la foi chrétienne. Souvent en compagnie de Léonce, il venait prier sur le tombeau de saint Taurin, conjurant le Seigneur avec larmes, de faire refleurir dans la contrée la religion de Jésus-Christ.

Auprès de ces reliques sacrées, le zèle de notre Saint s'enflamma et il conçut l'ardent désir de vouer son intelligence, son cœur, sa vie à restaurer la religion chrétienne dans sa patrie. Et vraiment quel beau rêve d'avenir pour l'âme ardente et généreuse d'un jeune homme chrétien!

Aussi lorsque le désordre causé par les guerres commença à s'apaiser et que le comte Egidius eut ramené quelque tranquillité dans les Gaules par la défaite des barbares, Gaud fit tous ses efforts pour que les fidèles, dispersés par le ravage des campagnes et la terreur des ennemis, revinssent dans la ville et se réunissent aux quelques prêtres ou clercs qui y étaient demeurés. Ses efforts ne furent pas sans résultats, et en peu

d'années, notre zélé chrétien conquit une légitime influence sur ses compatriotes

UNE DÉPUTATION

Lorsqu'il jugea le moment favorable, notre Saint, s'adjoignant quelques citoyens, se rendit auprès de saint Germain, archevêque de Rouen, et le pria instamment de vouloir bien, en sa qualité de métropolitain, pourvoir d'un pasteur une Eglise qui en était depuis si longtemps privée.

L'Archevêque ne demandait pas mieux que de travailler de tout son pouvoir à la restauration d'un diocèse ruiné ; mais il avait besoin d'hommes capables : l'éloquence de Gaud, la sincérité de sa foi, l'air de sainteté qui brillait dans sa personne, frappèrent le prélat; il convoqua une réunion d'évêques à Evreux.

Après une mûre délibération et avec le commun suffrage du peuple et du clergé, il nomma Gaud pour successeur de saint Taurin. Il le sacra solennellement avec le concours d'Ereptiole, évêque de Coutances, et de Sigisbold, évêque de Séez, et le fit asseoir sur le trône épiscopal.

SAINT GAUD ÉVÊQUE
L'HUMILITÉ LE RAMÈNE DANS LA SOLITUDE

Devenu évêque, Gaud se montra pénétré de l'importance de sa dignité et se mit au travail avec une ardeur toute apostolique, instruisant sans cesse les peuples, renversant les idoles, relevant de leurs ruines les édifices sacrés, s'occupant du soulagement des pauvres et de la consolation des affligés. Dieu venait en aide à son fidèle serviteur et soutenait par l'éclat des miracles l'efficacité de ses paroles.

Mais les Francs ayant ramené le terrible fléau de la guerre, le pieux prélat, dont l'humilité était profonde, craignit de ne pouvoir plus porter le fardeau de l'épiscopat. Il désigna le prêtre Maurusion pour son successeur et se démit de son évêché.

Pour satisfaire au désir du peuple qu'il eût affligé en s'éloignant davantage, il se choisit une retraite sur le penchant d'une colline, à deux lieues seulement de la ville. On voit encore, au même endroit, une chapelle nommée Sainte-Marie-de-Gaud et dédiée à la Très Sainte Vierge et à l'archange saint Michel.

Le vénérable ermite resta probablement peu de temps dans cette retraite : les fidèles y venaient trop souvent s'édifier au spectacle de ses vertus. Il ne voulait plus être du monde et son désir était d'être uniquement à Dieu. — Ne fallait-il pas d'ailleurs des victimes pour expier les péchés de son siècle et obtenir de Dieu miséricorde? il voulait désormais se vouer exclusivement à cette vie d'expiation et de prière.

Il quitta donc le pays, se réfugia dans le diocèse de Coutances et se confina près de Granville dans une austère solitude. « Comme les solitaires d'Orient, il y partagea son temps entre la méditation des Saints Livres et les exercices de la mortification, et mourut enfin de la mort des saints, le 31 janvier de l'an 491 (1). »

LA VIE FLEURISSANT SUR UN TOMBEAU

Le corps de saint Gaud fut enseveli dans l'église du monastère de Scissy, par les prêtres du lieu, et la gloire commença pour l'humble serviteur du Christ. Les fidèles accoururent à son tombeau avec un irrésistible empressement. Sur ses dépouilles sacrées s'éleva cette illustre abbaye fondée par saint Paterne (saint Pair) d'où sortirent saint Scubilion, saint Sénier et tant d'autres moines illustres qui se joignirent de bonne heure aux premiers disciples de saint Benoît. « Ce monastère, ajoute Mgr Germain, fut l'un des plus ardents foyers de la vie religieuse en ces contrées. »

DÉSASTRES ET RÉPARATION

La religion fleurit dans le pays jusqu'aux invasions des Normands. Ces farouches corsaires couvrirent de ruines les côtes de la Neustrie et de l'Armorique; rien ne résistait à leur furie unie à la rapacité. Bientôt l'abbaye de Scissy ne fut plus qu'un amas de ruines. Les moines prirent la fuite, emportant avec eux ce qu'ils purent enlever des reliques des saints. Le corps sacré de saint Gaud échappa, comme par miracle, aux investigations des barbares; mais lorsque, longtemps après ces ravages, l'église du monastère fut reconstruite, on ne put retrouver le lieu précis du tombeau, bien que le souvenir du saint évêque demeurât toujours dans les cœurs.

Les ducs de Normandie s'étaient emparés des terres et des propriétés de l'abbaye de Saint-Pair. Au XI^e^ siècle (1022), Richard II, « désirant échapper aux peines de l'enfer et participer aux joies du paradis, » les donna aux religieux du Mont Saint-Michel. Cet acte fut confirmé en 1334 par le roi de France, Philippe de Valois; déjà précédemment, le pape Alexandre III avait réglé ce qui concernait le spirituel.

Tel fut le haut patronage sous lequel ce lieu sacré resta jusqu'à la révolution française.

COMMENT ON CONSTRUISIT LE CLOCHER DE SAINT-PAIR

Or, dit une ancienne chronique, dans le temps où Henri I^er^, duc de Normandie, gouvernait glorieusement l'Angleterre, sous le Pontificat de Robert de Brix, évêque de Coutances, un nommé Gautier, homme pieux, était curé de Saint-Pair. Il exhortait souvent ses paroissiens à reconstruire le clocher de l'église, lequel tombait de vétusté.

Un dimanche, il les pressa plus vivement d'entreprendre cette œuvre, ils y consentirent.

Le bon prêtre adressa de ferventes prières à Dieu pour le succès de cette affaire.

La nuit suivante, ne dormant point, car il se préoccupait de l'entreprise avec une certaine inquiétude, il entendit tout à coup une voix du ciel qui lui disait:

« Gautier, commence la tour, sans te préoccuper d'autre chose. »

Que signifie cette voix, se dit-il; vient-elle de Dieu? De grand matin, il se rendit à l'église et supplia le Seigneur avec larmes et gémissements de lui faire connaître clairement sa volonté. Il récita dévotement ses Heures et célébra la Sainte Messe. Avant de se retirer, il confia secrètement le fait à l'un de ses paroissiens les plus religieux, appelé Guillaume Piquelère et à son vicaire nommé Pierre. Ceux-ci lui conseillèrent d'attendre.

« Si cette voix vient de Dieu, dirent-ils, elle se fera entendre de nouveau »

En effet, une autre nuit, dans la même semaine, le prêtre entendit encore distinctement la voix

(1) Mandement de Mgr Germain, évêque de Coutances.

qui lui disait: « Gautier, commence la tour sans te préoccuper d'autre chose.

— Mais où trouverai-je les ressources nécessaires, objecta-t-il?

— Ne crains rien, reprit la voix, il y a dans ton église un trésor plus précieux que l'or et l'argent. »

Le lendemain, Gautier raconta ce second appel à ses deux amis et ceux-ci furent d'avis qu'il en parlât en chaire le dimanche suivant.

Il se rendit à ce conseil. — Il renouvela donc ses instances auprès des paroissiens pour la reconstruction de la tour et leur raconta fidèlement ce qui lui était arrivé. Mais ses paroles furent accueillies avec peu de respect. Il en ressentit un grand déplaisir et, interrompant son discours, il continua la Sainte Messe avec un certain découragement.

Peu de temps après, la même voix se fit entendre à Pierre. Celui-ci n'en parla point et Gautier ne s'en occupa plus davantage.

Pendant la Semaine Sainte, un ange vint réveiller Pierre et lui dit:

« Pierre, pourquoi n'as-tu pas exécuté mes ordres? Sache que tu pèches en ne les accomplissant pas de tout ton pouvoir. Tu vas éprouver un grand dommage dans tes biens. »

Aussitôt il se sentit frappé jusqu'au sang et, peu de temps après, il essuya une perte considérable. Alors, craignant des maux plus fâcheux, le saint jour de Pâques, il exhorta le peuple à ne point différer davantage de se mettre à l'œuvre et fit le récit de tout ce qu'il avait entendu. Un zèle divin s'empara de ses auditeurs, et tous, riches et pauvres, lui promirent généreusement leur concours; ensuite, après avoir entendu la Messe et reçu la sainte Eucharistie, ils se retirèrent pleins de joie.

Bientôt on recueillit les sommes promises, les ouvriers furent appelés pour commencer l'ouvrage et l'on jeta les fondements de la tour.

DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE SAINT GAUD GLOIRE DU SAINT

Or, comme on creusait pour cela du côté de l'Orient, un des ouvriers donna un coup de pic sur un cercueil en pierre et l'entr'ouvrit. Il en sortit aussitôt une fumée odorante comme celle de l'encens, et tellement épaisse que tous les assistants se sentaient pénétrés de ce parfum céleste et ne pouvaient se voir les uns les autres.

Le bruit de cette merveille se répandit promptement dans le bourg et tous ceux qui étaient au marché ou à la cour de justice accoururent. Il y avait ce jour-là grande affluence à Saint-Pair: c'était un jour de foire et l'on faisait la solennité de la translation de saint Benoît (11 juillet 1131).

Guillaume Piquelère regarda le premier dans le tombeau et y mit la main. Il en retira le chef d'un mort qu'il montra aux assistants; il en découlait un liquide brillant comme du vif-argent. Guillaume remit ensuite cette tête vénérable à sa place et, prenant un flambeau, il examina plus attentivement l'intérieur du cercueil.

Il y vit étendu le corps d'un homme ayant encore de la chair et de la peau.

Le vicaire et plusieurs autres notables descendirent après lui dans la fosse; ils constatèrent les mêmes détails. Mais ce qui remplit de consolation toute la multitude, ce fut la découverte d'une tablette de pierre que l'on tira du sépulcre. Maître Robert d'Avranches la lut avec une religieuse émotion; elle portait cette inscription en caractères antiques:

HIC REQUIESCIT BEATUS GAUDUS,
OLIM EPISCOPUS EBROICENSIS.

Ici repose le bienheureux Gaud,
autrefois évêque d'Evreux.

On retrouva de même le corps de saint Aroaste, prêtre contemporain de saint Paterne, avec une semblable marque d'authenticité.

La joie des habitants du pays fut à son comble; tous se rappelèrent ce que leurs pères leur avaient appris des vertus de saint Gaud. Sa mémoire, d'ailleurs, n'avait pas disparu de leurs cœurs; ils venaient enfin de recouvrer ses précieuses reliques, aussi les pèlerinages à son tombeau recommencèrent-ils avec plus de ferveur que jamais.

Dès les premiers jours, le Seigneur confirma ces élans de confiance par l'éclat des miracles. La mère d'un prêtre, nommé Raoul, atteinte de paralysie, ne pouvant se servir de l'une de ses mains, s'approcha du sépulcre de saint Gaud. Il lui sembla que la main du glorieux pontife pressait la sienne; elle se releva parfaitement guérie.

On apporta auprès du tombeau vénéré une femme du Mont Saint-Michel, possédée du démon et tellement furieuse qu'elle se déchirait les membres avec ses dents. Pendant que l'on priait pour elle au milieu d'une foule de malades, elle recouvra subitement la paix et la santé.

Un laboureur, de la paroisse du Tanu, avait reçu un coup de flèche dans le bras et le fer y était resté sans qu'on pût l'en extraire; il fit vœu de venir en pèlerinage au tombeau de saint Gaud, s'il obtenait sa guérison. Quelques instants après, le fer sortit sans effort de la plaie et la blessure se cicatrisa.

Ces faits miraculeux, suivis de beaucoup d'autres, attirèrent de nombreux pèlerins auprès du saint tombeau. La tour de l'église, ainsi commencée (en 1131) par l'ordre des anges, au milieu des prodiges, fut promptement achevée. Ce fut l'œuvre du vertueux Gautier. Elle subsiste encore aujourd'hui.

Lorsque le voyageur, du haut des remparts de Granville, contemple la magnifique baie de Cancale, il aperçoit au sud-est cette vénérable tour se dressant comme un phare. C'est vers elle que les matelots jettent leurs derniers regards en quittant le port, et les pèlerins des régions de Granville, de Coutances et d'Avranches, continuent de la saluer avec amour; c'est que toujours aussi elle abrite le corps sacré de sain Gaud.

CULTE DE SAINT GAUD DANS CES DERNIERS SIÈCLES

Le culte de cet illustre Saint fut en grand honneur pendant plusieurs siècles, comme l'attestent les documents de plusieurs diocèses, notamment ceux des églises de Coutances et d'Evreux. Mais Dieu, voulant préserver les saintes reliques de la fureur des Huguenots, permit que la dévotion des fidèles se refroidît pendant quelque temps.

En 1664, sous le règne de Louis XIV, Eustache de Lesseville, évêque de Coutances, rendit à ce culte son antique célébrité. « Il convoque à Saint-Pair tout son diocèse; il prescrit à toutes les paroisses du doyenné de Bréhal de s'y préparer par un jeûne et par une procession. L'évêque lui-même se rend au lieu du pèleri-

nagé, une semaine à l'avance, pour surveiller en personne les derniers préparatifs. Le jour venu, 10 novembre, il fait enlever la terre qui recouvre la tombe sacrée; il trouva les saintes reliques dans un merveilleux état de conservation et répandant une odeur toute divine, comme il fut aisé de le constater à l'ouverture du sépulcre qui se fit en présence de nombreux témoins et de plusieurs docteurs en médecine.

Le lendemain (11 novembre) vit la grande solennité. Par tous les chemins, les foules arrivent, malgré les difficultés de la saison. Des prêtres en grand nombre, des religieux et plus de vingt mille fidèles sont là, accourus à la voix de leur évêque. C'est au milieu de cette affluence et sous un soleil radieux, que Mgr de Lesseville célèbre le saint sacrifice.

La châsse du Saint fut portée processionnellement par des chanoines de Coutances et d'Evreux. Messire Jacques de Souvré, commandeur de Saint-Jean de Jérusalem, étant alors abbé commendataire du Mont Saint-Michel, le R. P. Arsène Mancel, prieur de l'abbaye, le remplaça; l'abbé de la Lucerne, de l'Ordre de Prémontré, les Franciscains de Coutances et de Granville assistèrent à la solennité.

La dévotion des peuples envers saint Gaud prit un nouvel essor à la suite de cette manifestation. M. de Baudreville, lieutenant des gardes du corps du roi, le baron d'Auxais, le père du célèbre Jésuite Cendret, M. de la Bellière-Rainfray et une infinité d'autres furent alors guéris miraculeusement d'infirmités très graves. M. Boudon, le grand archidiacre d'Evreux, vint à cette époque au tombeau de saint Gaud pour satisfaire sa piété, déclarant avoir recouvré la santé par son intercession.

L'impiété du siècle suivant ne put affaiblir ce religieux mouvement, et même au milieu des horreurs de la Révolution, les habitants de la paroisse de Champrepus osèrent se montrer fidèles à un vœu fait autrefois par leurs pères. Ils traversèrent le pays en procession pour aller honorer le saint Pontife; ils ne furent pas inquiétés. Ce n'est pas le moindre des miracles du saint ermite.

« Le 8 septembre 1853, une nouvelle et magnifique cérémonie réunissait à Saint-Pair, avec un nombreux clergé, une foule immense. Mgr Daniel bénissait une chapelle élevée à saint Gaud par le curé, M. l'abbé Deshogues. »

Le 25 août 1874, la paroisse de Saint-Pair fut le théâtre d'une autre solennité. Elle la devait au dévouement de son curé, M. l'abbé Thébault. Cette fois, une statue du saint pontife, sculptée, par un prêtre de Saint-Sulpice, artiste de grand talent, contenait une partie considérable des restes précieux et servait de reliquaire. Saint Gaud y est admirablement représenté, vêtu des ornements pontificaux, étendu sur un lit de velours enrichi de franges d'or. Pour célébrer cette translation, deux évêques étaient présents, l'évêque de Coutances, Mgr Bravard, et le successeur de saint Gaud sur le siège d'Evreux, Mgr Grolleau.

Ces développements du culte de saint Gaud ont rendu l'église primitive insuffisante; il a fallu la reconstruire presque entièrement. Toutefois, on a maintenu dans son intégrité le vieux sanctuaire renfermant les tombeaux des Saints; car, outre le sépulcre de saint Gaud, cette église contient encore les tombeaux et les restes sacrés de saint Pair (Paterne), évêque d'Avranches, de saint Sénier, son successeur, de saint Scubilion, abbé de Mandane et de saint Aroaste, prêtre.

La première pierre de cette église, tirée des catacombes de Saint-Calixte, à Rome, fut donnée et bénite par N. S. P. le Pape Pie IX; elle fut posée solennellement par S. E. le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, le 5 juillet 1877, en présence de NN. SS. les évêques de Coutances, de Bayeux, d'Evreux et de Gap, et d'une foule immense de pèlerins.

Enfin, le 26 août 1888, eut lieu la consécration de cette nouvelle église. Quarante mille pèlerins, venus de tous les points du diocèse, vinrent contempler ce magnifique spectacle, et rendre leurs hommages au saint vénéré. Trois évêques y étaient présents: Mgr Germain, évêque de Coutances, Mgr Grolleau, évêque d'Evreux et Mgr Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa.

La consécration du nouveau temple fut faite par Mgr Germain; en même temps, deux autels y furent dédiés, l'un à la Sainte Face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par Mgr de la Passardière, l'autre à l'apôtre saint Jude, par Mgr Grolleau.

Le lundi 27, les reliques de saint Gaud furent portées en procession. Saint-Pair vit revivre dans son sein ses gloires antiques. Jamais il n'oubliera la piété et l'enthousiasme qui donnèrent à ces fêtes un caractère de grandeur et de foi, presque unique dans les annales du diocèse de Coutances.

De nombreuses indulgences ont été attachées à la visite de l'église de Saint-Pair par les Souverains Pontifes Alexandre VII et Pie IX. En 1721, le pape Innocent XIII y établit une confrérie en l'honneur de saint Gaud pour la conservation de la foi et le soulagement des trépassés.

Enfin, touché d'une fidélité si constante, le pape Léon XIII, glorieusement régnant, a accordé pour toujours, aux conditions ordinaires, une indulgence plénière à ceux qui, le 26 juillet, les 6, 16 et 25 août, les 8 et 15 septembre, visitent l'église du pèlerinage.

Daigne cet admirable Saint, qui fut un des apôtres de la France, rendre à notre pays sa religion et ses mœurs.

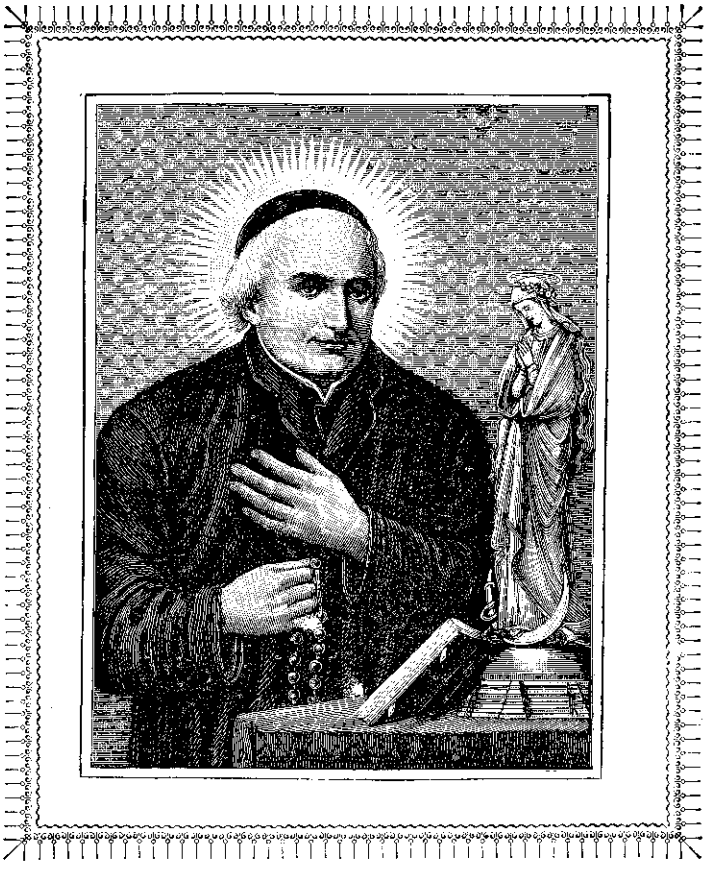
PRIÈRE

O Dieu, qui avez rendu illustre par le don des miracles le bienheureux Gaud, Pontife, faites que nous soyons instruits par les exemples de celui dont nous honorons la mémoire avec un tendre amour, et que sa protection nous délivre de tout mal. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

BIENHEUREUX FRANÇOIS-XAVIER BIANCHI

DES CLERCS RÉGULIERS DE SAINT-PAUL DITS BARNABITES

Fête le 31 janvier.



Portrait authentique du Bienheureux.

PATRIE ET FAMILLE DU BIENHEUREUX
CE QU'IL FAISAIT A L'ENTRÉE DE LA CAVE

Ce fut le 2 décembre 1743 que naquit, à Arpino, dans la Campanie, François-Xavier Bianchi, destiné par Dieu à être l'apôtre de Naples comme saint Philippe de Néri le fut de Rome. Son père, Charles-Antoine Bianchi, était à la tête d'une manufacture de laines, et il s'était acquis par son travail une modeste fortune. Sa mère, Faustine Morelli, se faisait remarquer par une ardente et infatigable charité envers le prochain. Chaque jour, elle parcourait la ville à la recherche des misères pour les soulager, visitant les pauvres honteux, les malheureux et les malades, distribuant partout remèdes et consolations. C'était trop peu pour son zèle : elle fit de sa maison une sorte d'hospice, où seize lits étaient toujours à la disposition des malades pauvres qu'elle soignait elle-même. Elle distribuait du pain en grande quantité aux indigents ; et comme ses enfants la regardaient faire, étonnés : « Ne craignez rien, leur disait-elle, Dieu ne nous en laissera jamais manquer. »

Ces exemples de foi et de charité portèrent leurs fruits dans l'âme du jeune François-Xavier. A l'âge de trois ans, il fuyait avec horreur les amusements ordinaires de l'enfance, aimant, au contraire, à se tenir à l'écart ou dans la compagnie de ses parents. On l'envoyait à l'école. Un jour qu'il tardait à rentrer, les domestiques se mirent à sa recherche ; après une course infructueuse, étant revenus dans la cour, ils l'aperçurent à l'entrée de la cave en train de se donner la discipline avec une corde qui lui servait de ceinture. Etonnés, ils n'osèrent l'interrompre : mais à partir de ce jour, pris d'une certaine vénération pour une vertu si précoce, ils le surveillèrent de près, et ils l'observèrent souvent se flagellant ainsi avec une corde de plus en plus grosse.

L'enfant reçut le sacrement de Confirmation à l'âge de cinq ans.

VOCATION — PREMIERS SIGNES DE SAINTETÉ

Les Clercs réguliers de saint Paul ou Barnabites s'étaient établis, depuis 1627, à Arpino; François-Xavier, après avoir reçu d'un bon prêtre les premières leçons de latin, leur fut confié, et il étudia, dans leur collège, la philosophie et les mathématiques. Ses progrès furent rapides dans la science comme dans la ferveur. Aussi l'évêque de Sora n'hésita point à lui donner la tonsure malgré son jeune âge et, à quinze ans, François-Xavier entrait au Séminaire de Noles. Il eut le bonheur, à cette époque, de conférer avec saint Alphonse de Liguori, alors simple missionnaire et supérieur de la Congrégation du Saint Rédempteur, qui vint prêcher une mission à Noles en novembre 1759.

Déjà le jeune homme avait manifesté l'intention de se consacrer plus intimement au service de Dieu. Ses parents, effrayés, n'épargnèrent rien pour le faire changer d'avis; ils finirent par l'envoyer à Naples étudier le droit, dans l'espoir de le détourner de la vie religieuse. Comment raconter ce qu'il souffrit dans cette ville, au milieu de compagnons dissipés qui auraient voulu l'entraîner au jeu? Mais sa vocation ne fit que s'affermir au milieu des épreuves et, ayant enfin obtenu le consentement de ses parents, il demanda à être admis dans la Congrégation des Barnabites. Avant de quitter sa famille, il demanda humblement pardon à son père, à sa mère, à ses frères et sœurs, et voulut leur baiser les pieds à tous. Le 25 novembre 1762, il arrivait à Rome et, quelques jours après, il entrait au noviciat de Zagarolo. Il s'y montra le modèle de toutes les vertus.

Après avoir étudié la philosophie à Macerata, dans les Marches, et la théologie à Rome, il reçut à Naples les premiers Ordres sacrés, puis le sacerdoce le 25 janvier 1767. Il devint alors successivement professeur de rhétorique au collège d'Arpino, puis professeur de philosophie à Naples.

A cette époque de sa vie se place un fait remarquable qui est comme un trait de lumière par lequel Dieu voulait montrer au monde la sainteté future de cette âme d'élite. Au mois de septembre 1771, les étudiants se trouvaient avec quelques Pères à la campagne. Le Bienheureux était resté seul en ville avec un novice : ils récitaient ensemble l'office divin, quand le P. Bianchi s'arrête : « Mettons-nous à genoux, dit-il, et récitons un *De profundis*, car, en ce moment, un novice, le Fr. Castelli, expire à Sainte-Anastasie. »

En effet, on apprit plus tard que ce religieux était mort à l'heure même où le Bienheureux avait parlé.

Malgré l'ardeur et le zèle qu'il mettait à étudier et à enseigner les sciences humaines, il ne trouvait pourtant pas l'écueil de l'aridité et de la froideur spirituelle. Mais, fidèle à voir sans cesse Dieu en toutes choses, il ne laissait pas de soupirer après une communication plus libre avec lui.

Les Barnabites possédaient le collège napolitain de Portanuova; le gouvernement ne permettait pas d'y nommer un supérieur qui ne fût pas du pays. De là, d'inextricables difficultés. Le général résolut d'y placer notre Bienheureux qui, étant du royaume de Naples, satisfaisait à toutes les exigences du pouvoir civil. Il agit avec tant de prudence et de fermeté que peu à peu toutes les difficultés s'aplanirent.

SES RAPPORTS AVEC SAINTE MARIE-FRANÇOISE DES CINQ PLAIES

Quand le bienheureux vint à Naples, la ville entière avait déjà les yeux fixés sur une humble Tertiaire qui, dans sa demeure, menait une vie toute remplie de merveilles. Ces deux âmes, mises en contact par la Providence, vont s'entraîner mutuellement aux plus hauts sommets de la charité. Françoise vénérait le serviteur de Dieu. Elle disait, en le comparant à l'apôtre de Rome : Il y a deux Philippe, un noir et un blanc (jeu de mots sur les noms Néri et Bianchi). Elle gardait soigneusement la chaise qui servait à François dans ses visites, la recouvrait d'un drap blanc et ne permettait pas à aucun autre de s'y asseoir : « Voici que le P. Bianchi sort de Portanuova, disait-elle à sa compagne, préparez la chaise. » Puis : « Regardez au balcon, le Père entre dans la rue. » Et l'événement était toujours conforme aux paroles. Elle lui promit de lui obtenir, dès qu'elle serait en paradis, toutes les grâces spirituelles qu'il demanderait, et de lui annoncer trois jours à l'avance le moment où il mourrait. Le récit des merveilles dont furent favorisées ces deux âmes pendant ces quatorze années remplirait plus d'un volume. Elles avaient toutes deux l'intuition de l'avenir, et y lisaient d'avance tous les événements importants; elles se comprenaient à distance et se parlaient, ou bien confiaient à leur ange gardien le soin de se faire parvenir leurs missives. Un fait merveilleux, appuyé sur des témoignages irrécusables, se renouvela plusieurs fois vers l'année 1783. Sœur Marie-Françoise ne pouvait communier à son gré; le prêtre qui, d'ordinaire, célébrait dans son oratoire, était malade. Or, il arrivait que le P. Bianchi, étant à l'autel dans son église de Portanuova, trouvait, après la Consécration, le précieux Sang plus ou moins diminué dans le calice, ou bien la parcelle d'hostie qu'on y laisse tomber disparue. Au commencement, il ne pouvait en croire ses yeux; mais il eut bientôt l'explication du prodige, car la Sainte lui dit un jour : « Père Bianchi, ce matin, j'ai été communiée par le ministère des anges, et ainsi j'ai participé à votre sacrifice. » Et en même temps, elle lui donna des preuves de la vérité du fait. Un autre jour, il trouva encore la quantité de vin consacré diminuée de moitié, et il en demeura tout inquiet. Le soir, dès que la Sainte l'aperçut : « Mon Père, lui dit-elle, ce matin, sans l'archange saint Raphaël qui m'a averti de laisser de quoi achever le Saint Sacrifice, j'aurais vidé le calice. Vous vous inquiétez sans raison. » Depuis lors, le Bienheureux se décida à augmenter un peu la quantité de vin nécessaire à la messe « car, disait-il, nous sommes deux à y puiser. »

Au cours du procès de béatification de Marie-Françoise, le P. Bianchi affirma avec serment la vérité de ces faits merveilleux. Cependant, il était peu porté à ajouter foi aux prodiges, si bien que la Sainte lui donnait parfois le surnom de *sceptique*.

LA SCIENCE MARCHAIT DE PAIR AVEC LA SAINTETÉ

Le P. Bianchi jouissait d'une haute réputation de science; aussi venait-on le consulter sur toutes sortes de questions; on se plaisait à jouir de sa conversation qu'il savait toujours ramener à Dieu. Il fut nommé membre de l'Académie des

sciences et des lettres de Naples, et aussi de l'Académie ecclésiastique, très florissantes à cette époque. Trois fois il fut confirmé dans sa charge de supérieur du collège de Portanuova. Le général le choisit comme secrétaire dans sa visite des maisons de l'Institut.

Un jour, ils s'égarèrent, et la nuit les surprit au milieu des bois et des rochers; la voiture qui les portait fut précipitée dans une fosse profonde. Le P. Bianchi, dans cette extrémité, eut recours à Sœur Marie-Françoise, et ils parvinrent, non sans peine, à se tirer d'embarras. Mais le cocher avait disparu, et les ténèbres ne permettaient pas de lui porter secours. Tout à coup se présente un jeune homme à cheval, portant une lanterne allumée. Il descend, passe une corde sous la voiture et la relève seul avec une facilité surprenante. Ni les hommes, ni les chevaux n'avaient souffert. Puis il leur dit : « Suivez-moi ! » et les conduisit à une auberge. Après les avoir confiés aux soins de plusieurs missionnaires qui se disposaient à partir, il disparut. Quand il fut de retour à Naples, Marie-Françoise lui assura que Dieu avait envoyé l'archange Raphaël pour les tirer de ce mauvais pas. Le Saint ne cessa depuis de recommander la dévotion à ce guide des voyageurs.

Au chapitre triennal, il fut maintenu dans sa charge, malgré ses désirs de solitude et d'union à Dieu. Il avait de plus en plus soif de vie contemplative, et suppliait Dieu de lui en donner les moyens. Le dimanche de la Sainte Trinité 1787, il entendit une voix intérieure lui dire : *Prépare ton cœur à monter toujours. Je serai ton incommensurable récompense*, et il reçut des lumières extraordinaires.

LA VRAIE SCIENCE

Un jour, le médecin Pierre Magne, très versé dans les lettres et la philosophie, lui en parlait avec enthousiasme. Le Bienheureux lui dit : « Quand j'étais jeune je me suis passionné comme vous pour ces sortes de connaissances, et j'ai prié Dieu de venir m'aider à y faire des progrès, afin de pouvoir être utile à ma Congrégation. Et comme je faisais cette prière, je me sentis environné d'une grande lumière, et les vérités des sciences humaines, même de celles que je n'avais jamais étudiées, me furent manifestées par une connaissance infuse, comme autrefois à Salomon. Ces splendeurs durèrent vingt-quatre heures; puis, comme si le voile était retombé, je redevins ignorant comme auparavant, tandis qu'une voix me disait au cœur : *Voilà la sagesse humaine. A quoi sert-elle? Etudie-moi, étudie mon amour.* Ainsi parla François, emporté par l'ardeur de sa charité. Puis, tout confus de s'être livré, il s'enfuit et se mit à pleurer.

SA JOURNÉE — MIRACLE DE LA PLUIE

Le Bienheureux, une fois retiré dans sa cellule, n'admettait aucune visite, et n'en sortait que par obéissance. Le matin, après avoir dit la messe de très bonne heure et récité l'office au chœur, il méditait et priait pendant trois heures et rien ne pouvait parvenir à le distraire. Ses études spirituelles n'étaient interrompues que par les repas; il avait dès l'abord choisi sa place au bout du réfectoire, parmi les Frères convers, et le supérieur avait dû l'inviter à monter plus haut, ce qu'il exécutait du reste avec une grande simplicité. Après avoir chanté les vêpres avec les religieux, il sortait pour aller adorer le Saint-Sacrement dans l'église où se faisait l'exercice des Quarante-Heures. Le soir, il continuait à entretenir son Dieu dans la chapelle du collège, jusque bien avant dans la nuit. Rentré dans sa chambre, vrai sanctuaire de la pauvreté, il lui arrivait souvent de prendre son repos sur la terre nue.

Ce recueillement assidu, loin d'être un obstacle à son zèle, ne faisait que le stimuler. Il guidait une foule d'âmes dans les sentiers de la perfection, et ses lettres de direction forment un recueil précieux. Il savait aussi, chaque fois que la charité le demandait, quitter sa retraite, et Dieu récompensait par des prodiges son zèle parfois héroïque. Un jour entre autres, qu'il avait à visiter le couvent de Sainte-Marie-Madeleine, il faisait un temps affreux. Celui qui devait le conduire, Vincent Parlati, qu'il aimait beaucoup, lui représenta combien il serait insensé de s'aventurer par une pareille bourrasque. Le Saint persiste à vouloir partir, et le conducteur remarque avec stupéfaction que la pluie tombe autour de la voiture et la laisse parfaitement à sec.

FRANÇOIS SE LIVRE TOUT ENTIER A L'APOSTOLAT FAVEURS MERVEILLEUSES

Cette vie cachée de douze ans avait merveilleusement préparé notre Saint. Dieu va maintenant le donner davantage en spectacle au monde et lui envoyer une foule d'âmes. Le jour de la Pentecôte, pendant qu'il priait dans l'église des Dominicains, au milieu d'une fervente et sublime contemplation, il sentit comme une flèche très aiguë lui transpercer le cœur; il poussa un cri et tomba évanoui sur le pavé : blessure d'amour, bienfait céleste semblable à celui qui fut accordé à saint Philippe de Néri dans les catacombes de Rome. « Père, lui dit-on quelque temps après, enseignez-nous donc le moyen d'acquérir un peu de ce saint amour? — J'ai toujours prié le Seigneur d'imprimer en mon cœur sa Passion, comme il l'imprima autrefois sur le voile de Véronique. Faites de même, et le Seigneur vous exaucera. » Et il tomba en extase. Puis il ajouta en soupirant : « Ah ! que m'avez-vous fait dire ! Dieu vous le pardonne ! » A partir de ce moment, chaque fois qu'on parlait devant lui de l'amour de Dieu, ou quand il était en adoration devant le Saint-Sacrement, son cœur battait avec une telle force dans sa poitrine, que tout son corps en était secoué. S'il bénissait ou donnait l'absolution, tous ses membres s'agitaient, l'ardeur de sa charité passait de son cœur dans celui des pénitents, et les disposait à tous les sacrifices, en même temps qu'elle versait en eux une jubilation ineffable. La seule vue d'une image pieuse ou le seul nom de Trinité, de Jésus, Marie, la Croix, la Crèche, suffisait pour susciter ces battements extraordinaires de son cœur. Son visage devenait alors rayonnant, ses yeux brillaient d'un éclat tout céleste et son corps tout entier paraissait environné de lumière. Mais son intelligence surtout recevait les illuminations divines. « Oh! disait-il à un de ses fils spirituels, si tu savais combien est beau le don de la contemplation, comme tu le demanderais à Dieu! Je ne puis l'expliquer; quiconque ne le possède pas ne saurait s'en faire une idée. » « Croyez, disait-il souvent, croyez sans vous inquiéter du reste, avec une parfaite soumission du jugement, et Dieu vous accordera en récompense ce don précieux. »

A la fin des Quarante-Heures, dans l'église de Sainte-Marie in Cosmedin, François suivait le Saint-Sacrement avec le clergé. A un moment donné, il se mit à marcher en l'air, à une hauteur de plusieurs centimètres. « Père, lui dit

ensuite quelqu'un, ce soir, à la procession, que faisiez-vous donc? Vous ne marchiez pas. » Et lui, tout confus et décontenancé : « Mais..... je faisais comme les autres. »

Dieu lui accorda, avec le don des miracles, l'esprit de prophétie et la connaissance des consciences, et il s'en servit souvent pour réconforter ceux que décourageaient le spectacle des calamités ou les épreuves intérieures. Il prophétisait l'avenir ou la vocation des enfants qu'on lui présentait, répondait à la pensée secrète qu'on n'exprimait pas et voyait dans l'intérieur de ceux qui s'adressaient à lui plus clairement qu'eux-mêmes. Parfois, ses pénitents, pour en faire l'expérience, usaient de dissimulation à son égard. Le Saint les en reprenait sévèrement et leur indiquait ce qu'ils avaient voulu cacher. On apprit de sa bouche même qu'ordinairement il savait par inspiration s'il devait absoudre ou non, et que difficilement on échappait à son regard scrutateur. De fait, il dit un jour à un inconnu, sans que celui-ci lui eût même adressé la parole : « Va te confesser, car tu exhales une odeur nauséabonde de péché, » indiquant par là même de quel péché il s'agissait.

Il avait annoncé longtemps à l'avance, comme châtiments de Dieu, les tremblements de terre qui désolèrent Naples et les Calabres et les éruptions du Vésuve qui suivirent. Le 22 novembre 1804, le Bienheureux se trouvait au couvent de la Visitation, à Torre del Greco, et déjà l'on voyait accourir le torrent enflammé. Les religieuses avaient fait emporter le mobilier; mais le Bienheureux, toujours paisible, les rassura en leur disant : « Placez sur votre toit l'image de Sœur Marie-Françoise, et vous n'éprouverez aucun dommage. » En effet, la maison fut épargnée. Le Bienheureux, dont l'humilité s'alarmait à la vue de tous ceux qu'attiraient sa réputation et ses miracles, les mettait ainsi volontiers sur le compte de sainte Marie-Françoise.

L'année suivante, nouvelle éruption plus violente encore. On vit alors un spectacle merveilleux; le Bienheureux, déjà affligé d'un cruel mal de jambes, trouva assez d'énergie pour s'avancer à la rencontre des vagues de feu; arrivé à peu de distance, il se mit à genoux avec ceux qui le soutenaient, récita les litanies de la Sainte Vierge, fit un grand signe de Croix sur la lave bouillonnante, qui se replia sur elle-même et se durcit instantanément, formant une sorte de mur énorme qui se voit encore aujourd'hui.

Il prédit aussi l'échec des troupes royales contre les armées françaises, le transfert du roi Joseph Bonaparte du trône de Naples à celui de Madrid, la résistance de l'Espagne contre les aigles impériales, la chute de Napoléon, le retour de Pie VII au Vatican.

SA MÉTHODE DE DIRECTION

Le bienheureux Bianchi était surtout recherché par les âmes d'élite, et plusieurs de ceux qui furent formés à son école ont déjà le titre de Vénérables. Nouveau François de Sales, il voulait conduire les âmes à Dieu par la douceur, la simplicité suave et surtout l'amour courageux. « L'amour de Dieu, disait-il, voilà le résumé de la perfection; la voie royale du paradis est celle d'un amour qui reste fort au milieu de la souffrance. Il faut multiplier les actes d'amour, afin d'en contracter l'habitude. » Il retenait volontiers les pénitences corporelles, surtout quand Dieu agissait de son côté : « Quand Dieu, disait-il, éprouve une âme, il ne faut pas être deux à frapper en même temps. » Il savait pourtant user d'énergie, et ne pouvait supporter la tiédeur au service de Dieu; quand il rencontrait des âmes vraiment généreuses, il les poussait au sacrifice, et leur obéissance opérait des miracles. Sœur Marianna, supérieure du couvent de Sainte-Madeleine, était mourante; le Saint lui envoie sa bénédiction et lui ordonne de vivre encore quelque temps; la religieuse s'y résigne. Quelques mois après, nouveau message ainsi conçu : « Le P. Bianchi vous permet d'aller jouir de Dieu. » La sainte fille, toute joyeuse, se prépare en silence. Soudain elle s'écrie : « Dieu soit béni! » et quelques heures après elle va recevoir sa couronne.

Le Bienheureux ne craignait pas, pour exercer à l'humilité ses disciples fidèles, de les envoyer par la ville avec sa burette d'huile à la main acheter pour un ou deux sous la petite provision dont il avait besoin pour la soirée. Leur condition sociale lui importait peu, mais il voulait la bonne volonté. Quant à ceux dont les âmes étaient troublées, il leur faisait faire avec lui une méditation sur le bonheur du ciel. Lorsqu'on ne pouvait l'approcher ni lui parler, il suffisait de le regarder, de l'apercevoir de loin par la porte entrebâillée, ou même de s'appuyer à sa porte fermée. C'était le cas surtout dans les tentations contre la sainte vertu. Il suffisait de penser à lui, de tourner les regards du côté de son couvent, pour se sentir fortifié, et lui-même conseillait ce moyen.

MARTYRE DE DOUZE ANNÉES — MORT

Son zèle pour les âmes lui faisait envier le sort des missionnaires martyrs. « J'ai souvent désiré être cardinal, disait-il à quelqu'un dans l'intimité, Dieu ne l'a pas voulu. — Mais, Père, vous avez refusé l'épiscopat, comment pouvez-vous souhaiter la pourpre? — Oh! je parle d'une autre pourpre! » Dieu voulait de lui des souffrances plus prolongées. Les maladies les plus aiguës vinrent fondre à la fois sur son corps déjà, du reste, à l'épreuve de toutes les macérations. Il souffrait beaucoup de la tête; sa poitrine était oppressée; son estomac affaibli supportait à peine un peu de nourriture; mais surtout, il avait les jambes et les pieds enflés d'une façon effrayante. Deux plaies très larges avaient pénétré jusqu'à l'os et l'avaient mis à nu. Il ressentait d'horribles douleurs et des spasmes fréquents. « Mes jambes ne sont plus que d'épines et de feu,» disait-il lui-même. Mais il ajoutait : « Ces plaies, ce sont les *miséricordes* de Dieu. Brûlez, coupez, Seigneur, ne m'épargnez pas. Augmentez mes souffrances, pourvu que vous augmentiez aussi mon courage. Si je pouvais sauter de joie, je le ferais, car je le sens, ce feu qui dévore mes jambes me vient de mon Dieu! » Et le matin, il se faisait transporter à l'autel, retrouvait la force de dire la messe, et retombait ensuite épuisé. « Je puis tout supporter, disait-il. Mais être privé de la messe, oh! Dieu veuille m'en préserver! » Dans cet état il recevait sans relâche tous ceux qui venaient à lui, ne refusant personne, retardant au prix de cruelles tortures les pansements nécessaires, toujours souriant.

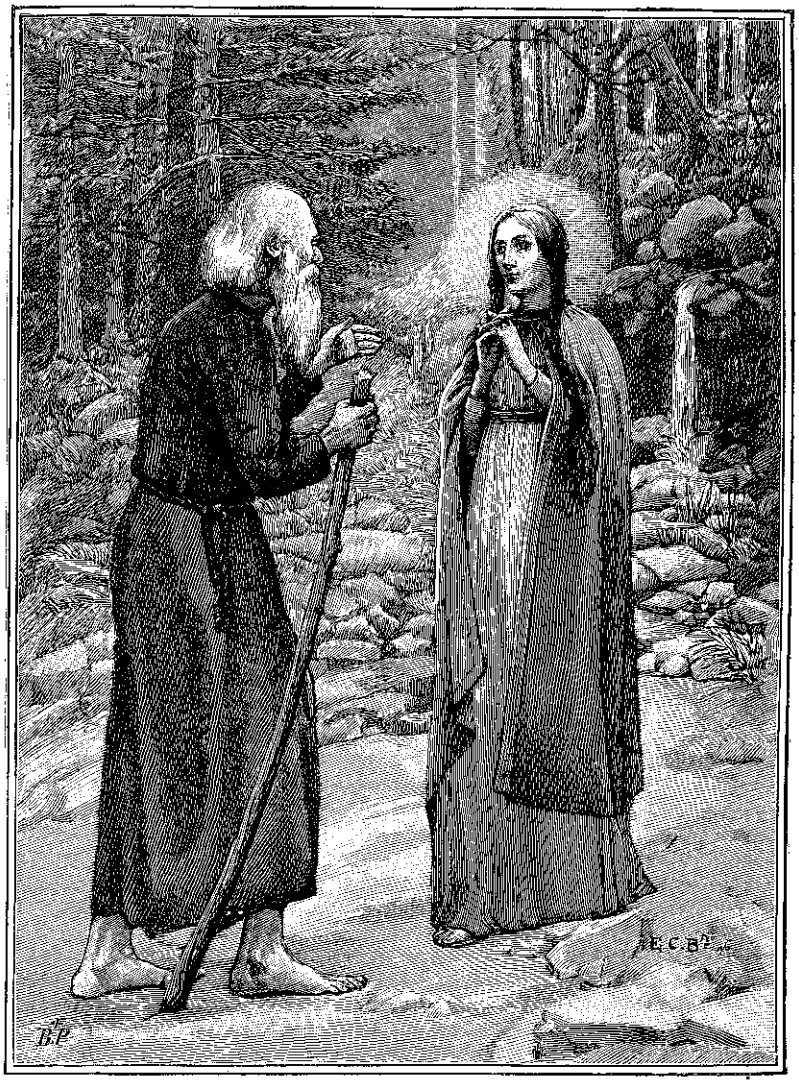
On lui demandait comment, au milieu de ces visites incessantes, il trouvait le temps de songer à lui-même : « J'ai la nuit, répondait-il; la nuit je paye toutes mes dettes. » Enfin sainte Marie-Françoise lui annonça sa prochaine délivrance, et le mercredi 31 janvier, après avoir fait avancer à dessein l'heure fixée pour sa communion, il expira dans d'admirables sentiments de piété.

Léon XIII l'a béatifié en 1892.

SAINTE ULPHE ET SAINT DOMICE

SOLITAIRES AU DIOCÈSE D'AMIENS (VIII[e] SIÈCLE)

Fêtes le 31 janvier et le 23 octobre.



Sainte Ulphe rencontre saint Domice.

MÉPRIS DU MONDE ET VOCATION

Ulphe naquit vers le commencement du VIII[e] siècle, dans un château situé sur les confins du Vermandois et du Soissonnais. Issue d'une famille noble, elle avait reçu du ciel tous les avantages de la nature : richesses, beauté des traits, vivacité de l'intelligence, délicatesse des sentiments. Mais tous ces dons étaient de beaucoup surpassés par les grâces dont le Seigneur avait doté son âme. « Ornée et proveue de toutes vertus, dit un ancien chroniqueur, et mêmement de belle contenance décorée: son parler estoit gracieux et plaisant aux escoutants, et qui plus est, elle aymoit Dieu souverainement (1). »

Dès sa première enfance, son bonheur était d'aller fréquemment à l'église voisine, où elle

(1) La légende de sainte Ulphe, publiée par A. Janvier.

restait de longues heures, se consumant en incessantes prières. Elle offrait sa virginité à celui dont elle ambitionnait avant tout d'être l'épouse.

Lorsque vint l'âge de l'établir, ses parents ne négligèrent rien pour lui assurer un brillant avenir. Mais aux nombreux partis qui se présentaient, Ulphe opposait une invariable réponse. Elle s'était promise à Jésus-Christ. Lui seul devait être l'Epoux de son cœur. Plus elle résistait aux sollicitations du siècle, plus devenaient pressantes les instances des gentilshommes de la contrée. Plusieurs même finirent par s'irriter et en vinrent aux menaces. On la vit alors, pour mettre un terme à toutes les obsessions, simuler la folie et paraître en public avec des vêtements sordides, le visage souillé, les yeux hagards et la chevelure en désordre.

Cet acte ne devait point lui suffire. Elle résolut de remporter sur le monde une victoire décisive.

Elle quitta un jour la maison paternelle et s'enfuit à travers champs, allant devant elle, en s'abandonnant en toutes sortes de choses à la conduite de la Providence. Ulphe devait être admirablement récompensée de son absolue confiance.

LE CIEL LUI CHOISIT UNE SOLITUDE

Elle arriva, après avoir marché longtemps, sur les bords de la Noye, non loin d'Amiens, dans un lieu désert où fut bâti depuis le couvent du Paraclet. Une petite fontaine lui fournit de quoi étancher sa soif. Elle s'arrêta au bord de la source pour se reposer un peu, et bientôt, elle s'endormit.

La Providence allait lui dévoiler ses desseins et pourvoir à tous ses besoins. Elle eut une vision pendant son sommeil.

Une femme d'une rare beauté parut à ses yeux au milieu d'une lumière éblouissante. Elle tenait entre ses bras un enfant au visage merveilleux. Un grand nombre de vierges l'accompagnaient. « Ulphe, lui dit la Reine du ciel, parce que tu as choisi mon Fils pour ton Epoux en cette vie, tes noces dureront avec lui toute l'éternité. Mais sache que nul ne peut régner dans sa gloire, s'il n'a triomphé de l'enfer. Tu auras donc beaucoup à combattre en ce monde. Demeure en ce lieu et efforce-toi de croître dans l'amour de Jésus-Christ. Après ta mort vivront ici de pieuses vierges qui suivront tes exemples et se sanctifieront dans la pratique des plus hautes vertus. » « Icelles parolles finées, dit le chroniqueur déjà cité, ladicte femme avec ses vierges qui chantoient moult mélodieusement se départit et s'en retourna aux saincts cieulx dont elle estoit descendue. »

Ulphe, toute désolée de ne plus voir la Mère de Dieu, sortit de son sommeil. « O Mère, s'écria-t-elle, pourquoi me laissez-vous ici, seule, égarée et sans secours? Comment pourrai-je, sans aucun appui, résister à ces attaques du démon que vous m'avez prédites! Si vous daignez m'aider, douce Reine, Mère de mon Dieu, je combattrai sans crainte. » Et la pieuse vierge poursuivait sa prière, attendant tout de Dieu et de sa Très Sainte Mère.

LE CIEL LUI DONNE UN PROTECTEUR

Elle priait encore qu'un saint vieillard nommé Domice vint à passer en ce désert. Domice était diacre, quelques auteurs le disent chanoine, il avait jadis exercé son office à l'église de Notre-Dame, alors la cathédrale et maintenant Saint-Acheul. Il s'était retiré dans un ermitage (aujourd'hui Boves), où s'élève une chapelle bâtie sous son vocable. Il se rendait chaque nuit aux Matines de l'église de Notre-Dame et rapportait de la ville sa maigre nourriture que les prêtres lui donnaient en aumône. Pour se rendre à sa retraite, il devait passer à un jet de flèche de la fontaine près de laquelle se trouvait sainte Ulphe.

Une voix mystérieuse avertit la vierge : « Ulphe, lui dit la voix, lève-toi et va au-devant de ton Père. » Dieu lui montrait que le saint vieillard, très avancé dans les voies divines, devait la protéger et la diriger de ses conseils. Ulphe vit, en effet, le pieux solitaire qui descendait la colline voisine. Son visage respirait une douce sérénité, sa barbe et sa chevelure étaient blanches comme neige, il s'appuyait sur un bâton, comme le font les vieillards.

Ulphe vint aussitôt à sa rencontre, lui fit connaître les desseins de Dieu et lui expliqua longuement comment le Seigneur lui avait recommandé de suivre ses avis et de lui obéir en toutes choses.

Surpris d'abord de la présence d'une femme en ce désert, et craignant quelque artifice du démon, le serviteur de Dieu eut recours à la prière. « Demain, dit-il, je vous donnerai réponse quand je reviendrai de l'église d'Amiens où je me rends chaque jour. »

Domice regagna son ermitage et se mit en oraison. Pendant son sommeil, un ange — l'ange gardien de sainte Ulphe — vint confirmer la vérité des paroles de la pieuse vierge, et lui intima l'ordre de la part du Seigneur de pourvoir à sa nourriture et de la diriger dans les voies de la sainteté. Le vieillard revint en toute hâte vers la servante de Dieu et, lui donnant à manger de ses provisions, il commença à l'entretenir des choses d'en haut.

La nuit venue, Domice se rendit aux Matines de Notre-Dame suivant sa coutume. Ulphe y vint également.

LE CIEL LUI FAIT DONNER LA CONSÉCRATION DES VIERGES

Quel ne fut pas l'étonnement du pieux solitaire! Les cloches sonnaient comme pour une fête solennelle. On chantait l'office du commun des Vierges, et l'évêque — c'était alors Chrétien (1), homme de haute vertu — présidait en personne. Domice apprit bientôt de la bouche d'un clerc que cette solennité, que rien ne motivait dans la liturgie, avait été prescrite par l'évêque « attendant d'avoir vision de quelque chose divine. » Le vieillard, pressentant une intervention céleste, voulut en savoir davantage.

Les Matines terminées, l'évêque s'était retiré dans sa chapelle particulière et s'était mis en oraison. L'ermite vint l'attendre à la porte et demeura là de longues heures. Lorsque, au point du jour, le pontife sortit enfin de son recueillement, il aperçut le solitaire, et tout heureux de cette rencontre providentielle, il vint à lui précisément pour lui annoncer ce que celui-ci désirait tant savoir. Il lui fit part de la peine dont son cœur était affligé depuis longtemps. Jamais à lui, évêque, aucune vierge ne s'était présentée pour demander le voile. Peut-être était-ce à

(1) L'évêque Chrétien est placé dans le catalogue des évêques d'Amiens entre les évêques Dominique et Raimbert. Or, le pape Zacharie fait mention de ce dernier dans une lettre adressée, en 748, à saint Boniface de Mayence.

cause de ses péchés, aussi avait-il souvent supplié le Seigneur d'y pourvoir. Enfin sa prière allait être exaucée. La veille, il avait vu en songe une vierge pauvrement vêtue, le visage amaigri par les veilles et les macérations. Elle lui avait tenu ce langage que le chroniqueur traduit ainsi : « Evesque, soies rejouyés de cœur et ne vous tourbles plus et ostez de vostre cœur tout annuyt, car demain vous me bénirés et consacrés en l'estat virginal, car je suis commise et envoie par Dieu nostre Créateur par de cha pour estre nourrie et enseignée par le bon Domice, et beniste et sacrée par vous et vostre autorité, et pour ce que c'est la voulonte de Dieu ne diffère point à demain. » Et, ajouta l'évêque à son récit, j'espère que mon désir va être accompli aujourd'hui même. C'est pour cette raison que j'ai fait célébrer l'office des Vierges.

Domice n'eut pas de peine à comprendre que la vierge vue en songe était celle que le Seigneur avait confiée à ses soins. Au moment où il conduisait le pontife au lieu où priait la servante de Dieu abîmée dans son recueillement, une dame de condition vint inopinément offrir à l'évêque un voile et un anneau d'or, pour être employés à la consécration d'une vierge.

« Soyez bénie, dit l'évêque à sainte Ulphe, dès qu'il l'aperçut, soyez la bienvenue, fille aimée de Dieu. Vous êtes bien celle que Dieu m'a montrée pendant mon sommeil. Par vous va se réaliser l'ardent désir de mes vieux ans. Je pourrai donc, avant de mourir, bénir et consacrer une vierge, et après vous, je l'espère, d'autres viendront pour vivre en toute chasteté et virginité, suivant votre exemple, et seront ainsi arrachées aux séductions du monde. »

Chrétien l'interrogea sur son âge. Elle avait alors vingt-huit ans. Devant ses réponses pleines d'une sagesse extraordinaire, il n'eut plus d'hésitation. Il proposa de lui donner le jour même le voile des vierges et de la consacrer au Seigneur. Ulphe, prosternée à ses genoux, versait des larmes abondantes. Elle s'en remettait en toutes choses au saint ermite Domice à qui Dieu l'avait confiée, et au pontife son évêque et Père en Dieu.

Sans retard les cloches sonnèrent comme pour une fête. On convoqua le peuple, on orna l'église. Ulphe se confessa à l'évêque et « déclaira toute sa conscience affin que très dignement elle poeult recevoir le beau don de consécration et mieulx plaire à Dieu. »

Bientôt, le pontife parut à l'autel, revêtu des ornements sacrés. Il imposa le voile à la pieuse vierge et la bénit solennellement. Elle était toute rayonnante de joie et comme absorbée en Dieu. Chrétien lui mit au doigt l'anneau d'or, pendant que le chœur chantait : *Annulo suo subarrhavil me Dominus meus Jesus-Christus.* (1). Il fallait lui imposer la couronne, suivant les paroles de l'antienne : *Et tanquam sponsam me corona sua decoravit* (2). L'évêque déchira un fragment de sa propre ceinture et en entoura son front, comme d'une bandelette précieuse. Ulphe communia avec une ferveur qui saisit toute l'assistance. Emu jusqu'aux larmes, le pontife confia l'heureuse consacrée au saint vieillard à qui le ciel l'avait envoyée, les recommandant l'un et l'autre à la charité de son peuple.

(1) Jésus-Christ, mon Maître, m'a donné son anneau en gage.

(2) Il m'a donné sa couronne comme à son épouse.

UN FESTIN COMME ON EN VOIT PEU

Chrétien s'était retiré, accompagné de ses prêtres qu'il avait conviés ce jour-là à partager son repas. Ulphe, demeurée seule au pied de l'autel, fut bien vite entourée par une foule avide de l'approcher et de lui donner les marques de sa vénération. C'était à qui lui offrirait l'hospitalité pour lui donner la nourriture dont elle devait avoir besoin. A toutes les instances, Ulphe répondait qu'étant soumise à l'évêque et à Domice le solitaire, elle ne pouvait rien faire de son propre gré. Ne voulant point se priver de l'honneur de partager leur repas avec elle, tous, riches et pauvres, convinrent de recourir à un expédient, bien digne de la simplicité des anciens âges. Ils firent apporter dans le lieu saint lui-même les provisions nécessaires. Et là, sous le regard de Dieu, s'improvisa un banquet, où tout respirait la joie naïve et la plus touchante édification. Tous venaient considérer ce spectacle et s'en retournaient émerveillés de la modestie et des vertus de sainte Ulphe.

PROGRÈS DANS LA SAINTETÉ — PRODIGES
LE MIRACLE DES GRENOUILLES

Ulphe se retira dans son ermitage où l'évêque Chrétien lui fit bâtir une petite cellule. Elle y reçut avec une grande docilité les leçons et les conseils de saint Domice, le protecteur et le guide que le ciel lui avait donné. Chaque jour on pouvait voir les deux solitaires se rendre ensemble aux offices de Notre-Dame. Chacun, sur leur passage, s'édifiait à les voir marcher dans un silence recueilli, ou s'entretenant des choses de Dieu. Les paysans s'inclinaient respectueusement devant eux, considérant leur présence comme une bénédiction pour la contrée. Ulphe ne tarda pas à faire les plus grands progrès dans les voies divines. Aussi le Seigneur la favorisa-t-il du don des miracles. Le plus célèbre est le miracle des grenouilles.

Une nuit, elle ne s'éveilla point pour aller aux Matines. Les coassements des grenouilles très nombreuses dans les marécages des alentours l'ayant troublée dans son sommeil, elle n'avait pu s'endormir que fort tard, juste au moment d'aller à l'office. Désolée de ce contre-temps, elle recourut à Dieu dans la prière, et étendant la main, elle imposa silence à la gent importune. Les grenouilles se turent dès cet instant, et depuis lors, disent les biographes, elles gardèrent le silence dans cette vallée, et se taisent encore aujourd'hui. Ainsi Dieu récompense ses saints, en leur donnant sur les animaux un pouvoir qui rappelle celui d'Adam au paradis terrestre.

ÉPREUVES ET TOURMENTS

Cependant, les épreuves annoncées par la Sainte Vierge Marie allaient fondre en grand nombre sur la pieuse solitaire.

La première de toutes fut la mort du saint vieillard, son protecteur et gardien. Domice sentant sa fin approcher, voulut communier une dernière fois à Notre-Dame en compagnie de sainte Ulphe. Revenu à sa solitude, il avertit la vierge de l'heure prochaine de sa mort, en la consolant par des entretiens tout célestes. Bientôt, il reçut l'Extrême-Onction des mains d'un prêtre qui était venu sur l'ordre du ciel. Il recommanda sa fille spirituelle à ceux qui l'entouraient et doucement s'endormit dans le Seigneur.

La douleur de la vierge fut immense. « Je

croys que bouche d'homme ne pleume d'oiseaulx ne souffiroient à la décrire. »

Le démon profita de cette mort pour jeter la servante de Dieu dans la plus affreuse désolation, Il lui suggérait mille pensées de découragement, lui faisant entendre que, demeurée seule dans cette retraite abandonnée, elle ne pourrait jamais sauver son âme, qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que de retourner dans le siècle. Le tentateur ne cessait de lui rappeler l'affection de ses parents. Il faisait miroiter à ses yeux le luxe et les richesses d'autrefois.

Mais Dieu veillait sur elle, car elle ne cessait de prier. Il allait la consoler dans son affliction.

SAINTE AURÉE — DIEU LUI ENVOIE NOMBRE DE COMPAGNES

Une nuit qu'elle venait aux Malines, elle fut abordée par une jeune fille de noble condition. Celle-ci avait reconnu dans l'ombre sainte Ulphe à la lumière surnaturelle qui éclairait son visage. L'inconnue se nommait Aurée. Elle devait un jour justifier la signification de son nom, et devenir, par ses mérites, un trésor plus précieux que l'or. Elle demanda à sainte Ulphe la faveur de partager sa retraite, et d'apprendre à devenir, sous sa conduite, une fervente épouse de Jésus-Christ. Ulphe, reconnaissant les desseins de Dieu, accepta la proposition.

Elles vécurent longtemps ensemble et se vouèrent dans leur ermitage à la contemplation la plus élevée et aux plus rudes macérations. Chaque jour elles venaient aux offices de Notre-Dame.

Leur vie était si sainte que bientôt un grand nombre de jeunes filles voulurent les imiter, et vinrent se placer sous leur direction. Ulphe, voyant dans sa solitude un abri peu sûr pour elles, préféra les établir à Amiens, et obtint bientôt, à cette fin, des autorités de la ville, une maison convenable. Après être restée avec elles quelque temps, elle plaça Aurée à leur tête, et se retira dans son ermitage. Mais elle ne laissait pas que de revenir chaque jour les visiter et les aider de ses conseils et de ses exemples.

DERNIERS MOMENTS ET MORT

La servante de Dieu s'était élevée à une très haute perfection. Toutes les prédictions de la Sainte Vierge Marie s'étaient réalisées. Sa mission était remplie. Elle allait recevoir sa récompense.

Ulphe connut que sa mort était proche. Elle vint une dernière fois à Notre-Dame, pour y confesser ses fautes et y communier. En se rendant à la maison de ses sœurs, pour les visiter encore une fois, elle annonça à deux d'entre elles sa fin peu éloignée, mais sa sérénité était telle que nulle n'y prit garde.

Revenue à sa solitude, elle tomba épuisée sur sa couche. Sa faiblesse s'accrut si rapidement que, dès la seconde nuit, l'heure vint où elle allait être réunie à son divin Epoux.

Quand elle se vit à ce moment de la suprême délivrance, elle ordonna, au nom de l'obéissance, aux deux Sœurs qui la veillaient d'aller prendre du repos. Elle voulait être seule à recevoir la visite de Jésus-Christ son Epoux.

Les deux Sœurs durent céder à ses instances, et bientôt, saisies d'un mystérieux sommeil, elles eurent l'une et l'autre le même songe.

Elles virent la servante de Dieu rendre le dernier soupir et une foule de vierges descendre du ciel et ensevelir elles-mêmes avec un grand respect les restes sacrés de la pieuse solitaire. Au même moment, Aurée avait dans son couvent une autre vision. Domice lui apparaissait revêtu d'une dalmatique blanche et portant le livre des Evangiles. Il annonça à Aurée l'entrée de sainte Ulphe au séjour des bienheureux,

Incontinent, toute la communauté se rendit à l'ermitage. Ulphe avait, en effet, exhalé sa belle âme entre les mains de Dieu. Un parfum tout céleste remplissait l'humble cellule.

Les vierges, disciples de la Sainte, entourèrent en pleurant la dépouille de leur Mère.

On lui donna la sépulture dans ce lieu même où elle s'était sanctifiée pendant cinquante années, dans la vie érémitique.

Le grand nombre de pèlerins qui vinrent prier sur la tombe de sainte Ulphe, attirés par de fréquents miracles, obligea de transférer ses reliques ainsi que celles de saint Domice à la cathédrale d'Amiens vers la fin du XIIIe siècle (1279). Un couvent nommé Le Paraclet fut dans la suite bâti sur le lieu même de la mort de sainte Ulphe. Ce couvent fut plus tard établi à Amiens. Une chapelle et la fontaine où la sainte allait puiser rappellent encore aujourd'hui le souvenir de la pieuse solitaire, dont la vie illustrée par tant d'interventions du ciel est un admirable témoignage de la bonté de Dieu envers ceux qui abandonnent tout pour se confier en sa Providence et se donner à lui.

OUVRAGES CONSULTÉS

Grands Bollandistes. — Actes des Saints, 31 janvier, t. III, p. 736-739, et 23 octobre, t. X, où on peut lire une vie de saint Domice, écrite au commencement du XIIIe siècle, d'après des documents plus anciens.

Janvier (A.). — La légende de sainte Ulphe, fragment d'une histoire inédite de Bove, Amiens, 1863, in-4°.

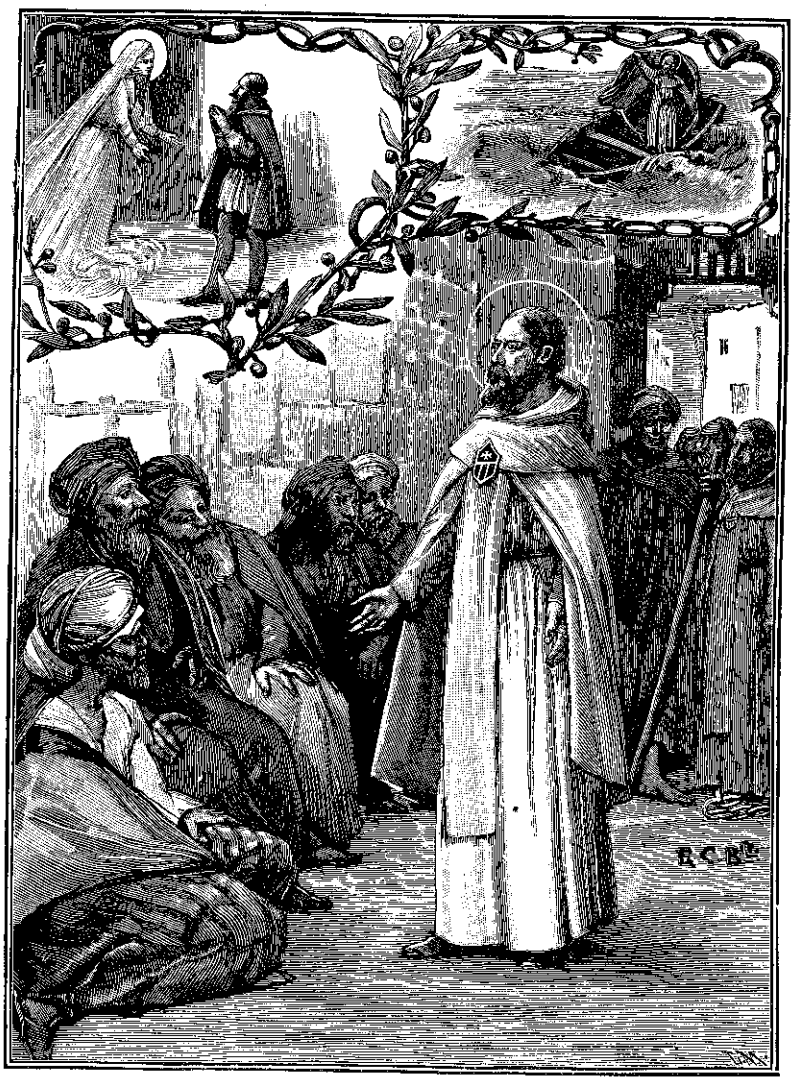
Corblet (Jules). — Hagiographie du diocèse d'Amiens, t. Ier et III.

Gallia Christiana, t. X.

SAINT PIERRE NOLASQUE

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI

Fête le 31 janvier.



Apparition de la Sainte Vierge à saint Pierre Nolasque. — Le Saint s'offre en otage à la place des captifs. — Il aborde miraculeusement sur les côtes d'Espagne.

PREMIÈRES ANNÉES

C'est la France qui donna à l'Eglise cet illustre fondateur de l'Ordre de la Merci ! Il naquit au *Mas-Saintes-Puelles*, près de Castelnaudary, diocèse de Carcassonne, d'une famille noble et chrétienne. Les parents prirent un soin attentif de sa première éducation. De bonne heure, ils jetèrent dans son cœur le germe de la piété et de toutes les vertus. Ils veillaient pour écarter de lui tout ce qui aurait pu flétrir une fleur si délicate et si fragile. Du reste, l'enfant répondait à tant de sollicitude par une docilité toute céleste.

Il était d'une douceur angélique et sa bonté aimait surtout à s'exercer à l'égard des pauvres, dont les souffrances et l'état miséreux excitaient sa pitié. Il leur donnait sans compter et, dans son empressement, il n'attendait point qu'ils vinssent demander l'aumône, il courait à leur rencontre. La beauté de son âme semblait se peindre tout entière sur son visage qui était plutôt celui d'un ange ; sa piété était celle d'un

séraphin; il se levait parfois la nuit pour aller l'église prier et chanter les louanges divines.

PREMIÈRES ÉPREUVES ET VICTOIRE

Il était parvenu à l'adolescence, lorsqu'il perdit son père. Ce douloureux événement le mit à la tête d'une fortune immense et de biens considérables, mais son esprit n'en fut point troublé; il détacha son cœur de toutes ses richesses et porta ses affections vers les biens célestes, qu'il jugeait seuls dignes d'être ambitionnés.

Toutefois, sa mère, qui ne savait point ses sentiments intimes, avait rêvé pour son fils un brillant avenir. Elle lui avait déjà choisi une épouse belle et vertueuse. Le jeune homme refusa, disant qu'il avait porté plus haut ses vues et ses pensées. La mère fut affligée d'une telle réponse : elle le pressa avec plus d'instances; ses parents joignirent leurs supplications à celles de sa mère : le vertueux jeune homme resta inébranlable.

Dieu approuva la résolution de son serviteur. Une nuit, qu'il était agité par toutes ces pensées et accablé par la tristesse, sentant que le démon faisait les plus grands efforts pour le persuader d'obéir aux conseils de ses proches, il se lève, et se prosternant la face contre terre, il s'écrie :

« O Dieu, qui m'avez protégé et qui me soutenez encore, je me donne à vous! Eh quoi! je perdrais la vie éternelle pour une vie périssable? les richesses éternelles pour les vils plaisirs de la terre? Je préférerais une épouse terrestre à votre beauté ineffable, ô mon Dieu? A vous seul j'appartiens! » Il avait à peine achevé que sa chambre fut comme éclairée d'une douce lumière et remplie d'un parfum d'une suavité toute divine.

Quelque temps après, il distribuait aux pauvres les biens qui lui appartenaient et s'engageait comme soldat à la suite de Simon de Montfort, général de l'armée catholique, contre les Albigeois.

LE PRÉCEPTEUR

Pierre, roi d'Aragon, fut tué à la fameuse bataille de Muret. Il était l'ami du vainqueur, Simon de Montfort, et laissait un fils âgé de six ans. Simon eut pitié de l'enfant; il en prit le plus grand soin, confia son éducation à Pierre Nolasque et les envoya tous les deux en Espagne.

Le Saint n'avait que vingt-cinq ans quand il arriva à la cour d'Aragon, où il voulut vivre avec toute la sévérité et toute la régularité d'un religieux. Il se consacra tout entier à son jeune élève, ne négligeant aucune occasion de lui inspirer l'amour de Dieu et de l'Eglise et de l'exercer à la pratique des vertus chrétiennes. Il cherchait surtout à le pénétrer de l'amour de la justice et de la vérité.

Le roi avait donné à notre Saint des titres de noblesse et un hôtel. C'est là qu'il vivait, retiré, loin des plaisirs et des vanités de la cour, consacrant à la prière, à l'étude des Ecritures et aux exercices de la pénitence les heures qu'il n'employait pas auprès de la personne du roi. Il nourrissait son âme dans la méditation des choses divines : il faisait deux heures d'oraison le jour et deux heures la nuit. Il visitait les pauvres, les consolait, les instruisait et leur portait des secours. Sa compassion fut excitée surtout à la vue des malheureux chrétiens tombés aux mains des infidèles, réduits en esclavage, vendus, torturés et parfois mis à mort. Il donna son argent, ses biens pour les racheter; il se fit quêteur auprès de ses amis. Il voulait lui-même s'offrir comme esclave et prendre les fers à la place d'un de ces infortunés, mais saint Raymond de Pennafort modéra son zèle et sa ferveur.

Dieu, toutefois, qui avait mis une pareille charité au cœur de Pierre Nolasque, voulait faire, avec lui et par lui, de grandes choses.

L'ORDRE DE LA MERCI

En effet, le zèle de l'apôtre se communiqua à plusieurs de ses amis qui voulurent imiter celui qu'ils regardaient déjà comme un saint. Pierre les engagea à former une pieuse alliance, sous le nom de Congrégation de la Sainte Vierge, afin de travailler de concert au rachat des esclaves. Ce furent les premières assises de l'Ordre de la Merci. Dès le commencement, le saint fondateur eut à souffrir les oppositions, les méchants propos, toutes les médisances du monde qui a coutume d'entraver ainsi les plus saintes entreprises.

Mais Pierre fut soutenu par des visions célestes. Pendant qu'il était en oraison, il vit un magnifique olivier chargé de fleurs et de fruits, planté au milieu même de la cour royale. Près de là, se tenaient deux vieillards vénérables qui l'invitèrent à s'asseoir au pied de l'olivier, à le garder et à en prendre soin. Il comprit que cela désignait la petite association qu'il avait fondée dans la cour du roi.

Mais la Sainte Vierge elle-même, le jour de la fête de saint Pierre ès Liens, lui apparut et lui annonça que c'était le bon plaisir de Dieu qu'il établît une Congrégation qui, sous le nom de Notre-Dame de la Miséricorde, ferait profession de délivrer les chrétiens captifs aux mains des infidèles. Pierre, étonné et ravi, répliqua avec une sainte audace : « Mais, qui êtes-vous pour connaître ainsi les secrets de Dieu? Et qui suis-je, moi, pour accomplir un pareil dessein? » La Vierge répondit : « Je suis Marie, la Mère du Rédempteur, et je veux avoir une nouvelle famille de serviteurs qui fassent à l'égard de leurs frères captifs ce que j'ai fait moi-même envers mon Fils. » Pierre, rempli d'allégresse, courut apprendre au roi ce qui lui était arrivé; mais quelle ne fut pas sa joie, quand le roi lui dit qu'à la même heure, il avait été favorisé de la même vision, ainsi que son confesseur, saint Raymond de Pennafort.

Le roi donna aussitôt des ordres, et le jour de Saint-Laurent, dans la cathédrale de Barcelone, en présence de toute la cour, du clergé et de tout le peuple assemblé, Pierre Nolasque et deux de ses amis reçurent des mains de l'évêque le nouvel habit religieux. Ils prononcèrent les vœux solennels de religion et en ajoutèrent un quatrième, par lequel ils s'obligèrent d'engager leurs biens et leurs personnes, quand il serait nécessaire, pour la délivrance des prisonniers. L'Ordre de Notre-Dame de la Merci était fondé. Le roi fit présent de ses armes aux nouveaux religieux et les conduisit dans son palais, où il mit à leur disposition une partie de ses appartements royaux.

ÉPREUVES

Dieu répandit aussitôt ses bénédictions sur le nouvel Ordre : les grands seigneurs et beaucoup de personnes notables se firent rédempteurs des captifs. Le nombre des religieux s'accroissant de jour en jour, Pierre demanda la permission au roi de bâtir un monastère en dehors de la ville. On choisit l'église Sainte-Eulalie, sur le bord de la mer. Pierre Nolasque, toutefois, venait chaque jour à la cour; il était l'ami et le conseiller du roi. Les courtisans furent jaloux de

ces faveurs. Ils répandirent, sur le saint fondateur et ses religieux, les bruits les plus calomnieux : ils l'accusèrent auprès du roi. Mais le roi, connaissant la source de tous ces propos, n'y prêta aucune attention et, pour prouver davantage son amitié et la haute estime qu'il avait pour Nolasque, il se fit construire un appartement auprès du couvent de la Merci pour lui servir de résidence ordinaire.

Saint Pierre Nolasque attira aussi sur lui les colères des gentilshommes et de toute la noblesse. Car les fils de famille, charmés par le dévouement et les vertus des saints religieux, venaient en foule, soit pour se faire eux-mêmes rédempteurs des captifs, soit pour apporter des sommes considérables nécessaires au rachat des esclaves. Leurs parents, indignés, menacèrent plusieurs fois le saint homme et lui adressèrent les injures les plus violentes. Le Saint répondit avec douceur : « Grâces soient rendues à Dieu, qui permet que les enfants donnent leurs biens pour les captifs et les esclaves, tandis que les parents abandonnent leurs richesses aux démons. »

Le démon voulut plusieurs fois entraver lui-même leur sainte entreprise. Il apparut un jour à Pierre Nolasque pour le dissuader de faire un voyage qui devait être une source de bénédictions; mais, au nom de Jésus et de Marie, le tentateur s'enfuit aussitôt.

Toutefois, une tentation plus délicate et plus dangereuse faillit tout compromettre. Saint Pierre Nolasque crut, pendant quelque temps, qu'il ne ferait point son salut en employant son temps au rachat des esclaves; son avancement spirituel en souffrait; il ne pouvait donner à l'oraison et à la contemplation que des heures bien courtes. Il fallait surtout qu'il prît exemple sur les anciens Pères du désert, qui laissaient tout, quittaient le monde, s'enfonçaient dans la solitude, et là, dans la paix, le silence et le recueillement, pouvaient sans crainte travailler à leur perfection et s'adonner à la contemplation des vérités divines. Il s'ouvrit de tout cela à saint Raymond de Pennafort, qui n'eut point de peine à découvrir les ruses du démon et dissuada absolument son ami de son dessein.

LES RÉDEMPTEURS

Selon saint Pierre, ce n'était point assez pour la perfection de sa Congrégation de racheter quelques captifs, comme il le faisait, sans sortir du royaume des princes chrétiens; il voulut aller jusqu'au sein des pays infidèles, afin d'arracher les agneaux, pour ainsi dire, de la dent des loups. Il assembla ses religieux, et leur représenta son dessein; après quoi, on procéda à l'élection de ceux qui feraient ce voyage, car ils ne pouvaient pas y aller tous ensemble. Ceux qui furent désignés s'appelèrent, pour ce sujet, *Rédempteurs*.

Saint Pierre fut lui-même nommé; il regarda ce choix comme un ordre du ciel, et voulant donner l'exemple à ses frères, il se disposa à cette nouvelle mission avec toute la ferveur et toute la dévotion dont il était capable, bien résolu de tout consacrer aux captifs, jusqu'à son sang et sa vie.

Les *Rédempteurs* se dirigèrent d'abord vers Valence, occupée par les Sarrasins; mais loin d'y trouver les persécutions et les mépris qu'ils cherchaient, ils ne rencontrèrent que du respect et de l'admiration : Le dessein de Pierre Nolasque réussit au delà de ses espérances, et il revint à Barcelone, conduisant, dans un modeste triomphe, un grand nombre de malheureux captifs qui bénissaient leur libérateur.

A peine de retour, les *Rédempteurs* recueillent de nouvelles aumônes, et repartent pour le royaume de Grenade. Ils obtiennent encore un succès complet. Les barbares eux-mêmes sont étonnés de tant de dévouement. Pierre Nolasque en profite pour leur prêcher les vérités et les mystères de notre sainte religion.

Il aurait souhaité de continuer ses charitables travaux; mais le roi d'Aragon, ayant porté la guerre dans le royaume de Valence, le contraignit d'interrompre une œuvre si bien commencée.

Dieu favorisa les armées catholiques : la montagne d'Uneza fut prise aux Maures. Le roi d'Aragon donna ce château d'Uneza à Pierre Nolasque, qui y fit bâtir un monastère et une église consacrée à la Mère de Dieu, appelée depuis Sainte-Marie *del Puche*. Valence fut prise d'assaut; les mosquées furent converties en églises, et saint Pierre Nolasque fonda un couvent de la Merci dans une des principales.

Il résolut alors de porter plus loin son zèle, de traverser la mer et d'aborder en Afrique.

Il vint à Alger et s'occupa activement de rechercher les esclaves et de les racheter. Il découvrit un grand nombre de chrétiens qui venaient d'être capturés en mer, alors qu'ils revenaient de Rome. Parmi eux se trouvait une dame catalane de haute qualité, Thérèse de Vibaure, amie de notre Saint.

Pierre Nolasque traita aussitôt du rachat de ces captifs avec le pirate qui les avait capturés. Le marché était conclu lorsque le barbare apprit qu'il y avait parmi eux une personne de noble naissance. Il s'écria qu'on l'avait trompé; il reprit de force les malheureux esclaves et les jeta dans les fers, demandant une somme énorme pour leur rançon. Le Saint promit tout; mais comme il n'avait point assez d'argent, il envoya un de ses frères près du roi d'Aragon pour lui demander les sommes nécessaires. Pendant ce temps, les captifs, perdant patience, s'adressèrent à un juif, qui, à l'insu de saint Nolasque, les enleva secrètement de nuit et les fit passer en Espagne.

Le lendemain, les pirates ne retrouvant point leur butin, se saisirent du bienheureux Père, le couvrirent d'injures et de coups, le jetèrent dans un souterrain humide et obscur et le firent comparaître devant le juge comme un voleur, un séducteur et un faussaire, le seul auteur de la fuite des esclaves. Le juge, ne trouvant aucune preuve, n'osa le condamner. Mais, notre Saint désirant souffrir et s'humilier, s'offrit en otage à la place des captifs évadés. Mais on ne le voulut point; on l'obligea seulement à laisser les autres Frères qui étaient avec lui, pendant qu'il partirait pour l'Espagne chercher le prix de la rançon.

Les pirates le firent monter dans une barque qui faisait eau, en commandant aux matelots de l'abandonner en pleine mer, sans voile ni gouvernail. Mais, avec le secours de Dieu, Pierre, déployant son manteau, s'en servit comme de voile, et aborda heureusement sur les côtes d'Espagne. Il alla aussitôt, suivi d'une multitude de peuple, rendre grâces à Dieu en l'église de Notre-Dame *del Puche;* et peu après, l ayant recueilli des aumônes considérables, il délivrait le reste des chrétiens captifs à A ger.

SON HUMILITÉ

A quelque temps de là, il assembla ses religieux et leur annonça qu'il avait l'intention de

se démettre de sa charge de Supérieur général de l'Ordre de la Merci, afin de vivre le reste de ses jours en simple religieux. Mais, quelques raisons qu'il alléguât, personne ne voulut consentir à son dessein. Tout ce qu'il put obtenir par ses prières et ses larmes, ce fut l'élection d'un vicaire général qui l'aiderait dans ses nombreux travaux. Le sort tomba sur le P. Pierre d'Amour. Alors le saint fondateur, se voyant plus libre, s'appliqua avec beaucoup de zèle aux plus humbles offices de la vie religieuse; il voulut reprendre les premiers exercices du noviciat. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de distribuer à la porte du monastère les aumônes aux pauvres, parce que, pendant ce temps, il pouvait leur parler, les exhorter à la patience, à la charité et à l'amour de Dieu.

Il avait coutume de signer au bas de ses lettres tantôt *Pierre Nolasque, serviteur inutile et indigne*, tantôt *Pierre Nolasque, balayure du monde, vrai néant*. Et comme on lui représentait que ces titres paraissaient ridicules et peu en rapport avec sa dignité, il répondait simplement que la signature était inventée pour exprimer ce que nous étions, et que, pour lui, il se qualifiait tel qu'il était à ses yeux, et aussi tel qu'il voulait qu'on l'estimât.

FAVEURS CÉLESTES

Le Saint était souvent favorisé de visions célestes par lesquelles Notre-Seigneur le consolait, lui donnait de nouvelles forces et un zèle encore plus ardent. Un samedi qu'il assistait aux offices du soir avec ses religieux et qu'il considérait le petit nombre de ceux qui travaillaient avec lui, il fut ravi en esprit et d'une voix pleine de soupirs et de larmes, il s'écria : « O Seigneur, serez-vous avare envers votre Mère, alors que vous êtes si libéral envers toutes vos créatures? Si c'est à cause de mes péchés et de mon insuffisance que vous ménagez vos grâces, effacez-moi du livre de vie, mais donnez des serviteurs et des enfants à Notre-Dame de la Merci! » Aussitôt, on entendit une voix qui prononça distinctement ces paroles : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume. » Les assistants furent dans l'admiration et l'étonnement et constatèrent dans la suite la vérité de ces paroles.

Saint Pierre Nolasque avait toujours rêvé de faire le pèlerinage de Rome et d'aller prier sur le tombeau du Prince des apôtres, dont il portait le nom, et auquel il avait une dévotion singulière. Un jour qu'il pensait à cette entreprise, il entendit une voix qui lui disait : « Pierre, puisque tu n'es pas venu me voir, je viens te visiter. » Et en même temps, il aperçut l'apôtre saint Pierre crucifié la tête en bas, qui lui dit : « Tous les bons désirs des justes ne peuvent point être réalisés ici-bas. » Il renonça dès lors à son projet, mais il garda une grande dévotion pour saint Pierre. Il avait coutume, chaque jour, de s'attacher à une croix qu'il avait dans sa chambre et passait des heures entières dans la même position qu'il avait vu le Prince des apôtres.

Une nuit, dans le couvent de Barcelone, le Frère excitateur, surpris par le sommeil, n'avait point sonné Matines, le Saint se réveille et court à la chapelle. Quel n'est point son étonnement quand il aperçoit, à la place des religieux, les anges qui récitaient les psaumes et qui chantaient les louanges divines!

Souvent, il vit pendant la nuit la Vierge Marie qui faisait le tour du monastère, comme pour garder et protéger ses serviteurs pendant leur sommeil. Dieu l'avait aussi favorisé du don de prophétie et de discernement des âmes.

SA MORT

Saint Louis, roi de France, l'avait en grande vénération. Il recommandait sans cesse à ses prières sa personne et les intérêts de son royaume. Il voulut l'emmener avec lui à la conquête des Lieux Saints. Pierre Nolasque, quoique fatigué et déjà âgé, commença à se disposer à partir; il mit ordre aux affaires de ses monastères et se trouvait tout heureux de visiter ces lieux où se sont accomplis les grands mystères de la religion. Mais son corps était usé par l'âge et par les austérités, et les efforts qu'il fit ne servirent qu'à le réduire à une extrême faiblesse. Il fut obligé de se mettre au lit. Les médecins lui défendirent de sortir de sa cellule. Mais la nuit de Noël il se trouva au milieu de ses religieux à chanter l'office sans qu'on sut comment il y avait été porté. Quelque temps après, sentant que sa fin était proche, il demanda le saint Viatique. Quand il l'aperçut, il sauta de son lit et se traîna à genoux jusqu'aux pieds du prêtre qui lui apportait son Sauveur, en répétant ces paroles : « D'où me vient cet honneur que mon Seigneur vienne à moi? »

Il reçut le corps de son Dieu avec la plus admirable piété, puis il fit appeler tous ses religieux, leur demanda pardon de ses péchés et de ses négligences et les supplia d'élire à sa place un Général afin qu'il mourût avec le mérite de l'obéissance. Les religieux consentirent à son désir et, sur son avis, désignèrent le Fr. Guillaume Bas pour prendre la conduite de l'Ordre.

Dès lors, le saint moribond ne pensa plus aux choses de la terre; son esprit et son cœur étaient sans cesse appliqués à la contemplation : tantôt, il s'entretenait avec Dieu lui-même et la Sainte Vierge; d'autres fois, il parlait à son ange gardien et au Prince des apôtres. Ses extases étaient fréquentes : un jour qu'il récitait le psaume *Miserere mei, Deus*, étant arrivé à ces paroles : « Vous me laverez, Seigneur, et je serai plus blanc que la neige! » il demeura si longtemps hors de lui que l'on crut à sa mort. Enfin, la nuit de Noël 1258, ayant réuni ses religieux autour de lui, après leur avoir donné une bénédiction suprême, il expira doucement, âgé de soixante-six ans.

L'Ordre de la Merci se divisait en deux branches. Les chevaliers, portant l'habit séculier, mais revêtus d'une écharpe et du scapulaire. Ils devaient garder les côtes et défendre le pays contre les infidèles. Ils étaient obligés à l'office divin quand ils n'étaient pas de service. Les religieux suivaient la règle de saint Augustin; ils recevaient les Ordres sacrés; ils chantaient l'office et s'occupaient du rachat des captifs.

L'Ordre de la Merci s'étendit dans toutes les provinces d'Espagne et dans les principales villes d'Italie. Les religieux de cet Ordre furent les premiers à travailler à la conversion des Indiens. Beaucoup d'entre eux subirent d'affreux tourments de la part des Turcs et des barbares et furent martyrisés pour le nom de Jésus-Christ.

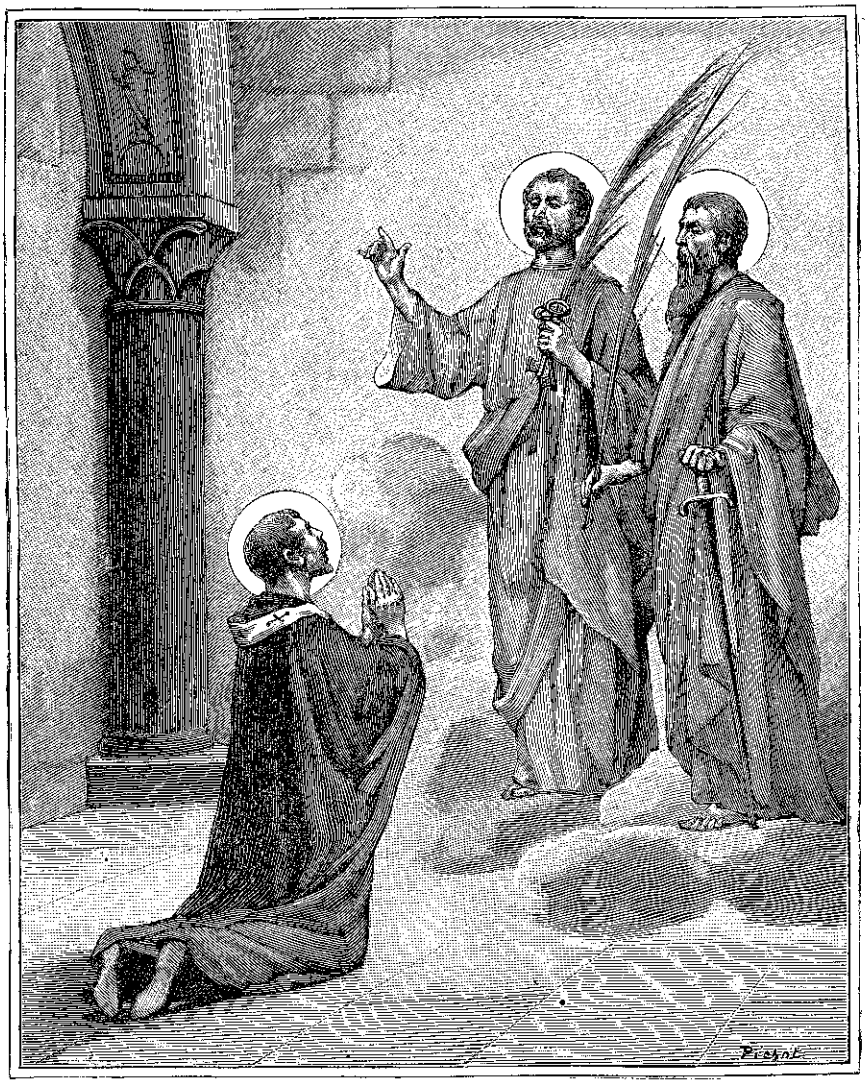
SOURCES CONSULTÉES

BOLLANDISTES. *Acta Sanctorum*, 31 janvier, t. II, p. 981-990. — HÉLYOT. *Histoire des Ordres religieux*, t. III, p. 266. — DOM PIOLIN. *Supplément aux vies des Saints*, t. Ier, p. 266 et suiv.

SAINT SAVINIEN

PREMIER ÉVÊQUE DE SENS, ET SES COMPAGNONS MARTYRS

Fête le 31 janvier.



Saint Pierre et saint Paul apparaissent après leur mort à saint Savinien, leur disciple.

DISCIPLES DES APÔTRES

Notre-Seigneur, remontant au ciel au jour de son Ascension, laissait sur la terre l'Eglise définitivement établie, formée d'un petit nombre d'apôtres et de disciples qui l'avaient vu dans sa chair mortelle, qui l'avaient suivi sur tous les chemins de la Galilée, écoutant ses enseignements divins, recueillant ses paroles qui sont la vie éternelle et qui, par eux, devaient se transmettre au monde pour le régénérer et le sauver.

Notre pays des Gaules, que Dieu paraît avoir toujours favorisé dans ses desseins, compte parmi ses apôtres un grand nombre de ces disciples du Sauveur. L'église de Sens reçut en partage saint Savinien et saint Potentien. Tous deux, éclairés des lumières de la vie éternelle par la prédication de Jésus-Christ même, s'attachèrent inséparablement à saint Pierre après l'Ascension du Sauveur. Si nous en croyons la tradition, ils le suivirent à Antioche et l'assistèrent dans la fondation et le gouvernement de cette illustre Eglise, se formant ainsi sous la conduite du Prince des apôtres à la charge de guide et de pasteur des âmes.

SAINT PIERRE LES ENVOIE DANS LES GAULES

Sept ans après, saint Pierre avait transféré la chaire de son Eglise à Rome.

De là, comme un aigle qui mesure son essor sur le monde, embrassant l'univers dans son zèle, le portant tout entier dans sa sollicitude de père et de pasteur suprême, il lui envoya des apôtres. Pouvait-il, dans ce grand courant chrétien qu'il établissait et dirigeait de Rome comme de son centre, oublier la Gaule, si voisine de Rome, en communication continuelle avec elle?

Il envoya donc plusieurs missionnaires dans les différentes provinces qui la composaient. Il confia la province des Senonenses, dont le nom retentissait encore avec une tristesse douloureuse dans le cœur des Romains, à saint Savinien et à saint Potentien.

A FERRIÈRES-EN-GATINAIS — LA VISION DE NOËL

Après avoir reçu les derniers avis et la bénédiction de Pierre, ces généreux apôtres quittent Rome, se dirigent vers le pays sénonais et arrivent quelques jours avant Noël au bourg de Ferrières dans le Gâtinais, près de Montargis. Ils s'arrêtent dans le lieu où s'est élevé plus tard un célèbre monastère. Là, pendant qu'ils célébraient la sainte veille de Noël, ils eurent une vision où la scène de la naissance du Sauveur leur apparut dans sa réalité, heureux présage des succès qui attendaient les saints apôtres et du grand nombre d'âmes où ils allaient faire naître à Jésus Christ par la foi et l'amour. En mémoire de cette vision miraculeuse, Savinien et ses compagnons construisirent en cet endroit un oratoire dédié à l'Enfant-Dieu et à la Sainte Vierge. Cet oratoire fut plus tard transformé en une basilique; il s'y fit pendant longtemps un grand concours de peuple et de nombreux miracles. Saint Savinien ne demeura que peu de temps à Ferrières, mais comme la grâce travaillait avec lui, il y gagna à Jésus-Christ presque tout le peuple, à qui il laissa Altin, son disciple, pour achever de l'instruire et affermir le bien qu'il avait fait; puis il se hâta vers le but de son voyage et arriva à Sens avec saint Potentien vers l'an 46.

CONVERSION DE VICTORIN

Victorin, noble et puissant seigneur du pays, reçut dans sa maison avec une grande joie ces étrangers venus de Rome ; il les questionna longuement, leur demandant ce qui se passait dans cette grande ville maîtresse du monde. Savinien saisit avec empressement cette occasion de lui prêcher l'Evangile, la seule véritablement grande et bonne nouvelle. Il lui dit que Dieu était descendu du ciel sur la terre pour arracher, par sa mort, les hommes au culte impur des divinités païennes, pour les rendre à la liberté, à la justice, à l'honneur, se les associer dans une éternité de délices après les luttes, ici-bas, de la vertu contre le vice. La grâce, agissant avec les discours de saint Savinien, toucha le cœur du seigneur gaulois, qui se convertit avec toute sa famille. Deux nobles personnages de Sens, Sérotin et Edoald, demandèrent en même temps le baptême. Savinien, les voyant bientôt pénétrés de la doctrine de l'Evangile et donner l'exemple des plus hautes vertus, en fit ses coopérateurs et les éleva au rang des diacres.

Toutefois, la maison de Victorin était située dans un faubourg de Sens en dehors des murs d'enceinte de la cité. On dit que Savinien, comme un général qui étudie la position à enlever d'assaut, fit le tour des murailles les marquant du signe de la croix et que, sous son doigt, plus puissant que le ciseau et le burin, la pierre s'amollit et garda l'empreinte du signe sacré de notre salut. Ainsi Savinien consacra et dédia au Christ cette ville de Sens qu'il considérait déjà comme gagnée à l'Evangile avant même d'y avoir pénétré!

APOSTOLAT DE SAINT SAVINIEN

La nouveauté de la doctrine attira d'abord aux saints apôtres de nombreux auditeurs; la sublimité de cette nouvelle religion, la perfection et la pureté de sa morale, et, bien plus encore, le zèle et la vertu de ses propagateurs les augmentèrent et les remplirent d'étonnement et d'admiration. Les semences de la parole de Dieu poussèrent de rapides et fortes racines dans ce champ fertile, et bientôt, n'ayant plus de local suffisant pour contenir la foule qui venait entendre la parole de Dieu, Savinien, par un coup d'audace, s'empara d'un vaste temple construit dans le faubourg, le long de la voie romaine qui conduisait à Troyes; il le purifia et le consacra sous le nom de *Saint-Sauveur*.

De si heureux succès permirent à Savinien d'entrer dans la ville elle-même pour y prêcher la foi de Jésus-Christ. D'éclatants miracles appuyèrent la parole du Saint et la rendirent efficace; les païens venaient en foule s'instruire des vérités du salut et suppliaient qu'on leur donnât le baptême. Savinien résolut alors d'élever au cœur même de la ville, sur l'emplacement du principal temple consacré à la déesse Vesta, afin de bien marquer la victoire de Dieu sur Satan et d'ébranler les païens dans leur aveugle confiance en leurs dieux, l'église devenue nécessaire aux réunions des néophytes et à la célébration des Saints Mystères. A la prière de saint Savinien, ce temple s'écroula de lui-même et les païens, terrassés de frayeur à la vue de ce prodige, le laissèrent élever sur l'emplacement même trois oratoires ou chapelles : l'une en l'honneur de la Mère de Dieu, l'autre sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, la troisième sous le vocable du premier martyr saint Etienne. Celle-ci absorba bientôt les deux autres et devint la métropole.

Savinien pensa alors à informer le vicaire de Jésus-Christ de l'heureux succès de la mission dont lui-même avait eu l'initiative. Sur son ordre, Potentien partit pour Rome où les bonnes nouvelles qu'il donna de l'heureuse propagation de l'Evangile dans la province de Sens comblèrent de joie les apôtres. Toutefois, son voyage fut court. Encouragé, béni par le chef de l'Eglise, son zèle le ramena en grande hâte avec de nouveaux ouvriers dans ce champ qu'il voulait défricher et gagner tout entier au Père de famille.

APPARITION DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL

Après sa mort qui eut lieu en 67, saint Pierre n'oublia pas cette Eglise, encore au berceau, qu'il avait fondée, portée dans son cœur et entourée d'une si vive sollicitude. Les princes des apôtres Pierre et Paul apparurent à saint Savinien tout resplendissants de gloire et tenant en leurs mains la palme du martyre. Après lui avoir appris leur glorieuse fin : « Elève-nous, lui direni-ils, une église pour remercier Dieu de notre victoire, et apprête-toi à subir le dernier combat. Bientôt, le calice que nous venons de vider, tu le boiras toi-même; hâte-toi de travailler avant que le soir ne se fasse, et commence par disperser tes ou-

vriers dans le champ fertile où la moisson blanchit, et qu'il te faudra aussi arroser de ton sang (1). »

SAINT SAVINIEN ENVOIE SES DISCIPLES PRÊCHER EN DIVERSES CONTRÉES

Pour obéir aux prescriptions du Prince des apôtres, saint Savinien se mit à construire un oratoire en son honneur dans le faubourg même où il avait habité longtemps et qu'on appelait Le vif (*vivus*). Cet oratoire est ainsi désigné sous le nom de Saint-Pierre-le-Vif.

Puis il réunit la phalange d'apôtres qui l'entourait et jusque-là avait travaillé avec lui, et l'envoya sous la conduite de saint Potentien prêcher la bonne nouvelle dans toute la province.

Saint Potentien se rend d'abord à Orléans, y a vite fondé une Église à la tête de laquelle il laisse Altin. De là ils se rendent à Chartres. Les habitants de ce pays honoraient dans une caverne mystérieuse une statue, représentant la Vierge qui devait enfanter. Ils se représentèrent donc hardiment à ces peuples comme étant les envoyés et les apôtres de ce fruit béni de la Vierge-Mère, et ils leur firent reconnaître et adorer Jésus-Christ. En quittant la ville, ils lui laissèrent pour pasteur le pieux évêque Aventin.

Lutèce ensuite reçut les pas de ces hardis et infatigables apôtres; ils ne firent guère que la traverser laissant après eux de nombreuses conquêtes de la foi chrétienne.

De Paris, Potentien vint à Troyes avec Serotin. Il se mit à y prêcher l'Evangile, et quand il eut réuni autour de lui un noyau de fidèles, il consacra une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Mais le préfet romain, Montanus, poussé par les prêtres des faux dieux, fit chasser de la ville les apôtres qu'il représentait comme des sorciers, après leur avoir fait subir toutes sortes d'outrages et une sanglante flagellation.

Ils se retrouvèrent donc tous à Sens avec saint Savinien. La Providence les y réunit pour les couronner tous ensemble de la couronne du martyre.

DEVANT LE TRIBUNAL DU PRÉFET

En effet, les flamines ou prêtres des idoles, furieux de voir s'élever en face du leur un culte qui ruinait leur crédit, leur autorité et leurs revenus, résolurent de l'anéantir en faisant mourir ses chefs.

Ils allèrent donc trouver le préfet Sévère et lui dénoncèrent Savinien et ses compagnons comme traîtres à l'empereur et aux dieux qu'ils tentaient de renverser par une doctrine nouvelle. Devant le tribunal du préfet, Savinien, loin de nier ces accusations, se déclara hautement chrétien et n'eut point de peine à démontrer le ridicule qui s'attachait au culte de ces divinités de marbre et de bois, chargées de toutes les hontes et de tous les vices. Espérant ébranler ces généreux confesseurs de la foi, le préfet leur infligea une rude torture qui se termina par une flagellation cruelle, puis les fit reconduire en prison. Notre-Seigneur les y visita, guérit leurs blessures et les remplit de courage pour le dernier combat qu'ils devaient soutenir encore.

Peu de jours après, ces glorieux confesseurs comparurent de nouveau devant le préfet, et comme ils demeurèrent tous inébranlables dans leur foi, ils furent condamnés à mort.

LE MARTYRE

Comme on les conduisait au supplice, à l'extrémité du faubourg du Vif, Savinien obtint de ses gardes la permission d'entrer dans l'oratoire du Saint-Sauveur pour y faire une dernière prière. Il y célébra les Saints Mystères en présence de ses frères, leur désigna Potentien pour son successeur et les exhorta à demeurer inébranlables au milieu des persécutions, dans leur fidélité à Jésus-Christ. Pendant qu'il adressait aux fidèles ses dernières recommandations, les licteurs, impatientés d'attendre, se précipitent dans l'église et immolent le vénérable pontife sur les marches mêmes du sanctuaire.

Victorin, qui avait reçu chez lui les saints apôtres à leur arrivée de Rome, reçut la palme du martyre le même jour que saint Savinien. Peu de temps après, Serotin, arrêté pendant qu'il priait au tombeau des saints martyrs, fut condamné au cruel supplice des verges au milieu duquel il succomba.

Potentien gouverna un an encore la jeune Eglise de Sens; la persécution s'étant alors rallumée, il fut pris et martyrisé avec Eodald et Altin

SAINT SAVINIEN DE TROYES

Fête le 29 décembre.

Savinien naquit à Samos. Ses parents, profondément païens et riches en même temps des biens de la fortune, des honneurs et de la considération humaine, voulurent l'élever en vue de la haute situation qui l'attendait et l'appliquèrent de bonne heure à l'étude de la philosophie. Mais Dieu avait d'autres vues sur ce jeune homme. Il voulait en faire un saint et un martyr. En attendant, comme le jeune homme avait gardé au milieu de la perversité païenne son esprit droit et son cœur pur, l'étude lui fit sonder bientôt le vide de la science profane avec ses contradictions flagrantes, ses fables grotesques et immorales. Il se tourna donc vers la religion chrétienne; il étudia, surtout il pria avec larmes et grande ferveur, et, quand il connut la vérité, il se mit à la prêcher avec une ardeur et un zèle qui, négligeant la prudence humaine, ne s'inspiraient que de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Cette nouvelle conduite fut vite connue de sa famille et la plongea dans la plus grande désolation.

Accablé de douleur, son père païen essaya de l'ébranler; il lui montra son avenir brisé, sa vieil-

(1) Vie de saint Altin par M. l'abbé Cochard, cité par le chanoine Blondel.

lesse attristée, et finalement éclata en sanglants reproches. Soutenu par la grâce, Savinien demeura inébranlable, mais il comprit qu'au milieu des siens il ne pourrait jamais se donner tout entier à Dieu comme il le voulait. Il prit donc pour lui cet appel du Seigneur à Abraham : « Sors de ton pays, de ta maison, de ta famille, et va dans la terre que je te montrerai »; il s'arracha à sa famille et à sa patrie, aux richesses et aux honneurs, il prit en main le bâton du pèlerin, et, conduit par l'esprit de Dieu, s'en vint à travers l'Europe jusque dans les Gaules, à Troyes, sur les bords de la Seine. Dieu lui révéla que c'était là son champ d'apostolat et de martyre; un serviteur de Dieu, depuis martyr, saint Parre ou Patrocle, le baptisa; Savinien se mit à prêcher, convertissant les païens en foule par la sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles.

L'empereur Aurélien apprit avec colère les succès du saint apôtre et la défaite des dieux dont il s'était déclaré le protecteur. Il envoie donc à Troyes le préfet Crispin avec ordre de lui amener Savinien pieds et poings liés. La colère des satellites de l'empereur s'allume à la vue des temples détruits, des autels renversés, des idoles foulées aux pieds; ils courent à la demeure de Savinien avec un redoublement de rage. Le Saint était en prières. A deux reprises, les soldats renversés par une force divine ne peuvent l'approcher. Ils prennent le parti d'attendre que l'homme de Dieu ait fini son oraison; ils lui font alors connaître l'ordre de l'empereur, et l'invitent à les suivre.

Il vint donc à Vienne, en Dauphiné, où l'empereur tenait sa cour, et fut conduit à son tribunal.

Aurélien commença par lui reprocher violemment sa conduite envers les dieux, l'accusant de blasphème et d'impiété. Saint Savinien n'eut pas de peine à se justifier et à tourner en ridicule les habitants de l'Olympe païen.

L'empereur ordonna qu'on reconduisît l'accusé en prison pendant qu'on lui préparerait des supplices inconnus et terribles. Mais la puissance des tyrans n'a pas de prise sur l'âme; la parole de Dieu n'est jamais enchaînée; jamais elle n'a éclaté avec une force plus grande que quand on voulait l'étouffer, jamais elle n'a été plus féconde que quand elle sortait d'une âme libre dans un corps meurtri de liens, résonnant sous les voûtes humides des cachots. Savinien en fit la preuve. Ses douze gardes se convertirent à sa parole vivifiée par la grâce, et il eut la joie de les baptiser dans sa prison.

L'empereur crut qu'il lui serait facile de ramener ces nouveaux convertis. Mais son attente fut déçue; tous confessèrent généreusement la foi, et l'empereur les fit décapiter.

La lice s'ouvre alors pour le champion du Christ. Il y paraît fort du secours de Dieu, « revêtu de cette robe vraiment virile qui est la robe de la grâce, le manteau de la vertu d'en haut ».

— Savinien, lui dit l'empereur, ton sort est dans tes mains, choisis la mort où la vie : la vie avec ses plaisirs, ses douceurs et ses joies; la mort goûtée dans de longs et cruels supplices.

— Fais ce qu'il te plaira, répond simplement le martyr; mon corps est en ta puissance, mais non pas mon âme, que je garde fidèle à Dieu.

— Qu'on le flagelle avec les fouets de fer, s'écrie l'empereur irrité; on verra si ce beau courage tiendra dans les épreuves. »

Les bourreaux s'emparent de la victime, font siffler dans l'air les instruments de torture et sillonnent son corps de plaies; le Saint endure ce supplice sans pousser une plainte. Il fut alors attaché à un poteau afin d'y être percé de flèches, mais aucune ne l'atteignit. L'empereur n'en persévéra que mieux dans son obstination.

— N'espère point me fléchir par ton fanatisme, lui dit-il, mais sache bien que je serai aussi entêté dans ma cruauté que toi dans ton erreur. »

Le Saint fit au tyran cette admirable réponse : « C'est le soc de la charrue, qui, en déchirant la terre, la rend féconde et prépare la moisson. Sois donc pour moi comme un bon et diligent laboureur. Déchire ce misérable corps; fais-le passer par toutes les flammes de la tribulation, la récompense qui m'attend au ciel en sera d'autant plus belle. » L'empereur fit chauffer à blanc un casque d'airain pensant que le martyr succomberait à ce supplice. Mais Dieu n'abandonna pas son serviteur qui sortit sain et sauf de cette terrible épreuve. Frappés de ce miracle et touchés en même temps de la grâce du ciel, trois païens se convertirent. Ils reprochèrent courageusement à l'empereur sa cruauté, et celui-ci, outré de colère, les fit aussitôt mourir.

Savinien, du milieu de ses tourments, voit ces nouveaux néophytes baptisés dans leur sang partir pour le ciel et, soupirant du désir de les suivre : « Allons Aurélien, lui crie-t-il, que tardes-tu donc, tu languis. Où donc est cette cruauté que tu promettais de me faire si rudement sentir. Ne vois-tu pas que ta puissance se brise contre la force que Dieu met en ceux qui lui sont fidèles. » Enflammé de colère à ces paroles, l'empereur fait apporter un lit de fer. On allume au-dessous un grand feu et le saint martyr est étendu sur ce lit de supplice. De la voix et du geste Aurélien excite les bourreaux, fait répandre de l'huile pour activer le feu, et pensant que cette fois enfin il avait triomphé de sa victime, il se prépare à faire jeter ses cendres au vent, quand, ô prodige, regardant à travers les flammes, il voit le Saint plein de vie, louant et bénissant Dieu. Stupéfait d'un tel miracle, il fait cesser le supplice et le Saint est reconduit dans sa prison.

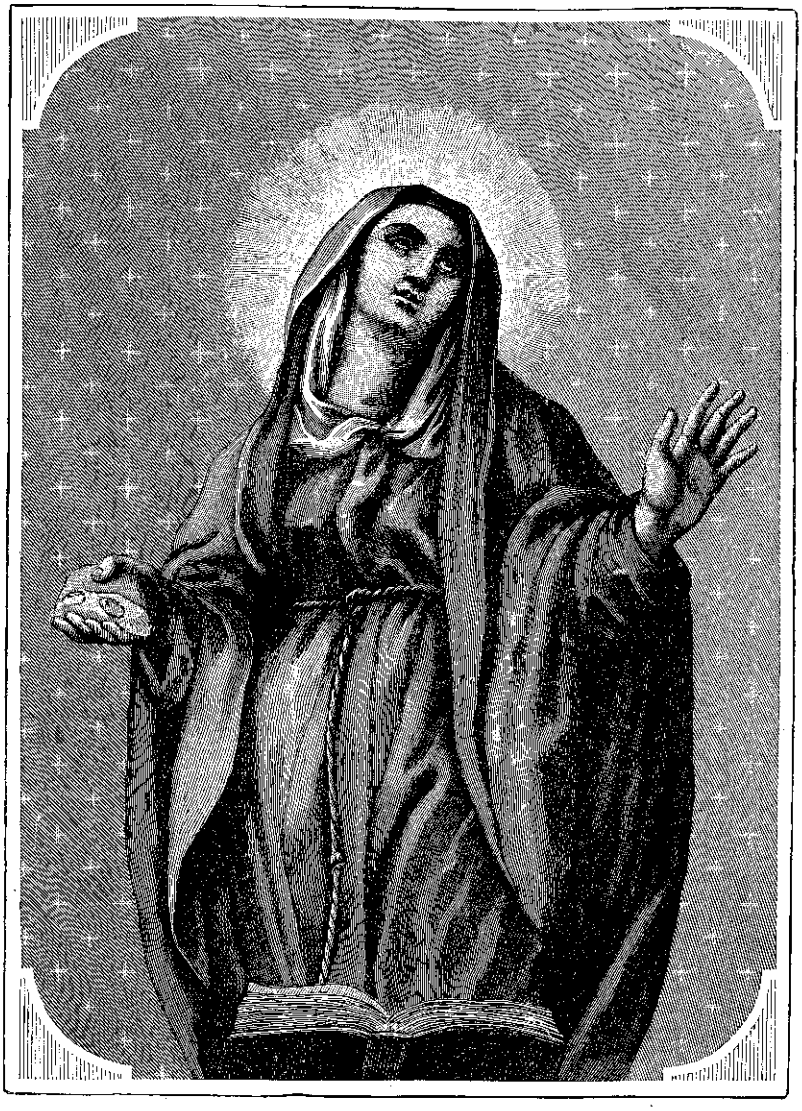
Prévoyant qu'il touchait au terme de la lutte qui bientôt allait lui ouvrir le ciel, Savinien reporta ses dernières pensées sur le troupeau qu'il avait engendré à la foi, au prix de tant de fatigues; il demanda à Dieu d'aller finir sa vie et recevoir le baptême de sang là où il avait été baptisé dans la grâce du Saint-Esprit. Sa prière fut exaucée. Les chaînes tombent de ses mains, se brisent à ses pieds, les portes s'ouvrent, le Saint sort de prison et s'en retourne aux lieux où la grâce l'avait d'abord conduit.

Il venait d'arriver sur les bords de la Seine grossie par les pluies d'orage, et l'avait passée en marchant sur les eaux, quand la troupe de soldats envoyés à sa poursuite arriva de l'autre côté du fleuve. Déjà ils se désolaient en voyant séparée d'eux par cette barrière infranchissabe, leur proie leur échapper. Mais le Saint, qui craignait davantage d'échapper au martyre, leur dit de ne rien craindre et de s'engager résolument sur les eaux qui les porteraient comme elles l'avaient porté lui-même. Ils le firent et, se précipitant sur lui, le décapitèrent. Alors, rapporte la légende, le Saint prit sa tête sanglante en sa main et marcha jusqu'à l'endroit même où il avait été baptisé. Une tombe y était creusée. Le martyr s'y coucha lui-même, puis son âme alla jouir au ciel de la vision béatifique.

LA BIENHEUREUSE LOUISE ALBERTONI

VEUVE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Fête le 31 janvier.



La bienheureuse Louise Albertoni. (D'après la statue de Bernin.)

ENFANCE DE LOUISE ALBERTONI

Louise Albertoni naquit à Rome en l'an 1474. Elle était fille d'Etienne Albertoni et de Lucrèce Tébaldi, nièce du cardinal Jacques Tébaldi. Sa famille comptait parmi les plus illustres de la Ville Eternelle et était alliée aux premières maisons de l'Italie.

De bonne heure on vit se développer chez cette enfant les plus rares vertus. Dieu, qui avait des vues sur elle, se plut à lui donner des parents d'une piété aussi vive qu'éclairée. Saintement élevée par eux, elle devint, dès l'âge le plus tendre, sous l'action de la grâce, le parfait modèle de la jeune vierge chrétienne.

Dès que Louise parut dans le monde, elle inspira, malgré sa jeunesse, une sorte de vénération à tous ceux qui l'approchaient. Pieuse, douce, modeste, on la vit exclusivement occupée des saintes pratiques de la religion. Fuyant les plaisirs bruyants, dédaigneuse des joies mondaines, elle passait le meilleur de son temps à soigner les pauvres de Jésus-Christ, quand elle n'était pas en oraison dans la chapelle de la maison paternelle.

SON MARIAGE

Le plus vif désir de Louise Albertoni eût été, dès cette époque, de se consacrer entièrement au Seigneur, mais, pleine de déférence pour la volonté de ses parents, elle renonça à son projet quand elle sut qu'ils avaient formé le dessein de l'engager dans les liens du mariage, et elle épousa, à peu de temps de là, Jacques de Cithara, riche gentilhomme doué de qualités brillantes et d'une vertu éprouvée.

Louise vécut dans une parfaite union avec son époux, sans pour cela se relâcher de ses pratiques de piété. Elle continua à fuir les divertissements du monde ; vêtue modestement comme par le passé, s'efforçant toujours de paraître inaperçue, elle prit à tâche de donner en toute occasion un exemple d'humilité chrétienne aux femmes de sa condition, assez portées à vivre dans le luxe et la dissipation.

MÈRE DE FAMILLE

Dieu bénit l'union de Jacques et de Louise : il leur donna trois filles. La pieuse mère, profondément pénétrée des nouveaux devoirs qui lui incombaient, s'adonna entièrement à l'éducation de ses enfants ; elle s'appliqua à les former selon la loi divine et leur inculqua le goût de la piété et l'amour de la vertu.

Tous les jours, elle leur faisait une pieuse lecture et présidait à leur prière. A l'exemple de la mère du grand roi saint Louis, Blanche de Castille, elle ne cessait de répéter à ses filles qu'elle aimerait mieux les voir mortes que de les savoir coupables d'un seul péché mortel.

Voilà comment cette digne femme comprenait son rôle de mère de famille. Puissent toutes les mères chrétiennes s'inspirer de son exemple !

MORT DE JACQUES DE CITHARA.

Louise avait trente-trois ans quand Dieu rappela à lui son époux. Jacques de Cithara mourut à la fleur de l'âge, après une vie consacrée au bien. Cette mort inattendue plongea la servante du Seigneur dans une indicible affliction, car les liens qui l'unissaient à son mari étaient des plus étroits ; mais, loin de se laisser abattre par le chagrin, la courageuse chrétienne accepta avec résignation le malheur qui venait de l'atteindre. Elle pleura en silence et demanda à Dieu seul de panser les plaies faites à son cœur par cette déchirante séparation.

Par suite de ce douloureux événement, Louise se trouvait maintenant maîtresse d'elle-même. Elle jugea aussitôt que si Dieu l'avait ainsi rendue libre, c'était pour qu'elle pût mettre à exécution les projets qu'elle avait caressés dans sa jeunesse; aussi résolut-elle, après avoir pris quelque temps pour réfléchir, de ne plus songer désormais qu'à l'éternité. Et afin de rompre plus complètement avec le monde, elle prit l'habit du Tiers-Ordre des mains des Frères Mineurs de l'Observance.

LOUISE, TERTIAIRE DE SAINT-FRANÇOIS

A dater de ce jour, elle marcha à grands pas dans les voies de la perfection et se montra tout de suite, par son amour de la pénitence et des mortifications, une digne fille de son père spirituel, le patriarche d'Assise.

Adoptant au fond de sa demeure une vie qui se rapprochait autant que possible de celle qu'elle eût menée dans le cloître, elle fit dès lors à sa chair une guerre continuelle ; seule sous le regard de Dieu, elle prenait de sanglantes disciplines, macérait son corps et couchait sur la dure. En plein hiver, elle ne portait qu'un seul vêtement, et elle répondait à ceux qui l'engageaient à modérer ses austérités :

— Comment peut-on vivre sans souffrir, lorsqu'on voit son Dieu suspendu à une croix? »

Les scènes de la Passion avaient pour elle un attrait irrésistible. La douleur qu'elle éprouvait dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ était si grande, qu'elle lui faisait souvent répandre d'abondantes larmes, si abondantes que ses biographes rapportent qu'elle faillit en perdre la vue.

Elle consacrait une partie de la nuit à l'oraison ; le matin, elle entendait la messe, recevait la Sainte Communion et vaquait ensuite au soin de sa maison.

SON AMOUR POUR LES PAUVRES

Sa sollicitude pour les pauvres était des plus touchantes ; elle les visitait dans leurs misérables réduits, leur apportait d'abondantes aumônes et joignait toujours à ces dons des avis salutaires, de sages conseils et, s'il était besoin, de sévères remontrances.

Dans la pratique de la charité, elle oubliait si peu l'humilité, qu'elle s'étudiait à tenir cachée la main qui faisait tant d'aumônes. Dans le pain qu'elle donnait pour être distribué aux nécessiteux, elle cachait parfois des pièces d'or et d'argent, demandant à Dieu de faire que la plus large aumône échût à ceux qui en avaient le plus grand besoin.

Les jeunes filles sans ressources étaient également l'objet de sa sollicitude ; elle les protégeait, les instruisait et même leur fournissait souvent les moyens, soit de contracter un mariage honorable, soit de se consacrer à Dieu dans une maison religieuse.

Elle aimait à se considérer comme la mère des indigents; leurs souffrances devenaient ses souffrances. « Les biens de la terre, disait-elle souvent, nous ont été donnés pour les répartir entre ceux qui en sont le plus privés. »

Dans une famine qui désola l'Italie, elle vendit ses biens pour soulager les malheureux et se réduisit ainsi elle-même à l'indigence.

Dieu se prodigua alors à sa généreuse servante en lui accordant de nombreuses faveurs surnaturelles : elle eut des extases et des visions prophétiques, accomplit des guérisons miraculeuses, et reçut enfin en abondance toutes les grâces qui sont le partage des âmes attachées à la suite de Jésus souffrant.

SA MORT — SES FUNÉRAILLES

Il y avait vingt-sept ans que notre Bienheureuse vivait dans la prière, la pénitence et les divers exercices de la charité, quand le Seigneur, voulant récompenser sa persévérance, lui fit connaître la date de sa mort.

Elle s'y prépara par la réception des sacrements, et manifesta une sainte joie en voyant arriver la fin de son exil sur cette terre.

Au moment de mourir, elle ne cessait de répéter ces paroles :

— J'ai demandé une chose au Seigneur, et l'unique objet de mes recherches, c'est d'habiter

dans son saint temple tous les jours de ma vie. »

Puis, les lèvres collées sur un crucifix, elle expira en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Elle s'endormit ainsi dans le Seigneur le 31 janvier 1534, à l'âge de soixante et un ans.

Sa mort mit en deuil la ville de Rome ; les pauvres surtout la pleurèrent.

Le Sacré-Collège assista à ses funérailles qui furent célébrées au milieu d'un concours immense de peuple. Un cardinal fit son oraison funèbre, puis on l'ensevelit dans la chapelle des Franciscains de l'Observance, sur les bords du Tibre.

De nombreux miracles s'étant produits sur son tombeau, le pape Clément X approuva en 1671 le culte de notre Bienheureuse. Sa fête se célèbre à la date du 31 janvier chez les Observants et les Capucins ; les Conventuels l'ont fixée au 12 février.

Jadis, tous les ans, le jour de sa fête, le Sénat et la municipalité de Rome assistaient en corps à une messe solennelle et déposaient sur le tombeau de la sainte veuve, comme offrande, quatre flambeaux de cire blanche, un calice d'argent et une lampe.

En 1625, le marquis Balthasar Albertoni lui fit élever dans l'église des Franciscains une magnifique chapelle. C'est là que reposent ses précieux restes dans un sépulcre ouvert sur le devant, avec cette inscription : *Corpus beatæ Ludovicæ Albertoni* (Ici repose le corps de la bienheureuse Louise Albertoni).

Sur le sépulcre, on voit sa statue en marbre, due au ciseau de Bernino. La Bienheureuse y est représentée revêtue de l'habit du Tiers-Ordre, ayant un voile sur la tête et à la main un livre de prières.

OUVRAGE CONSULTÉ :

L'*Auréole Séraphique*, par le T. R. P. LÉON, ex-provincial des Franciscains de l'Observance.

SAINT NOEL OU NATAL DE BÉNÉVENT

Fête le 21 août.

LE PETIT MISSIONNAIRE

Noël ou Natal, fils d'une noble et illustre famille de Bénévent, naquit dans cette ville vers le milieu du IIIe siècle. Les diverses époques de sa vie sont très étroitement unies aux actes de saint Evasius, dont il fut successivement le fils spirituel, le disciple et le défenseur.

Dès sa plus tendre enfance, les indices d'un zèle très ardent pour l'apostolat se manifestèrent en lui. Tout jeune encore, il brûlait du désir de convertir les païens qui l'entouraient ; à mesure qu'il avançait en âge, il s'appliquait de plus en plus à fortifier dans la foi les nouveaux fidèles récemment baptisés. Il mettait toute l'éloquence de sa jeune âme encore pleine de l'innocence et de la pureté première, à leur parler du règne de Jésus-Christ sur le monde, des nombreux miracles qu'il avait accomplis et de la sublime doctrine qu'il avait laissée au genre humain.

Il y avait alors, dans la ville de Bénévent, un saint prêtre nommé Evasius. C'était lui qui excitait dans l'âme du jeune homme les ardeurs de l'apostolat et qui le conduisait à travers les écueils d'un monde encore tout païen.

LE DIACRE FIDÈLE

La dernière persécution ne s'était pas éteinte sans laisser dans l'Eglise des traces douloureuses de son passage. Les fidèles étaient tombés nombreux, martyrs de leur foi ; les persécuteurs s'étaient surtout acharnés à poursuivre les pasteurs, ceux qui soutenaient les faibles et relevaient ceux qui étaient tombés. L'évêque de la ville d'Asti venait de succomber sous les coups des païens, laissant son troupeau sans garde à la fureur des loups. Heureusement, le Seigneur veillait sur lui ; il envoya son ange à saint Evasius pour lui révéler le choix qu'il avait fait de lui comme évêque d'Asti, et lui ordonna d'aller à Rome déposer entre les mains du Saint-Père son serment de fidélité. A cette révélation, Evasius n'hésita pas ; il partit aussitôt, emmenant avec lui Noël qui avait déjà reçu le diaconat.

Pendant que le nouvel élu avec son disciple admiraient les chefs-d'œuvre de la Ville Eternelle, et qu'ils se prosternaient sur le tombeau des saints Apôtres, des envoyés de la ville d'Asti vinrent demander au Souverain Pontife de leur accorder saint Evasius comme évêque. Le Pape, qui savait la renommée de science et de vertu du Saint, accéda à leur demande, fit lui-même la consécration épiscopale et envoya le nouveau pasteur rejoindre son troupeau.

Noël, qui reçut alors le caractère sacerdotal, devint un des aides les plus fidèles du saint évêque d'Asti.

Là, profitant d'une paix factice laissée à l'Eglise par les persécuteurs, saint Evasius s'efforça d'inculquer dans l'âme de ses fidèles les vrais éléments de la doctrine chrétienne. C'est avec une tendre sollicitude qu'il veillait à leurs besoins. Il remplissait lui-même tous les détails de son ministère, suivant en cela l'exemple de saint Paul et des apôtres.

LA PERSÉCUTION

Bientôt une nouvelle persécution fut soulevée contre l'Eglise, et le sang des martyrs commença de nouveau à couler. Les fidèles d'Asti, songeant plus à la sécurité du saint évêque qu'à leur propre salut, forcèrent le pasteur à quitter la ville. Evasius, en s'éloignant, prit avec lui Noël comme son collaborateur dans l'œuvre de la conversion des infidèles.

Au sortir de la ville d'Asti, à mille pas environ des remparts, on voit encore aujourd'hui une petite fontaine qu'on appelle « le puits sacré ».

C'est là que les deux voyageurs s'arrêtèrent pour réparer, en prenant quelque nourriture, leurs forces affaiblies par un jeûne rigoureux.

Quelque temps après, ils reprirent leur marche et arrivèrent bientôt sur les bords d'une rivière dont les eaux profondes s'opposèrent à leur passage. Saint Evasius se rappela alors avoir laissé son bâton pastoral près de la fontaine où ils s'étaient arrêtés. Noël se hâta d'aller le chercher. Mais, ô merveille ! le bâton planté en terre avait poussé des bourgeons et des fleurs. Le saint évêque regarda ce miracle comme un présage de son prochain martyre. Les deux voyageurs continuèrent alors leur route, et, vers le soir, atteignirent la ville de Sédula. C'est là qu'ils fixèrent le lieu de leur séjour.

Le disciple du Saint devint alors son protecteur fidèle. Il mit tous ses soins à écarter de la tête du pasteur les périls occasionnés par le voisinage des persécuteurs. Cette vigilance était très nécessaire, comme nous allons le voir. Une nuit, pendant qu'ils reposaient, il fut averti subitement de l'approche des ennemis. Il éveilla donc aussitôt saint Evasius, et tous deux, quittant ce lieu qui n'était plus désormais un refuge assuré, dirigèrent plus loin leurs pas.

Ils s'arrêtèrent dans une vaste forêt qu'on appelle encore aujourd'hui refuge de saint Evasius. Le lieu qu'ils choisirent pour y fixer leur demeure était une charmante presqu'île formée par un bras du Pô. C'est là, dans cette retraite solitaire, qu'ils s'établirent pour être à l'abri des persécuteurs et pouvoir travailler au salut des âmes. La construction d'une église fut bientôt projetée, et, grâce aux libéralités des fidèles qui accouraient tous les jours plus nombreux autour du saint pasteur, l'édifice fut bientôt achevé. La parole divine annoncée dès lors régulièrement et confirmée par de nombreux miracles attira une foule d'âmes qui se convertirent généreusement à la foi du Christ.

Mais saint Evasius comprenait trop bien ses devoirs de pasteur pour négliger le premier troupeau qui lui avait été confié. Il veillait, bien que de loin, sur tous ses fidèles, et envoyait de temps à autre son fidèle disciple leur porter les secours et les consolations de la religion.

LE MARTYRE

C'est pendant une de ces visites du bienheureux Noël aux chrétiens de la ville d'Asti, que le préteur de Sédula ayant appris tout ce qui se passait dans la forêt voisine, ayant su qu'au mépris des dieux de l'empire on adorait le Crucifié dans toutes les régions environnantes, ordonna à ses soldats de s'emparer du saint évêque Evasius et de le lui amener chargé de chaînes. Les licteurs revinrent bientôt, traînant après eux l'auguste vieillard.

L'interrogatoire commença aussitôt. Le préteur essaya tous les moyens de persuasion : les flatteries, les caresses, les promesses, les menaces, et enfin les tortures, rien n'ébranla la constance de saint Evasius, rien ne put lui tirer une plainte.

Rempli de fureur de se voir vaincu par un vieillard, le juge condamna le saint évêque à être décapité avec ses deux diacres et un grand nombre de ses fidèles. A la nouvelle de l'arrestation, Noël, qui se trouvait alors à Asti, s'empressa de se rendre à Sédula, où il espérait fléchir le préteur. Mais quand il arriva, la sentence était déjà exécutée, et les martyrs avaient reçu leur couronne. Il recueillit leurs restes et leur donna la sépulture.

LE FRUIT DU MARTYRE ET LA MORT DE SAINT NOEL

Le souvenir de saint Evasius, de ses vertus, de son zèle et de la couronne glorieuse de martyr qu'il venait de recevoir, occupa constamment l'esprit de saint Noël durant les dernières années de sa vie. Il reçut la garde du troupeau que lui avait laissé son maître, et mit tous ses soins et tout son zèle à convertir les derniers païens restés jusqu'alors infidèles à la grâce.

Les fruits du martyre se montrèrent bientôt dans toute leur beauté. Le préteur de Sédula se convertit et reçut le baptême avec toute sa famille. Les bourreaux du saint évêque, illuminés par une lumière divine, quittèrent aussi leurs erreurs pour venir trouver la paix au sein de l'Eglise.

Devant ces merveilles accomplies par la grâce, saint Noël ne pouvait que bénir Dieu. Aussi, quand il vit ceux qui, auparavant, étaient les plus hostiles, incliner doucement la tête pour recevoir le joug du Christ, il s'écria : « Je puis mourir maintenant, mon œuvre est terminée ».

Ce fut le vingt-septième jour d'août que son âme reçut la couronne acquise par une longue vie d'épreuves et de fidélité. Il est resté dans l'Eglise comme un des plus beaux modèles d'amour filial et d'humilité. C'est un autre saint Laurent dont les actes héroïques de vertus sont restés cachés sous le voile de l'humilité.

Son corps repose aujourd'hui dans l'église de Casale, à côté de celui de saint Evasius. Sa mémoire est en grande vénération auprès du peuple de cette ville, et même de toute l'Italie.

SOURCES CONSULTÉES

Bollandistes. Acta sanctorum, au 21 août.

LA VÉNÉRABLE MARIE-CHRISTINE DE SAVOIE

REINE DES DEUX-SICILES

14 novembre 1812 — 31 janvier 1836.

La vénérable Marie-Christine de Savoie.

UNE JEUNE PRINCESSE ACCOMPLIE

Marie-Christine naquit en 1812, à Cagliari, en Sardaigne. Elle était la fille de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne, descendant de la pieuse famille des comtes de Savoie, et de Marie-Thérèse, fille de l'archiduc d'Autriche.

Baptisée aussitôt sa naissance, elle ne connut d'autres soins que ceux de sa mère. La raison et la piété s'éveillèrent en elle de façon si précoce qu'à cinq ans, elle appelait la nuit sa femme de chambre pour lui dire : « Rosa! Rosa! récitons les actes de foi! » ce qu'elle faisait d'elle-même avec la dévotion d'un ange.

Tous les jours du Carême, et assez souvent durant le reste de l'année, la reine-mère rassemblait dans le palais sa famille et ses serviteurs pour la récitation en commun du chapelet. La petite Marie-Christine, une clochette à la main, se chargeait de convoquer elle-même tout le personnel de la maison royale.

Il fallait voir encore son empressement à construire, de concert avec ses sœurs, aux approches de Noël, une crèche à l'Enfant-Dieu. Son grand plaisir ensuite était d'y amener tous les visiteurs, depuis les membres des familles les plus illustres jusqu'au plus humble artisan, et de les faire s'agenouiller, comme s'ils eussent été des bergers ou des mages.

Ce n'étaient là que les dehors charmants de sa tendre piété. Elle y joignait bien d'autres solides qualités : Dieu l'avait douée d'un naturel exquis. La reine, sa mère, n'avait qu'à dire un mot à Marie-Christine ; elle n'avait point à surveiller l'exécution de ses ordres : elle était sûre d'être obéie. L'enfant était active au point de ne pas perdre une minute : elle cultivait et arrosait elle-même à grand'peine les roses et les lis dont elle

voulait orner les images de Jésus et de Marie. Un peu plus tard, et, l'on peut dire, tout le reste de sa vie, elle s'emploiera à confectionner des vêtements pour les pauvres, avec tant d'ardeur qu'elle voulait qu'on l'éveillât plus tôt le matin pour lui permettre de faire plus d'ouvrage.

Sa vive intelligence s'assimilait promptement tout ce qu'on lui confiait. A sept ans, elle savait d'un bout à l'autre le catéchisme et témoignait qu'elle en avait retenu non seulement la lettre, mais le sens. De cinq à dix ans, son précepteur, le P. Terzi, aumônier de la reine, lui enseigna l'Histoire Sainte et les belles-lettres italiennes. Puis elle étudia la géographie et les langues vivantes: elle apprit l'allemand auprès du professeur Kuster, et le français auprès de son auguste mère.

Plus tard, dans son ardeur de savoir, elle s'appliqua avec succès à la philosophie et aux mathématiques, connut par cœur la physique de Poli, s'initia aux secrets de l'astronomie, cultiva la peinture et la musique, s'exerça même à la danse, à titre de délassement utile, avec ses trois sœurs.

Rien, en un mot, ne lui manquait de ce qui devait en faire une princesse accomplie selon le monde. En outre, elle tenait de sa mère un amour débordant pour les pauvres. La reine Marie-Thérèse, si charitable elle-même, lui confiait chaque jour jusqu'à soixante-dix francs pour faire l'aumône. Il n'était pas rare que Marie-Christine donnât le tout à la première personne venue qui lui exposait sa misère. Il fallut que sa mère la reprît de cet excès de générosité et l'obligeât à régler ses largesses, à faire au moins deux parts de la somme qui lui était remise.

ABDICATION DU ROI — DEUX SÉJOURS A ROME

La royale enfant connut l'épreuve dès ses jeunes ans, et sa délicatesse extrême lui fit vivement ressentir les malheurs de sa famille. Une nuit, celle du 13 mars 1821, la mère de Marie-Christine la conduisit avec ses sœurs dans la chapelle du palais et lui dit : « Mes filles, le roi votre père vient d'abdiquer; nous ne sommes plus maintenant que de simples particuliers; remercions Dieu qui a gardé intacts la conscience et l'honneur. »

La famille royale habita successivement Nice, Lucques, Moncalieri, où vint mourir, brisé par les infortunes plutôt que par les ans, le père de Marie-Christine, enfin Gênes, où l'on se fixa. Partout la vertu de la servante de Dieu attirait les regards.

Rome la reçut dans ses murs à l'occasion du grand Jubilé de 1825. La ville entière fut touchée de voir la manière dont la reine veuve et ses deux filles, la duchesse de Lucques et Marie-Christine, alors âgée de treize ans, accomplirent les visites aux quatre basiliques requises pour l'acquisition de l'indulgence. Les pieuses princesses s'y rendirent, la tête voilée, les pieds nus et le Rosaire à la main.

Léon XII les accueillit plusieurs fois en audience privée et rendit à Marie-Thérèse tous les honneurs dus à son titre de reine. Non content de ces marques de bienveillance, l'auguste Pontife poussa la courtoisie jusqu'à honorer trois fois de sa visite les princesses dans leur propre demeure.

Les princesses quittèrent Rome, enchantées de tout ce qu'elles y avaient vu et vénéré. A l'insu de la servante de Dieu, ce voyage, dans les desseins de la Providence, prépara en outre l'union de Marie-Christine avec l'héritier du royaume sicilien, Ferdinand II, duc de Calabre. Le roi et la reine des Deux-Siciles étant venus à Rome pour gagner eux aussi l'indulgence, une entrevue eut lieu entre les deux familles royales et les qualités de notre Vénérable, modèle de beauté et de modestie, furent très remarquées.

Les illustres dames étaient de retour à Rome à la fin de l'année 1825, pour la clôture du Jubilé, et cette fois, c'est sous le toit même du Pape, dans dans ce palais du Quirinal, plus tard illégitimement occupé par leurs descendants prévaricateurs, qu'il leur fallut accepter un abri. Léon XII ne leur permit pas de s'éloigner de son auguste personne. Le jour de Noël, elles recevaient des mains du Saint-Père le Pain eucharistique, dans la chapelle Sixtine. Souvent, il les invitait aux cérémonies auxquelles il assistait lui-même; d'autres fois, il daignait leur rendre de paternelles visites.

En dehors de ces occasions de grande joie, les princesses vivaient dans un recueillement si profond, leur vie était si pure et si retirée que les Romains appelèrent alors le Quirinal le *Monastère de la reine de Savoie*.

Le pape Léon XII les bénit une dernière fois ici-bas, dans une audience d'adieu, le 4 mai 1826, tandis qu'elles ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance pour tant de bonté.

GARDE-MALADE — REDOUTÉE, PUIS AIMÉE

De retour en son palais de Gênes, Marie-Christine eut bientôt à se constituer la garde-malade volontaire de la reine dont la santé s'altérait et que les médecins condamnaient à ne plus quitter ses appartements. Jamais une mère ne rencontra dans sa fille un dévouement plus entier.

Pleine de jeunesse et de vivacité, celle-ci s'imposa de passer auprès de sa mère, pour l'égayer et la distraire, les longues soirées de l'hiver et les jours accablants de l'été, occupée à lui lire la Vie des Saints ou à converser avec elle, tout en travaillant sans relâche pour les pauvres.

Dans l'intime de son âme, elle désirait le cloître : il lui semblait qu'elle en faisait en ce moment l'apprentissage et elle trouvait une souveraine douceur dans cette séparation du monde. Elle eût été heureuse, sans le douloureux pressentiment de la mort prochaine de sa mère tant aimée. Une crise survint qui hâta le dénouement.

La royale orpheline découvrit alors au guide de sa conscience, le P. Terzi, le projet qu'elle avait formé depuis longtemps, celui d'embrasser la vie religieuse. Elle avait même fait son choix : elle voulait revêtir les saintes livrées des Adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement. Le prudent directeur, sans se prononcer, lui dit de se tenir entre les mains de Dieu qui lui manifesterait en temps opportun ses volontés, et l'humble jeune fille, toujours soumise, renonça pour le moment au dessein qu'elle avait tant caressé.

Quelle douleur pour elle lorsque, quelques jours après, il lui fut enjoint d'avoir à se rendre à Turin, à la cour du roi de Piémont, Charles-Albert, dans cette ville et ce palais même où son père avait été roi, et où il était volontairement descendu du trône, préférant perdre la couronne plutôt que de l'avilir.

Charles-Albert, cousin de Victor-Emmanuel, n'était pour elle qu'un parent éloigné, d'opinions et de caractère différents : il n'avait pas peu contribué à la chute de son père. Quant à la reine, qui s'appelait aussi Marie-Thérèse, elle était peu connue de Marie-Christine; avant son élévation, elle n'occupait à la cour qu'un rang fort inférieur à celui des princesses de sang royal; sa nais-

sance était bien au-dessous de celle de la Vénérable, et il eût pu sembler à celle-ci que lui rendre hommage, c'était s'abaisser. On sentait bien cela à la cour du roi de Piémont; et, tout en appelant par convenance la jeune princesse pour lui rendre les honneurs dus à sa condition, on n'était pas sans redouter un peu sa venue. Sa vue seule fit tomber toutes les appréhensions. La vertu a le don de se faire aimer partout où elle paraît. On la trouva si docile, si affable que toute la cour fut aussitôt gagnée à ses attraits. Pieuse sans timidité ni scrupule, Marie-Christine, à Turin comme à Rome et à Gênes, se mit à remplir chacun de ses devoirs avec une simplicité exempte de contrainte; puis, après avoir été un sujet d'édification dans les églises, elle devenait le charme des salons royaux et étonnait les meilleurs esprits par l'étendue de ses connaissances et la solidité de ses pensées.

BRILLANTS PARTIS

Du vivant même de sa mère, la reine Marie-Thérèse, la renommée avait répandu jusqu'aux marches du trône de France le nom et les vertus de Marie-Christine de Savoie, et le roi Charles X désira l'unir à son fils, le duc d'Orléans, l'héritier présomptif. La proposition ne fut pas agréée : la reine-mère remercia le roi des Français de son honorable demande, en prétextant l'âge encore trop peu avancé de sa fille, et les négociations se rompirent.

Plusieurs années s'écoulèrent, et la servante de Dieu, tout entière au désir de s'ensevelir dans un cloître, n'attendait qu'un signe de la Providence et ne songeait nullement à une alliance terrestre, quand Ferdinand, héritier du royaume des Deux-Siciles, fit demander sa main. La Vénérable ne répondit à toutes les instances que par ses larmes et ses refus modestes, mais accentués. Un instinct secret et délicat l'éloignait du mariage et lui faisait désirer une vocation plus haute.

Les assauts qui lui étaient livrés furent fréquents et violents : c'était la reine, tour à tour affectueuse et suppliante; c'était le roi, habitué au commandement et qui conseillait l'obéissance d'un ton sévère et menaçant. C'étaient sa gouvernante, les dames de la cour, les domestiques mêmes qui s'efforçaient, mais en vain, de lui inspirer de l'éloignement pour le monastère, en lui en représentant les austérités et les rigueurs. On fit agir successivement chacune de ses sœurs, qu'elle aimait comme elle-même et qui avaient tout pouvoir sur elle. Rien ne la déterminait. Ce qui triompha de ses hésitations, ce fut le conseil qu'elle prit de son directeur, le P. Terzi, après avoir longtemps prié pour qu'il reçût les lumières d'en haut.

« Mademoiselle, lui dit-il enfin d'un ton décidé, avec cette autorité que Dieu donne à ses ministres lorsqu'ils parlent en son nom, je crois que la vie religieuse n'est point ce que Dieu exige de vous, mais qu'il est dans ses desseins que vous acceptiez le parti que lui-même vous offre par l'intermédiaire de ceux qui vous le représentent. »

Cette voix sortie du sanctuaire obtint ce que n'avaient pu reines ni rois. « Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, s'écria Marie-Christine, je le veux, j'accepte. »

Le *oui* si vivement désiré remplit de joie la cour et les deux royaumes de Piémont et de Naples.

L'ÉPOUSE CHRÉTIENNE

A cause de son deuil récent, Marie-Christine obtint que la cérémonie du mariage royal s'accomplît sans éclat, à Voltri, près de Gênes, dans un sanctuaire dédié à Notre-Dame des Anges. Mais elle ne put échapper aux démonstrations de joie, aux bruyants vivats que lui réservaient les habitants de Gênes et bientôt ceux de Naples.

La jeune et belle souveraine avait le don, avons-nous dit, de rendre la vertu aimable.

Suivons-la dans l'intérieur du palais, aux côtés de son époux, où désormais vont s'écouler ses jours. Un revirement complet s'est opéré en son cœur. Elle qui avait tant redouté l'état conjugal a laissé de côté maintenant tout désir de la solitude, pour devenir, autant que la conscience l'y autorise, le charme de la vie de son mari. Dès l'instant de leur union, il semblait, au dire des témoins, « qu'elle était déjà épouse depuis trois à quatre mois », tant elle entourait de délicates prévenances le roi Ferdinand.

Sa déférence envers lui est telle qu'elle ne décachète même pas sans sa permission les lettres qu'elle reçoit des princesses ses sœurs.

Elle entraîne doucement son époux à une vie de piété : chaque matin ils assistent ensemble à deux messes, chaque jour ils font leur visite au Très Saint Sacrement, dans la chapelle du palais, et récitent le chapelet, pratiques qui devinrent pour le roi une règle inviolable tout le reste de sa vie.

Par condescendance, Marie-Christine se plie volontiers avec lui à l'étiquette des cours, aux nombreuses réceptions, aux fêtes, même aux représentations de théâtre, nous verrons bientôt dans quel dessein. Elle accepte, pour lui plaire, de soigner sa mise, et s'abandonne, pour la toilette, à la sollicitude de ses femmes de chambre ou de son coiffeur, durant des heures entières. Mais, pour ne point perdre le temps dans ces frivolités, elle se fait lire alors la vie des saints ou les innombrables requêtes que les pauvres lui envoient.

Vis-à-vis des parents du roi, elle est d'une bonne grâce et d'une cordialité charmantes; elle traita comme des sœurs les princesses royales, comme de propre mère la mère de Ferdinand; elle est le nœud de toutes les affections dans ce milieu où se coudoient tant de personnes de caractère différent, que les délicatesses de la grandeur rendent trop souvent jalouses et susceptibles, et, dans son humilité naïve, elle attribue à la vertu des autres cette heureuse concorde qu'elle entretient si habilement.

SAINTE CONTAGION DE LA VERTU

L'effet d'une telle abnégation, d'une telle mansuétude et de si saints exemples ne tarda pas à se faire sentir à la cour et chez les grands du royaume. Ceux-ci ont les yeux fixés sur leurs souverains et par instinct se modèlent sur eux. C'est ce qui arriva dans les Deux-Siciles. Quand on vit la reine si bienfaisante, si active, qu'elle consacrait chaque jour plusieurs heures, en dehors de ses nombreux dérangements et de ses oraisons, à des travaux manuels au profit des pauvres, les dames de la cour se piquèrent d'émulation, et se mirent, elles aussi, à confectionner des vêtements et à les distribuer. La bienfaisance devint comme à la mode; les pratiques chrétiennes furent à l'ordre du jour, et cela sans contrainte, par la muette exhortation d'une jeune reine de vingt et un ans.

La même révolution pacifique s'opéra dans les mœurs. Elles s'épurèrent au contact de la vertu de l'angélique Marie-Christine. Sans ordonnance

royale, sans effort d'aucune sorte, elle fit disparaître de son palais et bientôt du royaume entier toute mondanité dans le costume des personnes du sexe. Quand la modiste venait prendre ses ordres pour de nouveaux vêtements, elle lui disait simplement : « En ceci, vous vous y entendez mieux que moi, faites à votre goût. L'unique chose que je vous demande, c'est que le cou et les bras soient entièrement couverts. » On comprit bien vite dans son entourage qu'il était peu séant de se présenter devant elle dans une tenue peu conforme à la rigueur de la modestie chrétienne.

Un jour, une dame s'avisa de paraître à ses côtés dans une brillante réunion en une mise peu modeste; la reine, avec une grâce exquise, lui fit présent d'un riche mouchoir qu'elle tenait à la main, et le lui appliquant elle-même à la gorge, elle lui dit en souriant : « Tenez, Madame, vous allez bien mieux comme cela. » Les courtisans s'égayèrent beaucoup de l'incident : la médisance, qui est leur défaut mignon, répandit bientôt dans toute la ville le récit de cette scène délicieuse et le nom de la dame, objet des royales attentions. C'en fut assez pour ôter à toutes les autres le désir de s'attirer de semblables faveurs.

Au théâtre, où, bien malgré elle, elle se présenta pour faire plaisir au roi et condescendre aux vœux de ses sujets, si décentes que fussent les représentations qu'on lui offrit, elle sentit bien vite combien la scène est pour la jeunesse une source de dangers. S'armant d'une sainte audace, elle déclara à son mari que s'il ne réprimandait promptement, par un acte d'autorité, les scandales de ce genre, elle refuserait de les sanctionner désormais par sa présence. Ferdinand, qui était animé de vrais sentiments religieux, se rendit à ces raisons, et moralisa, par de sages règlements qui bannissaient les excès et les rendaient moins dangereux, les théâtres, sur toute la surface de son territoire.

CHARITÉ DE MARIE-CHRISTINE

La servante de Dieu ne fit que passer sur le trône, mais ce court passage fut une suite ininterrompue de bienfaits.

A peine installée au palais, Marie-Christine accueille avec bienveillance toutes les suppliques des pauvres : ses appartements se transforment en bureaux de bienfaisance. Elle-même enveloppe avec soin la somme sollicitée dans le papier qui lui a exprimé le besoin et elle l'envoie aux intéressés.

Aux pauvres honteux elle faisait parvenir en secret des billets de banque sans indiquer le lieu de leur provenance. Certaines familles reçurent ainsi durant plusieurs années des pensions considérables et elles ne connurent qu'à la mort de la reine, en voyant tout à coup cesser ces secours miraculeux, l'auteur caché de tant de largesses.

L'on pouvait deviner au rassemblement des pauvres le lieu qu'elle habitait ou les endroits qu'elle devait visiter.

Elle donnait à profusion, jusqu'à diviser ses revenus en petits rouleaux de soixante ducats chacun (environ 255 francs) qu'elle faisait distribuer. Ses serviteurs, effrayés de ce qu'ils regardaient comme une prodigalité, s'avisèrent un jour de diminuer la somme de moitié, tout en conservant aux rouleaux le même volume. Mais la reine s'aperçut de la fraude, réprimanda vivement ceux qui causaient ce préjudice aux pauvres de Jésus-Christ, et continua à déverser ses trésors d'une main vraiment royale.

Des religieuses allaient de porte en porte demander l'aumône : touchée de compassion, la généreuse reine s'offrit de prendre la communauté à sa charge, et en retour lui demanda de créer à Naples un refuge pour les orphelins de père et de mère. Un second orphelinat à Naples, puis un troisième à Mugnano, surgirent sous son impulsion, et elle eût doté tout le pays d'établissements semblables, si une mort prématurée ne fût venue la ravir à l'affection de son peuple.

En même temps, elle s'employait à procurer du travail à un nombre considérable d'ouvriers : un de ses palais, au dire de témoins oculaires, était rempli par d'énormes monceaux de matelas, de draps de lit, de courtes-pointes et de vêtements que les pauvres avaient confectionnés, sur le désir de la reine, pour être distribués suivant les besoins. Dans le même but de favoriser le travail et l'industrie, elle visitait en personne les magnifiques ateliers créés à Naples par Ferdinand 1er, provoquait des expositions qu'elle parcourait, donnant ici et là son avis avec une grande sûreté de jugement, distribuant des récompenses et des encouragements. Ce qu'elle avait apprécié et vanté était aussitôt réputé de valeur et recherché de préférence. C'est d'après ses conseils qu'on fit venir de Lyon les ouvriers les plus habiles, et de France et de Belgique les machines les plus perfectionnées pour propager en Sicile l'industrie de la soie qui fut pour ce pays une source d'abondants revenus.

SA PRÉCIEUSE MORT

Si jamais reine fut regrettée et à bon droit de sa famille et de ses sujets, ce fut bien Marie-Christine de Savoie. Elle était l'idole de son peuple. Presque toutes les petites filles qui naquirent durant son règne reçurent au baptême le nom de Marie-Christine, et les parents, en le leur imposant, disaient : « Puisses-tu devenir bonne et sainte comme notre chère reine. »

Cependant, trois ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et cette consolatrice de tant de misères était en proie à une vive affliction. Elle n'avait pas encore donné d'héritier à son royal époux. Elle augmenta ses aumônes, fit prier dans tous les couvents pour demander au ciel qu'il daignât la rendre féconde, jusqu'à ce qu'enfin elle fût exaucée.

Mais, ô douleur, à peine eut-elle mis au monde un fils, que sa santé s'altéra, et son dépérissement visible jeta dans la désolation le prince, la cour et tout le royaume. Quinze jours plus tard elle se mourait, en dépit des supplications qui de toutes parts s'élevaient pour tenter de fléchir le ciel.

Que ne pouvons-nous retracer les scènes sublimes qui, à son lit de mort, arrachèrent des larmes à tous les assistants! Elle demanda son enfant afin de le bénir avant de s'en séparer pour toujours ici-bas, et le serra longuement sur son cœur en le couvrant de tendres baisers. Elle expira le 31 janvier 1836, à l'âge de vingt-trois ans, en murmurant ces paroles : « Mon Dieu, je crois, j'espère, j'aime de tout mon cœur! »

Telle avait été la devise de sa vie, et le roi Ferdinand avait raison de se tourner à ce moment suprême vers ceux de sa suite et de s'écrier tout haut : « Vous le voyez, mes amis, on meurt comme on a vécu. »

* * *

D'après la *Vie de la vénérable Marie-Christine de Savoie*, par l'abbé J.-H. Olivier.

LE VÉNÉRABLE JEAN BOSCO (1815-1888)

Fête le 31 janvier

Portrait de Don Bosco.

NAISSANCE — LE PETIT PRÉDICATEUR

En 1888, l'évêque de Barcelone achevait par ces mots l'oraison funèbre de Don Bosco : « Nous honorons aujourd'hui la mémoire d'un grand homme, demain nous élèverons un sanctuaire en l'honneur d'un grand saint ». Les paroles du prélat ont déjà obtenu un commencement de réalisation : le 23 juillet 1907, la cour de Rome ratifiait l'introduction de la cause de béatification de celui qui, à juste titre, a pu être appelé quelquefois le Vincent de Paul du XIXe siècle.

C'est dans la commune d'Asti, à Capriglio, à quelque distance au sud-est de Turin, que Jean Bosco vit le jour, le 15 août 1815. Son père mourut deux ans après la naissance de ce dernier fils. Sa mère fut donc chargée seule de son éducation. Femme d'une instruction assez médiocre, mais douée d'un sens religieux des plus droits, elle sut inspirer à son enfant, dès l'âge le plus tendre, des sentiments de profonde piété et l'éleva dans l'habitude de la sobriété et l'amour du travail. A une telle école le petit Jean acquit de solides et sérieuses qualités. De bonne heure, commença à se dessiner en lui la vocation d'apôtre. Il jouait avec les camarades de son âge, mais pour lui le jeu se tournait en apostolat. Doué d'une grande mémoire et d'un merveilleux talent de conteur, il se plaisait à leur narrer les traits édifiants des vies de saints. Cependant l'instruction de l'enfant était encore bien rudimentaire : sa science se bornait à peu près au catéchisme. Le curé de la paroisse, Don Calosso, vint à son aide. Il revenait un jour d'assister à une mission donnée à Buttigliera; un grand nombre de ses paroissiens l'accompagnaient et, parmi eux, Jean marchait silencieux et méditatif. Don Calosso, ayant remarqué ce petit rêveur, l'appela auprès de lui, et le questionnant :

— De quel hameau es-tu? lui dit-il.

— Je suis de Becchi, je m'appelle Jean Bosco.

— Et tu viens aussi d'entendre les missionnaires? Si tu étais resté à la maison, ta mère l'aurait peut-être fait un sermon plus à ta portée.

— C'est vrai, Monsieur, ma mère fait souvent d'excellents sermons, mais ceux des prédicateurs ne manquent pas pour cela d'intérêt.

— Tu parles comme si tu les comprenais; voyons, qu'as-tu retenu de celui d'aujourd'hui? Je te donne quatre sous si tu peux m'en répéter quatre phrases.

— Je vais essayer, Monsieur.

Et l'enfant se mit à développer le sermon, qui avait pour sujet le péril qu'il y a à différer de se convertir. Il répéta successivement l'exorde, les trois points et la conclusion; le tout, presque mot à mot (1).

Le bon vieux prêtre, étonné de cette mémoire prodigieuse, offrit à l'enfant de lui donner des leçons. La mort de Don Calosso étant survenue à

(1) M. VILLEFRANCHE. *Vie de Don Bosco.*

peu de temps de là, le petit Jean continua ses études à l'école publique de Châteauneuf et les termina à Chiéri.

La vocation sacerdotale qui s'était éveillée dans l'enfant de très bonne heure n'avait pas cessé de croître et de se fortifier. Il entra au Grand Séminaire le 29 septembre 1835. Les résolutions généreuses qu'il prit alors et que nous retrouvons dans ses mémoires intimes, nous révèlent bien son désir de devenir un saint. « Je veux entièrement réformer ma vie, écrit-il. Jusqu'ici, sans être un scélérat, j'ai été dissipé, adonné à la vaine gloire; aussi je prends la résolution de ne plus prendre part aux spectacles publics, d'aimer la solitude, d'éviter l'intempérance et de ne prendre que le repos strictement nécessaire; de fuir toute lecture profane, toute pensée, toute parole contraire à la vertu de chasteté. Ces résolutions prises et lues aux pieds de la Vierge Marie, je promets de les observer au prix de n'importe quel sacrifice. » Le 5 juin 1841, fête de la Sainte Trinité, Jean Bosco recevait l'onction sacerdotale. Il célébra sa première messe dans l'église Saint-François d'Assise à Turin. Rentré au village natal, il s'était retiré dans la petite chambre où, dix ans auparavant, un songe providentiel lui avait manifesté sa vocation future; sa mère vint l'y retrouver: « Mon fils, lui dit-elle, te voilà près du Seigneur, mais commencer à faire œuvre d'apostolat, c'est commencer à souffrir. »

L'ŒUVRE SALÉSIENNE

UN FOU PLUS HABILE QUE DEUX SAGES

Ce conseil conforme en tout point à ses propres inclinations, le nouveau prêtre l'accomplit à la lettre. Il était résolu de s'occuper du salut des âmes au prix de n'importe quel sacrifice, de se retrancher à lui-même toute satisfaction corporelle, de ne sortir que pour la visite d'un malade, de ne boire du vin mélangé d'eau que comme remède, de n'accorder à son corps que cinq heures de repos, enfin, et là se trouve tout le secret du bien qu'il a fait, d'imiter en tout la douceur de saint François de Sales. Les ministères les plus humbles, tels que la visite des malades et des pauvres, eurent ses préférences; il se sentait surtout attiré vers les prisonniers de Turin. Le nombre des détenus, l'âge encore tendre de beaucoup d'entre eux, leurs souffrances et leur misère morale l'émurent si profondément qu'il conçut un désir ardent de venir en aide aux pauvres abandonnés qui venaient peupler ces bagnes et d'où ils sortaient plus pervertis. Il commença son œuvre (1) avec un pauvre orphelin qu'il avait vu maltraité par le sacristain de l'église Saint-François d'Assise. Frappé de son ignorance, Don Bosco lui offrit de lui apprendre le catéchisme. Ce fut l'origine de l'Oratoire salésien. Le jeune homme fut non seulement son élève attentif et studieux, mais, comme saint André, lui aussi amena d'autres disciples à son nouveau maître. Bientôt le nombre des enfants s'éleva jusqu'à la centaine et finit par dépasser sept cents.

L'épreuve et les persécutions ne manquèrent pas au serviteur de Dieu. On alla même jusqu'à le faire passer pour fou en le voyant entreprendre tant d'œuvres sans qu'il eût les ressources nécessaires. Dans son intérêt et pour l'honneur du clergé de Turin, on résolut de le faire enfermer dans une maison de santé. La difficulté était de le décider à se laisser conduire dans cet asile. Voici comment on s'y prit : deux ecclésiastiques se procurèrent une voiture fermée et allèrent trouver Don Bosco dans sa petite chambre. Ils commencèrent par le féliciter des progrès de son patronage. Celui-ci remercia ses visiteurs de l'intérêt qu'ils portaient à son œuvre et leur laissa entrevoir ses espérances : écoles, ateliers, vaste cour, grande église.

Ces messieurs n'en demandaient pas davantage. Ils échangent un coup d'œil, comme pour dire : « C'est bien cela, notre confrère est malade. » Alors ils invitent Don Bosco à faire une petite promenade. Don Bosco sort avec eux. La voiture attendait à la porte, mais il refuse obstinément d'y monter le premier. Alors ces messieurs se décident à donner l'exemple et à peine sont-ils dans la voiture que Don Bosco pousse la portière et s'écrie : « En avant ». Le cocher, qui avait la consigne, part à fond de train pour l'hôpital des fous.

Les deux ecclésiastiques descendent rouges de colère.

— Calmez-vous, fait le directeur. On ne m'avait annoncé qu'un pensionnaire, mais il y a place pour deux.

Heureusement les deux malheureux eurent l'idée de se réclamer de l'aumônier qui les fit mettre en liberté. Ainsi fut prouvé que Don Bosco n'était pas le plus sot des trois.

MALADIE ET GUÉRISON — UN INTÉRIEUR PEU BOURGEOIS

Cependant le saint prêtre se dépensait non seulement auprès des enfants, mais accomplissait encore un ministère très pénible : prédications, confessions, visites aux malades, à l'hôpital Cottolengo, dans les prisons, etc. Il se surmenait; sa santé, ébranlée par l'excès de fatigues, fut sérieusement menacée. En juillet 1846, il fut atteint d'une fluxion de poitrine et huit jours après, les médecins ne conservaient plus d'espoir.

Une nuit, qui semblait être la dernière, Don Borel, qui l'assistait, lui dit :

— Don Bosco, demandez donc au bon Dieu de vous guérir.

— Il faut s'abandonner à la divine Providence, répondit-il.

Et comme Don Borel insistait, le malade, pour lui être agréable, murmura :

— Oui, Seigneur, si c'est là votre bon plaisir, faites que je guérisse; je ne refuse pas le travail.

— Victoire! s'écria Don Borel, vous guérirez, j'en suis sûr.

En effet le lendemain, Don Bosco entrait en convalescence. On connut alors combien ses enfants l'aimaient; la plupart avaient fait, pour obtenir sa guérison, des vœux si héroïques que Don Bosco dut interposer son autorité pour en commuer un grand nombre.

L'homme de Dieu reprit bientôt ses occupations ordinaires. Il comptait uniquement en la Providence pour ses œuvres.

Privé de ressources, il n'avait pas même de moyens d'existence. Dès cette époque, il vivait avec sa mère qui s'occupait du ménage. Ils n'avaient que deux pauvres chambres. Le mobilier en était des plus rudimentaires : deux lits, deux chaises, deux bancs, une commode, une table une marmite et quatre assiettes. La mère du saint prêtre, vraiment digne d'un tel fils, fit vendre même ses présents de noce.

(1) Nous nous proposons de revenir prochainement sur les œuvres sociales de Don Bosco, nous passerons donc rapidement sur des événements importants de sa vie.

UN PETIT MENDIANT — OU PRENDRAS-TU L'ARGENT?

Don Bosco remarquait que le bien fait à ses enfants à l'Oratoire (c'est ainsi qu'on appelait l'œuvre) était souvent détruit par les influences du dehors : l'atelier, la rue, les scandales, etc. La nécessité d'un internat s'imposait donc. Mais comment faire sans ressources? La Providence y pourvut.

Un soir de mai 1847, Don Bosco et sa mère terminaient leur repas lorsqu'on frappe à la porte. Le visiteur était un enfant d'une quinzaine d'années. Il était trempé jusqu'aux os et mourait de faim. Marguerite Bosco le fit asseoir devant le feu, le sécha, lui donna les restes du souper. En le questionnant, le serviteur de Dieu apprit que c'était un orphelin, apprenti maçon, qui se trouvait sans abri et sans ressources. Marguerite proposa à son fils de le garder; elle lui prépara un petit lit, et, avant qu'il s'endormit, Don Bosco voulut lui faire réciter sa prière.

— Je ne sais plus, répondit l'enfant.

— Récite-la après nous. reprit Don Bosco.

Le jeune garçon resta l'hôte de la maison. Ce fut le premier interne. Ce nouveau pensionnaire fut peu à peu suivi par d'autres. C'est alors que Don Bosco, sans ressources mais confiant dans la Providence, acheta la maison Pinardi en 1851, et, comme cet immeuble était encore trop étroit, l'homme de Dieu songea à bâtir une église et un immeuble à côté.

Marguerite se préoccupait pour son fils.

— Où prendras-tu l'argent? lui demanda-t-elle, tu sais bien que nous n'avons que des dettes.

— Mère, écoutez-moi. Si vous aviez de l'argent, m'en donneriez-vous?

— Certes, je t'ai assez prouvé que oui, mon pauvre Jean.

— Eh bien! mère, supposez-vous que le bon Dieu soit moins généreux que vous, ou qu'il manque de ressources?

Il n'y avait rien à répliquer.

Les aumônes arrivèrent en effet abondantes, le roi Victor-Emmanuel lui-même accorda quelque secours. Les bâtiments de l'Oratoire avec la magnifique église dédiée à N.-D. Auxiliatrice, la Madone aimée de Don Bosco, furent achevés en 1868.

TENTATIVES D'ASSASSINAT — IL GRIGIO

L'établissement de l'œuvre bienfaisante du Valdocco ne fut pas sans soulever bien des haines, et, plusieurs fois, la vie de Don Bosco courut de sérieux dangers. Le quartier de Valdocco, quartier des plus mal famés de Turin, était le repaire d'une population interlope de la pire espèce; naturellement la présence du prêtre la dérangeait. Un jour que Don Bosco était dans la chapelle entouré de ses enfants, un coup de feu fut tiré sur lui à travers la fenêtre. La balle passa entre les bras et la poitrine et ne déchira que la soutane. Une autre fois, un forcené armé d'un énorme couteau se précipita sur lui.

Tout le monde pressait Don Bosco de prendre des précautions; mais rien n'était capable de le retenir quand il s'agissait de l'exercice du saint ministère ou de l'intérêt de ses protégés. La Providence cependant lui envoya un secours d'un genre tout particulier, ce fut un énorme chien gris qu'il surnomma « Il Grigio ». A plusieurs reprises ce chien lui sauva la vie. Quand le prêtre se trouvait dans la nécessité de rentrer la nuit, à peine avait-il franchi les dernières maisons que le chien paraissait et l'accompagnait jusqu'à la porte de l'Oratoire. On ne sut jamais ce qu'était ce chien ni d'où il venait : Dieu protégeait visiblement son serviteur.

L'œuvre prospérait et s'accroissait de jour en jour; déjà plus de dix-huit cents enfants étaient l'objet des soins de Don Bosco. Le local devenait insuffisant. Un deuxième oratoire fut donc créé le 8 décembre 1847, non loin des rives du Pô, à l'endroit ou se trouve aujourd'hui l'église Saint-Jean l'Evangéliste. L'année 1849 en vit ouvrir un troisième dans le quartier Vanchiglia, sous le vocable de l'Ange gardien.

SINGULIÈRE PROMENADE

Nous avons dit que le zèle de Don Bosco ne s'exerçait pas seulement auprès des orphelins, mais que les prisonniers étaient aussi l'objet de ses soins. Le fait suivant montre bien quelle influence il exerçait sur eux. En 1847, prêchant une retraite aux jeunes détenus de la prison de Turin, Don Bosco, touché de leur bonne disposition, voulut leur procurer une promenade. Une promenade! c'était une faveur inestimable pour des malheureux privés de grand air et d'exercice.

Le directeur de la prison fut stupéfait en entendant cette demande. On dut recourir au ministre Ratazzi, qui connaissait et appréciait Don Bosco. L'autorisation fut accordée.

Donc, par une belle matinée de mai, Don Bosco emmena avec lui la bande joyeuse. « Il n'y aura aucune évasion, avait-il dit, et je m'engage à vous ramener, sans qu'il en manque un seul, tous les jeunes gens que vous m'aurez confiés. » On vit alors 350 prisonniers traverser la ville. se rendant au parc royal de Stupinigi, à 5 kilomètres de Turin. On s'amusa bien, et, le soir, le directeur de la prison constata avec satisfaction, en faisant l'appel, qu'il ne manquait personne.

FONDATION DE LA SOCIÉTÉ SALÉSIENNE

Don Bosco ne suffisait plus à toutes ses œuvres. Il songea donc à recruter des auxiliaires parmi ses propres enfants. En 1857, il réunissait en communauté religieuse une quinzaine de jeunes prêtres et clercs formés par ses soins et leur donnait une règle. La *Société salésienne* (1) était fondée. Ses Constitutions furent approuvées par Pie IX en 1874.

Deux ans auparavant (1872), la Congrégation salésienne avait vu naître deux institutions importantes. L'œuvre de *Marie-Auxiliatrice* ayant pour but d'aider les vocations sacerdotales; par elle. Don Bosco a donné à l'Eglise plus de 6 000 prêtres,

Une autre création fut celle des *Sœurs de Marie-Auxiliatrice*, destinées à s'occuper des petites filles abandonnées. Pie IX, à qui Don Bosco soumit sa nouvelle fondation, voulut que les Sœurs restassent à jamais sous la dépendance des supérieurs salésiens, comme les Sœurs de Charité vis-à-vis du Supérieur général des Lazaristes.

En 1875, sur la demande du commandant Gazollo, consul de la République Argentine à Savone, Don Bosco envoya un groupe de ses religieux et religieuses comme missionnaires à Buenos-Ayres. Des postes furent établis successivement dans la République Argentine, l'Uruguay et jusque dans la Patagonie, au milieu des Indiens sauvages.

---

(1) Don Bosco avait une dévotion spéciale à Saint François de Sales, c'est pourquoi il donna à sa Congrégation le nom du grand évêque.

DON BOSCO EN FRANCE — LE COMTE DE CHAMBORD

Don Bosco vint plusieurs fois en France, soit pour s'occuper de fondation, soit pour prêcher et quêter. Durant un séjour à Nice, il guérit un petit infirme de sept ans qui n'avait jamais marché sans béquilles. Sa mère, ayant prié le saint prêtre de le bénir, Don Bosco le fit de tout cœur, puis se plaça à l'extrémité de la salle et commanda à l'enfant de le rejoindre.

Celui-ci hésitait, mais enfin il alla trouver Don Bosco. Il put dès lors retourner à la maison d'un pas assuré, et sa mère le suivait en criant : « Cet enfant, c'est un miracle de Don Bosco. »

L'homme de Dieu alla à Paris et prêcha dans plusieurs églises. Lors de son second voyage dans cette ville, une de ses premières visites fut pour le P. Picard, Supérieur général des Augustins de l'Assomption, dont il appréciait le caractère et le dévouement.

Le *Pèlerin* racontait ainsi cette visite par la plume alerte du « Moine ».

« A son arrivée à Paris, une des premières stations que fit le saint homme fut pour le pauvre *Pèlerin*, car il aime les pauvres. Il mangea avec le *Pèlerin* au temps pascal, comme Notre-Seigneur avec ses disciples; il imposa les mains sur plusieurs qui étaient malades et qui depuis vont mieux... »

La mère de Don Bosco.

Durant l'année 1883, on pria Don Bosco de se rendre à Frohsdorf auprès du comte de Chambord, gravement malade. Le vénérable refusa d'abord en disant : « Les grands du monde ont des prêtres distingués qui les assistent. Ce n'est pas vers les riches que Dieu m'a envoyé. »

Cependant, comme les dépêches et les instances se succédaient, il se laissa toucher. En arrivant, il trouva le comte très mal.

Voici comment cette visite est racontée par le P. Francesia ; « Don Bosco était arrivé le 13 juillet, veille de Saint-Henri, fête du roi. On attendait un miracle pour le lendemain. Et, de fait, le bruit se répandit que le comte allait mieux. Aussi, quand, vers les 6 heures du soir, pendant le souper, les portes de la salle s'ouvrirent et que le roi parut tout souriant dans son fauteuil à roulettes, ce fut parmi les convives une explosion de joie.....

« Quelques jours après, le roi put aller à la chasse, sans pouvoir cependant quitter sa voiture. Lorsque plus tard il y eut rechute, Don Bosco dit : « Le « bon Dieu avait guéri le roi, mais ce n'était pas « pour lui permettre d'aller à la chasse. »

MALADIE ET MORT DE DON BOSCO — SA CONGRÉGATION

En 1884, Don Bosco était âgé de soixante-neuf ans. Après une quête faite par lui en Italie, en France et en Espagne pour l'érection de l'église du Sacré-Cœur à Rome, sa santé, ébranlée déjà par les travaux, les veilles et les austérités, alla en s'altérant. Le mardi 31 janvier 1888, le mal fit de rapides progrès; à 2 heures du matin, le vénérable prêtre entrait en agonie; à 4 h. 3/4, entouré de sa famille religieuse, il rendit doucement son âme à Dieu. Ses dernières paroles avaient été : « Vive Marie ! » Quand le pape Léon XIII apprit la nouvelle de cette mort il s'écria, levant les yeux au ciel : « Don Bosco è un santo ! Don Bosco est un saint. » Ses obsèques furent une véritable marche triomphale, 20 000 personnes composaient le cortège, 100 000 assistants formaient la haie. On aurait voulu conserver Don Bosco dans son église de Notre-Dame Auxiliatrice, mais le ministre refusa l'autorisation, et le corps du saint prêtre dut être inhumé dans une autre de ses maisons, à Valsalice, où est installé le Séminaire des Missions salésiennes.

Voilà vingt ans que Don Bosco est descendu dans la tombe, mais son œuvre n'a cessé de grandir.

En ce moment, plus de 350 000 enfants reçoivent l'éducation dans les maisons de la Congrégation salésienne. Celle-ci comptait, en France seulement, il y a quelques années, plus de vingt établissements. Les Missions salésiennes ont plus de mille ouvriers évangéliques répandus dans les diverses contrées de l'Amérique et sur plusieurs points de l'Afrique et de l'Asie.

SOURCES :

Bulletin salésien. — *Les Contemporains*, nos 376 et 377. — *Vie de Don Bosco*, par VILLEFRANCHE. — *Don Bosco*, par CHARLES D'ESPINEY. — *Vie de Don Bosco*, par l'abbé J.-B. FRANCESIA, prêtre Salésien. Paris. Procure générale des œuvres catholiques.

LE VÉNÉRABLE JEAN BOSCO (1815-1888)

et ses œuvres de patronage.

Fête le 31 janvier

Monument de Don Bosco à Castelnuovo d'Asti.

LE PATRONAGE
« MAMAN, JE VOUDRAIS ENCORE Y ALLER »

Don Bosco est un des hommes de notre temps qui ont le mieux compris la nécessité des œuvres sociales. Il s'est particulièrement employé avec une délicatesse apostolique aux soins de la jeunesse. Par ses patronages, ses écoles professionnelles, ses internats, ses cours du soir, ses maisons de famille, il a tenté de conquérir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec le salut individuel des âmes, la société de demain. Il a aimé la *jeunesse* et s'est fatigué pour elle; l'idée dominante de sa vie a été de la moraliser et de la christianiser; en faisant du bien au corps, il avait surtout pour but d'atteindre les âmes.

Nos lecteurs savent ce qu'est un patronage. La société et souvent même la famille ayant abdiqué leur surveillance naturelle, Dieu a fait surgir dans l'Eglise le patronage catholique où l'enfant et le jeune homme sont protégés contre les excitations du dehors, les mauvaises compagnies et leurs propres faiblesses. Les fêtes, les jeux, les récréations ne doivent être que l'écorce de l'œuvre. Tout patronage ou cercle qui ne met pas les âmes en contact avec Jésus-Christ, par le catéchisme, la prière et la fréquentation des sacrements, est une œuvre morte et ne peut avoir qu'un succès momentané.

Don Bosco a toujours compris ainsi ces œuvres sociales. On peut dire que Dieu l'avait préparé à cela dès son jeune âge. A cinq ans, lorsqu'il lui arrivait d'être blessé en s'amusant avec les enfants de son âge, sa mère lui disait : « Ne retourne

plus avec ces mauvais sujets. » Et le petit de répondre : « Maman, je voudrais encore y aller. — Et pourquoi? — Parce que lorsque je suis avec eux, ils ne disent pas de mauvaises paroles. » Et la mère renvoyait son Jean faire le petit capitaine au milieu des enfants de son âge.

PLUS HABILE SALTIMBANQUE QU'UN PROFESSIONNEL

Un saltimbanque avait pris l'habitude de s'installer tous les dimanches, à l'heure de la messe, sur la place publique de Murialdo, hameau des environs de Turin. Il s'établissait devant l'église, et, avant la fin du service divin, les roulements du tambour faisaient sortir les fidèles, toujours avides de ce spectacle, sans parler de ceux qui, pour se ménager une bonne place, s'étaient dispensés de la messe.

Cet état de choses durait depuis longtemps, au grand déplaisir du chapelain.

Un dimanche, devant son public ordinaire, l'artiste exécutait ses tours d'adresse. Au premier rang de la foule, un adolescent suivait le spectacle très attentivement; il semblait y prendre le plus grand intérêt et cependant, au lieu de s'associer aux ovations du public, il faisait suivre les exercices du batelier de cette peu obligeante appréciation : « Voilà qui n'est pas malin! Ce n'est pas difficile! Ceci n'est pas très fort! J'en ferais bien autant! »

Ces saillies, en faisant rire les spectateurs, ne tardèrent pas à exciter la colère de celui qui en était l'objet.

— Ah! tu en ferais autant? Eh bien, essaye donc! s'écria-t-il.

Sans se faire prier davantage, l'enfant s'empare du balancier, s'élance sur la corde et reproduit tous les tours du saltimbanque avec une telle adresse, jointe à un petit air goguenard, qu'il excite les applaudissements de la foule.

— Je parie, ajouta l'enfant, que je ferai tous vos tours et que vous ne ferez pas tous les miens.

Le nomade, piqué au jeu, paria une somme importante et la perdit; mais son vainqueur lui fit grâce, à condition qu'il délogeât sur-le-champ avec ses tambours et ses trompettes. Le saltimbanque partit, en effet, assez penaud, et on ne le vit plus dans le pays.

Le petit paysan avait ainsi délivré la paroisse, mais il n'en avait point guéri les habitants du goût des spectacles. Le dimanche suivant, plusieurs d'entre eux manifestèrent leur regret et réclamèrent une compensation.

L'enfant y pourvut. Il se proposa pour remplacer le faiseur de tours. Depuis longtemps, en effet, tout en gardant son troupeau, l'enfant s'était exercé sous un poirier situé au milieu d'une prairie.

Tous les dimanches donc, entre les offices, les habitants de Murialdo continuèrent de jouir de leur spectacle favori. Mais c'est ici que se révèle sa petite âme d'apôtre. Nous empruntons les détails suivants à l'intéressant *Bulletin salésien*.

COMMENT TOUT PEUT SERVIR A LA GLOIRE DE DIEU

« Quand tout était préparé, au milieu d'une belle couronne d'assistants qui attendaient anxieusement le spectacle, le petit saltimbanque les invitait à réciter le chapelet suivi d'un cantique. Cela fait, Jean montait sur la chaise et disait : « Maintenant, écoutez la prédication qu'à faite ce « matin le chapelain de Murialdo. » A ces mots, quelques-uns témoignaient hautement leur impatience, d'autres murmuraient à demi-voix qu'en fait de sermons, ils en avaient assez; plusieurs faisaient mine de se retirer pendant l'instruction. Mais du haut de sa chaire improvisée, comme d'un trône, Jean commandait en maître, avec un ton d'autorité que subissaient même les personnes âgées : « Allez-vous-en, si vous voulez, « disait-il aux impatients, mais je vous déclare « bien haut que ceux qui reviendront pour le spec- « tacle des yeux, je les chasserai. » Cette menace suffisait pour calmer les impatiences et faire écouter.

» La prédication terminée, Jean faisait une courte prière et commençait ses tours : l'orateur devenait prestidigitateur ou acrobate. Faire la roue, le saut périlleux, marcher sur les mains, n'étaient que des préludes. Prenant ensuite le petit sac et la baguette, il avalait des sous qu'il allait ensuite retirer du nez d'un des assistants; il multipliait les billes, les œufs, changeait l'eau en vin, tuait un poulet, le mettait en morceaux pour ensuite le faire ressusciter et chanter mieux qu'auparavant.

» Puis, tout à coup, Jean annonçait un tour beaucoup plus fort que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors, et l'attention redoublait : c'était de la stratégie de sa part.

— Avant de commencer, s'écriait-il, je veux que nous chantions les litanies de la Madone.

» Et de sa voix argentine il entonnait les invocations sur un air connu, et tout le monde continuait avec une variété infinie d'accords, selon l'usage du pays.

» N'avions-nous pas raison de dire que cet enfant de onze ans était vraiment dirigé par l'Esprit divin pour combiner une récréation de ce genre? N'y trouve-t-on pas tous les éléments d'un patronage parfait? Le début de Jean Bosco dans les patronages était un début de maître; il révélait l'éducateur et l'apôtre que le monde devait admirer plus tard. »

LE PREMIER ORPHELIN DE DON BOSCO

Lorsque don Bosco eut été ordonné prêtre, il était tout prêt à entreprendre l'œuvre importante qui consiste à retirer ou préserver du vice tant d'enfants qui n'ont plus de parents ou se trouvent abandonnés d'eux.

Un incident, peu important en lui-même, allait lui fournir l'occasion de satisfaire cette sainte ambition.

Un jour de décembre 1841, don Bosco était à la sacristie de l'église Saint-François d'Assise et se préparait à dire la messe. Il se revêtait des ornements sacrés et il attendait un servant. Or, au milieu de la sacristie se tenait un jeune garçon qui paraissait avoir quatorze ou quinze ans. Le sacristain, un certain Joseph Comotti, l'apostropha et lui dit : « Ne vois-tu pas que tu embarrasses ici? Pars avec ce prêtre et sers-lui la messe. »

A ces mots le jeune garçon fut tout interdit. Saisi de crainte, il répond en balbutiant : « Je ne sais pas servir la messe. — Comment! comment, s'écria le sacristain en colère, tu ne sais pas? » Et il lui lance un coup de pied en disant : « Imbécile! si tu ne sais pas servir la messe, pourquoi es-tu là? Commence par déguerpir. »

Don Bosco intervint alors : « Que faites-vous? » dit-il au sacristain. Mais le sacristain furieux ne répond pas.....

Après avoir achevé sa messe, don Bosco se fait amener l'enfant. Il le prit par la confiance et l'interrogea avec bonté.

— Comment t'appelles-tu, mon ami?
— Je m'appelle Barthélémy Garelli.
— Quel métier fais-tu?
— Je suis maçon.
— Ton père et ta mère vivent-ils encore?
— Ils sont morts.
— Sais-tu lire et écrire?
— Je ne sais rien.
— Tu sais au moins chanter?

Le jeune homme, s'essuyant les yeux, les fixa sur don Bosco et lui dit tout étonné :

— Non.
— Sais-tu siffler?

A cette demande, Barthélémy se mit à sourire. C'est ce que voulait don Bosco; il comprit qu'il gagnait sa confiance. Alors il continua :

— Dis-moi! As-tu fait ta Première Communion?
— Pas encore.
— Es-tu déjà allé te confesser?
— Oui, quand j'étais tout petit.
— Et tes prières du matin et du soir, les dis-tu régulièrement?
— Presque jamais; je les ai oubliées.
— Et tu n'as personne pour te les rapprendre?
— Non.
— Pourquoi ne vas-tu pas au catéchisme?
— Je n'ose pas.
— Pourquoi?
— Parce que mes camarades qui sont petits savent répondre, et, moi, je ne sais rien.
— Et si je te faisais le catéchisme, y viendrais-tu?
— Oh! oui, bien volontiers.
— Quand veux-tu que nous commencions?
— Quand vous voudrez.
— Et si nous commencions tout de suite. Le veux-tu?
— Oui, tout de suite, et avec grand plaisir.

Alors don Bosco s'agenouilla, et avant de commencer, récita un *Ave Maria* pour recommander l'âme de son catéchumène à la Madone. Il lui parla ensuite de Dieu, lui donna une médaille de la Sainte Vierge et lui dit en le congédiant.

— Es-tu content?
— Oh! oui, Monsieur.
— Eh bien! reviens sans faute dimanche et amène-moi tes camarades.

Garelli promit et s'éloigna après avoir baisé à plusieurs reprises la main du prêtre.

Et ce jour-là, un grand patronage urbain venait de naître (1).

LES VICISSITUDES D'UNE ŒUVRE
« VOUS N'Y SEREZ PLUS DIMANCHE »

Le jeune homme revint en effet avec d'autres camarades. Au commencement de l'année 1842, don Bosco avait ainsi réuni vingt enfants. La sacristie de Saint-François d'Assise fut leur premier asile. Bientôt le nombre des enfants s'éleva jusqu'à la centaine.

Pendant deux ans, cette sacristie fut le siège du patronage. Tous les soirs, le jeune prêtre y enseignait le catéchisme. Pendant la journée, il visitait ses enfants dans leurs ateliers; quand ils étaient sans place, il leur cherchait du travail, s'occupant par tous les moyens de leur venir en aide et de leur faire du bien.

Le dimanche, il les conduisait aux offices, et, le reste de la journée, il les emmenait à la campagne où il jouait familièrement avec eux.

De l'église Saint-François d'Assise, la petite troupe émigra au *Refuge* de la marquise de Barolle. On était à la fin de 1844 et don Bosco, ayant achevé ses études, venait d'être nommé aumônier de cette maison. C'est là que le jeune prêtre se logea, et sa modeste chambre devint le rendez-vous de ses protégés.

C'est alors que don Bosco mit cette œuvre sous le vocable de saint François de Sales, patronage qu'il a toujours conservé!

L'œuvre devint donc l'*Oratoire de Saint-François de Sales*, et voilà comment la famille de don Bosco porte le nom de *Salésienne*.

Mais toute fondation, pour s'appuyer sur des bases solides, doit passer par l'épreuve, et cette épreuve lui vint du côté où il semblait qu'on ne dût pas l'attendre.

Le tapage des enfants n'était pas sans contrarier la marquise de Barolle et elle songeait à se débarrasser de tout ces petits va-nu-pieds. Un incident de peu d'importance lui en fournit l'occasion.

Quelques jeunes gens, par étourderie, avaient enlevé les fleurs d'un rosier. La marquise en profita pour prier don Bosco de réunir ses protégés ailleurs que chez elle.

Ce fut le premier exode. Mais où se diriger? Non loin se trouvait l'église Saint-Pierre-ès-liens, qui était isolée et possédait une grande cour. Don Bosco demanda au chapelain don Tesco de lui donner l'hospitalité, ce qui fut accordé de bonne grâce.

Le dimanche suivant, les enfants s'y rendent, jouent, sautent, et, comme cet âge est sans pitié, quelques-uns poursuivirent les poules du bon chapelain. L'une d'elles, surprise en flagrant délit de production, s'envola, et, dans sa fuite, laissa tomber son œuf, à la grande joie des gamins. C'en fut assez pour exciter la bile de l'irascible Perpétue, la servante du chapelain. Elle jure qu'on n'y reviendra plus. « Vous êtes ici aujourd'hui, dit-elle, mais vous n'y serez pas dimanche. » En effet, le chapelain pensa comme sa servante, et fit signifier son congé à don Bosco par la municipalité. Chose singulière et qui produisit dans le public un certain émoi, don Tesco et Perpétue moururent tous deux dans la semaine qui suivit.

LES CHOUX TRANSPLANTÉS
« NOUS FINIRONS PAR NOUS CONFESSER »

L'archevêque de Turin, Mgr Franzoni, très bienveillant pour le jeune prêtre, lui accorda l'église Saint-Martin. C'est là que, se retrouvant avec ses enfants, don Bosco leur adressa les sermons des choux transplantés.

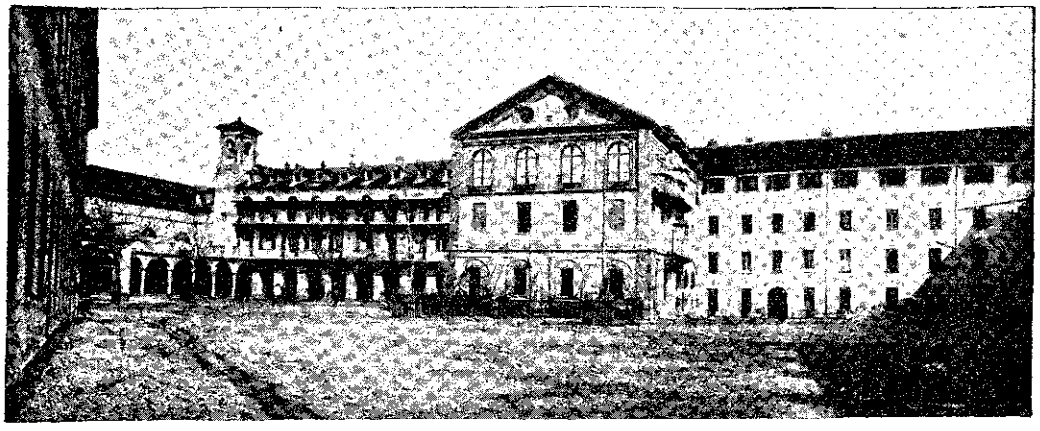
« Les choux, mes amis, ont besoin d'être transplantés pour grossir, et il en est de même de notre patronage. Il a déjà été transplanté plusieurs fois, il est devenu plus considérable et plus florissant..... »

Don Bosco n'était pas au bout de ses peines. Il réunit son petit peuple, continuant de l'instruire et de le former à la prière. Quant aux récréations, elles ne pouvaient être prises que sur la place située devant l'église, mais les habitants du quartier, importunés par le bruit qui s'y faisait, ne tardèrent pas à porter plainte, et l'église et ses dépendances furent retirées à l'œuvre au cœur de l'hiver.

Après avoir passé la mauvaise saison dans une maison de la rue Cottolengo, le patronage dut encore changer de place à cause des voisins grincheux.

Le bon abbé voyait son œuvre et ses trois cents

(1) D'après le *Bulletin salésien*, 1905.



Cour principale de l'Oratoire salésien à Turin.

enfants sur le pavé des rues. C'était en 1846. Que faire? les abandonner?

Son cœur saignait à cette pensée! Il ne pouvait rendre au vice et au démon ces pauvres petits qu'il leur avait arrachés. Pendant deux mois il réunit son patronage en plein air, dans un pré qu'il avait loué.

Le maire de Turin, Cavour, père du fameux homme d'Etat, s'émut de ces attroupements insolites. « Ces réunions, dit-il, sont un danger pour l'ordre et la tranquillité publique. » Don Bosco fit observer que c'était tout le contraire, que ses enfants étaient la plupart des vagabonds qu'il disciplinait et changeait du tout au tout.

Cela ne satisfit pas complètement le brave magistrat, qui envoya des agents en civil pour espionner le saint prêtre. Ce dernier, s'en étant aperçu, non seulement ne laissa échapper aucune parole imprudente, mais en prit occasion pour prêcher sur les grandes vérités : la mort, l'enfer, etc., de sorte que ces braves agents, tout impressionnés, dirent à leur chef : « Non seulement nous n'avons rien entendu de répréhensible, mais si vous nous envoyez encore, nous finirons par nous confesser. »

Cependant les jeunes gens, en courant, endommageaient naturellement le pré où ils prenaient leurs ébats; le propriétaire, après quelques semaines, donna à don Bosco l'ordre de chercher fortune ailleurs.

On était arrivé au dimanche des Rameaux 1846. Les enfants étaient assemblés pour la dernière fois dans leur pré, et don Bosco ne savait pas où il pourrait les réunir le jour de Pâques. Il fit part de ses angoisses à ses enfants et les exhorta à beaucoup prier. Lui-même, se prosternant le front dans la poussière : « Mon Dieu! s'écria-t-il, abandonnerez-vous donc ces pauvres orphelins? Oh! vous ne laisserez pas ces enfants sans asile! »

Dieu allait l'exaucer. Un monsieur vint lui proposer son hangar avec une cour attenante. Ce n'était qu'une misérable bâtisse, qui avait servi de magasin à bois.

Don Bosco ne fut pas arrêté pour si peu : « C'est là que nous ferons la chapelle, dit-il, elle pourra rivaliser avec l'étable de Bethléem. »

Durant la semaine suivante, les ouvriers aménagèrent si bien le local, que le jour de Pâques, avec l'autorisation de l'archevêque, don Bosco et ses enfants, au nombre de sept cents, purent y fêter la Résurrection. *L'Oratoire* était désormais fondé et l'œuvre assurée.

C'est de ce patronage que naîtra l'internat, la pieuse Société de Saint-François de Sales et toutes les œuvres du saint prêtre.

ESPRIT DE L'ŒUVRE

Nos lecteurs nous sauront gré d'ajouter quelques mots sur le fonctionnement intérieur d'un patronage tel que l'entendait don Bosco.

Voici d'abord comment il employait ses dimanches avec sa famille d'adoption. Le matin, il entendait les confessions jusque vers 6 heures. Il célébrait alors la sainte messe qu'il faisait suivre d'un prône sur l'évangile du jour. Après la messe, il y avait récréation, puis classe jusqu'à midi. Le catéchisme, le chapelet, les vêpres de la Sainte Vierge, une instruction, le chant des cantiques alternaient avec les jeux et remplissaient l'après-midi d'une manière si variée que les petits paroissiens du Valdocco quittaient à regret leur asile.

On voit donc que le côté religieux était tout pour don Bosco; son œuvre est appelée *Oratoire* parce qu'il voulait en faire un lieu de prière.

Quant à l'*esprit* qu'il voulait voir régner, c'était la douceur. Jamais il ne punissait ses enfants, et telle était son autorité que les simples avis étaient presque toujours efficaces.

Mais ce qui donnait à don Bosco une grande influence, c'étaient surtout ses exemples personnels. Il édifiait ses enfants par sa tenue, sa piété et son recueillement. Il avait dans sa physionomie quelque chose de sympathique, son regard doux et limpide reflétait l'amour et la sainteté, et l'on a souvent entendu dire par ses jeunes gens : « Don Bosco ressemble à Notre-Seigneur. »

Aussi les résultats obtenus furent-ils surprenants. Des centaines d'adolescents, d'abord ignorants et sans religion, sont devenus ainsi des chrétiens modèles. « On peut voir en lui, disait l'évêque de Barcelone, ce que peut un homme religieux conduit par l'Esprit-Saint. » Don Bosco nous montre bien en effet que l'Eglise est toujours vivante et féconde en saints, et que l'esprit des premiers apôtres ne cesse d'y opérer des merveilles de conversions et de régénération sociale.

LE VÉNÉRABLE JEAN BOSCO (1815-1888)

et ses orphelinats.

Fête le 31 janvier

Vue d'un atelier de l'Œuvre salésienne.

(*On y forme les orphelins à être de bons ouvriers en même temps que des chrétiens convaincus.*)

Nous avons donné dans le fascicule précédent l'histoire des patronages de don Bosco; nous serions incomplet si nous n'y ajoutions celle de ses internats; ces deux œuvres, en effet, se complètent. Le cœur généreux du vénérable prêtre ne pouvait voir une souffrance sans qu'il eût le désir de lui venir en aide. Voici comment il fut amené à cette création nouvelle.

HISTOIRE DE VOLEURS

Un soir que don Bosco revenait de voir des malades, raconte Janniart du Dot, dans sa Vie du saint prêtre, il rencontre à l'entrée du cours du Valdocco une bande de petits vauriens, qui l'insultent en imitant le cri du corbeau, et, qui pis est, en blasphémant. Il les interpelle en disant qu'il est un ami.

— Si vous êtes un ami, répondent-ils, venez boire avec nous.

Don Bosco accepte, entre avec eux dans une auberge, et, quand il les voit un peu gris :

— Voulez-vous maintenant, dit-il, me faire un petit plaisir?

— Oh! plusieurs.

— Non, un seul. Quand il vous plaira, vous

Pourrez m'insulter si vous voulez, mais ne blasphémez plus.

Ils le lui promirent.

— Maintenant, dit-il, voici le moment de rentrer chez vous.

Ils avouèrent presque tous, l'un après l'autre, qu'ils n'avaient pas de chez soi.

— Eh bien! reprit don Bosco, que ceux qui ont des parents aillent les trouver et que les autres me suivent.

Il leur fit réciter un *Pater* et un *Ave* et les conduisit chez lui.

Le bon prêtre avait fait l'acquisition peu auparavant d'un fenil à côté de l'Oratoire, où l'on grimpait par une échelle; il l'avait garni de paille pour y faire coucher les enfants sans asile que la Providence lui enverrait. Il leur donnait une couverture, et, quand il n'y en avait pas assez, des sacs les remplaçaient avantageusement.

Or, quand don Bosco alla le lendemain matin pour réveiller ses jeunes vagabonds, il ne les retrouva plus; ils étaient partis, emportant sacs et couvertures.

Le saint prêtre, qui connaissait bien la nature humaine, ne se découragea pas pour si peu. La Providence allait lui envoyer un interne plus sérieux. Ecoutons M. de Villefranche nous en faire le récit : « Don Bosco revenait un soir de l'église de Saint-François d'Assise. En suivant le cours Saint-Maxime, depuis boulevard ou corso de la reine Marguerite, il vit un petit garçon de douze ans qui, la tête appuyée contre un orme, pleurait abondamment.

— Que fais-tu là, et pourquoi pleures-tu? demanda le prêtre en s'approchant.

— Je pleure parce que je ne sais que devenir; mon père est mort avant que j'aie pu le connaître; ma mère, qui m'aimait tant, a été portée en terre ce matin. Le propriétaire de notre chambre m'a mis dehors en gardant le peu de hardes que nous avions parce que nous lui devons un terme de loyer.

Et l'enfant se mit à pleurer. Don Bosco réfléchit une demi-minute et dit :

— Viens avec moi.

— Avec vous? Mais je ne vous connais pas, Monsieur le curé.

— Viens toujours, nous ferons connaissance.

Il le prit par la main, et, lorsqu'il fut en présence de dame Marguerite :

— Mère, voici un nouveau fils que le bon Dieu vous envoie.

— Dieu soit béni! répondit la mère.

Elle se rappelait sans doute le proverbe : « A mesure que Dieu fait naître un ânon, il fait pousser un chardon. »

COMMENT DON BOSCO ACHÈTE UNE MAISON SANS AVOIR UN SOU

Cependant le modeste logis du Valdocco ne tarda pas à devenir trop petit pour recevoir les nouvelles recrues; il fallut songer à s'agrandir; la maison Pinardi dont on avait le hangar n'eût pas été trop vaste, mais comment l'acheter? Le propriétaire en demandait 80 000 francs, et la caisse de l'Oratoire était toujours vide, le boulanger seul suffisant à l'épuiser. Au fur et à mesure des besoins, don Bosco loua les unes après les autres les diverses pièces de l'immeuble, et, après avoir tout pris, il se trouva encore trop à l'étroit; l'avenir de l'œuvre exigeait une plus vaste installation.

Un jour, Pinardi, rencontrant don Bosco, raconte M. Charles d'Espiney, lui dit :

— Eh bien! don Bosco ne veut donc pas acheter ma maison?

— Don Bosco l'achètera lorsque M. Pinardi voudra bien la lui céder à un prix raisonnable.

— J'ai dit quatre-vingt mille.

— Alors n'en parlons plus.

— Qu'offrez-vous donc?

— On estime le bâtiment vingt-six à vingt-huit mille francs; j'en donne trente.

On se touche la main et le marché est conclu; il n'avait fallu que cinq minutes.

Naturellement, don Bosco n'avait pas le premier écu de cette somme; mais il s'agissait des enfants et sa confiance était absolue.

Sa foi ne tarda pas à être récompensée; le marché était à peine terminé qu'il reçut une offrande de 10 000 francs que don Cafosso, son ami, lui apportait de la part de Mme la comtesse Ricardi. Le lendemain, un ami étant venu le consulter sur l'emploi d'une somme de 20 000 francs, don Bosco ne fut pas embarrassé sur le conseil à donner. Le banquier Cotta ajouta 3 000 francs pour les frais, et, le 19 février 1851, la maison était acquise et payée.

Durant cette même année, don Bosco construisit une église dédiée à saint François de Sales ainsi que des bâtiments importants réclamés par le développement de son œuvre.

COMME LES ABEILLES — COMMENT IL FAUT PRÊCHER

En 1847 il fondait un nouvel Oratoire, non loin des rives du Pô, qui fut dédié à saint Louis de Gonzague. En annonçant cette nouvelle fondation, le Vénérable disait à ses enfants : « Vous savez ce qui arrive aux abeilles. Quand une ruche surabonde, elle essaime, et son trop-plein va remplir une nouvelle ruche. Ainsi en est-il de nous. L'Oratoire de Saint-François surabonde, nous ne pouvons plus nous remuer ici. En récréation, nous sommes les uns sur les autres, nous nous cognons en courant et, plus d'une fois, on nous relève le nez ensanglanté. A la chapelle, nous sommes littéralement comme des harengs en caque. Que faire? L'élargir à coup d'épaules? Ce ne serait pas commode, puis elle tomberait sur nos têtes. Nous ferons comme les abeilles, une nouvelle famille : nous irons fonder un nouvel Oratoire. »

On voit par cet exemple avec quelle simplicité don Bosco parlait à ses enfants. Il disait souvent : « On perd son temps à prêcher aux enfants, à moins qu'on se serve avec eux d'exemples, de comparaisons, d'apologues.

Lui-même en avait fait l'expérience. « J'avais prêché, dit-il, sur le scandale. J'interroge un des auditeurs, puis un second, puis un troisième, un quatrième : personne qui puisse me dire un mot de la prédication. Enfin, un enfant se lève et dit : « Monsieur, je me souviens. Vous avez raconté l'histoire des singes qui avaient mis un bonnet de coton pour faire comme le marchand, et qui les jetèrent en bas, quand il jeta le sien. » Cet enfant avait oublié toutes les considérations pour ne retenir que l'exemple.

APÔTRE EN DILIGENCE

Il racontait aussi à ses enfants des histoires dont il était le héros, et il le faisait toujours avec une bonhomie charmante. En voici une, rapportée par le P. Francesia dans sa *vie de don Bosco*.

« Je revenais d'Ivrée, nous dit-il, et je rentrais à Turin. Comme je ne pouvais rester à l'intérieur de la diligence où je souffrais beaucoup, j'allai

me mettre à côté du conducteur. Nous liâmes conversation, mais je m'aperçus bientôt qu'il ne pouvait ouvrir la bouche sans blasphémer. Je le supportai quelques minutes sans faire autre chose que des oraisons jaculatoires. Puis, je lui dis :

— Vous avez là une mauvaise habitude qui me fait de la peine.

— Elle m'en fait aussi à moi, mais quel remède?

— Il faut vous corriger, coûte que coûte, mon cher ami; vous n'ignorez pas que le blasphème est un grand péché.

— Vous dites vrai, j'en conviens, mais maintenant que je suis habitué..... Comment faire?

— Voyons un peu jusqu'où ira votre habitude. Voyez-vous cette pièce de monnaie?

Et je lui montrai une pièce de deux francs.

— Sans doute, je la vois. Mais voir et tenir font deux. Nous autres, nous ne connaissons pas la monnaie blanche. Heureux encore quand nous en avons de la noire!

— Eh bien! cette pièce blanche est à vous, si vous ne blasphémez plus le nom de Dieu, d'ici à Turin.

Si vous blasphémez, je me contenterai d'ôter deux sous chaque fois.

Le pacte conclu, nous nous tenions sur nos gardes. Or, tantôt les chevaux bronchaient, et immédiatement, un juron; tantôt ils n'obéissaient pas à la bride ou au fouet, un autre juron. Moi je me contentais de dire : un, deux, trois.....

— Il n'y a donc pas moyen de se retenir? disait-il en secouant la tête et en donnant un maître coup de fouet à ses chevaux, au point de nous faire perdre l'équilibre.

Alors il ne parla plus que par monosyllabes et entre ses dents. Je cessai de compter et me tus. Quand nous arrivâmes à Turin, la pièce de deux francs était perdue et au delà. Le pauvre cocher descendit de son siège, confus, et, sans demander le pourboire d'usage, il se préparait à dételer ses chevaux.

C'était pour moi un bon signe. Je m'approchai et lui dis :

— Prenez la pièce que je vous avais promise et vous boirez un coup à ma santé.

— Merci, mais je ne l'ai pas gagnée.

— Vous avez fait des efforts, et vous la mériterez à l'avenir, n'est-ce pas?

— Je l'espère, car je veux me corriger de cette maudite habitude. Mais qui êtes-vous donc?

— Je suis don Bosco.

— Le prêtre du Valdocco qui recueille tant d'enfants?.....

— Précisément. Vous viendrez me voir, vous m'amènerez vos garçons.

— N'attendez que moi. Merci de votre cadeau.

Et cet homme tint parole. Il fit d'abord une première confession où il dit à don Bosco qu'il s'était condamné au pain et à l'eau pour avoir blasphémé et qu'ainsi il avait pu se corriger.

C'est par des exemples de ce genre, qui valent souvent un long discours, que don Bosco imprimait dans l'âme de ses enfants l'horreur du vice et l'amour de la vertu.

En 1849, don Bosco créait un troisième Oratoire dans le quartier Vanchiglia, sous le vocable de l'*Ange-Gardien*. Le Vénérable d'ailleurs s'entendait à merveille à grossir son troupeau.

Il a expliqué lui-même plus tard, à Paris, raconte M. J.-M. Villefranche, ce qu'était alors sa vie:

« Dans mes courses à travers Turin, quand je rencontrais un jeune homme sans moyen d'existence, je lui posais cette question :

— Veux-tu travailler?

— Oui, me répondait-il, mais je ne sais où aller.

— Je vais t'indiquer, lui disais-je. »

Aux enfants doués d'une intelligence commune, don Bosco s'appliquait à donner le nécessaire, c'est-à-dire une instruction élémentaire; quant à ceux qui montraient plus de facilité, qui témoignaient du goût pour l'étude ou plus d'ardeur à la pitié, on poussait leur instruction; on les dirigeait même vers le sacerdoce, si la vocation se déclarait; ou bien, leurs études terminées, on leur ouvrait les portes du barreau, de la magistrature, du commerce, de l'armée.

Plusieurs de ces enfants, dans ces diverses carrières, devinrent des hommes utiles; plusieurs même parvinrent à se créer des situations considérables.

Le secret du **bon Père** pour élever et former ses enfants était bien simple : il joignait à la bonté paternelle, à l'affection la plus tendre, une fermeté inébranlable; il ne s'occupait pas seulement de soigner les corps et de développer les intelligences, il travaillait surtout à perfectionner les âmes par l'éducation chrétienne. Il poussait les enfants à la confession et à la communion fréquentes, il leur faisait prendre l'habitude d'assister chaque jour à la sainte messe. Tous les moyens spirituels dont il se servait au patronage, comme nous l'avons raconté, il les employait, avec plus de zèle encore et d'efficacité, envers ses internes avec qui il avait un contact plus direct.

« UN CURÉ QUI FERAIT UN BON GÉNÉRAL »

CE QUE PEUT LA GRACE DE DIEU

Ces enfants avaient pour don Bosco un amour filial. Un mot, un signe, un simple regard du Père, étaient pour eux un ordre.

Un jour, ils étaient en récréation, s'amusaient, couraient, sautaient, chantaient. Don Bosco parut, il leva la main afin de leur adresser la parole; aussitôt les jeux cessèrent, le calme s'établit, le silence fut instantané et complet. Un carabinier qui passait par là et fut témoin de ce spectacle ne put retenir cette réflexion :

— Voilà un curé qui, s'il était général, serait toujours sûr de vaincre avec une armée si bien disciplinée! »

Aussi cette formation produisit-elle des petits saints chez lesquels la vie intérieure se développa avec une prodigieuse intensité.

L'un d'entre eux, Savio Domenico, dont les prières avaient déjà obtenu bien des grâces, entre un jour rapidement dans le cabinet de don Bosco. « Venez vite, mon Père, venez bien vite. » Le prêtre, voyant cet enfant si ému, se leva sans demander d'explication, et le suivit. Le petit le conduisit rue des Orphelines, et lui montrant une porte : « C'est ici, mon Père », fit-il, et il se retira.

Don Bosco entra dans le réduit et trouva agonisant un malheureux apostat qui était passé au protestantisme; mais, au moment de paraître devant Dieu, il s'était repenti et avait ardemment désiré rentrer dans le sein de l'Eglise romaine.

Or, son sauveur, le petit Domenico, ne le connaissait pas et n'était pas sorti de l'Oratoire depuis huit jours.

Une autre fois, le même enfant se présente dans une maison de la rue Cottolengo. C'était en 1854, à l'époque où le choléra faisait de nombreuses victimes.

— N'avez-vous pas ici un malade atteint de l'épidémie? demanda-t-il.

— Non, mon enfant, Dieu en soit loué, nous n'avons ici aucun malade.

Domenico se retire, mais il revient presque aussitôt à la charge, paraissant en proie à une vive inquiétude.

— Regardez bien, je vous prie, vous devez avoir ici un malade dans un pressant danger.

Pour le satisfaire, on visita toute la maison, et l'on finit par découvrir, dans une mansarde, une femme qui, frappée d'une attaque soudaine d'apoplexie, était dans l'impuissance d'appeler au secours.

On s'empressa d'envoyer chercher un prêtre et un médecin, et la pauvre femme mourut peu après, réconfortée par les sacrements et les suprêmes consolations de l'Eglise.

On pourrait citer bien d'autres traits merveilleux et édifiants sur ce jeune homme, qui mourut en odeur de sainteté; des grâces signalées ont été obtenues par son intercession.

Parmi les enfants de don Bosco, il y en avait un qui était de sa part l'objet d'une sollicitude et d'une affection particulières; or, le petit ingrat ne répondait point à tant de soins et de tendresses.

Au moment où il allait se mettre au lit, il remarqua sous son oreiller un petit billet ainsi conçu : « Et si tu allais mourir cette nuit.....!

» Don Bosco »

L'enfant fut si frappé qu'il alla immédiatement trouver le bon Père : « Ah! c'est toi!..... » et don Bosco le confessa afin de lui rendre la paix.

Il y avait une si grande ferveur et un tel esprit de prière dans la maison du saint prêtre que lorsqu'on s'adressait à lui pour obtenir une grâce, il avait l'habitude de répondre : « Je ferai prier mes enfants. » Et leurs prières étaient exaucées.

Ces pauvres orphelins devenaient capables de sacrifices héroïques. C'est ainsi qu'en 1854, le choléra ayant éclaté à Turin, quatorze d'entre eux, à l'exemple de leur saint Fondateur, demandèrent d'eux-mêmes à soigner les malades; plus tard, trente autres suivirent leur exemple.

PRINCIPES D'ÉDUCATION — DONS DE PRESCIENCE

Le premier atelier fut ouvert en 1853; c'était celui des cordonniers, puis vinrent les ateliers de relieurs, de menuisiers, de typographes, etc. Don Bosco leur donna des règlements d'une haute sagesse. Ce qui y domine c'est l'esprit de bonté et de charité. Le saint prêtre n'aimait pas les rigueurs et les punitions; quant aux expulsions, elles étaient très rares. Dans un sermon, il expliquait un jour sa manière de procéder par la comparaison suivante : « Dieu m'a donné mes mains avec leurs dix doigts pour dire la messe. Si l'on me disait : Quel est le doigt que vous voulez qu'on vous coupe? je répondrais : Aucun, car tous me sont également chers. Mais cependant, si cela devenait nécessaire pour sauver la main, je dirais : Coupez d'abord ceux qui me sont moins utiles : le petit doigt, puis l'annulaire, puis le moyen, et je ne sacrifierais qu'à la dernière extrémité l'index et le pouce, qui me servent pour tenir l'hostie et pour écrire. C'est ainsi que j'aime d'un égal amour tous mes fils, et je désire que tous restent avec moi..... C'est seulement quand tous les autres moyens sont épuisés, que je me résigne à renvoyer quelqu'un. Et encore je souffre comme si l'on me coupait un membre, et je songe à l'expulsé comme on pense au membre amputé, sans l'oublier jamais. Son salut éternel occupe constamment ma pensée. » (1)

Lorsqu'un de ses enfants était sur le point de mourir, don Bosco le préparait au dernier passage avec un zèle tout apostolique. Du reste, Dieu lui donnait des lumières surnaturelles pour ce ministère et lui faisait presque toujours connaître à l'avance ceux que la mort devait frapper. Le Vénérable avertissait alors ses enfants avec des circonstances si précises, qu'il était impossible de mettre en doute sa prescience surnaturelle. C'est ainsi qu'en 1854, il eut un songe par lequel il connut qu'un jeune homme devait mourir dans vingt-trois mois, ce qui arriva en effet.

Sa bonté ne l'empêchait pas d'exercer auprès de ses enfants une surveillance attentive afin de les préserver du mal. Même lorsqu'il était obligé de s'absenter, il continuait à les protéger contre les occasions dangereuses. Des faits vraiment extraordinaires ont été attestés par de nombreux témoins et ne peuvent être révoqués en doute.

En 1861, un jour qu'il se trouvait au sanctuaire de Saint-Ignace, près de Lanzo afin d'y faire sa retraite, il envoya à don Rua, Supérieur général actuel de la Société qui le remplaçait, une lettre dans laquelle il disait entre autres choses :

— Deux élèves de la maison sont allés se baigner à la Stura. Ils ont ainsi manqué l'office du soir. L'un d'eux s'est même montré un fils indigne de l'Oratoire, car il a tenu des propos sans pudeur, je lui ai donné un avertissement qu'il n'oubliera pas de sitôt.....

En effet, le coupable raconta qu'il avait reçu, après le bain, un violent coup de poing dans le dos, et que, s'étant retourné vivement, il n'avait aperçu personne près de lui, ce dont il avait été très troublé.

Dans une autre circonstance, don Bosco ayant permis à un jeune clerc de l'Oratoire de se rendre dans une famille très chrétienne, on le vit toute la journée dans une anxiété et une agitation extrême, répétant souvent : « Je voudrais bien que cet enfant fût ici. » Qu'était-il donc arrivé? On le sut au retour du jeune homme. Dans cette famille, une femme qui était en visite avait cherché à perdre le pauvre enfant en lui tendant toutes sortes de pièges. Où se serait-elle arrêtée? nul ne le sait, si elle n'eût été subitement effrayée par un violent coup de tonnerre.

Nous pourrions multiplier les traits intéressants touchant l'action providentielle de don Bosco sur les orphelins. On peut affirmer qu'il a été envoyé par Dieu pour être l'apôtre de la jeunesse. Comme le bon Maître, il a répété : « Laissez venir à moi les enfants. » Non content de leur donner le pain matériel, il leur a fourni avec abondance la nourriture de l'intelligence et de l'âme. Que de jeunes gens lui doivent leur conversion ou leur persévérance dans la vie chrétienne! Le bien qu'il a opéré dans sa vie s'est continué par ses fils et les héritiers de son esprit. Aujourd'hui encore, plusieurs centaines de milliers d'orphelins sont secourus par l'Œuvre Salésienne. Tirés de la misère, élevés et formés aux vertus chrétiennes, c'est en grand nombre qu'ils rentrent chaque année dans la société pour se conduire en bons chrétiens et en citoyens utiles et honnêtes.

Demandons à Dieu de susciter auprès des enfants et des jeunes gens, que l'école laïque et athée éloigne si souvent de Jésus-Christ par une éducation toute matérialiste, des apôtres aussi saints, aussi zélés et aussi apostoliques que le vénérable don Bosco.

(1) *Vie de don Bosco,* par le P. FRANCESIA.

LA SAINTE FAMILLE DE NAZARETH

Fête le 3e dimanche après l'Épiphanie

La Sainte Famille

LA TRINITÉ DE LA TERRE

Il y a trois noms que nous trouvons constamment unis dans l'Evangile, les noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Cette union si intime, si indissoluble des trois personnes qui composent la Sainte Famille, a été appelée la Trinité de la terre, à cause de la ressemblance temporelle qu'elle présente avec le mystère céleste du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Les fidèles, après avoir adoré à genoux la Trinité du ciel, ont aimé, de tout temps, à se prosterner humblement devant celle de la terre, devant la modeste, mais heureuse et royale famille de Nazareth, et à vénérer le mystère de la vie cachée que Jésus-Christ a menée en compagnie de la Vierge sa mère, et de saint Joseph son père adoptif. Mais c'est surtout de nos jours que la dévotion envers la Sainte Famille est devenue vraiment populaire.

LÉON XIII ET LE CULTE ENVERS LA SAINTE FAMILLE

Sollicité par les vœux d'un grand nombre de chrétiens, Léon XIII a mis le sceau à cette dévotion en instituant une fête spéciale en l'honneur de la Sainte Famille et en composant lui-même les hymnes du nouvel office. Cette fête a été fixée au IIIe dimanche après l'Epiphanie.

« Nous avons confiance, dit le Vicaire de Jésus-Christ, que les fidèles trouveront dans le culte rendu à la Sainte Famille de puissants stimulants pour l'accroissement de leur foi et l'imitation des vertus qui ont brillé dans le divin Maître, dans la Mère de Dieu et son saint époux. » En même temps, il exprime le désir de voir s'accroître

chaque jour davantage le nombre des membres de l'*association* de la Sainte Famille, association récemment établie dans l'Eglise et appelée, selon lui, à exercer dans le monde la plus salutaire influence pour la prospérité de la société domestique et de la société civile.

Plus tard, par un Bref, en date du 14 juin 1892, promulgué pour toute l'Eglise, Sa Sainteté renouvelle ses bénédictions à cette pieuse association, dont il définit ainsi l'esprit et le but : « Travailler à unir plus étroitement à la Sainte Famille, par les liens de la piété, les familles chrétiennes; ou plutôt à les lui dévouer totalement, afin que Jésus, Marie et Joseph prennent soin de ces familles qui leur seront ainsi consacrées, et les protégent comme leur appartenant. »

C'est pourquoi tous les membres de cette Société doivent tendre à unir leurs intelligences par la foi, leurs volontés par la charité, dans l'amour de Dieu et des hommes, et à reproduire, ainsi dans leur vie ce divin exemplaire.

Pour atteindre plus sûrement et plus facilement ce but, le Cardinal-vicaire que le souverain Pontife Léon XIII a donné comme protecteur à l'association, a publié, en 1893, un règlement qui en fixe définitivement les conditions.

NÉCESSITÉ DE LA DÉVOTION A LA SAINTE FAMILLE

Fidèle imitatrice de son divin Fondateur, l'Eglise suit dans ses œuvres une loi de développement où se manifestent, à un égal degré, sa sagesse et son amour de l'humanité. Le développement d'un culte est toujours en rapport avec les besoins de l'époque où il apparaît. Comment ne pas reconnaître que la dévotion à la Sainte Famille répond merveilleusement aux nécessités de l'heure présente?

Au commencement de ce siècle, on disait : « L'esprit de famille s'en va. » Hélas! le mal a fait du progrès depuis ce temps. Où trouver aujourd'hui des familles qui aient conservé intactes les vieilles traditions de foi, de respect et de dévouement léguées par les ancêtres? qui n'aient pas sacrifié plus ou moins à l'esprit du monde, aux idées et aux maximes du jour? Qui oserait soutenir que le foyer domestique est encore aujourd'hui ce qu'il était autrefois? Les liens les plus sacrés et les plus doux partout affaiblis, les joies simples et délicates remplacées par toute espèce d'émotions violentes, l'enfance atteinte dans sa fleur par une éducation le plus souvent malsaine, l'âge mûr et la vieillesse entretenus dans une ignorance coupable, voilà le tableau de la famille à notre époque.

A force de chercher le bonheur en dehors du surnaturel, on a fini par regarder comme naturelle et légitime cette fièvre, cette ardeur fébrile pour les biens matériels qui nous dévore. On a cru pouvoir se passer du secours de Dieu, asseoir, fonder et perpétuer des maisons sans autre fondement que ce qu'on est convenu d'appeler la morale ou l'honnêteté naturelle. Les parents ont renoncé à prêcher d'exemple. D'où vient cet esprit de révolte et d'indocilité, ce penchant si déplorable pour le vice, dont la jeunesse est infectée pour ainsi dire dès sa naissance?

Le plus souvent, des exemples donnés au foyer, de l'inconséquence des actions qui démentent les leçons de vertu tombées des lèvres du père et de la mère. C'est ainsi que dans la famille on a vu la conscience se relâcher peu à peu, les mœurs tourner au matérialisme et le sens moral baisser dans des proportions alarmantes.

Par une conséquence rigoureuse, le mal s'est bientôt communiqué de la famille à la société tout entière. Et là, que voyons-nous? Malgré les progrès de l'industrie, le trouble, le malaise se font partout sentir; un orgueil effréné pousse chacun à sortir de sa sphère pour s'élever au-dessus des autres; tout le monde se précipite avec une avidité insatiable vers les jouissances matérielles au préjudice des véritables satisfactions de l'esprit et du cœur.

Dans un tel état de choses, quel remède apporter à notre malheureux siècle? Comment renouveler cette chaîne de bonnes traditions, de bons exemples et de bonnes mœurs brisée maintenant dans tant de familles? Comment faire comprendre aux parents qu'il est temps de compter sérieusement avec Dieu et avec les pratiques de piété, d'être sans ménagement pour l'erreur et le préjugé? Comment faire rentrer dans l'ordre tant de pauvres égarés qui, n'ayant plus rien à espérer du ciel, se tournent désespérément vers la terre et n'attendent que le jour des représailles pour devenir maîtres à leur tour?

Dans une situation si difficile et si infortunée, nous n'hésitons pas à l'affirmer, les remèdes humains sont insuffisants.

C'est à la puissance divine qu'il faut demander la guérison. C'est elle qui peut encore réveiller dans les âmes, avec la foi et la charité, les vertus de détachement et d'abnégation et préparer ainsi la restauration de la famille et de la société. Or, quel exemple plus salutaire pourrait-elle offrir aux fidèles que celui de l'humble famille de Nazareth? Quel secours plus approprié que le culte de Notre-Seigneur, de Marie et de Joseph, à guérir les plaies profondes du corps social et de la famille?

L'univers catholique sentait la nécessité de se mettre sous la protection de la Sainte-Famille afin d'écarter, par sa puissante intercession, les maux dont il est menacé.

MUTUEL AMOUR DE JÉSUS, DE MARIE ET DE JOSEPH

Quel tableau délicieux que celui de l'intérieur de Nazareth! Malgré la pauvreté assise au foyer, malgré le dénûment, la joie est parfaite. Les consolations abondent. La vie y a tout l'éclat d'un beau jour.

Les cœurs y battent à l'unisson, unis dans un même amour, comme les âmes dans une même pensée. Qui pourrait dire l'amour de l'Enfant Jésus pour Marie et Joseph?

Il a aimé sa mère au-dessus de toute créature. Comme homme et comme fils, il a concentré en elle toute son affection. Ayant reçu d'elle la nature humaine, à son tour il a tenu à lui communiquer

à qui lui appartient en propre; il lui a donné la grâce.

Selon l'expression de saint Luc, Marie a trouvé grâce devant Dieu, et l'Esprit-Saint est descendu en elle avec la plénitude de ses dons. Jamais aucune intelligence humaine ne sera capable de comprendre l'amour de Dieu pour celle qui a consacré à son enfance des soins si dévoués.

Il a aimé son père nourricier saint Joseph.

Selon une tradition orientale, Notre-Seigneur aurait un jour tenu ce langage à ses disciples : « Je me suis conduit en tout à l'égard de saint Joseph comme si j'avais été son fils. Je l'appelais mon père; il m'appelait son fils, et il m'était plus cher que la prunelle de mes yeux. »

Un auteur a dit que Jésus-Christ a aimé son père adoptif d'un amour filial tel que, partagé entre tous les pères du monde, il les rendrait plus heureux qu'ils ne le sauraient croire. Il est naturel, en effet, d'aimer qui nous aime. Or, saint Joseph est appelé *Juste* par l'évangéliste parce qu'il possédait parfaitement toutes les vertus. Si saint Jean, pour avoir reposé sa tête sur la poitrine du Maître, durant quelques instants, a puisé dans le Cœur divin cette abondance de grâces qui ont fait de lui l'apôtre de l'amour, que penser du saint Patriarche de Nazareth qui, si souvent, pressa l'Enfant Jésus sur ses bras et reçut ses embrassements.

De leur côté, Marie et Joseph ont aimé Jésus-Christ d'un amour sans mesure. Jamais mère n'eut autant de motif d'aimer que Marie. Jésus était le plus beau des enfants des hommes. En lui se résume toute grandeur, toute sagesse, toute sainteté. Or, Marie vécut constamment dans sa familiarité; elle pénétra les secrets de son âme. Alors que tous ceux qui avaient le bonheur d'approcher de lui subissaient le charme de son amour qui le rendait irrésistible, comment serait-elle restée insensible? Aussi a-t-elle aimé son divin Fils plus que les anges et les hommes, et jamais rien n'a pu la séparer de lui. Les apôtres prirent la fuite durant la passion du Sauveur, mais Marie resta debout au pied de la croix.

Comme celui de la Sainte Vierge, l'amour de saint Joseph pour l'Enfant-Dieu fut au-dessus de toute comparaison, plus tendre et plus parfait que celui du meilleur des pères. Avant de confier à saint Pierre la garde du bercail de l'Eglise, Notre-Seigneur voulut s'assurer de ses sentiments et lui demanda par trois fois : « Pierre, m'aimez-vous? » Avec quel soin le Père éternel n'a-t-il pas dû se rendre compte des sentiments de saint Joseph avant de lui confier la suprême dignité de père nourricier de Jésus? Chérubin par la connaissance des secrets célestes, saint Joseph fut un séraphin par son amour souverain pour Dieu.

VERTUS PRATIQUÉES A NAZARETH

Pour beaucoup d'hommes le mal, le seul vrai mal, c'est la pauvreté. Le monde a en horreur la pauvreté, parce qu'il ne veut, ni du travail, ni des sacrifices qu'elle impose. L'argent, voilà le dieu des cœurs; pour arriver à la fortune, tous les moyens sont bons.

Jésus-Christ a mené une vie pauvre; il a voulu naître de parents pauvres. Au jour de la Présentation, Marie et Joseph ont fait pour lui l'offrande des pauvres. Il a quitté les trésors infinis du ciel et embrassé la pauvreté, afin de nous enseigner par là à ne pas élever nos désirs au delà du nécessaire. Ses parents ont regardé comme un devoir de se livrer à un travail assidu et de gagner leur pain de chaque jour. Jésus prenait part à leurs occupations journalières, et c'est parce qu'il travaillait de ses mains qu'il fut appelé, non seulement le fils d'un artisan, mais artisan lui-même.

Dans l'ombre de l'atelier, saint Joseph, en ouvrier consciencieux et habile, travaillait le bois ou le fer. Appelé à l'honneur de servir de père à l'Enfant Jésus, il remplissait avec amour toutes les charges de la paternité.

Près de lui, Marie, selon l'habitude des femmes chez les Hébreux, veillait à faire régner l'ordre et la propreté dans la maison. Elle faisait tourner ses fuseaux ou tirait son aiguille; elle façonnait de ses mains les vêtements de Jésus et de Joseph, préparait les repas, allait elle-même, suivant l'usage d'alors, puiser l'eau à la fontaine qui maintenant encore s'appelle la *fontaine de Marie*. Vers le soir, elle venait s'asseoir à la table commune à côté de son Fils qui lui ressemblait et lui souriait. Avec nos mœurs actuelles, avec le positivisme à la mode, nous sommes devenus incapables de comprendre et surtout de goûter le charme, la douceur et les enseignements de cette vie pauvre, modeste et laborieuse. Et cependant qu'elle est belle, en réalité! Quel repos d'esprit et de cœur dans ce pauvre réduit de Nazareth qui sert d'abri à la Sainte Famille! On trouve là toutes les vertus et tous les degrés de la vertu, les vertus particulières à tous les états et à toutes les conditions de la vie.

« Où sont, s'écrie Bossuet, ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie. Ils y verront Jésus s'abaisser jusqu'à l'humilité d'un art mécanique, relevant ainsi le travail des mains et changeant en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son front. »

« Jésus obéit », nous dit l'Evangile. Marie et Joseph unissent à leur respect pour le divin Enfant l'autorité du commandement; admirable exemple des rapports qui doivent exister entre supérieurs et inférieurs. « Mon fils était si obéissant, dit un jour la Sainte Vierge à sainte Brigitte, que si Joseph lui commandait : Faites ceci ou cela, à l'instant il le faisait ». Dans cette vie d'obéissance, Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

LA MAISON DE NAZARETH
TYPE ET MODÈLE DE LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Que pourrait-on souhaiter de meilleur à la famille chrétienne que de reproduire les vertus

de celle de Nazareth ? de nos jours où la foi est, sinon éteinte, du moins fortement affaiblie dans bien des âmes, l'ouvrier est trop souvent nourri d'orgueil, dévoré d'envie et d'ambition, de révolte contre la loi du travail. A l'école de saint Joseph, il apprendrait à accepter avec résignation les épreuves de cette vie, dans l'espérance du bonheur et du repos éternels. Il apprendrait à son exemple que le bonheur, même ici-bas, n'est pas dans la révolte contre l'ordre établi, mais dans la soumission à la volonté du ciel.

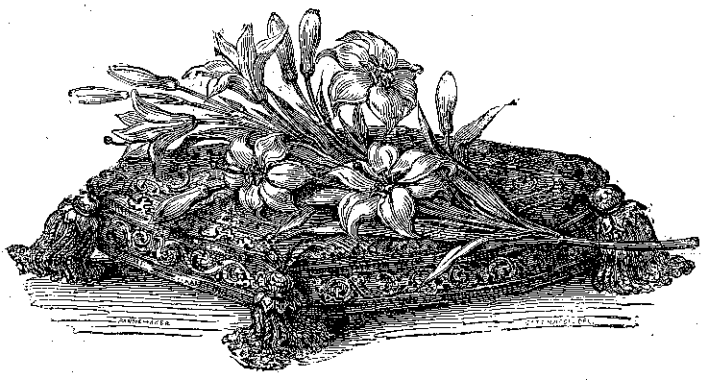
Les pères de familles trouveraient, en saint Joseph, la plus belle personnification de la vigilance et de la sollicitude paternelle; les époux, un parfait exemple d'amour, d'accord et de fidélité conjugale.

C'est par Marie que l'épouse a reconquis ici-bas le trône et la couronne de dignité et de gloire que le paganisme lui avait fait perdre. C'est en imitant ses vertus, c'est en marchant sur ses traces, à l'odeur de ses parfums, qu'elle restera à la hauteur de sa mission et sauvegardera son prestige. Les efforts de l'enfer pour pervertir la femme dépassent aujourd'hui tout ce qu'il est permis d'imaginer. On cherche à lui donner je ne sais quelle éducation sensuelle et mondaine dont la conséquence la plus assurée sera de lui faire prendre en dégoût les vertus domestiques, les choses du ménage. On l'élève pour le monde et non pour l'intérieur de la famille. Qu'arriverait-il le jour où l'impiété aurait réalisé son œuvre, atteint le but désiré ?

Il est facile de le prévoir, et déjà nous ne le voyons que trop. Voilà pourquoi il importe plus que jamais de se tourner vers la Vierge de Nazareth pour lui demander de sauver le foyer menacé.

En voyant Jésus-Christ se plier aux exigences de la vie commune, obéir à Joseph et à Marie, comment l'enfant pourrait-il refuser à ses parents le respect, l'obéissance, l'assistance filiale ?

Ainsi tous les membres de la famille réhabilitée, unissant leurs voix et leurs prières dans les mêmes hommages, se prosterneraient avec amour devant le même Dieu, partageraient le même pain, dans les sacrifices, et vivraient dans la paix et dans la joie sous le regard protecteur de Jésus, de Marie et de Joseph.



LE SAINT NOM DE JÉSUS

Fête le deuxième dimanche après l'Epiphanie.

Au nom de Jésus, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les abîmes.

COMMENT LE NOMMER ?.....

Le huitième jour était arrivé, c'était le jour où, selon la loi, l'enfant devait être circoncis et recevoir son nom. Les bergers, qui avaient vu les merveilles de la nuit de Noël, se réunirent avec quelques amis de la Sainte Famille, et, en l'absence de Joseph et de Marie, ils délibérèrent sur le nom qu'il fallait donner au divin Nouveau-Né.

— Appelons-le l'*Admirable*, dit un des bergers. Tout ce qui s'est passé à la naissance de cet enfant tient du prodige : ce sont les anges qui nous l'ont annoncé ; du haut du ciel, ils ont proclamé que par Lui la paix allait être rendue à la terre ; il faut rappeler aux siècles à venir le souvenir de ces merveilles.

— Pour moi, reprit une humble femme de Bethléem, je crains bien que ceux à qui sa gloire n'a pas été révélée comme à nous le confondent avec les enfants ordinaires, et ne reconnaissent pas sa céleste origine. Donnons-lui donc un nom qui commande le respect. Appelons-le *Emmanuel*, Dieu avec nous.

— Emmanuel, s'écria un berger, c'est un nom délicieux. Mais les nations qui adorent les idoles sans force et sans puissance, ouvrage de leurs mains, ne les décorent pas moins du nom de *dieux*. Il faut un nom qui désigne sa force et sa puissance, appelons-le le *Dieu fort*, le *Tout-Puissant*.

Et, du milieu des femmes juives, une quatrième voix se fit entendre : « Il est né dans une étable, Il a été déposé dans une crèche. Il ressemble à un tendre agneau, la paix règne partout autour de Lui. Pourquoi ne l'appellerions-nous pas l'*Agneau de Dieu*, le *Prince de la paix ?*

*
* *

Et, pendant que les délibérations se poursuivaient, au moment où une cinquième voix allait se faire entendre, Joseph et Marie survinrent.

— Tous ces noms lui conviennent, reprit Joseph, mis de suite au courant de la discussion. Il est l'Emmanuel, le Dieu fort et puissant, l'Admirable, l'Agneau pacifique ; les prophètes l'ont, par avance, désigné sous tous ces noms. Et toutefois, ajouta d'une voix grave et solennelle le saint époux de Marie, il en est un plus grand, plus noble, plus glorieux, plus parfait que tous ceux-là, sa mère et moi nous allons le lui donner, mais il n'est pas de nous, il n'est pas de la terre.

Alors Marie, prenant la parole :

— C'est le Nom sous lequel l'ange de Dieu me l'a annoncé, lorsqu'il est venu m'apporter le message du Très-Haut.

Et Joseph, reprenant :

— C'est aussi l'ange de Dieu qui me l'a fait connaître de la part du Seigneur, quand il m'a découvert la merveille de son incarnation.

Et tous les deux ensemble :

— Ce Nom est *Jésus!*

— Jésus ! Jésus ! s'écrièrent à la fois les bergers et les femmes juives. Oh ! le beau, le gracieux, le merveilleux Nom ! Aimable Enfant, soyez appelé *Jésus*, *Sauveur*, puisque votre Père céleste vous a donné ce nom divin ; ce nom dit tout à nos esprits et à nos cœurs.

Tout ceci n'est qu'une pieuse légende, mais, dans sa naïve simplicité, elle nous montre que le Nom de Jésus n'est point de la terre : c'est du ciel qu'il nous vient. N'en rougissons jamais.

CE QUE SIGNIFIE LE NOM DE JÉSUS

« Un nom donné par Dieu, dit Bossuet, doit être expliqué par Dieu. Jamais nous ne serons capables d'entendre les mystères admirables du Nom de Jésus, si l'Esprit-Saint ne nous les découvre. »

Rassurons-nous. Dieu a pris la peine de nous expliquer dans l'Ecriture le sens du Nom de son divin Fils.

Vous l'appellerez Jésus, dit l'Esprit-Saint à Joseph et à Marie, *parce que c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés ;* c'est lui qui viendra pour *sauver* les hommes.

Plusieurs personnages illustres de l'Ancien Testament avaient porté ce beau nom, plusieurs avaient été, avant Jésus, sauveurs et libérateurs du peuple. Ainsi Jésus, ou Josué, fils de Nun, introduisit les Hébreux dans la Terre promise ; un autre Jésus ramena ses compatriotes à Jérusalem, après les soixante-dix années de captivité à Babylone. Mais ce n'était là qu'un salut temporel et restreint. Le nom symbolique de ces libérateurs n'est, selon la juste expression de saint Bernard, que *l'ombre d'un grand nom*.

Jésus est sauveur à un autre titre. « Son caractère particulier, dit encore Bossuet, c'est qu'il délivre du péché, du plus grand, par conséquent, de tous les malheurs, et, pour cela, il mérite d'être nommé le Sauveur véritable, l'unique libérateur, *Jésus* par excellence. Donc, toute la grandeur du Nom de Jésus, c'est de nous désigner personnellement celui qui est envoyé de Dieu pour ôter les péchés du monde. » (*Sermon sur la Circoncision.*)

Jamais nous n'aurons trop de confiance en ce Saint Nom. Au lieu de nous désoler à la vue de nos péchés, invoquons Jésus, venu pour en débarrasser notre âme.

C'est Jésus qui, par le ministère du prêtre, absout du péché tous ceux qui le désirent sincèrement.

C'est Jésus qui nous préserve des rechutes.

C'est Jésus enfin qui arrache en nous la racine même du péché et qui en guérit notre âme en lui donnant la bienheureuse immortalité.

O Jésus, soyez-moi Jésus, c'est-à-dire Sauveur !

TOUTE-PUISSANCE DU NOM DE JÉSUS

Cette toute puissance éclate presque à chaque page du Nouveau Testament :

« Jésus ! Fils de David, ayez pitié de moi ! » s'écrie l'aveugle sur le chemin de Jéricho. A l'instant même, il est exaucé et il recouvre la vue.

Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure. Sur les degrés

qui conduisaient aux saints parvis se tenait un boiteux de naissance, demandant l'aumône.

A la vue de Pierre et Jean, il réitère ses instances accoutumées.

« Nous n'avons rien, lui dit Pierre. Pas d'or, pas d'argent. Cependant, ce que j'ai, je te le donne. Au Nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Et, saisissant sa main droite, il le relève; les pieds du boiteux s'affermissent soudain, il s'élance, se tient debout, se met à marcher. Puis, il entre dans le temple avec les deux apôtres, allant, sautant et louant le Seigneur.

Que de fois les serviteurs de Dieu ont renouvelé ce miracle! Jésus l'avait prédit d'avance. « En mon Nom, a-t-il dit, ils chasseront les démons, ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris. »

De nos jours, ne voyons-nous pas les infirmes venus à Lourdes se lever, être guéris, non seulement lorsqu'ils sont plongés dans la piscine, mais au passage même du Très Saint-Sacrement, à cette seule invocation : « Jésus ! Fils de David, ayez pitié de nous ! »

Si le Nom de Jésus opère ainsi d'admirables guérisons corporelles, combien plus nombreuses les résurrections spirituelles! Que de pécheurs sont convertis en invoquant ce Nom béni! Si nous sommes sauvés, c'est par le Nom de Jésus.

Tout ceux, affirme saint Paul, tous ceux sans exception *qui invoqueront le Nom de Jésus seront sauvés*. Et encore : *Il n'y a pas d'autre Nom sous le ciel par le moyen duquel nous puissions opérer notre salut.*

Cette pensée donnait confiance à saint Bernard, et lui inspirait ces belles paroles : « Quand je serai au lit de la mort, j'oserai, ô mon Dieu, vous sommer de tenir votre promesse et de m'accorder, au Nom de Jésus, la vie éternelle. Je conviens que je ne mérite pas d'entrer dans le ciel, et que, si je n'avais que mon mérite à vous offrir, vous pourriez me le refuser. Mais Jésus l'a mérité pour moi, et c'est au Nom de Jésus que je vous le demande. Au Nom de Jésus, vous ne pouvez me le refuser. »

SUAVITÉ DU NOM DE JÉSUS

Ici surtout, l'Eglise, dans les prières de son office, les Saints, dans leurs pieuses réflexions et les élans de leur amour, ne tarissent pas d'éloges.

« Pour moi, dit saint Bonaventure après saint Bernard, le Nom de Jésus est comme une huile répandue. A quoi sert l'huile? A éclairer, à nourrir, à adoucir les blessures. Le Nom de Jésus produit tous ces effets dans mon âme.

Il y répand la lumière en me montrant le chemin du salut. Il la nourrit lorsque je le médite. » N'êtes-vous donc pas confortés, dit-il, toutes et quantes fois que vous rappelez à votre cœur ce doux Nom? qu'est-il au monde qui nourrisse autant l'esprit de celui qui pense à lui? Qu'est-ce qui, de la même sorte, répare les sens affaiblis, donne de l'énergie aux vertus, fait florir les bonnes mœurs, et entretient les honnêtes et chastes affections?

» Outre ce, c'est une médecine bienfaisante. L'un de vous est-il triste? Que Jésus vienne en son cœur, que de là il passe sur ses lèvres, et incontinent, tout nuage s'enfuit, la sérénité revient. »

D'autres Saints déclarent que le Nom de Jésus est une mélodie à leur oreille, un miel à leur palais, une suavité à leur cœur. Quoi d'étonnant! Si nous aimons à prononcer le nom de personnes chères, combien plus doit nous être agréable le Nom de celui par qui nous serons sauvés pour l'éternité.

Les hommes de Dieu ne pouvaient se rassasier de prononcer ou d'entendre ce Nom. Il revient près de 250 fois sous la plume de saint Paul dans ses 14 épîtres. Saint Augustin, saint Aëlred, saint Bonaventure et d'autres encore nous apprennent qu'ils ne peuvent plus goûter l'éloquence des orateurs profanes, parce qu'ils n'entendent pas, dans leurs discours, le Nom de Jésus.

« Quand vous écrivez, dit saint Bernard, votre récit n'a pour moi nulle saveur si je n'y lis le Nom de Jésus; lorsque vous disputez ou conférez avec moi, le conteste n'a pour moi aucun intérêt si je n'y entends résonner le Nom de Jésus. »

Les Saints ont le goût sûr et délicat; ils rejettent ce qui est fade et insipide; ils apprécient à sa valeur ce qui est exquis, ce qui fait les délices des anges et la joie des bienheureux.

LES APOTRES DU NOM DE JÉSUS : SAINT BERNARDIN DE SIENNE ET SAINT JEAN DE CAPISTRAN

La dévotion au Nom de Jésus est aussi ancienne que l'Evangile. Marie et Joseph l'ont, à coup sûr, honoré plus dignement qu'aucune autre créature après eux.

Mais cette dévotion devait prendre, dès le XVe siècle, une forme et un élan nouveaux. Saint Bernardin de Sienne partage avec saint Jean de Capistran l'honneur de l'avoir fait revivre.

Ces deux grands prédicateurs franciscains, non contents de célébrer magnifiquement, dans leurs sermons, les grandeurs du Nom de Jésus, montraient aux populations, comme signe extérieur de la dévotion qu'ils leur prêchaient, le monogramme, ou plus exactement, le trigramme IHS (1) du Nom de Jésus peint sur une tablette en carton, entouré de rayons et surmonté d'une croix. Saint Bernardin le présentait à la foule, à la fin de ses discours, l'excitant à crier miséricorde au Sauveur et la bénissant avec l'humble tablette qui portait le Nom de Jésus ainsi abrégé.

La prédication de ce Nom produisait des fruits extraordinaires de conversion: le luxe et la vanité étaient réfrénés, les querelles apaisées, la passion du jeu domptée à ce point que, en plusieurs villes, les joueurs repentants apportaient les uns après les autres sur la place publique les instruments de leurs jeux coupables; on en faisait un bûcher, et Bernardin y mettait le feu, aux applaudissements du peuple assemblé.

Quelques hommes pourtant n'applaudissaient

(1) Ce sont les trois premières lettres du mot qui, dans le grec, exprime le Nom de Jésus.

pas, c'étaient les pauvres marchands de cartes. L'un d'eux était au désespoir. Il vint trouver saint Bernardin et lui reprocha amèrement de lui avoir enlevé son gagne-pain.

— N'as-tu pas un autre métier, lui demande le Saint? — Non. — Eh bien! si tu fais ce que je te dirai, tu auras de quoi vivre. — Volontiers.

Alors, Bernardin prend une tablette et y trace le chiffre du Nom de Jésus tel qu'il avait l'habitude de le faire.

« Fais de même, dit-il à l'ouvrier, et tu gagneras l'argent qui t'est nécessaire. »

Le peintre de cartes suivit le conseil et fit fortune. En effet, après un sermon de saint Bernardin, le peuple conçut une telle dévotion envers le saint Nom, que tous voulaient en conserver le symbole dans leurs maisons et firent exécuter des tablettes semblables à celle que leur avait présentée saint Bernardin.

RÉFUTATION VICTORIEUSE

En 1427, un orage imprévu éclata sur la tête de Bernardin. Il prêchait à Viterbe quand le Pape Martin V le manda à Rome.

L'ostension et la vénération publique des tablettes sur lesquelles était peint le Nom de Jésus avaient inquiété quelques esprits soupçonneux. Il y voyaient poindre une sorte de superstition et d'idolâtrie. Saint Bernardin s'était, il est vrai, attaché à convaincre ses auditeurs, que ce qu'ils adoraient était, non pas le grossier tableau qu'il offrait à leurs yeux, mais le Nom et la personne même de Jésus, rappelés par ce signe extérieur.

Néanmoins, quelques théologiens, jaloux peut-être des succès inouïs de saint Bernardin, l'avaient dénoncé en cour de Rome. Le Pape, prévenu contre lui, l'accueillit sévèrement, lui interdit de prêcher et surtout d'exposer en chaire ses tablettes du Nom de Jésus avant que sa cause eût été publiquement examinée.

Dans les rues de Rome, on se montrait au doigt « l'hérétique ».

Le jour fut fixé pour une séance solennelle où Bernardin devait défendre sa conduite devant une assemblée de docteurs et devant Martin V lui-même. Saint Jean de Capistran se trouvait alors à Naples. Dès qu'il apprend les accusations portées contre Bernardin, dont il avait été le disciple, il interrompt ses prédications et vole à son secours.

Tous deux comparaissent devant les 62 docteurs réunis dans Saint-Pierre. Le plus calme était Bernardin : « Laissez faire Dieu », disait-il à ceux qui le plaignaient. Plusieurs des adversaires prennent la parole; leurs accusations sont accablantes. Mais ils comptaient sans l'éloquence des deux saints Frères Mineurs et surtout sans la puissance de Celui qui les soutenait.

Tour à tour, Jean et Bernardin défendent par l'Ecriture, la Tradition, les arguments les plus solides, la dévotion qu'ils propagent. Leur succès est complet. Le Pape les déclare exempts de tout soupçon d'hérésie.

Le lendemain, il appelle saint Bernardin, le comble de ses bénédictions, lui accorde toute liberté de propager, comme il l'a fait jusqu'ici, le culte envers le « très doux Nom de Jésus », et l'invite à commencer dans la ville de Rome cette diffusion.

Saint Bernardin ne se fait pas répéter l'invitation, et, pendant quatre-vingts jours consécutifs, il prêche dans les églises de Rome sur ce sujet : on évalue à cent quatorze le nombre des sermons qu'il y donna en ces circonstances.

Quant à saint Jean de Capistran, il obtenait la permission d'organiser dans les rues de la Ville Eternelle une magnifique procession en l'honneur du nom de Jésus. Lui-même y portait l'étendard orné du signe sacré qui avait été l'objet de tant d'attaques.

On sait qu'un peu plus tard, le même Saint arrêtera sous les murs de Belgrade, par l'invocation du Nom divin, l'invasion musulmane.

FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS — INDULGENCES

La cause du Nom de Jésus était gagnée.

Il ne restait plus qu'à le consacrer par une fête universelle.

Saint Bernardin nourrissait cet espoir, mais n'eut pas le temps de le voir se réaliser.

En 1530, Clément VII, cédant aux instances déjà anciennes des Frères Mineurs, permit à l'Ordre de célébrer cette fête le 14 janvier. Sienne, patrie de saint Bernardin, obtint le même privilège en 1582, Florence en 1684, enfin le monde entier fut invité, en 1722, par le pape Innocent XIII, à honorer chaque année, le second dimanche après l'Epiphanie, le Nom puissant et suave du Fils de Dieu par une fête et un office spéciaux.

Depuis longtemps, l'Eglise terminait toutes ses demandes par l'invocation du Nom de Jésus-Christ, afin de se voir plus sûrement exaucée. Depuis longtemps aussi, elle exhortait les fidèles à incliner légèrement la tête toutes les fois qu'ils prononceraient ou entendraient prononcer ce saint Nom.

Sixte V sanctionna cette pieuse coutume en accordant, chaque fois que l'on s'y conformerait dans les dispositions voulues, vingt-cinq jours d'indulgences.

Quoi de plus propre à nous faire prononcer souvent le Nom de Jésus avec le respect, la confiance et l'amour des saints! Disons avec un pieux serviteur de Dieu :

« O Jésus! de vous dépend mon bonheur, ma vie et ma mort. Tout ce que je ferai sera fait en votre Nom. Si je veille, Jésus sera dans mes yeux; si je dors, j'espérerai son saint amour; si je me promène, ce sera dans la compagnie de Jésus; si je m'assieds, Jésus sera à côté de moi; si j'étudie, Jésus sera mon maître; si j'écris, Jésus conduira ma main et ma plume; mon plus grand plaisir sera de tracer son Nom adorable; si je prie, Jésus dictera mes paroles, animera mes accents; si je suis fatigué, Jésus sera mon repos; si je suis malade, Jésus sera mon médecin et mon consolateur; si je meurs, ce sera dans le sein de Jésus. »

Postface 2020
mois de janvier

Les « ***Vies des saints illustrées*** » par la Maison de la Bonne Presse ont été conçues avec grand soin. Elle comprend, outre la vie des saints, presque toutes les fêtes importantes de l'année liturgique (Noël, Pâques, etc.). La publication de ces fascicules a commencé en 1870 par le père Emmanuel d'Alzon, dont le procès de béatification a débuté en 1931. Cette réédition comprend tous les fascicules ayant été publiés jusqu'au pontificat du pape saint Pie X (*une période d'environ 40 ans*). L'un des indices importants de l'absence de libéralisme dans cette série est l'omniprésence, *dans un juste équilibre,* de l'esprit de mortification, nous encourageant efficacement au jeûne et à la prière.

Ces excellentes vies de saints pourraient être l'un des meilleurs moyens de contrecarrer l'influence funeste de la puissante industrie du cinéma, aussi humble soit ce moyen. Nous souhaitons de tout cœur que cette série de « ***Vies des saints illustrées*** » soit utilisée par un maximum de familles comme substitution efficace au visionnement de films comme moyen de divertissement audio-visuel (*exception faite de certains bons vidéos de type documentaire*). Les parents aideront ainsi leurs enfants à développer sainement leur imagination qui est un don de Dieu extraordinaire, et dont nous avons la grande responsabilité d'en user à bon escient.

Un moyen efficace de raconter la vie d'un saint est de présenter l'image à l'enfant et de lui laisser la regarder à loisir durant la narration. L'enfant pourra ainsi associer la belle histoire du saint à l'image, et lorsqu'il reverra éventuellement l'image en feuilletant ultérieurement le livre, cela lui remémorera l'histoire et l'imprimera pour toujours dans sa mémoire. Pour permettre le visionnement de l'image durant toute la narration, nous offrons gratuitement toutes les images sur notre site web *canadienfrancais.org*. Celles-ci peuvent être visionnées sur l'écran d'ordinateur ou imprimées au besoin.

Il est possible que le passage de soirées « cinéma » à des soirées « histoire d'un saint » soit ardu pour quelques enfants accablés par la paresse et peu habitués à des efforts de concentration. Cependant, l'effort en vaut vraiment la peine puisque les enfants grandiront en vertu. Leur inclination au visionnement de films funestes diminuera grandement et même pourrait disparaître entièrement, si le parent persévère avec la grâce de Dieu. La télévision et l'ordinateur pourront ainsi cesser de servir à des fins récréatives, et d'autres moyens nobles et salutaires pourront être employés pour se recréer seul ou en famille (*chant, lecture, jardinage, etc.*).

On remarquera que les pages ne sont pas numérotées. Cela s'explique par le fait que chaque vie de saint était à l'origine un court fascicule de 4 pages. Les fascicules avaient ensuite été rassemblés en ordre de date de fête et édités en volume, sans qu'une numérotation de page soit ajoutée. Dans la table des matières au début de chaque volume, le numéro du fascicule est indiqué à côté du nom du saint (*il ne s'agit donc pas d'un numéro de page*). Ces numéros de fascicule étaient également indiqués au bas des pages de l'édition originale, mais nous les avons retirés lors de la mise en page de la présente réédition. Veuillez également noter que les vies de saints apparaissent en ordre alphabétique dans la table des matières, mais elles sont cependant classées, pour chaque jour de l'année, en ordre de date de publication par la Maison de la Bonne Presse, les plus récents fascicules apparaissant en dernier.

Durant l'année, il sera nécessaire de noter quelques fêtes n'ayant pas encore été instituées par l'Église au moment de la publication de ces fascicules (*jusqu'en 1910 environ*) et étant donc absentes de cette série. Pour la mois de janvier, il n'y a pas de nouvelle fête importante ayant été instituée depuis par l'Église. Cependant la postface dans chacun des autres tomes indiquera les nouvelles fêtes à sanctifier pour le mois. Veuillez y porter une grande attention, car certaines fêtes sont d'une importance critique pour notre temps, en particulier celle du **31 mai** (*BVM Reine du monde*) et celle du **22 août** (*cœur immaculée de la BVM*), car de leur juste sanctification dépend l'apaisement des terribles châtiments que nos familles et le monde subissent actuellement.

Les 20 premières pages de ce PDF donnent un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Cet ouvrage est dans le domaine public.

Année 2020
canadienfrancais.org